



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

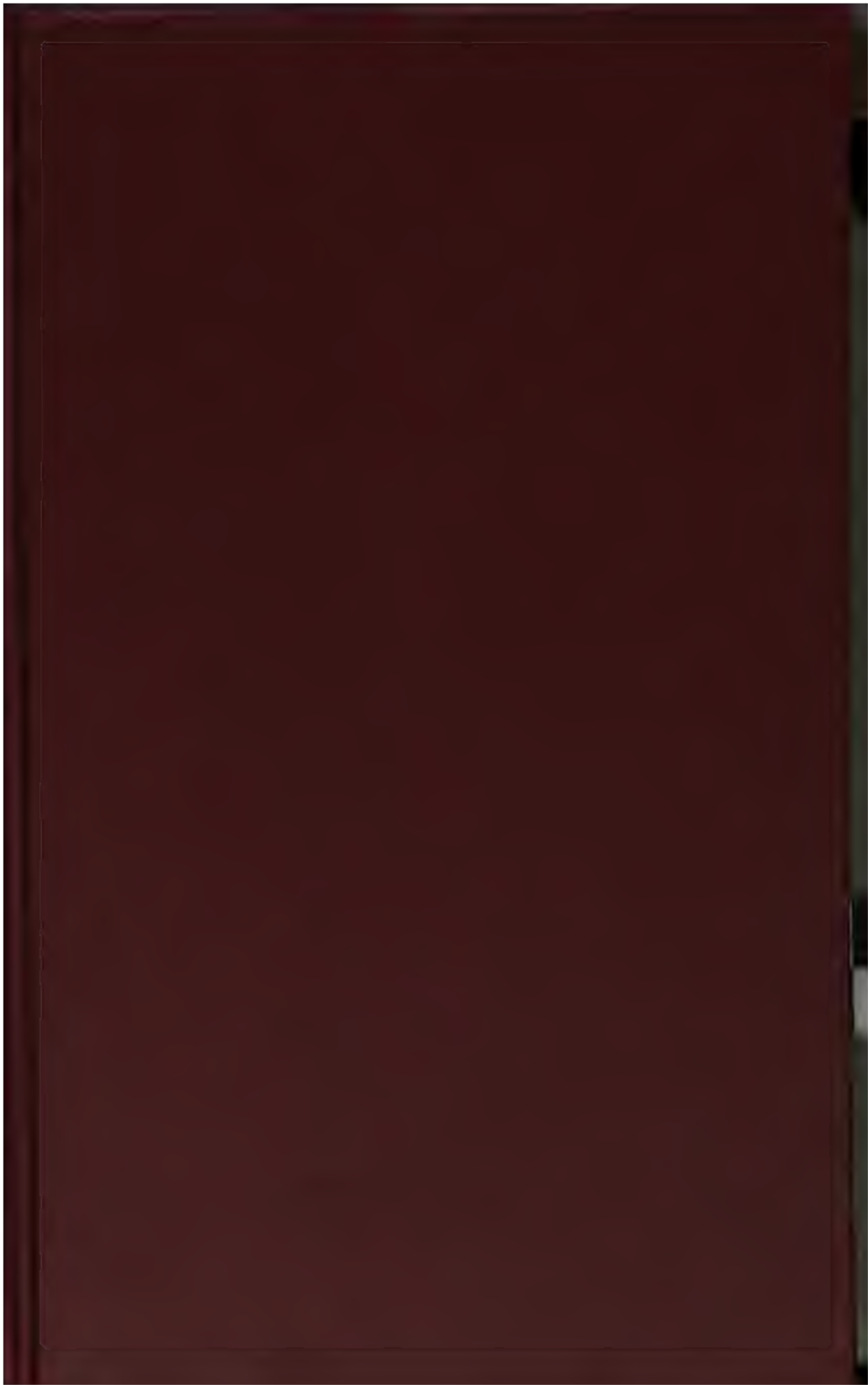
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





Vol. for III 2. 2037



DICTIONNAIRE

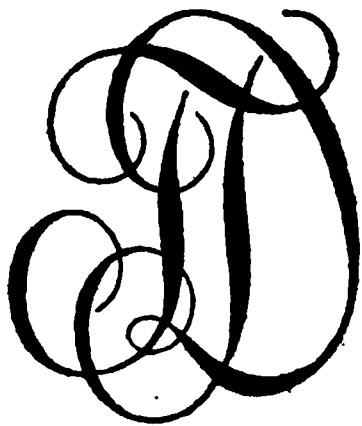
HISTORIQUE ET CRITIQUE

DE PIERRE BAYLE.

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE DE NOTES EXTRAITES DE CHAUFEPRIÉ, JOLY, LA MONNOIE,
L.-J. LECLERC, LEDUCHAT, PROSPER MARCHAND, ETC., ETC.

TOME SECOND.

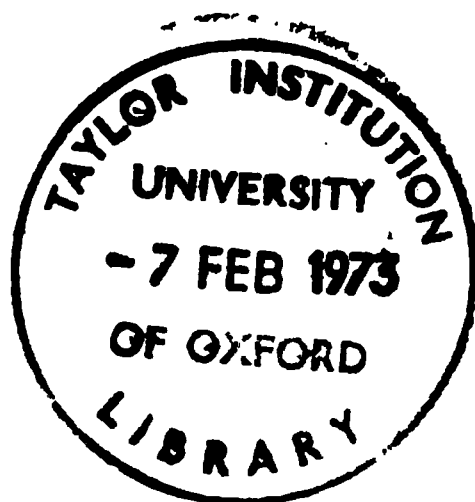


PARIS,

DESOER, LIBRAIRE, RUE CHRISTINE.

1820.

Vol. H. T. B. 24.



DICTIONNAIRE

HISTORIQUE ET CRITIQUE

DE PIERRE BAYLE.

AN.

ANABAPTISTES, secte dont la naissance suivit de fort près les commencemens du luthéranisme. Nicolas Storch, Marc Stub et Thomas Munzer la fondèrent l'an 1521. Ils abusèrent de la doctrine qu'ils avaient lue dans le livre de *Libertate Christiana*, que Luther avait publié en 1520. Cette proposition qu'ils y trouvèrent, *L'homme est le maître de toutes choses, et n'est soumis à personne*, et que Luther prenait dans un fort bon sens (A), leur parut propre à gagner la populace. Et à quoi ils employèrent leur industrie, chacun selon ses talents. Storch, n'ayant point de force, se vanta d'inspirations. Munzer, qui avait de l'esprit et de l'étude, chercha des explications adroites de la parole de Dieu. Munzer, hardi et emporté, et d'audace, et lâcha la bride à ses passions les plus remuantes. Il ne se contentèrent pas de détruire la tyrannie ecclésiastique à la cour de Rome et l'autorité des consistoires, ils enseignèrent

aussi que la puissance des princes était une usurpation, et que les hommes sous l'Évangile doivent jouir d'une pleine liberté. Ils rebaptisèrent leurs sectateurs; et, pour mieux faire passer cette pratique, ils enseignèrent que le baptême conféré à des enfans est nul. Quant au reste, ils insistèrent beaucoup sur la morale rigide : ils recommandèrent les macérations, les jeûnes, et la simplicité des habits, et ils séduisirent par-là une infinité de monde. Après ces heureux commencemens, Munzer devint si téméraire, qu'il exhorta hautement les peuples à résister aux magistrats, et à contraindre les souverains à se défaire de l'autorité. Un tel Évangile plut si fort aux paysans d'Allemagne, qui trouvaient un peu trop rude le joug de leurs maîtres, qu'ils se soulevèrent en mille lieux, et qu'ils commirent une infinité de violences. On leva des troupes contre eux, on les battit aisément, on en fit mourir un très-grand nombre. Munzer, qui les avait

abusés, et qui s'était tant vanté d'enthousiasme (a), fut pris et décapité l'an 1525 (b). Les disciples qu'il avait laissés en Suisse y multiplièrent la secte et y causèrent beaucoup de troubles, et il fallut recourir aux lois pénales les plus sévères pour arrêter les progrès de l'anabaptisme. Il fallut faire la même chose dans plusieurs villes d'Allemagne et ailleurs. Les ministres, à la vérité, réfutaient soigneusement ces sectaires : mais, comme cela ne produisait pas le fruit que l'on souhaitait, les magistrats suppléaient à ce défaut par les voies de l'autorité (B). Les anabaptistes firent beaucoup de progrès dans la Moravie, et ils y en eussent fait davantage, malgré les oppositions sévères du bras séculier, s'ils ne se fussent pas divisés en deux factions (c). Il n'y eut point de ville plus tourmentée de ces gens-là que celle de Munster (C). Chacun sait qu'ils s'en rendirent les maîtres, et que Jean de Leyde, le roi de cette nouvelle Jérusalem, se défendit tant qu'il put ; mais qu'enfin, la ville ayant été prise, il fut puni du dernier supplice l'an 1536. Les anabaptistes de Frise et de Hollande désapprouvèrent en plusieurs choses la conduite de leurs frères de Munster, et ne laissèrent pas d'exciter beaucoup de troubles (d). L'un de leurs principaux chefs se nommait Menon. On se servit des moyens les

plus efficaces dont on se put aviser pour l'extirpation de cette secte ; mais on n'en vint point à bout (e). Elle s'est conservée jusqu'à présent dans les Provinces-Unies. Il est vrai que peu à peu elle s'est guérie de ses principales faiblesses (D) : elle ne se vante plus d'enthousiasme, elle s'oppose point aux ordres des magistrats, elle ne prêche plus l'affranchissement total de toute sorte de sujétion, la communauté de biens, et choses semblables. Elle a souffert une infinité de subdivisions (E) ; comme il est inévitable à toute secte qui ne se gouverne point par le principe de l'autorité. Elle se vante d'un grand nombre de martyrs (F). Son martyrologe est un grand *in-folio*. Je ne crois point qu'aucun auteur ait parlé d'elle avec équitablement que George Casander (G). Les théologiens protestans l'ont combattue avec succès dans les Provinces-Unies, et elle obtint en divers temps quelques édits pour la réprimer (H). Néanmoins elle y jouit de la tolérance. On dit que M. van Beuningen raisonna un jour là-dessus avec M. de Turenne (I) fort solidement et fort vivement. Les livres que l'on a écrits touchant cette secte et contre ses dogmes sont innombrables (K). Je dois pas oublier qu'on n'a pu encore l'éteindre parmi les Suisses quoiqu'on ait usé des voies de rigueur en divers temps (f).

(a) Voyez son article. [Bayle ne l'a pas donné.]

(b) Moréri a tort de dire que cet hérésiarque se vantait, environ l'an 1542, que le Saint-Esprit lui révélait, etc.

(c) Celle des Hutteriens, et celle des Gabrielistes.

(d) Voyez l'article PICARDS, remarque (B).

(e) Tiré d'une dissertation de Frid. Spanheim le père, de Origine, Progressu, Sectis et nominibus Anabaptistarum, imprimée à Leyde, l'an 1643. Jean Cloppenborch l'a insérée dans sa Gangrena Theologiæ Anabaptisticæ, imprimé à Franeker, l'an 1666 in-4°.

(f) Voyez Stoupp. Relig. des Hollan-

cette secte ne convient
 au temps où il écrivait, et
 un peu que jamais on
 raison de la charger de ces
 doctrines qu'il lui impute
 une est, qu'ils enseignent
 femme est obligée de con-
 à la passion de ceux qui
 erchent; l'autre est, qu'ils
 nnent le mariage des per-
 qui n'adhèrent pas à leurs
 ens. Il faut regarder com-
 e fable ce que disent quel-
 rateurs, qu'il y a eu des
 ques romains qui, s'étant
 nabaptistes, avaient acquis
 aussitôt la capacité de lire
 discourir sur des matières
 gion : mais qu'étant ren-
 ans le papisme, ils oubliè-
 out, et se trouvèrent igno-
 comme auparavant (g).

V, pag. 100 et suiv. Mais plutôt
 s Annal. Anabaptist. de Jean Henri
 imprimées à Bâle, Pan 1672.
 dmanns, Dial. III Dubitantia, et
 , lib. de Demoniis, cap. XXI,
 eophil. Raynaudum, theologiae Na-
 . IV, num. 330, pag. 404.

Us abusèrent d'une proposition
 Luther prenait dans un fort
 es.] C'est ce qu'il fit voir par
 tion de sa pensée, dès qu'il
 comment ces gens-là avaient
 e ses expressions : *Quæ verba*
usu à Luthero... scripta et pro-
ryiori declarata, oppositoque
mo, eundem omnium servum
omnibus subjectam exposita,
fuere in sensum sequiorem ab
us suæ pariter et alienæ quie-

livres qu'il avait écrits en langue vul-
 gaire pour la liberté évangélique, con-
 tre la tyrannie de ceux qui l'oppri-
 maient par des traditions humaines,
 leur répondit par un long écrit, où il
 leur montre que l'Écriture les oblige
 de se soumettre aux princes et aux
 magistrats, quand même ils abuse-
 raient du pouvoir que Dieu leur a
 donné sur eux; qu'ils doivent s'adres-
 ser à Dieu, et cependant souffrir en
 patience, en attendant qu'il y mette
 ordre comme il lui plaira; et que la
 voie des armes, qu'ils ont prise, sera
 cause de leur damnation, s'ils ne les
 mettent bas. Nous verrons dans l'arti-
 cle MUNZER *, qu'il rejeta bientôt les
 propositions de ce fanatique.

(B) Les ministres... réfutaient soi-
 gneusement ces sectaires; mais... les
 magistrats recouraient à la voie de
 l'autorité.] Les plus ardens ennemis
 du luthéranisme auraient eu bien de
 la peine à imaginer une méthode aussi
 capable de l'étouffer dans le berceau,
 que l'était le schisme que Munzer et
 ses adhérens formèrent. Ils prêchaient
 une doctrine qui tendait au ren-
 versement total des sociétés, et ils
 la mettaient en pratique avec des ra-
 vages inconcevables. Ils avaient eu
 des liaisons avec Luther, et ils con-
 venaient avec lui que le christianisme
 devait être réformé selon la pure pa-
 role de Dieu (3). Ainsi toute la haine
 que l'on concevait contre eux retom-
 bait sur lui et sur ses semblables; et
 quand on voyait les suites funestes

(1) Frider. Spanhemius, de Origine, Pro-
 gressu, Sectis, et Nominibus Anabaptistarum,
 pag. 196. Je me sers de l'édition insérée dans
 la *Gangrena Theologiae Anabaptisticae* de Clop-
 penbourg.

(2) Maimbourg, Hist. du Luthéranisme, lib.
 I, pag. 114, édition de Hollande.

* Cet article n'existe pas, comme on l'a déjà dit.

(3) Voyez Spanhem. de Origine Anabaptista-
 rum, pag. 198.

que l'entreprise de la réformation avait produites si promptement, on était tenté de croire que ce n'était point l'ouvrage de Dieu. Cela, sans doute, retarda beaucoup les progrès de la réforme. Il ne faut pas s'étonner que les ministres aient dit que c'étaient là les profondeurs de Satan, et que l'ennemi de notre salut s'était servi de cette ruse, pour maintenir son empire, contre les nouveaux apôtres que Dieu avait suscités (4). Ce langage coule naturellement des hypothèses théologiques. Les controversistes du parti romain se prévalurent de la conjoncture avec une adresse extraordinaire, pour décrier la réformation, et pour animer contre elle toutes les puissances. Mais les réformateurs ne furent pas moins vigilans, pour se garantir de l'opprobre sous lequel on voulait les envelopper. Ils crièrent de toute leur force contre les anabaptistes : ils les réfutèrent par écrit; ils les engagèrent à la dispute partout où ils purent : *Ut labem istam sibi æquè ac doctrinæ evangelicæ adpersam abstersum irent heroës illi, qui in templo Dei remetiendo fidem ac integritatem suam et Dei causam publicis scriptis sibi agendam censuere. Quod inter alios alacriter præstitere Lutherus, Melanchthon, Zwinglius, Bullingerus, Menius, Regius, alii, et in seditiones et seditiosos graviter inveci, subditos perduelles, de suo erga potestates superiores officio, ex Dei verbo monendo, tribunitios illos concionatores perstringendo, et omnes ad quietem et debitam principibus suis reverentiam hortando, nihil reliqui fecere, ut impetum hominum ad scelera et cruces furibundis animis ruentium sufflaminarent. Lutherus vel imprimis concitator non παρὰ πρὸς tantum scripta contra seditiosos, verum etiam ἐκκλησιαστικὰ emisit, et peculiari Libello contra Latrones et homicidas Rusticos vulgato ipse classicum in illos cecinit, principes hortatus, ut vi et armis latrociniorum istorum impetum sisterent, et eos ad quietem cogerent, qui persuaderi nollent* (5). Le ministre, qui me fournit ce latin, nomme quelques villes où ces sectaires furent confondus dans des dispu-

tes publiques; mais son refrain est toujours, qu'après cela les magistrats firent leur devoir. Il nous conte qu'à Zurich les chefs des anabaptistes ayant disputé trois fois à leur confession avec Zuingle (6), furent condamnés à se taire par un édit solennel : *Senatus Tigurinus solemnè edicte pædobaptismum sancit, et anabaptismi doctoribus silentium et quietem imperat* (7). Balthasar Hubmeyer, l'un d'eux, ayant promis de se rétracter publiquement, et ayant au contraire prêché ses erreurs, fut contraint à l'abjuration, et puis chassé de la ville (8). Et parce que cette secte se multipliait de jour en jour, en dépit de tous les obstacles, on recourut à des remèdes plus violens. Le sénat fit un édit qui condamnait à la mort les docteurs anabaptistes, et à de grosses amendes ceux qui leur donneraient un traitement : *Capitis pœnâ in anabaptistarum doctores decretâ, et gravibus eorum receptatores mulctis* (9). Cette donnance fut faite l'an 1530. OEcolampade disputa dans Bâle avec ces hérétiques, l'an 1525, l'an 1527 et l'an 1529. Il soutint très-bien sa cause; mais il surmonta point l'opiniâtreté de ces gens-là. C'est pourquoi les magistrats les réprimèrent de telle sorte que l'église recouvra la paix : *Causæ quidam abundè satisfecit, actoribus verò pervicacibus non item; ita in prudentissimi senatûs, et strenui gloriæ divini vindicis, in anabaptistarum secta coercendis autoritate, Ecclesiæ Basiliensis tranquillitati simul et puritati consulendum ibidem fuerit* (10). Les réfuta à Berne, dans une dispute publique, l'an 1527; mais ils disaient en secret que leurs raisons leur semblaient encore bonnes. Afin donc que le triomphe de la vérité fût plus authentique, on ordonna une autre dispute, l'an 1532 : elle dura neuf jours. On en publia les actes : cela servit beaucoup; mais les édits rigoureux du sénat de Berne furent sans comparaison plus utiles (11). Ces bro-

(6) En janvier, mars et novembre 1525.

(7) Spanhem. de Origine Anabaptistarum pag. 202.

(8) Idem, ibid.

(9) Idem, ibid.

(10) Id., ibid., pag. 203.

(11) Id., ibid., pag. 203, 204.

(4) Voyez la remarque (KK) de l'article MANOMET.

(5) Spanhem. de Orig. Anabaptist., pag. 198.

re céleste. On attendait avec
ence l'issue de tout cela, lors-
e vit tirer son épée, et faire
a tête de son frère. Il fut puni
magistrats selon l'exigence de
me; mais il ne donna aucune
e de repentir, et il déclara sur
ud qu'il n'avait fait qu'exécu-
ordres de Dieu. Vous pouvez
que la sévérité des édits de
ement fut redoublée à la vue
l fanatisme (13). A Strasbourg
des disputes et des édits très-
contre cette secte (14). On y
onna Melchior Hofman, l'un de
fs, et il mourut en prison (15).
répandit dans la Moravie, dans
ème, dans la Pologne, dans la
e, dans l'Autriche, dans la Si-
Quelques-uns de ses chefs furent
au bourreau. Balthasar Hub-
, mené à Vienne, y fut brûlé.
exécution passa dans la secte
un martyre, et y réchauffa le
(16).

tons à tout cela que la reine
th, la première fois qu'ils abor-
en Angleterre, l'an 1560, fit
t qui leur commandait de se re-
necessamment (17). L'électeur
les chassa de ses états l'an
es diètes de Spire, l'an 1529 et
44, et celle d'Augsbourg, l'an
firent des décrets barbares et
naires contre eux (18). Philip-
rdonna, en 1565, à la gouver-

(13) *Idem*, *ibid.*, citans Strada Hist. Belg.
lib. IV.] Ce qui se passa dans cette
ville depuis que l'anabaptisme y eut
pris pied jusqu'au supplice de Jean de
Leyde est un des plus mémorables évé-
nemens du XVI^e. siècle. On en trouve
la relation dans plusieurs livres (*).
Voyez nommément la lettre qui fut
écrite à Erasme par Conrad Heresba-
chius (20), l'an 1536, et qui a été im-
primée à Amsterdam, l'an 1637, *cum*
Hypomnematis ac Notis Theologicis,
Historicis, *ac Politicis*, *Theodori*
Strackii, pastoris Budericensis. Voyez
aussi le livre de Lambert Hortensius,
de Tumultibus Anabaptistarum; ce-
lui de Jean Wigandus, *de Anabap-
tismo publicato*; et la Relation d'Henri
Dorpius, bourgeois de Munster, pu-
bliée l'an 1536.

(D) *Cette secte s'est guérie de ses
principales faiblesses.*] C'est pourquoi
les anabaptistes d'aujourd'hui se plai-
gnent qu'on les réfute comme on ré-
futait leurs ancêtres. Un théologien
illustre de l'académie de Hollande
s'est vu exposé à ce reproche dans
une lettre qu'un anabaptiste a publiée
en flamand; mais il lui a répondu
qu'il ne prétend pas imputer à tous
toutes les erreurs qu'il a marquées :
Has (seqtas) ut minimè confundimus
in controversiis singulis, ita nec nota-
tos errores omnes omnibus imputa-

(19) *Idem*, *ibid.*, citans Strada Hist. Belg.
lib. IV.

(20) *Idem*, *ibid.*, citans Strada Hist. Belg.
lib. IV.

mus... minus volumus imputatos illis qui intra Waterlandorum dictas Confessiones, bona fide, procul fallaciis Mennoniticis, hæreses se profitentur. Absit ut cuiquam invito et deprecanti hæresim impingamus! Sed nec isti aliorum apologiam suscipiant, aut alios esse ac fuisse negent, quos hic Elenchus, sub generali entusiastarum et anabaptistarum nomine, ne nesciat juvenus nostra, coarguit. Factum tamen novissimè, ut diximus modò, à Rypensi scriptore Epistolæ in modum belgico sermonem mihi opponendæ. Qui errores hic complures notatos dum à suis Waterlandis amolitur, si modò verè et sincerè, hoc ipso non se aut suos in talibus controversiis peti, sed familias alias ex dicto grege, intellexisse debuit. Frustrà ergò est omnis ipsius expositio, quasi ignorem quid Rypenses Anabaptistæ sentiant, aut quasi lectoribus meis imponam (21). Hoornbeek a eu l'équité de n'imputer point à cette secte les hérésies de quelques particuliers : *Hic quidem imprimis à communibus illorum et singularibus cætarum dogmatibus discernenda sunt propria aliqua doctorum ipsorum* (22). Il en marque deux nommément : celle de Jacques Outreman, et celle de Weke Walles. Le premier admet trois essences dans la Divinité, et veut que l'essence du Père soit renfermée dans le ciel, et ne passe point cette borne. L'autre enseigne que Judas était un homme de bien, et qu'il a été sauvé; qu'il n'a point commis de crime en trahissant Jésus-Christ; et que les prêtres et les scribes n'en ont point commis non plus en persécutant jusqu'à la mort notre Seigneur; et que l'un et l'autre des deux brigands ont été sauvés. Outreman enseignait à Haerlem en 1605. Walles enseignait dans le territoire de Groningue l'an 1637; et il était si zélé pour ses sentimens, qu'il excommunait sans miséricorde tous ceux qui ne les approuvaient pas. On le chassa de la province; et comme il se retira en Frise, le synode protestant qui fut tenu à Franeker l'an 1644, fit en sorte qu'on le chassât (23).

(21) Fridericus Spanhemius F. filius, in *Elencho Controversiarum*, p. 87, edit. an. 1694.

(22) Hoornbeek, *Summa Controvers.*, pag. 189.

(23) *Idem*, *ibid.*, pag. 389, 390.

(E) *Elle a souffert une infinité de subdivisions.*] Je craindrais de fatiguer mes lecteurs si je rapportais ici le catalogue de toutes les sectes de l'anabaptisme : je me contenterai donc d'indiquer un livre où l'on pourra se satisfaire si l'on est curieux de voir cetteliste. Voyez la préface des *Annales Anabaptistiques* de Jean Henri Ottius.

(F) *Elle se vante d'un grand nombre de martyrs.*] Si elle n'avait à produire que ceux qu'en a fait mourir pour des attentats contre le gouvernement, elle se rendrait ridicule par son gros martyrologe; mais il est sûr que plusieurs anabaptistes qui ont souffert constamment la mort pour leurs opinions ne songeaient point à se soulever. Citons un témoignage qui ne puisse pas être suspect. C'est celui d'un écrivain qui a réfuté de toute sa force cette secte (24). Il remarque que trois choses ont été cause qu'elle a fait tant de progrès. La première est que ses docteurs étourdissaient par un grand nombre de passages de l'Écriture ceux qui leur prêtaient l'oreille; la seconde, qu'ils affectaient un grand extérieur de sainteté; la troisième, que ces sectaires témoignaient beaucoup de constance à souffrir et à mourir. Il prouve qu'aucune de ces trois choses n'est une marque d'orthodoxie. Voici ce qu'il dit sur la dernière : *La troisième marque par laquelle les anabaptistes séduisent les simples et inconstans, est leur constance à souffrir et à mourir. Mais cela est bien trop simple et trop froid pour faire que leur doctrine d'Antechrist soit bonne et saine : comme dit saint Cyprien, la peine ne fait pas le martyr, mais la cause. L'Écriture (*) témoigne que ceux-là sont vrais martyrs et bienheureux qui souffrent pour justice, pour la vérité, et pour le nom de Christ. Pour laquelle vérité les anabaptistes ne souffrent pas, qui est une chose à déplorer, mais pour une doctrine d'Antechrist. Et certes les princes et les rois ne tiennent pas bon ordre pour extirper cette secte; ils font mourir ces pauvres gens simples, la plupart cõtans séduits. Ils devroient plutôt*

(24) Guy de Bres, *épître dédicatoire de la Racine, Source et fondement des Anabaptistes. Ce livre fut imprimé l'an 1565.*

(*) Matth. V, 11; Pier. IV, 20; 1 Jean, IV, 3.

ouvrage. Il allègue le mauvais
les esséniens, les circoncel-
es martyrs papistes, ariens,
étistes, les philosophes Zénon
te. Mais il ne dit rien qui insi-
e les martyrs anabaptistes
ent la mort pour avoir porté
es contre l'état ou excité les su-
e révolter. Il représente leurs
s comme des gens simples.
e que je citerai ci-dessous de
Cassander.

, en passant, que cet auteur
es adversaires tout comme les
ques réfutaient les protestans.
*nière marque, dit-il (26), par
ils trompent et séduisent beau-
gens, c'est quand sans sens,
nt, ni raison, ils allèguent une
de textes de l'Ecriture sainte
et à travers, tout ainsi comme
oyent mangé la Bible, combien
ntmoins le plus souvent ils ne
sent pas un A pour un moulin
comme on dit), les pauvres gens
ent là tout court, estans ravis
iration d'ouïr tant d'Ecriture,
nt avoir de grands docteurs on-
ins. Mais je prie tels simples
e penser qu'il n'y a jamais eu
au monde qui ne se soit tous-
ervi de l'Ecriture, la corrom-
destournans pour la faire ser-
maintenir leurs blasphemes,
e que toutesfois l'Ecriture ne
point d'occasion d'erreur et hé-*

mouraient constamment pour leur re-
ligion. On réfutait ces difficultés tout
comme l'auteur protestant que je cite
les a réfutées. Ceci nous montre de
plus en plus le préjudice que la secte
des anabaptistes apportait aux protes-
tans; car il la fallait réfuter par des
raisons que les papistes faisaient valoir
contre ceux qui les avaient employées.

Au reste, il y a dans le Martyrolo-
ge de Genève quelques personnes qui
étaient anabaptistes. Notez que ceux-
ci ont publié deux Martyrologes, l'un
à Haerlem, l'an 1615; l'autre à Horn,
l'an 1617. Ces deux ouvrages ont fait
éclater la discorde des anabaptistes;
car ceux de Horn ont critiqué (27) le
Martyrologe de ceux de Haerlem,
comme un ouvrage où l'on avait pro-
cédé de mauvaise foi. En répondant à
cette censure (28), on se servit de la
voie de récrimination : on accusa les
compilateurs du Martyrologe de Horn
d'y avoir fourré des gens qui avaient
souscrit à la confession des réformés
quant à l'article de l'incarnation de
Jésus-Christ (29). Le principal compi-
lateur du Martyrologe de Horn se
nommait Jacques Outerman. La pré-
face de ce livre n'est pas moins inju-
rieuse aux luthériens et aux calvinis-
tes qu'aux papistes. Ils y sont tous ac-
cusés de tyrannie (30).

(G) *Personne n'a parlé de cette secte
aussi équitablement que George Cas-
sander.*] Il dit que les mennonites fai-
aient remettre un bon cœur, un cœur

par malice ; qu'ils condamnaient les fureurs de ceux de Munster ; qu'ils enseignaient que le règne de Jésus-Christ ne doit s'établir que par la croix : *Ils sont donc, ajoute-t-il, plus dignes de compassion et d'instruction que d'être persécutés* ; et il leur applique un beau passage de saint Augustin : *Hujus quem dixi Mennonis, cui nunc hic Theodoricus successit, sectatores ferè sunt omnes qui per hæc Belgicæ et Germaniæ inferioris loca ; huic anabaptisticæ hæresi affines deprehenduntur, in quibus magnâ ex parte pii cujusdam animi argumenta cernas, qui imperito quodam zelo incitati, errore potius quam animi malitiâ à vero divinarum litterarum sensu, et concordia totius Ecclesiæ consensu desciverunt, quod ex eo perspicui potest, quod Monasteriensibus et hinc consecutis Batenburgicis furoribus, novam quandam restitutionem regni Christi, quod in deletione impiorum per vim externam positum sit, meditantibus, acerrimè semper restiterunt, et in solda cruce regni Christi instaurationem et propagationem consistere docuerunt : quo fit, ut qui hujusmodi sunt, commiseratione potius et emendatione quam insectatione et perditione digni videantur. His enim multò magis convenire videtur quod de Manichæis disputans inquit August. (*¹) : Quanquam Dominus per servos suos regna subvertat erroris, ipsos tamen homines, in quantum homines sunt, emendandos esse potius quam perdendos jubet... Atque utinam qui atrocior in hosce miseros sunt animo, mansuetudinem et prudentiam hujus sancti viri imitentur, qui in disputatione adversus Manichæos.. his verbis est usus (*²) : Illi, inquit, in vos sæviant, qui nesciunt cum quo labore verum inveniatur, et quàm difficile caveantur errores. Illi in vos sæviant, qui nesciunt cum quantâ difficultate sanetur oculus interioris hominis, ut possit intueri solem suum. Illi in vos sæviant, qui nesciunt quibus suspiriis et gemitibus fiat, ut ex quantâcunque parte possit intelligi Deus (31). Voilà ce qu'il dit au duc de Clèves en lui dédiant un livre où il prouve que la doctrine du baptême des*

enfants n'a souffert aucune contradiction dans l'ancienne Église. Le consentement universel de tous les chrétiens pendant plusieurs siècles lui paraît une si puissante preuve qu'un dogme vient des apôtres, qu'il ne croit pas qu'on puisse mieux réfuter les anabaptistes que par la force de cet argument. Il en savait la vertu par expérience ; car il dit qu'un docteur anabaptiste, prisonnier au château de Clèves, se convertit avec quelques autres de ses adhérens, dès qu'il eut vu le recueil de témoignages qui fait voir l'antiquité de la tradition sur ce point-là. Ce fut la raison pourquoi Cassander fit voir le jour à son ouvrage. Disons qu'il conféra deux fois avec des anabaptistes ; premièrement à Cologne, avec un certain Matthias, l'an 1556, et puis avec le nommé Jean Kremer, prisonnier dans le comté de la Mark, l'an 1558. J'ai transposé l'ordre de l'auteur que je vais citer ; car son *iterum* est contradictoire : *Georgius Cassander*, dit-il (32), *bis cum illis coram disputavit, de quo inter ejus Opera fol. 1227 : semel cum Johanne Kremer, a. c15 15 LVIII captivo in Comitatu Marchiæ ; iterum, a. c15 15 LVI, cum Matthiâ aliquo, Colonia.*

(H) *Les théologiens protestans ont combattu cette secte avec zèle dans les Provinces-Unies, et ont obtenu des édits pour la réprimer.*] Ils ont provoqué diverses fois à la dispute les anabaptistes. Le synode de Horn fit un acte sur cela, et recourut même à l'autorité du gouverneur : *Ecclesia nostræ semper bonum ac utile censuerunt, adversarios ad disputationem et colloquia provocare. Synodus Hornana a. c15 15 LXXX, et a. c15 15 LXXVI, imploratâ eum in finem Gubernatoris Theod. Sonnoyi auctoritate... decernit provocandum, etc.* (33). Trois ou quatre synodes firent de semblables actes avant la fin du XVI^e. siècle (34). Les églises trouvèrent bon, l'an 1599, que l'on composât un ouvrage qui contiât le corps des controverses anabaptistiques. Arminius, minis-

(32) Hoornbeek, *Summa Controvers.*, pag. 394.

(33) *Idem, ibid.* Notez qu'il transpose les temps : il met le synode de 1576 après celui de 1580.

(34) *Idem, ibid.*

(*¹) *Contra Epistolam Fundamenti.*

(*²) *Ibidem.*

(31) *Georgius Cassander, præfat. Tractatûs de Baptismo Infantium.*

au synode d'Amsterdam, en
s'appliquèrent diligemment
commission, et publièrent en
un très-bon livre, l'an 1637.
n corps de controverses ana-
baptistes, où les variations de ces
doctrines sont marquées exactement (35).
L'auteur, qui narre ces choses, obser-
ve que les églises prennent garde,
et agissent avec le bras séculier,
pour que la secte ne s'agrandisse : elles
font sentinelle, dit-il, pour la ré-
sister si elle produit de nouvelles
sectes, ou si elle veut sortir hors de
ses limites : *Pro coercendis aut noviter
natis aut sua pomeria exten-
sionibus juxta cum politicis etiam ec-
clesiasticis vigilant* (36). Il ajoute que les
autorités de Frise ne cessent de sollici-
ter la province à exécuter
l'édit qui fut publié
contre les anabaptistes, l'an 1598, et
à presser principalement l'exé-
cution de l'édit des nouvelles assem-
blées des nouveaux lieux d'exer-
cer cette secte ose former. Il
ajoute que le synode des anabaptistes,
à Amsterdam au mois de juillet 1649,
avait connu qu'ils avaient
plusieurs nouvelles églises,
et les pasteurs orthodoxes à cher-
cher les voies de réprimer ces innova-
tions d'autant plus qu'on se peut
voir un édit de l'an 1651, par
lequel les hautes puissances ordon-
nent qu'il faut mettre les sectes à la
raison et ne leur permettre pas de se

multiplier, que les États Généraux avaient
pour tant de sortes de religions. Je
n'ai que faire de dire ici ce que l'on
conte que M. van Beuning lui répondit
à l'égard des autres sectes ; je me con-
tente de rapporter ce qui concer-
ne les mennonites : « Pourquoi vou-
driez-vous, dit-il, qu'on ne les to-
lérât pas ? Ce sont de si bonnes
gens, et les plus commodes du mon-
de : ils n'aspirent point aux char-
ges ; on ne les rencontre point sur
sa route lorsque l'on est ambitieux ;
ils ne nous traversent point par leur
concurrence et par leurs brigues. Il
serait à souhaiter que par tout le
monde la moitié des habitans se fît
un scrupule de songer aux dignités :
l'autre moitié y parviendrait avec
moins de peine, et sans employer
tant d'artifices et de bassesses, et
tant de moyens illégitimes. Nous ne
craignons point la rébellion d'une
secte qui met entre les articles de sa
foi, qu'il ne faut jamais porter les
armes. Quel repos d'esprit pour un
souverain, que de savoir qu'une
telle bride empêchera les mutineries
de ses sujets, quelque chargés qu'ils
puissent être d'impôts et de tailles !
Les mennonites paient leur part de
toutes les charges de l'état. Cela
nous suffit : avec cela nous levons
des troupes qui rendent plus de ser-
vice qu'ils n'en rendraient en s'en-
rôlant. Ils nous édifient par la sim-
plicité de leur vie, et ils s'appli-

» de scandale et un affaiblissement de
 » l'état. Mais ils refusent de jurer :
 » voilà une belle affaire ! L'autorité
 » des tribunaux n'en souffre aucun
 » préjudice. Ces gens-là se tiennent
 » aussi liés par la promesse de dire
 » la vérité, que s'ils faisaient des ser-
 » mens. Toute l'utilité des sermens
 » que l'on fait prêter consiste en ce
 » qu'un homme qui les viole craint
 » un châtiment plus sévère de la part
 » de Dieu, et s'expose à l'infamie, et
 » même à des peines corporelles de
 » la part des hommes. Les mennonites
 » craignent toutes les mêmes choses
 » s'ils mentent après avoir donné leur
 » parole qu'ils diront la vérité : ils
 » sont donc serrés par les mêmes liens
 » que les autres hommes. »

(K) *Les livres que l'on a écrits touchant cette secte et contre ses dogmes sont innombrables.*] J'en ai indiqué quelques-uns dans la remarque (C). En voici d'autres. Herman Modée a fait un livre de *Initiis Sectæ Anabaptisticæ*. André Meshovius a fait en latin l'*Histoire des Anabaptistes*. Un anonyme a fait en flamand la *Succession Anabaptistique*, imprimée à Cologne, l'an 1603. Il y a aussi un livre flamand, imprimé l'an 1605, de *Origine et Progressu Sectarum inter Anabaptistas*. M. Ottius, professeur à Zurich, a fait en latin les *Annales* de cette secte jusqu'en 1671. Tous ces ouvrages sont mentionnés, ou par Hoornebeck (39), ou par Micrælius (40), ou par Spanheim (41). Je n'ai point vu qu'ils aient parlé d'un livre que Cassander a indiqué de cette manière : *De origine vero hujus Anabaptisticæ sectæ, ejusque progressu, et quæ ex hoc capite monstra quàm varia et absurda, atque inter se pugnantia prodierunt, luculentè, copiosè, summèque cum fide scripsit Nicolaus Blesdick, qui quòd aliquandò hujusmodi errore per imperitiàm ætatis deceptus fuerit, eò nunc instructor et vehementior est in iis erroribus resèlendis, id quod illi cum B. Augustino commune est* (42). Hoornebeck parle seulement d'une *Histoire de David George*, composée par Nicolas Bles-

dick, gendre de ce David, et par Revius (43). On imprima en gais, à Amsterdam, une *Histoire Anabaptistes*, l'an 1695, et une ample l'an 1700. Ceux qui ont contre eux sont Zuingle, Luther, Melancthon, Oecolampade, Regius, Juste Menius, Bulli, Jean Lascus, Guy de Brès, Th. Hunnius, Osiander, Cloppenb., Spanheim et plusieurs autres qu'il rait trop long de nommer (44). je n'oublierai pas le livre intitulé *bel*, publié l'an 1621, par He. Faulkelius, ministre de Middelb., et l'un des pères du synode de drecht. Il montre dans cet ouvrage diversité énorme de sentimens qui gne parmi les anabaptistes. Ce lui opposèrent une Confession : qu'ils publièrent l'an 1624, à Amsterdam. Ils usèrent aussi de rétor car ils publièrent une *Babel de dobaptistes* (45). Antoine Jacob en fut l'auteur. Notez qu'au commencement ils écrivaient peu de li mais enfin ils ont eu divers aut et ils ont donné au public que d'ouvrages ; les uns didactique historiques, et les autres polémiques. Ils publièrent à Horn, en 1624, *Confession de foi* qu'ils munire passages de l'Écriture et de que autres autorités. Au bout de d ans ils en publièrent (47) une qui faisait voir leur concorde. vu des *Apologies de leur Confes*. on a vu aussi de leurs *Catéchism* de leurs *Manuels de Religion*. I furent le Manifeste de Zurich 1644. Abraham de David (48), d'eux publia un livre, en la n année, contre un ministre de Hue nommé Bontemps. Il l'intitula, *Summa Hollandicæ contra maculas P. Bontemps Mennonitis adsp*. Le même ministre fut réfuté par

(43) Hoornebeck, *Summa Controversiarum* 373.

(44) *Idem*, *ibid.*, pag. 364; et Jean dans la thèse qu'il soutint à Wittemberg 1688, de *Sectâ Mennonitarum*.

(45) C'est-à-dire ceux qui baptisent l fans.

(46) Ministre anabaptiste et médecin sterdam.

(47) A Dordrecht.

(48) Il se désigna par ces trois lettres, V., c'est-à-dire, Gérard Vryburg. *Hol. Biblioth. Theolog.*, lib. III, cap. V, pa. 421.

(39) In *Summâ Controversiarum*.

(40) In *Synagmate Histor. eccl.*

(41) In *Elencho Controversiar.*

(42) Georg. Cassander, *opist. dedicat.* Tractatus de Baptismo Infantium.

ouvrages, par l'*Absterisio accu-*
sum gravium Petri Bontemps,
 per P. V. K. 1643; par *Confu-*
argumentorum quibus P. Bon-
probare conatur Anabaptistas
esse in Deum et homines,
 par *Spongia ad abluendas ma-*
Petri Bontemps contra certam
aptistarum sectam; par *Jodoci*
Lixivium contra ejusdem ma-
 par *Probatio Lixivii D. Bon-*
 abi per G. V. V. *fides potissi-*
authoris et methodus agendi so-
 (49).

On allègue quelques raisons
 justifier la sévérité des Suisses à
 l'égard des Anabaptistes.] Rapportons ici le précis
 d'une lettre qui fut écrite le 21 d'août
 à M. Hotton, ministre de l'é-
 glise d'Amsterdam, par M.
 Ger, doyen des ministres de
 Zurich. La guerre s'étant
 presque dans toute l'Europe,
 les magistrats de Zurich
 ont ordonné que, conformément
 à l'usage usité de tout temps en
 de tels cas, les habitans du can-
 ton se consacraient au métier des armes
 et aux revues. Les anabaptistes refu-
 sèrent d'obéir, et représentèrent à
 qu'ils ne se préparaient à l'obéissance
 à la guerre doit être considérée
 comme un châtimement divin, et que
 l'on ne doit vivre par la bonne vie, et non par les
 armes, qu'il faut défendre l'état. Ils
 dirent qu'ils aimeraient mieux
 mourir pour leur patrie, leurs femmes,
 leurs enfans, et tous leurs biens, que
 de passer par les armes l'ennemi
 de leur pays. Les bons sujets s'indignèrent
 de cela à un tel point, qu'ils fu-
 rent d'avis qu'on exterminât cette
 secte. Mais les magistrats cherchèrent
 des moyens plus doux. Ils chargè-
 rent les plus sages têtes du sénat de
 conférer avec les théologiens les plus mo-
 dérés, qu'il y aurait à faire dans
 la conjoncture. Ce comité se ren-
 dra avant toutes choses aux

ou la précipitation, ou la passion.
 Après cela il fut jugé à propos de con-
 férer avec eux, et on leur marqua
 trois endroits où ils auraient à s'as-
 sembler, afin d'entendre ce que l'on
 avait à leur dire. Ils se rendirent à
 l'assignation : on leur proposa, et de
 vive voix et par écrit, les principaux
 points de la foi chrétienne; ils n'en re-
 jetèrent qu'un, qui était celui des
 magistratures. Le sénat, après avoir
 vu ce qui se passa dans ces assemblées,
 manda quelques-uns de leurs chefs.
 Ils comparurent; ils exposèrent leurs
 raisons : on y répondit tranquille-
 ment; mais on ne put rien gagner, et
 néanmoins on les renvoya avec beau-
 coup de clémence. Ils ne laissèrent
 pas de se retirer comme des gens qui
 avaient peur de quelque supercherie,
 et ils l'avouèrent le lendemain, lors-
 qu'on leur demanda pourquoi ils
 avaient fait paraître qu'ils se défiaient
 du sauf-conduit que le souverain leur
 avait expédié. Cette douceur des ma-
 gistrats déplut beaucoup à plusieurs
 personnes; cependant on voulut ten-
 ter encore les voies de la modération.
 On assemble les principaux chefs des
 anabaptistes : on les assura que, sans
 exiger qu'ils prêtassent le serment se-
 lon les formules ordinaires, on se con-
 tenterait qu'ils répondissent oui ou
 non; qu'on les dispenserait de porter
 les armes, pourvu que, par leurs priè-
 res et par d'autres moyens pieux, ils
 concourussent au bien public; et
 qu'en les engageant à se trouver aux
 prédications des ministres on ne pré-
 tendait pas leur interdire la liberté de
 désapprouver ce qu'ils jugeraient con-
 traire à la parole de Dieu; qu'on vou-
 lait seulement qu'ils ne critiquassent
 pas cela avant que d'en avoir conféré,
 ou avec un de leurs pasteurs, ou avec
 quelque autre personne ecclésiastique.
 On finit par des promesses de protec-
 tion et par des exhortations pathéti-
 ques. Mais, quand on vit que ces

ner la patrie jouiraient d'une portion convenable du bien des pères et des maris. Les anabaptistes répondirent que la terre appartient à Dieu, et non pas aux magistrats, et rejetèrent ces conditions. Alors on en vint aux taxes et aux amendes; et parce qu'ils refusèrent de les payer, et qu'ils crièrent à la tyrannie, on confisqua tous leurs biens. Ils murmurèrent encore plus: ils s'assemblèrent nuitamment; ils prièrent Dieu de réprimer la fureur du magistrat par la peste, par la famine, et par telles autres calamités. Là-dessus on se trouva obligé de recourir à un remède plus fort: on en mit plusieurs en prison. Ils se sauvèrent presque tous (50) par une brèche qu'ils firent à la muraille, et ne se montrèrent pas moins inquiets qu'au paravant: on les remit en prison, on les exhorta de temps en temps à se convertir, ou à se retirer de bon gré hors de la patrie; ils persistèrent à demander simplement la liberté. Ils offrirent de rendre raison de leur doctrine devant tout le peuple: on leur refusa cela; mais on voulut bien leur proposer une dispute par écrit, et on leur marqua même les points de la controverse: ils répondirent toujours qu'ils ne pouvaient se défendre pendant qu'ils seraient en prison. Notez que leurs fugitifs semèrent partout des plaintes atroces, comme si leurs prisonniers avaient été maltraités le plus inhumainement du monde (51.)

Voilà une apologie fondée sur la patience très-longue qui précéda les rigueurs; mais voici d'autres moyens plus particuliers, et qui résultent de la nature ou de la constitution du gouvernement en ce pays-là. Les Suisses ne repoussent point l'ennemi avec des troupes auxiliaires ou soudoyées, mais en se rangeant eux-mêmes sous le drapeau; et l'un des fonds de leur subsistance est la permission qu'ils donnent de lever du monde chez eux pour le service des étrangers. Il importe donc à leurs souverains que tous les sujets soient propres aux armes, et aiment la guerre. Voilà pour quoi les anabaptistes ne leur convien-

nent pas, gens qui ne veulent blesser ni tuer personne, et qui, en tant qu'eux est, intimident les plus belliqueux; car ils inspirent des scrupules de conscience sur l'effusion du sang humain et sur les passions inséparables du métier des armes.

(M) *Moréri n'a pas eu raison de charger cette secte de deux doctrines qu'il lui impute.*] Il a trouvé dans Pratéolus que, selon les anabaptistes, les femmes sont obligées à prêter leur corps à tout homme qui leur demande cette fonction, et que, réciproquement, les hommes sont obligés à satisfaire le désir de toute femme qui leur demande cet office: *Dicunt potestatem quamlibet mulierem obligatam esse ad coeundum cum quolibet viro eam petente, et contra eodem vinculo adstringunt omnem virum ad tantumdem reddendum cuilibet mulieri hoc ab illo petenti* (52). Selon cela, il y aurait un mariage naturel entre tous les hommes et toutes les femmes: je veux dire que, par devoir, et à peine de commettre un crime, chaque homme serait tenu de contenter quelque femme que ce fût quand il en serait requis; et chaque femme serait tenue de complaire à quelque homme que ce fût quand elle en serait requise. Les devoirs que saint Paul expose (53), qui font qu'un mari n'a point la puissance de son corps, et la doit considérer comme transférée à son épouse; et que celle-ci pareillement doit considérer comme transférée à son époux la puissance de son corps: ces devoirs, dis-je, très-justes et très-raisonnables dans le mariage d'un avec une, n'auraient point de bornes; ils s'étendraient de chaque homme sur toutes les femmes, et de chaque femme sur tous les hommes: chose si extravagante, si vilaine, si abominable, qu'il est difficile de s'imaginer qu'aucune secte d'anabaptistes l'ait enseignée. Les lois naturelles, selon cela, seraient beaucoup plus impossibles à accomplir que les lois de l'Evangile; et il serait juste à cet égard de renouveler cette plainte: *C'est un joug que nous, ni nos pères, n'avons pu porter.* En un mot, ce ne peut pas

(50) *Le lendemain de Pâques 1636.*

(51) *Tiré d'une lettre de Jean-Jacques Breitinger, datée du 21 août 1642, et insérée dans les Annales Anabaptistici de Jean-Henri Ottius, pag. 288 et suiv.*

(52) Pratéolus, in *Elencho Hæresœon*, lib. I, pag. 27.

(53) 1^{re}. Épître aux Corinthiens, chap. VII, vs. 4.

loi de la nature ; car la nature est à rien d'impossible (54). La simplicité et la tendresse de consciences ensemble sous une pareille loi ont un poids qui ferait bien peser les plus vigoureux et les plus justes. Il n'y aurait point de fautes aussi à plaindre que celles qui sont faites par des consciences belles et consciencieuses. Mais que la doctrine de la communauté des femmes n'égale point la doctrine de celle-ci : elle n'ôte point le droit de refuser ; elle n'engage point la conscience à tout acquiescement. Être ne me tromperai-je pas si je dis que la doctrine que les faiseurs de catalogues d'Hérésies, les originaux de ces livres, ont forgé cette chimère en un sens, ou par ignorance, ou par malice, à l'une des fautes du dogme de l'égalité des conditions. Il est certain qu'au commencement les anabaptistes enseignaient cette égalité : d'où il s'ensuit qu'une fille de bonne maison ne devait pas refuser les propositions de mariage avec un fils de paysan, et un gentilhomme ne devait pas refuser les recherches d'une payanne. Les faiseurs de Catalogues ont bâti sur ce fondement la doctrine absurde qui a été imputée aux anabaptistes, mais qui est moins impertinente que ce même ?

Je ne crois point non plus que ces hommes aient regardé comme illégitime le mariage des autres chrétiens, mais qu'ils aient confondu tous les bâtons avec les enfans des personnes sages, qu'ils aient cru, par exemple, que la naissance de Calvin n'était pas moins accompagnée de souillure que celle d'Érasme. Mais M. Morel ne regardait pas de si près ; et, qu'il pût diffamer les hérétiques, tout lui était bon *.

impossibili nemo tenetur.

renvoie au Sorberiana « pour quelques choses curieuses sur les anabaptistes du 16^e siècle. »

ANACRÉON, poète grec, natif de Téos, ville d'Ionie (A), qui vécut au temps que Polycrate régnait à Samos (B) et qu'Hippias jouissait à Athènes de la tyrannie que son père Pisis-

trate y avait usurpée. C'est de quoi l'on ne peut douter lorsque l'on consulte les livres de Platon et ceux d'Hérodote ; car l'on y voit qu'Hipparchus fit venir Anacréon à Athènes (a) (C), et qu'Anacréon était dans la chambre de Polycrate durant l'audience qui fut donnée à un envoyé d'Orètes, gouverneur de Sardes (b) (D). Cambyse était alors roi de Perse : ce que je remarque, afin que tous mes lecteurs puissent se représenter avec plus de facilité le temps auquel Anacréon a vécu. Ce poète avait l'esprit délicat, et il y a des grâces et des charmes inexprimables dans ses *poésies* ; mais il aimait trop les plaisirs : il était d'un tempérament si amoureux, qu'il lui fallait des garçons et des filles (E) ; et d'ailleurs il aimait le vin. Ce dernier défaut se fit sans doute remarquer excessivement à Athènes, puisque la statue qu'on y voyait d'Anacréon le représentait comme un homme ivre qui chante (c). Si nous avions tous ses *poèmes*, nous y verrions une infinité de traits de son humeur voluptueuse (F) : mais le peu qui nous en reste nous la fait assez connaître. On y trouve la passion dont il brûlait pour Bathyllus (G) ; et si, à cause que l'on n'attachait point alors à cette espèce d'amour une note d'infamie, comme on le fait en pays de chrétienté, il ne mérite pas toute l'horreur que l'on aurait d'un poète chrétien en pareil cas, il faut que l'endurcissement de son

(a) Plato, in Hipparcho. *Æliani Var. Hist.*, lib. VIII, cap. II.

(b) Herod. lib. III, cap. CXXI. Voyez aussi Pausanias, liv. I, pag. 2.

(c) Pausan., lib. I, pag. 23.

siècle paie pour lui : je veux dire que l'indignation des lecteurs doit tomber sur ce temps-là, selon tout ce en quoi elle ne se décharge point sur chaque particulier. Les débauches d'Anacréon ne l'empêchèrent pas de vivre quatre-vingt-cinq ans, si nous en croyons Lucien, qui l'a mis au nombre des personnes de longue vie. On dit qu'il soutenait sa langueur dans cette grande vieillesse en mangeant des raisins séchés, et qu'un pepin qui s'arrêta à son gosier l'étrangla. Valère Maxime attribue une fin si douce à une faveur particulière des dieux (H). Personne, que je sache, n'a marqué le lieu ni le temps de sa mort (I), ni décidé comment s'appelait son père (K). On a plusieurs traductions de ses poésies (L); mais il y a des critiques qui ne croient pas que tous les vers qui courent aujourd'hui sous son nom soient de lui (d). Ceux qui ont parlé de ses amours pour Sapho n'ont point consulté la chronologie, comme nous le ferons voir dans l'article de cette femme. On dit qu'un présent que Polycrate lui avait fait en argent l'embarassa de telle sorte, qu'il fut quelques nuits sans pouvoir dormir, et qu'il alla le rendre à ce prince. Cela n'est guère vraisemblable, quoique Stobée nous en ait donné Aristote pour garant. Giraldi ne cite pour cela que les recueils grecs d'Arsenius (e).

(d) Tanaq. Fab. Not. in Anacr. *Mademoiselle le Fèvre sa fille, n'est pas en cela toujours d'accord avec lui. Voyez sa préface sur Anacréon.*

(e) Gyrard. *Histor. Poët. Dialog. IX. pag. 471.*

(A) *Il était natif de Téos, ville d'Ionie.* Je réfute, dans l'article Téos, ceux qui ont dit qu'Anacréon était de Teium sur le Pont-Euxin.

(B) *Il florissait au temps que Polycrate régnait à Samos.* Je n'ai point marqué d'olympiade, car, pour un homme qui a vécu quatre-vingt-cinq ans, il me semble que l'on ne doit point s'enfermer dans des bornes si étroites. Aussi voit-on que ceux qui le font, s'éloignent beaucoup les uns des autres. Eusèbe (1), qui a choisi la 62^e. olympiade, n'a pu empêcher que Suidas n'ait mieux aimé la 52^e., et que M. le Fèvre de Saumur n'ait mieux aimé la 72^e. (2). Mais ne décidons rien sur Suidas : son texte est assurément corrompu; et il n'est point pardonnable à ses traducteurs d'avoir laissé passer l'épouvantable bévue qui s'y trouve. On y lit qu'Anacréon a vécu du temps de Polycrate, tyran de Samos, dans la 52^e. olympiade; ou, selon d'autres, du temps de Cyrus et de Cambyse, dans l'olympiade 25^e. Il paraît, par Hérodote, que Polycrate et Cambyse moururent environ en même temps (3). Eusèbe les fait contemporains sous la 63^e. olympiade, et il a raison : il m'est donc point vrai qu'il faille mettre entre eux deux 27 olympiades, ni faire remonter Cyrus de la 55^e. olympiade, où l'on met ordinairement l'époque de la monarchie des Perses à la 25^e. Vossius fait dire à Suidas qu'Anacréon a vécu dans la 61^e. ou la 62^e. olympiade (4); c'est ce qu'on ne trouve point dans le Suidas imprimé. Quant à M. le Fèvre, qui a choisi la 72^e. olympiade pour le temps précis de la vie d'Anacréon, il est plus facile de ruiner ses preuves que de montrer que ce poète n'a pas vécu en ce temps-là. M. le Fèvre raisonne ainsi : Anacréon vint à Athènes du temps d'Hipparchus : celui-ci avait un frère nommé Hippias, qui sollicita Darius, fils d'Hystaspes, d'entreprendre le voyage qu'il fit contre les Athéniens. Cela étant, dit-il, vous

(1) Calvisius lui fait dire qu'Anacréon a fleuri dans la 25^e. olympiade. Je ne trouve point cela dans l'Eusèbe de Scaliger.

(2) Vies des Poètes grecs.

(3) Herod., lib. III, cap. CXX, et seqq.

(4) Vossius de Poët. Græc., pag. 22. Hofmann le copie; mais Moréri, son autre copiste, a mis 60 au lieu de 61.

voyez précisément l'année 489 avant Jésus-Christ, et l'olympiade 72. J'avoue que l'expédition des Perses contre les Athéniens, de laquelle il s'agit ici, et où Darius ne se trouva point en personne, quoique la phrase de M. le Fèvre le signifie, regarde la 72^e. olympiade, et l'an 489 avant Jésus-Christ (5); mais il faut savoir que ce prétendu voyage de Darius ne fut fait que vingt ans après qu'Hippias eut été chassé d'Athènes (6), et qu'il en fut chassé la quatrième année après la mort d'Hipparchus, et la dix-huitième après la mort de Pisistrate, d'où il faut conclure qu'Hipparchus avait dominé quatorze ou quinze ans. Il est donc très-possible, 1^o. qu'il ait fait venir Anacréon à Athènes trente ans avant que Darius, fils d'Hystaspes, eût les instigations d'Hippias contre les Athéniens; 2^o. que la mort d'Anacréon ait précédé de quelques années la 72^e. olympiade, et l'année 489 avant Jésus-Christ, marquée si précisément par M. le Fèvre, comme le temps précis où Anacréon a vécu. Voici une autre remarque. Il écrit ses poètes grecs en 1659 (7). Or, dans son Anacréon, imprimé en 1660, il fait fleurir ce poète cinq cent cinquante-cinq ans avant Jésus-Christ, plus ou moins, et il accorde à Suidas qu'Anacréon a pu vivre en la 52^e. olympiade, puisqu'il a vécu familièrement, dit-il, avec Polycrate, qui florissait au même temps qu'Amasis régnait en Égypte. M. le Fèvre a été donc un peu trop flottant sur la chronologie d'Anacréon. On ne dira jamais, sans se tromper, d'un homme qui a pu fleurir dans la 52^e. olympiade, que la 72^e. olympiade est le temps précis où il a vécu. D'ailleurs, c'est mal prouver qu'un homme a pu vivre dans la 52^e. olympiade, que de le prouver par la raison qu'il a été bon ami de Polycrate, contemporain d'Amasis; car ces deux princes sont morts, celui-ci à la fin de la 64^e. olympiade, et celui-là deux ans après (8).

(C) *Hipparchus le fit venir à Athènes.*] Je ne prétends pas critiquer

M. le Fèvre de ce qu'il a dit qu'Hipparchus, fils de Pisistrate (9), envoya à Téos un vaisseau à cinquante rames, avec des lettres fort aimables et fort obligeantes, par lesquelles il conjurait Anacréon de passer la mer Egée, et de faire un voyage à Athènes, l'assurant que sa vertu trouverait là des admirateurs qui ne connaissaient pas mal le prix des belles compositions et le mérite des personnes rares : je n'ai garde de critiquer cela, ni sous prétexte que je ne trouve dans Platon autre chose que ceci, *Ἐν Ἀνακρέοντι τὸν Τείον πεντηκόντην εἰς αἶμα ἐκέρχον ἐκ τὴν πέλιν* (10); Il fit venir dans notre ville Anacréon, natif de Téos, en lui envoyant un vaisseau de cinquante rames : ni sous prétexte qu'Élien se renferme dans la même généralité (11) : car, outre que M. le Fèvre pouvait avoir appris dans des livres qui ne me sont point connus les particularités qu'il rapporte, les lois de la vraisemblance veulent qu'Hipparchus ait écrit ou ait fait écrire obligamment à Anacréon; et ainsi l'on peut supposer tout ce que M. le Fèvre suppose : on le peut, dis-je, supposer avec d'autant moins de scrupule, que la plupart du temps une narration serait trop sèche et trop dégoûtante si l'on ne faisait qu'une version littérale des originaux. Mais, quand il nous donne Platon pour son auteur, j'avoue que je ne saurais m'empêcher de le reprendre

(D) *Il était dans la chambre de Polycrate lors de l'audience donnée à un envoyé de Sardes.*] C'est tout ce que nous en apprend Hérodote : cependant je suis fort sûr que M. le Fèvre a pu dire, comme il a fait, que Polycrate, tyran de Samos, tint Anacréon d'ordinaire près de sa personne, et voulut qu'il eût part en ses affaires et en ses plaisirs; car, étant certain d'un côté qu'Anacréon a été chéri de Polycrate (12), et de l'autre que les principales affaires de ce tyran n'étaient que de se bien divertir (13), on ne risque pas beaucoup en croyant tout ce que je viens de citer de M. le

(5) Voyez Calvinus.

(6) Petavii Rationarium Temporum, part. I, lib. III, cap. II; et part. II, lib. III, cap. IX.

(7) Voyez la fin de la préface.

(8) Voyez Calvinus.

(9) Moréri et Hofman disent Philostrate.

(10) Plato in Hipparcho.

(11) Ælian. Var. Hist., lib. VIII, cap. II.

(12) Pausanias, lib. I, pag. 2. Ælian. Var. Histor., lib. IX, cap. IV. Strabo, lib. XIV.

(13) Athen., lib. XII, cap. IX, X.

Fèvre. *Vous le savez, ajoute-t-il ; car il n'y a pas encore deux ans qu'on lisait Hérodote à la table de monsieur votre père.* C'est cela qui ne me paraît point exact, vu qu'il n'y a rien dans Hérodote d'où l'on puisse raisonnablement inférer qu'Anacréon ait eu part dans les affaires de Polycrate. Je suis fâché que des gens de beaucoup d'esprit et de beaucoup d'érudition aient cru, sans l'examiner, que Platon et qu'Hérodote ont dit tout ce que ce savant critique leur prête. Il fallait mieux distinguer le texte d'avec la brodure de celui qui cite.

(E) *Il était d'un tempérament si amoureux, qu'il lui fallait des garçons et des filles.*] Outre Bathyllus et Smerdias, dont il sera parlé ci-dessous (14), il aima le beau Cléobulus. Il avait pensé le tuer entre les bras de sa nourrice, en le choquant rudement, comme il marchait de travers un jour qu'il avait trop bu ; et non content de cela, il dit des injures à cet enfant (15). La nourrice lui souhaita qu'un jour il le louât plus qu'il ne l'avait blâmé alors. Son vœu fut exaucé : Cléobulus devint très-beau ; Anacréon l'aima, et fit bien des vers pour lui (16). Voilà une belle punition, et une nourrice bien vengée.

(F) *Si l'on avait tous ses poèmes, on aurait une infinité de traits de son humeur voluptueuse.*] Voici quelques passages recueillis entre plusieurs autres, où il est parlé du contenu de ses poésies : Ἀποπὸς ὁ Ἀνακρέων, ὁ πᾶσαν αἰτοῦ τὴν ποίησιν ἐξαρτίσας μέθης (17). *Ineptus Anacreon qui totam suam poesin ebrietatis mentione contexuerit.* Ἀνακρέων ὁ Τήιος πρῶτος μετὰ Σαπφῶ τὴν Λεσβίαν τὰ πολλὰ ὦν ἔγραψεν ἐρωτικὰ ποιήσας (18). *Anacreon Teius, qui primus post Lesbiam Sapho magnam carminum suorum partem in exprimendis amoribus consumpsit.* Voici comment Horace a parlé des amours d'Anacréon :

*Non aliter Samio dicunt arsisse Bathyllo
Anacreonta Teium,
Qui persarpè cavâ testudine flevit amorem* (19).

(14) Dans la remarque (G).

(15) Maximus Tyrius, Orat. XI, circa initium.

(16) Dion Chrysostome en rapporte quelques-uns.

(17) Athen., lib. X, cap. VII, pag. 429.

(18) Pausanias, lib. I, pag. 23.

(19) Horat. Epod. XIV, vs. 9.

Voyez aussi Cicéron au IV^e. livre de Tusculanes, et Suidas.

(G) *On voit dans ses vers la passion dont il brûlait pour Bathyllus.*] Cet exemple réfute l'excessive charité d'Élien, qui ne peut souffrir que l'on forme de mauvais soupçons sur l'amitié de notre poète pour Smerdias, l'un des mignons de Polycrate (20). Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est qu'Élien se fonde sur cette raison générale, que personne ne doit accuser Anacréon d'incontinence et d'intempérance : Μὴ γάρ τις ἡμῖν διαβαλλέτω πρὸς Θεῶν τῇ Ποιητῇ τὸν Τήιον, μὴ δ' ἀκόλαστον εἶναι λεγέτω (21). *Nemo enim per Deos hanc calumniam impingat Teio poetæ, neque eum intemperentiæ aut incontinentiæ arguat.* Polycrate devint furieusement jaloux quand il s'aperçut que ce poète s'était insinué fort avant dans les bonnes grâces de Smerdias, par les vers flatteurs qu'il avait composés pour lui. La jalousie le porta à faire raser ce garçon (22). Le rival, qui comprit bien ce que cela voulait dire, usa de souplesse et fit des vers là-dessus, où il ménagea adroitement Polycrate. Ceux qui se souviendront de ces quatre vers de Pétrone, C. 109,

Quod solum formæ decus est, cecidit capilli,

Vernantesque comas tristis abegit hyems.

Nunc umbræ nudata sud jam tempora morrent,

Areaque attritis ridet adusta pilis ;

concluront de l'action de Polycrate qu'il aimait mieux que son mignon perdît sa beauté, que de le voir infidèle. Strabon remarque qu'Anacréon a fourré partout dans ses poésies ce tyran de Samos : Τοῦτ' αὖ συνέβησιν Ἀνακρέων ὁ μελοποιὸς καὶ δὴ καὶ πᾶσα ἡ ποίησις πλήρης ἐστὶ τῆς περὶ αὐτοῦ μνήμης (23) ; *cum hoc vixit Anacreon Lyricus et mentione ejus opplevit sua carmina ;* d'où Vossius a eu raison de conclure qu'il ne faut pas être surpris qu'il en fût aimé. *Policrati*, dit-il, (24), *carus fuit. Quod mirum ! cum versibus suis eum celebraret.* Il fallait imprimer, *Quid mirum, cum versibus suis eum celebraret !* Nous verrons dans l'article de BATHYLLUS comment

(20) Élian. Var. Hist., lib. IX, cap. IV.

(21) Idem, ibid.

(22) Idem, ibid. Voyez aussi Athénée, liv. XII, chap. IX.

(23) Strabo, lib. XIV.

(24) Vossius, de Poët. Græcis, pag. 22.

*exiles virium reliquias fovens
us grani pertinacior in aridis
humor absumpsit* (25).
personne n'a marqué le lieu ni
de sa mort.] Suidas dit bien
Anacréon, chassé de Téos à cause
de la révolte d'Histiéus, se retira à
dans la Thrace ; mais ce n'est
pas qu'il y mourut : c'est seu-
lement pour fournir de quoi le con-
fondre avec quelque vraisemblance.
Anacréon devait être fort âgé
à l'époque-là, vu que les victoires
obtenues par les Perses sur les fau-
teurs de la révolte d'Histiéus sont de
date postérieures à la mort d'Hip-
parque, et tombent dans la 71^e.
avant J. C. Au reste, l'on peut con-
firmer ce passage de Suidas qu'A-
nacréon s'était retiré à Téos en sor-
tant d'Éphèse, où Hipparchus l'avait
reçu ; ce qui rend assez vraisem-
blable qu'il s'était aussi retiré à Téos
après la ruine de Polycrate, et que ce
fut Hipparchus lui qui envoya le
navire à cinquante rames, comme
le poète le raconte. Il ne faut pas
croire qu'Anacréon ait choisi Ab-
dère pour son asile ; car c'était une
ville que ceux de Téos avaient bâtie
pour abandonner leurs maisons,
et qui fut prise par Artabanus, lieutenant de Cyrus,
et maître de l'Ionie (26). Strabon
ne désigne point ainsi leur trans-
migration : il se contente de dire que,
après la mort d'Anacréon, les Téiens, ne

distinction dans Téos, les auteurs l'eus-
sent moins perdu de vue, et l'au-
raient moins confondu avec d'autres
gens. Je vois néanmoins que made-
moiselle le Fèvre cite Platon, pour
prouver qu'Anacréon était de grande
naissance, et parent de Solon, dont le
père était de l'ancienne famille du roi
Codrus, et la mère cousine germaine
de la mère de Pisistrate (28). Elle pré-
tend prouver cela par un passage du
Dialogue de la tempérance, où elle a
trouvé que le père de Charmides des-
cendait de l'ancienne famille de Dro-
pidas, d'Anacréon et de Solon, qui
s'était toujours distinguée des autres
par sa beauté, par sa vertu et par ses
richesses. Persuadé comme je le suis
de l'érudition de cette dame, je me
vois réduit à penser l'une de ces trois
choses : 1^o. ou que son Platon est fort
différent du mien ; 2^o. ou qu'elle a
pris ce passage hors de son original ;
3^o. ou qu'elle a suivi trop bonnement
la mauvaise version de Jean de Serres.
Je ne trouve dans mon Platon, si ce
n'est que la famille paternelle de
Charmides avait été louée par Solon,
par Anacréon, et par plusieurs autres
poètes, comme ayant possédé avec
distinction les avantages de la beauté,
de la vertu, etc. Ἡ τε γὰρ πατὴρ
ὑμῶν οἰκία ἡ Κριτίου τοῦ Δρωπίδου καὶ
ὑπὸ Ἀνακρέοντος καὶ ὑπὸ Σόλωνος καὶ ὑπὸ
ἄλλων πολλῶν ποιητῶν, ἐγκοσμισμένη
παράδιδται ἡμῖν ὡς διαφέρουσα κάλλει

soit peut-être inférieure à celle qui suit : *Nam quæ paternum vobis genus est, domus Critice filii Dropidæ, tum ab Anacreonte, tum à Solone, multisque aliis poëtis laudata, nobis tradita fuit ut præcellens formâ, virtute, cæterisque quæ felicitatis nomine veniunt.* Voici la version de Serranus : *Nam paternum quidem genus quod cum isto Critid commune habes à Dropidâ et Anacreonte et Solone et aliis multis celeberrimis poëtis deducitur, et vobis traditur veluti et robore et virtute et alio omni genere felicitatis instructissimum.* Je passe sous silence qu'on pourrait être descendu de Solon et d'Anacréon, du côté paternel, sans que Solon et Anacréon fussent parens. Chaque personne a deux sortes de parens paternels, la famille de son aïeul paternel, et celle de son aïeule paternelle.

(L) *On a plusieurs traductions de ses poésies.*] Voici celles que mademoiselle le Fèvre marque. Mon lecteur sera bien aise de savoir le jugement qu'elle en fait. *Il y a long-temps, dit-elle, qu'Anacréon a été traduit en français par Remi Belleau; mais outre que sa traduction est en vers, et par conséquent peu fidèle, elle est en si vieux langage, qu'il est impossible d'y trouver aucun agrément. On l'a aussi traduit en italien depuis quelques années, et le traducteur ne s'est pas plus attaché au grec que Remi Belleau : sa version ne laisse pas néanmoins d'être assez agréable, quoiqu'il s'éloigne fort souvent du sens d'Anacréon, et qu'il prenne même à tous momens des libertés qui doivent la faire passer plutôt pour une paraphrase que pour une version. La traduction latine, dont une partie a été faite par Henri Étienne, et l'autre par Elias Andreas, et qui est celle dont on se sert ordinairement, me paraît la meilleure : elle n'est pourtant pas sans défauts; et comme elle est aussi en vers, elle est souvent fort obscure, et dit en beaucoup d'endroits ce qu'Anacréon n'a jamais pensé.* C'est ainsi que parle mademoiselle le Fèvre dans la préface de son Anacréon. Elle le publia à Paris, l'an 1681, avec le texte grec d'un côté, et sa version en prose française de l'autre. Elle a fait des remarques sur chaque poème d'Anacréon. J'ajouterai quelque chose au

passage que j'ai cité. La traduction de Remi Belleau parut l'an 1556. On a débité que Daurat était le véritable auteur de la version qu'Henri Étienne s'attribua. M. Colomies témoigne qu'Isaac Vossius lui avait dit qu'il avait possédé un Anacréon où Scaliger avait marqué de sa main qu'Henri Étienne n'était pas l'auteur de la version latine des odes de ce poète, mais Jehan Dorat (29). La version italienne dont mademoiselle le Fèvre parle est celle de Barthélemy Corsini, que M. Regnier des Marais fit imprimer à Paris l'an 1672 (30). Je ne m'étonne pas que mademoiselle le Fèvre n'ait point parlé de la traduction d'Anacréon faite par un enfant qui est devenu depuis extraordinairement célèbre sous le nom d'abbé DE LA TRAPPE; car je ne crois pas que cette version ait jamais été imprimée. M. Baillet nous apprendra bien des choses là-dessus. *Il sceut si bien, dit-il (31) en parlant d'Armand Bouthillier de Rancé, coopérer avec ses maîtres par l'assiduité et l'application qu'il apporta à l'étude, qu'à l'âge de dix ans il savoit fort bien les poètes grecs, et Homère sur tous les autres; et qu'à peine avoit-il douze ou treize ans, lorsqu'il publia une nouvelle édition des poésies d'Anacréon, avec des remarques en grec, qui furent admirées des savans.* Cette édition parut in-8°. à Paris, en 1639; et le temps n'a rien diminué jusqu'icy de l'étonnement que ces remarques donnent encore tous les jours à ceux qui les confèrent avec la traduction dresse de l'âge où étoit alors leur auteur. Je ne vous parle pas d'une traduction françoise qu'il fit alors du même poète, quoiqu'elle se trouve fort au goût de ceux qui travailloient en ce temps à la perfection de notre langue, et qu'elle fût voir qu'il n'avoit pas moins de politesse pour elle, que d'exercice et d'habitude pour la grecque et la latine. M. Baillet, n'ajoutant pas le lieu ni l'année de l'impression, et ne disant pas même en général que cet ouvrage ait été publié, me fait croire qu'on n'en a vu que des copies manuscrites : et je me confirme dans cette pensée, lorsque je vois qu

(29) Colomies, Opusculs, pag. 108.

(30) Voyez le Journal de Leipsick de l'an 1693, pag. 236.

(31) Baillet, Enfans célèbres, pag. 359.

ange-Pierre ne dit pas un mot de version; lui qui remarque qu'Étienne *avait mis en vers les mêmes odes* d'Anacréon, *dit ensuite latines*. Il remarque que Ronsard en a traduit un nombre. C'est dans la préface de son qu'il dit cela. Son ouvrage parut l'an 1684. Le grec est d'une traduction en vers français l'autre : on trouve des observations critiques à la fin de chaque ode (2). M. Regnier des Marais, secrétaire perpétuel de l'académie française, donna en 1693 une traduction d'Anacréon en vers italiens, avec des notes.

C'est une fort belle addition. Je n'ajoute mot à mot d'une lettre reçue de M. de la Monnoie : il n'a pas eu de soin jusqu'ici de recueillir, et d'examiner plusieurs singularités curieuses, touchant les poésies qui nous restent d'Anacréon. L'on a bien dit que Henri Ronsard ne les a déterrées le premier; peu de personnes savent où, et comment. Ce fut sur la couverture d'un livre ancien qu'il trouva l'ode *Ὀν αἰ γυναικας*, au rapport de Ronsard, qui l'a insérée au XVII^e. du XX^e. livre de ses diverses poésies. Jusque-là, on n'avait rien d'Anacréon, que ce qu'Aulu-Gelle et l'Anthologie en avaient conservé. Le hasard fit tomber entre les mains du même Henri Étienne deux manuscrits, contenant diverses odes de ce poëte. Il eut l'obligation du premier à Jean Clément, son valet, domestique de Thomas Ronsard, et apporta le second d'Italie. Ronsard, après un long voyage, lui en conféra soigneusement l'un et l'autre, il en forma l'édition qu'il publia pour la première fois à Paris, l'an 1554. Ce livre fut reçu avec beaucoup d'estime. La plupart des savans le regardèrent comme une heureuse découverte. Quelques-uns s'en détachèrent. Robertel, dans sa dissertation sur l'art de corriger les livres, ne connut pas celui-ci pour légiti-

Fulvius Ursinus, dans son catalogue des lyriques grecs, n'y fit mention que des poésies d'Anacréon, que dont il trouva des vestiges

» dans les anciens auteurs, comme
 » s'il avait tenu toutes les autres pour
 » suspectes. Il serait à souhaiter que
 » les deux manuscrits dont nous
 » avons parlé, et qui sont les seuls
 » qu'on ait vus, eussent été conser-
 » vés. Henri Étienne, par malheur
 » étant tombé dans une espèce d'a-
 » liénation d'esprit sur la fin de ses
 » jours, les laissa périr avec beau-
 » coup d'autres, qu'il ne communi-
 » quait à personne, pas même à son
 » gendre Casaubon. Il avait traduit
 » en vers français les mêmes odes
 » d'Anacréon qu'il a mises en vers
 » latins. *Eas Anacreontis odas*, dit-il
 » dans la préface de ses Annotations
 » sur Anacréon de l'édition de Paris,
 » in-4^o., en 1554, *quas jam antè gal-
 » licas feceram, in aliquot amicorum
 » gratiam latinè quoque aggressus
 » sum vertere*. Ce qu'on rapporte d'I-
 » saac Vossius, qui disait avoir possé-
 » dé un Anacréon où Scaliger avait
 » marqué de sa main que Jean Dorat
 » était auteur de la traduction latine
 » de ce poëte, attribuée à Henri
 » Étienne, doit être compté pour
 » rien. Ou Vossius se trompait, ou
 » Scaliger avait été mal informé. Hen-
 » ri Étienne, qui d'ailleurs n'était
 » point plagiaire, était très-capable
 » d'une version telle que celle-là; et
 » Dorat, si elle avait été de lui, n'au-
 » rait pas manqué de la réclamer.
 » C'est sur elle que Remi Belleau fit
 » la sienne en vers français, qui parut
 » peut-être si belle à Henri Étienne,
 » qu'après l'avoir lue il n'osa publier
 » celle qu'il avait faite en la même
 » langue. Richard Renvois, maître
 » des enfans de chœur de la sainte
 » chapelle de Dijon, fit, selon le té-
 » moignage d'Antoine du Verdier,
 » page 34 de sa Bibliothèque, une au-
 » tre traduction française des odes
 » d'Anacréon. En quoi du Verdier ap-
 » paremment s'est mépris. C'est,
 » comme il est à présumer, la traduc-
 » tion de Belleau, que Renvois mit
 » en musique l'an 1558 ou 59; et du
 » Verdier même le donne assez à en-
 » tendre, lorsqu'à la page 122 il cite
 » ce Renvois simplement comme mu-
 » sicien *. A l'égard de la traduction

* Leclerc observe que le président Bouhier croyait que la traduction attribuée mal à propos par du Verdier à Renvois n'est pas de Belleau, mais du président Bégat.

» française du même poëte, faite par
 » M. Bouthillier de Rancé à l'âge de
 » douze à treize ans, elle n'a jamais
 » été imprimée *¹; et il est vraisem-
 » blable, s'il y en a eu une, qu'elle
 » était en prose, quoique ceux qui en
 » ont parlé ne l'aient pas dit positive-
 » ment *². »

*¹ Joly confirme que cette traduction n'est pas imprimée, et il prend de là occasion de donner quelques détails sur l'édition d'Anacréon donnée par Rancé. On trouve sur cet objet une note bien plus curieuse, tome I^{er}, pages 144-195, des *Mélanges de critique et de philologie* par Charodon Larochette, Paris, 1812, 3 vol. in-8°.

*² Tout ce que Chauffepié ajoute à cet article roule sur l'édition d'Anacréon donnée à Utrecht avec des notes de M. de Pauw, 1732, in-4°, et sur une traduction italienne de ses odes, qui est de différentes mains.

ANANIA (JEAN-LAURENT D'), natif de Taverna (a) dans la Calabre, a vécu vers la fin du XVI^e siècle. Il est auteur d'un livre de géographie en italien, et d'un ouvrage latin intitulé *de Natura Daemonum*, qui fut imprimé à Venise l'an 1582, in-8°. L'autre ouvrage est intitulé *Cosmographia, overo l'universale Fabrica del Mondo*, et fut imprimé à Venise l'an 1576, in-4°. (b). Vossius n'a point parlé de cet auteur dans sa liste des géographes.

(a) En latin Taberna. De là vient qu'il se surnomme Tabernas.

(b) M. Baudrand, tome 2, pag. 445, ne marque que l'édition de Venise, en 1582.

ANAXAGORAS, l'un des plus illustres philosophes de l'antiquité, naquit à Clazomène dans l'Ionie, environ la 70^e. olympiade, et fut disciple d'Anaximènes. La noblesse de son extraction, ses richesses, et la générosité qui le porta à résigner tout son patrimoine à ses parens (A), le rendirent fort considérable. Il s'appliqua tout entier à la recherche de la nature sans se mêler d'aucune affaire publique.

Cela fit qu'on lui demanda s'il ne se souciait aucunement de son pays. Sa réponse fut admirable; les philosophes chrétiens ne pourraient pas mieux parler. Oui, dit-il, en levant la main vers les cieux, *j'ai un soin extrême de ma patrie* (a). Une autre fois, on lui demanda, *Pourquoi êtes-vous né?* et il répondit, *Pour contempler le soleil, la lune et le ciel* (b). Conformément à cela, il mettait le souverain bien, ou la fin de la vie humaine, dans la contemplation, et dans l'état libre que la contemplation produit (c). Il n'avait que vingt ans lorsqu'il commença de philosopher dans Athènes (d). Il y a des auteurs qui disent qu'il fut le premier qui y transporta l'école philosophique, qui avait fleuri dans l'Ionie depuis son fondateur Thalès. C'est ce que j'examinerai dans l'article d'ARCHÉLAÛS le philosophe. Ce qu'il y a de certain, est qu'il eut d'illustres disciples dans Athènes, et notamment Périclès et Euripide. Quelques-uns y ajoutent Thémistocle et Socrate; mais la chronologie les réfute à l'égard de Thémistocle (e). Il n'y a guère de choses qui puissent donner une idée plus avantageuse de son habileté, que le caractère des progrès qu'il fit faire au grand Périclès; car il lui inspira ces manières graves et majestueuses, qui le rendirent si capable de gouverner la république (f):

(a) Ex Diogen. Laërt., libr. II, num. 6.

(b) Diogen. Laërt. libr. II, num. 10.

(c) Clem. Alexandr. Stromat., libr. I pag. 416.

(d) Diog. Laërtius, libr. II, num. 7.

(e) Plutarch. in Themistoc., pag. 11.

(f) Idem, in Pericle, pag. 154.

para à cette éloquence sûre et victorieuse, qui le rendait puissant (g), et il lui apprenait à craindre les dieux sans superstition (h). Joignez à cela que ses conseils l'aiderent beaucoup à enlever le pesant fardeau du gouvernement (i). Il se signala

par la nouveauté et par la simplicité de ses dogmes. Il enseigna qu'il y avait des collines, et des îles, et des habitans dans le ciel, et que le soleil était une boule de matière tout-à-fait enflammée, et plus grande que le Péloponnèse (k). Il disait que la neige était formée d'eau (l), et il en donnait une idée peu solide; car il se fonde sur un côté sur ce que la neige est formée d'eau condensée, et il suppose de l'autre que le noir est la couleur propre de l'eau (m). Il enseigna en général que les yeux ne sont point capables de discerner la vraie couleur des objets; que nos sens sont trompeurs; qu'ainsi c'est à la raison, et non pas à eux, à juger des choses (n). Il disait aussi que les étoiles étaient de pierre (o), et qu'il y avait la vitesse de leur mouvement qui les empêchait de brûler (p). D'autres assurent qu'il avait dit que le ciel est de feu, et de feu quant à son es-

sence, mais que par la véhémence de sa révolution ravissant des pierres de la terre, et les ayant allumées, elles devinrent des astres (q); et qu'au commencement les animaux furent formés de la terre, et d'une humidité chaude (r); et qu'ensuite ils s'engendrèrent les uns les autres, les mâles au côté droit, et les femelles au côté gauche (s). Il admettait autant de sortes de principes que de corps composés; car il supposait que chaque espèce de corps était formée de plusieurs petites parties semblables, qu'il appelait *homœoméries*, à cause de cette conformité. Mais cela l'engageait à convenir d'une chose qui embarrassait son système (t), c'est que les semences, ou les principes de toutes les espèces, se trouvaient dans chaque corps. M. Moréri a très-mal représenté ce sentiment (C). Lucrèce l'avait néanmoins très-bien exposé, et assez solidement réfuté. Cela nous donnera lieu de proposer quelques réflexions sur cette doctrine. Ce qu'il y avait de plus beau dans le système d'Anaxagoras était qu'au lieu que jusques alors on avait raisonné sur la construction du monde, en n'admettant d'un côté qu'une matière très-informe, et de l'autre que le hasard, ou qu'une fatalité aveugle, qui l'eût arrangée; il fut le premier qui supposa qu'une intelligence produisit le mouvement de la matière, et débrouilla le chaos (D).

Voyez la remarque (E) de l'article de la fin.

Voyez les remarques (A) et (B) de l'article de la fin.

Voyez la citation (19).

Diog. Laërtius, *libr. II, num. 8.*

Lucrèce, *Academ. Question., libr. II, XXXI et XXXII. Lactant., libr. V, II.*

Sextus Empiricus, *Pyrrhon. Hypo., libr. I, cap. XIII.*

Idem., *adv. Mathem., libr. VII, p.*

Voyez la remarque (I) au commen-

ce. Diog. Laërt., *libr. II, num. 12.*

(g) Plot. de *Placitis Philosoph., libr. II, cap. XIII. Je me sers de la version d'Amiot.*

(r) Diog. Laërt., *libr. II, num. 12.*

(s) *Id. ibid., num. 9.*

(t) Voyez la remarque (G).

Ce fut sans doute la véritable raison pourquoi ce grand philosophe fut surnommé *Νοῦς*, c'est-à-dire *l'Esprit* ou *l'Entendement* (v). Son orthodoxie ne fut pas assez épurée (E) : il y resta bien des défauts; et cela est moins étrange, que de voir que les physiciens qui le précédèrent n'ont point connu la vérité dont il s'aperçut, et qu'il était si facile d'apercevoir, et que les poètes avaient tant chantée (F). Il faudra examiner si la doctrine des *homœoméries* ne renfermait pas beaucoup de contradictions (G) : il me semble qu'elle en est toute farcie; et qu'en général, les idées des anciens qui ont parlé du chaos, n'étaient pas moins embrouillées que le chaos même. Disons pour le moins, afin d'éviter tout air d'exagération, qu'elles n'étaient guère justes, et qu'ils n'ont pu dire que cet état de confusion ne subsistait plus (H). On conte qu'Anaxagoras avait prédit que la pierre qui tomba du ciel dans la rivière de la Chèvre, et qui fut gardée et vénérée comme une sainte relique, tomberait du corps du soleil (I). On lui attribue quelques autres prédictions (x). Il cultiva beaucoup la géométrie (y); et l'on trouva que, dans sa prison, il avait écrit sur la quadrature du cercle (z). Son esprit vaste suffisait à tout : les plus difficiles phénomènes de la nature, les comètes, la voie de lait, les tremblemens de terre, les vents, le

tonnerre, les éclairs (aa), le débordement du Nil (bb), les éclipses, et semblables choses, dont il inventa des raisons; tout cela joint aux spéculations astronomiques et géométriques ne l'empêcha pas d'étudier les poésies d'Homère, avec l'attention d'un homme qui veut découvrir des secrets, et enrichir la littérature. Il fut le premier qui supposa qu'elles sont un livre de morale, où la vertu et la justice sont expliquées par des narrations allégoriques (cc). On rapporte diversement les circonstances et l'issue du procès d'impiété qui lui fut fait dans Athènes : les uns disent qu'il fut condamné, les autres qu'il fut absous (K). Périclès, qui le protégea en cette rencontre, s'était rendu suspect d'athéisme, pour avoir été instruit par un tel maître. J'en parle ailleurs (dd). Diogène Laërce, en rapportant un bon mot d'Anaxagoras, a commis une bévue de chronologie (L), dont je suis surpris qu'on ait tant tardé à s'apercevoir. La constance de ce philosophe, à la nouvelle de sa condamnation, et de la mort de ses fils, fut merveilleuse (M). Il comptait pour très-peu de chose de vivre ou de mourir hors de sa patrie (ee); et il discernait fort bien quelles conditions sont les plus heureuses (N). Quelques auteurs ont débité qu'on ne le vit jamais rire, ni même sourire (ff). Cicéron lui don-

(v) Voyez la remarque (C), num. 2.

(x) Voyez la remarque (I).

(y) Proclus Diadochus, *libr. II, in librum primum Euclidis*.

(z) Plutarch. de Exilio, pag. 607.

(aa) Diog. Laërt. *libr. II, num. 9*.

(bb) Diodor. Siculus, *lib. I, cap. XXXVIII*.

(cc) Diog. Laërt., *libr. II, num. 12*.

(dd) Dans les remarques (C) et (D) de l'article PÉRICLÈS.

(ee) Voyez la remarque (M).

(ff) Élian Var. Histor., *libr. VIII, cap. XIII*; Plutarque, dans la Vie de Périclès.

ne beaucoup de gravité. *Maxima fuit et gravitatis et ingenii gloria* (gg). Il mourut à Lampsaque, où il fut enterré honorablement, et orné d'une épitaphe très-glorieuse. On alla même jusqu'à lui bâtir un autel (O). Les principaux de la ville le visitèrent un peu avant qu'il mourût, et lui demandèrent s'il avait quelque ordre à donner : il leur fit réponse, qu'il ne souhaitait autre chose, sinon que l'on permit aux enfans de se divertir toutes les années dans le mois qu'il serait mort (hh). Cela fut exécuté, et la coutume en durait encore au temps de Diogène Laërce. On dit qu'il vécut soixante et douze ans (ii). On n'est pas bien assuré qu'il ait tenu pour le dogme de la prédestination (P). Il est le premier philosophe qui ait publié des livres (Q). Socrate, qui avait espéré d'y rencontrer certaines choses, ne fut pas content de leur lecture : ce fut apparemment sa faute (R), comme je le montrerai dans les réflexions que j'aurai à faire sur son discours. Il négligea l'astronomie, entre autres raisons, à cause qu'Anaxagoras, qui s'y était extrêmement appliqué, s'égara beaucoup (S). Ce que l'on observe touchant le *Traité* où il raisonnait sur les *éclipses* est une chose curieuse. Vous la verrez à la fin de la remarque (B) de l'article de PÉRICLÈS. N'oublions point que le mont Mimas, proche de Clazomène, était un lieu d'où il contemplait

les astres (kk). Encore moins faut-il oublier que la force et la sublimité de son génie, son travail, son application, et l'abondance de ses découvertes, ne firent que le conduire à l'incertitude; car il se plaignait que tout est plein de ténèbres (ll). Ce fut peut-être ce qui l'obligea à dire que tout consiste dans l'opinion, et que les objets sont ce qu'on veut, c'est-à-dire, tels ou tels, selon qu'ils nous semblent tels ou tels (mm). Du reste, quoiqu'il enseignât que l'âme de l'homme est un être aérien (nn), il la croyait immortelle (oo). Il lui faisait plus d'honneur qu'au monde; car il était de ceux qui jugèrent que le ciel et la terre périraient (pp) : et quand on lui demanda si les montagnes de Lampsaque seraient un jour une partie de la mer, il répondit que oui, pourvu que le temps ne leur manquât pas (qq). J'ai dit ailleurs (rr) quel était son sentiment sur l'âme des bêtes. C'est dommage qu'il n'ait pas été ami de Démocrite, et que ces deux grands esprits n'aient pas concerté ensemble leurs hypothèses : on aurait pu corriger les défauts de l'une par les perfections de l'autre; mais il n'y eut entre eux nulle liaison. Anaxagoras voulut du mal à Démocrite, parce que

(kk) Philostr. in Vita Apollon, lib. II, cap. II.

(ll) Voyez la remarque (G), vers la fin.

(mm) Aristoteles, Metaphys., lib. III, cap. V, pag. 671, G.

(nn) Theodoret., de Græc. Affect., Serm. V, pag. 547.

(oo) Id., ibid., pag. 548.

(pp) Voyez les Jésuites de Conimbre, in Arist. lib. I. de Cælo, cap. III, pag. 65.

(qq) Diogen. Laërt. lib. II, num. 10.

(rr) Dans la remarque (E) de l'article PÉRICLÈS.

(gg) Cicero. Quæstion. Academ., libr. II, cap. XXIII.

(hh) Diog. Laërt., libr. II, num. 14. Voyez la remarque (A), vers la fin.

(ii) Idem, ibid., num. 7.

la visite qu'il souhaita de lui rendre fut refusée (ss). Servius et Sidonius Apollinaris ont ignoré ses opinions (T). Il y aura beaucoup de passages grecs dans le commentaire de cet article. Cela doit plaire aux personnes qui entendent cette langue, et qui veulent juger des choses par les propres termes des auteurs qu'on prend à témoin, et ne doit pas déplaire à ceux qui l'ignorent; car outre que mes pages en seront plus courtes à leur égard, ils y trouveront en français une notion générale de ce qui est dans le grec. Ceci soit dit une fois pour toutes. J'ai renvoyé ailleurs (tt), afin de ne surcharger pas davantage cet article, quelques discussions chronologiques qu'il y avait à proposer.

(ss) Diog. Laërt., lib. II, num. 14.

(tt) A la remarque (A) de l'article d'ARCHÉLAÛS le philosophe.

(A) Il résigna tout son patrimoine à ses parens.] Avant que l'Évangile eût appris aux hommes qu'il faut renoncer au monde et à ses richesses, si l'on veut marcher bien vite dans le chemin de la perfection, il y avait eu des philosophes qui avaient compris cela, et qui s'étaient défaits de leurs biens, afin de vaquer plus librement à l'étude de la sagesse, et à la recherche de la vérité. Ils avaient cru que les soins d'une famille et d'un héritage étaient des entraves qui empêchaient de s'avancer vers le but qui est le plus digne de notre amour. Anaxagoras et Démocrite (1) furent de ce nombre. *Quid ergo, dit Cicéron (2), aut Homero ad delectationem animi ac voluptatem, aut cuiquam docto defuisse unquam arbitramur? An ni ita se res haberet, Anaxagoras, aut hic ipse Democritus, agros et patrimonia sua reliquissent, huic discendi quærendique divinæ delectationi toto se animo dedissent?* C'est à un tel abandon

(1) Voyez la remarque (B) de l'article DÉMOCRITE.

(2) Cicero, Tusculan., lib. V, circa finem.

qu'Anaxagoras se crut redevable de la science qu'il avait acquise, ou de son salut, pour me servir de son expression: *Quali porro studio Anaxagoram flagrasse credimus? qui cum è diutina peregrinatione patriam repetiisset, possessionesque desertas vidisset, « Non essem, inquit, ego salvus, nisi ista periissent (3). »* Socrate, employant à son ordinaire l'ironie, montre que les sophistes de son temps avaient plus de sagesse qu'Anaxagoras, puisqu'au lieu d'abandonner comme lui leur patrimoine, ils travaillaient ardemment à s'enrichir, désabusés qu'ils étaient de la sottise du vieux temps, et persuadés qu'il faut être principalement sage dans ses propres intérêts, c'est-à-dire, avoir l'adresse de gagner beaucoup d'argent. *Τούναντίον γὰρ Ἀναξαγόρα φασὶ συμφένηαι ἢ ὑμῖν καταλειφθέντων γὰρ αὐτῷ πολλῶν χρημάτων καταμελῆσαι, καὶ ἀπολέσαι πάντα. οὕτως αὐτὸν ἀνόντα σοφίζεσθαι. Λέγουσι δὲ καὶ περὶ ἄλλων τῶν παλαιῶν ἕτερα τοιαῦτα. τοῦτο μὲν οὖν μοι δοκεῖ καλὸν τεκμήριον ἀποφαίνειν περὶ σοφίας τῶν νῦν πρὸς τοὺς προτέρους· καὶ πολλοῖς συνδοκεῖ, ὅτι τὸν σοφόν, αὐτὸν αὐτῷ μάλιστα δεῖ σοφὸν εἶναι. τοῦτου δ' ὅρος ἐστὶν ἄρα, ὃς ἂν πλεῖστον ἀργύριον εἰργάσσηται (4).* *Cum Anaxagoras, contra ac vobis contigit, amplum patrimonium cum accepisset, neglexisse dissipasseque dicatur, adeò stultè philosophatus est: deque cæteris illorum temporum sapientibus alia quædam hujusmodi tradunt. Quapropter optimam hanc attulisse conjecturam videris, quòd sapientes nostri superioribus præstant, multique in hoc consentiunt, sapientem in primis sibi ipsi sapere oportere; hujus autem hæc est summa, ut argentum plurimum acquiratur.* Cela me fait souvenir d'une distinction que j'ai lue dans Aristote. On trouve, dit-il (5), qu'Anaxagoras et Thalès, et tels autres philosophes ont été sages, mais non pas prudents, parce qu'ils ont ignoré ce qui leur était utile (6): ils ont su des choses abstru-

(3) Valer. Maximus, lib. VIII, cap. VII, num. 6 in Externis.

(4) Plato, in Hippia majore, (et non pas in Phædro, comme cite M. Ménage in Diog. Laërt., lib. II, num. 6. pag. 1246.

(5) Aristot. Eudemior., lib. V, cap. VII, pag. 184.

(6) Σοφοὺς μὲν, φρονίμους δ' οὐ φασὶν εἶναι ὅταν ἴδωσιν ἀγνοῦντας τὰ συμφέρονθ' αὐτοῖς. Sapientes quidam esse dicunt,

es, relevées, admirables, divines, mais qui ne servaient de rien; car ils ne cherchaient pas les biens et les avantages de la vie. Voilà le goût d'une infinité de gens : ils condamnent toutes les occupations, qui ne servent pas à faire fortune. Tout ce qui ne traite pas de *pauē lucrando*, ou qui ne sert de rien πρὸς τὰ ἀλφίτα, c'est-à-dire, pour faire bouillir la marmite, comme l'on s'exprimerait aujourd'hui, leur semble vain et superflu (7). Anaxagoras s'éloignait beaucoup des idées de ces gens-là. Il abandonnait ses terres à la merci des moutons, pour s'occuper tout entier à l'astronomie et à la physique. Philon (8), Plutarque (9), Philostrate (10), Himerius (11), et Suidas parlent de cela. On n'oublie guère ni Démocrite, ni Cratès, quand on tombe sur ce sujet. Les pères mêmes de l'Eglise en font mention (12); mais saint Chrysostome (13) déclare que la conduite de ces philosophes était une folie et une bêtise, et non un mépris des richesses. Le diable, ajoute-t-il, s'est étudié toujours à décrier et à diffamer les créatures de Dieu, par l'incapacité qu'on a eue de se bien servir de son argent. N'est-ce point rendre la pareille aux gentils, qui traitaient de fous et d'insensés tous les chrétiens qui renonçaient à leurs patrimoines, et se retiraient dans des solitudes (14)? C'est ainsi qu'on trouve du bien ou du mal partout, selon que l'on est rempli de tels ou de tels préjugés. Notons qu'Apollonius de Tyane critiquait un peu la conduite d'Anaxagoras, comme l'action d'un philosophe qui avait cherché le profit des bêtes, plutôt que ce-

lui des hommes (15). Il y a de la chicane dans cette censure; car, pour ne rien dire du profit qu'apportent aux hommes les pâturages publics, n'est-il pas clair qu'Anaxagoras avait tout lieu de prétendre que les terres qu'il abandonnait seraient cultivées par ses parens? Les quatre vers, qui commencent par *sic vos non vobis* dans la vie de Virgile, contiennent un fait très-certain; c'est qu'en travaillant pour le profit des moutons, des bœufs, etc., on travaille pour les hommes. Eusèbe a été plus équitable envers Anaxagoras qu'Apollonius de Tyane; car il rapporte l'abandon des terres comme une preuve d'un attachement à la physique, plus grand que n'avait été encore celui de tous les autres philosophes: *Φασὶ γοῦν ὡς ἀρα οὗτος μάλιστα παρὰ τοὺς πρὸ αὐτοῦ ἰθαύμασι φυσιολογίαν· μηλόβοτον γέ τοι τὴν ἰαυτοῦ, χώραν δὲ αὐτὴν εἶασε* (16). Et *verò superiores omnes quantum is physiologiæ studio superârit, vel ex eo intelligi, quòd agros ipse suos magnitudine pastionis uberrimos ejus amore reliquerit*. Je me sers de la traduction ordinaire, qui est celle de Francois Viger; mais j'avertis qu'elle est fautive à l'égard de *μηλόβοτον χώραν*, qu'il fallait tourner par *agros ovibus depascendos*, et non point *agros magnitudine pastionis uberrimos*.

Il nous reste encore des observations à faire sur le désintéressement d'Anaxagoras. C'était un homme qui se serait très-bien acquitté des charges publiques; car non-seulement ses conseils servaient de beaucoup à celui qui gouvernait les Athéniens, mais aussi ils lui étaient nécessaires (17). Cependant il ne se soucia jamais de se mêler du gouvernement: il ne se voulut jamais prévaloir de l'autorité et du crédit de Périclès,

prudenter verò nequaquam; cum videant eos sibi utilia sunt ignorare. Aristotel. *Eudemior. lib. V, cap. VII, pag. 184*.

(7) Voyez le paragraphe VIII du Projet de Dictionnaire, dans le tom. XV^e.

(8) Philo, de *Vitâ contemplativâ*.

(9) Je cite ses paroles dans la remarque (B) de l'article ΔΗΜΟΚΡΙΤΗΣ.

(10) Philostrate. in *Vitâ Apollon.*, lib. I, cap. VIII.

(11) Himer. *apud Phot.*, pag. 1088.

(12) Lact., lib. III, cap. XXII. Origènes *contra Cel.*, lib. II.

(13) Voyez son Homélie VII sur les Actes des Apôtres, pag. 67, édition de Paris, en 1636.

(14) Voyez Rutilius Numatianus dans son *littéraire*. J'ai rapporté ci-dessus quelques-unes de ses paroles, à la fin de la remarque (F) de l'article ΑΔΑΜΙΤΗΣ.

(15) Philostr. in *Vitâ Apollon.*, lib. I, cap. VIII. Cet endroit a été misérablement traduit par Vigèndre, qui fait dire à l'auteur, qu'Anaxagoras, s'étant adonné à la nourriture des bestes blanches et des chameaux, avait plutôt employé sa philosophie pour l'utilité du bétail que des hommes. La version latine de Rhinuccinus ne vaut pas mieux: *Aliebat Clazomenium Anaxagoram gregibus et camelorum armentis nutriendis intentum pecorum gratiâ magis quam hominum philosophatum esse*.

(16) Euseb. *Præparat. Evangel.*, lib. XIV, cap. XIV, pag. 750.

(17) Voyez ci-dessous les paroles de Plutarque, citation (19).

pour s'élever aux emplois ; il se borna aux spéculations philosophiques , et se guérit parfaitement d'une ambition qu'une infinité d'autres savans sont incapables de réprimer , lors même que , comme lui , ils n'ont ni l'intelligence des affaires politiques , ni la protection et la faveur des puissances. Je ne doute point que Cicéron ne l'ait principalement compté parmi les grands personnages dont il dit , que ce fut dommage pour les républiques qu'ils se fussent entièrement adonnés à étudier la nature : *Eddem autem alii prudentia, sed consilio ad vitæ studia dispari, quietem atque otium sequuti, ut Pythagoras, Democritus, Anaxagoras, à regendis civitatibus totos se ad cognitionem rerum transtulerunt, quæ vita propter tranquillitatem, et propter ipsius scientiæ suavitatem, quâ nihil est hominibus jucundius, plures quàm utile fuit rebus publicis, delectavit* (18). Mais non-seulement il négligea les honneurs, il n'eut pas même le soin de se procurer ce qui lui était nécessaire pour sa subsistance : il ne fit aucune attention , ni à la facilité d'amasser du bien , que le crédit et l'amitié de Périclès lui auraient fournie , ni aux besoins de la vieillesse. La recherche des secrets de la nature absorbait toutes ses autres passions. Il éprouva enfin que son mépris des richesses n'eût pas dû être si grand ; il se vit réduit dans ses vieux jours à n'avoir pas de quoi vivre , et il n'eut recours dans cette nécessité qu'à une tranquille résolution de mourir de faim ; mais Périclès ayant su cela en prévint l'effet. Écoutons Plutarque : *Périclès, dit-il (19), secourut de ses richesses plusieurs pauvres gens, et mesmement Anaxagoras, entre autres : duquel on conte, qu'estant Périclès si empesché ailleurs, qu'il n'avoit pas loisir de penser à lui, il se trouva delassé de tout le monde en sa vieillesse, et se coucha la teste affublée en résolution de se laisser mourir de faim. De quoi Périclès estant averti, s'en courut aussitost tout esperdu devers lui, et le pria le plus affectueusement qu'il lui fut possible qu'il retournast*

(18) Cicero, de Oratore, lib. III, cap. XV, (et non pas lib. II, comme cite M. Ménage sur Diogène Laërce, num 7.) folio 91, B.

(19) Plutarch. in Vitâ Periclis, pag. 162. Je me sers de la version d'Amiot.

en volonté de vivre , en lamente lui , mais soi-mesme , de ce qu'il doit un si féal et si sage conseil aux occurrences des affaires publiques. Adonc Anaxagoras se descouvrit son visage , et lui dit : « Ceux qui ne veulent pas » faire de la lumière d'une loi , » Périclès , y mettent de l'huile » l'entretenir. » Voulez-vous voir une autre preuve du peu d'ambition de ce philosophe ? On lui offrit de lui écrire à sa mémoire tous les honneurs qu'il voudrait : il rejeta cette offre et ne demanda autre chose , si ce n'est que le jour de sa mort fût une journée de vacances pour les écoliers : *Τὸ μὲν ἀφ' αὐτοῦ τιμὰς, ἠτύσατο τὴν ἐκείνου καθ' ἣν ἂν τελευτήσῃ, τοὺς ἀφ' αὐτοῦ παίζειν σχολάζειν ἀπὸ τῶν θημάτων* (20). *Honoribus quibantur recusatis, postulavit ut decessisset è vivis die, pueris scholæ vacatio et discendi concederetur* : tait-ce pas souhaiter que sa mort fût un sujet de plaisir à bien des gens ? et ne point là un mépris extrême de la vie qui flatte le plus la vanité des mortels ?

Faisons deux petites réflexions sur le passage de la vie de Périclès : nous apprend qu'Anaxagoras ne faisait que de la politique , qu'il ne fit profession que de la philosophie spéculative. Pourquoi donc ne nous dirions-nous pas qu'il composa le *de Regno* , dont Élien a cité l'existence (21) ? Je veux qu'il soit certain que ce n'est pas Anaxagoras , comme Meusnier et M. Ménage le supposent (22) : car il est évident que la raison ne donne pas à M. Ménage n'est pas (23) : il l'aurait compris lui-même s'il eût songé à cet endroit de son raisonnement. Voilà ma première réflexion. L'autre est que cette vieillesse que l'on attribue à notre philosophe ne s'accorde point avec ceux qui disent qu'il vint à Athènes âgé de vingt ans et qu'il y séjourna trente ans.

(20) Idem in Præcept. Reip. gerend. 820, D. Diogène Laërce, comme on l'a vu dans le corps de cet article, a circonscrit ses un peu autrement.

(21) Ælian. Var. Hist. lib. IV, c. 1.

(22) Voyez les notes de Kuhniius sur le droit d'Élien.

(23) Alius igitur fuerit ab Anaxagora, etc. Menag. in Laërt., lib II, c. 1. tire cette conséquence de ce qu'Anaxagoras n'était pas appliqué au gouvernement.

ne fallu qu'avant que d'as-
s de cinquante ans, il eût
réiclé la visite dont Plutar-
mention. Je finis par un pas-
vide, où l'on voit que les pre-
ronomes ont dû être des per-
purées de la sensualité, et du
parvenir aux honneurs, et
ir des richesses. Anaxagoras
un exemple bien parlant :

*animos, quibus hæc cognoscere pri-
us,
domos superas scandere cura fuit !
le est illos pariter vitisque locisque
humanis exseruisse caput.
enus et vinum sublimia pectora fregit;
imque fori, militumve labor.
is ambitio, perfusaque gloria faco,
narumve fames sollicitavit opum.
fre oculis distantia sidera nostris;
traque ingenio suppositæ suo.
tur cælum : non ut ferat Ossan Olym-
pus,
naque Pelicæ sidera tangat apex.
noque sub ducibus cælum metabimur
illis,
musque suos ad stela signa dies (24).*

l'enseignait que le soleil était
isse de matière tout-à-fait en
me suis servi de cette expres-
sion, parce que les interpré-
t'accordent pas sur le véritable
ces paroles de Diogène Laërce :
ον μύδρον εἶναι διάπυρον (25).
veulent qu'elles signifient une
le fer brûlant ; d'autres aiment
une pierre tout enflammée ;
s un globe de feu, qui n'était
i pierre. *Videtur mihi Anaxa-
c'est ainsi que parle Casau-
r μύδρον διάπυρον non tam lapi-
ferrum, quàm globum quendam
, λίθον et βαρὺν, ut ait Plu-
, intelligere voluisse (26). La
t de ceux qui ont rapporté ce
d'Anaxagoras se sont fixés à la
e explication, et elle s'accorde
ement avec l'hypothèse de ce
phe, comme on le verra ci-
 (27). Citons d'abord Xéno-
Φάσκων δὲ τὸν ἥλιον λίθον διάπυρον
αὶ τοῦτο ἡγνέει ὅτι λίθος μὲν ἐν
, οὔτε λάμπει, οὔτε πολὺν χρόνον
ὁ δὲ ἥλιος τὸν πάντα χρόνον
λαμπρότερος ἂν διαμένει (28).
i-dire, selon la version de
urpentier, *Disant aussi que le*
vid. *Fastor. lib. I, vs. 297 et seqq.*
iog. Laërtius, *lib. II, num. 8.*
Casaubon. in hunc locum Diogen.*

ans la remarque (I).
enophont. *Memorabil., lib. IV.*

soleil n'estoit qu'une pierre enflammée,
il ne considéroit pas qu'une pierre ne
brille point dans le feu, et n'y peut
pas durer long-temps, sans se consu-
mer ; au lieu que le soleil dure tous-
jours, et est une source inépuisable de
lumière. Platon sera mon second té-
moin. Il introduit Socrate, qui, se
voyant accusé de dire que le soleil
était une pierre, et que la lune était
une terre (29), répond : *On me prend
pour Anaxagoras, dont les livres
sont remplis de tels discours, et l'on
s'imagine que je suis assez simple pour
enseigner ces absurditez à des jeunes
gens, qui se moqueroient de moi, si
je m'attribuois une doctrine contenue
dans les ouvrages d'un autre, et qui
se vendent à bon marché. Comme je
ne fais que donner là une notion gé-
nérale des paroles de Platon, il est
juste de les montrer elles-mêmes à
ceux qui ne se contentent pas du pré-
cis d'un témoignage : Ἀναξαγόρου οἱ
κατηγορεῖν, ὃ φίλε Μίλιτε, καὶ οὕτω
καταφρονεῖς τῶνδε, καὶ οἱ αὐτοὺς ἀπεί-
ρους γραμμάτων εἶναι, ὥς οὐκ εἰδέναι
ὅτι τ' Ἀναξαγόρου βιβλία τοῦ Κλαζομε-
νίου γίμει τούτων τῶν λόγων· καὶ δὴ καὶ
οἱ νέοι ταῦτα παρ' ἐμοῦ μαθάνουσιν ἃ
ἔξεσιν ἐνίοτε, εἰ πάνυ πολλοῦ, δραχμῆς
ἐκ τῆς ὀρχήρας πριαμένοισι, Σωκράτους
καταγελαῖν, ἵαν προσποιῶνται ἑαυτοῦ εἶ-
ναι, ἄλλως τε καὶ οὕτως ἄτοπα ὄντα (30).*
*Anaxagoram tu quidem, ὃ amice Me-
lite, accusare tibi videris, atque ita
hos parvi facis, existimans eos litte-
rarum ignaros esse, quasi nesciant li-
bros Anaxagoræ Clazomenii ejusmodi
opinionibus esse plenos. Juvenes verò
hæc à me discant, quibus liceret in-
terdum etiam si multa sint, unius
drachmæ pretio ementibus ex orchestra
Socratem deridere, si sua esse finge-
ret, præsertim quùm tam absurdasint.*
Vous trouverez dans Plutarque qu'A-
naxagoras fut condamné comme un
impie, pour avoir dit que le soleil
était une pierre (31). Saint Cyrille d'A-
lexandrie (32), et saint Augustin (33),
sont aussi de ceux qui ont dit que,

(29) Τὸν μὲν ἥλιον, λίθον φησὶν εἶναι,
τὴν δὲ σελάνην, γῆν. Solem quidem lapidem
esse dicit, Lunam verò terram. Plato, in Apo-
logiâ Socratis, pag. 21, A.

(30) Idem, ibid.

(31) Plutarch. de Superstit. pag. 169, E.

(32) Cyrillus, lib. VI, contra Julian.

(33) August. de Civitat. Dei, lib. XVIII,
cap. XLI.

selon Anaxagoras, le soleil était une pierre enflammée. Suidas explique par *πύρινον λίθον* le *μύδρον διάπυρον* de Diogène Laërce. Je m'étonne donc de ce que M. Charpentier aime mieux dire qu'*Anaxagore* soutint que le soleil n'estoit qu'une masse de fer enflammée (34).

(C) *M. Moréri a très-mal représenté un de ses sentimens, que Lucrèce avait néanmoins très-bien exposé, etc.* Nous mettrons dans cette remarque toutes les erreurs de M. Moréri.

1^o. Il se figure qu'*Anaxagoras* enseigna, que les principes des choses avoient en eux les caractères des parties : car, comme l'or est composé de petites parcelles unies ensemble, de même tout ce grand monde est fait de semblables parties, qui font le tout, et sont le premier mobile des choses. Quel galimatias ! quelles ténèbres ! Héraclite a-t-il jamais pu s'exprimer si obscurément ? A quoi bon l'exemple de l'or composé de petites parcelles unies ensemble ? Cela convient-il à l'or plutôt qu'à tout autre mixte ? Ne fallait-il pas ajouter que ces petites parcelles, qui composent l'or, sont elles-mêmes de l'or ? C'est ce qu'enseignait *Anaxagoras* : il croyait qu'un or visible était composé de plusieurs or invisibles ; et que le sang, que nous voyons, était composé de plusieurs petites gouttes, dont chacune était du sang. C'est pour cela qu'il appelait ses principes *ὁμοιομερείας* (35), *similaritates*. Lisez ces vers de Lucrèce.

Nunc et Anaxagoræ scrutemur homæomerian,

Quam Græci memorant, nec nostræ dicere lingua

Concedit nobis patrii sermonis egestas.

Sed tamen ipsam rem facili est exponere verbis,

Principium rerum quam dicit homæomerian.

Ossa videlicet à paucillis atque minutis

Ossibus ; sic et de paucillis atque minutis

Visceribus viscus gigni ; sanguenque creari,

Sanguinis inter se multis coeuntibus guttis ;

Ex aurique putat micis consistere posse

Aurum ; et de terris terram concreescere parvis ;

Ignibus ex ignem ; humorem ex humoribus

esse.

Cætera consimili fingit ratione, putatque (36).

Je ne rapporterai pas toutes les rai-

(34) Charpentier, Vie de Socrate, pag. 7.

(35) Plut. de Placit. Philosoph. lib. I, cap. III, pag. 876. Diogen. Laërtius, lib. II, num. 8.

(36) Lucrét., lib. I, vs. 830.

sons que Lucrèce étale contre ce dogme, je n'insisterai que sur la première. Il montre que, suivant cela, les premiers principes des choses seraient corruptibles tout autant que les corps mêmes les plus composés. Cette conséquence entraîne deux grands inconvéniens : l'un, que la différence, qui doit être entre les principes et les mixtes, ne se trouve point dans l'hypothèse d'*Anaxagoras*. La différence dont je parle, est que les principes (37) doivent toujours demeurer les mêmes, quelque souvent que les mixtes soient détruits. Ce sont seulement les mixtes qui naissent, qui meurent, et qui passent par mille vicissitudes de génération et de corruption ; mais les principes retiennent invariablement leur nature sous toutes les formes qui se produisent successivement. *Anaxagoras* ne pouvait pas dire cela de ses principes ; car si par exemple ceux de la chair avaient la nature de chair, ils étaient aussi sujets à la destruction qu'une grosse masse de chair, et ainsi des autres ; vu que d'ailleurs il n'admettait dans la matière aucune partie indivisible (38). Nous verrons ci-dessous (39) s'il aurait pu supposer que les principes, étant éternels et incréés, devaient être impérissables. L'autre inconvénient est que la destruction des premiers principes ne diffère pas de ce qu'on appelle *annihilation* ; car, quand ils cessent d'être, ils ne se résolvent point en d'autres choses dont ils soient composés, vu que la simplicité qui leur est propre ne souffre point de composition. Ils périssent donc entièrement, et ils sont anéantis. Or, la lumière naturelle ne conçoit pas qu'un tel changement soit possible (40). La destruction des corps composés n'est point sujette à cette difficulté ; ils subsistent toujours dans leurs principes : le bois, par

(37) J'entends par-là la matière ou le Subiectum ex quo.

(38) *Nec tamen esse ullâ parte idem in rebus inane*

Concedit, neque corporibus finem esse secundis.

Lucrét., lib. I, vers. 843.

(39) Dans la remarque (G).

(40) *At neque recidere ad nihilum res posse neque autem*

Crescere ex nihilo, testor res antè probatas

Lucrét., lib. I, vs. 857.

temple, détruit par le feu, ne cesse d'exister en tant que matière, ou substance étendue. Voilà donc un très-grand défaut dans le système d'Anaxagoras; les principes y sont composés, et de matière, et de forme, et n'ont point par conséquent la simplicité et l'immutabilité que l'ordre demande. On n'eût point remédié à ce mal-là, en supposant que l'intelligence qui présidait aux générations ne souffrait jamais qu'ils fussent détruits. N'était-ce pas un assez grand inconvénient, que de leur nature ils fussent sujets à la corruption, et qu'ils n'en pussent être garantis que par privilège, ou pour mieux dire par miracle? Je ne dis rien de leur multitude, qui est aussi un défaut insigne; car il est de l'essence d'un beau système, qu'un très-petit nombre de causes y produisent une infinité d'effets.

Lucrèce ne s'avisa pas de proposer une objection qui eût pu ruiner tout le fondement de l'hypothèse d'Anaxagoras. Le motif de ce philosophe, dans la supposition de ses *homœoméries* ou *homogénéités*, fut qu'aucun être ne se fait de rien, et ne se réduit au néant (41). Or, si la terre, par exemple, était formée de choses qui ne fussent point terre, elle se ferait de rien; et si, ayant été terre, elle cessait d'être terre, elle serait anéantie: il faut donc qu'elle se fasse de ce qui est terre, et que, dans ce qu'on nomme destruction ou corruption, elle se réduise ou se résolve en parties qui soient terre. Selon cela, il n'y avait point de génération ni de corruption, point de naissance ni de mort, proprement dites. La génération d'une herbe n'était autre chose que l'assemblage de plusieurs petites herbes: la destruction d'un arbre n'était autre chose que la désunion et la dispersion de plusieurs arbres. *Nous voyons*, ajoutait-il (42), *que les aliments les plus simples, l'eau et le pain, se convertissent en cheveux, en veines, en artères, en nerfs, en os, etc.: il faut donc que dans le pain et dans l'eau il y ait de petits cheveux, et des veines, et des artères, etc., que nos sens à la vérité ne découvrent point; mais qui*

ne sont pas invisibles à notre raison, ou à notre entendement. Il est clair qu'il se fondait sur une fausse supposition, savoir, que de rien il se ferait quelque chose si les parties du pain qui fournissent de la nourriture aux os n'avaient pas eu la nature d'os dans le pain même. On doit s'étonner qu'un si grand génie ait pu raisonner ainsi. Ne voyait-il pas qu'une maison ne se faisait point de rien, encore qu'elle fût bâtie de matériaux qui n'étaient pas une maison? Quatre lignes dont aucune n'est carrée, ne font-elles pas un carré? ne suffit-il pas qu'on les range d'une certaine façon? De plusieurs pièces de toile dont aucune n'est un pourpoint, ne fait-on pas un pourpoint? y a-t-il là le moindre vestige de création? Puis donc que dans les choses artificielles le seul changement de la figure et de la situation des parties suffit à former un tout qui est différent de chacune de ses parties quant à son espèce et à ses propriétés, ne fallait-il pas comprendre que la nature, infiniment plus habile que l'art humain, peut former des os et des veines, sans joindre ensemble des parties qui soient déjà des os et des veines; mais qu'il lui suffit de travailler sur des corpuscules qui puissent recevoir telle ou telle situation, telle ou telle configuration? Moyennant cela, sans que de rien il se fasse quelque chose, ce qui n'était aucunement chair deviendra chair, etc. Voilà ce que Lucrèce eût pu objecter à notre Anaxagoras: il eût ruiné l'hypothèse des *homœoméries* par les fondemens. Passons aux autres fautes de M. Moréri (43).

2^o. *Anaxagoras*, dit-il, *fut surnommé* *Noûs* *ou l'Esprit*, *à cause de la subtilité de sa doctrine.* Diogène Laërce ne dit rien de cette raison: il assure simplement et absolument qu'on le surnomma ainsi, à cause de son hypothèse, qu'une intelligence avait présidé au débrouillement du chaos (44). Timon (45), et Harpocraton (46), le

(43) Je ne lui marquerai point celles de citation: il ne cite Plutarque qu'en Vitâ Nicias, (il fallait dire Nicie;) or il ne rapporte rien de ce que Plutarque dit là, et il y a d'autres Traités de Plutarque, qu'il était plus à propos de citer.

(44) Diogen. Laërt., lib. II, num. 6.

(45) Timon Phliasius in Sillis, apud Laërt., lib. II, num. 6.

(46) Harpocrat., voce 'Αναξάγορας.

(41) Plutarch. de Placit. Philosophor., lib. I, cap. III, pag. 876. Aristoteles, Physicor. lib. I, cap. I^{er}, pag. 256.

(42) Plutarch. ibid.

disent aussi. Je ne nie point que Plutarque n'ait parlé de la raison que M. Moréri propose ; mais comme il allègue aussi celle qu'on lit dans Diogène Laërce (47), et qui est plus vraisemblable, il ne fallait point que M. Moréri la supprimât.

3°. Il impute faussement à notre Anaxagoras d'avoir admis des atomes (48). Cette erreur est d'autant plus lourde qu'il venait de dire qu'Anaxagoras admettait *des parties infinies en tous les corps*. Voilà deux sentimens qui se détruisent l'un l'autre : car généralement parlant, l'hypothèse des atomes peut bien souffrir qu'il y ait une infinité de corpuscules ; mais elle demande que leur nombre soit fini dans chaque corps, puisque l'une des raisons des atomistes est d'éviter les absurdités de la divisibilité à l'infini, qui suit nécessairement la supposition que chaque corps est composé d'un nombre infini de parties.

4°. Il n'est pas vrai que Lucien feigne que Jupiter écrasa Anaxagoras d'un coup de foudre. Nous verrons ci-dessous (49) les paroles de Lucien.

5°. Je ne sais sur quel fondement M. Moréri raconte qu'Anaxagoras voyagea en Egypte, où il apprit les secrets et les mystères des savans de ce pays. Je ne me souviens point d'avoir lu cela dans aucun ancien auteur ; car je demande qu'il me soit permis à cet égard-là de mettre Théodoret parmi les modernes : Théodoret, dis-je, qui a parlé de ce voyage d'Anaxagoras (50), mais qui se trompe d'ailleurs en faisant ce philosophe contemporain de Pythagoras. Au pis aller, il me restera une matière de censure, puisque Moréri n'a point cité Théodoret, ni aucun auteur qui ait fait mention de ce voyage.

6°. Il croyait que les astres, ce sont les termes de M. Moréri, avaient d'abord eu un mouvement confus, qui s'était enfin réglé. Ce n'était point du tout le sentiment d'Anaxagoras. Voici au contraire ce que Diogène Laërce lui attribue : qu'au commencement

les astres se mouvaient de telle manière, que le ciel ayant la forme voûte, le pôle qui ne se couvrait jamais, était vertical à la terre ; qu'ensuite il s'inclina (51). Ne déplaît-il pas, c'était avoir une conception bien médiocre de la science. C'était ignorer que le pôle boréal incliné sur l'horizon de l'Ionie et de plusieurs autres pays, est vertical à la terre à l'égard d'un certain commencement. Si l'on a voulu dire que ce pôle, étant autrefois dans le méridien de l'Ionie, avait décliné vers l'horizon, on s'est très-mal exprimé, et l'on a dû croire que le monde était au commencement une terre bien disgraciée et bien malheureuse. Plutarque rapporte ceci un peu autrement. Il dit qu'Anaxagoras croyait que le monde fut composé, et que les premiers produits de la terre, le monde se pencha de lui-même (*αὐτομάτου*), vers le midi, à l'avis par la divine Providence (*ἰσχυροφειας*), afin qu'il y eût des parties habitables, et des parties inhabitables par froid excessif, par ardeur, par humidité, par sécheresse, par température (52).

7°. Il n'est pas vrai que Diogène Laërce fasse mention d'un philosophe nommé Anaxagoras, et disciple de Cratylus.

8°. Il est encore plus faux qu'Anaxagoras ait enseigné que les parties semblables étaient le premier principe des choses. Nous verrons dans la remarque suivante que le premier principe était, selon lui, un esprit distinct des homéométries. Si M. Moréri n'a pas entendu l'auteur de la vie de ce philosophe, il ne serait pas tombé dans cette bévue : *Ἐκ τῶν ὁμοιωμάτων ὁμοίωμα τὸ πᾶν συγκατατίθεσθαι καὶ μὴ ἀρχὴν κινήσεως* (53). *Ex partium partium corporibus hoc esse compositum, neminem esse motus*.

9°. M. Moréri n'a pas bien senti le sens de la première phrase grecque de Diogène Laërce. *Τὸν ὅλον κόσμον, ὃν οὐκ ἔστιν ὅμοιοι μέρη, ἀλλὰ τὰ ὅμοια πάντα*, dit-il, est fait de parties semblables, qui font le tout.

(47.) Je rapporte les paroles de Plutarque dans la remarque (D), citation (6a).

(48.) Voyez ci-dessus les vers de Lucrèce, pag. 28, citation (36).

(49.) Dans la remarque (K), citation (156).

(50.) Théodoret, de Græc. Affect. Serv. II, pag. 483.

(51.) Diogen. Laërt., lib. II, num. 1.

(52.) Plutarch. de Placit. Philosophor. cap. VIII, pag. 82.

(53.) Diogen. Laërt., lib. II, num. 1.

(54.) Idem, ibid., num. 2.

l' déjà plaint du galimatias de ces
es ; mais il faut ici les examiner
amplement , afin de montrer de
e manière un auteur français se
garantir des équivoques où l'on
be , quand on ne se souvient pas
ue expression, qui était claire
r les Grecs , n'est que ténèbres en
siècle , si l'on n'use pas de para-
rase. Je dis cela , sans vouloir justi-
le bon Diogène Laërce , qui , la
part du temps , ne savait ce qu'il
ait , en abrégant les dogmes des
ilosophes. J'eusse voulu que M. Mo-
ri se fût servi de ces termes : *l'uni-
rs a été l'effet ou le résultat du triage
s petites parties semblables*. De la
anière qu'il s'exprime , il nous fait
rendre le monde pour un tout , dont
aque partie est de même nom et
e même qualité que toutes les autres
(55) ; ce qui est si faux , qu'il suffit
ouvrir les yeux , pour connaître ce
ensonge : les aveugles même le peu-
ent connaître , et ne le peuvent igno-
er ; car ils savent nécessairement
qu'ils sont composés de chair et d'os ,
t que leurs cheveux ne ressemblent
oint à leurs ongles. Ceux qui ont la
us petite teinture de la philosophie
s écoles , savent qu'un composé ho-
mogène est celui dont les parties ont
e même nom et les mêmes qualités
ne leur tout ; et qu'un composé hé-
trogène est celui dont les parties ne
'appellent point comme leur tout , et
ont point chacune les mêmes pro-
riétés que les autres. L'eau , le lait , le
in , la chair , un os sont des compo-
s homogènes ; car , par exemple , cha-
que goutte du liquide , qui compose un
leuve , s'appelle de l'eau et a l'essence
de l'eau. Il en va tout autrement d'un
composé hétérogène ; ses parties n'ont
point son nom , ni sa nature , ni le
nom et les qualités les unes des autres.
Tel est , par exemple , le corps d'un
beuf : il est composé de sang , et de
chair , et d'os , et de plusieurs autres
parties qui ont chacune leur nom et
leurs qualités. Cela étant , il n'y a per-
sonne qui puisse dire que l'univers est
un composé homogène , et non pas un
tout hétérogène : ses parties sont les
unes opaques , et les autres diaphanes ;
les unes liquides , et les autres dures :
ici est la terre , et là l'air et l'eau : ici

(55) *C'est-à-dire , selon le sentiment d'A-
naxagoras.*

une prairie , et là un bois. Anaxagoras
eût extravagué plus follement que le
plus absurde visionnaire qu'on ait ja-
mais mis dans les Petites-Maisons , s'il
eût hésité sur cela ; et néanmoins les
expressions de M. Moréri signifient
clairement qu'il enseignait que l'uni-
vers était un tout homogène. C'est donc
lui imputer très-faussement une absur-
dité épouvantable. Il fallait donc se
servir d'une autre phrase , pour décrire
son sentiment : il fallait choisir des
termes qui ne confondissent pas le sens
collectif avec le sens *distributif* du
mot *tout* (56). Je m'explique par un
exemple. Supposons que tous les bour-
geois d'une grande ville soient divisés
en dix classes , et qu'on mette dans la
première ceux qui ont vingt mille
francs , et dans la seconde ceux qui en
ont quinze mille , et ainsi du reste.
Quiconque dirait , *toute cette ville est
composée de bourgeois également ri-
ches* , n'aurait raison que dans un sens
distributif dont notre langue ne s'ac-
commoderait pas facilement en cette
rencontre. Il voudrait dire que les dix
portions qui composeraient tout ce
peuple seraient composées chacune de
gens également riches ; mais il cou-
vrirait sa pensée sous des mots impro-
pres , obscurs et embarrassés : il aurait
besoin d'un *c'est-à-dire que l'égalité
des richesses ne se trouve qu'en com-
parant les gens d'une même classe les
uns avec les autres ; car si l'on compare
ceux de la dixième avec ceux de la
première , on trouvera beaucoup d'iné-
galité*. Voilà le mauvais office que ren-
dent à notre Anaxagoras ceux qui sou-
tiennent qu'il a dit que l'univers est
tout composé de portions semblables :
ils font soupçonner les lecteurs fran-
çais qu'il a donné là une énigme ri-
dicule ; et si l'on n'ajoute pas un bon
c'est-à-dire , ils ne savent où ils sont ,
et ils pestent contre l'écrivain. Épar-
gnons-leur cet embarras , et dévelop-
pons un peu le sentiment de ce philo-
sophe.

Il me semble qu'il a voulu dire que
l'intelligence , qui avait formé le mon-
de , avait trouvé dans une matière in-
finie une infinité de sortes de très-pe-
tits corpuscules , qui se ressemblaient ,
et qui , par un mélange confus , étaient

(56) M. Arnould , dans ses Difficultés à
M. Steyaert , *VI^e. Part. p. 122 et suiv.* fait des
remarques sur ces deux sens du mot *tout*.

entourés d'autres corpuscules qui ne leur ressemblaient pas. Elle joignit ensemble les corpuscules de même espèce; et par ce moyen elle fit ici un astre, là une pierre, ailleurs de l'eau, de l'air, du bois, etc. Cette action fit que l'univers fut partagé en plusieurs amas de particules semblables; mais de telle manière, que les particules d'un amas ne ressemblaient point aux particules d'un autre : il n'y avait de la ressemblance qu'entre les portions d'un même amas. Il faut donc ici donner au mot *tout*, non pas le sens *collectif*, mais le sens *distributif*; et sans cela, vous auriez autant de raison de dire que le monde a été formé de particules dissemblables, que de dire qu'il a été fait de particules semblables. Louis Vives, ayant observé que ce passage de saint Augustin, *Anaxagoras... dixit ex infinita materia quæ constaret dissimilibus inter se particulis*, etc. porte dans les vieux manuscrits *similibus inter se particulis*, ajoute, *utrumque rectè*.

Quant aux objections qu'Anaxagoras avait à craindre, nous en dirons quelque chose dans la remarque (G).

(D) *Il fut le premier qui supposa qu'une intelligence produisit le mouvement de la matière, et débrouilla le chaos.*] Ce sont des faits bien attestés : Πρῶτος τῇ ὕλῃ νοῦν ἐπέστησεν, ἀρχάμενος οὕτω τοῦ συγγράμματος, ὃ ἐστὶν ἡδῶς καὶ μεγαλοφρονέως ἡρμηνευμένον. Πάντα χράματα ἦν ομοῦ, εἴτα νοῦς ἐλθὼν αὐτὰ διακόσμησεν (57). *Primus hic materie mentem adjecit, in principio operis sui suavi ac magnificè oratione sic scribens* : « *Omnia simul erant, deinde accessit mens, eaque composuit.* » J'ai cru qu'il fallait commencer par ce passage de Diogène Laërce, parce que l'on y trouve les propres paroles d'Anaxagoras (58). Voyons ce qu'Aristote remarque sur ce sujet. Il condamne les philosophes, qui, en traitant des principes, ne s'arrêtaient qu'à la cause matérielle, sans rechercher la cause efficiente des générations et des corruptions. *La cause matérielle, dit-il, ne se change pas elle-même, le cuivre ne se convertit pas*

*lui-même en statue, ni le bois en li-
il y a un autre principe de ce change-
ment : chercher ce principe, c'est re-
monter jusqu'au premier moteur.* Ses
paroles sont si remarquables, qu'il est
bon de les rapporter : Εἰ γὰρ ὅτι μάλιστα
πάντα φθορὰ καὶ γένεσις ἐκ τίνος, ὥς ἐστιν
καὶ πλείων ἐστὶν, διὰ τὸ τοῦτο συμβαίνει
καὶ τὸ αἴτιον; οὐ γὰρ δὴ τὸ γινώσκον
καίμενον αὐτὸ ποιεῖ μεταβάλλειν ἑαυτὸν
λέγω δ' οἶον, οὔτε τὸ ξύλον οὔτε ὁ χαλκὸς
αἴτιον τοῦ μεταβάλλειν ἐκάτερον αὐτῶν
οὔδε ποιεῖ τὸ μὲν ξύλον κλίνην, ὁ δὲ χαλκὸς
ἀνδριάντα, ἀλλ' ἑτέρον τι τῆς μεταβολῆς
τὸ αἴτιον· τὸ δὲ τοῦτο ζητεῖν, ἐστὶ τὸ τῆς
ἑτέρας ἀρχὴν ζητεῖν, ὥς ἐν ἡμῖς φαίμεθα,
ὅθεν ἡ ἀρχὴ τῆς κινήσεως (59). *Nam ei-
quàm maximè omnis corruptio, ei ge-
neratio ex aliquo ut ex uno aut ex plu-
ribus sit, cur hoc accidit, et quæ causa
est? Non enim ipsum subjectum immu-
tari facit, ut puta, dico quòd neque
lignum, neque æs causa est, ut utrum-
que eorum mutetur. Neque lignum qui-
dem lectum, æs verò statuum facit,
sed aliud quippiam mutationis causa
est. Hoc autem quærere, aliud prin-
cipium quærere est, perindè atque id
quod nos undè principum motus dici-
mus.* Il ajoute 1°. qu'après qu'on eût
reconnu l'insuffisance des élémens, la
force de la vérité contraignit les physi-
ciens à rechercher un autre moteur. 2°.
Qu'il n'est point probable, ni que la terre,
la mer, etc. soient la cause du bon
état de certains êtres, et de la généra-
tion des autres; ni que ces anciens
philosophes l'aient cru. 3°. Qu'il ne
serait pas raisonnable d'attribuer un
si grand effet au hasard et à la fortune.
Οὐδ' αὐτῶ αὐτομάτῃ καὶ τύχῃ τοσούτην
ἐπιτρέψαι πρᾶγμα καλῶς ἔχει. *Nec rati-
sus casui et fortunæ tantam attribuerem
rem probè se habet* (60). Que c'est
pour cela qu'Anaxagoras, qui dit qu'il y a
dans la nature, non moins que dans
les animaux, un esprit est l'auteur du
monde et de l'ordre, parut comme un
personnage de bon sens, en comparant
raison des physiciens ses prédéces-
seurs, grands diseurs de rien. Il y a
beaucoup plus de force dans l'original
que dans l'idée que j'en donne. Tous
ceux qui seront capables de bien en-
tendre le grec que je vais copier, en
trouveront que mon aveu est sin-

(57) Diogen. Laërt. in Anaxagorâ, initio lib. II, num. 6.

(58) On les trouve aussi dans Plutarque, de Placitis philosophor., lib. I, cap. III, pag. 876, D.

(59) Arist. Metaphys., lib. I, cap. III, pag. 645, H.

(60) Idem, ibid., pag. 646, C.

Νοῦν δὲ τις εἶπεν εἶναι, καθάπερ
ζῷον, καὶ ἐν τῇ φύσει τὸν αἴτιον
τοῦ κόσμου, καὶ τῆς τάξεως πάσης,
ὅν ἐφάνη παρ' εἰκὴ λέγοντας τοὺς
ἄλλους. Φανερώς μὲν οὖν Ἀναξαγόραν
ἀφάμενον τούτων τῶν λόγων (61).
*Qui ut animalibus, ita in na-
intellectum inesse causam mundi,
que ordinis dixerat, quasi so-
lus, comparatus ad antiquiores vana-
tes, apparuit. Istas autem ratio-
nes palam attigit, Anaxagoram
se scimus. Si ces témoignages sont
formels, celui de Plutarque l'est
encore plus. Voyons les pa-
ges de cet auteur : Ὁν (Ἀναξαγόραν)
οἱ ἄνθρωποι νοῦν προσηγόρευον, εἴτε
σύνοψιν αὐτοῦ μεγάλην εἰς φυσιολογίαν
περιττήν διαφαινοσαν θαυμάσαντες,
εἴτε τοῖς ὁλοῖς πρῶτος οὐ τύχην οὐδ'
ἀρχὴν, διακοσμήσεως ἀρχὴν, ἀλλὰ νοῦν
καθαρὸν καὶ ἄκρατον, ἡμιμυγ-
μὲν πᾶσι τοῖς ἄλλοις, ἀποκρίνοντα τὰς
ἐρωτήσεις (62). Quem (Anaxagoram)
ut temporis æquales Mentem appel-
lere, vel quòd perspicaciam ejus sin-
ceram in naturâ perscrutandâ, ex-
cellentemque admirarentur, vel quòd
universitati, non fortunam neque fa-
tâ ordinatæ descriptionis principium,
Mentem princeps puram ac sincera-
m præfecerit, cum omnibus confusas
et secernentem particulas similes.*
Ce passage est cité par quelques au-
teurs, comme s'il y fallait lire ἡμιμυγ-
μὲν au lieu de ἡμιμυγμένοις; mais
je m'en méfiais mieux rejeter l'une et l'autre
de ces deux leçons, et substituer
ἡμιμυγμένας. C'est ainsi que l'auteur
de la traduction latine que je rapporte
a supposé qu'il fallait lire. Vossius, ci-
tant en grec ce passage avec le mot
ἡμιμυγμένοις, ne laisse pas de donner
une traduction qui montre qu'il s'est
fondé sur ἡμιμυγμένοις; voici sa ver-
sion : *Non fortunam neque fatum or-
dinatæ descriptionis principium, sed
mentem puram ac sinceram præfece-
re, ab aliis omnibus admixtis similes
particulas secernentem* (63). Fort peu
de pages après, il emploie le même
passage à prouver qu'Anaxagoras en-
tendait que Dieu est mêlé avec toute
la matière : *Quare ex ejus sententiâ
Deus mundi Deus est, ut ex Plutar-*

*cho anteâ monitum, νοῦς καθαρὸς καὶ
ἄκρατος ἡμιμυγμένος πᾶσι, mens pura
ac sincera omnibus permixta* (64). Je
ne crois point que Plutarque ait voulu
parler d'aucun mélange de la nature
divine avec les parties de la matière :
cela s'accorderait mal avec l'épithète
καθαρός et ἄκρατος, dont il venait de se
servir, et par laquelle il a marqué clai-
rement qu'Anaxagoras croyait que
Dieu est un esprit pur et simple, dis-
tinct et séparé de la matière. Son sens
est, à mon avis, que cet esprit imma-
tériel séparait les *homnoémeries* mêlées
avec tous les autres corps. Voilà com-
ment il est difficile aux plus savans
hommes, tel qu'a été Vossius, d'é-
crire beaucoup, et de prendre garde
à toutes choses : l'attention les aban-
donne souvent; ils oublient en un lieu
ce qu'ils ont dit en un autre; il leur
arrive même de ne pas trop s'accorder
au commencement et à la fin d'une pé-
riode.

J'ai une nouvelle raison de croire
que Plutarque a voulu dire ce que je
lui attribue; car, outre ce que je rap-
porterai de Tertullien (65), je vois
dans Aristote qu'Anaxagoras disait
que l'esprit qui avait mû la matière
était exempt de tout mélange : Πλὴν
ἀρχὴν γε τὸν νοῦν τίθεται μάλιστα πάν-
των· μόνον γοῦν φησὶν αὐτὸν τῶν ὄντων
ἀπλοῦν εἶναι, καὶ ἀμυγῇ τε καὶ καθαρὸν.
Ἀποδίδωσι δ' ἄμφω τῇ αὐτῇ ἀρχῇ, τὸ τε
γενέσκειν καὶ τὸ κινεῖν, λέγων νοῦν κινῆσαι
τὸ πᾶν (66). *Verum mentem principium
maximè omnium ponit : solam namque
rerum omnium ipsam, simplicem et non
mistam et puram esse sinceramque dixit.
Atque eidem principio hæc utraque
tribuit, cognitionem inquam et mo-
tum, dicens universum mentem mo-
visse.* Cela est encore plus clair dans
les paroles suivantes : φησὶ (Ἀναξαγό-
ρας) δ' εἶναι μυγμένα πάντα, πλὴν τοῦ
νοῦ· τοῦτον δὲ ἀμυγῇ μόνον καὶ καθαρὸν.
(67) *Ait autem (Anaxagoras) omnia*

(64) *Idem, ibid., cap. II, pag. 12.*

(65) Dans la remarque (E).

(66) Arist. de Anima, lib. I, cap. II, pag. 479, D. Voyez aussi le IV^e. chapitre du III^e. livre, pag. 503, G, où l'on trouve qu'Anaxagoras disait que l'Entendement devait être pur de tout mélange, afin d'être maître. Ἀμυγῇ εἶναι ἵνα κράτη, τοῦτο δ' εἶναι, ἵνα γινώσκῃ. Non mistum esse, ut superet atque vincat, id est ut cognoscat.

(67) Aristotel., *Metaphys., lib. I, cap. VII,* pag. 651, E.

(61) *Idem, ibid.*

(62) Plutarch. in Pericle, pag. 154, B.

(63) Vossius de Origine et Progressu Idololat., lib. I, cap. I, pag. 5.

esse mista, intellectu excepto : hunc verò solum, impermistum et purum. Voici un témoignage de Plutarque, qui nous apprend, d'une façon très-manifeste, qu'Anaxagoras donnait à Dieu la première production du mouvement et de l'ordre : 'Ο δὲ Ἀναξαγόρας φησὶν ὡς εἰσὶ καὶ ἀρχὰς τὰ σώματα, τοὺς δὲ αὐτὰ διεκόσμησε θεοῦ, καὶ τὰς γενέσεις τῶν ὅλων ἐποίουν. ὁ δὲ Πλάτων εὖχ' ἐσκήοτα ὑπέθετο τὰ πρῶτα σώματα, ἀτάκτως δὲ κινούμενα. διὸ καὶ θεὸς (φησὶν) ἐπισήσας ὡς τάξις ἀταξίας ἐστὶ βελτίων, διεκόσμησε ταῦτα (68). *Anaxagoras dixit initio constituisse corpora, Dei autem mentem ea digessisse, itaque omnium rerum ortus effecisse. Plato posuit prima corpora non stetit, sed absque ordine fuisse mota. « Deus autem, inquit, ordinem animæ advertens confusioni præstare, ea composuit. »* Vous voyez là une extrême différence entre Anaxagoras et Platon. Le premier suppose que Dieu trouva les corps en repos : le second, au contraire, que Dieu les trouva en mouvement. Je suis épouvanté de la réflexion que fait Plutarque sur ces deux dogmes ; car non-seulement elle enferme une impiété horrible, mais aussi une contradiction très-grossière. Il avait blâmé les philosophes qui ne reconnaissent qu'un principe : *Il est impossible, avait-il dit (69), que la matière soit le seul principe de toutes choses : il faut y joindre la cause efficiente ; car l'argent ne suffit pas pour la production d'un vase, si l'on n'a de plus un ouvrier qui fasse ce vase. La même chose se doit dire de l'airain, du bois, et de toute autre matière.* Dans la même page il avait loué Anaxagoras d'avoir admis un entendement qui eût arrangé les particules semblables : *Τὰς μὲν ὁμοιομερείας, ὕλην, τὸ δὲ ποιοῦν αἰτίον τὸν νοῦν τὰ πάντα διαταξάμενον (70) : Homœomerias statuit materiam ; causam verò efficientem, mentem quæ dispo-*

(68) Plutarch. de Placit. Philosophor., lib. I, cap. VII, pag. 881, A.

(69) Idem, ibid., cap. III, pag. 876.

(70) Idem, ibid.

(71) Idem, ibid.

qui materiae artificem adjunxerit. veut-il donc dire, lorsque cinq pages après il censure Anaxagoras et Platon, celui-là d'avoir attribué à Dieu le mouvement et l'arrangement des corps, et celui-ci de lui en avoir attribué l'arrangement ? *Leur erreur commune, dit-il, est de penser que Dieu se soucie des choses humaines, et qu'il a bâti le monde pour cet effet. Κοινῶς οὖν ἀμαρτάνουσιν ἀμφότεροι, ὅτι τὸν θεὸν ἐποίησαν ἐπισκεφόμενον τῶν ἀνθρωπίνων, ἢ καὶ τοῦ χάριν τὸν κόσμον κατασκευάζοντος (72). Communis ambobus hic est error, quòd Deum faciunt res humanæ curantem, ac eà de causâ mundum adornantem.* Après quoi il étale les raisons les plus spécieuses qu'un athée puisse alléguer contre ceux qui attribuent à Dieu d'avoir fait le monde et de le régir. Quoi donc ! il approuve qu'Anaxagoras admette une intelligence qui ait été le premier moteur des corps et la cause efficiente du monde ; et il le blâme de prendre pour Dieu ce premier moteur et cet agent ? Peut-on raisonner d'une manière plus pitoyable et moins unifiée ? Et si l'on voulait opiniâtrer qu'il n'y a point là de contradiction, faudrait-il pas du moins convenir qu'il a réfuté en cet endroit-là une infinité d'autres passages de ses livres, où il suppose la providence ?

Je serais trop long, si je voulais rapporter tous les témoignages qui établissent l'une ou l'autre de ces deux vérités, ou même toutes les deux : 1°. qu'Anaxagoras admettait une intelligence qui avait mêlé la matière, et formé le monde par le triage des *homogénéités* ; 2°. qu'il fut le premier philosophe qui avança ce système. Contentons-nous donc d'ajouter Platon (73), Tertullien (74), Clement d'Alexandrie (75), Eusèbe (76), Thémistius (77), saint Augustin (78).

(72) Plutarch. de Placit. Philosophor., lib. VII, pag. 881, A.

(73) Plato, in Phædone, pag. 72.

(74) Tertullian., de Animâ.

(75) Clem. Alexandr. Stromat., lib. II, cap. 364.

(76) Euseb., de Præpar. Evangel., lib. I, cap. XIV, pag. 750.

(77) Themist. Orat. XV.

(78) Augustin. de Civitat. Dei, lib. I, cap. II.

Théodoret (79), Proclus (80), et Simplicius (81). Je n'en userai pas ainsi à l'égard de Cicéron : je rapporterai ses paroles, parce qu'elles fournissent une matière d'examen. *Inde Anaxagoras, dit-il (82), qui accepit ab Anaximene disciplinam, primus omnium rerum descriptionem et motuum mentis infinitæ vi ac ratione designari ac confici voluit. In quo non vidit, neque motum sensui junctum et continentem in infinito ultum esse posse, neque sensum omnino quo non ipsa natura pulsa sentiret. Deinde si mentem istam quasi animal aliquod esse voluit, erit aliquid interius ex quo illud animal nominetur. Quid autem interius mente? Cingitur igitur corpore externo. Quod quoniam non videt, aperta simplexque mens illa re adjuncta quæ sentire possit, gere intelligentiæ nostræ vim et nomen videtur.* Il est un peu surprenant que Cicéron donne cette primauté au philosophe Anaxagoras, puisqu'il avait de dire que Thalès (83) avait donné un entendement ou un Dieu, et de l'eau avait formé toutes choses : *Thales Milesius, qui primus de talibus rebus quæsiuit, aquam dixit esse principium rerum : Deum autem, eam mentem, quæ ex aqua cuncta fingit.* (84). Est-il possible que Cicéron ait si tôt en oubli ses propres paroles ? Peut-on s'imaginer qu'il ait pu dire que Thalès ne donnait à Dieu que l'action de convertir l'eau en autres corps ; mais qu'Anaxagoras avait Dieu l'auteur de l'ordre et de la belle symétrie du monde ? Je ne vois dans tout cela rien de vraisemblable ; et j'aimerais mieux soupçonner que ce passage est corrompu : la confusion et l'obscurité qui se rencontrent dans les paroles qui le suivent, peuvent confirmer beaucoup ma conjecture. Quoi qu'il en soit, je ne voudrais pas qu'on mît en balance ce témoignage de Cicéron avec celui de tant de célèbres écrivains de l'antiquité qui affirment unanimement qu'A-

naxagoras est le premier qui joignit à la cause matérielle la cause efficiente, c'est-à-dire, qui reconnut un entendement, auteur de l'économie ou de l'architecture de l'univers. Saint Augustin fait si peu de cas de ce témoignage de Cicéron, que dans le lieu même où il rapporte le sentiment des philosophes de la secte d'Ionie, conformément à Cicéron à l'égard du reste, il le contredit formellement à l'égard de Thalès : *Iste autem Thales, ut successores etiam propagaret rerum naturam scrutatus, suasque disputationes literis mandans emittit... aquam... putavit rerum esse principium, et hinc omnia elementa mundi ipsumque mundum, et quæ in eo gignuntur existere. Nulli autem huic operi, quod, mundo considerato, tam admirabile aspiciamus, ex DIVINA MENTE præposuit* (85). Notez que Cicéron même, dans un autre livre, exclut Thalès de la primauté, et la donne simplement et absolument au philosophe Anaxagoras. Je rapporterai ses paroles dans la remarque (F).

Le jésuite Lescalopier tâche de guérir la contradiction, en supposant qu'Anaxagoras fut le premier qui publia cette doctrine, ses prédécesseurs les philosophes s'étant contentés de la débiter dans leurs auditoires (86). Ce dénouement n'est guère bon ; car puisqu'on a su les dogmes des prédécesseurs d'Anaxagoras, et en quoi les uns différaient des autres ; puis, dis-je, qu'on a su cela encore qu'Anaxagoras fût le premier qui eût publié des livres, n'aurait-on pas su également ce qu'ils eussent enseigné touchant la cause efficiente de ce monde ? Quant aux objections contre la doctrine de ce philosophe, contenues ci-dessus dans le passage de Cicéron, je vous renvoie à saint Augustin, qui les réfute solidement (87).

(E) *Son orthodoxie ne fut pas assez épurée.*] Tertullien le blâme de ne s'être pas soutenu ; car d'un côté il avait dit que Dieu était une intelligence pure et simple, et de l'autre il l'avait mêlé et confondu avec l'âme :

g) Je rapporte ses paroles ci-dessous, citées (115).

h) Proclus, in Timæum Platonis.

i) Simplic., in Aristotel. de Physicâ auscult.

j) Cicero, de Nat. Deorum, lib. I, cap. XI.

k) Il était le quatrième prédécesseur d'Anaxagoras.

l) Cicero, de Nat. Deorum, lib. I, cap. X.

(85) Augustin., de Civitat. Dei, lib. VIII, cap. II, pag. 711.

(86) Lescalop. in Cicero. de Nat. Deorum, pag. 40.

(87) Voyez la LVI^e. Lettre de saint Augustin, pag. 271, et suiv.

Quàm Anaxagoræ turbata sententia est! initium enim omnium commentatus animum, universitatis oscillum de illius axe suspendens, purumque eum adfirmans, et simplicem et incommiscibilem, hoc vel maximè titulo segregat ab animæ commistione, et tamen eundem alibi animæ addicit (88). Aristote avait déjà fait cette remarque : Ἀναξαγόρας δὲ ἡττον διασαφεῖ περὶ αὐτῶν· πολλαχοῦ μὲν γὰρ τὸ αἴτιον τοῦ καλῶς καὶ ὀρθῶς, τὸν νοῦν λέγει· ἰτέρωθι δὲ, τὸν νοῦν εἶναι τὸν αὐτὸν τῇ ψυχῇ· ἐν ἅπασιν γὰρ ὑπάρχειν αὐτὸν τοῖς ζώοις, καὶ μεγάλοις, καὶ μικροῖς, καὶ τιμίοις καὶ ἀτιμιωτέροις. Οὐ φαίνεται δὲ ὁ γε κατὰ φύσιν λεγόμενος νοῦς, πᾶσιν ὁμοίως ὑπάρχειν τοῖς ζώοις, ἀλλ' οὐδὲ τοῖς ἀνθρώποις πᾶσιν (89). Anaxagoras autem minùs de ipsis explanat : multis enim in locis boni rectique mentem causam esse dicit : alibi autem animam ipsam mentem esse asserit : nam animalibus universis, tam parvis quàm magnis, tam præstabilibus quàm minùs etiam præstabilibus, mentem inesse dicit. At ea mens tamen, et intellectus, cui prudentia tribuitur, non universis similiter animalibus, quin etiam neque cunctis hominibus inesse videtur. Ce passage d'Aristote nous apprend qu'Anaxagoras admettait dans toutes les bêtes une âme, à laquelle il donnait le même nom d'entendement qu'il avait donné au premier moteur de la matière, et à l'ordonnateur de la construction du monde. Le même Aristote observe qu'Anaxagoras employait une intelligence à la production des choses, comme un Dieu de machine, c'est-à-dire, qu'il ne recourait à cela que dans les cas de nécessité, et lorsque toutes les autres raisons lui manquaient : Ἀναξαγόρας τε γὰρ μηχανῇ χρῆται τῷ νῷ πρὸς τὴν κοσμοποιαν· καὶ ὅταν ἀπορήσῃ διὰ τίν' αἰτίαν ἐξ ἀνάγκης ἐστὶ, τότε ἔλκει αὐτὸν. ἐν δὲ τοῖς ἄλλοις πάντα μᾶλλον αἰτιάται τῶν γινομένων ἢ νοῦν (90). Nam et Anaxagoras, tanquàm machinâ utitur intellectu ad mundi generationem. Et cùm dubitat propter quam causam necessariò est, tunc eum attrahit. In cæteris verò, magis cætera omnia, quàm intellec-

tum, causam eorum, quæ fiunt, ponit. Voilà sans doute le fondement d'une observation de Clément Alexandrin, qu'Anaxagoras n'a point maintenu les droits et la dignité de la cause efficiente, dont il avait attribué les fonctions à un esprit ; car il a parlé de certaines révolutions qui se faisaient sans que cet esprit en sût rien, sans que cet esprit y coopérât. C'est si je ne me trompe, le vrai sens des termes grecs de ce père de l'Eglise. Ἀναξαγόρας πρῶτος, dit-il (91), ἐπίσταται τὸν νοῦν τοῖς πράγμασιν· ἀλλ' οὐδ' οὕτως ἐτήρησε τὴν ἀξίαν τὴν ποιητικὴν, δίδοντας ἀνοήτους ἀναζωγράφειν, σὺν τῇ τῷ νοῦ ἀπραξίᾳ τε καὶ ἀνοίᾳ. Primum Anaxagoras mentem rebus adhibuit. Sed nec ille dignitatem servavit efficientem, nescio quas amentes describens revolutiones cum mentis ab agendo cessatione et amentia. Eusèbe, sans doute, a copié ce passage, lorsqu'en lui donnant un autre tour il a dit qu'Anaxagoras ne conserva point sain et sauf le dogme qui préposait une intelligence à la production des choses : Λέγεται δὲ μηδὲ οὗτος σῶον φυλάξαι τὸ δόγμα· ἐπισήσαι μὲν γὰρ τὸν Νοῦν τοῖς πᾶσι, οὐκίτι δὲ κατὰ νοῦν καὶ λογισμὸν τὴν περὶ τῶν ὄντων ἀποδοῦναι τὴν φυσιολογίαν (92). Verumtamen ne ipse quidem sanum illud suum dogma retinuisse fertur. Mentem enim cunctis ita præfecisse, ut tamen de rerum naturâ ex mentis rationisque regulâ minimè disputaret. Il le prouve par cette raison, c'est qu'Anaxagoras philosophait sur la nature, et expliquait les phénomènes, sans supposer cette intelligence. Je sais bien qu'on me pourra dire qu'Eusèbe n'entend pas ainsi la chose, et qu'il déclare seulement qu'Anaxagoras donnait des raisons physiques qui étaient contraires au bon sens. Mais trois choses me persuadent que mon interprétation de Clément Alexandrin et d'Eusèbe est meilleure que celle-là. En premier lieu, c'est très-mal prouver qu'un philosophe abandonne ou énerve l'hypothèse de la providence, et de l'activité universelle de Dieu, que de dire qu'il raisonne quelquefois impertinemment, sottement, ou contre les

(88) Tertullian., de Animâ.

(89) Aristoteles, de Animâ, lib. I, cap. II, pag. 478, G.

(90) Idem, Metaphys., lib. I, cap. IV, pag. 646, II.

(91) Clem. Alexandr. Stromat., lib. II, pag. 364.

(92) Eusebii Præpar. Evangel., lib. XIV, cap. XII, pag. 750.

s. Toutes les sectes de philosophes, parmi les chrétiens, se font ce que les unes aux autres, sans s'écarter s'entr'accuser d'hétérodoxie à l'égard du concours universel de Dieu, la cause première de tous les êtres. C'est pourquoi, si l'on n'a pu se plaindre d'Anaxagoras, que parce qu'en expliquant plusieurs effets de la nature il raisonnait mal, sans esprit, et sans justesse, on aurait eu très-grand tort de lui reprocher qu'il abandonnait ou qu'il garantissait la supposition qu'il avait admise d'une intelligence préposée à la production du monde. Il faut donc que le reproche ait été fondé, non pas sur les explications impertinentes qu'il pouvait donner, mais sur ce qu'il en donnait au préjudice et à l'exclusion de cette intelligence. En second lieu, Eusèbe se fortifie d'un singulier passage de Platon, où il y a une plainte qu'Anaxagoras expliquait les choses sans recourir à l'intelligence, et aux causes de la beauté et de l'ordre de l'univers; mais qu'il s'arrêtait à l'air, à l'éther, à l'eau, etc., comme à la cause des êtres (93). Qui ne voit dès là qu'il est très-probable qu'Eusèbe voulait parler du même défaut? Je dis en troisième lieu qu'Anaxagoras, comme nous l'apprend Plutarque, enseignait que certaines choses arrivent par nécessité, d'autres par destinée, d'autres par délibération, d'autres par fortune, et d'autres par hasard d'aventure : "Α μὲν γὰρ εἶναι κατὰ νόμον, ἃ δὲ κατὰ ἰσχυρμένην, ἃ δὲ κατὰ προαίρεσιν, ἃ δὲ κατὰ τυχήν, ἃ δὲ κατὰ τὸ ἀτύχματον (94.) *Fieri enim alia necessario, alia fato, alia instituto animi, alia fortè fortunà, alia casu.* Il ne faut point douter que, dans le détail de ces distinctions inexplicables, il ne dérobat à l'intelligence divine plusieurs événemens, et que cela n'ait donné lieu à la plainte de Clément Alexandrin, copiée par Eusèbe.

Je ne sais si l'on doit mettre entre les erreurs d'Anaxagoras ce qu'il disait de notre main. Il assura qu'elle

avait été la cause de la sagesse et de l'industrie de l'homme. Plutarque lui en a fait un procès. *Le contraire de cela est véritable*, dit-il (95) : *car l'homme n'est pas le plus sage des animaux, pour autant qu'il a des mains; mais pource que de sa nature il est raisonnable et ingénieux, il a aussi de la nature obtenu des outils qui sont tels.* Comme on n'a point les livres d'Anaxagoras, on ne saurait décider s'il a donné lieu à cette censure; mais je ne saurais croire qu'il la mérite. Son système l'engageait à penser tout autrement là-dessus, que ne pensaient les philosophes qui attribuaient au hasard la formation de tous les êtres dont le monde est composé. Ce dogme impie les engagea à soutenir que les organes n'avaient pas été donnés à l'homme, afin qu'il s'en servît; mais qu'ayant trouvé que ses organes étaient propres à certaines fonctions, il les employa à cet usage. Voyez le quatrième livre de Lucrèce (96).

Notez ces paroles d'un père de l'Eglise : *Anaxagoras autem, qui et ATHEUS cognominatus est, dogmatizavit facta animalia decidentibus à cœlo in terram seminibus, quòd et hi ipsi in matris suæ transtulerunt semina, et esse hoc semen seipsos statim confidentes apud eos qui sensum habent, et ipsos esse quæ sunt Anaxagoræ irreligiosi semina* (97). Vous y apprenez qu'Anaxagoras était surnommé Athée, et que saint Irénée l'a traité d'impie. Vossius ne s'en plaint point : il dit seulement que Justin martyr, dans l'Exhortation aux Grecs, a nommé athée ce philosophe; et il fait sur cela quelques réflexions (98). Je n'ai rien trouvé de semblable dans ce livre de Justin martyr, et je pense que Vossius eût mieux fait de réserver ses excuses pour saint Irénée. Si Justin Martyr en a besoin, c'est seulement pour avoir tronqué le dogme d'Anaxagoras. Il en supprime le bel endroit : il ne dit rien de l'entendement, premier moteur; il se contente de parler de ses *homœoméries* (99).

(93) Voyez ce que je dirai sur cela dans la remarque (R).

(94) Plutarch., de Placit. Philosophor., lib. I, cap. ult., pag. 885. Voyez aussi le passage cité par M. Ménage in Diog. Laërt., lib. II, num. 6, et tiré d'un Livre attribué faussement à Galien : ἐστὶ φιλοσόφου ἰσότης.

(95) Plutarch., de Amicitia fraterna, init. pag. 478 : je me sers de la Version d'Amiot.

(96) Lucrèce., lib. IV, vs. 821, et seq.

(97) Iræneus, lib. II advers. Hæres., cap. XIX.

(98) Vossius, de Orig. et Progr. Idololat., lib. I, cap. I, pag. 5.

(99) Just. Martyr. Orat. ad Græcos, pag. 4.

(F). *Les physiciens qui le précédèrent n'ont point connu la vérité,.... que les poètes avaient tant chantée.*] On peut produire une foule de témoins pour ce fait-ci, qu'Anaxagoras est le premier philosophe qui ait donné l'arrangement de la matière à l'intelligence d'un premier moteur (100). Thalès, Anaximander, Anaximènes, qui le précédèrent dans l'école d'Ionie, avaient tâché sans cela d'expliquer tout : *Princeps Thales, unus è septem cui sex reliquos concessisse primas ferunt, ex aquâ dixit constare omnia. At hoc Anaximandro populari et sodali suo non persuasit. Is enim infinitatem naturæ dixit esse à quâ omnia gignerentur. Post ejus auditor Anaximenes infinitum aëra, sed ea quæ ex eo orirentur definita : gigni autem terram, aquam, et ignem, tum ex his omnia. Anaxagoras materiam infinitam, sed ex eâ particulas similes inter se minutas, eas primum confusas, postea in ordinem adductas mente dividit* (101). Qui n'admirera que de si grands hommes aient été dans une si crasse ignorance ? Cette réflexion n'a pas été négligée par le jésuite Pérérius. *Ferunt primos philosophorum, dit-il (102), Pherecydem Syrum, et Anaxagoram : illum quidem, immortalitatem animi nostri, hunc autem, Deum, quem ipse mentem vel intellectum vocabat, esse mundi, cunctarumque rerum opificem, Græcos docuisse : ut permirum sit, priores philosophos qui hæc ignorârunt, sapientium nomen, et honorem habuisse ; et duas has res, quarum cognitio cunctis mortalibus optatissima est, et ad benè pièque vivendum maximè necessaria, tam serò ad Græcorum notitiam pervenisse.* Le père Thomassin avait là-dessus une pensée remarquable. « Tous les poètes, » dit-il (103), « qui avoient été » les plus anciens philosophes, et tous » les sages des siècles fabuleux, comme on les appelle, n'ayant point » cherché, ni célébré par leurs écrits » d'autre cause que la première, et la

» divinité suprême : comment pou-
 » voit-il se faire qu'aussi-tôt après
 » Thalès et ses premiers successeurs
 » ignorassent, ou laissassent dans
 » silence ce qui avoit fait l'occupa-
 » tion de tous les sages, et de tous les
 » siècles jusqu'alors ? Il y a donc eu
 » l'apparence que ces premiers philo-
 » sophes ioniens, présumans ce qui
 » estoit incontestable, et jusqu'alors
 » incontesté de la première cause ef-
 » ficiente de toutes choses, ne parlè-
 » rent que des causes secondes qui
 » avoient esté inconnues jusqu'alors,
 » et qui n'avoient pas même esté re-
 » cherchées. Ils craignirent que s'ils
 » faisoient encore remonter jusqu'à
 » Dieu tous les effets particuliers, ou
 » ne retombast dans la première ac-
 » coutumance, où on avoit esté de-
 » négliger la recherche de toutes les
 » causes secondes, et de se contenter
 » de la première. Il en est de même
 » des anges. Homère, et les autres
 » poètes ou philosophes très-anciens,
 » les faisoient seuls auteurs de toutes
 » choses sous les ordres de Dieu. Les
 » disciples de Thalès, pour faire va-
 » loir l'efficacité des causes corporel-
 » les et immédiates, se passèrent de
 » nommer les anges.... Mais enfin
 » Anaxagore jugea qu'en son temps
 » le monde estoit capable de com-
 » prendre l'alliance et la subordi-
 » nation des causes corporelles sous
 » les substances angéliques, et tant
 » des unes que des autres sous la sa-
 » gesse et sous la main toute-puissante
 » de Dieu.... C'estoit.... simplement
 » pour supposer les parties de la phi-
 » losophie, dont tout le monde estoit
 » assez instruit, que Thalès et ses dis-
 » ciples ne parlèrent ny de la morale,
 » ny de la métaphysique, et afin
 » qu'on donnast toute son attention à
 » celle qui n'avoit pas encore esté
 » cultivée. Mais comme on s'aperçut
 » que la connoissance des causes se-
 » condes estoit peu certaine, et qu'il
 » y avoit à craindre qu'elle ne fust
 » oublier la science de Dieu, des an-
 » ges et des mœurs, qui estoit et plus
 » constante, et plus utile, et plus né-
 » cessaire, Anaxagore, Socrate et
 » Platon rendirent à la théologie et à
 » la morale leur lustre et leur crédi-
 » tés anciens. »

Voilà une belle pensée, voilà une
 idée ingénieuse : mais elle a peut-être

(100) Voyez ci-dessus les citations 73-82.

(101) Cicero, *Academ. Quest.*, lib. II, cap. 37.

(102) Pererius, de communibus omnium rerum naturalium Principiis, lib. IV, cap. IV, pag. 206.

(103) Thomassin, Méthode d'étudier et d'enseigner la Philosophie, liv. I, chap. XIV, pag. 162, 163. Voyez aussi pag. 165.

moins de solidité que d'éclat; puis-
 nous voyons qu'Anaximènes ,
 précepteur d'Anaxagoras , ne traita
 point la philosophie comme une per-
 sonne qui supposait que l'existence de
 Dieu, en qualité de première cause,
 était si connue, qu'il ne fallait pas en
 parler. Il parla des dieux; mais, bien
 loin de les considérer comme des
 principes, il soutint qu'ils devaient
 eux-mêmes leur existence au principe
 qu'il établissait: *Qui (Anaximenes) omnes rerum causas infinito aëri de-
 dit: nec deos negavit, aut tacuit: non
 tamen ab ipsis aërem factum, sed ip-
 sos ex aëre ortos credidit* (104). Cicé-
 ron attribue un semblable sentiment
 à Anaximander, précepteur d'A-
 naximènes: *Anaximandri opinio est
 nativos esse deos, longis intervallis
 orientes occidentesque, còque innu-
 merabiles esse mundos*. Notez que les
 deux disciples d'Anaximènes (105)
 corrigèrent l'hypothèse de leur maî-
 tre, soit en admettant une intelli-
 gence distincte des corps, et cause
 du monde, soit en supposant que
 l'air, le principe de toutes choses,
 n'était principe qu'en tant qu'il était
 doué d'un esprit divin. La première
 de ces deux hypothèses est celle d'A-
 naxagoras; l'autre est celle de Dio-
 gène d'Apollonie: *Diogenes quoque
 Anaximenis alter auditor aërem qui-
 dem dixit rerum esse materiam de qua
 omnia fierent: sed eum esse compo-
 tem divinæ rationis, sine qua nihil
 ex eo fieri posset* (106). Tout ceci
 combat contre le père Thomassin. Il
 n'est plus question de physiciens qui
 n'aient que passé sous silence la doc-
 trine de l'existence de Dieu; il s'agit
 de physiciens qui en ont parlé, mais
 d'une manière fort opposée à celle des
 poètes, et à celle d'Anaxagoras. J'a-
 joute que leur simple silence prouve-
 rait beaucoup; car en ce temps-là
 les physiciens remontaient jusqu'au
 chaos, jusqu'à la première origine des

choses (107). Il fallait donc qu'ils s'ex-
 pliquassent sur ce qu'ils croyaient de
 la nature de Dieu, et qu'ils épuisas-
 sent toute la doctrine des premiers
 principes; après quoi, il leur était
 fort permis de donner raison des ef-
 fets particuliers et quotidiens de la
 nature, sans remonter jusqu'à la pre-
 mière cause. Aujourd'hui les physi-
 ciens ne considèrent que les causes se-
 condes, la matière, la forme, etc.
 Mais ce n'est point parce qu'ils sup-
 posent que la connaissance de Dieu,
 comme de la cause première, est as-
 sez bien établie; c'est parce qu'ils en
 traitent amplement, et avec beau-
 coup d'étude, dans une partie de leur
 cours, distincte de la physique (108).
 Quoi qu'il en soit, tenons pour con-
 stant que ces anciens philosophes n'i-
 gnoraient pas ce que les poètes avaient
 dit de Dieu. D'où vient donc qu'ils ne
 les ont pas imités? Serait-ce parce
 qu'ils ne faisaient pas grand fond sur
 des poésies où ils voyaient tant de
 bagatelles, et tant d'opinions popu-
 laires qui n'étaient pas à l'épreuve
 d'un examen philosophique (109)?
 Aristote insinue cette raison (110).
 En jugeaient-ils comme Socrate en
 jugea lorsqu'il dit que les fanatiques
 ressemblent aux poètes, et que les
 uns et les autres n'entendent point ce
 qu'ils avancent: *Ἐγνων οὖν αὖ καὶ περὶ
 τῶν ποιητῶν ἐν ὀλίγῳ τοῦτο, ὅτι οὐ σο-
 φία ποιοῦν ἀλλὰ φύσει τινὶ, καὶ ἐνθου-
 σιάζοντες, ὥσπερ οἱ θεομάντις καὶ οἱ
 χρησμοεῖς. Καὶ γὰρ οὗτοι λέγουσι μὲν
 πολλὰ καὶ καλὰ, ἴσασι δὲ οὐδὲν ὧν λέ-
 γουσι. Τοιοῦτον τί μοι ἐφάνησαν πάθος καὶ
 οἱ ποιηταὶ πεπονθότες* (111). *Deprehendi
 igitur brevi id in poetis, eos videlicet
 non sapientia facere quæ faciunt, sed
 natura quoddam ex divini animi concit-
 tatione, quemadmodum et hi qui divi-
 no furore afflati vaticinantur. Nam et
 hi multa quidem dicunt atque præcla-
 ra: sed eorum quæ dicunt, nihil in-
 telligunt. Tali quodam pacto poetæ*

(104) August., de Civit. Dei, lib. VIII, cap. II. Voyez aussi Cicéron, de Nat. Deorum, lib. I, où il dit, Anaximenes aëra Deum statuit, eaque pignus.

(105) Savoir Anaxagoras, et Diogène d'Apollonie.

(106) August., de Civitate Dei, lib. VIII, cap. II. Voyez aussi Cicéron, de Nat. Deor., lib. I, cap. X, où il dit, Quid? aër quo Diogenes Apolloniæ utitur Deo.

(107) Voyez Cicéron, Tuscul. V, vers le commencement; et Virgile, Ecl. VI, vs. 31.

(108) C'est dans la métaphysique.

(109) Comme dans la Théogonie d'Hésiode, où il y a tant d'absurdités touchant les dieux: et même, comme Lactance s'en plaint dans le chap. V du I^{er}. Livre de ses Institutions, le chaos y précède les Divinités.

(110) Arist. Metaphys., lib. III, cap. IV, pag. 662, B.

(111) Plato in Apologia Socratis, pag. 17, F.

affecti fuisse mihi videntur. Il est certain que les poètes les plus orthodoxes ont fort erré sur la nature de Dieu; car Orphée, qui chanta que Dieu fit le ciel, ne le traite que de premier-né de toutes les créatures, et lui donne l'air pour père : Πρωτόγονος φαίτων περιμήκεος ἥeros υἱός (112). Diogène Laërce prétend qu'Anaxagoras emprunta du poète Linus l'un de ses dogmes (113); mais ce ne fut pas à l'égard de l'entendement premier moteur. Notez qu'Aristote, sur ce point-là, met beaucoup de différence entre Anaxagoras et Thalès (114). Finissons ceci par un beau passage de Théodore; nous y verrons que les philosophes, qui précédèrent celui dont je fais ici l'article, ne virent goutte dans la doctrine de la première cause : Ἀναξαγόρας. . . τῶν πρὸ αὐτοῦ γεγενημένων φιλοσόφων οὐδὲν πραιτέρω τῶν ὁραμένων νοηόντων, πρῶτος γοῦν ἔφησεν ἐφιστάσθαι τῷ κόσμῳ, καὶ τοῦτον εἰς τάξιν ἐκ τῆς ἀταξίας ἀγαγεῖν τὰ στοιχεῖα (115). *Anaxagoras. . . cum superiores philosophi nihil ultra ea quæ oculis videntur, excogitassent, primus mentem mundo insedisse dixit, eamque ex confusione in ordinem elementa disposuisse.*

(G) *J'examinerai si la doctrine des homœoméries ne renfermait pas beaucoup de contradictions.*] Je ne me servirai point des argumens d'Aristote (116), quelque subtils et quelque solides qu'ils puissent être; et s'il se trouve que mes réflexions aient du rapport aux siennes, ce sera un pur hasard.

I. Nous avons vu (117) pourquoi Anaxagoras voulait que chaque chose fût composée de particules semblables : il voulait éviter par-là qu'un corps ne fût fait de rien. Or, comme les alimens les plus simples peuvent être la matière dont toutes les parties d'un animal se nourrissent, il fallait qu'il avouât que l'herbe d'un pré contient actuellement des os, et des ongles, et des cornes, beaucoup de

sang, beaucoup de chair de peaux et de poils, etc. donc point composée de semblables; elle était pl semblage de toutes sortes *néités* : à quoi servait doctrine des *homœoméries*? pas qu'il l'abandonnât de cas particuliers, après l'asée dans le général? Ce qu l'herbe ne convient-il p au vin, à l'eau, au pain, à l'infinité d'autres choses? cun corps qui ne serve de plusieurs autres, dans les qu'on appelle génération tion? Voici donc de prem pes, qui sont *homogènes*, sont point. Ils le sont dans la d'Anaxagoras, et ils ne le s effet, puisque les mixtes de lon lui de la même nature qu cipes, et n'étant qu'un as parties dissemblables, il les principes sont *hétéroge* toucheraï ceci dans le par

II. Il se trouvera de pl les noms ont été mal im par exemple, si tout le s maux avait été dans les h ont mangées, elles mérit le nom de sang, que cel Anaxagoras répondait qu particules étant plus nomb un mixte, ou placées à la faisaient paraître unifor procuraient un nom spéci Lucrèce a réfuté cette rép fausses conséquences qui « Il résulterait de là, di » que quand on brise les » en tirerait quelques pa » sang, ou de quelqu'un » organes dont notre cor » posé. Or cela est contrai » rience. »

*Linquitur hic tenuis latitandi c
Id quod Anaxagoras sibi sum
omnes*

*Res putet immistas rebus latitas
Apparere unum, cujus sint plur
Et magis in promptu, prima
locata.*

*Quod tamen à verâ longè ratione
Conveniebat enim fruges quoque
Robore cum saxi franguntur, et
Sanguinis, aut aliûm, nostro
aluntur.*

.

(118) Voyez Aristotel. *Physic.*, l. I, pag. 456.

(119) Lucrèce, lib. I, vs. 874.

(112) Lactant., lib. I, cap. V.

(113) Diog. Laërt., in Proœm. num. 4.

(114) Arist., de Animâ, lib. I, cap. II, pag. 479.

(115) Theodoretus, de Græc. Affect. Serm. II, pag. 489.

(116) Voyez le chapitre VII du I^{er}. livre de sa Métaphysique, et le chap. IV, du I^{er}. livre de sa Physique.

(117) Ci-dessus dans la remarque (C).

*Consimilatione herbas quoque sæpè docebat,
Et laticis dulces guttas, similique sapore
Scilicet et glebis terrarum sæpè friatis
Herbarum genera, et fruges, frondesque videri
Dispartita, ac in terris latitare minutè :
Pastremè in lignis cinerem fumumque videri,
Cum præsfracia forent, ignesque latere mi-
nutos.*

*Quorum nil fieri quoniam manifesta docet res,
Scire licet non esse in rebus res ita mixtas.*

Cette réfutation n'est pas mauvaise; car enfin mêlez comme il vous plaira diverses sortes de grains; prenez cent fois plus de blé que d'orge; mettez toujours les grains d'orge autant qu'il vous sera possible dans une enceinte de grains de blé: que gagnerez-vous? Ferez-vous accroire qu'il n'y a là que du blé? Demeurerait-on dans cette erreur, après même que l'on aurait éparpillé votre monceau? Ne verrait-on jamais paraître quelques grains d'orge? Fables et rêveries que tout cela. Anaxagoras n'eût pu résoudre cette objection, qu'en supposant que chaque partie sensible d'un grain de blé est tellement conditionnée, que les *hétérogénéités* y sont en plus petit nombre, et enveloppées des particules du blé; et que de là vient, qu'en brisant le blé entre deux meules, nous ne découvrons jamais les parties *hétérogènes*; mais si nous portions la division jusqu'aux particules insensibles, ce serait alors que le sang, la chair, les os, etc. se montreraient à des yeux plus fins que les nôtres. En un mot, il ne se peut tirer de ce mauvais pas que par la divisibilité à l'infini; et c'est imiter un homme qui, pour éviter un coup d'épée, se précipite à corps perdu dans un abîme d'une profondeur inconcevable. Mais attachons-nous seulement aux difficultés qui enferment quelque sorte de contradiction.

III. Je dis en troisième lieu, qu'Anaxagoras devait supposer que les particules semblables se trouvaient, et en plus grand nombre et en plus petit nombre dans le pain: en plus grand nombre, puisque ce composé s'appelait du pain: en plus petit nombre, puisque peu de heures après que le pain a été mangé, s'appelle chyle, et ne montre dans toutes ses particules sensibles, que les qualités du chyle. On comprendra facilement cette objection, si l'on compare la pâte avec le blé, ou le pain avec la pâte. On verra qu'il faut que ce philosophe demeurât

d'accord, que les *homogénéités* étaient tout ensemble et plus nombreuses, et moins nombreuses, dans un même mixte: dans la pâte, par exemple; car, pendant qu'elle est pâte, elle contient plus de corpuscules de pâte que d'une autre espèce de corps; mais, quand elle est convertie en pain, elle contient moins de corpuscules de pâte que de pain; et cependant les corpuscules de pain ne sont venus que de la pâte.

IV. Voici une autre contradiction. C'est se contredire, que d'établir une hypothèse qui ramène d'un côté l'inconvénient qu'on lui veut faire chasser de l'autre. Voilà le mal du système d'Anaxagoras. Ce philosophe, ayant supposé que les parties de la matière avaient été éternellement dans un état de confusion; c'est-à-dire, que les plus petits corpuscules *homogènes* avaient été entourés partout de corpuscules *hétérogènes*, supposa qu'enfin une intelligence chassa ce désordre, par la séparation des particules semblables d'avec celles qui ne leur ressemblent point. Mais il renversait lui-même sa supposition, puisqu'il se voyait contraint d'avouer que toutes sortes d'*homœoméries* étaient mêlées ensemble dans tous les corps; et cela, quant aux particules insensibles. Il y avait, selon lui, une infinité de petits os et de petites gouttes de sang, etc., dans chaque brin d'herbe, et dans chaque morceau de pain: tout était mêlé dans tout, puisque chaque chose se faisait de chaque chose: *Διό φασι πᾶν ἐν παντί μίμλχθαι, διότι πᾶν ἐκ παντός ἰσὺν γινόμενον* (120). *Quapropter inquiunt quodque in quolibet esse mistum, quia quodlibet ex quovis oriri videbant.* Ἀναξαγόρας μίμλχθαι πᾶν ἐν παντί φησι (121). *Anaxagoras omne in omni misceri ait.* Quel plus grand état de confusion voulez-vous voir que celui-là? Platon en jugeait ainsi; car plus d'une fois il emploie la doctrine d'Anaxagoras comme un symbole de chaos: *Κᾶν εἰ συγκρίνοιτο μὲν πάντα, διακρίνοιτο δὲ μὴ, ταχὺ δὲ τὸ τοῦ Ἀναξαγόρου γεγονός εἴη, ὁμοῦ πάντα χρήματα* (122). *Proinde si confunderentur quidem omnia, nunquam*

(120) Aristotel. *Physic.*, lib. I, cap. IV, pag. 256, G.

(121) *Idem*, *Metaphys.*, lib. III, cap. V, pag. 671, C.

(122) Plato in *Phædone*, pag. 54.

verò discernerantur, *Anaxagoræ illud repente contingeret, universa videlicet esse simul*. Il dit ailleurs : Τὸ τοῦ Ἀναξαγόρου ἂν πολὺ ᾦν, ὃ φίλε Πῶλε.... ἁμοῦ δὲ πάντα χρήματα ἐφύρετο ἐν τῷ αὐτῷ, ἀκρίτως τ' ὄντων τῶν τε ὑγιεινῶν καὶ ἰατρικῶν καὶ ὀλοποιητικῶν (123). *Illud Anaxagoræ prorsus accideret, amice Pole.... omnia videlicet in eodem indiscreta commiscerantur, et quæ ad medicinam pertinent et salutem, et quæ ad coquinariam attinent*. M. Ménage rapporte que Luther donnait le nom de théologiens anaxagoristes à ceux qui trouvaient tout dans chaque texte de l'Écriture : *Atque inde est quod Lutheri theologicus Anaxagoricus dicitur is qui quodlibet in quolibet loco Scripturæ Sacræ invenire possit* (124).

V. Ses premiers principes l'étaient et ne l'étaient pas : ils l'étaient, selon sa supposition ; et ils ne l'étaient pas réellement, puisqu'ils étaient composés et corruptibles, tout autant qu'aucun autre corps. Il admettait la divisibilité à l'infini : il devait donc dire, qu'il y avait une infinité de corpuscules dans la plus petite goutte d'eau ; et par conséquent, qu'elle n'en contenait pas un moindre nombre que toute la terre. D'ailleurs ce nombre infini de corpuscules était un amas de toutes sortes d'hétérogénéités. Il n'était donc pas plus simple qu'un arbre ; et, à cet égard, il ne différait des corps qu'on appelle mixtes, que parce que les yeux de l'homme n'auraient pas pu découvrir les parties dissimilaires, comme ils les découvrent dans un arbre. Enfin l'entendement, qui avait mû la matière, pouvait diviser à l'infini ces prétendus premiers principes, aussi aisément que le feu divise le bois ; il était donc aussi périssable que le bois : d'où il résulte que s'ils existaient dans la nature des choses, ce n'était pas en qualité de premiers principes. Outre cela, que pourrait-on supposer de plus absurde, que d'établir pour principes ce qui n'existait point du tout ? Or il est certain, selon l'hypothèse d'Anaxagoras, qu'il n'y avait aucune *homœométrie* dans l'univers.

Examinons une réponse qu'il aurait pu faire. Il aurait pu supposer que l'essence des *homœométries* ne consiste

(123) *Idem*, in *Gorgia*, pag. 317.

(124) *Ménage*, in *Laërtium*, lib. II, pag. 73.

point dans la ressemblance de toutes leurs parties, mais dans la conformité qui se trouve entre l'arrangement des *hétérogénéités* d'un petit os, par exemple, et l'arrangement des *hétérogénéités* de tout autre os. « Je ne » prétends point, eût-il pu dire, qu'un » os de dix pouces, divisé en cent » mille parties, ou, ce qui est la » même chose dans mon hypothèse, » en cent mille petits os, ne contienne » absolument aucun corpuscule qui ne » ressemble à tous les autres. J'avoue » que chacun de ces petits os est un » mélange de toutes sortes de principes ; il contient des chairs ; il contient du sang et des membranes, » etc. ; mais comme ces matières différentes sont rangées selon la même symétrie dans chacun de ces petits os, j'ai raison de soutenir que l'assemblage de cent mille de ces petits os est un composé *homogène*, » ou un tas d'*homœométries* : et puis » que je suppose que l'entendement, » qui en a fait le triage, les a trouvées toutes faites, je puis soutenir » que chacune d'elles prise à part est » indestructible : car elles ont toujours existé par elles-mêmes ».

Cette réponse contient deux chefs : l'un est l'explication de l'hypothèse à l'égard du sens du mot *homœométrie* ; l'autre regarde l'incorruptibilité de ces *homœométries*. Je vais éclaircir le premier par un exemple. Mettez dans une bibliothèque tous les exemplaires d'un même livre, reliés de la même façon. Ce sera un amas de livres semblables, un amas *homogène* : non pas à cause que chacun de ces volumes est composé de parties qui se ressemblent parfaitement, mais à cause que le blanc et le noir, les espaces, les lettres, les accens, les points, les virgules, et les autres parties *hétérogènes*, ont la même symétrie dans l'un que dans tous les autres. Laissons en repos cette explication d'Anaxagoras, et contentons-nous d'attaquer le second point de sa réponse.

VI. Je ne lui demande point pourquoi cette intelligence, qu'il a reconnue, a laissé les *homœométries* dans la confusion pendant toute l'éternité, ni d'où vient qu'elle s'est avisée si tard de les mouvoir et de les unir, ni pourquoi il nie que de rien on puisse produire quelque chose, lui qui avoue que le

at a commencé? Ces trois
s, et quelques autres, em-
étrangement tous ceux qui
t une matière éternelle, in-
distincte de l'Être divin;
comme ce sont des difficultés
ut alléguer aussi-bien contre
philosophes, que contre
ras, il ne serait pas à propos
réter. J'éclaircirai seulement
la dernière. Il est certain que
ction d'une qualité distincte
et ne diffère point d'une vraie
C'est ce que les philosophes
es (125) prouvent démonstra-
aux aristotéliciens, qui ad-
me infinité de formes substan-
accidentelles, distinctes de la
car, puisqu'elles ne sont point
es d'aucun sujet préexistant,
it qu'elles sont faites de rien.
eure réponse que puissent faire
teurs d'Aristote, est de rétor-
te objection, et de dire que
siens sont donc obligés de re-
e, que le mouvement ne se
roduire que par création. Les
as avouent cette conséquence:
tribuent qu'à Dieu la produc-
mouvement; et ils disent que
la matière, n'est autre chose
réer dans chaque moment, en
s lieux. Concluez de tout ceci,
agoras et plusieurs autres se
isaient lorsque, d'un côté, ils
aient pas admettre que de rien
faire quelque chose; et qu'ils
nt de l'autre, que le mouve-
u quelque autre modification,
mmencé dans le chaos éternel
Mais, laissant cela, attachons-
ulement aux difficultés qui ne
ent qu'Anaxagoras.

Je lui allègue cette maxime :
les choses qui sont distinctes
les, peuvent être séparées les
autres : et je conclus de là ,
que *homœoméris* peut être
l'infini en plusieurs portions;
est composée de toutes sortes
ncipes mêlés ensemble. Puis
e le mouvement est un prin-
cessaire de division, et que
roduit le mouvement dans la
il s'ensuit que, par cette force

oyes Gassendi, Phys. Sect. I, lib.
III.

ethod. apud Phot., Cod. CCXXXVI,

motrice, il a pu porter la désunion dans
chaque partie de l'univers, et mettre
en pièces quelque *homœoméris* que ce
soit que vous voudriez prendre pour
une unité. Si elle était un atome d'Épi-
cure, un corps parfaitement simple,
parfaitement unique, exempt de toute
composition, j'avoue que rien ne le
pourrait diviser; mais Anaxagoras ne
reconnait point de tels corps, ni au-
cune *homœoméris*, pour si petite
qu'elle soit, qui ne renferme une in-
finité de corpuscules distincts, et dif-
férens même en qualité les uns des
autres. Il est donc vrai, que ce qu'il
nomme premiers principes est une
chose aussi sujette à destruction, que
les corps les plus composés, qu'un
bœuf, par exemple : cela, dis-je, est
très-vrai, lors même que l'on suppose
que les *homœoméris* existent éternel-
lement par elles-mêmes; car il suffit
qu'une cause externe les puisse faire
passer du mouvement au repos, quoi-
qu'elle n'ait pas la puissance, ni de
les faire exister, ni de les anéantir.
Le recours au progrès à l'infini serait
inutile dans cette rencontre. On ne
pourrait pas me répliquer, que les
homœoméris étant composées d'une
infinité de corpuscules, celles qui font
un petit os peuvent être divisées à l'in-
fini sans cesser d'être un petit os : elles
deviennent seulement un plus petit
os, après chaque division. Cette ré-
plique n'est point bonne; car il y a
deux choses à considérer dans chaque
homœoméris : 1°. Qu'elle contient
une infinité de particules, et cela
lui est commun avec les autres; 2°.
que les particules sont rangées d'une
certaine manière, et cela lui est parti-
culier : c'est sa forme spécifique, c'est
son essence, c'est par-là qu'elle est,
ou un petit os, ou une petite goutte
de sang, plutôt que toute autre espèce
de premiers principes. Afin donc d'ô-
ter à une *homœoméris* d'os, son es-
sence et son espèce, il suffit d'arran-
ger d'une nouvelle façon les corpus-
cules qui la composent. Or dès là
qu'un entendement, premier moteur,
a pu diviser les corps, et les démêler
les uns des autres, il a pu déranger
les corpuscules de chaque *homœomé-
ris* particulière, et leur donner une
autre combinaison; il a donc pu les
faire changer d'espèce, comme l'on
en fait changer à la farine en la pé-

mité de sortes de corps : et cet assemblage doit être fait selon certaines proportions et certaines situations. Autre est l'assemblage qui est nécessaire pour une homœométrie d'os, et autre celui qui est nécessaire pour une homœométrie de chair ; et si vous n'aviez pas suivi précisément cette symétrie-là, vous n'eussiez point eu les premiers principes du sang, ou de la moelle, mais ceux de quelque autre mixte. Or Anaxagoras n'a point supposé qu'il fût besoin d'une intelligence, pour former une infinité d'espèces d'homœométries, dont chacune est un certain assemblage de toutes sortes de corps, tellement mêlés ensemble, qu'il faut que ceux d'une espèce prévalent en nombre, et soient situés plutôt d'une façon que d'une autre, et qu'en général il règne plutôt cette proportion, cette symétrie-ci, que toute autre. Il a donc donné pour la cause de ce qui était le plus difficile une nécessité aveugle. Il n'a donc point raisonné conséquemment lorsqu'il a cru nécessaire une intelligence pour ce qui était moins malaisé. Voici, selon sa doctrine, toutes les fonctions de l'intelligence : mettre en ordre ce qui n'y était pas, ramener ce qui était en repos, séparer les choses mêlées, orner celles qui manquaient d'ornement. Ἀναξαγόρας... ταῦτα παιδύει, ἀρχὴ πάντων ὁ νοῦς, καὶ οὗτος αἴτιος καὶ κύριος πάντων ὄλων, καὶ παρέχει τάξιν τοῖς ἀτάκτοις, καὶ κίνησιν τοῖς ἀκίνητοις, καὶ διάκρισιν τοῖς μειγνύμενοις, καὶ κόσμον τοῖς ἀκόσμοις. (130). *Anaxagoras hæc docet: Mens omnium est initium, eaque causa et omnium domina est, et ordinem confusis præbet, et motionem immobilibus, et discrimen commixtis, et ornatum inornatis.* Il pouvait être attaqué, et par devant, et par derrière. *Quand vous en faites trop, lui pouvait-on dire, ou vous n'en faites pas assez. Quand vous croyez que la nature, sans aucune direction, ni connaissance, a formé toutes les homœométries, vous deviez croire qu'elle les a pu mouvoir, mêler, et distribuer : l'entendement donc est superflu. Que si vous le croyez*

nécessaire pour la séparation et pour la distribution de ces homœométries, vous deviez aussi lui donner leur formation : vous n'étendez pas son influence partout où l'on en avait besoin. Ainsi une partie de votre système ruine l'autre : vous ne l'avez pas formé de pièces bien assorties et bien liées ensemble (131). Si nous avions ses écrits, ou tous ceux de Théophraste (132), nous verrions peut-être qu'il disputa quelques-unes des difficultés que je viens de proposer, et qu'il avoua que ses hypothèses ne le contentaient pas, et qu'il succombait sous la pesanteur des mystères de la nature. Il disait que tout est rempli de ténèbres : *Anaxagoras pronunciat circumfusa esse tenebris omnia* (133). Plusieurs autres philosophes s'en plaignent aussi, et jusqu'à s'imaginer que les ténèbres dont parle Moïse, qui étaient au-dessus de l'abîme avant que Dieu créât la lumière (134), n'ont été dissipées qu'à l'égard des yeux ; *car pour les ténèbres de l'esprit, disent-ils, elles couvrent encore tout le dessus de l'abîme. La lumière de la vérité concentrée dans ce goufre n'en sort jamais : elle envoie seulement quelques rayons qui parviennent à notre esprit après tant de réflexions et de réfractions, et après avoir mêlé leur éclat avec tant de corpuscules sombres dans les espaces ténébreux qu'ils ont traversés, qu'ils ne sont propres qu'à former de fausses images.*

(H) *Les idées des anciens, qui ont parlé du chaos, n'étaient guère justes, et ils n'ont pu dire que cet état de confusion ne subsistait plus.* J'avais résolu d'étaler ici quelques réflexions sur ce sujet ; mais comme les remarques particulières, et celles qui restent à faire donneront à cet article assez d'étendue et même trop, j'ai changé de résolution par quelque petit pressentiment de prolixité. Il se présentera assez d'occasions de donner dans un autre article ce que je supprime ici.

(131) Voyez ci-dessous, citation (195), un passage d'Aristote.

(132) Il avait fait un livre περὶ τῶν Ἀναξαγόρου, de Anaxagoræ Decretis. Voyez Diog. Laërt in Theophr., lib. V. num. 42.

(133) Lactant., lib. III, cap. XXVIII, pag. 217.

(134) Voyez le 1^{er}. chapitre de la Genèse.

(130) Hermias in. Philosophor. Irrisione. Cet ouvrage d'Hermias se trouve dans la Bibliothèque des Pères, et à la fin des OEuvres de saint Martin Martyr, édition de Paris, en 1636 ; et de Bologne, en 1686.

(1) On conte qu'Anaxagoras avoit prédit qu'une pierre..... tomberait du corps du soleil.] Diogène Laërce rapporte cela (135). Plutarque a parlé de ce prodige ; voici ce qu'il dit : « Il y » en a aussi qui disent que la chute » d'une pierre fut un présage qui pronostiquoit ceste grande desfaite » (136). Car il tomba du ciel, environ ce temps-là, ainsi que plusieurs le tiennent, une fort grande et grosse pierre, en la coste qu'on appelle la rivière de la Chèvre, laquelle pierre se montre encore aujourd'hui tenue en grand'révérence par les habitans du pays de la Cherronèse. Et dit-on que le philosophe Anaxagoras avoit prédit que l'un des corps attachés à la voûte du ciel en seroit arraché, et tomberoit en terre par un glissement et un esbranlement qui devoit avenir : car il disoit que les astres n'estoyent pas au propre lieu où ils avoyent esté nez, attendu que c'estoyent corps pesans et de nature de pierre ; mais qu'ils reluisoyent par l'objection et réflexion du feu élémentaire, et avoyent esté tirez là sus à force, là où ils estoyent retenus par l'impétuosité et violence du mouvement circulaire du ciel, comme au commencement du monde ils y avoyent esté arrestez, et empeschez de retomber ici-bas, lorsque se fit la séparation des corps froids et pesans d'avec les autres substances de l'univers (137). J'ai rapporté tout ce passage afin que l'on vît en même temps la tradition de ce prodige et la singularité du dogme d'Anaxagoras. Les paroles de Plinie ne méritent pas moins d'être citées : *Celebrant Græci*, dit-il (138), *Anaxagoram Clazomenium, Olympiadis septuagesimæ octavæ secundo anno, prædixisse cœlestium litterarum scientiâ, quibus diebus saxum casurum esset à sole. Idque factum interdum in Thraciæ parte ad Egos flumen. Qui lapis etiam nunc ostenditur, magnitudine vehis, colore adusto, comete quoque illis noctibus flagrante. Quod si quis prædictum credat, simul fateatur ne-*

*cesse est, majoris miraculi divi-
Anaxagoræ fuisse : solvique
naturæ intellectum, et confum-
nia, si aut ipse sol lapis est
unquam lapidem in eo fuisse cre-
decidere tamen crebro, non ex-
bium. In Abydi gymnasio ex-
colitur hodieque, modicus quæ
sed quem in medio terrarum ca-
idem Anaxagoras prædixisse
tur. Colitur et Cassandriæ, quæ
dæa vocitata est, ob id deductæ
voyez là qu'Anaxagoras avoit
plus d'une fois ces chutes de p
et que le culte de ces pierres es-
tiplia à proportion. Notez qu'A
Marcellin et Tzetzes se sont ser-
nombre pluriel touchant le p
de la rivière de la Chèvre. Ils p
dent qu'Anaxagoras prédit qu'il
berait des pierres du ciel (139.) L
strate s'est exprimé de la même
voici un peu au long ce qu'il a di
n'en retrancherai rien ; car ce
une matière de critique : *Injuste
doncques auroit-on blasmé Ap-
nius d'une telle impiété et erreur,
avoir préveu plusieurs choses,
avoir prédiet d'autres : de la m
sorte que Socrates en auroit es-
struit par les esprits de tout ple-
vant qu'elles advinssent. Anaxa-
aussi : car qui est celui qui ig-
que, comme une fois estant aux
jeux olympiques vestu d'un g
pour prédire qu'il pleuvroit (140)
core que le jour fust si clair et s
qu'il n'y avoit aucune apparence
pluye, il ne tarda guères tout
qu'il pleut comme à seaux : une
fois, ayant prédiet que dans p
jours une maison devoit fondre,
tost après elle tomba. Après,
encore adverti que le jour en-
midy tout à un instant devie-
nuict, et s'obscurciroit de ténèb
une autrefois, que des grosses p
tomberoient du ciel dans la
d'Egospotamos, il arriva ains
vouans doncques que ces chose
autres semblables préveues d'A
goras fussent un indice d'un très-
sçavoir seulement, comment les
on imputer à Apollonius pour**

(135) Diog. Laërt., lib. II, num. 10.

(136) C'est la ruine de la flotte des Athéniens par Lysander.

(137) Plutarch. in Lysandro, pag. 439. Je me sers de la Version d'Annot.

(138) Plinius, lib. II, cap. LVIII.

(139) Ammian. Marcell., lib. XXI, pag. 308. Tzetzes, chil. II, vs.

(140) Diog. Laërce, liv. II, num. 10 de Animal., chap. VIII, et Suidas, fo mention de cela.

magique (141)? Un commentateur a fait là-dessus une note bien ridicule : *Quant à ce que dit Philostrate, qu'Anaxagoras prédit la pluie, et qu'une pierre tomberoit du ciel, et autres choses semblables, il n'y a aujourd'hui si petit astrologue qui n'en fust autant* (142). Quelle absurdité ! Les astrologues d'aujourd'hui, quelque fous qu'ils puissent être, n'ont point la témérité de prédire qu'il tombera des pierres du ciel. Nos faiseurs d'almanachs, nos plus fameux tireurs d'horoscope se donnent bien garde de commettre si imprudemment leur réputation. Ils savent trop bien que la prévision de telles chutes surpasse toutes leurs lumières. Pline avait raison de dire que la prédiction d'Anaxagoras eût été un plus grand miracle, que de voir tomber une pierre qui aurait été au corps du soleil (143). Remarquez qu'il y a un intervalle d'environ soixante années entre le temps où Pline dit que la prédiction fut faite, et le temps où, selon Plutarque, elle fut accomplie. Voici une autre observation. Photius, dans ses extraits de la Vie d'Apollonius, prétend qu'Anaxagoras fut considéré comme un grand devin, pour avoir prédit par l'art magique qu'il pleuvrait (144). Je ne saurais croire que Photius ait si mal compris la pensée de Philostrate : j'attribue cette fausseté énorme au mauvais état où son ouvrage a été mis par les copistes ; et je ne puis assez m'étonner de ce que le traducteur (145) a pu se résoudre à faire imprimer cette page-là. Sa traduction est un tissu d'impertinences si grossières, et de raisonnemens si monstrueux, et avec cela si formellement contraire à l'original de Philostrate, qu'on ne peut comprendre quoi que ce soit à sa conduite. A-t-il cru que le texte de Photius était correct ? Il fallait donc qu'il eût à quelque autre chose. A-t-il cru que les lecteurs auraient la stupidité de prendre cela pour bon ? Il était

donc dans une sécurité qui tient du prodige. J'exhorte ceux qui en ont le talent à examiner cet endroit de Photius : ils y trouveront des plaies qui demandent la dextérité des meilleures mains, et qu'ils guériront peut-être par le secours des manuscrits comparés avec le texte de Philostrate.

(K) *Touchant le procès d'impiété qu'on lui fit ; les uns disent qu'il fut condamné ; les autres qu'il fut absous.* Il fut accusé par Cléon comme un impie, pour avoir dit que le soleil est une masse de matière enflammée ; et, malgré la protection de Périclès, il fut condamné au bannissement et à une amende de cinq talens. C'est ainsi que Sotion narrait la chose (146). Mais d'autres disaient que Thucydide le déféra et l'accusa, non-seulement d'impiété, mais aussi de trahison, et que l'accusé fut condamné à la mort par contumace (147). D'autres ont dit qu'il était dans la prison lorsqu'on prononça contre lui l'arrêt de mort. Ils ajoutaient que Périclès demanda aux juges : *Trouvez-vous qu'il ait commis quelque crime ?* et qu'ayant compris qu'on ne lui en imputait aucun, il dit : *Je suis son disciple : ne le perdez donc point, prévenus par des calomnies ; croyez-moi plutôt et redonnez lui la liberté.* Il obtint cela ; mais l'accusé conçut un si grand chagrin de ce procès, qu'il renonça à la vie (148). D'autres contaient qu'il fut mené devant les juges par Périclès, et que le chagrin l'avait tellement amaigri et abattu, qu'il avait beaucoup de peine à marcher ; de sorte qu'il fut absous, bien moins parce qu'on le trouva innocent, qu'à cause de la compassion qu'il excita (149). J'ai dit ailleurs (150) que Périclès ne trouva point de meilleur moyen de sauver ce philosophe, que de le faire sortir d'Athènes.

Notez un peu quatre choses : 1°. Les accusateurs d'Anaxagoras (151) étaient

(146) Sotion, in *Successionibus Philosophorum*, apud Diog. Laërt., lib. II, num. 12.

(147) Satyrus in *Vitis*, apud Diog. Laërt., lib. II, num. 12.

(148) Hermippus, in *Vitis*, apud Diog. Laërt. lib. II, num. 13.

(149) Hieronymus, in *sec. lib. Commentar. varior.* apud Diog. Laërt., lib. II, num. 12.

(150) Dans la remarque (M) de l'article de Périclès, vers le milieu.

(151) Cléon, ou Thucydide. Voyez Plutarque dans la Vie de Périclès, pag. 170, et 155.

(141) Philostr. in *Vita Apollonii*, lib. I, cap. II. Je me sers de la Traduction de Viget.

(142) Artus Thomas Sr. d'Embri, Annotat. sur la Vie d'Apollonius, tom. I, pag. 91.

(143) Voyez ses paroles ci-dessus, citation (138).

(144) Photius, *Biblioth. Cod. CCXLI*, pag. 1017.

(145) André Schottus.

des gens dont la faction était opposée aux intérêts de Périclès. Ce ne fut donc point par zèle de religion qu'ils persécutèrent ce philosophe : ce fut dans la vue de soutenir leur cabale, et d'affaiblir l'autorité de Périclès, en faisant tomber sur lui très-malignement les soupçons d'irréligion. Ils ne pouvaient mieux y réussir, qu'en accusant d'impiété Anaxagoras. C'est presque toujours le premier mobile de cette espèce de procès; on se veut venger de quelqu'un ou se délivrer de quelque obstacle d'autorité et de fortune; et l'on appelle à son aide les passions du peuple, par le faux semblant des intérêts du bon Dieu. 2°. Il n'est pas vrai que les délateurs d'Anaxagoras se soient fondés sur ce qu'il reconnaissait que l'entendement divin avait fabriqué le monde; ils se fondèrent sur ce qu'en disant que le soleil était une pierre, il le dégradait de la qualité de dieu. Ce fut aussi le fondement de l'arrêt de condamnation (152). Disons donc que Vossius a fait une faute dans ces paroles : *Laërtii industria nobis ipsa Anaxagoræ verba conservavit. Sunt autem hujus modi : Πάντα χρήματα ἢ ὁμοῦ ἢ ἄλλα τοὺς ἰσθῶν αὐτὰ δεικνύσμενοι. Omnia simul erant : deinde accessit mens, eaque composuit. Quàm aperte hic opificem ab opificio distinguit! Hoc ferre non potuerunt Athenienses, ac ἀθιότητα vel ἀσίθειαν vocarunt* (153). On ne condamna point Anaxagoras précisément à cause de la distinction qu'il établissait entre Dieu et les ouvrages de Dieu, mais à cause qu'il n'enseignait pas comme les poètes que le soleil fût tout ensemble l'ouvrage de Dieu et un dieu; car, selon la loi des peuples, puisée dans les écrits des poètes, le soleil était Apollon, fils de Jupiter, et l'une des plus grandes divinités. La faute de Vossius est toute semblable à celle que l'on ferait si l'on accusait l'inquisition d'avoir fait mourir un homme pour avoir dogmatisé qu'il n'y a que Dieu, l'auteur, le conservateur, le souverain maître de toutes choses, qui mérite le suprême culte de latrie; et qu'aucune créature qui soit dans le paradis, ne mérite nos invocations et le culte de dulia.

(152) Voyez Josephé, liv. II, contre Appion, p. 1079, F.; saint Cyrille, liv. VI, contre Julien.

(153) Vossius de Orig. et Progres. Idololatr., lib. I, cap. I, pag. 5.

Ce dogme contiendrait et ce ne serait que pour l'on punirait un homme manque. Un protestant n'est mal fondé de dire qu'on a puni cet homme à cause du pi. Disons néanmoins qu'Eu de trouver étrange qu'Anaxagoras ait été presque lapidé comme un athée, nonobstant son orthodoxe de l'existence d'un Dieu dans le monde; dogme qu'il avait le premier de tous les Grecs. *ἡ δ' ἵστιν ὡς οὗτος πρῶτος παρ' ἡμετέροις θεολογήσας τὸν τρόπον, δὲ ἄθεος εἶναι, ὅτι μὴ τὸν "Ἡλίου τὸν δὲ Ἡλίου ποιητὴν, μικρὸν λειψθεὶς ἴθανε* (154). *In quo mirum illud est, qui per Græcos eam theologiae regulam duxerat, cum Atheniensibus jam Solem, ac Solis ipsi Deum statueret, atheum ac propterea parum abfui iis lapidibus necaretur.* (155) est digne d'étonnement; c'est ma troisième remarque. La peine à concevoir que d'un homme aussi savante qu'Athènes, un philosophe n'ait pu expliquer sans courir risque les principes de physique les principes des astres, sans courir risque de l'athéisme. N'est-ce pas un sort d'être déshonoré d'avoir plus de lumières que de sens? N'est-ce pas être superstitieux et conduit par les préjugés? A quoi sert cette vanité de génie et de connaissance, si elle ne sert de lieu de telles gens? Ne tiens-elle pas lieu de crime? N'expose-t-elle pas à mille diffamations, à mille calomnies? Ne jouirait-on pas mieux de la modicité de la vie, si l'on n'est entraîné par le torrent de l'erreur de la superstition? Oὗτοι τοῦ Χριστοῦ κατὰ τὸ ἀνθρώπινον παθόντες τὰ πρᾶγματα θεωροῦντες, ὡς ἀσέβεις καὶ περιέργοι ἦλθον (155). *Qui ante Christum quod ratione pro captu humani ingenii res plerasque contemplari et arguere contenderint, pii et curiosi ad judicium sunt protracti.* 4°. Je dis encore un lieu que l'on doit être curieux de voir le procès aussi remarquable d'Anaxagoras, où Périclès

(154) Euseb. Præpar. Evan. cap. XIV, pag. 750, C.

(155) Justinus Martyr, Apol.

homme d'Athènes, entra si n'ait pas été mieux connu des gens. Il y en a qui sur le point assurent tout le contraire de ce que les autres nient. Cela ne fait l'honneur à l'antiquité.

Nous ne devons pas un beau passage de Lucien. On y suppose que le plus grand des philosophes se fit tuer par les autres. Il y en a qui sur le point assurent tout le contraire de ce que les autres nient. Cela ne fait l'honneur à l'antiquité.

On y suppose que le plus grand des philosophes se fit tuer par les autres. Il y en a qui sur le point assurent tout le contraire de ce que les autres nient. Cela ne fait l'honneur à l'antiquité.

Lucien, in Timone, pag. 65, tom. I. Lucien, de Philosoph. Sectis, pag. 27.

TOME II.

Lucien, assure qu'Anaxagoras fut accusé d'athéisme à cause du dogme de l'entendement premier moteur, etc. (158). C'est un mensonge qu'il a pris de Vossius et que j'ai déjà réfuté. Il dit aussi que l'on promit un talent à qui que ce fût qui tuerait ce philosophe (159). C'est confondre, ce me semble, Anaxagoras avec l'athée Diagoras. Enfin il compare, en matière d'orthodoxie, Anaxagoras avec Lucien, et se plaint de ce que Justin Martyr met Lucien entre les athées: *Anaxagoræ... non absimilis fuit Lucianus noster, quem immerito æθιοι vocat Justinus Martyr in oratione contra Græcos* (160). Sa comparaison est aussi fautive que sa plainte; mais voici la source de son erreur. Il avait lu dans Vossius: *Lucianus in Timone ait Jovem in Anaxagoræ caput.... sed Lucianum quid dico? Ecce Justinus Martyr oratione ad Græcos eum æθιοι vocat* (161): et il n'a point compris que cet eum se rapporte au philosophe Anaxagoras et non pas à Lucien.

(L) Diogène Laërce, en rapportant un bon mot d'Anaxagoras, a commis une bévue de chronologie.] Il dit qu'Anaxagoras, voyant le sépulcre de Mausole, s'écria: *C'est un monument de la conversion de l'or en pierres*. Je ne m'attache pas à une version littérale; mais voici le grec: *Τάφος πολυτελὲς λιθομένης ἰσὶν οὐσίας εἰδωλον* (162). *Monumentum pretiosum in lapides conversarum divitiarum imago est*. On peut croire qu'en effet il débita cette pensée en voyant quelque tombeau somptueux; mais ce ne fut pas en voyant celui de Mausole, car sa mort précéda de plusieurs olympiades la construction de ce monument: *Anaxagoras.... olymp. lxxxviii mortuus est. Mausoli autem sepulchrum ante olymp. cvii conditum non est. Aut igitur hæc verba philosophus ille non dixit, aut aliâ certè occasione dixit: Mausoleum enim nunquam vidit: quod ab illustratoribus Laërtii nondum opinor observatum est. Verba sunt Joannis/Pearsonii viri undecunque doctis.*

(158) Lambert. Barlaeus, in Luciani Timon. pag. 62.

(159) Id., ibid.

(160) Id., ibid., pag. 63.

(161) Vossius, de Origine et Progressu Idolol., lib. I, cap. I, pag. 5.

(162) Diog. Laërtius, lib. II, num. 10.

simi, in libro de epistolis sancti Ignatii, pag. 9 secundæ partis; quibus ego assentior. Id ipsum observatum à Gilberto Cupero in antiquis numismatibus explicatis, viro elegantissimi ingenii (163).

(M) La constance d'Anaxagoras, à la nouvelle de sa condamnation, et de la mort de ses fils, fut merveilleuse. Il dit sur la première nouvelle : *Il y a long-temps que la nature a prononcé son arrêt autant contre eux (164) que contre moi*; et sur la seconde : *Je savais bien que je les avais engendrés mortels (165)*. Diogène Laërce insinue qu'il les perdit tous, et ajoute que, selon Démétrius Phaléréus, ses fils l'enterrent de leurs propres mains (166). Ce serait une contradiction entre les auteurs : mais on la pourrait lever, si l'on supposait que, depuis qu'il eut témoigné cette constance, il mit au monde d'autres enfans, ou qu'il ne fit cette réponse que sur la nouvelle que l'un de ses fils était mort. Cicéron emploie le nombre singulier : *Quem (Anaxagoram) ferunt nuntiata morte filii, dixisse : « Sciebam me genuisse mortalem (167) »*. Valère Maxime (168), Plutarque (169), et Simplicius (170) emploient le même nombre; mais Élien observe qu'Anaxagoras n'avait que deux fils, et qu'il prononça cette parole en apprenant la mort de tous deux (171). Notez qu'il reçut cette nouvelle en faisant une leçon de philosophie (172).

Mettons ici ce qu'il répondit à ses amis, qui lui demandaient à Lampsaque s'il voulait qu'après sa mort on le fît porter à Clazomène sa patrie : « Cela n'est pas nécessaire, leur dit-il, le chemin des enfers n'est pas plus

long d'un lieu que d'un autre. » *Præclare Anaxagoras, qui quoniam Lampsaeci moreretur, quærentibus amicis vellet in Clazomenas in patriam, si quid ei accidisset, afferri, » Nihil ne cesse est, inquit, undique enim ad inferos tantundem via est (173).* Diogène Laërce suppose qu'il dit cela à quelqu'un qui se fâchait de mourir hors de sa patrie (174). Je me suis souvent étonné que les bons mots des anciens soient rapportés si diversement : j'en ai cherché la raison, et voici ce qui m'a paru de plus vraisemblable. Les lecteurs retiennent mieux le gros et le fond d'un fait que les circonstances : ils veulent donc le rapporter; ils suppléent le mieux qu'ils peuvent ce qu'ils en ont oublié; et comme les goûts sont différens, il arrive que les uns suppléent une chose, les autres une autre. Je ne dis rien des supplémens que l'on fait exprès pour ajuster mieux les choses au sujet qu'on traite. Ce sont des variations artificieuses et de mauvaise foi; je n'en parle pas. Ce que j'ai dit des lecteurs se doit étendre sur toutes sortes de gens. On falsifie encore plus ce que l'on a ouï dire que ce qu'on a lu.

(N) *Il discernait fort bien quelles conditions sont les plus heureuses.* Il croyait que celles qui le paraissent le moins le sont le plus, et qu'il ne fallait pas chercher, parmi le gens riches et environnés d'honneurs, les personnes qui goûtent la félicité; mais parmi ceux qui cultivent un peu de terre, ou qui s'appliquent aux sciences sans ambition. Valère Maxime vous le dira mieux que moi : *Nec parùm prudenter Anaxagoras interroganti cuidam, quisnam esset beatus? « Nemo, inquit, ex his quos tu felicem existimas : sed eum in illo numero reperies, qui à te ex miseris constare creditur. Non erit ille divitiis et honoribus abundans; sed aut exigui ruris, aut non ambitiosæ doctrinæ fidelis ac pertinax cultor, in secessum quàm in fronte beator (175).*

(O) On lui fit une épitaphe très-glorieuse. On alla même jusqu'à lui bâtir

(163) Menag., in Diog. Laërt., pag. 77. col. 2.

(164) C'est-à-dire, contre ses juges.

(165) Diog. Laërtius, lib. II, num. 13.

(166) Idem, ibid.

(167) Cicero, Tuscul. Question., lib. III, cap. 24.

(168) Valer. Maximus, lib. V, in fine.

(169) Plutarchi Consol. ad Apollon., pag. 118; de coh. Iræ, pag. 463; de Tranq. Animi, pag. 474. M. Ménage, in Laërt., lib. II, num. 13, cite comme deux Traité de Plutarque celui de cohibendâ Iræ, et πρὸς ἀπορροίας.

(170) Simplic., in Epicteti Enchirid., cap. XXII.

(171) Elianus, Var. Hist., lib. III, cap. II.

(172) Plut., de Consol. ad Apoll. pag. 118. Elian., Var. Hist., lib. III, cap. II. Stobæus, Serm. CVI.

(173) Cicero, Tuscul. Question., lib. I, cap. 43.

(174) Diog. Laërt., lib. II, num. 11.

(175) Valer. Maxim., lib. VII, cap. II, num. 9, in Extern., pag. 664.

] Élien et Diogène Laërce conservé cette épitaphe ; elle en ces deux vers :

1, πλεῖστον ἀλυσίας ἐπὶ τέμνα
εἶσα
οὐ κόσμου, κείται Ἀναξαγό-
ρας (176).

1 ille est, cui rerum patulere recessus,
1 arcana poli, magnus Anaxagoras.

tant d'énergie dans ce disti-
e dans ces sept vers français ,
a voulu donner un semblable

1, dont tu vois ici la sépulture,
1 le les yeux des aveugles mortels :
1 dans le respect que l'on doit aux
1 morts,
1 du monde entier démontré la struc-
1 ture.

1 par mille écrits se rendit glorieux,
1 rit mesurant et la terre et les cieux,
1 tra l'abîme et perça les nuages (177).

Laërce ne parle point de l'au-
anaxagoras ; c'est Élien qui en
tion (178). Il semble dire qu'on
onsacra deux : l'un , sous le
l'entendement ; l'autre , sous
de la vérité ; mais un fort sa-
tique (179) n'entend pas ainsi
ge : il le fait signifier que l'in-
n de l'autel était selon quel-
s à l'entendement, et selon
à la vérité. Aristote observe
habitans de Lampsaque conti-
à honorer Anaxagoras (180).
mons qu'au temps de saint An-
on faisait encore sonner bien
utorité de ce philosophe : *Quam*
tem) si sensit Anaxagoras,
Deum esse vidit, mentemque
rit, non solum nomen Anaxa-
iod propter litteratam vetusta-
nnes, ut militariter loquar,
res libenter sufflant, nos doc-
ipientes non facit, sed ne ipsa
ejus cognitio, quod id verum
novit (181).

1 n'est pas assuré qu'il ait tenu
dogme de la prédestination.]
1 sa , dit-on , à ce dogme très-

1 og. Laërtius, lib. II, num. 15.

1 illet, Vie de Descartes, tom. II,

1 Eliani Var. Hist., lib. VIII, cap.

1 abnime in hunc locum Eliani.

1 rist. Rhetoric., lib. II, cap. XXIII,

1 15. Epist. XVI, pag. 272.

fortement (182), et le combattit dans
ses ouvrages : mais il n'y a qu'Alexan-
dre d'Aphrodisée qui l'assure ; et il le
fait même d'un air à nous tenir en
suspens , puisqu'il observe qu'Anaxa-
goras réfuta cette doctrine par enga-
gement de dispute, et non par un
choix prémédité, ou primitif. Il avait
besoin de la combattre , pour soute-
nir un autre dogme ; c'est-à-dire ,
qu'ayant compris qu'en ne la combat-
tant point, il ne pourrait pas se bien
défendre contre ceux qui attaqueraient
ce dogme , il écrivit contre le destin.
Alexandre d'Aphrodisée remarque
judicieusement qu'une telle circon-
stance rend douteuse la foi d'Anaxa-
goras. En effet, il y a bien peu de
choses qu'un auteur ne fasse dans la
chaleur de la dispute, pour ôter à ses
adversaires les avantages qu'ils pour-
raient tirer ; ou de son silence, ou de
ses aveux. Il se contredira plutôt, il
affirmera plutôt ce qu'il ne croit pas,
que de souffrir qu'on se serve de ses
propres armes contre lui-même. Quoi
qu'il en soit, voici un passage de
Gabriel Naudé : *Obtulit se tandem*
Alexander ex Aphrodisiade () , fa-*
cemque in his tenebris versanti prætu-
lit, quamquam eo scrupulo injecto,
quod fide dignus Anaxagoras, dum
istud assereret, minimè fuerit, non
quod propositio ejusmodi vera non es-
set, verum quia in alterius opinionis
sua defensionem, quam suscipere co-
gebatur, non autem ex solo determi-
nataque voluntate adversus fatum scri-
bendi, illam protulisset (183). Cet
auteur venait de dire que les moder-
nes, qui assurent qu'Anaxagoras était
contraire à la prédestination, ne ci-
tent aucun ancien qui ait parlé de
cela. Il avait dit aussi que Diogène
Laërce, Cicéron, Galien, Plutarque,
Origène, n'en ont fait nulle mention.

(Q) *Il est le premier philosophe qui*
ait publié des livres.] Diogène Laërce
le dit positivement : *Ἠρώτες δὲ Ἀναξα-*
γόρας καὶ βιβλίον ἐξιδούκι συγγραφής.
(184). *Primus autem Anaxagoras li-*
brum à se scriptum edidit : mais,

(182) *Communi hominum opinioni de fato*
quantum potuit reluctatus est. Naudæus, de
Fato et Vita Termino, pag. 20.

(*) *Lib. de Fato, cap. I, et lib. de Animâ,*
cap. ultim.

(183) *Idem, ibid.*

(184) *Diog. Laërtius, lib. II, num. 11.*

comme il semble se déclarer en un autre lieu pour Phavorin, qui avait dit qu'Alcméon disciple de Pythagoras fut le premier qui écrivit sur la physique (185), il rend fort douteux son témoignage. Clément d'Alexandrie n'a rien décidé : il se contente de dire, que les uns attribuent à Alcméon le premier ouvrage qui ait été publié touchant la nature, et que les autres prétendent qu'Anaxagoras est le premier qui ait donné un livre au public (186). Ces deux opinions seraient fausses, si Thalès avait fait des livres, comme l'assure saint Augustin (187), et si la tradition des Grecs, rapportée par Suidas (188), était vraie; c'est que le philosophe Phérécydes fut le premier qui écrivit des ouvrages. Notez qu'Aristote observe que les écrits d'Anaxagoras sont postérieurs à ceux d'Empédocle, quoique celui-ci fût plus jeune qu'Anaxagoras (189).

(R) *Socrate.... ne fut pas content de la lecture de ses ouvrages : ce fut apparemment sa faute.* Nous allons faire deux choses : l'abrégé de la plainte de Socrate; et puis quelques réflexions.

Ayant su, dit-il (190), qu'on établissait dans un ouvrage d'Anaxagoras, qu'un entendement règle toutes choses, et les produit (191), je fus fort content de cette espèce de cause, et je me figurai qu'il en devait résulter que chaque être avait été conditionné et situé de la manière la plus excellente. J'espérai donc avec une extrême joie de trouver enfin dans ce livre d'Anaxagoras un maître qui m'enseignât les causes de chaque chose, qui m'apprît d'abord si la terre est ronde ou plate, et puis la raison de ce qu'il aurait déterminé; et comme je crus que cette raison aurait pour base l'idée de la plus haute perfection, j'espérai

(185) Diog. Laërtius, lib. VIII, num. 83. Voyez ci-dessus la citation (a) de l'article Alcméon de Croton.

(186) Clem. Alexand. Stromat., lib. II, pag. 308.

(187) Ci-dessus, citation (85).

(188) Suidas in Ἐκαταίος.

(189) Aristot. Metaphys., lib. I, cap. III. Voyez là-dessus le Commentaire de Fonseca, pag. 218.

(190) Plato, in Phædone, pag. 72, et seq.

(191) Ὡς ἄρα νοῦς ἐστὶν ὁ διακοσμοῦν τὰ καὶ πάντων αἰτίας. Mentem omnia exornare, omniumque causam esse. Plato, in Phædone, pag. 72.

qu'il me montrerait que l'état où la terre est le meilleur qu'elle pût être, et que s'il la mettait au centre, il poserait pourquoi cette situation est la meilleure de toutes. Je me fixai à ne rechercher aucune autre espèce de cause, pourvu qu'il m'éclaircît bien cela, et à demander seulement ensuite par rapport aux proportions de vitesse et de révolution, etc., qui se trouvent entre le soleil, la lune et les autres astres, quelle est la meilleure raison pourquoi ces corps, et en qualité d'agens, et en qualité de patients, sont ce qu'ils sont; car je n'eusse jamais pu m'imaginer qu'un philosophe, qui avait dit qu'un entendement conduisait toutes ces choses, alléguerait aucune autre cause que de prouver que l'état où elles se trouvent est le meilleur qu'il puisse être. Je croyais aussi, qu'ayant expliqué par cette sorte de cause la nature particulière de chaque corps, il expliquerait en général leur bien commun. Plein de cette belle espérance, je me portai avec la dernière ardeur à la lecture de ses écrits, afin de connaître bientôt ce qui est très-excellent et ce qui est très-mauvais; mais je trouvai que ce philosophe n'employait point l'intelligence, ni aucune cause de l'arrangement : il ramène toutes choses à l'air, à l'éther, à l'eau et à tels autres sujets impertinens, comme à leur origine (192). C'est comme si quelqu'un, après avoir dit que je fais par l'entendement tout ce que je fais, donnait ensuite la cause de mes actions particulières, à peu près comme ce Socrate est assis, parce que son corps est composé d'os et de nerfs, qui, par les règles de la mécanique, font qu'il peut plier et courber ses membres. Il parle, parce que le mouvement de sa langue agite l'air, et porte son impression jusqu'aux oreilles, etc. Un homme oublierait la vraie cause; à voir que les Athéniens ayant juré qu'il valait mieux qu'ils me condamassent, j'ai trouvé qu'il valait mieux

(192) Ὅρῳ ἄνδρα τῷ μὲν νόῳ οὐδὲν χεῖρον, οὐδὲ τινὰς αἰτίας ἐπαϊτιώμενοι τὸ διακοσμεῖν τὰ πράγματα, αἶρας καὶ αἰθέρας καὶ ὕδατα αἰτιώμενοι καὶ ἄλλα πολλὰ καὶ ἄτοπα. Hominem vero mente nusquam uti, ornatisque rerum causis afferre nullas. Sed aëreas naturas et ethæricasque et talia multa absurda pro rebus causis assignare. Plato, in Phæd., pag. 73.

que je fusse ici assis, et qu'il était plus juste que je subisse la peine qu'ils ont ordonnée. Si quelqu'un m'objecte, que sans mes os et mes nerfs, etc., je ne pourrais pas exécuter ce que je veux, il aura raison; mais s'il prétend que je l'exécute, à cause de mes os et de mes nerfs, etc., et non par le choix de ce qui est le meilleur, moi, qu'il suppose agir par l'entendement, il y a dans son discours une grande absurdité (193).

Vous voyez là bien à découvert le goût de Socrate. Il avait abandonné l'étude de la physique, et s'était appliqué tout entier à la morale : c'est pourquoi il demandait que l'on expliquât toute la nature par des raisons morales, par les idées de l'ordre, par les idées de la perfection. J'oserai bien dire qu'il censurait mal à propos Anaxagoras. Tout philosophe qui a supposé une fois qu'un entendement a mêlé la matière et arrangé les parties de l'univers, n'est plus obligé de recourir à cette cause, quand il s'agit de donner raison de chaque effet de la nature. Il doit expliquer par l'action et la réaction des corps, par les qualités des éléments, par la figure des parties de la matière, etc., la végétation des plantes, les météores, la lumière, la pesanteur, l'opacité, la fluidité, etc. C'est ainsi qu'en usent les philosophes chrétiens, de quelque secte qu'ils soient. Les scolastiques ont un axiome, qu'il ne faut pas qu'un philosophe ait recours à Dieu, *non est philosophi recurrere ad Deum* : ils appellent ce recours l'asile de l'ignorance. Et en effet, que pourriez-vous dire de plus absurde, dans un ouvrage de physique, que ceci, *les pierres sont dures, le feu est chaud, le froid gèle les rivières, parce que Dieu l'a ainsi ordonné*. Les cartésiens même, qui font Dieu, non-seulement le premier moteur, mais aussi le moteur unique, continu et perpétuel de la matière, ne se servent point de ses volontés et de son action, pour expliquer les effets du feu, les propriétés de l'aimant, les couleurs, les saveurs, etc.; ils ne considèrent que les causes secondes, le

mouvement, la figure, la situation des petits corps. De façon que si la remarque de Clément Alexandrin, rapportée ci-dessus (194), n'était fondée que sur le discours de Socrate, elle serait très-injuste. Il faudrait pour la trouver légitime, que nous sussions, non pas qu'Anaxagoras expliquait beaucoup de choses sans faire mention de l'entendement divin, mais qu'il l'excluait nommément et formellement lorsqu'il expliquait une partie des phénomènes de la nature. Peut-être y avait-il dans ses écrits certains endroits, où il disait ce qu'Euripide son disciple a dit depuis : c'est que Dieu se mêle des grandes choses, et laisse faire les petites à la fortune (195) : comme si l'univers était semblable au tribunal des prêteurs, *de minimis non curat prætor*. Nous avons vu ci-dessus (196) que ce philosophe attribuait quelques effets au hasard, quelques autres à la nécessité, etc., et qu'il n'appelait à son aide l'intelligence, que lorsqu'il ne pouvait pas faire voir comment la nécessité avait produit une chose (197). On peut supposer, en général, que son système n'était pas bien débrouillé; qu'il ne l'avait, ni bien aplani, ni bien arrondi; qu'il y avait laissé beaucoup de pièces mal agencées. Aristote nous insinue cela, lorsqu'il parle des physiciens qui ont les premiers reconnu deux causes, la matérielle et l'efficiente. Il les compare à des gens qui n'ont point appris l'art de se battre et qui ne laissent pas de bien blesser assez souvent. Ils le font sans suivre les règles; ces physiciens aussi ne possédaient pas la science de ce qu'ils disaient: Οὔτοι μὲν οὖν.... δεῖν αὐτίαν ἐφίψαντο.... τῆς τεύλης, καὶ τοῦ ὄθεν ἡ κίνησις ἀμυδρῶς μὲν τοι καὶ οὐδὲν σαφῶς, ἀλλ' οἷον ἐν ταῖς μάχαις οἱ ἀγύμναστοι ποιοῦσι. Καὶ γὰρ ἐκεῖνοι περιφερόμενοι, τύπτουσι πολλὰ καλὰς πληγὰς· ἀλλ' οὔτε ἐκεῖνοι ἀπὸ ἐπιστήμης, οὔτε οὔτοι εἰκόσιν εἰδότες

(194) Dans la remarque (E), citation (91).

(195) Τῶν ἄγαν γὰρ ἀπτεται θεὸς, τὰ μικρὰ δ' εἰς τύχην ἀνείσθαι, κατὰ τὸν Εὐριπίδην. *Summa procurat, modò Deus, in qua fortunam minora rejicit, ut ait Euripides*. Plutarch. in *Reipublicæ gerend. Præceptis*, pag. 811, D.

(196) Dans la remarque (E), citation (94) pag. 37.

(197) Ci-dessus, pag. 36, citation (90).

(193) Πολλὰ δὲ καὶ μακρὰ βιβλία εἰν τοῦ λόγου. *Negligens admodum ac supina fuit hæc ejus oratio*. Plato, in *Phædone*, pag. 74, A.

ἀγιν ἃ ἀγνοεῖ (198). *Atqui hi quidam... duas causas attigerunt,.... materiam, et unde motus : obscure tamen, et non clarè : sed quemadmodum inexercitati in prætio faciunt. Etenim illi circumeuntes, egregias plerumque plagas infligunt. Sed nec illi ex scientiâ, nec isti videntur scire quid dicant.* Vous verrez ailleurs (199), qu'il y a des choses qu'Anaxagoras n'a point expliquées, et qu'il eût admises infailliblement, si quelqu'un lui en avait fait l'ouverture; et qu'enfin, en développant ses principes et ses pensées, on étalerait de fort beaux dogmes.

Je ne blâmerais point Socrate d'avoir souhaité une explication de l'univers toute telle qu'il l'indique : car qu'y aurait-il de plus beau, ou de plus curieux, que de savoir distinctement et dans le détail, pourquoi la perfection de la machine du monde a demandé que chaque planète eût la figure, la grandeur, la situation et la vitesse qu'elle a, et ainsi du reste? Mais cette science n'est pas faite pour le genre humain, et l'on était fort injuste de l'attendre d'Anaxagoras. A moins que d'avoir toute l'idée que Dieu a suivie en faisant le monde, on ne pourrait point donner les explications que Socrate souhaitait. Tout ce que les plus grands philosophes peuvent dire là-dessus revient à ceci : que puisque la terre est ronde et située à une telle distance du soleil, cette figure et cette situation étaient requises pour la beauté et la symétrie de l'univers; l'auteur de cette vaste machine ayant une intelligence et une sagesse qui n'a point de bornes. Nous savons par-là en général, que tout va bien dans cette machine et que rien n'y manque; mais si nous entreprenions de faire voir pièce à pièce que tout est au meilleur état qui se puisse, nous en donnerions infailliblement de très-mauvaises raisons. Nous ferions comme un paysan, qui, sans avoir aucune idée d'une horloge, entreprendrait de prouver que la roue, qu'il en verrait par une fente, a dû être de telle épaisseur de telle grandeur, et posée précisément en ce lieu-là, vu que si elle eût été plus

petite, moins épaisse et située en autre lieu, il en serait arrivé de graves inconvénients. Il jugerait de cette machine comme un aveugle des couleurs et sans doute, il raisonnerait pitoyablement. Les philosophes ne sont plus en état de juger de la machine du monde, que ce paysan de juger d'une grosse horloge. Ils n'en connaissent qu'une petite portion, ils ignorent le plan de l'ouvrier, ses vues, ses fins, la relation réciproque de toutes les pièces. Allégués à quelqu'un, que la terre a dû être ronde, afin qu'elle tournât plus facilement sur son axe, il vous répondra qu'il vaudrait mieux qu'elle fût carrée, afin de tourner plus lentement et de nous donner de plus longs jours. Que pourriez-vous répondre de raisonnable, si vous étiez obligé d'articuler les embarras où l'univers tomberait, en cas que Mercure fût plus grand et plus proche de la terre? M. Newton, qui a découvert tant de beautés mathématiques et mécaniques dans les cieux, voudrait-il bien être caution, que si les choses n'étaient point telles qu'il les suppose, ou quant aux grandeurs ou quant aux distances ou quant aux vitesses, l'univers serait un ouvrage irrégulier, mal construit, mal entendu? L'intelligence de Dieu n'est-elle pas infinie? Il a donc les idées d'une infinité de mondes différens les uns des autres, tous beaux, réguliers, mathématiques, au dernier degré. Croyez-vous que d'une terre carrée et plus proche de Saturne, il ne pourrait pas tirer des usages équivalens à ceux qu'il tire de notre terre? Concluons que Socrate n'a point dû s'imaginer qu'Anaxagoras lui prouverait par des raisons, en détail, que l'état présent de chaque chose est le meilleur où elle pût être. Il n'y a que Dieu qui puisse prouver cela de cette façon.

Comment ferions-nous ce que Socrate voulait à l'égard de la machine du monde, nous qui ne le saurions faire à l'égard de la machine d'un animal, après tant de dissections et tant de leçons d'anatomie qui nous ont appris le nombre, la situation, l'usage, etc., de ses principaux organes? Par quelles raisons particulières pourrions-nous prouver que la perfection de l'homme et celle de l'univers demandent que nos yeux, au nombre d'

(198) Aristoteles, *Metaphys.*, lib. I, cap. IV, pag. 646, G.

(199) *Idem*, *ibid.*, cap. VII, pag. 651, C.

soient situés comme ils le sont, six yeux placés autour de la tête, et dans l'univers ? On peut raisonnablement prétendre, qu'afin de donner à l'homme six yeux autour de la tête, sans s'écarter néanmoins des principes généraux de la mécanique, il eût arrangé de telle sorte les autres parties, que le corps de l'homme eût été placé sur un autre plan et fût devenu une autre espèce de machine : mais on ne saurait donner de cela aucune raison particulière; car tout ce que vous pourriez dire serait combattu par des objections aussi vraies que vos preuves. Il faut donc se tenir à cette raison générale, la seule que l'ouvrier est infinie; l'ouvrage est donc tel qu'il doit être. Le philosophe passe; ceux qui veulent y aller se sauvent pas toujours du (200).

Or, nous pouvons prouver par les discours de Socrate, qu'il n'avait été disciple d'Anaxagoras; car, si Socrate eût été, eût-il eu besoin d'appeler à son aide un homme qui lisait les livres d'Anaxagoras, que l'on y établissait un entendement pour la cause de la physique (201)?

Socrate négligea l'astronomie...
Anaxagoras, qui s'y était appliqué, s'égarait beaucoup. On voit plus nettement dans les discours de Socrate là-dessus, je ne puis que répéter un peu au long les paroles de l'historien. « Il estoit d'avis d'employer quelque temps à l'astronomie, afin de pouvoir connoître à quelle heure il est aux estoilles, à quel jour du mois et en quelle partie de l'année on est; pour sçavoir quand il faut relever une sentinelle pendant la nuit, quand il est temps de se mettre sur la mer, pour faire un voyage; et il disoit que l'on pouvoit apprendre facilement le métier de matelots, ou de chasser de nuit. Mais de vouloir pénétrer plus avant, jusqu'à connoître quels astres ne sont pas dans la même déclinaison; de vouloir expliquer tous les différens mouvements des planètes et sçavoir de combien elles sont esloignées de la terre,

voyez les Discours Anatomiques de Lami, médecin de Paris.
Lami, in Phœdon, pag. 72, et c.

» en combien de temps elles font leurs
» révolutions, quelles sont leurs in-
» fluences; c'est de quoy il dissuadoit
» fortement: car ces sciences luy sem-
» bloient entièrement inutiles, non
» pas qu'il en fust ignorant, mais
» parce qu'elles demandent un hom-
» me tout entier, et le divertissent de
» plusieurs autres bonnes occupations.
» En un mot, il ne vouloit point qu'on
» recherchast trop curieusement l'ar-
» tifice admirable avec lequel les
» dieux ont disposé tout l'univers;
» parce que c'est un secret que l'es-
» prit de l'homme ne peut compren-
» dre et que ce n'est pas faire une ac-
» tion agréable aux dieux, que de
» tascher à découvrir ce qu'ils nous
» ont voulu cacher. Il tenoit de plus,
» qu'il y avoit danger de s'esgarer l'es-
» prit dans ces hautes spéculations,
» comme fit Anaxagore, qui se van-
» toit d'y estre fort entendu. Car en-
» seignant que le soleil estoit une
» mesme chose que le feu, il ne son-
» geoit pas que le feu n'éblouit point
» les yeux; mais qu'il est impossible
» de soutenir l'esclat du soleil (202). »

Je ne rapporte point deux autres raisons que l'historien emploie contre ce dogme d'Anaxagoras: elles ne sont pas meilleures que la première, et ne méritent point autant d'attention que l'idée que Socrate se faisait des dieux. Il les croyoit fort jaloux de leurs secrets et fort disposés à se fâcher contre les hommes qui voulaient porter jusqu'à leur curiosité. Voici les expressions de Xénophon: «Ὅλως δὲ τῶν οὐρανίων ἢ ἡμετέρας μηχανᾶται, φροντιστὴν γίγνισθαι ἀπίτρεπτον. Οὕτως γὰρ εὐμετα ἀνθρώποις αὐτὰ ἐνέμαζεν εἶναι, οὔτε χαρίζεσθαι θεῷς δὲ ἡγούμενον τὸν ζῆτοντα ἀεὶ ἐκείνους σαφένισται οὐκ ἐβουλήθησαν (203.) *Ut una omnia complectar, celestium unumquodque quomodo Dii machinentur scrutari dehortabatur. Neque enim hominibus facile esse adinvenire: neque Dii eos facere grata arbitrabatur, qui ea querant quæ ipsi Dii in promptu et manifesta esse noluerunt.* Notez qu'Aristote avait une opinion plus avantageuse de la Divinité: il ne nie pas que si elle était capable de jalousie, elle n'enviât prin-

(202) Xénophon, Choses mémorables de Socrate, liv. IV, pag. 384 et suiv. Je me sers de la traduction de Charpentier.

(203) Xénophon, Ἀπομν., liv. IV, p. 474.

ciatement à l'homme la plus sublime des sciences ; mais il nie ce que les poètes affirmaient de la prétendue envie des dieux. Ses paroles sont très-remarquables : Εἰ δὲ λέγουσι τι οἱ ποιηταί, καὶ πέφυκε φθονεῖν τὸ θεῖον, ἐπὶ τούτου συμβῆναι μάλιστα εἶκος, καὶ δυσυχεῖς εἶναι πάντας τοὺς περὶ τοὺς. ἀλλ' οὔτε τὸ θεῖον φθονερόν· ἐνδεχεται εἶναι, ἀλλὰ κατὰ τὴν παροιμίαν πολλὰ ψεύδονται αἰδοί (204). *Quod si aliquid poëtae dicunt, et in naturam divinam cadit invidia, verisimile est hæc in re id maximè accidere et infelices esse eos omnes qui aliora se quæerunt* (205). *Sed neque Divinitas invida esse potest, multaque, ut est in proverbio, mentiuntur poëtae.*

(T) *Servius et Sidonius Apollinaris ont ignoré les opinions d'Anaxagoras.*] Le premier assure qu'il donnait le feu pour le principe de toutes choses (206) : c'est le confondre avec Héraclite. L'autre prétend que, comme Thalès, il établit l'eau pour le principe de tous les corps, et qu'il joignit à ce principe un entendement. C'est lui ôter la doctrine des *homœoméries*. Elle n'était pas inconnue à Sidonius Apollinaris ; mais il la donne sans raison au philosophe Anaximander. Il lui donne aussi la *πανσπερμία*, c'est-à-dire, que les semences de toutes choses étaient partout : doctrine qui appartenait au philosophe Anaxagoras. Elle appartenait aussi à Démocrite, comme Aristote l'a observé au chapitre IV du III^e. livre de sa Physique :

..... Sed rebus inutile ponit (207)
Principium, dum credit aquis subsistere mundum.

Hujus discipuli versa est sententia, dicens, Principiis propriis semper res quasque creari, Singula qui quosdam fontes decrevit habere Æternum irriguos, ac rerum semine plenos. Hunc etiam sequitur, qui gignere cuncta putabat

Hunc aërem, pariterque Deos sic autumat ortos.

Quartus Anaxagoras Thaletica dogmata servat :

Sed divinum animum sentit, qui fecerit orbem (208).

(204) Aristoteles, *Metaphys.*, lib. I, cap. II, pag. 644, E.

(205) C'est ainsi que Bessarion traduit *περιττοῦς*. Argyropyle traduit, qui hæc superflua quæerunt. Voyez Fonseca sur cet endroit d'Aristote, pag. 130.

(206) Servius in Virgil. *Eclog.* VI, vs. 31.

(207) C'est-à-dire, Thalès.

(208) Sidon. Apollin. *Carm.* XV, vs. 81, pag. 151, 152.

Le docte Savaron n'a pas remarqué ces bévues dans ses notes sur ce poëme de Sidonius Apollinaris.

ANAXANDRIDE, roi de La-cédémone, fils de Léon, est le seul homme de son pays qui ait eu deux femmes à la fois (a). Ce ne fut pas tant sa faute, que celle des éphores, qui voulurent l'obliger à répudier sa femme, à cause qu'elle était stérile, et à se marier à une autre, qui lui donnât des enfans. Comme il aimait fort sa femme (b), il protesta qu'il ne la répudierait point. Les éphores, le voyant ferme là-dessus, lui proposèrent d'épouser une autre femme, sans répudier la première, et lui firent entendre que, s'il ne prenait pas ce parti, il pourrait s'en trouver mal. Il accepta cette seconde proposition ; mais il ne voulut pas loger les deux femmes sous un même toit : il voulut avoir deux logis. La nouvelle épouse accoucha bientôt de Cléomènes : cette bonne fortune d'Anaxandride se répandit jusqu'à sa première femme ; elle devint grosse aussi. Les domestiques * de l'autre reine, fâchés de cela, répandirent cent médisances, et soutinrent que ce n'était qu'une feinte ; et qu'on ne cherchait qu'à tromper le monde par la supposition d'un enfant. Cette médisance fit tant d'impression sur les éphores, que, lorsque le terme d'accoucher approcha,

(a) Pausan., lib. III, pag. 84.

(b) Elle était fille de la sœur d'Anaxandride.

* Joly, d'après les Jugemens sur quelques ouvrages nouveaux, dit que cette expression de domestiques est une traduction impropre du grec ou du latin, et qu'il fallait dire les parens.

nèrent des gardes à la c), pour être assurés du e ne fut nullement une : la dame accoucha d'un , que l'on nomma Do- . Quelque temps après , coucha de deux jumeaux ; un fut ce brave roi Léo- qui périt si glorieuse- au passage des Thermo- et l'autre eut nom Cléom- (d). Le fils de la seconde : n'avait presque pas le commun : Dorieus , au con- surpassait en toutes cho- personnes de son âge ; oins on rejeta ses pré- is , qui étaient que l'on ins d'égard au droit d'aî- qu'au mérite. Cléomènes , tant son indignité, suc- la couronne (e) : les lois s le voulaient ainsi , et on serva. Anaxandride fut vorisé de la fortune que ses prédécesseurs à l'égard géates ; car les Lacédém- commencèrent à les vain- is son règne (f), c'est-à- environ la 60^e. olym- A). Plutarque nous a laissé cueil des apophthègmes andride parmi ceux des moniens. Le Supplément réri est ici tout plein de (B).

pourrait traduire le grec d'Hé- rodotus : qu'ils furent eux-mêmes les rs ou les gardes de la reine.

ius , dit Joly d'après les Jugemens ; une faute. Ce mot n'a que trois syl- labes.

en a qui disent que Léonidas et otus naquirent de deux grossesses.

Herodoti, lib. V, cap. XXXIX et Voyez aussi Pausanias, lib. III,

ausan., ibid. Herod., libr. I, cap.

(A) *Les Lacédémoniens commen- cèrent à vaincre les Tégéates sous son rè- gne, c'est-à-dire, environ la 60^e. olym- piade.*] Les historiens observent que les Tégéates ne furent vaincus par les Lacédémoniens qu'après que ceux-ci eurent transporté dans leur ville les os d'Oreste qui étaient enterrés à Tégée. Cette translation se fit en la 58^e. olym- piade : *Priscorum autem testantur mo- lem etiam Orestis suprema, cujus ossa olympiade quinquagesima et octava Tegeæ inventa à Spartanis oraculo monitis discimus implere longitudi- nem cubitorum septem* (1). On sait d'ailleurs que Cléomènes, fils et suc- cesseur d'Anaxandride, fut exhorté à faire la guerre à Polycrate, tyran de Samos (2), qui mourut misérable- ment la seconde année de la 64^e. olympiade (3). Je ne remarque pas que Cléomènes régnait depuis assez long-temps, lorsque les descendans de Pisistrate furent obligés de sortir d'Athènes : ce qui arriva environ la 67^e. olympiade (4). M. Moréri ne devait pas dire : *qu'on ne sait pas bien le temps auquel Anaxandride a vécu* ; ni que les Éphores l'oblige- rent de répudier sa première femme ; ni que le fils aîné de cette première femme s'appelait *Dorcée*. Il fallait le nommer *Dorieüs*, ou *Doriée*. Je ne dis rien de ses fautes d'omission, quoiqu'elles ne soient pas petites. Je ne dois point passer sous silence qu'il est malaisé d'accorder Solin avec Hérodote à l'égard de la chrono- logie. Solin met la translation des os d'Oreste à la 58^e. olympiade. Mais, selon Hérodote (5), les Lacédém- oniens avaient déjà remporté plu- sieurs avantages sur ceux de Tégée de- puis cette translation, lorsque Crésus rechercha leur amitié. Or, il la re- chercha avant que de faire la guerre à Cyrus ; et son expédition contre Cyrus tombe sur la fin de la 56^e. olym- piade (6) : comment donc accor- derait-on la chronologie de Solin avec celle d'Hérodote ? Quoi qu'il en soit, M. Moréri ne devait pas dire qu'on ne sait pas le temps auquel

(1) Solinus, cap. I, pag. 9.

(2) Plutarch. in Apophth., pag. 223, C.

(3) Calvisius, ad ann. mundi 3428.

(4) Idem, ad ann. mundi 3440.

(5) Lib. I, cap. LXXIII et LXIX.

(6) Vide Calvisium ad ann. mundi 3398.

Anaxandride a régné; car ne lit-on pas dans Hérodote qu'il régna au temps de Crésus (7) ?

(B) *Le Supplément de Moréri est ici tout plein de bérues.* Ajoutons aux trois fautes de Moréri, que nous venons d'indiquer, celles de son continuateur. En premier lieu, il n'est pas vrai qu'Anaxandride fût fils d'Eurycrate II : il était son petit-fils (8), et fils de Léon. En deuxième lieu, il n'est pas vrai qu'Anaxandride prit la ville de Tégée, avant que les os d'Oreste en eussent été tirés. Ce ne fut qu'après cette translation, que la fortune cessa de favoriser les Tégéates : comment donc se pourrait-il faire que leur ville capitale eût été prise avant que les os d'Oreste en eussent été transportés ? La prise de la ville capitale n'est-elle pas la ruine entière de cette sorte de petites républiques ? En troisième lieu, il n'est pas vrai que Glycas (9) entra dans Tégée à la suite du victorieux Anaxandride; il y alla comme l'on va en temps de paix aux villes de ses voisins. En quatrième lieu, ce ne fut point lui qui trouva le tombeau d'Oreste, et qui en retira les os : il rapporta seulement, lorsqu'il fut de retour à Lacédémone, qu'il croyait que le sépulcre d'Oreste était chez un forgeron de Tégée. Ce forgeron lui avait conté, qu'en faisant un puits à la cour de sa maison, il avait trouvé un tombeau de sept cou-
dées, et reconnu, en l'ouvrant, que celui pour lequel on l'avait fait avait été de cette taille. Lychas conclut que c'était le tombeau d'Oreste, parce que l'oracle avait dit qu'on le trouverait à Tégée, dans un lieu où deux vents étaient chassés avec impétuosité, et où se voyait l'image d'un combat, et plaie sur plaie. Il appliqua ces choses aux soufflets, au marteau, et à l'enclume du forgeron. Il ne fit que tirer cette conjecture, et la communiquer à ses supérieurs, qui, sur cela, bannirent un criminel. Celui-ci se retira à Tégée, et prit à louage du forgeron l'endroit où le tombeau de sept cou-
dées avait été découvert. Il en tira les

os d'Oreste, et les transporta à Lacédémone. En cinquième lieu, il est faux que l'oracle eût dit que, pour faire translation, il fallait éloigner les vents, le frappeur, et le frappé de la peste et la ruine des hommes. Hérodote, cité dans le Supplément, ne dit point cela. En sixième lieu, il ne faut pas éloigner toutes ces choses, afin de trouver le tombeau d'Oreste; car il n'était pas sous la forge, mais dans une cour, où l'on avait voulu faire des puits. En septième lieu, la guerre cessa point dès que les os de ce prince furent été inhumés à Lacédémone. Hérodote dit seulement que depuis ce temps les Lacédémoniens eurent l'avantage dans toutes les guerres qu'ils eurent avec les habitans de Tégée : *Ἀπὸ τούτου τοῦ χρόνου ὅπως ἐκτελέσθησαν ἅπαντα, πολλὰ κατεπέρτεροι τῷ πάλαι ἐγίνοντο οἱ Λακεδαιμόνιοι.* Quo ex tempore Lacædæmonii quoties cum Tegæis congressi sunt, superiores extiterunt (10). En huitième lieu, il n'est donc pas vrai que ceux-ci furent tout aussitôt soumis aux Lacédémoniens, après avoir été inhumés à Lacédémone. Et finalement, enfin, Plutarque n'a rien fait d'être cité; car il ne dit rien de ce que porte l'article.

(10) Herod., lib. I, cap. LXVIII.

ANAXANDRIDE, poète comique, natif de Camire (a) dans l'île de Rhodes, florissant environ la 101^e. olympiade (b). Il fut le premier, selon Suidas, qui amena sur la scène les aventures d'amour, et les disgrâces qui arrivent aux filles quand elles se laissent ôter leur virginité. Je croirais sans peine qu'on le tendit jusqu'à la 100^e. olympiade à introduire des rôles aussi difficiles à soutenir et à ménager que le sont ceux de semblables filles sur le théâtre; mais je n'en saurais croire qu'on ait diffi-

(7) Herod., lib. I, cap. LXVII.

(8) Pausan., lib. III, pag. 83.

(9) Il fallait dire Lychas, comme auparavant. [Les Jugemens sur quelques ouvrages nouveaux disent à leur tour qu'il fallait écrire Lychas.]

(a) Πρῶτος ἔρωτας καὶ παρθένων φθισύγαιον. Primus amores, et stuprum, introduxit in scenam. Suidas.

le temps-là à mêler l'ans les comédies. Anaxandride avait un homme de belle et de bonne mine : il avait grand soin de ses cheveux, et se coiffait magnifiquement ; il portait une robe de pourpre à frange d'or (b). Cet équipage ne convenait nullement son poète. Il

exagérait tellement la pompe, pour qu'il devait lire un jour dans Athènes, il se renvoya au lieu de l'assignation, et récita une partie de sa comédie à cheval. Ces manières étaient vraisemblables ce qu'on lui reprochait : c'est qu'il se dépitait extrêmement lorsque ses comédies ne remportaient pas la

(c). Il ne faisait pas comme les autres personnes de son état : il ne retouchait rien, et ne corrigeait point ses vers, afin de les faire entrer dans une autre fois sous une autre forme ; il les envoyait tels, chez les *Francæurs* de la ville, *le poivre et la can-* (d). Cette humeur bourrue ne contre les spectateurs plusieurs belles comédies qu'il avait faites. Il faut pour se venger de son dépit ait assez souf- fré à la tendresse paternelle, puisqu'il ne vainquit que (e), et que l'on trouve plus de vingt de ses comédies (voyez dans les remarques la réflexion d'Athénée (C) :

Chamæleon Heracleotes, lib. VI, de Comediis, apud Athen., lib. IX, pag. 374. οὐ γὰρ μὴ νικῶν λαμβάνων ἴδμεν ὡς ὁ βέλαντον κατατρίβειν. *Victus adeo dabat, ut ex iis thuris inven-* Cham. Heracleotes, lib. VI, de Comediis, apud Athen., lib. IX, pag.

voyez la 1^{re}. Épître de Boileau.

il en avait composé soixante-cinq (f). Les Athéniens le condamnèrent à mourir de faim, parce qu'il avait censuré leur gouvernement (D). Le poète comique Alexandride n'est peut-être qu'une faute de copiste (E) : on pourrait donc peut-être substituer notre Anaxandride partout où l'on rencontre celui-là.

(f) *Idem.*

(A) *Natif de Camire* (1).] Suidas le dit comme Chamæléon ; mais il fait entendre que ce n'était point le sentiment de tous les auteurs. Il y avait partage : les uns voulaient qu'Anaxandride fût Colophonien, et les autres qu'il fût Rhodien.

(B) *Il florissait environ la 101^e. olympiade.*] L'auteur anonyme des olympiades s'accorde en cela avec Suidas ; et comme ce dernier remarque qu'Anaxandride assista aux jeux de Philippe roi de Macédoine, il nous donne un fait qui établit cet âge d'Anaxandride. On sait d'ailleurs que ce poète maltraita Platon (2), et que quelques-unes de ses comédies ont été citées par Aristote (3). Il faut donc qu'il ait vécu au temps que Suidas a marqué.

(C) *Voyez dans les remarques la réflexion d'Athénée sur le nombre de ses comédies.*] Ayant cité un vers du Térée d'Anaxandride (4), pièce qu'on n'estimait pas beaucoup, il prend occasion de rapporter ce que j'ai cité de Chamæléon, après quoi il demande, avec quelque sorte d'étonnement, d'où est venu que le Térée et d'autres semblables pièces du même auteur, qui n'avaient pas remporté l'honneur du triomphe, se sont conservées. Il aurait pu trouver la solution de cette difficulté dans les paroles mêmes de Chamæléon. Elles insinuent clairement qu'Anaxandride ne fit éclater contre ses pièces le dépit qu'il conce-

(1) Cham. Heracleot., lib. VI, de Comediis, apud Athen., lib. IX, pag. 374.

(2) Diog. Laërt. in Platone, lib. III, num. 26, edit. 1692.

(3) Aristot. Rhetor., lib. III, cap. XII.

(4) Athen., lib. IX, pag. 373.

vait du jugement des spectateurs, que lorsqu'il fut vieux. Il avait donc laissé vivre plusieurs de ses comédies vaincues, pendant que les cheveux gris ne l'avaient pas encore jeté dans l'humeur chagrine. Πολλά ἔχοντα καμψὺς τῶν δραμάτων ἡφάνις, δυσκολαίαν τοῖς θεαταῖς διὰ τὸ γῆρας (5). *Spectatoribus iratus ob semlem morositatem elegantes multas fabulas à medio sustulit.*

(D) *Les Athéniens le condamnèrent à la mort, parce qu'il avait censuré leur gouvernement.*] Il s'était servi de ce vers dans l'une de ses comédies :

Ἡ πόλις ἰούλειθ ἢ νόμων οὐδὲν μέλει :

c'est-à-dire :

La ville le voulait ainsi; elle qui ne tient nul compte des lois.

Il n'avait fait que changer un mot à ces paroles d'Euripide :

Ἡ φύσις ἰούλειθ ἢ νόμων οὐδὲν μέλει (6).

La nature, qui n'écoute point les lois, le voulait ainsi.

Voyez Eustratius sur le chapitre X^e. du VI^e. et du VII^e. livre de la Morale d'Aristote. On prétend qu'Ovide a parlé de ce supplice d'Anaxandride, quand il a dit dans son poème contre Ibis, v. 523,

*Utque parum stabili qui carmina lassit
Athenas,*

Invisus perous deficiente cibo.

(E) *Le poète comique Alexandride n'est peut-être qu'une faute de copiste, etc.*] C'est le sentiment de Casaubon (7). Il se fonde sur ce que Suidas ne fait aucune mention d'Anaxandride, et sur ce que la même pièce (8) qui est attribuée à Alexandride dans le XI^e. livre d'Athénée (9), est citée sous le nom d'Anaxandride dans le XIV^e. livre (10). Casaubon ajoute une troisième raison. Pollux, au chapitre VI du livre IX, cite l'*Anchise* d'Anaxandride : or, il est certain qu'Anaxandride avait fait une

pièce de ce nom : Athénée la cite au chapitre XVIII du VI^e. livre (11). Meursius est entièrement de l'avis de Casaubon. Il veut que les deux ou trois pièces de théâtre, qui sont données d'Anaxandride dans les éditions d'Athénée, soient d'Anaxandride. Il veut que l'on donne à ce dernier l'*Hélène* (12) et le *Pisandre* (13), qui paraissent dans Suidas, sous le nom d'Anaxandride. Voyez la page 87 de son traité de l'île de Rhodes. Vossius embrasse le même sentiment (14). Sur ce pied-là, qui est assez vraisemblable, on aurait les citations d'une trentaine de pièces d'Anaxandride. Son *Thésée*, cité par Diogène Laërce (15), a été inconnu à Meursius. On est dans une semblable confusion à l'égard d'un ANAXANDRIDE de Delphes. Le scoliaste d'Euripide l'a cité (16), *Ἀναξανδρίδης ὁ Δελφός*, touchant la peine qui fut imposée à Apollon de servir à gages Admèteus, pour avoir tué le serpent Python. Plutarque le cite (17), *Ἀναξανδρίδης ὁ Δελφός*, touchant les sommes d'argent que Lysandre mit en dépôt au temple de Delphes. Il cite ailleurs (18) un Anaxandride touchant les temps où la prêtresse de Delphes rendait les oracles. Au commencement, elle ne les rendait qu'une fois l'an : long-temps après, elle les rendait une fois le mois. Il est très-probable qu'en ces deux endroits, Plutarque a cité le même auteur, et que cet auteur n'est point différent de celui du scoliaste d'Euripide. La question est de savoir si son nom est Alexandride ou Anaxandride. Vossius ne sait qu'en penser (19). Il faut, sans doute, attribuer à ce même Anaxandride l'ouvrage dont il est parlé dans le recueil de proverbes publié par André Schott sur le manuscrit du Vatican. L'ouvrage, dont ce recueil fait mention, a pour sujet les sacrilèges commis au temple de Delphes : *Περὶ τῶν βυλνθίντων ἐν Δελφοῖς ἀναθιμάτων*, de *Anathematis quæ sacrilegio Delphis fuere sub-*

(11) Pag. 263.

(12) Suidas, in Ἀλέλτερος.

(13) Idem, in Ἀριστοφάνους.

(14) Vossius, de Poët. græcis, pag. 49.

(15) Diog. Laërt., lib. III, num. 26.

(16) In Alcestid. initio.

(17) Plutarchus, in Lysandro, pag. 443.

(18) Plat., in Quest. Romanis, pag. 292.

(19) Vossius, de Histor. græcis, pag. 502.

(5) Id., ibid. pag. 374.

(6) Euripid., v. 295, inter incerta, in edit. Bernensii.

(7) Casaub., in Athen., lib. VI, cap. XVIII, pag. 455.

(8) *Ἰνάλειε Μελέτωτος.*

(9) Cap. II, pag. 460.

(10) Cap. XX, pag. 654.

avait été composé par un poète qui s'appelait Anaxandride. On a inventé une histoire qui a donné lieu à ce proverbe grec, Ἀκρόν λάβει, καὶ μέσῳ, prenez le haut, et vous aurez le milieu. Consultez Vossius, à la fin de ses historiens grecs.

ANCHISE, prince troyen, fils de Dardanus, et fils de Calpurne, plut si fort à Vénus, qu'elle s'apparut à lui sous la forme d'une belle nymphe, pour lui déclarer son amour. Elle lui fit connaître son destin la contraignait à s'offrir en mariage : elle lui dit qu'il la trouverait bien, et le conjura de la protéger par sa parenté, afin qu'on ne rompât bientôt le contrat. Anchise répondit en fort galant que, puisqu'elle n'était qu'une déesse, rien n'était capable de l'empêcher de jouir de son amour (c). Il fut pris en elle ; on se mit au lit, etc. Le soir, Anchise s'endormit ; au réveil, il s'aperçut qu'il couché avec une déesse. Il crut de ne vivre pas longtemps après un tel coup (A) ; mais Vénus le rassura ; et lui dit qu'il aurait un fils de lui, qui ressemblerait à Énée ; qu'elle ferait mourir cet enfant par les dents des bois, jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans ; et qu'alors, elle le remettrait entre les mains de la déesse. Elle le prévint qu'il prît bien garde de vanter jamais d'avoir eu la faveur de Vénus, et que, si elle arrivait de manquer de

discretion, il serait foudroyé de Jupiter (d). On prétend qu'Anchise n'eut pas la force de se taire sur cette bonne fortune (B), et qu'un jour, en buvant avec ses amis, ce secret lui échappa. La menace de Vénus eut son effet : il fut frappé d'un coup de foudre ; mais il n'en mourut pas (C). Les uns disent qu'il en perdit seulement la vue (D), les autres prétendent que la plaie ne se put jamais fermer (E). Il vécut, dit-on, jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, et fut enterré sur le mont Ida (F), où son tombeau fut honoré par les bergers. Cette opinion est fort différente de celle de Virgile : car, selon ce poète, la nuit que Troie fut prise, Énée chargea son père sur ses épaules (G), et le mit en lieu de sûreté ; et ce bon vieillard ne mourut que quand les Troyens, qui se joignirent à Énée, furent parvenus en Sicile, après une infinité de fatigues. Cette tendresse d'Énée pour son père, et le soin qu'il prit de sauver les dieux Pénates, sont le fondement du caractère qui le distingue des autres héros. Ce caractère consiste dans la piété (e). Il y en a qui disent qu'Anchise vécut jusqu'à ce que son fils fût arrivé en Italie, cette terre de promesse, que les destinées lui avaient ordonné d'aller chercher au travers de mille périls (f). Caton, Denys d'Halicarnasse, et Strabon, embrassent ce sentiment (g). Au reste,

Virg. Illiados, lib. XX, vs. 239.

ἐπιτάτην φιλότιμος. Imperitam vestram. Homerus, in Hymno Veneri, lib. 133.

ὅτι σὺ Φιλότιμι μὴ γῆναι αὐτίκα νῦν. Et ubi in amore miscras statim nunc. in Hymno Veneri.

(d) Idem, ibid.

(e) Virgile lui donne souvent l'épithète de Pius Æneas.

(f) Voyez, entre autres passages, le 1^{er} livre de l'Énéide, vers 205 et 258.

(g) Voyez la remarque (F) à la fin.

L'amour de Vénus pour Anchise ne fut point une passion passagère : le premier accouchement ne la guérit pas ; elle donna un second fils à Anchise, comme le remarque Apollodore dans le III^e. livre de sa Bibliothèque.

(A) *Il eut peur de ne vivre pas longtemps, après avoir couché avec Vénus.*] C'était une tradition, en ce temps-là, que les mortels qui couchaient avec des déesses n'étaient pas de longue vie. C'est pourquoi Anchise, ayant connu son aventure, supplia Vénus d'avoir compassion de lui :

Ἀλλὰ σὺ πρὸς ζῆνός γονάξωμαι κηρύχῳ
Μά μιν ζῶντ' ἀμεινυμένον ἐν ἀνθρώποισιν
ἰάσθης

Ναίων· ἀλλ' ἐλέειμ' ἐπὶ σὺ βιοθάλαμος
ἀνὴρ

Γίγνεται, ὅτι θεαῖς ἰονάξεται ἀθανά-
τησι (1).

*Verum te per Jovem oro Ægidiferum,
Ne me viventem debilem inter homines sinas
Habitare, verum miserare, quoniam non lon-
gurus*

*Vir est quisquis cum deabus concumbit
immortalibus.*

Il semble d'abord que cette pensée des anciens ne pouvait avoir aucun fondement ; car cette union intime d'un homme mortel avec les natures immortelles, ce mélange, cette confusion de principes, devait passer pour un germe d'immortalité, et non pas pour une cause de courte vie. Aussi voyons-nous que la cabale la plus raffinée a enseigné que les habitans des élémens réparent le malheur de leur destinée, qui les assujettit à rentrer dans le néant ; qu'ils le réparent, dis-je, par l'alliance qu'ils peuvent contracter avec l'homme..... Ainsi une nymphe ou une sylphide devient immortelle et capable de la béatitude à laquelle nous aspirons quand elle est assez heureuse pour se marier à un sage ; et un gnome ou un sylphe cesse d'être mortel du moment qu'il épouse une de nos filles (2). Mais si nous examinons la chose par toutes ses faces, nous trouverons une raison spécieuse de la crainte qu'eut Anchise, et de la maxime qu'il alléguait. Les dieux, selon les

idées des païens, étaient jaloux de leur supériorité, et donnaient l'ordre que l'homme n'oubliât point son infériorité. Ils le devaient donc se garder de la jouissance des déesses, pour ne pas faire comprendre que ce mortel n'était pas pour lui. Ils devaient lui inspirer la peur d'un châtimement exemplaire, qu'est celui d'une mort précoce, cas qu'il goûtât d'un plaisir de sa nature, qu'ils se voulaient réserver. Ils devaient non-seulement faire peur aux hommes qui auraient l'audace d'entreprendre de tenter une déesse, mais aussi à tout mortel qui succomberait aux séductions d'amour que lui feraient les déesses ; et lors même qu'il serait persuadé que ce n'étaient que des chimères. Ne voyons-nous pas que les hommes humains condamnent au dernier supplice les valets qui couchent avec la femme ou avec la fille de leur maître ? Ils ont beau dire pour leur excuse qu'ils ont long-temps résisté à la sollicitation, et qu'on leur a fait beaucoup d'avances, et même tant de mal qu'enfin ils n'ont pu se garantir de ce piège, la justice ne laisse pas de les livrer au bourreau, en supposant même que leur excuse est un fait certain et indubitable. Les gazettes ont appris, depuis peu de jours, que l'on a pendu à Paris un valet pour un tel cas. Et comme le public demande, en ces rencontres, que la rigueur s'étende au delà de la justice, par l'iniquité exercée contre un valet (4) est moins un mal, peut-être même, que l'utilité publique qui en résulte n'est un bien. Je ne crois pas que des juges, animés d'un zèle sévère pour la conservation de la pureté dans les familles, s'arrêtent à l'apologie d'un laquais, pour excuser ce que la fille ou la femme du maître a fait en se laissant séduire, déguisée en servante, le sera-t-elle trouver, etc. Il est utile que les valets n'aient nulle grâce à se faire, non pas même dans l'ignorance, mais fait ; car cela est propre à les tenir mieux en garde, et à ne leur faire voir qu'avec horreur le plaisir de se laisser séduire, au lieu de l'avantage d'être aimés. Cela peut servir de précaution contre les séductions, contre les menaces,

(1) Homer., in Hymno Veneris, vs. 188.

(2) Voyez le Comte de Gabalis, pag. 54.

(3) On écrit ceci au mois de juillet.

(4) Voyez Tacit. Ann., l. XXV,

un déguisement. S'ils se pro-
l'impunité, en cas d'une
travestie, ils l'espéreraient
ne simple séduction; et, s'ils
d'échapper, en alléguant vé-
nt qu'on les avait sollicités,
nt bientôt l'audace de solli-
r peu qu'ils vissent des dis-
à réussir. Il faut donc les te-
ainte le plus qu'il est posai-
qui ne compte point sur leur
, n'a pas toutes les ressour-
saires. Or, comme on se fi-
sans le paganisme, que les
du plus haut rang sont plus
is des dieux qu'un laquais
dessous d'un grand seigneur,
t pas s'étonner que l'on ait
e la jurisprudence céleste ex-
schise à un châtement, quoi-
it joui de Vénus qu'en la pre-
ir une femme.

n prétend qu'il n'eut pas la
se taire sur sa bonne fortune
menace avait été pourtant bien
:

ον ἐξείπης καὶ ἐπιδύξαι ἄφρονι
μαῖ,
ντιτιμυῖναι εὐσεφάγῳ Κυθερίῳ,
ε χολωσάμενος βάλει πολέοντι
πραυνῶ (5).

rem declaraveris, et te jactaveris
nenti animo
re mixtum esse cum bene coronatū
phered,
iratus feriet ardenti fulmine.

enture est un portrait que l'on
uvent. Les dames de la plus
olée, qui deviennent amou-
e leurs inférieurs, sont obli-
faire toutes les avances. Elles
un grand secret, et menacent
terriblement l'indiscrétion;
dant le favori ne laisse pas,
e vin lui a un peu échauffé la
e jaser plus qu'il ne faut. Il
ne quelquefois si vain qu'il
op sans avoir bu. Rapportons
rités sur l'indiscrétion d'An-
fulminatus est Anchises, quia
Venero concubuisse jactabat.
que dit Servius (6); et voici
dit Hygin: *Venus Anchisam*
si (7) filium amasse, et cum

ser., in Hymno Vener. sub fin. vs. 287.
vius, in Æneid., lib. II, vs. 649.

in eût mieux fait de lui donner Capys
, et non pas Assaracus, qui était le
capys.

eo concubuisse dicitur: procreavit Æ-
neam, eique præcepit ne id apud ho-
mines enuntiaret. Quod Anchises in-
ter sodales per vinum est elocutus. Ob
id à Jove fulmine est iectus (8).

(C) *Jupiter le foudroya; mais il*
n'en mourut pas.] Vénus ayant su
qu'Anchise s'était vanté des faveurs
qu'il avait obtenues d'elle, en fit ses
plaintes à Jupiter, et obtint qu'il se-
rait foudroyé; mais comme elle ne
voulait point le perdre, et qu'elle
n'espéra pas qu'il pût réchapper d'un
coup de foudre, elle eut soin de dé-
tourner le coup: *Cum inter æquales*
exultaret Anchises gloriatus traditur
de concubitu Veneris, quod cum Jovi
Venus quæsta esset amernit ut in An-
chisem fulmina mitterentur. Sed Ve-
nus eum cum fulmine posse vidisset in-
terim, miserata juvenem in aliam
partem detorsit. Anchises tamen af-
flatus igne cœlesti semper debilis vixit
(9). Voilà encore un original dont il
se fait des copies dans tous les siècles.
On se met en colère contre un galant
indiscret: on est bien aise de lui faire
sentir sa faute; mais on ne pousse pas
les choses trop loin: on donne lieu
au retour.

(D) *Il en perdit seulement la vue.]*
C'est de Servius que l'on apprend qu'une
exhalaison foudroyante aveugla
Anchise, parce qu'il s'était vanté des
faveurs que Vénus lui avait accor-
dées: *Quod cum jactaret Anchises*
afflatus est fulmine, oculoque pri-
vatus est (10). Le singulier *oculo* ne
doit pas faire penser qu'il devint seu-
lement borgne; car Servius, en un
autre endroit (11), se sert de l'auto-
rité de Théocrite pour nous appren-
dre que ce fut un véritable aveugle-
ment.

(E) *Sa plaie ne se put jamais fer-*
mer.] Il ne se plaint dans Virgile que
d'une grande débilité que le coup de
foudre lui avait causée:

Jam pridem invisus divi et inutilis annos
Demoror, ex quo me divum pater atque homi-
num rex
Fulminis adflavit remis, et contigit igni (12).

(8) Hygin, cap. XCIV.

(9) Servius, in Æneid., lib. II, vs. 649.

(10) Servius sur ces deux vers du 1^{er} livre
de l'Énéide:

Tunc, ille Æneas, quem Dardanio Anchisæ
Alma Venus Phrigii genuit Simoëntis ad undam?
vs. 617.

(11) In Æneid., lib. II, vs. 637.

(12) Virgil., Æneid., lib. II, v. 647.

Je m'étonne que Scarron, qui a fait connaître, dans sa paraphrase burlesque de cet endroit de Virgile, qu'il n'ignorait pas la raison de cette disgrâce, ait usé d'une si grande retenue; il me semble que la matière était propre à devenir bien risible entre ses mains. Quoi qu'il en soit, voici sa version :

*Vieil, cassé, mal propre à la guerre,
Je ne sers de rien sur la terre.
Spectre, qui n'ai plus que la voix,
J'y suis un inutile poids.
Depuis le temps que de son foudre
Jupin me voulut mettre en poudre;
Depuis le temps qu'il m'effraya,
Ce grand Dieu qui me giboya,
Par une vengeance secrète;
Mais je suis personne discrète,
Je n'en dirai point le sujet :
Suffit que j'aurais eu mon fait,
Sans Vénus qui sauva ma vie.
J'ai depuis eu cent fois envie
De m'aller pendre un beau matin,
Et finir mon chien de destin.*

Si nous comparons ensemble un passage de Plutarque et un passage de Denys d'Halicarnasse, nous prouverons que le coup de foudre fit une plaie qui ne se ferma jamais. Plutarque dit quelque part (13) que si, d'un côté, le musc rend de bonne odeur les habits les plus déchirés, de l'autre, le pus d'un ulcère empuantit les étoffes les plus précieuses (14). Voilà sa pensée; mais, au lieu que je le fais parler en général, il s'attache à l'exemple particulier d'Anchise. *De dessous le riche et précieux habillement du duc Anchise*, dit-il, selon la version d'Amiot, *il sortait une boue de bien mauvaise odeur, ainsi que le dit le poète :*

*Son vestement, qui de fin lin estoit,
Boue d'odeur puante dégouttoit.*

Méziriac traduit ainsi, *l'ulcère d'Anchise jetoit une boue puante,*

*Qui suppurant, sans cesse dégouttoit.
Sur son habit, qui de fin lin estoit (15).*

L'original porte,

*Τοῦ δὲ Ἀγκίσσου τὸ ῥάκος ἰχῶρα πονη-
ρὸν ἐξεδίδου,
Μοτοῦ κατασάζοντα βύσσινον φάρος.*

Or, comme, selon l'usage le plus com-

mun, *ῥάκος* signifie des baillon lambeaux, il n'y a nulle apparence qu'il faille laisser un tel mot dans le texte grec; c'est pourquoi un critique met *ἰλκος*, *plaie*, au lieu de *ῥάκος* (16). Les traducteurs n'ont pas ignoré que Plutarque porte les paroles de quelque poète; mais ce n'est pas assez: il faut de plus, de quel poète sont ces paroles. Méziriac nous l'apprend: il les a trouvées dans Denys d'Halicarnasse (18), qui rapporte de Sophocle, dont le troisième vers même que Plutarque cite :

*Νῦν δ' ἐν πύλαισιν Αἰνείας ὁ τῆς
Πάρις ἐπ' ὤμων πατέρ' ἔχων,
νίου*

*Μοτοῦ κατασάζοντα βύσσινον
Je vois des-jà le fils de Cythérée,
Le bon Ænée, aux portes d'Ilion
Dessus son dos portant son père A
Qui du grand coup de foudre qu'
Garde la playe encore distillante
Sur le fin lin dont il est revestu.*

Méziriac, qui est l'auteur de ce français, a corrigé une faute au commencement du troisième vers de Sophocle: au lieu de *νίου*, qui dans toutes les éditions de Denys d'Halicarnasse, il a mis *μοτοῦ*. Il n'y a rien là qui ne soit selon les règles de la critique: la comparaison de ces deux auteurs, qui ont cité en divers endroits un même passage, fait souvent voir la véritable leçon. Sylbu qui a revu la version latine de Denys d'Halicarnasse, faite par Sigi Gelenius, a laissé en mauvaise correction ce qui concerne le troisième vers de Sophocle. Voici la traduction de ces trois vers :

*Nunc in portâ est Æneas Deû fili
Humeris bajulans patrem fulminat
Terga amictum fluxâ veste byssinâ*

On n'y trouve point cette plaie qui suppure, et l'on y voit Anchise porté au dos; c'est-à-dire, qu'on n'y voit pas ce que Sophocle y avait mis. Si les anciens écrivains revenaient au monde, ils seraient bien étonnés de voir dans leurs livres tant de fautes auxquelles ils ne songèrent ja-

(13) Plutarch. de Vitio et Virtute, *Oper. Mor.* pag. 100.

(14) Je ne m'attache pas aux paroles, mais à la pensée de Plutarque.

(15) Méziriac, *Épîtres d'Ovide*, pag. 671.

(16) Là-même, pag. 670.

(17) Là-même, pag. 671.

(18) Dion. Halicarn., *lib. I, cap. X* Ces vers de Sophocle sont pris de son

fut enterré sur le mont Ida.] s rapporte cela (19); mais est d'un tout autre sentiment qu'Énée, allant en Sicile dans la Laconie, et y x villes, et qu'Anchise était pied d'une montagne d'Ar-fut enterré; ce qui fut cause montagne fut nommée *An-* (20). Pausanias ajoute qu'on s débris d'un temple de Vés de ce sépulcre d'Anchise, s habitans de Troie ne mon- n aucun lieu le tombeau de rd. Étienne de Byzance veut ise ait été enterré dans une Thrace bâtie par Énée (21), t il cite un vieux scoliaste, Théon, qui avait débité cela. est du même sentiment, si qu'il dit que cette ville était Macédoine (22). Virgile a le bon homme jusques en Si- st là qu'il le fait mourir; c'est u'il conclut le long narré que s fit à Didon.

*repani me portus et illatibilis ora
Hic pelagi tot tempestatibus actus,
nitorem, omnis curæ casisque levan-
ten,
Anchisen. Hic me, pater optime,
issum
heu tantis nequicquam erepte peri-
lis (23)!*

ervius, le tombeau d'Anchise r la montagne d'Éryce, pro- Drépanum (24). J'ai nommé rivains qui ont dit qu'Anchise en Italie : Caton (25), Denys arnasse (26) et Strabon (27) le tent. l chargea son père sur ses épau- le mit en lieu de sûreté.] Les de Virgile sont assez belles ériter d'être rapportées.

*age, care pater, cervici imponere
nostræ;
abibo humeris: nec me labor iste gra-
vabit (28).*

fatus, laios humeros subjectaque colla

ustath., in Iliados lib. XII.

Pausan., lib. VIII, pag. 247.

teph. Byzant., in Aivria.

factus in Lycophron.

Virgil. Æneid., lib. III, vs. 707.

Servius, in Æneid., lib. I, vs. 570.

spud Servium, ibidem.

antiquit., lib. I, cap. LXIV.

Liv. V, pag. 158.

Virgil. Æneid., lib. II, vs. 702.

*Veste super, fulvique insternur pelle leonis,
Succedoque oneri. Dextræ se parvus Iulus
Implicuit, sequiturque patrem non passibus
æquis (29).*

*Nunc omnes torrent auræ: sonus excitat
omnis*

*Suspensum, et pariter comitique onerique
limentem (30).*

Les poètes ont fort célébré cette ac- tion : elle le méritait bien. Ils ont même dit que les flammes la respec- tèrent, et que, de peur de faire du mal à un fils qui avait une si grande tendresse pour son père, elles se fen- dirent afin de laisser un espace libre à Énée (31).

(29) *Ibidem*, vs. 721.

(30) *Ibidem*, vs. 728.

(31) Voyez-en les preuves dans le Commen- taire de La Cerda sur cet endroit de Virgile.

ANCILLON (DAVID), ministre de l'église réformée de Metz, sa patrie (a), naquit le 17 de mars 1617. Il étudia dès l'âge de neuf à dix ans au collège des jésuites, qui était alors le seul à Metz où l'on pût apprendre la belle littérature (b), et il donna d'abord tant de belles espéran- ces, que les principaux de la so- ciété n'oublièrent rien pour lui faire goûter leur religion, et pour l'attacher à eux; mais il leur résista vigoureusement, et prit dès lors la résolution d'étu- dier en théologie (c). Il était in- fatigable au travail (d); et il fal- lut employer souvent l'autori- té paternelle pour interrompre ses lectures : car il y avait de l'excès, et, si on peut le dire, de l'intempérance dans sa ma- nière d'étudier (e). Il alla à Ge- nève, l'an 1633 (f), et y fit son cours de philosophie sous

(a) Discours sur la Vie de M. Ancillon, pag. 6.

(b) Là même, pag. 8.

(c) Là même, pag. 9.

(d) Là même, pag. 13.

(e) Là même, pag. 13 et 14.

(f) Là même, pag. 14.

M. du Pan (g), et ses études de théologie sous MM. Spanheim, Diodati, et Tronchin, qui l'aimèrent et l'estimèrent très-particulièrement (h). Il partit de Genève au mois d'avril 1641, et alla se présenter au synode de Charenton, pour y prendre le degré de ministre (i). Il fit admirer sa capacité à ses examinateurs, et sa modestie aux ministres de Paris (k); et toute cette assemblée fut si contente de lui, qu'elle lui donna *la plus considérable des églises qui fussent à pourvoir* (l). C'était celle de Meaux. Il y exerça son ministère, jusqu'à l'an 1653, avec toute la satisfaction imaginable. Il fut tendrement aimé de son troupeau. Il se maria très-avantageusement (A) : il s'acquit une réputation fort étendue par son savoir, par son éloquence, par sa vertu; et il fut même considéré des catholiques romains, avec beaucoup de distinction. Il fit voir encore avec plus d'éclat, et avec plus de succès, ses beaux talens, dans sa patrie, où il fut ministre, depuis l'an 1653, jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes, en 1685. Il se retira à Francfort, après ce funeste coup (m); et ayant prêché dans l'église française de Hanau, *toute l'assemblée en fut si édifiée, qu'elle demanda d'abord une convocation des chefs de famille, pour y proposer de le prier de leur accorder son mi-*

nistère . . . (n). La proposition fut agréée : on la lui fit faire par des députés, qui obtinrent tout ce qu'ils souhaitèrent. Il commença donc l'exercice de son ministère dans cette église sur la fin de l'année 1685 (o). Nous verrons pourquoi il s'en retourna bientôt à Francfort (B), où il se serait fixé, si l'état de sa famille, qui était nombreuse, ne l'eût obligé d'aller dans un lieu où il pût l'établir (p). Il choisit Berlin, et il reçut de S. A. E. de Brandebourg un accueil très-favorable (q). Il fut fait ministre de Berlin : il eut la joie de voir que son fils aîné fut établi juge et directeur des Français qui étaient dans cette ville-là (r), et que son autre fils fut gratifié d'une pension, et entretenu à l'académie de Francfort-sur-Main, et enfin ministre ordinaire de la capitale (s). Il eut aussi le plaisir de voir son frère établi juge de tous les Français qui sont dans les états de Brandebourg (C), et M. Cayart, son gendre, ingénieur de son Altesse Electorale (t). Il jouit de ces agrémens, et de plusieurs autres, jusqu'à sa mort; et il finit sa course avec tous les sentimens de piété qui conviennent à un véritable ministre de Jésus-Christ. Il la finit, dis-je, de cette manière, à Berlin, le troisième septembre 1692, âgé de soixante et quinze ans (u). J'eusse pu faire

(g) Discours sur la Vie de M. Ancillon, pag. 18.

(h) Là même, pag. 20 et 21.

(i) Là même, pag. 31.

(k) Là même, pag. 35.

(l) Là même, pag. 36.

(m) Là même, pag. 352.

(n) Là même, pag. 353.

(o) Là même, pag. 354.

(p) Là même, pag. 366.

(q) Là même, pag. 372 et suiv.

(r) Là même, pag. 375.

(s) Là même, pag. 397.

(t) Là même, pag. 395.

(u) Là même, pag. 487.

ierais autrement, si je tra-
s sur des mémoires ma-
ts. Je ne m'arrêterai qu'à
hoses, dont l'une regarde
liothèque de feu M. An-

et sa manière d'étudier
t l'autre concerne les li-
r'il a donnés au public (E);
ant au reste, je dirai en
il que le discours qu'on
é sur sa vie le représente
e une personne d'un mé-
tout-à-fait extraordinaire.
proprement parler l'idée
asteur accompli *. On l'y
savant, éloquent, sage,
, modeste, charitable, dis-
nt la censure avec douceur,
c vigueur, selon l'exigence
s; pratiquant ce qu'il prê-
(J), occupé uniquement
onctions de son ministère
ans se mêler, comme tant
es, de ce qui n'est conve-
qu'aux séculiers, ni tenir
aison ouverte aux délateurs
x nouvellistes (G). On ne
it mieux connaître, que par
t dont je parle ci-dessous,

*Le pour titre, Discours sur la Vie de
Ancillon, et ses dernières heures. Il
imprimé à Bâle, en 1698, et contient
pas 12.*

comme nous apprend que ce portrait
lon est une satire contre Jurieu.

*Voyez touchant le désordre qu'il y a
sur autrement, le même discours sur
le M. Ancillon, pag. 175 et suivan-*

et que *Georgin ANCILLON, un
des principaux membres de l'é-
glise de Metz, a été aussi un des
premiers de ses fondateurs, et
de ses conducteurs (aa).*

(s) Dans la remarque (G) de l'article
FERRI.

* Le défaut de désignation de temps et
de lieu, où cette charge aurait été exercée,
est un motif de douter du fait, dit Loevelo.

(aa) Discours sur la vie de M. Ancillon,
pag. 7.

(A) *Il se maria très-avantageuse-
ment.*] La manière dont on ména-
gea cette affaire est fort curieuse :
« Les principaux chefs de famille de
» l'église de Meaux voyant que leur
» ministre se distinguoit ainsi, et luy
» entendant dire quelquefois qu'il
» vouloit aller à Metz, pour voir son
» père et ses parens, qu'il n'avoit
» point vus depuis plusieurs années,
» craignirent qu'on ne le leur enle-
» vât. Ils cherchèrent mille expé-
» diens pour s'en assurer long-temps
» la jouissance; le plus sûr, à leur
» avis, fut de le marier à un parti
» riche, digne de lui, et qui eût son
» bien dans le pays ou dans le voisi-
» nage. Quelqu'un se souvint d'avoir
» oui dire que M. Ancillon ayant prê-
» ché un dimanche matin à Charen-
» ton, tout le monde généralement
» luy applaudit; que M. Macaire sur-
» tout, qui estoit un vieillard véné-
» rable, d'une vertu et d'une piété
» exemplaire, et possédant de grands
» biens à Paris et aux environs de
» Meaux, luy avoit donné mille bé-
» nédictions et mille louanges, et
» qu'il avoit dit assez haut à ceux qui
» estoient assis dans le temple auprès
» de lui, qu'il n'avoit qu'une fille,
» qui estoit son unique enfant, et

» qu'il aymoit tendrement; mais que
 » si cet homme-là, en parlant de M.
 » Ancillon, la lui venoit demander
 » en mariage, il la luy donneroit de
 » tout son cœur. On alla luy deman-
 » der s'il estoit encore dans ce senti-
 » ment avantageux : il répondit qu'il
 » y estoit, et accompagna cette ré-
 » ponse de témoignages nouveaux
 » d'estime et d'affection pour M. An-
 » cillon ; de sorte que le mariage fut
 » conclu en l'année 1649, et con-
 » sommé peu de temps après. D. Ma-
 » rie Macaire, son épouse, estoit fort
 » jeune : elle n'avoit que quatorze
 » ans ; mais comme elle avoit, dans
 » cette grande jeunesse, toutes les
 » vertus naissantes, on verra à la
 » suite de ce discours qu'elle luy a
 » esté non-seulement un ayde à la
 » piété qui l'y a entretenu, un ayde
 » à la société qui la luy a rendue
 » agréable, mais aussi qu'elle luy a
 » esté un ayde à l'oéconomie sur le-
 » quel il s'est reposé des soins de sa
 » famille (1). »

(B) *Il retourna bientôt à Francfort.]*
 Ses prédications firent bientôt bruit à
 Hanau (2). Plusieurs personnes, qui
 avoient quitté l'assemblée françoise,
 pour quelque mécontentement qu'ils
 avoient reçu, y revinrent. Les profes-
 seurs en théologie, les ministres al-
 lemands et flamands assistèrent fré-
 quemment à ses sermons. Le comte
 de Hanau lui-même, qu'on n'avoit ja-
 mais vu dans ce temple, eut la bonté
 d'y venir entendre M. Ancillon ; on
 y venoit des lieux circonvoisins, de
 Francfort même... ; des gens qui n'en-
 tendoient point le françois s'y ren-
 doient en foule avec empressement,
 et disoient qu'ils aimoient à le voir
 parler. *Indè iræ et lacrymæ.* Cette
 distinction donna de la jalousie aux
 deux autres ministres ; la nature, trou-
 blée par cette passion, oublia ses de-
 voirs (3). Ils prirent ombrage des mar-
 ques d'estime et d'affection qu'on don-
 na à ce nouveau collègue ; ils en eu-
 rent du chagrin ; ils lui en donnèrent
 à lui-même par mille vexations qu'ils
 lui firent pour l'obliger à quitter vo-
 lontairement un poste dont ils ne pou-

voient le chasser. La vertu de
 cillon fut une seconde fois
 au combat. Au lieu que ces d-
 rens (4) avoient témoigné de l'
 sement à lui faire plaisir, il
 sembloit qu'ils souhaitassent
 voir changer les pierres en pain
 le soulager, tandis qu'il avoit es-
 leur ville comme étranger, ils
 gnèrent de lui lorsqu'ils le vi-
 taché à leur troupeau ; ils lui
 rent mille mortifications, et
 roient changé volontiers, s'ils
 pu, les pains en pierres pour
 ser, tant il leur estoit à charg-
 Cette conduite fit deux effets
 considérables (5) : l'un, que
 tholiques romains et les profa-
 firent un sujet de raillerie ; l'autre,
 d'animer le peuple (6). M. A-
 en avoit la faveur, et s'il avoit
 s'en servir, peut-être eût-il pu
 ter la mauvaise volonté de
 vieux ; mais, comme il ne croy-
 qu'un fidèle pasteur dût s'établir
 faveur d'une division du troupeau
 de ses ministres, que toute sa
 avoit esté ennemi des partis, il
 avoit déclamé contre les cabales
 factions, il ne voulut pas proposer
 la disposition dans laquelle le
 estoit à son égard, ni le laisser
 Ayant donc fait toutes les ten-
 que la charité et l'honnêteté lui
 suggérées, pour ramener ces deu-
 mes à leur devoir, il prit la réso-
 de quitter Hanau, dès que ce
 qu'il avoit regardé comme un
 tranquille ou un port assuré d-
 quel il avoit esté jeté par la tem-
 fut devenu pour lui un champ
 taille, où il falloit combattre sa
 se, et où sa patience, qui avoit
 soutenu plusieurs grandes épreu-
 pouvoit être enfin vaincue, il
 donna... (7). Il sortit donc de
 sans bruit, lorsqu'on s'y atten-
 moins, ou plutôt il permit qu'on
 rachât d'entre les mains de ses en-
 et de ses amis (8). Les uns, en-
 nant, pour ainsi dire, d'une ma-
 maltraitoient ; les autres, le

(1) Discours sur la Vie de M. Ancillon, pag. 75 et suiv.

(2) Là même, pag. 354.

(3) Là même, pag. 356.

(4) L'un étoit veuf de la sœur, et l'autre
 tuellement mari de la nièce de M. Ancillon.
 Discours sur la Vie de M. Ancillon, pag.

(5) Là même, pag. 357.

(6) Là même, pag. 359.

(7) Là même, pag. 360.

(8) Là même, pag. 351.

l'autre main, faisoient des efforts pour le tirer de l'oppression où il estoit, les uns et les autres estoient prêts à venir aux prises, c'est-à-dire, à faire éclater la division et à voir qui emporterait. Pour éviter ce scandale, il sacrifia ses intérêts à la paix : il n'alla sans qu'on le sût, de peur que ses amis voulant l'arrêter, ils n'allumassent un feu qui ne faisoit que couvrir, et qu'il vouloit éteindre.

Je crois avoir dit quelque part (9) que la jalousie d'éloquence est des plus fortes ; on ne voit que trop souvent les divisions scandaleuses qu'elle produit. Les réflexions que l'on peut faire sur cela ne sont bonnes qu'à supprimer. La matière est trop délicate et trop odieuse. Je dirai seulement, sans faire aucune allusion à des cas particuliers, que dans cette affaire-là les peuples ne se conduisent pas avec assez de prudence ni avec assez de modération. Ils devraient choisir pour leurs pasteurs toutes personnes d'un mérite à peu près égal ; ou, si l'un d'eux surpassait notablement tous ses collègues, ils ne devraient pas faire éclater avec tant de pompe leur prééminence. Ils n'ont nulle compassion pour les faiblesses humaines ; ils courent en foule, très-impitoyablement, aux sermons d'un prédicateur, et ils laissent presque vide l'auditoire de tous les autres. Ils ménagent si peu les témoignages de leur distinction, que cette imprudence peut passer pour la principale cause de la discorde. C'est la semence de la zizanie : les personnes sages n'ont point cette indisposition. Tous les auditeurs devraient suivre ce modèle ; mais comme l'on ne doit guère espérer que le peuple garde ce ménagement, le meilleur parti serait peut-être que ceux qui succèdent aux élections évitassent l'infirmité trop visible des talens, et qu'ils considérassent qu'en certaines professions bien des gens approuvent la loi des Ephésiens, qu'il n'y ait entre nous aucune personne qui excelle ; et si quelqu'un a cet avantage, qu'il soit plutôt partout ailleurs que dans notre ville (10). Cette loi fut condamnée par Héraclite (11) ; mais c'é-

tait un philosophe. Mettons ici une remarque qui a été faite par l'auteur du livre que j'ai déjà cité souvent. *M. Ancillon*, dit-il (12), n'ayant aucun des défauts qu'on a remarqués être les sources ordinaires des divisions qui surviennent entre les ministres d'une même église, savoir : 1°. l'amour de ses propres sentimens, et le désir de les faire prévaloir ; 2°. l'amour de l'estime et de la gloire du monde ; 3°. l'amour de la domination ; 4°. l'amour de ses propres intérêts ; et respectant d'ailleurs en *M. Ferry* (13) une vieillesse chenuë et un mérite à l'épreuve d'un grand nombre d'années, il forçoit, pour ainsi dire, ce grand homme à demeurer toujours constamment avec lui dans une ferme union.

(C) *Il eut le plaisir de voir son frère (14) établi juge des Français de Brandebourg.*] « Emploi qu'il exerce » encore actuellement avec honneur ; » mais qui, tout pénible qu'il est, » ne l'occupe pas assez pour l'empêcher de donner au public, dans » les journaux de Berlin, diverses » pièces solides et judicieuses, qui » font voir la solidité et la vaste étendue de son savoir et de son érudition (15). »

(D) *Je parlerai de sa bibliothèque et de sa manière d'étudier.*] Les richesses qu'il acquit par son mariage l'ayant mis en état de satisfaire à sa passion favorite (16), il acheta tous les livres capitaux que l'on peut appeler les piliers d'une grande bibliothèque, tels que sont les Bibles les plus curieuses par l'édition ou par les notes, les différens Dictionnaires, les plus excellens Commentaires des livres de l'Écriture, les Ouvrages des Pères, les Collections ou Recueils des Conciles, les Histoires Ecclésiastiques, et divers autres de même nature. Il en avoit choisi les plus belles

Ephesios esse morte multandos, quod quum civitate expellerent Hermodorum ita locuti sunt : « Nemo de nobis unus excellat ; sed si quis extiterit, alio in loco, et apud alios sit. » Cicero. Tusculan. Quæst., lib. V, cap. 36.

(12) Disc. sur la Vie de *M. Ancillon*, pag. 93.

(13) Collègue de *M. Ancillon* à Metz.

(14) Il avoit été un fameux avocat à Metz.

(15) Discours sur la Vie de *M. Ancillon*, pag. 102, 392, 393.

(16) Il disoit quelquefois lui-même qu'il avoit la Bibliomanie, la maladie des livres. *La même*, pag. 105.

(9) Dans la remarque (B) de l'article *ATTICUS*.

(10) Voyez la citation suivante.

(11) Est apud *Heraclitum physicum* de principe *Ephesiorum Hermodoro*. *Universos ait*

éditions (17). Il eut toujours la même maxime à la suite, et en rendoit de bonnes raisons : le recit en seroit un peu long ; mais voicy, en peu de mots, quelle en est au moins la substance. Il disoit qu'il est certain que moins les yeux ont de peine à lire un ouvrage, plus l'esprit a de liberté pour en juger. Que comme on y voit plus clair, et qu'on en remarque mieux les grâces et les défauts lorsqu'il est imprimé que lorsqu'il est écrit à la main, on y voit aussi plus clair quand il est imprimé en beau caractère et sur du beau papier, que quand il l'est sur du vilain et en mauvais caractères. Après avoir ainsi fait un bon fondement de bibliothèque, il l'a augmentée de tous les bons livres importants qui ont paru successivement à la suite. Il avoit le plaisir de la nouveauté, car ses amis de Paris, de Hollande, d'Angleterre, d'Allemagne, de Suisse et de Genève, avec lesquels il entretenoit une exacte correspondance, les lui envoyoient dès qu'ils estoient exposés en vente. Le sentiment de ceux qui disent que les premières éditions sont les moindres, parce qu'elles ne servent qu'à mettre au net les ouvrages des auteurs, ne l'emportoient pas sur sa curiosité. Il savoit bien que le célèbre M. Ménage, doyen de Saint-Pierre d'Angers, parlant à M. Du Puy, dans l'Épître Dédicatoire de ses *Origines de la Langue Française*, luy dit qu'il a autrefois appris de luy que M. Loysel, célèbre avocat au parlement de Paris, avoit accoutumé de dire des premières éditions qu'elles ne servoient qu'à mettre au net les ouvrages des auteurs ; que cet homme judicieux disoit cela avec beaucoup de vraisemblance de toutes sortes de livres ; mais que c'est une vérité plus sûre et plus constante à l'égard des dictionnaires, qu'à l'égard de toutes autres sortes de livres. Il savoit bien que d'autres estimoient qu'on ne doit considérer les premières éditions des livres que comme des essais informes que ceux qui en sont auteurs proposent aux personnes de lettres, pour en apprendre les sentimens. Mais tout cela n'empêchoit pas qu'il n'eût le même empressement ; et l'événement luy ayant fait voir ensuite qu'il risquoit peu de

chose (18), il ne l'a point. En effet, on a vu jusqu'à présent d'auteurs pareils, à cet égard dinal du Perron, qui, comme l'épargné ni peine, ni soin, ne pour ses ouvrages ; qui les ayt, jours imprimer deux fois ; la re, pour en distribuer seulement quelques copies à des amis particuliers sur lesquelles ils pussent faire observations ; la seconde, pour en donner au public dans la dernière dans laquelle il avoit résolu de mettre, et qui, afin qu'ils ne pas divulgués contre son gré première manière, n'y ait fait parler que dans sa propre maison avoit une imprimerie express.

La bibliothèque de M. était « très-curieuse et très » et il l'augmentoît tous les » tout ce qui paroissoit de » et d'important dans la r » des lettres : de sorte qu' » estoit devenue une des p » qui fût entre les mains d'a » ticulier du royaume. Les » curieux ne manquoient » voir en passant par la ville » comme ce qui y estoit de » re (19). » Dès qu'il vit le des livres prétendus hérétiques par l'archevêque de Paris, il mit à part tous les livres dont la suppression fut ordonnée (20) et ont fait depuis sa bibliothèque les pays étrangers (21) ; ayant esté comme abandonné à Nantes, après la révocation de l'Édit de Nantes, il ne luy en fût resté si ceux-là, qu'il avoit cachés, sent esté à couvert de l'avidité de laquelle on enleva les autres ; et avoit long-temps que les moines ecclésiastiques de Metz et de ses circonvoisines convoitoient la bibliothèque de M. Ancillon (22).

(18) Voyez ci-dessous citation (1).

* L'édit traite cela de vieille fable dinal du Perron cependant ne peut faire ce que Bossuet a fait pour son *Manuel du libraire*, par M. Br. Bossuet, et ce que, de nos jours, Châteaubriand a fait pour les *Martyrs*.

(19) Discours sur la Vie de M. pag. 102, 103.

(20) Là même, pag. 328.

(21) Là même, pag. 383.

(22) Là même, pag. 342.

(17) Disc. sur la Vie de M. Ancillon, pag. 77.

é et précipité leur fournit un texte pour se l'approprier ; uns proposèrent de l'accepter et d'autres demandèrent qu'on en détail ; mais les uns ni n'avaient point intention d'en le prix ; ils ne cherchoient moyens de s'en emparer. L'ex- des derniers fut suivi, comme re à favoriser cet injuste des- s foule d'ecclésiastiques de es vint fondre de toutes parts belle et riche bibliothèque , esté composées avec plaisir et r pendant quarante ans , et usistoit qu'en livres rares et la curiosité des plus savans Ils en firent des tas ou des , et donnèrent quelqu'argent à une jeune fille de douze ans , qui les regardoit , afin isent dire qu'ils en avaient prix. M. Ancillon vit ainsi e précieux amas qu'il avait lans lequel il avait placé son n et , pour ainsi dire , son eur. Notez que la perte de iothèque entraîna celle d'une e lettres que l'on voulait pu-), et que M. Ancillon avait quantité d'habiles gens. On principalement à cet usage , M. Daillé , son intime ami u avait écrites. Quel dom-

ut fournir plusieurs sujets de ns ; car n'est-ce pas une chose bre que de voir qu'il ne faut r pour défaire ce qui a été mille soins , mille peines et sences pendant plusieurs an- est-ce pas un sort déplorable re exposé à perdre dans un ce que l'on avait acquis à la ar des voies innocentes, et que it préparé comme une source lle et perpétuelle d'un plaisir time , et d'une instruction 'Se voir séparé tout d'un coup finité de volumes que l'on semblés si soigneusement , et faisait ses délices , n'est-ce lure et cruelle fatalité ? Notre e consolerait plus aisément

cours sur la Vie de M. Ancillon ,

ne se donnaient , au lieu des titres de monsieur , que celui de mon cher même.

s'ils devenaient la proie des flammes ; mais , sans une grâce particulière de Dieu, elle ne peut digérer qu'ils soient le butin d'un injuste possesseur , à qui ils ne coûtent que la peine de les faire transporter chez lui. Le triumvirat , qui dépossédait de leurs terres ceux qui les avaient cultivées toute leur vie , et qui les donnait à des gens qui n'avaient rien contribué à les mettre en bon état , ne causait point une douleur aussi sensible que l'a été celle des savans qui ont vu dissiper leurs bibliothèques , et tomber entre les mains d'un persécuteur digne de haine s'il agissait contre sa conscience , digne de pitié si sa fausse dévotion lui persuadait que c'était rendre un service à Dieu.

*Impius hæc tam culta novalia miles habebit?
Barbarus hæc segetes (25)?*

disaient ces bonnes gens d'Italie , qui se voyaient obligés de céder leur patrimoine aux soldats des triumvirs :

*En queis consecimus agros!
Inserere nunc, Malibæ, pyros, pone ordine
vites (26)!*

*Firi parvenimus, advena nostri,
(Quod nunquam veriti sumus), ut possessor
agelli
Diceret: Hæc mea sunt, veteres migrate co-
lani (27).*

M. Ancillon et plusieurs autres ont pu adapter à leur fortune la plupart de ces expressions. Il vaudrait peut-être mieux n'aimer rien que de mettre son affection à une bibliothèque , lorsqu'on doit être réduit à l'apostropher ainsi :

*Nuper sollicitum quæ mihi tedium,
Nunc desiderium, curaque non levis (28).*

Mais pardons , s'il est possible , le souvenir de la malheureuse et funeste révocation de l'édit de Nantes , qui a été accompagnée de tant d'injustices. Jetons plutôt la vue sur des objets qui n'excitent pas le tumulte des passions. Louez avec moi le bon goût de cet habile théologien. Il voulait la première édition des livres , quoiqu'il y eût beaucoup d'apparence qu'on les réimprimerait avec des augmentations et

(25) Virgil. Eclog. I, vs. 70.

(26) Idem, ibid. vs. 73, 74.

(27) Idem, Eclog. IX, vs. 2.

(28) Horat. Od. XIV, lib I, vs. 17.

avec des corrections (29). C'est l'entendre cela : c'est ce que l'on peut nommer amour des livres, avidité d'instruction ; mais ceux qui attendent tranquillement à acheter un ouvrage qu'il ait été réimprimé, font bien paraître qu'ils sont résignés à leur ignorance, et qu'ils aiment mieux l'épargne de quelques pistoles, que l'acquisition de la doctrine. Je parle de ceux, et le nombre en est fort grand, qui sont, d'un côté, persuadés qu'un livre nouveau leur apprendra mille choses, et qui d'ailleurs, ayant le moyen de l'acheter, diffèrent pourtant cet achat, parce qu'ils ont ouï dire qu'il se fera ou de meilleures éditions, ou de moins chères. On ne saurait assez blâmer cette patience : c'est un morne et froid acquiescement à la privation du savoir. M. Bigot me disait un jour qu'un homme de Rouen, qui s'appliquait à l'étude généalogique, aurait bien voulu profiter des ouvrages du père Anselme; mais pourtant il ne les achetait pas : il se réservait pour la seconde édition, qui n'est jamais venue, et apparemment cet homme est mort sans avoir pu satisfaire sa curiosité. M. Bigot lui représenta plus d'une fois qu'il vaut beaucoup mieux avoir les deux éditions d'un livre, que se priver du profit que la lecture de la première peut apporter, et qu'on juge mal du prix des choses, si l'on préfère trois ou quatre écus à ce profit-là. Ceux qui peuvent faire quelque dépense ne sauraient être mieux conseillés que de se pourvoir des premières éditions. J'avoue que celles qu'on fait dans les pays étrangers ne coûtent pas tant : mais sont-elles bien fidèles ? n'y change-t-on rien ? n'y ajoute-t-on rien ? L'abbé de la Roque ne s'est-il pas plaint publiquement (30) que les imprimeurs de Hollande avaient corrompu son livre ? On m'a assuré, depuis peu de jours, que l'histoire de Davila et celle de Strada, imprimées dans les Pays-Bas, ne sont point conformes aux éditions d'Italie, les libraires de Flandre ayant supprimé ou altéré certaines choses, par complaisance pour des

(29) Il trouva souvent que cette apparence fut sans effet. Voyez ci-dessus citation (18).

(30) Dans une préface de son Journal des Savans. Voyez aussi la remarque (F) de l'article PELLISSON, vers la fin.

familles illustres. On me dira que l'auteur corrige des fautes dans la seconde édition : j'en conviens ; mais ce ne sont pas toujours des fautes réelles : ce sont des changemens qu'il sacrifie à des raisons de prudence, à son repos, à l'injustice de ses censeurs trop puissans. La seconde édition que Mézerai fit de son abrégé chronologique est plus correcte ; il en ôta des fautes ; mais il en ôta aussi des vérités qui avaient déplu ; et c'est pourquoi les curieux s'empressent à trouver l'édition in-4°, qui est la première, et la paient un gros prix. Je ne dis rien du profit que l'on peut faire en comparant les éditions. Il est si grand, lorsque c'est un habile homme qui a exactement revu son ouvrage, qu'il mérite que l'on garde son coup d'essai. Tout ceci vous fera comprendre que M. Ancillon s'entendait bien en bibliothèque.

Parlons maintenant de sa méthode d'étudier. *Il ne perdoit aucun moment en des études vaines et inutiles. Il lisoit, à la vérité, toutes sortes de livres, même les anciens et les nouveaux romans. Il n'y en avoit aucun, dont il ne crût qu'on pouvoit faire quelque profit : il disoit souvent ces paroles qu'on attribue à Virgile : aurum stercore Ennii colligo (31). On trouvoit-il aussi quelquefois, dans certains auteurs négligés, des choses singulières qu'on ne trouve point ailleurs ; et ne fût-ce que du style, on trouvoit toujours quelque chose à prendre. Mais il ne s'y appliquoit pas, ne s'attachoit proprement qu'aux ouvrages importants, qu'aux choses sérieuses.... Il mettoit une immense différence entre la lecture des livres qu'il ne voyoit, comme lui-même le disoit, que pour ne rien ignorer, et la lecture de ceux qui estoient utiles à sa profession. Il ne lisoit les uns qu'une seule fois, et en courant, perfunctorialement et comme dit le proverbe latin, sit canis ad Nilum bibens et fugiens ; mais il lisoit les autres avec soin et avec application. Il les lisoit plusieurs fois. La première, disoit-il, ne servoit qu'à lui donner une idée générale du sujet et la seconde lui en faisoit remarquer les beautés. Les indices, que d'aut*

(31) Discours sur la Vie de M. Ancillon pag. 107.

hommes ont appelés l'âme des
luy estoient entièrement inuti-
ce qu'il les lisoit avec assez
ation et assez souvent pour
un ouvrage, et que d'ailleurs
une mémoire fort fidèle, et en
er une mémoire locale très-
aux gens de lettres. Il les
clement; et jusqu'au titre, au
l'imprimeur, au lieu et à l'an-
impression, tout avoit à son
usage. Il barroit les livres en
, et mettoit à la marge des
à d'autres auteurs, qui
traité les mêmes matières, ou
nt dit des choses qui se rap-
à celles qu'il lisoit.... (32).
voit quelquefois de lecture,
gement luy tenoit lieu de re-
ne s'occupoit pas toujours à
vres d'un bout à l'autre; il
quelquefois des matières à
alors, il consultoit les au-
les avoient traitées. Il voyoit
la même chose dans différens
; mais cela ne le dégoûtoit
contraire, il disoit que c'es-
ne autant de nouvelles cou-
puleurs qui formoient l'idée
it conçue, qui la mettoient
entière perfection. La mul-
auteurs qu'il consultoit es-
qu'on voyoit ordinairement
e table, qui estoit au milieu de
e, et sur laquelle il travailloit,
gée de livres la pluspart ou-
(33). Le célèbre Fra-Paolo,
ens de parler, estudioit aussi
manière: il ne discontinuoit
me nous l'apprend l'exact et
theur de sa Vie, jusques à
t tout vu; c'est-à-dire, jus-
qu'il eût fait la confronta-
auteurs, des lieux, des
des opinions: à quoy il s'o-
, pour n'avoir plus d'occa-
louter, et de repenser à une
ose; et pour pouvoir prendre
s'assurer à cette seule fois,
on le pouvoit naturellement.
ainsi que M. Ancillon étu-
quefois, et on luy a entendu
prendre les mêmes raisons de

même, pag. 109.

μεταβολὴν εἰδὸς ἰσὶν ἀναπαύ-

urs sur la Vie de M. Ancillon,

cette manière d'étudier qu'il pratiquoit.
Comme il lisoit beaucoup, il trouvoit
beaucoup de choses dignes de remar-
que; et quoy qu'il eût une mémoire
admirable, il avoit des livres dans
lesquels il recueilloit ce qu'il trouvoit
de plus considérable. Il sçavoit bien
qu'un Govean, par exemple, qui ne
vouloit pas même qu'il y eût d'écri-
toire dans la chambre où il estudioit;
qu'un Saumaise, qu'un Ménage, et
que plusieurs autres grands hommes,
ont condamné les collections; que
bien loin qu'ils ayent considéré ces
recueils comme des aydes qui soula-
gent les gens, et qui facilitent l'acqui-
sition des sciences, ils les ont au con-
traire regardés comme des obstacles
qui interrompent le cours de la lecture
et de la méditation, et qui en font
perdre infailliblement le fruit: mais
il estimoit que, comme, par un mal-
heur attaché au siècle dans lequel nous
vivons, il ne suffit pas de sçavoir à
plein fond les choses, leurs résolutions,
et les fondemens de toutes leurs rai-
sons, si on n'allégue des autorités,
et si on ne cite des textes exprès, il
estoit nécessaire d'avoir un livre qui
fût comme une veine, ou un filet d'eau,
qui conduisît sûrement à la source,
d'autant plus qu'ayant à parler en
public devant certaines gens, qui es-
toient plutôt ses espions que ses au-
diteurs, et qui luy demandoient sou-
vent des autorités et des preuves de
ce qu'il avoit avancé; il estoit en
quelque sorte nécessaire qu'il eût un
répertoire qui soulageât sa mémoire,
et qui le dispensât de chercher long-
temps ce dont il pouvoit avoir besoin,
selon les différentes conjonctures où il
se trouvoit. Voilà des choses, ce me
semble, dont plusieurs lecteurs pour-
ront tirer du profit. Nous parlerons
ci-dessus (34) de son assiduité à l'é-
tude.

(E) Les livres qu'il a donnés au
public.] Il fit imprimer à Sedan un
volume in-4°. en l'année 1657, dans
lequel toute la matière des traditions
est amplement et solidement exami-
née (35). C'est la Relation fidèle de
tout ce qui s'étoit passé dans la confé-
rence qu'il avoit eue avec M. de Beda-

(34) Dans la remarque (F).

(35) Discours sur la Vie de M. Ancillon,
pag. 218.

cier, docteur de Sorbonne, évêque d'Auguste, et suffragant de M. l'évêque de Metz (36). Il avait disputé avec lui, en présence de plusieurs personnes, premièrement dans sa maison (37), et ensuite devant une foule d'auditeurs, dans l'évêché (38). Tous les articles furent rédigés par écrit, et signés. *Il soutint cette grande affaire avec honneur, et la finit avec succès. Après avoir répondu avec ordre et avec méthode à toutes les objections qui lui furent faites, il représenta que c'étoit à son tour à proposer aussi ses argumens; mais comme il avoit donné des coups mortels à l'erreur par ses réponses, on craignit qu'il ne la détruisit entièrement, si on lui donnoit la liberté d'établir la vérité, comme il le prétendoit. M. de Bedacier prit le parti de se séparer; et, pour couvrir le motif de sa conduite, il dit qu'il valoit mieux contester à la suite par écrit, que de vive voix. On demeura d'accord pourtant, qu'on ne feroit point imprimer de part ni d'autre les actes de cette conférence (39).* Il y eut néanmoins un moine qui s'avisa d'en faire imprimer de faux actes (40), et dont l'impudence fut si outrée, que quoy que M. Ancillon eût remporté de ce combat un honneur éclatant, il entreprit de persuader au public qu'il avoit esté funeste, et à sa personne, et à son parti, et qu'il avoit esté vaincu sans ressource (41). Ce fut ce qui obligea M. Ancillon à rendre public l'ouvrage dont j'ai parlé. M. Hottinger le loue beaucoup, au chapitre VI du III^e. livre de son *Bibliothecarius quadripartitus* (42). Le père Clavier, minime et provincial de son ordre, voulut entreprendre de réfuter cet ouvrage. Il fit un livre dans ce dessein, qui avoit pour titre : le Fort des Traditions abbattu par les Maximes de M. David Ancillon. D'autres firent quelques satires : mais tous ces libelles eurent un sort malheureux (43). Les catholiques romains eux-mêmes conseillèrent à

M. Ancillon de n'y pas aller, comme il l'avoit entrepris : que lui, et son livre, est au dessus de ces écrivains, pour se commettre avec eux. Dès que la Méthode du ca Richelieu parut « il y fit une » et excellente réponse : mais que M. Martel, professeur tauban, en avoit fait une, sur le point de paroître. M. Claude, qui avoit eu dessein, s'estoit abstenu d'y aller, par la même raison. On le voit présentement par le III du recueil de ses sermons dans le tome V de ses œuvres posthumes. Il supprima tout ce qu'il avoit fait, et il ne le mit au jour que quelques années après, qui contenoient la Réponse au chapitre VI de cette Méthode, plutôt, à proprement parler, l'Apologie de Luther, de Calvin, et de Bèze : au lieu qu'on donne ce titre dans l'édition qui en a esté faite à Hanau, l'année 1666. M. Ancillon avoit écrit la Vie de Guillaume Farel ; et le fidelle Ministre de C^{elle} célèbre M. Conrart, qui étoit de ses intimes amis, l'avoit approuvé, et avoit mis de la main quelques remarques sur le manuscrit. C'estoit un ouvrage digne de paroître ; mais cependant il n'y a pas eu de l'y faire consentir ; et se voyant esté cause qu'on en a tiré des copies pleines de fautes, qui étoient entre les mains d'un libraire de Hollande, qui, sur la réputation de l'auteur, l'a mise sous la presse, a esté surpris de voir un ouvrage aussi difforme qu'est celle-ci. Un jour on fait imprimer le livre, sur la copie reveue par Conrart, dont je viens de parler ; on verra que cette pièce est si mauvaise qu'elle n'est pas reconnoissable. Quoy que M. Ancillon eût écrit plusieurs livres entiers de l'histoire de l'Eglise, de la doctrine Sainte, et qu'il eût écrit ses Sermons, on n'a pu jamais porter à en faire imprimer. Tout ce qu'on a de lui en

(36) Discours sur la Vie de M. Ancillon, pag. 207, 208.

(37) La même, pag. 212.

(38) La même, pag. 213.

(39) La même, pag. 214.

(40) La même, pag. 217.

(41) La même, pag. 218.

(42) La même, pag. 220.

(43) La même.

(44) La même, pag. 221.

(45) La même, pag. 255.

sermon qu'il prononça à dans un jour de jeûne. Son orateur usa de quelque autorité, pour le luy arracher des et le fit imprimer à Paris, l'année 1676. Ce sermon fut fait versets 18 et 19 du chapitre l'épître de saint Paul aux Philippiens, et il a pour titre *Les Larmes de saint Paul*. Il a enfin une exhortation, *Réponse à l'Avertissement* donné, aux *Lettres circulaires*, *Méthodes*, que le Clergé adressa aux réformez de France en 1682; mais il la tint cachée en cabinet, jusqu'à ce que des personnes de considération furent obligées de la mettre au jour, et fut envoyée à M. Turretin, professeur en théologie à Genève, qui son ancien amy, avec liberté de proposer comme il le trouvoit bon : mais la copie qu'il a eue n'a esté apparemment égarée, car on n'en a plus entendu parler. Ancillon avoit si peu d'émulation pour ses ouvrages, qu'il n'est pas même informé. C'est de cette réponse, qu'on a vu de voir, dont il est parlé dans la préface d'un livre solide et utile, qui a pour titre *Examen des Méthodes*, etc., dans l'endroit où il est dit qu'on verra paroître une méthode faite par un habile homme (46) *.

Il étoit occupé uniquement des devoirs de son ministère.] Ceux qui sont sacrés à la charge de pasteurs, ont besoin de tout leur temps pour étudier, pour travailler, pour remplir dignement les devoirs de leur charge. C'est sans doute pour cette raison que le sixième des Canons Apostoliques porte qu'un prêtre, ou diacre, n'ayt point de des affaires séculières, ni ne soit dans aucune charge publique, que le sixième des Canons défend aux personnes de ne point de prendre la charge des affaires des autres. Le temps qu'on employe à ces

se trouve sur la Vie de M. Ancillon,

proche à Bayle de passer sous silence dix vers latins que Ancillon le fils a mentionnés, et qui est sur la mort d'un professeur en droit à Bâle.

occupations mondaines n'est pas le moindre des motifs de ces excellentes constitutions; mais je ne eroi pas qu'elles soient les seules considérations qui y ont donné lieu. L'expérience a fait voir que les intrigues du monde, le tracas des affaires, et l'ambition de faire sa cour auprès des grands, sont trois écueils qui leur ont toujours esté, et qui leur seront toujours funestes. Ils quittent insensiblement cette simplicité apostolique, qui doit être un de leurs principaux ornemens. Ils apprennent les maximes du siècle : ils s'accoutument à ses subtilitez, à ses souplesses, et à ses artifices; et ils les pratiquent ensuite insensiblement eux-mêmes (47). Le ministre, dont je parle, évita tous ces écueils : il aima l'étude, le repos, la retraite; il ne s'embarassa point du tracas du monde (48). Il fut établi, par les loix du pays, et malgré lui, tuteur de son frère et de sa sœur; mais il laissa l'administration des biens et des affaires à son frère, qui estoit des-jà, quoique mineur, un très-habile homme.... de sorte que la tutelle estant finie par la majorité des pupilles, le mineur rendit compte à son tuteur, et le tuteur ensuite le rendit, pour la formalité seulement, à ses mineurs, de la même manière qu'on le luy avoit rendu; tout au contraire de ce qui est d'usage ordinaire, naturel et commun. Il ne se mêloit absolument, et à la lettre, d'aucune affaire du monde. Comme un véritable anachorète, il estoit hors du commerce des hommes, et ne songeoit qu'à Dieu et à son Eglise (49). Il avoit une bibliothèque très-curieuse et très-grande.... On estoit sûr de l'y trouver toujours.... (50). Il ne sortoit de son logis que pour aller au temple, ou pour aller faire ailleurs quelques fonctions de sa charge. Il ne quittoit ses livres que pour cela; et, comme si les jours n'eussent point esté assez longs, il passoit une partie des nuits dans la méditation, ou dans l'étude. Quoy qu'il eût plusieurs maisons de campagne, et qu'on luy en eût achetée aux environs de la ville, et fort près, afin de l'engager plus facilement à y aller passer quelques jours, ou au

(47) Là même, pag. 95, 96.

(48) Là même, pag. 100.

(49) Là même, pag. 102.

(50) Là même, pag. 103.

moins quelques heures, il n'y a jamais eu moyen de l'y voir plus de trois ou quatre fois pendant trente-deux ans qu'il a exercé son ministère à Metz. Il étoit sans cesse tranquillement dans sa chambre, insensible à la jalousie qui fait passer tant de mauvais momens aux autres hommes. Il vivoit ainsi paisiblement chez lui, se mettant peu en peine du crédit qu'on acquiert par de fréquentes visites, par des soins fatigans, et par de grandes mesures qu'on garde avec exactitude.

C'est là le modèle sur quoi tous les ministres de l'Évangile devraient se régler. Ils ont tous choisi la bonne part comme Marie (51); mais quelques-uns ne laissent pas d'imiter Marthe, qui se souciait et se tourmentait de beaucoup de choses (52). Ils se mêlent d'affaires d'état, ils se fourrent dans les intrigues de ville, ils s'empressent de savoir toutes sortes de nouvelles; ils en trafiquent, ils en font leur cour. Ils se hasardent même quelquefois à suggérer des conseils de guerre et de négociation, et ne se rebutent pas du mépris que l'on témoigne adroitement pour leurs fausses vues. On les voit souvent dans les antichambres des puissances; ils y attendent impatiemment l'occasion d'être introduits. Ce n'est pas pour des affaires de conscience : c'est pour demander mille faveurs; c'est pour recommander leurs enfans, leurs parens, leurs amis, par rapport à des emplois honorables et profitables. Ils savent à point nommé lorsqu'une charge est vacante, et ils font en sorte qu'elle soit remplie à leur recommandation. On les louerait, si leur crédit n'étoit employé qu'à faire donner du pain à ceux qui en manquent; mais ils l'emploient principalement en faveur de ceux qui sont déjà riches : gens qui n'oseraient recourir à leurs sollicitations, s'ils les croyaient de véritables ministres de Jésus-Christ; car, en ce cas-là, ils s'attendraient à une censure, ils craindraient qu'on ne leur citât l'ordre de saint Paul, que pourvu que nous ayons la nourriture et de quoi être vêtus, cela nous doit suffire (53). Ce n'est

point le devoir d'un pasteur curer à ses brebis un plus chement aux biens de la terre plutôt les en détacher, et à leur cupidité et leur ambition ferait sans doute, s'il étoit dégagé des soins rongeurs de gloire : mais, comme les besoins des passions demandent que les affaires d'une ville soient entre les mains de gens qui lui en aient la direction, et qui, ou par reconnaissance, ou par l'espérance de nouvelles grâces, soient toujours prêts à lui en faire tous les mouvemens possibles pour les élever; il applique leurs vues ambitieuses; et, à maintenir dans ce manège obligé de s'intriguer, et d'être tout des émissaires. Un tel homme aurait besoin de la menace employée quelquefois contre les hérétiques qui violent les canons d'indulgence, et ne songe guère que son emploi est d'une telle nature, que les forces humaines y suffisent à peine. Ceux qui songent bien à cela, imitent M. Ancillon, et ne passent pas tant de temps à des visites inutiles :

*Forumque vitat, et superba ci-
Potentiorum limina (54).*

Notez que ceux qui n'imitent pas ces conduites s'emploient aussi qu'en faveur de quelques personnes. Ils ne sont pas à leur aise; mais prenez garde, vous trouverez que ces personnes sont ce qu'on appelle des gens de service, propres à tout, et fort enclins à consacrer tout leur temps aux passions du protecteur qu'ils ont procuré. Ils en font le

*Deus nobis hæc otia,
Namque erit ille mihi, semper Dei
aram
Sapè tener nostris ab ovilibus
agnus (55).*

Ils se reconnaissent ses créatures, et remplissent les devoirs de ce qu'on appelle des gens de service. (G) Il ne tenait point sa main levée aux délateurs, et aux n... tes.] « Il n'aymoit point les... » ni les rapporteurs, et tenait... » maxime, qu'on ne pouvoit... » jouter beaucoup de foi; disant... » rapport n'estoit jamais si pu...

(51) Evang. de saint Luc, chap. X, vs. 42.

(52) Là même, vs. 41.

(53) Dans la 1^{re}. Épître à Timothée, chap. VI, vs. 8.

(54) Horat. Epod. Od. II, vs. 7.

(55) Virgil. Eclog. I, vs. 6.

u'il ne se sentit tousjours de
 ion de celui qui le fait, et
 en estoit comme des eaux,
 tiennent la qualité des veines
 terre ou des mines par les-
 elles ont passé. Il avoit
 t une souveraine aversion
 ces sortes de gens, qui vont
 es maisons, pour sçavoir ce
 y passe, pour faire parler
 qu'ils y trouvent, et pour
 ter ensuite ce qu'ils ont
 e extorqué de leurs bouches
 ar ruse et par leur artifice...
 l disoit qu'il y avoit beaucoup
 nger à croire légèrement ce
 disoit des gens. Il estoit sur
 rdes à cet égard (57). » La
 l'un tel pasteur n'avait garde
 réduit des nouvellistes, c'eût
 rand désordre. J'ai parlé de
 lessus, dans la remarque (H)
 le d' (Henri) ALTING; et j'en
 encore dans la remarque (N)
 le de (Janus) GAUTERUS.

In jugera par l'écrit dont je
 dessous, combien sa conversa-
 t docte.] Cet écrit est inti-
 élange critique de *Littératu-
 eilli des Conversations de feu
 llon* (58). Il fut imprimé à Bâle,
 l, en deux volumes in-12 *,
 ins de M. Ancillon l'avocat,
 du ministre, et qui s'était
 connaître dans la république
 es (59). J'aurai souvent à par-
 mélange; et si quelquefois je
 e pas d'accord que tout y soit
 et, ce sera sans avoir la ridi-
 cution que cela puisse préju-
 i à celui qui a dit ces choses,
 i qui les a données au public.
 bien plus admirer que feu
 lon, parlant sur-le-champ, ait
 d'exactitude en plusieurs en-
 cours sur la Vie de M. Ancillon,

même, pag. 230.

yez le Journal de Leipsick, mois de
 pag. 287.

épié, d'après Nicéron, dit que le *Mé-
 lique*, 1698, a 3 vol., et que la réim-
 e 1702, un vol. in-12, a été désavouée
 on, parce qu'on y a fourré des choses
 ort à la mémoire de son père et à lui-
 édition de 1698 n'a que deux volumes;
 y ajoute comme troisième volume le
 sur la *Vie d'Ancillon*, qui est promis
 re des deux autres.

In a divers ouvrages de sa façon, la
 anonymes.

droits, que trouver étrange que sa
 mémoire n'ait pas été exacte partout:
 et, pour ce qui est de M. son fils, il a
 dû donner les choses telles qu'il les
 avait recueillies de la bouche de M. An-
 cillon. Voyez ce que je remarque tou-
 chant le *Ménagiana* (60): le cas est
 pareil. On verra dans la préface de ce
 mélange pourquoi il n'a pas été inti-
 tulé *Ancilloniana*.

(60) Dans la remarque (A) de l'article
 MÉNAGE.

ANCRE (LE MARÉCHAL D').
 Cherchez CONCINI.

ANDLO (PETRUS AB), nom sup-
 posé, sous lequel un cartésien
 se cacha, pour écrire contre la
 dissertation de *Abusu philoso-
 phiæ cartesianæ surrepente et
 vitando in rebus theologicis et
 fidei*. M. Des Marets, professeur
 en théologie à Groningue, au-
 teur de cette dissertation, l'avait
 publiée en 1670, pour représen-
 ter aux églises protestantes les
 grands maux qu'on avait à crain-
 dre, si l'on souffrait que les opi-
 nions de M. Descartes passas-
 sent des écoles de philosophie en
 celles de théologie. Quelques
 mois après, on vit paraître un
 écrit, intitulé *Petri ab Andlo,
 Batavi, Specimen confutationis
 dissertationis de abusu philoso-
 phiæ cartesianæ, etc.* Jamais
 réfutation ne fut écrite d'un
 style plus violent: M. Des Ma-
 rets y fut traité de la plus désol-
 bligeante manière du monde. Il
 ne demeura pas en reste: son
 apologie parut bientôt, intitulée
*Vindicie dissertationis de abusu
 philosophiæ cartesianæ*, où il
 n'y eut sorte d'injures qu'il ne
 déchargeât sur la tête de son
 ennemi. Il le traita de très-im-
 pudent socinien, de spinoziste,
 d'impie, de non-chrétien, d'a-

thée. Petrus ab Andlo publica fort promptement sa réplique, intitulée *Animadversiones ad vindicias dissertationis quam Samuel Maresius edidit de abusu philosophiæ cartesianæ*. S'il avait été emporté dans sa première dissertation, il le fut encore plus dans la seconde; mêlant néanmoins, comme la première fois, plusieurs goguenarderies parmi les traits de sa colère. Il nia fortement qu'il connût Spinoza, qu'il l'eût jamais vu, ni qu'il approuvât ses sentimens (a). M. Des Marets reçut un second écrit de Petrus ab Andlo le 19 décembre 1670, et le réfuta avec tant de promptitude que sa duplique fut achevée le 3 de janvier suivant (b). Elle est intitulée *Samuelis Maresii Clypeus orthodoxiæ, sive vindiciarum suarum priorum pro sua dissertatione de abusu philosophiæ cartesianæ . . . vindiciæ posteriores, etc.* L'auteur déclara qu'il n'écrirait plus contre cet homme de néant (A); mais qu'il serait toujours prêt d'entrer en lice pour la vérité avec un adversaire savant et honnête, qui n'aurait point honte de se nommer. Il tint sa parole; car il laissa sans répartie le troisième écrit de Petrus ab Andlo, intitulé *Specimina Bombomachiae Samuelis Maresii se defendentis clypeo orthodoxiæ, seu vindiciis vindiciarum dissertationis de abusu philosophiæ cartesianæ*. Ainsi finit une dispute qui vérifia le proverbe, *nullum*

violentum durable, d faux assez souvent dans les guerres d'érudition (B). M. Des Marets ne put jamais déterminer le véritable nom de son adversaire (C). Il parut en 1673 un livre in-4°, intitulé *De Andlo, Petri filii, ἀδελφῶν ἐλγυρόμενος, sive rissimi theologi Samuelis Maresii Tractatum brevem de theologico Notæ bre*

Notez qu'il y a un vrai Andlo parmi les auteurs (c). C'est un d'Alsace, docteur en théologie, canonique, et chanoine de Strasbourg (d). Les deux livres composés de *Imperio Regis et Augusti inaugurationis etc.*, de *que Officio et de electorum, etc.*, furent imprimés à Strasbourg, avec des notes, en 1603, par Marquard I

(c) Petrus de Andlo.

(d) Mich. Hertzius, Bibliothecarius, num. 224.

* Cet Andlo fut, dit la *Biographie universelle*, recteur de l'université de Bâle en 1471. La bibliothèque de Bâle possède quelques-uns de ses manuscrits. Le *de Imperio, etc.*, a été réimprimé en 1603.

(A) *Des Marets déclara qu'il n'écrirait plus contre cet homme de néant.* Le terme dont il se servit est le même que celui que l'Écclésiaste emploie contre les dieux des Chaldéens, les nommant des dieux de fumée, *mo non ulterius hanc serram stercoreo homine reciproca antecessum me protestari nil mihi futurum negotii cum huius sterquilinio et infami nebulâ pudet sui ipsius* (2).

(B) *Le proverbe Nullum violentum durable est faux assez souvent dans les guerres d'érudition.*] N

(1) Mares. Vindic. Vindiciarum sub fin.

(2) Idem, in *Judicio de Theologia Wittichii*, sub fin.

(a) *Spinozam non novit Petrus, nec vidit, nec audivit, nec absurda ejus dogmata probat.* Animadvers. ad Vindicias, pag. 7.

(b) Vindic. Vindiciarum Dissertat. sub fin.

oin sans trouver un exemple de
je dis. Les querelles de M. Des
et de M. Voëtius furent extrê-
ment violentes, et durèrent près
de trente ans, tout autant que la
guerre d'Allemagne, qui finit à la
paix de Munster.

*Des Mârets ne put jamais dé-
couvrir son vrai nom.*] Il y employa
seulement ses conjectures, et les re-
sultats de ses amis; de sorte que, se
d'une chasse si infructueuse, il
se parti de laisser son adver-
saire le masque. *Quis sit ille lar-
vatus ab Andlo, Batavus... ut
stemus conjecturâ assequi, nec
om diligentia rescire potui; ita
plius inquirere.* Voilà comme
il se au commencement de son
orthodoxie. Ses amis, répan-
dant tout, et faisant envers lui les
piquets avec plus de zèle que de
respect, comme il arrive pres-
que toujours à ceux qui passent pour
des novateurs, lui firent ac-
cuser qu'il y avait en Zélande un mi-
nistré nommé *Petrus ab Andlo*, marié
à une fille de Coccéius. Il publia cette
accusation à telle fin que de raison; mais
comme le gendre de Coccéius s'ap-
pela *Anselaer*, il lui fit faire ses excu-
ses sous le nom de *R. D. Anselaer curavi me
excusari quod id mihi exoidis-
relatione honesti cujusdam R.
Andlo in Cartesianismum.... pro-
cui non erat cur ultrò asserenti
retrectarem* (3). Il dit quelque-
fois que le bruit courait que trois
hommes avaient travaillé à la dé-
fense de Wittichius, et qu'ils avaient
caché leur travail sous le feint nom
de *Petrus ab Andlo* (4). Nous verrons
plus tard que M. Baillet seront plus
loin que moi à démasquer ce pseu-
donyme, que je crois être Regnier de
Mort, professeur en philosophie
à Leyde.

Indic. Vindicarum, pag. 6.
Indic. de Theologia Pacifica Witt-

Placcius (n°. 166, a) on rapporte
les paroles de Bayle, sans indiquer
l'ouvrage dont il s'agit ici.

ANDRADA (DIEGO DE PAYVA D')
Andradius, savant por-
tugais, natif de Conimbre, se
présenta dans le concile de Trente,

où le roi Sébastien l'avait envoyé
comme l'un de ses théologiens
(a). Il prêcha devant l'assemblée
le second dimanche après Pâ-
ques 1562. Il ne se contenta pas
des services qu'il rendit en ex-
pliquant les matières sur quoi
on le consulta, il voulut encore
employer sa plume à la défense
des canons de ce concile. C'est
ce qu'il fit dans l'ouvrage qui a
pour titre, *Orthodoxarum Ex-
plicationum Libri X* (b). Il ré-
pond là en particulier à un écrit
que Chemnice avait publié con-
tre la doctrine des jésuites (A),
avant la clôture du concile de
Trente: et comme Chemnice prit
cette occasion de faire un très-
gros ouvrage qu'il intitula, *Exa-
men Concilii Tridentini*, An-
dradius se crut obligé de main-
tenir son premier écrit contre
ce docte adversaire (B). Il com-
posa donc un livre, que ses deux
frères publièrent après sa mort
à Lisbonne, l'an 1578, et qui a
pour titre, *Defensio Tridentinæ
fidei Catholicæ quinque libris
comprehensa, adversus hæreti-
corum calumnias, et præsertim
Martini Kemnitii*. Ces écrits
d'Andradius ont été réimprimés
plusieurs fois (c), et néanmoins
sont si rares à Paris, que M. Pel-
lisson ne put les trouver dans
toute la rue Saint-Jacques (C).
Il n'y a guère d'auteur catho-
lique qui ait été plus cité que

(a) Palavic. Hist. Concil. Trident., lib.
XIX, cap. XVI, num. 7.

(b) Imprimé à Cologne, en 1564. Le pre-
mier de ces dix livres, qui est une *Apologia
des Jésuites*, fut imprimé en français, à
Lyon, en 1565. Du Verdier, Biblioth. Fran-
çaise, pag. 266.

(c) Ex Nicolai Antonii Biblioth. Hispan.,
tom. I, pag. 236.

lui par les protestans : c'est à cause qu'il a soutenu des sentimens un peu outrés sur le salut des philosophes païens. Il était prédicateur : on a publié ses *Sermons* en trois parties, dont la seconde a été traduite de portugais en castillan par Benoît de Alarcon (d). La Bibliothèque des écrivains espagnols ne parle point de tous ses ouvrages (D). On a donné bien des louanges à Andradius (E) : on les trouvera dans les remarques.

(d) *Ex Nicolai Antonii Biblioth. Hispan., tom. I, pag. 236.*

(A) *Il répondit à un écrit de Chemnice contre la doctrine des jésuites.*] Un ministre luthérien, qui a fait l'éloge de Chemnitius, s'exprime de cette manière : *Breve quidem, sed nervosum scriptum, durante adhuc concilio Tridentino, jesuitarum theologicæ opposuit, cujus Opusculi cum Andradius Lusitanus in se suscepisset refutationem, Chemnitio occasionem subministravit conscribendi insigne illud. . . Opus, quod Tridentini concilii examen nuncupavit* (1). J'ajoute à cela un passage d'Eisengreinus, parce qu'il paraît fournir une petite matière de critique. Cet auteur prétend qu'Andradius a fait des merveilles contre les hérétiques dans ses explications orthodoxes, et surtout contre Chemnitius : *Præsertim contra Martini Kemnitii petulantem audaciam, qui coloniensem censuram, quam à virtis societatis Jesu compositam esse ait, unâ cum ejusdem sanctissimæ societatis vitæ ratione temerè calumniandam suscepit* (2). Nicolas Antonio, après avoir cité ce passage, censure Eisengreinus d'avoir cru qu'Andradius était jésuite : *Hæc ille, dit-il, falsus saltem in eo quod Andrada nostrum unum ex jesuitico sodalicio credidit.* Si cette censure n'a pas d'autre fondement que les paroles que don Antonio a citées, je la crois fausse.

(B) *Andrada. . . maintint son pre-*

(1) *Spizelius, in Templo Honoris, pag. 4.*

(2) *In Catalogo Test. Veritatis, apud Nicol. Anton. Bibl. Hisp., tom. I, pag. 235.*

mier écrit contre ce docteur ad Cet éloge est dû à Chemnice le fond, je ne dis pas plus à lui, que don Nicolas Antonio d'abord que ces paroles vain espagnol, cui cum *profligatissimus hæreticus* quo gravissimas adversus un ecclesiam contumelias intendere denuò in campum opus esse Paiva vidit, ut hostem totis viribus profligare extrêmement désobligeante quand on les pèse bien, on propres à inspirer de la Chemnitius. N'est-il pas b de se voir traité comme le le Polyphème de son parti, du parti contraire, lorsqu d'ailleurs soutenir la bonne

(C) *M. Pellisson ne put p ses ouvrages dans toute la Jacques.*] Un récit sur ce su plaira pas aux curieux. M. dans ses remarques contr flexions sur les différens de gion (3), allégua entre autr qu'Andradius a fait un livre *Explicationes orthodoxæ versis religionis capitibus*, seigne en ces propres termes *philosophes qui ont empli leurs forces pour connaître Dieu, et pour l'honorer ment, ont eu la foi qui fa juste. . . ; que ce serait la p cruauté du monde (neque deterior ulla esse potest) de ner les hommes aux peine les, pour avoir manqué d laquelle il n'y avait pas parvenir* (4). M. Pellisson d'abord, qu'il n'avait jamais, et qu'il le chercherait sité, quand il serait à Paris que temps après, il fit savoir cherché avec soin le livre portugais *Payva Andradiu* « ajouta-t-il (6), ce n'est p » tite affaire que de le trou » La rue Saint-Jacques ne » pas : les bibliothèques les » breuses ne l'ont point.

(3) *C'est le titre d'un livre de*

(4) *Voyez le livre de M. Pell de la Tolérance des Religions, pa imprimé à Paris, l'an 1692.*

(5) *Là même, pag. 71.*

(6) *Là même, pag. 82.*

la même celle des jésuites, ce qui est remarquable, parce qu'il a écrit en leur faveur. A la fin on me l'a déposé dans la Bibliothèque de Sorbonne. M. l'abbé Pirot, personne de mérite s'il y en a aujourd'hui en France ni ailleurs, et l'un des plus capables et des plus illustres sujets de cette maison, qui ne connaissait cet auteur non plus que moi, s'est donné la peine de le lire à ma prière.... Cet écrivain a du mérite, et n'est pas un scolastique sec et décharné, comme sont tant d'autres : on lui trouve partout de l'esprit, de l'élégance et de la vivacité, fort au-dessus du commun ; et il répond en un mot à la réputation qu'il avait dans le Concile de Trente. » Il est étonnant qu'un livre, si peu connu aux plus grands libraires, et aux plus nombreuses bibliothèques, ait été cité par cent auteurs qui n'avaient guère de livres : cela, dis-je, est étonnant pour ceux qui ne savent pas que l'examen du concile de Trente par Chemnitius est un livre fort commun, et qu'on y trouve de quoi citer à perte de vue le docteur Andradius. Cent autres auteurs ont parlé aussi fortement que moi pour le moins sur cette matière, comme la Mothe-le-Vayer le montre dans l'un de ses livres (7). D'où vient donc qu'ils n'auraient pas été aussi souvent qu'Andradius, quand il s'est agi d'excuser Zuingle sur voie de récrimination, ou de reprocher aux papistes qu'ils ont penché vers les hérésies de Pélagé ? d'où est-ce, dis-je, que cela viendrait, si j'avais pu indiquer la cause des fréquentes citations d'Andradius ?

(D) *La Bibliothèque des écrivains français ne parle point de tous ses ouvrages.*] On n'y trouve point le livre qu'il composa sur l'autorité du pape pendant la tenue du concile, en 1562 (8). Les légats du pape, contents de cet écrit, l'envoyèrent au cardinal Borromée. La cour de Rome en fut extrêmement satisfaite : le pape fit remercier l'auteur très-obligeamment. Je crois que cet ouvrage n'est point différent de celui

de *Conciliorum autoritate*, dont Pala-
vicin a cité le 1^{er}. livre (9).

(E) *On a donné bien des louanges à Andradius.*] On a déjà vu le jugement que M. Pellisson a fait de lui. Osorius, dans la préface qu'il a mise au-devant des explications orthodoxes d'Andradius, lui donne beaucoup d'esprit, une ardente application, l'intelligence des langues, le zèle et l'éloquence d'un bon prédicateur. Voici ce que Roeweide en a dit : *Ad Concilium Tridentinum et profundissimi theologi mentem, et linguam eloquentissimi oratoris attulit* (10).

(9) *Idem, lib. XXIV, cap. X, num. 17.*

(10) *In Lege Talionis Casaubono retaliatâ, apud Nicol. Antonium, tom. I, pag. 236.*

ANDRÉ (JEAN) ^{*1}, fameux canoniste du XIV^e. siècle, était fils d'un prêtre (A), et naquit à Muggello, auprès de Florence. Il était encore fort jeune lorsqu'il alla à Bologne pour y étudier (a). Il aurait eu de la peine à vivre, s'il n'y eût rencontré une place de précepteur ^{*2} ; mais avec le secours que cet emploi lui procura, il fut en état de s'appliquer tout à son aise à l'étude du droit canonique, en quoi il fit de très-grands progrès sous le professeur Gui de Baif (b). Il eut toujours un respect particulier pour la personne et pour les gloses de ce professeur ; car il n'avait pas moins de déférence pour ces gloses, que pour le texte. Il lui avait une obligation qui

^{*1} Joly prouve qu'il fallait appeler ce personnage, *Jean, fils d'André*, et non *Jean André*.

(a) *Bononiam admodum adolescens venit, ubi ob paupertatem pedagogum gessit, Scarpectam filium Mainardi Ubaldini erudiendo. Volaterr., lib. XXI.*

^{*2} Leclerc remarque que Pancirole a réfuté Volaterran sur ce point.

(b) *Il est plus connu sous le nom d'Archidiaconus, qui était celui de la dignité ecclésiastique qu'il possédait à Bologne. Doujatius, Prænotion. Canoniar. pag. 602.*

(7) *A la fin de son Traité de la vertu des gens.*

(8) *Palavic., lib. XIX, cap. XVI, num. 7.*

est ordinairement plus sensible que celle de l'instruction. Gui de Baif, s'étant aperçu que, faute d'argent, il n'osait demander le doctorat, le poussa à le demander, et le lui fit obtenir *gratis*. C'est André lui-même qui fait cette confession (c). Le même Gui l'encouragea à demander le professorat, ce qui eut tout le succès que l'on s'en pouvait promettre. On trouve que notre André était professeur à Padoue, environ l'an 1330, et qu'il l'a été aussi à Pise; mais il fut rappelé à Bologne (d), et c'est là qu'il acquit le plus de réputation. On dit des merveilles de l'austérité de sa vie (B): il macérait son corps par oraisons et par jeûnes, et il coucha sur la dure, toutes les nuits, pendant vingt ans, enveloppé d'une peau d'ours (e). Il disait qu'il avait obtenu plusieurs choses par ses prières (f). Il avait épousé une femme nommée Milantia, dont il fait mention dans ses écrits: il avoue qu'il avait appris d'elle beaucoup de choses, et entre autres, que si les noms se vendaient, les pères et les mères en devraient acheter de beaux pour les donner à leurs enfans (g). J'ai oublié de dire que sa mère s'appelait *Novella*, et qu'il eut une fille qui porta le même nom, et qui fut si docte, qu'il l'envoyait faire leçon en sa place (C), quand il n'avait

pas le temps de monter en chaire. C'est pour l'amour de sa mère et de cette fille, qu'il intitula *Novellæ* son *Commentaire sur les Décrétales de Grégoire* (h). Il eut un fils naturel, nommé Banicontius *, qui publia quelques livres (D); et l'on dit que l'ayant perdu, il adopta Jean Calderin, savant canoniste, et qu'il lui fit épouser sa fille Novella (E). Il avait une autre fille qu'il maria à Jean de Saint-George, célèbre professeur en droit canonique à Bologne. Elle s'appelait Betine, et mourut en 1355 (i), à Padoue, et son mari avait été appelé pour une semblable profession. Jean André mourut de peste, à Bologne, l'an 1348, après quarante-cinq ans de profession, et fut enterré dans l'église des Dominicains. Il avait écrit plusieurs livres (F): on lui a donné de pompeux éloges (G); mais on l'accuse aussi d'avoir été un insigne plagiaire (H). Quelques-uns disent que la petitesse excessive de sa taille fit bien rire les cardinaux (I) dans l'audience que Boniface VIII lui donna en plein consistoire. Il avait, dit-on, prédit sa mort un an avant qu'il mourût (k).

(h) Pansiol. de clar. Legum Interpretibus, lib. III, cap. XIX.

* Quelques-uns (entreautres Cave) l'appellent *Bonicontus*, d'autres *Boniconthus*, ainsi que le remarque Joly.

(i) Pansiole rapporte son épitaphe dans son III^e. livre, chap. XIX, de clar. Legum Interpret.

(k) Pansiol., *ibid.*

(c) *In prim. Sexti Decretal. apud Doujat. Prænot. Canon., pag. 603.*

(d) Pansiol. de claris Legum Interpret., lib. III, cap. XIX.

(e) Volater., lib. XXI, pag. 781.

(f) *Apud Pansiol. de clar. Leg. Interpret., lib. III, cap. XIX.*

(g) *In Cap. cum secundum, Extravag. de Præbend.*

(A) *Il était fils d'un prêtre.*] Tous les auteurs conviennent que le père de Jean André a été prêtre; mais non pas qu'il le fut lorsqu'il procréa cet enfant: *Patrem constat presbyterum*

filium ante, an post sacer-
nuerit, incertum. Voilà com-
 Doujat en a parlé (1), après
 Panzirole, qui décide hardi-
 Jean André vint au monde
 rétrise de son père : *Is ex*
presbytero, antequàm sacer-
et matre nomine Novella,
). C'est une marque que
 ne comptait pas pour beau-
 rapport à un tel fait, la
 Panzirole; et de quel droit,
 ie, ce dernier en serait-il
 que Volaterran, qui avait
 le contraire? *Joannes An-*
André presbytero et ma-
nd natus apud Mugellum
stini oppidum, juris soien-
isque aliis natalium pудо-
it (3). Il avait dit formelle-
 Jean André naquit du con-
 un prêtre, et personne n'a
 ue Novella ait jamais été
 père de Jean André. Il est
 bitable, que pour le moins
 re canoniste est né comme
 ors de légitime mariage*,
 qui a été prêtre. Il ne faut
 giner que Forsterus dise que
 ne devint prêtre qu'après
 cet enfant. Il ne veut dire,
 le père de Jean André fut
 le lien de sa naissance : *Pa-*
André, cive initio, deinde
mugellano natus est (4).

lit des merveilles de l'austé-
rie.] Voici un commentaire
 communiqué (5) : je n'y
 : « Ce que vous remarquez
 érité de vie de Jean André
 é par de bons auteurs. Ce-
 , si le conte que fait de lui
 ses *Facéties*, est vrai, il

Canonic., pag. 604.

porte une phrase de Panzirole qui,
 r la naissance d'André antérieure à
 son père, laisse de grands doutes
 ar cette question délicate, Bayle
 plus retenu que son critique.

de clar. Legum Interpretib.,
 XIX, init.

, lib. XXI, pag. 781.

transcrit un long passage d'André
 l'il avait huit ans quand son père
 rre. Il était tout naturel dans le
 sa bâtardise. Le récit d'André sur
 si le concerne de si près peut donc
 es avoir un grand poids.

, Hister. Juris Civil., lib. III,

l. de la Monnoie.

» y a lieu de croire que dans la suite
 » ce docteur se relâcha bien de sa pre-
 » mière continence. *Joannem An-*
 » *dream*, dit Poge, *doctorem bono-*
 » *niensem, cujus fama admodum vul-*
 » *gata est, subagitantem ancillam*
 » *domesticam uxor deprehendit. Re in-*
 » *suetudine stupefacta mulier in virum*
 » *versa : Ubi nunc, ait, Joannes, est*
 » *sapientia vestra ? Ille, nil amplius*
 » *locutus : In vulva istius, respondit,*
 » *loco admodum sapientiæ accommo-*
 » *dato.* La traduction en vers français
 » n'en déplaira peut-être pas.

« Jean dit André, fameux docteur de
 « loix,
 « Fut pris un jour au péché d'amourette :
 « Il accollait une jeune soubrette :
 « Sa femme vint, fit un signe de croix.
 « Ho, ho, dit-elle, est-ce vous ? non, je
 « pense :
 « Vous, dont partout on vante la prudence !
 « Qu'est devenu cet esprit si subtil ?
 « Le bon André, poursuivant son négoce,
 « Honteux pourtant : ma foi, répondit-il,
 « Prudence, esprit, tout gist dans cette
 « fosse *.

Puisqu'on demeure d'accord que Jean
 André eut un bâtard, ce récit est quant
 au fond assez vraisemblable, et ce fut
 peut-être avec la mère de Baniconcius
 que sa femme le trouva ; si cela était,
 on le pourrait mettre dans la liste du
 Ménagiana (6).

(C) *Il envoyait sa fille faire leçon*
en sa place.] Je n'ai trouvé ce fait, ni
 dans Forsterus, ni dans Panzirole, ni
 dans M. Doujat ; mais dans la Cité des
 Dames de Christine de Pise. Ce livre
 fut imprimé à Paris, l'an 1536, et
 avait été composé sous le règne de
 Charles VI. Écoutons parler cette
 Christine en son vieux gaulois : *Pa-*
reillement, à parler de plus nouveaux
temps, sans querre les anciennes his-
toires, Jehan Andry, solemnel légiste
à Bologne la Grasse, n'a mie soixan-
te ans, n'estoit pas d'opinion que
mal fust que femmes fussent lettrées.
Quant à sa belle et bonne fille, que
il tant ama, qui ot nom Nouvelle, fit
apprendre lettres, et si avant és loix,
que quand il estoit occupé d'aucune
essoine, pourquoi il ne pouvoit vac-

* « Ceci, dit Leduchat, a été exprimé plus
 » grément dans la XVII^e. des *Cent nouvelles*.
 » nouvelles, qui contient la même aventure du
 » docteur J. André, sous le nom d'un président
 » de la chambre des comptes de Paris. »

(6) Voyez la remarque (E) de l'article
 Baisais.

quer à lire les leçons à ses escoliers, il envoyoit Nouvelle sa fille en son lieu lire aux escholes en choyere ; et afin que la beauté d'elle n'empescheast la pensée des oyans, elle avoit une petite courtine au devant d'elle : et par celle manière suppléoit et allégeoit aucunes fois les occupations de son père, lequel l'ama tant, que pour mettre le nom d'elle en mémoire, fit une notable lecture d'un livre de lois que il nomma du nom de sa fille la Nouvelle (7). Il est étrange qu'une chose de cette nature, si rare, si singulière, ne se trouve pas dans tous les auteurs qui traitent de Jean André, ou du moins dans la plupart ; et j'avoue que cela me tient un peu en balance, si je la dois croire ou non. Mais en tout cas ce pourrait être la matière d'un joli problème : on pourrait examiner si cette fille avançait ou si elle retardait le profit de ses auditeurs, en leur cachant son beau visage. Il y aurait cent choses à dire pour et contre là-dessus. Je crois bien que les écoliers se seraient trop amusés à regarder sa beauté, et que cela leur eût causé des distractions : mais d'ailleurs, on écoute beaucoup mieux ce qui sort d'une belle bouche, on s'en laisse plus toucher, plus persuader ; et vous voyez des femmes qui, pour dévorer des yeux un prédicateur qui a bonne mine et bonne grâce, n'en retiennent pas moins ce qu'il dit. Ce qu'un ancien poëte remarque de la vertu, qu'elle plaît davantage dans un beau corps (8), se peut dire de la science. Quoi qu'il en soit, si la fille du professeur Jean André mettait un rideau entre elle et ses auditeurs afin que les traits de sa beauté ne blessassent point leur cœur et n'interrompissent point leur attention, elle leur faisait un grand sacrifice dont ils se seraient bien passés. Apparemment ils auraient pris beaucoup de plaisir à la voir ; et de son côté elle n'aurait pas été fâchée d'être vue, si elle n'avait préféré leur profit à sa propre satisfaction. Tout cela est vraisemblable et de l'ordre naturel, puisqu'elle n'était point de

ces savantes qui ont sujet comme Sappho,

*Si mihi difficilis formam natu
Ingenio formæ damna repen*

c'est-à-dire,

*Si je n'ai pas reçu des mains
Un visage bien fait,
Mon esprit assez bien répare
Ce tort qu'elle m'a fait.*

Voyez ci-dessous la rema

(D) Son fils naturel Ba publica quelques livres.] C'étoit de son aïeul. Les livres qu'il sont : *De Privilegiis et In Clericorum ; de Accusationi quisitionibus ; de Appellati* tire cela de Panzirole.

(E) Il adopta Calderin épouser sa fille Novella.] L'usage des adoptions n'aurait souffert un tel mariage (10) être ne faut-il entendre au par l'adoption de Calderin, que Jean André le fit son gendre prétend que Calderin consent sa femme : *Is conjugem ditis parentibus* (Milantia Jean André était savante) *ordentem nactus, sæpè ob consulare consueverat* (11). faut juger des autres matières quelles il recourait à cet oratoire ; s'il en faut, dis-je, celle dont Calderin a fait nous n'y verrons rien qui l'idée que Christine de Pi donnée de Novella : il n'y a femme qui ne puisse passer habile que celle-là. Voici le derin demanda un jour à son si celui qui a convié à un d'envoyer avertir les conviés l'heure de manger est venu répondit, qu'il fallait en envers les dames et envers les gers ; mais non pas envers les à moins que ce ne fussent des d'importance. Voyez le de François Hotman sur ce *rum enim verò medius fidi*

(7) Cité des Dames de Christine de Pise, part. II, chap. XXXVI.

(8) *Gratior et pulchro veniens in corpore virtus.*

Virgil., *Æneid.*, lib. V, vs. 344.

(9) Ovidius, *Epist. Sapph.* vs. 3.

(10) *Octaviam Claudius antequam traderet, ne sororem is suam ducem Claudii et ipse filius adoptivus, in liam adoptandam dedit.* Torrentium, *Claudii*, cap. XXXV, c. Zonara.

(11) Panzirol., lib. III, cap. X.

*uam inficiandum aut du-
quin mulieres consilium
, quandoquidem (6 dig-
m et digito ligandam)
alderinus, Canonist. fa-
quòd semel consuluit suam
convivator teneatur hord
re ad convivas ut veniant,
r et tanquam altera Sibyl-
, ad feminas et extraneas
um qui se facile non inge-
r ad alios, nisi essent gra-
. Johan. Calderin. in. c.
unt. et post eum Ægid.
quidam col. 3. vers. tertio
i. et Panormit. in e. cum
sal. in fin. de elect. et de
r Collect. in cap. à crapu-
vit. et hon. cleric. et Bal.
regor. col. 5. vers. quære,
claris. Ce qui me persuade
Calderin se maria avec une
André, est de voir qu'un
in, qui fit réparer le tom-
n André l'an 1501, l'ap-
atrième aïeul, *atavum*; et
un Jean Calderin était son
aïeul, *abavus* (13). Je doute
ptions de ces derniers siè-
ondé de tels degrés de pa-
u'à la cinquième généra-
anchement, je ne crois pas
lemoiselle de Gournai eût
e, ses descendants se quali-
ourd'hui dans une inscrip-
que, simplement et absolu-
ts-fils ou arrière-petits-fils
le Montaigne.*

ait écrit plusieurs livres.]
ier ouvrage fut une *glose*
livre des Décrétales. Il était
quand il le fit, et il le re-
suite et l'augmenta. Il fit
Gloses sur les Clémentines
Commentaire sur les Décré-
tel il intitula *Novellæ*, par
que j'ai rapportée ci-dessus.
mmentaire in *Regulas Sexti*,
ula *Mercuriales*, ou parce
ait travaillé les mercredis,
qu'il y avait inséré ses dispu-
rcredi. Il augmenta le *Spe-*
Durant, en l'année 1347. Je
point de quelques autres trai-
publia. C'est dommage qu'il

man., adversus Italo-Galliam Matha-
214.

le Panzirol., de clar. Leg. Interpret.,
ap. XIX.

ait tant suivi la méthode des Pyrrho-
niens; car il a prouvé fort solidement
son opinion lorsqu'il a voulu le faire;
mais il l'a voulu rarement: il a mieux
aimé rapporter ce que les autres di-
saient et laisser ses lecteurs au milieu
de la dispute (14).

(G) *On lui a donné de pompeux
éloges.]* Il est appelé *Archidoctor*
Decretorum dans l'építaphe de sa fille
Betine: on lui donne dans son épita-
phe le titre de *Rabi doctorum*, *Lux*,
Censor, *Normaque morum*. On prétend
que le pape Boniface VIII le régala de
l'éloge de *Lumen mundi* (15).

(H) *On l'accuse d'avoir été un insi-
gne plagiaire.]* La plupart de ses addi-
tions au *Speculum* de Durant furent
prises mot à mot d'un livre d'Oldrade
(16); de sorte que Balde, ayant dé-
couvert et indiqué ces larcins, ne put
s'empêcher de le nommer *voleur insi-
gne du travail d'autrui*, *insignis alio-
norum laborum fur* (17). Cela était
d'autant plus inexcusable, que dans
ces mêmes additions il découvre et il
indique quantité de voleries de Durant
(18). On l'accuse, outre cela, d'avoir
volé le traité de *Sponsalibus ac Ma-
trimoniis*, que Jean Anguissola, de
Césène, avait composé (19).

(I) *La petitesse excessive de sa taille
fit bien rire les cardinaux.]* On dit que,
quelques décrétales étant devenues
suspectes de fausseté, l'académie de
Bologne députa à Boniface VIII, Jac-
ques d'Castello, qui était un petit
homme fort laid. Il entra, accompa-
gné d'un grand nombre de personnes
dans le consistoire. Le pape lui fit
bien des horneurs et le croyant à ge-
noux, il lui dit trois fois de suite de
se lever (20). Le député ne savait que
dire, tant il était honteux. Il y eut un
cardinal qui se mit à dire que c'était
un autre Zachée; ce qui fit rire tout
le monde. Bien des gens soutiennent

(14) *Idem, ibid.*

(15) *Idem, ibid.*

(16) *Intitulé, Consilia.*

(17) Panzirol., de clar. Legum Interpretib.,
lib. III, cap. XIX.

(18) *Vide* Thomasium, de Plagio litterario,
num. 359, 414.

(19) Panzirol., de clar. Leg. Interp., lib.
III, cap. XIX; Doujatius, Prænotion. Cano-
nicar. pag. 604.

(20) Voyez la remarque (I) de l'article ALBERT-
LE-GRAND.

que ce ne fut point à Castello à qui ceci avint; mais à Jean André, homme de petite taille et fort laid (21) *.

(21) Panzir., de clar. Leg. Interp., lib. III, cap. XIX.

* Leclerc et Joly, sans citer aucune autorité, affirment au contraire que cela arriva à Castello et non à André.

ANDRÉ (JEAN), auteur d'un livre intitulé *Confusion de la secte de Mahumed*, était né mahométan, à Xativa, au royaume de Valence, et il avait succédé à son père dans la dignité d'alfaqui de la même ville. Il fut éclairé de la connaissance de Jésus-Christ, en assistant à un sermon, dans la grande église de Valence, le jour de l'Assomption de la Sainte Vierge, l'an 1487 (a). Il demanda le baptême, et se souvenant de la vocation de saint Jean et de saint André, il obtint qu'on le nommerait Jean André. « Ayant reçu les ordres sacrez, dit-il (b), et d'alfaqui, et esclave de Lucifer, fait prêtre et ministre de Christ, je commence, comme saint Paul, à prescher et publier le contraire de ce que j'avoie auparavant fausement creu et affirmé, et avec l'ayde du Seigneur très-hault je converty premièrement en ce règne et guidé à la fin du salut plusieurs âmes d'infidèles Mores, qui s'en alloient perdre en Enfer sous le pouvoir de Lucifer. De là, je fus appelé par les plus catholiques princes le roy don Fernand et la royne donne Isabelle, afin que j'allasse prescher en Gre-

(a) Le prédicateur se nommait Marques Adesora.

(b) Jean André, *Pour parler, ou Préface de sa Confusion de la secte de Mahumed*, folio 3, verso.

nade aux Mores de ce royaume que leurs altesses avoient quis. Donc par ma préférence et volonté de Dieu (qui loit ainsi) une tourbe de Mores, reniant Mul se convertit à Christ : après je fu créé chanoine par leur benignité, et fut trois fois appelé par la chrestienne royne donne Isabelle, afin que je m'en allasse en Arragon, pour m'en occuper en la conversion des Mores de ces règnes, lesquels avoient mépris et deshonoré le Seigneur crucifié, et au péril des princes chrestiens persévèrent jusques à d'huy en leur erreur. Cette très-sainte intention de son altesse, pour la mener à fin, ne put sonner en la prévint, ne put sonner en l'effect. » Il ajoute que ne demeurer oisif, il se traduire d'arabe en languagoneoise toute la loi de Moïse, c'est-à-dire, l'Alcoran et ses gloses, et les sept livres de la *Suné*. Il le fit par le commandement de Martin Garcilache de Barcelone, et inquisiteur d'Arragon (c). Ayant achevé cette entreprise, il fit l'ouvrage dont j'ai parlé au commencement (A), et qui a été assez bon (B).

(c) Tiré de la même préface.

(A) L'ouvrage dont j'ai parlé au commencement.] J'entends qu'il intitula *Confusion de la secte de Mahumed*. Il contient XII livres. L'auteur y a recueilli les plus fautes, ses fictions, mocqueries, tromperies, bestialitez, folies, vilenies, inutiles, impossibilités, bourdes, traditions de pas à pas, les plus pervers et meschant Mahumed.

es simples peuples, a laissées
disparses és livres de la Secte,
alement en l'Alcoran, lequel
diot lui fut en une nuit ré-
ange en la cité de la Meke,
qu'ailleurs en se contredisant
l'avoir composé en vingt ans;
tulé l'œuvre susdit la Confu-
s Secte de Mahumed (1). Il
rend (2) qu'il composa cet
affin que, non-seulement les
estiens, mais aussi les sim-
noissans la diverse croyance
es, d'une part se gabent et se
de telles insolences et bestia-
l'autre part facent complainte
aveuglissement et perdition.
re publié premièrement en
a été traduit en diverses
Je me sers de la traduction
s, que Guy le Fèvre de la
en fit sur l'italien et qu'il pu-
aris, chez Martin le Jeune,
f, in-8°.

livre a été trouvé assez bon.]
ux qui écrivent contre les ma-
is le citent beaucoup. Voyez
itres Hoornbeek dans sa dis-
Muhammedismo (3), Hottin-
son *Historia Orientalis*, et
Scultet dans son *Ecclesia Ma-
ana breviter delineata*.

André, dans sa préface, folio 4.
même.

une partie de sa *Summa Controver-*

DRÉ (TOBIE), professeur en
et en langue grecque à
gue, naquit à Braunfels;
e comté de Solins, le
ût 1604. Son père était
e du comte de Solins-
els, et inspecteur des
qui dépendaient de ce
Sa mère était fille de Jean
r, fameux professeur en
ie à Herborn, dans le
de Nassau. Il fit ses hu-
is à Herborn, et puis il
en philosophie, au même
sous les auspices d'Alste-
et de son oncle Piscator (a);

ils du professeur en théologie.

après quoi, il s'en alla à Brême,
et y séjourna sept ans (A). Il fut
un des auditeurs les plus assidus
du sieur Gérard de Neuville,
médecin et philosophe; et comme
il aspirait à la charge d'enseigner
publiquement, il s'y prépara par
des leçons particulières qu'il fit
en philosophie. Il retourna en
son pays, l'an 1628; et, sans y
faire beaucoup de séjour, il prit
la route de Groningue, attiré
par Henri Alting son bon patron.
Il fit là pendant quelque temps
des leçons particulières sur tou-
tes les parties de la philosophie;
après quoi, Alting lui donna ses
enfans à instruire; et lorsqu'ils
n'eurent plus besoin de précep-
teur, il lui fit avoir un sem-
blable emploi auprès d'un prince
palatin, ce qui dura trois ans,
qu'il passa en partie à Leide, et
en partie à la Haye, à la cour
du prince d'Orange. Il fut ap-
pelé à Groningue, l'an 1634,
pour succéder à Janus Gebhar-
dus, qui avait exercé la profes-
sion en histoire et en langue
grecque (b). Il remplit ce poste
avec une extrême application à
ses fonctions, jusqu'à sa mort,
qui arriva le 17 d'octobre 1676
(c). Il avait été bibliothécaire
de l'académie, et grand ami de
M. Descartes (B); ce qu'il té-
moigna, et pendant la vie (C),
et depuis la mort de cet illustre
philosophe (D). Il fit des livres
pour lui, comme on le verra
dans les remarques. Il avait
épousé la fille d'un Suédois (d),
illustre entre autres endroits par

(b) *Ex Vitis professor. academ. Groning.*,
pag. 124.

(c) Witte, *Diar. biograph.*

(d) Louis de Geor.

la charité envers ceux qui souffraient pour la cause de l'Évangile.

(A) *Il séjourna sept ans à Brême.*] Mon lecteur ferait fort mal de le croire, si l'auteur des Vies des professeurs de Groningue n'avait pas été plus exact dans ce calcul qu'à l'égard du temps que Tobie André fut à Herborn. C'est une chose étrange, qu'un correcteur d'imprimerie laisse passer de semblables fautes dans l'espace de cinq ou six lignes, lorsque les distractions de l'auteur l'ont empêché de les voir. Vous trouvez dans la vie de notre André, qu'il alla à Herborn, l'an 1610 10 CXVII; qu'il y étudia cinq ans dans les classes et un an en philosophie; qu'il continua ces mêmes études à Brême, pendant sept ans; et qu'après cela, ayant été faire un tour chez lui, il vint à Groningue, l'an 1610 10 CXXVIII. On n'a rien écrit en chiffres, les fautes étaient apparemment dans la copie. Paul Freher a copié cela fort bonnement (1) et n'y a point aperçu d'erreur de calcul.

(B) *Il était grand ami de M. Descartes.*] Il le servit de bon cœur dans le procès de Martin Schoockius, professeur en philosophie à Groningue. Ce professeur se vit poursuivi par M. Descartes en réparation de calomnies atroces; car il l'avait accusé publiquement d'athéisme. Quoique M. Descartes n'eût vu qu'une fois en sa vie notre André, il ne laissa point de lui recommander son affaire, l'ayant vu plein de bonne volonté en son endroit. M. de la Thuillerie, ambassadeur de France, et les amis de M. Descartes, agirent d'un côté: les ennemis que Voetius avait à Groningue agirent de l'autre (2); et par ce moyen M. Descartes obtint justice. Son accusateur le reconnut innocent (3); mais il en fut quitte pour cet aveu, ce qui était une indulgence scandaleuse et de très-mauvais exemple; car si on lui avait fait subir la peine du talion, comme il en était

très-digne, on aurait un peu réfréné l'audace de ces plumes séditeuses qui accusent si facilement et si témérairement d'athéisme tant d'honnêtes gens. M. Descartes écrivit le 26 de mai 1645 au sieur Tobie André, pour remercier en son particulier de ses bons offices, et pour le prier de présenter de son nom ses très-humbles actions de grâces aux juges. Voyant qu'on avait traité fort doucement son adversaire quoique punissable de la peine des calomniateurs... il ne laissa point de reconnaître que les juges lui avaient donné toute la satisfaction qu'il avait souhaitée et qu'il pouvait légitimement prétendre. « Car, dit-il (4) aux magistrats de *Utrecht*, les particuliers n'ont aucun droit de demander le sang ou l'honneur, ou les biens de leurs ennemis. C'est assez qu'on les mette hors d'intérêt autant qu'il est possible aux juges. Le reste ne les touche point: mais seulement le public. » Le texte de ma remarque m'obligeant de toute nécessité à parler des bons offices rendus à M. Descartes par Tobie André, j'ai cru que mon lecteur serait bien aise, sans changer de page, de savoir en gros l'issue de ce procès.

(C) *Il témoigna son amitié pour M. Descartes pendant sa vie, etc.* On en vient de voir une preuve. Ajoutons qu'il était le fauteur des disciples de M. Descartes, et qu'il lui attirait autant de sectateurs qu'il pouvait. Ce fut par ses conseils que Clauberge devint cartésien (5); et ce fut une conquête glorieuse et utile à tout le parti.

(D) . . . et depuis la mort de cet illustre philosophe.] Il prit la plume pour lui contre un professeur de Leide nommé Revius et publia une vigoureuse réponse l'an 1653, intitulée *Methodi Cartesianæ Assertio, opposita Jacobi Revii. . . . Præf. Methodi cartesianæ considerationi theologica*. La II^e. partie de cette réponse para l'année suivante. Il écrivit aussi l'an 1653, contre M. Regius, pour soutenir les remarques que M. Descartes avait faites sur un programme qui contenait une explication de l'esprit humain (6). Il enseignait dans sa mai-

(1) Dans son *Theatrum Virorum illustrium*, pag. 1538.

(2) La condamnation de Schoockius retomba par contre-coup sur Voetius.

(3) Voyez la Vie de M. Descartes, par M. Baillet, tom. II, pag. 252, et seq. ad ann. 1645.

(4) Tom. III des Lettres, pag. 17. Voyez la Vie de Descartes, pag. 257.

(5) Clauberg. *Epist. Dedicat. Logicæ*.

(6) Le titre de cet écrit est: *Brevis replicatio*.

philosophie cartésienne, encore profession ne l'appelât point lors même que l'âge avait entaffaibli ses forces. M. Desapprend ces particularités à d'un proposant suisse qui ex aux leçons philosophiques André; car il craignait qu'on n son pays et que cela ne fût e à sa promotion au mini-
c de fuit unus ex illis, cujus rco, benè aliàs doctus, et phiam cartesianam valdè pro ui dùm hñc esset, professus dere se frequentare collegia Cl. Tobiae Andreae (qui cli-, quod summoperè doleo, veneror ut illi suas vires res- solet habere in superpon- professionis, nec enim ad iam, sed ad linguam græ- storias est vocatus) ne hoc trid resciretur, et suæ probesset (7).

tionis mentis humanæ Dn. Henrici
 a.
 ins, in Judicio de Theologiâ paci-
 i, imprimé l'an 1671.

ANDREINI (ISABELLE), na- Padoue, a été sur la fin 16^e. siècle, et au commen- du XVII^e., une des meil- comédiennes d'Italie. Ce oint le seul endroit par où aisait admirer : elle fai- vers en perfection. On non-seulement par les u'une infinité de savans aux esprits lui ont don- serait une preuve un ivoque), mais aussi, par ages qu'elle fit sortir de la presse. Les *Intenti* (a) e crurent faire honneur corps en l'y agrégeant. ur témoigner sa recon- e, elle n'oubliait jamais i titres celui d'*Academi- nta*; et sans doute elle t aussi à se faire honneur

t ainsi qu'on nomme les académi- avis.

par cette sorte de qualité. Voici toutes ses qualités : *Isabella Andreini, Comica Gelosa, Academica Intenta, detta l'Accesa*. Elle avait une chose qui n'est pas des plus communes parmi les excellentes actrices : c'est qu'elle était belle; de sorte qu'elle charmait sur le théâtre, et les yeux, et les oreilles, en même temps (A). Le cardinal Cinthio Aldobrandini, neveu de Clément VIII, la considéra beaucoup, comme il paraît par quantité de poésies qu'elle composa pour lui, et par l'épître dédicatoire de ses ouvrages. Elle vint en France, et y fut favorablement reçue par leurs majestés, et par les personnes les plus qualifiées de la cour (b). Elle composa plusieurs sonnets à leur louange, qui se voient dans la seconde partie de ses poésies. Elle mourut d'une fausse couche, à Lyon, le 10 de juin 1604, dans la quarante-deuxième année de sa vie. Son mari, FRANÇOIS ANDREINI, la fit enterrer dans la même ville, et l'honora d'une épitaphe (B), qui témoigne qu'elle avait beaucoup de piété et de chasteté. Il a fait savoir au public, depuis ce temps-là, qu'il la regrettait (C) et qu'il l'estimait beaucoup. La mort de cette comédienne mit en pleurs tout le Parnasse : ce ne furent que plaintes funèbres, en latin et en italien. On en imprima beaucoup à la tête de ses poésies, dans l'édition de Milan, en 1605*. On n'y oublia pas l'inscription ingénieuse qui avait été faite à

(b) Voyez l'épître dédicatoire de la II^e. partie de ses poésies.

* Voyez ma note sur la fin de la remarque (C).

sa louange, pendant qu'elle était encore en vie, par Érycius Puteanus, professeur en ce temps-là à Milan (c). Outre des *sonnets*, des *madrigaux*, des *chansons* et des *églogues*, on a une *pastorale* de sa façon, intitulée *Mirtilla*. On a aussi des *lettres*, qui furent imprimées à Venise, l'an 1610 *. Elle chantait bien, et jouait admirablement des instruments, n'ignorait pas la philosophie (d), et entendait le français et l'espagnol.

(c) Voyez la remarque (A).

* Le volume in-4°. de ces lettres est daté de 1607 et non de 1610. On remarque, dit M. Ginguené, dans la *Biographie universelle*, on remarque comme une singularité bibliographique, que la date de l'épître dédicatoire adressée au duc de Savoie, porte, ainsi que le frontispice du livre, la date de 1607. et que cependant Isabelle était morte en 1604. *

(d) Voyez les vers à sa louange, à la tête de ses poésies.

(A) Elle charmait et les yeux et les oreilles.] Cela fournissait bien des pensées aux flatteurs. On mit au bas de son portrait: *Hoc histricæ eloquentiæ caput, lector, admiraris; quid si auditor sis!* Les antithèses et les pointes d'Érycius Puteanus roulent là-dessus pour la plupart :

*Hanc vides, dit-il, et hanc audis :
Tu disputa, Argus esse malis ut videas,
An Midas ut audias.
Tantum enim sermonem vultus
Quantum sermo vultum commendat :
Quorum alterutro æterna esse potuisset,
Cum vultum omnibus simulacris emendatiorem,
Et sermonem omni Suada venustiorempossideat.*

(B) Son mari l'honora d'une épitaphe.] Quand ce ne serait que pour désabuser ceux qui parlent tant de la rigueur de l'église, par rapport à la sépulture de comédiens en terre sainte, je copierai ici l'épitaphe d'Isabelle Andreini, où l'on voit sa profession de comédienne tout joignant l'espérance de la résurrection :

D. O. M.

Isabella Andreina, Patavina, mulier virtute prædita, honestatis ornamentalisque pudicitiam decus, ore fuenta secunda, religiosa, pia amica, et artis scenicæ caput, hirationem expectat.

Ob abortum obiit 4 Idus Junii annum agens 42.

Franciscus Andreinus moestissimus

La remarque suivante fera la tendresse conjugale de l'Andreini.

(C) Son mari a depuis fait public qu'il la regrettait.] La de ses *Bravure del Capitano S*, nous apprend qu'il était natif toye, et, que pendant qu'il fut troupe des comédiens *Gelosi* plut beaucoup à jouer le pers d'un Rodomont. Il prenait le *Capitan Spavento da Vall'* et il quitta le personnage où il principalement signalé, qui é lui d'amant : *Io lasciai di rec parte mia principale, laque quella dell' innamorato*. Cette de comédiens s'acquit une rép surprenante : mais la mort d' Andreini fut le commencement triste décadence. Son mari ne plus qu'à changer sa qualité d en celle d'auteur, et il choisit matière de ses ouvrages celle s'était exercé sur la scène, je dire les rodomontades d'un c Il fit des Dialogues ou des *Romanti* en prose, et leur donna que j'ai rapporté ci-dessus. L dont je me sers, qui est la qual est de Venise, en 1623, in-4°. comme le privilège est daté de 1607, on doit placer à cette de année la première édition. On la tête du livre les complain Berger Corinto *alla defunta s lide* (il la nomme sa femme), *sua Boscareccia Sampogna*. amant ne poussa plus loin les sions passionnées et ne murmura fortement contre la rigueur in ble du destin. Ce sont, sans do regrets d'Andreini sur la mort Isabelle. Mais voici des paroles laissent rien à conjecturer : *Fu fu quel termine, e venuto men vere d'Isabella mia diletta*

* Joly rapporte une autre épitaphe compagne celle à laquelle Bayle a dû s

la quale fu lume e splendore di virtuosa e honorata compagnia) molti amici miei consigliato a re alcuna cosa et donarla alla re, per lasciar qualche memoria, e per seguitare l'honorato grido moglie mia, la quale aveva stato al mondo con tanta sua gloria e con tanto suo honore, il suo belmo canzoniero, la sua bellissima tilla favola boscareccia, e il comedio delle sue bellissime Lettere (1).
 a un JEAN BAPTISTE ANDREINI qui a une tragédie intitulée *La Florin*, imprimée à Milan, en 1606 *.

) *Præfat., del Capitano Spavento.*

Joly dit qu'il était fils d'Isabelle, et que ce lui qui publia le recueil de 1605, cite dans etc.

ANDRELINUS (P. FAUSTUS), natif de Forli, en Italie, a été adant fort long-temps professeur en poésie dans l'université Paris. Louis XII le fit poète aronné (a) : je ne sais point si reine Anne de Bretagne, ou quelque autre reine, l'honora de protection spéciale; mais je s bien qu'Érasme, qui l'avait connu fort particulièrement, a t qu'il était, non-seulement ète du roi, mais aussi poète la reine (A). Il ne s'est pas tenté de faire des vers; il a rit aussi en prose quelques *autres morales et proverbiales*, i ont été imprimées diverses is. On en fit une édition à rasbourg, l'an 1517, et une tre sur la seconde révision de teur, l'an 1519 (b). Beatus enanus y joignit une préface, il les loue beaucoup (B). Elles t été commentées par Jean boreus, théologien de Paris. plupart de ses poésies sont

des distiques: ils ont été imprimés, avec le commentaire dont Josse Badius Ascensius les voulut bien honorer; traduits vers pour vers en français, par un poète de Paris, qui s'appelait Étienne Privé (c). Cette traduction parut l'an 1604, et n'est propre qu'à faire mépriser l'original. Jean Paradin avait déjà mis (d) en quatrains français une centaine des distiques * qu'Andrelinus adressa à Jean Ruzé, trésorier général des finances du roi Charles VIII, pour le remercier d'une pension forte et honorable que ce prince lui faisait payer avec des soins extraordinaires; et qui ne méritait pas le déshonneur que ce plaisant poète a pensé lui faire en nous donnant lieu de croire qu'on lui payait ses vers au quarteron ou au cent (e) (C). Les poésies d'Andrelinus ont été insérées dans le premier tome des *Délices des poètes italiens*, quoique les connaisseurs les aient peu estimées (D). On met sa mort à l'année 1518 (E). Les lettres qu'il avait écrites en proverbes ont été jugées dignes d'une nouvelle impression, à Helmstat, en 1662, selon l'édition de Cologne de 1509 (f). Les mœurs de cet auteur n'étaient pas de bon exemple **; mais on

(c) Baillet, Jugemens sur les poètes, tom. III, pag. 121.

(d) En 1545.

* L'ouvrage d'Andrelinus est intitulé: *Hecatodisticon*, 1512 et 1513, in-4°. C'est de l'un de ces distiques qu'est extrait le vers cité par Bayle dans la remarque (I) de son article APPELLES.

(e) Baillet, Jugem. sur les poètes, citant Colletet, pag. 118, 125. et 126 de l'Art poétique.

(f) Morhosi Polyhistor., pag. 258.

** Joly remarque qu'Andrelinus était ecclésiastique et chanoine de Bayeux, comme on le voit par le titre de son livre intitulé: *Publii Fausti Andrelini canonici Baiocensis*.

1) *Faustus Andrelinus item poeta suavis à Ludovico XII, Francia rege, laureatus.* Leand. Alberti Descript. Ital, 478.

) *Gesneri Bibliotheca*, pag. 573.

l'épargna là-dessus, à cause qu'il donnait du lustre à l'université de Paris. Il fut si heureux, que la liberté qu'il prit de piquer les théologiens ne lui fit pas des affaires. C'est Érasme qui nous apprend ces petites particularités (F).

Notez que j'ai laissé tout cet article dans la seconde édition de cet ouvrage au même état où il était dans la première édition, quoique l'on m'eût averti qu'il le fallait réformer en divers endroits. J'ai cru qu'il y aurait plus de modestie à donner à part les corrections qui m'ont été indiquées (G). Vous les trouverez ci-dessous dans une remarque *.

de regid in Genuenses victoriâ, libri tres. Paris, 1509, in-4°.

* Malgré les corrections faites par Bayle, P. Marchand, tome II, pag. 269, dit que cet article n'est pas un des meilleurs de son Dictionnaire. Il reproche surtout à Bayle de n'avoir pas fait mention d'un fameux dialogue contre le pape Jules II, intitulé : *Julius, etc.*, qui non-seulement a été attribué à Andrelini, mais réimprimé avec ses initiales sous ce titre : F. A. F. (Fausti Andrelini Forojuliensis), *Poetae regii Iabellus de obitu Julii pontificis maximi, anno domini M. D. XIII, in-8°*, sans adresse, dont il existe une traduction française intitulée : *Dialogue entre saint Pierre et Jules II, à la porte du paradis, suivi de la doctrine catholique touchant l'autorité des papes*, Amsterdam, 1727, in-12. Bayle, au reste, a parlé de cet opuscule à l'article JULES II, remarque (N). Il n'ose affirmer de qui est l'ouvrage. Baluze et Wolfius le croyaient d'Érasme. Joly l'attribue à Ulric Hutten (dans ses remarques sur l'article JULES II).

(A) Érasme, dit qu'il était poète du roi et de la reine.] Voici comme il en parle : *Faustus Andrelinus, Foroliviensis, poeta non solum laureatus, verum etiam regius, atque etiam, si Diis placet, regineus, vetus congerro meus, qui plus quam triginta jam annos in celeberrimâ Parisiorum Aca-*

tanna placet (1). On voit parmi lettres d'Érasme (2) deux ou trois lets qu'Andrelinus lui écrivit d style si laconique, qu'en comparai les lettres de Brutus passeraient p longues. Érasme, qui lui répondit même style, est un peu plus dil lorsqu'il le prie de faire valoir adages (3), et lorsqu'il lui décrit plaisirs de l'Angleterre, afin de l'y tirer (4). Je remarquerai en pass que c'est une fort mauvaise coutu aux auteurs, de ne désigner le tem auquel ils écrivent que par le ten vague de *nunc*, *jam*, etc. Il faudr qu'ils marquassent précisément l' née; car outre qu'il y a des livres a quels on travaille plusieurs années suite, ou qui ne paraissent que lo temps après que l'auteur y a mis dernière main, n'y en a-t-il pas s'impriment plusieurs fois? A quoi peut-on fixer alors, si l'on rencon un *hoc anno*, un *nunc*, et choses se blables? Voici Érasme, qui nous p d'Andrelin comme d'un homme pl de vie, et qui enseignait depuis tre ans la poétique dans Paris. Il dit dans un livre imprimé l'an 1546, la préface n'est point datée, mais il y a une épître dédicatoire du 13 d'août 1528. Cela n'est-il p capable de faire croire qu'Andre vivait l'an 1528? Et ne faut-il pas cueillir de là que les plus grands b mes, quand ils revoient leurs ou ges pour une nouvelle édition, y sent mille choses qui ne sont vraies? J'ai remarqué ce défaut la dernière édition de la grande toire de France de Mézerai.

(B) *Beatus Rhenanus mit une face à ses lettres, où il les loue coup.*] Voici les paroles de Ges *Beatus Rhenanus in Præfatione mendat has epistolas tanquam etas, lepidas et utiles. Etsi enim » author, (inquit) in nonnullis » culis genuino poetarum more l » viusculus sit, hâc tamen integ » ac modestum oratorem agit* (5).

(C) On a lieu de croire qu'on

(1) Érasme. Adag. LXVIII, cent. II liad. II.

(2) Lib. V, pag. 316, edit. Londinen.

(3 et 4) Erasmi Epist. XXIII, et X li pag. 321 et 315.

(5) Gesneri Biblioth., fol. 573.

ers au quarteron ou au let apporte pour preuve de re vers, traduits du latin s, par Paradin (6) :

es vers, soyes en plus grand
x frais et salaires du roi.
se, empeschant tout encombre,
m copieux arroi.

églogue d'Andrelin nous chose rare : c'est un poète oin de se plaindre de l'in- le son siècle et d'accuser les ie procurer pas du pain à ie mettent à leur service, ue sa pension était copieu- ie lorsqu'il récita devant Il son poème sur la con- aples *, il en reçut un sac qu'il pouvait à peine porter ules.

o totus visu defixus in isto,
x venit magno stipatus honore ;
vultus inter nutritus agrestes
rimo aspectu : mox poplite flexo
m quæsitâ Jovem modulamina
do,
bello claram expugnavit aperto
em, patrios victorque rediit in
os,
Tesperio vetitus foret orbe regressus,
d nostri captus dulcedine cantus
fulvi saccum donavit et æris
delatum humeris, cunctosque per
os
ga datur, qualem non lentus habe-
nbrosis resonans sua gaudia sylvis.

connaisseurs ont peu estimé s.] Vossius nomme trois au- enfermaient de grands riens grande multitude de paroles muer est l'orateur Anaximé- econd est Longolius, aussi e troisième est le poète An- ant au premier il rapporte cite de Chio, le voyant prêt ier, se mit à dire : Une ri- aroles commence à couler,

1. sur les poètes, tom. III, pag.

être là qu'Andrelinus ayant dit, ce des conquêtes et des victoires du roi II, quoique bientôt évanouies, la tigmata) en demeurerait pourtant em- front des Italiens. Brantome qui, ra stigmata, lisait vera stemmata, ce poète que les victoires et faits le roi Charles VIII étaient sur le liens autant de belles marques et Voyez Brantome, Hommes illustres m. IV, pag. 25, Rem. crit. s, Institut. Poétic., pag. 2.

et une goutte de sens. "Αρχιται λήξων μὲν ποταμὸς, τοῦ δὲ θαλαγγμὸς. Il dit, sur la foi de François Luisinus, que Constantin Lascaris faisait le même jugement de Longolius ; mais qu'on l'a fait plus justement d'Andrelin, dans les poésies duquel il ne manquait qu'une syllabe, comme Érasme le disait fort ingénieusement. Cette syllabe était *voûc*, qui signifie *sens*, *entendement*, *esprit*. Si je savais où Érasme a parlé d'une manière si peu conforme aux grands complimens et aux grands éloges qu'il a écrits à Andrelin (8), je le dirais. Je ne doute point que le jugement fait par Jules Scaliger, du poète Faustus, ne concerne celui-ci, plutôt que Gerhardus. Faustus. *Fausti facilitas*, dit-il (9), *viventis in scribendo secundo plausu excepta est, scholas tamen sapit illa juniorum, à quâ nihil aliud quàm hoc ipsum expectas.*

(E) On met sa mort à l'année 1518.] Je ne citerai point la Bibliothèque de Konig, ni les Lettres du savant Reinesius à Daumius (10). J'ai un témoin contemporain, qui, dans une lettre datée du 6 de mars 1518, remarque que cette année avait emporté quelques hommes doctes : *Hic annus multos eximios viros tulit similes absumpsit, Marcum Musurum Romæ, tum archiepiscopum designatum, et ante hunc Paleotum Camillum, Lutetiæ Faustum immortalitate dignum* (11). On aurait tort de conclure de ces paroles, qu'Andrelin est mort l'an 1518* ; car il est certain que Musurus mourut l'an 1517 (12).

(F) C'est Érasme qui nous apprend ces petites particularités.] On sera bien aise de les voir ici en original : Parisiensis *Academice candorem ac civilitatem jam olim sum admiratus, quæ tot annos Fanstum tulerit, nec tulerit solùm, verùm etiam aluerit evexerit*

(8) Voyez la XXIII^e. lettre du 7^e. livre d'Érasme.

(9) Jul. Cæs. Scalig., de Poët. lib. VI, pag. 736. Voyez Baillet, Jugrm. sur les Poètes, tom. III, pag. 122.

(10) Pag. 15.

(11) Erasme. Epist. XX, lib. III, ad Petrum Barbirium. Voyez aussi l'Épître XXIV du II^e. livre.

* Joly, d'après Ravisius Textor, affirme qu'Andrelini est mort le 25 février 1518.

(12) Voyez les remarques sur son art.

que. *Cum Faustum dico, multa tibi* (13) *succurrunt quæ nolim litteris committere. Quæ petulantis solitus est ille in theologorum ordinem debacchari? Quam non casta erat illius professio? Neque cuiquam obscurum erat qualis esset vita. Tantum malorum Galli doctrinæ hominis condonabant, quæ tamen ultra mediocritatem non admodum erat progressa* (14). Voyez la différence de style entre les lettres qu'Érasme écrivait à Andrelin, et celles qu'il écrivait à d'autres touchant Andrelin. Il est même vrai qu'il parle de lui quelquefois avec éloge dans les lettres qu'il écrivit à d'autres (15).

(G) *Je donnerai..... les corrections qui m'ont été indiquées, etc.*] Voici mot pour mot les remarques que M. de la Monnoie a bien voulu me communiquer : « 1°. Au lieu de P. Faustus, » il fallait mettre tout au long *Publius Faustus*, de peur qu'on ne s'imagine que ce P. signifie *Petrus*, » *Paulus*, ou tel autre nom de baptême. Faustus prit vraisemblablement à Rome ce nom de Publius, à » l'exemple de ces académiciens amateurs de l'antiquité, desquels Pomponius Lætus était le chef. 2°. On » ne doit point dire dans un Dictionnaire que Faustus ait simplement » été professeur en poésie dans l'université de Paris. Il y enseigna, non » seulement la poésie, mais aussi la » rhétorique et la sphère. Il y expliqua même les Psaumes de David. » 3°. Ce fut à Rome, long-temps » avant le règne de Louis XII, que » Faustus, qui n'avait pas alors vingt-deux ans, remporta la couronne de » laurier (16). Ses vers amoureux, divisés en quatre livres, intitulés *Livia*, » du nom de sa maîtresse, furent » trouvés si beaux par l'Académie romaine, qu'elle adjugea le prix de » l'élegie latine à leur auteur sur les » autres poètes ses concurrens. C'est » de là, que faisant imprimer sa *Livia*, » in-4°. , à Paris, l'an 1490, et ses » trois livres d'éloges, quatre ans » après, en la même ville, il prit » droit de s'intituler *Poëta laureatus*, » joignant depuis à cette qualité celle

» de *Regius* et de *Regineus*, » port à Charles VIII, à Louis » et à la reine Anne. 4°. Pour » ver le compte des trente » qu'il y avait que Faustus était » professeur à Paris, il faut » qu'Érasme faisait cette suppression l'an 1517. On remonte par ce » jusqu'en 1487, qui est le » peu près de l'établissement de » tus à Paris. Cette chronologie » d'autant plus véritable, qu' » en 1517 une édition des » d'Érasme (17), de laquelle » mention dans *Chœnici ne u* » 5°. Les distiques de Faustus ne » pas le nombre de deux cents » font par conséquent qu'une » tite partie de ses poésies ; puis » tre les quatre livres d'amour » trois livres d'éloges mêlés » j'ai parlé, il y a douze » lui, imprimées in-8°. , l'an » dans le Recueil des XXXVIII » bucoliques publié par Oporinus » tus promettait plusieurs autres » ces en prose et en vers : *De » tiras morales ; Epistolæ » Christianum Adventum*, » peut-être la même chose » qu'il appelle ailleurs *Opus » Religione ; Sphæricum Dia » Repertorium sive Observatio » guæ latinæ* ».

Ce qui manquait à mon article Andrelin y aurait été assurément j'avais eu les Œuvres de cet homme mais n'ayant pu m'en servir obligé de suivre des gens qui ont parlé de lui sans les avoir connus et voilà comment des aveugles conduisent d'autres aveugles. C'est un grand malheur, quand on fait un dictionnaire tel que celui-ci, que de ne voir pas tous les livres nécessaires mais c'est un malheur qu'il n'est pas possible de détourner dans l'occasion où je suis.

(17) La faute d'Érasme consiste, j'ai observé dans la remarque (A), à ne changer point la chronologie des éditions postérieures.

ANDRINOPLE, ville d'Asie Mineure. Elle doit son nom à l'empereur Hadrien. L'empereur Hadrien touche cela, et y a grand désordre (A). Quelq

(13) Il écrit à Louis Vivès.

(14) Erasme, Epist. XX, lib. XXI, pag. 1090.

(15) Voyez la remarque (E).

(16) Ceci tombe sur Léandre Alberti, que j'ai cité.

dit que cette ville fut fondée par Oreste, et qu'elle en porta le nom (B). Elle fut aussi nommée *Uscudama* (a). Les deux noms latins, que M. Moréri a cités, ne sont propres qu'à le convaincre qu'il écrivait sans nulle attention (C). Je ne touche point à d'autres choses qu'il dit d'Andrinople; le lecteur y pourra faire recours.

(a) Voyez la remarque (C).

(A) En parlant du nom de cette ville, M. Moréri commet un grand désordre.] Rapportons ses propres paroles : Quelques auteurs païens disent que ce prince y ayant été guéri de son hydropisie, en invoquant le furieux Oreste, se fit un plaisir de travailler à l'embellissement de cette ville. Ces auteurs païens ne sont point les deux que Moréri cite, Spartien et Ammien Marcellin, et je serais fort trompé s'il ne fallait pas réduire au seul *Ælius Lampridius*. Or, voyons un peu comment ce dernier s'exprime : *Et Orestam quidem urbem Adrianus suo nomini vindicari jussit : eo tempore quo furore perat laborare, ut ex responso quidam dictum esset ut in furiosi alicujus nomen vel nomen irroperet. Nam ex eo collitam insaniam ferunt per quam multos senatores occidi jusserat* (1). En comparant ces paroles avec celles de Moréri, on trouve trois ou quatre fautes dans ce dernier. 1°. Il est faux qu'Hadrien ait été guéri dans cette ville d'Andrinople. 2°. Il est faux que la maladie dont il est ici question ait été l'hydropisie. 3°. Il est faux que sa guérison soit venue de l'invoquer d'Oreste. 4°. Il est faux que depuis sa guérison il se soit plu à embellir cette ville. *Lampridius* ne dit rien de chose sinon qu'Adrien devenu furieux fit donner son nom à Oresta, par obéissance à un oracle, qui lui avait conseillé de se saisir de la maison ou du nom de quelque furieux, ce qui, dit-on, apaisa les accès de sa manie.

(B) On a dit qu'elle fut fondée par Oreste, et qu'elle en porta le nom.]

Lamprid., in *Antonino Heliogabalo*, pag. 809.

Lampridius sera mon unique témoin. *Et Orestam quidem ferunt*, dit-il (2), *non unum simulachrum Dianæ, nec uno in loco posuisse, sed multa in multis. Posteaquam se apud tria flumina circa Hebrum ex responso purificavit, etiam Orestam condidit civitatem, quam sæpè cruentari hominum sanguine necesse est. Et Orestam quidem urbem Adrianus suo nomini vindicari jussit, etc.* J'ai rapporté ce passage tout du long afin de faire connaître de quelle ville d'Andrinople il s'agit ici. L'empereur Hadrien fit porter son nom à plusieurs villes très-éloignées les unes des autres (3); mais *Lampridius* ne nous laisse pas douter qu'il n'ait eu en vue celle de Thrace, et qu'il n'ait voulu dire qu'Oreste la fonda où l'Hèbre reçoit deux autres rivières. Notez que *Pinedo* impute à *Lampridius* d'avoir débité qu'Héliogabale bâtit une ville proche de l'Hèbre, et qu'il la nomma Oresta, et qu'ensuite Hadrien lui donna son nom (4). Voilà des effets assez ordinaires de la distraction d'esprit : les plus habiles écrivains y sont sujets.

(C) Les vers que Moréri cite à son sujet prouvent qu'il écrivait sans nulle attention.] Voici ses paroles : « On dit » qu'elle fut premièrement bâtie par » Oreste, qui l'appela Oresta, de son » nom, qui lui fut depuis changé en » celui d'*Uscade* ou d'*Uscudama*. »

- Tandemque *Uscudama* mutato nomine » priseo
- *Matricida* suo de nomine dixit *Orestam*. »

Ces deux vers prouvent tout le contraire de ce à quoi M. Moréri les a destinés. Ils prouvent manifestement qu'Oreste trouva cette ville revêtue du nom d'*Uscudama*, et qu'il lui donna le sien à l'exclusion de celui-ci. Ammien Marcellin, cité au livre IV (5) par M. Moréri, nous apprend, au chapitre IV du XXVII^e. livre, qu'Andrinople avait eu le nom d'*Uscudama* : *Post hanc Æmimontus Hadrianopolim habet, quæ dicebatur Uscudama*.

(2) *Idem*, *ibid.*, pag. 809.

(3) *Quidam titulos in operibus non amaret, multas civitates Adrianopolis appellavit, ut ipsam Carthaginem et Athenarum partem. Spartianus, in Adriano, cap. XX, Voyez le Trésor Géographique d'Ortelius.*

(4) *Pinedo*, in *Steph. Byzant.*, pag. 211, num. 48.

(5) Les XIII premiers livres de cet historien sont perdus.

ANDROMAQUE , en latin *Andromache* , femme du vaillant Hector , était fille d'Éétion , roi de Thèbes , dans la Cilicie (a). Son mariage lui était avantageux en toutes manières : car outre que son mari passait pour le rempart de sa patrie , et pour le plus ferme appui du trône , il avait beaucoup de bonté pour elle ; et l'on dit même qu'il ne l'exposa jamais au déplaisir à quoi les femmes des grands héros sont si sujettes : je veux dire qu'il lui gardait exactement la foi conjugale (A). Si Euripide n'en est pas demeuré d'accord , il nous a fait savoir en même temps que cela ne troublait point le bonheur de cette femme , son humeur étant là-dessus tout-à-fait commode (B). La mort d'Hector fut donc un coup terrible pour Andromaque : néanmoins elle n'en mourut pas , non plus que de l'affliction extrême où elle tomba quelque temps après par le saccagement de Troie , par la perte de son cher fils Astyanax qu'on précipita du haut d'une tour , et par sa propre captivité. Elle échut à un maître qui , tout farouche et sanguinaire qu'il était , en usa bien avec sa captive. Pyrrhus , le cruel fils du cruel Achille , ne laissa pas de s'humaniser avec Andromaque , de partager son lit avec elle (C) , et de rendre sa condition si heureuse , que la belle Hermione qu'il épousa depuis , en conçut une furieuse jalousie (b). Après la mort , ou même du vivant de ce prince ,

(a) Homer. *Iliad.* lib. VI. vs. 396 et seq. Cette Cilicie n'était pas loin de Troie.

(b) Euripid. , in *Andromachâ*.

Andromaque épousa Hélén fils de Priam , son compagnon de captivité , et régna avec lui une partie de l'Épire. Elle eut des enfans de Pyrrhus (elle en eut un encore d'un autre). Quelques auteurs croient que les rois des Épirotes , jusqu'à ce Pyrrhus qui fit la guerre aux Romains (c) , descendaient de Pyrrhus et d'Andromaque. Cette princesse avait plusieurs frères , qui furent tués avec Achille avec leur père , dans le même jour (d). Un auteur croit qu'elle accompagna Priam , qu'il alla supplier Achille de lui vendre le corps d'Hector (e) , que , pour faire plus de compassion , elle y mena ses deux fils qui étaient encore enfans. Elle a été le sujet de plusieurs belles tragédies , tant anciennes que modernes (F). Sa taille a été connue de toute la postérité (G). Son dialogue avec Hector , dans le VI^e. livre de l'Iliade , est un des meilleurs morceaux de ce poëme (H).

Elle avait un si grand soin de ses chevaux d'Hector , qu'elle leur donnait à manger et à boire tout-tôt qu'à lui (g). Quelques auteurs ont fait valoir cet exemple de montrer que les femmes sont obligées de s'employer aux mêmes choses que les hommes les plus mécaniques (I).

(c) Voyez la remarque (E).

(d) Homer. *Iliad.* , lib. VI, vs. 396 et seq.

(e) Dictys Cretensis, lib. III.

(f) *Astyanacta*, quem nonnulli *Andromachæ* drum appellabant, et *Laodamanta*, admodum filios præ se habens. Dictys Cretensis, lib. III.

(g) Homer. , *Iliad.* lib. VIII, vs. 396 et seq.

Hector lui gardait exactement conjugale.] Il y a des vers d'Euripide où Andromaque déclare qu'elle aimé jusqu'aux maîtresses de son mari, afin de lui faire plaisir, le avait allaité les bâtards qu'il a d'elles (1). Le scoliaste conclut à-dessus qu'Anaxicrates avait vu Hector laisser deux fils légitimes, qui échappèrent des mains des autres et un bâtard (3), qui fut pris par la Troie (4); mais il accuse et son mari, et Anaxicrates d'avoir faussé l'histoire, et il leur soutient que Hector n'eut jamais aucun bâtard, faut être bien inconsidéré pour dire le contraire. Ovide regardait comme l'exemple d'un bon mari qui ne prenait point le change, se cachait à soi-même les maux de son épouse :

*Andromache, certo bene nupta marito
et ad exemplum fratris habenda fui* (5).

Ainsi qu'il fait parler Oenone, femme de Paris; ailleurs, il dit que l'opinion de tout le monde d'Andromaque était plus grande qu'il ne l'est; mais qu'aux yeux de son mari elle n'est qu'une femme médiocre :

*Andromache visa est spatiosior æquo
vultu, qui modicam diceret, Hector erat* (6).

Or, M. Colomiés a eu raison de dire (7) que Mercerus, dans son livre sur le IV^e. livre de Dictys de Crète, ne devait pas dire que l'antiquité ne connaît point d'autres amours que ceux de Hector et d'Andromaque, sans en parler d'autres enfans que ceux d'elle; car il donne lieu de croire qu'il ne se souvenait pas de l'histoire d'Anaxicrates, ni du poète Euripide. Mais M. Colomiés, qui remarque entre cela, que Vossius n'a point vu cet historien, eût bien fait de dire qu'il tenait de Méziriac les passages qu'il allègue; et que Mallincrot n'a parlé d'Anaxicrates, sans faire

Eurip. , in *Andromach.* , vs. 221 et seq.
Vommes Amphineüs , et Scamandrius.
Vommes Palæterus.
Anaxic. Argolicor. , lib. II.
Ovidius , in *Epist.* Oenon. ad Paridem ,
lib. II de *Arte amandi* , vs. 645.
Biblioth. chois. , pag. 169.
Dans ses *Paralipom.* de *Historicis grecis* . 5.

mention de l'ouvrage que le scoliaste d'Euripide en a cité : il dit seulement que Strabon se sert de l'autorité d'Anaxicrates en parlant de l'Arabie au livre XVI.

(B) *Touchant les galanteries de son mari, son humeur était tout-à-fait commode.*] Voyez la remarque précédente : on n'y trouve pas qu'Andromaque ait poussé la chose au point où Livie et la femme de Cromwel l'ont portée. Celle-ci, par ambition, favorisait les amourettes de son mari (9). Livie faisait l'office de maquerele pour Auguste, dans l'occasion, afin de maintenir son crédit : *Circa libidines hæsit (Augustus) postea quoque, ut ferunt, ad viliandas virgines promptior, quæ sibi undique etiam ab uxore conquirentur* (10). Andromaque ne se proposait que d'avoir la paix dans son domestique, en ne chagrinant point Hector.

(C) *Pyrrhus partagea son lit avec elle.*] Virgile, pour garder le décorum, a introduit Andromaque, qui fait consister en cela son plus grand chagrin; car, dès qu'Énée lui eut demandé si la veuve d'Hector était mariée à Pyrrhus, elle baissa les yeux, et dit avec honte que ç'avait été à son corps défendant, et qu'elle enviait la destinée de Polyxène, que la mort avait exemptée d'une semblable nécessité. Rien n'oblige à prendre au pied de la lettre tous ces discours : il en faut rabattre beaucoup pour la bien-séance d'une honnête politique :

*Hectoris, Andromache, Pyrrhin' connubia
servas?*

*Dejecit vultum, et demissa voce locuta est :
O felix una ante alias Priameia virgo,
Hostilem ad tumultum Trojæ sub manibus
allis*

*Jussa mori : quæ sortitus non pertulit ullos,
Nec victoris heri tetigit captiva cubile!
Nos, patriâ incensâ, diversa per æquora
vectæ,*

*Stirpis Achilleæ fastus, juvenemque superbum
Servitio enixæ tulimus : qui deinde secutus
Ledaean Hermionem, Lacedæmoniosque
hymenæos,*

*Me famulam famuloque Helene transmisit
habendam* (11).

Mais il faut lui rendre justice; on ne l'a point représentée de complexion amoureuse. Ovide ne croyait qu'à

(9) Leti, Vie de Cromwel dans le *Journal de M. de Beauval*, en 1692, pag. 499.

(10) Sueton. , in *Aug.* , cap. LXXI.

(11) Virgil. , *Æneid.* , lib. III , vs. 319.

peine, en la voyant mère, qu'elle couchât avec son mari :

*Nunquam ego, te Andromache, nec te,
Teceissa, rogavi,
Ut mea de vobis altera amica foret.
Credere vix video, cum cogor credere partem,
Vos ego cum vestris concubuisse viris (12).*

(D) *Après la mort, ou même du vivant de ce prince, elle épousa Hélénus.*] Cette alternative m'a paru nécessaire, parce que les auteurs ne sont pas d'accord sur le temps du mariage d'Andromaque avec Hélénus. On vient de voir que, selon Virgile, ce mariage précéda la mort de Pyrrhus. Justin le dit aussi (13). Mais, selon Servius, elle ne devint la femme d'Hélénus que parce que Pyrrhus l'avait ordonné en mourant (14). Pausanias met aussi leurs noces après la mort de ce prince : *Τούτῳ γὰρ Ἀνδρομάχῃ συνάκισεν ἀρχαῖος τόντος ἐν Δελφοῖς Πύρρου* (15). *Huic enim (Heleno) Andromache nupsit, mortuo Delphis Pyrrhus.*

(E) *Elle avait eu des enfans de Pyrrhus.*] Quelques-uns les mettent au nombre de trois, et les nomment Molossus, Piélus et Pergamus (16); ou bien Pyrrhus, Molossus et Eacide (17). D'autres ne parlent que de Molossus (18); et c'est de lui, selon Euripide (19), que descendirent les rois de Molossie. Pausanias les fait descendre de Piélus. Quant à Pergamus, le même Pausanias nous apprend qu'il s'en alla en Asie, et que sa mère Andromaque l'y suivit; qu'il tua Areüs prince de Teuthranie, s'étant battu en duel avec lui, pour la souveraineté; qu'il donna son nom à la ville, et qu'on y voyait son tombeau avec celui de sa mère. Servius parle bien différemment de tout cela, sur le 72^e. vers de la VI^e. églogue de Virgile. Pour ce qui est du fils qu'Hélénus eut d'Andromaque, il s'appelait Cestrinus, et il alla s'établir, avec une troupe d'Épirotes qui le suivirent volontairement, dans une province qui était au-dessus du fleuve Thyamis; il alla, dis-je, s'y établir, après que son père

fut mort, et que le royaume remis à Molossus, fils de Pyrrhus.

(F) *Elle a été le sujet de belles tragédies, tant anciens modernes.*] Celle d'Euripide encore; et, si l'on veut savoir ces de celle qui a paru sur le de Paris, on n'a qu'à lire ce que nasse réformé a mis en la boîte Montfleuri, fameux comédien joindre un passage d'un poëderne : *Qui voudra savoir de suis mort* (c'est Montfleuri qui qu'il ne demande point si c'est fièvre, de l'hydropisie ou de la mais qu'il sache que c'est d'Andromaque..... Je voudrais que tous compositeurs de pièces tragiques, vendeurs de passions à tuer les eussent, comme Corneille, ou d'Aubignac sur les bras: ils ne sont pas si furieux; mais ce qui me plus de dépit, c'est qu'Andromaque va devenir plus célèbre par la stance de ma mort, et que dès il n'y aura plus de poëte qui ne avoir l'honneur de crever un coin en sa vie (21). Joignez à cela ces ou trois vers :

*Un marquis,
Enflé de son savoir chez les dames au
Ennemi du bon sens; qu'à grand
attaque,
Va pleurer au Tartufe, et rire à l'Andromaque.*

(G) *Sa grande taille a été de toute la postérité.*] J'ai déjà porté deux vers d'Ovide sur ce dans la remarque (A). En voici autres du même auteur.

*Parva vehatur equo : quod erat longum
nunquam
Thebais Hectoræo nupta resedit equo*

Martial réfute Ovide, tant sur que sur ce qui a déjà été cité; car ce qu'il dit :

*Masturbabantur Phrygii post ostia
Hectoræo quoties sederat uxor equo*

Juvénal n'a point ignoré cette taille, puisqu'en parlant de ces femmes, qui élevaient divers d'ornemens et de obeveux sur la tête, il dit qu'à les regarder par

(12) Ovid., de Arte amandi, lib. III, vs. 519.

(13) Justinus, lib. XVII, cap. III.

(14) Servius in lib. III Eneidos, vs. 319.

(15) Pausan., lib. I, pag. 10.

(16) Idem, ibid.

(17) Scholiast. Euripid., in Andromach., vs. 24.

(18) Servius in lib. III Eneid., vs. 319.

(19) In Andromach., vs. 1247 et seq.

(20) Pausan., lib. I, pag. 10.

(21) Gueret, Parnasse réformé, pag. 1.

(22) Ovid., de Arte amandi., lib. III,

(23) Martial., Epigr. CV, lib. XI,

rendrait pour des Andromachides qu'elles paraissent fort par derrière :

*mit ordinibus, tot adhuc compagibus altum
et caput. Andromachen à fronte
idebis,
inor est (24).*

lans les modes de l'ancienne quelque chose d'approchant de *fontanges*. Un autre poète s'exprime ainsi :

*Celsæ procul aspice frontis honores
tumque comæ (25).*

re des dieux, avec ses tours tête (26), n'y ferait œuvre, si met une fois à outrer la mode *fontanges*. Voyez les *Amœ-Theologico - Philologicae* de eloveen, vous y trouverez (27) ieuse littérature sur l'antiquité *fontanges*. Voyez aussi la remarque de l'article CONECTE, et ce de Synesius. Μίλλαι γάρ, dit-il parlant d'une nouvelle mariée, ἢν ἠθιοῦσαν ἰσθμὸν ταινιάσσοιτο πυργόφορος καθάπερ ἡ Κυβέλη περθεῖται. Quippè etiam in diem un sequentem tæniis ornabitur, turrata quemadmodum Cybele bit. Mais, pour revenir à l'élu grand Hector, je dois dire rès le Phrygien l'a ornée de nnes qualités, sans oublier la taille : *Andromacham, oculis candidam, LONGAM, formo-modestam, sapientem, pudiblandam.*

Son dialogue avec Hector, dans le livre de l'Iliade, est un des plus beaux morceaux de ce poème.] Le jugement qu'en a fait M. Per-II a mis ce dialogue en vers is; il lut sa version à l'académie ise, quand on y reçut M. l'abbé n (29). Cette lecture fut précédée d'un petit discours très-bien tour-

avenal., Sat. VI, vs. 501.

Stat. Silv. II, lib. I, vs. 113.

Qualis Berecynthia mater
iatur curru Phrygiæ turrata per urbes.

Virgil., Eneïd., lib. VI, vs. 785.

Pag. 106, et seq.

Synes., Epist. III.

Le 31 de mars 1693. On a imprimé cette dans la I^{re}. partie du Recueil de curieuses, à la Haye, chez Moëtjens,

né : il protesta qu'il reconnaissait Homère pour le plus excellent, le plus vaste et le plus beau génie que la poésie ait jamais eu ; et que, afin de persuader les incrédules qu'il l'honore selon son mérite, il avait traduit en français cet endroit de l'Iliade. Il avoue qu'il en a retranché quelques digressions qui lui semblaient trop languissantes. Voilà le défaut d'Homère : il est trop grand parleur, et trop naïf, grand génie d'ailleurs, et si fécond en belles idées, que, s'il vivait aujourd'hui, il ferait un poème épique où il ne manquerait rien. Il n'aurait garde de donner à Andromaque, parmi les plaintes qu'elle fait de la mort de son mari, cette réflexion, que le petit Astyanax ne mangerait plus, sur les genoux de son père, la moelle et la graisse des moutons (30). C'est peindre d'après nature, je l'avoue ; mais aujourd'hui on ne souffre point ces naïvetés dans l'épopée ; nous trouverions cela trop bourgeois, et bon seulement pour la comédie. Je pense que nos comtesses et nos marquises craindraient de parler bourgeoisement si elles disaient comme la reine de Carthage dans Virgile, lib. IV, Eneïd., vs. 328.

..... Si quis mihi parvulus aulæ
Luderet Æneas.

Ce ne sont pas les défauts des anciens poètes, c'est celui de leur temps : proprement, il n'est pas question si les esprits sont meilleurs dans notre siècle qu'anciennement ; mais si notre siècle possède mieux les idées de la perfection, et si nous pouvons appliquer au grand Homère ce qu'Horace a dit d'un autre :

..... Sed ille,
Si foret hoc nostrum fato dilatus in ævum,
Detereret sibi multa, resideret omne, quod
ultra
Perfectum traheretur (31).

(1) Quelques-uns ont fait valoir le soin qu'elle avait des chevaux d'Hector, afin de montrer que les femmes sont obligées de s'employer aux exercices les plus mécaniques du logis.] Lisez ces paroles de Tiraqueau : Quæ loca Franciscus Barbarus in suo libello de Re uxoriâ, quem apud Gallos imprimendum primi omnium dedi-

(30) Voyez ci-dessus, tome I^{er}, pag. 151, citation (25).

(31) Horat., Sat. X, lib. I, vs. 67.

nus, solerter scitèque annotavit, monens his exemplis uxores ne res hujusmodi contemnunt quas Andromache, etc..... et hoc quoque à nostris commemoravit Jo. Lupus in rep. rubr. de don. inter vir. et uxor. et Bo. Curt. in tract. nobilitatis, in 38 privilegio (32). Tiraqueau n'a fait nulle réflexion sur ce que le mari d'Andromaque n'était pas servi le premier; il a cru, sans doute, que cela prouverait trop, et qu'il fallait écarter de la vue des lecteurs une telle idée.

(32) Andr. Tiraquell., de Nobilit., cap. XX, num. 101, pag. 78.

ANDROMAQUE, en latin *Andromachus*. Je ne parlerai que de six hommes de ce nom. Le premier ANDROMAQUE était de Sicile : il fut père de l'historien Timée, et fondateur de la ville de Tauromenium, aujourd'hui *Taormine*. C'était un homme de cœur, et fort opulent. Il rassembla (a) sur une éminence nommée *Taurus*, proche de Naxos, les habitans de cette ville, qui s'étaient sauvés lorsque le tyran Denys la ruina. Il se maintint long-temps dans ce poste, et ce fut la raison pour laquelle il le nomma *Tauromenium*. Les fugitifs de Naxos prospérèrent dans cette nouvelle demeure; de sorte qu'en peu de temps ce fut une ville considérable (b). Andromaque y reçut Timoléon, et voulut bien qu'il en fit sa place d'armes. Ce général corinthien ne venait que pour délivrer la Sicile des tyrans dont elle était opprimée. Andromaque faisait profession ouverte d'inimitié contre les tyrans, et il sollicitait depuis long-temps les Corinthiens à se porter pour

libérateurs de la Sicile. Ils vinrent donc aisément Timoléon et lui d'agir de concert pour le rétablissement de la liberté. Le second ANDROMAQUE, sous Alexandre-le-Grand, gouverneur de la Coelé-Syrie, les Samaritains le brûlèrent; mais Alexandre fit châtier leur mérite les auteurs de cette cruelle action (d). Je n'ai trouvé d'autre Andromaque chez Quinte-Curce, quoique Mithridate prétende y en avoir vu plusieurs. Le troisième ANDROMAQUE fut beau-frère de Séleucus Nicator, roi de Syrie, et son fils (e) qui s'empara des provinces situées au-delà du mont Taurus, et qui se fit saluer roi. Andromaque fut détenu prisonnier assez long-temps en Égypte. Les Rhodiens obtinrent sa liberté, non pas de Ptolémée Evergète, comme on le dit dans le Supplément de Mezerla, mais de Ptolémée Philopator. Le quatrième ANDROMAQUE fut un traître, qui fit savoir aux Parthes tous les desseins de Mithridate, et qui, ayant été pris pour guide, mena l'armée romaine dans des lieux où il n'était pas possible d'éviter qu'elle ne la taillât en pièces. Plutarque, page 562, dit que Crassus. Le cinquième ANDROMAQUE était médecin de Mithridate : j'en parle dans l'article suivant. Le sixième ANDROMAQUE est un sophiste qui ens

(a) En la 105^e. olympiade, vers l'an de Rome 395.

(b) Diodor. Siculus, lib. XVI, pag. 411.

(c) Plutarch. in Timoleonte, et voyez aussi Diodore de Sicile, lib. XVI.

(d) Curtius, lib. IV, cap. IX. ad olympiadem 112.

(e) Il se nommait ACHÉE. Voyez l'article.

omédie sous le règne de Néron. C'est Suidas qui le

Les Rhodiens obtinrent sa liberté par le mariage de Ptolomée Evergète, avec Ptolomée Philopator.] La continuatrice de Moréri est quiconque fait réflexion que les Rhodiens obtinrent la liberté d'Andromaque, il y avait deux siècles que son fils avait passé le mont avec Séleucus Céraneus, roi de Syrie, pour faire la guerre à Attalus, roi de Pergame. Or, cette expédition eut lieu la même année que Ptolomée mourut, et que Ptolomée lui succéda (1). C'est donc Ptolomée Philopator qui mit en liberté Andromaque, afin de favoriser les Rhodiens, qui voulaient ôter à la ville de Rhodes la faveur d'Achéa, et qui ne pouvaient pas que rien fût plus propre à procurer la bienveillance de Rome que le présent qu'ils lui firent de son père. Voyez la remarque sur l'article Achée.

1. Calvisius, ad ann. III olympia-

ANDROMAQUE, natif de Crète, médecin de l'empereur Néron (a), s'est principalement immortalisé par l'antidote qu'il inventa en mêlant des vipères au mithridate. Cet antidote fut nommé Thériaque à cause de ce mélange, et nous l'appelons Thériaque. Thériaque signifie une bête ; mais les médecins entendent en particulier par Θηρία les bêtes venimeuses (c). Cet antidote effaçait le mithridate, qui avait été jusqu'alors dans une très-grande réputation (d). Andromaque fit la description de son antidote en vers iambiques, et la dédia à

Galien, de Theriacâ, ad Pison.

Galien, de Philos., cap. XII, pag. 95.

Galien, de Theriac., ad Pamphil.

Galien, de Philos., cap. XII, pag. 95.

Néron (e). Son fils, nommé Andromaque, fit la même description en prose (f). Damocrates la fit en vers iambiques, dans un poème qu'il composa sur les antidotes (g). Nous apprenons de Galien qu'Andromaque le père fit un traité de *Medicamentis compositis ad affectus externos* (h) ; et que c'était un homme docte et éloquent (i). Érotien lui dédia son Lexicon. Je suis surpris que Meursius ait oublié un si célèbre médecin dans la liste qu'il a donnée des hommes illustres de l'île de Crète, au livre IV de son Traité de cette île. Quelques-uns prétendent que ce médecin a été un bon astrologue (A).

(e) Galenus, lib. I., de Antidotis. Tractatus, chil. XII, n. 397, p. 224.

(f) Galenus, ibid.

(g) Idem, de Theriacâ, ad Pisonem.

(h) Apud Vossium, de Philosoph., pag. 95.

(i) Galen., de Antid., lib. I, cap. I.

(A) On prétend que ce médecin a été un bon astrologue.] Commençons par rapporter les paroles de Vossius. Circa olympiadem C XI (l'imprimeur a oublié un C ; il fallait dire CCXI) ac deinceps, nempe extremis Neronis temporibus, et sub Vespasiano, magnum sibi decus hâc scientiâ peperit Andromachus Cretensis, qui primus dicitur edidisse theoricas planetarum. Voilà le texte de Vossius, à la page 161 de son livre de *Scientiis mathematicis* ; et voici le commentaire qu'il y ajoute : cette division est sa méthode ordinaire. Consentiant de eo Lucas Gauricus, et Christophorus Clavius, nisi quod Gauricus perperam Andronicum vocat qui Clavio rectius Andromachus. Illum vide in *Calendario ecclesiastico* (*¹), hunc in *Commentario in Sphæram Joan. de Sacrobosco* (*²). Je m'étonne que Vossius n'ait point dit s'il croyait ou non que cet Andromaque l'astrologue fût le

(*¹) Folio 16, edit. Venet. apud Juntas, ann. 1552.

(*²) Commentar., in cap. I, pag. 4.

même que celui qui a inventé la thériaque. Le temps où il le fait vivre, et la patrie qu'il lui donne, conduisent à croire qu'il n'y a ici qu'un Andromaque. Je crois néanmoins que le silence de Vossius est un silence de précaution. Il ne voyait pas assez clair dans cette affaire ; il n'a osé rien dire, ni pour, ni contre. Moréri, bien plus hardi, a décidé qu'Andromaque le médecin de Néron, et Andromaque l'astrologue, le premier qui ait écrit de la théorie des planètes, sont une seule et même personne. Je croirais facilement que l'astrologie d'Andromaque est une chimère ; car M. Drelincourt, oracle que je ne consultais jamais sans avoir lieu d'admirer l'étendue et l'exactitude de son érudition, eut la bonté de m'apprendre, avec plusieurs autres choses dont je me suis servi dans cet article, que l'*Inventor theoricarum* de Clavius est une faute, laquelle on doit corriger par *Inventor theriacarum*. Les deux témoins de Vossius sont anéantis par là, pour ce qui concerne la théorie des planètes : l'un ne parle que d'Andronicus, et l'autre ne donne à Andromachus que l'invention de la thériaque. Nous avons ici un exemple bien sensible des erreurs que les fautes d'impression et de copiste font commettre aux hommes doctes. Blancanus, sur la foi de Clavius, a mis Andromaque parmi les mathématiciens : *Andromachus Cretensis, quem theoricarum inventorem facit Clavius* (1). Je dis la même chose touchant Vossius. On n'a donc point d'autre fondement qu'une faute d'impression, qu'un changement de *theriacarum* en *theoricarum*, pour dire qu'Andromaque est le premier qui ait écrit de la théorie des planètes. M. Drelincourt fortifiait sa conjecture, entre autres raisons, par celle-ci : C'est que l'épithète d'*Inventor* ne vaut rien avec la théorie des planètes, qui était d'ailleurs connue avant l'empire de Néron ; mais *Inventor*, joint avec *theriacarum*, va le mieux du monde pour Andromachus. Il se pourrait faire qu'une semblable méprise des imprimeurs ou des copistes eût érigé en astrologue notre Andromaque entre les mains de Clavius, ou entre les mains de l'au-

(1) Blancan., in *Mathematicar. Chronologia*, pag. 50.

teur que Clavius a suivi, soit médiatement, soit immédiatement. Pour l'Andronicus de Gauric, ou pour quelque nom semblable, on aura pu imprimer *Andromachus*. Sur cela, ceux qui auront su qu'un Andromachus de Crète a été médecin de Néron, et inventeur de la thériaque, auront ajouté ces titres et ces éloges au mot *Andromachus*, en donnant la liste des astrologues.

ANDRONICUS, philosophe péripatéticien, natif de l'île de Rhodes, vint à Rome au temps de Pompée et de Cicéron (A), et y travailla puissamment à la gloire d'Aristote, dont il fit connaître les écrits (B), après les avoir tirés de la confusion où ils étaient, et leur avoir donné un ordre plus méthodique (C). La destinée de ces écrits avait été fort singulière, comme nous le dirons en un autre lieu (a). On ne saurait bien représenter le grand service qui fut rendu alors par Andronicus à la secte des péripatéticiens. Peut-être ne serait-elle jamais devenue fort célèbre, s'il n'eût pris un soin si particulier des œuvres du fondateur. Ce soin procura beaucoup de gloire à Andronicus (b). Quelques savans ne lui attribuent pas la *paraphrase de la Morale d'Aristote* (D) ; d'autres la lui attribuent, et prétendent qu'il a aussi composé le petit livre *des Passions*, que David Hoeschelius publia l'an 1593. Il est certain qu'Andronicus avait publié quelque chose ; car Aulugelle, faisant un chapitre (c) sur

(a) Dans les remarques de l'article TRANNION.

(b) *Quem cum acutum diligentemque Aristotelicorum librorum et judicem et repertorem judicaverit antiquitas. Boëtius, Proœmio libri de Interpretat.*

(c) C'est le V^e. du XX^e. livre.

ux espèces de leçons qu'A-
e faisait à ses écoliers, don-
ot à mot une lettre qu'A-
dre écrivit à Aristote, et la
se d'Aristote, et nous ap-
d qu'il avait trouvé ces deux
es dans un ouvrage du phi-
phe Andronicus. Personne ne
ait dire si cet ouvrage est la
phrase des catégories, ou
e de la physique. On sait bien
Andronicus a paraphrasé ces
x traités d'Aristote (E). Je
crois pas qu'il ait été le maî-
de Strabon (F).

A) *Il vint à Rome au temps de
mpés et de Cicéron.*] On peut re-
illir cela de deux passages de Plu-
que : l'un est dans la Vie de Sylla
, l'autre dans la Vie de Luculle (2).
ui de la Vie de Sylla nous apprend
is choses : 1°. Que Sylla fit porter
Athènes à Rome la bibliothèque
Apellicon, où les œuvres d'Aristote
trouvaient pour la plupart; 2°. Que
grammairien Tyrannion tira de la
ibliothèque de Sylla plusieurs livres;
Qu'Andronicus le Rhodien eut de
Tyrannion les ouvrages d'Aristote.
autre passage de Plutarque nous ap-
end que Tyrannion fut pris par Lu-
lle à la défaite de Mithridate, et
e Muréna, l'ayant demandé à Lu-
lle, l'affranchit. On sait d'ailleurs
e ce grammairien s'enrichit à Ro-
e, et y amassa une nombreuse bi-
othèque. Il faut donc qu'Androni-
ait été à Rome au temps que je
arque, puisqu'il retira des mains de
rannion les ouvrages d'Aristote.
us verrons dans la remarque (C) si
père Rapin a dû dire qu'Andro-
us ne vint à Rome qu'après la mort
Tyrannion.

B) *Il fit connaître les écrits d'Aris-
e.*] Cela suppose qu'ils n'étaient
connus à Rome, et j'ai raison de
supposer, puisque Cicéron l'assu-
et que Plutarque veut même qu'ils
nt été peu connus aux Athéniens,
que Sylla se saisit des livres d'A-

pellicon (3). Le père Rapin a remar-
qué avant moi ce que je suppose. *Ce
fut cet Andronicus, dit-il (4), qui
commença à faire connaître Aristote
dans Rome, environ le temps que Ci-
céron s'élevait, par sa grande répu-
tation, aux premières charges de la
république.... Cicéron avait appris en
Grèce ce que c'était qu'Aristote : « Il
» connaissait une partie de son mé-
» rite, qui n'était pas encore fort con-
» nu à Rome, comme il paraît par
» la surprise de Trébatius qui, étant
» venu rendre visite à Cicéron dans
» sa maison de Tusculum, et étant
» entré avec lui en sa bibliothèque,
» tomba par hasard sur le livre des
» Topiques d'Aristote, dont Cicéron
» avait une copie. Trébatius lui de-
» manda ce que c'était que ce livre,
» et de quelle matière il traitait; car
» quoiqu'il ne fût pas ignorant, il
» n'avait pas toutefois encore enten-
» du parler d'Aristote. Cicéron lui ré-
» pondit qu'il ne devait pas s'en éton-
» ner; car ce philosophe n'était con-
» nu que de fort peu de gens (5). »*
Je ne saurais m'empêcher de dire ici
que cet agréable écrivain ne rapporte
pas exactement le passage de Cicéron.
Apparemment il ne l'a point fait par
mégarde, mais afin que sa narration
fût moins chargée. C'est un inconvé-
nient inséparable de ceux qui s'atta-
chent à l'exactitude : ils ne sauraient
éviter un détail qui fatigue le lecteur.
Or, on aime mieux être trompé par
une narration coulante et serrée, que
d'être ennuyé par un discours trop
exact. Voici ce qu'il aurait fallu dire
pour représenter en abrégé le passage
de Cicéron dans son état naturel. Tré-
batius, feuilletant dans la bibliothé-
que de Cicéron tels livres que bon lui
semblait, tomba sur les Topiques
d'Aristote. Il fut frappé de ce titre, et
demanda tout aussitôt à Cicéron ce que
c'était que cet ouvrage; et dès qu'il
l'eut su, il pria Cicéron de vouloir
lui expliquer cette matière. Cicéron

(3) Οὕτω τότε σαφῶς γνωρίζοντα τοῖς
πολλοῖς. *Haud dum satis in vulgus noui.* Plu-
tarchus, in Syllâ, pag. 468.

(4) Rapin, Comparaison de Platon et d'Aris-
tote, pag. 374.

(5) Le père Rapin cite en marge ce qui suit :
Quod quidem minimè sum admiratus cum phi-
losophum Trebatius non esse cognitum, qui ab
ipsis philosophis, præter admodum paucos,
ignosceretur. *Cicero Topicor. initio.*

aima mieux lui conseiller, ou d'étudier lui-même ce livre, ou de se le faire expliquer par un habile rhétoricien. Trébatius essaya l'une et l'autre de ces deux choses sans nul succès : l'obscurité du livre le rebuta. Le rhétoricien lui dit qu'il ne connaissait point Aristote. Cicéron n'en fut pas étonné, encore que cette ignorance ne lui parût pas digne d'excuse. Il fallut donc qu'à la prière de Trébatius, qui était un docte jurisconsulte, il écrivit sur les Topiques d'Aristote (6) : *Utrumque, ut à te audiebam, es expertus. Sed à libris te obscuritas reject. Rhetor autem ille, magnus ut opinor, Aristotelica se ignorare respondit. Quod quidem minimè sum admiratus, eum philosophum rhetori non esse cognitum, qui ab ipsis philosophis præter admodum paucos ignoretur. Quibus eò minùs ignoscendum est, quòd non modò rebus iis quæ ab illo dictæ et inventæ sunt alioi debuerunt : sed dicendi quoque incredibili quædam cum copiâ, tum etiam suavitate* (7). Pour ne rien céler aux lecteurs, je dois dire ici que Strabon donne à entendre que le bibliothécaire de Sylla permit aux libraires de faire des copies des ouvrages d'Aristote ; mais qu'ils se servirent de copistes ignorans, et qu'ils ne collationnèrent point (8) : cela fit que ces ouvrages furent publiés avec mille fautes. On ne pourrait point réfuter par-là ce que j'ai dit : je puis répondre que l'édition d'Andronicus étant plus correcte excita la curiosité des savans, qui était demeurée assoupie pour des éditions pleines de désordre. Voyez la note (8).

(C) *Il donna un ordre plus méthodique aux ouvrages d'Aristote.*] Plutarque assure qu'Andronicus, ayant eu de Tyrannion les ouvrages d'Aristote et ceux de Théophraste, les publia, et y joignit des indices : Παρ' αὐτοῦ τὸν Ῥόδιον Ἀνδρόνικον εὐπορήσαντα τῶν ἀντιγράφων εἰς μέσον θεῖναι, καὶ ἀναγράφαι τοὺς νῦν φερομένους πίνακας (9). Amyot a rendu ainsi ce grec : *Andro-*

(6) Il le composa après la mort de César ; d'où l'on peut conclure que l'édition même d'Andronicus ne rendit pas d'abord bien communs dans Rome les livres d'Aristote.

(7) Cicero, init. Topicor.

(8) Strabo, lib. XIII, pag. 419.

(9) Plutarch., in Syllâ, pag. 468.

nicus le Rhodien ayant, par les soins de Tyrannion, recouvré les originaux les mit en lumière, et écrivit les indices que nous avons maintenant. Il est bon de joindre à cela ce passage de Porphyre : Μιμησάμενος δ' Ἰσοδότῳ τὸν Ἀθηναῖον, καὶ Ἀνδρόνικον Περιπατητικόν, ὃν ὁ μὲν Ἐπίχαρμον καὶ Ἰσοδότῳ εἰς δέκα τόμους φέρων ἤγαγε, ὁ δ' Ἀριστοτέλους καὶ Θεοφράστου βιβλία εἰς πραγματείας διῶλε, οἰκείας ὑποθέσεις εἰς ταυτὸ συναγαγόντων δὲ καὶ ἔγω (10). Imitatus Aristotelem Atheniensem et Andronicum peripateticum, quorum ille Epicurum comicum in decem collegimus, iste verò Aristotelis et Theophrasti libros in tractatus distribuit proprias suppositiones in idem conducens ; sic et ego. J'avoue que je n'entends pas trop bien la force de ces mots grecs : τὰς οἰκείας ὑποθέσεις εἰς ταυτὸ συναγαγόντων. J'entends beaucoup moins cette version : proprias suppositiones in idem conducens ; mais il me semble que l'un ou l'autre de ces deux sens peut passer. Porphyre nous apprend qu'Andronicus sembla en un même corps tous les traités qui appartenaient à une même matière, ou qu'il joignit à chaque traité un sommaire convenable. Le premier sens me paraît meilleur ; s'accorde mieux avec Plutarque et avec la comparaison que Porphyre fait entre Andronicus et lui ; car Porphyre n'a fait autre chose que ranger les livres d'Aristote sous de nouvelles classes. Je n'ai point trouvé de critique qui dise tout ce que j'ai lu dans le père Rapin ; et comme il ne dit rien que Plotin, je ne sais s'il parle de quelque livre que je n'ai pas vu, ou s'il paraphrase Plotin et Plutarque. Quoi qu'il en soit, voyez qu'il dit ; Moréri n'a fait que le copier. Après la mort de Tyrannion, Andronicus le Rhodien étant venu à Rome, et connaissant fort bien le grec d'Aristote, parce qu'il avait été professeur dans le Lycée, il traita avec les héritiers de Tyrannion de ces écrits, et ayant en son pouvoir, il s'attacha tant d'ardeur à les examiner et à les reconnaître, qu'il en fut en quelque façon le premier restaurateur,

(10) Porph., in Vitâ Plotini.

assure Porphyre dans la *Vie de* Aristote. Car non-seulement il y réta-
blit ce qui s'y était gâté par la lon-
gueur du temps et par la négligence
de ceux qui avaient eu ces écrits entre
leurs mains ; mais il les tira même de
cette grande confusion où il les avait trou-
vés, et en fit faire des copies (11). Le
commencement de ce passage dément
Plutarque, qui assure qu'Andronic
a tiré des mains de Tyrannion les ou-
vrages d'Aristote. Plutarque, je l'a-
vertis, n'est pas si exact qu'il faille se
faire un scrupule de s'écarter de ses
constances ; mais quand on n'a point
l'auteur qui assure que les héritiers
de Tyrannion, et non pas Tyrannion
lui-même, vendirent les écrits d'Aris-
tote à Andronicus, je crois qu'on fait
bien de suivre Plutarque, puisque les
raisons chronologiques ne se déclarent
pas contre lui. Voyez les remarques
à l'article TYRANNION. Quelqu'un a dit
qu'Andronicus a été le dixième suc-
cesseur d'Aristote, et qu'il a fleuri en
180^e. olympiade (12).

(D) On ne lui attribue pas absolu-
ment la paraphrase de la *Morale d'A-*
ristote.] Daniel Heinsius, qui a tra-
duit en latin cette paraphrase, fait
connaître assez clairement qu'il la
doit de ce célèbre péripatéticien. Il
la publia en grec et en latin, à Leyde,
en 1607, in-4^o : elle n'avait jamais
été imprimée, ni en grec, ni en la-
tin. Il se glissa une infinité de fautes
dans cette édition, qui furent corri-
gées, du moins en partie, dans celle
de l'an 1617, in-8^o. Heinsius a mis le
nom d'Andronicus Rhodius à la tête
de la seconde édition. Il s'était con-
tenté dans la première de donner le
titre à un ancien philosophe, excel-
lent péripatéticien. Il s'en tint à cette
généralité. Une parenthèse peut jus-
tifier Gabriel Naudé contre M. Plac-
cius : *Cui se Danielis Heinsii.... dili-*
gentius socium non ita pridem adjunxit
Andronicus Rhodius (aut potius Olym-
piodorus) : tamen enim appellationem
posteriori editione consultò sortitus
est, cum in priori ab eodem Heinsio
et à Lugduni Batavorum sub ano-
ni nomine latens.... fuisset.... avi-
dit à cunctis receptus. C'est Naudé qui

dit cela dans sa *Bibliographie politi-*
que ; sur quoi M. Placcius fait cette
remarque : *Ubi lapsus memoriae sit*
oportet quod de Olympiodoro memo-
rat, cum ejus nullam unquam in al-
terutra editione mentionem Heinsius
fecerit (13). La parenthèse montre
qu'on a pu n'imputer à Heinsius que le
titre d'*Andronicus Rhodius*. Meurs-
sius ne doute point qu'Andronic n'ait
fait cette paraphrase et le traité *περί*
παθῶν, que David Hoeschelius a pu-
blié sur deux manuscrits : l'un, qu'il
avait reçu de Margunius ; l'autre,
qu'André Schottus avait envoyé d'Es-
pagne à Sylburgius (14). Vossius at-
tribue ce dernier livre à un Andronic
beaucoup moins ancien que celui dont
je parle dans cet article (15). Reine-
sius est du même avis que Meursius
(16) ; mais Saumaise soutient haute-
ment qu'Andronic de Rhodes n'est
point l'auteur de la paraphrase que
Daniel Heinsius a traduite. *C'est sans*
aucun jugement, dit-il (17), *que ceux*
qui ont les premiers publié cette pa-
raphrase l'ont attribuée à Andronicus :
et il se moque de ce qu'ils s'étaient
vantés d'avoir trouvé plusieurs bon-
nes preuves de ce fait dans les anciens
interprètes d'Aristote (18). Il montre
que le véritable Andronicus explique
autrement, dans Aulu-Gelle, que ne
fait le paraphraste, la différence qu'il
y avait entre les *ἰσοπερικὰ*, et les *ἀποα-*
ρικὰ d'Aristote. Il s'étend beaucoup
là-dessus. Il ajoute qu'en plusieurs
choses le paraphraste n'est point du
sentiment d'Aristote (19). *In tam mul-*
tis ab ita mente Aristotelis, ut An-
dronici esse genuinum opus soli pos-
sint credere qui nihil in litteris his vi-
dent. Il ne saurait croire qu'un aussi
grand philosophe qu'Andronicus eût
voulu abuser de son loisir, jusqu'au
point de paraphraser un ouvrage qui
est le plus clair du monde : *Quis cre-*
dat tanti nominis peripateticum otium
suum occupasse in Ethicis Aristotelis
Paraphrasi elucidandis, quo libro

(13) Placcius, de Anonymis, pag. 62.

(14) Meursius, de Rhodo, lib. II, cap. V, pag. 88.

(15) Vossius, de Philosophiâ, cap. V, pag. 36.

(16) Reinesii Epist., ad Rupertum, pag. 312.

(17) Salmasius, in Epictet. et Simplic., pag. 227.

(18) Idem, ibid., pag. 228.

(19) Idem, ibid., pag. 241.

(11) Rapin, Comparaison de Platon et d'Aris-
tote, pag. 373, 374.

(12) Ammonius, apud Jonsium de Scriptor.
et Philosophor., pag. 60.

nihil lucidius ? Cette dernière preuve me semble faible.

(E) *Il a paraphrasé les Catégories et la Physique d'Aristote.*] Simplicius le témoigne en divers endroits de ses Commentaires. Voyez François Patricius (20).

(F) *Je ne crois pas qu'il ait été le maître de Strabon.*] Je ne sais si les imprimeurs ont oublié quelques mots ou quelques lignes de la copie de Reinesius, ou si Reinesius est le véritable auteur de ces paroles de la page 312 (21). *Amasiæ Magister* (Andronicus Rhodius) *Strabonis* : *hic l. XIV.* C'est dire que Strabon, dans son XIV^e. livre, nous apprend qu'il fut disciple d'Andronicus Rhodius à Amasia. Je trouve bien qu'il fut disciple du grammairien Aristodemus à Nyse (22), et du philosophe péripatéticien Xenarque, dans un autre lieu (23); mais je suis fort trompé s'il dit autre chose d'Andronicus, dans son XIV^e. livre, que de le compter entre les hommes illustres de l'île de Rhodes (24); et j'oserais assurer qu'il n'a dit en aucun lieu de ses ouvrages, ni qu'il ait été disciple d'Andronicus, ni qu'Andronicus ait jamais enseigné dans Amasia.

(20) *Discussionum Peripateticar. tom. I, lib. IV, pag. 40, 41.*

(21) *De ses Lettres à Rupert.*

(22) *Strabo, lib. XIV, pag. 447.*

(23) *Idem, ibid., pag. 461.*

(24) *Idem., pag. 451.*

ANDRONICUS (MARCUS-POMPELIUS), Syrien de nation, enseigna la grammaire à Rome. S'attachant trop à étudier la philosophie (A), il ne soutenait pas avec la diligence nécessaire sa profession de grammairien; de sorte que son école fut négligée. Quand il vit qu'on lui préférait, non-seulement Antoine Gniphon, mais aussi d'autres grammairiens inférieurs à celui-là, il ne voulut plus tenir école, ni demeurer à Rome; il se retira à Cumes, et employa son loisir à faire des livres. Cette occupation ne le tira pas de la mi-

sère; il était si pauvre, qu'il était obligé de vendre à un très-prix le meilleur de ses ouvrages (B). On avait supprimé cet ouvrage; mais Orbilius le racheta et le publia sous le nom de l'auteur: il s'en vanta pour le moment. Andronicus était de la secte stoïcienne, et vivait au temps de Cicéron (a). M. Moréri a commis ici bien des fautes (C).

(a) *Ex Suetonio de illustribus Grammaticis cap. VIII.*

(A) *Il s'attacha trop à étudier la philosophie.*] Les paroles de Suetone sont bien choisies: *Studio Epicuræ sectæ, desidiosior in professione grammaticæ habebatur, minusque idoneus ad tuendam scholam.* C'est une leçon à tous ceux qui veulent s'attirer un grand nombre de disciples. Il faut qu'ils s'appliquent tout entier à leur profession, ou que l'on ne s'occupe pas qu'ils s'appliquent à d'autres sciences. Un humaniste, qui veut faire un philosophe, qui est curieux d'acquiescer aux sciences physiques, qui examine avec ardeur si Descartes a mieux raison que Gassendi, court grand risque de voir désertir sa classe. Un maître fort attaché aux médailles, aux chroniques, aux généalogies, diminue de jour en jour le nombre de ses malades. C'est pour cela que M. Spon fut bien aise d'apprendre au public que l'on se tromperait fort si l'on croyait que l'étude de l'antiquité fût sa principale affaire (il éprouvait que cette opinion lui faisait grand tort, eu égard à la pratique de la médecine. Il est même indubitable qu'un professeur, qu'on sait employer la composition de plusieurs livres, ne passe pas pour être propre à faire de bons écoliers: on s'imagine qu'il n'a pas le temps. C'est pourquoi les gens qui chercheraient à s'enrichir par l'instruction de la jeunesse, se font fort mal de s'engager à être maîtres.

(B) *Il fut obligé de vendre*

(1) Voyez la lettre qu'il écrivit à l'Académie des Nouvelles de la République des lettres, janvier 1685, article V.

prix le meilleur de ses ouvrages.]
 Suetone le traite d'opuscule. *Opus-
 culum*, dit-il (2), *Annalium elencho-
 rum*. Le titre devait donc être *Elen-
 chus Annalium*. Il y a de bons manu-
 scrits de Suetone qui ont cette leçon :
*opusculum suum Annalium Ennii
 elenchorum* (3). Achille Statius (4), et
 Vossius (5), se déclarent pour cette
 leçon, et ils font bien ce me semble.
 De quelque façon qu'on lise, on peut
 connaître qu'Andronicus avait cen-
 suré quelque annaliste.

(C) *M. Moréri a commis ici bien
 des fautes.*] 1°. Il a dit *Pompinius*,
 au lieu de *Pompilius*; 2°. il avance
 fausement qu'Andronicus avait été
 précepteur de Jules César; et que Ci-
 céron, étant déjà préteur, se faisait
 un grand plaisir d'être du nombre de
 ses auditeurs; 3°. il traduit *Annalium
 Elenchi*, par des *Annales disposées
 en tables*; 4°. il dit que quelques-uns
 ont attribué ces tables à *Ennius*. C'est
 ainsi qu'il entend ces paroles de Vos-
 sius, *in quibusdam tamen libris est
 Annalium Ennii elenchorum*; 5°. il
 pervert le raisonnement de Suetone.
 Cet historien avait touché deux cir-
 constances qui prouvaient merveil-
 leusement la pauvreté d'Andronicus :
 l'une était prise de l'importance de ce
 qui fut vendu; c'était le principal ou-
 vrage de l'auteur : l'autre était tirée
 du vil prix que cet ouvrage fut vendu.
M. Moréri croyait tout dire par ces
 paroles : *Il était si pauvre, qu'il fut
 contraint, pour subsister, de vendre
 son petit traité qu'il avait composé.*
 Comment ne voyait-il pas qu'il ôtait
 presque toute la force à la preuve de
 l'historien latin ? On ne sera pas fâché
 de savoir d'où est venue sa seconde
 faute qui comprend deux ou trois insi-
 gnes faussetés. Il n'a point compris le
 raisonnement de Vossius. Il s'agissait
 de prouver qu'Andronicus avait vécu
 au temps de Sisenna, de Quadriga-
 nus et de quelques autres. Vossius le
 prouve par la raison qu'Antoine Gni-
 phon et Andronicus ont vécu en mê-
 me temps, et que ce Gniphon, au rap-
 port de Suetone, enseignait dans la
 maison de Jules César, et eut Cicéron

pour auditeur. Il enseigna dans la
 maison de Jules César, lorsque Jules
 César n'était encore qu'un enfant :
 Cicéron, déjà préteur, l'allait enten-
 dre. Voilà deux circonstances de
 temps que Vossius emprunte de Suetone,
 pour établir l'âge de Pompilius
 Andronicus, en y joignant cet autre
 fait attesté par Suetone; c'est qu'An-
 dronicus, et Gniphon tinrent école
 en même temps. *M. Moréri* s'est égaré
 au milieu du plus beau chemin : il a
 entendu d'Andronicus ce que Vossius
 disait de Gniphon. Il a cru d'ailleurs
 que tenir école dans la maison d'un
 homme, ne soit autre chose qu'être
 précepteur de son fils.

ANDRONICUS, de Thessaloni-
 que, fut un des Grecs fugitifs
 qui portèrent l'érudition en Oc-
 cident au XV^e. siècle. Il passait
 pour le meilleur professeur après
 Théodore Gaza, et peut-être
 même qu'il le surpassait dans
 l'intelligence de la langue grec-
 que; car il avait lu tous les au-
 teurs qui avaient écrit en cette
 langue, et il entendait fort bien
 la philosophie d'Aristote. Il en-
 seigna dans Rome, et il y était
 logé chez le cardinal Bessarion.
 Les gages qu'on lui donnait fu-
 rent si petits, que la misère l'o-
 bligea à sortir de Rome. Il s'en
 alla à Florence : il y fut profes-
 seur assez long-temps, et s'attira
 un grand nombre d'auditeurs;
 mais comme il espérait de trou-
 ver en France une meilleure for-
 tune, il s'y transporta, et y
 mourut peu après dans un âge
 très-avancé. Il prononçait mal,
 et il ne se mêlait d'autre chose
 que de ses études (a). Platine lui
 donne l'éloge d'avoir très-bien
 su et le grec et le latin (b). On

(2) Sueton., de illustr. Grammat., cap. VIII.

(3) Vide Casaubonum in hunc Suetonii lo-
 cum.

(4) In Sueton., ibidem.

(5) De Histor. Latin., pag. 47.

(a) *Græcâ et latinâ linguâ apprime erudi-
 tus.* Platina, in Panegyric. Bessarionis.

(b) Tiré de Volaterran, lib. XXI,
 pag. 775.

verra dans mes remarques une méprise de Gabriel Naudé (A). Il y avait en même temps un autre ANDRONIC qui enseignait à Bologne, et qui était de Constantinople (B).

(A) *Voici une méprise de Gabriel Naudé au sujet d'Andronic.*] Ayant dit qu'un Hermonyme de Sparte enseigna dans Paris, il ajoute, après cela, il y en vint encore un autre, nommé *Tranquillus Andronicus Dalmata*, qui fut le dernier de ceux qui y arrivèrent pendant le règne de Louis XI (1). Il est visible qu'il confond Andronic de Thessalonique avec celui dont je parle dans l'article suivant. Moréri a commis la même faute; et, ayant voulu se servir de distinction, il s'est encore plus embrouillé. Il veut que son *Tranquillus Andronic*, professeur en langue grecque à Paris, ne soit pas celui qui avait beaucoup de part en l'amitié du cardinal Bessarion; et néanmoins, c'est une chose certaine que le client de ce cardinal ne diffère point de celui qui fut professeur à Paris. Il ne fallait pas le nommer *Calliste Andronic*, comme a fait M. Moréri; mais *Andronic Calliste*. Considérez ces paroles qui nous apprennent qu'il était parent du fameux Théodore Gaza : *Gaudeo equidem plurimum*, c'est Philelphe qui parle, dans une lettre qu'il écrivit de Milan à ce Théodore, le 21 de janvier 1469, *eruditissimum virum mihi que amicissimum Andronicum Kallistum necessarium tuum apud vos agere, id est in musarum et sapientiae domicilio, quem ut verbis meis salvere jubeas abs te peto, meque τοῖς περὶ Βυζαντίαν τὸν διονότῃν commenda* (2). Cet Andronic Calliste était péripatéticien, et a fait un livre de *Physicâ Scientiâ et Fortunâ*; une Monodie de *miserâ Constantinopoli*, et quelques autres Traités, dont le père Labbe fait mention (3). Encore

(1) Naudé, Addit. à l'Histoire de Louis XI, pag. 187.

(2) Philelphe, Epist., lib. XXIX. Voyez aussi un endroit du livre XVI et un autre du liv. XVII. Ces passages m'ont été indiqués par M. de la Monnoie.

(3) Dans sa *Bibliotheca nova Manuscriptorum*. Je tiens cela de M. de la Monnoie, comme aussi ce qui est contenu dans la remarque suivante.

un coup, M. Moréri ne devait distinguer de celui qui enseigna Paris, ni dire de celui-ci professeur à Bâle. L'auteur d'*Ancienne et nouvelle* met Andronic au nombre des savans grecs qui vinrent en Italie sur le milieu du quatorzième siècle (4). Il a sans doute dit Andronicus, et il a mis quatorzième au lieu de quinzième.

(B) *Il y avait en même temps un autre ANDRONIC, qui enseigna à Bologne, et qui était de Constantinople.* Philelphe en parle avec éloges dans plusieurs de ses lettres. Cet éloges est tiré de la première du XXIV^e. datée du dernier octobre 1464. Elle finit : *Quarè non possum vos qui Bononiæ agitis non mirari, quòd cum vobis viri doctissimi eruditi copia data sit ad græci disciplinam penitus consequendam, litis indocti esse quàm docti. quàm equidem discendi gratulor, quod in Græciam Constantinopolim quod in urbe septennium egi, et modum mihi Andronicus Byzantinus oblatum.*

(4) Athènes ancienne et nouvelle, de la 3^e. édition de Paris, en 1676.

ANDRONICUS (TRANQUILLUS) né en Dalmatie, vers la fin du XV^e. siècle, travaillait à faire espérer au public (A). Il enseigna dans l'académie de Leipsick, en même temps que Mosellan (B). Ses remarques feront voir qu'il a oublié quelque chose (a). Il lui écrivit une lettre, qu'on trouve au X^e. du IV^e. livre.

(a) Voyez la remarque (B).

(A) *Il travaillait à un ouvrage qui faisait espérer au public.*] Paul Jove ayant rapporté que le triste sort des Turcs avait réduit la France à ne permettre point qu'on y fît l'étude des belles-lettres, et que son recueil de ses éloges ne comptait point de gens de ce pays-là, à moins que *Tranquillus Andronicus* ne fasse connaître le mérite de ses compatriotes. Rapportons les mêmes de Paul Jove : *Sicut n*

*compareat, nisi in lucem
roducat cives suos Tranquil-
onicus præclarus Ciceronis
dum gravissimarum actio-
thomaniæ legationis, ob-
ue nobis itinerum Conmen-
ibit* (1). Ce passage insinue
cus avait fait le voyage de
ople, ou comme envoyé,
d'un ambassadeur. Konig
e tant de réserve; il décide
cus fut député en Tur-
t un livre sur sa négocia-
tionem ad Turcam obiit,
Commentariis illustravit.
ait trop souvent fronder
qui amplifient ce qu'ils ci-
ove ne parle que d'un ou-
el Andronicus travaillait.
rtit cela en un livre donné

*signa à Leipsick, en même
Mosellan.*] C'est de Simler
ela : *Hic*, dit-il (2), *litte-
Lipsiæ, Pet. Mosellani*
le nomme *Tranquillus*
Andronicus Dalmata, et
me harangue imprimée à
l'an 1518, et à Vienne,
le sujet de cette harangue
er tous les princes d'Alle-
guerre contre les Turcs.
autre harangue de lui de
loquentiæ, et quelques vers
es Supplémens de Du Ver-
donnent un dialogue du
r. Il a pour titre *Sylla* : les
rs sont César, Sylla,
linos; il est imprimé à
1-8°. (4) : l'année de l'im-
st point marquée dans ces
de Du Verdier.

in Elogiis, pag. 299.

Biblioth. Gesneri, pag. 806.

bid.

bid.

LELLO (JEAN-MARIE),
Vicenze, a composé en
en turc une *histoire*
net II, laquelle il lui
e fut agréablement re-
ce fier sultan qui,
caresses qu'il fit à An-
lui donna des marques
ralité. L'auteur avait

été témoin oculaire de ce qu'il
rapportait; car étant un des es-
claves du jeune sultan Mustapha,
il le suivit à l'expédition de Perse,
l'an 1473. Je parle de la terrible
guerre que Mahomet alla porter
en personne avec près de deux
cent mille combattans dans les
états d'Ussun-Cassan. Il y a lieu
de s'étonner qu'Angiolello, qui
connaissait sans doute la fierté
de cet empereur turc, ait osé
redire les paroles outrageantes
qu'Ussun-Cassan employa pour
lui reprocher une naissance illé-
gitime, lorsque d'une hauteur,
qui était au bord de l'Euphrate,
il eut découvert l'armée des en-
nemis. Peut-être Mahomet igno-
ra toujours que l'histoire eût
immortalisé cette injure; car les
princes ne savent pas tout ce qui
est dans les livres qu'on leur dé-
die. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage
d'Angiolello n'en fut pas moins
bien reçu, ni moins bien récom-
pensé (a). Ceux qui le font fleu-
rir en 1524 (b), le prennent un
peu trop sur son arrière-saison;
mais ce qu'ils ajoutent, qu'il a
composé la vie d'Ussun-Cassan,
est plus juste. On imprima à Ve-
nise, l'an 1553, un ouvrage de
Giov. Mario Angiolello *della Vita*
e Fatti di Re di Persia (c), et
l'on voit dans la bibliothèque de
M. de Thou (d), *Relatione della*
Vita e de' Fatti del signor Usun-
Cassan, par notre Angiolello.
On a oublié de marquer l'année
et le lieu de l'impression.

(a) Voyez l'Histoire de Mahomet II, par
Guillet, tom. II, pag. 210, 218, 234.

(b) Konig, Biblioth. vet. et nova, voce
Angelellus.

(c) Voyez le Catalogue d'Oxford.

(d) Première partie du Catalogue,
pag. 450.

ANGLUS (THOMAS), prêtre anglais, ne s'est pas moins fait connaître par la singularité de ses opinions, que par la multitude de ses petits livres, dans le XVII^e. siècle. Il était d'une fort bonne maison, et il l'a souvent indiqué sur le frontispice de ses ouvrages (A). Il a porté plusieurs noms (B); et il y a peu de pays en Europe où il n'ait fait du séjour. Il fut principal de collège à Lisbonne, et sous-principal à Douai (a). Rome et Paris lui ont fourni de longues stations. Il a été long-temps domestique du chevalier Digby, et il a témoigné publiquement qu'il avait une estime très-particulière pour les opinions de ce gentilhomme (C). Il se piqua de persévérer dans le péripatétisme, et de résister aux lumières que M. Descartes voulut lui donner (D). Il prétendit même faire servir les principes d'Aristote à l'éclaircissement des plus impénétrables mystères de la religion; et dans cette vue, il se mêla de manier les matières de la liberté, et de la grâce. Il s'y embarrassa, et pour avoir donné trop l'essor à ses pensées particulières, il ne plut, ni aux molinistes, ni aux jansénistes. Il avait l'esprit assez pénétrant et assez vaste; mais il n'était pas heureux à discerner les idées qui méritaient de servir de règle et de fondement, ni à développer les matières (b). C'était un philosophe et un théologien *hétéroclite*. Quelques-uns de ses ouvrages ont été flétris à

Rome par la congrégation de l'*index*, et en d'autres lieux par les censures des académies. Il eut un sentiment fort particulier sur l'état des âmes séparées du corps, et sur la manière d'acquiescer le paradis. Je ne sais pas bien en quelle année il mourut: il ne l'était pas, lorsque Charles II fut rétabli sur le trône d'Angleterre. J'ai vu plusieurs livres de sa façon, composés depuis le mariage de ce prince avec l'infante de Portugal. Il n'était point ami des jésuites, et il n'aurait pas été fâché qu'ils le jugeassent digne de leur colère. J'ai ouï dire, qu'au commencement des troubles qui survinrent entre Charles I^{er}. et le parlement, il écrivit en anglais pour soutenir avec l'église anglaise le sentiment de l'obéissance.

(A) *Il était de bonne maison, et il a souvent indiqué sur le frontispice de ses ouvrages.*] Par exemple, dans trois dialogues de *Mundo*, imprimés à Paris, en 1642, contiennent le titre, *Authore Thomas Anglo, rosâ Albiorum in Oriente Titum prosapia oriundo*.

(B) *Il a porté plusieurs noms.* ce que M. Baillet remarque sur ce sujet: M. Digby « avait près de lui un » fameux Thomas *Anglus*, » homme anglais, prêtre catholique » d'une des plus anciennes familles » d'Angleterre, revêtu d'un habit » hibernois, vivant dans une » mais volontaire pauvreté. » son surnom était *White*, qu'il » coutume de déguiser, tantôt en » *Candidus*, tantôt en *Albus*, » quelquefois en *Bianchi*, » et parfois en *Richworth*; mais » presque connu en France par » son nom de Thomas *Anglus*. » M. Descartes l'appelait *le blanc*.

(a) Voyez le livre intitulé *Statira* appendice, etc. pag. 50.

(b) Voyez, quant à son obscurité, la remarque (D).

(*) *Albus était équivoque, à cause de son nom et d'Albus.*

ment M. Vitus (1). » On voit au
de plusieurs épîtres dédicatoires
Thomas Anglus, *Thomas ex Al-*
is.

(C) *Il avait une estime particulière
sur les opinions de Digby.*] Voici le
titre d'un de ses livres, imprimé à
Lyon, en 1646 : *Institutionum Peri-*
pateticarum ad mentem summi viri
clarissimique Philosophi KENELMI EQUI-
DIS DIGBYI. La préface donne la raison
de ce titre en cette manière : *Quòd*
ad mentem summi viri et clarissimi
philosophi Kenelmi equitis Digbyi
scripta pronunciem, indè est quòd
in invidendo illo de animæ im-
mortalitate libro totam naturæ com-
positionem à primâ corporis ratione
quæ ad invisibiles animæ spiritualis
viculos dissecuerit, et in omnium
viculos intulerit, alia quàm ipse præ-
serat incedere neque volui neque
mi. Quicquid itaque de illo subjecto
est, indè translatus est. Il ne se
contenta pas de lui faire hommage de
ses doctrines philosophiques : il vou-
loit plus relever de lui en qualité
de théologien, et cela par rapport
aux plus sublimes mystères ; témoin le
titre qui a pour titre : *Quæstio Theo-*
logica, quomodo secundum principia
peripateticæ Digbyianæ sive secun-
dum rationem et abstrahendo quan-
ta materia patitur, ab autoritate,
arbitrii libertas sit explicanda,
cum gratiâ efficaci concilianda (2).
Il fit imprimer l'an 1652 ses *Institutio-*
es Theologicæ, super fundamentis
Peripateticæ Digbyianæ jactis ex-
positæ.

(D) *Il résista aux lumières que*
Descartes voulut lui donner.] Je
recours encore à M. Baillet. « Thomas
Anglus, dit-il (3), était un péripa-
téticien encore plus extraordinaire
que M. le chevalier Digby, et il le
surpassait assurément pour l'obscu-
rité de ses conceptions et pour l'in-
compréhensibilité de ses pensées. Il
était du reste l'un des philosophes
les plus subtils de son temps, et il
n'était affranchi de l'assujettissement

» de la scolastique, qui retient la plu-
» part des péripatéticiens. M. Descar-
» tes.... avait conçu de l'estime pour
» lui, sur les témoignages avantageux
» que M. le chevalier Digby lui en
» avait rendus. Il souffrit volontiers
» que Thomas Anglus lui fît des ob-
» jections. La nature de ses objections
» et la haute idée que M. Digby lui
» avait donnée de son esprit, lui fi-
» rent espérer de le voir bientôt rangé
» parmi les sectateurs de sa philoso-
» phie ; mais l'événement fit voir
» qu'il présumait un peu trop de la
» docilité de Thomas Anglus. Celui-ci
» se laissa brouiller la cervelle dans
» les questions épineuses de la prédes-
» tination, de la liberté et de la grâce,
» qui commençaient à troubler les fa-
» cultés théologiques de Louvain et de
» Paris. Persuadé que M. Descartes n'é-
» tait point appelé de Dieu pour lui
» donner les solutions nécessaires à
» ces difficultés toutes surnaturelles,
» il aima mieux recourir aux lumières
» d'Aristote, pour percer ces téné-
» bres mystérieuses. Ce qu'il en a écrit
» avec cette assistance ne ressemble
» point mal à des oracles pour l'ob-
» scurité ; et c'est peut-être ce qui l'a
» rendu intelligible à messieurs de
» la congrégation romaine de l'*index*
» (*1), et qui l'a fait regarder par les
» jésuites comme un théologien sau-
» vage (*2). » Il ne sera pas hors de
propos de dire ici ce qu'il répondait à
ceux qui l'accusaient d'obscurité ; sa
réponse peut servir à nous faire mieux
connaître le caractère de son génie :
Je me pique de la brièveté qui convient
aux maîtres et aux distributeurs des
sciences, disait-il (4). Les théologiens
sont cause que mes écrits demeurent
obscurs ; car ils évitent de me donner
l'occasion de m'expliquer : enfin, ou
les gens doctes m'entendent, ou ils ne
m'entendent pas ; s'ils m'entendent et
s'ils me trouvent dans l'erreur, il leur
est facile de me réfuter ; s'ils ne m'en-
tendent pas, c'est à tort qu'ils criaient
contre ma doctrine. Cela sent son
homme qui ne cherche qu'à faire par-
ler de soi et qui est marri de n'avoir
pas assez d'adversaires pour attirer
sur sa personne les yeux et l'attention
du public : *Riserunt aliqui hominem*

(1) Baillet, Vie de Descartes, tom. II, pag.
à l'an 1644.

(2) C'est un in-12 : le lieu et l'année de l'im-
pression n'y paraissent point. On voit par la
face que l'auteur était déjà vieux.

(3) Baillet, Vie de Descartes, tom. II,
245.

(*1) Decret. sacr. Congr. Collect.

(*2) Labbeo dictus Theologaster.

(4) Prefat. Statum appensæ.

quòd evidentiam jactet, cum tamen perobscure ipsum scribere, quotquot eum legant, queritentur. Respondet ille, se brevitati scientiarum traditoribus apte studere; theologos in causa esse quòd obscura maneant ipsius scripta, dum sese explicandi ansam præbere refugiunt. Addit vel doctos eum intelligere posse; undè et, si errores scribat, ipsum confutare in proclivi est; vel non intelligere, et sic neque debere ipsi occlamarere; cum pessimus sit animi morbus calumniari quod nescis. Il y a quelque chose de sophistique dans ce dilemme.

(E) Quelques-uns de ses ouvrages ont été flétris par la congrégation de l'index et par les censures de diverses académies.] Le décret de cette congrégation du 10 juin 1658 condamne ces quatre traités de Thomas Anglus, *Institutiones peripateticæ*; *Appendix theologica de Origine mundi*; *Tabula suffragialis de terminandis fidei litibus ab Ecclesia Catholica fixa*; *Tesseræ romanæ evulgatio*. Les deux dernières pièces furent publiées contre le fameux père Macedo, qui, dans les guerres de plume, a été un véritable chercheur d'occasions, un chevalier errant toujours prêt à rompre une lance. Il attaqua Thomas Anglus (5); mais au lieu de répliquer au *Tabulæ suffragiales* et au *Tesseræ romanæ evulgatio*, qu'on avait opposés à son attaque, il recourut à des intrigues, qui firent condamner ces pièces par la congrégation de l'index (6). Les docteurs de Douai censurèrent vingt-deux propositions extraites des *Instructions sacrées* de Thomas Anglus. Il opposa à leur censure une *Supplicatio postulativa justitiæ*, où il se plaignit qu'ils se fussent contentés d'une censure très-vague, accompagnée d'un *respectivè*, sans qualifier chaque proposition en particulier (7). Il leur montre que c'est agir en théologiens prévaricateurs. Et en effet, ne jette-t-on point par-là tous les simples dans le péril de se tromper et de calomnier leur prochain? Si vous prononcez

(5) Il publia, en 1654, *Sonus litui adversus Sonum tubæ*. Thomas Anglus avait publié, en 1653, *Sonus buccinæ, cum Appendice adversus mentem divinitus inspiratam* Innocentio X.

(6) Voyez la préface du livre intitulé *Statuta appensa quoad salutis assequendæ facilitatem*, imprimé à Londres, en 1661, in-12.

(7) Voyez la même préface.

en général, sur trente propositions qu'elles sont respectivement fautes, dangereuses, hérétiques, l'homme que vous n'exposiez pas pour hérétique ce qui n'est téméraire, ou pour téméraire ce qui est hérésie en toute rigueur? Cette réflexion aura sa force, si je l'emprunte de la plume d'un anonyme, qui paraît l'avoir faite avec de l'esprit et de jugement. Voici comme il parle sur le décret de la congrégation du 7 décembre 1690, *trente et une propositions*. « Je prie
» monsieur, dit le prélat en s'adressant au docteur, si vous avez compris toute l'adresse et toute la subtilité de la censure. Vous savez la manière dont ces messieurs ont coutumé de qualifier les propositions, non en leur donnant une censure en particulier leur note de qualité, soit de scandaleuse, soit de fautive, ou autre; mais en commençant d'abord de suite toutes les propositions, y en eût-il cinq cents: et sous ces propositions en bloc toutes les qualifications leur plait de leur donner, ajoutant un *respectivè* au bout de sorte que c'est aux théologiens particuliers à deviner quelles propositions sont condamnées, et comment comme scandaleuses, ou fautes, ou hérétiques, ou d'une autre manière (8) ». Sur la page suivante, on introduit un conseiller au parlement, qui s'exprime ainsi: « Surtout, nous croirions se moquer de la justice et nous exposer à la risée et à l'indignation, si nous mettions dans nos arrêts, d'une part, toutes les propositions des parties et tous les points d'un procès, et de l'autre, un *respectivè* sèment et en un tas toutes les propositions différentes avec un *respectivè* qui rendrait l'arrêt inintelligible, ce qui serait une source de mille difficultés éternelles. » Voyez les réflexions faites sur ce même décret d'Alexandre VIII, l'auteur des *Difficultés* par M. Steyaert (9). Je reviens à Thomas Anglus. Il forma plusieurs de ces propositions, et chaque censure des théolo-

(8) Lettre d'un abbé à un prélat de Rome, pag. 29. Le titre de la lettre porte Juxta la copie imprimée à Thoul.

(9) Diffic., à Steyaert, IX^e. part.

; et prétendit que, si l'on n'y faisait pas, on couvrirait de con- l'académie et on le comblerait de gloire (10). Lorsque la cabale a plus de part que la raison aux censures d'un ouvrage, le particulier censuré manque guère de confondre ses censeurs. On n'a qu'à se souvenir de l'abbé que M. Arnauld écrivit en 1653 à l'université de Douai.

J'en ai pas encore dit tout ce que je sais des censures qui tombèrent sur les ouvrages de Thomas Anglus. Dès que sa *Statera Morum* eut paru, l'archevêque de Malines et l'évêque d'Anvers firent des plaintes à l'internonce à Bruxelles. Il y eut un important passage en Angleterre, pour extorquer des signatures contre la doctrine de cet auteur (11); et il paraît que l'évêque de Chalcédoine désapprouva l'ouvrage de *medio Animorum statu*, et qu'on fit courir le bruit qu'il l'avait censuré publiquement (12).

Le père Baron observe que le *Sonitum uccinae* fut censuré, et que l'auteur prétend que l'église n'a pas le pouvoir de définir, mais seulement de s'en tenir sur la tradition (13).

[Il n'aurait pas été fâché que les censeurs l'eussent jugé digne de leur censure.] Cela paraît par la préface que l'auteur de ce livre a faite, et de la préface et du livre qui la suit, on peut-être pas différent de Thomas Anglus. Il écrivit peut-être lui-même sa *Statera Morum*, tant pour se faire un lieu d'éclaircir des difficultés, que pour engager le public à prendre garde à un livre qui courait risque de se voir point démenté de la foule des livres nouveaux. En tout cas, l'auteur de cette préface n'est pas un homme qui paraisse mal instruit des pensées de Thomas Anglus, ni mal intentionné contre lui. Or, voici ce qu'il dit avant les jésuites : *Increbuerunt osculè rumores comminatum esse illum illam societatem se contra D. Anicii Opera stricturam calamum. Hoc*

Præfat. Statera, etc. Voyez la citation.

In eodem Præfat. Statera.

Voyez l'Épître dédicatoire du livre de Thomas Anglus, intitulé Vellicationis sue de Animarum statu ratio, imprimé l'an 1653.

Baro, Apologie lib. IV, pag. 144.

Præfat. Statera appensa, etc. Voyez la citation (6).

idem ab iis maximè expectabant omnes, ut quos præcipuè ac penè unicè scriptis suis laceraverat. Attamen, sive ex motivis prudentiæ suppressi sint libri illi jam scripti, sive nulli omninò scripti fuerint, nihil dum editum est. Hic triumphat maximè D. Albius, et causam suam hoc discursu tueri solet : Minas illas quas intentabant, clamores quibus ipsi passim obstrepebant, manifesta esse indicia non defuisse voluntatem illum confutandi : Neque eo genio esse PP. Societatis ut quicquam famè suæ charius habeant ; undè evidenter constare solemus iis defuisse potentiam, postquam ad tam insignem ignominiam propellendam adeò tardi extiterint. Vous voyez là un homme qui, n'ayant pu avoir la gloire d'être commis avec les jésuites, se prévaut de leur silence et se dédommage en l'imputant à leur faiblesse, et non pas à leur insensibilité.

ANICIUS, famille romaine. Elle a été plus illustre sous les empereurs chrétiens, qu'au temps de la république, quoiqu'elle ait produit des consuls, avant que Jules-César fût au monde. On voit dans Pline un Q. ANICIUS PRÆNESTINUS, qui fut créé édile curule dans le V^e. siècle de Rome (a). L. ANICIUS GALLUS fut préteur au siècle suivant, savoir l'an 585, et commanda dans l'Illyrie avec tant de bonheur, qu'il ne mit qu'un mois à la conquérir (A), et à faire prisonnier le roi Gentius. L'honneur du triomphe lui fut accordé l'année suivante (b). L'un des consuls de l'an 593 avait nom L. ANICIUS GALLUS. Je ne trouve sous les premiers empereurs, qu'ANICIUS CEREALIS, qui était consul désigné l'an de Rome 818 (c). Il se trouva enveloppé dans

(a) Plinius, lib. XXXIII, cap. I.

(b) Voyez Sigonius de Fastis Roman.

(c) Tacitus, Annalium lib. XV, cap. LXXIV.

un complot contre Néron, et il se tua lui-même l'an de Rome 819. Il fut d'autant moins regretté, qu'on se souvenait qu'il avait révélé à Caligula une conspiration qui se tramait contre sa vie (d). Les consulats furent fréquens dans cette famille, depuis le règne de Dioclétien, et l'on n'avait jamais vu deux frères exercer le consulat ensemble, avant l'année de Jésus-Christ 395, que Probinus et Olybrius furent consuls. Ils étaient fils de Probus, dont nous parlerons en son lieu; et ils descendaient d'ANICIUS, le premier grand seigneur de Rome qui embrassa le christianisme (B). Les biens immenses de cette maison l'exposaient à la médisance, comme je le ferai voir en parlant de Probus. Les bénédictins prétendent que le fondateur de leur ordre était de la famille des Anicius; et l'on a vu des livres où ils ont tâché de montrer que l'auguste maison d'Autriche en est aussi descendue. Richard Streinnius a écrit contre cette fable. Son livre est intitulé *Anti-Anicien*. Il n'a jamais été imprimé: il est seulement en manuscrit dans la bibliothèque de l'empereur (e). Nous toucherons quelque chose d'assez curieux concernant le sujet de cet ouvrage (C).

(d) Tacit. Ann., lib. XVI, cap. XVII.

(e) Lambecius. Commentar. Biblioth. Vindobon. tome I, num. 50.

(A) *Il ne mit qu'un mois à conquérir l'Illyrie.*] Il n'était encore jamais arrivé à Rome que l'on eût plus tôt appris la fin que le commencement d'une guerre. Cependant il fallut dans celle-ci prendre la très-forte place de Scodra. Le bon succès fut si entier, que le prince qu'on avait à combattre tom-

ba avec sa mère, sa femme, ses enfans, son frère et tous les principaux de son état entre les mains d'Anicius, et qu'on fit un butin très-considérable. Voici comment Tite-Live en parle: *Anicius bello Illyrico intra triginta dies perfecto nuncium victoriæ Pennam Romam misit et post dies paucos Gentium regem ipsum cum parente, conjugē ac liberis ac fratre aliisque principibus Illyricorum. Hoc unum bellum prius perpetratum quàm captum Romæ auditum est* (1). Hoc bellum, dit Florus (2), *antē finitum est, quàm geri Romæ nunciaretur*. Ces prisonniers de qualité ne furent qu'une partie des ornemens du triomphe: les richesses et les dépouilles transportées d'Illyrie, et les libéralités qu'on fit aux soldats, le rendirent très-considérable. Le général reçut plus de louanges de son armée, que Paul-Émile, qui avait triomphé peu auparavant, n'en avait reçu de la sienne. *Laetior hunc triumphum est secutus miles, multisque dux ipse carminibus celebratus* (3). M. Lloyd observe que le consul de l'an 593 est le fils du vainqueur de Gentius; mais il ne dit personne.

(B) *Un Anicius fut le premier grand seigneur romain qui embrassa le christianisme.*] Je n'en ai point d'autre preuve que ces paroles de Prudence:

Fertur enim ante alios generosus Anicius
urbis

Inlustrasse caput (4).

Baronius conjecture que ce poète a voulu parler d'Anicius Julianus, qui fut consul l'an 322. Lloyd, beaucoup plus décisif, assure, sans rien citer, qu'Anicius Julianus fut le premier sénateur romain qui embrassa l'Évangile, comme Flavius Constantin fut le premier empereur romain qui l'embrassa; et que de là vint qu'ensuite presque tous les empereurs prirent le surnom de Flavius et presque tous les sénateurs le surnom d'Anicius. Je le manderais volontiers des preuves de tout ceci. Si la conjecture de Baronius était véritable, il faudrait comparer Anicius Julianus avec ce seigneur français, qui se fit baptiser le pre-

(1) Livius, lib. XLIV, cap. XXXII.

(2) Florus, lib. II, cap. XIII.

(3) Livius, lib. XLV, cap. XLIII.

(4) Prudent., in Symm., lib. I, vs. 553.

nier de tous, à l'exemple de Clovis, qui prit pour son cri de guerre, *Dieu aide au premier chrétien*. On dit que les seigneurs de Montmorenci descendent de celui-là, et qu'ils se sont faits, par cette raison, *premiers barons chrétiens*.

(C) *Voici quelque chose d'assez curieux touchant l'Anti-Anicien.*] Selon M. Baillet, le manuscrit de Streinnius demeurera toujours supprimé, pour deux raisons : l'une est celle que Lambecius a déclarée ; c'est que cet ouvrage est imparfait : l'autre, plus importante et sur laquelle il n'avait garde de rien dire, est que l'Anti-Anicien n'est point composé sur les préjugés du vulgaire des pays héréditaires, mais sur les idées de ceux qui, pour faire leur cour à leur empereur, ont fait remonter la maison d'Autriche jusqu'aux Aniciens de l'ancienne Rome... L'auteur l'avait entrepris pour fronder les moines de saint Benoît en Allemagne, sur ce qu'ils paraissent infatués de leur parenté avec la maison d'Autriche, et pour réfuter en particulier le livre d'un bénédictin flamand, nommé Arnold Wion, qui, par un enchaînement de rêveries, avait fait voir les deux branches de la famille romaine Anicia, l'une pour les princes de la maison d'Autriche, l'autre pour son patriarche saint Benoît (5). M. Baillet ajoute que si Richard Strein n'a point parlé des Aniciens dans son livre des familles romaines, c'est parce que ce n'était pas une des familles de la vieille roche. Il nous apprend que Lambecius avait conçu le dessein de répondre à l'Anti-Anicien de Streinnius dans les *Prolégomènes des Annales d'Autriche* qu'il promettait..... et qu'il semble qu'il avait choisi pour servir de fondement et de modèle à sa réponse (*) le livre qu'un abbé bénédictin, mais de l'ordre de Cîteaux, nommé Jean Seyfrid, publia douze ans après la mort de Streinnius, sous le titre d'*Arbor Aniciana* ; mais que, quand ce Seyfrid aurait eu intention d'attaquer l'Anti-Anicien, on peut dire que Streinnius aurait été vengé suffisamment par Scioppius, qui publia l'an 1651, une petite dissertation,

pour tourner en ridicule ce Seyfrid et ses semblables, justement dans le temps qu'un autre moine bénédictin, nommé Bucelin, pour augmenter le nombre des ridicules, mit au jour son *Aquila imperii Benedictina*. Ce n'était plus en cette occasion, continue M. Baillet, ce médisant et satirique Scioppius ; c'était un fidèle et zélé serviteur de la maison d'Autriche, un conseiller de l'empereur et du roi d'Espagne, attaché aux intérêts des princes de leur nom par plus d'un enchaînement, infiniment plus savant que ces rêveurs oisifs ; qui s'était rendu terrible en matière de fausses généalogies plus de quarante ans auparavant, par son *Scaliger Hypobolimée*. Si donc Scioppius, tout dévoué qu'il était d'ailleurs à la maison d'Autriche, a cru devoir s'opposer aux vanités et aux chimères de la généalogie anicienne de ces moines, c'est un préjugé que leurs inventions ne font point honneur aux princes de la maison d'Autriche, ni aux disciples de saint Benoît, et que l'Anti-Anicien de Streinnius doit être quelque ouvrage d'importance.... Encore que Seyfrid ait avancé que saint Thomas était de l'illustre famille des Aniciens, il n'est pas à espérer qu'un jacobin français s'avise jamais de faire un *Aquila imperii Thomistica*. Cet avantage est peut-être réservé à quelque dominicain allemand ou espagnol, serviteur zélé de la maison d'Autriche. Je demande à mon lecteur de ne me considérer en tout ceci que sur le pied de simple copiste.

ANNAT* (FRANÇOIS), confesseur de Louis XIV, était du Rouergue (a). Il naquit le 5 février 1590. Il devint jésuite au mois de février 1607, et profès du quatrième vœu, en l'année 1624. Il enseigna à Toulouse la philosophie pendant six ans, et la théologie pendant sept ; et comme il s'en acquitta avec éclat, il fut appelé à Rome pour y exercer la

* On lit dans le *Ménagiana* de 1715, IV, 117, que le vrai nom de ce personnage était Canard, qu'il latinisa en se faisant appeler Annat.

(a) *Ruthenensis*.

(5) Baillet, tom. II, des Anti, num. CLIV, pag. 228 et suivantes.

(*) Tome II, Comment. Biblioth. Vindobon., pag. 418 et seqq.

fonction de censeur général des livres que la société publiait, et la fonction de théologien auprès du général de la compagnie. Étant retourné en sa province, il fut recteur du collège de Montpellier, et puis de celui de Toulouse. Il assista à la huitième congrégation générale des jésuites qui se tint à Rome l'an 1645 : il y assista, dis-je, comme député de sa province, et il y donna tant de preuves de mérite, que le père Vincent Carafa, général des jésuites, ne trouva personne plus propre que lui à remplir la charge d'assistant de France, qui vint à vaquer au bout de dix-huit mois. La neuvième congrégation générale lui redonna le même emploi auprès de François Piccolomini, général de la compagnie, après la mort duquel on le fit provincial de la province de France. Pendant qu'il exerçait cette dignité, il fut choisi pour confesseur de Louis XIV ; et ayant occupé ce poste pendant seize ans, il fut contraint de demander sa démission, à cause que le grand âge lui avait extrêmement affaibli l'ouïe. Comme le roi était fort content de lui, il ne lui accorda son congé qu'avec beaucoup de regret. Le père Annat ne vécut que quatre mois depuis sa sortie de la cour. Il mourut dans la maison professe de Paris le 14 de juin 1670. Le père Sotuel, dont j'emprunte ce qu'on vient de lire, lui attribue de grandes vertus, un parfait désintéressement, beaucoup de modestie et d'humilité, un attachement exact aux observances et à la discipline de son ordre, un grand soin de

ne point se servir de son crédit pour son utilité particulière, ni pour l'avancement de sa famille, et un grand zèle de religion (b). Il fut le marteau des hérésies, dit-il (c); et il attaqua nommément avec une ardeur incroyable la nouvelle hérésie des jansénistes : il travailla puissamment à la faire condamner par le pape, et à la tenir en bride sous l'autorité du roi très-chrétien; outre qu'il la réfuta par sa plume, avec tant de force, que ses adversaires n'ont pu lui répliquer rien de solide. Il y a un très-grand nombre de gens, à qui le père Sotuel ne persuadera jamais ce dernier point; mais, pour ce qui regarde le désintéressement du père Annat, il n'aura pas beaucoup de peine à planter la foi; car tous ceux qui ont voulu s'en informer ont pu apprendre que ce père confesseur n'avança point sa famille. On prétend avoir ouï dire au roi, qu'il ne savait point si le père Annat avait des parens (d). Il en avait, qui ne s'oublièrent pas, et qui le furent trouver au Louvre; mais ils ne remportèrent aucun bénéfice. Il y a des temps, où le grand et le petit népotisme sont à la mode; quelquefois le petit népotisme règne, pendant que le grand est aboli. Au temps du père Annat, le grand népotisme (e) était à son

(b) Sotuel, Biblioth. Scriptorum Societ. Jesu, pag. 211.

(c) Hæresium malleus, et nominatim novæ jansenistarum hæresis oppugnator acerrimus. Ibidem.

(d) Aded ut dixisse aliquandò perhibetur sua majestas nescire se an pater Annatus haberet aliquos sanguine sibi conjunctos Ibidem.

(e) C'est celui de la cour de Rome.

tomble; mais le petit népotisme, quant à la branche des pères confesseurs, était à Paris au plus haut degré. Je me sers de restriction, parce qu'il y a beaucoup d'autres gens constitués dans les dignités ecclésiastiques, qui ne cessent d'accumuler sur la tête de leurs parens tout ce qu'ils peuvent obtenir. Plusieurs d'entre eux sans doute allaient leur train ordinaire, pendant que le père Annat ne souffrait point autour de lui les loups béans venus du Rouergue. On a pu lire dans les Amours du Palais-Royal, qu'il voulut se défaire de sa charge (A), lors de la grande faveur de mademoiselle de la Valière. Si cela était vrai, ce serait le plus bel endroit de sa vie, et le plus beau sujet d'éloge que l'on puisse trouver dans la vie d'un confesseur de monarque. L'auteur de cette satire, qui, selon l'esprit et la nature de ces sortes d'ouvrages, cherchait à donner un tour malin à toutes choses, a bien vu cela; c'est pourquoi il a fait en sorte que son lecteur n'y trouvât rien de louable. Il a tourné une satire beaucoup plus moderne, où l'on a joint à la demande vraie ou fausse de congé tant de faussetés de notoriété publique (B), qu'on ne peut comprendre qu'il y ait des gens au monde qui veuillent mentir publiquement avec si peu d'industrie. Le père Annat a fait un fort grand nombre de livres (C), les uns en latin, et les autres en français. Les latins sont beaucoup meilleurs que les autres, parce qu'il avait acquis plus d'habitude de traiter une matière de théologie selon la méthode dogma-

tique et polémique des écoles, que de la tourner selon le génie du siècle. Néanmoins on loue beaucoup, dans une réponse aux Provinciales, ce qu'il a écrit en notre langue (f).

Ce que j'ai dit en général des neveux de ce père confesseur ne doit point être un préjugé contre leur mérite; car l'un d'eux, qui est général des pères de la doctrine chrétienne, passe pour un homme très-savant, et il a publié en latin un ouvrage *qui est fort estimé. C'est un Apparat méthodique pour la théologie positive* (g). Vous en trouverez l'extrait dans le Journal des Savans du 13 de septembre 1700.

(f) Voyez la remarque (C), à la fin.

(g) Nouvelles de la république des lettres. Avril 1700, pag. 477.

(A) On a dit dans les Amours du Palais-Royal (1) qu'il voulut se défaire de sa charge.] Voici le passage : « Le pauvre père Annat, confesseur du roi, soufflé par les reines, l'alla aussi trouver, et feignit de vouloir quitter la cour, faisant entendre finement que c'était à cause de son commerce. Le roi, en riant, lui accorda tout franc son congé. Le père, se voyant pris, voulut raccommoder l'affaire; mais le roi, en riant toujours, lui dit qu'il ne voulait désormais que de son curé. L'on ne peut dire le mal que tout son ordre lui voulut d'avoir été si peu habile. » On me pourrait demander sur cela trois choses : 1°. S'il est vrai que le père Annat ait demandé permission de se retirer; 2°. si ce fut par feinte et par complaisance pour les reines; 3°. s'il se retira en effet, ou si les jésuites eurent l'adresse de raccommoder les choses. Je ne puis répondre à la première question, si ce n'est que je n'en sais rien, et que l'autorité d'un homme qui écrit une satire ne me paraît d'aucun poids; je n'ajoute foi à ce qu'il avance qu'à proportion

(1) Ce livre commença de paraître environ l'an 1665.

qu'il le prouve. Ceux qui composent une histoire sont dispensés de prêter serment, et de fournir des témoins (2) : on les en croit sur leur parole, et sans qu'ils jurent; mais pour ceux qui écrivent des libelles, c'est une faveur, c'est une civilité, que de les en croire sur leur serment, confirmé par des témoins. J'ai encore moins de lumières sur la deuxième question : je ne m'ingère pas à fouiller dans les abîmes du cœur. Sur la troisième je ne sais que la notoriété publique : c'est que le père Annat a été, sans interruption, confesseur du roi de France jusqu'au printemps de 1670.

(B) *Une satire beaucoup plus moderne (3) débite beaucoup de faussetés sur son chapitre.* L'auteur de cette satire suppose que le père la Chaise servit beaucoup à porter le pape à ce que le roi souhaitait de lui, après l'insulte de la garde corse, et que le cardinal Mazarin, en reconnaissance de ce service, lui fit mille caresses, le recommanda au roi, et le fit même admettre de son vivant dans le conseil de conscience; ce qui était proprement le rendre coadjuteur du confesseur (4). On met en marge l'année 1663, pour les premières caresses du cardinal; et l'année 1665, pour l'admission dans le conseil de conscience. C'est bien savoir l'histoire moderne ! Où est l'homme qui ne sache que le cardinal Mazarin mourut en 1661 ? L'auteur ajoute que le père la Chaise supplanta le père Annat, en excusant les amours du roi pour la Valière sur l'infirmité de la nature, pendant que le confesseur chagrinait tous les jours le roi là-dessus, et ne lui donnait point de repos (5). Il ajoute encore que la Valière, ayant su les maximes du père la Chaise, souhaita de l'avoir pour son confesseur, et lui fit proposer la chose par M. de Montausier (6); mais qu'en suite d'une conversation qu'elle eut avec ce jésuite, elle aima mieux lui procurer la place du père Annat;

et qu'en ayant parlé au roi, cette affaire fut conclue dans peu de jours, parce que le père Annat, qui ne tarda guère à venir annoncer les terribles jugemens de Dieu, et à demander son congé puisqu'on ne s'attendait pas, fut pris au mot (7). On met en marge l'an 1667. J'avoue que je ne comprends rien à une telle hardiesse : car il est de notoriété publique que le père Annat ne prit congé de la cour qu'en 1670; et qu'un jésuite du Rouergue, nommé le père Ferrier, prit sa place de confesseur de Louis XIV; et que le père la Chaise n'y entra qu'après la mort du père Ferrier, arrivée le 29 d'octobre 1676 (8). A quoi songent des gens qui publient des faussetés si grossières? Comment ne voient-ils pas qu'ils ruinent leur principal but? Car quel préjugé ne donnent-ils point contre tout leur livre, quand ils paraissent, ou si mal instruits des choses qui sont exposées aux yeux de toute la terre, ou sans être dépourvus de honte pour oser publier des faussetés évidentes? Ont-ils les maximes de certaines gens qui débitent une fraude pieuse à tout un peuple, en raisonnant de cette manière? *Pour un auditeur qui connaîtra que je me trompe, il y en aura mille qui ne le connaîtront point; mille seront éblouis de ma fraude, un en sera scandalisé; le mal sera donc petit en comparaison du bien; il est donc de la charité et de la prudence d'assurer cette fausseté devant cette nombreuse assemblée.* Je ne sais point si nos faiseurs de libelles raisonnent de la même manière; mais je sais bien qu'ils parviendraient à leurs fins beaucoup plus heureusement, s'ils consultaient un peu mieux la chronologie et les règles de la fiction. *Est ars etiam maledicendi*, disait Scaliger (9) : il y a un art de médire; ceux qui l'ignorent diffament moins leur ennemi, qu'ils ne témoignent l'envie qu'ils ont de diffamer. Au reste, c'est plus pour l'utilité publique que pour l'intérêt d'aucun particulier que j'ai fait cette remarque. Il est bon que, dans ce siècle, nous puissions juger des satires qui ont couru depuis mille ans,

(2) *Quis unquam ab historico juratores exegit?* Seneca, de Morte Claudii, init.

(3) *Intitulée : Histoire du Père la Chaise, jésuite et confesseur du roi Louis XIV. A Cologne, chez Pierre Marteau, en 1693, in-12. La II^e. partie fut imprimée deux ans après.*

(4) *Pag. 106.*

(5) *Pag. 107.*

(6) *Pag. 108.*

(7) *Pag. 115.*

(8) *Ex Nathanael. Sotueli Biblioth. Societatis, pag. 449.*

(9) *Scaligerana II, pag. 10.*

que les siècles à venir puissent juger de celles que nous voyons. Pour bien juger, il ne faut point avoir égard à ce principe : *Il n'y a point d'apparence que si cela eût été visiblement faux, on eût osé le publier.* Ce sera, sans doute, l'utilité principale de cette remarque; car, au reste, les réflexions ou les censures les mieux fondées seront toujours inutiles pour arrêter la plume de cette espèce d'écrivains. On a si peu profité de l'indignation des honnêtes gens contre l'historien fabuleux et satirique du père la Chaise, que cinq ans après on a mis au jour un autre ouvrage pire que celui-là. C'est depuis le commencement jusqu'à la fin un tissu de fables grossières, et d'aventures chimériques, racontées avec la dernière impudence, et avec un style tout farci de saletés. Voici le titre de ce bel ouvrage : *Histoire des intrigues amoureuses du père Peters, jésuite, confesseur de Jacques II, ci-devant roi d'Angleterre, où l'on voit ses aventures les plus particulières, et son véritable caractère; comme aussi les conseils qu'il a donnés à ce prince touchant son gouvernement. A Cologne, chez Pierre Marteau le jeune, marchand libraire, 1698.* Pendant qu'il se trouvera des gens qui achèteront avec plaisir ces sortes de livres, il y aura des libraires qui en paieront la composition et l'impression, et, par conséquent, il y aura des personnes assez malhonnêtes pour consacrer à cela leur plume vénale. Le mal est donc sans remède.

(C) *Le père Annat a fait un fort grand nombre de livres.* Ses traités latins, publiés en divers temps, furent recueillis en 3 volumes in-4°, et imprimés à Paris, chez Cramoisi, l'an 1666. Le 1^{er}. contient l'ouvrage de *Scientiâ mediâ contra novos ejus impugnatores, und cum Exercitatione scholasticâ sub nomine Eugenii Philadelphi, et Appendice ad Guilhel-mum Camerarium.* Le 2^e. contient l'ouvrage qui a pour titre : *Augustinus à Bajanis, hoc est Jansenianis vindicatus.* On trouve dans le 3^e. les traités suivans : *Catholica Disputatio de Ecclesiâ præsentis temporis; de incoactâ Libertate contra Novum Augustinum Yprensis Episcopi, Vincen-tium Lenem, Apologiam Jansenii,*

et Commentatorem quinque Propositionum; Informatio de quinque Propositionibus ex Theologia Jansenii collectis, quas Episcopi Gallie Romano Pontifici ad censuram obtulerunt; Jansenius à Thomistis gratias per se ipsam efficacis defensoribus condemnatus; Cavilli Jansenianorum contra latam in ipsos à Sede Apostolicâ sententiam, seu Confutatio libelli trium Columnarum (10). Voilà cinq traités dans le 3^e. volume, qui sont précédés de quelques avertissemens au lecteur, et de quelques notes sur le journal de Saint-Amour. Voici quelques-uns des livres français : *Réponse au livre qui a pour titre, Théologie morale des jésuites; Réponse à quelques demandes touchant la première lettre de M. Arnaud; la Bonne Foi des jansénistes dans la citation des auteurs; Recueil de plusieurs faussetés et impostures contenues dans le Journal de tout ce qui s'est passé en France sur le sujet de la Morale et de l'Apologie des casuistes* (11); *Remèdes contre les scrupules qui empêchent la signature du Formulaire; Remarques sur la conduite qu'ont tenue les Jansénistes dans l'impression et dans la publication du Nouveau Testament, imprimé à Mons; la Doctrine de Jansenius contraire au saint siège apostolique et à saint Augustin.* Je laisse le titre de quelques autres : on le trouvera dans le père Sotuel. Mais, pour le dire en passant, lui et son prédécesseur Alegambe ont oublié une chose qu'il ne fallait pas omettre. Ils devaient toujours rapporter le titre des livres dans la langue dont l'auteur s'était servi, et puis le traduire en latin. On éprouve tous les jours chez les libraires que si l'on demande certains livres, non par leur titre, mais par le sens de leur titre, on s'en retourne sans les trouver, quoiqu'ils soient dans les magasins ou dans la boutique des libraires. Au reste, quelque vieux que fût le jésuite Annat, pendant le grand feu de la guerre des jansénistes, au sujet de la signature du formulaire, et touchant la version de Mons, il ne laissait pas de publier plusieurs petits livres in-4°.

(10) Il y a dans le père Sotuel *Calamburum*.

(11) Les curés de Paris firent l'Apologie de ce Journal, dans leurs VIII et IX^e. Écrits.

Il ne se contentait pas de servir la cause par l'oreille du prince, il la voulait soutenir aussi par sa plume, jusqu'à la dernière goutte de son encre.

N'oublions pas les éloges qu'on lui a donnés dans une Réponse aux Lettres Provinciales de M. Pascal, réimprimée en Hollande l'an 1696 (12) : « Mais, touchant les jésuites qui se ha- » sardèrent à écrire contre Pascal, que » vous semble du père Annat, qui est » l'auteur du livre intitulé, *la Bon- » ne Foi des Jansénistes*, et à qui la » dix-septième et la dix-huitième Pro- » vinciale sont adressées ? Le père » Annat, répondit Cléandre, était, » à mon avis, un très-bon esprit : les » jésuites ne firent rien de meilleur » que ce qui parut de lui sur les ma- » tières dont on disputait en ce temps- » là. Ce bon homme (car je l'ai tou- » jours connu tel, et c'était la mo- » destie même) avait du talent pour » écrire, même en français, s'il s'é- » tait un peu plus appliqué à l'étude » de notre langue. Il lui échappe de » temps en temps des traits aussi fins, » aussi vifs et aussi agréables que j'en » aie vus nulle part. Je suis de votre » sentiment, reprit Eudoxe ; et sans » parler de sa vertu, que j'ai enten- » du louer, même à des gens du parti, » je lui ai trouvé, comme vous, beau- » coup de justesse d'esprit, et quel- » quefois une finesse d'expression et » de raillerie extraordinaire dans un » théologien scolastique. »

(12) Entretiens de Cléandre et d'Eudoxe, pag. 79, 80, édition de Hollande.

ANNE, nom de quelques personnes, dont il est parlé dans l'Écriture. La mère du prophète Samuel s'appelait ANNE : c'était une femme fort pieuse, et fort aimée d'Elkana son mari. Elle était stérile, et ce malheur l'affligeait d'autant plus sensiblement, qu'elle se voyait exposée par-là aux railleries et aux insultes de l'autre femme d'Elkana. Elle fit tant de prières à Dieu, pour avoir un fils, qu'elle fut enfin exaucée (a); car Dieu lui

(a) 1^{er} livre de Samuel, chap. I.

donna Samuel, et ensuite trois fils et deux filles (b). Le livre de Tobie, livre apocryphe chez les protestans, fait mention d'ANNE femme de Tobit, et mère de Tobie. Dans l'Évangile de saint Luc, il est fait mention d'ANNE la prophétesse, fille de Phanuel (c). C'était une femme fort dévote, âgée d'environ quatre-vingt-quatre ans, et qui n'en avait vécu que sept avec son mari. Baronius en a fait une religieuse cloîtrée, et s'est trompé en cela (A). L'Évangile fait aussi mention d'un homme qui s'appelait ANNE, et qui était souverain sacrificateur parmi les Juifs, au temps de Notre Seigneur. Son gendre Caïphe avait la même dignité, quand Jésus-Christ fut mis à mort. Quant à SAINTE ANNE, mère de la Sainte Vierge, et la plus célèbre de toutes les femmes de ce nom parmi les catholiques romains, elle ne paraît ni en blanc ni en noir dans l'Écriture. Les écrits des trois premiers siècles de l'Église n'en font aucune mention. Saint Épiphane est le premier qui ait dit quelque chose d'elle; et néanmoins les siècles suivans ont débité une fort longue légende de sainte Anne, comme on le verra dans l'article de saint JOACHIM son mari. Je m'étonne qu'Érasme n'ait trouvé dans les anciens livres que trois femmes nommées ANNE (B).

(b) Là même, chap. II, vs. 21.

(c) Saint Luc, chap. II, vs. 36.

(A) Baronius a fait une religieuse cloîtrée d'Anne, fille de Phanuel, et s'est trompé en cela.] Rapportons ses paroles : *Quomodo autem Anna nunquam à templo discessisse dicatur, ut meritò eandem S. Cyrillus Hierosolymitanus (*) religiosissimam mo-*

(*) Catèches. X.

*alem appallet, consulo quæ super dicta sunt de præsentatione Dei patriois in Templo (1). On voit là deux choses : 1°. il prend au pied de la lettre cette expression de saint Luc, *ne bougeait du temple* (2) ; 2°. il trouve que saint Cyrille a eu beaucoup de raison de donner à Anne la prophétresse le titre de *très-religieuse nonnain*. Mais il est visible qu'il ne faut point presser les paroles de saint Luc au-delà du sens qu'on a tous les jours en vue, lorsque, pour signifier qu'un homme va très-souvent dans une maison, on dit qu'il n'en bouge ; qu'il y est toujours, qu'on l'y rencontre continuellement, de nuit et de jour. C'est ce qu'on dit en particulier des femmes dévotes, qui vont plusieurs fois le jour à l'église : *elles ne bougent*, dit-on, *d'auprès des autels, elles sont toujours en prières et en oraisons dans les églises*. Pour ce qui est de saint Cyrille, il n'est pas vrai qu'il appelle *nonne* la prophétresse Anne. L'interprète latin de ce père n'y a point pris garde d'assez près. Le mot grec ἀσκητική, ἀσκήτρια, n'était point tellement affecté aux moines et aux nonnains, qu'il ne se donnât aussi à tous ceux qui pratiquaient exactement les exercices de la religion. C'est ce que le docteur adversaire de Baronius a fait voir très-clairement (3).*

(B) *Il est étonnant qu'Érasme n'ait trouvé dans les anciens livres que trois femmes nommées Anne.* La première est la sœur de Didon : elle fut surnommée *Perenna*, et on la mit, dit-il, au nombre des dieux, à cause de l'amitié singulière qu'elle eut pour sa sœur. Les autres dictionnaires ont rapporté si amplement les aventures de cette Anne, que je n'ai pas jugé nécessaire d'y toucher. La seconde est la femme d'Elkana : *C'est assez, dit-il, pour la louer que de dire que, dans sa vieillesse, et par une faveur particulière de Dieu, elle accoucha de Samuel, qui fut un prêtre très-pieux, et un juge très-incorruptible.*

(1) Baron., in *Annal. Ecclesiast.*, tom. I, ad. ann. 1, num. 41.

(2) Οὐκ ἀφίστατο ἀπὸ τοῦ ἱεροῦ νηστεύουσα διήσθη λατρεύουσα νύκτα καὶ ἡμέραν. C'est-à-dire, selon la version de Genève, Elle ne bougeait du temple, servant Dieu, en jeûnes et en prières, nuit et jour.

(3) Casaubon., *Exercit. II*, num. 13.

Cujus ad laudem abundè satis est quòd et anus, et auspice Deo, Samueleni pepererit, non utiquè sibi, sed Deo quidem sacerdotem religiosissimum, populo verò judicem incorruptissimum (4). La troisième est la mère de la sainte Vierge. Il dit que cette dernière Anne a été fort célébrée par Rodolphe Agricola, et par Baptiste Mantouan. Il y a là, et des péchés d'omission, et des péchés de commission. Que lui avaient fait la fille de Phanuel et la mère de Tobie, pour être ainsi oubliées ? Mais où a-t-il trouvé que la mère de Samuel fût vieille ? L'historien sacré ne dit point cela, et nous fait plutôt entendre qu'elle était encore assez jeune. N'eut-elle pas cinq enfans depuis qu'elle eut servi Samuel ? Le même historien la fait répondre au grand sacrificateur Héli, qui l'accusait d'être ivre, qu'elle n'avait bu ni vin ni bière. Joseph, ne trouvant point cela assez singulier, lui a suggéré une autre réponse ; savoir : qu'elle ne buvait jamais que de l'eau. M. Moréri a mieux aimé suivre l'historien juif que l'Écriture. Au reste, la dame à qui Érasme a écrit la lettre où il parle de ces trois Annes, mériterait bien un article : il la qualifie *Annam Bersalam principem Verianam*. Si je puis déterrer sa famille et ses aventures, je m'engage à parler d'elle.

Depuis la première édition de cet ouvrage, j'ai déterré quelque chose touchant ce sujet. Voyez l'article *BERSALA*.

(4) *Erasm. Epistola XXXVIII, lib. IX, pag. 500.*

ANNIUS de Viterbe, fameux imposteur. Cherchez *NANNIUS*.

ANSELME, archevêque de Cantorbéri, l'un des plus illustres prélats de son siècle, mourut le 21 d'avril 1109, à l'âge de soixante-seize ans (a). Il eût souhaité de vivre un peu plus, afin d'achever un *traité sur l'Origine de l'Ame* (A). Son article est fort long dans le Dictionnaire

(a) Cave, *Historia Litteraria scriptorum ecclesiast.*, pag. 627.

de Moréri: j'y renvoie le lecteur. Les moines de Lerins, qui ont donné place dans la chronologie de leurs saints et illustres moines à ce grand prélat, sont réfutés par l'auteur (b) d'un livre qui s'intitule *les Moines travestis* (c) *. Nous verrons ci-dessous qu'il employa pour l'existence de Dieu un argument que M. Descartes a bien fait valoir (B).

(b) Il se donne le nom de M. Pierre Joseph. Son ouvrage a été imprimé l'an 1698, in-12.

(c) Moines travestis, tom. I, pag. 49.

* L'auteur s'appelait Pierre Joseph d'Haitze.

(A) Il aurait souhaité achever un traité sur l'Origine de l'Âme.] Cette disposition d'esprit fait dire à un docteur de Louvain que le dogme de la propagation des âmes durait encore à la fin du XI^e. siècle. Imò, dit-il (1), usque ad tempora sancti Anselmi, hoc est annum Christi MC, in Occidente durasse videtur hæc de animarum translatione dubitatio. Nam cum paulò post moriturus sanctus Pater decumberet, dixisse scribit familiaris et victore ejus Edinerus (*): « Si Deus mallet » me adhuc inter vos saltem tam diù » manere, donec quæstionem, quam » de animæ origine mente revolvo, ab » solvere possem, gratus acciperem: » eò quòd nescio, utrum aliquis cam, » me defuncto, sit absoluturus. » Je cite ailleurs (2) Thomas Bartholin, qui a fait une réflexion sur cette pensée de saint Anselme.

(B) Il employa pour l'existence de Dieu un argument que M. Descartes a bien fait valoir.] La liste que M. Baillet a donnée des auteurs dont on prétend que M. Descartes a été le plagiaire, contient ces paroles: « L'on » met aussi saint Anselme au nombre » des anciens de qui M. Descartes » (*) a pu profiter pour l'argument

(1) Libert. Fromond. Philosoph. Christ., de Animâ, lib. IV, cap. III, pag. 812.

(*) Ediner., in Vitâ sancti Anselmi, apud Surinm, die 21 aprilis.

(2) Dans la remarque (E) de l'article AVERROËS, citation (47).

(*) Tom. II des Lettres, pag. 276, etc.

» de l'existence de Dieu, qu'il » ce qu'un être très-parfait » moins le plus parfait que nous » sions concevoir, renferme » tence. L'argument se trouve » livre que ce saint (*) a écrit » l'Insensé, pour répondre à » leur inconnu, qui avait écrit » leur de l'Insensé, contre un » nement qu'avait fait saint » dans son Livre intitulé Proslogium » (3). » Notez que M. Huet, que Thomas d'Aquin a réfuté » gument: *Celebris illa argumenta est Anselmi, et in Prosl » in Apologetico contra Gaun » eandemque et exposuit Thom » nas, et refellit* (4).

(*) Wilh. Leibnitz, Epist. ms., to oper. Anselm., edit. Coloniensis.

(3) Baillet, Vie de Descartes, tom. 536, 537.

(4) Huëti Cens. Philos. Cartes., p.

ANSELME *, augusti chaussé, natif de Paris trop souvent cité dans ce dictionnaire, et il a fourni trop de matériaux à M. Moréri, pour mériter pas ici une place morte à Paris, le 17 d'avril 1694, âgé de soixante ans. Il en avait passé cinq dans un détachement de ses charges monastiques, quant uniquement aux de la vie religieuse, et à ser des livres. Il était donner une seconde édition son *Histoire généalogique maison de France, et des officiers de la couronne* (1) des corrections et avec des mentations auxquelles il avait lait depuis long-temps. Il avait aussi entrepris un ouvrage *traite des Maisons souveraines et des plus illustres familles de l'Europe*, et il y avait

* Son nom de famille était (Pierre de). Il prit avec l'habit le nom d'Anselme de Sainto-Mari

main (a). Je ne sais
ra de ces manuscrits :
qu'on les publiât.

*Galant du mois de janvier 1694.
Journal des Savans, du 8 fé-
v. 157*

*et près de donner une se-
on de son Histoire généa-
maison de France, etc.]*
lié cette histoire avec celle
officiers de la couronne,
deux volumes in-4°. On
de lui un gros livre in-
alais de l'honneur, ou les
historiques des illustres
France, et de plusieurs
illes de l'Europe. Cet ou-
primé à Paris, l'an 1668.
des abrégés d'une infinité
concernant le blason, le
is, les entrées solennelles,
s des enfans de France,
des rois, les ordres mi-
Il n'y avait pas autant de
dans ce gros volume, que
x qui le suivirent. Ils ont
d'une nouvelle édition re-
te, et augmentée : mais il
qu'ils ont été d'un grand
on ne saurait compren-
peine qu'il a fallu que ce
x se soit donnée pour ra-
de noms, tant de ma-
t d'enfitemens, et tant
a beau faire, si la nature
à certaines choses, on
pas sous le froc. Le père
it né pour les recherches
es : le peu de rapport
avec le genre de vie au-
tait voué n'empêcha pas
vît son penchant. Un de
s, mais qui n'était pas dé-
rait nuit et jour après les
géographiques (1) : c'é-
turel; l'habit d'augustin
ait pas.

*Labin. Et mourut à Paris, le 7
Voyez son éloge dans le Journal
28 de mars 1695.*

GNAN (PIERRE), natif,
ne trompe, de Rabas-
petite ville de Lan-
diocèse d'Albi, a été
eilleurs grammairiens

du XVI^e. siècle. Il prit tellement
à cœur son métier, qu'il aima
mieux se rendre utile à la jeu-
nesse en s'attachant à l'explica-
tion des choses qui embarrassent
la première entrée des études,
que de chercher de la gloire par
l'explication des grandes difficul-
tés (B). Il ne laissa pas d'acquérir
assez de réputation, pour s'atti-
rer les morsures de l'envie (C).
Ce qu'il publia sur Térence
nous doit convaincre que c'était
l'homme du monde le plus pa-
tient au travail (D). Je crois
qu'il enseigna long-temps dans
Lyon *. L'épître de son Tére-
ce est datée de cette ville, en
août 1556 (a). Il l'adresse aux
trois frères qu'il enseignait. Sa
Grammaire de la langue Grec-
que a été imprimée plusieurs
fois. Il entendait assez bien l'hé-
breu (b) pour mériter une place
dans la *Gallia Orientalis* de Co-
lomiés, et cependant il y a été
oublié.

* Leclerc dit qu'il y enseignait encore en
1560.

(a) Idibus Augusti.

(b) Il écrit en cette langue une lettre à
Pierre Costus, qui a été imprimée. Voyez
l'Épîtome de Gesner.

(A) *Natif, si j'en me trompe, de Ra-
basteins.*] Ce qui me le fait croire est
l'épithète *Rapistagnensis* qu'il se don-
ne à la tête de ses ouvrages. Je ne
trouve point de ville qui puisse mieux
donner ce surnom que celle de Rabas-
teins; car on la nomme en latin *Ra-
pistanum*, ou *Rapistagnum* (1). Jem'i-
magine que les imprimeurs ont fait
une faute dans l'endroit où Papyre
Masson a parlé de cette ville : ils ont
mis *Rupistagni incolis*, au lieu de *Ra-
pistagni incolis* (2). Les trois raves,

(1) Catel l'assure dans la page 356 de ses
Mémoires de l'histoire de Languedoc. M. Bau-
drand a parlé de cette ville sous *Rapistanum*.

(2) A la page 490 du *Descriptio Fluminum
Galliarum*, édition de Paris, en 1685.

de Moréri: j'y renvoie le lecteur. Les moines de Lerins, qui ont donné place dans la chronologie de leurs saints et illustres moines à ce grand prélat, sont réfutés par l'auteur (b) d'un livre qui s'intitule *les Moines travestis* (c) *. Nous verrons ci-dessous qu'il employa pour l'existence de Dieu un argument que M. Descartes a bien fait valoir (B).

(b) Il se donne le nom de M. Pierre Joseph. Son ouvrage a été imprimé l'an 1698, in-12.

(c) Moines travestis, tom. I, pag. 49.

* L'auteur s'appelait Pierre Joseph d'Haitze.

(A) Il aurait souhaité achever un traité sur l'Origine de l'Âme.] Cette disposition d'esprit fait dire à un docteur de Louvain que le dogme de la propagation des âmes durait encore à la fin du XI^e. siècle. Imò, dit-il (1), usque ad tempora sancti Anselmi, hoc est annum Christi MC, in Occidente durasse videtur hæc de animarum translatione dubitatio. Nam cum paulò post mortiturus sanctus Pater decumberet, dixisse scribit familiaris et convic-torejus Edinerus (*): « Si Deus mallet » me adhuc inter vos saltem tam diù » manere, donec quæstionem, quam » de animæ originis mente revolve, ab- » solvere possem, gratiose accipere: » eò quòd nescio, utrum aliquis eam, » me defuncto, sit absoluturus. » Je cite ailleurs (2) Thomas Bartholin, qui a fait une réflexion sur cette pensée de saint Anselme.

(B) Il employa pour l'existence de Dieu un argument que M. Descartes a bien fait valoir.] La liste que M. Baillet a donnée des auteurs dont on prétend que M. Descartes a été le plagiaire, contient ces paroles: « L'on » met aussi saint Anselme au nombre » des anciens de qui M. Descartes » (*) a pu profiter pour l'argument

(1) Libert. Fromond. Philosoph. Christ., de Animâ, lib. IV, cap. III, pag. 812.

(*) Ediner., in Vitâ sancti Anselmi, apud Surinm, die 21 aprilis.

(2) Dans la remarque (E) de l'article Averroës, citation (47).

(*) Tom. II des Lettres, pag. 276, etc.

» de l'existence de Dieu, qu'il tire, » ce qu'un être très-parfait, ou » moins le plus parfait que nous pu- » bions concevoir, renferme une exis- » tence. L'argument se trouve dans le » livre que ce saint (*) a écrit contre » l'Insensé, pour répondre à un au- » teur inconnu, qui avait écrit en fa- » veur de l'Insensé, contre un raisonne- » ment qu'avait fait saint Anselme » dans son Livre intitulé Proslogion » (3). » Notez que M. Huet observe que Thomas d'Aquin a réfuté cet ar- » gument: *Celebris illa argumentatio, tota est Anselmi, et in Proslogio, et in Apologetico contra Gaunilonem, eandemque et exposuit Thomas Aquinas, et refellit* (4).

(*) Wilh. Leibnitz, Epist. ms., tom. III, oper. Anselm., edit. Cotoniensis.

(3) Baillet, Vie de Descartes, tom. II, pag. 536, 537.

(4) Huëtii Cens. Philos. Cartes., pag. 204.

ANSELME *, augustin déchaussé, natif de Paris, sem trop souvent cité dans ce Dictionnaire, et il a fourni trop de matériaux à M. Moréri, pour ne mériter pas ici une place. Il est mort à Paris, le 17 de janvier 1694, âgé de soixante-neuf ans. Il en avait passé cinquante dans un détachement de toutes les charges monastiques, s'appliquant uniquement aux devoirs de la vie religieuse, et à composer des livres. Il était près de donner une seconde édition de son *Histoire généalogique de la maison de France, et des grands officiers de la couronne* (A), avec des corrections et avec des augmentations auxquelles il travaillait depuis long-temps. Il avait aussi entrepris un ouvrage qui traite des *Maisons souveraines, et des plus illustres familles de l'Europe*, et il y avait déjà mis

* Son nom de famille était Guibourg (Pierre de). Il prit avec l'habit monastique le nom d'Anselme de Sainte-Marie.

de presque tous les auteurs écrit sur Térence. publia avec de nouvelles lectures, et avec la traduction française des vers. Il mit entre des crochets qui est dans la traduction dans l'original en prose il marqua avec des lettres les envois de la version à la version. Les *variae lectiones* ont leurs parenthèses, et des de correspondance. Il faut de connaître que notre auteur n'est pas patient. Notez qu'il a deux dernières impressions de Térence, ce que la preuve. Matthieu Bonhomme, en 1556, fut celui qu'il emporta en triple édition. La date du roi est de l'an 1556. Le cet auteur ne paraît pas dans le traité qui a pour titre *Praxis praelectionis* et dans sa *Praxis praelectionis*. Ils se trouvent dans plusieurs grammaires de la langue.

HERMUS, sculpteur, fils de Chio, fils de petit-fils de Malas, a été l'un et l'autre laissa deux fils qui ont même profession : l'un Bupalus, et l'autre Apollonius. C'est contre eux qu'il a écrit des vers satiriques, pour la représentation qu'ils avaient faite de sa statue. J'en parle plus amplement dans l'article de ce nom. Voyez aussi l'article de

Historia Natur., lib. XXXVI,

les fils se nomment Athenion et Antiochus, si que Suidas le nomme Antiochus dans le Plin; mais le père ne saute cela, et a mis

et.

Athenion à la place. Voyez les remarques (C) et (E) de l'article d'HIPPONAX. Les dictionnaires historiques de Charles-Etienne, de Lloyd, de Moréri et d'Hofman l'appellent Anthemus, en dépit de Suidas.

ANTINOË, ou ANTINOPO-LIS (A), ville d'Égypte, sur le Nil (B), bâtie ou réparée par l'empereur Hadrien en l'honneur d'Antinoüs. Elle était la capitale de la Thébaïde, si nous en croyons un auteur du IV^e. siècle (a). Cet auteur ajoute qu'elle était si peuplée, que l'on y voyait de son temps jusqu'à douze monastères de femmes (b). Ammien Marcellin la donne pour l'une des trois plus célèbres villes de la Thébaïde (c). Il n'est pas vrai que Léon d'Afrique ait dit qu'elle s'appelle Anthios (C). Voyez la remarque (D) de l'article ANTI-NOUS : vous y trouverez d'autres choses touchant cette ville.

(a) Palladius, Histor. Lausiac. cap. XLVII, apud Tristan, Comment. Hist., tome I, pag. 541.

(b) Palladius, Histor. Lausiac., cap. CXXXVII, apud eundem, ibid.

(c) Amm. Marcellin., lib. XXII, cap. XVI.

(A) ANTINOPOLIS.] M. Baudrand dit deux fois dans la même page qu'Étienne de Byzance la nomme ainsi. Je n'ai point trouvé cela, ni dans l'édition de Pinedo, ni dans celle de Berkelius : j'ai trouvé seulement dans l'une et dans l'autre que la ville Ἀντινόια, Antinoia, s'appelait aussi Adrianopolis. M. Moréri n'a pas pris garde que ce dernier nom, et Adrianople, ne sont pas deux noms différents : il les donne comme tels.

(B) Ville d'Égypte, sur le Nil.] Dion Cassius marque positivement qu'Hadrien la fit bâtir au même lieu où Antinoüs était mort : Ὡς καὶ πόλιν ἐν τῷ χωρίῳ ἐν ᾧ τοῦτ' ἔπαθον, συγκοινίσαι, καὶ ὀνομάσαι ἀπ' αὐτοῦ. Ut urbem in eo loco in quo ille obiisset, restitutam ex eo nominari voluerit (1). Il venait

(1) Xiphil., in Adriano.

qui sont les armes de Rabasteins (3), me persuadent que Papyre Masson, ou les imprimeurs, ont mis la lettre u pour la lettre a.

(B) *Il aima mieux se rendre utile à la jeunesse.... que de chercher de la gloire par l'explication des grandes difficultés.*] Qu'il nous apprenne cela lui-même : rapportons un peu au long ses paroles; elles marquent un bon cœur, et peuvent être une leçon de morale aux esprits superbes, qui ne songent qu'à mériter l'applaudissement de leurs semblables, et qui ne dirigent point leurs veilles au profit de ceux qui ont le plus besoin d'être enseignés. Il venait de dire que plusieurs doctes commentateurs avaient écrit sur Térence; et puis il ajoute : *Verum pueri novitii, ad quos maxime hujus laboris fructus pertinebat, vix ullum ex accuratis et meditatissimorum commentationibus emolumentum percipere potuerunt. Videntur enim viri illi graves incubuisse in eam curam et cogitationem, quæ sibi summam dignitatem et gloriam esset allatura. Itaque ardua tantum et obscuriora interpretando explandisse contenti, minutiora cætera, quorum doctrina et tractatio præcedere, vel certe conjungi debuerat, leviter attigerunt: ut adolescentuli qui his studiis initiantur, se ad cognitionem hujus rei, quam ex communi quiddam hominum opinione reconditissimam arbitrantur, desperent posse pervenire. Ut igitur eos ab hujusmodi desperatione ad spem revocarem, ad minima ista me demittere non recusavi: neque enim hic difficilia tantum enodavimus, sed ne unam quidem totius Terentii syllabam reliquimus intactam, quam ad unguem non excusserimus, idque absque ulla verborum pompa aut magnificentia, sed nudis litterarum notis, et methodo quam potuimus brevissimam et facillimam. Doctrinæ opinionem affectent alij; ego pro mea virili parte me puerorum et formandis et promovendis studiis omnem meam operam addixisse apertè et ingenuè fateor (4).* Conférez avec ceci, je vous prie, le passage de Quintilien que j'ai cité

(3) Catel, Mémoires de l'histoire de Languedoc, pag. 356.

(4) Petrus Antesignanus, Epist. dedicat. Terent., init.

dans le Projet de ce Dictionnaire (5), et joignez-y ces belles paroles d'Érasme; elles se rapportent à la peine qu'il avait prise d'amplifier un Lexicon : *Scimus hoc laboris genus esse minimè gloriosum, præsertim quia pauci reputant quot autores sint excusandi, ut voces aliquot ab aliis præteritis seligas. Verum hoc plus debetur illis gratiæ, qui publicæ utilitatis gratiâ non detrectant ingloriam ac molestiæ plenam industriam (6).*

(C) *Il a acquis assez de réputation pour s'attirer les morsures de l'envie.*] C'est ce qu'il marque par un lieu commun que l'on insère trop souvent dans les épîtres dédicatoires. Il dit que ceux à qui il dédie son Térence lui ont paru extrêmement propres à le garantir de la morsure de ses ennemis : *Digni maxime atque idonei videbamini qui nostram à malevolorum morsu fortiter et industrie tutari possetis (7).* Il n'y a guère de complimens qui soient plus faux que ceux-là. Les critiques n'ont aucun égard à la dignité ni à la capacité de celui à qui l'on dédie un livre qui leur semble mauvais. Le sieur Des Accords s'est bien moqué de ces belles espérances que l'on fonde sur la prétendue protection de ceux à qui l'on dédie des livres (8). D'Aubigné trouva si bonnes les réflexions de cet auteur-là, qu'il s'en fit un ornement, après les avoir un peu ajustées d'une autre manière (9).

(D) *Ce qu'il publia sur Térence nous doit convaincre que c'était l'homme du monde le plus patient au travail.*] Il fit imprimer en trois façons les comédies de ce poète. Premièrement, il les publia avec de petites notes, et avec les sommaires de chaque scène, et il marqua les accens à tous les mots qui ont plus de deux syllabes : il marqua aussi à côté de chaque vers la manière de le scander. En second lieu, il les publia avec les no-

(5) Voyez la fin du paragraphe VII. de ce Projet, dans le tome XV. de ce Dictionnaire.

(6) Erasm., præfatione in Lexicon : c'est la XXI^e. lettre du XXVIII^e. livre, pag. 1702. Voyez aussi la fin du I^{er}. chap. du XVIII^e. livre de l'Hist. Nat. de Plin.

(7) Antesign., epistol. dedic. Terentii.

(8) Voyez la préface des Bigarrures de Des Accords.

(9) Voyez l'Épître dédicatoire de la Confession de Sanci.

ed-là ; mais on ne laissait croire qu'Hadrien les avait créés (c). Il fit rebâtir la ville son mignon était mort, et il donna qu'elle portât le nom de favori (D). Il était bien aise on lui vînt dire qu'on voyait ciel un nouvel astre, qui était me d'Antinoüs (E), et il disait i-même qu'il voyait l'étoile Antinoüs (d). Ce qu'il y a de us étrange là-dedans n'est pas complaisance profane que l'on avait pour la faiblesse de ce prince, dont on se moquait d'ailleurs (e) ; mais c'est de voir que, long-temps après sa mort, on a persévéré dans le culte de cette nouvelle divinité. Ce culte était encore en vogue sous l'empire de Valentinien (f), lorsqu'il ne s'agissait plus de flatter un prince, ni de craindre l'édit après qui avait ordonné cette religion (g). C'était donc par le même attachement qu'ont les peuples à tout ce qu'ils trouvent établi, que l'on continuait d'adorer Antinoüs. Les pères de l'Église ne servirent avantageusement de cette folle superstition, pour faire sentir la vanité de la religion païenne. Il était aisé de remonter jusqu'à la source, à l'égard de cette nouvelle divinité, et puis de rendre suspecte l'origine de toutes les autres. Ils parlèrent diversement d'Antinoüs, selon les temps : ils n'eurent

(c) Voyez la remarque (D), à la fin.

(d) Xiphil. in Adriano.

(e) Idem, ibid.

(f) Tristan, Comment. Historiq., pag. 3.

(g) Saint Athanase contre les Gentils, et Eusèbe, au VII^e. Discours sacré, cité par Tristan, Comment. Historiq., pag. 543, où il est dit qu'il y eut un édit exprès d'Hadrien sur le culte d'Antinoüs.

pas l'imprudence de marquer la cause infâme de son apotheose, en s'adressant à Antonin Pius, fils adoptif et successeur d'Hadrien, ou à Marc-Aurèle, adopté par Antonin Pius, selon l'intention d'Hadrien. Ils touchèrent alors délicatement à cette plaie (h) ; mais Tertullien, plus éloigné de ce temps-là, et sous des empereurs qui n'avaient pas le même intérêt à l'affaire, ne garda plus de mesures. Prudence a finement observé, que le mignon d'Hadrien était monté à une condition plus relevée que celle du mignon de Jupiter (i), puisqu'Antinoüs était à table, pendant que Ganymède versait à boire. Il pouvait dire :

... Medis videor discumbere in astris
Cum Jove, et Iliacâ porrectum sumera
dextrâ

Immortale merum (i).

De tout temps les hommes du monde ont fait plus exactement leur cour aux dieux de la terre, qu'aux dieux du ciel. Je ne sais pourquoi M. Moréri débite qu'Hadrien *crut* Antinoüs *changé en fleur et en temple* (k), et même qu'il lui fit bâtir un autel. N'est-ce pas dire qu'il ne lui fit point bâtir des temples ? et cela est-il plus vrai que le changement d'Antinoüs en fleur ?

(h) Justin., Martyr, Apolog. ad Antoninum Pium ; Athenagoras, ad Marcum Imperat.

(i) Statius, Silv. II, lib. IV, vs. 10.

(k) Voyez la remarque (C).

(A) L'empereur Hadrien lui rendit toutes sortes d'honneurs divins.] Je ne m'arrête point à ce grand nombre de statues ou de simulacres qu'il lui fit faire presque par tout le monde. (1). Je dis qu'il lui fit bâtir des tem-

(1) Xiphil., in Adriano.

ples, qu'il lui ordonna des prêtres et des jeux sacrés (2), et qu'il lui consacra des mystères (3). Pausanias dit que la religion d'Antinoüs fut établie à Mantinée, avec un soin tout particulier de cet empereur, à cause que la patrie d'Antinoüs était une colonie de Mantinée (4). On y célébrait des jeux, tous les cinq ans, en l'honneur de ce favori; mais pour les mystères qui lui étaient consacrés, on les célébrait tous les ans. Ceux qui appuient sur ce qu'il y a eu des prêtres d'Antinoüs qui prenaient la qualité de prophètes, ceux, dis-je, qui appuient sur cela, et qui en tirent la raison de ce qu'il avait un oracle, cherchent des mystères où il n'y en a point (5). Ces prophètes étaient les prêtres qu'Antinoüs avait en Égypte dans la ville qui portait son nom (6); ville qui était église mère, et chef d'ordre, dans cette nouvelle religion (7). Or, dans les collèges des prêtres d'Égypte, on nommait prophètes ceux qui étaient comme les doyens et les chefs. Voyez les preuves que le docte Henri de Valois en apporte dans ses notes sur Eusèbe (8). On a une inscription, dans laquelle Antinoüs est placé sur le même trône que les dieux d'Égypte : *σύνθρονος τῶν ἐν Αἰγύπτῳ Θεῶν* (9). La dignité d'assesseur des dieux était de beaucoup inférieure à celle-là. Je ne dissimulerai point que le philosophe Celsus avance que les Égyptiens ne souffriraient pas que l'on égalât Antinoüs à Jupiter et à Apollon (10). Origène soutient le contraire; mais j'avoue qu'il le dit sans preuve, et que je n'entends point son raisonnement.

(B) *Quelques-uns disent qu'il mourut pour Hadrien.*] Hadrien ne disait point cela; mais Dion n'a nul égard à l'histoire de cet empereur, où il avait lu qu'Antinoüs était tombé dans le Nil et s'y était noyé. Il donne pour

(2) Hegesippus, *apud Eusebium*, *Histor. Ecclesiasticæ lib. IV, cap. VIII.*

(3) Pausan., *lib. VIII, pag. 244.*

(4) *Id.*, *ibid.*

(5) Voyez Casaubon, et Saumaise, sur Spart. *Vit. Adrian.*, *pag. 137, 143.*

(6) Heges., *apud Euseb. Hist. Eccl., lib. IV, cap. VIII.*

(7) Voyez la remarque (D).

(8) *Ad cap. VIII, lib. IV.*

(9) Vide Sponh., de Numism., *pag. 657.*

(10) *Apud Origen., lib. III, pag. 133.*

un fait constant, qu'une opération magique à laquelle Hadrien faisait travailler, demanda que quelqu'un vîrât son âme volontairement et qu'Antinoüs accepta cette condition. Le bréviateur Xiphilin nous a dérobé apparemment quelques circonstances qui éclaircissaient un peu ce mystère, car il n'est point vraisemblable que Dion Cassius ait rapporté une telle chose d'une manière si coupée, ou plutôt étranglée. Quoi qu'il en soit, on ne peut conclure de la narration de Xiphilin, qu'Antinoüs ait donné sa vie pour sauver ou pour prolonger celle d'Hadrien. On en doit plutôt conclure qu'il la donna, afin que, par l'inspection de ses entrailles, les devins pussent connaître l'avenir que cet empereur cherchait. Et qu'on ne me dise pas, avec un de nos antiquaires (11), que si ce n'eût été que la seule curiosité de voir des entrailles d'un garçon pour un effet de divination, il n'eût pas nécessaire d'exposer à cette espérance celui qu'il aimoit le plus de tous les humains; il y avoit assez d'autres enfans d'exquise beauté en tout ce grand empire (si la beauté y servoit (12)) qui eussent peu estre employés à cet infâme mystère: qu'on ne me fasse point, dis-je, cette objection; car cet écrivain en a reconnu lui-même la nullité, en ajoutant tout aussitôt ces paroles: *il se pouvoit faire néanmoins que le secret de cet art nécromantique requeroit que ce fust lui, comme son mieux aimé, qui fust sacrifié pour rendre le sacrifice plus efficace.* Il devoit ajouter ce que Dion dit nommément, qu'il fallait une victime volontaire: or, les autres jeunes enfans que l'empereur eût destinés à ce sacrifice, ne s'y fussent pas soumis de bon gré. Croyez-vous qu'il ne fallût pas faire une horrible violence à ces beaux enfans qu'Héliogabale livrait à ses magiciens? *Cedit et humanas hostias, letis ad hoc pueris nobilibus et decoris per omnem Italiam patrimis et matrimis, credo ut major esset utrique parenti dolor. Omne denique magorum genus aderat illi operabaturque quotidie hortante illo, et gratias agens te quod amicos eorum invenisset, quàm*

(11) Tristan, *Commentaires historiq., tom. I, pag. 541.*

(12) Il ne fallait point parler de cela en doutant. Voyez l'Apologie d'Apulée, *pag. 301.*

*et ex la puerilia et excuteret
us ad ritum gentilem suum* (13).
agie de ces siècles-là demandait
s sortes de victimes, et saint Jus-
remarque qu'elle choisissait des
as dont la pudicité fût immaculée.
*μαρτυρίας μὲν γὰρ καὶ αἱ ἀδιαφθί-
ταιδων ἐπαρτίους* (14). *Necyo-
tiae ipsae et incorruptorum puero-
speculariae inspectiones.* Sur ce
l-là, Antinoüs eût été un sujet
mal propre. Revenant à Hadrien,
is qu'on doit, ce me semble, suppo-
1°. qu'il ne consentit à immoler
mignon, que pour le besoin le
s pressant; 2°. que le désir d'éviter
mort était pour lui une chose plus
ssante, que l'envie de pénétrer
s l'avenir : j'aimerais mieux donc
vre Aurélius Victor que Xiphilin,
ici ce que dit Aurélius Victor : *Qua-
dem alii pia volunt religiosaque,
ppè Hadriano cupiente fatum pro-
cere, cum voluntarium ad vicem
gi poposcissent, cunctis retractan-
as, Antinorum objecisse se referunt*
(15). Joignez à cela, si vous voulez,
paroles de Spartien : *De quo
Antinoo) varia fama est, aliis eum
totum pro Hadriano asserentibus*
(16).

(C) *On lui bâtit des temples et des
s.... avec l'empressement d'une
ion accoutumée aux plus honteuses
tories.*] Casaubon met entre les
ses complaisances que l'on eut pour
passion d'Hadrien ce que fit le poète
Pancrates (17). Or voici ce qu'il fit. Il
vra comme un miracle à Hadrien,
e fleur de *lotos*, qui était sembla-
à une rose, et lui dit qu'il fallait
nommer *Antinoïenne*; et qu'elle
ât née dans le lieu qui avait été ar-
é du sang du lion que lui Hadrien
ût tué à la chasse. L'empereur prit
de plaisir à ce discours, qu'il or-
na une pension à Pancrates dans
sée d'Alexandrie (18). Athénée
quelque point pourquoi ce poète
ait que le nom d'Antinoüs fût

donné à cette fleur; mais on devine
aisément que l'intention de Pancrates
était d'honorer la mémoire de ce fa-
vori. J'ai cru pendant quelque temps
que ce passage d'Athénée avait donné
lieu au mensonge du sieur Moréri,
que j'ai rapporté sur la fin de cet ar-
ticle; mais j'ai changé d'opinion,
après avoir lu ces paroles d'un auteur
moderne : *Hadrian... donna le nom de
ce misérable (Antinoüs) à une ville
d'Égypte.... comme aussi il le conféra
à un astre, à une fleur, à des temples,
à des sacrifices, à des oracles et à des
jeux de prix, bref en fit un dieu* (19).
Ceux qui compareront ce passage avec
l'Antinoüs de Moréri, pourront juger
si cet écrivain se savait servir des li-
vres qu'il consultait.

(D) *Hadrien fit rebâtir la ville où
Antinoüs était mort, et il ordonna
qu'elle portât le nom de ce favori.*]
J'ai suivi le traducteur de Xiphilin,
qui ne parle que d'une ville réparée,
quoique Xiphilin se soit servi du mot
συνοικισα. D'autres, n'y regardant pas
de si près, disent qu'Hadrien bâtit une
ville, qui porta le même nom qu'An-
tinoüs : *Πόλιν ἱερὴν ἐρένυμον Ἀντινόου*
(20). *Urbem condidit Antinoo cogno-
minem.* Elle était dans la Thébaidé et
se nommait anciennement Besa, qui
était aussi le nom du dieu particulier
qu'on y adorait. Casaubon l'assure
(21), et remarque que les Égyptiens,
laissant aux Grecs le nouveau nom,
continuèrent de l'appeler Besa; mais
il se trouva des gens qui, par l'union
de l'ancien et du nouveau nom, la
nommèrent Besantinoüs. C'est ce que
fit Helladius, qui y était né (22). N'ou-
blions pas que le tombeau d'Antinoüs
y était. Nous l'apprenons de ces paro-
les de saint Épiphane : *Ὡς ὁ Ἀντίνοος
ὁ ἐν Ἀντινόου κεκδυμένος καὶ σὺν λουσο-
ρίῳ πλοῖον κείμενος ὑπὸ Ἀδριανοῦ κατετάφη*
(23) *Ad hunc modum Antinoüs in
urbe sui nominis cum lusorio navigio
sepultus ab Adriano in Deorum nu-
merum relatus est.* Nous apprenons

(13) Lampridius, in Vita Heliogab., cap. 24.

(14) Justin., in Apologia, pag. 65. Voyez aussi sur Spartien in Adriano, pag. 136, et Euseb., in Apologia, pag. 301.

(15) Aurel. Victor, in Caesaribus.

(16) Spartian., pag. 135.

(17) Casaub., in Spart. Vit. Adriani, pag. 137.

(18) Athen., lib. XV, cap. VI, pag. 677.

(19) Tristan, Comment. hist., tom. I, pag. 541.

(20) Hegesippus. apud Euseb., Hist. Ecclesiast., lib. IV, cap. VIII. Voyez aussi Ammien Marcellin, liv. XXII, chap. XVI.

(21) Casaubon., in Spart. Vit. Adriani, pag. 138.

(22) Vide Photium, Biblioth., pag. 1596.

(23) Epiph., in Ancorato, num. 108.

d'Origène, qu'on disait qu'il se faisait des miracles dans ce temple d'Antinoüs (24). C'est là où Saumaise pose le prétendu oracle de cette fausse et ridicule divinité. *Licet in multis*, dit-il (25), *Græciæ urbibus templa et sacerdotes habuerit Antinoüs, præcipuè tamen eum coluisse videntur Ægyptii in eâ urbe quæ ab ipso nomen accepit; nam ibi sepultus est, ibi oracula per eum reddi credebantur, ibi et prophetas habuit.*

Ce qui concerne l'oracle est attesté par Origène (26), si on lit le passage comme Saumaise l'a cité : *Περὶ τοῦ Ἀντινοῦ προῶν* (27). Voyez aussi Scaliger sur Eusèbe, num. 2145, où il ne cite pas comme Saumaise, quoique Spencer l'assure à la page 44 de ses notes sur Origène contre Celsus. Voici ce qui m'a fait dire que c'était un oracle prétendu. Je me souvenais de ces paroles de Spartien : *Et Græci quidem volente Adriano eum consecraverunt, oracula per eum dari asserentes quæ Adrianus ipse composuisse jactatur* (28).

(E) *Hadrien était bien-aise qu'on lui dit qu'un nouvel astre était l'âme d'Antinoüs.*] On s'était déjà servi d'une semblable flatterie à l'égard de Jules César : *Ludis quos primo consecratos ei hæres Augustus odebat, stella crinita per septem dies continuos fulsit, exorions circa undecimam horam, creditumque est animam esse Cæsaris in cælum recepti, et hæc de causâ simulacro ejus in vertice additur stella* (29). Ovide a fini ses métamorphoses par celle de l'âme de César en astre :

*Vix ea fatus erat, mediâ cum sede senatûs
Constitit alma Venus nulli cernenda, sui que
Cæsaris eripuit membris, nec in aëra solvi
Pasta recentem animam, cælestibus intulit
astris.*

*Dumque tulit, lumen capere atque ignorare
sensit,*

Emisitque sinu. Lund volat altius illa,

(24) Origen., adversus Celsum, lib. III, pag. 132.

(25) Salm., in Spart. Vit. Adriani, pag. 143.

(26) Origen., contra Celsum, lib. III, pag. 132.

(27) Salmasius, in Spartiani Vit. Adriani, pag. 143.

(28) Spartianus, in Adriano, pag. 137.

(29) Sueton., in Cæsare, cap. LXXXVIII. Voyez les Pensées diverses sur les comètes, pag. 219.

*Flammiferumque trahens spatioso limite
crinem
Stella micat.*

Ovid., lib. XV., Metam., vs. 843.

Avant cela, les poètes grecs avaient mis en usage cette invention pour les cheveux de Bérénice. L'empereur Hadrien était trop savant, pour ne savoir pas tout cela; et néanmoins il se paya d'une flatterie qui ne pouvait plus avoir la grâce de la nouveauté. A quoi songèrent ceux qui ne mirent ce mignon qu'au plus bas étage du ciel? Il y en eut qui ne le placèrent que dans le globe de la lune : *Πᾶς ὁ τεθνῶς Ἀντινοῦς μετὰ πᾶσιον ἐν τῇ σελήνῃ ἀρᾶν καθίδρυται* (30); *Quomodo Antinoüs speciosus adolescens qui obiit collocatus est in luna?*

(F) *Prudence a finement observé qu'Antinoüs était monté à une condition plus relevée que celle du mignon de Jupiter.*] Ses vers méritent d'être rapportés plus correctement que ne les rapportent les sieurs Tristan dans ses Commentaires historiques sur les médailles des empereurs romains (31), et Moréri dans son Dictionnaire historique. Les voici donc, selon l'édition de Nicolas Heinsius :

Quid loquar Antinonum cælesti in sede locum?

*Illum delicias nunc divi Principis : illum
Purpureb in gremio spoliatum sorte virili
Hædrianique dei Ganymedem, non cyathos
Dæ*

*Porgere, sed medio recubantem cum Jove
fulcro*

*Nectaris ambrosii saterum potare lyæum,
Cumque suo in templis vota exaudire me-
rito* (32)?

(30) Tatian., Orat. contra Græcos, pag. 149.

(31) Tristan, Comment. Hist., pag. 542.

(32) Prudent., contra Symmach., lib. I, vs. 271.

ANTIPATER, Iduméen de nation (A), illustre par sa naissance (B), par ses richesses, par son esprit, profita habilement des confusions où la discorde d'Hyrcan et d'Aristobule plongea la Judée. C'étaient deux frères, qui se disputaient la souveraineté sacrifiature. Antipater embrassa avec chaleur le parti d'Hyrcan, et y engagea de telle sorte Aretas roi des Arabes, et puis Pompée

général des armées romaines, l'Hyrchan gagna le dessus (a). Sous son gouvernement, Antipater disposait de toutes choses, et il le faisait à l'avantage des Romains, toutes les fois que l'occasion s'en présentait. Cela fit que les généraux de la république, un Scaurus, un Gabinius, un Cassius, l'honorèrent de plusieurs importantes commissions, ou déférèrent beaucoup à ses conseils (b). Il rendit un service signalé à Jules César, pendant la guerre d'Alexandrie : il lui amena et des vivres et des troupes, et il paya de sa personne courageusement; de sorte qu'outre bien des louanges, il obtint de Jules César le droit de bourgeoisie romaine, et l'administration de la Judée (c). Les plaintes d'Antigonus (d) ne purent rien contre lui. Son application aux affaires, et son habileté, le mirent dans une si haute considération, qu'on ne l'honorait guère moins que s'il eût été revêtu de l'autorité royale selon les formes (e). La manière dont il se précautionnait contre les revers de la fortune, en donnant à l'un de ses fils le gouvernement de Jérusalem, et à un autre celui de Galilée et le commandement des troupes, fit soupçonner avec raison qu'il cherchait à n'avoir personne au-dessus de lui, ni de nom, ni d'effet. Un Juif nommé Malichus, plein de ces soupçons, ré-

solut de prévenir l'inconvénient, et n'en trouvant point de meilleure voie que d'ôter du monde Antipater, il s'en défit par le poison (f). Il se rendit coupable en cela d'une noire ingratitude; car celui qu'il fit mourir l'avait comblé de bienfaits, et lui avait même sauvé la vie (g). Antipater laissa entre autres enfans le fameux Hérode, qui fut roi des Juifs (h).

(f) *Ibidem*, cap. XIX.

(g) *Ibidem*, cap. XVIII.

(h) Sa femme, nommée Cypris, était de grande maison dans l'Arabie. Joseph. de Bell. Jud., lib. I, cap. VI.

(A) *Iduméen de nation.*] Eusèbe le fait Ascalonite (1). Une troupe de brigands, dit-il, qui avait pillé un temple auprès d'Ascalon, amena avec le reste du butin Antipater dans l'Idumée, où il demeura, parce que son père n'eut pas de quoi le racheter. Ce que je dirai dans la remarque suivante réfute ce conte. Photius me paraît ici un peu blâmable. En donnant l'extrait de Joseph, il assure qu'Hérode était fils d'Antipater, qui avait servi dans le temple d'Ascalon : *Ὁ τοῦ Ἀντιπάτρου τοῦ Ἀσκαλωνίτου τοῦ ἱεροδούλου* (2). Ce n'est point dans Joseph, qu'il trouvait cela; et néanmoins où sont les lecteurs qui ne s'imaginent que tout ce que dit Photius est dans les livres dont il parle? Ailleurs (3), il dit qu'Antipater était d'Idumée et de la ville d'Ascalon, et grand ennemi d'Hyrchan, pour l'amour d'Aristobule. Cette dernière faute ne doit pas être imputée à Photius; car toute la suite de son discours montre qu'il associe Antipater à Hyrcan. C'est à ceux qui ont publié cet auteur, qu'il faut adresser ses plaintes quant à cela; mais il est responsable de l'autre faute. Ascalon n'était pas une ville d'Idumée; et après tout, ce n'est pas Joseph qui a dit qu'Antipater était d'Ascalon. Or c'est

(a) Joseph., Antiquit., lib. XIV, cap. II, seq.

(b) *Ibidem*, cap. IX, et seq.

(c) *Ibidem* cap. XIV, et XV.

(d) Il était fils d'Aristobule.

(e) Joseph., Antiquit., cap. XVII.

(1) Euseb., Hist. Eccl., lib. I, cap. VI; et VII, ex Africano.

(2) Photius, Biblioth., num. LXXXVI, pag. 168.

(3) Idem, *ibid.*, num. CCXXXVIII, pag. 969.

de Joseph que Photius donne là l'extrait.

(B) *Illustre par sa naissance.*] Son père, nommé Antipater, fut gouverneur d'Idumée, sous Alexandre Jannée, roi des Juifs. Eusèbe le nomme Hérode et le fait valet d'un temple, et si pauvre, qu'il ne lui fut pas possible de racheter son fils, qui était tombé entre les mains des voleurs : Τοῦτον δὲ Ἡρώδου τινὸς Ἀσκαλωνίτου τῶν περὶ τὸν ναὸ τοῦ Ἀπόλλωνος ἱεροδούλων καλουμένων γεγονέναι (4). *Huic vero Herodem quemdam Ascalonitam unum ex numero servorum templi Apollinis quod Ascalone est patrem fuisse.* Mais les savans ne doutent point qu'en cela Eusèbe, et Africain qu'il copie, n'aient suivi de mauvais mémoires, et qu'il ne faille ajouter plus de foi à Joseph, qui assure que le roi Alexandre et la reine son épouse donnèrent le gouvernement d'Idumée à Antipater, et que celui-ci gagna par la multitude de ses présens l'amitié des Arabes et celle des habitans de Gaza et d'Ascalon (5). En un autre endroit, Joseph, parlant d'Antipater le fils, remarque qu'il était le principal d'Idumée, tant par l'antiquité de sa famille, que par ses richesses (6). Hégésippe dit du même Antipater, qu'il était illustre par ses ancêtres dans sa patrie (7). De tout temps, on a aimé à ravalier la naissance de ceux que la fortune fait monter au sommet des dignités (8). Au reste, l'ambiguïté d'un passage de Joseph a fait que quelques-uns s'imaginent que l'aïeul d'Hérode ne s'appelait point Antipater, mais Antipas.

(4) Euseb., Hist. Eccl., lib. I, cap. VI. Vide ibi Valesium.

(5) Joseph., Antiquit., lib. XIV, cap. II.

(6) Idem, de Bell. Jud., lib. I, cap. V.

(7) Hégessipp., de Excid., lib. I, cap. XIV.

(8) Voyez la remarque (A) de l'article TOUT.

ANTOINE, famille romaine, en latin *Antonia*, qu'une vieille tradition faisait descendre d'Antor fils d'Hercule (a), a produit deux branches : l'une était patricienne, avec le surnom de Merenda ; l'autre plébéienne,

(a) Plutarque, in Marc. Antonio, pag. 917.

sans presque point de surnom. On ne trouve pas que la branche patricienne ait duré long-temps ni qu'elle ait produit d'autres personnes mentionnées dans l'histoire, que T. ANTONIUS MERENDA, et Q. ANTONIUS MERENDA. Le premier fut l'un des décemvirs abrogés à cause de la fureur tyrannique d'Appius Claudius l'an 304 de Rome, et l'un de ceux qui s'exilèrent volontairement, et dont les biens furent confisqués, après le procès qui fut fait à App. Claudius, et Sp. Oppius (b). Le dernier fut tribun militaire, l'an 333 de Rome (c). Mais la branche plébéienne a duré long-temps, et a fleuri avec un très-grand éclat (A) ; car outre qu'elle a pu se glorifier d'avoir possédé deux fois le généralat de la cavalerie, six fois le consulat, une fois la censure, trois fois l'honneur de triomphe (d), elle s'est vue, en la personne de Marc Antoine le triumvir, maîtresse de la moitié de l'empire. Nous allons faire des articles particuliers pour les principaux de cette ancienne maison (B).

(b) Livius, lib. III, pag. 88.

(c) Idem, lib. IV, pag. 128.

(d) Voyez Glandorpil Onomastic., p. 66.

(A) *La branche plébéienne de cette famille Antonia a duré long-temps et a fleuri avec un très-grand éclat.*] Il faut bien se souvenir que Marc Antoine l'orateur, mort l'an 667, est le premier qui porta dans cette famille les honneurs du consulat et ceux du triomphe et de la censure.

(B) *C'était une ancienne maison.*] Ceux qui ont le plus de lecture, le plus de recueils, le plus de matériaux destinés à un libraire, tombent quelquefois dans des oublis assez étranges. Le père Vavasseur en est un exemple,

allent Traité du style bur-
qu'il censure Photius d'a-
Antonius Diogènes, au-
man, suivit d'assez près
Οὐδὲν ἄλλο πρὸς τῶν χρόνων
Ἀλεξάνδρου (1). *Non ita*
Alexandri magni tempora
allègue contre cela plu-
is, dont il trouve celle-
orte : c'est que la famille
subsistait point encore ,
om n'était encore ni fait,
Veque, quod gravissimum
gens Antonia, aut facta
udita temporibus illis (2).
s faux. Nous avons pro-
foi de Tite-Live, un Ti-
s, décemvir l'an 304 de
m Quintus Antonius, tri-
e environ trente ans après.
dans le même Tite-Live
ntonius, créé général de
par le dictateur Corné-
l'an 421. Or, c'est une
ine qu'Alexandre mourut
n'allègue pas la tradition
ar Plutarque; car on pour-
ondre, très-justement,
fils d'Hercule, était aussi
des Antoines en Italie,
s Nerva la tige de la mai-
en France.

Biblioth., num. CLXVII, pag.

, de ladicte Dictione, pag. 148.

NE (MARC), l'orateur,
lus grand ornement de
. A son entrée dans les
l fit éclater son mérite,
droit qui est digne d'être
rté. Il avait obtenu la
de la province d'Asie,
déjà arrivé à Brundu-
ar s'y embarquer, afin
ercer sa charge, lors-
mis lui firent savoir
t été accusé d'inceste,
préteur Cassius, le juge
le plus rigide, jusque-
a appelait son tribunal
les accusés, était saisi
ause. Marc Antoine eût
ir du bénéfice de la loi,
dait de recevoir les ac-

cusations contre ceux qui étaient
absens pour le service de la ré-
publique ; mais il aima mieux se
justifier dans les formes, et pour
cet effet il revint à Rome, et
poursuivit son procès, et le ga-
gna glorieusement (a). La Sicile
lui échut pendant sa préture,
et il donna la chasse aux pirates
qui infestaient ces mers-là. Il fut
fait consul avec A. Posthumius
Albinus, l'an de Rome 653, et
réprima courageusement et heu-
reusement toutes les machina-
tions turbulentes de Sextus Ti-
tus, tribun du peuple. Quelque
temps après il fut gouverneur
de Cilicie, en qualité de pro-
consul, et y fit tant de belles
choses, qu'il en remporta l'hon-
neur du triomphe. N'oublions
pas que, pour cultiver le mer-
veilleux talent d'éloquence qu'il
avait, il voulut bien en quelque
manière devenir le disciple des
plus grands hommes qui fussent
à Athènes, et à Rhodes, lors-
qu'il alla en Cilicie, et lorsqu'il
revint à Rome. Il exerça ensuite
la charge de censeur, avec beau-
coup de gloire, ayant gagné sa
cause devant le peuple contre
Marc Duronius, qui lui avait
intenté une accusation de bri-
gue, pour se venger d'avoir été
rayé du sénat par Marc Antoine;
ce que ce sage censeur avait fait,
à cause que Duronius, pendant
qu'il était tribun du peuple,
avait cassé la loi qui réprimait
les dépenses immodérées des
festins (b). C'était un des plus

(a) Valer. Maximus, lib. III, cap. VII,
num. 9. Il rapporte, livre VI, chap. VIII,
la constance d'un esclave de ce Marc Antoine
à nier que son maître fût coupable.

(b) Glandorpius, Onomast. pag. 68, ex
Epitome Livii, Cicero, etc.

grands orateurs qu'on eût jamais vus à Rome ; et il fut cause , selon le témoignage de Cicéron , bon juge en ces sortes de matières , que l'Italie se pouvait vanter d'égaliser la Grèce en l'art de bien dire. Il défendit entre autres personnes Marcus Aquilius , et toucha tellement les juges par les larmes qu'il répandit (c) , et par les cicatrices qu'il montra sur la poitrine de son client , qu'il gagna sa cause. On peut voir fort amplement le caractère de son éloquence , et celui de son action , dans les livres que je cite (d). Il ne voulut jamais publier aucun de ses plaidoyers (A) , afin , disait-il , de ne pouvoir pas être convaincu d'avoir dit en un procès ce qui serait contraire à ce qu'il dirait dans un autre. La morale du barreau ne trouvait point en ce temps-là qu'il fût honteux de se dédire en faveur de son client. La précaution de cet avocat est nécessaire aux personnes de sa profession (B) , et n'est pas néanmoins toujours capable de les tirer d'affaire (C). Il affectait de ne passer point pour savant (D). Sa modestie , et ses autres qualités d'honnête homme , ne le rendaient pas moins cher à un grand nombre d'illustres amis , que son éloquence le faisait admirer de tout le monde. Il périt malheureusement durant les confusions sanglantes que Marius et Cinna causèrent dans Rome. Il fut découvert au lieu où il s'était caché , et aussitôt des soldats fu-

rent envoyés pour le tuer. La manière dont il leur parla les attendrit , et il n'y eut que celui qui les commandait , qui eut la brutalité de le tuer , n'ayant pas écouté son discours , mais étant entré dans sa chambre tout en colère de ce que les soldats n'avaient pas exécuté son ordre (e). Sa tête fut exposée sur la tribune aux harangues , *pro rostris* , lieu qu'il avait orné de dépouilles triomphales (f). Ceci arriva l'an de Rome 667. Il laissa deux fils , dont je vais parler.

(e) Plutarch., in Mario , pag. 431. Valer. Max., lib. VIII, cap. IX.

(f) Cicero , de Oratore , lib. III , cap. III.

(A) *Il ne voulut jamais publier aucun de ses plaidoyers.*] Ce fait , et la raison de ce fait , sont deux choses assez remarquables pour mériter que j'en rapporte les preuves. Cicéron et Valère Maxime sont mes deux témoins. Voici comme parle Cicéron : *Hominem ingeniosum M. Antonium aiunt solitum esse dicere , idcirco se nullam unquam orationem scripsisse , ut si quid aliquando non opus esset ab se esse dictum , posset se negare dixisse* (1). Nous allons entendre Valère Maxime : *Jam M. Antonio remittendum convitium est , qui idcirco se aiebat nullam orationem scripsisse , ut si quid superiore judicio actum ei quom postea defensurus esset , nociturum foret , non dictum à se affirmare posset : qui facti vix pudentis tolerabilem causam habuit , pro periclitantium enim capite non solum eloquentia sud uti , sed etiam verecundia abuti erat paratus* (2). Je ne pense pas qu'il y ait de chicaneur assez injuste pour soutenir que je traduis mal le mot *scribere*. Tout lecteur qui aura quelque intelligence comprendra que Marc Antoine ne voulait pas dire qu'il plaidait par méditation , qu'il n'écrivait rien de tout ce qu'il débitait devant les juges ; car , si c'eût été son sens ,

(c) Cicero , de Orat. , lib. II , cap. XLVII , et in Verrum , V , initio.

(d) Idem , in Bruto , cap. XXXVII , et de Oratore.

(1) Cicero , in Oratione pro Cluentio , cap. L.

(2) Valer. Maximus , lib. VII , cap. XIII , num. 5.

onné une raison imperti-
a conduite, puisqu'il n'a-
but que d'empêcher qu'on
t contre lui de ses propres
ouvait empêcher cela éga-
oit qu'il écrivit, soit qu'il
oint ses plaidoyers, pourvu
es publiât pas. Un manu-
dans un coffre ne peut pas
un homme, dans le bar-
il a soutenu autrefois une
ut opposée à ce qu'il avan-
ement. Cet homme le niera
me assurance que s'il avait
méditation, et ne crain-
on le condamne à produire
le son plaidoyer : il aurait
moyens infailibles de s'en
concluons donc qu'il ne s'a-
ici d'écrire ou de ne pas
discours que l'on pronon-
de le publier ou de ne le
s. S'il était besoin de don-
reuves dans une chose si
n fournirais bientôt deux
nt très-fortes. La première
d'un endroit de Cicéron, où
laint de ce que l'orateur Marc
avait donné au public qu'un
livre : *Vellem aliquid An-*
er illum de ratione dicendi
m libellum.... libuisset scri-
se sert là du mot *scribere*.
is la deuxième de la haran-
de Cicéron, où se trouve
nt je parle ; car Cicéron,
montrer que Marc Antoine
ationnait pas autant qu'il
représente, non pas que
bliger un avocat à produire
le son plaidoyer, mais qu'il
iditeurs qui se souviennent
de ce qu'ils ont ouï dire
t : *Perinde quasi quid à no-*
aut actum sit, id nisi litte-
rimus hominum memorid,
chendatur (4).

précaution de cet avocat est
aux personnes de sa pro-
le me souviens d'une lettre
n 1685, où l'on recher-
uses des contradictions des
. On mit en jeu les avocats,
qui fut dit sur leur cha-

pitre : « On a quelquefois le plaisir,
» dans une même semaine, d'enten-
» dre plaider un même avocat pour
» un mari contre sa femme, et pour
» une femme contre son mari. S'il a
» l'imagination excessive, il ne parle
» dans son premier plaidoyer que de
» l'empire des maris : il le fonde sur
» la nature, sur la raison, sur la
» parole de Dieu, sur l'usage. Il cite
» l'Écriture, il cite les pères, il cite
» les jurisconsultes, il cite les voya-
» geurs. Il déclame contre les fem-
» mes, et il ne raisonne que sur des
» propositions universelles. Mais deux
» jours après, ce n'est plus cela. Il
» passe dans des maximes tout op-
» posées : il traite d'usurpation l'au-
» torité des maris, il parcourt la sainte
» Écriture, le code, la physique,
» l'histoire et la morale, en faveur
» des femmes, raisonnant toujours
» sur des principes universels : car
» un esprit véhément ne croit rien
» prouver, s'il n'affirme, ou s'il ne
» nie, sans exception ; et, par con-
» séquent, s'il s'engage à soutenir des
» intérêts opposés ; il faut nécessaire-
» ment qu'il se contredise. » Avouons
qu'un avocat qui aurait donné au pu-
blic un plaidoyer sur les privilèges des
femmes, rempli de tout le feu de son
imagination, serait aisé à réfuter,
s'il plaiderait pour les privilèges des
maris. On n'aurait qu'à le renvoyer à
son livre. Notre orateur Marc Antoine
voulut éviter ce grand inconvénient,
et se réserver la liberté de se contre-
dire, en soutenant un jour une chose,
et le lendemain une autre, selon
l'intérêt de ses parties. Il serait aisé
de montrer que les avocats ne sont
pas les seuls qui en usent de cette
manière : les théologiens controver-
sistes ne font autre chose, à mesure
qu'ils ont affaire à diverses gens (6).
Bellarmin, contre les enthousiastes,
soutient que l'Écriture est toute rem-
plie de caractères de divinité ; mais
contre les protestans, il soutient qu'elle
est obscure, et qu'elle a besoin de
l'autorité de l'Église (7). Un ministre,
que je ne nommerai pas, soutient,

(6) Voyez la remarque (L) de l'article de
(Jean) ADAM.

(7) Voyez les efforts que le jésuite Malhu-
sinus fait dans l'*Ancitarium primum Speculi*
miseriarum Parei, pour soudre cette contradic-
tion. Voyez aussi la remarque (D) de l'article
BELLARMIN.

, in Bruto, cap. XLIV.

Orat. pro Cluent., cap. L, et seq.
II^e. des Nouvelles Lettres contre
de Maimbourg.

contre ceux de l'église romaine, que l'Écriture est toute brillante de caractères de divinité : contre M. Pajon, il tient un autre langage (8). Il faudrait laisser en propre ce privilège aux poètes et aux orateurs. « Ils disent souvent, en différens endroits, » des choses contraires les unes aux » autres, selon ce qui fait à leur propos. *Nos poetarum more, uti se res dederit, ita vel populi vel eruditorum hominum sententiam nostro quodam jure sequimur, atque aliam si sit opus, aliter de eadem dicimus*, dit l'excellent monsignor della Casa, archevêque de Bénévent, » dans une de ses lettres à Victorius ; » et Eustathius, sur le vers 181 du second livre de l'Odyssée, et sur le 243^e. du XII^e de l'Iliade, a remarqué » qu'Homère avait dit en ces endroits » des choses touchant les augures, qui » étaient contraires à celles qu'il avait » dites ailleurs : ce qu'il appelle τὰ ἀμφοτέρωγλωσσον. J'ai donc dit en » ces premiers endroits de mes poésies que je viens d'alléguer, que » c'était une vilaine chose qu'un vieux » poète, parce que cela faisait à mon » sujet ; mais cela n'empêche pas que » je ne puisse dire ailleurs le contraire, si l'occasion s'en présente. (9). » Que j'aime cette bonne foi ! et que je serais ravi de la trouver dans Bellarmin et dans le ministre ! mais ce n'est pas une chose qu'il faille espérer. Nous entendrons bientôt Cicéron sur le droit des avocats, par rapport à la liberté de se contredire. Voyez les remarques (H) et (I) de l'article BALDE.

(C) *La précaution dont il usait n'est pas toujours capable de tirer d'affaires les avocats.*] Nous avons vu (10) comment Cicéron a observé que la mémoire des auditeurs est redoutable aux avocats qui se contredisent (11). S'il en avait donné des exemples, il aurait mieux fait connaître que les précautions de Marc Antoine étaient

(8) Voyez le Supplément du Commentaire philosophique, et les pages 207 et 216 de la Réponse de M. Saurin à ce Commentaire.

(9) C'est M. Ménage qui parle dans l'Anti-Baillet, tom. II, pag. 174, 175.

(10) Ci-dessus, citation (4).

(11) Elle ne l'est pas moins aux prédicateurs, lorsque, bien loin de se contredire, ils débitent de temps en temps presque mot à mot le même sermon.

inutiles. Mais il faut avouer qu'il ajoute est assez propre à fier la conduite de cet orateur ce que c'est. Marc Brutus, qui sait L. Plancius, défendu par L. sus, fit venir deux personnes, rent tout haut certains endroits avait choisis dans deux harangues L. Crassus, l'une desquelles extrêmement l'autorité du sénat l'autre ne l'abaissait pas moins mit un peu en peine l'orateur l'obligea à préparer des excuses la diversité des temps et des lieux qui avait exigé de lui ces deux de maximes (12). *Ego verò*, dit Cicéron (13), *in isto genere libentius multorum tum hominis eloquii et sapientissimi L. Crassus ritatem sequor, qui quum L. Plancium defenderet accusante M. homine in dicendo vehementer confuso, quum Brutus duobus rebus constitutis ex duabus orationibus capita alterna inter se traria recitanda curasset, quod dissuasionem rogationis ejus contra Coloniam Narbonensem fore quantum potest de autoritate detrahit : in suasionem legis summis ornat senatum laudibus multa in equites romanos quod eadem oratione asperius dicta recitata quo animi illorum judicium insensum incenderentur : aliquantulum commotus dicitur. Itaque in dicendo primum exposuit utriusque causam habita videretur.* Cicéron avait garde de désapprouver l'usage que L. Crassus choisit en cet endroit : Cicéron, dis-je, qui se dans le même cas, vu qu'on a cité un morceau de l'une de ses harangues, qui était fort contraire à la cause qu'il avait alors en main, pondit que la harangue dont il avait récité quelque partie, ne contenait point les expressions de ses véritables sentimens, et qu'il ne faut pas considérer ce que dit un homme en qualité d'avocat, comme s'il l'a dit en qualité de témoin ; et que c'est le langage de la cause, et non

(12) Voyez Cicéron, Oratione pro cap. L, et seq., et encore mieux de cap. LV, comment il se vengea de Brutus en faisant venir trois lecteurs.

(13) Cicero, Orat. pro Cluentio, ca

age de l'orateur. Cela est assez ingé-
 rible : il faut parler selon l'in-
 t de la cause , et selon les con-
 stances , et non pas selon ses opi-
 nions particulières : *Ego si quid ejus-
 di dixi , neque cognitum comme-
 ravi , neque pro testimonio dixi :
 illa oratio potius temporis mei quam
 licii et auctoritatis fuit..... Errat
 tementem si quis in orationibus nos-
 tras quas in judiciis habuimus autori-
 tes nostras consignatas se habere ar-
 ratur. Omnes enim illæ oratio-
 nes causarum et temporum sunt , non
 verum ipsorum aut patronorum.
 Nam si causæ ipsæ pro se loqui pos-
 set , nemo adhiberet oratorem : nunc
 habemur ut ea dicamus non quæ
 verè auctoritate constituentur , sed
 quæ ex re ipsa causæque dicantur (14).*
 Ajoutez à cela les paroles que Cicé-
 ron met dans la bouche de Marc An-
 toine, l'orateur : *Oratoris omnis actio
 rationibus non scientia continetur ;
 et apud eos dicimus qui nesciunt ,
 ea dicimus quæ nescimus ipsi : ita
 illi alias aliud iisdem de rebus et
 sentiunt et judicant , et nos contrarias
 res causas dicimus , non modò ut
 veritas contra me dicat aliquandò ,
 sed ego contra Crassum , quum alter-
 necesse sit falsum dicere , sed
 ut uterque nostrum eadem de
 re alias aliud defendat , quum plus
 verum esse non possit. Ut igitur
 ejusmodi re quæ mendacio nixa
 , quæ ad scientiam non sæpè per-
 viant , quæ opiniones hominum et scæ-
 rre errores aucupetur , ita dicam (15).*
 Je n'assure que la plupart de mes lec-
 teurs seront si aises de voir que ces
 grands orateurs aient eu de tels
 principes , et qu'ils aient si bien con-
 senti la faiblesse de leur métier , qu'on me
 donnera tout ce qui pourrait sen-
 tir trop la digression dans cette re-
 que. Notez que ces principes du-
 rent encore. Comparez les plaidoyers
 de M. Erard contre madame Mazarin ,
 la réponse au factum de cette
 dame. Lisez en particulier ces paroles
 de la réponse : *M. Erard a parlé à
 madame Mazarin des événemens de ce
 s-là , de la manière dont alors elle-
 devait les regarder. Après cela ,
 temps et les événemens différens*

changent nos sentimens et nos paroles.

(D) Notre Marc Antoine affectait
 de ne passer point pour savant.]
 Si je ne me trompe , c'était moins
 par modestie que par politique. Il se
 voyait établi dans une belle réputa-
 tion de grand orateur : ne pouvait-il
 pas croire qu'on l'admirerait davan-
 tage , si l'on se persuadait qu'il ne de-
 vait son éloquence qu'à son génie ,
 que si on la croyait le fruit d'une lon-
 gue étude des livres grecs ? Il avait
 une autre raison : il croyait que le
 peuple se laisserait plus toucher par
 ses harangues , en les prenant pour
 une production de la nature , qu'en
 les prenant pour une production de
 l'art. On se défie de ceux qui ont ap-
 pris toutes les ruses du métier. A l'é-
 gard des juges , Marc Antoine ne croyait
 pas que rien fût plus propre à pro-
 duire un bon effet , que de leur faire
 accroire qu'on plaiderait sans prépara-
 tion , et que de leur cacher soigneu-
 sement les finesses de la rhétorique
 dont on se servait pour rendre sa cau-
 se meilleure. Mais , dans le fond , il
 était savant , et n'ignorait pas les bons
 livres que les Grecs avaient produits.
 Prouvons tout ceci par quelques pas-
 sages de Cicéron : *Magna nobis pue-
 ris , Quinte frater , si memoriâ te-
 nes , opinio fuit L. Crassum non plus
 attigisse doctrinæ quàm quantum pri-
 mæ illæ puerili institutione potuisset ,
 M. autem Antonium omninò omnis
 eruditionis expertem atque ignarum
 fuisse.... Quum nos.... ea disceremus
 quæ Crasso placerent , et ab his doc-
 toribus quibus ille uteretur erudire-
 mur , etiam illud sæpè intelleximus....
 illum et græcè sic loqui nullam ut nôsse
 aliam linguam videretur , et doctori-
 bus nostris ea ponere in percontando ,
 eaque ipsum omni in sermone trac-
 tare , ut nihil esse ei novum , nihil
 inauditum videretur. De Antonio ve-
 rò quanquàm sæpè ex humanissimo
 viro patruo nostro acceperamus , quem-
 admodum ille vel Athenis vel Rho-
 di se doctissimorum hominum sermo-
 nibus dedisset , tamen ipse adolescen-
 tulus , quantum illius ineuntis ætatis
 meæ patiebatur pudor , multa ex eo
 sæpè quæsi. Non erit profectò tibi
 quod scribo hoc novum (nam jam tum
 ex me audiebas) , mihi illum ex mul-
 tis variisque sermonibus nullius rei ,
 quæ quidem esset in his artibus de*

Idem , ibid. , cap. L.

Cicero , de Oratore , lib. II , cap. VII.

quibus aliquid existimare possem, rudem aut ignarum esse visum. Sed fuit hoc in utroque eorum ut Crassus non tam existimari vellet non didicisse quam illa despiceret, et nostrorum hominum in omni genere prudentiam Græcis anteferre. Antonius autem probabilior hoc populo orationem fore censebat suam, si omnino didicisse nunquam putaretur. Atque uterque se gravior fore si alter contemnere, alter ne nosse quidem Græcos videretur. Voilà l'exorde du II^e. livre de l'Orateur. Ajoutez-y ce qu'il y dit de lui-même (16), qu'il ne lisait les auteurs grecs que pour se divertir, qu'il n'entendait rien aux livres des philosophes : *Verbum prorsus nullum intelligo, ita sunt angustis et concisis disputationibus illigati*; qu'il laissait là les poètes, dont le langage n'était point humain, et qu'il s'arrêtait aux historiens ou aux orateurs qui s'étaient humanisés avec les demi-savans : *Videantur voluisse esse nobis, qui non sumus eruditissimi, familiares.* Dans la suite de ce livre, ce n'est plus Cicéron qui parle, et l'on entend dire, entre autres choses, à Marc Antoine ce qui suit : *Ego ista studia non improbo, moderata modo sint : opinionem istorum studiorum et suspicionem artificii apud eos qui res judicent oratori adversariam esse arbitror, imminuit enim et oratoris auctoritatem, et orationis fidem* (17). Voilà le fondement de la conduite que Cicéron lui attribue : *Erat memoria summa, nulla meditationis suspicio, imparatus semper aggredi ad cavendum videbatur; sed ita erat paratus, ut judices, illo dicente, nonnunquam viderentur non satis parati ad cavendum fuisse* (18). Je me souviens à ce propos d'une remarque de M. Daillé sur la différence qui se trouve entre faire l'orateur et être orateur (19). Cette remarque est très-bonne.

(16) *Idem, ibid., cap. XIV. Voyez-le aussi cap. XIX.*

(17) *Idem, de Oratore, lib. II, c. XXXVII.*

(18) *Idem, in Bruto, cap. XXXVII.*

(19) Daillé, Réponse au P. Adam, III^e. part., pag. 156.

ANTOINE (MARC), fils aîné du précédent, eut le surnom de

Crétique (a). Il ne s'avance au-delà de la préture; n'exerça avec une étendue de torité qui n'était pas ordinaire vu qu'ayant eu la commande de faire venir des blés, ce donna le commandement de toute la mer (b). Ce fut une prérogative qu'il obtint par le vote du consul Cotta (c), et la faction de Céthégus (d) dont on ne murmura pas, me l'on eût fait, s'il eût eu de mérite (A). On prétend qu'il se laissa corrompre par de mauvais conseils, pour faire des révolutions dans les provinces en fit beaucoup (e). Celles de Sicile ont été représentées peu de mots par Cicéron (f) la guerre de Crète, dont il crut que le bon succès serait incertain, qu'il avait embarqué d'armes sur la flotte, que pour enchaîner les vaincus ne lui ayant pas réussi, il se ba malade de chagrin et en mourut. Il n'eut pas la force de résister aux réflexions mortelles qui s'élevaient dans son cœur lorsqu'il songeait que les ennemis, s'étant rendus maîtres de plusieurs de ses vaisseaux, avaient pendu aux mâts les soldats romains, et que, voguant à leur spectacle, ils triomphaient.

(a) Plut. in M. Antonio, pag. 9.

(b) Paternus, lib. II, cap. XX.

(c) J'examinerai dans l'article Cotta si Cotta était consul lorsque Marc reçut cette commission.

(d) Ascon. Pedianus in Orat. C. Verrem, pag. 113.

(e) Ascon. Ped. in Orat. Cicer. c. Verrem, pag. 113. Voyez-le aussi, p.

(f) Cicero, Orat. III in Verrem XCI; voyez-le aussi. Orat., in V. cap. III.

(g) Florus, lib. III, cap. VII.

nement de la république en
le lieux. Julie, sa seconde
me (B), lui donna trois fils,
Vair, Marc Antoine, Caius An-
toine, et Lucius Antoine (h),
et nous parlerons dans la
suite.

J'aurai quelques fautes à rele-
ver (C); et peut-être faudrait-il
prendre pour une erreur l'éloge
qui a été donné par Plutarque à
Marc Antoine (D).

(A) Glandorp. Onomastic. pag. 73.

(A) On eût murmuré de lui voir la
commandement sur toute la mer, s'il
eu plus de mérite.] Velléius Pa-
culus me fournit cette pensée :
et dans l'endroit où il rapporte que
Pompée obtint une commission, deux
ans après, qui le rendit presque maître
de toute la terre. Cela ne lui fut
accordé sans opposition, au lieu
qu'on n'avait rien dit contre le décret
qui avait mis une semblable puissance
entre les mains de Marc Antoine.
Et qu'on n'avait pas jugé qu'il fût
capable de se faire craindre; mais on
avait dans Pompée un mérite re-
spectable à la liberté publique : *Idem
ante biennium in M. Antonii
statutum decretum erat, sed interdum
persona, ut exemplo nocet, ita invi-
tationem auget aut levat. In Antonio ho-
norem æquo animo passi erant : raro
invidia invidetur eorum honoribus quo-
rum vis non iimetur; contra in iis ho-
norem extraordinaria reformidant, qui
quo arbitrio aut deposituri aut re-
verturi videntur, et modum in volun-
tate habent* (1). Voilà un beau texte
pour les faiseurs de commentaires po-
pulaires. Je le leur abandonne presque
entier; car je me contente de
cette petite observation. On se plaint
des mêmes choses, qui devaient
se monter un homme aux grandes
charges, l'empêchent d'y parvenir.
Tempos á tiempo, disait George de
Sante Mayor, que mererer la cosa,
principal parte para no alcançarla :
c'est-à-dire, et ce sont les termes du
président du Vair : *En ce temps, rien
tant empêché les honnestes gens*

(1) Vell. Paterculus, lib II, cap. XXXI.

d'avoir des biens et honneurs, que de
les mériter (2). Cette plainte est trop
souvent bien fondée : mais il y a des
rencontres où elle n'a pas assez de so-
lidité; car, pour mériter une charge,
il ne suffit pas d'avoir les qualités né-
cessaires à la bien remplir selon toutes
ses fonctions, il faut de plus que
ces qualités ne soient point jointes à
certains défauts, qui font qu'on abuse
de la gloire que l'on acquiert en s'ac-
quittant de ses emplois avec toute la
capacité et avec tout le succès ima-
ginable. Le mélange de ces défauts,
proprement parlant, peut rendre in-
dignes d'une charge ceux qui en se-
raient les plus dignes par leurs belles
qualités. Ce n'est donc pas toujours
une injustice, que de refuser à cer-
tains sujets les charges qu'ils sont très-
capables de bien exercer : c'est une
précaution, c'est une prudence né-
cessaire, et principalement dans les
républiques. Les qualités éminentes
inspirant beaucoup d'ambition. Don-
nez lieu à ceux qui les possèdent de
rendre des services importants à leur
patrie, vous allumez de plus en plus
le feu de cette ambition; la gloire
qu'ils acquièrent en s'acquittant di-
gnement d'une grande charge leur
inspire le dessein d'abuser de leur
crédit, et leur montre qu'il sera aisé
de monter plus haut. Ils tentent la
fortune; ils aspirent quelquefois à la
souveraineté : et soit qu'ils y réussis-
sent, soit qu'ils n'y réussissent pas, ils
font naître mille désordres que l'on
aurait évités en donnant les charges
à des personnes d'un mérite médiocre.

(B) Julie, sa seconde femme.]
Elle était fille de Julius César, consul
l'an de Rome 664, et sœur d'un autre
Julius César, consul l'an 690. Sa vertu
et son mérite l'égalèrent aux plus illus-
tres dames de son temps : *Ταῖς ἀρίσταις
τοῖς καὶ σωφρονεστάταις ἐνέμειλλος. Cum
præstantissimis et pudicissimis illius
memoriæ matronis comparanda* (3).
Elle ne fut pas des plus heureuses en
maris; car après la mort de Marc An-
toine le Crétique, elle épousa Publius
Cornélius Lentulus, qui fut l'un des
complices de la conjuration de Cati-
lina, et l'un de ceux à qui ce crime
coûta la vie. Ce qu'elle fit, pour sau-

(2) Voyez Pierre Matthieu, à la fin de la pré-
face de l'Histoire de la Paix.

(3) Plutarch., in M. Anton., init., pag. 916.

ver Lucius César son frère mérite de l'admiration (4). Il fut proscrit pendant le triumvirat, et s'alla cacher chez elle. Les soldats allaient l'y chercher pour le mettre à mort; mais elle se mit à la porte, et leur déclara qu'ils n'entreraient point avant que de la tuer, elle qui avait mis au monde Marc Antoine dont ils voulaient exécuter l'ordre. Cela les fit retirer (5). La première femme de notre Antoine s'appelait Numitoria : elle était fille de Quintus Numitorius Pullus. On l'appelle la fille d'un traître dans les Philippiques de Cicéron (6).

(C) *J'ai quelques fautes à relever sur son sujet.* Thysius, professeur en éloquence dans l'académie de Leide, a fait une note qui peut nous donner une mauvaise opinion de son savoir. Cette note se rapporte à ces paroles de Lactance : *De Neptuni sorte manifestum est, cujus regnum tale fuisset dicimus quale M. Antonii fuit infinitum illud imperium, cui totius orae maritimæ potestatem senatus decreverat ut prædones persequeretur ac mare omne pacaret* (7). Thysius prétend, qu'au lieu d'*Antonii*, il faut lire *Pompeii*, qui est la leçon des bons manuscrits; et sur cela, il rapporte que Pompée fut nommé Neptune, et que plusieurs de ses statues furent ornées des enseignes de cette divinité. Il s'abuse : on ne peut douter que Lactance, qui possédait parfaitement Cicéron, n'ait eu égard au passage de la IV^e. Verrine, qui va être copié : *Postquam Marci Antonii infinitum illud imperium senserant* (8), ou à ces paroles de l'oraison suivante : *Ita se in isto infinito imperio Marcum Antonium gessisse, ut, etc.* (9). L'un des fils de Vossius eût pu épargner cette fausse note au professeur de Leide : car il remarque dans un livre, qui fut imprimé treize ans avant le Lactance de Thysius, que Thomasius a eu grand tort de mettre *Pompeii*, au lieu d'*Antonii* dans son édition de Lactance; et il le prouve par l'autorité de Cicéron, et par celle de Paterculus (10).

(4) Plutarch., in M. Anton., init., pag. 916.

(5) Idem, ibid., pag. 924.

(6) Tiré de Glandorp, pag. 74 et 75.

(7) Lactant., lib. I, cap. XI, pag. 34.

(8) Cicero, Orat. II in Verr., cap. III.

(9) Idem, Orat. III in Verr., cap. XCI.

(10) Gerardus Vossius, Not. in Vell. Paterculum, pag. 55, edit. 1636 : il cite Cicéron,

J'ajoute qu'il croit que Florus a du même Antoine, en disant : *ille (Pompeius) res in Asia quoque præfectum misisset Antiochum in aliens provinciam inclytus fuit*. Il montre que Florus a confondu Antoine avec Octavius, qui, Plutarque (12), et Dion (13), fut voyé dans l'île de Crète par Pompée lorsque Métellus y commandait plus de raison en cela, qu'à qu'il faut corriger dans Plutarque surnom de *Criticus* donné à ce Antoine, et lire *Creticus*. Je ne point de quelle édition de Plutarque il se servit; mais j'ai trouvé dans l'édition de Francfort de 1624. Je drai qu'il eût pris la peine d'examiner une erreur chronologique qui se trouve être dans Paterculus. Cet historien assure qu'il ne se passa que deux ans entre la charge qu'on donna à Antoine, et celle que l'on donna à Pompée; et néanmoins, Asconius rapporte que Marc Antoine l'obtint par la faveur d'un consul appelé Cotta. Je touche cette difficulté dans l'article CÉTHÉGUS.

(D) *Peut-être faut-il prendre une erreur l'éloge qui a été donné par Plutarque à notre Antoine.*

» Antoine, dit-il (14), était droit, et fort libéral. Comme il n'était point riche, les opposés de sa femme gênaient beaucoup son inclination à faire paraître sa simplicité. Il se trouva sans argent un jour qu'un de ses amis lui venait prunter; mais il ne laissa pas de le secourir. Il se fit porter dans un gobelet d'argent, son texte de se raser : il mouilla sa barbe, et renvoya son laquais, et lui donna le gobelet à son ami. Tout le monde fut en désordre : on chercha partout ce gobelet; la femme de Marc Antoine faisait un bruit effroyable, et voulait mettre tous les valets à la question. Il prévint cela, en lui avouant ce qu'il avait fait, et en la suppliant de lui pardonner.

Verrin I; mais il fallait le citer Verrin III, dd. II.

(11) Florus, lib. III, cap. VII, et cap. VIII, comme Gérard Vossius le dit.

(12) Plut., in Pompeio.

(13) Dio, lib. XXXVI.

(14) Plut., in M. Antonio, init., pag. 916.

καὶ οὐκ ἐγγυμένον ἔχον δαδύς (15).
id veniā id quod erat confessus
 Plutarque ne représente pas bien
 caractère de cet homme : il le fait
 fol ; il fallait le faire prodigue.
 Pluste ne s'y est pas trompé : *M.*
Antonius perdundæ pecuniæ genitus ,
neque curis nisi instantibus (16).
 dissimulons point que Cicéron nie
 que l'opinion commune attribuait
 à Marc Antoine. On disait qu'il
 écrivait rien ni de sa recette , ni de
 dépense : *Audimus aliquem tabulas*
quàm confecisse : quæ est opinio
minum de Antonio falsa, nam fe-
dit diligentissimè (17).

(15) *Id.*, *ibid.*, pag. 916. A.

(16) Sallust., in *Fragm. Historic.*, lib. III,
 pag. 446.

(17) Cicero, *Orat.* I in Verrem, cap. XXIII.

ANTOINE (CAIUS), frère du
 précédent, eut une conduite as-
 sez déréglée, de sorte que lui et
 son frère aîné furent mieux les
 gnes oncle et père du trium-
 vir, que les dignes fils de celui
 qui leur donna la vie. Ce Caius
 Antoine porta les armes sous
 Sulla, pendant la guerre de Mi-
 tridate, et fit beaucoup de con-
 quêtes dans l'Achaïe ; ce qui,
 avec d'autres sujets de blâme
 qu'on eut à alléguer contre lui,
 causa qu'ensuite les censeurs
 dégradèrent du sénat. Il ne
 put pas de devenir consul, pré-
 férablement à Catilina, l'un de
 ses compétiteurs ; mais il parvint
 à ce grade avec beaucoup moins
 de gloire que Cicéron, qui,
 malgré les complots qu'avaient
 faits lui Caius Antoine, et Catil-
 ina, pour l'exclure, fut déclaré
 consul d'un consentement una-
 nime, au lieu que Caius Antoine
 l'emporta sur Catilina que
 quelques voix (a). Ce fut

sous ce consulat qu'éclata la con-
 juration de Catilina, contre la-
 quelle Cicéron se porta avec un
 grand zèle. Son collègue eut le
 commandement de l'armée qu'on
 envoya contre Catilina, et rem-
 porta une victoire complète par
 son lieutenant général Pétréius ;
 car, pour lui, une maladie feinte
 ou véritable l'empêcha de se
 trouver au combat. Dion pré-
 tend qu'elle était feinte, et
 qu'Antoine, craignant que Catil-
 ina ne révélât des secrets fort
 importants contre lui, ne com-
 manda point en personne (b).
 Après la victoire, il mena ses
 troupes dans la Macédoine, et
 fut battu par les Dardaniens. Il
 gouverna cette province pen-
 dant trois ans, avec tant de vio-
 lence et tant d'exactions, que le
 sénat, indigné de sa conduite,
 lui envoya un successeur. A son
 retour à Rome, il fut accusé par
 Marcus Coelius ; et, quoique Ci-
 céron eût entrepris sa défense,
 il fut convaincu et banni. Quel-
 ques-uns croient qu'il passa
 quinze ans dans l'île de Céphalo-
 nie, et que Marc Antoine, son
 neveu, qui se trouva fort puis-
 sant à Rome lorsque les assassins
 de Jules César en furent sortis,
 le rappela de son exil (A). Il
 mourut quelque temps après, ac-
 cablé d'années et de chagrins, et
 ne laissa qu'une fille, qu'il vit
 répudier par son mari Marc An-
 toine le triumvir, peu après les
 noces, sous prétexte de galante-
 rie avec Dolabella (c).

(b) Dio, lib. XXXVII, ad annum Roma
 692.

(c) Voyez la remarque (G) de l'article
 FULVIE, et Glandorpil Onomastic., pag.
 75, 76.

(a) Ascon. Pedianus in Orationem Ciceronis
 rogā candidā, contra Anton. et Catilin.
 pag. 153.

(A) *M. Antoine son neveu.... le rappela de son exil.*] Il y a quelques difficultés touchant le temps de ce rappel, qui seront examinées dans la remarque (H) de l'article de FULVIE.

ANTOINE (MARC), l'un des triumvirs *, connu ordinairement en français sous le nom de Marc Antoine sans queue, était petit-fils de Marc Antoine l'orateur, et fils de Marc Antoine le Grétique. M. Moréri a parlé amplement de lui; c'est ce qui fait que je n'en parlerai point. Les faussetés que j'ai recueillies sur ce chapitre pourront trouver place, ou dans l'article de FULVIE, ou ailleurs.

La seule chose que je veux dire ici de ce triumvir, est qu'il publia un traité touchant son ivrognerie (A).

* Chauffepié a consacré un long article à Marc Antoine le triumvir.

(A) *Il publia un traité touchant son ivrognerie.*] C'est un fait, dont les écrivains modernes ne parlent guère : il est néanmoins fort notable, et il se trouve dans Pline (1) : *Tergilla Ciceroni M. F. binos congios simul haurire solitum ipsi objicit : Marcoque Agrippæ à temulento scyptum impactum. Etenim hæc sunt ebrietatis opera. Sed nimirum hanc gloriam auferre Cicero voluit interfectori patris sui M. Antonio. Is enim ante eum avidissimè apprehenderat hanc palmam, edito etiam volumine de sua ebrietate : quo patrocinari sibi ausus, approbavit planè (ut equidem arbitror) quanta mala per temulentiam terrarum orbi intulisset. Exiguo tempore ante prælium Actiacum id volumen evomuit : quo faciliè intelligaturebrius jam sanguine civium, et tantò magis, eum sitiens. Je m'étonne que Plutarque n'ait rien dit d'une telle singularité, et que Suétone n'en fasse nulle mention.*

(1) Plinius, lib. XI^e, sub fin., cap. ult.

ANTOINE (CAÏUS), l'un des triumvirs, précédent, servit sous Jules César dans la guerre contre Pompée, et fut contraint de se rendre aux ennemis, faute de vivres, avec les troupes qu'il commandait dans l'Illyrie (a) après la mort de César, et pendant qu'il était préteur, et que Marc Antoine son frère était consul, il fut envoyé dans la Macédoine pour y apporter l'arrêt de mort qui donnait à Marc Antoine le gouvernement de cette province. Mais quelque diligence qu'il fit, il fut primé par Brutus, et il tomba même en prison (b). D'abord Brutus le traita honorablement, mais quand il se fut aperçu que Caius Antoine tâchait de débaucher l'armée, il le fit mettre en bonne garde, et puis il mourut lorsqu'il eut appris la proscription du triumvir et le meurtre de D. Brutus, Cicéron, etc. Marc Antoine après la bataille de Philippi ayant Hortensius en son pouvoir, l'immola aux mânes de son frère. Cicéron parle quelquefois de C. Antoine dans ses lettres piques, et toujours en mal.

(a) Glandorp. Onomastic., pag. 100, Lucani Pharsal. libro IV, E.

(b) Il fut pris par Hortensius, et livré à Brutus.

(c) Glandorp. Onomastic. ex Plinio, M. Antonio, etc.

ANTOINE (LUCTUS), l'un des triumvirs, précédent, eut les défauts de son frère le triumvir, mais il avait les bonnes qualités. Il manquait pas pourtant de courage. Il était tribun de la plèbe l'année de la mort de

pendant que son frère Marc était consul, et que Caius, son autre frère, était préteur. Il fut consul l'an de Rome 713, et triompha le premier jour de son consulat de quelques habitans des Alpes, qu'il fit accroire qu'il avait vaincus, quoiqu'il ne leur ait rien fait qui fût digne du triomphe, et qu'il n'eût même exercé aucune charge dans leur pays. Mais Fulvie, femme de Marc Antoine, et belle-mère d'Octave César, laquelle faisait alors à Rome tout ce qu'elle voulait, lui procura par son seul crédit cet honneur-là. Cette même femme impérieuse, voulant se venger d'Octave, qui avait épudié sa fille, excita Lucius Antoine à prendre les armes contre lui, prenant pour prétexte la protection des habitans de la campagne, dont on avait assigné les terres aux soldats. Les troupes qu'il assembla ayant été introduites de nuit dans Rome, il en chassa Lépidus, un des triumvirs, harangua le peuple, et lui déclara que, suivant l'intention de son frère, voulait abolir le triumvirat. Cette promesse répandit la joie dans la ville. On le déclara *Imperator* : il marcha contre Octave César ; mais, n'osant tenir la campagne, il s'enferma dans Pérouse, où il se défendit jusqu'à ce que la disette de vivres le contraignit de se rendre. Octave lui donna ensuite la liberté, et depuis on ne trouve point ce qu'il est devenu (a).

(a) Glandorpü Onomastic., pag. 81, ex
one, etc.

ANTOINE (MARC-JULES), fils
triumvir et de Fulvie, trou-

va grâce de telle sorte devant Auguste, après la conquête d'Égypte, qu'il fut avancé aux charges de degré en degré, et enfin au consulat, l'an de Rome 744. Il épousa Marcella, fille d'Octavie ; et par ce moyen, étant devenu gendre de la sœur d'Auguste, pour laquelle ce prince avait une extrême considération, il tint le premier rang dans la faveur, après Agrippa, gendre d'Auguste, et après les fils de l'impératrice. Mais il paya d'ingratitude son bienfaiteur, puisqu'il fut un des premiers qui corrompirent sa fille Julie, ce qui, joint à quelques soupçons de conjuration, le fit condamner à la mort. Il y a des historiens qui disent qu'il se tua lui-même pour prévenir l'infamie de son arrêt (a). Il avait étudié sous le grammairien L. Crassitius (b), et il composa un *poème* de douze livres en vers héroïques (c), et quelques *traités* en prose. C'est à lui qu'Horace adresse l'ode II du IV^e. livre. Il laissa un fils qui était encore extrêmement jeune, et qui s'appelait JULES ANTOINE. L'empereur relégua ce jeune garçon à Marseille, sous le spécieux prétexte de le faire étudier. Il lui fit rendre des honneurs funèbres assez singuliers ; car il fit ordonner par le sénat que ses os seraient portés dans le tombeau des Octavii (d). Il paraît que ce fut la fin de l'ancienne et puissante famille ANTONIA, dont Tacite dit qu'elle avait été

(a) Vell. Paternulus, lib. II, cap. C.

(b) Suet. de illustr. Grammat. cap. XVIII.

(c) Intitulé *Diomedea*. Vetus interpres Horat. in Od. II, lib. IV.

(d) Tacit. Ann., lib. IV, cap. XLIV.

illustre , mais malheureuse : *Multâ claritudine generis, sed improspéra* (e). Nous allons mettre ensemble les erreurs de M. Moréri concernant cette famille (A).

(e) *Idem, ib. Tacite dit cela à l'occasion de la mort de L. Julius Antonius, arrivée l'an 778 de Rome.*

(A) *Nous allons mettre ensemble les erreurs de M. Moréri concernant cette famille.*] 1°. Il ne fallait point parler de cette famille dans sa lettre M, à l'occasion de Marc Antoine : il fallait que , tant lui , que sa famille , fussent dans la lettre A. 2°. Il ne fallait pas dire que la famille des ANTONIENS était célèbre à Rome entre les nobles : car il est visible , qu'en parlant ainsi , on a voulu la distinguer des familles plébéiennes : or c'est une fausse distinction. Le seul tribunat du peuple , dont Marc Antoine était revêtu au commencement de la guerre de César et de Pompée , justifie invinciblement que la famille Antonia était plébéienne ; car il devint tribun du peuple , sans s'être fait adopter par un plébéien ; il ne fut pas obligé de faire comme Clodius , qui , voulant être tribun du peuple , recourut à une telle adoption (1). J'avoue que les Antoines ont été au commencement patriciens : cela paraît par les charges de décemvirs , et de tribuns militaires , qu'on leur conféra dans un temps où les familles du peuple n'avaient pas encore obtenu l'admission aux premières dignités de la république. Mais soit que les Antoines , qui ont paru avec tant d'éclat au septième siècle de Rome , ne descendissent pas de la même tige que ceux qui portèrent le surnom de *Merenda* ; soit qu'ils aient passé d'une manière qu'on ne connaît pas du rang de patriciens à celui de plébéiens , comme il est arrivé à quelques autres familles , il est certain que leur maison était plébéienne au temps de l'orateur Marc Antoine qui en commença l'élévation. 3°. C'est une ignorance crasse que de dire que cette maison était divisée en deux branches , des *Merendas* , et des

(1) Cicero , Orat. pro domo sua ad Pontifices , cap. XIII.

Mars. Le mot Marc est un prénom. Or les pré noms ne servaient qu'à distinguer les personnes : ce qui distinguait les branches s'appelait *cognomen* , et occupait la troisième place , comme *César* , *Scipion* , etc. (2) Il n'est pas certain que Q. Antonius Merenda , tribun militaire en l'an 332 de Rome , fût fils de T. Antonius Merenda , décemvir l'an 350. Il est faux que Tite Live mentionne de M. Antonius Merenda colonel de la cavalerie sous la conduite de P. Cornélius. Il le nomme simplement M. Antonius. 6°. Antoine le Crétique ne fut point en combattant. Asconius Pédiain laisse aucun lieu d'hésiter là-dessus. *Indicto Cretensibus bello* , dit-il *malè re gesta ibidem perit*. Il ne faut pas lire de dire que Marc Antoine l'orateur n'écrivait jamais aucune prière , il fallait dire qu'il n'en avait jamais aucune (4). 8°. Sa réponse à ceux qui lui demandèrent la cause de sa conduite est mal rapportée : il ne répondit point , qu'il ne pouvait pas donner des armes à ceux qui pourraient convaincre d'avoir parlé. Il ne craignait pas pour ses opinions ou pour ses phrases , je veux dire qu'il ne craignait pas qu'on lui reprochât quelque barbarisme ou quelque faute contre les lois de la grammaire ; et c'est néanmoins ce que M. Moréri lui impute , comme l'ont fait tous ceux qui savent en latin le sens d'un auteur : mais voici ce que Marc Antoine craignait , qu'on ne le convainquît par ses ouvrages de flatter le chaud et le froid , et de se réfuté depuis quatre ans le plan qu'il allait faire. Consultez les questions (B) et (C) de l'article de (ANTOINE l'orateur , où j'ai parlé simplement de ce qui engage les hommes à se contredire , à soutenir un jour une chose , en un autre temps le contraire , selon les différens intérêts de leurs cliens. 9°. M. Moréri donne d'ailleurs une réponse très-absurde à Marc Antoine ; car on peut élever un plaidoyer , sans donner des armes

(2) *Caius Julius Caesar* , *Publius Scipio* , etc.

(3) *Asc. Pedian.* , in *Cicer. Divinat.* , edit. *Ludg.* , in-12. Il dit in *Verrem urb.* , pag. 87. *Cretæ mortuus*.

(4) Voyez ci-dessus la remarque (A) de l'article d'ANTOINE l'orateur.

critiques; pourvu qu'on le garde dans son coffre. 10°. M. Aquilius n'était pas déjà condamné lorsqu'Antonia entreprit sa cause. 11°. Les juges avouèrent point, *que celui qui avait souvent exposé sa vie pour le salut de la république ne devait pas la perdre avec tant de déshonneur.* Si M. Morri avait su qu'Aquilius n'aurait été condamné tout au plus qu'au bannissement (5), il n'eût pas donné à son style les couleurs de l'art oratoire. 12°. Quelle confusion n'est-ce pas que de dire que *Marc Antoine fut censeur en 626 de Rome avec A. Posthumius, en 657 avec L. Valérius, etc.*? Il y a pis que confusion là-dans: les faussetés n'y manquent pas. Marc Antoine fut consul avec A. Posthumius Albinus, l'an 655, et censeur avec L. Valérius Flaccus, en 657 (6).

(5) Quam mihi M. Aquilius in civitate retinendus esset. C'est Marc Antoine qui parle dans l'1. livre de Cicéron, de Oratore, cap. XLV.
(6) Plinius, lib. VIII, cap. VII. Sigonius et Salvisius mettent ce consulat à l'an 654, et la censure deux ans après.

ANTONIA, fille aînée de Marc Antoine (A) et d'Octavie, fut une dame que sa vertu et sa beauté rendirent un objet d'admiration (b). Elle épousa Drusus, fils de Livie et frère de Tibère, et en eut beaucoup d'enfants (c); mais il n'y en eut que trois qui survécurent à Drusus; savoir, Germanicus, Claude qui fut empereur, et Liville qui fut femme du fils de Tibère. Antonia, jeune et belle encore dans son veuvage, fut recherchée par de grands partis. Elle les refusa tous, et fut un exemple de continence (B) d'autant plus beau, qu'elle vivait dans une cour extrêmement corrompue. Tibère, dont l'humeur était si farouche,

Elle était sœur d'Auguste.

Εὐφροσύνη καὶ κάλλει περιζήτητον. *et formâ inclutam.* Plutarch. in Claud., pag. 955. E.

Met., in Claud., cap. I.

respecta beaucoup cette dame; ce qui montre qu'elle avait su joindre à sa chasteté une autre vertu qui était un peu inconnue à la chaste Agrippine sa belle-fille; je veux dire, la douceur et la prudence. Ce fut Antonia qui découvrit à Tibère les machinations de Séjan (C): ce prince ne fut point ingrat après un service de cette importance (d). Pline nous apprend une chose tout-à-fait singulière d'Antonia, c'est qu'elle ne cracha jamais (e). Il dit aussi qu'elle aimait fort tendrement un poisson, et qu'elle lui fit porter des pendants d'oreille; ce qui était cause que plusieurs allaient exprès dans sa maison de plaisance pour voir cette rareté (f). Cette dame fut malheureuse dans sa famille. A la vérité, Germanicus son fils eut toutes les perfections que l'on pouvait souhaiter dans un héritier présomptif de l'empire, et il était l'amour et les délices de tout le peuple romain; mais cela même mit le comble à l'affliction d'Antonia, lorsqu'une mort précipitée lui enleva ce jeune prince. Cette mère désolée ne fut pas en état de mener le deuil quand on fit les funérailles de Germanicus (D). Son autre fils lui était si désagréable, et lui paraissait si bête, qu'elle le traitait de monstre (E) et d'ébauche d'homme, et qu'elle en faisait un sujet de comparaison

(d) Joseph. Antiq., lib. XVIII, cap. VIII, pag. 632, G.

(e) Plinius, lib. VII, cap. XIX.

(f) In eadem villâ (apud Baulos, in parte Baianâ) Antonia Drusi murenâ quam diligebat in aures addidit: cujus propter famam nonnulli Baulos videre concupiverunt. Plinius, lib. IX, cap. LV.

quand elle voulait représenter un gros lourdaud. Sa fille fut une autre sorte de monstre : elle attenta à l'honneur et à la vie de son époux, et poussa jusqu'au bout ses attentats ; car elle fut convaincue d'adultère, et d'avoir empoisonné son mari. Le bras séculier, auquel elle fut livrée, fut sa propre mère, qui l'enferma dans une chambre, et l'y laissa mourir de faim (F). Les enfans de Germanicus qu'Antonia élevait chez elle ne lui donnèrent pas de petits chagrins. Elle veillait sur leur conduite ; mais sa vigilance ne servit qu'à la rendre témoin oculaire de leurs énormes dérèglemens. Elle surprit un jour Caligula en flagrant délit avec sa sœur (g) : ce misérable n'avait pas encore quitté la robe d'enfance, et il s'était déjà souillé d'un inceste capital. Lorsqu'il fut parvenu à l'empire, il fit décerner tout à la fois à son aïeule Antonia tous les honneurs que le sénat avait décernés à Livie (h) ; mais ce ne fut que par boutade, puisque dans la suite il ne tint aucun compte d'Antonia, et qu'il lui refusa une audience particulière. Ces affronts la plongèrent dans un chagrin qui la fit mourir : on a dit même qu'il employa le poison, afin de hâter les mauvais effets du chagrin (G). Il ne rendit aucun honneur à la défunte, et n'assista pas même à ses funérailles (i). Le temple d'Antonia,

dont Pline est le seul qui parle, devait apparemment son nom à cette princesse (H). Elle ne vit point les malheurs de sa (I) petite-fille ANTONIA, de laquelle M. Moréri n'a point parlé sans se tromper.

(A) *Fille aînée de Marc Antoine*. Suétone et Plutarque sont contre moi le premier, formellement, et en propres termes (1) ; le second, d'une manière implicite : car il ne fait autre chose à cet égard que parler du mariage de l'une des deux Antonia avec Domitius, avant que de parler du mariage de l'autre avec Drusus (2). Or, comme Suétone a écrit après Tacite, et qu'il semble même le réfuter quelquefois, ne vaudrait-il pas mieux lui donner la préférence, présupposer qu'il n'a pris le parti contraire qu'à cause qu'il avait vérifié l'erreur de Tacite ? D'ailleurs, n'est-ce rien que l'arrangement des faits de Plutarque ? Que chacun en juge comme il lui plaira : j'ai suivi Tacite sans prétendre rien contester à ceux qui suivront Suétone. Il y a deux passages de Tacite, l'un au chapitre XLIV du IV^e. livre des Annales, l'autre au chapitre LXIV du XII^e. livre des mêmes Annales, où la femme de Domitius est nommée *Antonia* mineure. Je vois que Lipse ne prend nul parti (3), et que Glandorp préfère celui de Tacite à celui de Suétone (4). Il n'y a aucune raison pour Tacite, mais qui n'est pas concluante. On pourrait dire que Drusus, qui, en qualité de fils de l'impératrice toute-puissante, était un des plus grands partis de Rome, l'aînée des deux sœurs ; mais on ne peut répondre que l'Antonia qui lui fut donnée n'était parfaitement belle. Or, on a un droit d'aînesse beaucoup plus grand de goût d'un jeune prince (et il n'a pas besoin d'être jeune prince pour avoir ce goût), que celui qui est fondé que sur le plus grand nom.

(g) *Ex his (sororibus) Drusillam vitiasse virginem prætextatus adhuc creditur : atque etiam in concubitu ejus quondam deprehensus ab aviâ Antonia apud quam simul educabantur.* Suet., in Caligulâ, cap. XXIV.

(h) *Idem, ibid., cap. XV. Voyez aussi Dion, lib. LIX.*

(i) Suet., in Caligulâ, cap. XXIII.

(1) *Germanicus C. Cæsaris pater, Drusillæ minoris Antonia filius.* Suet., in Caligulâ, I. *Vide etiam in Claud., cap. I. Ex Antonio patre Neronis procreavit* (Domitianus). Sueton., in Nerone, cap. V.

(2) Plutarch., in Marc. Anton., pag. 107.

(3) Lips., in Tacit. Ann., lib. XII.

(4) Glandorpii Onomast., pag. 87.

années. Drusus, en qualité de grand parti, eut apparemment le choix, et sans doute il prit la plus belle des deux sœurs, soit qu'elle fût l'aînée, soit qu'elle fût la cadette.

(B) *Antonia*, jeune et belle encore dans son veuvage,..... fut un exemple de continence.] Ce que l'on dit de son mari est encore plus surprenant : c'est qu'il garda la foi conjugale : *Drusum etiam Germanicum eximiam Claudice familiæ gloriam, patricæque rarum ornamentum, et quod super omnia est perit suorum pro habitu ætatis magnitudine, vitrico pariter ac fratri Augustis, duobus reipublicæ divitiis oculis mirificè respondentem, contexit usum Veneris intra conjugis (5) caritatem clausum tenuisse (6)*. Qu'à la cour d'Auguste le beau-fils de l'empereur se soit contenté de son ordinaire comme un bourgeois, c'est assurément un cas singulier : et il ne servirait rien de dire qu'Antonia était si jeune et si belle, que Drusus n'aurait pu où aller pour trouver mieux. Combien y a-t-il de princes, de grands seigneurs, et d'autres gens pour qui cette raison est tout-à-fait fautive ? Mais revenons à Antonia. Voici comment Valère Maxime continue son discours : *Antonia quoque femina laudibus virilem familiæ suæ claritatem supergressa amorem mariti egregiâ fide tenuit : quæ post ejus excessum juvenis et ætate florens cubiculum solis pro conjugio habuit, in eodemque toro alterius adolescentiæ vigor distinctus est, alterius viduitatis expectantia consenuit*. La chasteté d'Antonia a trouvé des panégyristes dans la Judée. Joseph mérite d'être ouï : nous apprend qu'Auguste sollicita cette dame à se remarier ; mais qu'elle persista dans le dessein de n'en rien faire, et qu'elle conserva dans son veuvage toute sa belle réputation. Voilà où est la rareté ; car on trouve assez de grandes dames qui vivent séparées de leurs maris, ou qui ne se remarient point, quoiqu'on les recherche ; mais vivent-elles sans reproche, ne font-elles point parler de leurs commerces, et de leurs galanteries ? C'est là le point : *hoc opus, hic labor est*. Il y a des médisans qui prétendent qu'il s'en trou-

ve qui pratiquent ce que l'on accuse Luther d'avoir permis aux maris. Si *nolit uxor*, disait-il, *veniat ancilla*. On tourne ici la médaille, *si nolit, si desit maritus, veniat famulus*. On a malentendu les paroles de Luther. Voici les paroles de Joseph touchant Antonia : *Τιμία δ' ἦν Ἀντωνία Τιβερία εἰς τὰ πάντα συγγενείας τε ἀξιώματι, Δρούσου γὰρ ἦν ἀδελφοῦ τοῦ αὐτοῦ γυνή, καὶ ἀρετῇ τοῦ σῶφρονος, τίς γὰρ χρεῖται παρέμεινεν γάμῳ τε ἀπίπτε τῷ πρὸς ἕτερον, καὶ περ τοῦ σέβαστος καλεῖσθαι τινὲ γαμίσθαι, καὶ λοιδοριῶν ἀπυλλαγμένον διδάσκατο αὐτῆς τὸν βίον (7)*. *Antonia in magno honore habebatur apud Tiberium, vel propter affinitatem quod Drusi fratris uxor fuerat, vel propter continentiam, quod florente etiam tum ætate vidua recusavit alteras nuptias, licet hortante Augusto ad iterandum conjugium, in eoque vitæ genere omnem caverit infamiam*.

(C) *Ce fut Antonia qui découvrit à Tibère les machinations de Séjan.*] Il y a beaucoup d'apparence que Tacite avait étendu ce fait ; mais par malheur cette partie de ses Annales est perdue. Joseph, si je ne me trompe, est le seul historien qui nous apprenne la part qu'eut Antonia à la découverte de cette conspiration. Il est digne d'être cru, parce que les liaisons de Bérénice, et celles d'Agrippa son fils avec cette dame, et les bons offices qu'elle rendit à Agrippa, la firent connaître dans la Judée, et obligèrent l'historien juif à s'informer exactement de ce qui la concernait. Croyons donc, sur son témoignage, qu'aussitôt qu'Antonia eut été bien informée du complot de Séjan, elle en écrivit exactement les circonstances à Tibère, qui était dans l'île de Caprée, où elle lui dépêcha le plus fidèle de ses domestiques, chargé de sa lettre. La considération que ce prince avait toujours eue pour cette dame devint plus forte depuis un service si important : *Ὁ δὲ μαθὼν τὸν τε Σηϊανὸν κτείνει, καὶ τοὺς συνεπιβούλους τὴν τε Ἀντωνίαν, καὶ πρὶν ἀξιολόγως ἄγων, τιμιωτέραν τε ὑπελάμβανε καὶ πρὸς τοῖς πᾶσι πιθανήν (8)*. *Quibus ille (Tiberius) cognitis Sejanum occidit et socios con-*

(5) Voyez les vers de la remarque (G).

(6) Valer. Maximus, lib. IV, cap. III.

(7) Joseph. Antiquit., lib. XVIII, cap. VIII, pag. 632. C.

(8) Idem, ibid.

sili, Antoniaque jam antè habita in pretio majorem etiam in posterum fidem habuit per omnia. Je dirai ailleurs (9) que Xiphilin a observé par occasion qu'Antonia écrivit certaines choses à Tibère touchant Séjan.

(D) *Elle ne fut pas en état de mener le deuil des funérailles de Germanicus.* Voyons comment Tacite narre la chose, et comment il la pare de ses réflexions : *Tiberius atque Augusta publico abstinuere, inferius majestate sud rati si palam lamentarentur, an ne omnium oculis vultum eorum scrutantibus falsi intelligerentur. Matrem Antoniam non apud auctores rerum, non diurnæ actorum scripturæ reperio ullo insigni officio functam, cum super Agrippinam, et Drusum et Claudium, cæteri quoque consanguinei nominatim perscripti sint, seu valetudine præpediebatur, seu victus luctu animus magnitudinem mali perferre visu non toleravit. Facilius crediderim Tiberio et Augustæ qui domo non excedebant cohibitum, ut par mæror et matris exemplo avia quoque et patruus attineri viderentur* (10).

(E) *Elle traitait son second fils de monstre.* C'est Suétone qui nous l'apprend. *Mater Antonia portentum eum hominis dictitabat, nec absolutum à naturæ, sed tantum inchoatum; ac si quem socordie argueret, stultiorem aiebat filio suo Claudio* (11). A cela peut-on connaître qu'elle se piquait d'esprit et d'habileté; car une femme du commun ne s'aperçoit pas que ses enfans soient des sots; ou si elle s'en aperçoit, elle ne prend pas les devans avec un si grand dépit, pour s'en disculper, et pour traiter cela d'une production qui a été négligée à moitié faite.

(F) *Elle enferma sa fille dans une chambre, et l'y laissa mourir de faim.* Ceci témoigne encore que c'était une maîtresse femme, qui n'aimait ses enfans qu'autant qu'ils lui faisaient honneur, et qui préférait aux septimens de la nature ceux de la grandeur romaine. Il y avait deux traditions touchant la mort de Liville : l'une, que

Tibère la fit mourir; l'autre lui pardonna son crime, pour mourir d'Antonia; mais qu'Antonia fut condamnée à mourir de faim (12).

(G) *Caligula la fit mourir de chagrin : on a dit même qu'il empoisonna pour hâter les mauvais jours du chagrin.* Suétone et Dion s'accordent sur ce point-là. *Per istius indignitates et tædia causa mortis, dato tamen, ut quidam volunt, et veneno* (13). Dion ne parle pas d'empoisonnement : il se contente de dire que ce barbare, ne pouvant souffrir les censures de sa grandeur, l'obligea à mettre fin à ses jours. Je n'ai pu trouver en quelle année mourut cette illustre dame; mais que ce fut sous l'empire de Caligula, on peut, ce me semble, placer sa mort à l'an 792 de Rome. Celle de son fils arriva l'an 744. On peut savoir à quel âge elle commença sa veuve, et combien elle a vécu; elle naquit l'an 714 de Rome, vu qu'elle survécut à sa mère, qui épousa Antoine, l'an 713 (15), était devenue couchée d'une fille, lorsqu'il retourna en Grèce l'année suivante (16). Un poème intitulé *Consolatio ad Augustam de morte Drusi* (17), représente Antonia fort digne et lui donne de beaux éloges. On prend là, comme dans Valère Maxime, que Drusus n'allait pas à la cour coréenne amoureuse. On y apprend ses dernières paroles furent pour sa chère femme :

Quid referam de te, dignissima Druso,

Atque eadem Drusi digna parente Par bene compositum, juvenum fortis alter,

Altera tam forti mutua cura viro. Femina tu princeps, tu filia Caesaris Nec minor es magni conjuge visa. Tu concessus amor, tu solus et ultimus Tu requies fesso grata laboris et Temoriens per verba novissima questus Et mota in nomen frigida lingua

(H) *Le temple d'Antonia.* Plin est le seul qui parle, de

(12) Dio, lib. LVIII.

(13) Sueton., in Caligula, cap. XX.

(14) Dio, lib. LIX. Vide etiam Sueton. in Caligula, cap. XXIX.

(15) Calvisius, ad ann. mundi 3916.

(16) Plut., in Antonio, pag. 930. Il y a aussi pag. 931. D.

(17) Consol. ad Liv., vs. 200 et suiv. l'imprime avec les Œuvres d'Ovide, et ne croient d'Ovide.

(9) Dans l'article VESPASIEN, à la remarque (F).

(10) Tacit. Annales, lib. III, cap. III, ad ann. 773; c'était l'an 20 de grâce.

(11) Suet., in Claudio, cap. III.

remment son nom à cette princesse.] en fait mention dans la liste des tableaux d'Apelles : *Ejusdem arbitratore, dit-il, manuisse et in Antonia templo Herculem aversum : ut quod est difficillimum, faciem ejus ostendat prius pictura, quam promittat* (18). Le fort savant commentateur (19) dit par ce passage qu'il ne sait si ce temple appartenait à l'aînée des Antonia, ou à la cadette, ni en quel endroit de la ville il était bâti : *Cujus illud Antonia fuerit, majoris, minorisve, quod Urbis situ conditum fuerit, incertum. Utraque Antonii triumphi filia, major Germanici et Claudii Caesaris parens : Neronis avia*. C'est préférer le sentiment de Tacite à celui de Suétone (20) : c'est donner à Neron l'aînée ; mais d'ailleurs, ces paroles *Neronis avia* me font de la peine : je soupçonne que l'imprimeur a oublié pour le moins *minor* ; car en substituant ce mot, nous verrons que le père Hardouin nous aura dit quelque chose de l'une et de l'autre Antonia : de l'aînée, qu'elle fut mère de Germanicus et de l'empereur Claude ; de la cadette, qu'elle fut aïeule de Néron. Si l'on ne substitue rien, on trouvera une faute, puisque la mère de Germanicus ne fut point la grand-mère de Néron. Recourir à l'adoption de Néron par Claude serait une mauvaise chicane. Dans un autre lieu (21), ce commentateur avait préféré le sentiment de Suétone à celui de Tacite.

(I) *M. Moréri n'a point parlé d'Antonia sa petite-fille, sans se tromper.* Elle était fille de l'empereur Claude, et d'Elia Petina ; mais elle était née avant qu'il fût empereur. Il la maria premièrement à Cneius Pompeius Magnus (22), et puis à Faustus Sylla. Elle vit périr de mort violente ses deux maris. Le premier fut mis à mort par les ordres de l'empereur Claude (23) ; le second fut massacré à Marseille par des gens que Néron y envoya pour cet effet (24). Elle refusa

d'épouser ce prince qui voulut en faire sa femme après la mort de Poppée (25). Néron la fit mourir, sous prétexte qu'elle se trouva mêlée dans une conspiration. Je crois que ce fut dans celle de Pison. Un historien a dit que Pison devait mener avec lui Antonia dans le camp des gardes prétoriennes (26). Tacite le rapporte sans y trouver une grande vraisemblance (27). Il ne trouve point apparent qu'Antonia eût voulu s'exposer à un grand péril, sans espérer de devenir l'épouse de Pison. Or cette espérance n'avait aucun fondement ; car Pison était connu par toute la ville pour un mari fort amoureux de sa femme. Tacite n'avait garde de s'arrêter là : il y joint une restriction à sa manière : *si ce n'est, dit-il, que la passion de dominer soit la plus violente de toutes*. Par-là, il redonne au narré de Pline la vraisemblance qu'il lui avait ôtée. Antonia aura pu croire que Pison répudierait sa chère femme, afin de s'ouvrir le chemin du trône, en épousant la fille de l'empereur Claude : *Interim Piso apud ædem Cereris opperiretur, undè cum præfectus Fenius et cæteri accitum ferrent in castra, comitante Antonia Claudii Caesaris filia ad eliciendum vulgi favorem, quod C. Plinius memorat. Nobis quoque modo traditum non occultare in animo fuit, quamvis absurdum videretur, aut inani spei Antoniam nomen et periculum commodavisse, aut Pisonem notum amore uxoris alii matrimonio se obstrinxisse : nisi si cupiditate dominandi cunctis affectibus flagrantior est* (28). Les fautes de M. Moréri sont : 1°. Que Tacite nomme *Cornelius Salvus* le second mari d'Antonia. Il le nomme *Cornelius Sulla* (29). 2°. Qu'Antonia fut long-temps veuve. Son mari Sylla fut tué l'an 815 ; la conjuration de Pison éclata l'an 818 ; Poppée mourut la même année : il y a beaucoup d'apparence qu'Antonia fut recherchée peu après, et que son

(25) Suet., in Nerone, cap. XXXV.

(26) Plin., apud Tacitum, Annal., lib. XV, cap. LIII.

(27) Tacit., Annal., lib. XV, cap. LIII.

(28) Là même.

(29) Tacit., Annal., lib. XIII, cap. XXIII, (et non pas, cap. V, comme dans Moréri,) et XLVII. Moréri a cité mal, lib. XIV, cap. XVI ; il fallait citer lib. XIV, cap. LVII. Il n'a point cité tous les endroits qu'il fallait citer.

(18) Plinius, lib. XXXV, cap. X, pag. 213.

(19) Le père Hardouin.

(20) Voyez ci-dessus la remarque (A).

(21) In Plin., lib. VII, cap. XIX, tom. II, pag. 38.

(22) Il lui redonna ce surnom, que Caligula avait ôté. Dio, lib. LX.

(23) Suet., in Claud., cap. XXVII.

(24) Tacit., Annal., lib. XIV, cap. LVII.

refus obligea Néron à faire revivre les procédures contre elle en particulier. En tout cas, sa viduité n'a point pu être fort longue, puisque Néron, qui la fit mourir, mourut en l'année 821. 3°. les auteurs cités par M. Moréri ne disent point que Néron contraignit Antonia de se tuer.

ANTONIA, sœur cadette de la précédente, tant du côté paternel que du côté maternel, ne saurait fournir qu'un petit article. Je ne trouve rien d'elle, sinon qu'elle fut femme de Lucius Domitius Ænobarbus, et que de ce mariage sortirent un fils et deux filles : le fils, nommé Cnéus Domitius, fut père de l'empereur Néron. Nous parlerons des filles sous le mot DOMITIA *, et nous montrerons que M. Moréri s'est trompé quand il a dit que l'une d'elles épousa Galba.

* Bayle n'y parle que de la fille de Corbulon.

ANTONIANO (SILVIO), cardinal et savant homme, s'éleva de bien bas par son mérite; car il était de vile naissance : et tant s'en faut que ceux à qui il devait la vie pussent le faire étudier, qu'ils avaient besoin eux-mêmes de la charité d'autrui. On a voulu dire qu'il était né hors de légitime mariage ; mais Joseph Castalion, qui a composé sa vie, a fait voir tout le contraire (a). Quoi qu'il en soit, il naquit à Rome, l'an 1540 (A). Il fit des progrès si prompts et si surprenans dans les études, qu'on a de la peine à croire ce qui en a été

(a) *Scriptit Sylvii card. Antoniani Vitam, quem tum rationibus ; tum publicarum tabularum testimoniis ab eorum calumniis vindicare conatus est, qui illum à parente minus justâ uxore genitum asserebant.* Nicius Erythræus, Pinacoth. I, pag. 167.

publié. A l'âge de dix ans, il faisait des vers (B), sur qu'on lui proposât matière qu'on lui proposât étaient si bons et si justes, que ce fussent des *improvisations* qu'un habile homme n'aurait pu en composer de semblables avec beaucoup de temps et beaucoup de peine. On en fit l'expérience à la table du cardinal de Médicis, un jour qu'il traitait plusieurs cardinaux. Alexandre de Médicis, prenant un bouquet de fleurs, donna au jeune garçon, avec ordre de le présenter à celui qui serait pape. Ce garçon le présenta au cardinal de Médicis, et fit son éloge en vers. Ce cardinal, qui quelques années après fut le pape Pie IV, s'imagina qu'on lui avait fait une pièce, et que c'était un poème que l'on avait préparé beaucoup d'art, afin de se rendre agréable à lui : il en parut fort flatté ; mais on lui protesta avec serment que c'était un *impromptu*, et on le pria de mettre l'enfant à l'épreuve. Il le fit, et se convainquit du talent extraordinaire de ce garçon, qui expliqua sur le champ, en fort beaux vers, la matière qui lui avait été proposée (C). Le duc de Ferrare, venant à Rome pour féliciter le pape Pie IV du pontificat, fut si étonné de l'esprit d'Antoniano, qu'il le voulut avoir à Ferrare (D). Il lui donna d'excellens maîtres pour l'instruire en toutes sortes de sciences. C'est de là qu'il fut tiré par Pie IV qui, se venant de l'aventure du bonhomme, lorsqu'il se vit sur la chaire de saint Pierre, voulut savoir s'il était devenu le jeune pape. L'ayant su, il le fit venir à

me, et lui donna un poste honorable dans son palais. Puis il le fit professeur aux belles-lettres dans le collège romain. Antoniano remplit cette charge avec une telle réputation, que le jour qu'il commença d'expliquer la harangue *pro Marco Marcello*, il eut pour auditeurs, non-seulement une grande foule de monde, mais aussi vingt-cinq cardinaux. Il devint ensuite recteur du même collège; et, après la mort de Pie IV, l'esprit de dévotion l'ayant saisi, il s'attacha à Philippe Neri, et ne laissa pas d'accepter la charge de secrétaire du sacré collège, qui lui fut offerte par Pie V. Il l'exerça vingt-cinq ans, et y acquit la réputation d'un homme de bien, et d'un habile homme. Il refusa l'évêché que Grégoire XIV lui voulut donner, mais non pas le secrétariat des brefs, qui lui fut offert par Clément VIII, qui le fit aussi son camérier, et puis cardinal. On dit que le cardinal Alexandre de Montalte, qui avait été un peu trop fier à l'égard d'Antoniano, dit en le voyant promu à la pourpre, qu'à l'avenir il ne mépriserait jamais un homme à soutane et à petit collet, quelque bas et quelque rampant qu'il le vît, puis-qu'il pouvait arriver que celui qu'il mépriserait devînt non-seulement son égal, mais aussi son maître. Antoniano se tua à force de travailler : il passait des nuits entières à faire des lettres, ce qui lui causa une maladie, dont il mourut à l'âge de soixante-trois ans. Il écrivait avec une si grande facilité, qu'il ne faisait aucune rature; et l'on dit qu'il

conserva toute sa vie la fleur de virginité (b). Voyez dans l'une de nos remarques ce qui concerne ses ouvrages (L).

Le cardinal Bentivoglio me va fournir un bon supplément de cet article (F). Je trouve qu'Antoniano fut l'un des tenans dans la dispute qui s'éleva sur la présence des patriarches (G).

(b) *Ex Jano Nicio Erythræo, Pinacoth. I, pag. 36.*

(A) *Il naquit à Rome, l'an 1540.*] Nicius Erythræus le fait naître à Rome : *Romæ, humili loco... ortus* (1); mais le Toppi le fait natif de Castelli, dans l'Abruzze, et rapporte une inscription faite par Mutius Panza, où on le fait *ex Castellorum oppido oriundus* (2). Cela pourrait signifier seulement que son père était de ce lieu. Quoi qu'il en soit, je recueille qu'il est né l'an 1540, de ce que, selon le père Oldoini, il mourut le 16 d'août 1603, à l'âge de soixante-trois ans (3). Nicius Erythræus ne marque point en quelle année du siècle il décéda; mais seulement, que ce fut dans son année climactérique de soixante-trois ans. M. De la Rochepezai, dans son *Nomenclator Cardinalium*, met sa mort au 16 d'août 1604. J'ai mieux aimé suivre le père Oldoini.

(B) *A l'âge de dix ans, il faisait des vers.*] Le père Strada, qui a inséré dans l'une de ses harangues, avec beaucoup de politesse, la narration de cette aventure, dit qu'Antoniano n'avait pas encore douze ans accomplis (4).

(C) *Il fit... des vers sur-le-champ, sur la matière qui lui avait été proposée.*] Le père Strada nous apprend que, comme le cardinal de Médicis cherchait un sujet à proposer au jeune garçon, l'horloge, qui était dans la salle vint à sonner : cela fut cause qu'il donna des vers à faire sur une horloge. Cet auteur rapporte ceux qu'il suppose qu'Antoniano fit sur-le-

(1) Nicius Erythræus, Pinacoth. I, pag. 36.

(2) Toppi, Biblioth. Napolet., pag. 283.

(3) Oldoini Athen. Romanum, pag. 605.

(4) Fam. Strada, Prolus. Acad. III, lib. 12.

champ et ajoute que le cardinal de Trente lui donna un collier.

(D) *Le duc de Ferrare le voulut avoir à Ferrare.*] Antoniano y récita quelques *harangues*, qui ont été imprimées (5) avec celles qu'il prononça à Rome : cela me ferait aisément croire qu'il fut professeur à Ferrare. Nicius Erythræus ne parle que des sciences qu'on y enseigna à Antoniano : pourquoi ne rien dire de celles qu'il y enseigna ? Ce n'est point pour de telles choses que la crainte d'être prolix doit engager à la suppression. Je n'ai pu encore consulter la Vie de ce cardinal, composée par Joseph Castalion, où l'on voit sans doute sur quel pied il était à Ferrare et en quelle année il mourut, et bien d'autres particularités. Encore moins ai-je pu trouver un livre que M. Conrart avait envoyé à M. de Balzac. C'étaient des *discours italiens du philosophe orateur* (6). M. de Balzac les méprise : *Il est vrai*, dit-il (7), *que l'éloge du cardinal d'Ossat et celui du cardinal Silvio Antoniano, sont deux pièces assez raisonnables et dans lesquelles l'auteur n'imite pas malheureusement les comparaisons des vies de Plutarque. La longue invective, qu'il fait contre la noblesse, est le grand effort de son esprit : j'y ai remarqué de beaux endroits, et quelques choses de son invention outre celles qu'il a empruntées d'autrui, et particulièrement de la harangue de Caius Marius dans la guerre Jugurthine. Je crois néanmoins que sans faire tort à sa matière il pouvait accourcir sa digression. Ce lieu commun qu'il a étendu si au long, qu'il a si curieusement et si ambitieusement étalé, ne devait être touché qu'en passant. Outre qu'il s'est fait par-là de puissans et de dangereux ennemis. Il n'avait que faire d'offenser tout ce qu'il y a de gentilshommes au monde, pour prouver que ce n'est pas un vice d'être fils d'un artisan ou d'un villagerois.*

« Jérôme Ruscelli, chap. VII de son *Rimario*, dit des merveilles du talent que Silvio Antoniano, qu'il appelle mal *Antonio*, avait pour l'impromptu. Il en rapporte une

(5) Par les soins de Joseph Castalion, en 1610.

(6) Voyez les Dissertations après le Socrate Chrétien, pag. 10.

(7) Là même, pag. 47.

» épreuve, qui s'en fit à Venise, en présence de la reine de Pologne (*) » du cardinal Trivulce et du cardinal d'Ausbourg. Antoniano n'avait pas alors seize ans. Les princes d'Est le retinrent à Ferrare, où il fit des leçons publiques, comme le témoigne le même Ruscelli dans l'endroit cité. » Ceci vient de M. de la Monnoie.

(E) *Voici ce qui concerne ses ouvrages.*] On a de lui, *De Christianâ Puerorum Educatione; Dissertatio de Obscuritate solis in morte Christi; de Successione apostolicâ; de Stylo ecclesiasticâ, seu de conscribendâ Ecclesiasticâ Historiâ; de Primatu sancti Petri; Lucubrationes in Rhetoricam Aristotelis et in Orationes Ciceronis;* plusieurs pièces de vers, quelques sermons, des notes et des préfaces sur le roman d'Achille Statius et sur le Ténace de Gabriël Faernus (8); beaucoup de lettres, etc. On prétend qu'il a eu part au *Catéchisme du concile de Trente* (9). Pour ce qui regarde ses lettres, ce sont des brefs apostoliques qu'il composa pendant qu'il fut secrétaire. J'en dirai quelque chose dans la remarque suivante. On les met au nombre des lettres d'où les écrivains d'anecdotes doivent faire leurs extraits (10). Les autres sources sont les lettres des cardinaux Bembo et Sadolet, celles de Pierre Martyr, etc. Notez que son livre de *Christianâ Puerorum Educatione*, composé en italien à la prière du cardinal Charles Borromée, fut imprimé à Vérone, par les soins d'Augustin Valerio, évêque du lieu et cardinal (11).

(F) *Le cardinal Bentivoglio me fournira un bon supplément de cet article.*] Il dit que l'on était encore incertain si Antoniano était né à Rome; mais que l'on était certain qu'il y avait été élevé dès son enfance (12). Il fut mis par Pie IV au service du cardinal Bor-

(*) Bonne Sforce qui, en 1555, quitta la Pologne, pour se retirer à Bari, dans la Pouille.

(8) Nomenclat. Cardinal., pag. 178.

(9) Voyez Colomiés, Biblioth. choisie, pag. 36.

(10) Varillas, préface des Anecdotes de Florence.

(11) Possev. Appar. Sacr., tom. II, pag. 405, 443.

(12) Bentivoglio, Memorie overo Diario, cap. VII, pag. 109, édition Amstel., nell'an. 1648.

veu de ce pape : il fut sec-
ce cardinal pour les dépê-
; il le suivit à Milan, et
avec lui à Rome. Il fut
secrétaire du sacré collé-
lit admirablement les de-
tte charge. Il fut admis à
oite confiance de Clé-
dont il fit les brefs si élo-
que ce pontife n'eut point
r à Léon X les Sadolets et

Il y faisait entrer avec
jugement plusieurs pas-
riture. Il en fut blâmé par
trop rigide, qui dit que
que certaines lettres du
nt plus le cloître que la
e, et représentaient plutôt

d'un prédicateur que
uverain pontife. *Che per-
di loro sapessero più di
ulare, che di corte eccle-
ppresentassero quasi più
un predicatore, che d'un
3*). Il se moqua de cette
épondit qu'à juger saine-
ses, il n'y avait pas trop
l'Écriture dans les lettres
ait; qu'il lui semblait au
elles n'en étaient pas as-
, vu la qualité de celui
, qui est celle de souve-
de l'église, vu aussi que
point des lettres profa-
xe des pensées et des ex-
ses de la secrétairerie des
mporels se dût répandre:
*vi pareva, che più tosto
n questa parte, havuto
essere i Brevi Apostolici
premo Pastor della Chie-
tere profane, che have-
ggiare con sensi e parole
ecretarie de' principi tem-
l ajouta que les brefs de
ix de Bembe ne gardaient
im que la dignité pontifi-
lait nécessairement; et
lques brefs, où Bembe,
ations de latinité, passe
it au profane et au tem-
aussi au paganisme. An-
is sa dernière maladie,
Clément VIII et en reçut
on apostolique. Il était
ine conversation agréa-*

ble et d'une prudence que l'esprit des
courtisans n'avait pas gâtée (15). Il
s'était trouvé en plusieurs conclaves
et discourait là-dessus avec un plaisir
tout particulier, non sans faire de
solides réflexions sur la vanité des
choses humaines. *Les hommes, disait-
il, se chargent de mille soins fatigans,
pour parvenir à leurs fins; mais la
providence de Dieu fait presque tou-
jours paraitre sa supériorité. Per occa-
sione d'essere stato segretario del sa-
cro collegio tant' anni, s'era trovato
egli in molti conclavi, e di quei suc-
cessi discorreva con gusto particolare,
e mostrava specialmente in quanti mo-
di vi si affaticasse l'industria humana,
ed in quanti vi apparisse e vi preva-
lesse ordinariamente la providenza di-
vina* (16). Il voulait dire sans doute,
que les intrigues les mieux concertées,
et celles qui ont le plus agité l'esprit,
tombent par terre dans les conclaves,
à cause de certaines conjonctures im-
prévues. S'il voulait montrer par-là,
que les ressorts de la providence se
font sentir d'une façon particulière
dans les assemblées où les papes sont
élus, il se trompait; car, dans toutes
les cours du monde, on peut remar-
quer que les politiques les plus pru-
dens réussissent ou échouent par je ne
sais quelles rencontres fortuites, qui
doivent convaincre de la vérité de ce
proverbe, *l'homme propose, Dieu dis-
pose*.

(G) *Il fut un des tenans dans la dis-
pute qui s'éleva sur la préséance des
patriarches.*] Voici un passage que je
tire d'une lettre que le Péranda écrivit
à Rome le onzième de décembre 1589:
*La causa della precedenza patriarcale
non è ancor venuta a fine, et si tratta
tuttavia nella congregatione delle co-
rimonie. Si scrive, et le scritture van-
no per manus, et si come dissi già il
parer della congregatione è contra la
pretendenza de' gli arcivescovi et de'
patriarchi. Solamente l'Antoniano sos-
tien questa parte, e scrive, et stà sal-
do. Sarà un brav' huomo, se farà testa
tanto che basti, havendo da contrastar
con monsignor illustrissimo Gesualdo*
(17).

(15) *Là même, pag. 113.*

(16) *Là même, pag. 152.*

(17) Lettère di Gio. Francesco Peranda, 1^o.
parte, pag. 224, edit. di Venet. nel. 1604.

ANTONIO (NICOLAS), chevalier de l'ordre de saint Jacques, et chanoine de Séville, a fait beaucoup d'honneur à la nation espagnole par la *Bibliothèque des écrivains espagnols*, qu'il fit imprimer à Rome en deux volumes *in-folio*, l'an 1672. C'est un très-bon livre en son genre (A), et personne peut-être n'a mieux réussi que don Nicolas Antonio dans ces sortes de recueils *. Il naquit à Séville, l'an 1617, d'un père que le roi Philippe IV fit président de l'amirauté établie dans cette ville l'an 1626. Ayant étudié dans sa patrie les humanités, la philosophie et la théologie, il alla étudier en droit à Salamanque, et s'attacha principalement aux leçons de Francisco Ramos del Manzano, qui a été depuis conseiller du roi, et précepteur de Charles II. On ne peut mieux juger de ses progrès, que par les desseins qu'il conçut en fait de livres, et par la manière dont il a exécuté une partie de ses projets, malgré les embarras d'affaires qui lui étaient inévitables dans la charge qu'il a exercée à Rome. Il y était en qualité d'agent général du roi son maître; et il avait d'ailleurs des procurations spéciales, tant de l'inquisition d'Espagne que des vice-rois de Naples et de Sicile, et du gouverneur de Milan, pour négocier à la cour de Rome les affaires qu'ils y avaient. Le dessein de la *Bibliothèque des écrivains espagnols* comprend

* Malgré cet éloge de Bayle et ceux de Baillet, de Clément, etc., l'ouvrage d'Antonio laisse beaucoup à désirer; ce qui surtout est incommode, c'est la traduction des titres des ouvrages qu'il eût été plus simple de rapporter chacun dans sa langue.

deux parties. La première regarde tous les auteurs de cette nation, qui ont vécu avant la fin du XV^e. siècle : l'autre regarde ceux qui ont vécu après la fin de ce siècle-là. Cette dernière partie, ayant été plus tôt prête que la première, a été publiée avant l'autre. Elle parut à Rome, comme je l'ai déjà dit, en deux volumes *in-folio*, l'an 1672. Je ne sais point si l'auteur a pu trouver le loisir qui lui était nécessaire pour mettre la dernière main à l'autre partie, et à un second dessein qui n'était pas moins pénible que celui-là. Il travaillait à un ouvrage dont voici le titre : *Trophæum Historico-Ecclesiasticum Deo Veritati erectum ex manubiis Pseudohistoricorum qui Flavii Lucii Dextri, M. Maximi, Helicæ, Braulionis, Luitprandi, Juliani nomine circumferuntur hoc est, Vindicæ veræ atque dudum notæ Hispanarum rerum Historiæ, Germanarum nostræ gentis laudum non e Germano-Fuldensibus Chronicis emendatarum in libertate et puritatem plena Assertio.* a raison de dire que c'est un ouvrage, non-seulement d'une vaste discussion, mais aussi dont les suites sont dangereuses (car où sont les agents qui veulent être désabusés des fables qui ont flatté long-temps la vanité d'une nation? A quoi ne s'exposent point ceux qui osent s'exposer au torrent d'une tradition également fabuleuse et glorieuse (b)? Personne n'ignore les va-

(a) *Immense molis, ac forsitan inordinati Opus.*

(b) Voyez la remarque (D) à la fin.

armes des Provençaux contre
 L. de Launoi, qui avait voulu
 guérir de leurs erreurs à l'é-
 gard de la Madeleine et du La-
 zare. Peut-être que don Nicolas
 Antonio ne prétendait guère tou-
 cher à certaines fables pieuses
 (B), connaissant trop bien l'in-
 nocuité de son pays à cet égard,
 et l'humeur intraitable de l'in-
 quisition. Il insinue qu'il avait
 encore d'autres ouvrages en tête.
 Mais n'oublions pas celui qu'il
 imprimer à Anvers, l'an 1659,
De Exilio, sive de poenâ Exilii
columque conditione et juri-
bus, in-folio (c).

Voilà ce que j'avais dit de
 don Nicolas Antonio dans la pre-
 mière édition. Depuis ce temps-
 là, j'ai su qu'étant retourné à
 Séville, après avoir étudié en
 droit à Salamanque, il s'enferma
 dans le royal monastère des
 Bénédictins, et y travailla pen-
 dant plusieurs années à la Bi-
 bliothèque d'Espagne, et se ser-
 vit pour cet effet des livres de
 Benoît de la Serna, qui en était
 alors abbé, et doyen de la fa-
 culté de théologie de Salaman-
 que. Qu'en 1659, il fut envoyé
 à Rome par le roi Philippe IV,
 pour y avoir soin des affaires du
 royaume, en qualité d'agent
 général... (d). Que le cardinal
 d'Aragon, ambassadeur à Ro-
 me, obtint pour lui du pape
 Alexandre VII un canonat de
 l'église de Séville, dont il em-
 prunta le revenu en aumônes et
 livres; qu'il en amassa plus
 de trente mille volumes; de sorte

que sa bibliothèque ne cédait
 qu'à celle du Vatican; qu'avec
 ce secours, joint à un travail
 continuel et à une application
 infatigable, il acheva sa Biblio-
 thèque d'Espagne en quatre vo-
 lumes in-folio... (e). Qu'après
 avoir fait imprimer les deux
 premiers volumes, il fut rappelé
 à Madrid par le roi Charles II,
 pour y exercer la charge de
 conseiller de la Creusade, ce
 qu'il fit avec une grande inté-
 grité jusqu'à sa mort, arrivée
 en 1684.... Qu'il ne laissa
 point d'autre bien en mourant
 que la nombreuse bibliothèque
 qu'il avait transportée de Rome
 à Madrid; qu'au contraire, sa
 succession s'est trouvée tellement
 chargée de dettes, que ses deux
 frères, qui sont chanoines de
 Salamanque, et ses neveux, ont
 été hors d'état de faire imprimer
 sa Bibliothèque d'Espagne,
 et l'ont envoyée à M. le cardi-
 nal d'Aguirre, qui a eu la gé-
 nérosité de se charger des frais
 de l'impression (C), et d'en don-
 ner le soin à M. Marti son bi-
 bliothécaire, qui y a ajouté des
 notes sous le nom de cette émi-
 nence. Je viens de voir un livret,
 où j'ai appris que les jésuites se
 sont plaints de cet ouvrage de
 don Nicolas Antonio (D).

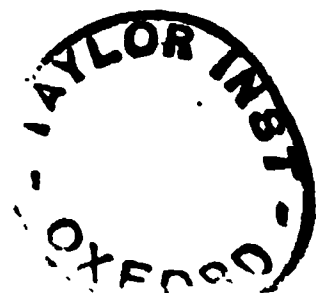
(e) Là même, 421, 422.

(A) Sa Bibliothèque des écrivains
 espagnols est un très-bon livre en son
 genre (1). J'ai cité M. Baillet, qui en
 fait connaître le prix en détail. C'est
 avec raison qu'il en a loué jusqu'aux
 tables; car elles sont très-bien enten-
 dues et très-utiles. L'auteur y a mis
 une petite préface, qui témoigne son

(c) Tiré de sa Bibliotheca Hispanica, tom.
 pag. 118, 119.

(d) Journal des Savans du 10 juin 1697,
 pag. 420, édit. de Hollande.

(1) Voyez le jugement avantageux qu'en a
 fait M. Baillet, au tome II des Jugemens des
 Savans, num. 128. Le Journal des Savans du
 6 juillet 1676, donne un très-bon article de cet
 excellent ouvrage.



bon goût et son jugement : il y rapporte la pensée d'un écrivain espagnol, *indicem libri ab autore, librum ipsum à quovis alio conficiendum esse*. On fait tout le contraire : les auteurs se déchargent sur le dos d'autrui de la peine de composer les tables alphabétiques, et il faut avouer, que ceux qui ne sont pas laborieux et dont le talent ne consiste qu'en un grand feu d'imagination, font bien de laisser composer à d'autres l'indice de leurs ouvrages; mais un homme de jugement et de travail réussira mieux aux tables de ses écrits, qu'un étranger. Il y a cent bons conseils à donner sur la composition de ces tables : on a raison de croire qu'elles sont l'âme des livres.

(B) *Il ne prétendait pas toucher.... certaines fables pieuses.*] Je me trompe peut-être, car M. Baillet en parle ainsi : *Sa critique est fort saine et fort solide en plusieurs endroits, surtout quand il s'agit des traditions fabuleuses des premiers catéchistes qui ont planté la foi en Espagne, et de ces faux historiens que l'imposture nous a produits pour la séduction des Espagnols, et dont notre savant auteur nous a promis une critique particulière* (2). Cela me rendrait plus décisif, si je ne trouvais à la suite de ces paroles de M. Baillet cette autre remarque : *On pourrait néanmoins le soupçonner d'avoir été un peu trop indulgent pour quelques opinions communes et vulgaires qui sont abandonnées des critiques qui ont le meilleur goût*. Quoi qu'il en soit, on ne peut révoquer en doute qu'il n'ait voulu abolir l'autorité de tous les auteurs supposés dont son titre fait mention (3). Il ne serait pas le premier qui aurait écrit sur ce ton-là; car voici ce que j'ai lu dans les feuilles de M. l'abbé de la Roque : *Depuis un siècle, on a osé y fabriquer (il parle de l'Espagne) et publier de fausses chroniques, pour se jouer de la crédulité des savans, ou des simples. Cela, bien loin de diminuer, relève la gloire de M. le marquis d'Agropoli, lequel a si bien frondé et exterminé le Dexter, qui est la*

plus ancienne de ces fausses chroniques, dans ses Dissertationes Ecclesiasticas, por el honor de los antiguos tutelares, contra las fictiones modernas, imprimées à Sarraçose en 1671 (4).

(C) *Le cardinal d'Aguirre.... e la générosité de se charger des frais de l'impression de deux volumes de la Bibliothèque des auteurs espagnols.* Il était l'ancien ami de l'auteur; il avait étudié avec lui dans l'académie de Salamanque. La république des lettres lui doit être extrêmement obligée des frais qu'il a faits pour l'impression d'un tel livre, qui comprend deux volumes in-folio. Ils ont été imprimés à Rome, et ont paru en 1696. Vous en trouverez de bons extraits dans le Journal des Savans (5), et dans celui de Leipsick (6). Voici le titre de l'ouvrage : *Bibliotheca Hispana vetus, sive Hispanorum usquam unquamve scripto aliquando consignaverunt Notitia, complectens scriptores omnes qui ab Octaviani Augusti imperio usque ad annum M. floruerunt : auctore Nicolao Antonio, Hispalensi jurisconsulto, et ordinis sancti Jacobi equite, patrie ecclesie canonico, regionum negotiorum in urbe et romand curia procuratore generali, demum Matriti consiliarius regio. Opus posthumum. Nunc primum prodit jussu et expensis eminentissimi et reverentissimi Domini Josephi Saenz, cardinalis de Aguirre*.

(D) *Les jésuites se sont plaints de la Bibliothèque Espagnole de don Nicolas Antonio.*] Un imprimé (7) qui a pour titre : *Calumnia convicta, et Epistola familiaris Cleandri ad clarissimum et eruditissimum virum Ernestum, super memoriali nuper prorecto, hispano idiomate ad regium catholicum à patre Joanne de Padua sol societ. Jesu, nomine et jussu Thome Gonzales ejusdem soc. generalis propositi, et qui est daté de Dillingen le 25 de juin 1698, m'apprend que les jésuites ont représenté au roi d'Espagne que l'une des cinq propositions de Jansénius a été louée comme ca-*

(2) Baillet, Jugemens des Savans, tom. II, pag. 154.

(3) Voyez la remarque (D), à la fin.

(4) Journal des Savans, du 13 janvier 1697, pag. 11. Voyez la remarque (D), à la fin.

(5) Aux mois de juin et juillet 1697.

(6) Acta Eruditor. Lipsiens. mensium junii, julii, 1697.

(7) De 27 pages in-12.

dans l'ouvrage de don Nicolas Antonio. Ils font semblant de ne pas attaquer le cardinal de Lorraine, qui a soutenu les frais de publication de cet ouvrage ; mais il est évident qu'ils l'attaquent indirectement. Ils supposent un janséniste a corrompu en cet endroit le texte d'Antonio. Voici de l'affaire. Cet auteur recon-
naît catholique cette proposition de l'Église, évêque de Troyes, que le sang de Jésus-Christ a été versé pour les croyans, mais non pas pour ceux qui n'ont jamais cru, qui ne croient et qui ne croiront jamais : *anguis Christi effusus sit pro credentibus, sed non pro iis quàm crediderunt, nec credunt, turisunt*. L'auteur de l'imprimé que cette proposition a pu être émise comme catholique, et qu'on n'a eu aucune raison de suspecter la foi de don Nicolas Antonio, ou celle de M. le cardinal de Lorraine. Notez que cette éminence a été déclarée contre les casuistes (8), et qu'on croit que c'est des mauvais offices que les jansénistes cherchent de lui rendre.

Il est évident que ce ne seront pas les plaintes que l'on portera aux rois contre ces deux tomes de la bibliothèque d'Espagne. Je ne les ai encore vus, et je doute qu'il y ait aucun exemplaire dans les bibliothèques-Unies (9) ; mais je sais pour-
quoi l'auteur s'est déclaré avec force contre le prétendu cardinal, et contre Higuera, qui le soutient, et qu'il a fait main basse sur le cardinal de Séville, sur les Chroniques de Dexter, sur Maxime, sur etc. Un jésuite espagnol (10) a écrit dans un ouvrage qu'il a écrit en faveur de ses confrères d'Anvers, compilateurs des *Acta Sancto-Spediti* là que j'ai vu quelques passages de don Nicolas Antonio sur ce cardinal, mais comme le marquis d'Agreda, grand d'Espagne à double titre, combattre ces historiens fa-

utiles, sans s'exposer au chagrin d'être déferé à l'inquisition comme un écrivain traître à sa patrie (11), je ne puis comprendre que les moines de ce pays-là soient capables de laisser en repos la mémoire de notre Nicolas Antonio.

(11) Voyez l'article VESPASIEUX, remarque D.

APAFI (MICHEL), prince de Transilvanie, fut promu à cette principauté l'an 1661, sans qu'il y songeât. Ali Bassa, qui avait contraint Kimin-Janos d'abandonner la Transilvanie, craignait de ne pouvoir pas l'empêcher d'y revenir, et d'y rendre son parti supérieur par le moyen des troupes impériales. Il résolut donc de lui opposer un prince élu par les états du pays, sous la protection de la Porte. Pour cet effet, il demanda aux députés des villes de Transilvanie, s'il n'y avait pas dans les lieux qui s'étaient soumis à ses armes quelque grand seigneur transilvain qui fût digne de la principauté (a). Ils lui indiquèrent Michel Apafi, qui se tenait dans son château d'Ebestfalve, et qui se sentait encore des longues incommodités qu'il avait souffertes parmi les Tartares, dont enfin il se voyait délivré, moyennant une très-grosse rançon. Ali l'envoya chercher, sans lui faire dire son dessein. Apafi crut qu'on l'allait faire mourir (A), et n'osa néanmoins refuser de suivre l'escorte qu'on lui avait envoyée. Sa femme, prête d'accoucher, se trouva dans de mortelles alarmes, le comptant déjà pour perdu. Il apprit, avant que d'être sorti de ses terres, qu'elle était heureu-

Voyez sur cela plusieurs extraits de ses ouvrages le *Mémorial d'un janséniste*, que je trouve dans l'article de BELLARMIN, remarque (B). J'ai vu ceci le 8 de février 1699. Xaramilius, in *Apologia pro* pag. 160, 161. Cet ouvrage, traduit en latin par le jésuite Pierre Cant, imprimé à Anvers, l'an 1698.

(a) Joannes Betlenius, *Rerum Transilvanicarum lib. III, pag. 246.*

sement accouchée d'un garçon : il ne savait s'il devait se réjouir ou s'affliger de cette nouvelle ; mais les Turcs qui le menaient , et qui sans doute connaissaient bien mieux que lui les intentions d'Ali Bassa , lui dirent que cela lui présageait une heureuse principauté. Ali le reçut honorablement , et , peu de jours après , il le fit élire prince de Transylvanie. Il fit en sorte qu'il parut que l'élection s'était faite légitimement : il fit venir dans son armée le plus qu'il put de gentilshommes de Transylvanie , et leur témoigna qu'il souhaitait que , conjointement avec les députés des villes , ils choisissent quelqu'un d'eux pour être leur prince , et leur promit de conférer au nom du sultan les marques de la principauté à celui qu'ils éliraient (b). Voilà comment Michel Apafi devint prince de Transylvanie , sans avoir brigué , et sans s'y être attendu (B). Il était de grande naissance (C) , à la vérité ; mais d'un naturel tranquille , et que la longue prison de Crimée avait fort humilié. Kimin-Janos , qui attendait des merveilles de sa jonction avec les impériaux commandés par le comte Montecuculi , se vit bien trompé ; car dès qu'on eut su l'état des forces ottomanes , Montecuculi trouva beaucoup plus à propos de s'en retourner en Hongrie , que de hasarder un combat. Cette retraite donna lieu aux Turcs de faire mille ravages ; et ils gagnèrent en Transylvanie un combat , où Kimin Janos fut tué au mois de janvier 1662 (D). Son fils vou-

lut entreprendre de se maintenir ; mais ses efforts furent sans succès. Apafi fut obligé de dresser ses forces à celles des Turcs pour le recouvrement des places que l'empereur avait occupées dans la Transylvanie. La guerre de son impériale de Clausemburg se défendit très-long-temps , de sorte que les Turcs et Michel Apafi levèrent ce siège avec honneur (c). On négocia vainement l'évacuation de ces places , fallut venir à la guerre ouverte (d). Elle fut heureuse aux Turcs l'an 1663 ; mais l'année suivante ils perdirent la fameuse bataille de Saint-Gothard , quoiqu'il le grand visir conseilla une trêve de vingt ans. On traita , en 1664 , avec les généraux de son impériale de Clausemburg et de Zatmar , qui lui livrèrent ces deux villes (e). Il vécut sous la protection de la Porte , avec une grande indépendance à la cour de Vienne , pendant la trêve des deux empires. Il mérita d'abord les mécontentements de l'empereur de Hongrie , sans rompre avec l'empereur ; mais enfin , il entra dans une guerre ouverte pour la Hongrie et en exposa les raisons d'une manière manifeste latin , qu'il adressa à tous les princes chrétiens. Les Turcs rompirent avec l'empereur l'an 1683 , et entrèrent dans la Hongrie avec une armée si formidable , qu'elle parvint jusqu'à Vienne avec la dernière facilité. Ces heureux combats

(c) Le gouverneur s'appelait Davila. C'était un Vénitien , bon ingénieur , Hist. Veneta , tom. II , pag. 6.

(d) Ex Betlenio in Historiâ Rerum Transylvanicarum.

(e) Bunonis Not. in Phil. Claveus duct. geog. , pag. 281.

(b) Ex eodem Betlenio , pag. 248 et 249.

ens furent suivis d'un revers
pouvantable. Le grand visir
leva le siège de Vienne; et de-
puis ce temps-là, ce ne furent
plus que pertes sur pertes, que
malheurs sur malheurs dans le
parti ottoman. La Transilvanie
omba sous la discrétion des
troupes impériales, et y est en-
core; et bien loin qu'Apafi ait
travaillé à la liberté de la Hon-
grie, qu'au contraire, il a été
cause que ce royaume a perdu
l'ombre de liberté qui lui restait
(F); car il n'est plus électif pré-
sentelement : il a été regardé
comme un pays de conquête; et
sur ce pied-là, il est érigé en
royaume héréditaire. Apafi mou-
rant à Weissembourg, vers la fin
d'avril *¹ 1690 (G). Les Turcs tâ-
chèrent de mettre le comte Té-
léli à sa place; mais il n'eut pas
le bonheur de profiter de l'irrup-
tion qu'il avait faite dans le pays
(f). La présence du prince Louis
de Bade le foudroya, pour ainsi
dire, comme le soleil foudroie la
neige; et depuis ce temps-là,
jusqu'au temps où j'écris ceci
(g), il n'a guère troublé le nou-
veau prince titulaire de Tran-
silvanie. C'est le fils de Michel
Apafi *².

*¹ Joly dit que ce fut le 15 avril.

(f) Pendant la campagne de 1690.

(g) Au mois de février 1699.

*² Joly ajoute que ce fils s'appela Mi-
chel II. Né en 1676, il avait succédé à son
père en 1690, fut dépouillé en 1699 de sa
principauté par le Traité de Carlovitz, qui
céda à l'empereur; il obtint de la cour de
Vienne la modique pension de mille florins,
et mourut le 1^{er} février 1713.

(A) *Apafi, mandé par Ali Bassa,
fut qu'on l'allait faire mourir.* J'a-
joute plus de foi à cela qu'à ceux qui
disent que c'était un homme ambi-
tieux. J'ai cité un auteur qui était bien

informé : il vivait en ce temps-là, et
il avait des charges en Transilvanie,
qui lui donnaient toutes sortes de
moyens de savoir le fond des choses
(1). Or, il raconte d'une manière qui
paraît fort ingénue qu'Apafi devint
prince de Transilvanie sans y avoir
rien contribué; et il affirme que ce
n'était point un homme ambitieux.
Cependant, c'est une faute fort ex-
cusable d'avoir dit qu'*Apafi.... avait
assurément des qualités qui le ren-
daient digne d'une principauté; qu'a-
vec cela, il avait une ambition propor-
tionnée à son grand cœur* (2); car
pour l'ordinaire, ceux qui montent
à ces principautés électives, au mi-
lieu des troubles excités par les con-
currens, ont l'âme très-ambitieuse.
Un auteur français, qui a publié une
histoire des troubles de Hongrie, ne
représente point Michel Apafi comme
un prince qui cherchât à s'agrandir;
car, lorsqu'il parle de la résolution
qui fut prise par les protestans hon-
grois de se liguier avec ceux de Tran-
silvanie, pour maintenir, l'épée à la
main, la liberté de conscience, il
ajoute ces paroles : *La princesse, fem-
me d'un esprit turbulent, et extrême-
ment attachée aux erreurs de Calvin,
sollicitait puissamment cette union,
tandis que son mari, plus paisible, ne
s'occupait qu'à la chasse et à la con-
versation des savans* (3).

(B) *Il devint prince de Transilva-
nie, sans avoir brigué et sans s'y être
attendu.* C'est de quoi j'ai déjà parlé
dans la remarque précédente. Il ne
me reste qu'à marquer quelques au-
teurs qui ne paraissent pas avoir été
bien informés de la manière dont il
fut élu. *Au commencement de l'année
1663, dit l'un d'eux (4), Kimin Ja-
nos fut défait et perdit la vie.... Les
Turcs, ne trouvant plus rien qui leur
résistât, se rendirent maîtres de toute
la Transilvanie, à la réserve des pla-
ces dont les impériaux avaient pris*

(1) *Voici les titres qu'il prend à la tête de son
Histoire de Transilvanie, imprimée à Am-
sterdam, en 1664, in-12 : Joannes Betlenius,
Comes Comitatus Albensis, regni Transilvanie
Consiliarius, Cancellarius, ac sedis Siculicalis
Udvarhely Capitaneus supremus, etc.*

(2) Ricaut, *Histoire de Mahomet IV*, pag. 292.

(3) *Histoire des troubles de Hongrie, liv. II,
à l'an 1668, pag. 75 de l'édition d'Amsterdam
en 1686.*

(4) *Idem, liv. I, pag. 41.*

possession. *Michel Abaffi*, qui avait été élu à la place de *Kimin Janos*, demanda la paix aux Turcs; et, pour cet effet, *Hali-Bassa* entra en négociation avec le baron de Grez. Ce discours signifie nettement : 1°. qu'Apafi fut en guerre avec les Turcs dès qu'il se vit sur le trône de Transilvanie; 2°. qu'il ne fut élu qu'après la mort de *Kimin Janos*, et, par conséquent, qu'il ne fut élu qu'en 1663. Tout cela est faux. Il fut élu pendant la vie de *Kimin Janos*, l'an 1661, et par la recommandation d'Ali Bassa. D'ailleurs *Kimin Janos* fut tué au mois de janvier 1662. L'auteur de la Vie du comte de Tékéli (5) rapporte, sur un *on dit*, que *Michel Apafi* fut élevé par les Turcs à la principauté de Transilvanie, parce qu'il leur promettait un tribut plus considérable. Renvoyons cette promesse au même lieu que ces autres compétiteurs qu'il eut, et qui s'adressèrent au grand-seigneur, à ce que dit le mal informé M. Moréri.

(C) *Il était de grande naissance.*] Écoutez l'auteur que j'ai déjà cité plus d'une fois. *Hic* (*Michel Apafi*) *erat*, dit-il (6), *ex antiquissimâ magnatum familiâ ortus, pius, sed tamen naturâ, quàm propter diuturnas carceris orimensis molestias, plus justo demissus ac lenis, ut adepto etiam principatu nimis à plerisque lenitatis insimularetur.* Ces paroles : *Ex antiquissimâ magnatum familiâ*, réfutent pleinement M. Moréri, qui a dit que *Michel Abaffi* était fils d'un magistrat de la ville d'*Harmenstad*, capitale de la Transilvanie *. C'est sans doute sur la foi de ce Dictionnaire que l'auteur du *Mercure Historique* assure le même fait (7).

(D) *Kimin Janos fut tué au mois de janvier 1662.*] J'ai déjà réfuté celui qui a dit que ce fut au commencement de l'année 1663. Voici une autre réfutation à faire. M. Ricaut débite que *Kimin Janos*, ayant été battu près de Clausembourg, résolut, quel-

que temps après, de tenter une seconde fois la fortune; qu'il donna une taille aux Turcs, à quelque distance de Presbourg; que le succès fut long-temps incertain; mais qu'il lut céder au nombre, et que *Janos* ayant pris la fuite, fut versé de cheval par ses propres gens qui le foulèrent aux pieds. Cet auteur ne remarque que les Turcs ou firent prisonniers cinquante chrétiens, à la bataille de Clausembourg, et qu'un peu auparavant évitèrent le combat, parce que les troupes de l'empereur et celles de *Kimin Janos* étaient supérieures aux leurs (8). Je ne trouve rien de tout cela dans mon auteur transilvain. Il prend, au contraire, que *Montécuculi* et *Kimin Janos*, s'étant rencontrés jusqu'au delà de Clausembourg, furent informés que l'armée d'Autriche était quatre fois plus forte que la sienne; si bien que *Montécuculi* déclara à *Kimin Janos* que, vu le mauvais état où était l'infanterie, à cause du manque de vivres qu'elle avait souffert, il ne voulait point risquer les troupes de Sa Majesté Impériale (9). *Janos*, au désespoir, et retenant ses larmes sur cette déclaration (10), fut contraint de retourner en Hongrie avec *Montécuculi*. Il n'eut point d'autre combat que celui où il fut tué : il le donna, non loin de Hongrie, proche de Presbourg, dans la Transilvanie, proche d'un village nommé *Hetur*, le 23 janvier 1662 (11). L'historien raconte que la faim et les maladies firent mourir environ cinq mille soldats de l'armée de *Montécuculi* (12). Cette constance, jointe à ce qui a été dit ci-dessus, ne rend pas trop de foi ce que dit M. Ricaut, que ces troupes de l'empereur et celles de *Kimin Janos*, jointes ensemble, formaient une armée si belle et si nombreuse qu'on eût dit qu'elle allait non seulement défendre les frontières de l'empire, mais disputer aux Turcs l'empire de tout le monde (13).

(5) Pag. 18 de l'édition de l'an 1694.

(6) *Beilenius*, *Rer. Transilvanicæ*, pag. 247.

* Joly rapporte un passage d'un écrivain du pays d'Apafi où son père est qualifié : *Consiliarius status intimus Gabrielis principis Transilvanicæ*. Paul Wallazzy, auteur du *Conspectus reipublicæ litterariæ in Hungariâ*, 1785, in-8°. seconde édition, Bude, 1808, in-8°, ne parle pas de la généalogie d'Apafi.

(7) Mois de mars 1690, pag. 490.

(8) Ricaut, *Histoire de Mahomet* 292, 293, à l'an 1661.

(9) *Beilenius*, pag. 251.

(10) *Idem*, pag. 252.

(11) *Idem*, pag. 284, 285.

(12) *Idem*, pag. 254.

(13) Ricaut, *Histoire de Mahomet* 291.

isque l'armée ottomane
is plus forte? Mais quel
apprendre cette victoire
s de Clausembourg, qui
te mille hommes aux
el moyen, dis-je, de la
lorsqu'on n'en voit pas
l'historien de Transil-
arcs ont-ils à Constan-
zetiers qui, à l'envi des
imposent des victoires

sa ses raisons dans un
n, qu'il adressa à tous
étiens.] J'en ai un exem-
é l'an 1682, sur la copie
ie. Mais comme il n'y a
manifeste de Michel
mon édition ne marque
emps fut faite celle de
je n'oserais assurer que
lara la guerre en 1682;
s la vie du comte Tékéli
81, *Abaffi* le vint join-
armée de Transilvains,
it avec lui le siège de
ateur de l'Histoire des
ongrie parle de ce siège
année (15), et nous ap-
hel Apafi se rendit maî-
(16), mais que, n'ayant
citadelle, il se retira, et
ut son bagage dans la
qu'on n'a pu bien péné-
ble cause de cette dis-
re les uns l'attribuaient
ligence survenue entre
li, et Tékéli qui com-
oupes de Transilvanie à
accusait ce dernier de
mauvaise poudre, qui
fiet; que, selon d'autres,
*il n'avait pas voulu lui-
dre maître, sur l'avis
que le grand-seigneur
il lui remit cette place
us; qu'il est certain,
soit, que le bassa, qui
s Turcs à ce siège, en-
ntinople de grands mé-
ce prince, ce qui l'obli-*

ion d'Amsterdam, en 1686,
t des pages l'an 1680. Cette
ceux qui n'y regardent pas

pag. 30.

gea de retourner en son pays, de peur
qu'il n'y arrivât quelque changement
pendant son absence. Voilà comment
cet historien rapporte les discours des
raisonneurs. Le *Mercure historique et
politique* les a copiés fidèlement (19).

(F) *Il a été cause que le royaume
de Hongrie a perdu l'ombre de liberté
qui lui restait.*] On aurait tort sur cela
de l'accuser d'imprudence; car jamais
on n'a eu plus de raisons de se pro-
mettre un bon succès. Les seules for-
ces des mécontents avaient jusque-là
tenu en échec les troupes impériales.
Que ne pouvait-on donc pas attendre
raisonnablement des préparatifs ex-
traordinaires du grand-seigneur, qui
avait promis monts et merveilles à
Tékéli? Par une de ces fatales con-
jonctures, que la providence de Dieu
se plaît à produire de temps en temps
pour confondre les espérances humai-
nes les mieux fondées, il est arrivé
qu'Apafi, non-seulement n'a rien fait
en faveur de la Hongrie; mais aussi,
qu'il a jeté son propre pays dans la
servitude. *Sic erat in fati.* Il est arri-
vé qu'au lieu d'affaiblir la maison d'Au-
triche, on l'a tirée de sa décadence;
on l'a remise en état de rentrer dans
la supériorité; on lui a redonné toute
la couronne de Hongrie; on a fait des
états du Turc une source inépuisable
de bonnes nouvelles pour la ligue qui
s'est formée contre la France durant
le cours de la guerre. Faut-il dire pour
cela qu'Apafi a été un étourdi et un
téméraire (20)? Nullement, à moins
qu'on ne veuille qualifier de la sorte
tous ceux qui ne savent pas prévoir
les événemens les plus contraires aux
apparences. Les plus excellens politi-
ques n'auraient-ils pas garanti que la
France pousserait à la roue de son
côté, pendant que les Turcs agiraient
de l'autre? Qui aurait jamais pu se
persuader qu'elle se tiendrait six ans
de suite dans l'inaction, autant qu'elle
a fait, au milieu des occasions les
plus favorables de s'agrandir que ja-
mais nation ait eues? Apafi, Tékéli,
et leurs adhérens, sont fort excusa-
bles de n'avoir pu deviner qu'on ai-
merait mieux faire la guerre à l'édit
de Nantes qu'à la maison d'Autriche.

(19) Mois de mai 1690, pag. 492; mais il
met le siège de Zathmar en 1680.

(20) Voyez la remarque (G) de l'article
KOTTERUS.

Ce que j'ai dit des bonnes nouvelles qui nous viennent de Turquie (21) n'est ignoré de personne. Nos gazetiers et nos autres nouvellistes ne nous disent presque jamais de ce pays-là rien qui ne soit propre à réjouir. Le murmure des peuples, leur misère, leurs vœux pour la paix, la discorde dans le divan, un premier visir étranglé, des factions formidables, des pestes et des incendies à Constantinople, des soulèvements en Égypte, en Arabie, en Syrie, et cent autres choses de cette nature qui viennent par les courriers d'Allemagne, tantôt celles-ci, tantôt celles-là, ne sont-ce pas de bonnes nouvelles? Combien de victoires effectives, combien de villes prises, combien de partis défaits, combien de courses heureusement exécutées dans le pays ennemi, n'a-t-on pas eu raison de publier pendant les étés, et quelles espérances de paix n'a-t-on pas données pendant les hivers? Il n'est pas jusqu'à la levée du siège de Belgrade en 1693, qu'on n'ait débitée comme un bon événement, puisqu'à tout prendre, les troupes impériales avaient exécuté leurs principales intentions, qui étaient d'empêcher les Ottomans de faire irruption en Transilvanie. Quelqu'un disait peu après la réduction de l'Irlande, qu'on eût bien fait d'y entretenir long-temps la guerre, afin d'avoir un fonds assuré de nouvelles avantageuses, et dans l'Orient et dans l'Occident.

(G) *Apafimourut à Weissembourg, vers la fin d'avril 1690.* Les nouvellistes ont été appointés contraires sur les circonstances de sa mort. Les uns ont publié qu'il mourut subitement dans l'assemblée des états de Transilvanie (22), les autres qu'il mourut après avoir été long-temps malade (23). Tous conviennent qu'il mourut à Weissembourg (24).

(21) *J'écrivais ceci en 1694 : je n'y change rien dans la seconde édition.*

(22) *Gazette de Paris, du 20 mai 1690.*

(23) *Mercure historique, mois de mai 1690, pag. 490. Vie du comte Tékéli, pag. 263.*

(24) *La Vie du comte Tékéli dû à Albe-Jule. C'est la même ville que Weissembourg.*

APELLES, l'un des plus illustres peintres de l'antiquité, était natif de l'île de Co (A), et florissait au temps d'Alexandre

(B). Il fut si estimé de ce prince, qu'il fut le seul qui obtint la permission de le peindre (a). Il en obtint une autre marque d'une singulière considération; car Alexandre lui ayant donné à peindre l'une de ses concubines, et l'en voyant amoureux, la lui céda (C). Il y a lieu de douter qu'Apelles ait abusé autant qu'on le dit de la bonté de ce grand monarque (D) : il était apparemment trop bon courtisan pour ignorer qu'un discours aussi peu respectueux que celui qu'on lui attribue était fort capable de déplaire. La réponse qu'il fit touchant Laïs ne fait point d'honneur à ses mœurs (E). On a fort parlé de son tableau de la Calomnie; mais presque personne ne s'est aperçu des erreurs qui se rencontrent dans la narration du fait qui fut cause de ce tableau (F). Le Traité où Lucien parle de cela, est une excellente pièce (b). Le chef-d'œuvre d'Apelles était le portrait de Vénus sortant de la mer (G). Quelques-uns disent que la maîtresse qu'Alexandre lui avait cédée lui servit d'original quand il voulut faire ce portrait : d'autres disent que la courtisane Phryné servit à cela. On parle d'un autre portrait de Vénus, qu'il avait commencé, qui aurait surpassé le premier, si la mort ne l'eût empêché de le finir (H). M. Moréri a pris l'un de ces tableaux pour l'autre (I), et n'a pas bien rapporté ce qui

(a) *Voyez les remarques de l'article LYSIPPE. (Bayle n'a pas donné cet article)*

(b) *Il a pour titre, Περὶ τοῦ μὴ ῥαδίως πιστεύειν διαβολῇ : de non temerè credendo calumniæ.*

a peinture d'un che-
n'y avait point d'af-
importante qui pût
pelles d'être un jour
ner son pinceau, d'où
fameux proverbe (L).
que ce grand peintre
posés sur la peinture
perdus (c). On ne sait
quand il mourut. Une
incipales perfections
ndre ses ouvrages ex-
t ressemblans, de sorte
ysionomistes ne devi-
moins sur ses por-
e s'ils avaient vu les
(M). On peut rappor-
ce qu'il fit à la cour
d).

*ibus etiam editis quæ doctri-
ninent. Plin., lib. XXXV,*

remarque (B).

t natif de l'île de Co.] Je
que deux auteurs qui le
ore faut-il supposer que
avait point écrit ce que
es éditions lui font dire ;
ieu de ces paroles, *Apel-*
olympiade 112 propectus,
is propè quàm cæteri om-
it, il employa celles-ci :
s olympiade 112 picturæ
propè quàm cæteri omnes
Turnèbe avait conjecturé
ire *Apelles Cous*, et non
cò usquè. Sa conjecture a
e par le manuscrit du Va-
par ceux de la bibliothé-
et de la bibliothèque de
(3). L'autre témoin est
le ainsi :

lificis labor est et gloria Coi,
madidas quæ premit imbre
4).

is dans la remarque (I)
assage de ce poète, où les

lib XXXV, cap. X.

arlo Dati dans ses Apostilles sur
e, pag. 104.

P. Hardouin sur Plin., tom. V,

: Ponte, lib IV, eleg. I, vs. 29.

uns lisent *Cois* et les autres *Cous*. Le
grand nombre d'auteurs qui donnent
une autre patrie à Apelles obligea le
Mazzoni à soutenir la cause d'Ovide ;
mais au lieu de *Co*, il avance que ce
poète a dit *Chio* (5). Trois auteurs de
poids font Apelles natif d'Éphèse (6).
Suidas le fait natif de Colophon, et
ajoute que la ville d'Éphèse l'adopta.

(B) *Il florissait au temps d'Alexan-*
dre.] On ne peut nier qu'il ne fût
déjà au faite de sa réputation lors-
que ce prince commença la conquête
de l'Asie, c'est-à-dire, dans la 111^e.
olympiade. L'aventure d'Apelles à la
cour d'Égypte fait voir qu'il survécut
à Alexandre. C'est donc une faute que
de dire avec Majoragius, qu'il était
élève de Zeuxis : la distance de plus
de 120 ans, qui est entre la 84^e. olym-
piade, où Zeuxis était dans sa fleur
(7), et le règne du premier Ptolomée,
ne permet pas cela. C'est Carlo Dati
qui relève cette faute de Majoragius :
Non so, dit-il (8), *con qual fonda-*
mento Marcantonio Majoraggio nel
Commento sopra l'Orat. di Cicer. a 11.
dicesse che Apelle fosse scolare di
Zeusi, quando tra l'uno e l'altro corse
l'età d'un uomo. Voici ce que c'est que
l'aventure de la cour d'Égypte. Apel-
les n'avait pas eu le bonheur de se
faire aimer de Ptolomée à la cour
d'Alexandre. La tempête l'obligea à
relâcher à Alexandrie pendant le rè-
gne de Ptolomée. Un fourbe, pour lui
jouer un mauvais tour, lui alla dire
que le roi l'invitait à son dîner. Apel-
les se présenta ; et voyant le roi fort en
colère, il alléguait pour son excuse,
qu'il ne venait que par son ordre. On
voulut qu'il montrât celui qui l'avait
invité : cela n'était point possible ;
car le fourbe n'était point alors dans
la chambre. Apelles se mit à le crayon-
ner sur la muraille avec un charbon :
Ptolomée le reconnut dès les premiers
traits : *Non fuerat ei gratia in comi-*
tatu Alexandri cum Ptolemæo, quo

(5) Ditea di Dante, lib. III, cap. XVI,
appres. Carlo Dati, Postille sopra la Vita d'A-
pelle, pag. 103.

(6) Strabo, lib. XIV; Lucianus, de Calumn.;
Ælian. Histor. Anim., lib. IV, cap. L. Voyez
aussi Tzetzès, chil. VIII, hist. CXCVII,
vs. 193.

(7) Voyez la remarque (A) de l'article
Zeuxis.

(8) Carlo Dati, Postille sopra la Vita d'Apelle,
pag. 105.

regnante Alexandriam vi tempestatis expulsus, subornato fraude æmulatorum plano regio invitatus, ad regis cœnam venit, indignantique Ptolemæo et vocatores suos ostendenti ut diceret à quo eorum invitatus esset, arrepto carbone extincto è foculo imaginem in pariete delineavit, agnoscente vultum plani rege ex inchoato protinus (9).

(C) *Alexandre.... le voyant amoureux de l'une de ses concubines.... la lui céda.*] Pline raconte la chose de cette manière. *Alexander ei honorem clarissimo præbuit exemplo, namque cum dilectam sibi è pallacis suis præcipuè, nomine Campaspen, nudam pingi ob admirationem formæ ab Apelle jussisset, eumque tum pari captum amore sensisset, dono eam dedit. Magnus animo, major imperio sul: nec minor hoc facto, quàm victoriâ aliquid; quippè se vicit, nec torum tantum suum, sed etiam affectum donavit artifici: ne dilectæ quidem respectu motus, ut quæ modo regis fuisset, nunc pictoris esset. Sunt qui Venerem Anadyomenen illo pictam exemplari putant (10).* Élien parle de la même histoire; mais il donne le nom de Pancaste à cette maîtresse d'Alexandre (11). L'article de ce prince contiendra une remarque sur ce sujet (12): nous ferons voir qu'un homme qui donnait à peindre toute nue la plus belle de ses concubines ne mérite pas les éloges de continent et de chaste qui lui ont été donnés.

(D) *Il y a lieu de douter qu'il ait abusé autant qu'on le dit de la bonté d'Alexandre.*] Pline a beau dire qu'Apelles s'était rendu agréable à ce prince, par sa politesse et par sa douceur, il aura de la peine à persuader à ceux qui connaissent Alexandre, qu'un peintre lui ait dit impunément: *Taisez-vous, les garçons qui broient mes couleurs se moquent de vous. Fuit et comitas illi propter quam gratior Alexandro Magno erat frequenter in officinam ventitanti.... Sed et in officinâ imperitè multa disserenti silentium comiter suadebat, rideri eum dicens à pueris qui colores tererent. Tantùm*

erat auctoritati juris in regem aliòquì iracundum (13). Il n'est point croyable qu'Apelles ait pu espérer qu'une expression aussi forte que celle-là, de quelque manière qu'on s'en servit, serait prise en bonne part; et l'on a de la peine à croire qu'Alexandre, qui avait été si bien instruit et dont le génie était si beau, ait parlé assez impertinemment de la peinture, pour mériter la moquerie du plus petit apprenti. C'est le sentiment du docte Freinshemius: *Non crediderim in officinâ imperitè multa disserentem ab Apelle mordaci dicterio repressum fuisse. Nam id neque majestati tanti regis, neque modestiæ pictoris, hominis non stupidi nec indocti convenisset; et Alexander liberalibus studiis ab extremâ ætate imbutus, etiam de artibus quas non calleret haud ineptè judicare didicerat (14).* Pour ce qui est de Mégabyze, prêtre de Diane (15), il ne serait pas si étonnant qu'Apelles lui eût donné cet avis. C'est lui, si nous en croyons Plutarque, qui fut censuré de cette manière par Apelles: *Ne voyez-vous pas, lui dit-il, que ces garçons qui broient l'ocre, et qui, pendant que vous ne disiez mot, ne jetaient sur vous que des regards de respect, à cause de l'or et de la pourpre de vos habits, ne vous ont pas plus tôt ouï raisonner d'une chose que vous n'entendez pas, qu'ils se sont moqués de vous (16)?* Un autre auteur dit que ce fut Zeuxis qui parla ainsi à Mégabyze (17.) On pourrait me persuader plus facilement la liberté dont on dit qu'Apelles usa envers Alexandre dans une autre rencontre. Alexandre ayant examiné son portrait, qu'Apelles venait de faire, ne le loua point selon son mérite. Peu après, on fit venir un cheval, qui hennit à la vue du cheval du même portrait, comme s'il eût vu un vrai cheval. Sire,

(13) Plinius, lib. XXXV, cap. X.

(14) Freinshem. Supplem., in Curtium, lib. II, cap. VI.

(15) Plusieurs savans croient que Mégabyze était un nom affecté au prêtre de Diane. D'autres entendent ici par Mégabyze, un grand seigneur de Perse.

(16) Plutarchus de Discrim. Adulat. et Amici, pag. 58; et de Tranquill. Animi, pag. 471, 472.

(17) Eliani Var. Hist., lib. II, cap. II. Freinshemius, dans le chap. VI du II^e. liv. de ses Supplémens à Quinte-Curce, le cite comme ayant attribué cela à Apelles.

(9) Plinius, lib. XXXV, cap. X.

(10) Idem, ibid.

(11) Eliani Var. Hist., lib. XII, cap. XXXIV.

(12) Voyez les remarques (H) et (I) de l'article MACÉDOINE.

dit alors Apelles à Alexandre, on dit que ce cheval se connaît mieux en peinture que ne fait votre majesté (18). Mais, pour dire franchement ce que j'en pense, je trouve tout cela trop dur, trop grossier et trop brutal, pour l'attribuer à un peintre qu'on me représente d'ailleurs comme un homme doux, civil et poli. Il faut être, ou sur le pied de bouffon dans une cour, ou avoir cette humeur bizarre et capricieuse que l'on voit assez souvent dans les artistes les plus renommés : il faut, dis-je, recourir à l'une ou à l'autre de ces deux suppositions, pour croire ce que l'on conte d'Apelles, non-seulement envers Alexandre, mais aussi envers ce Mégabyze, que l'or et la pourpre faisaient respecter.

Le discours d'Apelles à Alexandre, au sujet du cheval qui avait henni, est plus honnête dans les traductions de quelques savans, qu'il ne l'est dans l'original; mais cette addition d'honnêteté ne leur fait guère d'honneur : c'est une faute, c'est une ignorance. Voyons le grec : Ἀλέξανδρος θεασάμενος τὴν ἐν Ἐφέσῳ εἰκόνα ἑαυτοῦ τὴν ὑπὸ Ἀπελλοῦ γραφεῖσαν οὐκ ἐπήνεσε κατὰ τὴν ἀξίαν τοῦ γράμματος. Εἰσαχθέντος δὲ τοῦ ἵππου καὶ χρημετίσαντος πρὸς τὸν ἵππον τὸν ἐν τῇ εἰκόνι ὡς πρὸς ἀληθινὸν καὶ ἐκείνον, ὃ βασιλεῦ (εἶπεν ὁ Ἀπελλῆς) ἀλλ' ὃ γε ἵππος ἔοικέ σου γραφικώτερος εἶναι κατὰ πολὺ (19). Voici de quelle manière Érasme rapporte ce fait : *Apud Ephesum quum Alexander conspectam effigiem sui corporis ad vivum magnâ arte expressam admiraretur, atque interim fortè equus inductus picto in eâdem tabulâ equo adhiniret, deceptus imitatione; Apelles: Equus, inquit, ô rex, multò melius expressus est quàm tu* (20). Je laisse là les circonstances qu'Érasme rapporte sans les avoir trouvées dans Élien; je m'arrête à la réflexion qu'il fait faire au peintre : *Sire, j'ai beaucoup mieux réussi à peindre votre cheval qu'à peindre votre majesté*. Ce n'est point le sens du grec : un savant critique a montré que γραφικὸς signifie un homme qui entend la peinture; et il a convaincu par-là Coelius Rhodiginus

et Érasme, d'avoir très-mal rapporté cette historiette (21). Je m'étonne que Pline l'ait ignorée, lui qui rapporte quelque chose touchant le hennissement d'un cheval. Voyez ci-dessous la remarque (K).

(E) *La réponse qu'il fit touchant Laïs ne fait point d'honneur à ses mœurs.* Elle était encore jeune fille, lorsqu'Apelles la voyant revenir de la fontaine et admirant sa beauté, la cajola de telle sorte qu'elle alla où il voulut. Il la mena à un repas, où quelques-uns de ses amis se devaient trouver : ils se moquèrent de lui, de ce qu'au lieu d'amener une courtisane, il amenait une pucelle : *Ne vous en mettez pas en peine*, leur répondit-il; *n'en soyez point surpris : je la dresserai si bien, qu'avant que trois ans se passent, elle saura son métier en perfection.* Χλευασάντων δ' αὐτὸν τῶν ἱταίων ὅτι ἀνθ' ἱταίας παρθένον εἰς τὸ συμπόσιον ἀγάγοι, μὴ θαυμάσαντε, εἶπεν, ἐγὼ γὰρ αὐτὴν εἰς μέλλουσαν ἀπόλαυσιν μετ' οὐδ' ὅλην τριετίαν καλὴν δίδωμι (22). *Irrisus autem à familiaribus, quòd meretricis loco virginem adduxisset; « Nolite mirari, inquit, mihi etenim » non toto opus erit triennio ut eam » ad futuræ voluptatis usum pulchrè » doctam institutamque reddere valeam.* Ne dirait-on pas qu'il s'agissait d'un jeune cheval, qui ne savait pas le manège; mais qui, entre les mains d'un excellent écuyer, apprendrait toutes sortes de voltes et d'exercices? On a horreur, quand on songe à la corruption de ces siècles-là. Les amis d'Apelles témoignaient encore plus de dérèglement que lui (23). Laïs devint une des plus renommées courtisanes de son siècle. Les peintres allaient chez elle, pour y prendre le modèle d'une belle gorge (24). Apelles, en tant que peintre, se servit sans doute de ce même original : *Nemini dubium esse potest quin hanc ipsam quoque Laïdem sibi veluti in contubernium adsciverit Apelles, quo vivam emendatissimæ formæ imagi-*

(21) Paulus Leopardus, *Emendationum lib. XII, cap. IV.*

(22) Athen., *lib. XIII, pag. 588. D.*

(23) Richelet, dans son Dictionnaire, au mot *Pucelage*, rapporte qu'on dit que le pucelage, en matière de filles, est le ragot des sots.

(24) Athen., *lib. XIII, pag. 588. D. E. L.*

(18) *Æliani Var. Hist., lib. II, cap. III.*

(19) *Idem, ibid.*

(20) *Erasm., in Apophthegm.*

nem ab animali exemplo in tabulas suas transfunderet (25.)

(F) *Personne ne s'est aperçu des erreurs qui se rencontrent dans la narration du fait de son tableau de la Calomnie.*] Voici comment Lucien l'expose. Le peintre Antiphilus, ne pouvant souffrir la faveur dont Apelles jouissait auprès du roi Ptolomée, l'accusa d'être complice de la conspiration de Théodote, gouverneur de Phénicie. Il soutint que l'on avait vu Apelles dînant avec Théodote et lui parlant à l'oreille pendant tout le repas : puis il vint apprendre que, par le conseil d'Apelles, la ville de Tyr s'était révoltée et que celle de Pélusium avait été prise. Cependant il était certain que l'accusé n'avait point été à Tyr et qu'il ne connaissait Théodote que sous la qualité générale de gouverneur de Phénicie. Ptolomée s'emporta de telle sorte que, sans rien examiner, il fut tout prêt de faire mourir Apelles. Il ne considéra, ni la condition de l'accusateur, ni celle de l'accusé. Celui-là, par jalousie de métier, pouvait entreprendre la ruine d'un innocent, celui-ci était un trop petit particulier pour être capable d'un tel complot, quand même la reconnaissance de tant de bienfaits, dont Ptolomée l'avait comblé, n'aurait pas étouffé en lui les mauvaises intentions. Le prince ne faisait nulle attention à cela : il ne demandait pas si Apelles avait fait un voyage à Tyr ; il ne faisait que pester, et que jurer : et, si l'un des conjurés n'eût montré la calomnie d'Antiphilus, le dernier supplice de l'accusé était infaillible. Mais aussi, quand Ptolomée eut connu le crime de l'accusateur, il le condamna à être l'esclave d'Apelles, et donna cent talens à celui-ci. Voilà l'occasion qui porta Apelles à faire l'excellent tableau de la Calomnie, dont Lucien fait la description. C'est dommage qu'il l'ait faite sans s'apercevoir de son monstrueux anachronisme ; car la conspiration de Théodote regarde le règne de Ptolomée Philopator, qui ne commença que cent ans après la mort d'Alexandre (26). Jugez si Apelles pouvait être alors en

vie. Il faut établir de deux choses l'une : ou que Lucien parle d'un Apelles différent de celui qui fut considéré d'Alexandre ; ou qu'il a confondu quelque complot tramé avec Ptolomée Philadelphe, avec la trahison de Théodote. N'y ayant point d'auteur qui nous puisse fournir des lumières sur quelque complot où la calomnie ait pu mêler notre peintre, ce serait peine perdue que de rechercher le fondement de l'erreur de Lucien. Voyons seulement s'il a eu en vue un autre Apelles que celui dont je parle dans cet article. Je ne saurais me le figurer ; car tout homme qui sait écrire se garde bien, lorsqu'il fait mention d'un peintre qui n'a rien de commun que le nom avec le grand et l'incomparable Apelles, de le nommer simplement Apelles. Il avertit qu'il ne parle pas du grand Apelles. Or, Lucien n'avertit point de cela, et tout ce qu'il dit même en ligne droite au grand Apelles : c'est donc de lui qu'il prétend parler. Je sais bien qu'un homme docte fait fond sur l'épithète d'Ephésien. *Αντιφίλος ὁ Ἐφεσίου. Ad distinctionem illius Apellis qui sub Alexandro et Ptolemaeo Lagi vixit maximi nominis et artis, Coi patriâ. Hic autem patriâ Colophonius, verum bîou, id est adoptione fuit Ephesius, teste Suidâ, Pamphili Amphipolitæ discipulo* (27) ; mais je sais aussi que d'autres ont donné cette épithète au grand Apelles (28). Je puis même me servir de la raison contenue dans le passage que je cite ; car si Lucien a pu donner cette épithète à son Apelles, parce qu'il parlait d'un peintre né à Colophon, et adopté par les habitants d'Ephèse, je puis prétendre qu'il l'a donnée au grand Apelles, né dans l'île de Co, mais sans doute bourgeois d'Ephèse. Un homme de cette importance se serait-il établi dans cette ville, (c'est là qu'Alexandre le vit et le fréquenta) sans y recevoir tous les droits de citoyen ? Autre preuve. M. Tollius accorde que Lucien parle du même Apelles que Suidas ; or, Suidas ne parle que du grand Apelles. Je le prouve, 1^o. parce qu'il ne parle que d'un Apelles : aurait-il laissé le

(25) Junius, in *Catalogo Artificum*, in Apelle, pag. 29.

(26) Voyez Polybe, aux IV^e. et V^e. liv. Il en parle fort au long.

(27) Jacobus Tollius, *Notie in Lucian.*, de Calumniâ, cap. II, n. 1.

(28) Strabon, Élien, Tzetzes.

tre, pour ne parler que de l'inconnu? 2°. parce son Apelles la qualité amphile d'Amphipolis, une a donnée au grand ainsi l'erreur de Lucien et je suis surpris que, ni Adriani (30), ni Carlo François Junius (32), ni célèbres auteurs, qui e Traité de Lucien, ne perçue, et qu'ils aient narration comme une tive du grand Apelles. très-bien connu que le m accusait Apelles se règne de Ptolomée Phil- il n'a point connu que trompé; il a mieux ai- que Lucien avait en vue les, contemporain d'An- disciple de Pamphilus. Je e en quel temps vivait ni Ctésidémus, dont il ; mais il est clair, selon Pamphilus florissait au ippe, père d'Alexandre-

ef-d'œuvre était le por- s sortant de la mer.] Au- ra dans le temple de es parties inférieures en , et personne ne fut ca- tablir. Le temps acheva reste, et alors Néron fit e Vénus par Dorothee, et celle d'Apelles : *Vene- è mari Divus Augustus elubro patris Caesaris , mone vocatur, veribus ere dum laudatur victo , : hujus inferiorem par- n qui respiceret non po- Verum ipsa injuria ces- artificis. Consenuit hæc aliamque pro ed Nero substituit suo.* Ce sont les

lib XXXV, cap. X, et initio Dati, Postille sopra la Vita Père Hardouin sur Pline, tom. disent que Plutarque dans la qu'Apelles fut disciple de Pam- st un témoignage fort obscur. 1032, semble plutôt dire qu'A- le de Mélanthus.

lettre qui est à la tête du III^e.

Postille sopra la Vita d'Apelle.

go Artificum, in Apelle. lib. XXXV, cap. X, pag. 222.

d., pag. 206.

termes de Pline, au chapitre X du XXXV^e. livre. Je rapporte, dans la remarque (C), le passage où il dit que la maîtresse d'Alexandre fut l'original d'après lequel cette Vénus fut tirée. L'article de Parné * nous apprendra une tradition différente de celle-ci.

(H) *Il eût achevé un plus beau portrait de Vénus, si la mort ne l'eût empêché de le finir.*] Si Calcagnini avait mieux aimé rapporter le témoignage des anciens auteurs, que dire les choses de sa tête, il n'aurait pas assuré qu'Apelles laissa volontairement imparfaite sa Vénus Anadyomène. La raison de cette conduite, dit-il, fut qu'Apelles désespéra que la conclusion fût digne du commencement : *Sed & me multo Apelle incautiores ! ille enim tantâ felicitate Veneris emergentis partes superiores expressit, ut diffusus penicillo reliquas posse absolvere desperaverit, atque ita in admirationem posteritatis tabulam inchoatam reliquerit* (35). Carlo Dati qui accuse cet auteur d'avancer beaucoup de choses, sans dire d'où il les prend, en donne deux autres exemples. Il est certain que les paroles de Pline convainquent de fausseté le Calcagnini : on va le voir : *Apelles inchoaverat aliam Venerem Cois, superaturus etiam suam illam priorem. Invidit mors peractâ parte, nec qui succederet operi ad præscripta lineamenta inventus est* (36). Cicéron, en deux endroits de ses œuvres, dit simplement qu'Apelles laissa cette Vénus imparfaite (37).

(I) *M. Monéri a pris l'un de ces tableaux pour l'autre.*] Voici comment il s'exprime : *Les plus belles de toutes les pièces d'Apelles furent deux portraits de Vénus, dont l'une qui sortait de la mer fut nommée Anadyomène, et l'autre est celle qu'il fit pour ceux de l'île de Co, dont Ovide parle en ces termes :*

Si nunquam Venerem Cois pinxisset Apelles, Mersa sub æquoreis illa lateret aquis.

Il cite Ovide in Sent. Il fallait citer le III^e. livre de *Arte amandi*, v. 401 : Il faut savoir qu'Apelles n'acheva pas le

* [Bayle n'a pas donné cet article.]

(35) Calcagnini, lib. XIII, pag. 177, apud Carolam Dati, pag. 145.

(36) Plinius, lib. XXXV, cap. X, pag. 222.

(37) Cicér., Epist. IX ad Famil., lib. I, et de Offic., lib III, cap. II.

second de ces deux portraits : Pline l'assure formellement (38). Quelle apparence qu'Ovide, ayant deux portraits de Vénus à alléguer, l'un fini, l'autre à moitié fait, eût laissé celui-là, pour ne parler que de celui-ci ? Pour en user de la sorte, il faudrait ne savoir pas les plus communes lois du raisonnement. De plus, le second vers est une allusion manifeste à la Vénus *Anadyomène*, c'est-à-dire, *sortant des ondes*. Il s'agit donc du premier portrait. Nous savons que Vénus avait cette attitude dans celui-là, nous ne savons pas celle qu'elle avait dans le second. J'ajoute que si les deux vers d'Ovide étaient sortis de sa plume tout tels qu'on vient de les rapporter, il aurait très-mal raisonné : il faut donc les corriger en cette manière ; et alors ils formeront une preuve raisonnable de ce qui précède :

*Si Venerem Cois nusquam posuisset Apelles,
Mersa sub aquoreis illa jaceret aquis.*

Les plus fins critiques aiment mieux *Cous* que *Cois*. Je crois qu'ils ont raison, encore qu'il soit apparent qu'Apelles fit sa Vénus *Anadyomène* pour les habitans de l'île de Co ; car c'est d'eux qu'Auguste l'obtint, et il leur remit en considération de ce portrait la somme de cent talens, sur le tribut qu'ils devaient à son épargne. Ils avaient cette Vénus dans le temple d'Esculape, avec l'Antigonos du même peintre. *Lacter promontorium est Coe insulae in cujus suburbio est aedes Aesculapii nobilitata Antigono Apellis... conspiciebatur ibidem quoque ejusdem artificis Venus Anadyomene* (39). Ἡ γὰρ ἀνάκειται τῷ θεῷ Καίσαρι ἐν Ῥώμῃ, τοῦ Σεβαστοῦ ἀναθέντος τῷ πατρὶ τὴν ἀρχηγέτιν τοῦ γένους αὐτοῦ. Φασὶ δὲ τοῖς Κάοις ἀντὶ τῆς γραφῆς ἑκατὸν ταλάντων ἀφίσιν γενέσθαι τοῦ προσαχθέντος φόρου (40). *Quae nunc dedicata est divo Cæsari, Augusto consecrante patri generis sui patronam. Aiunt Cois pro pictura fuisse remissa centum talenta de imperati tributum summa*. Pline pourrait bien avoir ignoré que la Vénus *Anadyomène* eût été faite pour l'île de Co : on ne doit donc pas

s'étonner qu'il ne le dise que de la seconde Vénus d'Apelles.

Il me vient un scrupule que je n'aurais pas proposé : je ne sais si Pline ne multiplie pas les êtres sans nécessité ; lorsqu'il nous parle d'une Vénus *Anadyomène*, et d'une autre Vénus commencée pour les habitans de l'île de Co. Le fondement de mon scrupule est que la première Vénus n'était dans l'état de perfection qu'à l'égard du haut du tableau. C'est Pline qui nous l'apprend, et qui ajoute qu'aucun peintre n'osa réparer ce qui s'en était gâté (41). Or, l'autre Vénus n'était finie qu'à l'égard des parties supérieures, et aucun peintre n'eut le courage d'entreprendre ce qui y manquait. C'est encore Pline qui nous l'apprend (42). Je crois qu'il est le seul qui fasse cette remarque touchant deux Vénus d'Apelles défectueuses aux mêmes endroits. Les autres auteurs ne la font que de la Vénus d'Apelles en général ; et lorsqu'ils parlent de cette Vénus, ils la mettent dans l'île de Co (43), et nous avons vu que c'est de cette île qu'Auguste tira la Vénus *Anadyomène* (44). Il pourrait donc bien être que Pline a manqué d'exactitude. Je m'en rapporte à ceux qui voudront prendre la peine d'examiner mon petit doute.

(K) *M. Moréri n'a pas bien rapporté ce qui concerne la peinture d'un cheval.* Les anciens auteurs ont parlé avec grande estime, dit M. Moréri, d'un cheval, tiré tellement au naturel par Apelles, que les jumens honteuses saient en le voyant. Je ne pense point qu'aucun ancien écrivain ait dit cela ; mais voici ce que Pline nous apprend : *Est et equus ejus, sive fuit, pictus incertamine : quod judicium ad mutas quadrupedes provocavit ab hominibus. Namque ambitu æmulos prævalens sentiens, singulorum picturas inducit equis ostendit : Apellis tantum equum adhinnivère, idque et postea semper illius experimentum artis ostentatum* (45). Cela veut dire qu'Apelles, disputant contre quelques autres, à qui

(41) Plinius, lib. XXXV, pag. 212.

(42) Ibidem.

(43) Vide Ciceron., de Offic., lib. III, cap. II ; de Naturâ Deorum, lib. I, cap. XXVII ; in Verrem, Orat. IV, cap. LX.

(44) Ex Strabonis, lib. XIV, pag. 657.

(45) Plinius, lib. XXXV, pag. 213.

(38) Voyez la remarque précédente.

(39) Junius, in Catalogo Artificum, in Apelle, pag. 22.

(40) Strabo, lib. XIV, pag. 657.

trait mieux un cheval, et se dé-
de l'intégrité des juges, aima
x commettre sa cause à la déci-
des bêtes : on fit entrer des che-
, ils ne hennirent qu'à la vue de
rage d'Apelles. Quelques-uns
croient que le conte d'Élien (47)
qu'une corruption de celui-ci ;
à-dire, qu'ils croient que ce qui
assa entre Apelles et les juges du
, lorsque ce peintre préféra le ju-
ent d'un cheval au leur, a donné
de conter qu'il avait dit à Alexan-
Votre cheval s'entend mieux que
en peinture. D'autres croient que
nt deux aventures toutes diffé-
es (48). Pour moi, j'ai déjà fait
autre mon petit avis, qui est
fait regarder comme une fable
riette rapportée par Élien. Le
ce de Pline, dans une occasion si
de parler, me confirme dans
sentiment. Pline se serait-il tu
bant le cheval qui hennit dans la
ique d'Apelles en présence d'A-
adre, et touchant la conséquence
pelles en inféra ? Pline, dis-je,
rait-il tu sur de tels faits, lors-
rapportait l'autre aventure, où
les avait appelé du jugement des
res au jugement des chevaux ?
Dati a observé que, dans aucun
es deux cas, Apelles n'avait parlé
abile peintre, puisqu'il avait sup-
que plus on était connaisseur, plus
tenait la figure pour l'objet même.
il fallait prendre garde que cette
ure ne peut point tomber sur l'é-
ment que Pline rapporte ; car
les ne préférerait le jugement des
aux à celui des hommes, que
e qu'il voyait que la brigue de ses
ux avait corrompu les juges (49).
remarque de Carlo Dati est très-
e, quant au fond : il est plus fa-
ble tromper ceux qui ne se con-
tent pas en tableaux, que ceux
y connaissent. Il cite Jean-Paul
azzo (50) : on peut citer désor-
M. Perrault qui a très-bien ré-
les conséquences que l'on tire à
ntage des anciens peintres, de ce

Schefferus in *Æliani Var. Hist.*, lib. II, II.

Voyez la remarque (D).

Carlo Dati, *Postille sopra la Vita d'A-*
pag. 128.

Là même, pag. 129.

Lib. III, cap. I, della Pittura.

qu'ils trompaient les hommes et les bêtes (51).

(L) *Il ne passait aucun jour sans manier le pinceau, d'où naquit un fameux proverbe.*] C'est Pline qui nous l'apprend : *Apelli fuit alioqui perpetua consuetudo nunquam tam occupatam diem agendi, ut non lineam ducendo exerceret artem, quod ab eo in proverbium venit* (52). Carlo Dati remarque sur cela que Saumaise, pour confirmer ce proverbe, a cité comme un vers d'Horace ces paroles : *Nulla dies abeat quin linea ducta supersit* *, qui ne sont ni d'Horace, ni d'aucun autre ancien poète. Il ajoute, qu'il est arrivé très-souvent à cet auteur de se trop fier à sa mémoire : *Non lascerò d'avvertire in questo luogo, che Claudio Salmasio, grandissimo critico dell' eta nostra, nelle Dissertaz. Pliniane sopra Solino a 5, in confermazione di questo proverbio, fidandosi troppo della memoria, come bene spesso egli fece, cita un verso d'Orasio... il quale non è (ch' io sappia) nè d'Orazio, nè d'altro poeta latino antico, ma forse uno di quei versi proverbiali che vanno per le bocche de gli uomini senza sapersene l'autore* (53).

(M) *Les physionomistes ne devinaient pas moins sur ses portraits que sur les originaux.*] Le grammairien Apion a débité sur cela une chose si peu croyable, qu'on aurait bien de la peine à ne la pas traiter de fabuleuse, quand même un auteur plus digne de foi, que ne l'est ce grand hâbleur, l'assureraient. Contentons-nous de savoir historiquement ce que Pline en dit : *Imaginem adeò similitudinis indiscretæ pinxit, ut (incredibile dictu) Apion grammaticus scriptum reliquerit quemdam ex facie hominum addivinantem (quos metoposcopos vocant) ex iis dixisse aut futuræ mortis annos, aut præteritæ* (54). Pline lui-même ne saurait se persuader qu'à la vue d'un tableau bien ressemblant, on puisse

(51) Parallèle des anciens et des modernes, *Dialog. II*, pag. 136.

(52) Plinius, lib. XXXV, cap. X, pag. 208.

* Ce vers, comme le remarque la Monnoie dans le *Ménagiana*, est d'Andrelinus. Voyez ma note, pag. 91.

(53) Carlo Dati, *Postille sopra la Vita d'Apelle*, pag. 107. Le Père Hardouin fait la même remarque. Voyez le tome V de son Pline, pag. 208.

(54) Plinius, lib. XXXV, cap. X, pag. 210.

dire à quel âge est morte ou mourra la personne peinte. Il faut supposer que le devin s'informait si cette personne vivait ou non.

APELLES, excellent acteur pour le tragique, sous Caligula, s'était mis en faveur par des voies très-infâmes; mais, lorsque la fleur de sa jeunesse fut passée, il se fit comédien (a), et il se maintint de telle sorte dans les bonnes grâces de Caligula, que ce prince, qui le voulait avoir toujours avec lui en public même (b), le mit au nombre de ses conseillers (c). Mais un jour qu'il lui demanda auprès de la statue de Jupiter, *qui des deux te semble être le plus grand, Jupiter, ou moi?* il se mit si en colère de ce qu'Apelles ne répondait pas assez tôt, qu'il le fit fouetter cruellement. Il dit même, par forme de plaisanterie, qu'Apelles avait la voix agréable, même dans le ton plaintif (A). Quelques-uns assurent qu'il le fit mettre aux fers, et qu'il donna ordre que de temps en temps on le fit tourner sur une roue (d).

(a) Philo, Legat. ad Calum, pag. 1021.

(b) Dio, lib. LXIX, pag. 643.

(c) Philo, Legat. ad Calum, pag. 1021.

(d) Id. ibid.

(A) *Caligula... dit... qu'il avait la voix agréable, même dans le ton plaintif.* Voici les paroles de Suétone sur ce sujet : *Inter varios jocos cum assistens simulacro Jovis Apellem tragœdum consulisset, uter illi major videretur, cunctantem flagellis discidit, collaudans subinde vocem deprecantis, quasi etiam in gemitu prædulcem* (1).

(1) Sueton, in Calig., cap. XXXIII.

APELLICON, qui acheta la Bibliothèque d'Aristote. Voyez les remarques de l'article TYRANNION.

APICIUS. Il y a eu à Rome trois Apicius renommés pour leur gourmandise. Le premier vivait avant le changement de la république, le second sous Auguste et sous Tibère, le dernier sous Trajan. Ce premier Apicius qu'Attilien veut parler, lorsqu'il cite sur le témoignage de Posidonius que l'on conservait à Rome la mémoire d'un certain Apicius qui avait surpassé tous les hommes en gourmandise, il ajoute que c'était le même Apicius qui fut cause de l'exil de Rutilius. On sait que Posidonius a vécu du temps de Pompée, et que Rutilius fut exilé environ l'an 660. Le second Apicius est le plus célèbre des Romains. Athénée le place sous Tibère et dit qu'il dépensa des sommes immenses pour son ventre, qu'il y avait diverses sortes de gâteaux qui portaient son nom (b). C'est de lui que Sénèque parle dans sa lettre XCV et dans le onzième chapitre du livre *Vita beatæ*, et dans le Traité de Consolation qu'il écrivit à sa mère Helvia, sous l'empereur Claude. On trouve dans son dernier ouvrage que cet Apicius avait vécu du temps de Sénèque et qu'il avait tenu, pour son dire, école de gueule et de gourmandise à Rome; qu'il avait dépensé deux millions et demi pour faire bonne chère; que se voyant fort endetté, il avait enfin voulu examiner l'état de son argent et qu'ayant trouvé qu'il ne resterait que deux cent cinquante mille livres, il s'empe-

(a) Athen., lib. IV, pag. 168.

(b) Idem., lib. I, pag. 7.

me s'il avait craint de mourir de faim avec une telle somme. Plin., qui l'appelle M. Gabius Apicius, rapporte la même chose (e), et ajoute une particularité qui se trouve aussi au I^{er}. chapitre du IV^e. livre des Annales de Salluste, que Séjan, dans sa première jeunesse, s'était prostitué. Plin. l'appelle M. Apicius, et fait souvent mention des raves qu'il inventa (d) : *Nepomnium altissimus gurgis*. Il avait fait un livre sur sa gourmandise, cité par Athénée. Il ne faut point douter que l'Apicius de Juvénal, de Martial, de Lampridius, etc., ne soit celui-ci (A). Le troisième APICIUS vit sous Trajan. Il avait un goût et admirable pour conserver les huîtres : cela parut, lorsqu'il en envoya à Trajan au pays des Parthes : elles étaient encore fraîches quand ce prince les reçut (f). Le nom d'Apicius est devenu long-temps affecté à certains mets, et a fait comme une espèce de secte parmi les gastronomes. Nous avons un Traité de *Culinaria*, sous le nom de *Apicius*, que quelques-uns jugent assez ancien, quoiqu'ils n'estiment pas qu'il ait été composé par aucun de ces Apicius (g). Quelques-uns ont mieux nommé l'auteur de ce livre *Apicius Caelius*. Un certain Danois est de ce nombre,

Dio, lib. LVII.

Plinius, lib. VIII, cap. LI; lib. IX, cap. LVIII; lib. X, cap. XLVIII; lib. XIX, cap. LIII.

Apion en était l'auteur. Athen., lib. I, pag. 294.

Athen., lib. I, pag. 7.

Borrichius, Cogit. de variis Linguis et Saporibus, pag. 18.

et il attribue cet ouvrage à celui qui envoya des huîtres à l'empereur Trajan. Ce livre fut trouvé dans l'île de Maguelonne, auprès de Montpellier, par Albanus Torinus, qui le publia à Bâle, douze ans après (B). Il avait été déjà trouvé ailleurs, près de cent ans auparavant, sous le pape Nicolas V, par Énoch d'Ascoli (h). Il y avait au titre *M. Cæcilius Apicius*. Vossius estime que l'auteur s'appelle M. Cælius, ou M. Cæcilius, et qu'il intitula son ouvrage, *Apicius*, à cause qu'il traitait de la cuisine (i). On trouve dans les remarques de Casaubon sur Athénée quelque chose touchant notre Apicius (k). J'ai découvert quelques fautes à son sujet dans différens auteurs (C). Je les rassemble toutes ci-dessous dans une seule remarque.

(h) Platina, in vitâ Nicolai V.

(i) Voss. de Analogiâ, lib. I, cap. XIV, pag. 55.

(k) Casaub., in Athen., lib. I, cap. VI; et lib. IV, cap. XIX.

(A) *L'Apicius de Juvénal, de Martial, de Lampridius, est le même que celui-ci.* J'ai en vue ces paroles de Juvénal :

..... *Multa videmus,
Quæ miser, et frugi non fecit Apicius...* (1);

et ces deux vers de Martial :

*Ipse quoque ad cenam gauderet Apicius iret
Cum cenaret, erat tristior illa, domi* (2)

et l'endroit de Lampridius, où nous lisons que l'empereur Héliogabale mangeait souvent des langues de paon et de rossignol à l'imitation d'Apicius : *Comedit sapius ad imitationem Apicii calcanea camelorum, et cristas vivis gallinaceis demptas, linguas pavonum, et lusciniarum* (3). Il y a dans Ju-

(1) Juvénal., Satire IV, vs. 23.

(2) Martial., Epigram. LXXIX, lib. II. Voyez aussi l'Epigram. LXXIII du liv. X.

(3) Lampr., in Heliogab., cap. XIX, pag. 835. Vide etiam cap. XVIII, pag. 829, et cap. XXIV, pag. 857.

vénal un autre passage, où Apicius signifie généralement un homme qui fait beaucoup de dépenses pour se nourrir :

..... *Quid enim majore cachinno
Excepitur vulgi quàm pauper Apicius...* (4) ?

C'est puérilement que quelques commentateurs entendent ici, ou l'Apicius du premier livre d'Athénée (5), ou celui de la quatrième satire de Juvénal (6).

(B) *Son livre fut trouvé par Albanus Torinus, qui le publia à Bâle, douze ans après.*] Il le fit imprimer in-4°, l'an 1541. Il y joignit le Traité de Paul Egineta, de *Facultatibus Alimentorum*, qu'il avait traduit, et les dix livres de Platine, de *tuenda Valetudine*, de *Natura Rerum*, et *Popinae Scientia*. Il dit dans sa préface qu'étant allé à l'île de Maguelonne, il y avait douze ans, avec Guillaume Pellissier (7), il avait vu un manuscrit où il reconnut, par la trace des caractères, le titre de CAELII APICII DE RE CULINARIA LIBRI X. Il eut un très-grand plaisir de sa découverte. Il fit copier exactement cet ouvrage : il sentit d'abord que c'était la production d'un ancien auteur ; mais comme le manuscrit était dans un grand désordre, il crut qu'avant que de le mettre sous la presse, il le fallait collationner avec l'exemplaire de Venise, qu'il attendit très-long-temps. On le lui envoya enfin, et il le trouva plus corrompu que celui de Maguelonne. Il eût renoncé pour jamais à l'impression de ce livre, si quelques étudiants ne l'eussent contraint, par leurs plaintes et par leurs importunités, à le publier. Il s'en fit la même année une seconde édition in-8°, à Lyon, chez Sébastien Gryphius. On le publia à Zurich, l'an 1542, in-4°, avec les notes et les corrections de Gabriel Humelbergius. Je ne crois pas que Gesner, ni Simler, méritent aucune censure pour avoir dit que cet ouvrage fut imprimé à Venise avant qu'Albanus Torinus l'eût mis au jour. On prétend qu'ils n'ont pas bien en-

tendu les expressions de ce Torinus. *In Bibl. Simlero-Gesneriana dicitur Apicii libri primum excusi Veneti quod acceptum est ex malè intellecto Torini verbis in dedicatione* (8). Voici quelles sont ces expressions : *Præmendum planè censebam donec melioris alicujus exemplaris fieret copia quod acceperam esse annis abhinc plus minus quinquaginta Venetiis expressum* (9). Quoique cela n'apprenne pas avec la dernière clarté qu'il s'agit d'une impression, on est néanmoins excusable de l'entendre ainsi, et il se trouve, en effet, qu'un bibliographe assure qu'Apicius fut imprimé à Venise, l'an 1503, in-4°, *apud Johan. de Cereto de Tridino* (10). Les héritiers d'André Wechel avaient eu quelque pensée de réimprimer cet ouvrage. Pignorius leur fit offrir, par Velserus, un bon manuscrit (11). Cela n'eut point de suite. Il y avait dans la bibliothèque ducs d'Urbain un Apicius, dont les caractères sont semblables à ceux des Pandectes Florentines. Il est aujourd'hui dans la bibliothèque du Vatican. Gudius le conféra avec l'édition de Lyon (12). Au reste, Albanus Torinus a été repris fort aigrement de voir trouvé l'air et le goût de l'antiquaire dans cet auteur : *Olfaciebam de autorem esse vetustissimum, et ob id præmum, qui de re popinali, lingua quinarid egregiè præter cæteros scripsisset, et qui obsonia delicatius quam pro eâ ætate quâ glandibus venturatur homines, confecisset* (13). Justinus Latinus assure qu'il faut être bien grossier pour en faire ce jugement, et que ce prétendu Apicius n'est qu'un sot et un barbare, dont quelques-unes des manières d'apprêter ne sont propres qu'à écorcher la bouche, et qu'à soulever l'estomac. *In Latini Latini Bibl. profana, quædam illius viri docti in Apicii observationes leguntur, ad verbatum toris, ubi in præfat. ait se statim*

(4) Juvénal., Satir. XI, vs. 2.

(5) Bernard. Antumnus, in hunc locum Juvénalis.

(6) Farnab., in eund. Juvénal. locum.

(7) Il était évêque de Maguelonne, c'est-à-dire de Montpellier.

(8) Joh. Albertus Fabricius, in Biblioth. Lat. nâ, pag. 130, edit. Hamburgens., an. 1705.

(9) Alban. Torinus, in Epist. Dedicat.

(10) Mercklinus, in Lindenio renot. pag. 85.

(11) Voyez les Lettres de Reinesius à M. Simler, pag. 109.

(12) Joh. Albertus Fabricius, Biblioth. Lat. pag. 130.

(13) Alban. Torinus, in Epist. Dedicat.

se autorem esse vetustissimum , nota occurrit : « Quàm vereor et tuæ nares obesiores fuerint ! quid nim vetustatis redolere possunt verba semibarbara , et ab eo florenti seculo prorsus aliena ? Ego erò , ut quod sentio paucis experiam , commentum puto esse hominis otiosissimi , qui cùm illudesse posteris ejusdem naris facile sibi esse persuasisset , mentito nomine Apicium credidit venditare posse. Sed passim occurrunt , quibus penè manifesto prodit seipsum autor ineptus , barbarus , et nullius in arte ingenii , aut gustûs qui ea interdum conjungat ad saporis gratiam , quæ usu docente omnes scilicet summam palato molestiam naufragamque stomacho creare solere (4). » Ce jugement de Latinius n'est pas mauvais : Isaac Grangæus a mieux fait de s'y conformer , que de prétendre que les dix livres de *Re culinaria* , qui courent sous le nom d'Apicius , ont été écrits par notre grand Apicius (15). J'avoue que le poète de Juvénal observe que cet Apicius fit un traité de cuisine (16) : mais aussi qu'Isidore de Séville attribue un semblable ouvrage à ce même Apicius : *Coquinæ apparatus Apicius quidam primus composuit , qui , absumptis bonis , morte voluntaria periit* (17). Mais ce ne sont pas des écrivains dont le témoignage se balancer le poids du silence de d'autres plus dignes de foi , et qui ont eu des occasions inévitables de citer ce livre d'Apicius. En tout cas , la bonne critique demande que nous jugions que si ce livre a existé , ce n'est point celui qu'Albanus Tormæ a mis en lumière.

2) *J'ai découvert quelques fautes dans ce sujet dans différens auteurs.*] Commence par M. MORÉRI. Il ne dépasse pas dire , ni que l'Apicius dont parle Sénèque a écrit un ouvrage des délicatesses du manger , ni qu'il se

pendit de désespoir , voyant qu'il avait dissipé tout ce qu'il avait. M. Moréri cite Sénèque lib. de Consol. Cela est trop vague , puisque nous avons trois traités de ce philosophe intitulés : *de Consolatione*. Il fallait citer celui qu'il adresse à sa mère. On y voit qu'Apicius s'empoisonna pour avoir trouvé , par le calcul de ses biens , qu'il ne lui restait que la somme de 250 mille livres , toutes ses dettes payées (18) : *Ære alieno oppressus , rationes suas tunc primum coactus inspexit. Superfuturum sibi sestertium centies computavit , et velut in ultima fame victurus si sestertio centies vixisset , veneno vitam finivit. Quanta luxuria erat , cui sestertium centies egestas fuit* (19) ! Martial a fait là-dessus cette épigramme :

*Dederas , Apici , bis tricenties ventri ,
Sed adhuc supererat centies tibi laxum.
Hoc tu gravatus , ne famem et sitim ferres ,
Summa venenum potione duxisti.
Nil est , Apici , tibi gulosius factum* (20).

N'avoir pas suivi l'auteur qu'on cite , quant au genre de mort , est une petite faute ; mais on a ôté à cette histoire tout son merveilleux , lorsqu'on a supprimé la somme qui restait à ce prodigue. La citation d'Athénée , liv. 11 , ne vaut rien du tout. Enfin , M. Moréri devait savoir qu'il y a eu trois Apicius , et ne se borner pas à un. CHARLES ÉTIENNE prétend que l'Apicius dont parle Sénèque (21) , se pendit , et qu'il avait publié un livre de *Gulæ Irritamentis* , qui est encore aujourd'hui entre les mains de tout le monde. Il n'y a point de bon critique qui croie que l'ouvrage que nous avons de *Re culinaria* soit de l'Apicius dont Sénèque fait mention (22) ; quoi qu'il en soit , voilà sur quel original M. Moréri a fait une partie de ses fautes. C'est de là qu'il a tiré qu'Apicius se pendit , qu'Apicius écrivit un livre des *Délicatesses du manger*. Il fallait aussi en prendre qu'Apicius avait encore 250 mille francs ; car c'est un fait que Charles Étienne

(4) Joh. Albertus Fabricius , in Biblioth. Lat. Ind. , pag. 179.

(5) Isaacus Grangæus in Juvénal. , Satir. IV , 3.

(6) *Auctor præcipiendarum conarum , qui vit de jussellis : fuit enim exemplum gulæ.* Scholiast. , in Juvénal. , Sat. IV , vs. 23.

(7) Isidor. Hispalens. Origin. lib. XX , V , apud Joh. Alb. Fabricium , Biblioth. Ind. pag. 222.

(18) *Je me sers de l'évaluation de Lipse sur les Annales de Tacite , liv. IV , chap. I.*

(19) Seneca , de Consol. ad Helviam , cap. X.

(20) Martial. , Epigr. XXII , lib. III.

(21) Charles Étienne le cite in libro de Consolatione ad Albinam. Cesaubon , sur Athénée , pag. 23 , cite de même.

(22) Voyez la remarque (B) , vers la fin.

n'a point omis. Lloyd a suivi en tout Charles Étienne, excepté qu'il n'a point dit que l'ouvrage de *Gula Ir-ritamentis* soit aujourd'hui entre les mains de tout le monde. Il a considérablement augmenté l'article, en copiant ce que Lipse a remarqué sur les trois Apicius; mais il n'a point su que le passage de Suidas, touchant les huitres envoyées à Trajan au pays des Parthes, se trouve dans Athénée. La mémoire des plus grands hommes leur fait faux bond mille et mille fois. Voilà Lipse qui cite deux fois Athénée au sujet des Apicius, et qui ne se souvient pas d'un troisième endroit d'Athénée, aussi notable, pour le moins, que les deux autres (23). S'il l'eût consulté, il n'eût point eu de soupçon que le mot Trajan fût corrompu dans Suidas. HORMAN n'a fait que copier Lloyd, hormis qu'il a cité plus de passages. Ses citations ne sont pas toujours bien justes; car, par exemple, il cite Sénèque de *Consolatione ad Albin.* et de *Consol. ad Elbiam*, comme si c'étaient deux ouvrages. CASAUROUS (24) attribue à Athénée d'avoir dit que plusieurs gâteaux portaient le nom du premier Apicius: mais il est certain qu'Athénée dit cela du second Apicius, de celui qui vivait sous l'empire de Tibère: Ἐγὼ περὶ κατὰ τοὺς Τιβερίου χρόνους ἀνὴρ τις Ἀπίκιος, πλουσιώτατος, τρυφῆς, ἀφ' οὗ πλακοῦντων γένη πολλά Ἀπίκια ὀνομάζονται (25). *Tiberii sæculo vixit Apicius, vir ditissimus, luxu solutus, à quo complura placentarum genera Apicia nominant.* DALECHAMP a laissé dans la traduction d'Athénée une faute dont il était facile de s'apercevoir. Elle est au IV^e. livre, page 168, E. Athénée, ayant rapporté ce que Posidonius avait dit touchant le premier Apicius, homme diffamé pour sa gourmandise, ajoute: Περὶ δὲ Ἀπικίου τοῦ καὶ αὐτοῦ ἐπὶ ἀσυντία διαβούτου ἐν τοῖς πρώτοις εἰρήναμεν; ce qui signifie que, dès le commencement, il avait parlé d'Apicius, qui était fameux lui aussi par sa gourmandise. Ainsi la version latine est fautive: *Antea nos quoque istius Apicii ob immodicum luxum famosi meminimus: elle est, dis-je, doublement fautive*

car elle ne répond point à la force des mots grecs, et elle impute à Athénée un mensonge. Il n'est point vrai qu'Athénée eût déjà parlé de l'Apicius dont Posidonius avait fait mention. Dalechamp marque qu'Athénée, au III^e. livre, a parlé du même Apicius dont il s'agit au commencement de la page 7 (26): je crois que cela est faux. Je ne dis rien sur ce qu'il cite *Coelius*, l. 5, cap. 30 (27). il veut parler de *Coelius Rhodiginus*, dont le V^e. livre n'a que quatorze chapitres: c'est le chapitre XI du IX^e. livre qu'il fallait citer (28). Cet auteur dit plusieurs choses d'Apicius; mais il falsifie partout ailleurs ce qu'il cite, comme il falsifie en cet endroit un passage d'Athénée, malheur à ceux qui le donnent pour leur caution. Athénée, selon lui, raconte qu'Apicius, cherchant une espèce d'écrevisses à Alexandrie, avec une extrême diligence, apprit qu'on en prenait de fort grandes sur les côtes de Libye: tout aussitôt, il fit voile de ce côté-là; et ayant trouvé qu'on lui en avait fait accroire, il maudit le pays, et s'en éloigna, bien résolu de n'y retourner de sa vie. Ce n'est nullement ce qu'Athénée rapporte: il dit qu'Apicius mangeait à Minturne, dans la Campanie, une espèce de sauterelles d'eau, qui surpassaient en grosseur les écrevisses d'Alexandrie; et qu'ayant appris qu'on en trouvait en Afrique, qui étaient d'une grandeur démesurée, il s'y transporta sans délai et avec bien des incommodités. Les pêcheurs, avertis de son arrivée, lui allèrent au-devant avec les plus grosses sauterelles qu'ils eussent pêchées: il n'eut pas plus tôt vu d'eux qu'ils n'en avaient point qui surpassassent celles-là que, sans avoir voulu prendre terre, il donna ordre qu'on le ramenât à Minturne (29).

L'auteur moderne, que j'ai cité, a eu tort de dire que le manuscrit d'Apicius fut trouvé dans l'île de Maguelonne, par Enoch d'Ascoli, sous le pontificat de Nicolas V. Il s'appuie

(26) Dalecamp. Not. in Athen., pag. 70.

(27) Idem, ibid.

(28) Je ne prétends pas nier que la I^{re}. édition de Rhodiginus ne fût autrement divisée en livres et chapitres, que celle dont tout le monde se sert.

(29) Athen., lib. I, pag. 7. B. C.

(23) C'est celui du liv. I, pag. 7. A.

(24) In Athen., pag. 23.

(25) Athen., pag. 7. A.

l'autorité de Léandre Albert, et celle de Philippe de Bergame : *Ut ait*, dit-il (30), *Leander Albertus Viennensis in Descriptione Italiae*, 267, et *Philippus Bergomas in Vnici continuatione* qui M. Cæcilii appellat. Mais ce sont deux écrivains qui ne font aucune mention de Maguelonne; et il est constant que le manuscrit ne fut trouvé dans ce lieu-là que par Albanus Torinus, en 1529. Philippe de Bergame, sans mention du lieu, dit seulement que le Pape Asculanus trouva, du temps de Nicolas V, ces deux livres-ci : *Portion* sur Horace, et *M. Cæcilii* sur Horace. Il dit cela sous l'année 1454. Jean Buschius s'accorde avec lui sur le gard du temps. Voici les paroles de Léandre Albert : *Cujus (Enochi) industriam M. Coelius Apianus et Pomponius Porphyrio in Roma circa Nicolaum V. pontif. in lucem adduxerunt* (31). Volaterran assure que ce livre est de Marc Apicius composa ce livre de *Guld.* ROBERT ÉTIENNE, copiste de Volaterran, assure la même chose dans son *Elucidarium Mathematicum*. On les en a critiqués : *vel locum indicassent*, dit notre moderne (32), *hoc enim apud Suidam reperio.*

Joh. Albertus Fabricius, Biblioth. Lat., 1529.

Leand. Albertus, in Descriptione Italiae, 404.

Joh. Albertus Fabricius, Biblioth. Lat., 1532.

APIEN (PIERRE), en latin *Apianus*, mathématicien allemand, au XVI^e. siècle. Je n'ajouterai qu'une chose à ce que j'ai écrit en a dit : c'est qu'on l'accuse d'avoir été plagiaire de Ptolemaeus (A) *.

Bayle reproche à Bayle d'avoir traduit *de Regiomontanus*.

On l'accuse d'avoir été plagiaire de Ptolemaeus.] Ceux qui grossiront les listes des plagiaires déjà publiées, pourront servir, s'ils veulent, de passage de G.-B. Benedetti : *Hæc a*, dit-il (1), *tradita fuerunt et*

Joh. Baptista Benedectus, de Gnomonum et horumque solarium usu, cap. II, folio 2.

scriptis mandata ab antiquis et à recentioribus usurpata, ut facile deprehendi potest in Erasmo Osualdo qui omnem ferè sui primi mobilis rationem à Petro Apiano desumpsit; Petrus verò Apianus hæc eadem cum multis aliis propositionibus à Monte-Regio accipiens sibi ipsi ascripsit.

APION, fameux grammairien, natif d'Oasis en Égypte (A), professa à Rome sous l'empire de Tibère (a). On ne peut nier qu'il ne fût savant (B), et qu'il n'eût recherché avec beaucoup de diligence les antiquités les moins connues, et ce qui donne à l'érudition un caractère d'exactitude et un caractère de variété; mais il avait tout l'orgueil d'un franc pédant (C), et il s'amusait trop à des questions difficiles et peu importantes (D). L'empereur Tibère ne connut pas mal le défaut de cet esprit; car encore qu'on n'entende pas peut-être tout ce que ce prince voulait dire (b), on connaît sans peine qu'il prenait Apion pour un hâbleur, qui étourdissait le monde par une ostentation trop criante de son savoir. Cet homme fut chef de l'ambassade que ceux d'Alexandrie envoyèrent à Caligula, pour se plaindre des Juifs qui habitaient dans leur ville, avec lesquels ils avaient eu de grands différens. Il alla à Rome avec deux autres députés. Les Juifs envoyèrent aussi trois hommes (c) à Caligula pour justifier leur conduite. Philon était le chef de leur ambassade. Apion, animé de toute la haine que les

(a) Suidas in Απίων.

(b) Voyez la remarque (C).

(c) C'est selon Josephus, Antiquit. Judaïq., liv. XVIII, chap. X; car Philon, pag. 1043, dit que les députés des Juifs étaient cinq.

Égyptiens conservaient de temps immémorial contre la nation judaïque, accusa les Juifs de plusieurs crimes, et insista principalement sur ce qui pouvait irriter le plus l'esprit de Caligula; c'est que les Juifs ne voulaient pas lui consacrer des images (E), ni jurer par son nom, pendant que tous les peuples de l'empire lui consacraient des temples et des autels (d). Un des principaux ouvrages d'Apion était celui des *Antiquités d'Égypte*. C'est sans doute dans cet ouvrage qu'il parla des pyramides assez amplement, pour mériter que Pline l'ait mis au nombre des douze auteurs qui ont écrit sur cette matière (e). Il parla dans ce même livre fort désobligeamment des Juifs; mais il ne se contenta pas de les maltraiter dans l'occasion que lui en fournirent ses *Antiquités d'Égypte*, il fit un ouvrage tout exprès contre eux (f). Joseph se crut obligé de réfuter les calomnies malicieuses dont cet auteur les avait chargés (F). Apion n'était point en vie quand cette réfutation fut faite; car on y donne une remarque sur le genre de sa mort. On y assure, qu'après s'être tant moqué des cérémonies judaïques, sans prendre garde qu'à certains égards il foulait aux pieds, par ses médisances contre les Juifs, les anciennes lois des Égyptiens (g), il s'était vu attaqué d'une maladie qui exigea des incisions aux parties naturelles; mais que

ce remède n'empêcha pas de mourir de ce mal, au d'une très-grande douleur s'était vanté d'avoir évoqué d'Homère, pour savoir la vie et la famille de ce poète. On connaît le titre de quatre-vingt-cinq de ses livres (G).

Il n'est pas vrai qu'Apion conte qu'Euphranor, voulant peindre Jupiter, alla à Athènes consulter un professeur qui enseignait Homère à ses écoliers, et que ce peintre fit un portrait admirable de ce dieu sur la description que fait ce poète au livre premier de l'*Illiade* d'un Jupiter (k). Cette faute, qui échappa à Rabin, dans la première édition de ses *Réflexions Poétiques*, fut cruellement relevée par le jésuite Vavassier.

(h) Joseph., lib. II, contra Apionem.

(i) Voyez la remarque (D).

(k) Rabin, *Réflex. sur la Poétique* 28, pag. 73. Édition de 1674.

(A) Apion..... natif d'Égypte.] Je ne saurais comment, dans le Dictionnaire de Moréri, on nous donne ce grec en deux articles, tantôt sous le nom d'Apian, tantôt sous celui d'Apion, sans nous avertir qu'il s'agit d'un seul personnage. Je ne sais pas qu'il y ait d'habiles gens qui l'aient nommé Apian; mais il est probable que ceux qui se piquent d'examen ne le nomment point Apion pour la même raison est que son nom est d'Apis, divinité des Égyptiens; d'Appia, famille romaine (1). La vie d'Apion était horriblement défigurée dans Moréri: on l'avait changée en celle d'Appian. Le Supplément l'a marquée comme elle fallait. Suidas remarque qu'Apion avait dit qu'Apion était de Crète; mais il ne faut pas se laisser tromper par Joseph qui dit qu'il ne fût d'Oasis, pour ne pas laisser Joseph l'assurer, et lui fait un

(d) Ex Josephi Antiq., lib. XVIII cap. X.

(e) Plinius, lib. XXXVI, cap. XII. Voy. aussi lib. XXXVII, cap. V.

(f) Justin. Parzen. ad Græcos, pag. 9. Clemens Alexandr. Stromat. lib. I, pag. 320.

(g) Entre autres celle de la Circoncision.

(1) Vossius, de Histor. Græcis, p.

r abjuré sa patrie pour se dire andrin (2). Cette accusation de he ne vaudrait rien, quand même ne l'aurait pas exagérée et réue dans un grand amas de pa-; car Apion, en se disant Alexan- depuis l'acquisition de la bour- sie d'Alexandrie, n'avait rien fait plusieurs célèbres professeurs essent déjà pratiqué. Le surnom Plistonices, qu'on lui affecte (3), t d'une signification tout-à-fait ntageuse (4); mais on ne sait pas raison pourquoi on le surnommait si. Suidas le fait fils d'un homme s'appelait Plistonices, Ἀπίων, ὁ πλιστονίκου. Sur ce pied-là, le surnom urait rien dit à sa louange. D'au- s disent que son père s'appelait Po- onius, Ἀπίων, ὁ Ποσειδωνίου (5). Il serait pas impossible que les co- tes eussent changé Πλιστονίκου en ποσειδωνίου.

B) On ne peut nier qu'il ne fût vant.] Tatien le traite d'homme e-renommé, ἀνὴρ δοκιμώτατος (6). Aulu-Gelle en parle de cette ma- re : *Litteris homo multis præditus, umque græcarum plurima atque va- scientia fuit : ejus libri non ince- res feruntur, quibus omnium fer- quæ mirifica in Ægypto visuntur liunturque historia comprehenditur*. Voilà qui regarde sa littérature, voici de quoi connaître son caquet sa hardiesse : *Facili atque alacri undid fuit* (8). Mais n'empiétons sur la remarque suivante.

C) Il avait tout l'orgueil d'un franc vant.] Aulu-Gelle nous en dit assez r nous le faire concevoir sous l'i- d'un fanfaron : *In his quæ au- sse vel legisse sese dicit, for- è à vitio studioque ostentationis loquacior. Est enim sanè quàm in*

Joseph., contra Apionem, lib. II.

Plinius, lib. XXXVII, cap. V; Aul. Gell., lib. V, cap. XIV, et lib. VI, cap. I.

Ἀπίων ὁ γραμματικὸς ὁ πλιστονίκου λαθεῖς. Apion grammaticus, qui πλιστονί- κος est, sæpè victor est cognominatus. Cle- ment. Alexandr. Strom., lib. I, pag. 320.

Jul. Africanus, apud Euseb. Præparat. Evangel., lib. X, cap. X, pag. 490. Justin. Martyr. ad Græcos, pag. 9.

Tatianus, apud Eusebium, Præpar., lib. XI, pag. 493, D.

Aul. Gellius, lib. V, cap. XIV.

Idem, lib. VI, cap. VII.

prædicandis doctrinis suis venditor (9). Apion se vanta, avec la dernière effronterie, de donner l'immortalité à ceux à qui il dédiait ses ouvrages. Jamais prédiction ou promesse n'a été plus fausse. Aucun de ses livres n'a pu résister aux injures du temps; et si d'autres auteurs ne nous eussent appris qui il était, nous ignorions aujourd'hui et son nom, et sa personne : il n'a donc rien fait en faveur de ceux qu'il mettait à la tête de ses ouvrages. Rapportons le passage de Pline en son entier : *Apion quidam grammaticus, hic quem Tiberius Cæsar cymbalum mundi vocabat, quàm publicæ famæ tympanum potiùs videri posset, immortalitate donari à se scripsit, ad quos aliqua componebat* (10). M. de Tillemont avoue qu'il n'entend pas ce que Pline dit de notre Apion en cet endroit-là (11). J'aime mieux avouer la même chose que d'adopter l'interprétation que j'ai lue dans le Supplément de Moréri. Il se vantait, voilà les paroles du Supplément, d'immortaliser ceux à qui il dédiait quelque'un de ses ouvrages. C'est pourquoi l'empereur Tibère l'appela la cymbale du monde : sur quoi Pline dit qu'il fallait plutôt l'appeler le tambour du monde, parce qu'il ne rendait qu'un son désagréable. Mais, premièrement, il n'est pas vrai que Pline rapporte que parce qu'Apion faisait tant de cas de ses épîtres dédicatoires, cet empereur le nomma *Cymbalum mundi*. En second lieu, Pline ne dit pas qu'il le fallait appeler plutôt *tambour du monde* : il se sert de la phrase *publicæ famæ tympanum*, qui a une force particulière pour représenter cet homme comme une espèce de crieur public, qui, au son du tambour ou à son de de trompe, fait savoir à tous les habitants d'une ville ce qu'on souhaite que personne n'ignore. En troisième lieu, Pline ne dit point qu'à cause qu'Apion ne rendait qu'un son désagréable, il valait mieux l'appeler *tympanum* que *cymbalum*. Qui a dit au continuateur de Moréri que la cymbale soit plus agréable que le tambour?

(D) Il s'amusait trop à des ques-

(9) Idem, lib. V, cap. XIV.

(10) Plinius, in Præfatione Natur. Hist.

(11) Tillem., Histoire des Empereurs, tom. I, pag. 776.

tions difficiles et peu importantes.] Jules Africain le nomme le plus pointilleux des grammairiens, ou celui qui recherchait les choses avec le plus de curiosité et de scrupule *περιεργατικός γραμματικῶν* (12). Selon Suidas, on lui avait donné le surnom de *μόχθος*; ce mot signifie travail, et a plus de force en cet endroit que celui de *μοχθρὴς*, laborieux, ou importun, qui, selon la conjecture d'un habile homme (13), s'est peut-être glissé dans Suidas au lieu de *μόχθος*. Didyme, qu'on surnomma *χαλκέντερος* (14), c'est-à-dire, l'homme aux entrailles d'airain, eut en la personne d'Apion un disciple qui fut son parfait imitateur. Apion, laborieux comme son maître, eut, comme lui, un surnom qui marquait ce tempérament; je ne pense pas que le disciple fût d'un autre goût que le maître touchant le choix des matières. Didyme fit des traités sur la patrie d'Homère, sur la véritable mère d'Énée, sur les mœurs d'Anacréon et de Sappho (15). Son disciple rechercha si ardemment quelle était la patrie et la famille d'Homère, qu'il se servit pour cela des évocations magiques. Il crut avoir fait une remarque merveilleuse, lorsqu'il découvrit que les deux premières lettres de l'Iliade, prises numéralement, valaient 48. Sur ce fondement, il assura qu'Homère attendit à mettre le premier vers à la tête de l'Iliade, que ses deux poèmes fussent achevés, et que, pour commencer l'Iliade, on choisit un terme dont les deux premières lettres marquaient que ces deux poèmes contenaient 48 livres. Voilà qui sent les mystères de la cabale. Cet homme, qui était si grand ennemi des Juifs, ne donnait pas mal dans leurs rêveries, par rapport aux mystérieuses positions des lettres. Quoi qu'il en soit, écoutons ceux qui nous apprennent les faits que j'avance : *Quærat aliquis quæ sint mentiti veteres magi, cum adolescentibus nobis visus Apion grammaticæ artis, prodiderit cynocephalia-*

liam herbam quæ in Ægypto videtur Osyrites, divinam et contra omnia veneficia : sed, si tota erueretur statim eum qui eruisset, mori : sequi evocasse umbras ad percontandum illud merum quendam patriâ, quibusque parentibus genitus esset, non tamen ausus profiteri, quid sibi respondisset diceret (16). Il paraît, par ce passage, qu'Apion s'était vanté lui-même, dans ses écrits, d'avoir employé la magie pour s'aboucher avec Homère, et qu'il faisait le mystérieux sur les réponses qu'on avait faites à ses demandes. Cela sent fort le charlatan. Pline fait assez entendre le jugement qu'il faisait du personnage. Sénèque ne l'estimait pas beaucoup. *Apion grammaticus*, dit-il (17), *qui sub C. Cæsare totâ circumlatus est* (18) *Græciâ, et in nomen Homeri ab omnibus civitatibus adoptatus, aiebat, Homerum utraqûe materiam consummatam, et Odysseam et Iliadem, principium adiecit operi suo quo bellum Trojanum complexus est. Hujus rei argumentum afferebat, quod duas litteras* (19) *in primo versu posuisset ex industria librorum suorum numerum continentes* (20). Nous apprenons par ces paroles que ce grammairien en donnait bien à garder à la Grèce; puisqu'on l'y recevait, dans toutes les villes, comme un second Homère, comme un Homère ressuscité. Un homme qui du savoir, et outre cela de l'impudence et du faste, trompe bien d'gens par son babil.

(E) *Il accusa les Juifs devant Caligula de ne vouloir pas lui consacrer des images.*] Ce fut la principale accusation. Josephé, dans l'endroit que le continuateur de Moréri a cité, le raconte nettement : et comme c'étaient les Juifs d'Alexandrie qu'Apion avait ordre d'accuser, il est manifeste qu'il ne s'agissait pas de ce que les Juifs de Jérusalem faisaient, ou ne faisaient point. Cependant, si l'on e

(12) Jul. African., apud Euseb. Præpar. Evangel., lib. X, cap. X.

(13) Tillemont, Hist. des Empereurs, tom. I, pag. 776.

(14) Amm. Marcellin, lib. XXII, cap. ult., pag. 344.

(15) Seneca, Epistol., LXXXVIII, pag. 361.

(16) Plinius, lib. XXX, cap. II, sub finem.

(17) Seneca, Epistolâ LXXXVIII, pag. 36.

(18) Le manuscrit de Lipsæ, sur ces paroles de Sénèque, approuve cette leçon, et prétend qu'Apion était un charlatan et un saltimbanque. Agyrta fuit et circulator.

(19) Le premier mot de l'Iliade est *μῆνι*. La lettre *μ* vaut 40, l'*ν* vaut 8.

(20) Confer quæ Plutarch. Sympos., lib. IX, cap. III, pag. 739.

croit notre continuateur, il ne s'agissait que de cela, et ce n'était point la ville d'Alexandrie qui se plaignait des Juifs, c'était Caligula qui se plaignait de ce qu'ils n'avaient pas voulu recevoir son image dans le Temple de Dieu. Il faut avouer que cet empereur fit de grands efforts pour faire placer sa statue dans le Temple de Jérusalem (21); mais avouons aussi, que l'ambassade de Philon, ni celle d'Apion, ne regardaient pas ce fait. Philon, lorsqu'il rapporte si exactement les plaintes et les questions que Caligula lui fit, ne raconte rien qui concerne cette statue du Temple (22). Caligula fait des plaintes générales de ce que les Juifs étaient les seuls qui refusaient de l'honorer comme un dieu. Apion l'avait déjà aigri sur ce sujet, afin de l'empêcher de rendre justice sur le fond de l'affaire. Il s'agissait proprement des privilèges dont les Juifs devaient jouir dans Alexandrie : leur cause était bonne, ils l'auraient gagnée devant des juges désintéressés. Que fit Apion ? il donna le change, il rendit odieux les Juifs à Caligula, il se jeta sur les accusations d'impiété, il amusa le bureau par des incidens captieux. C'est ainsi qu'en usent tous les jours les faux dévots, pour se maintenir dans la très-injuste domination qu'ils usurpent, tant sur les consciences, que sur toutes sortes d'affaires. On ne saurait trop souvent le répéter.

(F) *Joseph se crut obligé de réfuter les calomnies malicieuses dont cet auteur avait chargé les Juifs.*] Le continuateur de Moréri bronche encore en cet endroit. Cela, dit-il, donna lieu ensuite à Joseph d'écrire la vie et les erreurs d'Apion. Il n'est point vrai que Joseph ait écrit la vie de ce grammairien; et c'est parler peu exactement, que de dire qu'il écrivit ses erreurs. Ces paroles inspirent naturellement cette pensée : c'est que Joseph écrivit un livre de controverse contre les hérésies d'Apion. La vérité est, qu'ayant appris que plusieurs critiques s'étaient élevés contre ses Antiquités judaïques, non pas pour en condamner la forme ou le style, mais pour l'accuser de mille fables débitées à l'avantage de sa nation, il

composa une Apologie, où il répondit à ces censures, et aux calomnies que l'on débitait contre les Juifs. La moitié de l'Apologie ne regarde pas Apion, quoiqu'on la cite ordinairement comme si elle était toute contre Apion. Elle est citée par Origène sous le titre de *Antiquitate Gentis Judaicæ* (23).

(G) *On connaît le titre de quatre ou cinq de ses livres.*] J'ai parlé de ses *Antiquités d'Égypte*, divisées en cinq livres (24), et de son *Traité contre les Juifs*. J'ajoute qu'il composa un *Traité de Luxu Apicii* (25), un autre de *Lingud Romand* (26), et un autre de *Disciplinâ metallicâ* (27). Suidas lui attribue une histoire où il traitait de chaque nation, ἱστορίαν κατ' ἔθνος, scripsit *Historiam de singulis gentibus*. La fameuse histoire du lion d'Androcle n'est connue que par le récit d'Apion. Il en parle comme témoin oculaire, Aulu-Gelle la rapporte après lui (28). Il lui doit une autre remarque, c'est la raison pour laquelle les anciens portaient une bague à la main gauche au doigt le plus voisin du petit. Apion en donnait une raison tirée des découvertes qu'on avait faites en Égypte par l'anatomie (29).

(H) *Une faute échappée au père Rapin, au sujet d'Apion, a été cruellement relevée par le jésuite Vavas seur.*] Il raconte d'abord le fait, et puis il ajoute : « Devinez, lecteur, la plaisante méprise du réflexif, pour avoir mal entendu deux mots de ce commentateur (30). Au lieu que j'ai mis, dès qu'il fut sorti de l'école du professeur, il peignit l'image de Jupiter; notre réflexif, pour exprimer ces mots d'Eustathius, καὶ ἀπὸν ὑπαφέν, et egressus pinxit, s'est avisé de mettre comme l'écrivit Apion le grammairien. En quoi le bon homme certes n'a pris garde à rien. Il ne s'est pas aperçu, ni que ce participe ἀπὸν n'est pas Ἀπὸν, comme s'appelle ce grammairien ;

(23) Orig., contra Celsum.

(24) Tatianus, apud Euseb. Præpar. Evang., pag. 493.

(25) Athen., lib. VII, pag. 294. F.

(26) Idem, lib. XV, pag. 680. D.

(27) Plinius, in indice libri XXXV.

(28) Aulus Gellius, lib. V, cap. XIV.

(29) Idem, lib. X, cap. X.

(30) C'est-à-dire, d'Eustathius.

(21) Philo, de Legat.

(22) Ibid., pag. 1041 et seqq.

» ni que le verbe ὑπάφει signifie en-
 » ce lieu-là, il peignit, comme il est
 » dit auparavant en même sens γράφει
 » et γράφει; ni qu'enfin ἀπὸν cum
 » discessisset, répond au verbe qui
 » précède, παρῆναι, adstitit. Après cela,
 » si le réflexif a vu lui-même l'en-
 » droit d'Eustathius, je m'étonne de
 » ce qu'il l'a si mal conçu : et s'il a
 » pris cette interprétation de quel-
 » que autre, je m'étonne encore davan-
 » tage de ce qu'il a fait si fort
 » semblant d'avoir vu Eustathius,
 » marquant soigneusement l'endroit
 » qu'il n'a pas vu (31).»

(31) Remarques sur les nouvelles réflexions
 touchant la Poétique, pag. 56, 57.

APOLLINARIS (CAIUS SULPI-
 TIUS), grammairien fort docte,
 natif de Carthage (A), a vécu
 dans le II^e. siècle sous les Anto-
 nins. Il eut pour successeur
 dans la profession de grammairien
 Helvius Pertinax, qui avait été
 son disciple, et qui fut enfin
 empereur (a). On le croit auteur
 des vers qui paraissent à la tête
 des comédies de Térence (B), et
 qui en contiennent le sommaire.
 On a l'épigramme qu'il composa
 sur l'ordre que Virgile avait
 donné de brûler son *Énéide* (C).
 Aulu-Gelle, qui avait étudié sous
 lui, en parle souvent avec éloge
 (D). Je conseille surtout de voir
 ce qu'il en a dit dans le chapitre VI
 du XVIII^e. livre. On y trouvera
 le portrait d'un fanfaron d'éru-
 dition, et la manière adroite
 dont Apollinaris se moqua de
 lui (E).

(a) Julius Capitolinus, in Pertinace,
 cap. 1.

(A) *Natif de Carthage.*] Je n'ai
 point trouvé d'auteur ancien qui me
 l'apprenne : je ne le débite que sur la
 foi des auteurs modernes qui ont
 publié des compilations d'épigrammes,
 ou de *Catalectes* des anciens poètes.

(B) *On le croit auteur des vers qui*

paraissent à la tête des
Térence.] J'ai lu dans un
 Pierre Crinitus (1), que Po-
 remarqué que ces vers ne
 pas être attribués à Téren-
 le croyaient bien des gens
 Sulpicius Apollinaris. Il ajo-
 lisait, dans un très-ancien
 de Térence, cette inscrip-
 tions de grands caractères sur les s.
 G. SULPICI APOLLINARIS PER-
 s'est fort réglé sur cette in-
 dans les éditions de Téren-
 Tillemont nous renvoie à S-
 visius, touchant ces som-
 Il est vrai que Calvisius en
 l'année 163 : mais il cite Su-
 doute fort qu'il l'ait dû fa-
 tient pas à M. de Tillemont
 ne croie que nous avons en
 ouvrages d'Apollinaris. Il
 laissé quelques lettres, dit-
 un écrit où il reprenait un au-
 mairien nommé Cæsellius V-
 (C). On a l'épigramme qu'il
 posa sur l'ordre que Virgile
 donné de brûler son *Énéide*.
 ce n'est qu'un distique *¹ :

*Infelix alio cecidit propè Perga
 Et pænè est alio Troja cremata*

Ces vers-là font regretter la
 autres. *Versus habemus ejus
 de Æneide Maronis qui dep-
 accendunt sitim* (3). Ces vers
 du jésuite Briet. Je m'étonne
 parle pas des sommaires de
 et que Vossius ne dise rien
 poète *². J'avoue qu'il y a
 Apollinaris que le Giraldis
 entre les poètes latins ; ma-

(1) Elle est parmi celles de
 XXII^e. du XII^e. livre, édition de
 1526, in-4^o.

(2) Tillemont, Hist. des Empereurs,
 pag. 589.

(*) Gellius, lib. XV, cap. V.

(*) Idem, lib. II, cap. XVI.

*¹ Joly avoue que M. de Tillemont
 pas expliqué exactement.

*² Guib remarque que ce n'est
 tique : la pièce entière a six vers qui
 porte, et qui se trouvent d'ailleurs
 de Virgile attribuée à Dorat.

(3) Brietius, de Poët. Lat., pag.

*³ Joly prétend que J. A. F. ne
 point consacré d'article à Apollinaris
 Bibliotheca latina. C'est une erreur :
 XIV du livre III est consacré à Sym-
 Sidoine Apollinaire. L'article de ce poète
 la page 131 du tome II de l'édition
 Joly.

est un Apollinaris qui vivait au temps de Martial (4), il est manifeste que ce n'est pas le nôtre. D'ailleurs, de ceux qui se plaisent aux vers ne sont pas poètes : ainsi l'on a eu raison de contester au Giraldis la qualité de poète qu'il a donnée à l'Apollinaris de Martial, et qu'il a fondée sur l'amour qu'avait cet Apollinaris pour les poésies de Martial : *Eum in poëtis memorat Lilius, sed non sat firmo argumento ; nec enim si delectaretur epigrammatis, eo et ipse fuerit poeta* (5).

(D). Aulu-Gelle.... parle souvent d'Apollinaris, avec éloge (6.)] Il appelle *virum præstanti litterarum scientiâ* (7) : *hominem memorie nostræ præcelsissimum* (8) : *virum eleganti scientiâ ornatum* (9) : *virum in memoria præter alios doctum* (10.) Voyez chapitre XIII de son XII^e. livre. Il donne une autre qualité, qui n'est pas moins estimable que l'érudition : c'est qu'Apollinaris n'avait pas cette vertu pédantesque, qui fait qu'on censure magistralement ceux qui s'émanent à parler des choses dont ils ne sont pas bien instruits. Pour lui, il se vantait doucement de l'erreur. Aulu-Gelle en produit un illustre exemple ; car pour peu qu'Apollinaris eût été pédant, il eût pris le ton le plus sévère de la censure, dans l'occasion où Aulu-Gelle le représente revêtu de beaucoup d'honnêteté. On avait demandé en sa présence qui était un certain *Cato Nepos*, qui paraissait à la tête d'un volume ? Un jeune écolier prit la parole tout le premier, et se crut de répondre à la question, et se trompa. La majesté professorale se trouvait là offensée ; un jeune homme avait prononcé sur une question en présence d'un professeur en grammairien, sans attendre que le grammairien eût dit son avis : cette précipitation n'était guère supportable ; néanmoins Apollinaris ne rectifia point

la fausse réponse du jeune homme, sans débiter par des louanges, et par des honnêtetés : *Tum Apollinaris, ut mos ejus in reprehendendo fuit, placidè admodum leniterque, « Laudo, inquit, te, » mi fili, quod in tantula ætate etiamsi » hunc M. Catonem, de quo nunc queritur quis fuerit ignoras, auditiumculd tamen quiddam de Catonis familiid aspersus es* (11). »

(E). Il se moqua adroitement d'un fanfaron d'érudition.] Ce fanfaron se vantait chez un libraire d'être le seul qui entendit bien Salluste. « Je ne » m'arrête pas, disait-il, à l'écorce, » ou à l'extérieur de ses pensées : je » vais jusqu'au sang et aux moelles. » *Neque primam tantum cutem ac speciem sententiarum, sed sanguinem quoque ipsum ac medullam verborum ejus eruere atque introspicere penitus prædicaret.* Apollinaris, recourant aux manières ironiques de Socrate (12), adressa la parole à cet homme avec un air respectueux, et se félicita de trouver si à propos un oracle à consulter sur un passage de Salluste, dont on lui avait demandé l'explication le jour précédent, sans qu'il eût pu la donner. Il lui demanda quelle différence mettait Salluste entre *stolidior* et *vanior*, quand il disait *Cn. Lentulus... per incertum stolidior an vanior* (13). Le fanfaron répondit, d'un air méprisant, qu'il fallait proposer ces bagatelles à d'autres, et qu'il ne se donnait point la peine d'approfondir ce que tout le monde savait. Il ne laissa pas de faire clairement connaître son ignorance sur la question proposée ; mais quand il vit qu'on voulait le serrer de plus près, et qu'on se moquait de lui, il se retira sous prétexte d'avoir ailleurs des affaires. Apollinaris expliqua ensuite ce passage de Salluste, et prétendit que *vanus* signifiait un fourbe, et que *stolidus* signifiait un homme rude et grossier. Les paroles d'Aulu-Gelle sont dignes d'être rapportées ; elles peignent bien : *Tum ille rictu oris labiarumque ductu*

(4) Il lui adresse l'épigramme XXV, du VII^e. liv.

(5) Vossius, de Poët. Lat., pag. 50.

(6) Aulus Gell., Noct. Atticar., lib. VI, cap. VI, et lib. XIII, cap. XVI, et lib. XX, cap. VI.

(7) Idem, lib. IV, cap. XVII.

(8) Idem, lib. XIII, cap. XVII.

(9) Idem, lib. XVI, cap. V.

(10) Idem, lib. XVIII, cap. IV.

(11) Aulus Gell., Noct. Atticar., lib. XIII, cap. XVIII.

(12) *Jactatorem quempiam et venditorem Sallustianam lectionis irrisit illiusque genere illo facetissimæ dissimulationis, quæ Socrates ad sophistas utebatur.* A. Gellius, lib. XVIII, cap. IV.

(13) Sallustius, Histor., lib. XII.

contemni à se ostendens et rem de quâ quæreretur, et hominem ipsum qui quæreret: « Priscorum, inquit, et re- » motorum ego verborum medullas » et sanguinem, sicuti dixi, perspi- » cere et elicere soleo, non illorum » quæ proculcata vulgo et protrita » sunt. Ipso illo quippè Cn. Lentulo » stolidior et vanior, qui ignorat ejus- » dem esse vanitatem et stolidita- » tem. »

APOLLODORE. Un grand nombre de personnes de différentes professions, et de beaucoup de mérite; ont été ainsi appelées. Scipion Tetti (a), Napolitain, a composé un Traité des Apollodores, qui fut imprimé à Rome, l'an 1555, avec la Bibliothèque d'Apollodore traduite en latin par Benedictus Ægius (b). Thomas Gale a retouché cette matière plus de cent ans après (c). M. Moréri a donné sous ce mot beaucoup d'articles, qui auraient bon besoin de révision. Il a oublié un illustre Apollodore, qui est le seul dont j'aie dessein de parler.

(a) Moréri l'appelle Tattius, au lieu de Tettius.

(b) Voyez Nicodemo, Additione alla Bibliot. Napolet.

(c) Voyez son Apollodore, imprimé à Paris, avec d'autres Traités, en 1675.

APOLLODORE, fameux architecte sous Trajan et sous Hadrien, était de Damas. Il eut la direction du pont de pierre que Trajan fit construire sur le Danube l'an 104, et qui a passé pour le plus magnifique de tous les somptueux ouvrages de cet empereur. Procope en parle (a); et il y a quelque apparence qu'Apollodore en avait laissé la description par écrit. Hadrien, qui

(a) De Ædific.; lib. IV, cap. VI, pag. 81, apud Tillemont, Histoire des empereurs, tom II, p. 302.

se piquait de savoir en perfection tous les arts et toutes les sciences, jusqu'à concevoir de la jalousie et de la haine contre ceux qui s'étaient acquis une réputation éminente dans leur profession, avait des motifs tout particuliers de n'aimer pas Apollodore; car un jour que Trajan discourait avec ce grand architecte sur les bâtimens qu'il faisait construire dans Rome, Hadrien voulut dire son avis, et le fit en homme qui n'y entendait rien (b). Apollodore le brusqua: *Allez-vous-en*, lui dit-il, *peindre des citrouilles; car pour ce qui est des choses dont nous parlons, vous y êtes fort ignorant.* Hadrien, en ce temps-là, s'occupait à peindre des citrouilles, et s'en vantait même. Cette incartade d'Apollodore lui coûta bon. Hadrien s'en souvint toute sa vie; et, quand il se vit empereur, il n'oublia pas de se venger. Il n'employa point Apollodore, il le relegua, et enfin il le fit accuser de plusieurs crimes, et le fit mourir sous ce prétexte: il aurait eu honte d'avouer la cause de ce supplice. Apollodore avait ajouté à la vieille offense une injure qui piqua jusqu'au vif cet empereur: il avait critiqué, et bien critiqué, qui pis est, un somptueux édifice qu'Adrien avait fait faire. Le prince, pour montrer à Apollodore qu'on se pouvait passer de lui, affecta de lui envoyer le plan du temple de Vénus; et quoiqu'il lui demandât son avis, ce n'était point pour en profiter; la construction était déjà faite. Apollodore écrivit fort ingénument ce qu'il

(b) Xiphilius, in Hadriano.

pensait de cet édifice, et y trouva des défauts très-essentiels (A), que l'empereur ne pouvait, ni désavouer, ni réparer. Ce fut ce qui jeta ce prince dans la plus grande indignation, et qui le poussa à se défaire d'Apollodore (c). Cette dernière ingénuité était infiniment plus excusable que la première. On ne sait pas qui on choque, quand on traite avec hauteur les ignorans qui veulent faire les capables en présence des plus grands maîtres. On choque quelquefois celui dont on doit devenir sujet (B), ou voir beaucoup de besoin. Cela me confirme dans ma conjecture touchant les conversations d'Apelles et d'Alexandre (C).

(c) *Ex Xiphilino, in Hadriano.*

(A). *Il trouva dans le plan du temple de Vénus des défauts très-essentiels.*] Il fit voir par bonnes raisons, qu'on ne l'avait fait ni assez grand ni assez haut; et que l'on y avait mis des statues d'une taille peu proportionnée à la grandeur de ce temple; car, disait-il, si les déesses pouvaient se lever et sortir, elles ne pourraient pas exécuter cette envie (1). Voici comment un de nos auteurs a paraphrasé cette pensée: *L'architecte Apollodore, voyant certaines figures de quelques dieux, dans le temple de Vénus, « Ces dieux, dit-il, feront fort bien de demeurer assis comme ils sont. S'ils se voulaient lever, à moins que de se courber extrêmement, ils renverseraient la voûte du temple; et ce serait bien pis, s'il leur prenait envie d'en sortir; car les portes étant trop basses pour eux, ils seraient réduits à se baisser d'une façon incommode et indécente (2). »* J'ai lu quelque part, que l'on critiquait par le même endroit le Jupiter Olympien de Phidias; mais d'autres y ont fondé une réflexion pieuse. Écoutons Bardin: On

dit que Phidias, ayant à faire la statue de Jupiter Olympien, voulut qu'il fût assis, et d'une hauteur si disproportionnée à celle du temple, que s'il eût été debout, la voûte se fût trouvée de beaucoup trop basse. Nous pouvons dire que Dieu vient dans nos âmes, qui sont ses temples, mais sans y pouvoir être contenu en toute son étendue (3).

(B) *On choque quelquefois celui dont on doit devenir sujet (4).*] La parenté, qui était entre Trajan et Hadrien, pouvait avertir de cela Apollodore; mais voilà le défaut de ceux qui se croient nécessaires, et que leur grande habileté introduit dans la faveur: ils s'imaginent qu'ils n'ont pas besoin de ménager les jeunes princes, et que le grand patron leur suffit. Les temps changent, et ils éprouvent que leur fierté magistrale et impitoyable contre tout ce qui ose parler impertinemment de leur métier devant eux est une grande sottise.

(C) *Cela me confirme dans ma conjecture touchant les conversations d'Apelles et d'Alexandre.*] J'ai déclaré ci-dessus (5), que je ne saurais me persuader que ce grand peintre ait osé prendre envers ce jeune conquérant une liberté de le censurer aussi grossière que celle dont quelques auteurs font mention. Je sais bien que ceux qui excellent dans certains arts sont quelquefois d'une humeur si capricieuse, qu'ils ne sont point capables de se contenir dans le respect, lorsqu'une boutade les saisit; mais je sais aussi que l'on attribue à Apelles beaucoup de douceur et de politesse. Ce n'est point ma principale raison: la plus forte est celle-ci. Alexandre, le plus mal endurant de tous les hommes, n'aurait point laissé impunie une censure si méprisante; or, nous ne lisons point qu'Apelles soit jamais déchu des bonnes grâces de ce prince. L'argument du plus au moins a lieu ici. Hadrien était moins fier qu'Alexandre; il n'était point roi quand on l'insulta: et cependant la censure de l'architecte fut une offense mortelle.

(3) Bardin, Lycée, chap. II.

(4) Voyez le texte de l'article d'ANTONIANO, vers la fin.

(5) Dans la remarque (D) de l'article d'APELLES.

(1) *Ex Xiphilino, in Hadriano.*

(2) Costar, Apologie, pag. 90.

APOLLON, divinité païenne ,
 Cherchez PHŒBUS *.

* L'article PHŒBUS n'existe pas.

APOLLONIUS de Perge, ville de Pamphylie, a été un grand géomètre (a), sous le règne de Ptolomée Evergètes, qui s'étend depuis la deuxième année de la 133^e. olympiade jusqu'à l'an trois de la 139^e. Il étudia longtemps à Alexandrie, sous les disciples d'Euclide (b), et il composa plusieurs ouvrages, dont il ne nous reste que celui des Coniques (A). On en fait beaucoup d'état, et plusieurs auteurs anciens et modernes ont travaillé à le commenter, ou à le traduire (B). M. Descartes n'en jugeait point favorablement (C). Quelques-uns ont cru qu'Apollonius s'appropriâ les écrits et les découvertes d'Archimède (D). Il avait un fils qui s'appelait Apollonius, et qui fut le porteur du II^e. livre des Coniques à celui à qui l'auteur l'avait dédié (c). Les Arabes ont été fort ignorans en chronologie à son égard (E). M. Moréri a fait ici bien des fautes (F).

(a) Eutocius Ascalonita, *initio* Commentar. in Conica Apollonii, ex Heraclii Vitâ Archimedis.

(b) Pappus, in Proœmio, ad lib. VII, Mathemat. Collection.

(c) Apollon., Epist. dedicat., lib II, apud Eutocium.

(A) Il composa plusieurs ouvrages dont il ne nous reste que celui des Coniques.] Deux livres *περί λόγου ἀποτομῆς*, de proportionis sectione; deux *περί χωρίου ἀποτομῆς*, de spatii sectione; deux *διορισμένης τομῆς*, determinatæ sectionis; deux *ἵσαφῶν*, tactionum; deux *κλίσεων*, inclinationum; deux *τόπων ἐν πρίσταιν*, planorum locorum (1);

(1) Vossius, de Scient. Mathemat., cap. XVI, pag. 55, ex Pappi, lib. VII Mathematicæ Collectionis.

huit des Coniques. On ne peut douter qu'il n'y eût VIII livres dans ce dernier ouvrage; l'épître liminaire de l'auteur, adressée à un géomètre de Pergame, nommé Eudémus, nous le montre clairement. Le public n'a point vu encore le dernier de ces VIII livres: les quatre premiers sont les seuls que l'on ait en grec; les trois suivans n'ont été traduits en latin que sur la version arabe. Voyez la remarque suivante. On trouve cités les livres d'Apollonius de *cochled*, et de *perturbatis rationibus* (2). Je ne sais s'il ne faudrait point donner au même auteur le *Commentaire sur les phénomènes d'Aratus*, qui est attribué par les anciens à Apollonius le géomètre (3).

(B) Plusieurs auteurs anciens et modernes ont travaillé à commenter ou à traduire ses Coniques.] On dit qu'Hypatia, fille de Théon, fit un commentaire sur les Coniques d'Apollonius (4). Nous avons encore celui qu'Eutocius d'Ascalon composa sur les quatre premiers livres de cet ouvrage, avec quelques lemmes et corollaires de sa façon. Il promettait de commenter les quatre autres: voyez son épître dédicatoire à Anthémus. Nous avons aussi (5), au nombre de 65, les lemmes que Pappus disposa et arrangea sur les Coniques d'Apollonius. Le catalogue des ouvrages de François Maurolycus, imprimé à Venise, nous apprend que cet habile mathématicien a fait un livre intitulé *Apollonii Conicæ elementa, libris quatuor et demonstrationibus lineamentis opportunis instaurata* (6). Jean Baptiste Mémus (7), noble Vénitien, et professeur en mathématiques à Venise, fit une version en latin des quatre premiers livres d'Apollonius, qui fut imprimée l'an 1537 (8). Elle ne vaut rien: il n'entendait pas le

(2) Apud Proclum in Euclidem. Voyez l'Épître tome de la Bibliothéq. de Gesner, pag. 71.

(3) Voyez Vossius, de Scient. Mathem., cap. XXXII, pag. 156, et de Hist. Græcis, pag. 505.

(4) Claud. Richardus, præf. ad Apollon. Pergæum, sect. X.

(5) In libro III, Mathematicarum Collect. Pappi.

(6) Claud. Richardus, præf., ad Apollon. Pergæum, sect. IV.

(7) Moréri le nomme de Mesmes: il a cru sans doute que c'était un Français de la famille de ce nom.

(8) Claud. Richardus, præf., in Apollon. Pergæum, sect. XV.

re, et cela fut cause qu'il ne put point des fautes les plus visibles du manuscrit grec. *Eos primus tulit*, c'est Vossius qui parle (9), *Baptista Memmius; sed infelice, quod argumentum operis non tingeret: unde non vidit sat matas græci codicis mendas, ac sævèrè alucinatur: sicut moni-* Francisco Maurolyco præfatione cosmographiam suam. Frédéric Commandin (10) en fit une nouvelle version beaucoup meilleure, qu'il fit imprimer à Boulogne, l'an 1566. Il y joignit la version du commentaire Autocius, et plusieurs notes. Mais, comme qu'il se servit d'un manuscrit qui était tout plein de fautes, il ne put pas faire sa version aussi bonne qu'il aurait voulu; c'est pourquoy Marin Ghetaldus (11) se crut obligé de remonter jusqu'à la source du livre: il tâcha de corriger le manuscrit selon le sens de l'auteur, et de résoudre les problèmes; et il crut ainsi redonné la vie à cet ancien géomètre (12). Voyez le livre qu'il intitula *Apollonius redivivus, seu restituta Apollonii Pergæi inclinationum metria*, et son *Supplementum Apollonii Galli, seu exsuscitata Apollonii Pergæi tactionum geometricæ pars reliqua*, imprimés à Venise, l'an 1607, in-4°. Claude Richard, jésuite de la Franche-Comté, et professeur royal en mathématiques dans le Collège impérial de son ordre à Malines, expliqua dans ses leçons publiques, en 1642, les quatre premiers livres d'Apollonius, et en 1643, quelques autres livres dont il était l'auteur, et il suppléait l'autre partie de l'ouvrage de cet ancien géomètre (13). Ce livre a fait sur les quatre premiers livres fut imprimé à Anvers l'an 1655, in-folio. Il avoue, qu'après avoir revu ces deux ouvrages, il lut avec beaucoup de plaisir et d'admiration les Coniques de Claude Middelorge (14),

et la quadrature du cercle de Grégoire de Saint-Vincent, où il y a beaucoup de choses qui se rapportent aux livres d'Apollonius qui nous manquent. *In quibus (de quadraturâ circuli duobus tomis) præter elementa conica peculiari ordine disposita, innumera prodiit sicuti Middorgius, quæ spectant ad postremos quatuor Apollonii libros injurid temporum suppressos, in lucem revocandos* (15). Ferdinand 1^{er}, grand-duc de Florence, prit à cœur de faire traduire plusieurs manuscrits arabes qui étaient dans sa bibliothèque. Jean-Baptiste Raimond, qui tenait le premier rang parmi ceux à qui ce prince donnait des pensions pour ce travail, avait promis de traduire Apollonius, que l'on avait en arabe dans cette bibliothèque; et il y a eu des auteurs qui ont publié que cette version était achevée (16); mais on n'en a rien trouvé parmi ses papiers (17). Enfin le grand-duc Ferdinand II, et le prince Léopold de Médicis son frère, jetèrent les yeux sur Abraham Ecchellensis, professeur à Rome aux langues orientales, et le chargèrent de ce travail. Il traduisit en latin les V^e, VI^e. et VII^e. livres d'Apollonius, avec le secours d'Alfonse Borelli, professeur en mathématiques dans l'académie de Pise. Cette traduction fut imprimée à Florence l'an 1661, in-folio, avec le commentaire du même Borelli, qui soutient dans sa préface que ces livres ne sont point supposés, mais qu'ils appartiennent véritablement à notre Apollonius. Il répond aux difficultés de Claude Middelorge, qui s'imaginait que les trois livres que Golius avait apportés du Levant (18), étaient d'un Arabe qui s'était caché sous le nom illustre d'Apollonius. Le père Marsenne nous apprend cette opinion de Claude Middelorge; mais il ne l'approuve pas: il croit que le VIII^e. livre des Coniques d'Apollonius, et tous les autres ouvrages du même auteur, ceux même que Pappus n'a point cités, exis-

(9) Vossius, de Scient. Math., pag. 55.

(10) Et non pas Commandon, comme le dit Moréri.

(11) C'était un patricien de Raguse.

(12) Ex Vossio, de Scient. Math., pag. 434.

(13) Claud. Richardus, præf., in Apollon., sect. XI.

(14) Tres Conicorum libros Claudii Middor-
gii, novâ methodo ex Apollonianis fontibus
et proprio ingenio appositè digestos.
Richardus præf., in Apollon., sect. XI.

(15) Idem, ibid.

(16) Comme Jérôme Lunadorus, dans son livre de Romanâ Curiâ. Voyez Borelli dans sa préface.

(17) Abrah. Ecchellensis, in præf. versionis Apollonii.

(18) Le V^e, le VI^e. et le VII^e. des Coniques d'Apollonius.

tent réellement traduits en arabe (19). Il en donne pour caution Aben Nedin, qui a fait un livre de *Philosophis Arabibus* (20). Notez, 1°. qu'à la fin du manuscrit de Golius, on avait marqué que le huitième livre d'Apollonius n'avait pas été traduit en Arabe, parce qu'il manquait dans les livres grecs sur lesquels la version des autres avait été faite (21); 2°. que le manuscrit, sur lequel a été faite la traduction d'Ecchellensis venait de la bibliothèque orientale, qu'Ignace Néama, patriarche d'Antioche, avait léguée au grand-duc Ferdinand 1^{er}. (22); 3°. qu'Abalphat Asphahanensis est l'auteur de la traduction arabe qui a servi d'original à Ecchellensis; et qu'il la fit pour le roi Abicaligiar, qui monta sur le trône l'an 372 de l'hégire. D'où il s'ensuit que cette version n'est point la première qui eût été faite en cette langue; car Grégoire Barhebraeus remarque que sept livres des Coniques d'Apollonius furent traduits en Arabe au temps d'Almamun. Or, Almamun fut inauguré l'an 203 de l'hégire (23); 4°. qu'Abalphat ne laisse pas de prétendre que sa version est la première, et qu'on n'avait vu encore que certains fragmens d'Apollonius, les endroits les plus faciles. Cela peut faire juger, ou qu'il n'avait jamais vu la traduction qui fut faite sous Almamun, ou que cette traduction ne comprenait que quelques fragmens des Coniques d'Apollonius (24).

Voilà ce que j'ai pu dire pour commenter le texte de cette remarque. Je ne parle point de l'*Apollonius Bata-vus* de Willibrord Snellius, seu *excusitata geometria Apollonii Pergæi* *περὶ διαπορίων τῶν*, ouvrage imprimé à Leide, l'an 1608, in-4°.; et je laisse Vincentio Viviani, auteur du *Traité de Maximis et Minimis, geometrica Divinatio in quintum librum Conicorum Apollonii Pergæi*, imprimé à Florence en 1659, in-folio.

(C). *M. Descartes ne jugeait pas*

(19) Mersennus, Præfat., in Apollonii Conica, quæ sunt in ejus *Συνόψις* Mathematicâ.

(20) Voyez Vossius, de Scientiis Mathematic., pag. 55.

(21) Idem, ibid.

(22) Borellus, in Præf.

(23) Abrah. Ecchellens., in Præfat.

(24) Idem, ibid.

favorablement de ses Coniques » ne lui paraissait pas étrange » trouvât des gens qui pussent » montrer les coniques plus : » qu'Apollonius, parce que » rien est extrêmement long » barrassé, et que tout ce qu'il » montré est de soi assez facile. Il comparait ce qu'il avait fait de métaphysique aux démonstrations d'Apollonius, dans lesquelles il n'y avait véritablement rien qui ne soit évident et très-certain, lorsqu'on considère chaque point à part. Mais qu'elles sont un peu longues, ne peut y voir la nécessité de la conclusion, si l'on ne se souvient ment de tout ce qui la précède, peut-on trouver un homme dans une ville, dans toute une province, soit capable de les entendre, ou moins, sur le témoignage d'un nombre de ceux qui les comprennent, et qui assurent qu'elles sont vraies, n'y a personne qui ne les croie.

(D) On a cru qu'il s'appropriait les écrits et les découvertes d'Archimède. Héraclius assure qu'Archimède, premier qui travailla à des théorèmes de coniques, et que ses compositions tombèrent entre les mains de Pappus, qui les publia comme son ouvrage (27). Eutocius réfute cela de deux raisons : l'une est qu'Archimède en divers endroits de ses livres de la science des coniques dit d'une chose qui n'était pas nouvelle, l'autre est qu'Apollonius ne se point d'être l'inventeur de ce qu'il écrit; il se contente de dire qu'il a traité cette matière plus avant qu'on n'avait encore fait (28). Ce me semble, une assez bonne justification quant au crime de plagiaire; car on peut fort bien se prier les écrits d'autrui, en ce ne soient pas des ouvrages de son auteur prétende ne rien dire de nouveau. La gloire d'expliquer ce que l'on n'avait fait une matière facile est assez grande, pour

(25) Baillet, Vie de Descartes, pag. 39.

(26) La même, pag. 101.

(27) Héraclius, in Vita Archimedis, Eutocium, init. Comment., in Apollonii.

(28) Eutocius, ibidem. Voyez Clavius dans sa Préface sur Apollonius, se

ne de s'emparer d'un écrit qui lui concilier cet honneur. Apollonius serait dans ce cas, comme il paraît par les propres termes de son apologie. Il y a plus : il se vante quelquefois dans le sommaire général de huit livres d'avancer des choses nouvelles (29). Jugez si ce n'était pas un puissant motif pour s'attribuer un tel ouvrage. Je trouve donc qu'Euclide le défend très-mal, et qu'il eût mieux le justifier par le silence de Pappus son censeur, et son censeur un peu bien fâché. Et notez que Pappus, non-seulement ne l'accuse point d'être plagiaire ; mais aussi, il le reconnaît formellement pour l'auteur des huit livres des Coniques, quoiqu'il prétende qu'Euclide eût déjà fait quatre livres sur ce sujet (30). Il prend le parti d'Euclide contre Apollonius, qui a remarqué que cet illustre géomètre avait très-réussi dans un certain point. Il accuse Euclide sur ce qu'Apollonius ne l'avait reconnu : c'est qu'avant les découvertes d'Apollonius il n'était possible de bien traiter ce point. Les principes dont on s'était servi auparavant ne suffisaient pas pour y parvenir. Il prétend qu'Euclide, plein d'orgueil, d'honnêteté et de modestie, s'attacha aux découvertes d'Aristote touchant les coniques, sans vouloir les combattre, ni encherir par-dessus, et qu'il s'arrêta d'où elles ne pouvaient point le faire aller plus loin ; mais qu'il se garda bien de dire que ce fût le point de la perfection : il aurait été blâmable en ce cas (31). Remarquez, en passant, que cela démontre la fausseté de la prétention d'Héraclius, qu'Archimède est le premier qui écrivit touchant les coniques. Vossius n'a point pris garde aux preuves qui renversent cette prétention. Il observe comme une chose de justificatif pour Héron, qu'Archimède a renvoyé quelquefois à un ouvrage sur les coniques ; et cela, selon le style qui lui est

propre quand il renvoie à ses écrits (32). Il ajoute que Guido Ubaldus a prouvé contre Eutocius, qu'Archimède n'ignorait pas que les cônes peuvent être coupés par des plans qui ont une inclinaison différente au côté du cône (33). Mais que fait cela pour prouver ce dont il s'agit ? Accordons qu'Archimède avait fait sur les coniques un ouvrage bon, beau, excellent : est-ce à dire qu'avant lui personne n'avait traité cette matière, ou que cet ouvrage fut volé par le plagiaire Apollonius ?

(E) *Les Arabes ont été fort ignorans en chronologie à l'égard d'Apollonius.*] Ils ont dit qu'il a vécu au temps d'Achas, roi de Juda, et que ses écrits sur les coniques furent cause qu'Euclide écrivit des livres longtemps après (34). Cette bévue est si étrange, qu'il y a lieu de s'étonner qu'Ecchellensis l'ait ménagée avec tant de précaution. Il s'est bien gardé de dire que l'auteur arabe qui a débité cela s'est abusé ; il dit seulement que cette chronologie paraît fort éloignée de la commune : *In his longè videtur discrepare Gregorius à communi chronologorum sententiâ et opinione, qui Apollonium floruisse scribunt anno periodi Julianæ 4474. . . . discrepat præterea ab iisdem chronologis in ætate Euclidis quem Apollonio juniorem agnoscit, ubi illi eum collocant in anno periodi Julianæ 4430* (35). Ecchellensis vous laisse la liberté de choisir entre ces deux opinions : il eût mieux fait de décider que l'auteur arabe se trompe ; car cela est très-certain. Et notez que son erreur n'est pas une différence de quelques années : Achas commença de régner l'an 3970 de la période Julienne. Ptolomée Evergète, sous qui Apollonius a fleuri, succéda au roi son père, l'an 4468 de la même période. L'abus est donc très-grand ; il enferme une différence d'environ cinq siècles.

(F) *M. Moréri a fait ici bien des fautes.*) 1°. Il a donné simplement et

29) Voyez la lettre d'Apollonius à Endemus, commencement de son 1^{er} livre. Voyez sa lettre à Attalus, au commencement du 1^{er} livre.

30) Pappus, in Proëmio, lib. VII, Mathem. Collect.

31) Vous trouverez les paroles de Pappus la remarque de l'article d'Attalus le même.

(32) Vossius, de Scient. Mathem., in Addendis, pag. 434.

(33) Guido Ubaldus, initio Commentarii in secundum ἱσοπρωτοκρίτων Archimedis.

(34) Gregorius Barhebræus, lib. III Chroniconum, in Achas, apud Abrah. Ecchellensem, Præf. in Apollon.

(35) Ecchellens., ibidem.

absolument le surnom de *Grand Géomètre* à notre Apollonius : il fallait user de restriction, et se contenter de dire que ses contemporains le surnommèrent ainsi, à cause de sa capacité dans les coniques. Voilà précisément ce qu'Eutocius d'Ascalon rapporte (36). 2°. Moréri prétend que ce surnom est le même que celui de $\kappa\rho\acute{o}\nu\omicron\varsigma$: c'est une grande bévue, quelque favorablement qu'on la traite ; car enfin, l'Apollonius, qui eut le surnom de $\kappa\rho\acute{o}\nu\omicron\varsigma$, n'était point le géomètre ; il était natif de Cyrène (37), et n'eut jamais de réputation (38). 3°. Eutocius ne rapporte point l'ouvrage d'Héraclius de la vie d'Archimède : il le cite seulement. 4°. Dire que nous avons le *Traité des Cônes*, *Conicorum*, traduits par Jean-Baptiste de Mesmes, c'est commettre un barbarisme, et vouloir persuader aux lecteurs que ce Jean-Baptiste a traduit tout cet ouvrage. Il n'en a pourtant traduit que les quatre premiers livres. 5°. Il n'est pas vrai que les gens de lettres sachent que ces (39) quatre premiers livres d'Apollonius sont d'Euclide de Mégare. 6°. Personne n'a dit qu'Apollonius fut le disciple d'Eubulides, auditeur d'Euclide ; et il n'y a nulle apparence qu'il l'ait été, puisqu'Eubulides ne cultivait guère que les chicanes de la dialectique, et qu'il n'enseigna point dans Alexandrie, où notre Apollonius étudia sous les disciples d'Euclide (40). 7°. Après avoir avancé qu'Euclide est le véritable auteur des quatre premiers livres d'Apollonius, fallait-il dire que celui-ci fit des *Commentaires sur les quatre premiers livres des Cônes de ce philosophe* ? Quelles brouilleries, ou plutôt quelles contradictions ! 8°. Il n'est pas vrai que Golius ait traduit d'arabe en latin le V^e., le VI^e. et le VII^e. livre d'Apollonius. M. Moréri, qui l'affirme, n'est point excusable, puisqu'il n'avait lu dans Vossius que ceci, que Golius avait ap-

porté du Levant ces trois livres en arabe, et que les mathématiques auraient bientôt de grandes obligations, et surtout quand ces trois livres auraient été imprimés (41). L'Apollonius, qui fut le maître de Diodore, n'est point celui dont il s'agissait dans cet article. On a vu ci-dessus (42) deux autres fautes de M. Moréri.

(41) Vossius, de Scient. Mathem., cap. XII, pag. 55.

(42) Dans la remarque (B) aux citations marginales (9) et (10).

APOLLONIUS de Tyane a été l'un des hommes du monde dont on a dit les choses les plus extraordinaires. J'avais résolu d'en faire un fort long article ; mais, ayant vu celui que M. Tillemont en a fait, j'ai cru qu'il valait mieux employer mon temps à d'autres recherches, que de prendre bien de la peine pour ne rien dire que ce qu'il a dit, ou que prendre simplement la peine de le copier. Son livre sera par plus de mains que celui-ci, et tout le monde sera plus à portée de le consulter que de consulter mon Dictionnaire. Il suffit donc d'avertir que l'on trouvera dans le second tome de son ouvrage (a) un recueil plein et exact de tout ce qu'il y a de plus remarquable dans ce qui est dit touchant Apollonius de Tyane. Je dirai néanmoins, que ce ne serait que par forme, qu'il naquit à Tyane, dans la Cappadoce, vers le commencement du I^{er}. siècle ; qu'à l'âge de seize ans il s'érigea en observateur rigide de la règle de Pythagore, renonçant au vin, aux femmes, à toute sorte de chair, ne portant point de souliers, laissant croître ses cheveux, ne s'ha-

(36) Eutoc. Ascalon., initio Comment., in Conicâ Apollonii. Il se fonde sur le témoignage de Gemini, lib. VI, Mathemat. Præceptionum.

(37) Strabo, lib. XVII, pag. 576.

(38) Idem, lib. XIV, pag. 453.

(39) Notez que Moréri n'avait rien dit à quoi le mot ces se pût rapporter : cela forme un galimatias insupportable.

(40) Voyez Diogène Laërce, liv. II, num. 111.

(a) Pag. 200 et suiv., édit. de Bruxelles.

que de toile (b); que peu
s'il s'érigea en réformateur;
il fit élection de domicile dans
le temple d'Esculape, où bien
malades lui allaient deman-
der leur guérison; qu'étant de-
venu majeur, il céda une partie
de son bien à son frère aîné,
et il en distribua une autre par-
tie à des parens pauvres, et qu'il
ne retint très-peu pour lui; qu'il
passa cinq ans sans parler; qu'il
ne laissa pas dans ce silence d'ar-
rêter plusieurs séditions (A) en
Asie et en Pamphylie (c); qu'il
se mit à voyager, et à faire le
philosophe; qu'il se vantait de
connaître toutes les langues sans les
avoir jamais apprises, de con-
naître les pensées des hommes
sans les entendre les oracles
des oiseaux rendaient par
leur chant (e); qu'il condamnait
les danses, et les autres diver-
tissemens de cette nature; qu'il
commandait les œuvres de cha-
cun (f); qu'il voyagea presque
dans toutes les parties du monde;
qu'il souleva à Cadix, contre
le roi, celui qui avait l'inten-
dence du pays (h) (B), et qu'il
mourut fort âgé, sans qu'on ait
jamais su bien certainement ni
l'âge, ni de quelle manière (i). Sa
vie a été amplement décrite par
Philostrate (C): il ne faut point
douter qu'elle ne contienne mille
choses fabuleuses, ou que, si les
faits étaient vrais, on ne dût les

attribuer à l'art magique. Les
païens étaient fort aises d'oppo-
ser les prétendus miracles de cet
homme à ceux de Notre-Seigneur
(D), et de les mettre en paral-
lèle les uns avec les autres. Il
est remarquable, que saint Au-
gustin a reconnu qu'Apollonius,
au pis aller, valait mieux que le
Jupiter des gentils (k). On ne
peut nier que ce philosophe n'ait
reçu de très-grands honneurs,
et pendant sa vie, et après sa
mort (E); et que sa réputation
n'ait duré autant que le paga-
nisme (F). Il laissa quelques ou-
vrages, qui ne subsistent plus
(G). On parle d'un autre philo-
sophe nommé Apollonius de
Tyane (H): il vivait sous l'em-
pire d'Hadrien. Je ne sais pas de
quelle secte il était; mais per-
sonne n'ignore que notre Apol-
lonius était un pythagoricien à
brûler. Il faisait une si ouverte
profession de croire la métém-
psychose, qu'il fit adorer un lion
sous prétexte que l'âme d'Amasis
(I) était unie avec le corps de
cette bête (m). Nous avons sa
Vie traduite en français par
Blaise de Vigénère, sur le grec
de Philostrate (n), avec de fort
amples commentaires d'Artus
Thomas, sieur d'Embry, Pari-
sien. Il n'y a pas long-temps
qu'une traduction anglaise de
cette Vie, avec des notes, a fu-
rieusement scandalisé de bonnes
âmes (I). Elle a été condamnée,

(A) Philostr., in Vita Apollonii, lib. I.

(B) Idem, ibid.

(C) Idem, ibid.

(D) Id., ibid., cap. XIV.

(E) Id., ibid., lib. IV, cap. I et II.

(F) Voyez la CLII^e. lettre de saint Jérôme.

(G) Phil., lib. V, cap. III et XII.

(H) Sous l'empire de Nerva, en l'année de
96 ou 97.

(k) Voyez la remarque (F), citation (28).

(l) Il avait été roi d'Égypte.

(m) Philostr., lib. V, cap. XV.

(n) Le titre apprend que Fed Morel, lec-
teur et interprète du roi, a revu et exacte-
ment corrigé cette version sur l'original grec.
Elle fut imprimée à Paris, l'an 1611, en
deux vol. in-4^o.

proscrite, anathématisée, et avec raison. J'en parle dans les remarques. Si nous avions ce qu'un philosophe contemporain, nommé Euphrates, avait écrit de satirique contre Apollonius, nous aurions un ample détail de médisances ; car lorsque de tels rivaux se déclarent une fois la guerre, ils déterrent bien des secrets. Philostrate a raison de se servir du silence de cet Euphrates pour convaincre de calomnie ceux qui avaient médité d'Apollonius par rapport à la chasteté, et pour soutenir hardiment qu'Apollonius dans sa plus grande jeunesse avait triomphé de la nature, et avait toujours vécu dans une exacte continence (o). Sidonius Apollinaris a fait une description d'Apollonius, dans laquelle on voit un héros de philosophie aussi grand qu'on en puisse voir (K). L'auteur du portrait n'oublia pas de bien faire ses excuses à la foi catholique.

(o) Philostr., lib. I, cap. VIII.

(A) *Il ne laissa pas, pendant son silence, d'arrêter plusieurs séditions.*] Celle qu'il arrêta dans Aspende (1) était des plus difficiles à calmer, puisqu'il s'agissait de faire entendre raison à des gens que la faim avait poussés à la révolte, *fames magistra peccandi, durissima necessitatum* (2). On était prêt de brûler le souverain, à cause que quelques riches, en cachant le blé, avaient mis une extrême disette dans la ville. Apollonius, sans dire un seul mot, arrêta cette émeute populaire. Vit-on jamais un silence

(1) C'était la troisième ville de Pamphylie.

(2) Quintil. Declamat. XII. *Les Français ont un proverbe, que ventre affamé n'a point d'oreilles. Les anciens en avaient un semblable. Voyez dans les Chiliades d'Érasme, Venter non habet aures. Caton commença une harangue par ces paroles : Arduum est ad ventrem verba facere qui careat auribus. Il s'agissait d'apaiser le peuple qui demandait des grains.*

plus éloquent, plus actif, plus persuasif? C'était bien un autre que celui dont parle Virgile :

Tum pietate gravem ac meritis si fi-
quem
Conspexere, silent, arrectisque
astant :
Ille regit Dicris animos ac pecc-
et (3).

Il faut que celui-ci parle, s'il veut arrêter la fougue d'un peuple. Apollonius n'a pas besoin de son silence pythagorique fait que les plus belles figures d'oratoire sauraient opérer.

(B) *Il souleva à Cadix.... et avait l'intendance du pays.*] « traite lui fait un mérite d'avoir levé contre Néron à Cadix l'insurrection du pays, et les autres philosophes n'en faisaient pas mention. » « scrupule que lui (n'y ayant pas de religion chrétienne qui apprenne à considérer les hommes selon l'ordre de Dieu, et à ne violer jamais la foi qu'on leur a promise) (4). » M. de Tillemont se fort bien passer de cette remontrance morale, et de toute sa parenté avec le christianisme a des avantages réels et très-sublimes au-dessus de toute philosophie ; mais sur le point dont il est ici question, je ne vois que depuis plus de mille ans, en droit d'insulter les philosophes. Les chrétiens et eux ne s'en guèrent les uns aux autres il y a longtemps. On peut dire de cet Apollonius qu'il ne violait jamais la foi qu'il leur a promise, ce que les philosophes ne pouvaient pas faire de la chasteté :

Credo pudicitiam Saturno rege mor-
In terris, visamque diu
Quippè aliter tunc orbe novo caloque
Vivebant homines (5) :

il ne passa pas les trois premiers siècles. M. de Tillemont remarque qu'Apollonius s'efforça de soulever le monde contre l'empereur Domitien (6). Celui qui a fait la vie de ce philosophe lui compte cela pour

(3) Virgil., *Æneid.*, lib. I, vs. 151.

(4) Tillemont, *Hist. des Empereurs*, pag. 208.

(5) Juven., *Sat.* VI, init.

(6) Tillemont, *Hist. des Empereurs*, pag. 210.

héroïque (7). Cet imposteur avait le singe du fils de Dieu par rapport à diverses choses ; mais sur l'air de la soumission et de la pitié, il se démasqua, il donna du fil à terre. Point de parallèle là-dessus.

(C) *Sa vie a été amplement décrite par Philostrate.*] Celle que Damis, le principal de Ninive, le plus attaché de tous ses disciples, avait composée, n'était proprement que des mémoires assez mal écrits (8). Ils tombèrent entre les mains de l'impératrice Julienne, femme de Sévère. Elle les donna à Philostrate, qui, sur cela, tira ce qu'il put tirer des ouvrages d'Apollonius même, et de quelques autres mémoires, composa l'histoire que nous en avons. Il parle d'un Maxime le Tyrien qui avait composé un livre sur Apollonius, et d'un Moeragène qui en avait écrit quatre livres ; mais il ne fait point qu'on s'arrête à ce dernier.

Voyez, dans la remarque (I), d'autres auteurs de la Vie d'Apollonius. Quant à celle que Philostrate a composée, elle fut premièrement imprimée en grec, à Venise, par Aldrovandus, avec le traité d'Eusèbe contre Hiérocès. Ce traité fut mis en latin par Zénobius Acciaiolli : la Vie d'Apollonius fut traduite en la même langue, par Alemannus Rhinuccinus, de Trentin. On imprima le latin de ces deux ouvrages, à Cologne, l'an 1532, avec plusieurs corrections, et plusieurs petites notes marginales de Robert Langolius. L'édition de Paris contient toutes les œuvres des Philostrates, sous les soins de Frédéric Morel, est meilleure que celles qui avaient précédé ; mais il serait à souhaiter que quelque grand grec voulût corriger la version latine. Il y trouverait bien des choses qui demandent la main d'un bon médecin. Voyez la remarque (I), et la citation (n) au sujet de la traduction de Vigénère.

(D) *Les païens étaient fort aises de proposer les prétendus miracles de cet homme à ceux de Notre-Seigneur.*] On ne peut qu'à voir l'ouvrage d'Eusèbe (10)

Philostr., lib. VII, cap. II.
(11) Tillemont, Hist. des Empereurs, pag. 201.
Philostrat. lib. I, cap. III.
(12) Tillemont, la même. Ex Philostrati lib. I, II et III.

(13) Dans le volume de Demonstr. Evangel., 511.

contre un certain Hiérocès, grand ennemi de l'Évangile sous l'empereur Dioclétien. Il paraît que le but d'Hiérocès, dans le traité qu'Eusèbe réfute, avait été de faire un parallèle entre Jésus-Christ et Apollonius de Tyane, où il donnait la préférence à ce dernier. Ces paroles de Lactance confirment ce que je viens de dire : *Item cum facta Jesu Christi mirabilia destrueret nec tamen negaret, voluit ostendere Apollonium vel paria vel etiam majora fecisse* (11). Ce qu'a dit M. de Tillemont est remarquable : Apollonius, dit-il (12), a été (*) l'un des plus dangereux ennemis que l'Église ait eus dans sa naissance, par l'innocence apparente de sa vie, et par ses miracles prétendus. Le (**) démon semble l'avoir mis au monde, selon ses propres panégyristes (vers le même temps que Jésus-Christ y voulut paraître, ou pour (***) balancer son autorité dans l'esprit de ceux qui prendraient les illusions de ce magicien pour de vrais miracles,) ou afin que ceux qui le reconnaîtraient pour un vrai fourbe, et pour un magicien, fussent portés à douter aussi des merveilles de Jésus-Christ et de ses disciples.

(E) *Il a reçu de très-grands honneurs, et pendant sa vie, et après sa mort.*] M. de Tillemont lui reproche justement de (****) n'avoir pas trouvé mauvais qu'on le traitât de Dieu (****), et d'avoir souffert qu'on l'adorât comme une divinité. Que s'il empêcha (****) en une rencontre qu'on lui rendît publiquement des honneurs divins, ce fut, dit son historien, par la crainte de l'envie (13). Les habitans de Tyane bâtirent un temple à leur Apollonius après sa mort (14) : son

(11) Lact. Divinar. Institut. lib. V, cap. III.

(12) Tillemont, Hist. des Empereurs, tom. II, pag. 200.

(*) Godeau, Hist. de l'Église, pag. 245.

(**) Apollon. Vita, lib. I, cap. III.

(***) Godeau, Hist. de l'Église, pag. 246.

(****) Philostr., in Apollon. Vita, lib. VIII, cap. II, pag. 376.

(****) Ibidem, lib. VII, cap. X, pag. 346. Voyez aussi lib. I, cap. XIII, pag. 25.

(****) Ibid., lib. IV, cap. X, pag. 189.

(13) Tillemont, Hist. des Empereurs, tom. II, pag. 216.

(14) Philostrat., liv. I, chap. IV, pag. 6. Voyez aussi liv. VIII, chap. dernier.

image était ailleurs dans beaucoup de temples (15). L'empereur Hadrien ramassa les lettres d'Apollonius, autant qu'il lui fut possible, et les mit dans son beau palais d'Antium, avec un petit livre de ce philosophe touchant les réponses qu'il avait recues de l'oracle Trophonius. Ce petit livre se voyait encore à Antium, lorsque Philostrate vivait; et il n'y eut point de singularité qui rendit célèbre cette ville, autant que fit ce livret (16). Antonin Caracalla eut pour Apollonius une extrême vénération : il lui bâtit même un temple, comme à un héros (17). L'empereur Alexandre avait l'image de ce philosophe dans un lieu particulier du palais, mêlée avec celles de Jésus-Christ, d'Abraham, et des meilleurs princes (18). Aurélien, résolu de saccager Tyane, ne le fit pas, à cause qu'Apollonius lui apparut, et lui défendit de le faire. Non content d'obéir à cet ordre d'Apollonius, il lui voua une image, un temple, et des statues. Vopisque, en nous apprenant cela, se déclare l'admirateur et le dévot d'Apollonius, et promet d'écrire sa Vie. Le passage, quoique long, mérite d'être rapporté : presque tout y est une preuve du texte de cette remarque : *Taceri non debet res quæ ad famam venerabilis viri pertinet. Fertur enim Aurelianus de Thyane civitatis eversione vera dixisse, vera cogitasse : verum Apollonium Thyaneum celeberrimæ famæ autoritatisque sapientem, veterem philosophum, amicum verum deorum, ipsum etiam pro numine frequentandum, recipienti se in tentorium eâ formâ quâ videtur, subito astitisse, atque hæc latine, ut homo Pannonius intelligeret, verba dixisse : Aureliane, si vis vincere, nihil est quod de civium meorum nec cogites. Aureliane, si vis imperare, à cruore innocentium abstine. Aureliane, clementer te age, si vis vincere. Nôrat vultum philosophi venerabilis Aurelianus, atque in multis ejus imaginem viderat templis. Denique statim attonitus, et imaginem et*

*statuas et templum eidem p
atque in meliorem rediit ment
ego à gravibus viris comperi,
piæ bibliothecæ libris relegi,
majestate Apollonii magis.
Quid enim illo viro sanctius,
bilius, antiquius, diviniusque i
mines fuit? Ille mortuis red
tam. Ille multa ultra homines
et dixit : quæ qui velit nôsse,
legat libros qui de ejus vitâ co
sunt. Ipse autem, si vita suppe
que ipsius viri favori usque
placuerit, breviter saltem ta
facta in literas mittam : non qu
viri gesta munere mei sermon
geant, sed ut ea quæ mirand
omnium voce prædicentur (1
paroles de Lampridius, touc
culte de l'empereur Alexand
sont pas moins dignes d'être
tées. Nous y apprenons que l
était en état de le faire, c'est-
lorsqu'il n'avait point couché
femme, il commençait la jour
des actes de dévotion. Il s'e
dès le matin dans son oratoir
y pratiquer des cérémonies r
ses en l'honneur des patrons
tait choisis. Apollonius en ét
*Usus vivendi eidem hic fuit :
ut, si facultas esset, id est si
uxore cubuisset, matutinis
larario suo (in quo et divos p
sed optimos electos et anima
tiores, in quæ et Apollon
quantum scriptor suorum te
dicit, CHRISTUM, Abraham,
pheum, et hujuscemodi deos h
ac majorum effigies) rem divi
ciebat (20). « Eusèbe témoi
» de son temps il y avait des
» nes qui prétendaient faire
» chantemens, en y mêlant
» d'Apollone (21). »**

(F) *Sa réputation a duré au
le paganisme.]* M. de Tillemont
nie cela, se sert du témoignage
Lactance, et de celui d'Eusèbe
commencement du quatrième
qui que ce fût, dit-il (22), n

(15) Vopiscus, in Aureliano, cap. XXIV.

(16) Philostr., in Vitâ Apollonii, lib. VIII, cap. VIII.

(17) Ἡρώδης, Dio, lib. LXXVII, pag. 878, C; apud Tillemont, Hist. des Empereurs, pag. 219.

(18) Lamprid., pag. 123, apud eundem.

(19) Vopiscus, in Aureliano, cap.

(20) Lamprid., in Alexandro Se XXIX.

(21) Euseb., in Hierocl., pag. cité par Tillemont, Hist. des 1 pag. 220.

(22) Tillemont, Hist. des Empereurs pag. 220.

onius comme un Dieu, qu'on prétende que les Ephésiens révoquant encore sa statue, mais sous le nom d'Hercule, et non sous le sien, ce qu'il était constant que ce n'était qu'un homme et qu'un imposteur. Eusebe assure aussi que [presque] personne ne connaissait plus alors Apollone, non comme un Dieu ou comme un homme extraordinaire et admirable, mais même comme un bon philosophe. M. de Tillemont, le III^e. chapitre du V^e. livre de Lactance, et le traité d'Eusebe contre Hiéroclès, à la page 468. J'ajoute que Lactance suppose que personne n'honorait Apollonius comme Dieu : *Cur igitur, demande-t-il, simulacrum caput, nemo Apollonium Deo colit? nisi fortè tu solus illo dicet Deo dignus cum quo te in seminum verus Deus puniet*; mais il ne s'écrit point en faux contre ce que l'auteur qu'il réfute avait avancé, que l'on honorait encore à Ephèse le simulacre consacré à Apollonius sous le nom d'Hercule : *Simulacrum ejus sub nomine Alexicaci nomine constitutum ab Ephesiis etiam nunc honorari*. Il se contente de se prévaloir de ce qu'Apollonius n'était point honoré sous son vrai nom, mais sous un nom emprunté : *Ideo alieni nominis titulo spectavit divinitatem, quia suo nec poterat nec audebat*. Cela est plus subtil que solide; car quand les Ephésiens consacraient ce simulacre, ils n'eurent l'intention que d'honorer Apollonius, et ne se servirent du titre d'Hercule (Ἡρακλῆος, ou Alexicacus, que pour acquiescer qu'Apollonius les délivra de la peste. Il n'y eut apparemment aucune sorte d'artifice dans tout cela : Apollonius ne chercha point à se couvrir d'un autre nom par aucune fraude que le sien ne jetât quelque éclat dans les esprits. Voilà donc un bon témoin produit par Lactance, attestant le culte que l'on rendait encore à notre Apollonius au commencement du quatrième siècle. Avec tout le respect dû à ce père de l'Eglise, je ne saurais me persuader que ceux de Tyane eussent discontinué leurs adorations, ou qu'on eût ôté de ces temples les images d'Apollonius

(24). Je trouve dans Eusebe que, de son temps, on faisait courir le bruit que, par l'invocation du nom d'Apollonius, il se faisait bien des choses : *Αὐτίκα τῶν νῦν εἰσιν, οἱ περιέρχοντες μηχανὰς τῇ τοῦ ἀνδρὸς ἀνακημέναις προσεγορία κατελκεῖν λέγουσι* (25). *Neque verò hodiè quoque desunt qui expertos se dicant ejus nomini invocato magicas inesse virtutes ad superstitiosa quædam peragenda*. Il les appelle magiques ou superstitieuses; mais il ne faut point douter que plusieurs païens ne les prissent pour de bons miracles. Je trouve dans saint Augustin que, de son temps, on importunait de telle sorte les chrétiens par le chimérique parallèle des miracles d'Apollonius avec ceux de Jésus-Christ, et par la ridicule prétention que les premiers égalaient ou surpassaient les derniers, qu'on recourut à cette grande lumière de l'Eglise, pour avoir la réfutation de cette difficulté : *Sed tamen etiam ego in hac parte qui plurimis quicquid rescripseris, profuturum esse confido, precator accasserim ut ad ea vigilantius respondere digneris, in quibus nihil amplius Dominum quàm alii homines facere potuerunt, fecisse vel gessisse mentiuntur*. APOLLONIUM siquidem suum nobis et Apuleium aliosque magicæ artis homines in medium proferunt, quorum majora contendunt extitisse miracula (26.) Ce fut alors que saint Augustin déclara ce qu'on a lu dans l'article (27); c'est qu'Apollonius de Tyane valait beaucoup mieux que Jupiter: ce qui, pour le dire en passant, doit faire honte à je ne sais quels théologiens modernes qui ne sauraient souffrir que l'on regarde la privation de la connaissance de Dieu comme un moindre mal que le culte des gentils pour des dieux abominables, et pires, selon le sentiment de saint Augustin, que des magiciens : *Quis autem vel risu dignum non putet, quòd Apollonium et Apuleium cæterosque magicarum artium peritissimos conferre Christo vel etiam præferre conantur, quanquàm TOLERABILIVS ferendum sit quandò illos ei potius com-*

(24) Voyez le passage de Vopiscus, dans la remarque précédente, citation (19).

(25) Euseb., in Hieroclem, pag. 541.

(26) Marcellin. ad Augustinum, Epist. III inter Augustini Epistolas.

(27) Citation (k).

Lactant., divin. Institution., lib. V, III, pag. 310.

parent quàm deos suos : multò enim melior, quod fatendum est, Apollonius fuit, quàm tot stuprorum auctor et perpetrator quem Jovem nominant (28). Le même père remarque que les païens, qui se moquaient de l'histoire de Jonas, eussent reçu pour très-véritable une pareille aventure, si elle eût été racontée touchant Apulée, ou Apollonius de Tyane : *Si hoc quod de Jonâ scriptum est, Apuleius Madaurensis, vel Apollonius Tyaneus, fecisse diceretur, quorum multa mira, nullo fideli auctore, jactitant..... si de istis ut dixi quos magos vel philosophos laudabiliter nominant tale aliquid narraretur, non jam in buccis creparet risus, sed typhus* (29). Enfin, je trouve qu'Eunapius écrivait au commencement du cinquième siècle, qu'Apollonius n'était pas tant un philosophe, que quelque chose qui tenait le milieu entre Dieu et l'homme, et que Philostrate devait avoir intitulé l'Histoire qu'il en a faite, la descente d'un Dieu sur la terre (30). Ai-je donc tort d'assurer que la gloire d'Apollonius dura autant que le paganisme ?

Il ne me reste qu'à répondre à l'autorité d'Eusèbe, dont M. de Tillemont s'est fortifié. J'y réponds facilement, parce qu'il est clair, par les faits qui viennent d'être allégués, qu'Eusèbe donne dans une hyperbole qui ne paraît avoir aucune ombre de vérité. Comment pourrait-il être véritable que personne, au temps d'Eusèbe, ne faisait l'honneur à Apollonius de le traiter de philosophe, puisqu'Ammien Marcellin, dans le même siècle, ayant dit un mot par occasion d'une fontaine qui était auprès de Tyane, ne manque pas de se souvenir d'Apollonius avec cet éloge : *Ubi amplissimus ille philosophus Apollonius traditur natus* (31) ? J'aimerais mieux dire, pour l'honneur d'Eusèbe, qu'il parle de Philostrate, en sorte que son sens soit qu'il n'est pas besoin de réfuter amplement les rêveries dé-

bitées par Philostrate, puis un auteur dont personne ne et que l'on ne met pas même des philosophes. Cette tion, je l'avoue, souffre quelques difficultés ; mais il est sûr qu'il prétend attaquer le fantôme Philostrate, et non le véritable Apollonius. Ne déclare-t-il pas qu'un jour regardé Apollonius comme un savant homme, et qu'il conseillait de le placer au nombre des philosophes avec toute sorte d'honneur ? Ne rejette-t-il que les fables et les vaines traditions naturelles dont Philostrate et d'autres panégyristes ont parlé : prenant droit sur Philostrate, il dira qu'Apollonius est indigne d'être compté, non-seulement au nombre des philosophes, mais aussi au nombre des gens d'une médiocre réputation tant s'en faut qu'on le puisse mettre en parallèle avec Jésus-Christ. *Μόνον ἐπισκεψάμεθα τὴν τοῦ Φιλοστράτου ἱστορίαν δι' ἧς εὐθυνοῦμεν ὡς οὐχ ὁ φιλοσόφους ἀλλ' οὐδ' ἐν ἐπισκεύῃ τρισὶν ἀνδράσιν ἄξιον ἐγκρίνειν, αὐτῷ σαφῶς ἡμῶν Χριστῷ παρατιθεῖς Ἀπολλώνιον* (32). *Unam nota sitemus Philostrati historiam, enim certis rationibus conveniens Apollonium non inter philosophos locum, ac ne inter mediocres ac usitatos probitatis viros sortiri, nedum sit ille Salvator ratione aliquid conferendus.*

(G) Il laissa quelques ouvrages qui ne subsistent plus.] Il avait écrit quatre livres sur l'Astrologie judiciaire (33), et un Traité sur les sacrifices (34), pour marquer ce qu'il fallait offrir à chaque divinité. Son premier ouvrage devint fort célèbre, et Eusèbe le cite (35). Suidas le cite aussi, et y ajoute un Testament, un Recueil d'Oracles et de Lettres, la Vie de Pythagore (36). La Théopneustie dont Eusèbe cite un endroit (37)

(32) Euseb., in Hierocl., pag. 514.

(33) Περὶ μαντικῆς ἀστέρων, De Visione Astrorum. Philostrat., in Vita Philostrati, lib. III, cap. XIII.

(34) Idem, ibid. Vide etiam cap. VI.

(35) Euseb. Præparat. Evangel., cap. XIII, pag. 150.

(36) Suidas, in Ἀπολλώνιος, pag. 105.

(37) Euseb. Demonstr. Evangel., cap. III, pag. 105.

(28) August., Epist. IV, pag. 23.

(29) Idem, Epistola XLIX, pag. 208.

(30) Eunapius, de Vita Philosophorum, Præf., pag. 11. Je me sers des paroles de M. de Tillemont, Hist. des Empereurs, tom. II, pag. 220.

(31) Amm. Marcellin., lib. XXII, cap. VI, pag. 370.

nt-être la même chose que l'ouvrage
r les Sacrifices. Apollonius avait
rit une infinité de *lettres* : Philo-
rate en a inséré dans son histoire
quelques-unes, toutes fort courtes.
l'hymne sur la *Mémoire* n'est pas un
ouvrage d'Apollonius, comme M. de
Tillemont le prétend. Il cite le cha-
pître XI du I^{er}. livre de Philostrate,
page 18. Je n'y ai point trouvé cela,
mais seulement qu'Apollonius, âgé de
cent ans, avait la mémoire meilleure
que Simonide ne l'avait eue, et qu'il
chantait souvent l'hymne que Simo-
de avait composée à la louange de
sa mémoire. Suidas rapporte cela si
confusément, qu'il semble dire que
fut Apollonius qui composa cette
ce. Konig y a été attrapé. Voyez
Bibliothèque, à la page 49. Le *Tes-*
tem, dont Suidas fait mention,
θαύμα, est sans doute le livre que
Philostrate a cité dans ces paroles :
θαύμα δὲ τῆς Ἀπολλωνίου γεγραμ-
μῆς ὅτι ὑπάρχει μαθῆναι οἷς ὑποβιάζων
φιλοσοφίαν ἐγένετο (38); c'est-à-
dire, selon la version de Vigénère :
Apollonius avoit de sa part aussi
écrit des mémoires par où l'on pou-
voit aisément cognoître combien il
étoit curieux, voire presque comme
il étoit porté après la philosophie.

(B) On parle d'un autre philosophe
nommé Apollonius de Tyane.] C'est
Agresphon qui en parle, sur la foi d'A-
grophon qui avait écrit un livre
sur les personnes de même nom,
ὁμωνύμων, de *Homonymis*. Cela
est un souvenir qu'un savant homme,
que j'ai cité ci-dessus (39), doute si
les anciens ont fait des livres sembla-
bles à ceux de Léon Allatius, de *Si-*
monibus, de *Psellis*, etc. Qu'il n'en
sache point ; car outre Agresphon,
nous pouvons donner Démétrius Ma-
thias. Quelques savans y veulent join-
dre Denys de Sinope, et Simaristus ;
mais ils se trompent. Voyez la remar-
que (B) de l'article de ce DÉMÉTRIUS,
à la fin.

(I) Une traduction anglaise de cette
œuvre... a furieusement scandalisé les
meilleures âmes.] L'auteur de cette ver-
sion ne l'avait conduite que jusqu'au
I^{er}. livre exclusivement. S'il n'avait

fait que traduire, on n'aurait point
eu sujet de se plaindre ; mais il a joint
à sa version quantité de notes fort am-
plées qu'il avait tirées pour la plupart
des manuserits du fameux baron Her-
bert. C'est le nom d'un grand déiste,
s'il en faut croire bien des gens. Ceux
qui ont lu ces notes m'ont assuré
qu'elles sont remplies de venin ; elles
ne tendent qu'à ruiner la religion ré-
vélée, et à rendre méprisable l'Écri-
ture Sainte. L'auteur ne travaille pas
à cela par des raisons proposées grave-
ment et sérieusement, mais presque
toujours par des railleries profanes,
et par de petites subtilités. C'est donc
avec beaucoup de justice et de sagesse
que ce livre, qui avait été imprimé à
Londres l'an 1680 (40), a été sévère-
ment défendu. Ce nouveau traducteur
de Philostrate était un gentilhomme
anglais, nommé Charles Blount *. Il
publia, en 1693, un traité qui a pour
titre *les Oracles de la Raison*, et l'ac-
compagna de quelques autres opus-
cules de même aloi. Il fit une fin tra-
gique, en la même année. Il était fort
amoureux de la veuve de son frère, et
prétendait pouvoir l'épouser sans in-
ceste : il avait fait un traité pour le
prouver ; mais il ne vit nulle appa-
rence à obtenir le consentement de
l'Église. Sur cela, il lui prit une pen-
sée de désespoir, et il se tua lui-même.
Voyez l'Histoire des ouvrages des Sa-
vans (41). Au reste, M. de Tillemont,
en parlant de ceux qui ont fait la Vie
d'Apollonius, s'est arrêté à Philostrate.
Allons plus loin. Nicomache, qui vi-
vait sous l'empire d'Aurélien, fit la
Vie d'Apollonius sur celle que Philo-
strate avait écrite. Tascius Victoria-
nus en fit une autre sur celle que Ni-
comache avait composée. Sidonius
Apollinaris en fit une autre, et se ré-
gla beaucoup plus sur le modèle de
Victorianus que sur celui de Nicoma-
que (42). Nous lisons dans Suidas que
Sotérichus, natif d'Oase en Égypte,
avait composé la Vie d'Apollonius.

(40) Le titre marque l'année 1680. Il faut que
le livre soit demeuré caché plusieurs années ;
car il n'a été condamné qu'en 1693.

* Il existe une traduction française faite par
Castilhon du travail de Blount, 1774. 4 volumes
in-12. La préface de cette traduction française
est de Frédéric II, roi de Prusse.

(41) Mois de novembre 1693, pag. 135, 136.

(42) Ex Sidonii Apollinaris Epist. III, lib.
VIII.

(38) Philostrate, Vita Apollon., lib. I,
p. III.
(39) M. de Sallo. Voyez la remarque (F) de
l'article ALLATIUS, vers le milieu.

Cet auteur vivait sous l'empire d'Aurélien. Je ne saurais dire sur quoi Savaron se fonde, lorsqu'il met Plutarque parmi ceux qui ont écrit la Vie de notre Apollonius (43).

(K) *Sidonius l'a représenté dans une description, où l'on voit un héros de philosophie aussi grand qu'on en puisse voir.*] Afin que chacun en puisse juger, étalons ici les paroles de Sidonius Apollinaris. Il avait écrit la Vie d'Apollonius, et en l'envoyant à un conseiller d'Evarige, roi des Goths, voici ce qu'il lui dit : *Leges virum (fidei catholicæ pace præfatâ) in plurimis similem tui, id est, à divitiis ambitum, nec divitias ambientem; cupidum scientiæ, continentem pecuniæ; inter epulas abstemium, inter purpuratos linteatum, inter alabastra censorium: concretum, hispidum, hirsutum, in medio nationum delibutarum, atque inter satrapas regum tiaratorum myrrhatos, pumicatos, malobatratos, venerabili squalore pretiosum. Cumque proprio nihil esui aut indutui de pecude conferret, regnis ob hoc, quæ pererravit, non tam suspicioni, quàm fuisse suspectui: et fortunâ regum sibi in omnibus obsecundante, illa tantum beneficia poscentem, quæ mage sit suetus oblata præstare, quàm sumere* (44).

(43) Savaro, in Sidon. Apollinar., pag. 491.

(44) Sidon. Apollinar., Epist. III, lib. VIII, pag. 486.

APONE (a) (PIÈRE D'), l'un des plus fameux philosophes et médecins de son siècle *, naquit l'an 1250 (b), dans un village qui est situé à quatre milles de Padoue. Il étudia long-temps à Paris, et y fut promu docteur en philosophie et en médecine (A). Je ne sais pas s'il mourut fort riche; mais j'ai lu qu'il se

(a) Quelques-uns le nomment Pierre d'Avane.

* Pour cet article Joly renvoie aux Mémoires du père Nicéron, comme si ce père relevait beaucoup d'erreurs de Bayle. Nicéron ne reproche à Bayle qu'une faute qu'il n'avait pas faite. Voyez la note sur la remarque (F).

(b) Jacobus Phillidus Tomasini, Elog. illustr. Vir., pag. 22.

faisait payer de grosses pour la visite des malades. Il fut soupçonné de magie et poursuivi par l'inquisition ce pied-là (C); et, s'il eût vécu jusqu'à la fin du procès, beaucoup d'apparence qu'il eût souffert en sa personne, ne souffrit qu'en effigie à mort. Nous rapporterons que ses apologistes observent que son cadavre, secrètement transporté par ses amis, échappa à la lance des inquisiteurs, qui voulaient le faire brûler (D). Il fut transporté en divers lieux, et enfin on le plaça dans l'église de Saint-Augustin, sans épitaphe et sans nulle marque d'honneur (d.) Les accusateurs de magie d'Apone lui attribuent des notions incompatibles: ils disent qu'il ait été magicien, et qu'il n'ait point cru qu'il y eût des diables (E). Il eut pour sa personne une telle antipathie, qu'on ne pouvait voir manger sans des maux de cœur (e). Il mourut l'an 1316, à l'âge de soixante-six ans (F). L'un de ses principaux livres est celui qui lui fit le surnom de *Conciliator*; on a fait un conte bien ridicule sur ce livre, que, n'ayant point de puits dans sa maison, il fit porter de l'eau par la rue, par les diables, chez son voisin, quand il eut appris que l'on avait défendu à sa maison de continuer d'y venir chercher de l'eau (f). Il eût bien

(c) Dans la remarque (C).

(d) Tomasini Elog. Viror. illustr.

(e) Mercklinus, in Lindenio renov. 879. Freherus, in Theatro, pag. 12. Marcellus Donatus, et Matth. de C.

(f) Tomazo Garsoni, Piazza unita tutte le professioni, discorso CXXXI, 365, verso.

per les diables à lui
chez lui, et à bou-
voisin, ou, pour
le transporter dans
plutôt qu'à la rue *.

grands détails sur Apone,
Vie de cet auteur, par Ma-
née dans le *Raccolta d'opus-*
om. XXIII, pag. 1 - 54.

lia long-temps à Paris,
nu docteur en philoso-
decine.] Naudé observe
harangue où il relève
peut l'ancienne gloire de
Paris. Rapportons un
ses paroles puisqu'elles
ront en passant que Pier-
it à Paris le grand ou-
lit nommer conciliateur :
lem Petrus Aponensis ab
quem dum vestras scho-
ret edidit, Conciliatoris
us : certè latebat in Ita-
opè cognita, nullis aliis
nullis artibus nedum pro-
, nullà denique vel lin-
tione, vel philosophiæ
ita medicina; cum ecce
is genius, ex Aponensis
, Italiam ab ignorantia
lut alter Camillus Romam
obsidione liberaturus; di-
irit, ubinam gentium hu-
eræ felicius excolerentur,
subtilius traderetur, me-
is et solidius edoceretur :
divisset uni Lutetiæ hanc
eri, in eam statim invo-
gremio totum se tradit,
medicinæque mysteriis so-
bit, gradum, et lauream
consequitur, utramque
errimè docet, et post diu-
orum moram divitiis ves-
, imò philosophus, me-
logus, mathematicus suc-
præstantissimus in patriam
titur, et primis omnium,
iri gravissimi judicio, sin-
t. Undè gratitudinis ergò
lus venit, et à vobis me-
prosequendus Michael An-
ndus medicus Romanus,
iori seculo Aponensis ves-
tiones physiognomicas ele-

gantioribus typis demandare volens,
cum vidisset eas à doctore vestro, Pa-
risiis, et in facultate vestra fuisse
elaboratas, has idcirco vestri colle-
gii nomine et auspicio in lucem pro-
dire voluerit, ut communis loci famæ
beneficio frueretur (1).

(B) *Il se faisait payer de grosses
sommes pour la visite des malades.*]
On ne marque point ce qu'il exigeait
pour les visites qu'il faisait dans le
lieu de sa résidence; mais on assure
qu'il n'allait point voir les malades
hors de la ville, à moins qu'on ne lui
donnât cent cinquante francs par jour
(2). On ajoute qu'étant mandé par le
pape Honoré IV, il demanda quatre
cents ducats par jour (3). Voilà ce
que porte l'abrégé de sa Vie, inséré
dans la nouvelle édition de Van der
Linden, de *Scriptoribus medicis*. Ca-
mèrarius rapporte la même chose (4);
mais sans nommer le pape qui re-
courut à ce médecin. Il n'en use pas
de même à l'égard du lieu où Pierre
d'Apone demeurait. Il dit que c'était
Bologne. Il ne laisse pas de faire
mention d'Honoré IV; mais il pré-
tend que le médecin qui exigea de
ce pape un paiement si énorme n'é-
tait point Pierre d'Apone. Voici ses
paroles, selon la version de Simon
Goulart : *Du temps de nos pères, un
médecin de Florence, nommé Tha-
dée, acquit une telle réputation, qu'al-
lant en pratique hors la ville il gai-
gnoit par chascun jour cinquante es-
cus, et appelé du pape Honoré qua-
triesme, en eut cent par jour, telle-
ment qu'à son retour de Rome il ap-
porta dix mille escus* (5). S'il eût con-
sulté la chronologie, il n'eût pas dit
du temps de nos pères; car ce pape
fut élu l'an 1285, et mourut l'an
1287. Dom Lancelot de Pérouse, ci-
tant Ciaconius (6), dit que ce Tha-
dée, Florentin, et professeur à Bo-
logne, se fit promettre cent écus par
jour, quand le pape Honoré IV le
manda; et il ajoute que ce voyage

(1) Gabriel Naudens, de *Antiquitate Scholæ
Medicæ Parisiensis*, pag. 44, et seq.

(2) Mercklinus, in *Lindenio renovato*, pag.
878.

(3) *Idem*, *ibid.*

(4) Camerarius, *Meditations Historiq.*, tom. I,
liv. I, chap. IV.

(5) *Là même.*

(6) In *Vitâ Honorii IV.*

lui valut dix mille écus ; mais il observe que d'autres écrivent que Pierre d'Apone obtint de ce pape quatre cents écus par jour (7). Il avait dit que ce Pierre ne sortait point de la ville pour voir des malades, à moins qu'on ne lui donnât cinquante florins. Vous trouverez, dans le Théâtre de Paul Freher, qu'il était professeur en médecine à Bologne, et qu'on l'appelait de tous les endroits de l'Italie pour voir les malades, quoiqu'il exigeât cinquante florins par jour (8). Vous y trouverez aussi qu'il stipula d'Honoré IV la somme de cent florins chaque jour, et qu'ayant guéri ce pape il en reçut mille. Voilà bien des variations.

(C) *Il fut soupçonné de magie, et poursuivi par l'inquisition sur ce pied-là*] Ce soupçon subsiste encore parmi bien des gens : disons même qu'ils font plus que soupçonner, et qu'ils passent jusqu'à la persuasion. *La commune opinion de presque tous les auteurs est qu'il estoit le plus grand magicien de son siècle ; qu'il s'estoit acquis la cognoissance des sept arts libéraux par le moyen des sept esprits familiers, qu'il tenoit enfermez dans un cristal ; qu'il avoit l'industrie, comme un autre Pasetes, de faire revenir en sa bourse l'argent qu'il avoit despencé* (9). Celui qui me fournit ces paroles ajoute qu'il est constant qu'il fut accusé de magie en l'an lxxx de son aage (10), et qu'estant mort en l'an 1305 (11), que son procès n'estoit encore finy, on ne laissa pourtant, au récit de Castellan (*), de le juger au feu, et de brusler un faquin de paille ou d'osier, qui le représentoit, dans la place publique de la ville de Padoue, pour supprimer par un exemple si rigoureux, et par la crainte d'encourir une semblable peine, la lecture de trois livres superstitieux et abominables qu'il avoit composez en icelle : le premier desquels estoit cet Heptameron, qui est maintenant imprimé sur la fin du pre-

mier tome des œuvres d'Agrippa ; le second, celui qui est appelé par Trithème Elucidarium Necromanticum Petri de Albano ; et le dernier, un qui se nomme dans le mesme auteur, Liber Experimentorum mirabilium de annulis secundum 28 mansiones lunæ (12). Voilà des preuves qui semblent fortes : néanmoins Naudé n'en fait pas grand cas. Il les réfute d'abord par cette remarque : c'est que Pierre d'Apone fut un prodige d'esprit et d'érudition dans un siècle de ténèbres ; or, cela était fort propre à le faire prendre pour un magicien, puisque d'ailleurs il s'était fort attaché aux sciences curieuses et divinatoires. *C'est un homme, dit-il* (13), *qui a paru comme un prodige et miracle parmi l'ignorance de son siècle, et qui, outre la cognoissance des langues et de la médecine, avoit tellement recherché celle des sciences moins communes, qu'après avoir laissé des témoignages très-amples, par ses escrits de physiognomie, géomance et chiromantie, de ce qu'il pouvoit en chacune d'icelles, il les abandonna toutes, avec la curiosité de sa jeunesse, pour s'adonner entièrement à la philosophie, médecine et astrologie, l'estude desquelles luy fut si favorable, que, pour ne rien dire des deux premières, qui l'insinuèrent à la bonne grâce de tous les papes et souverains pontifes qui furent de son temps, et luy acquirent l'autorité qu'il a maintenant parmi les hommes doctes, il est certain qu'il estoit grandement capable en la dernière, tant par les figures astronomiques qu'il fit peindre dans la grande salle du palais de Padoue, et les traductions qu'il fit des livres du rabbi Abraham Abon-Ezra, joint à ceux qu'il composa des Jours Critiques, et de l'Esclairoissement de l'Astronomie, que par le témoignage du renommé mathématicien Regio-Montanus, qui luy a dressé un beau panégyrique, en qualité d'astrologue, dans l'oraison qu'il récita publiquement à Padoue, lorsqu'il y expliquait le livre d'Alfraganus. Ensuite, Naudé observe que Pierre d'Apone déféra beaucoup à l'a-*

(7) Secondo Lancellotti da Perugia, l'Hoggidi, parte II, Disinganno XVIII, pag. 377.

(8) Freher., in Theatro Viror. illustr., pag. 1209. Il cite Bernardus Scardeonus, lib. II, classe IX, Historiæ Patavinæ.

(9) Naudé, Apologie des grands Hommes accusés de magie, chap. XIV, pag. 380.

(10) Cela est faux. Voyez la remarque (F).

(11) Cela est faux. Voyez la même remarque.

(*) In Vitis illustr. Medicorum.

(12) Naudé, Apologie des grands Hommes accusés de Magie, chap. XII, pag. 38.

(13) La même, pag. 382.

, et que de là vient que auteurs maintiennent une *exactement contraire à celle* s, sçavoir : qu'il subit une *ination*, non point pour *ais* parce qu'il voulut rendre les *effets merveilleux* qui plus souvent en la nature, *des corps célestes*, sans *r aux anges ou démons.* *es-apparent par le recueil* *ymphorien Champier* (*) *s de ses Différences*, qui *estre leus sans précaution*, *orité péremptoire de Fran-* *pui dict expressément, par-* (*) : Ab omnibus fermé *magus* ; verum constat *atum dogma ei aliquandò* t, quem etiam hæreseum *veraverunt*, quasi nullos *es crediderit* ; à quoy il *ter que Baptiste de Man-* *spelle pour cette occasion* *næ*, sed nimium audacis *ie doctrinæ* ; que Casman- *net au nombre de ceux qui* : tous les miracles à la *ue le Loyer*, en ses *Spec-* *seure qu'il se mocquoit des* *e leur sabbat* : d'où l'en se *onner que les mesmes au-* *mment en beaucoup d'au-* *s parmy les enchanteurs* s, si ce n'estoit l'ordinaire *i escrivent sur cette ma-* *ssir tellement leurs livres*, *out ce qu'ils trouvent dans* *que difficilement peuvent-* *le précepte du poëte :*

medium, medio ne discrepet
(15).

son apologiste expose qu'il *e défendre*, et du crime *de celui d'athéisme*, tant *signage que l'illustrissime* *Frédéric duc d'Urbain a*

areft par toutes ses Oeuvres et *en la différence CLVI de son* *audé*, Apologie des grands Hom-

re, lib. Cribat.

II de Prænot., cap. VII.

de Patientiâ, cap. III.

r., part. II, cap. XXI, quæst.

V, chap. III.

, Apologie des grands Hommes,

voulu rendre à ses mérites, luy dres-
sant une statue parmy celles des hom-
mes illustres qui se voyent en sa cita-
delle, que par l'attestation publique
de la ville de Padoue, qui a faict
mettre son effigie sur la porte de son
palais, entre celles de Tite-Live, Al-
bert et Julius Paulus, avec cette in-
scription sur la base : Petrus Aponus,
Patavinus, philosophiæ medicinæque
scientissimus, ob idque Conciliatoris
nomen adeptus, astrologiæ verò adeo
peritus, ut in magiæ suspicionem in-
ciderit, falsòque de hæresi postula-
tus, absolutus fuerit (16)..... Mais,
ajoute-t-il (17), pour découvrir en-
tièrement la fausseté des objections,
l'on peut répondre à ce que Ludwi-
gius (*) a dit des sept esprits qui luy
enseignèrent les sept arts libéraux,
que cette narration fabuleuse a pris
son origine sur ce que le mesme Pierre
d'Apone (**) assure, après Albu-
mazar, que les prières qui sont faic-
tes à Dieu lorsque la lune est con-
jointe avec jupiter, en la teste du dra-
gon, sont infailliblement exaucées ;
et que pour luy, comme il eût deman-
dé suivant ses propres termes sa-
pientiam, à primo visus est sibi in
illâ amplius proficere. Sur quoi néan-
moins beaucoup d'autheurs se moc-
quent, à bon droict, de ce qu'il a désa-
voué si indiscretement toutes ses veil-
les et labours, pour n'estre redevable
de sa doctrine qu'à la superstition de
cette prière. qui ne peut estre que
vaine et sans efficace, en tel sens qu'on
la veuille prendre. Car si l'on dict qu'elle
s'adresse aux astres, c'est une pure
bestise de croire qu'ils la puissent en-
tendre ; si à Dieu, je demanderois
volontiers s'il estoit sourd auparavant
cette conjunction, s'il ne veut recevoir
nos prières sans icelle, ou si elle le
peut contraindre et nécessiter à con-
descendre aux vœux que l'on luy faict.
Et de là vient que Jean Pic (***) avoit
raison de dire, en parlant de ce nou-
veau Salomon : Consulerem Petro isti
ut totum quod profecit suæ potiùs
industriæ ingenioque acceptum refer-

(16) Naudé, Apologie des grands Hommes,
pag. 386. Cette inscription est dans Tomasini,
in Elog. illustr. Virorum, pag. 23.

(17) Là même, pag. 388.

(*) Demonomagis, quæst. XVI.

(**) Differentia CLVI.

(***) Lib. IV, adversus Astrolog., cap. VIII.

ret, quàm joviae illi suae supplicationi. L'on peut dire aussi, pour satisfaire à la preuve des trois livres divulgués sous son nom, qu'ils luy sont non moins faussement attribuez, que beaucoup d'autres à presque tous les grands esprits, tesmoin que Trithème (*) ne les veut advouër pour légitimes, à cause du grand nombre de fables que l'on avoit pris plaisir de forger sur cet auteur; et ce qu'il avoit dict auparavant en son Catalogue des *Ecrivains Ecclésiastiques*, qu'il ne tenoit pour véritable ce que l'on disoit de la magie de Pierre d'Apono, parce qu'il ne s'estoit jamais apperceu qu'il eust fait aucun livre sur le sujet d'icelle. A quoi si l'on veut encores adjouster le silence de tous les bibliothécaires, et la confirmation que Symphorien Champier (**) donne à cette autorité de Trithème, quand il assure qu'il n'a jamais veu aucun de ses livres en magie, sinon quelque différence où il en traicte comme en passant, je croy qu'il n'y aura plus rien qui nous puisse empêcher de recognoistre son innocence, et de juger avec les mieux senses que tout le soupçon que l'on a eu de sa magie vient comme de sa viaye source et origine de la puissance qu'il luy attribue en la différence CLVI de son *Concoiliator*, et des prédictions qu'il pouvoit faire au moyen de l'astrologie, sur lesquelles, par laps de temps, toutes ces fables et chimères se sont glissées, suivant le dire très-véritable de Properce :

[Omnia post obitum fingit majora vetustas (*3).]

Notez quelques fautes de M. de Clavigni de Sainte-Honorine. Il prétend que l'effigie de Pierre d'Apono, qui fut faite par les soins du duc d'Urbain, est dans la place publique de Padoue avec Tite-Live, Albert et Julius Paulus, et que l'inscription contient *Astrologiae adeò peritus, ut in magicæ suspicionem venerit* (18). 1°. La statue où se lisent ces paroles n'est pas dans la place publique de Padoue, mais sur l'une des portes de la maison de

ville : *In una portarum Prætorii Patavini* (19). 2°. La statue que le duc d'Urbain fit faire, ne fut point mise dans Padoue, mais dans le château de ce duc. 3°. Elle ne contient point les paroles que M. de Clavigni rapporte. Voyez Tomasini (20).

(D) Son cadavre échappa à la diligence des inquisiteurs, qui voulaient le faire brûler.] Pierre d'Apono, accusé de nécromancie et d'hérésie, mourut pendant le procès, et fut enterré dans l'église de Saint-Antoine. Tous les zélés s'en scandalisèrent : les inquisiteurs continuèrent leurs procédures, et l'ayant convaincu d'impieété, par ses écrits, ils condamnerent son cadavre à être brûlé; et comme ils ne le trouvèrent point, ils firent brûler publiquement une figure qui le représentait. Voilà ce qu'on lit dans M. de Sponde (21) : mais comment l'accorderons-nous avec l'inscription que les magistrats de Padoue firent mettre sous la statue de ce médecin, et où ils déclarèrent qu'il fut absous (22)? Pierre de Saint-Romuald rapporte que les inquisiteurs, ayant lu publiquement la condamnation de Pierre d'Apono, firent mettre au feu son effigie. Il remarque aussi qu'ils ne purent trouver son corps, parce que sa concubine Mariette l'avait déterré de nuit secrètement, et caché dans un sépulchre rompu (23).

(E) Ses accusateurs lui attribuent des opinions incompatibles : ils veulent qu'il ait été magicien, et qu'il n'ait point cru qu'il y eût des diables.] Nous avons vu (24) comment son apologiste se prévaut de cette contradiction; mais il aurait dû prendre garde que Bodin met Pierre d'Apono entre les sorciers qui, pour éluder les poursuites de la justice, soutiennent que tout ce qu'on dit des diables et de la magie est une chimère. Bodin déclare qu'il a fait le livre de la Démonomanie des sorciers, entre

(19) Tomasini, *Elog. Viror. Illust.*, pag. 23.

(20) *Ibidem*.

(21) Spondanus, *Annal. Eccles. ad ann. 1316*, num. 8. Il cite Scardeon. *Hist. Patav.*, lib. II, class. IX.

(22) Voyez cette Inscription ci-dessus, citation (16).

(23) Saint-Romuald, *Journal chronol. et historiq. au 31 de décembre*. Il cite Bernard Scande : il voulait dire sans doute Bernardin Scardeon.

(24) Dans la remarque (C).

(*) Antipali., lib. I, cap. III.

(**) Tractat. IV, lib. de claris medicinarum Scriptoribus.

(*3) Eleg. I, vs. 23, lib. III.

(18) Clavigni de Sainte-Honorine, lecture des livres suspects, pag. 101, 102.

res raisons « pour répondre à ceux qui, par livres imprimez, s'efforcent de sauver les sorciers par tous moyens, en sorte qu'il semble que Satan les ait inspirés et attirez à la cordelle, pour publier ces beaux livres, comme estoit un Pierre d'Apone, médecin, qui s'efforçoit faire entendre qu'il n'y a point d'esprits, et néanmoins il fut depuis avéré qu'il estoit des plus grands sorciers d'Italie (25). »

(F) Il mourut l'an 1316, à l'âge soixante-six ans.] C'est ce qu'on dans une inscription rapportée par Masini (26); cela étant, il faut que Naudé se trompe lorsqu'il dit que Pierre d'Apone, accusé à l'âge de quatre-vingts ans, mourut en 1305 *. Freher dit la même chose, comme tirée de Bernardin Scardeon. Disons aussi que Gesner se trompe en faisant fleurir Pierre d'Apone en 1320 (28). M. Konig a copié cette inscription (29). Mais le père Rapin s'abuse étrangement, puisqu'il le place au VI^e siècle. *Pierre d'Apone*, dit-il (30), *médecin de Padoue, qui florissait sous Clément VII, se gâta si l'imagination par la lecture des philosophes arabes, et par les spéculations trop fréquentes sur l'astrologie de Pythagore, qu'il fut mis à l'inquisition pour avoir été soupçonné de magie*. Vossius a suivi Gesner, et a fait une observation qui mérite d'être remarquée : *Pierre d'Apone*, dit-il (31), *écrivit son livre de Medicina omnia au pape Jean XXII, qui fut élu l'an 1316, et siégea dix-sept ans*. Nous connaissons donc par-là le temps de sa mort, la conclusion n'est pas exacte, et ne sauve pas d'erreur Vossius.

(*) Bodin, *préface de la Démonomanie des sorciers*, pag. 5. Voyez aussi chap. V, pag. 71.

(*) Tomasinus, in *Elog. Viror. illustrium*, pag. 22.

(*) Cicéron, tom. XXVI de ses *Mémoires*, pag. 316, reproche à Bayle d'adopter 1305 pour l'année de la mort d'Apone. Ce reproche est injuste. Il est pour 1316.

(*) Paulus Freher., in *Theatro Viror. illust.*, pag. 209.

(*) Gesnerus, in *Bibliotheca*, folio 544.

(*) Konig, *Bibl. vet. et nova*, pag. 49.

(*) Rapin, *Réflex. sur la philos.*, num. 28, pag. 360.

(*) Vossius, de *Scient. Mathem.*, pag. 181.

APROSIO (ANGELICO), né à Vintimiglia, dans la Rivière de Gênes, le 29 d'octobre 1607, a eu beaucoup de réputation parmi les savans, et a composé un très-grand nombre de livres. Il est sorti beaucoup de personnes de lettres de sa famille (a). Il n'avait que quinze ans lorsqu'il se jeta dans l'ordre des augustins, et il s'y fit tellement considérer, qu'il parvint enfin à la charge de vicaire général de la congrégation de Notre-Dame de Consolation à Gênes (b). Dès qu'il eut achevé ses études, on le jugea propre à enseigner : ainsi il enseigna la philosophie pendant cinq ans; après quoi il voyagea en divers endroits de l'Italie, et se fixa, l'an 1639, à Venise, au couvent de Saint-Étienne, où il enseigna les humanités (c). Une des choses qui lui ont été autant glorieuses, a été la bibliothèque des augustins de Vintimiglia, qui fut son ouvrage, et une preuve éclatante de son amour pour les livres, et de l'habitude qu'il s'était faite de les bien connaître (d). Il a publié un livre touchant cette bibliothèque, qui est fort recherché des curieux (A). Au reste, il se plaisait extrêmement à se déguiser sous des noms forgés à plaisir à la tête de ses ouvrages; peut-être n'osait-il écrire sous son véritable nom sur des matières aussi peu conformes à la vie religieuse, que l'étaient les différens des

(a) Voyez l'article suivant.

(b) Michel Justiniani, Scrittori Liguri, pag. 63.

(c) Philippus Elsius, in *Encomiastico Augustiniano*, apud Justinianum, pag. 63.

(d) Raffael Soprani, li Scrittori della Liguria, pag. 21.

beaux esprits touchant l'Adonis du cavalier Marin (B), ou choses semblables (C). Peut-être se plaisait-il naturellement à la recherche de différentes allusions, où à mettre en peine ceux qui aiment à ôter le masque à un auteur déguisé. Il aimait assez lui-même cette occupation (D). Quoi qu'il en soit, si vous consultez les auteurs qui nous ont donné le catalogue des écrivains de Ligurie (e), vous trouverez par le titre de ses ouvrages qu'il se donnait mille faux noms, tantôt celui de *Masoto Galistoni*, tantôt celui de *Carlo Galistoni*, tantôt celui de *Scipio Glareano*, tantôt celui de *Sapricio Saprici*, tantôt celui d'*Oldauro Scioppio*, etc. On dit qu'on trouve sa Vie dans l'ouvrage intitulé *La Biblioteca Aprosiana*. Plusieurs auteurs lui ont donné de grands éloges, et quelques-uns ont passé peut-être les limites de la raison (f). Il fut agrégé, entre autres académies, à celle de *gli Incogniti* de Venise, comme il paraît par le livre intitulé *le Glorie de gli Incogniti, overo gli Huomini illustri dell' Accademia de' i Signori Incogniti di Venetia* (E), où l'on voit son éloge assez amplement. Il était encore en vie, l'an 1680, lorsqu'Oldoïni publia son *Athenæum Ligusticum*.

(e) Raffael Soprani et Michel Justiniani, en 1667; Augustin Oldoïni, en 1680.

(f) *Magnifica ejus et planè invidenda elogia adferuntur à Gregorio Leti, Italia regnante*, part. IV, lib. III, pag. 377. Polyhist. Morhofii, pag. 38. Voyez aussi pag. 144.

(A) Il a publié un livre touchant la bibliothèque des augustins de Vintlmiglia qui est fort recherché des curieux. M. Morhof avait fort oui

parler de ce livre; mais il n'a pas qu'on l'eût imprimé. Il mentionne en divers endroits *Polyhist.* (1), publié l'an 1673, toujours comme un homme qui croit que cet ouvrage n'était point sorti de dessous la presse. Il est moins certain que la *Biblioteca Aprosiana* fut imprimée à Bologne 1673, et que Martin Fogelius (2) fesseur à Hambourg, en avait un exemplaire, comme M. Morhof a pu le voir dans le Catalogue des livres de ce professeur; car il cite ce Catalogue (3), qui fut imprimé l'an 1673. Voilà ce que M. Placcius observe dans son *Invitatio amica*, publiée à Hambourg, l'an 1689. Il ajoute qu'il fait mention de cet ouvrage d'Aprosio dans ses Pseudonymes (4), et il renvoie aux notes sur le Catalogue de Rhodius (5). En effet, il nous apprend à la page 150 de ses Pseudonymes qu'il savait par une lettre de M. gliabecchi à Martin Vogelius, que Aprosio, déguisé sous le nom de *Cornelio Aspasio Antivigilmi vagabondi di Tabbia detto l'Arato*, avait publié un livre en 1673, intitulé *Biblioteca Aprosiana, passa tempo autunnale*. Dans le Catalogue de Rhodius on ne trouve en doute ce que Scavenius avait dit, qu'Aprosio avait écrit un livre intitulé *Bibliotheca Aphorum*, où il restituait beaucoup d'ouvrages à leurs véritables auteurs. On doute de cela, parce que l'ouvrage n'est point vu dans les listes des ouvrages d'Aprosio cette *Bibliotheca Aphorum*, mais seulement *Bibliotheca Aprosia*. Or, on croit qu'il est facile à Scavenius de métamorphoser *Aprosia* en *Apocripha*. Il est étrange que le père Oldoïni n'ait fait mention de la *Bibliotheca Aprosiana, passa tempo autunnale* qu'il n'a publié son *Athenæum Ligusticum* qu'en l'année 1680. Il est vrai qu'il met entre les écrits d'Aprosio, *Biblioteca Aprosiana et quitates Abintimillienses*; mais d'une manière très-propre à ne

(1) Pag. 38, 59, 144.

(2) Ou Vogelius.

(3) Polyhist., pag. 37.

(4) Num. LXXIV.

(5) Pag. 27, 28.

(6) Voyez la remarque (D).

der que cet ouvrage n'était point core imprimé. M. Teissier, en 1686, aisé plus de sujet d'être en doute de décider quelque chose (7). Morhof remarque que M. Leti cite l'auteur qui a cité le II^e. tome de la Bibliothèque Aprosiennne : *Producit M. Leti ex abbate Libanore, pag. 10, locum quo tomus secundus Bibliothecæ Aprosianæ citatur, quo Leti continentur ab Hieron. Savanorol manuscripti libri* (8).

Cette citation de M. Leti est fort exacte : et par-là, et par d'autres considérations, je suis fort persuadé que Morhof n'allègue point sur la foi d'autrui l'*Italia regnante*, mais qu'il l'a traitée lui-même. D'où vient donc qu'il ne sait pas que la *Biblioteca Aprosiana* fut imprimée à Bologne, par les Manolessi, l'an 1673, in-12 ? Leti ne l'affirme-t-il pas positivement dans la page 377 de la IV^e. partie de son *Italia regnante*, et ne cite-t-il pas d'assez longs passages de cet ouvrage d'Aprosio ? Il ajoute que l'auteur, dans son ouvrage, a raconté sa vie jusqu'à la page 10, nomme après cela, jusqu'à la page 10, divers auteurs qui lui avaient donné leurs ouvrages (9); et que ce premier volume contient seulement les ouvrages de Aprosio dont les noms commencent, soit par la lettre A, ou par la lettre B, ou par la lettre C*. Il croit que les volumes suivants seront imprimés bientôt; mais il avait assuré que le second ne l'était pas, d'où il conclut que le père Libanore, qui le cite, n'en avait vu que le manuscrit (10). Cet ouvrage de M. Leti fut imprimé l'an 1676.

B) Il n'osait peut-être mettre son

1) Teissier, Catalog. Auctor. Bibliothec., etc., t. 18.
2) Morhof. Polyhist., pag. 38.
3) Narrando la sua Vita con l'inserirvi le curiosità interno ad amici suoi. Leti, *regn.*, parte IV, pag. 378.
4) La *Biblioteca Aprosiana* est, dit la *Bibliothèque universelle*, comme divisée en deux parties : la première contient différentes particularités de la vie de l'auteur, et la seconde, une table alphabétique des personnes qui lui avaient écrit de quelque livre avec le titre entier, accompagné le plus souvent de circonstances curieuses et quelque fois intéressantes ; cette table ne contient que les trois premières lettres de l'alphabet. La traduction latine de cette table par J. C. Wolf, Hambourg, 1734, in-8, ne contient que la seconde partie, et non tout l'ouvrage, comme Joly le donne à dire.
5) La même, pag. 379, 280.

nom à ses écrits sur les différens ouvrages touchant l'*Adonis* du cavalier Marin.] Le cavalier Stigliani ayant publié le livre de l'*Occhiale*, ou de la lunette, qui est une censure piquante de l'*Adonis*, se vit attaqué de toutes parts (11). On s'aperçut alors combien l'Italie était infatuée de l'*Adonis* : on courut à cette querelle comme au feu ; mais parmi tant de gens qui prirent la plume pour le cavalier Marin, personne ne témoigna plus de zèle pour l'*Adonis*, ni plus de feu contre les ennemis de ce poëme, que le père Aprosio de Vintimiglia, ermite de saint Augustin (12). Il publia l'*Occhiale Stritolato di Scipio Glareano per risposta al signor cavaliere Fra Tomaso Stigliani* (13); *La Sferza Poetica di Saprício Saprício, lo scanzonata Accademico Heteroclitico per risposta alla prima censura dell' Adone del cavalier Marino, fatta dal cavalier Tomaso Stigliani* (14); *Del Veratro, Apologia di Saprício Saprício, per risposta alla seconda censura dell' Adone del cavalier Marino, fatta dal cavaliere Fra Tomaso Stigliani*. Cet ouvrage est divisé en deux traités (15) : ce fut un déluge donné en deux prises. Il avait écrit contre le même Stigliani, *Il Vaglio Critico di Masoto Galistoni da Terama sopra il Mondo nuovo del cavalier Fra Tomaso Stigliani da Matera* (16); *Il Buratto, Replica di Carlo Galistoni al Molino del sig. Carlo Stigliani* (17).

Notez que Masoto Galistoni da Terama est l'anagramme de Tomaso Stigliani da Matera, et qu'au lieu de mettre au titre, in *Trevigi, per Girolamo Righettini*, on mit in *Rostock, per Willermo Wallop*, parce que ce Righettini était un libraire de peu de nom. L'Aprosio raconte cela dans les pages 112 et 113, du *Biblioteca Aprosiana* (18).

- (11) Voyez Baillet, Jug. sur les Poët., tom. IV, pag. 198.
(12) La même, pag. 200.
(13) Imprimé à Venise, en 1641.
(14) Imprimé à Venise, en 1643.
(15) L'un imprimé en 1645, l'autre en 1647, à Venise.
(16) Imprimé à Trévise, en 1637.
(17) Imprimé à Venise, en 1642.
(18) Leti, *Italia regnante*, parte IV, pag. 36a.

(C) *Ses écrits traitaient de matières éloignées de la vie religieuse... ou choses semblables.*] Je ne pense pas que les disputes sur l'Adonis du cavalier Marin fussent plus éloignées de la profession monastique, que les ouvrages suivans : *Annotazioni di Oldauro Scioppio all' Arte degli Amanti dell' illustrissimo signor Pietro Michele nobile Veneto* (19); *Lo Scudo di Rinaldo, ovvero lo specchio del disinganno, Opera di Scipio Glareano* (20); *Le Bellezze della Belisa tragedia dell' illustrissimo signor D. Antonio Muscettola, abbozzate da Oldauro Scioppio Accademico Incognito, Geniale, etc.* (21). Il y a plusieurs semblables compositions parmi les écrits non imprimés d'Angelico Aprosio; mais il ne faut pas dissimuler, 1°. qu'on y voit aussi les leçons qu'il fit sur le prophète Jonas, dans l'église de Notre-Dame de la Consolation, à Gênes, l'an 1649, et l'an suivant (22); 2°. Qu'il publia en 1643, sous le nom d'Oldoro Scioppio, la traduction italienne qu'il avait faite des *Sermons* espagnols d'*Augustin Osorius*.

(D) *L'occupation de démasquer les auteurs déguisés lui plaisait assez.*] Ce n'était pas tout-à-fait sans fondement que Scavenius débita qu'Aprosio avait fait un livre intitulé *Bibliotheca Apocryphorum*, où il restituait plusieurs ouvrages à leurs véritables auteurs; car c'est à lui qu'on attribue deux écrits, dont l'un a pour titre, *La Visiera alzata Necatate di alcuni scrittori che andarono in maschera fuori del tempo di carnevale*; et l'autre, qui n'est que la suite du précédent, s'appelle *Pentecoste di alcuni autori anonimi e pseudonimi scoperti per Mantissa della Necatate della Visiera alzata*. Le père Oldoini ne nous apprend point si ces deux ouvrages étaient imprimés ou non; il dit seulement qu'Aprosio les a écrits sous un autre nom: et l'on ne pourrait pas conclure qu'ils étaient imprimés, de ce qu'il cite dans la page suivante, *La Visiera alzata evulgata sub nomine Friani Forbottæ*; car il

fait assez connaître que ce Forbottæ est distinct d'Angelico Aprosio (23). On ne peut raisonnablement douter que les deux ouvrages qu'il attribue à notre Aprosio ne soient ceux dont il est parlé dans le journal de Leipzig (24). Ils furent imprimés à Parme, en 1689. Le nom qui paraît à la tête est *Jean Pierre Villani de Sienne*, académicien humoriste, infécond, et genialis. Il paraît qu'ils avaient été dédiés dès l'an 1678 à messieurs Magliabecchi.

(E) *Il paraît par le livre delle Glorie de gli Incogniti, qu'il fut agrégé à cette académie*] Il fut imprimé à Venise, l'an 1647, in-4°. Le père Labbe a cru que Jean François Lauredan en était l'auteur (25); mais d'autres ne le croient pas, et ils se fondent, entre autres raisons, sur ce que l'éloge de Lauredan, qui est dans ce livre, est trop pompeux, pour devoir être attribué à Lauredan même (26). On suppose que les vers qui sont à la tête de l'ouvrage, et qui félicitent Lauredan, non pas comme l'auteur du livre, mais comme le fondateur de l'Académie de *gli Incogniti*, ont été cause de l'erreur du père Labbe.

(23) Oldoinus, in *Append.*, Athen. Ligust.

(24) Mense jul., 1690, pag. 363.

(25) Labbe, *Bibliot. Bibliothecar.*, pag. 114, edit. anni 1678.

(26) Placius, de Anonymis, pag. 115. Voyez dans le même volume le Catal. de Rhodius, pag. 23, 26.

APROSIO (PAUL-AUGUSTIN), jurisconsulte, et académicien apatiste de Florence, naquit à Vintimiglia, d'une des principales familles du lieu, et qui peut se glorifier d'avoir produit, depuis le commencement du XVII^e. siècle, jusqu'à l'année 1667, neuf docteurs en droit, et un médecin. Celui dont je parle, ayant étudié à Gênes sous les jésuites, alla à Rome, pour y étudier la jurisprudence. Il se fit recevoir docteur, l'an 1649; après quoi, il s'en retourna chez lui, acheta beaucoup de livres curieux, et se retira dans une

(19) Imprimé à Venise, en 1642.

(20) Ibid.

(21) Imprimé à Lovano, ou Loano, en 1664.

(22) Soprani, *Scrittori della Liguria*, pag. 23.

aison de campagne , afin d'y
voir tranquillement du plaisir
de la lecture et de la composi-
tion. Il a fait des *Notes sur la*
Belise di D. Antonio Muscetola,
qui ont été imprimées avec les
Bellezze della medezima abboz-
zate da Oldauro Scioppio, l'an
1664. Lorsque le Soprani, de
qui j'emprunte cet article, pu-
blia son Catalogue des écrivains
de Ligurie, en 1667, notre
proposio travaillait à un grand
ouvrage de morale sur la défaite
des vices capitaux par les vertus
opposées (a). Oldoini m'apprend
que cet ouvrage fut imprimé à
Gênes, l'an 1674, et dédié au
Prince de Monaco.

(a) *Strage de Vitii capitali trionfati dalle*
virtù opposte.

APULÉE (LUCIUS), en latin
Apuleius, philosophe platonien,
connu de tout le monde
par le fameux ouvrage de l'*Ane*
Asinus, a vécu au II^e. siècle,
sous les Antonins (A). Il était de
Ladaure, colonie romaine dans
l'Afrique (B). Sa famille était
considérable (C) : il fut bien éle-
vé ; il était bien fait de sa per-
sonne, il avait de l'esprit, il de-
vint savant ; mais il se rendit
suspect de magie, et cette mau-
vaise réputation fait beaucoup
de tort encore aujourd'hui à sa
mémoire. Il étudia première-
ment à Carthage, puis à Athè-
nes, ensuite à Rome (D), où il
apprit la langue latine, sans le
secours de qui que ce fût. Une
insatiable curiosité de tout savoir
l'engagea à faire divers voyages,
et à s'enrôler dans diverses con-
fréries de religion (E). Il vou-
lait voir le fond de leurs préten-

des mystères, et c'est pour cela
qu'il demandait à y être initié.
Il dépensa presque tout son bien
dans ces voyages (F) ; de sorte
qu'étant retourné à Rome, et se
voulant consacrer au service
d'Osiris, il n'avait pas assez d'ar-
gent pour soutenir la dépense à
quoi l'exposaient les cérémonies
de la réception. Il engagea jus-
qu'à son habit pour faire la
somme nécessaire (a) : après quoi,
il gagna sa vie à plaider des cau-
ses : et comme il était assez élo-
quent, et assez subtil, les pro-
cès, et même les grands procès,
ne lui manquaient pas (b). Mais
il se mit encore plus à son aise,
par le moyen d'un bon mariage,
que par le moyen de la plaidoi-
rie. Une veuve, nommée Puden-
tilla, qui n'était ni jeune ni
belle, mais qui avait besoin d'un
mari, et beaucoup de bien, le
trouva fort à son goût (G). Il ne
fit point le renchéri : il ne se
soucia point de réserver sa bonne
mine, sa propriété (H), son es-
prit et son éloquence, pour
quelque jeune tendron ; il épousa
de bon cœur la riche veuve, dans
une maison de campagne auprès
d'OEea, ville maritime d'Afrique.
Ce mariage lui attira un fâcheux
procès : les parens des deux fils
de cette dame prétendirent qu'il
s'était servi de sortilèges pour
s'emparer de son cœur et de
son argent (I) : ils le déférèrent

(a) Voyez la remarque (F).

(b) *Quæ res summum peregrinationi meæ*
tribuebat solatium nec minus etiam victum
uberiorem subministrabat. Quidni? spiritu
faventis eventus quæsticulo forensi nutrito,
per patrocinia sermonis romani.
quam nunc inconstanter gloriosa in foro red-
derem patrocinia. Apuleius, *Metam.*, lib. XI,
pag. 272., edit. Elmenhorstii, an. 1621,
iv-8.

comme un magicien (c) non pas devant des juges chrétiens, ainsi qu'un commentateur (d) prétend que saint Augustin l'assure; mais devant Claudius Maximus, proconsul d'Afrique, et païen de religion. Il se défendit avec beaucoup de vigueur : nous avons l'*Apologie* qu'il prononça devant les juges. C'est une très-belle pièce (e) : on y voit des exemples des plus honteux artifices que la mauvaise foi d'un impudent calomniateur soit capable de mettre en jeu (K). On a observé qu'Apulée, avec tout son art magique, ne put jamais parvenir à aucune magistrature, quoiqu'il fût de bonne maison, qu'il eût été fort bien élevé, et que son éloquence fût fort estimée (f). Ce n'est point par un mépris philosophique, poursuit-on, qu'il a vécu hors des emplois politiques; car il se faisait honneur d'avoir une charge de prêtre, qui lui donnait l'intendance des jeux publics; et il disputa vivement contre ceux qui s'opposaient à l'érection d'une statue, dont les habitans d'OËea le voulurent honorer (g). Rien nemon-

tre plus sensiblement l'impertinente crédulité des païens, qu'il d'avoir dit qu'Apulée avait fait un si grand nombre de miracles (L), qu'ils égalaient, ou même qu'ils surpassaient, ceux de Jésus-Christ. Il y eut sans doute bien des gens qui prirent pour une histoire véritable tout ce qu'il raconte dans son *Ane d'or*. Je m'étonne que saint Augustin ait été flottant sur cela (h), et qu'il n'ait pas certainement su qu'Apulée n'avait donné ce livre que comme un roman (i). Il n'en était pas l'inventeur : la chose venait de plus loin, comme M. Moréri l'a entrevu (M) dans les paroles de Vossius qu'il n'a pas bien entendues. Quelques païens ont parlé de ce roman avec mépris (N). Apulée avait été extrêmement laborieux (O) : il avait composé plusieurs livres (P), les uns en vers, les autres en prose, dont il n'y a qu'une partie qui ait résisté aux injures du temps. Il se plaisait à déclamer, et il le faisait avec l'applaudissement de tout l'auditoire. Lorsqu'il se fit ouïr à OËea, les auditeurs s'écrièrent tout d'une voix, qu'il lui fallait conférer l'honneur de la bourgeoisie (k). Ceux de Carthage l'écoutèrent favorablement, et lui érigerent une statue (l) : plusieurs autres villes lui firent le même honneur (m). On dit que sa femme lui tenait la chandelle pendant qu'il étudiait; mais j

(c) *L'accusateur s'appelait Sicinius Æmilianus. Il était frère du premier mari de Pudentilla. Apuleius, Apologie initio.*

(d) Leon. Coqueus, in Augustin. de Civitate Dei, lib. VIII, cap. XIX, pag. 790; edit. Francof., an. 1661, in-4^o.; mais il se trompe : saint Augustin dit tout le contraire.

(e) Augustinus, de Civitate Dei, lib. VIII, cap. XIX.

(f) Saint Augustin fait cette remarque, dans son Épître V. Voyez la remarque (L), à la fin.

(g) *Prostatuásibi apud OËcenses locandá, ex quâ civitate habebat uxorem, adversus contradictionem quorundam civium litigaret, quodd posteros ne lateret ejusdem litis orationem scriptam memoria commendavit. August. Epist. V.*

(h) *Idem, de Civitate Dei, lib. XVIII, cap. XVIII.*

(i) *Sermone isto Milesio varias fabulas conseram. Apul. in Prologo Asini auri.*

(k) *Apul. in Apolog., pag. 320.*

(l) *Idem, Floridor., pag. 355 et seq.*

(m) *Ibidem, pag. 356.*

pas qu'il faille prendre pied de la lettre : c'est ment une figure de l'é : gauloise de Sidonius ris : *Legentibus medi- que candelas et cande- enuerunt* (n). Plusieurs ont publié des notes lée (Q). Je ne sache point ait d'autres traductions es de l'Ane d'or, qu'en aulois (R). On a raison dre ce livre pour une ontinuelle des désordres magiciens, les prêtres, diques, les voleurs, etc., aient alors le monde (S).

1. Apollin., Epist. X, lib. II.
crit ceci l'an 1694.

a vécu au II^e. siècle, sous onins (1).] Pierre Pithou, bien loin ceux qui disent e a vécu après Théodose, u'il a vécu environ le temps a Pius, et après (2). Ce sen- st appuyé sur de si bonnes que je ne vois personne qui rasse. Il est manifeste qu'un Orfitus, qu'un Lollianus qu'un Claudius Maximus, ollius Urbicius, desquels arle comme de personnes ont vécu sous les Antonins. Noris critique mal Elmen- lui impute d'avoir avoué son e sur le temps auquel Apulée), et il lui montre deux pas- l'Apologie d'Apulée, dans uels Antonin n'est point qua- us, et dont l'autre fait men- proconsul Lollianus Avitus, onsul l'an 144. L'absence de st une assez bonne preuve in vivait encore. Le père urait pas tort, si celui qu'il é n'avait point dit ce que

n pas sous Domitien, avec Apollo- ane, comme l'assure Anastase de sitione XXIII, in Scriptaram. Notes s donnent cet ouvrage à Anastase

us, Adversarior. lib. II, cap. X.
, Genotaph. Pisan., pag. 33.

l'on va lire. *Quo anno natus* (Apu- leius) *non liquidò liquet. Verisimiliter tamen possumus adserere eum temporibus Antonini Pii divorumque fratrum vixisse. Meminit enim* (*) *Lolliani Aviti, Lollii* (**) *Urbicii Pulentis, et* (***) *Scipionis Orphiti Coss. qui sub Antonino præcipuè floruerunt, summis macti honoribus, ut constat ex L. 3. ff. de his quæ in testament. delent. et L. 3. § 2. ff. de Decurion. (4). Le pas- sage, où Antonin n'est point qualifié Divus, contient les reproches qu'Apulée fait au fils de sa femme, sur ce qu'il produisait des lettres d'amour de sa mère : *Hucusquæ à vobis miserum istum puerum depravatum, ut matris suæ epistolas, quas putat amatorias, pro tribunali proconsulis recitet apud virum sanctissimum Claudium Maxi- mum, ante has imperatoris Pii statuas filius matris suæ pudenda ex- probret stupra, et amores objectet* (5)! Jonsius se trompe doublement, lors- que pour prouver qu'Apulée a vécu au temps que je lui assigne, il dit que ce philosophe donne à Antonin Pius l'éloge de Divus (6). Le fait est faux, et la conséquence que l'on en tire est nulle.*

(B) *Il était de Madaure, colonie romaine dans l'Afrique.*] Cette ville, qui avait appartenu à Syphax, fut donnée à Masinissa par les Romains : *Neque hoc eo dixi, quod me patriæ meæ pœniteret, etsi adhuc Syphacis oppidum essemus : quo tamen victo, ad Masinissam regem concessimus, munere populi Romani, ac deinceps veteranorum militum novo conditu, splendidissima colonia sumus* (7). Peu auparavant, il avait dit qu'il n'avait point de honte de participer comme Cyrus à deux nations différentes : *De patriâ meâ verò quòd eam sitam Numidiæ et Gætuliæ in ipso confinio meis scriptis ostendisti, quibus memet professus sum..... Seminumidam et Semigætulum, non video quid mihi sit in eâ re pudendum, haud minus*

(*) Apolog., pag. 289, Capitol. Antonino, XXVII.

(**) Apolog., pag. 274. Capitolin. Pertinace, LXXVIII.

(***) Apuleii Floridor., pag. 357, 358.

(4) Elmenh., in Vita Apuleii.

(5) Apuleii Apologia, pag. 327.

(6) Jonsius, de Script. Hist. Philos., pag. 267.

(7) Apul. Apologia, pag. 289.

quàm Cyro majori quòd genere mixto fuit, Semimodus ac Semipersa. Un certain homme, qui se voulut ériger en censeur général vers la fin du XVI^e. siècle, nous tombe ici entre les mains. Après avoir dit que Lucien, sous la forme prétendue d'âne, enseigne mille impudicités, il ajoute : *Apuleius hunc imitatus, ut vir græcus se latinè necivisse ingenuè confessus, in Asino aureo planè rudit* (8). Premièrement, il n'est pas vrai qu'Apulée avoue qu'il n'entend point le latin : il dit seulement, 1^o. qu'il l'ignorait la première fois qu'il vint à Rome ; 2^o. qu'il l'apprit sans maître. En second lieu, il n'est point vrai qu'il fût Grec. Madaure était une colonie romaine ; et, lorsqu'il se veut justifier par l'exemple des autres poètes, il cite les Grecs comme étrangers, et les Latins comme ses compatriotes : *Fecere tamen et alii talia, et..... apud Græcos Tejus quidam.....* APUD NOS verò, *Ædituus, et Portius, et Catulus* (9). Ce qu'il y a de vrai, c'est que la langue latine n'était pas commune à Madaure. Apulée, fils d'un des premiers magistrats, n'y entendait rien quand il vint à Rome. Le fils de Pudentilla sa femme n'entendait que le punique et un peu de grec, que sa mère, originaire de Thessalie, lui avait appris : *Loquitur nunquàm nisi punicè, et si quid adhuc à matre græcissat : latinè enim neque vult neque potest* (10).

(C) *Sa famille était considérable.* Son père se nommait Thésée. On ne le sait que par ces paroles : *Si contentus lare parvulo, Thesei illius cognominis patris tui virtutes æmulaveris* (11). Il avait exercé à Madaure la charge de duumvir. C'était la première dignité d'une colonie : *In quâ coloniâ patrem habui loco principe duumviralem, cunctis honoribus perfunctum* (12). Sa mère, nommée Salvia (13), était originaire de Thessalie, et descendait de la famille de Plutarque. Il le dit lui-même, dès le commencement de son roman. Saint Augustin

(8) Claudius Verderius, in auctores penè omnes Cension., pag. 73. Ce livre fut imprimé à Lyon, en 1586, in-4^o.

(9) Apuleii Apologia, pag. 278.

(10) Ibidem, pag. 336.

(11) Apul. Metam., lib I, pag. 112.

(12) Idem, Apologiæ pag. 289.

(13) Idem, Metamorph., lib. II, pag. 115.

a reconnu qu'Apulée était de maison : c'est dans sa V^e. lettre ci-dessous la remarque (E), tion (18).

(D) *Il étudia premièrement à Carthage, puis à Athènes, et à Rome.*] On ne trouverait pas gradation, si l'on s'arrêtait au logue de son roman, puisqu'il parle point de Carthage. Il se contente de dire que ses premières études ont été celles de la langue grecque à la Grèce, et qu'après cela il vint à Rome, où il étudia le latin sans secours d'aucun maître : *Ibi libenter Attidem primis pueritiæ stipendium merui, mox in urbe latinâ adveniens indigenarum Quiritium indigenam nem ærumnabili labore, nullo magistro præeunte, aggressus excolui.* Cette narration est trompeuse : elle n'est rien moins qu'exacte : il la faut justifier par d'autres passages d'Apulée. Se faut-il étonner qu'un auteur conte mal les actions d'autrui ? raconte-t-il pas quelquefois les siennes bien confusément ? Voici ces passages de notre auteur. Il dit qu'il est Carthaginois qu'il a étudié dans son enfance chez eux, et qu'il a commencé d'y embrasser la secte d'Épicure : *Sum vobis nec larem, nec pueritiâ invisitatus, nec magistris peregrinus, nec sectâ innotuitus..... Enimverò et pueritiâ apud Carthaginienses et magistri vos ; et secta, licet à Patre Atticis confirmata, tamen hinc innotuit* (14) : à quoi il ajoute, *Hactenus vobis mercedem, Carthaginici ubiquè gentium dependo, pro quâ plinias quas in pueritiâ sum adeptus. Ubiquè enim me vestitavitis alumnum fero* (15). Quelques pages après, il fait un dénombrement des sciences qu'il étudia à Athènes : *Prima cratera litteratoris rudem eximit : secunda grammatici doctorem instruit : tertia rhetoris eloqui armat. Hactenus à plerisque perit. Ego et alias crateras Athenis poeticæ commentam, geometricam, arithmetidam, musicæ dulcem, dialecticam, austerulam, enimverò universam philosophiæ inexplebilem, scilicet omnem ream* (16). Quelques-uns veulent

(14) Idem, Floridor., pag. 359.

(15) Id., ibid., pag. 361.

(16) Id., ibid., pag. 363.

étudié dans la Grèce en deux différents temps; d'abord, avant que d'aller à Carthage, et puis lorsqu'il fut étudié dans cette ville. Ils ne font point de Rome : ils prétendent que ce fut à Carthage qu'il apprit la langue latine (17) : ce dernier est visiblement démenti par le premier de l'Ane d'or.

Son insatiable curiosité de tout s'engagea.... à s'enrôler dans différentes confréries de religion.] Il se fait ces paroles dans le III^e. livre de l'Ane d'or : *Paveo et formido solidè hujus operata detegere, et ardeam dominæ meæ revelare secreta. Melius de te doctrinæque tuæ præcipue, qui præter generosam natalium nobilitatem, præter sublime ingenium, pluribus initiatus, profectò sanctam silentii fidem* (18). Il fit son roman par le narré de son entrée dans la religion d'Osiris. Ce fut à Rome que cet honneur lui arriva. Il y fut guère parmi le commun des initiés; il monta bientôt aux premiers grades : *Denique per dies admodum singulos, Deus Deum magnorum potentior, et majorum summus, et summorum maximus, et maximorum regum Osiris non in alienam quamquam personam reformatus, sed coeque suo illo venerando me dignatus examine, per quietem præcipere viam est.... Ac ne sacris suis gregibus intero-permixtus deservirem, in collegium me Pastophororum suorum, inter ipsos decurionum quinquenales elegit.* Avant que de venir à Rome, il avait été initié aux mystères d'Osiris : ce furent les prémices de son humanité recouvrée. Il mêle dans la description de ces sortes de cérémonies plusieurs nobles sentimens, et qui ne sont dignes que de la vraie religion. C'est, par exemple, celui-ci : *Te nunc obsequio religionis nostræ præcipue, et ministerii jugum subi vo-*

luntarium; nam cum cœperis Deum venerare, tunc magis senties fructum libertatis (19). Ceux qui l'accu-

sèrent de magie, lui objectèrent entre autres choses qu'il conservait je ne sais quoi dans un mouchoir avec une singulière superstition. Voici ce qu'il répondit : *Vindicam cujusmodi illas res in sudario obvolutas laribus Pontiani commendarim? Mos tibi geretur. Sacrorum pleraque initia in Græciâ participavi. Eorum quædam signa et monumenta tradita mihi à sacerdotibus sedulò conservo. Nihil insolitum, nihil incognitum dico. Vel unius Liberi patris symmistæ, qui ades-tis, scitis quid domi conditum celetis, et absque omnibus profanis tacitè veneremini. At ego, ut dixi, multijuga sacra, et plurimos ritus, varias ceremonias, studio veri et officio erga Deos didici. Nec hoc ad tempus compono, sed abhinc ferme triennium est, cum primis diebus quibus Oceanum veneram, publicè disserens de Æsculapii majestate, eadem ista præ me tuli, et quot sacra nôssem percensui. Ea disputatio celebratissima est, vulgò legitur, in omnium manibus versatur... Etiamne cuicumque mirum videri potest, cui sit ulla memoria religionis, hominem tot mysteriis Deum consoium, quædam sacrorum crepundia domi adservare, atque ea lineo texto involvere, quod purissimum est rebus divinis velamentum* (20)? Il est probable que si Apulée était magicien, son crime était incomparablement moindre que celui des magiciens d'aujourd'hui, parce qu'il ne savait pas qu'il n'y eût que de mauvais génies qui s'attachassent à faire certaines choses à la présence de certaines cérémonies. Il croyait avec les Platoniciens que de bons génies pouvaient aussi faire cela (21). J'ai cité dans le texte de cet article saint Augustin qui témoigne qu'Apulée avait une dignité de religion qui lui donnait l'intendance des combats des gladiateurs : *Sacerdos provinciæ pro magno fuit, ut munera ederet venatoresque vestiret* (22). Enfin, je trouve que notre auteur s'était consacré au culte d'Esculape, l'une des principales divinités des Carthaginois, et qu'il avait même une dignité dans ce collège : *Principium mihi apud vestras aureis*

(17) *Idem*, Apolog., pag. 309, 310.

(18) Voyez la dispute de saint Augustin contre le sentiment d'Apulée, au liv. VIII de la Cité de Dieu, chap. XIX, et suiv.

(19) August., Epist. V.

auspicatissimum ab Æsculapio deo capiam, qui arcem vestræ Carthaginis indubitabili numine propitius respicit. Ejus dei hymnum græco et latino carmine vobis sic canam, jam illi à me dedicatum. Sum enim non ignotus illius SACRICOLA, nec recens cultor, nec ingratus ANTISTES (23).

(F) *Il dépensa presque tout son bien dans ses voyages.*] Ce ne fut point la seule cause de la pauvreté où il tomba; il fit des dépenses beaucoup plus louables: il s'en vanta, du moins, lorsqu'il répondit au reproche qu'on lui avait fait de sa misère: *Ad istum modum desponsus sacris, sumptuum tenuitate contra votum meum retardabar: nam et viriculas patrimonii peregrinationis attriverant impensæ* (24). C'est ainsi qu'il parle, en représentant l'embarras où il se trouvait à Rome, au sujet de sa vocation à la confrérie d'Osiris. Il était hypothéqué à cette mystérieuse congrégation, les promesses étaient données; mais comme on n'a jamais fait rien pour rien, il fallait payer quelque chose pour les cérémonies inaugurales, et il n'avait pas de quoi fournir à cette dépense. Il fallut, pour ainsi dire, qu'il vendît jusqu'à sa chemise: la divinité, qui le pressait, ne lui indiqua point d'autre ressource: *Jamque sæpiculè non sine magnâ turbatione stimulatus, postremo jussus veste ipsâ meâ quamvis parvulâ distractâ sufficientem corrasi summulam, et id ipsum præceptum fuerat specialiter. An tu, inquit, si quam rem voluptatis struendæ molireris, laciniis tuis nequaquam parceres, nunc tantas cerimonias aditurus impenitendæ te pauperiei conturis committere* (25)? Alors, il n'attribuait son indigence qu'aux frais de ses voyages; mais dans l'autre rencontre dont j'ai parlé, il dit qu'il avait dépensé beaucoup à faire de bonnes œuvres, à secourir ses amis, à reconnaître les soins de ceux qui l'avaient instruit, à doter les filles de quelques-uns d'eux. Il ajoute qu'il n'aurait pas fait difficulté d'acheter au prix de tout son patrimoine le mépris de son patrimoine: mépris qui est un bien plus considérable que le patrimoine même. C'est parler en philosophe cela.

(23) Apuleius, Florid., pag. 361.

(24) Idem, Metam., lib. XI, pag. 272.

(25) Idem, ibid.

Si tamen nescis, c'est ainsi qu'il ad se la parole à son délateur (26), *fiteor mihi ac fratri meo relictum patre H-S. vicies, paulò secus; id à me longâ peregrinatione et diuturnis studiis, et crebris liberalitatibus dicè imminutum. Nam et amicis plerisque opem tuli, et magistris primis gratiam retuli, quorumdam et filias dote auxi. Neque enim dubitem equidem vel universum patrimonium impendere, ut acquirerem quod majus est, contemptum patrimonii.* Il avait fait des réflexions très-solides et très-morales sur la pauvreté (27).

(G) *Une veuve, qui n'était ni jeune ni belle, mais qui avait besoin d'un mari.... le trouva fort à son goût.* L'accusateur d'Apulée la soutenait âgée de soixante ans (28): il avait un but; il croyait prouver par-là que la passion qu'elle avait conçue pour lui n'était point naturelle, mais le fruit de quelque charme magique. Apulée fit voir qu'elle n'avait guère plus de quarante ans, et que si elle en avait passé près de quatorze dans l'état de veuve, ce n'avait nullement été par aversion pour le mariage, mais à cause des oppositions de son beau-père; qu'enfin, cet état de continence n'avait ruiné la santé, jusque-là que les médecins et les sages-femmes se contenteraient à dire qu'il n'y avait point de meilleur remède aux suffocations qui la tourmentaient que le mariage (29). Une femme à qui l'on dit cela, qui n'a guère de temps à perdre, elle veut mettre à profit ce qui lui reste d'années de fécondité, n'a pas besoin d'être contrainte par la force des sortilèges à se choisir un époux. Ce fut le raisonnement d'Apulée, qui a beaucoup de force: *Eo scrupulosa liberata, cum à principibus viris in matrimonium peteretur, decrevit sibi diutius in viduitate non permanendum. Quippè ut solitudinis tædium perferre non poterat. Mulier sanctè peccatrix, tot annis viduitatis sine culpâ, et fabulâ absuetudine conjugis torpente et diutino situ viscerum saucia, viduitatis intimis uteri, sæpè ad extremum*

(26) Idem, Apol., pag. 288.

(27) Id., ibid., pag. 285, 286, 287.

(28) Idem, ibid., pag. 317, 330.

(29) Idem, ibid., pag. 330.

perimendoloribus obortis exanimabatur. Medici cum obstetricibus consentiebant, penuriam matrimonii morbum posuit. Matum in dies augeri, ægritudinem ingravescere : dum ætatis aliquid supersit, nuptiis valetudinem medicandam (30). C'est un malheur pour une femme, que certains procès où il faut dire cent choses en pleine audience, qu'on aimerait mieux cacher, soit que l'infirmité naturelle y ait plus de part que l'infirmité morale, soit qu'elle y ait moins de part (31). Dans ce procès, Apulée se fût bien gardé d'indiquer la cause des maux dont Pudentilla avait été tourmentée pendant son veuvage. Elle y trouvait au moins quelque petite douceur : car, puisqu'elle avait tant souffert, c'était une marque qu'elle ne s'était point privée du vrai remède. On n'alléguait aux juges cette conséquence ; mais on assura que cette veuve avait vécu chastement, et qu'il n'avait couru d'elle aucun mauvais bruit. Revenant à son âge, je dis qu'Apulée était sans doute plus jeune qu'elle, car elle avait un fils qui avait été à Athènes le camarade d'Apulée (32) : mais j'ajoute qu'il ne l'épousa pas sans espérance d'en avoir des enfans. Il le témoigne, lorsqu'il répond au reproche qu'on lui faisait de s'être allé marier à la campagne. Après avoir répondu qu'on avait pris ce parti, afin d'éviter les maux que les noces leur auraient coûtés dans la ville, il ajoute que la campagne est un poste beaucoup plus favorable que la ville en matière de fécondité, et que se coucher sur l'herbe, et l'ombre des ormeaux, et au milieu d'une infinité de productions qui naissent du sein fertile de la terre, ne peut qu'apporter bonheur à de nouveaux mariés qui veulent avoir des enfans. Il eût bien fait de garder cette pensée pour ses *Florida*, je veux dire pour ses déclamations de rhétoricien, où lâche la bride à toutes les fausses pensées de son imagination. Cet encoût gâte son apologie : il n'est digne, ni des juges à qui il parlait, ni de la cause qu'il plaidait : *Inimò si verum velis, uxor ad prolem multò copiosius in villa quàm in oppido nascitur : in solo uberi, quàm in loco*

sterili : in agrì cespite, quàm in fori silice : mater futura in ipso materno sinu, in segete adultæ super fecundam glebam. Vel enim sub ulmo marita cubet in ipso gremio terræ matris inter soboles herbarum, et propagines vitium, et arborum germina (33). Nous verrons ci-dessous (34), qu'on déclara en pleine audience que Pudentilla n'était point belle, et que son contrat de mariage contenait des clauses qui supposaient qu'elle était encore en âge d'avoir des enfans.

(H) *Sa bonne mine, sa propriété, etc.*] Voici quelques parties de son portrait : *At illa obtutum in me conversa, en, inquit, sanctissimæ Salviæ matris generosa proles. Sed et cætera corporis inexplicabiliter ad regulam congruentia, inenormis proceritas, succulenta gracilitas, rubor temperatus ; flavum et in affectatum capillitium ; oculi cæsi quidem, sed vigiles, et in aspectu micantes prorsus aquilino, quoquò versum floridi : speciosus et immeditatus incensus* (35). Ses accusateurs lui reprochèrent sa beauté (36), ses beaux cheveux, ses belles dents, son miroir. Sur les deux premiers chefs, il répondit qu'il était fâché que l'accusation fût fautive : *Quòd utinam tam gravia formæ et facundiæ crimina verè mihi approbrasset ! non difficile ei respondissem quod Homericus Alexander Hectori :*

Οὔτι ἀπόβλητ' ἐς ἱθεῶν ἐρικύδεια δῶρα.
"Ὅσσα καὶ αὐτοῖ δῶσιν, ἐκὼν δ' οὐκ ἄν
τις ἔλοιτο. Ili. III, vs. 65, 66.

Munera Deum gloriosissima nequaquam aspernanda :

Quæ tamen ab ipsis tribui sueta, multis volentibus non obtingunt.

Hæc ego de formâ respondissem. Præterea, licere etiam philosophis esse vultu liberali. Pythagoram, qui primum sese philosophum nuncupavit, eum sui sæculi excellentissimâ formâ fuisse : item Zenonem.... Sed hæc defensio, ut dixi, aliquamultum à me remota est : cui, præter formæ me-

(30) *Idem, ibid., pag. 318.*

(31) *Voyez ci-dessous la remarque (I).*

(32) *Apuleii Apolog., pag. 329.*

(33) *Idem, ibid., pag. 329.*

(34) *Dans la remarque (I).*

(35) *Metamorphos., lib. II, pag. 115. Voyez aussi lib. I, pag. 112.*

(36) *Accusamus apud te philosophum formosum, et tam græcè quàm latinè, proh nefas ! disertissimum. Apuleius, Apolog., pag. 275.*

esset et comâ intonsus, et genis
tus, et corpore glabellus, et arte
discius, et fortunâ opulentus. . .
quâ fatidicâ seu tutè oratione, seu
mibus malis, utrobique facundiâ
quipari.... Risere Musæ, cum audi-
hoc genus crimina, sapienti exop-
anda, Apollini objectata (41), et tibi-
nem illum certamine superatum, ve-
t arsum bipedem, corio exsecto nudis
laceris visceribus reliquerunt (42).
Notez qu'Apulée assure que son accu-
teur n'était qu'un gros paysan fort
id : *Mihi istud crede quanquam te-
rrimum os tuum mininum à Thyestâ
agico demutet, tamen profectio dis-
radi cupidine speculum inviseres, et
i quando relicto aratro mirarere tot
facie tuâ sulcos rugarum. At ego
mirer, si boni consulis me de isto
storissimo vultu tuo dicere, de mo-
ris tuis multò truculentioribus reli-
re (43)?*

(I) On l'accusa de s'être servi de
tilèges, pour s'emparer du cœur de
femme et de son argent.] Apulée
avait pas besoin d'une grande justi-
cation par rapport au premier arti-
; car, puisque par des raisons de
té Pudentilla s'était déterminée à
second mariage, avant même que
avoir vu ce prétendu magicien, la
nesse, la bonne mine, le beau ca-
et, l'esprit, et les autres agrémens
Apulée étaient un charme plus que
faisant à le faire aimer de cette da-
e. Il eut les occasions les plus favo-
bles de gagner son amitié; car il
gagna quelque temps chez elle : le fils aî-
de Pudentilla le voulut absolument;
ce fut lui qui souhaita qu'il se ma-
rit avec elle, et qui le sollicita à y
rager (44). Apulée ménagea finement
ses avantages, et poussa dans le
diable, par des traits vifs et agréa-
es, ses accusateurs. « Vous vous
étonnez, leur disait-il, qu'une fem-
me se soit remariée après treize ans
de viduité : il est bien plus étonnant
qu'elle ne se soit pas plus tôt rema-
riée. Vous croyez qu'il a fallu de la
magie pour obliger une veuve de
son âge à se marier avec un jeune

» garçon : et au contraire, c'est ce
» qui montre que la magie eût été
» bien superflue : » *Cur mulier libe-
ra tibi nupsit post annos tredecim vi-
duitatis? quasi non magis mirandum
sit quod tot annis non nupsit.... At
enim major natu non est juvenem as-
pernata. Igitur hoc ipsum argumen-
tum est nihil opus magiâ fuisse ut nu-
bere vellet mulier viro, vidua cælibi,
major juniore (45). Si l'arrêt des ju-
ges eût été formé sur la sentence
qui fut prononcée en pareil cas à
peu près par la mère d'Alexandre-
le-Grand, il eût été admirable :
Ὁ βασιλεὺς Φίλιππος ἤρα Θεσσαλῆς γυ-
ναικὸς αὐτίαν ἔχούσης καταφάρμακευσεν
αὐτόν· ἰσπούδασε οὖν ἡ Ὀλυμπιάς λαβεῖν
τὴν ἀνθρωπὸν ὑποχείριον. Ὡς δὲ εἰς ὄψιν
ἔλθοῦσα, τό τ' εἶδὲς εὐπρεπὲς ἰφάνη, κατ'
διελέχθη πρὸς αὐτὴν οὐκ ἀγεννῶς οὐδ'
ἀσυνέτως. Χαιρέτωσαν (εἶπεν ἡ Ὀλυμ-
πιάς) αἱ διαβολαί· σὺ γὰρ ἐν σιαυτῇ τὰ
φάρμακα ἔχεις (46). Rex Philippus de-
peribat Thessalicam quandam mulie-
rem, quæ veneficio eum circumvenisse
dicebatur : operam dedit Olympias,
ut eam in suam redigeret potestatem :
cum in conspectum ea reginæ venisset,
neque forma tantum videretur egre-
gia, sed et collocuta esset neque ab-
jectè neque imprudenter : « Faces-
» sant, inquit Olympias, calum-
» niæ : tibi tua in teipsâ sunt reposita
» veneficia. » Voilà pour l'article de
la conquête du cœur. L'autre article,
qui est celui de l'argent, fait naître
quelques soupçons, non pas de magie,
mais d'avarice. On a de la peine à
croire que ce mariage n'ait pas été un
sacrifice à des raisons d'intérêt. Ne
condamnons pas néanmoins Apulée
sans l'entendre. Il offre de prouver
par son contrat de mariage qu'il ne
se fit rien donner par Pudentilla ;
mais qu'il se fit seulement promettre
une somme assez modique, en cas
qu'il lui survécût, et en cas qu'il vînt
des enfans de leur mariage. Il fait voir
par plusieurs faits combien sa con-
duite avait été désintéressée, et com-
bien il était raisonnable qu'il exigeât
de sa femme la somme qu'elle lui avait
promise. C'est là, qu'en pleine audien-
ce, il est obligé de faire des confes-*

(41) Voyez l'application qui est faite de ce
sage dans les Nouvelles de la République
lettres, septembre 1685, article VII.

(42) Apul., Floridor., pag. 341.

(43) Idem, Apol., pag. 284.

(44) Idem, ibid pag. 320.

(45) Idem, ibid., pag. 291.

(46) Plutarch., in Præcept. conjug., pag. 241,
B. Voyez la remarque (I.) de l'article ΓΑΛΑ-
ΒΙΑ.

sions dont Pudentilla se serait très-bien passée. Il dit qu'elle n'était ni belle ni jeune, ni un sujet qui pût tenter en nulle manière de recourir aux enchantemens, et qu'il ne faudrait pas s'étonner qu'elle eût fait de grands avantages à un homme comme lui : *Quod institui pergam disputare, nullam mihi causam fuisse Pudentillam veneficiis ad nuptias prolectandi. Formam mulieris et ætatem ipsi ultrò improbaverunt, idque mihi vitio dederunt talem uxorem causâ avaritiæ concupisse, atque adeò primo dotem in congressu grandem et uberem rapuisse* (47).... *Quamquam quis omnium vel exiguè rerum peritus culpâre auderet, si mulier vidua et mediocri formâ, at non ætate mediocri, nubere volens, longâ dote et molli conditione invitâset juvenem neque corpore, neque animo, neque fortunâ pœnitendum....?* (48). Il dit que Pontianus fils de Pudentilla ne lui proposa le mariage de sa mère que comme une charge, et comme une action d'ami et de philosophe; je veux dire une action plus convenable à un bon ami de Pontianus, et à un philosophe, que ne serait pas d'attendre un parti où il pût trouver en même temps les richesses et la beauté : *Confidere sese fore ut id onus recipiam, quoniam non formosa pupilla, sed mediocri facie mater liberorum mihi offeratur. Sin hæc reputans formæ et divitiarum gratiâ me ad aliam conditionem reservarem, neque pro amico neque pro philosopho facturum* (49). Il relève extrêmement les avantages d'une fille sur une veuve. « Une belle fille, dit-il, quelque pauvre qu'elle soit, vous apporte une grosse dot, un cœur tout neuf, la fleur et les premières épreuves de sa beauté. C'est avec une grande raison que tous les maris font un si grand cas de la fleur du pucelage. Tous les autres biens, qu'une femme leur apporte, sont de telle nature, qu'ils peuvent les lui rendre s'ils ne veulent point lui avoir de l'obligation; elle peut les retirer, elle peut les recouvrer : celui-là seul ne se peut rendre; il reste toujours au pouvoir du premier époux. Si vous épousez une veuve, et qu'elle

» vous quitte, elle remporte tout
» qu'elle vous a apporté, vous n'avez point vous vanter de rien
» quoi que ce soit qui lui ait été
» tenu. » Il remarque plusieurs inconvéniens des mariages des veuves, et il conclut qu'il aurait coûté bon à Pudentilla, se marier, si elle n'avait pas trouvé en lui une humeur de philosophe : *ego formosa, etsi sit oppidò pauper, men abundè dotata est. Affert quod ad maritum novam animi indolentiam pulchritudinis gratiam, floris radium. Ipsa virginitatis commentum jure meritoque omnibus maritis altissima est. Nam quodcumque aliquid dotem acceperis, potes cum libris beneficio obstrictus omne ut a peras retribuere; pecuniam renumerare, mancipia restituere, domo digrere, prædiis cedere. Sola virginitas cum semel accepta est reddi nequit sola apud maritum ex rebus dotalibus remanet. Vidua autem qualis nunc venit, talis divortio digreditur. Non affert irreposcibile, sed venit jam alio præflorata : certè tibi, ad qualis, minimè docilis : non minus spectans novam domum, quam jam ob unum divortium suspecta sive illa morte amisit maritum, ut vi omnis mulier, et infandè conjugi minimè appetenda; seu repudio gressa est, utramvis habebat cum mulier : quæ aut tam intolerabilis ut repudiaretur, aut tam insolens repudiaret. Ob hæc et alia viduæ auctæ procos sollicitant. Quod Pudentilla quoque in alio marito fecisset philosophum spernentem dotis non perisset* (50).

Il y aurait bien des réflexions à pousser sur ce discours d'Apulée; mais, quelque pressé que sois de passer à d'autres articles, j'en dirai pourtant deux choses : l'une que ce bien, que l'on ne retire jamais d'entre les mains d'un mari, est fort chimérique : il n'y a ni ni l'argent ni le boucher qui voudrait le crédit de cinq sous sur cette irrécusable possession; l'autre, qu'Apulée n'avait pas considéré selon toutes leurs espèces les désavantages des veuves. Il n'a rien dit des veuves

(47) Apuleius, Apol., pag. 331.

(48) Idem, ibid., pag. 332.

(49) Idem, ibid., pag. 320.

(50) Idem, ibid., pag. 352.

d'enfans : aussi ne se point dans le cas. Un charis, qui fut embrasser à protestante, l'an 1672, démêlé, parmi les sem-t au temple, une jeune et bien faite. Il trouva asion de lui parler, it, plus il connut qu'elle on fait. Mais comme il rté de France que l'em-s personnes de sa pro-uelques lumières sur les isme, on le rebuta un at. Il me fit confidence, et se plaignit moins du le l'affaire, que des ma-Je lui représentai ingé-avait eu tort de se com-état présent de sa fortu-ande volée de la dame. qu'elle était trop riche me comme lui ; mais il : beaucoup de ses riches-vit-il, à cause qu'elle n'a nfans : cela seul y fait : trente ou quarante mille la présomption qu'elle est l'estimerais d'autant un ti que je ne fais, vu sur-n frère unique n'a point et que ma famille court rir, si je ne laisse posté-ulus point entrer en dis- homme qui avait ex- isément cette matière : ssai toutes les compensa- valuations. Je me conten- que l'envie de ne laisser a race avait été pour lui rce de lumières.

ouve dans son apologie s des plus honteux arti- calomniateur mette en roduirai un seulement, ie que, dans tous les siè- t de la calomnie a été de euves par des lambeaux, xtraits infidèles de ce que dit ou écrit. Les accusa- lée, pour le convaincre alléguèrent une lettre que vait écrite pendant qu'il it. Ils soutinrent qu'elle dans cette lettre qu'Apu- gicien, et qu'il l'avait en-

sorcelée. Il ne leur était pas difficile de faire accroire qu'elle avait écrit cela ; car ils ne lisaient que certains mots de sa lettre, détachés de ce qui les précédait et de ce qui les suivait : et personne ne les pressait de lire tout. Apulée les couvrit enfin de honte, en faisant lire tout le passage de la lettre de Pudéntilla. Il parut que bien loin de se plaindre d'Apulée, elle le justifiait, et se moquait finement des accusateurs. Voyez ses par- rhes, vous y trouverez que les mêmes termes précisément peuvent être, ou l'accusation, ou la justification d'Apulée, selon qu'on les détache de ce qui précède, ou qu'on ne les en détache pas : Βουλομένην γάρ με δι' ας ειπον αντίας γαμηθῆναι, αὐτὸς τοῦτον ἔπεισας ἀντὶ πάντων αἰρεῖσθαι, θαυμάζων τὸν ἄνδρα, καὶ σπουδάζων αὐτὸν αἰετὸν ἡμῖν δι' ἐμοῦ ποιῆσαι. Νῦν δὲ ας μοχθηροὶ ὑμᾶς κακοθεῖς τε ἀναπειθουσιν, αἰφνίδιον ἐπένετο Ἀπουλῆιος μάγος, καὶ ἐγὼ μεμάγευμαι ὑπ' αὐτοῦ. Ναὶ ἐρῶ Καὶ ἄλθετε νῦν πρὸς ἐμὲ, ἵως ἴτι σφροναῖ. *Cum enim vellem nubere propter eas causas, quas dixi, tu ipse persuasisti mihi, ut hunc præ omnibus eligerem, admirans virum, et cupiens reddere eum nobis familiarem meâ operâ. Nunc verò cum nefarii et maligni vos sollicitant, Apuleius repente magus factus est, et ego incantata sum ab eo. Certè amo eum. Venite nunc ad me, donec adhuc sum compos mentis* (52). Il exagéra comme il faut cette sorte de fourberie. Ses paroles sont dignes d'être gravées en lettres d'or en mille lieux, pour étonner, s'il est possible, les calomniateurs qui, en tout pays et en tout siècle, se servent de semblables infidélités : *Multa sunt, dit-il (53), quæ sola prolata calumniæ possunt videri obnoxia. Cujavis oratio insimulari potest, si ea quæ ex prioribus nexa sunt principio sui defraudentur, si quædam ex ordine scriptorum ad libidinem supprimantur, si quæ simulationis causâ dicta sunt, adseverantis pronuntiatione quàm exprobrantis legantur?*

(L) *Les païens ont dit qu'il avait fait un grand nombre de miracles.*] On aurait de la peine à croire que cela eût été dit, si des gens dignes de foi

parlait jamais sans dire, est mo-

(52) Apul., Apolog., pag. 326.

(53) Idem, ibid.

ne l'attestaient ; mais nous voyons que cette impertinence des païens était tellement prônée au siècle de saint Augustin , qu'on pria ce grand prélat de la réfuter : *Precator accesserim ut ad ea vigilantius respondere digneris , in quibus nihil amplius Domini quàm alii homines facere potuerunt , fecisse vel gessisse mentiuntur. Apollonium siquidem suum nobis et Apuleium aliosque magicæ artis homines in medium proferunt, quorum majora contendunt extitisse miracula* (54). Saint Augustin se contenta de répondre que si Apulée avait été un si puissant magicien , il n'eût point vécu , avec l'ambition qui le possédait , dans une condition aussi petite que l'avait été la sienne ; que , d'ailleurs , il s'est défendu de la magie comme d'un grand crime (55). On parlait de ses prétendus miracles long-temps avant saint Augustin ; car Lactance s'étonne que l'auteur qu'il a réfuté n'eût pas joint Apulée à Apollonius de Tyane : *Voluit ostendere Apollonium vel paria , vel etiam majora fecisse. Mirum quod Apuleium prætermisit cujus solent et multa et mira memorari* (56). Apulée a eu le destin de bien d'autres gens : on n'a parlé de ses miracles qu'après sa mort ; ses accusateurs ne lui objectèrent que des vétilles , ou prouvèrent le plus mal du monde ce qui pouvait avoir l'apparence de sortilège. Mais je ne sais comment accorder saint Augustin avec Apulée. L'un dit qu'Apulée ne put jamais parvenir à aucune charge de judicature : *ad aliquam judiciariam reipublicæ potestatem* (57) ; l'autre se vante d'occuper le poste que son père avait occupé ; son père , dis-je , qui avait passé par toutes les charges de sa patrie : *In quâ coloniâ patrem habui loco principe duumviralem cunctis honoribus perfectum. Cujus ego locum in eâ repub. exinde ut participare curiam cœpi nequaquàm degener pari spero honore et existimatione tueor* (58).

(54) Marcellinus ad Augustin., Epist. IV, inter Epist. Augustini. Voyez aussi la lettre XLIX de Saint Augustin, pag. 208.

(55) Augustinus, Epist. V.

(56) Lactant., Divin. Institut., lib. V, cap. III. Voyez aussi saint Jérôme sur le psaume LXXXI.

(57) Augustinus, Epist. V.

(58) Apul., Apolog., pag. 289.

(M) *M. Moréri a entrevu qu'il n'était point l'inventeur de son Apulée.* Rapportons premièrement ses paroles. *La métamorphose de Lucien* « est une paraphrase de ce qu'il a pris dans Lucien , comme » l'avait tirée de Lucius de Patras » dont parle Photius. . . . Il y a » me apparence qu'Apulée tirait » source même le sujet de la » qu'il a accommodée à sa façon » il savait très-bien la langue grecque » et la latine. » Pour bien juger » M. Moréri mérite d'être critiqué » faut comparer avec ce qu'il vi- » dire le passage de Vossius qui » servi d'original : *De ætate Luciani* » *trensis non liquet, nisi quod an-* » *credatur Luciano, quippè quod* » *compilasse videatur Lucium suum* » *num suum, uti ex Luciano* » *Asinum suum aureum exscrip-* » *puleius. Nisi is potius ex eodem* » *fonte sua hausit, et hoc sane v-* » *lius est. Nempè ut Lucium in* » *men redegit Lucianus, ita pa-* » *sin Lucii scripsit Appuleius,* » *græcè, hic latinè* (59). Il est clair » M. Moréri n'a pas entendu la » de Vossius, et qu'il ne devait » que l'ouvrage d'Apulée est la » phrase de celui de Lucien. Il » dire que Lucius de Patras a » abrégé par Lucien, et paraphrasé » Apulée. Le raisonnement que » M. Moréri enferme dans ces paroles » *savait très-bien la langue grec-* » *latine, ne vaut rien du tout* » en forme ce raisonnement, » trouverez cet enthymème : » *savait très-bien la langue grecque* » *latine : donc il a tiré de sa source* » *le sujet de cette fable qu'il a* » *accommodée à sa façon ; c'est-à-dire* » *il n'a pas paraphrasé Lucien,* » *mais Lucius de Patras.* Cet enthymème » est ridicule ; il ne faut pas moins » la langue grecque pour se servir » de Lucien , que pour se servir de » grec et il ne sert de rien de savoir » la langue latine , pour accommoder » à sa façon un sujet emprunté de » Lucien. M. de la Fontaine ne peut-il » accommoder à sa façon un cor- » vilain ? Il serait d'un plus grand » qu'on ne pense de critiquer la » logique des auteurs. Les jeux

(59) Vossius, de Hist. græc., pag.

ont nés pour composer, profite-
nt beaucoup de bonne heure à
telle critique.

(N) *Quelques païens ont parlé de
roman avec mépris.*] Je n'en veux
d'autre preuve que la lettre où
l'empereur Sévère se plaint au sénat
des honneurs qu'on avait rendus à
Clodius Albinus. On lui avait donné
entre autres louanges celle de savant.
L'empereur ne pouvait souffrir qu'une
louange eût été donnée à un
homme qui s'était uniquement rempli
de contes et des rapsodies
d'Apulée : *Major fuit dolor quod il-
le pro litterato laudandum plerique
existis, quàm ille nœniis quibusdam
occupatus inter Milesias pu-
eros Apuleii sui, et ludicra litteraria
peresset* (60). Macrobe a renvoyé
à toutes ses nourrices tous les romans sem-
blables à l'Ane d'or d'Apulée : *Vel ar-
genta fictis casibus amatorum re-
pleta quibus vel multum se arbiter
gaudet, vel Apuleium nonnunquam
se miramur. Hoc totum fabula-
genus quod solas aurium delicias
pretulit, à sacrario suo in nutricum
tractatus eliminat* (61).

(O) *Il avait été extrêmement labo-
reux.*] Voyez ce qu'il dit lui-même,
quand il répond à son adversaire, sur
le chapitre de l'éloquence : *De elo-
quentiâ verò, si qua mihi fuisset, ne-
mirum neque invidiosum deberet
esse, si ab incunte ævo unis studiis
vitarum ex summis viribus deditus,
non aliis spretis voluptatibus, ad
studium, haud sciam an ne super om-
nium homines impenso labore, diuque
perpetua, cum despectu et dispendio
per valetudinis, eam quæsissem* (62).

(P) *Il avait composé plusieurs li-
vres.*] Voyez la dissertation de *Vita
scriptis Apuleii*, que Wower a
mise à la tête de son édition, et que
Goussier, scoliaste dauphin, a fait
ajouter à la tête de la sienne. On
peut dire qu'Apulée était un génie
versatile : il y a peu de sujets qu'il
n'a maniés. Il a traduit le *Phédon*
de Platon, et l'*Arithmétique* de Ni-
chomachus : il a écrit de *Republicâ*,
de *Arithmetica*, de *Musica* ; on cite ses

lib. Capitulin., in Clodio Albino, cap.

Macrobius, Saturnalia lib. I, cap. II.
Apul., in Apolog., pag. 276.

Questions de table, ses *Lettres à Cé-
rellia*, qui étaient un peu bien li-
vres ; ses *Proverbes*, son *Hermago-
ras*, ses *Ludicra*. Il parle lui-même
de ce dernier. *Legerunt*, dit-il (63),
in *Ludicris meis epistolium de denti-
fricio, versibus scriptum*. Nous avons
encore son *Ane d'or*, en onze livres,
son *Apologie*, ses *Traité de Philo-
sophiâ naturali*, de *Philosophiâ mo-
rali*, de *Syllogismo categorico*, de
Deo Socratis, de *Mundo*, et ses *Flo-
rida*. Quant à ses *Lettres à Cérellia*,
je ne veux point omettre la pensée
d'un savant critique (64). Il croit que
le nom de Cicéron doit être inséré
dans le passage d'Ausone où il est
parlé de ces lettres ; car c'est à Ci-
céron qu'on a reproché d'avoir eu des
liaisons peu louables avec Cérellia,
et de lui avoir écrit trop librement.
Sur ce pied-là, il faut lire ainsi dans
Ausone : *Esse Apuleium in vultu phi-
losophum, in epigrammatis amato-
rem, Ciceronis in præceptis omnibus
exstare severitatem, in epistolis ad
Cærelliam subesse petulantiam*.

(Q) *Plusieurs critiques ont publié
des notes sur Apulée.*] Philippe Be-
roalde en publia de fort amples sur
l'Ane d'or, à Venise, in-folio, l'an
1504, qui ont été réimprimées plu-
sieurs fois in-8°. , à Paris et en d'au-
tres lieux. Godescalc Stewechius,
Pierre Colvius, Jean Wower, etc.
ont travaillé sur toutes les œuvres
d'Apulée. Priceus a publié à part
l'Ane d'or et l'Apologie, avec quan-
tité d'observations (65). Les notes de
Casaubon, et celles de Scipion Gen-
tilis, sur l'Apologie, sont estimées.
Celles-là parurent l'an 1594 ; et cel-
les-ci l'an 1607. La meilleure édition
du livre de *Mundo* est celle de Leyde,
en 1591, in-8°. Nous la devons à Bo-
naventure Vulcanius. Disons, en pas-
sant, que ce traité-là n'est presque
que la traduction d'un pareil ou-
vrage attribué à Aristote. Le livre de
Deo Socratis a paru avec les notes
de Josias Mercerus (66). L'auteur que
je cite vous instruira plus amplement

(63) *Idem, ibid.*

(64) Fredericus Gronov., in Auson. Cent.
Nuptial., in editione Ausonii, Amstelodami,
anno 1671, pag. 516.

(65) L'Apologie, à Paris, en 1635, in-4°. ,
l'Ane d'or, à Gouda, en 1650, in-8°.

(66) A Paris, en 1624, in-12.

de ce qui regarde les éditions d'Apulée (67). Il n'a point parlé en particulier de celle de Bâle, *apud Henricum Petri*, en 1560, en trois volumes in-8°. ; ni de celle de la même ville, *apud Sebastianum Henric. Petri*, en 1620, en deux volumes in-8°. ; ni de celle de Lyon, en 1614, en deux volumes in-8°. , qui ressemble parfaitement à celle de Leide, dont il articule toutes les pièces, et qu'il met à l'an 1614. Je ne sais s'il n'aurait point pris le *Lugdunum* de France pour le *Lugdunum Batavorum*.

(R) *Je ne sache point d'autres traductions françaises de l'Ane d'or, qu'en vieux gaulois.*] Jean Louveau, si je ne me trompe, est l'auteur de la première ; la Croix du Maine en fait mention sans marquer l'année qu'elle parut (68). Il se contente de dire qu'elle fut imprimée à Lyon. Elle fut réimprimée à Paris, par Claude Micar, l'an 1584. Un certain J. de Montlyard a donné une traduction de ce même livre, avec un commentaire. Les deux éditions que j'en ai vues sont, l'une *juxta la copie imprimée* à Paris, chez Abel l'Angelier, 1612 ; l'autre, à Paris, chez Samuel Thiboust, 1623. La préface est assez longue, et contient la critique de plusieurs fautes de Jean Louveau.

Au reste, je viens de m'apercevoir que la Croix du Maine, et du Verdier Vau-Privas ont parlé d'une traduction qui pourrait bien être antérieure à celle de Jean Louveau. Ils disent que Georges de la Bouthière, ou de la Boutière, natif d'Autun, a mis en français la Métamorphose ou l'Ane d'or d'Apulée (69). L'un dit que cette version fut imprimée à Lyon, par Jean de Tournes et Guillaume Gazeau, l'an 1553 ; l'autre, qu'elle fut imprimée par Jean de Tournes, 5516 (70). Il y a une faute d'impression dans cette dernière date ; et il est assez apparent que, pour remettre les chiffres dans leur bon ordre, il faut lire 1556. Or, comme le même bi-

bliothécaire a dit que la traduction de Jean Louveau fut imprimée en 1558 (71), on a lieu de supposer qu'elle fut postérieure à celle de Georges de la Bouthière.

Depuis la première édition du dictionnaire, il a paru à Paris la traduction d'une partie de l'Apulée. Le Journal des Savans, du 9 janvier 1696, en fait mention. M. le baron de Coutures publia, avec des notes, en 1698, sa version française du *De Deo Socratis*.

(S) *On a raison de prendre garde pour une satire continuelle des désordres dont les magiciens, les sorciers, etc., remplissaient alors le monde.*] Voici ce que je trouve dans les notes de M. Fleuri : *Tota porro Metamorphosis Apuleiana, et satyrica et sententiæ, satyrica est perperam (ut rectè observavit Barthius, vers. l. 51, cap. 11,) in quâ multa deliria, sacrificulorum scelera, terrores crimina, furum et latronum impunitæ factiones, palàm diffunduntur* (72). Il ajoute que les chercheurs de la pierre philosophale y peuvent trouver les mystères de leur œuvre. Un homme qui s'en veut donner la peine, et qui aurait la capacité requise (il faudrait qu'il eût beaucoup), pourrait faire de ce roman un commentaire fort curieux et fort instructif, et où l'on apprendrait bien des choses que les commentaires précédens, quoiqu'ils puissent être d'ailleurs bons, n'ont point dites. Il y a quelques endroits fort sales dans ce livre d'Apulée. On croit que l'auteur y a mis quelques épisodes de son invention, entre autres celui de Psyché : *Haec certe noster ita imitator fuit, suo pengu innumerabilia protulit, atque inter cætera venustissimum lud Psychæ Enchiridion* (73). Cet épisode a fourni, de nos jours, la matière d'une excellente pièce de théâtre à Molière, et d'un fort joli roman à M. de la Fontaine.

(67) Joh. Albertus Fabricius, in *Bibliotheca latina*, pag. 135 et seq.

(68) La Croix du Maine, *Bibliothèque française*, pag. 238.

(69) La Croix du Maine, pag. 118 ; du Verdier, pag. 448.

(70) Du Verdier, *Bibliothèque française*, pag. 448.

(71) *Là même*, pag. 716.

(72) Julius Floridus, *Comment. ad Delphini in Apuleium*.

(73) *Idem, ibid.*, pag. 2.

AQUÆUS (ÉTIENNE) en français *de l'Aigue* (A), seigneur

avais en Berti (a), son pays
al, se fit estimer par ses
ions militaires, et par ses
its (B), sous le règne de Fran-
s I^{er}. Ce n'est pas que son
mmentaire sur Pline, qui est
meilleur de ses ouvrages, soit
foud fort bon (C); mais c'é-
t beaucoup, en ce temps-là,
un gentilhomme en pût faire
tant. Ce Commentaire fut
primé l'an 1530. Le père
ardouin (D) n'a pas bien su
tte date *.

) Du Verdier, Bibliothèque française,
278.

La Monnoie, dans ses remarques sur la
Croix du Maine, fait mourir Aquæus en
1537. Leclerc dit 1537.

) Ils'appelait en français de l'Ai-
]. C'est ainsi que les Gascons
ellent l'eau. Cet auteur se nomme
ne de l'Aigue dict Beaulnois *,
tête de sa traduction de César,
dition dont je me sers, qui est
de Paris, chez Pierre Gaultier,
546, in-12.

) Il s'est fait estimer par ses ac-
s militaires, et par ses écrits.]
i l'éloge que le Pere Hardouin
donne : *Vir nobilis in primis, ac
quod quoque exactâ egregiè sordi-*
(1). Les ouvrages qu'il publia sont :
Julier traité, contenant la pro-
des tortues, escargots, grenouil-
et artichauts, à Lyon, in-8°. (2);
Commentaires de Jules César de
uerre des Romains, et autres ex-
tions militaires par lui faictes ex
les et en Afrique, à Paris, 1531,
lio. Du Verdier cite cette édition
La Croix du Maine parle de celle
uris, chez les Angeliers, en 1539
mais non pas de celle dont j'ai

clerc présume que Beaulnois a été mis
te d'impression, au lieu de Beaulvois ou
is, l'auteur écrivant ainsi indifféremment
de sa seigneurie.

arduinus, præfat., in Plinium.

2 Du Verdier, Bibliothèque française, pag.
1. Croix du Maine marque l'édition de
en 1530.

Du Verdier, Bibliothèque française,
1.

1. Croix du Maine, Bibliothèque fran-
5. 76.

parlé ci-dessus dans la remarque (A).
Nous allons parler de son Commentaire
sur Pline.

(C) *Son Commentaire sur Pline...
n'est pas au fond fort bon.*] Il est plus
considérable par sa grosseur que par
la science qu'il contient. L'auteur ne
corrige qu'en plagiaire, et saute pres-
que tous les endroits difficiles. C'est le
jugement qu'en porte le père Hardouin.
*Commentarios, dit-il (5), scripsit in
omnes Plinii libros : sed mole magis
quàm eruditione insignes. Nec verò
emendationes ullas habet, quàm quas
à Rhenano mutuatus est : et ea ferè in
quibus salebrarum est aliquid aut am-
bagis, solet is ceu foveam, securus
prætergredi.* Il tomba dans le défaut
de plusieurs autres écrivains : il s'ac-
commoda du bien d'autrui, sans
nommer son bienfaiteur ; et il ne le
nomma, que lorsqu'il voulut le cen-
surer. Rhénanus ne se tut pas en cette
rencontre * : voici ce qu'il écrivit
à un médecin du cardinal de Mayence :
*Hoc mirum, quòd quùm ex meis cas-
tigationibus nonnihil sit adjutus, nus-
quàm tamen mei mentionem facit, nisi
quoties vult reprehendere (6).* Le ju-
gement général qu'il fait de ce livre-
là mérite d'être rapporté : *In primis
ipsum volumen non est exiguum, ex
variis congestum autoribus, quod usui
pauperculis esse possit, qui non ha-
bent bibliothecam instructam, putà
Aristotelum et Albertum de Anima-
libus, Raphaellem Volaterranum, ex
quo integra fermè capita autor trans-
cripsit bonâ fide, hoc est, unâ cum
ipsis mendis ne syllabâ quidem mu-
tatâ, Cælium Rhodiginum, Colum-
mellam etiam, Palladiumque, et si-
miles scriptores. Nam hoc præcipuè
habet studio, citare testimonia auto-
rum qui cum Plinio faciunt, de ver-
bis ipsis minimùm sollicitus, quòd
illi penitus puerile videtur. In summa
liber talis est, qui si non magnoperè
juvet, excitet tamen litteras, et Plinium
ipsum vulgo fortassis commendet,
quæ mihi res in primis grata est (7).*

(D) *Le père Hardouin n'a pas bien*

(5) Harduinus, *Præfat.*, in Plinium.

* Sa lettre, dit Leclerc, est du mois de
mars 1531 (1532 à notre calcul).

(6) Voyez la lettre de la Centuria Epistola-
rum Philologicarum, publiée par Goldast, pag.
196, édition de 1674.

(7) Ibidem.

su la date de l'édition du *Commentaire d'Aquæus sur Pline*.] Il remarque que Sigismond Gelenius publia un volume de corrections sur Pline, l'an 1535, et que, l'année suivante, Bèatus Rhénanus fit paraître son travail sur le même auteur; et qu'au bout de quatre ans notre Aquæus fit imprimer son *Commentaire* (8). Il faudrait donc qu'il l'eût publié l'an 1540. Or il est certain qu'il le publia en 1530. Je m'imagine que le père Hardouin s'est abusé, pour n'avoir pas su que Gelenius travailla deux fois sur Pline, avant l'édition de 1535 (9). Il se peut faire que le livre d'Aquæus soit postérieur de cinq ans aux premières corrections de Gelenius.

(8) Harduinus, *Præfat.*, in Plinium.

(9) Voyez la lettre LXIX du XXX^e. livre d'Érasme, pag. 1957.

AQUAVIVA (ANDRÉ-MATHIEU), duc d'Atri, dans le royaume de Naples, et fils de Jules AQUAVIVA, comte de Conversano (A), ajouta à l'éclat de sa naissance une érudition qui le rendit très-illustre, vers la fin du XV^e. siècle, et au commencement du XVI^e. Il ne se contenta pas d'étudier, et de se familiariser avec les savans; il se mêla aussi de faire des livres, et il s'en tira honorablement, comme il paraît par l'ouvrage qu'il intitula *L'Encyclopédie*, et par un autre, où il traite de *la Vertu morale* (B). Il fit aussi un livre de *Re Equestri*. Mais avant que de s'appliquer aux lettres avec tant d'ardeur, il avait donné au métier des armes tout ce que sa naissance pouvait exiger de lui; et il s'y était signalé, encore que la fortune lui eût été fort contraire. Il s'était trouvé deux fois à des batailles perdues, et y avait été blessé et fait prisonnier. L'étude le consola dans sa prison, et il fut assez

heureux pour obtenir sa liberté de Ferdinand roi d'Aragon que Gonsalve, surnommé grand capitaine, le voulut envoyer en Espagne, avec plusieurs prisonniers. Depuis cet exil, il jouit tranquillement des douceurs de la vie privée, au lieu des livres, et de la consolation des hommes de lettres dont il se vit fort loué et honoré (C). Il inspira la même ardeur pour l'étude à son fils Bellisaire, qui devint lui-même auteur (D). Notre Aquavivait été plus heureux, s'il n'avait été un peu meilleur économiste; mais pour avoir fait trop de dépenses, pendant plusieurs années, il se trouva enfin incapable d'en faire assez. Il mourut à Conversano, âgé de soixante-douze ans, lorsque les troupes de France, sous la conduite de Lautrec, ravageaient la France (a); c'est-à-dire, l'an 1528.

(a) *Ex Jovii Elog. doctor. Vitæ LXIII.*

(A) *Il était fils de Jules Aquaviva comte de Conversano.*] Ce comte se distingua en plusieurs rencontres par sa valeur, et il commandait les troupes de Naples, lorsqu'il fut tué dans une escarmouche, pendant que les Français assiégeaient Otrante, l'an 1480. Son fils, dont nous parlons dans cet article, fut inconsolable de cette mort assez long-temps (2).

(B) *Il a fait un ouvrage où il traite de la vertu morale.*] Il semble que Paul Jove veuille dire que c'est un commentaire sur le traité de Platon de la vertu morale; et c'est ainsi que l'auteur moderne des notes sur les poésies latines de Sannazar l'a intitulé : *Librum nempè nobis Encyclopædia nomen, itemque*

(1) Voyez l'Histoire de Mahomet par Guillet, tom. II, pag. 373.

(2) Voyez les vers que Marulle lui a dédiés, Epigramm., lib. I, pag. 16.

in *Plutarchum de vir-*
ti (3); mais je n'ai point
 ez de clarté dans les ex-
 de Paul Jove, pour oser
 inner à ce sens-là : j'ai mieux
 enir dans une idée plus va-
 i le latin de cet auteur :
his qui illustribus orti fa-
c nostrâ claruerunt.... An-
thæo Aquavivio... se lucu-
timis disciplinis exornavit;
arè constat eo libro nobili
: erudito qui Encyclopædia
r, et de morali virtute Plu-
nior liber subtili et copioso
rio persimilis ostendit (4).
 le signifier une paraphrase
 aillée de ce traité de Plu-

la première édition de ce
 ire j'ai eu occasion de dé-
 ue Paul Jove s'est mal ex-
 ar voici le titre de l'ouvrage
 Aquaviva, dans l'édition de
 1526, in-folio : *Commen-*
translationem libelli Plutar-
onei de virtute morali... liber
 le titre de l'édition d'Alle-
 n 1609, in-4°, est plus long :
 2 et exquisitissimarum dis-
 m libri quatuor : quibus om-
 z et humanæ sapientiæ, præ-
 nimi moderatricis, musicæ
 rologiæ arcana in *Plutarchi*
i de virtute morali præcep-
recondita summo ingenii acu-
cta patefiunt, et figuris suo
illustrantur, etc. Le Toppi,
 imprunte ceci (5), ni Léonard
 , ne font aucune mention
 age intitulé *Encyclopædia*.
fut fort loué et fort honoré
nes de lettres.] Alexander ab
 o lui dédia ses *Jours géniaux*.
 lui dédia son 1^{er}. livre *de*
elestibus, et son traité *de*
mitate. Sannazar l'a loué dé-
 it sur ce qu'il était, comme
 depuis de M. de Montau-

e Pallas, quelque nom qu'on lui
ne,
de Minerve, ou celui de Bellone.

dernière élégie du II^e. livre

ad Sann. Elegias, pag. 188, edit.
 1689.

Jovius, Elog., cap. LXIII, pag.

, Bibliot. Napolet., pag. 14.

sur la fin, et la II^e. Épigramme du II^e.
 livre. Pour ce qui est de l'Épigramme
 XLIV du même livre, je doute qu'elle
 soit à la louange de notre Aquaviva,
 comme l'a cru l'auteur des Notes sur
 Sannazar (6) : elle s'adresse *ad Neri-*
tinorum Ducem qui, selon le témoi-
 gnage de Paul Jove, était Bellisaire
 Aquaviva, frère d'André-Matthieu.
 La I^{re}. Élégie du III^e. livre ne se rap-
 porte point non plus, ce me semble,
 à ce dernier; mais à Jules Aquaviva
 son père. Voyez dans l'auteur que je
 cite le nom de plusieurs écrivains
 qui ont célébré notre André-Mat-
 thieu (7).

(D). Son frère Bellisaire devint
 aussi auteur.] Il fit un traité *de Ve-*
natione, qu'il dédia à André-Matthieu
 son frère; un autre, *de Aucupio*; un
 autre, *de Principum liberis educandis*;
 un autre, *de Re militari*; et un autre,
de singulari Certamine. Ces ouvrages,
 imprimés premièrement à Naples,
 in-folio, l'an 1519, furent réimprimés
 à Bâle, in-8°, l'an 1578, par les soins de
 Leonclaw, avec le Manuel palæologue
 de l'éducation royale.

(6) Note in Sannaz., pag. 188.

(7) Nicodemo, Addiz. alla Bibliot. Napolet.,
 pag. 11, 12.

AQUIN (PHILIPPE D') en latin
Aquinas ou *Aquinius*, s'est ac-
 quis beaucoup de réputation par
 la connaissance de l'hébreu, qu'il
 enseignait à Paris sous le règne
 de Louis XIII, et par les ou-
 vrages qu'il publia (A). Il était
 originaire d'Aquino, dans le
 royaume de Naples (a), et de là
 venait son nom; mais il était né
 dans le pays d'Avignon *. Il se
 convertit du judaïsme, et il eut
 une pension du clergé de Fran-

(a) Je ne sais cela que par ouï-dire.

* Leclerc dit qu'il naquit à Carpentras.
 Son nom était Rabbi Mardocai. Chassé de la
 synagogue d'Avignon en 1610, à cause de
 son penchant au christianisme, il se réfugia
 dans le royaume de Naples, et se fit baptiser
 à Aquino. En ayant pris le nom il en chan-
 gea la terminaison lorsqu'il vint en France
 quelques années après. Il y est mort vers
 1650.

ce (b). Il est fait mention de lui dans le procès du maréchal d'Ancre (B). Siméon de Muis lui a donné bien des louanges (C) : Valérien de Flavigni, au contraire, en a dit du mal (D). Il y a eu un LOUIS HENRI D'AQUIN, contemporain de celui-là, et fort versé comme lui dans les langues orientales. Je ne sais s'il était son fils * ou son frère (c). Il traduisit quelque chose d'hébreu en latin (E). Il avait aussi été juif, et il fut aussi pensionnaire du clergé. ANTOINE D'AQUIN, qui a été premier médecin de Louis XIV, était petit-fils de Philippe.

(b) Voyez l'épître dédicatoire de son Interprétation de l'Arbre de la Cabale.

* Leclerc dit qu'il était son fils. Né en 1600, il fut père d'Antoine.

(c) M. Colomiés croit qu'il était son fils.

(A) Il s'est acquis beaucoup de réputation par les ouvrages qu'il publia.] En voici la liste : *Dictionarium Hebræo-Chaldæo-Thalmudico-Rabbincum*, imprimé à Paris, l'an 1629, in-folio. *Les Racines de la Langue Sainte, ad formam Cubi Hutteriani*, à Paris, en 1620, in-16; la traduction en italien des *Apophthegmes des anciens docteurs de l'église judaïque*, recueillis par le rabbin Siméon, fils de Gamahiel; l'*Exposition des treize * manières dont les anciens rabbins se sont servis pour expliquer le Pentateuque* (1); l'*Interprétation de l'Arbre de la Cabale*, enrichi de sa figure tirée des anciens auteurs hébreux, à Paris, aux dépens de l'auteur, en 1625, in-8°; *Discours du Tabernacle et du Camp des Israélites*, à Paris, chez Th. Blaise, en 1623, in-4°; *Explications littérales, allégoriques et morales du tabernacle que Dieu ordonna à Moïse, des habits des prêtres, et de la façon qu'on consultait le Rational en la loi*

* Leclerc remarque que ce livre, écrit en latin, ne fut pas, comme le dit le père Lelong dans sa *Bibliotheca sacra*, publié sous le nom du père Arnoux, confesseur de Louis XIII, mais dédié à ce jésuite.

(1) Imprimée à Paris, l'an 1620, in-4°.

ancienne, ensemble de la forme des sacrifices judaïques; le tout a été recueilli et fidèlement traduit par plus savans et anciens auteurs : avec un discours du des Israélites, et la description des pierreries du Rational du grand ajoutés à la fin pour la seconde édition revue par l'auteur, à Paris, aux dépens de l'auteur en 1624, *Bechinas Olam, ou l'Examen de, de Rabi Jacob; sentences des anciens Hébreux, et les modes desquels ils se servaient d'interpréter la Bible*, à Paris, chez Lacquehay, en 1629, in-8°; *Aquinatis, hebraicæ lingue per Lachrymas in obitum illustriss. natalis de Berulle, Parisiis, apud nem Bessin, 1629, in-8°.*

(B). Il est fait mention de lui dans le procès du maréchal d'Ancre. Cette chose est trop singulière, pour ne pas être rapportée : « Il a été » vérifié par informations, » par la déposition de Philippe » quin, ci-devant juif, et » d'hui chrétien, lequel Conch » sa femme ont mandé à Mo » où estoit icelui Dacquin, d » lieutenant criminel (2), qu » chine et sa femme se sont » de la cabale et des livres de » Estant à noter ce qu'a dé » Dacquin, que Conchine, en l » seuce de sa femme, auroit o » pot de chambre pour l'im » et emporté hors l'image du » fix, de peur d'empeschem » l'effet que Conchine et sa » prétendoient tirer de la lectu » quelques versets du psalme 5 » serere mel en hebrieu : laquel » ture ils vouloient faire fai » Dacquin en la forme qu'ell » avoit esté faite quelquefois pa » talto. »

(C) Siméon de Muis lui a donné bien des louanges.] Voici ce qu'il dit sur le verset 14 du psaume 88 : *Cum hic hærerem dubius, Ph Aquinas, è judæo christianu raræ et exquisitissimæ in he*

(2) Peut-être y était-il précepteur de Gaulmin, qui a reconnu qu'il avait été de Philippe d'Aquin. *Integrum MS. dit-il, ad libros de Vita et Morte Mo 305, ex Philippi Daquin Præceptoris xεμηνλίοις descripimus.*

trins, et quem nunquam
insulas, fortè venit ad me
tid, et venit quidem optatus.
atque de re communicavi,
os Bibliorum versus, imò et
ulas in numero habet, ac
ligitos tenet, indicavit locum
66, v. 13.

lérien de Flavigni.... en a
al.] Il était professeur en
dans le Collège royal, à
fronda cruellement la Bible
l'ai : il soutient que le texte
avait été misérablement
par Philippe d'Aquin : *Tot
conspurcatum maculis atque
obstetricantibus impurissimis
Philippi Aquinatis, Avenio-
judæo christiani, ut à plan-
isque ad verticem non sit in*
(3).

uis Henri d'Aquin traduisit
hose d'hébreu en latin (4).]
ui suit : *Commentarius Rabi
Personis in librum Jobi, seu in
ima capita, interprete Ludo-
ico Aquino Lutetiæ, à Paris,
Blaise, en 1622, in-4° ;
Rabi Salomonis Jarchi in
sther : item Excerpta quæ-
almudo et Jalcut in eundem
interprete Lud. Henr. Aquin-
1622, in-4°.*

ni, in Epistolâ de Heptaplis Par-
pud Colomesium, Gal. Oriental.,

Colomiés, Gallie Orient. pag.

ON (ALFONSE, V^e. DUNOM,
Cherchez sous le mot
, ALFONSE, I^{er}. du nom,
APLES.

ON (JEANNE D'), femme
de Colonna, prince de
zzi, a été une dame
stre dans le XVI^e. siècle.
t de Naples, et descen-
ois d'Aragon. Les beaux
le son temps firent son-
éloges d'une façon ex-
aire (A). Le philosophe
Niphus ne fut pas des
mpressés à lui rendre
mages. Il la représenta

si belle, et il particularisa de
telle sorte les perfections de son
corps (B), qu'il s'est trouvé des
auteurs qui ont dit qu'il l'avait
flattée, et que l'amour l'avait
jeté dans les hyperboles (C). On
a même prétendu que sa qualité
de médecin lui avait donné des
privileges qui l'avaient enflam-
mé d'amour (D). Ces pensées me
paraissent fades (a). Ce ne fut
point seulement par sa beauté
qu'elle se fit admirer : le cou-
rage, la prudence et la capacité
des grandes affaires la distin-
guèrent extrêmement des autres
femmes de qualité (b). Sous le
pontificat de Paul IV, elle eut
part aux résolutions qui furent
prises par les Colonnes contre
les intérêts de ce pape. On l'au-
rait emprisonnée, si l'on n'avait
eu quelques considérations pour
son sexe ; mais en cette considé-
ration, on se contenta de lui
défendre de sortir de Rome.
Elle ne laissa pas d'en sortir
bien adroitement (c) (E), afin
d'être plus en état de seconder
les entreprises de son fils, qui
était ce Marc-Antoine Colonne,
qui acquit dans la suite tant de
gloire à la bataille de Lépante.
Il ne paraît pas qu'en ce temps-
là elle fût bien avec son mari ;
car elle était entièrement dans
les intérêts de son fils : or il y
avait une mésintelligence si ou-
trée entre le père et le fils (F),
que celui-ci contribua à l'empri-
sonnement de l'autre pour crime
d'état. Chose fâcheuse, qu'une
dame d'un si grand mérite fût

(a) Voyez la remarque (C).

(b) Voyez la remarque (E).

(c) En 1556. Voyez la Vie du duc d'Albe,
et ci-dessous la remarque (I).

d'ailleurs en mauvais ménage avec son mari ! Cela n'est point aussi rare qu'il devrait l'être parmi les personnes de son sexe qui ont de si grandes qualités. Elle témoigna beaucoup de constance, lorsqu'en 1551 elle perdit son fils aîné. Ce que l'Arétin lui écrivit là-dessus est assaisonné de grands éloges. Voyez le VI^e. livre de ses lettres, au feuillet 5 (d). Elle avait une sœur, qui fut fort belle jusque dans sa vieillesse, et qui eut une bru illustre (G).

Il n'y a guère de remarques dans son article qui ne puissent être allongées. C'est pourquoi j'ajouterai ici, dans cette nouvelle édition, comme un supplément à ce que j'ai déjà dit de sa déification (e), que peu après que son temple eut été construit par les soins de Jérôme Ruscelli, il y eut un galant auteur qui y consacra plusieurs images (H). La vie du duc d'Albe me fournira de nouvelles particularités concernant les brouilleries qui obligèrent cette dame à s'enfuir de Rome, l'an 1556 (f) (I). Elle était déjà fort âgée, à ce que dit l'historien du duc d'Albe. Il faut donc qu'elle ait joui d'une longue vie ; car elle mourut au mois d'octobre 1577 (g). Elle avait donné en 1575 aux capucines du Saint-Sacrement le lieu où l'on fit bâtir le monastère qu'elles ont à Rome (h). Elle fut fort libérale envers

les jésuites, puisqu'elle fit tir l'église de Saint-André l'évêque de Tivoli leur l'an 1566 (i). Jusqu'ici, rien dit de sa généalogie : bien temps que j'observe qu'elle était fille de Ferdinand d'Aragon, duc de Montalto (K), sixième fils naturel de Ferdinand I^{er}., roi de Naples.

(i) *Là même, pag. 540.*

(A) *Les beaux esprits de son temps firent sonner ses éloges d'une façon extraordinaire.* Je n'ai point vu de dictionnaire où l'article de cette dame se trouve : c'est un péché mission très-digne d'être censuré car jamais peut-être il n'y avait ni homme ni femme dans le monde dont le mérite eût été loué, ni autant de beaux esprits, ni en autant de langues que le fut au XVI^e. celui de Jeanne d'Aragon. Les poésies qui furent faites à sa louange, ont été recueillies par Jérôme Ruscelli et publiées à Venise, en 1555, sous le titre de *TEMPIO ALLA DIVINA SANCTA DONNA GIOVANNA D'ARAGONA, fabricato da tutti i più gentili Spiriti, tutte le lingue principali del mondo*. L'apothéose poétique de cette dame se fit à peu près comme la canonisation des saints. D'abord plusieurs beaux esprits s'avisèrent, de leur propre mouvement, de témoigner leur dévotion à cette divinité, lui préparer un temple ; et ensuite l'affaire passa en décret, l'an 1554 à Venise, dans l'académie de *biosi*. Après plusieurs délibérations et consultations sur un incident qui se présenta, savoir si ce temple serait conjointement *Donna Giovanna d'Aragon*, et sa sœur, le marquis du Guast sa sœur, le marquis porta que, vu les oppositions qui furent faites anciennement de la part des pontifes à Marcellus, qui ne voulut dédier un même temple à la Gloire et à la Vertu, la marquise du Guast ne pourrait avoir sa part de temple de sa sœur, qu'au moyen de quelques interprétations particulières. Non-seulement les poètes dont Ruscelli recueillit les vers, mais lui

(d) *De l'édition de Paris, en 1609, in-8°.*

(e) *Ci-après dans la remarque (A).*

(f) *Voyez les remarques (E) et (F).*

(g) *Tomaso Costo, Compendio dell' Istoria di Napoli, parte III, folio 168.*

(h) *Voyez le Ritratto di Roma Moderna, pag. 541, édition de Rome, en 1653.*

la prose de son épître dédiée au cardinal de Trente, et dans la préface, se servent des termes d'adoration, et de divin : il y ajoute ce correctif, que l'adoration de cette dame serait relative au Souverain Être, qui lui confère tant de perfections. Voici ses paroles : *Questa conoscenza... ha fatto questi anni a dietro che conoscendosi in universale ed in particolare ogni più raro giudizio, i gran meriti, ed il sommo valore e la bellezza infinita di corpo et d'animo della illustrissima ed eccellentissima Signora DONNA GIOVANNA D'ARAGONA, si sono tutti i più begli spiriti di comune consentimento posti a sacrar la tempio, come a donna intera di divina, e la quale, come nonissima fattura e sembianza del sommo Iddio, meriti veramente d'esser adorata per la lingua e col cuore adorata per il senso honore del fattor suo ; potendosi degnamente da ciascuno far giudizio, quanto sia infinito il sapere, il potere, e l'amor verso di noi di così (alla capacità della mente nostra) infinitamente bella e perfetta, e degna d'esser adorata creata abbia potuto, saputo, et degna di voler fare in questa età nostra.* Il dans la préface, que le précis toutes les pièces de son recueil est, que cette gran donna, comme parfaite di corpo e d'animo, e come particularissima fattura del sommo Iddio, meriti d'essere adorata ad honore del fattor suo. Overo che ciascuno partitamente l'offerisce il suo merito, a la purità dell' affetto suo. Les langues les moins flexibles à la poésie, et les moins connues, furent employées à la construction de ce temple, comme vous diriez la slave, la polonaise, la hongroise, l'arabique, et la chaldaïque; et ce fut peut-être qu'en faveur de M. de Vauvenargues (1), qu'un pareil, ou même un plus grand concours de langues, fut mis en usage.

B) *Niphus particularisa trop les perfections du corps de cette dame.* Niphus a dédié à cette dame son traité du Beau; et pour réfuter les sophistes philosophes, qui ont soutenu qu'il n'y a point de beauté parfaite

dans l'univers, il leur allègue, dans le V. chapitre, l'exemple de Jeanne d'Aragon. Il entre dans un détail si exact, en faisant le portrait de cette belle, qu'assurément on n'a rien vu de si bien particularisé parmi ce grand nombre de portraits, que les romans de mademoiselle de Scudéri mirent à la mode il y a trente ou quarante ans (2). Il ne se contente pas de décrire les beautés visibles à tout le monde, il passe jusqu'à celles *quas sinus abscondit*, et jusqu'à la proportion qui régnait entre la cuisse et la jambe, et entre la jambe et le bras. *Ventre sub pectore decenti, et latere cui secretiora correspondant. Amplius atque perrotundis coxendicibus, coxa ad tibiam et tibia ad brachium sesquialterâ proportionem se habent* (3). On voit, à la tête de ce traité, une lettre du cardinal Pompée Colonne à Augustin Niphus, laquelle rend témoignage à l'excellente beauté, et aux autres grandes qualités de Jeanne d'Aragon. Or personne n'ignore combien un cardinal de qualité est juge compétent en ces matières, et même fin connaisseur, *quàm elegans formarum spectator fiet*. Voici les termes de cette lettre : *Non vulgò speciosissima quæque exponit natura : nostro tamen ævo parens officiosa ac liberalis veluti divinitatis æmula, ut perfectum admirandumque aliquid, diisque immortalibus quàm simillimum gentibus proferret, Joannam Aragoniam Columnam procreavit, atque ab incunabulis ad hanc usque ætatem, in quâ est florentissima per omnes pulchritudinis et venustatis numeros provexit, ut facile principem locum inter formosissimas vindicârit. Animum præterea singularibus et dotibus et virtutibus insignivit, etc.*

(C) *Quelques auteurs ont dit que Niphus l'avait flattée.* Louis Guyon ne saurait se persuader que toutes les beautés qu'Augustin Niphus attribue à la princesse Jeanne d'Aragon, de l'illustre maison des Colonnes, fussent en elle : mais je cède, dit-il (4), qu'il en fut amoureux, attiré à son amour pour l'avoir vu toucher, pal-

(2) On écrit ceci en 1692.

(3) Niphus, pag. 213 Opusculor., edit. Paris., an. 1645.

(4) Guyon, Diverses leçons, vol. III, liv. III, chap. XII.

Voyez la remarque (C) de son article.

per nuement en plusieurs parties de son corps malade, comme les médecins font coutumièrement, par le privilège que leur donne leur art; et que passionné pour acquérir ses bonnes grâces, a mis ce livre en lumière qu'il lui a dédié, d'autant qu'il n'y a rien qui attire plus une femme ou fille à aimer quelqu'un, que de lui faire accroire que sa beauté l'a attiré à son amour. Après quoi il remarque, que si ainsi est, ce médecin n'a pas observé le serment qu'on lui fit faire prenant ses degrés de médecin, entre autres préceptes de ne convoiter les filles et femmes qu'il traitera. Dans la table des matières, il dit positivement, que Niphus, médecin, devint amoureux, pour avoir traité la princesse Jeanne d'Aragon. C'est aller un peu bien vite: il en fallait demeurer à la conjecture, pour le plus. J'avoue que Niphus, qui était l'un des meilleurs philosophes du dernier siècle, était de complexion fort amoureuse; de sorte que ni la vieillesse, ni la goutte ne purent le détacher de cette chaîne, sous laquelle il jouait quelquefois un personnage très-honteux, jusqu'à danser au son de la flûte: *Susceptis liberis, et senescente uxore, septuagenarius senex puellæ citra libidinem impotenti amore correptus est usque ad insaniam; ita ut plerique philosophum senem atque podagricum ad tibicæ modos saltantem miserabili cum pudore conspexerint* (5). J'avoue aussi, qu'ayant été amoureux d'une demoiselle d'honneur de Jeanne d'Aragon (6), il a pu voir de près cette belle dame, et se chauffer de près à ce grand feu; mais il n'est pas certain qu'il se soit oublié jusqu'à porter ses vûes si haut. D'ailleurs, comme il ne pratiquait point la médecine (7), encore qu'il y eût été gradué, il n'y a point d'apparence qu'il ait été le médecin de cette duchesse; car les personnes de cette qualité se fient plus dans leurs maladies à un médecin d'expérience, qu'à un médecin de spéculation, qui fait son fort, comme faisait Niphus, de la profession de philosophie. Ainsi j'aimerais mieux

dire, que le jugement n'ayant pas été sa partie dominante, il s'est émancipé de parler de choses qu'il n'avait point vues, et d'y appliquer ses idées. Ce que Louis Guyon remarque, que cette princesse était de la maison des Colonne, pourrait être vrai du côté maternel, et néanmoins il ne se serait pas bien exprimé. Nous avons vu que le cardinal Pompée Colonne l'appelle *Joannam Aragoniam Columnam*: c'est apparemment à cause qu'elle était mariée à Ascanio Colonna. On aurait peut-être critiqué avec plus de fondement Augustin Niphus sur le chapitre LXVIII du traité de *Pulchro*, où, après avoir dit qu'il n'y avait que Jeanne d'Aragon en ce temps-là qui méritât le nom d'heureuse, vu qu'elle possédait les deux parties de la félicité des femmes, savoir, la beauté et la chasteté, il parle tout aussitôt de Victoire Colonne, marquise de Pescaire, comme d'un exemple éclatant de la jonction de la beauté avec la pudicité.

(D) On a dit de Niphus, que sa qualité de médecin lui avait donné auprès de Jeanne d'Aragon des privilèges qui l'avaient enflammé d'amour. Il y a long-temps que les poètes, et bien d'autres aussi, font des réflexions sur ce privilège des médecins. Voici comment Ovide fait parler l'amoureux Aconce :

*Me miserum! quod non medicorum jussu ministro,
Astringoque manus, insideoque toro.
Et rursus miserum! quod me procul inde remoto,
Quem minimè vellem, forsitan alter adest.
Ille manus istas astringit, et assidet ægri,
Invisus superis, cum superisque mihi.
Dumque suo tentat salientem pollice renem,
Candida per causam brachia sæpè tenet,
Contrectatque sinus, et forsitan oscula jungit,
Officio merces plenior ista suo est* (*).

Rémi Belleau, dans son Commentaire sur le II^e. livre des Amours de Ronsard, prétend que le sonnet XLVI a été pris de cette éptre d'Ovide. Voici les paroles de Ronsard :

*Ha! que je porte et de haine et d'envie
Au médecin qui vient soir et matin;
Sans nul propos, taster le sein,
Le sein, le ventre, et les flancs de m'amie.
Las! il n'est pas si soigneux de ma vie
Comme elle pense; il est méchant et fou.
Cent fois le jour il la visite, afin
De voir son sein, qui d'aimer le conie.*

(5) Jovius, *Elogior. cap. XCII*.

(6) Naudæus, in *Judicio de August. Nipho*.

(7) *Medicinam licet circitoris instar aut periodulæ nunquam exercuerit, optimè tamen callebat* Naudæus, in *Judicio de Nipho*.

(*) Ovid., *Heroid. Epist. XX, vs. 133*.

il fallait observer cette différence, que celui dont Aconce se sentait fiancé avec la malade. Mais cela, elle n'aurait pas osé avouer, répondant à Aconce, que ce rival la baisait que quelquefois, *oscula* *accipit*. Brantome cite en quelque endroit de ses mémoires ce sonnet de Ronsard, et en dit de bonnes à cette occasion.

(E) *On. lui défendit de sortir de Rome. Elle ne laissa pas d'en sortir bien adroitement.*] Le passage que je vais citer d'Antoine-Marie Gratian, contient en beaux termes la preuve dont j'ai besoin : *Joanna Arragonia, Marci Antonii mater, virilis facie femina, quæ virorum quoque consiliis apud filium habitis interfuerat, continere se domi, neque pedem extra efferre fuerat iussa; id enim sic valserat dignitati ejus pontifex, ne carcerem duoceretur. Ea cum remanere ad arma bellumque, et prius pontificiorum impetum in oppidum filii fore intelligeret, vestibibus summo commutatis, cum filiâ et matre, corruptis aut deceptis portæ custodibus, egressa Urbe, consensu ad id præparaverat equis, protinus Neapolim aufugit. Pontifex, nunquam deceptum se delusumque à matre graviter ferebat, acerbius tamen Hispanis, quorum ea consiliis ministrarentur, irascebatur* (8). Ce fut en conséquence de cette évasion, et des autres sujets de colère qui aigrirent l'esprit du pape contre les Colonne, qu'il « adressa (9) un Monitoire à Jeanne d'Aragon, par lequel il lui défendait de marier aucune de ses filles, sans sa permission; faute de quoi, le mariage, même après la consommation, serait nul (10). »

(F) *Elle était mal avec son mari, et était aussi en une mésintelligence avec son fils.*] Le cardinal Palavicin remarque qu'Ascagne Colonne avait fait tant de violences à ses créanciers, que le procureur fiscal le fit arrêter pour lui faire rendre compte de sa conduite. Comme Ascagne ne com-

parut point, on le condamna par contumace, et on lui confisqua ses terres. Maro-Antoine son fils, brouillé avec lui depuis long-temps, prit cette occasion de dépouiller son propre père, en s'emparant des biens confisqués, dont il chassa les ministres de la justice, peu avant la mort de Jules III : *In ipsâ rei confectione Marcus Antonius ejus filius, cui cum parente veteres et nunquam satis compositæ controversiæ intercedebant, vim interposuit, eodemque tempore patrem oppidis spoliavit, ab eisque fisci ministros procul habuit* (11). Il était sorti de Rome contre la défense de Paul IV. Cette désobéissance, jointe aux griefs précédens, obligea ce pape à publier des monitoires contre le père et contre le fils. Le père s'excusa sur la prison où il était détenu à Naples, pour avoir tâché d'exciter un soulèvement; le fils allégua qu'il avait mis en sequestre les terres entre les mains de Mendoza, qui ne pouvait s'en dessaisir sans l'ordre de l'empereur. Palavicin ne parle point de la femme d'Ascagne Colonne : j'en suis surpris; mais comme nous savons d'ailleurs qu'elle fut mêlée à Rome dans les intrigues de son fils, et que son fils était mal avec son père, nous pouvons hardiment penser qu'elle n'était pas trop bien avec son mari. Gratian parle plus positivement de la conduite très-odieuse de Marc Antoine envers son père : *Ante omnes, dit-il* (12), *Colonniorum familia, magna in civitate pollensque pro illo (César) stabat, cujus princeps Marcus Antonius cum paulò antè Ascanium patrem à quo hostili odio dissidebat insinulatum majestatis in custodiam tradendum Neapoli curasset, aliquot oppidis intra fines romanæ ecclesiæ haud longè ab Urbe imperitabat.*

(G) *Elle avait une sœur qui fut fort belle jusque dans sa vieillesse, et qui eut une bru illustre.*] Voici comme un auteur espagnol parle de ces trois dames : *Que cosas no podrian decirse en laude y exaltacion de la hermosissima duquesa de Tallacoza, donna Joana de Aragon, muger de sangre real, y en summo grado casta, y*

(8) Gratianus, de Casibus Virorum illustrium, pag. 322.

(9) Le 3 janvier 1556.

(10) Fra-Paolo, Hist. du Concile de Trente, pag. 723 de la traduction d'Amclot, édition Amsterdam, en 1686.

(11) Pallavic., Histor. Cencil. Trident., lib. XIII, cap. XIV, num. 9.

(12) Gratian., de Casibus Viror. illustrium, pag. 320.

buena ? Y ansi de donna Maria su hermana , marquesa del Vasto ? Y de donna Isabel de Gonzaga , su nuera (13) ? Donna MARIA d'ARAGON, sœur de Jeanne, était femme d'Alphonse d'Avalos, marquis du Guast, l'un des meilleurs capitaines de Charles-Quint. Sorbière la nomme marquise de Vasco, et la met parmi les femmes savantes (14). Brantome, qui l'a fort louée, l'a mise entre les beautés qui durent long-temps ; car après avoir rapporté les douceurs dont le grand-prieur de France la régala dans une nombreuse compagnie : *Que son automne surpassoit tous les printemps et étez qui étoient en cette salle*, il ajoute, *Comme de vray, elle se monroit encore une très-belle dame et fort aimable; voire plus que ses deux filles, toutes belles et jeunes qu'elles étoient : si avoit-elle bien alors près de soixante bonnes années* (15). Le grand-prieur (16) en fut aussitôt épris ; mais, quoiqu'il aimât fort la mère, il prit pour sa maîtresse la fille aînée, *por adombrar la cosa*. Au bout de six ans ou plus, Brantome, étant retourné à Naples, ne la trouva que fort peu changée, et encore aussi belle qu'elle eust bien fait, dit-il, commettre un péché mortel, ou de fait, ou de volonté. Elle mourut à Chiaia, dans la maison de don Garzias de Tolède, le 9 de novembre 1568 (17). Je ne me souviens point d'avoir remarqué que Brantome ait jamais fait mention de la sœur de celle-ci. Il est vrai qu'il parle quelque part de la femme d'un Ascanio Colonne, qui passait pour la plus grande beauté d'Italie, et que Barberousse tâcha d'enlever, pour en faire présent au grand-seigneur; mais il la nomme la signora Livia (18) Gonzaga (19). Ce n'est donc point celle dont il s'agit en cet article, quoique la manière dont Augustin Ni-

plus a parlé de sa beauté puis-
juger qu'elle n'était pas moins
que l'autre à s'attirer une sem-
algarade de Barberousse. M. de
a parlé de cette Marie d'Arag
a dit que l'île d'Ischia était p
palement considérable pour av
le lieu de retraite de cette c
Dragutes.... Ænariam insulam
munitissimā, quæ inter duas
saxo imposita est, sed maximē
riæ Aragoniæ Alfonsi Avali
tii viduæ secessu nobilem petit (

Le même Jérôme Ruscelli, j'ai parlé ci-dessus, qui s'em-
avec tant de zèle à immortaliser
ne d'Aragon, se mit en grande
pour faire que les louanges de
retentissent de toutes parts. Il
contenta pas de se servir des ex-
sions les plus fortes que son
nation lui pût suggérer, pour
dre les perfections de cette
il recueillit encore plusieurs
de poésies où elle avait été en-
par les plus beaux esprits du t
et il les fit imprimer à la fin
Commentaire sur un sonnet de
Baptiste d'Azzia, marquis dell-
za. Ce sonnet fut composé à la lo
de l'illustrissima ed eccellentiss
gnora la signora donna Maria
gonna, marchesa del Vasto. Ce
mentaire de Ruscelli fut imp
Venise, l'an 1552, in-4^o, per
Griffio, et contient 73 feuillet
marquise y est représentée
la *Beauté archétype*, et le *Cri*
Formæ : de sorte qu'au dire d
mentateur, le vrai moyen de
naître si les autres femmes so
belles les unes que les autres,
voir si elles ressemblent plus ou
à celle-là : *Secondo che in al*
drà le fatezze del volto e di
corpo che abbian somiglianza
vicino poco o molto a quelle di
così giudicare che le bellezze
quelle tali sieno più o meno pe
fette, come del Paragon dell' on
abbiam detto. E da tale essemplio,
o idea, o più tosto vero archetipo
qui in terra della vera bellezza cor
porale, formar poi le regole, le re
gioni, le misure, i gradi, o le pro
portioni della bellezza intora e per

(13) Joan. de Spinosa, Dialogo en laude de las Mugeres, folio 98 verso.

(14) Sorbière, Lettre XV, pag. 73.

(15) Brantome, Dames galantes, tom. II, pag. 243, 245.

(16) C'était François de Lorraine, général des galères, fils de Claude, premier duc de Guise. Ce voyage de Naples se fit l'an 1559.

(17) Tomaso Costo, Compendio dell' Istoria del Regno di Napoli, part. III, folio 59.

(18) Il devait dire Julie. Nous en parlerons sous le mot GONZAGUE.

(19) Brantome, Dames illustres, pag. 283.

(20) Thuan., Historiar. lib. XI, ad an. 1552, pag. 222.

1. Il ne la fait pas moins
 ut à l'âme que quant au
 il dit que le Giraldis ayant
 ur de la voir et de l'enten-
 demeura tout interdit pen-
 que temps, et incertain si
 plus aimable à cause de sa
 u'adorable à cause de son
l cospetto di questa divinis-
ra condottosi già il signor
attista Giraldis Cinthio, e
ido attentissimamente l'una
bellezza che a gli occhi del
quei della mente gli si
avano, della vera bellezza
lallo splendor de gli occhi,
ità della favella, dalla leg-
maestà del sembiante, e
iviglia de' modi e dello
eramente angeliche, stette
ra tra se stesso attonito, e
, e dalla somma bellezza
, che primieramente s'offe-
i occhi suoi, dovea tosto
che questa fosse da lui da
ra ogn'altra cosa mortale.
 ndo subito col pensiero a
 l' animo, che gli si rap-
 per quei modi e per quelle
 ia dette, si mutava di opi-
 risolveasi, que quella sola
 ell' animo dovesse, come
 a e celeste, con intera hu-
 vocatione adorarsi (22). Le
 qu'il composa sur ce problè-
 ve à la suite de ce passage.
galant auteur... consacra
images à son temple.] Ce
 pe Betussi. Il publia à Flo-
 1566, un dialogue intitulé
del Tempio della Signora
iovanna Aragona. C'est un
 21 pages, où les éloges de
 personnes du beau sexe sont
 oitement avec ceux de la
 temple.
ci de nouvelles particuliè-
ruilleries qui l'obligèrent à
Rome, l'an 1556.] Voici
 rouve dans l'histoire du duc
 mprimée en latin à Sala-
 l'an 1669, et en français, à
 1699. « Jeanne d'Aragon,
 Marc-Antoine Colonne, du-
 louairière de Palliane,...

» était restée à Rome; et les Caraffes,
 » qui la gardaient à vue, la rete-
 » naient, s'il faut ainsi dire, pour
 » otage. Comme la trêve les rendit
 » moins soupçonneux, et que les che-
 » mins demeurèrent libres, la du-
 » chesse sortit de Rome, avec ses
 » deux filles, à pied, feignant de s'al-
 » ler divertir dans une vigne située à
 » quelque distance des remparts.
 » Quoiqu'elle fût déjà fort âgée, elle
 » continua de marcher à pied, jus-
 » qu'à ce qu'elle fût hors de la vue de
 » la garde de la porte, et de la senti-
 » nelle; après quoi, elle monta à che-
 » val, et y fit monter ses deux filles,
 » que deux cavaliers montés en
 » trousses tenaient embrassées. Dans
 » cet équipage, indigne d'elle, mais
 » fort convenable à sa fortune pré-
 » sente, elle se réfugia au camp. Le
 » duc d'Albe l'y reçut avec une joie
 » indicible. Comme le grand âge de
 » cette dame ne laissait aucun soup-
 » çon, il l'embrassa, et se contenta
 » de saluer ses deux filles, qui se dé-
 » couvrirent par respect. *Il me sem-*
 » *ble*, lui dit-il en l'abordant, *que je*
 » *vois cette fameuse Clélie, qui fuit,*
 » *non du camp des ennemis, dans sa*
 » *ville, poussée à cela par le seul*
 » *amour de sa patrie; mais de la ville*
 » *dans le camp, portée à cette fuite*
 » *par la force de l'amour maternel...*
 » La duchesse de Palliane fut char-
 » mée de l'honnêteté du général espa-
 » gnol, et elle le lui témoigna par
 » mille remerciemens: néanmoins elle
 » ne put se résoudre à demeurer au
 » camp, l'âge de ses filles ne le per-
 » mettant point. Le duc y consentit:
 » elle se retira dans la Campanie, ac-
 » compagnée de son fils, et escortée
 » par un escadron de cavalerie, que
 » le vice-roi lui donna par honneur,
 » et nullement par besoin (23). »

Il faut dire quelque chose des mal-
 heurs de son mari. *Il était prisonnier*
dans le Château-Neuf de Naples, ac-
cusé, par son propre fils d'hérésie et
de conspiration contre sa majesté ca-
tholique (24); et lorsque le duc d'Albe
 arriva à Naples, l'an 1556, il le fut
 voir dans sa prison (25), et l'écou-
 tant qu'il eut quelque chose à lui

lli, Lettura sopra un Sonetto dell'
 or Marchese della Terza alla divina
 chessa del Vasto, folio 57.
 lli, là même.

(23) Vie du Duc d'Albe, liv. IV, chap. XIX,
 pag. 381, à l'année 1556.

(24) Là même, chap. II, pag. 341.

(25) Là même, pag. 342.

dire, ... *consola ce bon vieillard autant qu'il lui fut possible, lui donna le château pour prison, ayant été jusqu'alors renfermé dans une tour assez étroite, soulagea la misère à laquelle il était réduit, tant de l'argent de sa bourse, que lui assignant une bonne pension sur les biens de son fils. . . . Il ne lui rendit pas néanmoins la liberté : ses accusations se soutenaient par un trop grand nombre d'apparences, et bien des gens les croyaient très-bien fondées. D'ailleurs, il n'aurait point obligé Philippe, qui tint Ascagne dans la prison le reste de ses jours, sans néanmoins lui avoir été les agrémens que le duc avait eu la bonté de lui accorder.*

L'historien remarque que *ce fait (26) n'a jamais été bien approfondi*; et il blâme Noël le Comte, qui accuse le duc d'Albe d'avoir exercé beaucoup de rigueur contre le père de Marc-Antoine Colonne.

(K) *Elle était fille de Ferdinand d'Aragon, duc de Montalto.*] Antoine, son fils, lui succéda à la duché de Montalto, et épousa Hippolyte della Rovere, et puis Antoinette de Cardona, et fut père d'un autre Antoine. Celui-ci, quatrième duc de Montalto, fut marié à Marie de la Cerda, fille du duc de Médina Celi, et puis à M. Louise de Luna. Il eut plusieurs enfans, qui moururent jeunes, excepté une fille, nommée Marie, qui fut héritière de la duché de Montalto, et mariée en Sicile à don François de Moncade, prince de Paterno (27).

(26) *C'est-à-dire, l'accusation d'Ascanio Colonna.*

(27) *Tiré d'un Mémoire communiqué par M. Minutoli.*

ARAGON (ISABELLE D'), fille d'Alfonse, duc de Calabre, fils de Ferdinand, roi de Naples, fut femme de Jean Galeas Sforce, duc de Milan. Ce duc était sous la tutelle de Louis Sforce son oncle, avant son mariage, et n'y fut pas moins depuis qu'il eut épousé Isabelle d'Aragon, l'an 1489 (a), avec beaucoup de

magnificence (A). Les conseils de cette princesse, aussi ambitieuse que belle, lui donnèrent le courage de témoigner qu'il voulait jouir pleinement de tous ses droits (b); mais il avait affaire à forte partie : son tuteur était l'homme du monde le plus intrigant, et le plus capable de se soutenir contre les justes prétentions de son neveu. Il était devenu amoureux de la princesse Isabelle la première fois qu'il la vit; et comme elle n'était encore l'épouse de Jean Galeas que par procureur, il ne désespéra point de l'épouser, à l'exclusion de son neveu. Il s'ouvrit de ce dessein à cette princesse, et l'assura qu'elle commanderait plus certainement si elle l'épousait, que si elle était la femme de Jean Galeas. Cette proposition fut rejetée fièrement. Le tuteur ne se rebuta pas : il fit en sorte que son neveu ne consommât point le mariage; et l'on dit même qu'il se servit pour cela d'une ligature magique (B). En même temps, il fit négocier à la cour de Naples son mariage avec Isabelle. Ferdinand paraissait y donner les mains; mais le duc de Calabre ne voulut point y consentir (c). Louis Sforce fut donc obligé de livrer la proie à Jean Galeas; mais il ne renonça point à la vengeance, et il se destina pour principale victime Isabelle d'Aragon. *Il lui retrancha diverses choses qui flattaient son goût ou son divertissement (d)*, et il épousa une princesse, qui lui

(b) Varillas, Histoire de Charles VIII, liv. II, pag. 157.

(c) Là même, liv. III, pag. 210, 211.

(d) Là même, liv. II, pag. 157.

(a) Corio, Histor. di Milano, parte VI, pag. 879, editions dell' an. 1646, in-4°.

puta le terrain en toutes choses. La jeune Isabelle eut tant de agrins à essuyer dans ce combat, et dans cette espèce de faction qui vaut bien la peine d'être critiquée (C), qu'elle fit savoir à son père et à son aïeul, que si on ne la tirait pas de cette misère, elle attenterait à sa vie (e). Les princes ne furent pas en état de réduire Louis Sforce à la raison; car il fut l'un des instrumens qui attirèrent les Français en Italie : ce qui abîma toute la maison d'Aragon, qui régnait à Naples. Il poussa son crime jusqu'à se défaire de son neveu (f) (D). On eut beau dire que Jean Galeas était mort de trop presser sa femme, la tradition, qui a imputé sa mort à l'ambition de son oncle, a prévalu (E). La princesse Isabelle se retira à Naples, après que les Français eurent pris Milan, et parut la plus affligée de toutes les princesses ses parentes, qui se trouvèrent en grand nombre dans l'île d'Ischia, lorsque le roi Frédéric fut obligé de se remettre à la discrétion de Louis XII, l'an 1501 (g). Elle ne fit que passer de deuil en deuil pendant un assez long temps : elle perdit dans l'espace de quelques années son aïeul, son mari, son père, son frère, son oncle, son fils (F). La seule consolation qui lui restait fut de voir que Louis Sforce, son persécuteur, expia ses crimes en France, dans une dure

captivité, qui ne finit que par sa mort. Elle eut une autre consolation, aussi sensible peut-être, ou même plus sensible que celle-là : c'est que sa fille unique, Bonne Sforce, fut mariée à Sigismond, roi de Pologne. Elle s'était retirée dans une ville du royaume de Naples, qui lui avait été donnée pour son douaire (h), et elle y vécut d'une manière, qui témoigna que les revers de la fortune n'avaient point abattu cet air de grandeur royale sous lequel elle avait été élevée. Elle mourut d'hydropisie; mais elle avait eu le temps de faire un voyage de dévotion à Rome sous le pontificat de Léon X. Elle alla à pied au Vatican, suivie d'un grand nombre de dames parées comme des épousées. Toute la ville accourut à ce spectacle (i). Il serait à souhaiter pour sa mémoire, que nous pussions finir ici son article, sans y ajouter une queue qui est un peu incommode; mais nous ne sommes pas les maîtres de ces faits. Ses propres panégyristes se sont servis de la conclusion que l'on va voir. Cette dame qui, dans sa plus grande jeunesse, avait fait parler glorieusement de sa vertu, donna prise aux médisances quand elle fut sur le retour, et souffrit les galanteries de Prosper Colonne, avec très-peu d'égards pour la renommée (G). Sa fille, reine douairière de Pologne, s'étant retirée à la même terre du royaume de Naples, y suivit cet exemple maternel (H): tant il est vrai que c'est l'écueil le plus ordinaire et le plus inévitable

(e) Voyez la remarque (C).

(f) *Conjuge Joanne Galeacio orbata est; quidem luctuosius ac miserius, quod is beneficio sublatus crederetur.* Jovius, *Elogior. lib. V, pag. 422.*

(g) Gratianus, de *Casibus Viror. illustrium*, pag. 41,

(h) *A Bari.* Voyez la dernière remarque.

(i) Jovius, *Elogior. lib. V, pag. 422.*

de la gloire et du mérite des femmes, lorsqu'elles vivent dans le grand monde ! Elles sont exposées à échouer là tôt ou tard. *Serius ocius sors exitura.*

Notre Isabelle mourut le 11 de février 1574, comme on l'a marqué dans son épitaphe, rapportée par M. Misson, au 11^e. tome (k) de son Voyage d'Italie.

(k) Page 41 de la troisième édition.

(A) *Elle fut mariée à Jean Galeas Sforce, duc de Milan, avec beaucoup de magnificence.*] Lisez Tristan Calchus, auteur de ce temps-là (1), in *Nuptiarum Mediolanensium descriptione*. Le père Ménétrier en cite un fort long passage, qui contient la description du magnifique souper que Bergonce Botta, gentilhomme de Lombardie, donna au duc Galeas et à sa nouvelle épouse, lorsqu'il les reçut à Tortone, dans sa maison. Chaque service fut accompagné d'une espèce d'opéra, que le retablissement de ces actions en musique commençait à rendre agréables par la grâce de la nouveauté, plutôt que par les autres beautés qu'on leur a données depuis (2).

(B) *Son mari ne consumma point le mariage, et l'on dit qu'on se servit pour cela d'une ligature magique.*] Guicciardin assure que le bruit en courut, et que toute l'Italie en demeura persuadée. *E manifesto, dit-il (3), che quando Isabella figliuola d'Alfonso andò a congiugnersi col marito, Lodovico come la vidde, innamorato di lei, desiderò ottenerla per moglie dal padre : e a questo effetto operò (così fu allora creduto per tutta Italia) con incantamenti e con malie che Giovan Galeazzo fu per molti mesi impotente alla consumazione del matrimonio : alla qual cosa Ferdinando harebbe acconsentito, ma Alfonso repugnò, onde Lodovico escluso di questa speranza, presa altra moglie ed avutone figliuoli, voltò tutti i pensieri a trasferire in quegli*

(1) Konig se trompe lourdement, de le faire vivre en 1672.

(2) Ménétrier, des Représentations en musique, pag. 157.

(3) Guicciardini, lib. I, pag. 15.

il ducato di Milano. M. Varillat, autant que je l'ai pu remarquer, ne touche point cette particularité, contente de dire que Louis Sforce empêcha durant plus de trois la consommation du mariage (4), fait assez entendre que l'empêchement ne venait que de ce que l'on ne soupçonnait pas que les deux parties s'approprassent ; car il dit que le père de Louis mit son point d'honneur.... pas souffrir que Louis Sforce s'empêchât plus long-temps les deux jeunes l'un de l'autre ; qu'il menaça de plaindre à toute l'Europe, et de mer pour venger sa querelle (5). Une grande malice, et une vanité bien insupportable, que celle d'un tuteur.

(C) *L'espèce de faction qu'elle à soutenir vaut bien la peine décrite.*] Comme il me sembla que M. Varillas a bien réussi dans son traitement, j'ai cru que je donnerais un fragment curieux, si je rappréciais ici ses propres paroles. C'est un détail d'autant plus nécessaire à cet égard qu'elle sert à faire connaître l'humeur de l'esprit, et les qualités intérieures d'Isabelle d'Aragon. « Louis » abandonna Isabelle à son père » et pour lui donner une rivalité » la contrôlât en toutes occasions » il rechercha la princesse Alphonsine » fille d'Hercule d'Est, duc de » Alphonse ressemblait à » en toutes choses, excepté » n'était pas si belle. Elles » toutes deux entêtées mal à » de leur naissance, puisqu'elles » avaient rien à se reprocher » point, et qu'il y avait de la » dise dans la généalogie de » de l'autre (*). Elles étaient » jusqu'à l'excès, et leur fierté » de la plus fine ambition. Elle » plus chastes par gloire » tempérament. Isabelle se » solue au mariage, et Alphonse » aspirait, plutôt pour par » pouvoir de leurs époux qu' » lits. Elles aimaient toutes »

(4) Varillas, Histoire de Louis X, pag. 47.

(5) Varillas, Histoire de Charles III, pag. 211.

(*) Borso d'Este, trisaïeul paternel d'Alphonse, et Ferdinand, aïeul paternel d'Isabelle, étaient bêtards.

axe; et, quoiqu'elles eussent été levées dans des maisons où rien n'était tant en recommandation que l'épargne, elles étaient prodigieuses, et leur humeur allait à dévorer autant qu'elles en auraient le moyen. Le duc de Ferrare ne délibéra pas un moment s'il accorderait Alphonsine à Louis Sforce. Il n'avait point de dot à lui donner, et de plus il avait lieu d'espérer qu'elle serait duchesse de Milan. Elle fut donc promptement envoyée à Louis Sforce, qui en eut deux fils de suite. Cette fécondité lui donna lieu d'insulter à Isabelle, qui n'avait accouché la seconde fois que d'une fille; mais la jalousie avait déjà mis de la discorde entre elles. Alphonsine ne pouvait souffrir que l'on louât en sa présence la beauté d'Isabelle, parce qu'elle s'imaginait qu'on lui reprochait ainsi sa laideur; et Isabelle n'endurait pas plus volontiers que l'on rendît des honneurs extraordinaires à Alphonsine, parce qu'elle croyait qu'ils ne fussent dus qu'à elle. L'une et l'autre demeuraient dans un même palais, et mangeaient ensemble. Elles avaient tous les jours une infinité d'occasions d'augmenter leur aversion, et les courtisans leur en fournissaient la plus grande partie. Ils étaient fort assidus auprès d'Alphonsine, à cause que son mari distribuait les grâces; et ils allaient que par manière d'acquiescement dans l'appartement d'Isabelle. Elle était au désespoir; et ce fut bien tantôt cette solitude, que le peu d'argent qu'on lui fournissait pour entretenir, qui lui fit écrire à son père et à son aïeul, qu'elle attendrait à sa propre vie, si on ne la délivrait de captivité. Alphonsine, de son côté, se lassa tellement d'Isabelle, que, pour s'en défaire, elle sollicita Louis Sforce son mari de la faire duchesse, comme il lui avait promis, et d'ajouter la qualité de duc de Milan à celle d'administrateur de ce duché (6). » M. Villars avait dans cette même histoire (7), Isabelle avait écrit au duc de Calabre son père, et au roi de Naples

son aïeul, des lettres dont il reste encore la meilleure partie (8). Elle s'y plaignait de son malheur dans les termes les plus pathétiques dont on usait alors : elle en faisait une peinture si vive, qu'elle était capable d'arracher des larmes des cœurs les plus durs : elle prétendait ne s'être rendue esclave que par obéissance, et elle menaçait de se donner la mort par ses propres mains, si on ne la mettait bientôt en liberté.

(D) *Louis Sforce poussa son crime jusqu'à se défaire de son neveu.*] Je me servirai encore des propres termes de M. Varillas. Voici donc ce qu'il dit sous l'année 1494, après avoir conduit son roi jusqu'à Pavie : « Louis Sforce, persuadé qu'il était temps de se défaire du duc Jean Galeas son neveu, lui avait, dit-on, fait donner un de ces poisons lents qui produit le mieux dans le corps humain les symptômes de l'épuisement, afin de rendre plus vraisemblable le bruit que l'on répandit en même temps, que le mal de ce jeune prince n'était venu que de son trop d'attachement à la beauté de sa femme. Les médecins n'espéraient déjà plus sa guérison, quand le roi, passant par Pavie où il était malade, ne put se dispenser de le visiter. Sa majesté ne lui parla point d'affaires, parce que Louis Sforce avait demandé avec tant d'instance d'être présent à cette entrevue, que l'on n'avait osé le refuser. Elle témoigna seulement du regret de voir son cousin germain (*) dans un si pitoyable état, et elle tâcha de le flatter de quelque espérance de guérison; mais Jean Galeas, qui se sentait mourir, et ne doutait pas que ce ne fût par la méchanceté de son oncle, profita de cette conjoncture. Il ne pensa plus à soi; et ne se souvenant que du fils et de la fille qu'il laissait au monde, il les recommanda au roi avec une abondance de larmes, qui marquait assez, que si sa majesté ne prenait d'eux un soin particulier, il prévoyait qu'on les empoisonnerait aussi bien que lui. La duchesse sa fem-

(8) Il cite en marge l'Histoire de Bernardin Corio.

(*) Ils étaient deux fils de deux sœurs, princesses de Savoie.

Varillas, Histoire de Charles VIII, liv. pag. 211.
Voyez en la page 158.

» me, pour achever la tragédie, se jeta
 » aux pieds du roi, selon les auteurs
 » italiens, qui sont en cela plus
 » croyables que Comines, qui veut
 » que ce fût aux pieds de Louis Sforce.
 » Elle était trop fière pour s'abaisser
 » jusque-là; et, quand elle aurait pu
 » s'y résoudre, elle n'était que trop
 » convaincue que sa soumission serait
 » inutile. Elle ne parla pas de ses
 » enfans, parce qu'elle supposa que
 » les larmes de son mari auraient eu
 » leur effet en ce point: elle employa
 » les siennes pour son père, et le roi
 » ne lui repartit autre chose, sinon
 » que l'expédition de Naples était
 » trop avancée pour la laisser im-
 » parfaite (9). »

(E) *On a eu beau dire que Jean Galeas était mort de trop caresser sa femme, la tradition de son empoisonnement a prévalu.* Guicciardin avoue que l'on publia cela; mais il ne laisse pas de donner pour l'opinion générale de toute l'Italie, que ce prince mourut du poison que Louis Sforce lui avait fait avaler: *Fu pubblicato da molti la morte di Giovan Galeazzo essere proceduta da coito immoderato; nondimeno si credette universalmente per tutta Italia, che e' fusse morto, non per infermità naturale nè per incontinentia, ma di veleno: e Teodoro da Pavia, uno de' medici regii, il quale era presente quando Carlo lo visitò, affermò averne veduto segni manifestissimi. Ne fu alcuno, che dubitasse che se era stato veleno, non gli fusse stato dato per opera del zio (10).* Jovien Pontan assure que tout le monde parlait hautement de ce crime abominable de Louis Sforce: *Ludovicum Sfortiam qui pubescentem primò, dein adolescentem jam ætatem Joannis Galeatii fratris filii Mediolanensis ducis procuratore hactenus ac patrocinio tutatus est suo, veneno illum è medio sustulisse cives, advenæ, peregrini, passim atque impunè omnes prædicant.... Fora, porticus, plateæ, circuli infimorum cujusque generis hominum nefandi criminis accusationibus..... imprecationibus etiam maximè diris plena undiquè circumsonant (11).* La foule des historiens va

là, un Bernardin Corio (12), un Pier Bombus (13), un Vianoli (14), etc.

(F). *Elle perdit dans l'espace quelques années son aïeul, son mari, son père, son frère, son oncle, son fils.* Paul Jove décrit éloquentement cette longue suite de malheurs; mais il ne pas toujours observé l'ordre: il a mis la mort du mari avant celle de l'aïeul. Quant au fils de notre princesse, il dit que les Français l'enlevèrent à sa mère, et le transportèrent en France pour en faire un moine, et qu'une chute de cheval lui causa la mort: *In ventione currentis equi lapsu in Hederum exanimatus esse nunciaretur. Hæc enim vel invita deposcentibus Galli tradiderat, à quibus cucullati sacerdotis habitu in opulenti sacerdotii cœnobium idcirco conjectus fuerat, et Sforziani regni legitimæ proles hæc superesset (15).* Bernardin Corio fait une description touchante de la douleur où cette princesse fut plongée lorsqu'elle vit tout à la fois son mari dans le tombeau, son fils exclus du duché de Milan, et la femme de Louis Sforce sur le trône: *Li suoi fautori gridando duca, visito (Ludovico) il tempio di divo Ambrogio e le campane in segno di letitia suonare, il morto corpo di Giovan Galeazzo ancora essendo nel dorso scoperto, e quasi universalmente tutti pianto e condoluto il miserabile e pietoso caso. Isabella sua moglie a Pavia con li proverbi figliolotti vestiti di lugubre vestimenti, come povera gionera si recluse entro una camera e gran tempo stette giacendo sopra dura terra, che non vide aere. Il verrebbe pensare ogni lettore l'acerbo caso della sconsolata duchessa, e se il duro il cuore avesse che diamanti piangerebbe a considerare qual doveva essere quella de la sciagurata e infelice mugliere, in uno punto veder la morte del giovanetto e bellissimo consorte, la perdita de tutto lo impero suo, e li figliolotti a canto orbatelli ogni bene, il padre e fratello con casa sua espulsi dal Neapolitano Reame, e Ludovico Sforza con Be-*

(9) Varillas, Histoire de Charles VIII, liv. III, pag. 253.

(10) Guicciardini, lib. I, p. 27, all' ann. 1494.

(11) Jov. Pontan., de Prudentia, lib. IV, init.

(12) Corio, Historia Mediolan., part. VII.
 (13) Petr. Bombus, Hist. Venet., lib. I, folio 30.

(14) Vianoli, Histor. Venet., part. I, pag. 20.

(15) Jovius, Elogior. lib. V, pag. 422.

gliere nel modo dimostra occupata la signoria.

donna prise aux médian- elle fut sur le retour, et galantries de Prosper

se très-peu d'égards pour la

Paul Jove m'apprend

l'éloge qu'il a fait de cette

il le finit par un au reste,

et le cas : Cæterum, in hæc

tutis femina improbae ple-

non mediocriter pudoris

rinxit, ob id gravior quod

de ætate impenetrabilem pu-

rætulisset, in ipso demum

u Prosperum Columnam

et officium assidue tri-

sæpèque procacem ad ur-

cos admitteret (16).

me Sforce, sa fille,

nple maternel.] M. de Thou

ap plus de mal de la fille,

ve de la mère. Chacun en

er par la confrontation des

Eodem tempore, Bona

igismundi Augusti Polo-

parens..... filii portæsa,

relictâ, in Italiam venit,

de Venetiis excepta est.....

tam triremem conscendens

ad Barium navigavit,

possessio gentilitio Ara-

is jure dotale et hæredita-

at (17). Ibi solutè et dis-

priorè vitâ ratione postea

metudine cujusdam Papa-

satis honestè usa, cui et

testamento præteritis li-

uit, et sumâ ac bonis de-

multò post in sumâ eges-

miâ decessit (18). Voilà ce

le Thou de la reine douai-

logne. Il prétend qu'après

inqueroute et de biens et de

, elle mourut dans la pau-

ns l'infamie. Que saurait-

à cet éloge ?

, Elogior. pag. 424.

rillas, dans l'Histoire de Louis

ag. 47, dit que Louis Sforce, se

et de sortir de la duché de Milan,

et duchesse Isabelle le duché de

riacipauté de Rossano, qui lui

onnés pour récompense d'avoir ré-

d'Aragon sur le trône de Naples.

s, Histor., lib. XVI, ad ann.

i.

N (MARIE D'), femme
eur Othon III, et fille

d'un roi d'Aragon, se diffama terriblement par ses impudicités, qui enfin la précipitèrent dans le supplice du feu. Elle avait eu l'adresse de se procurer pour femme de chambre un jeune homme qu'elle aimait, et qu'elle fit déguiser en fille (a). Il ne faut pas demander si elle usa de modération : son tempérament, et la perpétuité des occasions, disent assez que sa prétendue femme de chambre ne manquait pas d'exercice, et qu'elle était de tous les voyages de la cour. L'empereur, s'étant aperçu de cette vilaine supercherie, en voulut faire la honte toute entière à l'impératrice; et pour cet effet, en présence de plusieurs témoins, il fit dépouiller le jeune homme; et, sur la découverte incontestable de son sexe, il le fit condamner au feu. Il fut assez débonnaire pour ne punir point sa femme : il espéra qu'elle se corrigerait à l'avenir; mais il se trompa : elle devint éperdument amoureuse d'un jeune comte auprès de Modène, et lui fit promptement sa déclaration; car elle était beaucoup plus en possession de solliciter, que d'être sollicitée sur cette sorte d'affaires. Le comte, aussi chaste que beau, résista à toutes les avances, ou pour mieux dire à toutes les violentes attaques qui lui furent faites; mais, si en cela il ne fit qu'imiter Joseph, il n'eut pas le même bonheur que

(a) *Secum muliebri habitu circumduxit juvenem quocum congregiebatur quotidie, quandoquidem eâ pro cubiculariâ utebatur; c'est-à-dire, elle menait avec elle le jeune homme déguisé en femme, et lui ordonnait chaque jour le congrès; car elle le faisait passer pour sa femme de chambre. Munsteri Cosmographia, lib. III.*

lui d'en être quitte pour la prison. L'impératrice se plaignit à son mari que ce comte lui avait parlé d'amour, et demanda que cette audace ne demeurât point impunie. Le crédule Othon ne manqua pas de faire trancher la tête à l'accusé. Voici comment l'accusatrice eut son tour. Le comte, se voyant condamné et n'espérant point de grâce, et ne voulant pas néanmoins révéler tout le mystère, avait fait promettre à sa femme, qu'elle le justifierait le mieux qu'il lui serait possible auprès d'Othon. Elle lui tint sa parole, garda sa tête, et prit son temps, lorsque l'empereur rendait justice dans une assemblée générale, qui se tenait au milieu d'une grande plaine, auprès de Plaisance; elle prit, dis-je, ce temps, pour demander que le meurtrier de son mari fût châtié. L'empereur, qui ne la connaissait pas, lui promit justice, selon toute la rigueur des lois. Là-dessus, cette comtesse lui montra la tête de son mari, et s'offrit de justifier son innocence par l'épreuve du feu. Ses offres furent acceptées. On fit apporter un fer tout rouge : elle le prit, et le tint tant qu'on voulut sans se brûler, et puis demanda hardiment la tête d'Othon convaincu d'être le meurtrier de son mari : enfin elle se contenta de la punition de l'impératrice, qu'Othon condamna à être brûlée (b). Ceci se passa vers la fin du X^e. siècle.

(b) Gotfrid. Viterb. Chronic., *parte XVII*.
Albert Krantz. Cuspinian. in Othone III.
Sigonius, cité par Maimbourg, *Décadence de l'Empire*, pag. 118.

ARAMONT (GABRIEL D'), am-

bassadeur de France à Constantinople, sous le règne de Henri II, était un gentilhomme de Gascogne, qui s'acquitta dignement de son emploi. Le connétable de Montmorenci, examinant l'ouverture que le pape Paul III avait donnée, que le seul moyen de tirer Plaisance des mains de l'empereur était de faire venir une flotte turque sur les côtes de Naples et de Sicile, obligea le roi son maître à négocier sur ce point avec Soliman. On choisit Aramont pour cette affaire. Il n'était ni moins adroit, ni moins expérimenté que Laforêt, Ramon et Paulin, qui l'avaient précédé dans cette ambassade. Il fit des amis à la Porte, qui lui procurèrent un libre accès, des audiences secrètes; et il sut si bien tourner les choses, qu'il ramena Soliman, que l'on avait un peu prévenu contre les Français. Il ne fut plus question de savoir à quoi la flotte de haute-seigneurie serait employée : c'est pour cela qu'Aramont s'en retourna promptement en France afin de concerter avec son maître les moyens d'employer utilement les secours du grand-seigneur. Le roi et le connétable lui apprirent qu'ils avaient des intelligences dans l'île de Corse, et qu'il serait aisé de s'en emparer, pourvu que la flotte turque et celle de France l'attaquassent en même temps. Il partit avec ce projet pour le communiquer au grand-seigneur : mais quand qu'il eut débarqué à Malte, il fut instamment prié par le grand maître (a) d'aller trouver les généraux turcs, qui avaient mis

(a) C'était un Espagnol nommé Onoda.

devant Tripoli de Barbarie, employer son crédit et l'autorité de Henri II, pour les obliger à lever le siège. Il eut cette complaisance, et se rendit au camp des Turcs, lorsque leurs hostilités commençaient d'être en état (b). Il eut plusieurs conférences avec Sinan Bassa, et Dragut, dans lesquelles il leur remontra qu'ils s'engageaient à une entreprise entièrement opposée au traité que Soliman allait conclure avec la France, puisque sa hauteursse était déterminée d'accord de n'attaquer l'empereur, et que Tripoli appartenait à l'ordre de Malte. Lui répondit que les chevaliers de Malte étaient des parjure, nonobstant le serment qu'ils avaient fait à Soliman, qu'ils en furent traités avec une sorte d'honnêteté à la sortie de Rhodes, faisaient incessamment des hostilités contre les Turcs. Ajouta qu'on avait ordre de les chasser de l'Afrique, et qu'on pouvait surseoir l'exécution de cet ordre. Aramont ne manqua ni d'excuses, ni de répliques; voyant qu'il ne gagnait rien auprès de Sinan Bassa, il se résolut à partir en diligence pour Constantinople, afin d'obtenir de Soliman, s'il était possible, qu'on ne prît point Tripoli. Mais comme son crédit et ses intrigues n'étaient point inconnues à Sinan Bassa, il ne put obtenir la permission de continuer son voyage, qu'après la prise de Tripoli. Il sauva la vie et la liberté des Français qui se trouvèrent

dans la place, et assista même à un festin où Sinan et Dragut l'invitèrent après leur conquête. Charles-Quint était trop bon politique pour laisser tomber cet événement : il en prit occasion de publier que la France avait contribué à la prise de Tripoli *. Henri II fit tout ce qu'il put pour répondre à cette plainte (A). Je n'ai pas eu le temps de chercher la suite des négociations et des aventures d'Aramont. Je sais bien que ses dépêches furent quelquefois interceptées, et que l'empereur s'en servit pour reprocher aux Français leurs intelligences avec les Turcs (B). La relation de son ambassade est en manuscrit dans la bibliothèque de M. de Lamignon (c).

Je viens de lire une chose qui doit servir d'addition à cet article : *Les îles d'Or en Provence, c'est-à-dire les îles d'Hières, furent érigées en marquisat par lettres du roy Henri II, vérifiées au parlement d'Aix; et de ce marquisat fut investi et ensaisiné le seigneur d'Aramond, ambassadeur de France à Constantinople, pour le tenir en fief du roi, à la charge expresse de bâtir en ces isles des châteaux, tours et forteresses, jusqu'à la somme de cinquante mille escus (d).*

* Leclerc, après avoir remarqué que tout l'article ARAMONT est sans date fixe, ajoute : « Au moins Bayle devait-il marquer que la prise de Tripoli est du mois de septembre 1551. Il paraît que d'Aramont revint en France en 1552. »

(c) Varillas, Histoire de Henri II, p. 200.

(d) Saint-Lazare, Histoire des Dignités Honoraires de France, pag. 400, édition de Paris, en 1635, in-8°.

(A) Henri II fit tout ce qu'il put

Voyez le jugement qu'a fait de cette suite M. de Wicquefort, au Traité de l'ambassadeur, liv. II, section V, pag. 110.

pour répondre à la plainte de Charles-Quint, que d'Aramont et les Français avaient contribué à la prise de Tripoli (1).] Le grand-maître de Malte accusait notre Aramont d'avoir poussé le gouverneur de Tripoli à capituler. M. de Thou, réfutant cette accusation, expose que le connétable de Montmorenci, qui était alors le tout-puissant, avait chargé cet ambassadeur de témoigner au grand-maître l'attachement particulier qu'il avait lui connétable aux intérêts et à la prospérité de l'ordre. Cet historien ajoute qu'il a vu des lettres où le connétable témoignait beaucoup de chagrin de la prise de Tripoli, et que ces lettres ne doivent point être suspectes de quelque dissimulation, puisqu'elles furent écrites à une personne à laquelle le connétable disait fort librement ses pensées (2). Mais lorsque Henri II eut su que les partisans de l'empereur accusaient l'ambassadeur de France d'avoir contribué à cette conquête des Ottomans, il dépêcha un gentilhomme au grand-maître, pour se plaindre des bruits qu'on faisait courir, et pour lui demander comment Aramont s'était conduit dans cette affaire. Il déclara qu'il le ferait châtier selon l'exigence du cas, s'il le trouvait coupable de quelque faute; mais qu'il souhaitait que si son ambassadeur était innocent, le grand-maître en voulût rendre un témoignage public. La réponse du grand-maître disculpa pleinement Gabriel d'Aramont : *Quo in negotio nullum officium prætermisisset ut ordini eâ in re nostro gratificaretur, hoc enim à V. M. enixè ac religiosè sibi injunctum. Præterea ut quorum culpa ea clades accepta esset certò cunctis constaret undiquè probationes collegimus, et inquisitione diligenti super eâ re habitâ nihil comperimus quo Aramontium cladi causam dedisse, aut deditiois auctorem fuisse credi debeat. Quinimò ex equitibus captivis... didicimus eum non solum omni culpâ vacare, sed multis benefactis totum ordinem sibi devinxisse, ac proinde non rectè nec secundum rationem factum existimamus, ut is rumor sparsus*

sit (3). Le roi de France ne manqua pas de produire cette réponse dans toutes les cours de l'Europe, afin de montrer que ses ennemis débitaient tort et à travers sans fondement tout ce qui pouvait le rendre odieux : *litteras... postea rex per oratores passim publicari jussit, quod publicatione compressis Cæsarianorum quælis ac rumoribus, evulgata in gallicis nominis invidiam fama pariter conquirit* (4). Cela pouvait bien persuader que les partisans de Charles-Quint étaient trompés en cette rencontre; mais ceux qui n'aimaient pas la France excusaient facilement. On s'imagine sans peine, quand cela s'accorde avec nos inclinations, qu'il est permis d'interpréter toutes choses d'un certain sens, selon le système qui a été une fois bâti sur des raisons très probables. C'est à la vérité une source inépuisable de faux jugemens; mais pourvu qu'ils soient utiles, on ne s'en met pas trop en peine.

(B) *On se servit des lettres interceptées d'Aramont, pour reprocher aux Français leurs intelligences avec les Turcs.*] Charles-Quint, dans une lettre qu'il écrivit l'année 1552 aux papes et aux états de l'Empire, s'étonnait que l'ambassadeur de France eût eu l'audace d'avoir justifié son maître par rapport aux liaisons avec Soliman : « N'est-ce pas, dit-il, les Mémoires d'Aramont dressés à Constantinople, qui font la foi de l'alliance ménagée contre le prince chrétien entre la Porte et la France ? » *Jam quod de communis cum Turco consiliis obiter præstringit, quasi abundè purgatum et timent, quod fronte excusare poterat, atqui penes me habeo Aramontii Gallici legati commentarios Byzantinos scriptos, et ad regem per Costantinurionem quemdam missos, qui testatis cum Turcis in Christiani nominis principem initæ plenam fidem faciunt* (5). M. Varillas observe que le pape et l'empereur faisaient déjà le compte d'accuser le roi de France, d'un plein concile, d'une intelligence avec les infidèles, et de produire sur ce sujet des lettres d'Aramont interceptées, auxquelles il était aisé de donner

(1) Varillas, Histoire de Henri II, liv. II, pag. 198 et suiv. à l'an 1551. Voyez aussi M. de Thou, liv. VII, pag. 155.

(2) A Brissac, qui commandait en Piémont.

(3) Thuan., lib. VII, sub fin.

(4) Idem, ibid.

(5) Idem, lib. X, pag. 213.

in, parce que la véritable politique qu'à demi (6). Mais à faire d'un sens malin, ait indubitable qu'Aracchiait un traité entre la Porte contre la maison. Cela ne suffisait-il pas à l'intelligence dont on voulait avoir ? Le meilleur parti que pouvait prendre n'était de tester sur le fait, mais de se tenir sur le droit, en montrant lorsqu'il ne s'agit point de mais seulement de s'opposer à ses états, il doit de se faire des alliés par où on en peut rencontrer. Si l'on n'en avait pas eu toute provision parmi les princes, papistes ou non papistes, il aurait bien su en trouver chez les autres, et il aurait bien su en outre que ne fit la France, qui était bien plus fin et bien plus sage que François I^{er}. Avec lui, les Turques n'eussent pas été comme elles le furent avec les Français, qui concertaient si mal, qu'on en a honte ou pitié, et s'en moque, quand on lit de ces temps-là. La bonne politique guère utile sur ce point. Cherchait de reprocher à son roi ses alliances avec les hérétiques avec les infidèles, quand on est tout prêt à faire de semblables choses si les maximes d'état le veulent. Où seraient donc les Français pour faire des harangues, présenter de beaux discours, pousser cent beaux lieux communs ? Il faudrait renoncer tout à fait, on se ferait un grand préjudice, on jetterait point de la poudre aux yeux ; on n'animerait point les esprits ; il faudrait renoncer à ces images exquises, et à cent timbres.

Manilia si res non est (7).

ment on ne cesse de faire des discours sur ce sujet, que lorsqu'il le mérite soi-même.

es, Histoire de Henri II, liv. II,

al, Sat. VI, vs. 243.

ARBRISSEL (ROBERT D'), fon-

dateur de l'ordre de Fontevraud, Cherchez FONTEVRAUD.

ARCÉSILAS, l'un des plus célèbres philosophes de l'antiquité, naquit à Pitane, dans l'Éolide (A). Il fut disciple du mathématicien Autolycus son compatriote, et il le suivit à Sardes. Après cela il vint à Athènes, et y fut disciple de Xanthus, et puis de Théophraste, et enfin de Crantor (B). Il apprit aussi la géométrie sous Hipponicus (a). Il eut quelque attachement à la poésie, et il se plut extrêmement à la lecture d'Homère (C); mais la passion d'être philosophe fut supérieure à toutes les autres. Il succéda à Cratès dans la régence de l'école platonique (D), et il s'y rendit innovateur; car il fonda une secte, qu'on nomma la seconde académie, pour la distinguer de celle de Platon. Il était fort opposé aux dogmatiques, il n'affirmait rien, il doutait de tout, il discourait du pour et du contre, et suspendait son jugement. *C'est parce*, disait-il, *qu'il n'y a rien de certain*. Il attaquait d'une grande force tout ce que les autres sectes affirmaient (L); et c'est pourquoi on le regarda, en matières de philosophie, comme un perturbateur du repos public (b). Quelques-uns soutiennent que, ne trouvant point d'évidence qui l'empêchât de flotter également entre l'affirmation et la négation, il ne voulut point écrire de livres (c): mais d'autres assurent qu'il en écrivit, et puis ils contestent sur la question s'il

(a) Diogen. Laërtius, lib. IV, num. 32.

(b) Voyez la remarque (E), citation (49).

(c) Diogen. Laërtius, lib. IV, num. 32.

en public; car les uns l'affirment, et les autres disent qu'il jeta au feu ce qu'il avait composé (d). On remarque néanmoins qu'il dédia quelques livres à Eumènes, prince de Pergame, et qu'il n'en dédia qu'à ce prince (e). Nous verrons comment il a été combattu par un père de l'Eglise (F). Comme il avait une éloquence très-persuasive et qui retournait toujours à son sujet principal, et que d'ailleurs il répondait subtilement et heureusement aux objections, il attira à son auditoire un grand nombre de disciples (G), quoiqu'il fût piquant dans ses censures. Au fond, l'on était persuadé de sa bonté, et il remplissait d'espérances ses écoliers : c'est ce qui les empêchait de se fâcher de ses réprimandes un peu trop fortes (f). Il y a des gens qui assurent qu'il ne faisait le sceptique que pour éprouver ses écoliers, et qu'après l'épreuve il enseignait d'une autre manière (H). Il était l'homme du monde le plus communicatif de son argent, et l'on raconte des choses bien singulières de sa libéralité (I). On l'accusa d'être vain, et de travailler avec trop d'empressement à plaire au peuple (g). Les autres philosophes le mordaient avec plaisir (h); mais l'égalèrent-ils en modestie, et en exemption de jalousie? Exhortaient-ils leurs disciples à ouïr les autres professeurs? C'est ce qu'il faisait (i). Il mena même

l'un de ses élèves, qui tenait que l'école d'un péripatéticien lui serait plus agréable le mena, dis-je, à ce professeur et le lui recommanda (k). L'autre fois, il bannit de son école l'un de ses disciples, qui avait choqué Cléanthe dans un acte de comédie, et ne le reçut en grâce qu'après que la personne offensée eut reçu satisfaction. On connaîtra mieux le mérite de ce procédé, quand on saura que Cléanthe fut le successeur de Zénon, qui avait été le grand maître de la secte péripatéticienne. Celui-ci ne fit pas le défaut des plagiaires et déclara qu'il n'enseignait que ce qu'il n'eût trouvé dans les anciens (m). Il en usa apparemment de la sorte, afin de donner plus d'autorité à ses sentimens pour apaiser la haine que son nom d'innovateur lui attirait. Il n'aimait point à se mêler d'affaires politiques (n) : néanmoins lorsqu'on le choisit pour négocier quelque chose à l'égard de la triade, en faveur de sa patrie auprès du roi Antigonos, il accepta la députation. Il en fut sans succès; et ce fut peut-être parce qu'il n'avait jamais su faire sa cour à ce prince, ni entrer même chez lui, ni lui adresser des lettres de consolation après la perte d'une bataille navale, comme faisaient plusieurs autres philosophes (p). Il eut beaucoup de l'amitié du gouverneur de

(d) Diogen. Laërtius, lib. IV, num. 32.

(e) Idem, ibid., num. 38.

(f) Idem, ibid., num. 37.

(g) Idem, ibid., num. 41.

(h) Idem, ibid.

(i) Idem, ibid., num. 42.

(k) Idem, ibid.

(l) Plut. de Discrim. adulat. e pag. 55, C.

(m) Voyez le passage de Platon dessous, citation (47).

(n) Diogen. Laërtius, lib. IV, num. 39.

(o) Id., ibid., num. 39.

(p) Id., ibid.

te (q), et il reçut plusieurs beaux présens d'Eumènes, prince de Pergame (r). Il eut une fort bonne pensée touchant la mort; car il disait que de tous les maux c'est le seul dont la présence n'ait jamais incommodé personne, et qui ne chagrine qu'en son absence (s). Ses dogmes tendaient au renversement de tous les préceptes de la morale; et néanmoins on remarque qu'il la pratiquait. Le témoignage qui lui fut rendu à-dessus par le stoïcien Cléanthe, et ce qu'il répondit, et ce qu'on lui répliqua, sont des choses très-curieuses (K). Il ne se maria jamais (t), quoiqu'il fût d'un tempérament à aimer les femmes, et qu'il ne suivît que trop le penchant de la nature; et cela, jusqu'à des excès honteux (L). Il florissait vers la 120^e. olympiade (u), et il mourut d'avoir trop bu, et en délire, à l'âge de soixante-quinze ans (x), la quatrième année de l'olympiade 134 (y). Il s'était vanté d'une grande force de courage pendant les douleurs de la goutte (M). Diogène Laërce ne lui a point donné Bion pour successeur: le père Rapin s'est imaginé cela sans nul fondement (N). Je n'ai qu'une faute à reprocher à M. Moréri: c'est d'avoir dit qu'Arcésilas étudia sous Xanthus et sous Théophraste, avant que de venir à Athènes.

J'en ai remarqué une très-grossière dans Sidonius Apollinarius (O).

(A) Il naquit à Pitane, dans l'Éolide.] Diogène Laërce n'est pas le seul qui l'assure (1): lisez ces paroles de Pomponius Méla, dans le chapitre où il décrit le pays des Éoliens: *Caius inter Eleam decurrit, et Pitanen illam quæ Arcesilam tulit, nihil affirmantis academici clarissimum antistitem* (2). Voyez aussi Strabon: Πιτάνη πόλις Αἰολικῇ. . . . ἐκ δὲ τῆς Πιτανῆς ἐστὶν Ἀρκεσίλαος (3). *Pitane urbs Æolica... Pitane patria fuit Arcesilai*. Mais n'écoutez point Solin, qui donne Pitane, ville de Laconie, pour le lieu natal de ce philosophe (4). M. de Saumaise (5) et M. Ménage (6) le réfutent. Je ne sais si c'est par l'inadvertance de l'auteur, ou par celle du correcteur, que l'on trouve *Arcesilas Pritanæus* dans M. Gassendi (7): il fallait mettre *Pitanæus*.

(B) Il fut disciple de Théophraste, et enfin de Crantor (8).] Je m'étonne que Diogène Laërce, après avoir insinué clairement en d'autres endroits, qu'Arcésilas fut disciple de Polémon, ne le dise pas expressément dans la Vie d'Arcésilas. Voici les endroits où il l'insinue. *Arcésilas*, dit-il, *ayant quitté l'école de Théophraste, pour s'attacher à Polémon et à Cratès, déclara qu'ils étaient des dieux, ou des restes du siècle d'or.* Ἐνθὲν καὶ Ἀρκεσίλαον μεταβόντα παρὰ Θεοφράστου πρὸς αὐτοὺς λέγειν, ὡς εἶναι θεοὶ τινες ἢ λείψανα τοῦ χρυσοῦ γένους (9). *Hinc et Arcesilaum cum ad eos à Theophrasto diverteret, dixisse ferunt, « Illos » deos esse quospiam, aut aurei seculi » reliquias.* » Un peu plus bas, il observe que Crantor et Arcésilas logeaient ensemble, et que Polémon et Cratès, qui n'avaient qu'un même logis avec un bourgeois nommé Lysi-

(q) Id., *ibid.*

(r) Diogen. Laërtius, *lib. IV*, num. 38.

(s) Plutarch. de Consolat. ad Apollonium, pag. 110, A.

(t) Diogen. Laërtius, *lib. IV*, num. 43.

(u) Apollodorus, *apud* Diog. Laërtium, *lib. IV*, num. 45.

(x) Id., *ibid.*, num. 44.

(y) Diog. Laërce, num. 61, met en cette année le commencement de la régence de Lacydès, successeur d'Arcésilas.

(1) Diogen. Laërtius, *lib. IV*, num. 20.

(2) Pomp. Méla, *lib. I*, cap. XVIII, num. 20.

(3) Strabo, *lib. XIII*, pag. 422, in fine.

(4) Solin., cap. VII, pag. 22.

(5) Salmas. Exercitat. Plin., pag. 138.

(6) Menag., in Diogen. Laërt., pag. 176.

(7) Gassendi Operum tom. I, pag. 18.

(8) Diog. Laërtius, *lib. IV*, num. 28, 29.

(9) Idem, in Cratete, *lib. IV*, pag. 240, num. 22.

clès, allaient souper fort souvent chez Crantor; et que Cratès était le mignon de Polémon, comme Arcésilas était le mignon de Crantor. Le traducteur de Diogène Laërce a renversé tout ceci; car il suppose que Polémon était le mignon de Cratès, et que Crantor était le mignon d'Arcésilas. Voyons le grec : Ἦν δὲ ἐρώμενος, Κράτης μὲν, ὡς προείρηται, Πολέμωνος· Ἀρκισίλαος δὲ Κράντορος (10). Cela veut dire : *Erat autem amasius, ut quidem prædictum est, Polemonis quidem Crates, Crantoris autem Arcesilas.* La version latine, qu'aucun commentateur ne censure, a mis *amator* où il fallait mettre *amasius* : on n'a point pris garde à la signification passive d'ἐρώμενος. On n'a point non plus pris garde qu'on s'est contredit un peu après; car, comme le grec l'ordonne, on a représenté Arcésilas sous le personnage de patient. Ἀρκισίλαος θέλων ὑπ' αὐτοῦ (Κράντορος) συσταθῆναι Πολέμωνι, καίπερ ἐρώμετος (11). *Arcesilaus volens ab illo (Crantore) se Polemoni commendari quanquam amatore suo.* Éloignons d'ici les sales et abominables idées que cet auteur et plusieurs autres en même cas semblent vouloir suggérer. Quand ils parlent d'un grand philosophe, et de ses disciples, ils observent presque toujours qu'il était l'amant d'un tel ou d'un tel. J'avoue qu'en quelques rencontres cela peut s'entendre en un vilain sens; mais je crois aussi qu'en cent autres occasions il ne faut entendre qu'une tendresse bonne et honnête. Parmi plusieurs disciples, il y en avait un qui était le bien-aimé et le favori de son maître. C'était celui qu'on désignait pour son successeur, celui qui avait le plus de docilité ou de respect, ou de génie, etc.; fallait-il désigner cela par le terme d'ἐρώμενος? mais revenons au fait. Le dernier passage que j'ai cité de Diogène Laërce nous apprend qu'Arcésilas demanda à Crantor de le recommander à Polémon. L'historien ajoute que Crantor, qui était malade, ne le trouva point mauvais; et qu'au contraire, dès qu'il se porta bien, il s'en alla lui aussi aux leçons de Polémon : Ἀλλὰ καὶ αὐτὸν ὑγιαίναντα

διακεῖν Πολέμωνος (12). *Ipsæ quoque cum sanus factus esset se ad audiendum Polemonem contulit.* C'est la preuve qu'Arcésilas fut des auditeurs ou des disciples de ce philosophe. Il le fut si bien, que Cicéron ne lui donne pas d'autre maître : *Arcesilaus, etsi fuit in disserendo pertinacior, tamen noster fuit, erat enim Polemonis* (13). Numénius lui en donne plusieurs autres : il le fait successivement disciple de Polémon, de Théophraste, de Diodore, et enfin de Pyrrhon (14). *Il apprit de Crantor, ajoute-t-il, à être persuasif, de Diodore à être sophiste, et de Pyrrhon à tourner de toutes parts en guise de girouette, et à n'être rien* : Ὡς ὑπὸ μὲν Κράντορος πιθανουργικὸς, ὑπὸ Διοδώρου δὲ σοφιστὴς, ὑπὸ δὲ Πύρρωνος ἐγίνετο παντοδαπὸς, καὶ ἴσως καὶ οὐδὲν (15). *Et Crantore quidem ad persuadendum callidus, à Diodoro autem sophista, denique à Pyrrhōne cum omnem in partem versatilis ac temerarius, tum etiam nullus esse didicit.* Il se fit dans l'inconstance pyrrhonicque, ne lui manquait que le nom de Pyrrhonien; il n'avait que le nom d'académicien, et il ne garda ce nom que par respect pour le philosophe Crantor son maître et son amant : Πάντης προσήκειας ἐνέμεινε Πύρρῳ, ὡς πάντων ἀναιρέσει..... αἰδοῦ τοῦ ἐρωτῆσαι λέγεσθαι Ἀκαδημαϊκὸς ἵτι μὲν τοίνυν Πυρρῶνιος, πλὴν τοῦ ὀνόματος. Ἀκαδημαϊκὸς δ' οὐκ ἦν, πλὴν τοῦ γιγνώσκειν. (16). *In Pyrrhone si appellationem excipias, tanquam in omni conversione acquievit. . . . is pro sublimi amatorem observantiq̃ academicum vocari adhuc passus est, Itaque qui Pyrrhonicus excepto nomine totus erat idem academicus præter nomen habebat nihil.* Numénius venait de dire qu'Arcésilas, beau garçon, et encore jeune, s'étant fait aimer de Crantor s'était attaché à lui : Διὰ τὸ καλὸς ἦν ἔτι ὢν ἁπλοῦς τυχεῖν ἐραστοῦ Κράντορος τοῦ Ἀκαδημαϊκοῦ προσεχώρησε μὲν τῷ

(12) Diog. Laërtius, lib. IV, num. 25.

(13) Cicero, de Finibus, lib. V, cap. XIII. Voyez-le aussi de Oratore, lib. III, cap. XVIIII.

(14) Numenius, apud Eusebium, Præparat. Evangel., lib. XIV, cap. V, pag. 729.

(15) Id., ibid.

(16) Idem, apud eundem, cap. VI, pag. 731.

(10) Id., ibid.

(11) Id., pag. 241, num. 24.

(17). *Eleganti formâ et commodâ hanc atate cum esset, Crantorem academicum amatorem nactus, ejus consuetudine usus est ille quidem.* Il paraît que les leçons de Ménédème le rendirent un disputeur plus ardent, il cite Timon (18). Voilà bien des omissions dans la liste que Diogène Laërce nous a laissée des maîtres d'Arcésilas. J'y ai suppléé.

(C) *Il se plut extrêmement à la lecture d'Homère.* Il le préférait à tous autres : il en lisait quelque chose tous les soirs, avant que de s'endormir ; et il disait le matin, en se levant, *je m'en vais voir ma maîtresse* ; cela signifiait qu'il allait lire Homère : Ἀπιδίχεται δὲ πάντων μᾶλλον ὕπνον, οὗ καὶ εἰς ὕπνον ἰὼν πάντως τὴν γνῶσιν. ἀλλὰ καὶ ὄρθρου λέγων ἐπὶ ἱρμένον ἀπέναι, ὅπως δὲ βούλοιτο γνῶναι (20). *Amplectebatur Homerus maximè ex omnibus, cujus adeo devotus erat, ut semper ante somnum ejus aliquid legeret. Mane quoque cum surgeret, dicens, se ad amorem ire, cum se velle legere innueret.*

(D) *Il succéda à Cratès dans la régence de l'école platonique* (21). Il y a bien des auteurs qui, sans parler de Cratès, mettent notre Arcésilas immédiatement après Polémon. Voyez la note d'Aldobrandin sur un passage de Diogène Laërce (22), vous verrez que ce savant commentateur n'a point trouvé nulle part que Cratès succéda à Polémon. Vous y trouverez aussi ces paroles de saint Augustin : *Moritur Polemo, succedit ei Arcesilas, Zenonis quidem condiscipulus, sed sub Polemonis magisterio*. On peut joindre à ce passage ce que la lettre LVI : *Idem quippè academici qui Platonici, quod docet Crantor ipsa successio. Arcesilas autem, qui primus occultatâ sententiâ nihil aliud istos quam refellere sedit, quare cui successerit ; Polemonem invenies : quare cui Polemon ;*

(27) *Idem, ibid.*

(28) *Les deux vers de Timon qu'il cite sont corrects que dans Diogène Laërce.*

(29) *Pour m'accommoder au style de notre texte, j'ai quitté la traduction littérale.*

(30) Diog. Laërtius, lib. IV, num. 31.

(31) *Id., ibid., num. 32.*

(32) *Au commencement de la Vie de Cratès, lib. IV, num. 21.*

(33) Sanctus Augustinus, lib. III, contre les Académiciens.

Xenocratem. Xenocrati autem discipulo academiam scholam suam reliquit Plato (24). Il ne faut pas se fonder ici sur l'autorité de saint Augustin ; car il ne s'est pas attaché rigoureusement à l'exactitude ; et puisqu'il saute un degré entre Platon et Xénocrate (25), il en peut avoir sauté un autre entre Polémon et Arcésilas. Je n'insiste point sur son silence à l'égard de Crantor, académicien célèbre (26), qui paraît avoir été le successeur immédiat de Polémon, et qui mourut avant lui et avant Cratès (27). Si le mot de successeur vous déplaît ici, dites que Crantor enseigna du vivant de Polémon. On assure la même chose de Cratès ; et de là vient que l'on dit tantôt que Crantor succéda à Polémon, tantôt que Cratès lui succéda, tantôt qu'ils furent tous deux ses successeurs ; mais pour l'ordinaire, on met Cratès après Crantor (28). Encore un coup, je n'objecte point à saint Augustin l'omission de Crantor ; je m'imagine qu'on a tort de compter ce philosophe pour le successeur de Polémon : il mourut avant son maître ; et je trouve que Lacydès, successeur d'Arcésilas, fut le premier qui résigna pendant sa vie la succession de sa chaire (29). Disons donc qu'il n'y eut que Cratès qui succéda à Polémon, et rejetons cette période du père Rapin : *Crates et Crantor, qui se suivirent dans l'école de Platon, ne changèrent rien à sa doctrine* (30). Il se serait moins trompé, s'il avait mis Crantor au premier rang ; Crantor, dis-je, mort avant Cratès. Un célèbre critique (31), en corrigeant un pas-

(24) August., Epist. LVI, pag. 267. Eusèbe, Prépar. Evang., liv. XIV, pag. 726, dit qu'on dit qu'Arcésilas succéda à Polémon.

(25) Speusippus, fils d'une sœur de Platon, régut l'école avant Xénocrate.

(26) Crantor ille, qui in nostrâ Academiâ vel in primis fuit nobilis. Cicero, Tuscul. Question., lib. III, cap. VI.

(27) Diog. Laërtius, lib. IV, num. 27.

(28) Voyez Gassendi, Operum tom. I, pag. 18, et Jonsius, de Script. Histor. Philosoph., pag. 52, ou plutôt Diogène Laërce, cité ci-dessous, citation (36).

(29) Diog. Laërt., in Lacyde, lib. IV, num. 60.

(30) Rapin, Compar. de Platon et d'Aristote, IV^e part., chap. I, pag. 365.

(31) Petrus Victorius. Voyez les Notes de Josias Mercurus sur Nonius Marcellus, pag. 193.

sage de Nonius Marcellus (32), a fourni une autorité qui favorise merveilleusement le texte de cette remarque. Suivant cette correction, nous devons croire que Lucilius a dit : *Polemon et amavit Cratem, et huius transmisit suam scholam quam dicunt*. Le grec de Diogène Laërce est du même sens : Κράτης..... καὶ ἀκροατὴς ἄμα καὶ ἐρώμενος Πολέμωνος. ἀλλὰ καὶ διδίδετο τὴν σχολὴν αὐτοῦ (33). *Crates auditor simul amasiusque* (34) *Polemonis, illiusque scholæ successor*. Je n'appuie pas sur ces paroles de Cicéron : *Speusippus autem et Xenocrates, qui primi Platonis rationem autoritatemque susceperant, et post eos Polemo et Crates unàque Crantor, in academiâ congregati, diligenter eis quæ à superioribus acceperant, utebantur* (35). Elles ne sont pas assez précises, ou aussi nettes, que cet endroit de Diogène Laërce : Πλάτωνα, ὁ τὴν ἀρχαίαν Ἀκαδημίαν συστήσας. οὗ Σπείσιππος καὶ Ξενοκράτης, οὗ Πολέμων, οὗ Κράντωρ καὶ Κράτης, οὗ Ἀρκεσίλαος, ὁ τὴν μέσσην Ἀκαδημίαν ἐισήγαγε (36). *Plato, qui veterem academiam instituit : Platoni Speusippus et Xenocrates ; ei Polemon ; Polemoni Crantor et Crates ; cui Arcesilaus, qui mediam inexit academiam*. Casaubon, dans sa note sur ce passage, cite Galien, qui dit que la vieille académie finit à Crantès ; et qu'Arcésilas, disciple de Crantès, fonda l'académie moyenne (37). Ce commentateur ignore ce que c'est que le Crantès de Galien (38) ; mais on voit facilement, ou que les copistes ont mis Crantès au lieu de Cratès, ou que Galien lui-même n'orthographia pas bien le nom du prédécesseur d'Arcésilas. Il arrive tous les jours aux plus savans personnages d'insérer ou de retrancher quelque lettre aux noms des au-

(32) Nonius Marcellus, voce Transmittere, pag. 414. Il cite le XXVIII^e. livre de Lucilius.

(33) Diog. Laërtius, lib. IV, num. 21.

(34) Et non pas amator, comme porte la version imprimée : faute que les commentateurs ne relèvent pas.

(35) Cicero, Academ. Quæst., lib. I, cap. IX.

(36) Diog. Laërt., in Proœmio, num. 14, pag. 10.

(37) Galenus, in Hist. Philosophorum.

(38) Ego quisnam sit Crantes Galeni planè ignoro. Casaub., in Diog. Laërtium, Proœm. num. 14.

teurs qu'ils citent. Ils ont dessein de nommer la même personne que les autres allèguent selon la vraie orthographe. J'en pourrais donner cent exemples, et je m'étonne que Casaubon se fasse ici des difficultés. Soyons-venons-nous qu'il admire que Galien n'ait pas fait mention de Crantor. *Quis verò non miretur omissum à Galieno Crantorem* (39) ?

(E) *Il attaquait d'une grande force tout ce que les autres sectes affirmèrent.* On aurait tort de prétendre qu'il n'a point été appelé à juste titre un innovateur ; mais Diogène Laërce se trompe quand il le prend pour le premier qui ait introduit la coutume de disputer de part et d'autre. Πρῶτος δὲ καὶ ἐς ἐκείνους ἐπεχείρησε (40). *Primusque in utramque disserere partem aggressus est*. Ce fut l'esprit de Socrate, et Platon le conserva. Nous allons citer Cicéron qui nous apprend que la méthode d'Arcésilas, de disputer contre tout ce qu'on lui proposait, était celle de Socrate, et qu'Arcésilas fut instruit au pyrrhonisme (41) par les livres de Platon, et par les discours que l'on supposait que Socrate avait tenus : *Arcesilas primum, qui Polemonem audierat, ex variis Platonis libris, sermonibusque Socraticis haec maximè arripuit, nihil esse certi, quod aut sensibus, aut animo percipi possit, quem ferunt eximio quodam usum lepore dicendi aspernatum esse omne animi sensusque iudicium, primumque instituisse (quanquam id fuit Socraticum maximè) non quid ipse sentiret ostendere, sed contra id quod quisque sentire dixisset, disputare* (42). Il est dans un autre livre que la méthode de Socrate, qui n'était pas observée, fut rétablie par Arcésilas. C'est cela que consiste l'innovation de ce dernier : et ainsi, les expressions de Diogène Laërce ne sont point exactes, car il est visible qu'un philosophe qui fait profession d'attaquer tout ce qu'on répond à ses questions, met en usage la méthode de soutenir le pour et le contre. Prenez bien garde à ces paroles : *Is (Socrates) percontando*

(39) Idem, ibid.

(40) Diog. Laërt., lib. IV, num. 28.

(41) Je me sers de ce terme sans avoir égard à la personne de Pyrrhon.

(42) Cicero, de Oratore, lib. III, cap. XVII.

*gando elicere solebat eos, quibuscum disserebat, hi respondissent, si quid videret. Qui mos quum à non esset retentus, Arcesilae vocavit, instituitque ut hi vellent, non de se quaerere dicerent, quid sentirent. dixissent, ille contrà, bant quoad poterant, de sententiam suam: apud cæ philosophos qui quæsiuit, quod quidem jam fit idem (43). Si ce témoignage paraît pas assez formel, c'est de celui-ci, où l'on apprend que l'Académie d'Arcésilas n'était pas celle de Platon? *Hanc novam appellant, quæ mittitur. Siquidem Platonem numeramus, cujus in libris firmatur, et in utramque la disseruntur, de omnibus, nihil certi dicitur (44). Dans (45) un autre passage moins fort que celui-là. de la bigarrure grecque, etc. J'ai lu quelque part que l'on voyait point sans cesse d'Arcésilas, le plus respecté des philosophes de ce temps-là, et le plus prochain de s'être acquis chez les ignorans, sans son fonds: Τοῦ δ' Ἀρκείλου οὐ μετρίως ἔοικεν ἡ πύξ, ἐν τοῖς τότε χρόνοις φιλοσόφων ἀγαπηθέντος (46). *Item gloria videretur à mediocrem attulisse æqui qui inter ejus temporis maximi fiebat. Il était Arcésilas ne se piquait point de célébrité: il donnait à Socrate, à Parménide et à Héraclite, l'invention de l'époque, et ainsi: Ὁ δ' Ἀρκείλαος τοσοῦτον καινοτομίασιν ἀδῆξαν ἀγαπασθαι τῶν παλαιῶν, ὥστε τότε σοφιστὰς, ὅτι προσέβη καὶ Πλάτωνι καὶ Παρμενίδῃ καὶ τὰ περὶ τῆς ἐποχῆς δόγματα ἀκαταληξίας, οὐδὲν διό-***

*μινος, ἀλλὰ οἷον ἀναγωγὴν καὶ βελτίωσιν αὐτῶν εἰς ἀνδρας ἐνδόξους ποιούμενος (47). Sanè Arcesilaus tantum abfuit ab omni novandi, aut vetera sibi arrogandi studio, ut etiam vitio ei sophistæ ejus ætatis dederint, quod sententias de cohibendâ assensione, et comprehensionis negatione, Socrati, Platoni, Parmenidi, Heraclito, acceptas ferret: nulla quidem necessitate, sed tantum eas viris nobilibus inseribendo confirmans ac commendans. Notez, je vous prie, que de l'aveu même de Diogène, notre Arcésilas ne fit que rendre plus contentieuse la méthode platonique: ce fut tout le changement qu'il y fit: Πρῶτος τὸν λόγον ἐκίνησε τὸν ὑπὸ Πλάτωνος παραδεδομένον, καὶ ἐποίησε δὲ ἱερωτάσας καὶ ἀποκρίσας ἱριστικώτερον (48). *Primus orationis genus quod Plato tradiderat movit, effecitque per interrogationem et responsionem contentiosius. On a pu néanmoins dire qu'il fut le premier perturbateur du repos public des philosophes; car, outre qu'il ressuscita une mode dont on ne se souvenait guère, il poussa le principe de Socrate avec plus d'ardeur qu'on n'avait fait auparavant, et il se montra plus vif, plus opiniâtre, plus inquiet que les premiers inventeurs. Voilà pourquoi l'on a dit de lui ce que je m'en vais écrire: *Nonne jam quum philosophorum disciplinæ gravissimæ constitissent, tum ut exortus est in optimâ Republicâ Tiberius Gracchus, qui otium perturbaret, sic Arcesilas, qui constitutam philosophiam everteret, et in eorum autoritate delitesceret qui negavissent quicquam sciri, aut percipi posse (49)?***

On a cherché la raison de la conduite d'Arcésilas, et l'on a cru la trouver dans l'émulation ardente qui s'éleva entre lui et Zénon son condisciple. Ils avaient été tous deux écoliers de Polémon (50), et ils se piquèrent de se surpasser l'un l'autre (51). Or Zénon prit le parti des dogmatiques: il donna des définitions et des axiomes qu'Arcésilas combattit vigoureusement; et, afin d'y mieux réussir, il fut bien aise de ren-

le Finibus, lib. II, C. I.
Academ. Question., lib. I, C.
remarque (B) de l'article CAR-
(6). Ce passage est du 1^{er} liv.
Naturæ Deorum, chap. V.
, adv. Colotem, pag. 1121, E.

(47) *Idem, ibid.*
(48) Diog. Laërt., lib. IV, num. 28.
(49) Cicero, Academ. Question., lib. II, cap. V.
(50) *Idem, ibid., lib. I, cap. IX.* Numenius, apud Euseb. Præp. Evangel., lib. XIV, cap. VI, pag. 729, 731.
(51) Numenius, apud eundem, *ibid.*

verser tous les fondemens des sciences, et de réduire toutes choses à l'incertitude. Le passage que je vais citer témoigne cela, et en même temps le peu de succès de cette entreprise (52), quoiqu'elle fût soutenue par une éloquence qui plaisait beaucoup : *Fuerint illa vetera, si vultis, incognita; nihil ne est ergò actum quod investigatum est potteaquàm Arcesilas Zenoni, ut putant, obtrectans, nihil novi reperti, sed emendanti superiores immutationes verborum, dum hujus definitiones labefactare vult, conatus est clarissimis rebus tenebras obducere; ejus primum non admodum probata ratio quanquam floruit tum acumine ingenii tum admirabili quodam lepore dicendi, proximè à Lacyde solo retenta est* (53). D'autres disent que la crainte d'être accablé par les objections de certaines gens, qui prenaient plaisir à harceler les philosophes, contraignit Arcésilas à n'affirmer rien. Il mit devant lui l'époque comme un rempart : ce fut une nuit, à la faveur de laquelle il espéra de se dérober à la poursuite du sophiste Bion, et des sectateurs de Théodore, frondeurs perpétuels des philosophes. Numénius, qui observe que Dioclès le Cnidien avait adopté cette conjecture, la rejette, et il me semble qu'il a raison ; car quoiqu'en ne décidant ni pour ni contre l'on se puisse garantir de mille difficultés embarrassantes, on ne laisse pas de se commettre beaucoup : et si d'un côté l'on a moins à craindre les objections graves et sérieuses, les rétorsions, et les argumens *ad hominem*, l'écueil ordinaire et inévitable des dogmatiques, l'on s'expose de l'autre beaucoup plus à la raillerie, et aux insultes des goguenards. Or il est certain que Bion, le plus grand moqueur de son siècle, était moins terrible quand il raisonnait que quand il plaisantait. Généralement parlant, c'est un poste très-incommode que celui où l'on vous tourne aisément en ridicule. Arcésilas lui-même employait la raillerie contre ceux qui rejetaient le témoignage des sens (54). Quoi qu'il en soit, voyons les paroles de Numénius : Οὐ

γὰρ πείθομαι, τοῦ Κνιδίου Διοκλέους φάσκοντος ἐν ταῖς ἐπιγραφομέναις Διατριβαῖς, Ἀρκεσίλαον φόβῳ τῶν Θεωδορίων τε καὶ Βίωνος τοῦ Σοφιστοῦ, ἐπισκώπτει τοῖς φιλοσοφοῦσι, καὶ οὐδὲν ἀποιῶται ἀπὸ παντὸς ἐλέγχειν, αὐτὸν ἐξυλασθέντα, ἵνα μὴ πράγματα ἔχῃ, μηδὲ γι δογμα ὑποκτεῖν φαινόμενον, ὅσπερ γὰρ τὸ μέλαν τὰς σκιὰς, προβαλέσθαι πρὸς αὐτοῦ τὴν ἐποχὴν. Τοῦτ' οὖν ἐγὼ οὐ πείθομαι (55). *Neque enim Cnidium illum Dioclem audio, qui in suis, ut eas inscripsit, diatribis, Arcesilam docet, Theodorum ac Bionem sophistam metu, qui philosophis infesti, nullam nos eos coarguendi occasionem acciperent, ita sibi, ne quid ab iis molestia pateretur, cavisse, ut nec certi quicquam statueret; nam ut sepias effuso atramento, sic illum sese objecta hanc assensionis retentione legere ac tueri. Verum hoc, ut dixi, minus credo. Notez qu'un des interlocuteurs de Cicéron a soutenu qu'Arcésilas ne passa point dans le parti de l'époque, pour contredire Zénon, mais par le désir de trouver la vérité : Arcesilam verò non obtrectandi causâ cum Zenone pugnavisse, sed verum invenire voluisse sic intelligitur* (56). Il prétend qu'Arcésilas fut le premier qui découvrit et qui approuva cette proposition : *Il est possible qu'un homme n'affirme et ne nie rien sur les matières incertaines, et c'est le devoir de l'homme sage : Nemo superiorum non modò expresserat, sed ne dixerat quidem posse hominem nihil opinari, nec solùm posse, sed iis necesse esse sapienti, visa est Arcesilæ cum vera sententia, tum honesta digna sapiente* (57). Il prétend que ce philosophe demanda à Zénon : *Qu'arrivera-t-il, si l'homme sage ne peut rien connaître clairement, et s'il ne doit rien admettre qui ne soit clairement vrai ?* et que Zénon répondit : *Il comprendra clairement certaines choses, et ainsi il n'admettra rien d'obscur.* Il fallut ensuite assigner le caractère des choses clairement comprises. Celui que Zénon donna fut combattu par Arcésilas, qui lui soutint que la fausseté peut paraître sous la même idée que la vérité, et qu'ainsi l'on

(52) Cela ne s'accorde pas avec ce qu'on rapportera dans la remarque (G).

(53) Cicero, Academic. Question., lib. II, cap. VI.

(54) Diog. Laërtius, lib. IV, num. 34.

(55) Numenius, apud Eusebium, Præparat. Evangel., lib. XIV, cap. VI, pag. 931, B. C.

(56) Cicero, Academic. Question., lib. II, cap. XXIV.

(57) Idem, ibid.

le discernement du vrai on accorda qu'on ne comprendre, si ce qui nous paraître sous la ce qui est ; mais il nia l'idées entre ce qui est vint. Arcésilas, au con- sur cette conformité : *disputationes ut doce- esse visum à vero, ut iam à falso possit* (58). de leur dispute. On dans cet ouvrage de l'obscurité des choses, niâtreté, ou le désir avait engagé Arcésilas re Zénon (59).

poussa plus loin l'hy- ertitude que Socrate : ; car il ne voulut pas comme Socrate, qu'il savait rien. Il se tint ion généralement sur il ne disputa que pour e les raisons d'affirmer illeures que les raisons *las negabat esse quic- posset, ne illud qui- Socrates sibi reliquis- latore censebat in oc- ie quicquam quod cer- ri possit. Quibus de ortero neque profiteri, quemquam, neque as- are, cohibereque sem- i lapsu continere tome- esset insignis, quum neognita res approba- ne quicquam esset tur- nitioni et perceptioni, probationemque præ- rationi quodam con- ciebat, ut contra om- dies jam plerosque do- um in eadem re paria rtibus momenta ratio- ur, facilius ab utraque sustineretur* (60). Il fut gna l'*acatalepsie*, ou ibilité, plus formelle- l'avait jamais fait ; et nt les choses que Car- it pu le soutenir mieux ut obligé d'y apporter cation (61) : mais il est

certain qu'Arcésilas ne fit qu'étendre et développer ce qui avait été dit par les plus grands maîtres : *Cum Zeno- ne.... Arcesilas sibi omne certamen instituit.... earum rerum obscuritate, quæ ad confessionem ignorationis ad- duxerant Socratem, et veluti amantes Socratem, Democritum, Anaxago- ram, Empedoclem, omnes penè vete- res, qui nihil cognosci, nihil percipi, nihil sciri posse dixerunt, angustos sensus, imbecillos animos, brevica cur- ricula vitæ, et (ut Democritus) in pro- fundo veritatem esse demersam, opinio- nibus et institutis omnia teneri, nihil veritatis relinqui, deinceps teneri, nihil teneri, omnia tenebris circumfusa esse dixerunt* (62). C'est sous l'autorité de ces grands noms qu'il attaquait les dogma- tiques (63). Il en pouvait alléguer enco- re d'autres, comme vous pourrez l'ap- prendre dans le second livre des Ques- tions Académiques (64). Néanmoins, Numénius, qui s'empporte contre lui très-durement, fonde son indignation sur la révolte qu'il lui attribue (65). Vous trouverez quelques traits de sa colère dans la description de l'incon- stance de ce philosophe : *C'était un homme, dit-il, qui niait et qui affir- mait les mêmes choses : il se jetait aveuglément à droite et à gauche ; il faisait gloire d'ignorer la différence du bien et du mal : il débitait la première fantaisie qui lui venait dans l'esprit ; et tout d'un coup il la renversait par plus de raisons qu'il ne l'avait établie. C'était une hydro qui se déchirait elle- même. Les termes de l'original sont plus expressifs, et plus féconds : "Ελε- γε, καὶ ἀντέλεγε, καὶ μετεκυλινδῆιτο καὶ κείθεν, καὶ ἀντεῦθεν, ἑκατέρωθεν, ὁπότεν τῦχοι, παλινάγρετος, καὶ δύσκριτος, καὶ παλὶμβολός τε ἄμα, καὶ παρακεκινδυ- νευμένος, οὐδὲν τε εἰδώς, οἷς αὐτὸς ἔφη, γυναιῶς ἄν. . . .* (66). Κατέχαιρε τῷ οὐκ εἶδεν, καὶ ἡμερύνετο θαυμάζων, ὅτι μή- τε τί αἰσχρὸν ἢ καλὸν, μήτε ἀγαθὸν, μήτε αὖ κακὸν ἔστι τί, ἦδου. ἀλλ' ὁπότερον εἰς τὰς ψυχὰς πέσσι, τοῦτο εἰπὼν, αὐθις μεταβάλλον, ἀνέτρεπεν ἂν πλεοναχῶς, ἢ δὲ ὅσων κατεσκευάκει. Ἦν οὖν ὕδραν τέμ-

(62) Cicero, *Academ. Question., lib. I, cap. XII.*

(63) *Idem, ibid., lib. II, cap. V. Voyez ci-dessus, citation (49).*

(64) *Cap. XXIV.*

(65) Numenius, *apud Eusebium, Preparat. Evangel., lib. XIV, cap. V, pag. 730.*

(66) *Idem, ibid., cap. V, pag. 730, A.*

issons, citation (62).

Id. Quest., lib. I, cap. XII.
de CARNÉADE.

των ἑαυτὸν, καὶ περιόμενος ὑφ' ἑαυτοῦ, ἀμφοτέρω ἀλλήλων δυσκρίτως, καὶ τοῦ θεοῦ ἀσκήπτως (67). *Affirmans simul idem, idemque negans, hinc, illinc, utrinque, vel undique potius subito se temerèque versans ac revocans, incerti ambiguique sensus, veterator, præceps, atque ut ipsemet, adeò ingenuus est, confitetur, nihil omninò sciens.... hoc ut probro jucundissimo frueretur, eoque se nomine mirum in modum circumspiceret, quòd quid turpe quidve honestum, quid bonum quidve malum esset, ignoraret: sed potius, ubi quod primum in mentem venerat effutisset, tum repente mutatus, id ipsum pluribus quàm ante stabilierat, everteret. Seipsum igitur ille quasi Hydram secabat, et secabatur à se ipso, dum sic in utramque partem loqueretur, ut nec quid sibi vellet intelligeret: nec ullam ipse decori rationem haberet.* Au reste, il reconnaissait le doigt de Dieu dans l'ignorance de l'homme; car il louait beaucoup un vers d'Hésiode, où il est dit que les dieux tiennent l'esprit humain derrière le voile: Ἐπ' ἄναι γοῦν Ἡσιόδου τοῦτ' ἐπὶ τὸ ἀπόφθεγμα,

Κρύψαντες γὰρ ἔχουσι θεοὶ νόον ἀνθρώποισι (68).

(Oper. et Di., v. 42.)

Quare laudabat illud Hesiodi,

Ignares hominum suspendunt numina mentes.

(F) *Voici comment il a été combattu par un père de l'Église.* Je veux parler de Lactance: il prétend ruiner toute la philosophie, en établissant avec Socrate que l'on ne peut rien savoir, et avec Zénon qu'il ne faut croire que ce que l'on sait: *Si neque, sciri, dit-il (69), quicquam potest, ut Socrates docuit, nec opinari oportet, ut Zeno, tota philosophia sublata est.* Il confirme sa prétention par le grand nombre de sectes en quoi la philosophie était divisée. Chacune s'attribuait la vérité et la sagesse, et donnait l'erreur et la folie en partage à toutes les autres. Ainsi, quelque secte particulière que l'on condamnât, on avait pour soi le suffrage des philosophes qui n'étaient point de celle-là: vous pouviez donc être assuré du suffrage du plus grand nombre, en les con-

damnant toutes; car chacun particulier aurait approuvé vous ment par rapport à toutes les et n'aurait pu vous opposer un témoignage qu'elle se rendait même, juge en sa propre cause; par conséquent, indigne de l'être de quelle manière Lactance ruine toutes les sectes de l'ancienne philosophie les unes par les autres. » s'entr'égorgeant, il n'en reste » en vie, dit-il: la raison » qu'elles ont bien une épée, » pas un bouclier; elles ont » ces pour les guerres offensives » non pas pour les défensives. » reuint igitur universi hoc tanquam Spartiatae illi poetæ sic se invicem jugulant, ut omnibus restet. Quod eo gladium habent, scutum non. Si ergo singulae sectae multarum judicio stultitiæ convinctæ omnes igitur vanæ, atque perimuntur. Ità se ipsam philosophiam consumit, et conficit (71). » voyant cela, continue-t-il » contre toutes, et fonda une » secte de philosophie, qui » à ne point philosopher. » (Lactance) intelligeret Arcesilas, ac auditor, reprehensiones omnes se collegit, confessionemq. præstantiæ clarorum philosophorum navitque se adversus omnes constituit novam non philosophiam (72). Il y eut donc deux partis: l'un s'attribuait la vérité, l'autre la déchirait. Celui-ci par terre, si la nature de la vérité ne peut pas être connue; ce celui-là, elle le peut: s'ils sont la philosophie ne laissera pas de vivre; car elle sera partagée: » comme je l'ai enseigné, l'erreur » de notre condition ne peut pas » qu'il y ait dans l'homme une » proprement dite, Arcésilas » la victoire; mais il ne se souvient pas: il n'est point possible » ne sache quelque chose; ou

(70) La note de Thysius sur ce mot. Qui se invicem conficiunt, dicitur de Cleomedes et socii apud Spartanos, et de Tarcho. Ne voit-il pas que Lactance ne parle pas du temps historique, mais du temps logique, et de ces hommes qui naissent d'un serpent semé par Cadmus.

(71) Lactant. Divin. Institution., cap. IV, pag. 154.

(72) Idem, ibid.

(67) Idem, ibid., cap. VI, pag. 730, C.

(68) Euseb., ibid., cap. IV, pag. 726, D.

(69) Lactant. Divin. Institution., lib. III, cap. IV, pag. 153.

ent, si l'on ignorait ce
le ou pernicieux à la
utem (ut docui) nulla
homine interna et pro-
ob fragilitatem conditio-
Arcesilæ manus vicit.
videm stabit , quia non
nihil sciri. Sunt enim
natura ipsa nos scire , et
, et vitæ necessitas co-
ereundum est nisi scias
sunt utilia , ut appetas ,
et , ut fugias et vites (73).
donne ensuite un détail
choses que les hommes
moque d'Arcésilas , qui
grader les autres , sans
ni-même , puisqu'ils pou-
pondre : Si vous prouvez
ons point de science , et
ne sommes pas philoso-
ne l'êtes point non plus ;
essez que vous ne savez
apait donc la gorge avec
gnard qu'il employait à
es : Quid ergò promovit
isi quod confectis omni-
his seipsum quoque eodem
isfixit (74) ? Lactance ne
en tout , il le loue d'a-
folie de ceux qui croient
ectures de la vérité sont
: Rectè vidit Arcesilas
et potius stultos esse qui
iam veritatis conjecturâ
hendi (75) ; mais il s'ar-
à le louer : il passe d'a-
roche de contradiction
nt fait aux Pyrrhoniens :
ême que vous ne savez
se , vous en savez une. »
introduxit genus philoso-
ror , quod latine inata-
onstans possumus dicere.
l sciri posse sciendum sit,
necesse est , nam si om-
ias , idipsum nihil sciri
Itaque , qui velut sen-
promunciat nihil sciri ,
ceptum profitetur , et cog-
aliquid sciri potest.
est illud , quod in scholis
in asystati generis exem-
asse quemdam , ne som-
: Si enim crediderit , tum

sequitur , ut credendum non sit ; si
autem non crediderit , tum sequi-
tur , ut credendum sit. Ita si nihil
sciri potest , necesse est idipsum sci-
ri quod nihil sciatur. Si autem scitur ,
posse nihil sciri , falsum est ergò quod
dicitur , nihil sciri posse. Sic inducitur
dogma sibi ipsi repugnans , seque dis-
solvens (76). Enfin Lactance confesse
qu'à l'égard de la physique il n'y a
aucune science , et qu'il ne faut pas
même l'y rechercher : Quantò face-
ret sapientiùs , ac verius , si excep-
tione factâ , diceret causas , rationes-
que duntaxat rerum cœlestium , seu
naturalium , quia sunt abditæ , nes-
ciri posse , quia nullus doceat , nec
quæri oportere , quia inveniri quæ-
rendo non possunt (77) !

Faisons quelques petites remarques
sur cette dispute. 1°. L'argument dont
il se sert pour ruiner toutes les sec-
tes de philosophie , les unes par les
autres , prouve trop. Un athée qui
s'en servirait aujourd'hui , pour ren-
verser tout le christianisme , raison-
nerait mal : les sectes chrétiennes s'en-
tre-damnent les unes les autres , je
l'avoue ; mais si vous en condamnerez
une dans tous les points de sa doc-
trine , vous n'obtiendriez pas l'appro-
bation de toutes les autres. 2°. Lac-
tance se contredit pitoyablement. Il
avoue que s'il n'y a point de science
parmi les hommes , Arcésilas gagne
la victoire ; et il prétend avoir dé-
montré que nous sommes trop fragi-
les pour parvenir à la science. Pour-
quoi donc tout aussitôt ajoute-t-il
qu'Arcésilas perd la victoire , vu qu'il
y a plusieurs sciences parmi les hom-
mes ? 3°. Les exemples qu'il en donne
sont nuls ; car ce n'est point une
science , au sens que l'on prend ce
mot dans cette dispute , que de sa-
voir discerner les bons alimens d'avec
les mauvais ; et cette sorte de con-
naissance n'a point été révoquée en
doute par les acataleptiques. 4°. Le
reproche de contradiction a moins de
solidité que de faux brillant ; c'est
plutôt une subtilité qu'une raison con-
vaincante : le bon sens débrouille bien-
tôt cet embarras. Si je songe que je
ne dois pas croire aux songes , me
voilà bien attrapé ; car si je n'y crois
pas , j'y croirai ; et si j'y crois , je

Divin. Institution. , lib. III ,
55.

id. , cap. V , pag. 156.

id. , cap. VI , pag. 157.

(76) Idem , ibid.

(77) Idem , ibid. , pag. 158.

n'y croirai pas. Où est l'homme qui ne voie qu'en ce cas-là il faut excepter des autres songes celui en particulier qui m'avertit de ne croire pas aux songes ? Voyez dans Sextus Empiricus ce que les sceptiques répondaient à cette objection. 5°. L'aveu de Lactance, par rapport à la physique, n'était guère propre à son dessein : on eût pu en tirer de l'avantage contre sa cause.

(G) *Il attira à son auditoire un grand nombre de disciples.*] L'entreprise de combattre toutes les sciences, et de rejeter non-seulement le témoignage des sens, mais aussi le témoignage de la raison, est la plus hardie qu'on puisse former dans la république des lettres. Elle est semblable à celle des Alexandre et des autres conquérans qui ont voulu subjuguier toutes les nations. Elle demande beaucoup d'esprit, beaucoup d'éloquence, beaucoup de lecture, beaucoup de méditation : *Si singulas disciplinas percipere magnum est, quantum majus omnes ? quod facere iis necesse est quibus propositum est veri rependi causa, et contra omnes philosophos pro omnibus dicere* (78) ! Arcésilas était aussi propre qu'on le pouvait être à cette entreprise. La nature et l'art avaient concouru à l'armer de toutes pièces. Il était naturellement d'un génie heureux, prompt, vif (79) ; sa personne était remplie d'agrémens ; il parlait de bonne grâce. Les charmes de son visage secondaient admirablement ceux de sa voix, et il apprit sous de bons maîtres tout ce qui était le plus capable de perfectionner ses dons naturels, je veux dire d'étendre leurs forces par la réunion de plusieurs parties différentes. Vous trouverez ce détail dans Numénius ; mais vous l'y verrez tourné d'une manière odieuse. Numénius n'aimait point Arcésilas, il n'a pu pourtant s'empêcher de dire ceci : Πλὴν τοῖς ἀκούουσιν ἤρκεσιν, ὁμοῦ τῇ ἀκροάσει εὐπρόσωπον ὄντα θεωμένοις ἦν

(78) Cicero, de Nat. Deorum, lib. I, cap. V.

(79) Τὸν Θεόφραστον κνιζόμενον φασὶν εἰπεῖν ὡς εὐφυῆς καὶ εὐεπιχείρητος ἀπεικλυθῶς τῆς διατριβῆς εἶναι νεανίσκος. *Ægrè tulisse Theophrastum ajunt illius recessum ac dixisse, quam ingeniosus promptusque adolescens à scholâ discessit !* Diogen. Laërtius, lib. IV, 246, num. 30. Voyez aussi num. 37. p. 249.

ὄν ἀκούμενος καὶ ἐλεπόμενος ἰδὼν ἐπὶ τοῖς προσιθίσθηναι ἀποδίδωσθαι αὐτοῦ τοὺς λόγους ἰόντας ἀπὸ καλοῦ πνεύματος τε καὶ εὐματος, οὐκ αὖτις ἐπὶ τοῖς ὁμμασι φιλοφροσύνης (80). *Tenebat ille tamen auditores, dum in loquente summam oris dignitatem videbant. Fuit enim auditu simul aspectuque jucundissimus, adeoque libentissimè audientibus minis orationem excipiebant, præstantem ex vultu et ore manantem, nec adeo que nativâ quiddam suavitatē oculis præbentem.* Il a dit aussi qu'Arcésilas était vainqueur des stoïciens par ses diverses manières de réfuter ses antagonistes. Rapportons tout le passage : il est infiniment propre à nous montrer l'habileté de notre homme, et l'estime immense qu'il s'acquît : Οἱ Στωϊκοὶ ὑπὲρ πάντων ἐκπεπληγμένοι. Ἡ μοῦσα γὰρ αὐτοῖς οὐδὲ τότε ἦν φιλολόγος, οὐδ' ἔργα τις χαρίτων, ὑφ' ἧν ὁ Ἀρκέσιλαος, μὲν περικρούων, τὰ δὲ ὑποτίμνων, αὐτὸς δ' ὑποσκελίζων, κατεγλαωττίζετο αὐτοῦ καὶ πιθανὸς ἦν. Τοιγαροῦν πρὸς οὓς ἀντίλεγει, ἡττωμένων, ἐν οἷς δὲ αὐτὸς ἦν, καταπεπληγμένων, δεδιηγμένων τοῖς τότε ἀνθρώποις ὑπἄρχε, μηδὲν μὴτ' οὖν ἔπος, μήτε πάθος, μήτε ἔργον βραχὺ, μηδὲ ἄχρηστον τοῦναντίον ὁφείλοτο εἶναι, εἰ τι μὴ Ἀρκεσιλάου δοκίμοιο Πιταναίου (81). *Atque hæc stoici stupore audiebant. Erat enim ad infans eorum musa, nec illarum cetiarum artifex, quibus Arcesilæ Zenonis argumenta partim explodens, partim succidens, partim supplantans sic eos linguæ vi obruebat, ut finem etiam aliis faceret. Ità, cum e quibuscum oratione pugnabat, et atque prostrati, et ii quorum inronde dicebat, perculsi attonitique nerent : quasi pro comperto erat idem ætatis hominibus, nec vocem nec malum, nec opus ullum vel nimum, quicquam esse, nec inanimatum volumque contra visum iri quicquam nisi quod Arcesilæ Pitaneæ talis deretur.* Les remarques précédentes vous ont pu déjà fournir des arguments sur le mérite d'Arcésilas. En voici une nouvelle. Quelqu'un dit, Cicéron, que jamais personne n'a suivi le sentiment de ce philosophe si l'absurdité manifeste qui s'y trouvait n'eût disparu sous l'éloquence

(80) Numenius, apud Eusebium. Præpar. Evangel., lib. XIV, cap. VI, pag. 730.
(81) Idem, ibid., pag. 733, C.

t l'habileté du docteur : *Quis ista an aperte perspicuèque et perversa et falsa sequutus esset, nisi tanta in Arcesila... et copia rerum et dicendi vis fuisset* (82)?

(H) *On dit qu'il ne faisait le sceptique que pour éprouver ses écoliers.*] Sextus Empiricus, ayant dit qu'Arcésilas ne paraît point différer des pyrrhoniens, ajoute que, s'il fallait croire certains bruits, ce n'était qu'un pyrrhonien d'apparence, qui, dans le fond, suivait la méthode des dogmatiques. Les doutes qu'il proposait à ses auditeurs, afin de voir s'ils avaient assez de génie pour comprendre les dogmes de Platon, le firent regarder comme un philosophe qui affirmait rien; mais il débitait affirmativement la doctrine platonique à ceux à qui il avait trouvé une grande force d'esprit (83). Il est difficile de découvrir si ce conte est véritable. Voyez les Dissertations de M. Foucher sur la philosophie des académiciens (84), et la note de Thomas Aldobrandin que je vous indique (85).

(I) *On raconte des choses bien singulières de sa libéralité.*] Il faisait le bien, et ne voulait pas qu'on le sût. *ἑργεῖσθαι πρόχειρος ἦν, καὶ λαθεῖν τὴν ῥῆσιν ἀτυφώτατος* (86). *Erat ad ferenda beneficia promptus; latere quomodo gratiam omni studio quærebat,ustum ejusmodi maximè exhorrens.* Il était pratiquer l'Évangile avant qu'il eût été annoncé. Ayant fait une visite à Ctésibius, qui était malade et lui manquait du nécessaire, il lui jeta adroitement sous l'oreiller une bourse pleine d'argent (87). Sénèque nous le va dire : *Arcesilaüs, ut aiunt, amico pauperi, et paupertatem suam simulanti, ægro autem, et ne hoc illdem confitenti decesse sibi in sumptum ad necessarios usus, cum clam succurrendum judicasset, pulvino ejus morantis sacculum subjecit, ut homo patiliter verecundus, quod deside-*

rabat, inveniret potius quàm acciperet (88). Plutarque raconte plus amplement le même fait; mais il suppose que le malade n'était point Ctésibius: il le nomme Apelle de Chio (89). Ajoutons qu'Arcésilas ayant prêté de la vaisselle d'argent à un ami qui devait donner un festin, ne la redemanda point. Il supposa qu'il l'avait donnée, et non pas prêtée. Quelques-uns disent que, considérant les besoins de cet ami, il ne voulut pas la reprendre, lorsqu'on la lui reporta (90).

(K) *Le témoignage qui lui fut rendu par... Cléanthe, touchant l'opposition entre ses dogmes et sa pratique, etc., sont des choses très-curieuses.*] Dès qu'on assure qu'il n'y a rien de certain, et que tout est incompréhensible, on déclare qu'il n'est pas certain qu'il y ait des vices et des vertus. Or, un tel dogme paraît très-propre à inspirer l'indifférence pour le bien honnête, et pour les devoirs de la vie. C'est pourquoi les adversaires d'Arcésilas le censurèrent de négliger ses devoirs. Ils prétendirent qu'il vivait selon ses principes. Mais Cléanthe, quoique d'une secte fort contraire à ce philosophe, prit son parti. *Taisez vous*, dit-il à quelqu'un de ses critiques, *ne blâmez point Arcésilas: il renverse les devoirs par ses paroles; mais il les établit par ses actions*: *Παῦσαι, ἴφθι, καὶ μὴ ψέγει, ἡ γὰρ καὶ λόγῳ τὸ καθήκον ἀναρπύ, τοῖς γούτ ἔργοις αὐτὸ τιθεῖ* (91). *Quiesce, inquit, neque vituperes: ille enim, etsi verbis officium tollit, operibus tamen id ponit.* Arcésilas lui répondit qu'il n'aimait point à être flatté : *Est-ce vous flatter*, répliqua Cléanthe, *que de soutenir que vous dites une chose, et que vous en faites une autre* (92)? Il y a beaucoup d'esprit dans la répartie. Ce fut apparemment une allusion aux vers d'Homère qui portent que ces fourbes et ces hypocrites, dont les pensées sont contraires aux paroles, méritent d'être détestés comme l'enfer (93). Cependant Cléan-

(82) Cicero, Academ. Question., lib. II, p. XVIIII, fin.

(83) Sextus Empiricus, Pyrrhon. Hypotypos., l. I, cap. XXXIII.

(84) Foucher, liv. I, pag. 32; et liv. III, p. 154, et suiv.

(85) Th. Aldobrand., in Diogen. Laërtium, l. IV, num. 28.

(86) Diog. Laërtius, lib. IV, num. 37.

(87) Idem, ibid.

(88) Seneca, de Benef., lib. II, cap. X, pag. 25.

(89) Plut., de Discrim. amici et adulator., pag. 63.

(90) Diog. Laërtius, lib. IV, num. 38.

(91) Diog. Laërtius, in Cleanthe, lib. VII, num. 171.

(92) Idem, ibid.

(93) Homerus, Iliad., lib. IX, vs. 312.

the louait dans le fond la bonne vie d'Arcésilas. Notez que dans la doctrine des plus grands pyrrhoniens il y avait une théorie favorable à la vertu ; car, quelle que fût selon eux l'essence même des choses, ils enseignaient que, pour la pratique de la vie, il fallait se conformer aux apparences. Quoi qu'il en soit, le vrai principe de nos mœurs est si peu dans les jugemens spéculatifs que nous formons sur la nature des choses, qu'il n'est rien de plus ordinaire que des chrétiens orthodoxes qui vivent mal, et que des libertins d'esprit qui vivent bien.

(L) *Il suivit le penchant de la nature.... jusqu'à des excès honteux.*] Les bonnes qualités que j'ai rapportées dans le corps de cet article, et dans la remarque précédente, se trouveraient réunies en sa personne avec l'impudicité la plus criminelle ; tant il est vrai que les vices et les vertus savent l'art de s'allier. Il entra à la vue de tout le monde chez Theodota et chez Phileta, deux femmes publiques : *Καὶ Θεοδότῃ τε καὶ Φιλαίτῃ Ἡλιαίαις ἑταίραις συνῶκε φανερώς* (94). *Theodotæ item ac Philetæ, Elensibus scortis, palam congregiebatur.* Le pis fut qu'il s'adonna au péché contre nature : *Φιλομειράκιός τε ἦν καὶ καταφερίς. ὅθεν οἱ περὶ Ἀρίσωνα τὸν Χίων Στωϊκοὶ ἐπικάλουν αὐτὸν φθορέα τῶν νέων, καὶ κιναιδολόγον καὶ θρασὺν ἀποκαλοῦντες* (95). *Adolescentibus item maximè studebat, eratque in amorem pronus. Undè illum Aristo Chius, stoïcus, corruptorem juvenum, disertumque impudicum, et temerarium appellabat.*

(M) *Il s'est vanté d'une grande force de courage pendant les douleurs de la goutte.*] « Rien n'est passé de là ici, » dit-il en montrant ses pieds et sa poitrine à Carnéades l'épicurien, qui s'affligeait de le voir si tourmenté : *Is quùm arderet podagræ doloribus, visitassetque hominem Carneades epicuri perfamiliaris, et tristis exiret : « Mane quæso, inquit, Carneade noster, nihil illinc huc pervenit, ostendens pedes et pectus* (96). » C'était parler en stoïcien, quoiqu'Ar-

césilas fût l'antagoniste du fondateur des stoïciens.

(N) *Diogène Laërce ne lui donne point Bion pour successeur. Le père Rapin s'est imaginé cela sans nul fondement.*] Voici ses paroles : « Cicéron, qui connaissait fort bien les successeurs de Platon, ne dit rien de ce Bion, que Diogène donne pour successeur à Arcésilas, et qui se rendit si célèbre par la véhémence de ses satires, au sentiment d'Horace (97). » Tout le fondement du père Rapin consiste en ce que la vie de Bion suit immédiatement celle d'Arcésilas dans l'ouvrage de Diogène Laërce. Cette raison est nulle, puisque l'auteur dit expressément que Lacydes fut le successeur d'Arcésilas (98) ; et que Bion, étant même auditeur de Cratès, méprisa les sentimens de l'académie, et qu'ensuite il embrassa d'autres partis (99).

(O) *J'ai trouvé à son sujet une faute très-grossière dans Sidonius Apollinaris.*] Il prétend que selon Arcésilas, antérieur à Socrate, Dieu est la cause efficiente de l'univers, et que les atomes en sont la matière :

*Post hos Arcesilas divind mente patratam
Conjicit hanc molem, confectam partibus
illis*

*Quas atomos vocat ipse leves. Socratica post
hunc*

*Secta micat, quæ de naturæ pondere migrans
Ad mores hominum limandos transiit
usum* (100).

Savaron, sans dire rien de cette bévue de chronologie, s'est contenté d'observer que tout le monde attribue à Épicure et à Démocrite le dogme que Sidonius Apollinaris attribue à Arcésilas (101). Cette observation est mauvaise ; car personne n'a prétendu que Démocrite et Épicure ont enseigné que l'univers était l'ouvrage de Dieu.

(97) Rapin, Compar. de Platon et d'Aristote, IV^e part., chap. I, pag. 369.

(98) Diog. Laërtius, lib. IV, num. 59, in Lacyde, initio.

(99) Idem, ibid., num. 51, 52, in Bione.

(100) Siden. Apollinaris, carm. XV, vs. 94, pag. 152.

(101) Savaro, in hunc locum Sidonii Apollinar.

(94) Diog. Laërtius, lib. IV, num. 40.

(95) Idem, ibid.

(96) Cicero, de Finibus, lib. V, cap. XXXI, in fine.

ARCHÉLAUS. Diogène Laërce parle de quatre personnes qui

porté ce nom-là (a), et qui
 ARCHÉLAUS le philosophe
 ; ARCHÉLAUS l'auteur d'une
 description de tous les pays où
 Alexandre porta ses armes; AR-
 CHÉLAUS qui décrit en vers les
 propriétés merveilleuses de cer-
 taines choses (c); et ARCHÉLAUS
 l'auteur, qui écrivit une rhéto-
 rique. M. Ménage ajoute à ces
 quatre-là, ARCHÉLAUS roi de Cap-
 roce; ARCHÉLAUS roi de Sparte;
 ARCHÉLAUS général de Mithri-
 date; ARCHÉLAUS le danseur;
 ARCHÉLAUS le joueur d'instru-
 mens; et ARCHÉLAUS le comédien
 (d). Il remarque que Lucien
 fait mention de celui-ci, au trai-
 té de *Conscribenda Historiâ*;
 Athénée, dans son I^{er}. livre,
 a parlé de celui qui jouait des
 instrumens (e); et que Clément
 d'Alexandrie, au VII^e. livre des
 Stromates, parle du danseur (A).
 J'ai oublié ARCHÉLAUS l'astrolo-
 giste (f), et plusieurs autres Ar-
 chélaus, dont je parlerai dans
 les articles suivans.

(a) Diog. Laërtius, lib. II, num. 17, in
 Archelao.
 (b) C'est celui qui est le sujet de l'article
 Archelao.
 (c) Voyez la remarque (C) de l'article
 Archelao.
 (d) Menag. in Diog. Laërt., lib. II, num. 17.
 (e) Voyez la remarque (H) de l'article
 Archelao.
 (f) Cic. de Div., lib. II, cap. XLII.
 Quelques manuscrits portent Anchialus.

(A) M. Ménage remarque.... qu'A-
 thénée.... a parlé de l'Archélaus qui
 jouait des instrumens, et que Clé-
 ment d'Alexandrie.... parle du dan-
 seur. J. M. Ménage entendait les règles
 de la bonne et docte manière de ci-
 ter; mais il ne les observe pas ici.
 Il a mieux fait de citer le premier
 auteur d'Athénée, à l'égard d'Arché-
 laus le danseur, que de citer le VII^e.
 livre des Stromates de Clément d'A-
 lexandrie; car, outre que le droit
 de citer n'appartient pas à celui-ci,

nous trouvons dans Athénée quelques
 particularités, et nous n'en trouvons
 aucune dans les Stromates. Athénée
 rapporte que le roi Antiochus n'avait
 point de favori pour lequel il eût
 plus d'estime que pour le danseur
 Archélaus (1). Cet auteur avait re-
 marqué, dans la même page, que
 les habitans de Milet dédièrent une
 statue d'airain à Archélaus le Violon.
 Qu'il me soit permis de traduire ainsi
 l'Ἀρχελάου τοῦ κιθαριστοῦ, *Archelai ci-
 tharistæ*.

(1) Athen., lib. I, cap. XVI, pag. 19. C.

ARCHÉLAUS, philosophe
 grec, disciple d'Anaxagoras,
 était d'Athènes, selon quelques-
 uns, ou de Milet, selon quelques
 autres (a). Ce qu'il y a de bien
 sûr, est qu'il enseigna dans Athè-
 nes. On dit même qu'il fut le
 premier qui y transporta la phi-
 losophie (A). Il fit peu de chan-
 gemens à la doctrine d'Anaxa-
 goras (b) : il admit, aussi-bien
 que lui, les parties *similaires*,
 pour le principe matériel de tou-
 tes choses, et l'entendement di-
 vin, pour la cause de l'arrange-
 ment des corps; et il enseigna
 comme lui que les animaux,
 sans en excepter les hommes,
 furent produits d'une matière
 terrestre, chaude et humide (B).
 Il s'attacha principalement à la
 physique, comme ses prédéces-
 seurs, mais il se mêla de la mo-
 rale un peu plus qu'ils n'avaient
 fait. Il n'y fut guère orthodoxe,
 puisqu'il soutint que les lois
 humaines étaient la source du
 bien moral et du mal moral :
 c'est-à-dire qu'il n'admettait pas
 le droit naturel, mais seulement
 le droit positif; et par consé-
 quent, qu'il croyait que toutes
 sortes d'actions sont indifférentes

(a) Diogen. Laërtius, lib. II, num. 16.
 (b) Voyez la remarque (C).

de leur nature, et qu'elles deviennent bonnes ou mauvaises, selon qu'il a plu aux hommes d'établir certaines lois (c). Il composa un *ouvrage de physique*, à ce que dit Suidas, et il passa pour l'auteur de certaines *élégies* destinées à consoler Cimon fort affligé de la mort de son épouse (d). Socrate, le plus illustre de ses disciples, fut son successeur (e). Il faudra dire quelque chose d'un poète qui se nommait ARCHÉLAUS (C). Diogène Laërce en parle; mais il s'est contenté de nous conserver le titre d'un ouvrage de sa composition.

(c) Τὸ δίκαιον εἶναι καὶ τὸ αἰσχρὸν οὐ φύσει ἀλλὰ νόμῳ. *Justum et turpe non naturâ constare, sed lege.* Diogen. Laërtius, lib. II, num. 16.

(d) Plut., in Cimine, pag. 481.

(e) Cicero, Tusculan., lib. V. Diogen. Laërtius, lib. II, num. 16. Clem. Alexandr. Strom., lib. I, pag. 301. August., de Civit. Dei, lib. VIII, cap. II.

(A) *On dit qu'il fut le premier qui transporta à Athènes la philosophie.* Plusieurs critiques ont observé là-dessus l'opposition qui se rencontre entre Diogène Laërce et Clément Alexandrin. L'un attribue cette première translation à Archélaus, l'autre à Anaxagoras. Οὗτος (Ἀρχέλαος) πρῶτος ἐκ τῆς Ἰωνίας τὴν φυσικὴν φιλοσοφίαν μετέγαγεν Ἀθήναζε (1). *Primus hic (Archelaüs) ex Ionia physicam philosophiam Athenas invehit.* Ce sont les paroles de Diogène Laërce; et voici celles de Clément Alexandrin : Οὗτος (Ἀναξαγόρας) μετέγαγεν ἀπὸ τῆς Ἰωνίας Ἀθήναζε τὴν διατριβὴν (2). *Hic (Anaxagoras) ex Ionia scholam traduxit Athenas.* Personne, que je sache, n'a cherché les voies de concilier ces deux sentimens, ou l'origine de cette diversité d'opinions. Il me semble néanmoins qu'il était aisé de s'apercevoir de ce que je m'en vais vous dire. Anaxagoras vint fort jeune

philosopher à Athènes, et y trente ans (3). Il n'est pas possible que son maître Anaxagoras continué de philosopher dans pendant une partie de cette le (4). On pourrait même que Diogène, son autre disciple succéda. Or, si la chaire de ne fut point vacante dans pendant qu'Anaxagoras philos à Athènes, il est faux qu'il a porté en cette ville l'école de. Un pareil transport suppose succession manqua par le voyage d'Anaxagoras. Il serait seulement qu'avant que ce philosophe des leçons dans Athènes, au ve de la secte d'Ionie n'avait gagné parmi les Athéniens. L que Clément Alexandrin, et leurs qu'il a suivis, n'ont vu autre chose, et qu'ils ne se mis en peine de s'exprimer autrement. Quoi qu'il en soit, plaise à Casaubon (5), il me que Diogène Laërce a parlé d'exactitude; car il faut savoir qu'Anaxagoras en sortant d'Athènes tira à Lampsaque, où il enseigna jusqu'à sa mort. Sa chaire fut dans Lampsaque même, par Archélaus, son disciple (6), qui ensuite philosopher à Athènes fut donc proprement Archélaus qui transporta d'Ionie dans Athènes de Thalès : ce fut là une vraie plantation; mais auparavant n'était pas une véritable, puisqu'il n'était pas cette école ne fut jamais dans le temps qui s'écoula avant le voyage d'Anaxagoras à Athènes. Sa retraite à Lampsaque, où elle souffrit quelque interruption, fut bientôt réparé par le retour de ce philosophe en Ionie. (7) en vain qu'on m'objecterait que nous reste aucun écrivain qui assure que Diogène fut le successeur d'Anaximènes; car je puis répondre. Que nous n'avons rien d'e

(3) Diogen. Laërtius, lib. II, num. 16.

(4) Ce que Diogène Laërce rapporte num. 2, touchant le temps de la mort d'Anaximènes, est ridicule.

(5) Casaub. sur cet endroit de Diogen. Laërtius, lib. II, num. 16. Le censeur et se déclare pour Clément Alexandrin. M. Ménage fait la même chose.

(6) Euseb. Preparat., lib. X, pag. 504.

(7) Idem, ibid.

(1) Diogen. Laërtius, lib. II, 89, num. 16.

(2) Clem. Alexandr. Stromat., lib. II, pag. 391.

stoire des anciens philosophes ; et conséquent, que ce silence n'ôte le droit de supposer ce que je pose ; 2°. qu'Anaxagoras ayant plus illustre que Diogène, et ayant un disciple qui continua la succession ; ayant même, comme il est très vraisemblable, survécu à Diogène ; c'est par lui, plutôt que par le dernier, que l'on a marqué les divisions de la secte d'Ionie. Il y a beaucoup d'apparence que Sidonius Apollinaris associe ces deux disciples d'Anaximènes, comme deux colonnes qui furent l'appui de cette secte :

*Quartus Anaxagoras Thaletica dogmata servat :
Sed divinum animam sentit, qui fecerit orbem.
Favio hunc junctus residet collega, sed idem
Materia cunctis creaturis aëra credens
Indicat inde Deum, faceret quo cuncta (8),
tulisse (9).*

Voici d'autres conjectures. Nos plus anciens humanistes (10) prennent pour le fondement le plus assuré de l'âge d'Anaxagoras ce que Diogène Laërce rapporte qu'au temps de l'expédition de Xerxès, ce philosophe avait vingt ans. C'est de là qu'ils tirent droit d'inférer que, puisqu'il vécut soixante-douze ans, il mourut dans la 88°. olympiade. Je ne veux rien contester là-dessus ; mais j'ai à faire des difficultés contre ce que dit le même Laërce, qu'Anaxagoras fit le voyage d'Athènes à l'âge de vingt ans, et qu'il séjourna plusieurs années dans cette ville. Il me paraît peu vraisemblable qu'il ait fait pour ce voyage le temps de l'expédition de Xerxès, sous laquelle les Asiatiques ne doutaient pas que la République d'Athènes ne fût écrasée. N'insistons point sur cela : passons à d'autres instances beaucoup plus fortes. Si Diogène Laërce a raison, il faut dire qu'Anaxagoras ne mourut dans Athènes que jusqu'à la deuxième année de la 82°. olym-

piade ; car l'expédition de Xerxès tomba sur les derniers mois de la 74°. olympiade, et sur les premiers de l'olympiade 73 ; mais Diodore de Sicile n'assure-t-il pas que ce philosophe fut accusé d'impiété à Athènes, l'an deux de la 87°. olympiade (11) ? Il ruine donc le narré de Diogène Laërce : ce n'est point sans s'embarasser d'un autre côté ; car que deviendra ce que l'on rapporte, que Socrate, après la condamnation d'Anaxagoras, devint disciple d'Archélaüs (12) ; que deviendra ce que d'autres ont débité, qu'Euripide quitta l'étude de la physique, et s'attacha au théâtre, à cause du procès d'Anaxagoras (13) ? Socrate, âgé de près de quarante ans lors de ce procès, selon la chronique de Diodore de Sicile, aurait-il eu encore besoin d'étudier sous un autre maître ? et notez que, selon Porphyre, il se rangea auprès du philosophe Archélaüs (14), environ à l'âge de dix-sept ans. Euripide, qui, au temps du même procès, avait plus de cinquante ans, attendit-il jusqu'à ce temps-là à faire des tragédies ? Il usa si peu de ce grand délai, qu'il en fit une à l'âge de dix-huit ans (15). Pour dissiper un peu ce chaos, et pour trouver quelque méthode de lier ensemble ces narrations, il faut revenir à Diogène Laërce, et abandonner Diodore de Sicile ; car, en supposant qu'Anaxagoras fut accusé dans l'olympiade 82, nous trouverons très-possible ce que l'on prétend que ce procès produisit par rapport à Euripide et à Socrate. Nous pourrions présupposer que ce poète ayant uni l'étude de la physique avec la composition des tragédies, jusqu'au temps qu'il vit le péril d'Anaxagoras, ne s'appliqua plus qu'au théâtre depuis ce temps-là. Mais que ferons-nous d'Eusèbe, qui nous a dit qu'Archélaüs fut successeur d'Anaxagoras dans Lampsaque, avant que de venir philosopher à Athènes ? Cela ne peut être vrai si Anaxagoras a vécu jus-

Cela comparé avec ce que Cicéron, de Officiis, lib. I, cap. XI, et seq., et Augustin, de Civit. Dei, lib. VIII, II, disent de Diogène d'Apollonie, fait qu'il s'agit ici de ce Diogène.

*Sidon. Apollinar, carm. XV, vs. 89.
(10) Scalig., in Euseb., num. 1554, pag. 103 ;
vins. Rationar. Temporis, part. I, lib. III, VIII, pag. 140 ; Vossius, de Scientiis
Dem., cap. XXXIII, num. 4, pag. 148.*

(11) Diod. Siculus, lib. XII, cap. XXXIX, pag. 433.

(12) Diog. Laërtius, lib. II, num. 19.

(13) Voyez l'article d'EURIPIDE, au texte.

(14) Voyez la Vie de Socrate, écrite par M. Charpentier, pag. 5.

(15) Aulus Gellius, lib. XV, cap. XX.

qu'à l'olympiade 88 : temps où Socrate, plus grand maître encore qu'Archélaüs, n'avait pas besoin de se mettre sous sa discipline. Il faudrait supposer, peut-être, 1°. qu'Archélaüs, ayant étudié quelques années sous Anaxagoras dans Athènes, y prit la place de professeur dès que son maître se fut retiré; 2°. qu'au bout de quelque temps il fut le rejoindre à Lampsaque, et y fut son successeur, d'où ensuite il retourna à Athènes, et y transplanta tout-à-fait la chaire de Thalès. Peut-être aussi qu'il serait bon de supposer qu'Anaxagoras fut accusé plus d'une fois à Athènes, et que, s'étant retiré en Ionie au temps du premier procès, il fut rappelé au bout de quelques années par Périclès, et accusé tout de nouveau, après un séjour de quelques années. Nous avons vu (16) que certains auteurs ont dit qu'il fut accusé par Thucydide, l'adversaire de Périclès, et condamné à la mort par contumace. Or, depuis le bannissement de ce Thucydide, l'autorité fut entre les mains de Périclès pendant quinze ans (17) : ce qui signifie que Thucydide fut chassé quinze ans avant la mort de Périclès. Il s'ensuivrait de là qu'Anaxagoras aurait été condamné par contumace quinze ou seize ans pour le moins avant que Périclès mourût; mais, selon Diodore de Sicile (18) et Plutarque (19), il fut accusé un peu avant le commencement de la guerre du Péloponnèse, c'est-à-dire, deux ou trois ans avant la mort de Périclès. On pourrait donc s'imaginer qu'il fut accusé deux fois, et mettre son retour en Ionie, et son second retour à Athènes, dans l'intervalle de ces deux accusations : et, par-là, on résoudrait une assez grande difficulté. Socrate n'a point été l'un des disciples d'Anaxagoras, quoique Diogène Laërce l'assure (20) : je l'ai prouvé (21) par une raison très-forte; et je puis la confirmer, non-seulement par le silence que Platon et Xénophon

gardent là-dessus, lorsque les circonstances du sujet les engageaient à se point taire; mais aussi par l'absence des accusateurs de Socrate par la réponse que leur fit Socrate. Eussent-ils manqué de lui reprocher qu'il avait été instruit par un philosophe que l'on avait condamné comme un impie? Cela n'était-il pas propre à le rendre plus suspect? Ne sentent-ils oublié cet adminicule? Ne fussent-ils contentés de lui reprocher en général qu'il philosophait comme cet impie? et s'il l'eût eu pour maître, aurait-il osé répondre de ce qu'il répondit (22)? Concluons qu'il n'a pas été disciple d'Anaxagoras. Mais comment comprendrons-nous qu'il ne fut point, si nous supposons qu'Anaxagoras ne sortit d'Athènes qu'au temps que Diodore de Sicile et Plutarque ont désigné? En ce cas, Anaxagoras n'eût-il point fleuri à Athènes lorsque Socrate était le plus en état de le choisir pour son professeur? et, cela étant, peut-on se figurer que Socrate n'alla point prendre de leçons de ce philosophe; mais qu'il fut à celles d'Archélaüs? Est-il probable que celui-ci dressa une école dans Athènes, pendant qu'Anaxagoras florissait dans la même ville, que s'il le fit, ses leçons furent surpassées par Socrate à celles d'Anaxagoras? Ce sont des difficultés que l'on peut résoudre, si l'on suppose que ce dernier fut chassé deux fois d'Athènes, que, dans le temps qui s'écoula entre ces deux condamnations, Archélaüs philosopha dans Athènes.

Il me reste à faire une observation contre Plutarque. Il ne faut pas s'imaginer qu'il ait cru qu'Anaxagoras mourut dans la 88^e. olympiade, lorsqu'il raconte les prodiges qui précédèrent la défaite des Athéniens sur la rivière de la Chèvre (23), il dit que, selon les prédictions de ce philosophe, il tomba du ciel une grande pierre. Ce malheur des Athéniens arriva l'an 4 de la 93^e. olympiade. Il serait absurde de supposer que Plutarque a prétendu qu'Anaxagoras prédit cette chute d'une pierre sans auparavant : il a donc cru

(16) *Ci-dessus*, citation (147) de l'article d'ANAXAGORAS.

(17) Plutarch., in *Pericle*, pag. 161. E.

(18) *Lib. XII*, cap. XXXIX, pag. 433.

(19) Plutarch., in *Pericle*, pag. 169.

(20) Diog. Laërt., in *Socrate*, lib. II, num. 39 et 45.

(21) *Ci-dessus*, à la fin de la remarque (R) de l'article d'ANAXAGORAS.

(22) Voyez la citation (20) de l'article d'ANAXAGORAS.

(23) Voyez la citation (136) de l'article d'ANAXAGORAS.

philosophe vécut jusqu'à la 93^e. olympiade. Or, c'est une grande erreur. Il m'est fort suspect d'anachronisme, en ce qu'il pose la chute de la pierre sous la 93^e. olympiade. Eusèbe, et les Marbres d'Arun-
réfutent cela. Ils placent cet événement sous la 78^e. (24).

Voilà l'état pitoyable où les anciens, que l'on vante tant, ont laissé l'histoire des philosophes. Mille contradictions partout, mille faits incompatibles, mille fausses dates. Note que je n'ai vu aucun moderne qui mette ceux qui mettent la mort d'Anaxagoras dans la 78^e. olympiade (25); les réfute, dis-je, par Diodore de Sicile et par Plutarque, qui assurent que ce philosophe fut accusé peu avant la première année de la guerre du Péloponnèse (26).

B) Il enseigna que les animaux, à en excepter les hommes, furent produits d'une matière terrestre, chaude et humide.] Ce qui nous reste de Platon, dans les auteurs qui le rapportent, est si concis qu'on a dû se donner la peine à s'en former une idée distincte : Γενναῖσθαι δὲ φησι τὰ ζῷα θερμῆς τῆς γῆς, καὶ ἰσθὲν παραμυῖαν γαλακτι, οἷον τροφὴν, ἀνίστασθαι δὲ καὶ τοὺς ἀνθρώπους ποιῆσαι (27). *Animi verò animalia ex terræ calore, et limum lacti simillimum velut esse eliquaverit. Sic et homines natos.* Il en est ainsi que Diogène Laërce s'est exprimé. Il venait de dire que, selon ce philosophe, les deux causes des générations étaient la chaleur et l'humidité (28). Il venait aussi de rapporter comment l'eau, l'air, la terre, le feu, étaient sortis de ces deux principes; mais j'avoue que ne comprenant rien à quoi que ce soit dans ses paroles, je ne veux point prendre la peine

de les copier. M. Ménage, qui les a insérées dans son Commentaire, sans y joindre aucune note, ignorait apparemment quelle en est la signification. Les autres commentateurs n'ont pas été plus heureux. Ils les ont abandonnées à leur obscurité : faisons-en autant, et recourons à Plutarque, qui a dit que, selon Archélaüs, l'air infini, la condensation et la raréfaction de l'air, l'une le feu, l'autre l'eau, étaient les principes de toutes choses (29). Justin Martyr lui attribue la même opinion à peu près (30). Cela signifie, ce me semble, qu'il admettait l'air pour la matière première, et le feu et l'eau pour les éléments : mais ce n'était point son opinion, si l'on en croit saint Augustin; car ce père lui attribue le dogme d'Anaxagoras touchant les *homœoméries*, et touchant l'intelligence qui les avait rassemblées : *Anaxagoræ successit auditor ejus Archelaüs : etiam ipse de particulis inter se dissimilibus, quibus singula quæque fierent ita omnia constare putavit, ut inesse etiam mentem diceret quæ corpora dissimilia, id est illas particulas conjungendo et dissipando ageret omnia* (31). Je crois que saint Augustin a raison; car Simplicius observe qu'Archélaüs, tâchant d'apporter quelque explication qui lui fût particulière, ne laisse pas de donner les mêmes principes qu'Anaxagoras, savoir une infinité de particules semblables (32). Il y a beaucoup d'apparence qu'à l'égard de la première formation des animaux, ils suivirent la même hypothèse. Nous avons vu quel était le sentiment d'Archélaüs, et voici le dogme d'Anaxagoras : *ζῷα γενέσθαι ἐξ ὑγροῦ καὶ θερμοῦ καὶ γινώδους ὕπερον δὲ ἐξ ἀλλήλων* (33). *Animantes primo ex humore et calore, terræque mandasse, postea ex invicem natos esse.* Puisqu'ils admettaient une intelligence qui tira les *homœoméries* de la confusion où elles étaient, il faut croire qu'ils la firent présider à la production des animaux; car s'il

(24) Plin., à l'an 2; Voyez ci-dessus la citation de l'article d'ΑΝΑΧΑΓΟΡΑΣ; Eusèbe, à l'an 4; Les Marbres d'Arundel, à l'an 1. Hardouin sur Plin., tom. I, pag. 275.

(25) Diog. Laërce, liv. II, num. 7, le fait de la met à l'an 4 de la 79^e. olympiade.]

(26) C'est-à-dire, l'an 2 de la 87^e. Olympiade.

(27) Diog. Laërtius, lib. II, p. 90, num. 17.

(28) Au lieu de ψυχρὸν, frigidum, il faut ὑγρὸν, humidum. Voyez M. Ménage sur le droit. Mais notes qu'Hermias, in Philosophum Derisiones, pag. 177, assure qu'Archélaüs donnait pour les principes de toutes choses ψυχρὸν καὶ ψυχρὸν, le chaud et le froid.

(29) Plutarch., de Placit. Philos., lib. I, cap. III, pag. 876.

(30) Just. Martyr. Admonit. ad Græcos, pag. 4.

(31) August., de Civitate Dei, lib. VIII, cap. II. Voyez aussi Clement Alexandr., in Protr., pag. 43.

(32) Simpl., in Iam. librum Physic. Aristot.

(33) Diog. Laërt., lib. II, p. 85, num. 9.

il y a quelque créature dont la formation ait besoin d'être dirigée par un esprit, c'est assurément la machine des animaux. S'ils ont fait ce que je suppose, ils n'ont rien dit là-dessus que l'on ne puisse concilier avec l'Écriture Sainte; mais s'ils ont cru, comme tant d'autres, qu'au commencement les hommes sont nés de la terre, par la seule force de l'humidité et de la chaleur, etc., ils ont dit une sottise la plus ridicule du monde, et ils n'auraient su se tirer de la question pourquoi, dans la suite des temps, on n'a jamais vu naître des hommes de cette manière. Cette question ne les aurait pas embarrassés dans l'autre cas, puisqu'ils auraient pu répondre, comme feraient les chrétiens, que l'intelligence ayant une fois formé des animaux doués des moules ou des parties nécessaires à la propagation, n'en produisait plus elle-même, la conservation des espèces étant assez en sûreté par l'inclination à s'accoupler qui est dans les mâles et dans les femelles.

(C) *Voici quelque chose touchant un poète qui se nommait Archélaus.* Il fit un ouvrage sur la nature particulière des choses, c'est-à-dire, sur leurs singularités, ou sur les propriétés qui les distinguent. Ce que l'on en cite ne nous permet pas de douter que ce ne fût là le vrai caractère de cet écrit. Diogène Laërce l'a désigné par ces paroles : *ὁ τὰ ἰδιόφυα ποιῶν* (34) *qui quæ cuius rei naturæ sunt propria versu prodidit.* Casaubon ne devait pas censurer cette traduction latine, sous prétexte que, selon le témoignage d'Antigonus Carystius, ce livre d'Archélaus était un recueil d'épigrammes où l'on rapportait les qualités extraordinaires et merveilleuses des choses : *Τὰ παράδοξα, τὰ θαυμάσια* (35); car cela peut convenir au titre rapporté par Diogène Laërce : et, en tout cas, le traducteur n'a point dû donner à ce titre une signification moins générale que celle du terme grec. Vossius n'était point du goût de Casaubon, puisqu'il a traduit les paroles de Diogène Laërce par *qui carmen fecit de propria*

cuiusque rei naturæ (36). Le sens qu'il donne à ces paroles me paraît fort juste : il entend par-là qu'Archélaus avait recherché les choses dont la nature était singulière : *quæ propriae ac singularis naturæ sunt*, comme que les chèvres ne sont jamais sans fièvre, et qu'elles respirent par les oreilles, et non par les narines : *Auribus capras spirare, non naribus, nec unquam febris carere, Archelaus auctor est* (37). Athénée a cité un Archélaus *ἰν τοῖς ἰδιόφυοις*, et lui a donné le surnom de Chersonésien (38). Dalechamp a traduit très-mal ce grec par *sua propriaque stirpe genitis* (39); et je m'étonne que Vossius n'ait pas employé pour cet endroit-là les mêmes paroles qu'à l'égard de Diogène Laërce : il s'est servi de celles-ci *de proprietate naturæ* (40) : et néanmoins il estime qu'Athénée et Diogène Laërce ont parlé du même auteur. Cela est fort apparent, quoique Antigonus Carystius donne l'Égypte pour patrie à Archélaus, qui composa des épigrammes sur les singularités merveilleuses de certaines choses, et qui les adressa à Ptolomée. Il est fort possible qu'un Archélaus, natif de la Chersonèse, ait passé pour Égyptien : il suffit pour cela qu'il ait fait un long séjour en Égypte (41). M. Ménage, qui prétend qu'au lieu d'*ἰδιόφυα*, il faut lire dans Diogène Laërce *ἰδιόφω* (42), ne me semble point avoir raison. Il se fonde sur ce que le scoliaste de Nicander cite Archélaus *ἰν τοῖς ἀρχύοις*, c'est-à-dire, *in libro de iis qui sunt ancipitis naturæ*. Ce fondement n'est point solide; car comme l'ouvrage d'Archélaus n'était point borné à cette sorte de singularités qui distinguent les animaux amphibies, ou les animaux qui naissent de l'accouplement d'un mâle et d'une fe-

(36) Vossius, de Historicis grecis, lib. III, pag. 329.

(37) Plin., lib. VIII, cap. L.

(38) Athen., lib. IX, cap. ult., pag. 409.

(39) Dalechamp, Annotat., in Athen., pag. 766. Le père Hardouin, dans son Index Autor. Plinii, pag. 97, traduit les paroles d'Athénée par *de rebus quæ singulis in locis propria signantur*.

(40) Vossius, de Historicis grecis, lib. III, pag. 329.

(41) On a des exemples de pareilles choses. Voyez Strabon, liv. XIV, pag. 451.

(42) Menag., in Diogen. Laërt., lib. II, num. 17.

(34) Diog. Laërt., lib. II, num. 17, p. 90.

(35) Casaub., in Diogen. Laërt., lib. II, num. 17.

melle de diverse espèce, il serait déraisonnable de supposer que l'auteur employa un titre déterminé à cela. Il vaut beaucoup mieux, ou corriger le scoliaste par Diogène Laërce, ou dire qu'Archélaus, ayant divisé son ouvrage en plusieurs traités, donna un titre particulier à chaque traité; celui de *ἰδιόφυ*, par exemple, aux épi-grammes où il parlait des amphibies. Sur ce pied-là, on pourrait croire que ceux qui citent Archélaus, *lib. 1. περὶ ποταμῶν*, de *fluviiis* (43), *lib. 1. περὶ λίθων*, de *lapidibus* (44), citent des parties de l'ouvrage dont le titre général était *ἰδιόφυ*; mais j'aimerais mieux dire qu'il s'agit là d'un tout autre Archélaus. Je ne fais pas un semblable jugement sur les citations d'Artémidore (45): Je crois qu'elles concernent l'auteur des *ἰδιόφυ*.

Admirez ici les inconstances de la mémoire. Vossius, dans son ouvrage des historiens grecs, parla doc-tement de cet auteur: il rapporta ce qui s'en trouve dans Varron, dans Plin, dans Athénée, dans Artémi-dore, dans Antigonus Carystius, etc.; mais il ne se souvint plus de cela lors-qu'il fit ensuite son traité des Poètes grecs. On y lit ceci: *Idem* (Arche-laus physicus), *ut ait Suidas, συντάξει φυσιολογίαν* (*¹). *Id sic Lilius Gyraldus vertit in m^o. Dialogo de poetis* (*²): quæ naturæ propria sunt, multis versibus collegit. *Itaque et Archelaum inter poetas recenset. Sed addit poetam physicum esse alium ab Socratis magistro. At undè id adstruat non video. Nam Suidas clarè ait φυσιολογίαν conscriptam ab Archelao physico, Socratis magistro. Imò nec video, undè colligat, quempiam Archelaum carmine scripsisse de rerum naturâ. Saltem ex verbo συντάττειν, quo Suidas utitur, id colligi nequit. Et Laërtius, cum dicat tres præterea Archelaos fuisse, non tamen poetam in iis memorat* (46). Voilà un très-

savant homme, qui s'imagine, 1^o. que le Giraldi avait en vue les paroles grecques de Suidas, et non celles-ci de Diogène Laërce: *ὁ τὰ ἰδιόφυ ποιή-σας* (47); 2^o. qu'on n'a point eu de raison de reconnaître un poète Ar-chélaus différent du physicien; 3^o. ni de supposer qu'un Archélaus ait fait des vers sur la nature des choses; 4^o. que Diogène Laërce ne fait aucune mention d'un Archélaus qui ait com-posé des vers. Tout cela nous devrait surprendre, si nous le considérons absolument; mais c'est bien pis, quand on le compare avec la page 329 du livre de *Historicis græcis*. M. Co-lomies a relevé la première de ces quatre fautes de Vossius, et a débité outre cela de bonnes choses (48); mais il s'est trompé en supposant que les paroles de Plutarque, dans la Vie de Cimon, concernent Archélaus le poète: elles concernent le physicien, dont Socrate fut disciple. Il aurait pu critiquer Gyraldus, qui a cru qu'Ar-chélaus, auteur des *ἰδιόφυ*, était phi-losophe. M. Moréri le dit aussi. C'est sans aucun fondement: car un fai-seurs de recueils des propriétés sin-gulières et merveilleuses des animaux ou des métaux, etc., peut bien être appelé naturaliste, historien de la nature; mais non pas physicien ou philosophe, à moins qu'il ne joigne aux faits la raison des faits, et la discussion des causes. C'est ce qu'on ne trouve pas que le poète Arché-laus ait pratiqué. M. Moréri assure que Diogène Laërce le cite souvent. Dites plutôt qu'il ne le cite jamais.

(47) Le Giraldi les a traduites, quæ naturæ propria sunt, multis versibus collegit. Cette ver-sion n'est point meilleure que celles qu'on a vues ci-dessus, citation (39).

(48) Colomesius, Not. in Girald., de Poëtis, pag. 147, edit. Operum Gyraldi, an. 1696.

ARCHÉLAUS I^{er}. du nom (a), roi de Macédoine, fils natu-rel du roi Perdiccas, monta sur le trône, et s'y maintint, par de grands crimes. Sa mère était servante d'Alcétas, frère de Per-diccas (A): ainsi, selon les lois (b),

(a) Notes qu'il y a des gens qui ne recon-naissent qu'un Archélaus entre les rois de Macédoine

(b) Voyez la remarque (A).

(43) Stobée le fait Serm. I, de Morbis et molestiarum in eis solutione. Plutarque, de Flamin., pag. 1148, cite le XIII^e. liv. d'Arché-laus *περὶ ποταμῶν*.

(44) Plutarque le fait, de Flamin., pag. 1153.

(45) Artemidor., de Somn., lib. IV, cap. XXIV.

(*¹) *Composuit Philosophiam.*

(*²) Pag. 108.

(46) Voss., de Poët. græcis, pag. 34.

il ne devait être que le valet d'Alcétas ; mais , au lieu de la soumission qu'il lui devait , il le fit mourir traîtreusement. Il l'attira dans sa maison , et lui promit de lui rendre la couronne que Perdiccas lui avait ôtée : il lui donna un grand repas ; et , l'ayant fait enivrer , il le fit conduire de nuit sur un chariot hors de la ville , et donna ordre qu'on le tuât. Alexandre , fils d'Alcétas , fut traité de la même sorte : il fut mis soûl autant que son père dans le même chariot , et massacré avec lui. Archélaus , peu de temps après , fit mourir son frère , qui n'était âgé que de sept ans , et qui était fils légitime de Perdiccas et de Cléopâtre. Il le jeta dans un puits ; et fit accroire à Cléopâtre que l'enfant y était tombé , en courant après un oie (c). Il s'appliqua avec soin aux choses qui pouvaient rendre formidable la Macédoine ; car il fortifia plusieurs places , il fit faire de grands chemins , il fit un grand amas et d'armes et de chevaux , et de tout ce qui est nécessaire pour la guerre ; et il surpassa dans tous les préparatifs de cette nature les rois ses prédécesseurs (d). Il s'avisa d'une chose , qu'ils n'avaient point pratiquée ; c'est qu'il équipa des flottes , et qu'il donna des combats de mer (e). Il aima les lettres , et les beaux-arts (B) ; et l'on vit chez lui les plus grands poètes , les plus fameux peintres , et les meilleurs musiciens (f). Il fit beaucoup

de dépenses , pour faire sa maison par Zeuxis (C) ; doute il se fâcha de ce crate , qu'il tâchait de faire à sa cour , ne voulut pas (D). Il eût pu apprendre à n'avoir point peur des é et il avait grand besoin redressé sur ce sujet-là a vu ailleurs (h) l'estime eut pour Euripide. Au r libéralité envers les habil était médiocre ; mais cel vait venir de ce qu'il t qu'ils étaient trop promp mander (E). Il institua d fices , et des jeux scéniq l'honneur de Jupiter et c ses : on les célébrait p neuf jours ; chaque Mu son jour (i). Il envoya d riots à quatre chevaux , q portèrent le prix aux jeu piques , et aux jeux py (k). On convient qu'il f mais on ne s'accorde p les circonstances de sa m sur la durée de son rè Scaliger même a trouvé obscurités qui l'ont fai lourdement (l). Il est v blable qu'Archélaus avai une vie impure qui le (G). J'aurai des observa faire contre le Moréri (H).

(g) Voyez la remarque (D).

(h) Dans l'article d'EURIPIDE , (N) , (O) , (P) , etc.

(i) Diodor. Siculus , lib. XVII ,

(k) Solin. , cap. IX.

(l) Voyez la remarque (F).

(A) Sa mère était servante tas , frère de Perdiccas (1).] nomme Simicha (2) : mais a puisque Archélaus était fils

(c) Tiré du Gorgias de Platon , pag. 321.

(d) Thucydides , lib. II , pag. 142.

(e) Solinus , cap. IX.

(f) Voyez la remarque (G).

(1) Plato , in Gorgia , pag. 321.

(2) Ælian. , Var. Hist. , lib. XLIII.

Macédoine, on n'a pas dû dire que la condition de chévrier il s'éleva sur le trône. C'est pourtant ce que Diogène le Cynique assure dans une parangue de Dion Chrysostome, Αἰπέλος Ἀρχέλαος (3). *Caprarius fuit Archelaus*. Notez ces paroles de Platon, qui nous apprennent ce qu'Archélaus devait être selon les lois : Κατὰ μὲν τὸ νόμον δούλος ἦν Ἀλκίτου, καὶ σὶ ἐβούλετο εὖ διακίπτειν ἰδούλευσεν ἀν' Ἀλκίτη (4). *pro jure Alcetae servus erat, eoque jura agere voluisset ipsi Alcetae servisset*.

(B) *Il aimait les lettres, et les beaux arts.*] C'est Solin qui le dit (5). J'ai rapporté ses paroles dans la remarque (N) de l'article d'EURIPIDE, au commencement. Joignez ce passage d'Élien. Ἦν δὲ ἄρα ὁ Ἀρχέλαος ἐρωτικὸς καὶ ἥτονος ἂ καὶ φιλόμουσος (6). *Archelaus verò non minùs amoris quàm litterarum erat studiosus*.

(C) *Il fit..... peindre sa maison par Zeuxis.*] Socrate fit le censeur dessus : il dit que ce prince, qui avait tant dépensé pour embellir son palais, n'avait fait aucune dépense pour orner son âme. *Aussi savons-nous, ajoutait-il, que quantité d'étrangers s'empressent de faire un voyage en Macédoine, afin de voir la maison du prince ; mais que personne n'y va, afin de le voir lui-même, hormis ceux qu'il attire par des présents. Or c'est une chose qui ne touche pas les hommes de bien* (7). Je crois qu'il ne s'était pas mis en peine de se guérir de son impudicité par la culture des sciences ; mais je suis sûr qu'en matière d'ornemens d'esprit ses progrès ne furent pas médiocres. Il semble même que, de l'un de ses bons mots, on puisse conclure qu'il avait fait des progrès dans la morale pratique. On racontait un jour contre une personne qu'il avait jeté de l'eau sur lui. *Ce n'est pas moi qu'il a mouillé*, répondit Archélaus, *il a mouillé celui pour lequel il m'a pris* (8). Aucun philosophe, raisonnant sur les privilèges de la science errante, n'a jamais rien

dit de plus sensé. Tous les princes traiteraient ainsi les fautes involontaires, s'ils étaient bien raisonnables, ou si l'intérêt du public pouvait souffrir que, dans la pratique, l'on se réglât sur les idées de la raison (9). Laissons cela, et revenons à Socrate. Par les paroles que j'ai rapportées, il déclarait malhonnêtes gens plusieurs personnes d'esprit, qui n'allaient en Macédoine qu'à cause d'Archélaus. Euripide y alla-t-il pour d'autres sujets (10)? Le bel Agathon, cet illustre poète, et son amant Pausanias, et tant d'autres, n'y allèrent-ils pas uniquement pour cette raison? Οὗτος ἔστι Ἀγάθων..... Ἀρχελάου τῷ βασιλεῖ μέχρι τελευτῆς μετὰ ἄλλων πολλῶν συνῆν ἐν Μακεδονίᾳ (11). *Hic Agathon..... fuit apud Archelaum Macedoniae regem, una cum aliis multis ad mortem usque*.

(D) *Socrate, qu'il tâchait de faire venir à sa cour, ne voulut pas y aller.*] Il y eut deux autres personnes que ce philosophe traita de la même sorte : il ne voulut, ni les aller voir, ni accepter leurs présents. Τῷ περὶ φρόνησι δὲ καὶ Ἀρχελάου τοῦ Μακεδόνος, καὶ Σκόπα τοῦ Κρανωνίου, καὶ Εὐρυλόχου τοῦ Λαρισσαίου, μήτε χρήματα προσέμινος αὐτῶν, μήτε παρ' αὐτοῦς ἀπιλθεῖν (12). *Archelaum præterea Macedonem, et Scopam Cranonium, Eurylochumque Larissæum, aspernatus est magno animo, cum neque ab eis missas pecunias accepit, neque ad eos ipse proficisci voluit*. Sénèque nous a conservé l'excuse dont Socrate se servit envers notre Archélaus : « Je ne veux pas, » dit-il, aller voir un homme de qui je recevrais des bienfaits, sans lui pouvoir rendre la pareille. » *Archelaus rex Socratem rogavit ut ad se veniret : dixisse Socrates traditur, nolle se ad eum venire à quo acciperet beneficia, cum reddere illi paria non posset* (13). Cette réponse de Socrate a été rapportée par Marc Aurèle, selon le même sens (14); mais Aristote

(9) Voyez dans les Nouvelles Lettres contre le calvinisme de Maimbourg, celles qui traitent de la conscience erronée.

(10) Æliani Var. Hist., lib. II, cap. XXI.

(11) Schol. Aristoph., in Ranas, v. 84 et 85.

(12) Diogen. Laërt., lib. II, p. 95, num. 25.

(13) Senec., de Benef., lib. V, cap. VI, pag. 96.

(14) Marcus Antoninus, τῶν εἰς ἑαυτὸν, lib. XI, sect. XXV. Notez qu'il suppose qu'elle fut faite à Perdiccas.

3) Dio Chrysost., Orat. IV de Regno.

4) Plato, in Gorgia, pag. 471, A.

5) Solinus, cap. IX.

6) Æliani Var. Hist., lib. II, cap. XXI.

7) Ex Æliani Var. Hist., lib. XIV, cap. II.

8) Plutarc., in Apophthegmat., pag. 179.

la rapporte en des termes qui ne sont pas philosophiques. Il suppose que Socrate répondit, que ceux qui ne se revanchent pas d'un bienfait reçoivent autant d'affront que ceux qui ne se revanchent pas d'une injure. Ῥῥῖν ἔφη εἶναι τὸ μὴ δύνασθαι ἀμύνεσθαι ὁμοίως εὐ παθόντα, ὥσπερ καὶ κακῶς (15). *Contumeliam esse dixit, non posse referre eum qui accepit beneficium, perinde ac cum qui injuriam*. Cette maxime suppose qu'il faut se venger de ceux qui nous font du mal : elle n'est donc pas digne de la morale d'un philosophe, et surtout d'un philosophe tel que Socrate. Au reste, Sénèque s'est fort étendu à faire voir qu'il était facile à ce philosophe de bien rendre la pareille à Archélaus. Il a dit entre autres choses, que les bienfaits de ce monarque n'eussent pu valoir l'instruction qu'il eût reçue sur la cause des éclipses, et qui l'eût empêché de retomber dans la terreur que l'on remarqua en lui, un jour que le soleil s'était éclipsé. Il avait fermé son palais, il avait fait tondre son fils : *Quid tantum erat accepturus (Socrates) quantum dabat, si..... regem in luce mediâ errantem, ad rerum naturam admisisset, usque eò ejus ignarum, ut quo die solis defectio fuit regiam clauderet, et filium (quod in luctu ac rebus adversis moris est) tonderet? Quantum fuisset beneficium, si timentem à latebris suis extraxisset, et bonum animum habere jussisset, dicens : « Non est ista solis defectio, » sed duorum siderum coïtus, cum » luna humiliore currens viâ, infra » ipsum solem, orbem suum posuit, » et illum objectu sui abseondit (16).* Sénèque prétend que Socrate ne se servit de cette excuse, que par ironie (17), et qu'au fond il ne refusa d'aller à la cour de Macédoine, qu'afin de garder pleinement sa liberté. *Vis scire quid verè noluerit? Noluit ire ad voluntariam servitutem is, cujus libertatem civitas libera ferre non potuit (18)*. Quelques-uns disent qu'Aristophane composa la comédie des Nuées, pour satisfaire l'animosité

qu'il avait contre Socrate, parce qu'Archélaus roi de Macédoine avait fait plus d'état de ce philosophe que de lui (19). Notez que l'on a donné un autre tour à la réponse de Socrate. On a dit qu'il s'excusa d'aller à la cour d'Archélaus, sur ce que le pain était à un si vil prix dans Athènes, et que l'eau y abondait (20).

(E) *Sa libéralité envers les habiles gens était médiocre,..... peut-être parce qu'ils étaient trop prompts à demander.*] « Le roi de Macédoine Archélaus sembloit estre un peu tenant » en matière de donner et faire présents, de quoi Timothéus musicien, » en chantant sur la lyre, lui donna » une atteinte, en lui tirant souvent » ce petit brocard, *Ce fils de terre, » l'argent trop tu le recommandes* : mais » Archélaus lui répliqua sur l'heure » bien gentiement et de bonne grâce, » *Mais toi, par trop tu le demandes.* » C'est Plutarque qui raconte cela (21). Il raconte aussi dans un autre livre ce que je m'en vais copier : *Il y eut quelque'un jadis, qui estimant qu'il n'y eust rien si honneste que de demander et recevoir, demanda un jour, en soupant, au roy de Macédoine Archélaus, une coupe d'or là où il beuvoit. Le roy commanda à son page de la porter et donner à Euripides, qui estoit à la table; et tournant son visage devers celui qui la lui avoit demandée, lui dit : « Quant à toi, tu » es digne de demander et d'estre refusé, parce que tu demandes : mais » Euripides est digne qu'on lui donne, » encore qu'il ne demande pas (22).* » Peut-être donnait-il des bornes à sa libéralité par un principe semblable à celui de Charles IX (23). Mais il y a plus d'apparence qu'il était du goût qu'on a remarqué dans le cardinal de Richelieu, qui ne fit jamais de bien au poëte Mainard, et ce fut en partie..... parcequ'il aimait qu'on ne lui demandât rien, et qu'on lui

(15) Aristotel., Rhetor., lib. II, cap. XXIII, pag. 445, A.

(16) Senec., de Benefic., lib. V, cap. VI, pag. 96.

(17) Idem, ibid.

(18) Idem, ibid., pag. 93.

(19) Charpentier, Vie de Socrate, pag. 57. Il cite les interprètes d'Aristophane in Argumento illius comedie.

(20) Vide Stobæum, Sermon. CCKXXVII.

(21) Plutarch., de Fortunâ Alexandri, lib. II, pag. 334. Je me sers de la version d'Amiot.

(22) Plut., de vitioso Pudore, pag. 531. Je me sers de la même traduction.

(23) Voyez l'article DAURAT, remarque (F).

est la gloire de donner de son propre mouvement (24).

(1) On ne s'accorde pas sur les circonstances de sa mort, ni sur la durée de son règne.] Les uns disent qu'étant à la chasse il fut blessé par Artéus son favori, et qu'il mourut de cette blessure; et ils ajoutent que Artéus fit cela innocemment, et par inadvertance (25). Les autres disent qu'il fut tué par des conjurés que Decambus poussa à ce parricide (26). D'Ante-Curce favorise cette dernière opinion. *Quis proavum hujus Alexandrum*, dit-il (27), *quis deinde Archelaum, quis Perdiccam, occisos est?* J'en dirai davantage dans la remarque suivante. Quant à la durée de son règne, quelques-uns la font de sept-quatre ans (28), d'autres de seize ans, d'autres de quatorze (30), et d'autres de sept (31). Ce dernier sentiment me paraît être le bon: c'est celui de Diodore de Sicile; et je m'étonne que Calvisius cite cet historien, après avoir dit qu'Archélaus régna seize ans (32). Un passage d'Athénée mal entendu a causé cent brouilleries. Nous lisons dans les éditions de cet auteur, que Périclès et Perdiccas moururent la 3^e. année de la guerre du Péloponnèse, et qu'aussitôt Archélaus monta sur le trône (33). Il est possible qu'Athénée ait dit cela; mais son but est de convaincre Platon d'avoir commis une bévue; Platon, dit-il, qui, dans le même dialogue, suppose qu'Archélaus règne, se trompe qu'il n'y avait que fort peu de temps que Périclès était mort. Il est évident que son censeur se rend ridicule, et qu'il ne sait ce qu'il dit, s'il n'a vu ce que nous lisons dans ses livres imprimés. Casaubon n'a nul-

lement tort de trouver étrange que ceux qui ont traduit Athénée, ne se soient pas aperçus d'une absurdité si visible, et qu'ils aient eu un estomac à digérer un si dur morceau: *Cum hæc clarissime disputentur ab Athenæo, quis interpretum stomacho non invideat qui vulgatam loci hujus scripturam adeò ἀσφαλῶς tulerint* (34)? Pour lui il s'en reconnaît incapable; et, malgré tous les manuscrits, il soutient que les copistes d'Athénée ont oublié là une période. Il me semble qu'il devine très-heureusement ce que l'auteur avait dit. C'est qu'Alexandre, roi de Macédoine, qui mourut au même temps que Périclès, eût pour successeur Perdiccas, qui régna jusqu'à l'archontat de Callias, et que Perdiccas étant mort sous cet archonte, son trône fut occupé par Archélaus. En ce cas-là, Athénée ne critique point sans quelque apparence le discours de Platon; car il y a un intervalle considérable entre la mort de Périclès et le règne d'Archélaus. Notez, en passant, que Casaubon a répondu à cette censure (35); mais surtout prenez bien garde que Diodore de Sicile, donnant sept années de règne à Archélaus, met sa mort sous l'archontat d'Aristocrate, la 2^e. année de la 95^e. olympiade. Son règne commença donc la 3^e. année de l'olympiade 93, sous l'archonte Callias. Il faut donc dire que Perdiccas mourut sous le même archonte. Or parmi les diverses opinions qui avaient couru sur la durée du règne de ce Perdiccas, celle de Marsyas et de Philocorus, qui la fixèrent à vingt-trois ans, fut choisie par Athénée en raisonnant contre Platon: il faut donc qu'il ait établi que ce Perdiccas monta sur le trône la même année que Périclès décéda, c'est-à-dire l'an 4 de la 87^e. olympiade. Tout cela confirme avec tant de force le sentiment de Casaubon, qu'au lieu de dire que sa conjecture est vraisemblable, l'on doit assurer sans aucune hésitation, que la période qu'il restitue avait coulé effectivement de la plume d'Athénée: et comme elle contient deux ou trois fois les mêmes paroles à la fin d'un sens complet,

(4) Pellisson, Hist. de l'Académie Franç., t. 278.

(5) Diod. Siculus, lib. XIV, c. XXXVIII. J'ai mis ses paroles dans la dernière remarque.

(6) Arist., de Repub., lib. V, cap. X. J'ai mis ses paroles dans la remarque (N) de l'article PERICLÈS.

(7) Quint. Curtius, lib. VI, cap. XI.

(8) Euseb., in Chron., num. 1585. Helvicus passe cette opinion.

(9) Calvisius, ad ann. mundi 3534.

(10) Petav. Rationar. Tempor., part. II, lib. sub fin. ex Dexippo.

(11) Diod. Sicul., lib. XIV, c. XXXVIII.

(12) Calvis., ad annum mundi 3550, pag. col. 2.

(13) Athen., lib. V, cap. XVIII, pag. 217. E.

(34) Casaubon., in Athen., pag. 384.

(35) Idem, ibid., pag. 385.

l'on comprend facilement que les copistes l'ont sautée, et que les lecteurs n'ont point senti qu'il manquait là quelque chose. La plupart des gens ne lisent que pour s'instruire sans se fatiguer : c'est pourquoi ils ne s'aperçoivent guère des fautes de raisonnement, lorsqu'elles demandent quelque attention, ou quelque retour sur ce qui précède. En tout cas, ils se contentent de dire, *ceci est obscur, cela me passe* ; mais il n'arrive de là aucun remède ; la faute demeure toujours où elle était. Les critiques, et principalement les critiques traducteurs, n'en usent pas de la sorte. Ils s'aperçoivent des fautes desens et ils en cherchent la correction : ils comparent ensemble des manuscrits, ils font valoir les conjectures de leur génie. Mais dans cet endroit d'Athénée, comme Casaubon le leur reproche, leur goût fut fort émoussé.

Le grand Scaliger nous sera ici une preuve que les lumières des plus savans personnages sont quelquefois très-bornées. Il n'a point connu l'erreur visible de l'auteur qu'il commentait et qu'il critiquait, et il a pris cette erreur pour le fondement d'une censure contre Diodore de Sicile, à qui il impute des paroles qui ne se trouvent que dans Athénée. Développons cela. Eusèbe a rangé trois choses sous la première année de la 87^e. olympiade : la mort de Perdiccas, le commencement du règne d'Archélaus, et le commencement de la guerre du Péloponnèse. Scaliger lui passe cela, et se contente d'observer qu'on met ordinairement la première année de cette guerre sous la seconde année de l'olympiade 87, parce que la rupture s'étant faite vers la fin de l'archontat de Pythodore, l'on a cru qu'il fallait dater de l'archontat d'Euthydème (36), successeur de Pythodore (37). Suivant cet usage, il avoue que l'an mortuaire de Périclès est le 4 de l'olympiade 87, et le 3 de la guerre du Péloponnèse ; et il cite un passage grec, qui porte qu'en la même année que Périclès décéda, Perdiccas roi de Macédoine mourut, et Archélaus monta sur le trône. Il attribue ce

passage à Diodore de Sicile ; et, sur ce pied-là, il le censure d'un anachronisme de trois ans. C'est qu'il suppose qu'Eusèbe ne s'est point trompé, ni quant à la mort de Perdiccas, ni quant au couronnement d'Archélaus. Il n'a donc point su que Thucydide a marqué expressément que le roi Perdiccas était en vie l'an 16 de la guerre du Péloponnèse (38). Mais, de plus, il a ignoré que les paroles qu'il attribue à Diodore de Sicile, sont d'Athénée : il a ignoré que ces paroles d'Athénée sont corrompues ; il ne s'est point aperçu qu'elles sont tronquées, et qu'il les fallait rétablir de la manière que Casaubon les a rétablies. Notez que Saumaise adopte comme une bonne chronologie celle qui met la mort de Perdiccas, et le commencement du règne d'Archélaus, à l'an 4 de la 87^e. olympiade (39) : il ignorait donc certaines choses que Casaubon lui eût pu fournir ; mais notez encore plus soigneusement qu'on peut éluder, ou même bien réfuter, par une interprétation favorable, l'un des points de ma critique de Scaliger. J'ai dit qu'il a censuré Diodore de Sicile, et je me suis fondé sur ces paroles : *Diodoro ergò prochronismus fuerit triennii* (40). Elles sont à la suite du passage grec, faussement attribué par Scaliger à cet auteur, et où l'on trouve que Perdiccas étant mort la troisième année de la guerre du Péloponnèse, Archélaus lui succéda. Or parce qu'Eusèbe assure qu'Archélaus monta sur le trône la première année de la guerre du Péloponnèse, l'on peut prétendre que Scaliger n'a voulu dire autre chose, sinon que la doctrine d'Eusèbe contient un anachronisme d'anticipation de trois années, selon Diodore de Sicile. Si c'est son vrai sens, il n'a point blâmé ce dernier historien ; il s'est contenté de se tenir dans la suspension, ne décidant rien, ni pour lui, ni pour Eusèbe. Je serai ravi que l'on prenne garde à cette espèce de rétractation. Un critique, qui se prévaut d'une expression équivoque, ne doit point omettre le sens favorable. Il montre par ce

(36) Il appartient à la 2^e. année de l'olympiade LXXXVII.

(37) Scaliger, Animadv. in Eusebium, num. 1585, pag. 106.

(38) Thucydides, lib. VI, pag. 341.

(39) Salmasius, Exercitat. Plin., pag. 156, 157.

(40) Scaliger, Animadv. in Eusebium, num. 1585, pag. 106.

moyen ce que l'on peut dire pour et contre les auteurs : il soutient successivement le personnage d'un avocat demandeur, et d'un avocat défendeur.

(G) *Il est vraisemblable qu'Archélaüs avait mené une vie impure, qui le fit périr.*] Aristote ayant dit que plusieurs conspirations ont été faites contre des monarques, à cause de leurs impudicités, allègue tout aussitôt l'attentat de Crateüs (41). Cet homme ne pouvait digérer le déshonneur qu'Archélaüs lui faisait, en assouvissant sur lui la brutalité de ses amours : ainsi une autre offense, qui n'eût pas donné un prétexte légitime de conspirer, se joignant à celle-là, il résolut de se défaire de son maître. Cette autre offense fut que le roi, lui ayant promis l'une de ses filles, maria pourtant l'aînée au roi d'Élimée, et la cadette au fils d'Amyntas. La politique fut cause de ce manquement de parole. Se trouvant embarrassé de la guerre qu'il faisait à Sirras et à Arrabeüs, il voulut gagner le roi d'Élimée. Craignant d'ailleurs que le fils d'Amyntas n'excitât des troubles, il en fit son gendre, et il espéra que cette alliance maintiendrait l'union entre eux, et aurait le même effet quant au fils de Cléopâtre. Crateüs fit éclater alors son ressentiment; mais la source de sa haine venait de l'injure qu'il recevait en son corps: Ἀλλὰ τῆς γὰρ ἀλλοτριότητος ὑπῆρχεν ἀρχὴ τὸ βάρβαρος φέρειν πρὸς τὴν ἀφροδισιατικὴν χάριν (42). *Sed alienationis origo et principium fuit quod graviter tulisset se ejus libidini ad res venereas fuisse obsecutum.* Hellanocrate de Larisse se joignit à lui dans cette conspiration, par de semblables motifs; car ayant abandonné aux passions d'Archélaüs la fleur de ses jeunes ans, et ne voyant pas que cela lui procurât d'être rappelé de son exil, comme ce prince le lui avait fait espérer, il conclut qu'on s'était servi de sa personne, non par un effet d'amour, mais afin de le flétrir. Δὲ ὕβριν καὶ οὐ δι' ἐρωτικῆς πιθυμίας ὥστε εἶναι τὴν γεγεννημένην ὁμιλίαν (43). *Consuetudinem illam secum esse institutam, non propter cupiditatem amatoriam, sed propter contumeliam*

existimavit. Notez que Plutarque nous apprend que Crateüs, le mignon d'Archélaüs, tua ce prince (44). Platon nous apprend la même chose, sans nommer cet assassin et ce bardache; mais il dit que le meurtrier ne se porta à cet attentat que pour s'emparer de la couronne, et qu'elle lui fut ôtée trois ou quatre jours après, par d'autres conspirateurs (45). Je m'étonne que Diodore de Sicile ait rapporté d'une manière si différente de celle-là la mort de ce roi de Macédoine, et ses suites. Il est vraisemblable que Platon et Aristote, plus voisins du temps et du lieu où ces choses arrivèrent, les connaissaient mieux que lui.

J'ai observé quelques fautes dans le Commentaire de Gifanius sur ce passage d'Aristote. 1°. Cet auteur assure que Suidas a rapporté dans l'article d'Euripide que Cratevas ôta la vie au roi Archélaüs son amant (46). Cela n'est pas vrai : Suidas ne parle de Cratevas que comme d'un poète qui, de concert avec Arrhideüs, autre poète, machina la mort d'Euripide. 2°. Au lieu de dire que Plutarque in *Alcibiade posteriore*, et Platon in *Commentario de rebus amatoriis*, ont parlé du meurtre d'Archélaüs (47), il fallait donner à Platon l'*Alcibiades posterior*, et à Plutarque le *Commentaire de rebus amatoriis*. 3°. Il n'est point vrai que Thucydide, au IV°. livre, fasse mention de la guerre d'Archélaüs contre Sirras et Arribæus (48): il ne parle que de la guerre que le roi Perdiccas et Brasidas firent à Arrhibæus, roi des Macédoniens Lyncestes. 4°. Il est faux que Suidas ait mis Arrhibæus au nombre des conspirateurs contre la vie d'Archélaüs : il dit seulement que le poète Cratevas fut secondé par un autre poète nommé Arrhidæus, pour faire périr Euripide. 5°. Il ne fallait pas nommer roi d'Élibée (49), mais roi d'Élimée, le premier gendre d'Archélaüs.

(44) Plutarch., in *Amatorio*, pag. 768, F.

(45) Plato, in *Alcibiade posteriore*, pag. 453, 454; Eliani Var. Hist., lib. VIII, cap. IX.

(46) Obertus Gifan., in cap. X, lib. V *Politico*. Aristot., pag. 669.

(47) Idem, *ibid.*

(48) *De hoc bello Archelai adversum Sirram et Arribæum... videatur Thucyd., lib. IV.* Gifanius, in *Politico*. Aristot., lib. V, cap. X, pag. 669.

(49) Idem, *ibidem*.

(41) Arist., de *Repub.*, lib. V, cap. X, pag. 305.

(42) Idem, *ibidem*.

(43) Idem, *ibidem*.

(H) *Voici quelques observations contre le Moréri.* 1°. Il est faux qu'Archélaus ait succédé à Perdiccas l'an 364 du monde; car, selon Moréri, cette année du monde répond à l'an 351 de Rome. Or cette année de Rome répond à la 2^e. année de la 94^e. olympiade; et nous avons vu ci-dessus qu'il faut, selon Diodore de Sicile, qu'Archélaus ait commencé de régner la 3^e. année de la 93^e. olympiade. 2°. Il n'est pas vrai que Justin parle de notre Archélaus: celui dont il fait mention était oncle d'Alexandre-le-Grand, et n'a jamais été roi. On ne devait donc pas s'étonner qu'il ne parle pas du temps de son règne. 3°. Il n'est pas vrai qu'il le mette entre les fils que Perdiccas eut d'Eurydice: il le met entre les fils d'Amynas et de Gygée; d'Amynas, dis-je, père de Philippe, et grand-père d'Alexandre-le-Grand. 4°. Ni ce que Justin a dit, ni ce qu'il a oublié, ne sont point des marques qu'on ait confondu Archélaus le grand-père avec Archélaus le petit-fils; car il n'a parlé que d'un Archélaus qui n'était point petit-fils du nôtre. 5°. C'est une étrange faute que de placer sous l'olympiade 117 la mort de notre Archélaus, et de faire correspondre cette olympiade à l'an 363 de Rome. 6°. Il ne fallait pas assurer que l'Archélaus qui régna après Oreste était son fils, et le petit-fils d'Archélaus; car outre qu'Eusèbe n'est guère suivi à l'égard de cet Archélaus, second du nom, il ne marque nul degré de parenté. Ce qui suit concerne le Supplément de Moréri. On y trouve que Socrate ne voulut point approcher Archélaus, à cause de sa tyrannie et de ses inhumanités. Comptons cela pour la 7^e. méprise; car nous avons vu ci-dessus (50) que ce ne fut point la raison qui empêcha ce philosophe d'aller à la cour de Macédoine. La 8^e. faute est d'imputer à Thucydide, et à Diodore de Sicile, d'avoir dit qu'Euripide, étant prié de faire quelque tragédie sur le sujet d'Archélaus, s'en excusa, pour ne pas dépeindre les cruautés de ce tyran. Il est bien certain que Thucydide, ni Diodore de Sicile, ne disent rien de semblable; et je ne crois pas qu'aucun bon auteur parmi les anciens ait tou-

ché cela. Un prince demande-t-il des tragédies sur son sujet? Un poète de cour ne peut-il pas faire des tragédies agréables à son maître, en mettant à part les cruautés de ce maître? 9°. Le favori qui tua Archélaus se nomme Cratérus dans Diodore de Sicile (51): c'est donc le nom qu'il eût fallu lui donner, et non pas celui de *Cratæus*, ou de *Cratævas*, puis qu'on ne cite pour cela que Diodore de Sicile. 10°. La même raison me fait soutenir qu'on n'a pas dû débiter qu'il fit une conspiration contre Archélaus, et qu'il le tua, pour se venger d'un manquement de parole. Le continuateur de Moréri conte qu'Archélaus promit sa fille à ce favori, et la donna à un autre. Puisqu'il ne cite que Thucydide et Diodore de Sicile, dont le premier n'a pas dit un mot de cela, et le dernier a rapporté que le favori blessa son maître par mégarde (52), il mérite un peu de censure; car je conviens que, s'il eût cité Aristote, il eût été hors d'affaire. Voyez la remarque précédente. 11°. Diodore qu'il cite nomme Orestes celui qui régna après Archélaus (53): pourquoi donc nous vient-on dire que ce prince eut un fils de même nom qui lui succéda? 12°. Cet historien ajoute qu'Orestes était dans l'enfance, et qu'il fut tué par son tuteur Érope, qui régna ensuite six ans. Pourquoi donc lui fait-on dire qu'Archélaus II, fils d'Archélaus 1^{er}, succéda à son père, et ne régna que quatre ans, et fut tué à la chasse par Cratérus l'un de ses confidens, lequel s'empara ensuite de la couronne, mais il n'en jouit que trois jours? Autant de paroles, autant de fautes.

(51) Diod. Sicul., lib. XIV, cap. XXXVII.

(52) Ἀρχέλαος ὁ βασιλεὺς ἐν τινὶ κυνήγιῳ πληγῆς ἀκουσίως ὑπὸ Κρατεροῦ τοῦ ἐραμένου. Archelaus rex venationi indulgens à Cratéro quem in deliciis habebat imprudenter sauciatus. Diodor. Siculus, lib. XIV, cap. XXXVII.

(53) Idem, ibidem.

ARCHÉLAUS, roi de Cappadoce, au temps d'Auguste, était arrière-petit-fils d'ARCHÉLAUS, Cappadocien de nation (a), général d'armée en Grèce pour Mi-

(50) Dans la remarque (C).

(a) Plutarch., in Syllâ, pag. 466, C.

ridate contre Sylla. Ce général, s'était tant signalé à la dé- se du Pirée (b), abandonna parti de Mithridate dans la se- de guerre, et prit celui des ains. Il laissa un fils nommé me lui ARCHÉLAUS qui, sur nouvelle que les Romains ent attaquer les Parthes, se it auprès de Gabinus, gou- eur de Syrie, pour avoir à l'expédition (c). Le sénat gea de dessein : l'armée de nius fut destinée au réta- ment du roi d'Égypte (d), vait imploré l'assistance du le romain, pour recouvrer ouronne sur sa propre fille nice. Archélaüs accompaña nius dans cette guerre; mais quitta pour s'en aller à ndrie, où il épousa Bérénice. Il ne posséda pas long- s la couronne qu'il acquit e mariage; car il perdit la u bout de six mois (e), dans ombat contre les troupes de nius, l'an de Rome 698. Il avait obtenu de Pompée dignité fort honorable (C) : t le pontificat de Comane la Cappadoce (f). Son fils ÉLAUS la posséda après lui jusqu'à ce que César la lui ôtée, l'an 707 de Rome, la donner à un autre (D). ignore la suite de ses aven- ; mais on sait qu'il fut ma- à une très-belle femme, mée Glaphyra, et qu'il en

eut deux garçons, dont l'un s'appelait Sisinna, et l'autre s'appelait Archélaüs. Le premier disputa le royaume de Cappa- doce à Ariarathes, qui le possé- dait. Marc Antoine fut juge de ce différent, l'an 713 de Rome, et le termina selon les désirs de Sisinna (h). Le beau sexe avait trop de pouvoir sur lui, et Gla- phyra était une trop belle fem- me, pour que le procès eût une autre issue. Il y a des historiens qui la traitent de courtisane (i) : c'est le moyen de faire beaucoup mieux comprendre pourquoi Marc Antoine jugea si favorable- ment pour Sisinna : mais quel- que vraisemblance qu'il y ait dans ces médisances, il ne serait pas impossible que l'amitié de Marc Antoine pour cet Arché- laüs qui épousa Bérénice (k) l'eût fait agir. On ne sait point ce que Sisinna devint : on sait seu- lement qu'Ariarathes remonta sur le trône de Cappadoce; car il fallut que Marc Antoine l'en chassât l'an 718 de Rome : et alors il conféra ce royaume à ARCHÉLAUS, autre fils de Glaphy- ra (l). C'est celui qui paraît à la tête de cet article. Il devint fort puissant (m), et il témoigna sa reconnaissance à Marc Antoine son bienfaiteur, en lui amenant de bonnes troupes durant la guerre Actiaque (n). Il fut si heureux, que cela ne le mit point mal dans l'esprit d'Augus- te : on le laissa possesseur de la Cappadoce, et il fut presque le

Appian., in Mithridat. Voyez la der- remarque.

Strabo, lib. XII, pag. 384, et lib. , pag. 547. Dio, lib. XXXIX.

Il s'appelait Ptolomée Andlètes.

Strabo, lib. XVII, pag. 547.

Idem, lib. XII, pag. 384.

Idem, ibid.

(A) Appian., lib. V Belli civilis, pag. 675.

(i) Voyez l'article GLAPHYRA.

(k) Plutarchus, in Antonio, pag. 917.

(l) Dio, lib. XLIX, pag. 469.

(m) Voyez la remarque (L), à la fin.

(n) Plutarchus, in Antonio, pag. 944.

seul à qui l'on fit de pareilles grâces (o). Il aida Tibère, l'an 734, à rétablir Tigranes dans l'Arménie (p), et il obtint d'Auguste la petite Arménie, et une bonne partie de la Cilicie (q). Il établit sa résidence dans l'île d'Éleuse (E), proche de la côte de Cilicie; et s'étant marié avec Pythodoris, veuve de Polémon, roi du Pont, il augmenta considérablement sa puissance; car, comme les fils de Polémon n'étaient encore que des enfans, il eut sans doute l'administration de leur royaume conjointement avec leur mère (F). Il se signala d'une manière éclatante à faire sa cour à Caius César, envoyé dans l'Orient par Auguste son grand-père (r). Cela lui fut très-funeste dans la suite (G): car Tibère, se souvenant qu'il n'avait reçu aucune civilité de lui pendant son séjour à Rhodes, et qu'au contraire Caius César en avait reçu mille honneurs, s'en voulut venger dès qu'il se vit maître de Rome; et pour cet effet, il le cita, et lui donna le sénat pour juge (H) des accusations qu'on aurait à lui intenter. L'âge, la goutte, et plus que tout cela l'indignité du traitement, le firent bientôt mourir (I), encore que le sénat n'eût rien prononcé contre lui. On croit qu'il évita l'arrêt du sénat, en faisant semblant d'extravaguer (K). Il mourut l'an de Rome 770, le 52^e. de son règne,

après quoi la Cappadoce fut réduite en province (L). On vantait d'une très-ancienne et très-glorieuse race dans sa maison (M). Nous dirons dans l'article de GLAPHYRA quelque chose de ses descendans. Il n'est pas hors d'apparence qu'il ait composé des livres (N). L'adresse dont il se servit pour apaiser l'indignation farouche d'Hérode envers Alexandre son fils, témoigne qu'il savait faire des tours de maître (s). Quelques-uns l'ont confondu avec Archélaüs fils d'Hérode (O). Je n'ai point trouvé qu'Eutrope dise qu'un auteur moderne lui impute; savoir qu'Archélaüs légua son royaume, en mourant, au peuple romain, et que ce fut sur ce titre que la Cappadoce fut réduite en province (t). M. Tillemont pouvait être très-assuré d'une chose dont il doute (u); c'est que le même Archélaüs, qui était roi de Cappadoce, obtint par la faveur d'Auguste une partie de la Cilicie, et l'Arménie mineure. M. Moréri a fait plusieurs péchés d'omission dans cet article. Son continuateur n'en a fait qu'un de commission, mais qui en vaut quatre, tant est énorme (P). On verra ce que c'est dans la dernière remarque de cet article.

(s) Joseph. Antiquit., lib. XVI, cap. XII et de Bello Judaico, lib. I, cap. XVII.

(t) Noldius, de Vita et Gestis Herodiani pag. 104.

(u) Histoire des Empereurs, tome I, pag. 33.

(o) Dio, lib. LI, initio.

(p) Josephus, Antiquitates, lib. XV, cap. V.

(q) Dio, lib. LIV, ad ann. 734. Vide etiam Strabonem, lib. XII, pag. 366 et 382, et lib. XIV, pag. 461.

(r) L'an de Rome 753.

(A) Il épousa Bérénice.] Nous faisons un article de cette princesse, et nous examinerons si le père Noris a dit qu'elle attira Archélaüs, en lui promettant de l'épouser.

(B) Il perdit la vie dans un combat.

roupes de Gabinius , l'an 8.] Ceci ne s'accorde point 1^{er} livre de Strabon , où Colomée , ayant été rétabli royaume , fit mourir sa fille, e Archélaüs. Je ferai voir, e de BÉRÉNICE, que Strabon là , et qu'il s'est même comptez à coup sûr pour Moréri ces paroles : *Pto-* *et été rétabli en 699* , fit Archélaüs et Bérénice.

Ant de Pompée une di- *monable.*] Le père Noris le pontife de Comane était à lieu. *Hunc Archelaum* , *Compeius sacerdotem Bel-* *ianorum principem (utra-* *ritas una eidemque con-* *stituerat* , *cuivis Dyua-* *ibus, ex Appiano in Mi-* . 252. Nous examinerons lieu (2) s'il a raison.

Éta cette dignité au fils , *pour la donner à un au-* raconte que César disposa e en faveur de Nicomèdes de fort justes prétentions : *obilissimo Nicomedi Bi-* *licavit* , *qui regio Cappa-* *ortus, propter adversam* *orum suorum mutatio-* *etis jure minimè dubio* , *non intermisso, sacerdo-* *tebat* (3). Le père Noris César conféra cette dignité s , après avoir vaincu mais tous ceux qui con- tius verront aisément que le combat. Quant au nom es , on le voit dans les Strabon (4). Il est certain n voit dans Dion un Ly- ouillé de ses états par Au- la fuite de Marc Antoine pourrait bien être celui va au pontificat de Coma- ignait dans une partie de : On en fera ce qu'on ithète de Bithynien, dont servi , favorise plus la le- nèdes (6) que celle de Ly-

(E) *Il établit sa résidence dans l'île d'Eleuse.*] C'est ce que Strabon et Josephe nous apprennent : *Post Corycum Eleusa insula est continenti propin-* *qua. Eam Archelaüs condidit ac re-* *giam sibi fecit, cum totam asperam* *Ciliciam, exceptâ Seleucid, esset nac-* *tus* (7). Josephe remarque qu'Hérode , ayant abordé à Eleuse dans la Cilicie , y trouva Archélaüs , roi de Cappadoce (8). C'est là que les envoyés d'Hé- rode eurent ordre de porter la lettre qu'il écrivait à Archélaüs (9). Cet historien observe qu'Eleuse s'appelait *Sebaste* (10). Ne serait-ce point Arché- laüs qui , pour faire sa cour à Au- guste , aurait fait ce changement de nom ?

(F) *Il eut sans doute l'administra-* *tion du royaume de Pont.*] Le père Noris l'affirme rondement et absolu- ment (11) : j'ai mieux aimé em- ployer une expression qui signifiât , non pas qu'on trouve ce fait dans les anciens livres ; mais qu'on le doit ju- ger très-conforme aux apparences. Ce qui m'a porté à me servir de ce petit ménagement est de voir que Strabon ne dit autre chose , si ce n'est que Py- thodoris demeura avec son mari Ar- chélaüs pendant qu'il vécut : *Αὐτὰ δὲ* *συνῆκον Ἀρχιλάφ, καὶ συνέμεινεν* *ἐκείνῳ μέχρι τέλους* (12). *Ipsi Archelao* *nupsit, et cum eo dum is in vivis per-* *mansit vitam exegit.* Elle savait com- mander : il ne serait donc pas impos- sible qu'elle eût voulu gouverner seule les états de ses enfans : *Τυνὴ σάφρων* *καὶ δυνατὴ προϊστασθαι πραγμάτων* (13), *prudens mulier et præesse rebus* *gnara.*

(G) *Ses soins pour C. César lui de-* *vinrent très-funestes dans la suite.*] J'ai déjà remarqué plus d'une fois que tel qu'on méprise est destiné par la Providence à une haute fortune (14) : malheur alors à ceux qui l'ont mé- prisé. Peu de gens sont aussi équita- bles que Louis XII , qui disait qu'un

motaph. Pisana , pag. 255.

ucle COMANE.

le Bello Alexandrino , pag. 416.

, pag. 384.

LI, init.

ille des éditions d'Appien in fin.

(7) Strabo , lib. XIV , pag. 461.

(8) Joseph. , Antiquit. , lib. XVI , cap. VIII.

(9) Idem , ibidem , cap. XVI.

(10) Idem , ibidem , cap. VIII.

(11) Noris , Cenotaph. Pisana , pag. 227. Il ne cite personne.

(12) Strabo , lib. XII , pag. 383.

(13) Idem , ibidem , pag. 382.

(14) Voyez la fin du texte et la remarque (B) de l'article d'ARCELLODORZ l'architecte.

roi de France ne devait pas venger les injures faites au duc d'Orléans. Notre Archélaus agissait selon les lumières de la politique : il savait qu'Auguste aimait tendrement son petit-fils ; et, selon toutes les apparences, ce jeune prince devait succéder à son aïeul. Tibère, dans l'île de Rhodes, était dans une espèce de disgrâce, qui ne lui présageait point l'empire. Archélaus croyait ne hasarder rien en le négligeant, et on l'avertit même qu'il se compromettrait en cultivant cette amitié. Il crut que tous les honneurs qu'il rendait à Caius César seraient un fonds assuré de biens et de récompenses pour toute sa vie. Il se trompa : il ne connut pas assez l'habileté de Livie à débarrasser pour son fils le chemin du trône. Caius, et son frère, ne vécurent pas long-temps : elle en savait apparemment la raison. Après tout, la plus fine politique est le plus souvent de ménager, lors même qu'ils sont en disgrâce, tous ceux qu'on voit dans la route du grand pouvoir (15). Apportons les autorités qui nous apprennent le ressentiment de Tibère : *Rex Archelaüs*, c'est Tacite qui parle (16), *quinquagesimum annum Cappadocia potiebatur, invisus Tiberio quod eum Rhodi agentem nullo officio coluisset : nec id Archelaüs per superbiam omiserat, sed ab intimis Augusti monitus, quia florente Caio Cesare, missoque ad res Orientis intuta Tiberii amicitia credebatur*. Dion dit à peu près la même chose : *Tiberius Cappadociae Regem Archelaum, infensus ei quia cum olim sibi is supplicasset, suoque patrocinio usus, cum ab incolis apud Augustum accusaretur, fuisset, Rhodi se neglexisset, ad Caium in Asiam venientem officiosè coluisset, insimulatum quasi novis rebus studeret, evocavit Romam* (17). Nous apprenons de ce passage que Tibère se plaignait non-seulement de l'incivilité d'Archélaus, mais aussi de son ingratitude. La circonstance du lieu pouvait encore aigrir l'empereur ; car l'île d'Éleuse, résidence d'Archélaus, n'était éloignée de Rhodes que de quinze mille pas (18).

(15) POMPONIUS ATTICUS se trouva bien d'une semblable conduite. Voyez la remarque (A) de son article.

(16) Tacit., *Annalium lib. II, cap. XLII*.

(17) Dio, *lib. LVII*.

(18) Strabo, *lib. XIV, pag. 448*.

(11) *Tibère le cita, et lui donna le sénat pour juge.*] C'est Dion qui rapporte : *Insimulatum quasi novis studeret, evocavit Romam natalis judicio tradidit* (19). C'est d'un crime d'état que l'on parle. Tacite ne semble pas donner l'insinuation fort clairement que Tibère la bonne foi de ne se plaindre de l'incivilité d'Archélaus, et qu'il espérait que par sa présence et ses prières, il pourrait obtenir sa grâce. *Ut versè Caesarum sobole adeptus est, elicit Archelaum litteris, quæ non dissimulatis precibus clementiam offerebat, ut cunctandum veniret* (20). Cette insinuation sur l'article des offenses perçues cachait un piège très-dangereux. Le roi de Cappadoce ne l'aperçut pas, ou n'osa agir en homme qui l'aperçut. Il partit de la main rendue à Rome, fut très-mal traité par Tibère, et se vit peu après mis en prison. *Ille ignarus doli, vel si crederetur vim metuens, inuenerat, exceptusque inmitti à Tiberio et mox accusatus in Senatu*. Tibère n'a parlé qu'en gros de l'incivilité de Tibère : *Reges inspectosque comminationibus querelis quam vi repressit : per blanditias atque promissos ad se non remisit, ut Archelaum Cappadocem* (22). Je ne pense pas qu'Archélaus, malgré son âge, ait osé tenter de remuer quelque chose après le décès d'Auguste ; mais il a parlé d'un de ses complots ne peut concerner que ce t

(1) *L'âge, la goutte... bientôt mourir.*] Continuons de Tacite : *Mox accusatus non ob crimina quæ fingebantur, angore, simul fessus senectute, regibus æqua nedum infusa sunt, finem vitæ spontè anteivit*. Cet historien ne sait si Tibère se fit mourir, ou s'il succomba sous le poids de son infortune ; mais on peut inférer de son récit que ce fut point condamné, et en

(19) Dio, *lib. LVII*.

(20) Tacit., *Annalium lib. II*.

(21) *Idem, ibid.*

(22) Sueton., in *Tiberio, cap. VII*. Voyez aussi Eutropii *lib. VII*.

(23) Philostr., in *Vitâ Apoll., lib. VII*.

. Dion nous apprendra
stances.

it qu'il évita l'arrêt du
ant semblant d'extrava-
sure qu'Archélaüs, aoca-
illesse, passait pour un
idotait ; qu'il avait néan-
on bon sens, mais qu'il
ou, parce qu'il ne voyait
moyen de sauver sa vie
tout cela, il aurait passé
faux témoin n'avait été
l'être servi de menaces,
que, quand il serait re-
n royaume, il montre-
qu'il ne manquait point
cela fit rire, et détourna
ssein de le faire mourir.
de, si atténué, qu'il le
en litère dans le sénat.
ue, pour le coup, Arché-
mort ; mais qu'il mourut
e texte de ma remarque
menti par Dion ; car si de
sauva la vie à Archélaüs,
à cause qu'on jugea que
sans un homme aussi con-
étaient une preuve cer-
re, de radoterie, de re-
l'état d'enfance, etc. A

connaître que Xiphilin
goût fort bon. Il a sup-
ate folie d'Archélaüs. Or
qu'il fallait garder, quel-
e l'on voulût être. David,
quelques autres se sont
rvis de cette feinte : j'en
mais ce sont pourtant des
gulières, et qu'un abré-
retenir. N'oublions pas
serve qu'Archélaüs avait
réellement fou, à telles
Auguste lui avait donné
i fut régent du royaume.
ne ne serait point en cette
il eut recours à la protec-
rière. Il y eut recours se
sé par ses sujets ; mais ne
as avoir été accusé de fo-
temps qu'il lui restait as-
pour souhaiter qu'on ne
en tutelle, et pour soute-
ujets par belle malice le
re passer pour incapable

fillement, Histoire des Empe-
pag. 107, impute faussement à
qu'Archélaüs fut absous par le
et semblant d'avoir perdu l'es-

du gouvernement? Il serait difficile
d'éclaircir cela. Les anciens historiens
avaient tellement pour maxime de ne
rapporter que le gros des choses qu'ils
ne fournissent guère de lumières par
rapport à certains petits détails. Leur
maxime est très-bonne ; mais il y a
un art de spécifier les faits en peu de
mots et en passant, qui serait d'un
grand usage si on le voulait, ou si on
le savait pratiquer. Une histoire in-
folio, par le moyen de cet art, lève-
rait mille disputes, éclaircirait cent
choses particulières, sans être plus
longue de cinquante pages.

(L) *Après sa mort, la Cappadoce fut réduite en province.* Velleius Pa-
terculus, Tacite, Dion et plusieurs
autres l'assurent formellement (25).
Voici les propres termes des trois pre-
miers : *Tib. Cæsar.... ut has armis
itâ auctoritate Cappadociam populo
R. fecit stipendiariam* (26). *Regnum
in provinciam redactum est* (27). *Paul-
lus post obiit (Archelaüs) ac inde
Cappadociæ quoque Romanorum juris
effecta, equitique regenda data* (28).
Ce fut Germanicus qui exécuta cet
ordre (29). Appien s'est donc bien
trompé, lorsqu'il a dit que le royau-
me de Cappadoce fut réduit en pro-
vince sous Auguste (30). Le père No-
ris, qui a relevé cette faute d'Appien,
en a trouvé deux bien considérables
dans Riccioli, l'une de généalogie,
et l'autre de chronologie (31). Les pa-
roles qu'il rapporte de cet auteur sont
celles-ci : *Summoto Mithridate, crea-
tus est Cappadocum consensu à Ro-
manis Ariobarzanes; tandem Arche-
las pronepote mortuo Romæ consu-
libus C. Cælio Rufo et L. Pomponio,
ut ait Tacitus, id est anno 84 ante
Christum, desiit regnare in Cappa-
docid* (*). Ces paroles ont tout l'air
d'un passage mutilé : il n'est point
rare que des imprimeurs sautent des

(25) Strabo, lib. XII, pag. 368. Sueton., in
Tiber., cap. XXXVII. Eutrop., lib. VII,
cap. VI.

(26) Patere., lib. II, cap. XXXIX.

(27) Tacit., Annal., lib. II, cap. XLII.

(28) Dio, lib. LVII, pag. 614.

(29) Suot., in Calig., cap. I. Tacit., Annal.,
lib. II, cap. LVI.

(30) Appianus, in Mithridaticis, pag. 244,
apud Noris, Cenot. Pisan., pag. 241.

(31) Noris, Cenot. Pisan., pag. 226:

(*) Riccioli, Chron. Reformat., tom. I, lib.
V, cap. IX, num. 6.

lignes tout entières. Quoi qu'il en soit, Archélaüs ne descendait point d'Ariobarzane ; voilà l'erreur généalogique de Riccioli ; et le consulat de C. Cælius Rufus et de L. Pomponius, sous lequel il mourut à Rome, tombe à l'an 17 de Jésus-Christ : voilà l'erreur de chronologie. Strabon témoigne en termes formels qu'Archélaüs n'était point parent d'Ariobarzane : *Ita rex ab iis factus est Ariobarzanes, cujus in tertiâ stirpe genus defecit. Exinde Archelaüs ab Antonio rex est constitutus* NULLA AFFINITATE *ipsis conjunctus* (32). L'erreur que Noldius impute à Jornandes est bien différente de celle d'Appien. Il veut que la Cappadoce soit devenue une province sous l'empereur Claude, et cela en vertu du testament d'Archélaüs (33). Au reste, les revenus de la Cappadoce étaient si considérables, lorsqu'Archélaüs mourut, que Tibère se crut en état, par l'acquisition qu'il en fit, de se passer de la moitié d'un impôt qu'il faisait lever : *Regnum (Archelai) in provinciam redactum est, fructibusque ejus levare posse centesimæ vectigal professus Cæsar, ducentesimam in posterum statuit* (34). Il soulagea même cette province, et n'en voulut pas tirer tout ce qu'elle avait fourni au dernier roi (35).

(M) *On se vantait d'une très-ancienne et très-glorieuse race dans sa maison.*] Glaphyra, fille du dernier Archélaüs, et femme d'Alexandre, fils d'Hérode, parlait souvent de la noblesse de sa maison, et se vantait de descendre de Temenus, du côté paternel, et de Darius, fils d'Hystaspes, du côté maternel (36).

(N) *Il n'est pas hors d'apparence qu'il ait composé des livres.*] Pline nous fournit toute cette probabilité. Il cite plusieurs fois Archélaüs, et l'on juge qu'en deux endroits il entend Archélaüs roi de Cappadoce. Il lui donne cette qualité dans l'une de ces deux citations : *Archelaüs qui reg-*

navit in Cappadocia, dit-il (37); et comme il s'agit là de certaines particularités qui concernent l'ambre, le père Hardouin ne doute pas qu'il ne faille entendre le même Archélaüs dans le chapitre VII du XXXVII^e. livre de Pline, où un Archelaüs est cité touchant les propriétés d'une espèce de pierre précieuse (38). Il ne doute point non plus que cela ne soit tiré du livre de *Lapidibus* cité par Plutarque (39). Je m'en rapporte à ce qui en est ; et, pour dire quelque chose de plus certain, j'indiquerai un endroit de Pline, où Archélaüs est compté parmi les rois qui ont écrit de l'agriculture (40). J'ai parlé ci-dessus (41) d'un autre Archélaüs que Pline allègue souvent.

(O) *On l'a confondu avec Archélaüs fils d'Hérode.*] Le père Noris a convaincu Riccioli de cette faute (42). Ce dernier auteur a prétendu que Tibère plaida pour Archélaüs devant Auguste, dans le procès qu'Archélaüs eut avec ses frères, touchant la succession d'Hérode, et il prétend le prouver par ce passage de Suétone : *Civilium officiorum rudimentis Archelaum, Trallianos, et Thessalos, variâ quosque de causâ, Augusto cognoscente defendit* (43) : et comme Velleius Paterculus lui apprend que Tibère quitta Rhodes pour retourner à Rome, l'an 755, il conclut qu'en cette année-là, et non pas en 751 ou plus tôt, Archélaüs fut fait ethnarque. Le père Noris lui montre par le passage de Dion, rapporté ci-dessus (44), que les paroles de Suétone se doivent entendre d'Archélaüs roi de Cappadoce. Il pouvait ajouter une instance qui ruine l'hypothèse de Riccioli, c'est que Tibère soutint la cause d'Archélaüs avant que d'aller à Rhodes. Cela est clair par les paroles de Dion, et se peut inférer manifestement de celles de Suétone, qui met le plaidoyer pour Archélaüs en tête

(37) Plinius, lib. XXXVII, cap. III, pag. 371.

(38) Harduin., in Indice Autor. Plinii. Voyez aussi Malincrot, Paralipom., pag. 60.

(39) Plut., de Fluvio, pag. 1153.

(40) Plin., lib. XVIII, cap. III, pag. 44.

(41) Dans la remarque (C) de l'article ARCHÉLAÛS le philosophe.

(42) Noris, Cenot. Pisan., pag. 148.

(43) Suet., in Tiberio, cap. VIII.

(44) Citation (17).

(32) Strabo, lib. XII, pag. 273.

(33) Jornand., de Regnor. et Tempor. Succession., pag. 645, apud Noldium, de Vita Herod., pag. 194.

(34) Tacit., Annal., lib. II, cap. XLII.

(35) Idem, ibid., cap. LVI.

(36) Joseph., de Bello Jud., lib. I, cap. XVII.

toutes les causes entreprises par re , lorsqu'il fit , si j'ose parler , ses premières campagnes de longue : *civilium officiorum ruina*. Torrentius croit , tout com-
 accioli, que Suétone a voulu par-
 un grand procès d'Archélaüs fils
 rode , et il nous renvoie à Josè-
 (45). Comment n'a-t-on point vu
 osèphe n'eût point ignoré ce bon
 de Tibère , et qu'il en aurait
 , s'il l'avait su ? J'ai été surpris
 e père Noris , qui fait de si fré-
 tes et de si vigoureuses sorties
 e jésuite Salian , l'ait épargné en
 rencontre. Ce jésuite est tombé
 la même faute que Riocioli : il
 asuré Casaubon d'avoir appliqué
 le passage de Suétone à Arché-
 roi de Cappadoce : il lui a re-
 nté que la cause de ce prince
 gitée sous l'empire de Tibère ;
 outenu qu'il faut donc entendre
 rchélaüs fils d'Hérode ; et il a
 ré , par cette supposition , que
 -Christ demeura deux ans en
 te : car , dit-il , Tibère n'était
 ncore retourné à Rome l'an 2
 ésus-Christ : il était pourtant à
 e lorsque Archélaüs disputa avec
 rères sur la succession d'Hérode ,
 u'il l'honora de sa protection (47).
 comment on entasse faute sur
 , dès qu'on pose mal son fon-
 nt. Il est clair comme le jour
 e roi de Cappadoce eut un procès
 nt Auguste , avant que Tibère se
 it dans l'île de Rhodes (48).

Le continuateur de Moréri fait
 occasion d'Archélaüs une faute
 se.] Il dit que Scylla (c'est son
 graphe), après avoir pris la ville
 ènes , tua lui-même Archélaüs ,
 al des troupes de Mithridate , au
 des autels , où il s'était réfugié.
 te Aulu-Gelle, l. XIV. Il est cer-
 u'Aulu-Gelle, au chapitre 1^{er}. du
 livre , parle d'une chose dont
 ntinueur a fait mention , je
 dire d'un expédient employé par

Archélaüs pour empêcher que les Ro-
 mains ne brûlassent une tour de bois
 qui défendait le Pirée : nous verrons
 ci-dessous ce que c'est ; mais il est
 très-faux qu'il dise qu'Archélaüs se
 réfugia dans un temple , et que Sylla
 le tua lui-même au pied des autels.
 Je ne pense pas qu'aucun auteur di-
 gne de foi ait dit cela ; car c'est un
 fait notoire qu'Archélaüs ayant con-
 traint Sylla d'abandonner les atta-
 ques du Pirée , et de s'attacher uni-
 quement à la ville , eut le temps de
 se retirer lorsqu'il la sut prise d'as-
 saut (49). Sylla le poursuivit , et ga-
 gna sur lui de grandes victoires , et
 l'obligea de faire la paix à des con-
 ditions désavantageuses. Archélaüs ,
 se voyant soupçonné de malversa-
 tion (50) , n'osa se fier à Mithridate ,
 et vint trouver Muréna , qui comman-
 dait les Romains. Il fut reçu avec
 honneur , comme Strabon l'a remar-
 qué en plus d'un endroit : *Ἦν δὲ οὗ-
 τος Ἀρχέλαος υἱὸς μὲν τοῦ ὑπὸ Σύλλα
 καὶ τῆς συγκλήτου τιμηθέντος* (51). *Fuit
 hic Archelaus filius ejus cui à Sylla
 et senatu honor est habitus.*

Le secret de préserver sa tour de
 bois consistait à la bien frotter d'alun.
 Je pense que Quadrigarius est le seul
 historien qui en ait parlé. Les autres
 disent que ses tours et ses machines
 furent ruinées par les assiégeans. Il
 est bien certain que l'alun n'a point
 la vertu dont Quadrigarius parle. Voi-
 ci ses paroles : *Tum Sulla conatus est
 et tempore magno eduxit copias ut
 Archelai turrim unam , quam ille in-
 terposuit , ligneam , incenderet. Venit,
 accessit , ligna subdidit , submovit
 Græcos , ignem admovit , satis sunt
 diu conati , nunquam quiverunt in-
 cendere : ita Archelaus omnem ma-
 teriam obleverat alumine , quod Sulla
 atque milites mirabantur : et , post-
 quam non succendit , reduxit copias*
 (52). Si M. l'abbé de la Roque avait
 eu connaissance de cet endroit d'Au-
 lu-Gelle, il n'aurait pas dit que « l'his-
 » toire remarque que Sylla entreprit

Torrent. in Sueton., Tiber., cap. VIII.
 renvoie à Euseb., in Chron. et Eccles.
 , lib. I, et à Joseph, Antiquit., lib.
 , cap. XI.

Comment. in Suetonium.

Saliani Annales, in Scholiis, ad ann. 3
 , num. 7.

Voyez Noldius, de Vita et Gestis Hero-
 rag. 194, et seq.

(49) Vide Appian., in Mithridat.

(50) L'Epitome de Tite-Live marque qu'Ar-
 chélaüs livra la flotte de Mithridate aux Ro-
 mains. Aurelius Victor dit que Sylla classem
 Mithridatis proditiōne Archelai interceptit.

(51) Strabo, lib. XII, pag. 384. Voyez aussi
 lib. XVII, pag. 547.

(52) Apud Aul. Gell., lib. XV, cap. I.

» autrefois de brûler une tour de
 » bois qu'un des lieutenans de Mi-
 » thridate défendait, et qu'il n'en put
 » jamais venir à bout, parce qu'elle
 » était enduite d'une certaine drogue
 » DONT LE NOM N'EST PAS VENU JUSQU'A
 » NOUS, qui avait la vertu de répri-
 » mer l'activité du feu (53). » Deux
 choses m'étonnent : l'une, que puis-
 que Quadrigarius a parlé d'un acci-
 dent si peu ordinaire, tous les au-
 tres historiens n'en aient pas fait men-
 tion ; l'autre, que puisque tant d'his-
 toriens n'en ont dit mot, Quadriga-
 rius en ait parlé d'une manière si
 précise. Ces sortes de faits frappent
 de telle manière les esprits, que la
 tour de bois incombustible eût été
 la dernière chose que les relations
 auraient omise. Sylla l'eût infailli-
 blement insérée dans ses mémoires.
 Plutarque, qui les cite si souvent
 (54), l'y aurait vue, et n'aurait eu
 garde de s'en taire. Concluons de son
 silence, et de celui de tant d'autres
 historiens, que le fait est faux. Mais
 d'où est-ce que Quadrigarius l'avait
 pris ? Je crois qu'il n'est pas possible
 de déterrer l'origine de son erreur.
 Il est bien vrai que l'alun de plume
 résiste au feu, et ne se consume point ;
 mais en frotter une tour de bois et la
 rendre incombustible par ce moyen,
 est une chose que j'ai croi impra-
 ticable.

(53) Journ. des Savans, du 15 février 1677,
 pag. 54.

(54) Plutarch., in Vita Syllæ.

ARCHILOCHUS, poète grec,
 natif de l'île de Paros (a), fils de
 Télésiclès (A), a fleuri dans l'o-
 lympiade 29 (B). Le caractère de
 ses poésies a été un débordement
 de médisances tout-à-fait extraor-
 dinaire (C). On en vit des effets
 terribles, lorsque Lycambe se
 pendit, après la satire violente
 qu'Archilochus avait faite contre
 lui. L'indignation de ce poète
 venait de ce qu'on lui avait man-
 qué de parole. Lycambe lui avait
 promis sa fille, et puis la lui

avait refusée. Archilochus prit
 la chose si à cœur, soit qu'il ai-
 mât la belle, soit qu'on eût ajou-
 té au refus quelque mépris par-
 ticulier, qu'il rassembla tous les
 torrens de sa bile, afin de diffa-
 mer Lycambe. Il y a de l'appar-
 ence qu'il enveloppa toute la
 famille sous ses pasquinades ; car
 on prétend que la fille suivit
 l'exemple du père, et il y en a
 même qui veulent que trois filles
 de Lycambe soient mortes de dés-
 espoir en même temps (D). Il
 releva peut-être des aventures
 également diffamantes et éloi-
 gnées de la connaissance du pu-
 blic. Il semble du moins qu'il y
 avait des endroits fort sales dans
 ce poème ; car ce fut à l'occasion
 de cette satire, que ceux de La-
 cédémone jetèrent un interdit sur
 les vers d'Archilochus (E), après
 avoir considéré qu'une lecture
 comme celle-là était peu con-
 forme à la pudeur. Quelques-uns
 ont dit qu'il fut lui-même banni
 de Lacédémone (b) ; mais ils en
 donnent pour raison la maxime
 qu'il avait insérée dans ses vers,
qu'il vaut mieux jeter bas les
armes, que perdre la vie. Il
 avait écrit cela pour sa justifi-
 cation (c). Sa médisance, qui lui
 mit quelquefois assez mal dans
 ses affaires (E), et qu'il étendit
 jusqu'à sa propre personne (G),
 ne lui ôta point les bonnes grâces
 d'Apollon ; car lorsqu'il eut été
 tué dans un combat, l'oracle de
 Delphes chassa du temple le
 meurtrier (H), et ne se laissa
 radoucir qu'à force d'excuses et
 de prières : et après cela même
 il lui ordonna d'aller dans un

(a) Herod., lib. I, cap. XII. Lucianus,
 in Pseudol.

(b) Plutar., Instit. Lacon., pag. 239.

(c) Voyez la remarque (C).

tainement maison, pour y apaiser
 mânes d'Archilochus (d). Ce-
 pendant ce meurtre avait été
 de bonne guerre (I). C'est
 les vers iambiques que ce
 te a excellé : il en était l'in-
 teur (K), et l'un des trois
 tes qu'Aristarque avait ap-
 uvés en ce genre de poésie
 Quintilien le met à certains
 rds au-dessus des deux autres.
 grammairien Aristophane
 avait que plus les poèmes
 biques d'Archilochus étaient
 s, plus ils étaient beaux (L).
 rme qu'il fit sur Hercule et
 Iolaüs, eut cet avantage,
 n avait accoutumé de la
 ter trois fois en l'honneur
 eux qui remportaient la vic-
 e aux jeux olympiques (f).
 e s'est presque rien conservé
 es ouvrages; ce qui est plu-
 un gain qu'une perte, par
 ort aux bonnes mœurs
 Ceux qui parlent de plu-
 rs Archilochus multiplient les
 s sans nécessité (N). Si nous
 ns le dialogue composé par
 achide sur la Vie de notre
 e (g) nous en apprendrions
 remment bien des particu-
 és, et sans doute nous y
 verions comment il mena en
 de Thasus une colonie de
 ens (h). Il y avait de l'hon-
 à être choisi pour un tel
 loi.

Voyez Particle TERTIUS.
 Voyez la remarque (K).
 Pindar. Olymp. . od. IX, et ibi Jo.
 ietus. Voyez aussi dans les Chiliades
 me, Archilochi melos.
 Diogen. Laërt. in Heraclid.
 OEnomaüs, apud Euseb. Prepar.
 ., lib. VI, cap. VII. Vide etiam Pe-
 in Eliani lib. X, cap. XIII.

Il était fils de Télésiclès.] C'est
 l'on trouve non-seulement dans

Suidas, mais aussi dans OEnomaüs,
 cité par Eusèbe (1).

(B) Il a fleuri dans l'olympiade
 29.] Les auteurs varient un peu là-
 dessus. Tatien et saint Cyrille ont
 placé Archilochus sous la 23^e. olym-
 piade (2). Clément Alexandrin l'a
 placé sous la 20^e.; un autre sous la
 15^e., sous la 18^e. et sous la 19^e. (3).
 Cicéron l'a fait vivre durant le règne
 de Romulus (4). Cornélius Népos le
 place au temps de Tullus Hostilius
 (5). Hérodote veut non-seulement qu'il
 ait fait des vers sur l'aventure de
 Gygès et de Candaule; mais aussi
 qu'il ait vécu en ce temps-là (6). Eu-
 sèbe le fait fleurir dans la 29^e. olym-
 piade. Il est facile d'accorder entre
 eux quelques-uns de ces auteurs :
 mais on ne saurait les mettre d'ac-
 cord tous ensemble; car la révolu-
 tion qui se fit dans la Lydie, par la
 mort de Candaule, et par l'instal-
 lation de Gygès, tombe sous la 17^e.
 olympiade (7). La mort de Romulus
 est une affaire de l'olympiade précé-
 dente. Le règne de Tullus Hostilius
 est enfermé entre la première année
 de la 27^e. olympiade, et la première
 année de la 35^e. M. de Saumaise,
 fort heureux à relever une grosse bé-
 vue de Solin, n'a pas évité de se
 méprendre de son chef. Solin a été
 assez étourdi pour mettre dans un
 même siècle les trois orateurs de la
 famille des Curions, Archilochus et
 Sophocle : *Plurimi*, dit-il (8), *inter*
Romanos eloquentiâ floruerunt, sed
hoc bonum hereditarium nunquam fuit
nisi in familiâ Curionum, in quâ
tres serie continuâ oratores fuere :
magnum hoc habitum est sanè eo sæ-
culo quo facundiam præcipuè et hu-
mana et divina mirata sunt : quippè
tunc percussores Archilochi poëtæ
Apollo prodidit, et latronum faci-
nus deo coarguente detectum ; cùm-
que Lysander Lacedæmonius Athenas

(1) Euseb., lib. VI, cap. VII, Preparat.
 Evangel., pag. 256 : item, lib. V, c. XXXIII,
 pag. 227.

(2) Voyez Vossius, de Poët. Græcis, pag. 14.

(3) Anonymus in Descript. Olymp., apud Vos-
 sium, de Poët. Græcis, pag. 14.

(4) Cicero, Tusculan. I, cap. I.

(5) Cornel. Nepos, apud Gellium, lib. XVII,
 cap. XXI.

(6) Herod., lib. I, cap. XIII.

(7) Voyez Sæthus Calvisius, ad ann. Mundi
 3239, pag. 65.

(8) Solinus, cap. II, sub fin.

obsideret, ubi Sophoclis tragici inhumatum corpus jacebat; identidem Liber Pater ducem monuit per quietem sepeliri delicias suas sineret, nec prius destitit, etc. M. de Saumaise remarque que l'un de ces Curions a vécu du temps de Jules César, qu'Archilochus a vécu du temps de Tarquin-le-Superbe, et que Sophocle n'est venu que plus de deux siècles après Archilochus (9). Il a donc raison de se moquer de Solin; mais il a tort de placer Archilochus au temps de Tarquin-le-Superbe, qui a régné depuis l'an 3 de la 61^e. olympiade, jusqu'à la dernière année de la 67^e. : il a, dis-je, tort de le mettre là, puisqu'ailleurs il l'établit sous la 29^e. olympiade : *Circiter vigesimam nonam olympiadem inclaruit Archilochus* (10). Ayant fait la faute de rendre contemporains Archilochus et le dernier roi de Rome, il ne devait pas trouver deux cents ans entre Archilochus et Sophocle; car la mort de celui-ci arriva dans la 92^e. olympiade, plus ou moins. Un autre grand homme (11) s'est trop laissé emporter à l'envie de reprendre, lorsqu'il a imputé à Hérodote de s'être servi d'un pitoyable raisonnement pour prouver qu'Archilochus a vécu sous Gygès, c'est de dire qu'Archilochus a fait mention de ce roi. J'avoue que ce raisonnement serait absurde; mais il n'est pas vrai qu'Hérodote s'en soit servi : il n'a fait que supposer, il n'a tiré nulle conséquence : Τοῦ καὶ Ἀρχίλοχος ὁ Πάριος κατὰ τὸν αὐτὸν χρόνον γενόμενος, ἐν ἰάμβῳ τριμέτρῳ ἐπεμνήσθη (12). *Cujus rei meminit et Archilochus Parius qui per idem tempus fuit in iambo trimetro.*

(C) *Le caractère de ses poésies a été un débordement de médisances tout-à-fait extraordinaire.*] De là vient qu'Horace a considéré Archilochus comme un homme atteint de la male-rage,

Archilochum proprio rabies armavit iambo (13);

et que, quand on voulut donner l'idée d'une satire souverainement atroce,

(9) Salmas., Plin. Exerc., pag. 52.

(10) Idem, ibid., pag. 854.

(11) Scaliger, in Euseb., pag. 57, 58, edit. ann. 1658.

(12) Herod., lib. I, cap. XII.

(13) Horatius, de Arte Poëtica, vs. 79.

on disait qu'elle ressemblait à celles d'Archilochus :

*In malos asperimus
Parata tollo cornua,
Qualis Lycambe spreto infido genit (14).*

Ovide, dans le même esprit, a usé de cette menace :

*Postmodo si perges, in te mihi liber iambus
Tincta Lycambeo sanguine tota dabit.*

C'est dans son poëme *in Ibin*, vs. 51, ouvrage si médisant que ceux qui ont cru qu'il l'a fait à l'imitation d'Archilochus (15) seraient excusables, s'il n'était pas aisé de connaître par ces deux vers, vs. 53,

*Nunc quo Battiaades inimicum deovel Ibin,
Hoc ego devoveo teque tuosque modo,*

qu'Ovide s'est proposé d'imiter le poëte Callimachus. Il y a je ne sais combien de proverbes qui éternisent la médisance de notre poëte : *Archilochia edicta*, Ἀρχίλοχον παῖς, *Archilochum teris*, etc. On trouve le premier dans Cicéron, qui s'en est servi pour désigner les édits que le consul Bibulus faisait afficher. Ce pauvre consul, n'osant sortir de sa maison, ne retint quelque ombre d'autorité que pour se venger par des pasquinades, où il étalait les plus infâmes débauches de César, et disait leurs vérités à ses ennemis : *In eam coëgit desperationem, ut quoad potestate abiret domo abditus, nihil aliud quam per edicta nunciaret* (16). C'est ce que Cicéron appelle *Archilochia edicta*, qui plaisaient si fort au peuple, qu'on ne pouvait fendre la presse dans les rues où ils étaient affichés; car on s'y rendait en foule pour les lire, et cela faisait crever de dépit Pompée : *Archilochia in illum Bibuli edicta de populo sunt jucunda, ut eum locum ubi proponuntur præ multitudinis eorum qui legunt præterire nequeam* ita ipsi acerba ut tabescat dolore, *hi meherculè molesta quòd et eum quem semper dilexi nimis excruciant* (17). Plutarque parle ainsi de ces édits de Bibulus : Βίβλος μὲν εἰς τὴν αἰχμήν κατακλεισάμενος, ὅπως μνηστῆρας οὐ προσηύδα

(14) Idem, Epod. VI, vs. 13.

(15) Johannes Tortellius Aretius, in Commentariis de Orthographiâ, et Jacobus Lantini Subsecivar. Lect., lib. II, cap. IV, et Dionys. Salvagnium Boëssiam, Comment. in Ibin, pag. 25.

(16) Sueton., in Cesar., cap. XX. *Idem etiam cap. XLIX.*

(17) Cicero, ad Attic., Epist. XXI, lib. II.

ἐπὶ τοῖς διαγράμμασι,
ποινὴν ἔχοντα καὶ κατηγό-
lus domi abditus non
nsulatus sui menses in
cta tantum proposuit
i probrorum in ambros
Cæsarem) plena. Quant
Archilochum teris, je
qu'il signifie, comme
figuré, un médisant
les traces d'Archilo-
studie ses livres; mais
, ayant offensé Archi-
raindre la destinée de
he sur un serpent, et
out aussitôt une bless-
Voyez ce que Lucien
che d'Archilochus con-
qui avait médit de lui,
comprehendisti (19),
tenez point que l'expli-
e, quelque conforme
a pensée de Suidas, ne
pendant je ne nie pas
se prenne quelquefois
pour *lectitare*: οὐδ' Αἴ-
ας, a dit Aristophane
ix (20). Il y a quelques
ans l'anthologie, qui
ès-forte idée de la médi-
homme: on y exhorte
er plus que jamais, et
le garde qu'on ne le
: Archilochus s'en allait
s (21). Nous verrons
que (G) qu'il médisait

de l'apparence.... que
Lycambe soient mortes
à même temps.] J'ai dit
: prit la chose fort à
ne fut rien en compa-
beau-père et de sa ma-
tentia d'une cruelle sa-
cambe et ses filles ne
ur consolation qu'au
u. Horace ne parle que
e du père, et de celle
avait été promise à Ar-

s et agentia verba Lycamben.
.....

omp., pag. 644.
n Pseudol., tom. II, pag.
de ΤΕΤΤΙΧ.
fid communiqué par M. de la
b. III, cap. XXV. Vule
, Exercitat. Plinian., pag.

Nec socerum quatit, quem versibus oblinat
atris;
Nec ipsona laqueum famoso carmine nec-
uit (22).

C'est dans l'Anthologie qu'on voit que
les deux, ou même les trois filles de
Lycambe se pendirent (23). Voyez
dans l'article d'HIPPONAX (24) quelques
exemples de l'effet funeste et mortel
de la satire. N'oublions pas ce qu'un
des scoliastes d'Horace a remarqué,
c'est que Néobule (il nomme ainsi la
fiancée d'Archilochus) ne se pendit
pas à cause des satires de son galant,
mais à cause du regret qu'elle conçut
de la déplorable fin de son père (25).
La plupart des lecteurs seront pour
l'anthologie, où Archilochus est re-
présenté comme la cause immédiate.

(E) *Ce fut à l'occasion de cette sa-
tire, que ceux de Lacédémone jetèrent
un interdit sur les vers d'Archilochus.*]
Valère Maxime l'assure en termes for-
mels: *Lacedæmonii libros Archilochi
è civitate sua exportari jusserunt,
quòd eorum parùm verecundam ac pu-
dicam lectionem arbitrabantur. No-
luerunt enim et liberorum suorum ani-
mos imbui, ne plus moribus noceret
quàm ingeniis prodesset. Itaque maxi-
mum poëtam, aut certè summo proxi-
mum, quia domum sibi invisam ob-
scenis maledictis laceraverat, carmi-
num exilio multarunt* (26).

(F) *Sa médisance le mit quelque-
fois assez mal dans ses affaires.*]
Pindare m'apprend cette particula-
rité; car il assure qu'Archilochus,
quoique s'engraissant à médire, a été
souvent réduit fort à l'étroit:

Εἶδον γὰρ ἑκὰς ἰὼν, τὰ πόλ-
λ' ἐν ἀμαχανίᾳ

Ψυγερὸν Ἀρχίλοχον, βαρυλό-
γοις ἔχθεσιν πιαίνόμενον (27).

*Vidi enim procul existens sæpè in angustiis
conviciatorem*

Archilochum dum maledicis odiis pinguefieret.

Arétius n'a pas entendu ce passage,
puisqu'il y a trouvé ce sens, qu'Arch-
ilochus s'était bien trouvé de ses médi-
sances, et qu'elles l'avaient élevé à
l'éclat et aux richesses, de misérable
qu'il était (28). Le mot *πιαίνεσθαι*, qui

- (22) Horat., Epist. XIX, lib. I, vs. 25, 30, 31.
(23) Anth., lib. III, cap. XXV.
(24) Remarque (F).
(25) Scholiast. in Horatii Epod. VI.
(26) Valer. Maxim., lib. VI, cap. III.
(27) Pindar., Pythior. Od. II, v. 97.
(28) Voyez Benedictus in Pindar., Od. I I
Pythior.

veut dire *s'engraisser*, a été cause de son illusion : il fallait se souvenir, qu'encore aujourd'hui, se nourrir et s'engraisser de quelque chose, signifie dans le figuré y prendre un plaisir extrême. Il ne faut point douter qu'Ovide n'ait eu égard à ce passage de Pindare, quand il a dit dans son poème contre Ibis, vs. 521 :

*Utque repertori nocuit pugnacis iambi,
Sic sit in exitium lingua proterva tuum.*

Nous verrons dans la remarque (H), que ceux qui disent qu'il en coûta la vie à Archilochus pour avoir médit (29), se trompent.

(G) *Il étendit sa médisance jusqu'à sa propre personne.* Ce poète se plaisait tellement à la médisance, que, non content de déchirer son prochain, il disait aussi du mal de soi-même (30). C'est de quoi Critias le blâme (31) : *Nous ne saurions point sans lui, disait Critias, que sa mère Enipone était une esclave ; que la misère le contraignit de quitter l'île de Paros, pour passer en celle de Thasus ; qu'il s'y fit haïr ; qu'il médissait, et de ses amis, et de ses ennemis ; qu'il était extrêmement adonné à la débauche des femmes, et fort insolent ; et, ce qui est pis que tout cela (32), qu'il avait jeté son bouclier.* Le scoliaste d'Aristophane nous apprend que ce fut dans la guerre contre les Saïens, peuple de Thrace, qu'Archilochus, pour sauver sa vie, jeta ses armes et s'enfuit (33). Aristophane avait employé deux vers de ce poète, touchant cette aventure (34), et là-dessus son scoliaste nous donne cet éclaircissement. Plutarque rapporte les mêmes vers, et quelque chose de plus :

*Ἀσπίδι μὲν Σαίων τις ἀγάλλεται ἢ
περὶ θάμνω*

Ἐντὸς ἀμώμητον κάλλιπον οὐκ ἐθέλων.

Ἀσπὶς ἐκείνη

Ἐρρέτω· ἐξαὖθις κτήσομαι οὐ κακίῳ (35).

Nunc aliquis nostrā se ex hostibus aspide jactet

(29) Lescapier, in Cicéron., de Nat. Deor., lib. III, pag. 703. Boëssius, in Indice Comment. in Ibin.

(30) Voyez le passage de Plutarque, qui sera cité dans la remarque (M), citation (55).

(31) Apud Ælianum, Var. Hist., lib. X, cap. XIII.

(32) C'est Critias qui parle.

(33) Schol. Aristoph., in Comœd. de Pace. Voyez aussi Strabon, liv. XII, pag. 378.

(34) In Comœd. de Pace, circa finem.

(35) Plutarch., in Institut. Lacon., pag. 239.

*Sub vapre quam reliqui invitis integram:
Illa quidem valeat, nunc ipse à clade m-*
perstes

Emam suo non deteriore tempore.

Cependant notre fuyard se piquait plus d'être soldat que d'être poète.

*Εἰμὶ δ' ἐγὼ θεράπων μὲν Ἐνυαλίου
ἀνακτος*

Καὶ Μουσίων ἱερὰτὸν δῶρον ἐπισάμ-
νος (36).

Martis regis cultor sum :

Amabile musarum donum ego quoque didici.

Alcée rangeait de la même sorte les places chez lui : il donnait le premier rang aux armes ; et lorsqu'il décrit sa maison (37), il ne parle point de livres, mais de casques et de boucliers : tout y sent l'arsenal, et rien la bibliothèque. On sait néanmoins qu'il se tira d'affaire dans une bataille à l'aide de ses talons, et non par ses armes. Voyez la remarque (B) de son article.

(H) *Apollon chassa du temple de Delphes le meurtrier d'Archilochus (38).* Celui qui tua Archilochus s'appelait Callondas Corax (39), et il était de l'île de Naxos. La prêtresse de Delphes le chassa du temple, parce qu'il avait mis à mort un homme consacré aux muses : *Ἐκκληθεὶς ὑπὸ τῆς Πυθίας, ὡς ἱερὸν ἄνδρα τῶν μουσῶν ἀνθρωπῶς (40).* Il l'avait tué néanmoins à la guerre, et de bonne guerre, comme nous l'apprenons de Suidas beaucoup plus clairement que de Plutarque. Cela fait qu'on ne doit pas trop s'imaginer que Pline ait eu ici toute l'exactitude nécessaire, lorsqu'il a dit au nombre pluriel : *Archilochi poetæ interfectores Apollo arguit Delphis (41).* Solin, son copiste, ayant voulu faire le paraphraste, s'est mis hors d'état d'être excusé ; il a eu la hardiesse de spécifier que ce poète avait été tué par des voleurs : *Percussores Archilochi poetæ Apollo prodidit, et latronum facinus deo coarguente detectum (42).* Eusèbe cite un auteur

(36) Athen., lib. XIV, cap. VI, pag. 627, C.

(37) Apud Athen., lib. XIV, cap. V, pag. id., A. B.

(38) Plut., de iis qui serò à Numine puniantur, pag. 560 ; et sur Suidas, in Ἀρχιλόχου.

(39) Idem, ibidem ; vide etiam Plutarch., in Numā, pag. 62.

(40) Plutarch., de iis qui serò puniantur, pag. 560.

(41) Plin., lib. VII, cap. XXIX.

(42) Solin., cap. I, pag. 11.

omé Œnomaüs, qui donne Archias à celui qui tua Archias, dit-il (43), qui Archias à templo quas exire ab Apolline jussus irum enim amicum occiden a rapporté les paroles de

θεράποντα κατέκτανες, ἔξιθι

famuli occisor, templo procul (44).

blâmé Apollon d'avoir recevoir client des Muses, et d'amment loué un poète qui tant de saletés. Œnomaüs reproches à ce dieu (45). Eusèbe se sont servis de faire honte aux païens. οὐθαῖμεν, dit Eusèbe (46), ἔστι δ' Ἀπόλλων θαυμάζει τὸν, ἄνδρα παντοίαις κατὰ γυμνασίου καὶ ἀρρητολογίᾳ ἀκούσαι τις σόφρων ἄνθρωπος, ἐν τοῖς οἰκείοις ποιήμασι χρηδανίους verò quæ summam iohi commendationem effundis ejusmodi qui opera sua ersus mulieres obscenitate impleverit, quam ne audire mo verecundus possit. Je ne pas le passage d'Origène; on a au livre III contre Celsus, 125 de l'édition de Cambr 1677.

meurtre d'Archilochus avait e bonne guerre.] J'ai déjà aidas nous apprend ce fait ement que Plutarque; mais e quelque chose à dire qui ine d'être rapporté. On a un ité des républiques, attri- aclide; l'ordre que la pré- Delphes donna au meurtrier hus de sortir du temple, , avec la réponse du meur- e réponse est une énigme ble dans la traduction la- traducteur suppose que ce répondit : je suis innocent;

., Præpar. Evangel., lib. V, cap. id par le père Hardouin sur Pline, g. 124. Ce ne sont pas les propres nomais : c'est seulement sa pensée. ., in Suasoriis, tom. II, cap. IX, ud Harduin., ibidem.

mais, apud Eusebium, Præpar. . V, cap. XXXIII.

m, cap. XXXII, pag. 327.

car je l'ai tué de loin, comme la loi le commande. Voici le grec et la version (47) : Ἀρχιλόχον τὸν ποιητὴν Κόραξ ὄνομα ἔκτεινε, πρὸς ὃν φασιν εἰπεῖν τὴν Πυθίαν, ἔξιθι νηοῦ· τοῦτον δὲ εἰπεῖν, ἀλλὰ καθαρός εἰμι ἀναξ· ἐν χειρῶν γὰρ νόμος ἔκτεινα. Quidam Corax dictus Archilochum poetam interfecit. Itaque Pythia ad eum aiebat, exi templo. Cui is respondit : At purus sum rex, omni- nus enim ut lex jubet interfeci (Archilochum). Un de mes amis, grand humaniste (48), m'avoua qu'il n'avait jamais ouï parler, non plus que moi, d'un édit qui disculpât les meurtriers qui tuaient de loin, et qu'il ne croyait pas non plus que moi que ἐν χειρῶν signifiait *ominus*. Comme il est intime ami de M. Gronovius, il le consulta sur cette difficulté, et voici la docte réponse de ce savant professeur : Ἐν χειρῶν νόμος*, locutio est propria in præliis occisorum et occidentium. Quem in illo fervore vel gladius, vel alia machina, vel bellua deprehendens ad Orcum mittit, is trucidatur ἐν χειρῶν νόμῳ. Ità omnes Græci et præsertim Polybius, ut libro 1, cap. 34, κατακατόμενοι σαρπηδὸν ἐν χειρῶν νόμῳ διεφθείροντο. Ὁ πάνυ (49) illic pugnantes : quod quidem non sufficit, nam et in prælio multi possunt non pugnantes occidi, et tamen ἐν χειρῶν νόμῳ. Rursus eodem libro, cap 57 : τούτους γὰρ αὐτοὺς αἰ συνέλαψεν διαφθεῖσθαι κατὰ τὰς συμπλοκάς τοὺς ἐν χειρῶν νόμῳ περιπεσόντας. Il ne reste plus de difficulté, après cette savante réponse : on voit que Corax n'a voulu dire autre chose, sinon qu'il a tué Archilochus dans un combat selon les lois de la guerre.

(47) Juxta editionem Nicolai Cragii ad calorum Tractatus de Republicâ Lacedæmonior., pag. 19.

(48) C'est M. HENRICIUS, dont on pourra voir l'éloge dans l'épître dédicatoire du Traité que M. Gronovius publia à Leide, l'an 1693, sous le titre de Disquisitio de Icunculâ Smetianâ quam Harpocraten indigetarent. Je suis bien aise d'avoir cette occasion de témoigner publiquement à M. Henricius ma reconnaissance de la bonté singulière qu'il a de me prêter les livres de son excellente bibliothèque.

* Gronovius aurait dû prévenir qu'il y avait faute dans l'Héraclide de Cragius, sans cela cette note est obscure. En effet, Bayle demande l'explication de ces mots ἐν χειρῶν, et la solution de Gronovius porte sur cette phrase ἐν χειρῶν νόμῳ qui est la bonne leçon. Koeler dans son édition d'Héraclide (Hal. Sax. 1804) a corrigé la faute de Cragius.

(49) C'est-à-dire Casaubon.

(K) *Il a excellé dans les vers iambiques, dont il était l'inventeur.*] C'est ce qui paraît par ces vers d'Horace à l'épître XIX du 1^{er}. livre, vs. 23.

..... *Parios ego primus iambos
Ostendi Latio, numeros animosque secutus
Archilochi :*

mais plus clairement encore par ce passage de Paterculus : *Neque quemquam alium cujus operis primus auctor fuerit in eo perfectissimum præter Homerum et Archilochum reperiemus* (50). Il est constant que la poésie iambique a été le fort de ce poète : *Ex tribus receptis Aristarchi judicio scriptoribus iamborum ad ἴκιν maximè pertinere unus Archilochus. Summa in hoc vis elocutionis, cum validæ tum breves vibrantesque sententiæ, plurimum sanguinis atque nervorum, adeo ut videatur quibusdam quod quoquam minor est, materiæ esse non ingenii vitium* (51). C'est donc de celle-là que Paterculus l'a fait l'inventeur. Il l'aurait aussi été de la poésie épique, si ce qu'on impute à Térentianus était vrai : *Doctrinæ laudem ei Terentianus tribuit, ut et epicorum versuum inventionem, libr. de metris pag. 86.* C'est ainsi qu'on parle dans le *The-saurus Fabri*, à l'article d'Archilochus; mais il est aisé de voir, quand on consulte le passage de Térentianus Maurus, qu'il s'agit là de l'épode, et non pas des vers épiques. De plus, il ne serait pas certain que l'endroit qui concerne Archilochus le donnât pour l'inventeur de l'épode, si l'on n'apprenait d'ailleurs (52) cette vérité. Cet endroit pourrait sembler une citation alléguée comme un exemple de l'épode dont on parle en ce lieu-là, qui est un vers hexamètre suivi de la moitié d'un pentamètre :

*Hoc doctum Archilochum tradunt genuisse
magistri
Tu mihi Flacce sat es.*

Lorenzo Fabri remarque que les Grecs avaient été six cents ans sans avoir d'autres vers que les hexamètres, jusqu'à ce qu'Archilochus en fit entendre d'autres avec tant de succès, que chacun essaya d'en faire de diver-

ses mesures, ce qui fit que la poésie grecque devint si belle par cette variété de versification (53).

(L) *Plus ses poèmes iambiques étaient longs, plus ils étaient beaux.*] Cicéron nous apprend cette particularité, en disant la même chose des lettres de son ami Atticus : *Ut Aristophani Archilochi iambus, sic epistola longissima quæque optima videtur* (54). On a fait le même jugement des harangues de Démosthène.

(M) *Il n'est presque rien resté de ses ouvrages : c'est plutôt un gain qu'une perte, par rapport aux bonnes mœurs.*] On ne verrait que de très-mauvais exemples dans les vers d'Archilochus. Il avait témoigné un regret fort violent de ce que le mari de sa sœur était péri sur la mer. Voilà une sensibilité qui pouvait être édifiante, mais il la fit dégénérer en une maxime pernicieuse, savoir, qu'il cherchait sa consolation dans le vin, et dans les autres plaisirs des sens, puisque ses larmes ne feraient aucun bien à son beau-frère, ni ses divertissements aucun préjudice.

Οὔτε τι γὰρ κλαίων ἴσομαι, οὔτε
κάκιστον
Θήσω, τερπικλῆς καὶ θαλίας ἱφι-
πων (55) :

C'est-à-dire, selon la version d'Amyot :

*Pour lamenter, son mal ne guérira;
Ni pour jouer, je ne l'empirerai.*

Le pis est qu'il ne faisait pas de difficulté de se diffamer lui-même, en remplissant ses poésies de mille saillies et de mille médisances contre le sexe : *Τὸν δὲ Ἀρχιλόχου πρὸς τὰς γυναῖκας ἀπρηκτοῦ καὶ ἀκολάστου ἱρημένων, ἑαυτὸν παρὰ δαγματούζοντος.* (56). Voyez l'usage que Théodore de Bèze a fait de ce dernier mot dans ses notes sur le 1^{er}. chapitre de saint Matthieu.

(N) *Ceux qui parlent de plusieurs Archilochus multiplient les êtres sans nécessité.*] Un passage d'Eusèbe mentionné ci-dessus est cause qu'on parle d'un Archilochus historien et chronologue

(50) Patere., lib. I, cap. V.

(51) Quintil., lib. X, cap. I.

(52) De Marius Victorinus, Art. Grammat., lib. III.

(53) Menetrier, Representat. en musique, pag. 245.

(54) Cicero, Epist. XI, lib. XVI, ad Attic.

(55) Plut., de audiend. Poëtis, pag. 32.

(56) Plut., de Curiosit., pag. 520.

l'imposteur de Viterbé a eu la bêtise de supposer un petit livret. Et ce qu'il y a dans Eusèbe, selon la version latine : *Licet Archilochus inam tertiam olympiadem. . . .* (57). On prétend que cela veut dire qu'Archilochus a supputé la sorte des temps qu'il a mis Homère sous la 23^e. olympiade. Mais Vossius a montré que le grec d'Eusèbe signifie autre chose, sinon qu'il y a des auteurs qui ont fait fleurir Homère et Archilochus en même temps. Goropius Becanus avait déjà vu ceci dans le grand et curieux ouvrage qu'il a fait sur Archilochus, et le réfuter pleinement les fourbes d'Annius de Viterbe (58). Voilà le prétendu chronologue Archilochus réduit à rien. Vossius eût dû faire de suivre cette correction, et le mettre Archilochus entre les poètes grecs (59). Il ajoute que Vossius a mis la place sous le règne de Darius, fils d'Hystaspes (60), sans en apporter aucune preuve. Je n'ai pu trouver cela dans les notes de Scaliger que Vossius cite; et je ne crois pas que cela y soit. Vossius, dans un autre livre (61), ayant parlé de notre Archilochus sous la 29^e. olympiade, en promet un autre sous la 94^e.; quand on l'y va chercher, on trouve qu'un Antilochus. Charles de Meuse, et MM. Lloyd et Hofman ont donné un Archilochus lacedémonien, florissant à Sparte sous Tullus Hostilius, et un Archilochus fils de Nestor, et au siège de Troie par Memnon. Ce sont toutes chimères : ce dernier était Antilochus; et il ne fallait pas beaucoup d'attention pour se souvenir que la cour des premiers rois de Rome n'était pas un théâtre propre aux poètes grecs. La plupart de ces fautes se voient dans le Ca-

Eusèb., in Chron., ad ann. 908.
Gorop. Becanus, Orig. Antwerp., lib. 1.
ce qu'il dit là-dessus se trouve dans la
h. Hispanica de Schottus, pag. 375 et

Vossius, de Histor. Græcis, pag. 5.
Il monta sur le trône l'an 3 de la 64^e.
nde. Vossius, de Hist. Græcis, pag. 6.
Vossius, de Poëtis Græcis, pag. 14.

ARCHIMELUS, poète grec,
florissant au temps d'Hiéron roi

de Syracuse (A) : cela paraît par le présent qu'il reçut de ce monarque. Il avait fait une épigramme à la louange d'un navire d'une grandeur prodigieuse, qu'Hiéron avait fait bâtir (a) : cette épigramme lui valut mille muids de blé, que ce prince lui fit porter au Pirée (b). Voilà donc un poète à ranger avec ceux qui en petit nombre ont trouvé des amiraux de Joyeuse (c).

(a) Voyez-en la Description dans Athénée, lib. V, pag. 208.

(b) Athen., pag. 209.

(c) L'amiral de ce nom donna une abbaye pour un sonnet. Balzac, Entret. VIII.

(A) Il a fleuri au temps d'Hiéron, roi de Syracuse.] C'est-à-dire, environ l'an de Rome 520, et l'olympiade 136. Il y a de l'apparence qu'il demeurait à Athènes, puisqu'on fit porter au Pirée le blé dont on lui faisait présent. Je m'étonne que Vossius ait oublié un tel poète : la récompense de son épigramme le rendait notable. Athénée nous a conservé les dix-huit vers qui furent si largement payés (1). M. Catherinot n'a point rapporté fidèlement l'état de la récompense. Archimélus, dit-il (2), fut régalé par le roi Hiéron de six mille muids de blé, pour une épigramme de vingt vers sur son vaisseau.

(1) Athen., lib. V, pag. 209.

(2) Cather., Traité de la Marine, pag. 6.

ARCHIROTA (ALEXANDRE) (A) abbé des Olivets (a), était de Naples. Il composa, entre autres livres, un *Recueil des Actions des rois dont l'Écriture fait mention* (B), et le dédia à la reine de Pologne, Bonne Sforce, qui demeurait alors à Bari. Elle lui donna en récompense une pension viagère de 300 écus par an. Il vécut cent vingt années (b). M. König le fait fleurir en 1636, et lui attribue un *Com-*

(a) C'est une sorte de moines en Italie.

(b) Lancel. de Pérouse, à la page 987 du livre intitulé, Chi l'indovina è savio.

mentaire sur les livres de Samuel et des rois, et un Traité sur le Vœu de Pauvreté.

(A) *Alexandre*. | Lancelot de Perouse dit dans le corps de son ouvrage intitulé *Chi l'indovina è savio*, que cet auteur portait le nom d'Alexandre; mais à la marge, et dans la Table des matières, il le nomme *Agostino*.

(B) *Un recueil des actions des rois dont l'Écriture fait mention*.] Cet ouvrage fut composé en italien. Je ne sais si c'est le même que celui qui a pour titre, *Discorsi sopra diversi Luoghi della Sacra Scrittura*. Le catalogue d'Oxford marque qu'il est divisé en deux parties, dont la première fut imprimée à Florence, l'an 1581, in-8°; et la seconde, dans la même ville, l'an 1583, in-8°. On voit dans le même catalogue, que le Traité de *Voto Paupertatis* parut à Florence, l'an 1580, in-8°, et que l'auteur de ces trois livres se nomme *Alexander Archirola*. Je crois qu'il fallait dire *Archirola*.

ARÉTIN (CHARLES) était d'Arezzo dans la Toscane, comme son surnom le témoigne (ce qui soit dit pour tous les autres qui ont été nommés Arétin). Il tient un rang considérable parmi les savans du XV^e. siècle. Pogge lui donne de grands éloges (a); mais ils doivent être suspects, à cause que Charles Arétin était grand ennemi de Philelphe, et que Pogge haïssait mortellement Philelphe. Celui-ci se plaint amèrement de notre Arétin, et le représente comme un méchant homme, plein de fraude, et de ruses malicieuses (b). Cela aussi doit être suspect, venant d'un ennemi tel que Philelphe *, qui

(a) Poggius, *init.* Histor. Discept. et II Invect. in Philelphe.

(b) Philelphe Epist. ad Carol. Arétin., anno 1433, et Epist. seq.

* Joly, qui confirme l'inimitié réciproque de Philelphe et d'Arétin, rapporte un long

naturellement médisant devenu davantage, à causer querelles qu'il eût avec quelques autres hommes doctes. Qu'en soit, il y a des gens déressés qui disent que Charles Arétin entendait parfaitement la langue latine et la langue grecque; et qu'il l'a tenu par quelques versions du grec. Il était d'ailleurs assez bon (A), et il a fait quelques *Comédies* en prose, dont Albert Eyb a inséré des morceaux dans sa *Marguerite Poétique* (d) ce qui marque beaucoup clairement son habileté, esprès la mort de Léonard Arétin en 1443, il fut choisi pour succéder dans la charge de *secrétaire* de la république de Florence (B). Nous ne savons pas l'année de sa mort; mais il est certain que M. Moréri se trompe en disant que c'est l'année 1443 (C). Les auteurs qu'il cite sent point que notre Arétin a laissé un volume de lettres. Quelques-uns croient qu'il est frère de Jean Arétin (e), nous parlerons en son lieu, et se trompent. Il porta beaucoup d'envie à la gloire de Léonard Arétin son prédécesseur (f).

passage d'une lettre du premier qui se plaint contre l'opinion d'Arétin (qui avait que les deux premières syllabes de son nom (le Tésin), sont brèves, tandis que les autres sont longues.

(c) Leand. Albert., *Descrip. Ital.*, t. II, p. 100.

(d) Gesneri *Bibliothec.*

* Joly, d'après Montfaucon, *Bibl. scriptorum nova*, cite les titres de huit ouvrages de Ch. Arétin. Les sept premiers ne sont que de petites pièces. Le huitième est la traduction en vers latins, de la *Myomachie*, mentionnée dans la notice de (A).

(e) Vossius, de *Histor. Latinis*, p. 100.

(f) Voyez la remarque (H) de la notice de (Léonard) ARÉTIN.

Il était.... assez bon poëte.] Il entendre ceci eu égard à ce temps ; doute même qu'avec cette raison, je puisse faire passer mon partout ; car voici ce que M. de Vanoie m'a écrit : Lilius Gyraldus qui a vu des poésies de Charles Arétin, ne les trouvait point bonnes, la vérité est que sur les citations on voit dans le Dictionnaire de Bellius, on a lieu de juger que c'est la même chose. Notez que Tortellius ne dit de lui que des vers élégiaques ; le père Labbe () cite en deux ou trois endroits une version de la Batrachomyomachie en vers hexamètres par Charles Arétin.*

Il fut choisi pour succéder à Léonard Arétin dans la charge de secrétaire de la république de Florence.]

ce que nous apprenons de Léonard Albert : Diem functus est (Leonardus Aretinus) anno post C. N. 1443, ætatis suæ LXXIV, Florentiæ, cum illi reipub. diti à secretis esset, et successorem in eo munere esset Carolum item Aretinum, et in latinis litteris eruditissimum, qui etiam ipse quædam de græcæ linguæ fecit (1). Joignons à ce témoignage celui d'Énée Silvius, encore un peu long ; car il nous donne une preuve pour plus d'une chose : commendanda est, dit-il (2), multis rebus Florentinorum prudentia, tum maxime quod in legendis cancellariis juris scientiam ut pleræque civium, sed oratoriam spectant, et quædam humanitatis studia. Norunt rectè scribendi dicendique artem Bartolum aut Innocentium, sed Quintilianum tradere. Tres ex eâ urbe cognovimus, græcæ et latinis et conditorum operum famulantes, qui cancellariam alius, alium tenuere, Leonardum et Carolum Aretinos, et Poggium ejus reipublicæ civem, qui secretarius publicus tribus quondam romanis officibus dictârat epistolas. Il faut tirer par ce passage l'obscurité ou l'erreur d'un autre passage d'Énée Silvius qui a mis en peine Vossius. À cet autre passage : Leonardum

Aretinum ex te primum sensi obuisse, qui Latium ornavit litteris, quo nemo post Lactantium Ciceroni proximior fuit. Gaudeo Poggium ejus locum apud Florentinos tenere. Sed maluissem potius locum non vacasse, ne tanto splendore caruisset Hebruria (3). Voyez ci-après la remarque (A) de l'article de (Léonard) Arétin.

(C) *Moréri se trompe, en disant qu'il mourut l'année 1443.] Il est certain que Pogge a succédé à notre Arétin dans le secrétariat de Florence : or il paraît par la harangue où il félicite Nicolas V sur sa promotion au papat qu'il n'avait encore aucun emploi à Florence l'an 1447 (4). Il faut donc dire qu'en 1447 Charles Arétin était secrétaire de Florence ; car Léonard Arétin, son prédécesseur, était mort dès l'an 1443. Mais voici une preuve plus démonstrative de l'erreur de M. Moréri. Pogge, dans une lettre écrite sous le pontificat de Nicolas V, témoigne que Charles Arétin l'était venu voir : Quo primum anno dit-il (5), Nicolaus pontifex quintus, pestis causâ, Fabrianum, Piceni oppidum, secessit, cum me ad terram novam natalem patriam cum familiâ contulissem, venit eò postmodum rogatus à me qui Florentiam ob negotia publica adibat, Carolus Aretinus. Ce qui a trompé M. Moréri est d'avoir vu que Vossius (6) ne réfute pas l'auteur allemand qu'il cite, et qui a dit dans son Recueil des jours mortuaires et des jours de nativité, que Charles Arétin, orateur et historien, est mort l'an 1443, à l'âge de soixante-quatorze ans. Tout cela convient si bien à Léonard Arétin, que selon toutes les apparences l'auteur allemand a confondu Charles avec Léonard ; et en tout cas, il mériterait que Vossius lui montrât sa faute, touchant l'année de la mort de notre Arétin.*

(3) *Idem, ibid., cap. LI.*

(4) *C'est l'année de l'élection de Nicolas V.*

(5) *Poggium, init. Disceptat. I.*

(6) *Vossius, de Historicis Latinis, pag. 578.*

ARÉTIN (FRANÇOIS) a vécu au XV^e. siècle. Il avait beaucoup de lecture, et savait le grec. Il traduisit en latin les *Commentaires de saint Chrysostome sur*

Lab., Nova Bibliotheca MSS.

Leand. Albert., Descriptio Italiz, pag.

En. Silvius, Histor. de Europâ, cap.

saint Jean, et une vingtaine d'*Homélies* du même père. Il traduisit aussi en latin les *Lettres de Phalaris* (A). On a encore de lui un traité de *Balneis Puteolanis* *. Jean Antoine Campanus, qui fut en faveur auprès de Pie II et de Sixte IV, était l'un de ses intimes amis (a). Érasme n'estimait point le travail de notre Arétin sur saint Chrysostome (B).

Quelques - uns croient que notre François Arétin ne diffère pas du fameux jurisconsulte FRANCISCUS ARETINUS, qui était de la famille des Accolti. Mais d'autres ont de la peine à s'imaginer que le traducteur de quelques ouvrages de saint Chrysostome, etc., soit le même que François Accolti, dont les ouvrages de jurisprudence respirent la plus grossière barbarie, sans aucune ombre de la connaissance du grec. J'ai des observations à produire là-dessus, qui pourront convaincre bien des gens qu'il n'y a ici qu'un seul François Arétin (C). Quoi qu'il en soit, parlons d'Arétin le jurisconsulte. Il étudiait à Sienne, environ l'an 1443 (b), et puis il y enseigna la jurisprudence avec une telle vivacité de génie, qu'on le surnomma le prince des subtilités, et que la subtilité d'Arétin passa en proverbe. Il faisait principalement éclater ce beau talent dans les disputes; car per-

sonne ne lui pouvait résister. Il donnait ses conseils avec confiance, qu'il assurait aux sultans qu'ils gagneraient les procès. L'expérience ne lui était pas contraire, puisqu'il avait été ordinairement dans le bon. Une telle cause a été gagnée par l'Arétin, elle sera due. Il enseigna aussi dans l'université de Pise, et dans Ferrare. Il fut à Rome pendant le pontificat de Sixte IV, et n'y arrêta pas long-temps; car bientôt que les grandes dépenses qu'il avait bâties sur son pontification seraient nulles. Il déclara qu'il lui donnerait la dignité de cardinal, et ne craignait de faire tort au public, en ôtant à la jeunesse un si excellent professeur. Mais la vieillesse ne lui permit pas de remplir toutes les fonctions de sa charge, il fut dispensé de faire leçon, et on lui donna ses gages. Il ne laissa pas monter quelquefois en chaire, quoique ses leçons fussent fort force, il avait néanmoins beaucoup d'auditeurs: on venait à cela à sa renommée. Mais que les étudiants étaient réduits à des spectacles, il se fâcha qu'il n'y avait que quelques personnes dans son auditoire, et il s'en fâcha tellement qu'il jeta son livre, et qu'il cria, *jamais l'Arétin ne conquerra la jurisprudence dans le monde*. Il se retira tout à l'heure, et ne voulut plus enlever. Il était d'un naturel simple, et il ne garda jamais d'un mois ou deux le maître: *Ceux qu'on a loués peu servent beaucoup*

* Joly, d'après la *Bibl. Manuscriptorum nova* de Montfaucon, dit que Fr. Arétin a encore laissé, 1°. des Lettres; 2°. une traduction des *Lettres de Diogène le philosophe*; 3°. une version de l'*Odyssée* d'Homère.

(a) Tiré d'Aubert le Mire, Auctar. de Scriptor. Ecclesiast., pag. 268.

(b) Panzirol. de Clar. Legum interpretib., lib. II, cap. CIII, pag. 249 et seqq.

t-il. On l'honora de la qualité de chevalier, et il passa toute sa vie dans le célibat, et dans l'épargne qui lui donna lieu d'acquiescer beaucoup de richesses. Il ne fut pas moins honoré à cause de sa chasteté, qu'à cause de son érudition. On sera bien en peine de savoir la ruse dont il se servit pour apprendre à ses dépens combien il importe de passer pour honnête homme (D). Quoiqu'il eût destiné ses biens au entretien d'un collège, il les consacra à ses parens (c). Il avait une réputation qui se rendit fort illustre sous le nom de BENEDICTUS ACCOLTI ARETINUS (E). J'en parlerai dans une remarque.

(D) Tiré de Panzirole, de *Claris Legum Interpretibus*, lib. II, cap. CIII, pag. 249.

(A) Il traduisit en latin les *Lettres de Phalaris*.] J'ai vu, dans un livre imprimé en Allemagne l'an 1689 (1), plusieurs curieuses recherches touchant ces Lettres; mais je ne puis empêcher de dire qu'on attribue à Leonard Arétin ce qui n'est dû qu'à François : *Latine emisit Leonhardus Aretinus Florentiae mccccxxx*. Nous lisons en son lieu (2) que Léonard n'était point en vie au temps de cette édition.

(B) Erasme n'estimait point le travail de notre Arétin sur saint Chrysostome.] Il remarque en deux endroits la faute que ce traducteur avait faite sur le mot *οἶον*, dans la version de son Commentaire sur la 1^{re}. épître aux Corinthiens : *Quod attinet ad fidem reddendi Græca, magis peccatum est ab Aniano, Aretino, et cæteris, quam ab Œcolampadio, qui magis est festinatione quàm imperitia. Versionem Francisci Aretini in prioribus ad Corinth. habemus usque ad pag. 30. Cepi gustum quàm scitè tractet rem, et ecce in ipso statim limi-*

ne, quod est τὸν τύπον κατέβαλε καὶ χαμαὶ ἔριψε πᾶσαν αὐτῶν οἶον, οἷον opinionem vertit pro arrogantia (3). Il remarque en un autre lieu (4) qu'Arétin avait achevé de traduire les Commentaires sur la 1^{re}. épître aux Corinthiens, jusqu'à la XX^e. Homélie.

(C) J'ai des observations à produire...., qui pourront convaincre..... qu'il n'y a ici qu'un seul François Arétin.] Proposons d'abord le doute de Panzirole : *Liberalibus artibus imbutus non solum latinis, sed etiam græcis litteris operam dedisse creditur, et Joannis Chrysostomi in D. Joannem et Epistolam primam Pauli ad Corinthios Commentaria latina fecisse; vereor tamen ne is sit Accoltus, cum quæ in jure scripsit, illum stylum non oleant, neque ullum servant linguæ græcæ vestigium* (5). Puis voyons ce que M. de la Monnoie m'a écrit sur ce doute-là (6). « François Accolti d'Arezzo ayant écrit ses conseils, et ses autres ouvrages de jurisprudence, d'un style qui témoigne non-seulement une entière ignorance du grec, mais aussi du latin, j'ai douté comme me Panzirole que ce fût ce même François d'Arezzo qui nous a donné des versions du grec, la diction desquelles ne cède point à celle de la plupart des autres humanistes de son temps. Je voyais que le jurisconsulte prenait le nom d'Accolti et les qualités de docteur et de chevalier, au lieu que l'humaniste était simplement nommé *Franciscus Aretinus*. Cependant, ayant eu depuis peu communication d'un exemplaire des Épîtres de François Philèphe imprimées à Venise, in-folio, l'an 1502, édition très-rare et plus ample que les autres de XXI livres, j'y ai trouvé de quoi revenir de mon doute, par la lecture de plusieurs de ces Épîtres, où l'auteur parle d'un François d'Arezzo son disciple, savant également dans le droit et dans les belles-lettres. Le temps et les circonstances font connaître évidemment que c'est celui dont

(3) Erasme., Epist. LIX, lib. XXVI, pag. 1478. Voyez aussi Epistolâ IV, lib. XXVIII, pag. 1591.

(4) Pag. 1591.

(5) Panzirol., de *Claris Legum Interpret.*, lib. II, cap. CIII, pag. 249.

(6) M. de la Monnoie, Remarques manuscrites.

(D) Decas Decadum Joh. Alberti Fabricii, pag. 8.

(E) Dans la remarque (G) de l'article de Leonard) AMATIN.

» Volaterran , écrivain presque con-
 » temporain , fait mention à la fin de
 » son XXI^e. livre. Outre ses compo-
 » sitions de droit , ses traductions de
 » saint Chrysostome , des éptres de
 » Phalaris , et de celles de Diogène le
 » Cynique , on lui attribue un Traité
 » des Bains de Poussol , dont il n'est
 » pourtant pas auteur , et qu'il n'a
 » fait que dédier au pape Pie II , par
 » une lettre assez mal conçue. Il avait
 » aussi composé un livre de la Vie et
 » des Mœurs de saint Antonin , arche-
 » vêque de Florence. Philelphe , let-
 » tre XII du livre XVII , parle de
 » cet ouvrage avec éloge. Dans le
 » XXVIII^e. livre des Lettres du même
 » Philelphe il y en a six qui s'adres-
 » sent *Francisco Arretino, Equitau-*
 » *rato ac jureconsulto*, alors profes-
 » seur en droit dans l'université de
 » Sienne. Il lui donne dans la plupart
 » de ces lettres de grandes louanges ,
 » sur lesquelles il y avait bien à rabat-
 » tre. *Quasi dubitandum sit*, lui dit-
 » il dans la première , *minus tibi esse*
 » *apud florentissimam istam Remp.*
 » *secunda omnia*, *qui vir in omni eru-*
 » *ditionis ac sapientiæ genere præstan-*
 » *tissimus sis*, *atque ad virtute præ-*
 » *ditus quâ non modò ex hominibus*
 » *hujusce tempestatis nemini cedis*,
 » *sed potes jure cum universâ antiqui-*
 » *tate de laude contendere*. Par la troi-
 » sième , datée du 8 mars 1468 , il pa-
 » raît que François d'Arezzo avait
 » alors un peu plus de cinquante ans ;
 » raison dont il se servait pour se dis-
 » penser du mariage. Sur quoi Philelphe
 » lui dit fort gaillardement : *Nam*
 » *quòd ais sentire te debilitatas tibi*
 » *esse corporis vires*, *cùm sis quinquæ-*
 » *genarius*, *aut paulò amplius*, *id*
 » *nullâ tibi causâ accidit aliâ*, *quàm*
 » *quòd ætatis robur remiseris*, *ut quò*
 » *tempore tendendus erat arcus*, *tum*
 » *eum tu maximè relaxaveris*. *Quòd*
 » *si eam servasses mediocritatem*,
 » *quam et philosophi probant*, *et ego*
 » *secutus sum*, *consulisses tu sanè et*
 » *posteritati et tibi*. Dans la IV^e. du
 » XXVIII^e. , il lui demande des nou-
 » velles de ses études : *Cæterùm cu-*
 » *pio ex te nòsse quid rerum agas ?*
 » *Non enim satis tuo præstanti inge-*
 » *nio*, *singularique doctrinæ esse du-*
 » *eo*, *quòd doceas leges et jus civile*,
 » *nam hæc jam tibi nullius sunt in-*
 » *dustriæ*, *cujus memoria divina est*

» *potius quàm humana. Mò-*
 » *dò te arbitror meditari*,
 » *in eodem semper versaris li-*
 » *que fieri non potest*, *qui-*
 » *novi semper eudas excudas-*
 » la V^e. , il le prie de lui fai-
 » en parchemin l'Histoire d'
 » Marcellin. Dans une lettre d'
 » livre , il lui propose de fa-
 » voir à Sienne , aux gages de
 » blique , Démétrius Castr
 » Constantinople , pour ense-
 » grec à la jeunesse. Dans un
 » lettre du XXXI^e. livre , il h
 » avis du dessein qu'avait le
 » Venise de le tirer de Sienn
 » lui offrir une chaire à Pado
 » *hæc ego*, ajoute-t-il , *cont-*
 » *tus sum*, *et quæ vera esse*
 » *quibus te delectari existima-*
 » *pè qui non essem oblitus qu-*
 » *nuper cùm ad octobrem Se-*
 » *sem*, *et de temperamento*
 » *tui*, *et de istius cœli*, *quant-*
 » *attinet*, *intemperie locutus fi-*
 » qu'il y a de surprenant est
 » la même lettre il dit que
 » d'Arezzo est ennemi du st
 » bare : *Nec illud sanè præte-*
 » *censui*, *Appianum Alexa-*
 » *esse jam ab me magnâ ex*
 » *tinum factum*, *quoniam tu n-*
 » *bariæ linguâ delectaris*. Est
 » à l'usage de ce temps-là q
 » attribuer les expressions
 » de François d'Arezzo dans
 » sur le droit ? Il y a , ce sem
 » de croire qu'il les affectait
 » de peur qu'en voulant pas
 » un écrivain plus poli , il ne
 » mé moins habile juriscons
 » parcouru quelques - uns de
 » seils qui sont la barbarie m
 » s'est fort moqué du CXLII^e
 » conséquence de l'accord fa
 » François Sforce , duc de M
 » Louis de Gonzague , mar
 » Mantoue , qu'au cas que D
 » fille du marquis , se trou
 » difformité de bosse , ou d'
 » faut , à l'âge de quatorze an
 » riage s'en ferait avec Galéa
 » duc , il soutient que le duc
 » droit de demander la visite
 » médecins qui verraient et
 » raient la princesse a un pa
 » il appartiendrait , suivant l'
 » du cas. Il paraît cependant
 » visite , toute fâcheuse qu'

exécution, était exigible de
aussi fut-elle demandée par
mais refusée par le mar-

voir examiné ces observa-
l. de la Monnoie, je lui pro-
re quelque doute; et voici
manière il confirma de nou-
sentiment : *Vous ne devez
douter que François d'A-*
ducteur de quelques ouvra-
et François d'Arezzo, ju-
e, dont nous avons des Com-
sur le Droit, et des Conseils,
en seul et même auteur. Vo-
qui pouvait avoir vu le ju-
e, lui attribue, outre la scien-
t, une grande connaissance
-lettres (7). Philelphe, qui
quelques années auparavant,
ne chose. On voit par les té-
des éptres que je vous ai
il y avait de son temps un
Arretinus, ou Arretinus,
lui et d'autres écrivent tou-
disciple, chevalier, juris-
professeur en droit dans l'u-
le Sienne, homme excellent
orte de littérature. J'ajoute
à ceux que je vous ai déjà
Il est de la 1^{re}. éptre du
re, laquelle est une invective
Adrisio Crivello : At laudas
m Arretinum, et jure qui-
, ut arbitror, dormitans.
n præter ingenium, et con-
n tuam. At meretur Fran-
etinus, cum sit tum jure-
m omnium præstantissi-
nullius præclaræ disciplinæ
amen laudari à te flagitio-
ium sceleramque sentinâ,
am est. Jubes ab illo ut dis-
è mones, nam non ab isto
etiam abs te ipso, si quid
e posses, non invitatus disce-
sur quem tantopore laudas,
mitaris? Ille prædicat apud
cupulum se meum extitisse,

les paroles de Volaterran, à la fin
re, pag. 782. Alexander Imolensis,
Arretinus, ambo Scriptis excellen-
tibus in memoriâ posteritatis vivent.
præter jura, cæteras etiam liberales
studus, princeps seculi hujus habebat
spere magnâ expectatione in hanc
paulòque post spe frustratus remi-
doctrinæ sapientiæ vitæque instituto,
atque vixerit, ac opibus inhiaverit,
issimas cognatis demùm reliquit.

mihique tribuit tantas laudes, quan-
tis vellem me non carere. At est te,
inquis, omni doctrinâ præstantior.
Non eo inficias, neque fero graviter
me à multis etiam discipulis meis
superari, id quod sine aliquâ meâ
laude fieri non potuerit, siquidem hi
grati esse voluere. *Cette lettre est du*
1^{er}. d'août 1465. A peu près dans le
même temps, Janus Pannonius, qui
étudiait alors en Italie, adressa une
épigramme à notre François d'Arezzo,
dont voici les deux premiers vers :

Francisce interpres legum, ô Aretine, Sa-
crarum,
Nec minus Aoniâ nobilis in citharâ.

Il est donc sûr que ce professeur en
droit à Sienne, nommé François d'A-
rezzo, ou Arétin, était savant dans
les belles-lettres : il n'est pas moins
sûr que le nom de famille de ce même
professeur était Accolti. Vous pouvez
l'en croire lui-même. Ego Franciscus
de Accoltis de Aretio, dit-il au bas de
son CXVIII^e. conseil, Decretorum
Doctor, Senis ordinariè legens, et il-
lustris D. Marchionis Estensis Consi-
liarius, et ad fidem me subscripsi, et
meos solito signo signari jussi. Les
temps se rapportent. Volaterran dit
que François Arétin, humaniste et
jurisconsulte, fut à Rome sous Sixte
IV. C'est contre le même Sixte que
François Accolti écrivit son CLXIII^e.
conseil en faveur de Laurent de Médi-
ois et des Florentins que ce pape avait
excommuniés à cause du meurtre de
l'archevêque de Pise, et de l'emprisonne-
ment du cardinal son petit-neveu. Vo-
laterran dit que François Arétin étant
allé à Rome, plein de grandes espé-
rances, en partit bientôt, voyant que le
succès n'y répondait pas à son attente.
D'où je tire la conséquence que Fran-
çois Accolti, qui est le même que le
François Arétin de Volaterran, se
chargea d'autant plus volontiers d'é-
crire pour les Florentins contre Sixte,
qu'il se souvint que ce pape l'avait
laissé partir de Rome sans reconnaître
son mérite. Peut-être même que c'était
dans la vue de quelque dignité ecclé-
siastique dont il se flattait (comme
on l'a dit du jurisconsulte Jason),
qu'il n'avait point voulu se marier.
Reste le scrupule de la différence qui
se trouve entre la diction d'Arétin,
professeur en droit, et celle d'Arétin,

traducteur. Il est vrai que cette différence est énorme. Bien que les versions qu'il nous a données ne soient pas en effet d'une fort exquise latinité, on peut dire néanmoins qu'en comparaison de ses ouvrages de jurisprudence, elle est plus que cicéronienne. Quand il aurait voulu faire ce qu'ont fait de certains auteurs qui, pour se divertir, ont écrit en style macaronique, il n'aurait pas mieux réussi : Sunt etiam multi testes, dit-il, conseil LXXXIII^e, qui viderunt aquam benè ire ad molendinum, et ipsum benè molere, et stachariam lignaminis benè in puncto. Et conseil XIII : Probatur per duos testes nostros quod ista mulier gessit portataram capitis secundum habitum nuptiarum à sex annis citra. Tout le livre est plein de ces fleurettes. L'orthographe des mots tirés du grec y est étrangement défigurée. On y trouve Economus, emologatio, cyrothecæ, Grisonus, emphitheota. J'ai insinué la raison que ce jurisconsulte avait eue d'en user de la sorte, qui est que ses confrères n'écrivaient, ni ne s'exprimaient pas autrement. Son langage, s'il avait été plus correct, n'aurait pas été entendu des gens du métier. François Arétin ou Accolti, comme il vous plaira, eût pu mieux parler ; mais il aimait l'argent, et s'il se fût avisé d'employer un style de Papinien, il se serait morfondu dans son étude, on l'aurait généralement abandonné. La même barbarie régnait alors parmi les théologiens et les médecins. Ceux d'entre eux qui voulurent les premiers introduire la politesse, n'étaient, disait-on, ni théologiens, ni médecins : ils n'étaient que grammairiens. On n'était pas encore bien revenu de cette prévention, du temps de Louis Vivès. Ses paroles méritent d'être rapportées : Quæ Lyranus et Hugo scribunt, (dit-il, livre I^{er}. de Causis corrupt. Art.) theologica est ; quæ Erasmus, grammatica. Idem de Hieronymo, Ambrosio, Augustino, Hilario dicturi, nisi nomen obstaret, tametsi hîc etiam nescio quid musant. Quod si Joannes Picus Apologiam suam corrupto illo non scripsisset sermone, haud quaquàm haberetur theologus, sed grammaticus. Alciatus, Zasius, Cantiancula, grammatici sunt, cum de jure disputant : Accursius est jurisconsultus, vel cum inter-

pretatur, que, id est, et : ait, id est, dixi : seu, id est, aut. Ça donc été, monsieur, une espèce de nécessité à François Arétin, jurisconsulte, de s'accommoder à l'usage de son temps ; et je pense que ces réflexions jointes aux précédentes, suffiront pour vous persuader qu'il ne diffère de l'humaniste que par l'élocution.

(D) On sera bien aise de savoir la ruse dont il se servit pour apprendre à ses disciples combien il importe de passer pour un honnête homme.] Il se servit de ce stratagème, après avoir vu que les fréquentes exhortations qu'il leur faisait à conserver une bonne réputation ne servaient de rien : Ubi (Ferrariæ) studiosos ad famam boni nominis conservandam sæpè hortatus cum nihil proficeret ; ridiculum commentum excogitavit, ut quam vim maximam habeat existimatio, ostenderet (8). Les bouchers de Ferrare laissaient les viandes à la boucherie toute la nuit. Il y alla avec son valet, avant le jour, et, ayant rompu leurs caisses, il enleva toutes les viandes. Deux écoliers, qui passaient pour plus pétulans que tous les autres, furent accusés de cette action, et emprisonnés. L'Arétin fut trouver le duc Hercule, et lui demanda leur liberté, et se chargea de toute la faute. Mais plus il soutenait fermement qu'il l'avait faite, plus croyait-on que les prisonniers en étaient coupables ; car personne n'osait soupçonner d'une telle chose un professeur dont la gravité et la sagesse étaient si connues. L'affaire ayant été enfin terminée, il déclara quel avait été son but. C'était de montrer le poids et l'autorité d'une bonne renommée : Quod constantibus se facti autorem fatebatur, eò magis qui in vinculis erant rei credebantur, cum ob viri gravitatem nemo id de eo suspicari auderet. Re denum composita, id se Arétinus ad demonstrandam hominis bonæ opinionis auctoritatem fecisse dixit (9). Personne n'ignore que ceux qui passent pour de grands menteurs ne sont point crus, lors même qu'ils disent la vérité. Il arrive tout le contraire à ceux qui passent pour fort ingénus : on les croit lors même qu'ils mentent. Voyez dans Valère

(8) Pansirel., de Claris Legum Interpret., pag. 250.

(9) Id., ibid., pag. 251.

axime ce que peut la bonne opinion
l'on a conçue d'un homme (10).

(E) Son frère se rendit fort illustre
us le nom de BENEDICTUS ACCOLTUS
ETINUS.] Il naquit l'an 1415, et après
oir bien fait ses humanités, il s'appli-
a à l'étude de la jurisprudence avec
nt d'ardeur qu'il ne tarda guère à
venir au doctorat : après quoi, tant
des leçons publiques, que par des
onsultations (11), il se mit au rang
jurisconsultes les plus renommés.
ne renonça point aux belles-lettres,
il écrivit des traités qui sont une
euvre qu'elles ne lui étaient point
différentes. Son dialogue de *Præ-*
stantiâ Virorum sui ævi fut imprimé à
Rome, l'an 1692, sur le manuscrit
de M. Magliabecchi avait fourni. Il
fut premier secrétaire de la républi-
que de Florence, les sept dernières
années de sa vie. Il mourut à Floren-
ce, l'an 1466, âgé de cinquante-un
ans. Son fils Pierre, grand juricons-
ulte, ayant été auditeur de rote
pendant vingt-cinq années, fut ho-
noré du chapeau de cardinal par le
pape Jules II. Il eut un autre fils,
nommé Michel, qui fut père de Bé-
nédicte Accoltus. Celui-ci fut secrétaire
de Clément VII, et puis cardinal (12).
Voyez le Dictionnaire de Moréri, au
mot ACCOLTI.

(10) Valer. Maximus, lib. III, cap. VII,
§. 8.

(11) Il y en a quelques-unes d'imprimées.

(12) Tiré de la Vie de Benedictus Accoltus,
à la tête du dialogue de Præstantiâ Virorum
sui ævi.

ARÉTIN (GUI), moine de l'or-
dre de saint Benoît, vivait dans
le XI^e. siècle. Il s'est rendu cé-
lèbre pour avoir trouvé une nou-
velle méthode d'apprendre la
musique. Il publia sur ce sujet
un livre qu'il intitula *Microlo-*
gus, et une *lettre*, qui a été in-
troduite par le cardinal Baronius
dans ses Annales, sous l'an 1022.
Lorsqu'il était âgé de trente-quatre ans,
lorsqu'il publia le *Micrologus*,
sous le pontificat de Jean XX; et
il avait été déjà trois fois appelé
à Rome, par le pape Benoît VIII.

Ce pape avait examiné l'*Anti-*
phonaire d'Arétin, et admiré di-
verses choses qu'il avait apprises
de cet auteur. Voilà ce que nous
en dit Possevin dans son *Apparat*
(a). Pour dire quelque chose
touchant cette invention de Gui
Arétin, je dois remarquer que
c'est lui qui a trouvé les six notes,
ut, re, mi, fa, sol, la. On veut
que les noms de ces six notes
aient été empruntés d'une hym-
ne qui contient ces vers sap-
hiques.

<i>UT queant laxis</i>	<i>RE sonare fibris</i>
<i>MIRA gestorum</i>	<i>FAMULI tuorum,</i>
<i>SOLVE pollutis</i>	<i>LABIIS reatum (b).</i>

Il n'a fallu pour cela que prendre
la première et la sixième syllabe
de chaque vers. Il y en a qui
prétendent que le mot *gamme*,
si ordinaire dans la musique,
est venu de ce que Gui Arétin
s'étant servi des premières let-
tres de l'alphabet pour désigner
ou pour coter ses notes, y em-
ploya la lettre G, que les grecs
appellent *gamma*; et qu'il le fit
pour marquer que la musique
était venue de Grèce (c). Ceux
qui lui attribuent un livre contre
Bérenger se trompent (A).

(a) Pag. 694.

(b) Voyez Vossius, de Musica, pag. 40.

(c) Furetière, au mot Gamme.

(A) Ceux qui lui attribuent un li-
vre contre Bérenger se trompent.]
Vossius a donné dans cette erreur, et
a établi par-là qu'il florissait sous
l'empereur Conrad le jeune; et qu'ain-
si ceux qui l'ont placé cent ans après
n'ont pas eu raison (1). L'erreur dont
je parle ici est venue de ce qu'on a
confondu Gui Arétin avec un autre
moine nommé Guitmond, qui était
du couvent de Saint-Leufred, ordre
de saint Benoît, dans le diocèse d'E-

(1) Vossius, de Musica, pag. 40.

vreux, et qui devint cardinal et évêque d'Aversa en Italie. Ils étaient à peu près contemporains; car Guimond est mort environ l'an 1080. C'est lui qui a fait trois livres de *Veritate corporis et sanguinis Christi in Eucharistia, adversus Berengarium*, qui ont été imprimés à part, et dans la Bibliothèque des Pères (2). La cause que j'assigne de cette erreur est si vraie, que le même Vossius dit expressément, en un autre endroit, qu'en 1070, sous le pontificat de Grégoire VII, a fleuri Guido, ou Guimond, natif d'Arezzo, *patriâ Arétinus*, premièrement moine dans le monastère de Saint-Leufred, au diocèse d'Évreux, en Normandie, et puis cardinal et évêque d'Aversa; qu'il composa, pendant qu'il fut moine, deux traités de musique, l'un en vers, l'autre en prose, et que c'est le même qui a fait trois livres contre Bérenger (3).

(2) Vide Labbeum, de Script. Ecclesiast., tom. I, pag. 402.

(3) Vossius, de Scient. Mathem., pag. 95.

ARÉTIN (JEAN), surnommé *Tortellius*, passe pour l'un des savans hommes du XV^e. siècle. Il composa une *Vie de saint Athanase* (A), à la prière du pape Eugène IV. Il fut admis à la confiance de Nicolas V, dont il était camérier (a). Il était agréable en conversation, et il se distingua glorieusement des autres savans ses contemporains, en ne déshonorant pas, comme ils faisaient, par des disputes violentes et injurieuses, la profession des belles-lettres. Il était principalement versé dans la connaissance de la grammaire, comme il le témoigna par son livre de *Potestate Litterarum* (B). La Bibliothèque de Gesner rapporte les titres de plusieurs autres ouvrages de Tortellius; mais on y a oublié un *Lexicon*, qu'il avait

(a) Jovius, Elogior. cap. CVIII.

fait *, et qui est cité par (b). Laurent Valle était l'un de ses amis, et lui a dédié ses *de Latina Elegantiâ* (C). Vossius, qui assure qu'il était frère de Charles Arétin (c), se trompait fort, s'il n'en avait d'autre preuve que les lettres de Volaterran, auquel il nous renvoyer. Volaterran dit rien de cette fraternité tendue (D).

Il y a de bons connaisseurs qui croient que Tortellius n'avait qu'une médiocre littérature même pour son temps, comme il était né fort officieux et qu'il occupait auprès d'un poste considérable, les esprits de ce temps-là lui firent de grandes louanges; quelques-uns ensuite se détachèrent. Philèphe fut de ce nombre (E). Je dirai ailleurs que Tortellius fut bibliothécaire de Nicolas V.

* Bayle, dit Joly, de même qu'il ont parlé des écrits de J. Arétin, qu'il a traduit quelques *Vies* de Pape, imprimées à Rome, 1470, in-folio 1521, in-folio, Bâle, 1542, et 1544. Joly cite, d'après la *Bibl. manuscr. nova* de Montfaucon, trois autres de J. Arétin; et il ajoute qu'il croit un autre Jean Arétin, médecin, auteur d'une histoire manuscrite de la médecine (dont parle le père Nicéron tome XXV de ses *Mémoires*) et de quelques autres écrits aussi manuscrits, cités par Montfaucon.

(b) Magius, Miscellan., lib. XIV.

(c) Vossius, de Hist. Lat., pag. 104.

(d) Voyez dans l'une des remarques l'article NICOLAS V, le passage de la Lettre du livre XXVI de Philèphe, où il n'a pas donné d'article à Nicolas V; la note ajoutée sur la remarque E.

(A) Il composa une *Vie de saint Athanase*.] Paul Jove insinue subtilement que Tortellius ne fit que traduire en latin : *Divi Athanasi Vitam Eugenio expetenti latine*

1). Gesner le dit beaucoup plus exactement : *Athanasii Alexandri-
tiam ad Eugenium pontificem in-
um transtulit* (2). Mais Vossius
attribue en cela beaucoup plus
à fonction de traducteur : *Atha-
vitam ex variis, Eugenii pos-
, consarcinavit* ; et il cite Paul
et Volaterran (3). La citation
de Jove ne saurait être tout-à-
facte, comme chacun le peut
voir par la confrontation des paroles.
Le Volaterran n'est pas plus exac-
t : voici ce qu'il a dit : *Joannes
inus*), *cognomento Tortellius* ,
*ex ecclesie subdiaconus apud
ium quartum fuit. Orthogra-
, vitamque Athanasii, ac non-
alia conscripsit* (4). Vossius as-
sime Wicelius a mis cette vie
de saint Athanase dans son *Magio-*
Il conjecture que Tortellius est
de la Vie de saint Zenobius ,
de Florence , insérée dans la
édition de Surius , sous le 25 de
la raison de sa conjoncture est
des circonstances du temps , et
que l'auteur de cette Vie a nom-
mé *archipresbyter Aretinus*.

Il a témoigné sa connaissance
de la grammaire , par son livre de
Ante Litterarum.] « Ce que Vola-
terran appelle *Orthographia* , Paul
dans son livre de *Potestate Litterarum* ,
dans son *Commentarii Linguae Latini-*
, et *Magius Lexicon* , n'est
pas en seul et même volume de Tor-
tellius , en deux parties , dont la
première , qui est fort courte , con-
tient quelques chapitres sur l'inven-
tion , le nombre , la figure , la
signification , et l'assemblage des
lettres de l'alphabet. La seconde ,
qui est fort longue , contient un
catalogue alphabétique des mots
grecs , la plupart tirés du grec ,
et dans lesquels il enseigne ou tâche d'en-
seigner l'orthographe (5). »

Laurent Valle lui a dédié ses
Élégances de *Latina Elegantiâ*.] De la ma-
nière que Gesner s'est exprimé , il
est évident que la personne qui ne jugeât que c'est
Tortellius qui a dédié cet ouvrage à

Laurent Valle. Voici les paroles de
Gesner : *Joannes Tortellius, natione
Aretinus, Laurentii Vallæ amicissi-
mus, ad quem elegantiarum linguæ
latine sex libros perscripsit. Nicolai
postmodum pontificis contubernalis,
et studiorum ejus intimus comes* (6).
Des compilateurs qui, par l'envie de
faire un gros livre en peu de temps ,
ou pour d'autres raisons , ne cher-
chent jamais hors de la page qu'ils
ont sous les yeux l'instruction qui
leur est nécessaire , feraient aisément
trois grosses fautes , pour peu qu'ils
joignissent leurs conjectures à ce texte
de Gesner. 1°. Ils diraient que Tor-
tellius a fait six livres des Élégances
de la langue latine , et qu'il les a dé-
diées à Laurent Valle ; 2°. qu'il devint
après cela domestique du pape Nico-
las V , et son homme d'étude , et que
ce fut le grand succès de son livre
qui lui procura cet honneur ; 3°. que
Nicolas V siégeait l'an 1420 ; car puis-
que Gesner met en ce temps-là l'état
florissant de Tortellius , et que le sens
commun nous dicte que cet état flo-
rissant doit être placé au temps que
Tortellius était en faveur auprès de
Nicolas V , il s'ensuit que , selon Ges-
ner , ce pape siégeait au temps que
j'ai dit. La vérité est qu'il fut élu
l'an 1447 , et que Tortellius était dé-
jà son homme d'étude et son camé-
rier lorsque Laurent Valle lui dédia
ses Élégances. Je ne sais ce que veut
dire Moréri sur cet article avec sa ci-
tation vague de Valère André. Que
ne consultait-il Vossius et Paul Jove ,
qui lui eussent fourni quelque remède
contre la maigreur ?

(D) Vossius le fait frère de Charles
Arétin. Volaterran ne dit rien de
cette fraternité prétendue.] J'ai bien
raison de la nommer de la sorte , puis-
que Tortellius , parlant de Charles et
de Léonard d'Arezzo , les qualifie
simplement ses compatriotes : *A doc-
tissimis viris nostræ ætatis*, dit-il (*),
*et contreraneis meis Leonardo et Ca-
rolo Arretinis* ; et lorsqu'il fait men-
tion de Charles , il dit toujours : ou
Carolus Arretinus contreraneus meus,
ou *Carolus noster Arretinus* (**).

Joannes, Elogiorum cap. CVIII, pag. 25.
Gesneri Biblioth., folio 458.

Vossius, de Hist. Lat. pag. 579.

Volaterran., lib. XXI, pag. 773.

M. de la Monnoie, remarques manu-

(6) Gesneri Bibliotheca, folio 458, ex Tri-
themio.

(*) Dans la 1^{re}. partie de son ouvrage au
chapitre de l'Y grec.

(**) Dans la II^e. partie qui contient les mots
par ordre alphabétique.

Ceci m'a été communiqué par M. de la Monnoie. Rapportons les paroles de Volaterran, et celles de Vossius ; on verra si le dernier a pu se fonder sur le premier : *Carolus et Joannes Aretini nobilia temporis illius ingenia, quorum alter scriba Florentinorum Leonardo successit ; alter Joannes cognomento Tortellius romanæ ecclesiæ subdiaconus apud Eugenium quartum fuit* (7). Voici ce que Vossius rapporte : *Joannes Aretinus cognomento Tortellius Caroli Aretini, qui post Leonardum Aretinum scriba Florentinorum fuit, frater, romanæ ecclesiæ subdiaconus apud Eugenium IV..... præter grande de orthographiâ volumen, etiam Athanasii Vitam.... consarcinavit, ut præter Jovium auctor est Volaterranus lib. XXI Anthropol. ubi et hosce Aretinos fratres nobilia illius temporis ingenia appellat* (8). Si l'on s'était contenté de dire qu'ils étaient parens, on aurait pu se fonder sur ces paroles de Philelphe : *Putabam Carolum Arretinum rediisse mecum in gratiam. Ità enim Joannes Arretinus ejus NECESSARIUS tuis verbis mihi renunciârat* (9) ; car quoique *necessarius* se prenne quelquefois pour *ami intime*, Philelphe, cependant, et la plupart des écrivains de ce temps-là ne l'emploient jamais que dans le sens de *parent*, ou d'*allié*. Cette observation est de M. de la Monnoie.

(E) *Philelphe fut du nombre de ceux qui se rétractèrent des louanges qu'ils avaient données à J. Arétin.* Je citerai dans l'article de Nicolas V une lettre de Philelphe, datée du 1^{er}. d'août 1465, où la littérature latine et grecque de Tortellius est bien louée *. Mais voici ce que le même Philelphe écrivit le 29 de mai 1473 : *Video quosdam nostræ tempestatis homines, qui cum magnum de se quiddam voluerunt in arte grammaticâ profiteri, in maximos errores devenerunt.*

(7) Volaterranus, lib. XXI, pag. 773.

(8) Vossius, de Hist. Lat., pag. 579.

(9) Philelphus, Epist., lib. IX.

* Bayle n'ayant pas donné l'article NICOLAS V, voici du moins le passage qu'il avait promis et qu'a transcrit Joly : *vir gravis ac disertus Joannes Tortellius, Arretinus, quem propter eruditionem latinæ græcæque literaturæ, nobilissimæ illi suæ Bibliothecæ idem Nicolaus Quintus præfecerat, etc.* Cette lettre, dit Joly, est la première du livre XXVI.

E quorum numero principatum mihi tenere visus est Joannes Tortellius Aretinus, qui cum et græcam et latinam litteraturam novisse videri vult, utramque ignoravisse apertissimè declarat (10).

(10) M. de la Monnoie m'a fourni ceci.

ARÉTIN (LÉONARD) est plus connu sous ce nom qui lui a été donné à cause qu'il était d'Areze, que sous celui de Brunus, ou Bruni, qui était son nom de famille *. Il a été un des plus habiles hommes du XV^e. siècle (A). Il apprit le grec sous Emanuel Chrysolore, comme il le raconte lui-même (a) ; et ayant fait connaître son mérite au pape Innocent VII, il en obtint, quoique jeune, la charge de secrétaire des brefs, de laquelle il s'acquitta dignement sous ce pontificat, et sous les quatre suivans (b). Il fut ensuite secrétaire de la république de Florence (c), et amassa beaucoup de biens (d), tant parce qu'il vécut dans le célibat (e), que parce qu'il fut excessivement bon ménager. Il traduisit de grec en latin quelques *Vies de Plutarque* (B), et la *Morale d'Aristote*. Il composa trois livres de la *Guerre Punique*, qui peuvent servir de supplément à quelques-uns de ceux qui nous manquent de Tite-Live (C). Il composa aussi l'*Histoire des choses qui se*

* Chansepié contient quelques particularités extraites, soit du Poggiana, de Lefant, soit de sa préface de l'*Histoire du Concile de Pise*.

(a) Leon. Aretinus, Histor. Rer. Italianarum. Vide etiam Jovium, Elogior. cap. XXIII.

(b) Jovius, Elogior. cap. IX.

(c) Leand. Alberti Descript. Italiz.

(d) Jovius, Elogior. cap. IX.

(e) Volaterranus, lib. XXI, pag. 772.

son temps en Italie (D), *la République de Florence de l'ancienne Grèce*

celle des Goths. Mais rnière, qui lui fit beaucoup d'honneur, pendant que l'on n'avait fait que traduire du grec de Procope, et par sa mémoire une espèce de (f), dès qu'on sut qu'il était mort, par les soins de Jean Persona *, que Procope dit qu'il avait supprimé le titre s'appropriant son traité le véritable auteur de l'histoire des Goths (F). Il a plusieurs autres livres, on peut voir le catalogue

Bibliothèque de Gesner, imprimé l'an 1443, âgé de quarante-quatre ans (G), à la fin, où l'on voit son tombeau en marbre dans l'église de la Croix (g). Pogge fut un de ceux qui le critiquèrent (H).

La Mare, conseiller au parlement de Dijon, publia en 1533 un catalogue des livres de Léonard Arétin, lesquels il avait en dessein de faire imprimer. On ne pense pas que la chose ait été exécutée **. J'ai vu depuis peu, dans les manuscrits de la bibliothèque d'Oxford, un exemplaire de lettres de Léonard, où il y a XL lettres qui n'ont jamais été imprimées, et cela pourra bien donner

l'envie de travailler à une nouvelle édition *.

* J.-A. Fabricius donna en 1724 une édition des Épîtres de L. Arétin. Elle laissait encore beaucoup à désirer; et L. Melius en donna une nouvelle édition beaucoup plus ample et plus correcte, et augmentée de deux livres, Florence, 1741, deux parties, in-8°. On en rend compte dans le *Journal des Savans*, de novembre 1742, pag. 660 et suiv.

(A) *Il a été un des plus habiles hommes du XV^e. siècle.*] Selon Paul Jove, c'est Léonard Arétin qui a le premier rétabli en Italie l'éclat de la langue grecque (1). Philèphe lui donne beaucoup d'éloquence, et un grand fonds de génie et d'érudition (2). Pogge (3) et Laurent Valla (4) l'ont mis au-dessus de tous ses contemporains en matière d'éloquence et de science; mais Floridus Sabinus le loue un peu plus sobrement, et ne donne pas une idée avantageuse de son latin (5); à quoi Erasme ne s'accorde pas trop mal (6). Énée Silvius loue beaucoup notre Arétin dans sa lettre LI, et nous apprend que les Florentins avaient conféré sa charge à Pogge. Sur cela, Vossius remarque qu'Énée Silvius et Léandre Albert ne s'accordent pas, celui-ci disant, dans sa Description d'Italie, que Charles Arétin succéda à Léonard dans le secrétariat de la république de Florence. Voyez ci-dessus l'article de (Charles) ARÉTIN (7), où nous prouvons par Énée Silvius lui-même, que Léandre Albert a raison.

(B) *Il a traduit quelques Vies de Plutarque.*] Savoir : celle de Paul-Émile, celle des deux Gracques, celle de Pyrrhus, celle de Sertorius, celle de Démosthène, celle de Marc Antoine, et celle de Caton d'Utique (8). Les imprimeurs ont fait une étrange bévue dans le Dictionnaire de Moréri, en mettant *Vers de Plutarque* pour *Vies de Plutarque*.

vius, Elogior. cap. IX et CXVI.

Journal des Savans (novembre 1742), où l'on voit que L. Arétin reconnaît avoir mis sa contribution; que d'ailleurs Pogge l'avait fait avant Persona. C'est au reste Vossius qui a induit ici Bayle en

erreur, *ibid.*, cap. IX.

Il ne l'a pas été quoique La Mare ne l'a pas été qu'en 1687.

(1) Jovius, Elog., cap. IX, pag. 27.

(2) Philèphus, Conviviorum lib. I, et Epist. ad eum scripta.

(3) Poggius, in Philèph. Invect. II.

(4) Apud Philèph. Invect. I, in Vallam.

(5) Flor. Sabin. advers. Calumniat. Ling. Lat.

(6) Erasme, in Ciceron.

(7) Dans la remarque (B).

(8) Gesner, in Biblioth.

(C) *Il a composé trois livres de la Guerre Punique, qui peuvent servir de supplément..... à Tite-Live.*] Les deux premiers de ces trois livres *¹ traitent de la première guerre Punique, qui nous manque dans Tite-Live; le troisième traite des désordres où les Carthaginois tombèrent par la mutinerie des soldats, et par la révolte des peuples; comme aussi de la guerre contre les Gaulois, et contre ceux d'Illyrie, toutes choses qui nous manquent dans l'historien Romain (9). L'Arétin n'a presque fait que traduire le grec de Polybe, quoiqu'il l'a nié dans sa préface *²; et

*¹ Le livre d'Arétin est, dans l'édition de 1537, intitulé : *Leonardi Aretini de bello Punico libri duo, quorum prior bellum inter Romanos et Carthaginienses primum continet, alter seditionem militis conductitii et populorum Africae à Carthaginiensibus defectionem : bellum item Illyricum et Gallicum.* Le premier livre porte pour titre particulier : *de bello Punico liber primus*; l'autre : *de bello Carthaginiensium cum Africanis et aliis sociis gesto ; item de Illyrico et Gallico liber secundus.* Bayle en donnant trois livres à l'ouvrage de *bello Punico*, et en disant que les deux premiers traitent de la première guerre Punique, a copié une faute de Vossius qu'il cite plus bas. Cependant Nieéron, tom. 25, pag. 289, dit : « Il y a des éditions où cette histoire est divisée en trois livres. »

(9) Gesnerus, in *Bibliotheca*.

*² Maittaire (*Annales Typograph.*, tom. IV, pag. 661) cite un *Polybius historicus de primo bello Punico*, latinè, *Leonardo Aretino interprete*, Brescia, 1498, in-folio, qui paraît être le même ouvrage que celui qui fut imprimé en 1537, et dont le titre est rapporté plus haut. Le titre de l'édition de 1498 n'annonce point l'intention de s'approprier le travail d'autrui. L'édition de 1537 ne contient pas de préface, du moins dans l'exemplaire que j'ai sous les yeux. Dans l'édition de la traduction de Tite-Live (par Berchoire) faite en 1515 et probablement dans la précédente qui est de 1486, on a inséré une traduction de l'ouvrage d'Arétin; et dans le prologue de l'auteur, Polybe est nommé comme l'une des sources du livre. Le reproche adressé par Bayle à Arétin est donc mal fondé. Cette faute au reste n'est point de Bayle, mais de Vossius qu'il cite. Leduchat qui, le premier, a parlé de cette traduction d'Arétin, lui assigne la date de 1575. Ce n'est qu'une faute d'impression que Joly a copiée, sans rien dire suivant son usage. Cette traduction d'Arétin est dédiée à Charles VII, et Mercier de Saint-Léger dans ses notes manuscrites sur Duverdier l'attribue à un Jean de la Vesgue, auteur en effet d'une traduction de cet ouvrage que Duverdier et la Monnoie disent ne pas avoir été imprimée. Joly dit que dans la Bibliothèque de J.-A. de Chevannes on voyait le manuscrit d'une traduction française du *de bello Punico*, faite en 1445 par un Jean le Bègue, et qui fut présentée à Charles VII. Il est à croire que Jean le Bègue et Jean le Vesgue sont le même personnage. Joly dit encore que le père Montfaucon cite une autre traduction française du même livre, dédiée à Philippe duc de Bourgogne, et dont le manuscrit est d'environ 1460.

de là vient que Badius Ascensius a mis le nom de Polybe à la tête de cet ouvrage, dans son édition de Paris (10).

(D) celle des choses qui se firent de son temps en Italie.] Cet ouvrage commence au schisme qui s'éleva contre le pape Urbain VI, en 1378, et s'étend jusqu'à la victoire remportée par les Florentins auprès d'Anglars, l'an 1440.

(E) celle de l'ancienne Grèce.] Cet ouvrage s'étend depuis le généralat de Thérémène et de Thrasybule chez les Athéniens, jusqu'à la mort d'Épaminondas. C'est comprendre quarante-cinq ou cinquante ans.

(F) *On sut, par les soins de Christophe Persona, que Procope, et non pas notre Arétin, était l'auteur de l'histoire des Goths.*] Personne se détermina, selon Vossius, à traduire Agathias, quand il eut pris garde à la mauvaise foi de notre Arétin (11). Vossius allègue sur cela Paul Jove; mais il est certain que Paul Jove, dans le lieu qu'on en cite (12), ni dans un autre qu'on pouvait citer (13), ne parle aucunement d'Agathias, et qu'il y parle expressément de Procope. J'avoue que Persona a traduit aussi Agathias, mais c'est de la version de Procope que Vossius devait parler dans l'endroit où il s'agissait du plagiat de l'Arétin. C'est ainsi qu'il faut dire, ce me semble, et non pas *plagianisme*, comme a fait un auteur moderne, dont je vais rapporter tout le passage, à cause qu'il est plein d'erreurs. *Nous devons*, dit-il (14), *l'histoire de Procope en grec à David Heschelius. Léonard Arétin l'avait déjà donnée en langue gothique; mais il avait supprimé le nom de l'auteur : de sorte que, quand cet Arétin fut mort, Christophe Personne l'accusa de larcin, parce qu'ayant lui-même trouvé un autre exemplaire de cette histoire en la même langue, il la divulgua sous le nom de son auteur, et ainsi convainquit l'Arétin de plagianisme. De quel monstre est-ce qu'il*

(10) Vossius, de *Histor. Latin.*, pag. 557.

(11) *Idem*, *ibid.*, pag. 558.

(12) *Il est au chap. CXVI des Éloges.*

(13) *Il est au chap. IX des Éloges.*

(14) Le Gallois, *Traité des plus belles Bibliothèques*, pag. 169, (mal marquée 163,) édition de Paris, en 1680.

? Procope, en langue
lié premièrement par
nis par Persona, est
on n'a jamais vue, et
jamais. De plus, c'est
aucune exactitude, que
sonard Arétin, et Per-
é l'histoire de Procope;
aduit qu'une partie de
Les imprimeurs du Dic-
loréri ont lourdement
ad ils ont mis que *l'his-
ths n'était proprement
ion de Plutarque.*

*murt l'an 1443, âgé de
orse ans (15).]* Léan-
t bien qu'il est mort à
ixante-quatorze ans;
sa mort à l'année 1440.
s'accorde pas avec Mat-
ius, qui met l'année
ard Arétin en 1370 (16):
ailleurs je vois dans Vo-
notre Arétin mourut en
fut le 9 de mars, selon
n'ai point voulu suivre
rt. J'ai remarqué ci-
méprise d'un moderne,
Léonard Arétin vivait
1480.

fut un de ceux qui le
Ces paroles de Philel-
prendront : elles se trou-
re lettre qu'il écrivit à
l'édicte le 29 de mai 1473:
*accuratius quoniam et
retinus familiaris noster,
undissimus, adversus
vium multa disseruit,
rdi obitum Poggius Ka-
tus Arretino, quem di-
coivis gloria offenderet,
m contra illius scripta
um neuter suo sit functus*
Ce passage m'a été com-
M. de la Monnoie.

*dans les Anecdotes de Florence,
npe, en la faisant vivre plus de
15.*

*Chronie., ad ann. 1370. Les
Vossius, de Hist. Lat., pag.
erreur cccccxx.*

b. XXI, pag. 772.

*remarque (A) de l'article de
IX.*

s, Epistolar. lib. XXXVII.

(PIERRE), natif d'A-
nommé par ses écrits
atiriques, vivait au

XVI^e. siècle *. Ceux qui vou-
dront savoir ce que c'est qu'une
médaillon qu'on prétend qu'il fit
frapper, pour apprendre à toute
la terre la peur que les plus
grands princes avaient eue de
ses satires, le trouveront dans le
Dictionnaire de M. Moréri. L'A-
rétin se vantait dans cette mé-
daille d'avoir mis sous contribu-
tion ceux à qui les autres hom-
mes payent des tributs et des
impôts. Cette tradition est si
générale, qu'il n'est pas moins
connu sous le titre de *Fléau des
princes*, que sous le nom de
l'Arétin, ou sous celui de *Pierre
Arétin* (A). On lui donne un au-
tre titre fort glorieux : c'est le
même dont toute l'antiquité ho-
nora le grand mérite de Platon,
c'est celui de divin, *il divino
Arctino* (B) : il a été qualifié sur
des médailles *divus Petrus Ar-
tinus* (a). Quelques-uns ont dit
que peut-être il se donnait cette
qualité, pour signifier qu'il fai-
sait les fonctions de Dieu sur la
terre, par les foudres dont il
frappait les têtes les plus émi-

* Mazzuchelli, auteur d'une *Vita di Pie-
tro Arretino* 1741, in-8°, a fourni à Joly le
sujet de plusieurs remarques. Pierre Arétin
naquit dans la nuit du 19 au 20 avril 1492.
Il était fils naturel de Louis Bacci, dans la
famille duquel on conservait autrefois les
quittances de la pension qu'elle fournissait
pour ses alimens; mais le père Pierre-Jac-
ques Bacci déchira ces quittances par hor-
reur pour sa mémoire. Un sonnet qu'Arétin
fit dans sa jeunesse contre les indulgences le
contraignit à quitter sa patrie, pour aller à
Pérouse où il exerça long-temps la profession
de relieur de livres, et où il ne montra pas
plus de respect pour la religion; car ayant
vu dans une place publique très-fréquentée
une image où la Madeleine, les bras étendus
et dans l'affliction, était représentée aux
pieds de Jésus-Christ, il y retourna secrète-
ment, dit Joly, et lui peignit un luth entre
les mains.

(a) Spizelius, dans son *Scrutiu. Atheismi*,
pag. 19, assure qu'il en a vu.

nentes (C). Il se vantait que ses libelles faisaient plus de bien au monde, que les sermons (D). On lui écrivait que sa plume lui avait assujetti plus de princes, que les plus grands rois n'en avaient soumis par leurs armes (E), et on l'exhortait à continuer sur ce ton-là, afin que les monarques se corrigéassent (F). Notre siècle a des satiriques aussi envenimés et aussi hardis que l'Arétin l'ait pu être ; cependant je ne crois pas qu'aucun d'eux ait établi ses contributions dans le pays ennemi. Plusieurs écrivains mal informés le font passer pour l'auteur du livre de *Tribus impostoribus* (G). Je ne saurais croire que l'on ait gravé sur son tombeau, dans l'église de saint Luc à Venise, l'épithaphe rapportée par M. Moréri (H). L'auteur de cette épithaphe outrage sans doute la chose. Si l'on avait raison de penser que l'Arétin n'aimait point Dieu, on n'en avait point de dire qu'il ne le connaissait pas : ses ouvrages de piété témoignent manifestement le contraire (I). Je ne crois pas que l'on trouve dans ses écrits aucun dogme d'athéisme ; mais comme plusieurs de ses libelles attaquent violemment les désordres du clergé, et décrivent d'un style profane et de débauche une infinité d'impuretés attribuées à la vie de couvent, il ne faut pas s'étonner qu'on l'ait fait passer pour athée. Joignez à cela, qu'un homme qui aurait eu quelque respect pour la religion, et pour l'honnêteté morale, n'aurait jamais fait des dialogues sur les matières que l'Arétin a choisies, et n'y aurait pas employé un lan-

gage si impudent. On voit bien que je parle de ses *Ragionamenti* (K). Ils furent imprimés pendant sa vie ; mais on a de la peine à déterrer quand ils le furent pour la première fois (L). Nous avons six volumes de ses *Lettere*, qui ne valent pas grand'chose (M). Ses ouvrages de dévotion n'ont pas eu beaucoup de débit (b) ; et néanmoins ils ont trouvé des approbateurs, qui leur ont donné beaucoup de louanges (c). Les *comédies*, qu'il fit en prose, sont beaucoup meilleures dans leur espèce ^{*1}. Il mourut environ l'an 1556 ^{*2}, à l'âge de soixante-cinq ans, plus ou moins (N).

On conte qu'il se mit si fort à rire, entendant des discours sales, qu'il renversa la chaise sur quoi il était assis, et qu'en tombant il se blessa à la tête, et mourut sur l'heure (O). Il se trouva mal d'avoir fait des vers contre Pierre Strozzi ; car ce brave homme le menaça de le faire poignarder jusque dans le lit, ce qui étonna tellement ce poëte, qu'il n'osait laisser entrer personne dans sa maison, qu'il n'eut pas le courage de sortir, pendant que Strozzi séjournera dans les états de Venise. Je citerai mon auteur (P). Notez que ce poëte si satirique prodigua les louanges avec les derniers excès. Nous trouvons les hyper-

(b) Voyez la remarque (I).

(c) Ibid.

^{*1} Ces comédies, dit Joly, sont au nombre de cinq, savoir : *il Marescalco*, *la Cortigiana*, *l'Ippocrito*, *il Filosofo*, *la Tolantia*. On a aussi d'Arétin une tragédie intitulée *l'Orasia*, 1546, petit in-8°. pièce rare et peu connue, dont Ginguéné parle avec éloges dans son *Histoire de la littérature italienne*, tom. VI, pag. 129 et suiv.

^{*2} Joly dit 1557, à soixante-cinq ans.

les plus pompeuses, et les plus rampantes, dans toutes qu'il écrivait aux rois, aux princes, aux généraux, aux cardinaux, et aux grands du monde. Tantôt que l'on voit là les airs d'auteur qui fait craindre, qui exige des rançons, qui voit toute la bassesse d'un homme qui demande très-humillement un morceau de pain. Certes d'expressions touchantes pour représenter sa pauvreté : il est même au langage de Camille, je veux dire aux phrases qui peuvent le mieux exciter la compassion, et animer la charité les personnes qui attendent de Dieu la récompense pour leurs bonnes œuvres. Il ne faut pas oublier que l'un des succès de ses importunités était la mort de sa chère fille Adria (Q). Il donna mille peines pour la guérir, et il la vit si malheureuse dans cet état, qu'il se repentit de son impatience (R). Fatalité ordinaire parmi les hommes ; combien y a-t-il de choses qui inquiètent extrêmement, qu'elles ne sont point faites, ou qui les chagrinent encore plus, qu'elles le sont ?

Il n'est pas moins connu sous le nom de Fléau des princes, que sous le nom.... de Pierre Arétin.] Il se vante d'avoir cette réputation par toute la terre. Lisez la lettre qu'il écrivait à Hersilia del Monte, parente de Jules III; vous y trouverez : In tanto è manifesto, ch'io sono noto al sophi, agli Indiani, ed il re al paro di qualunque hoggi in Europa de la fama risuoni : che piu?*

* remarque que cependant il écrivait avec une humble prière d'humilité à l'empereur, aux rois de France, d'Angleterre, de Hongrie, etc. Bayle nous le prouve dans le texte.

i principi da i populi tributati di continuo, tuttavia me loro schiavo e flagello tributano (1). Il dit dans une autre lettre, que l'on jurait que les princes lui faisaient tribut, non pas afin qu'il les louât, mais de peur qu'il ne les blâmât; et il ajoute que c'était bien se tromper, puisque la plupart des grands maîtres ne craignent pas le courroux de Dieu. *Redouteraient-ils ma plume?* continue-t-il : *Impero che la maggior parte de i gran maestri non temono l'ira di Dio, e temeranno il furore de la mia penna* (2)? Ce raisonnement n'est point bon : la crainte des hommes fait que l'on s'abstient de mille choses, dont on ne s'abstiendrait pas, si l'on ne craignait que la vengeance divine (3).

(B) *On lui donne le titre.... de divin, il divino Arétino.] On ne sera pas fâché de voir ici le jugement de Montagne sur cet éloge : Platon, dit-il (4), a emporté ce surnom de Divin, par un consentement universel qu'aucun n'a essayé lui envier; et les Italiens, qui se vantent et avecques raison d'avoir communément l'esprit plus esveillé et le discours plus sain que les autres nations de leurs temps, en viennent d'estrener l'Arétin, auquel, sauf une façon de parler bouffie et bouillonnée de pointes, ingénieuses à la vérité, mais recherchées de loing et fantasques, et outre l'éloquence enfin telle qu'elle puisse estre, je ne vois pas qu'il y ait rien au dessus des communs auteurs de son siècle; tant s'en fault qu'il approche de cette divinité ancienne.*

(C). *Quelques-uns ont dit qu'il faisait les fonctions de Dieu sur la terre par les foudres dont il frappait les têtes les plus éminentes.] J'ai vu cette pensée dans un auteur italien, cité par un auteur allemand. Cur verò sibi arrogaverit aliorum consensu divinitatem, nescio, nisi fortè Dei munus exercuisse dicendus sit, cum summa capita velut celsissimos montes fulminaverit, lingua corrigens et*

(1) Arétin, au VI^e. livre de ses Lettres, fol. 115.

(2) Là même, folio 120, verso.

(3) Voyez les Pensées sur les Comètes, num. 162 et suiv.

(4) Montagne, Essais, liv. I, chap. LI, à la fin.

mulctans quæ ab aliis castigari nequeunt (5).

(D) *Il se vantait que ses libelles faisaient plus de bien au monde que les sermons.*] Il dit dans l'épître dédicatoire de la seconde partie de ses *Raggionamenti*, que si l'on ne voulait pas l'estimer à cause de ses inventions, il fallait du moins lui accorder quelque gloire pour le service qu'il avait rendu à la vérité, en la poussant dans la chambre et dans les oreilles des grands, à la honte de la flatterie et du mensonge. Il rapporte qu'un ambassadeur du duc d'Urbino disait que si les ministres des princes, et leurs courtisans, étaient récompensés de leurs services, ils en avaient l'obligation à la plume de Pierre Arétin. Il ajoute qu'un autre disait : *L'Arétin est plus nécessaire à la vie humaine que les prédications, parce que les prédications ne mettent dans le bon chemin que les simples ; mais ses écrits y mettent les grands seigneurs.* Voici ses paroles en italien : *Quando io non fossi degno di honor veruno, mercè de le inventioni con le quali do l'anima a lo stile, merito pur qualche poco di gloria per havere spinto la verità ne le camere, e ne le orecchie de potenti ad onta de l'adulatione, e de la menzogna : e per non difraudare il mio grado, usero le parole stesse del singulare M. Gianiacopo, ambasciadore d'Urbino : Noi che spendiamo il tempo ne servigi de prencipi insieme con ogni huomo di corte, e non ciascun virtuoso, siamo riguardati e riconosciuti da nostri padroni, bontà de gastighi che gli ha dati la penna di Pietro. E lo sa Milano, come cadde de la sacra bocca di colui, che in pochi mesi mi ha arricchito di due coppe d'oro : l'Arétino è più necessario à la vita humana che le predicationi, e che sia il vero esse pongono in su le dritte strade le persone semplici, ed i suoi scritti le signorili, ed il mio non è vanto, ma un modo di procedere per sostener se medesimo osservato da Enea, dove non era conosciuto.*

(E). *On lui écrivait que sa plume lui avait assujetti plus de princes que les plus grands rois n'en avaient sou-*

(5) *Jacobus Gaddius, de Scriptoribus non Ecclesiasticis, tom. I, pag. 13, apud Spisellum, in Felice Literato, pag. 112.*

mis par leurs armes.] J'ai lu cela dans une lettre qui lui fut écrite par le tiste Tornielli (6). On lui disait qu'il mériterait le titre de *Germanique, de Pannonique, etc.*, comme trois fois les empereurs se donnaient le nom des provinces où ils avaient triomphé. *Non sapete voi, che la penna vostra in mano havete soggiogato più principi, ch'ogni altro il più tissimo principe con l'arme? La vostra a qual non mette terra, a quale non è formidabile? a chi non è non grata, a chi non cara, a chi non mostra amica? La penna vostra può dir, che v'ha fatto trionfare sopra di tutti i principi del mondo; che tutti vi sono tributarii, e come vinti. Meritareste esser chiamato Germanico, Pannonico, Gallico, Germanico, e finalmente insignito di tutti i titoli, quali si davano a gli Imperadori Romani, secondo le provincie per loro soggiogate : quelli soggiogavano le provincie par la forza d'arme, e per esser plus puissants, non era gran meraviglia ; mais par la penna, par la plume, par la meraviglia assai è, che un homme si faible, si inermes, haggio soggiogato plus de rois, plus de potentis : che l'un potente l'altro non est pas une meraviglia.*

(F) *On l'encourageait.... à se vanter les princes, afin qu'ils se glorifiaient.*] C'est le marquis de Guast qui lui fit cette exhortation dans une lettre qu'il lui écrivit de sa propre main (7). Il ne demandait d'être privilégié : il voulut que ses défauts fussent censurés par Pierre Arétin ; et il l'exhortait à le faire avec bien de l'apparence qu'il ne se corrigerait qu'il ne serait pas pris au mot. Pierre Arétin ne confondait pas les amis avec les ennemis : il ne faisait ses excuses sur ceux qui avaient négligé de s'en racheter. *Seguiva dico che con l'animo, c'est ce que le marquis de Guast lui écrit, e se in me vostra penna alcuna cosa men che laudabile ha fatto, cete, ricordatevi di non la riprenderla : accioche fatto dell' error, come desidero, la vostra e divenga migliore. Seguiva la vostra, che di nuovo ve ne*

(6) Elle est dans un recueil publié à Venise, appresso Dominico Gigli, au feuillet 128 verso du 1^{er} livre.

(7) Elle est au feuillet 44 du second recueil dont on a vu le titre dans la cédente.

*i defetti con verità sa-
i trovati, si vergognino,
dosi, e mendandosi fug-
io alla virtù. Onde i rei
ni, abbracciati con essa
nfermino nel bene. Del
in ciò l'humana repub.
o giudichino quelli, che
glio intender, ch' io no'l*

*il attribue mal à propos le
us Impostoribus.]* Nous
être occasion d'examiner
cette matière, et de faire
à très-peu d'apparence
re ait jamais existé.
icaise, l'un des plus hon-
es de ce siècle (8), qui a
es avec tous les savans de
nombre desquels il tient
très-honorable, eut la
nvoyer l'année passée (9),
ieuse dissertation de M. de
son compatriote (10), sur
Tribus Impostoribus. Elle

de remarques très-bien
mériterait extrêmement
imée (*). M. de Beauval
onner un petit extrait (11).
ontre, par de très-fortes
ie ce livre est une pure
otius a cru, et peut-être
vais fondement, que l'on
e livre avant que l'Arétin
de. Il dit que les ennemis
Barberousse l'accusèrent
composer ce livre (12). Il
que Frédéric II fut accusé
que le monde avait été
trois imposteurs (13). Le
ersenne a débité qu'un de
ai avait lu le livre en ques-
rait reconnu le style de
in (14). Chansons que tout
moins on ne saurait dire

*l'éloge qu'en lui donne dans le
Tom. II, pag. 68, edit. de Paris,*

lire, l'an 1693.

nt de Dijon.

*été en 1715, à la fin du T. IV du
id. de Paris. ADD. de l'édition*

*e des Ouvrages des Savans, mois
4, pag. 278, 279. Il a rapporté
Ménagiana donne à M. de la*

*, Append. ad Comment. de An-
133.*

*beckherum, de Scriptis Adespotis,
t. anni 1686.*

inus, in Genesis, pag. 1830.

combien on promène cette proposi-
tion du père Mersenne.

(H) *Je ne saurais croire qu'on ait
gravé sur son tombeau l'épithaphe rap-
portée par M. Moréri.]* Il ne dit point
positivement et précisément que cette
épithaphe ait été gravée sur le tombeau
de Pierre Arétin, dans l'église de
Saint-Luc : mais il n'y a personne
qui ne soit en droit de supposer que
c'est ce qu'il a voulu dire ; car il s'est
exprimé de cette manière : « Il mou-
» rut à Venise, où il est enterré dans
» l'église de Saint-Luc. Voici son
» épithaphe :

- *Condit Arétini cineres lapis iste sepultos,*
- *Mortales atro qui sale perfricuit.*
- *Intactus Deus est illi, causamque rogatus*
• *Hanc dedit : ille, inquit, non mihi notus*
• *erat (15).*

» Elle est plus ingénieuse en italien,
» en ces termes :

- *Qui giace l'Arétin poëta Tosco,*
- *Che d'ognun disse malo che (16) di Dio,*
- *Scusandosi col dir' io no'l conosco.*

Il n'y a rien dans le narré de M. Mo-
réri qui puisse faire soupçonner le
moins du monde que ces quatre vers
ne sont pas l'inscription même du
tombeau de l'Arétin *. C'est donc
tromper tout lecteur qui n'est pas
capable de se tirer d'un mauvais pas
par ses propres réflexions. C'est en
particulier tendre un piège aux pro-
testans qui, à moins que d'aller un
peu bride en main, se portent à croire
qu'il n'y a presque point d'objet de
scandale que les Italiens n'admettent
dans leurs églises. Plusieurs donc
d'entre eux croiraient aisément, sur
la parole de M. Moréri, que le pa-
triarche de Venise souffrit, non-seu-
lement qu'on enterrât un athée en
terre sainte, mais aussi que l'on ex-
posât aux yeux du monde dans une
église l'épithaphe de cet athée en quatre
vers qui tournent la chose en plaisan-
terie. Pour moi, je ne saurais croire
que la corruption et la négligence du
clergé soient jamais allées jusqu'à
souffrir de semblables inscriptions
sépulcrales dans une église. Je crois
donc que les quatre vers rapportés

(15) Voetius, Disputation., vol. I, pag. 206;
et Spizelius, Atheism. Scrutinio, pag. 18.

(16) *Il fallait dire mal fuor che.*

* Joly dit gravement qu'on peut tenir pour
certain que cette épithaphe ne fut jamais gravée
sur le tombeau d'Arétin.

par M. Moréri sont une de ces pièces satiriques que l'on fait sur la mort des gens, et à qui l'on donne le titre et la forme d'épithaphe. Combien en fit-on de semblables sur le cardinal de Richelieu, et sur le cardinal Mazarin! Ceux qui font l'éloge des hommes illustres, et qui, à l'exemple de Paul Jove, se plaisent à rapporter leurs épithaphe, devraient toujours expliquer si ce sont des vers qui aient été gravés effectivement sur le tombeau, ou s'ils ont été simplement un jeu d'esprit. Si l'on avait eu cette précaution à l'égard de l'Arétin, on ne verrait pas dans le Théâtre de Paul Frehéus, et dans le *Felix Litteratus* de Spizelius (17), que les quatre vers en question se lisent sur le tombeau du personnage à Venise (18). Un théologien d'Utrecht assure que l'épithaphe de Pierre Arétin, insérée dans les éloges de Paul Jove, et celle que Pazzi a rapportée, témoignent que c'était un grand apôtre de l'athéisme.

« *Aretini epitaphium, apud Jovium*
 » in *Elogiis virorum doctorum*, dit-
 » il (19), et *alterum, apud Giuseppe*
 » Pazzi, *indicat qualis et quantus*
 » *atheismi præco fuerit; sic enim*
 » Pazzi in libro cui tit. *Continua-*
 » *tione della monstruosa farina;*
 » *Venetis, 1609:*

- *Qui giace l'Aretini poeta Tosco* (20),
- *Che disse mal d'ogn'un fuor che di Dio;*
- *Ma si scuso dicendo, no'l (21) conosco.* »

Aliter sic:

- *Qui giace estinto quell' amaro Tosco,*
- *Ch'ogn' huom vivendo con mal dir trafisse.*
- *Vero è che mal di Dio giamai non disse,*
- *Che si scuso dicendo io no'l conosco.* »

Sur cela, j'ai à dire premièrement, que Paul Jove ne rapporte point l'épithaphe de Pierre Arétin. Comment la rapporterait-il, puisqu'il mourut avant lui? C'est celle de Léonard Arétin qu'il rapporte; mais elle ne contient rien qui donne la moindre atteinte au christianisme du défunt: elle ne touche à la religion, ni de près, ni de loin. En second lieu, il n'y a nul fond à faire sur les deux épithaphe italiennes; car elles ont été faites sans

(17) *A la page 111.*

(18) *Venetis sepultus jacet, cum hoc Epitaphio, Condit Aretini, etc. Paulus Freher., in Theatro Viror. illustrium, pag. 1461.*

(19) Voetius, *Disput.*, tom. I, pag. 206.

(20) *Il fallait Tosco.*

(21) *Il fallait io no'l.*

aveu, et n'ont point été gravées sur le tombeau. Ce fut un jeu d'esprit de quelque poète satirique. Spizelius a copié presque mot à mot tout le passage de Voetius sans le citer (22). Notez que Lorenzo Crasso (23) insinue encore plus clairement que Moréri, que les quatre vers latins sont sur le tombeau de cet athée à l'église de Saint-Luc.

Mettons-ici un bon Supplément (24).
 « C'est la coutume, parmi les catho-
 » liques, d'attacher à quelque colon-
 » ne, ou ailleurs, près du tombeau
 » des morts, et surtout des morts de
 » réputation, des inscriptions fa-
 » nèbres en papier. La vérité est que
 » ces inscriptions sont et doivent être
 » toujours à la gloire du défunt. Mais
 » l'Arétin ayant été un homme d'un
 » libertinage distingué, il est fort
 » possible que quelque railleur, pen-
 » dant ou après l'enterrement, ait
 » porté dans l'église de Saint-Luc,
 » l'épithaphe rapportée par Moréri,
 » et par tant d'autres avant lui. C'est
 » ainsi qu'il faut entendre les paroles
 » du Ghilini, qui s'en est même ex-
 » pliqué assez clairement dans ce
 » sens, quand, après avoir dit, e
 » *sopra il suo sepolcro fu posto questo*
 » *epitafio,*

• *Condit Aretini cineres, etc.,*

» il ajoute immédiatement, *fu pari-*
 » *mente appeso alla sua tomba quest'*
 » *altro quasi tradotto dal sudetto,*
 » *che va attorno nella bocca sino delle*
 » *persone idiote,*

• *Qui giace l'Arétin, etc.*

» L'épithaphe italienne, de la ma-
 » nière dont le Ghilini la rappor-
 » te, est plus correcte de beaucoup
 » qu'elle n'est dans le Pazzi, dans
 » Voetius, ni dans Moréri; et je ne
 » comprends pas ce dernier, quand
 » il dit qu'elle est plus ingénieuse
 » que la latine. Il me paraît aussi que
 » lui et le Ghilini se sont trompés,
 » d'avoir pris l'italienne pour une
 » copie de la latine. C'est à mon avis
 » tout le contraire; et ce qui me le
 » persuade, c'est que l'italienne est
 » rapportée dans les nouvelles Récréa-
 » tions imprimées sous le nom de

(22) Spizelii *Scrutinium Atheismi*, pag. 18.

(23) *A la page 38, du premier tome de ses Éloges.*

(24) M. de la Monnoie, remarques manuscrites.

nture des Periers, in-16, à
en 1572 (*), et qu'on ne me
ra la latine nulle part dans
e aussi ancien..... Il y a des
dans l'építaphe italienne de
n produite par Moréri et
vétius..... la plus correcte est
qui se lit en ces termes dans
ini :

*ace l'Arétin amaro Tosco
m'human, la cui lingua trafisse
i, et morti : d'Iddio mal non disse,
uso, co'l dir, io no'l conosco. »*

n loin d'énervier ma critique
i, en est plutôt la confirma-

les entretiens que j'eus l'an
rec le père Coronelli, qui ac-
ait les ambassadeurs que la
ue de Venise envoyait en
re, je lui demandai ce qu'il
le l'építaphe de l'Arétin. Il
ndit qu'il ne la croyait pas
Moréri la rapporte, et il me
le s'en informer. Il m'écrivit
e, le 2 de novembre de la
nnée, et me marqua qu'il
s-vrai que l'Arétin fut en-
ans l'église de Saint-Luc ;
il n'avait pu encore rien dé-
ouchant l'építaphe. Il m'en-
passage tiré (25) du *Venetia
dal Sansovino, coll' Addi-
Martinioni* : Voici ce qu'il
: *Vi dorme parimente in un
posto in aria quel Pietro Are-
quale fu cognominato flagello
cipi, per la licentiosa presun-
la sua mordacissima penna,
de morendo perde del tutto il
riche essendo ignaro di lettere,
lo per forza di natura ne' suoi
ebbe dopo morte il meritato
ella sua petulantia : conciosia
do le cose sue reputate dalla
oco christiane, furono vietate
a lettori, e si sarebbe affatto
a la memoria, se l'Ariosto
si del titolo ch'egli si haveva
ebitamente, non havesse detto
so :*

*..... Ecco il flagello
cipi, il divin Pietro Arétino.*

te cette édition, parce que dans la
ui est de Lyon, in-8°, chez Robert
en 1558, moins ample de 35 contes
i, l'építaphe de l'Arétin n'est point
a page 120.

Notez, je vous prie, ces paroles de
M. Misson : « J'ai peine à croire qu'on
ait tourné en építaphe, comme
quelques-uns m'en assurent, la
mordante épigramme qui a été faite
contre l'Arétin. A tout hasard, je
mettrai ici la copie qu'on m'en a
donnée (26). » C'est dommage qu'il
n'ait jamais trouvé ouverte l'église de
Saint-Luc : il y alla plusieurs fois
tout exprès pour y voir le tombeau de
l'Arétin. S'il avait pu la visiter, il
nous fournirait une bonne décision.
Les journalistes d'Utrecht, en parlant
de son voyage, rapportent les quatre
vers, *Condit Aretini cineres, etc.* et
déclarent qu'on dit qu'ils sont gravés
sur le tombeau de ce satirique, *cujus
sepulchro sequentes versus inscripti
esse dicuntur* (27). Encore un coup,
je n'en crois rien.

(I) *On a tort de dire qu'il ne con-
naissait pas Dieu : ses ouvrages de
piété témoignent manifestement le
contraire.* Paul Freher rapporte que
quelques princes d'Italie, mauvais
imitateurs de l'empereur et du roi de
France, qui faisaient des présens à
l'Arétin pour n'en être pas déchirés,
lui firent donner cent coups de bâton,
et que ce châtiment eut un tel effet,
que cet auteur renonça aux satires et
aux libelles diffamatoires, et ne fit
plus que des livres de piété : *Quidam
principes Italiae minus sibi convenire
existimantes donis cum afficere, fus-
tibus * ad mortem usque cadere per
alios curdrunt, et hoc modo linguam
ejus maledicam refrenârunt, qui dein-
ceps à scriptis satiricis abstinens sacra
scripsit, non sicut priora per inquisi-
tionem prohibita* (28). Il lui arriva donc
la même chose, à quelques différences
près, qu'à ceux dont Horace dit dans
la première épître du II^e. livre, v. 154,

*..... Vertere modum formidine fustis
Ad bene dicendum delectandumque redacti.*

(26) Misson, Nouveau Voyage d'Italie, tom.
I, pag. 281, édit. de la Haye, en 1698. Ce
Voyage a été si bien reçu du public, et avec rai-
son, qu'on l'a déjà imprimé trois fois.

(27) Biblioth. librorum novorum, tom. III,
pag. 630.

* Joly dit que jamais les princes d'Italie ne
maltraitèrent Arétin, et que ce fut l'ambassa-
deur d'Angleterre qui lui fit donner des coups
de bâton en septembre ou octobre 1547.

(28) Freheri Theatr. Viror. illustrium, pag.
1461. Ghilini dit la même chose dans la page,
192 de la première partie de son Theatre.

Je ne toucheraï que deux différences. La première, c'est qu'il n'en avait pas été quitte pour la peur : le bâton avait effectivement joué sur ses pauvres épaules. La seconde est qu'il ne divertit pas beaucoup en changeant de style ; il était sorti de son élément. On ne signale guère son esprit, quand on se met sur le tard à faire des livres de dévotion : cela soit dit selon l'hypothèse du sieur Freher, que j'examinerai ci-dessous. Mais le bon de l'affaire est, qu'au sentiment de quelques personnes les livres qu'il fit en ce genre sentent un homme bien converti. On n'ignore point quelle a été la conversion du fameux Arétin. On n'a trouvé rien en lui qui ne fût changé, jusqu'à son nom ; et quelques-uns prétendent qu'il y a si bien réussi, qu'il n'est presque pas possible de reconnaître dans les livres de dévotion de *Partenio Etiro* (29), les marques du vicil homme, qui sont si fortement empreintes dans l'ouvrage de *Pietro Aretino* (30). On a recueilli des conversations de M. Ménage une chose qui doit avoir ici sa place : « L'Arétin » a fait aussi des œuvres de dévotion, » et cela a fait dire de lui, *ubi benè*, » *nemo melius* ; *ubi malè*, *nemo pe-* » *jùs*... Voici une épigramme sur la » *Paraphrase des sept psaumes de la* » *pénitence* par l'Arétin :

- Si ce liere unit le destin
- De David et de l'Arétin
- Dans leur merveilleuse science,
- Lecteur, n'en sois pas empêché :
- Qui paraphrase le péché,
- Paraphrase la pénitence (31). »

Notez qu'à la seconde édition du *Ménagiana* on a ôté le *ubi benè*, *nemo melius*, et qu'on a dit, qu'en matière de dévotion, on ne peut souffrir le style d'Arétin, et que c'est la chose du monde la plus pitoyable que les *Vies de J. C.*, de la *Vierge*, de *saint Thomas d'Aquin*, la *Genèse*, et la *Paraphrase sur les psaumes*, soit pour les pensées, soit pour l'expression.

Il paraît, par le passage que j'ai cité du sieur Freher, qu'on a cru que les livres de libertinage, et les livres de

dévotion ont été composés temps par l'Arétin ; les premiers sa conversion, les derniers sa conversion. M. Moréri lui d'avoir fait *sur la fin de ses* ouvrages de piété ; je doute cela ; car il dit lui-même dans le *dédicatoire de la II^e. partie Ragionamenti*, qu'il se piquait principalement de travailler vit tirer de son propre fonds : prouver la fécondité et la tude de sa plume, il étale plusieurs ouvrages qu'il avait très-peu de temps, les uns matières de dévotion, les autres des matières de gaieté : *Tutta cia, eccetto il far tosto, e Eccevi la i salmi, eccovi la hi Christo, eccovi la comedie, dialogo, eccovi i volumi d allegri, secondo i sogetti, ed torito ogni opera quasi in un che si fornisca di vedere cio c la dote, che si ha ne le fas udiransi i furori de l'armi e le d'amore, che io doverei la cantare per descrivere i gesti Carlo Augusto*. Sa paraphrase des psaumes pénitentiels était traduite en français, et imprimée à Lyon, l'an 1540. Sa paraphrase de la Genèse, avec la vision connue des mystères du Nouveau Testament, fut imprimée à Lyon, en 1542, traduite de l'italien (32). Qui oserait dire que temps-là cet auteur avait confessé ses péchés et à ses libelles qu'il en soit, voici le titre de quelques-uns de ses ouvrages de dévotion : *Specchio delle opere Paraphrasi sopra i sette sal della beata Virgine; Humili Figliuolo di Dio; Vita di Tomaso d'Aquino; Vita di Catarina Virgine e Martir*.

Voici la confirmation de ce que j'ai avancé (34). « L'Arétin composait des œuvres » que pour exercer son » tation, et pour faire voir » capable de tout, pour » dévots irrités contre lui »

(29) Il prit cette anagramme de son nom à la tête de ses livres de piété.

(30) Baillet, Jugemens sur les Poètes, tom. I, pag. 133.

(31) Ménagiana, pag. 266.

(32) Biblioth. de Duverdier.

(33) Freherus, Theatr. Viror. i 1461; ex Theatro Ghilini.

(34) M. de la Mennoie, Remarques.

libéralités de la part des grandes dames à qui il a des exemplaires de ces livres. Il n'en était pas plus sage, puisqu'après sa paraphrase sur les *es*, et son *Humanité* de 1535, il s'avisa, sur 17, de dédier à Battistaresse, citoyen romain, des infâmes dont on a au bas de chacune des-rait mis un sonnet, aussi, comme dit M. Felibien, at les actions représen-re dédicatoire à ce Bat-e trouve dans le premier : lettres de l'Arétin. Il i par la peinture que cet : de ses mœurs dans la tre du IV^e. volume, datée re 1547, que bien qu'il ns la cinquante-septième son âge (*), il n'en me- ne vie moins licencieuse. ù il parle de l'interrup- est obligé de faire en ette lettre, est quelque rt singulier (35)..... On ussi la CCCXXXIX^e. let- ne volume, où l'on recon- l faisait profession d'une a scrupuleuse.»

à tort que l'on préten- composa ses livres pieux renoncé par une sérieuse sa vie libertine. Il com- à tour, et des écrits de écrits de débauche, étant alhonnête homme, et la corruption ; et si, par hommes, il était moins en s'exerçant sur des ma- s, qu'en traitant des sujets it encore plus criminel le Dieu dans ces compo- que dans celles-ci. Il n'ap- as à un tel profane de r choses saintes : il leur injure plus piquante, en nt avec un cœur dépravé, mauvais motifs, que s'il les s ouvertement. Nous pou-

ve s'en tire de ce qu'il se dit dé- quatre ans dans une lettre à Paul de mai 1545, pag. 141 tournée du édition de Paris, en 1609, in-8^e, le rapporte pas ; il est trop

vons lui appliquer la censure fou- droyante contenue dans ces paroles du psalmiste :

*Aussi dira l'Éternel au meschant,
Pourquoi vas-tu mes édits tant preschant,
Et prends ma loi en ta bouche maligne,
Veu que tu as en haine discipline,
Et que mes dits jettes et ne reçois ?
Si un larron d'aventure apperçois,
Avec lui cours ; car autant que lui vaux,
T'accompagnant de paillards et ribaux :
Ta bouche mets à mal et médisances,
Ta langue brasse et fraudes et nuisances,
Causant assis pour ton prochain blâmer,
Et pour ton frère ou cousin diffamer :
Tu fais ces maux, et cependant que riens
Je ne t'en dis, tu m'estimes et tiens
Semblable à toi : mais quoique tard le face,
T'en reprendrai quelque jour en la face (36).*

Je confesse que le commun des hom- mes n'est point choqué des écrits de dévotion qu'un indévot et qu'un pro- fane compose ; mais les personnes d'un goût délicat ou difficile en sont plus scandalisées que d'un écrit où un tel auteur parlerait sincèrement. Optez, disent ces personnes-là, *soyez l'un ou l'autre, ne donnez point à l'im- primeur aujourd'hui un ouvrage de piété, demain un livre de libertinage. Vous ne voulons point une telle co- médie : puisque vous persévérez dans le mal, nous aimons mieux que vous en gardiez incessamment les appa- rences.*

*Quantò constantior idem
In vitiis, tantò levius miser : ac prior ille,
Qui jam contento, jam laxo fune labo-
rat (37).*

Il serait à souhaiter que personne ne se mêlât de faire des livres de dévo- tion, sans être bien persuadé de ce qu'il dit, et sans le mettre en pratique ; car pour les personnes à réflexion, c'est un grand sujet de scandale que de voir si souvent de la mésintelli- gence entre les pensées et les paroles de ceux qui font de tels livres, et plus encore entre leurs actions et leurs écrits.

(K) *Je parle de ses Ragionamenti.*] Ils sont divisés en trois parties, dont la dernière qui traite de la cour et du jeu des cartes, est beaucoup plus supportable que les autres. La pre- mière traite des désordres des nonnes, des femmes mariées, et des filles de joie. Il suffit de dire en général que

(36) Psaume L. Je me sers de la version de Clément Marot.

(37) Horat., Sat. VII, lib. II, vs. 18.

la seconde est l'esprit et l'histoire du *Putanisme*. Quelque abominables que soient ces dialogues, ils le sont beaucoup moins que le livre qu'on lui attribue, *de omnibus Veneris Schematibus*.

Voici une remarque qui m'a été envoyée (38). « Ce livre (*de omnibus Veneris Schematibus*) qu'on attribue ici à l'Arétin, et que bien des gens croiront peut-être avoir été composé par lui en langue latine, à cause que par honnêteté vous lui donnez un titre latin, n'est autre chose qu'un recueil contenant seize figures deshonnêtes, gravées par le fameux Marc Antoine de Boulogne, d'après les dessins de Jules Romain, au bas de chacune desquelles était un sonnet de l'Arétin. Il en parle dans une lettre du 29 de novembre 1527, par laquelle il mande au seigneur César Fregose, qu'il lui envoie *il libro de i sonetti e de la figure lussuriose*. Le Vasari, et M. Felibien après lui, ont dit que ces figures et ces sonnets étaient au nombre de vingt; mais l'Arétin lui-même, dans la dédicace qu'il en fit en 1537 à ce Battista Zatti dont j'ai parlé, n'en compte que XVI. Il y a un dialogue de *Maddalena* et de *Giulia*, qui a pour titre *La Putana errante*, où il est traité au long de *i diversi Congiungimenti*, jusqu'au nombre de trente-cinq. C'est surpasser du quadruple l'ancienne débauche :

- *Quales nec Didymæ sciunt puellæ,*
- *Nec molles Elephantidos libelli....*
- *Sunt illæ Veneris novem figuræ.*

» C'est ainsi que Lindenbruch (39) cite l'épigramme XLIII du XII^e. livre de Martial; d'autres lisent *novæ* au lieu de *novem*. L'Arétin, quoique l'ouvrage ait toujours été imprimé sous son nom, le désavoue, et dit qu'il est d'un de ses élèves, nommé le Veniero. * Voici comme

(38) M. de la Monnoie, Remarques manuscrites.

(39) Notis in Priapeia, pag. 305.

* Depuis, et dans le *Ménagiana*, IV, 60, la Monnoie déclare abandonner cette idée. Mais Mazzuchelli pense au contraire que le poème de la *Putana errante*, et le *Trentuno della Zaffetta* sont de Lorenzo Veniero. Mazzuchelli ajoute que la *Putana errante* n'est qu'en trois chants. On en trouve une traduction française dans la *Bibliothèque d'Arétin*, Cologne, P. Marteau,

» il s'en explique dans son *Capitolo* au duc de Mantoue :

- *Ma perch' io sento il presente all' odore,*
- *Un' operetta in quel cambio galante,*
- *Vi mando hora in stil ladro traditore*
- *Intitolata la Putana errante,*
- *Dal Veniero composta mio creato,*
- *Che me in dir mal quatro giornate inante*

J'ajoute à cela un beau passage de M. Chevillier : Ce fut environ l'an 1525, que Jules Romain, le plus célèbre peintre d'Italie, poussé par l'amour du salut des hommes, inventa des dessins pour graver vingt planches. Les sujets en sont si deshonnêtes, qu'on n'ose pas seulement les nommer. Pierre Arétin, diffamé dans le public, qui le connaît pour un impie et pour un athée, composa des sonnets pour chaque dessin. George Vasari, qui rapporte cette histoire dans son livre de la *Vie des Peintres*, dit qu'il ne sait lequel serait le plus impur, ou de jeter les yeux sur les dessins de Jules, ou de s'arrêter à lire les sonnets d'Arétin. Io non so qual fusse più o brutto spettacolo de i designi di Giulio R. o l'occhio, o le parole dell' Aretino a l'orecchi. 3. Part. pa. 302. Un graveur appelé Marc Antoine, osa bien se servir son burin pour graver sur ces vingt planches tant d'infamies. Le pape Clément VII le fit mettre en prison, mais le cardinal Médicis lui sauva la vie. Et si grand que fût le mérite de Jules dans la peinture, il aurait été châtié très-rigoureusement, s'il ne fût retiré à Mantoue. Il arriva en Mantoue l'année 1527 que Rome fut pillée par l'armée de Charles-Quint : le sort de ce graveur fut, qu'ayant perdu tous ses biens, il fut obligé de quitter sa ville, et mourut quelque temps après. M. Chevillier ajoute que M. Jollain marchand de la rue Saint-Jacques à Paris, sachant où il y avait de ces planches infâmes, qui représentaient ces dessins abominables de Jules, et ces sonnets impurs de l'Arétin, y alla et les acheta cent écus, dans le dessein de les détruire, ce qu'il exécuta.

in-12 de 404 pages sans date. Cette Bibliothèque d'Arétin est un recueil de pièces obscènes de divers auteurs : on en trouve le détail dans les *Annali letteraria de Freytag*, pag. 45. Il n'y a dans ce volume aucune pièce d'Arétin, puisque la *Putana errante* est de Veniero. Joly s'exprime inexactement en disant que cette pièce est tout ce qu'on trouve de l'Arétin dans cet ouvrage, malgré son titre. »

» toujours cru que c'étaient les
» riches originales, gravées par
» rc Antoine, qu'il avait détrui-
(40).

L) Ses Ragionamenti furent im-
més pendant sa vie; mais on a de
peine à déterrer quand ils le furent.
première fois.] La préface de l'é-
dition de 1584 ne permet pas de
inter du premier de ces deux faits.
libraire, sous le nom supposé de
Bragigia, déclare que l'auteur avait
solu de publier ses Dialogues, divisés
en journées, à la manière de Boc-
ce, et comme ils le sont dans l'édi-
tion que j'ai cotée; mais que d'autres
devancèrent, et qu'ils publièrent
l'ouvrage contre son gré, et en as-
grand désordre : *Hoggi vi pre-
lo di loro una buona parte... da
ridotte ne la maniera ch'egli le
pose, e ne la medesima maniera
gli haveva determinato di farle a
la volta stampare, s'altri (contra
voglia) non l'havessero prima di
date per mezzo de la stampa in
assai male acconcie : conciosia
che Giornate questo nomasse per
citare l'alte pedate del gran Gio-
ni Boccaccio.* Je joins à cela quel-
chose de plus précis, et je le fais
d'autant plus de satisfaction,
à même temps je m'acquitte d'un
devoir indispensable envers M. Mi-
li, par le témoignage public que
il donne de mon estime singu-
, et du grand prix que je mets
mitié dont il m'honore. J'avais
ulté cet habile professeur de Ge-
; et voici l'extrait qu'il me com-
iqua d'une lettre qu'on lui avait
e de Dijon : « Il faut, monsieur,
us parler présentement d'un li-
e qui est fort opposé à celui-là
(1), qui est les *Ragionamenti di
ietro Aretino*; vous souhaitez
e je vous éclaircisse de quelques
oses qui les regardent. Les *Ra-
onamenti*, ou Entretiens capri-
eux de l'Arétin, ont paru avant
mort; il n'en faut point dou-
r, puisqu'en 1551 il y a eu une
vective de Joachim Périon, moine
nédictin, contre l'auteur des *Ra-
onamenti*, qui ne mourut qu'en

Chevillier, Origine de l'imprimerie de
pag. 224.

On venait de parler du livre de M. Bail-
luchant la dévotion à la Sainte Vierge.

» 1556 (42). Antonio Francesco Doni,
» dans la première partie de sa Li-
» brairie, publiée en 1550, qui con-
» tient les livres imprimés, parle de
» deux Dialogues *delle Donne* (43),
» qui sont différents des *Ragiona-
» menti*, dont il ne dit pas un mot,
» parce qu'assurément ils n'étaient
» pas encore imprimés. A l'égard
» des *Lettres*, il n'y a que le seul
» premier volume qui mérite d'être
» lu, quoiqu'il ne contienne pres-
» que rien de satirique : les autres
» cinq sont extrêmement fades, et
» vous pouvez vous en tenir là-des-
» sus à M. Ménage, dans le *Ména-
» giana*, qui leur fait encore trop
» d'honneur, quand il les estime
» pour le style » Dans une autre let-
tre, M. Minutoli a eu la bonté de
me faire part de deux remarques qu'il
fit en lisant les *Lettres des Hommes
Illustres*, publiées par Jean-Michel
Brutus. Il trouva ces paroles à la pa-
ge 369, dans une lettre de Jean Ma-
ludanus à Denys Lambin : *Penè me
fugerat quod scribendum in primis
fuisse arbitror. A Perionio editam
esse audio orationem adversum Pe-
trum Aretinum. Periculum est ne ut
jampridem principum, ita posthac
et Nova^χων flagellum esse et nomi-
nari velit laccessitus Aretinus.* Il n'y a
dans cette lettre que la date du jour,
Nonis maiis; mais comme la réponse
de Lambin est datée *Nonis juniis an-
no dno 1551*, il est aisé de conjectu-
rer en quelle année Maludanus lui
avait écrit. Mon lecteur sera bien aise
de trouver ici ce que Lambin, qui
était alors à Rome, jugeait de la ha-
rangue de Périon : *Perionii oratio-
nem in Petrum Aretinum jampridem
legeramus, sed multo non sine risu.
Quid enim magis ridiculum excogi-
tare potest, quàm hominem Benedic-
tinum, philosophum, Ciceronianum,
theologum, cum P. Aretino verbis
decertare? Omnino suæ existimationi
parùm consuluisse judicatur, nam
quod arguit illum esse impurum, sce-
leratum, impium, quid tum postea?*

(42) Voyez la remarque (N).

(43) Fræher met ces deux Dialogues entre les
Œuvres de l'Arétin, et ne parle point des *Ragio-
namenti*. Peut-être que ces deux Dialogues sont
cette première édition qui fut faite contre la vo-
lonté de l'auteur, et dans un autre ordre que le
sien.

Tales homines non verbis aut scriptis castigandi sed legibus et poenis sunt coercendi. Sed hæc de re aliàs plura.*

Quant à la seconde partie du texte de cette remarque, lisez ce qui suit, et vous admirerez l'exactitude et l'étendue des recherches de l'habile homme que je cite (44). « Il est difficile de marquer le temps précis de la première édition des *Ragionamenti*, tant parce qu'elle est devenue si rare, qu'il est comme impossible d'en trouver des exemplaires, que parce que les Dialogues, qui composent les deux parties de cet ouvrage, ne parurent pas tous en même temps. La première partie précéda l'autre de quelques années; et ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elles étaient toutes deux imprimées en 1537; les épîtres dédicatoires de l'une et de l'autre partie étant insérées dans l'édition du 1^{er}. volume des lettres de l'Arétin, à Venise, in-folio, par Francesco Marcolini, en la même année. Le titre de ces *Ragionamenti* a varié. L'auteur, dans l'épître dédicatoire de la II^e. partie de ces Entretiens, appelle la première *i tre Giorni di capricci*, et même simplement *Dialogo*, car c'est ce qu'il entend par ces paroles : *eccovi il Dialogo*, lesquelles ne se trouvent pourtant pas dans cette même épître insérée parmi les lettres du 1^{er}. volume, où il y a encore une autre variation considérable, qui est qu'après ces mots *e per non difraudare il mio grado*, tout ce qui suit, jusqu'à *e lo sà Milano come cadde inclusivement*, est entièrement omis; au lieu de quoi il y a *usaro le parole cadute de la sacra bocca del magno Antonio da Leva, l'Arentino è più*, etc. Quelquefois, au lieu de *Dialogo*, il dit tout au long, comme dans l'épître à son singe : *Il Dialogo de la Nanna e*

de la Antonia. Quelques-uns me dans son Dialogue de la Nanna, il entend la première partie des *Ragionamenti* par la Pippa, la seconde. lettre du 15 mai 1537, *cesco da l'Orme*, il détermine les deux parties par *i due libri* de même que les désignent. Francesco Doni par *due delle Donne* (*). Il est évident que ces Dialogues n'ont jamais été intitulés *Ragionamenti* par l'auteur. Ce n'est que depuis 1584 qu'ils portent ce titre. Le véritable était *Capricci*. Le Bandel reconnaît dans son invective l'Arétin. *Scriptis enim atque edidit nefarium librum, quem Capricium, id est, librum lascivum et libidine imbutum*. Et plus bas, *Galli plerique licet sciunt, quo quidem istius Capricius alique libris sunt*. Le Bandel se méprend que, dans la XXXIV^e. des lettres, page 235 de la 1^{re}. édition, il dit que la Zanina lisait la Nanna, ce sont ses mots : *o Zanina, faella de l'Arentino*. La Nanna et la Raffaella sont deux ouvrages différens, et de différents auteurs. Par la Nanna, on entend la première partie des *Ragionamenti* de l'Arétin; par la faella, le Dialogue de *Margareta* et de *Raffaella* intitulé *della bella Creanza del mondo*, qui apprend aux femmes de des galans. Il est d'Alessandro Colhuomini, sous le nom de *ditto Intronato*, qui était un d'académicien. Cette citation de la Nanna, par le Bandel, sert tant à faire voir que la 1^{re}. partie des *Ragionamenti* paraissait au moins dès l'an 1535, puis à la fin de cette même nouvelle édition est citée la Nanna, il est fait mention du Bernia comme alors le quel constamment, quoiqu'il soit mort en 1606, le Bandel le mette après des vers qui sont morts en 1606, au mois de mai de l'an 1606. *Bernia vicario poeta d'Aretri apopleptico*, dit Paul Jo

* Joly rapporte le titre et des passages de la harangue de Périon contre Arétin. Voici le titre de cette pièce que Bayle n'avait pas vue : *ad Henricum (II) Galliarum regem clarissimum ac potentissimum, ceterosque christianarum religionis principes, Joachimi Perionii, benedictini Cornariaceni in Petrum Aratinum oratio*, Paris, N. de Guingant 1551, in-8, de 71 pages non chiffrées, et réimprimé à Cologne, 1561, in-8.

(44) M. de la Monnoie, Remarques manuscrites.

(*) Libreria del Doni, part. I, tournée.

du dernier de mai 1535, de Faïence Ridolfo Pio, le cardinal de Carpi, rs en France. M. Ménage fait un chapitre exprès dans la 1^{re}. partie de Baillet, n'a pas relevé le. »

ix volumes de lettres.... pas grand'chose.] Nous ru sur ce sujet (45) le ju-savant homme de Dijon; adre celui de M. Ménage. il (46), *toutes les lettres Arétin, sans y trouver rien mais pu faire entrer dans es livres. Il n'y a que du dre dans cette lecture.* On lonner une idée plus ex-n ouvrage sec, et très-un logis démeublé, à blonneuse, en friche, à des

M. Ménage était un des monde qui savait le mieux es lectures, et qui possé-ix l'art d'en varier les ap-

urut environ l'an 1556, soixante-cinq ans, plus (7).] « Ce qui fait con-ue l'Arétin est mort, ou de 1555, ou dans l'an- c'est que depuis le mois 1555, date de l'éptre dé-du dernier volume de ses l ne se voit pas qu'il ait ; et que le Ruscelli, qui on Rimario en 1557, y 'Arétin comme d'un hom-depuis peu : *Onde il mio li buona memoria*, dit-il *osta*, dans le vocabulaire la fin du Rimario. Que ce 57 que ce Rimario ait été cela paraît par le passage ai marqué ci-dessus (48) e Silvio Antoniano (49). » s'abuse, en disant qu'Aré-vers l'an 1566 (50).

us, immédiatement après la ci-na, pag. 396 de la première édi-le.

ci-dessus la citation (), entre 5).*

de la remarque (D) de l'article

la Monnoie, Remarques manu-

reher., in Theatro Virotrum illus-61.

(O) *On conte qu'il se mit si fort à rire, entendant des discours sales, qu'il tomba.... et en mourut sur l'heu-re.*] Voici les propres termes de l'auteur qui rapporte ce fait : *Infandas obscœnitates de meretricibus, ut aiunt, sororibus suis, cùm audiret, ex risu sellam in quâ sedebat evertisse, occi-putque vehementer graviterque ad ter-ram afflixisse atque allisise ut extem-plò nequissimè interiret* (51).

(P) *Il se trouva mal d'avoir écrit contre Strozzi.... Je citerai mon au-teur.*] C'est Rémi de Florence. *Volse*, dit-il (52), *Pietro Aretino burlare e motteggiare il sig. Pietro Strozzi, quando egli diede Marano a Venetiani, e gli fece un sonetto, che cominciava :*

Mentre il gran Strozzi Arma virumque cano, etc.

Ma il signor Pietro, come huomo valoroso, e che non voleva sue burle nè suoi motti, gli fece intendere, che attendesse ad altro, perche lo farebbe ammazzare insin nel letto. Onde il povero Aretino, che conosceva il signor Pietro huomo più da farlo che da dirlo, si mise tanto spavento, che serrato in casa, nè dando ingresso a persona alcuna, guardava pure se i pugnali piovevano, e menò giorno e notte una vita infelicissima, e per fin che lo Strozzi stette in paese de Veneziani non ardi mai uscir di casa. Je m'imagine que, quand il se vit hors de danger, il fit comme la truie lavée.

(Q) *L'un de ses sujets d'importunité était la dot de sa chère fille Adria.*] Il l'aimait avec beaucoup de tendresse, et il s'était engagé à compter mille ducats à celui à qui il la promet en mariage. Ce futur n'était point un homme qu'on pût renvoyer au premier livre qu'on dédierait : une telle assignation, que certains auteurs ont employée auprès de leurs créanciers, n'était point capable de le contenter; il stipula que mille ducats lui seraient comptés avant qu'il donnât l'anneau à sa future : *Mille ducati è la promessa da me fatta allo sposo in con-*

(51) Ant. Laurentinus Politianus, in Dialogo de Risu, pag. 87.

(52) Remigio Fiorentino, Considerat. civili sopra Guicciardini, cap. VI, folio 8 verso. Voyez le Rime piacevoli, part. II, folio 12.

tanti, prima che se le dia l'anello (53). Il fallut que l'Arétin fût servir au paiement de cette somme la chaîne d'or qu'il avait reçue du prince d'Espagne (54). Il s'adressa au cardinal de Lorraine, pour en être secouru dans cette nécessité : je ne sais point s'il en obtint quelque chose ; mais je sais qu'il fut secouru du duc de Florence. La lettre de change que ce prince fit expédier (55) portait qu'on ne la payât que sur de bonnes attestations que le mariage avait été consommé (56). Cette condition fit hâter les noces : le père eût voulu les différer, parce que la jeune Adria lui paraissait d'un âge trop tendre ; mais il fallut passer par-dessus cette considération. Il dit que sa fille, en se mettant au lit nuptial, parut être une victime pure mise sur l'autel sacré : *Per importarmi più l'honore della parola obligata, che il rispetto della etade tenera, consentii che la innocentia si copulasse co'l sacramento. Ella, nello entrare nel letto, parve una ostia pura, posta sopra l'altare sacro* (57). Il paraît que le beau-fils * n'exigea point à toute rigueur que la somme lui fût comptée en bonnes espèces avant les noces : il se contenta d'être nanti de la chaîne d'or que le fils de l'empereur avait donnée à l'Arétin : d'en être, dis-je, nanti pour la sûreté de ce qui manquait aux mille ducats ; mais cela ne laissait pas d'embarrasser le beau-père, qui avait envie de conserver cette chaîne d'or, et qui se voyait chargé de sa fille jusqu'à ce que toute la somme fût payée ; car, avant l'entier paiement, le gendre ne voulait point amener chez lui son épouse. Le duc de Florence fut encore importuné, et déboursa quelque chose (58).

(53) Arétin, lettre CXLV du V^e. liv., folio 72 verso, édition de Paris, en 1609.

(54) Là même.

(55) Voyez la XXIV^e. Lettre du même livre. Elle est datée de Venise, l'an 1548.

(56) Voyez la CCXX^e. Lettre du V^e. livre. Elle est datée du mois de mars 1549.

(57) Là même, folio 102.

* Adria, dit Joly, fut fiancée en 1548 à Diotallevi Rota, jeune homme de vingt-neuf ans, né dans le Bergamasque, mais établi dans le duché d'Urbain. Le mariage fut célébré deux ans après.

(58) Voyez le VI^e. livre des Lettres de l'Arétin, folio 121.

(R) *Il vit sa fille si malheureuse dans le mariage, qu'il se repentit son impatience.*] Ce mariage ne pas heureux : la pauvre Adria fut maltraitée chez son mari, qu'elle contrainte de s'en retourner chez père ; mais son mari lui ayant permis un traitement plus commode elle se laissa persuader la réunion, ne fut pas plus heureuse qu'auparavant (59). On continua de lui rendre le pouvoir des clefs ; pouvoir qui tombe jamais en quenouille dans la glise, mais qui est affecté aux femmes dans le ménage. Elle ne pouvait ni manger, ni boire que quand plaisait à d'autres de disposer de la clef en sa faveur. On la chicanait éternellement sur ses parures : elle ne voulait point qu'elle portât de joyaux, et on la voulait contraindre à vendre un diamant que son père lui avait donné. Elle était dévorée par les endroits les plus sensibles : c'était vouloir lui arracher les entrailles. L'Arétin se plora pour elle la protection de la duchesse d'Urbain (60). Quel cœur de se voir si méprisé de son gendre, pendant que son nom faisait du bruit jusqu'à la cour de Rome (61) ! Quelle amertume domestique, au milieu des prétendues douceurs d'une grande réputation ! Pourquoi ne se consolait-on en considérant que ce brutal méprisait aussi le duc de Florence, qui lui avait tant recommandé de bien traiter son épouse ? C'était, au contraire, un nouveau sujet de confusion pour la personne qui avait choisi un tel gendre : *Benche quanto al non fare nissuna stima me simi' cane, non è maraviglia, ben' da stupire del si poco rispetto che mostra d'havere lo asinaccio il gran' duca, la cui benignità mantenta, uscendo noi di Pesaro, per il viaggio di Roma, così qual' era il cavallo, chiamollo, e dissegli : tu vuoi che non ti si manchi di pietà, tratta la moglie tua, si come me nata fusse* (62). Notez que Pisto-

(59) Voyez le VI^e. livre de ses Lettres, folio 281.

(60) Sa lettre à la duchesse d'Urbain est datée de Venise du mois de novembre 1554.

(61) Voyez la remarque (A).

(62) L'Arétin, au feuillet 282 du VI^e. liv. de ses Lettres.

tin eut une autre fille * qu'il sou-
hait fort de marier (63).

Cette autre fille, née en septembre 1547,
fut à l'âge d'environ dix ans. L'Arétin, dit
, en eut quelques autres.

(3) Elle s'appelait Austria. Voyez la CCX.
re du V^e. livre, et le feuillet 258 du VI^e.

ARGYROPYLE (a) (JEAN), na-
de Constantinople, se retira
Italie, pendant que les Turcs
bouleversaient toute la Grèce
(B). Il fut très-bien accueilli par
le pape de Médicis, qui lui donna
pour instruire son fils Pierre, et son
petit-fils Laurent (b), et qui le
fit professeur en grec dans la
université de Florence. Il témoigna
une grande gratitude dans la traduction
qu'il fit de la *Physique* et de la
Éthique d'Aristote. Il eut un
succès tout particulier dans ce
travail, puisque Théodore Gaza,
qui avait composé une semblable
version, la jeta au feu, afin de
ne point préjudicier à la fortune
d'Argyropyle son bon ami. Gaza
surpassait en éloquence : sa
version eût offusqué infaillible-
ment celle-là; et comme il n'i-
gnorait pas l'ambition d'Argyro-
pyle, il lui fit un sacrifice qui,
à l'humour dont il était, ne lui
rapporta pas beaucoup. C'était un
homme qui ne se souciait, ni
de louanges, ni d'argent. Les
discours d'Argyropyle dégoûtè-
rent et fatiguèrent les hommes
doctes; et surtout quand il sou-
levait que Cicéron avait ignoré
le grec. Il quitta la Toscane dans
un temps de peste, et s'en alla
à Rome, et y fit des leçons sur
le texte grec d'Aristote. Ses ga-
gnes furent considérables; mais

(a) Et non pas Argirophile, ni Argyro-
phile, comme dans Moréri.

(b) Et non pas son neveu, comme dans
Moréri.

comme il aimait à manger beau-
coup, et à boire tout autant,
et que sa complexion pouvait
soutenir la charge, il dépensait
tout ce qu'il gagnait. On croira
donc aisément ce qui a été rap-
porté touchant sa bedaine (B). Il
mourut à l'âge de soixante-dix
ans : ce fut d'une fièvre qu'il
gagna pour avoir mangé trop de
melons (c). Il témoigna beau-
coup de constance lorsqu'un de
ses fils fut tué à Rome (d).
Voyez, touchant l'ordre que
donna le pape Paul II de pour-
suivre les meurtriers, et les fu-
nérailles du défunt, la CC^e. lettre
du cardinal de Pavie, page 620.
On a remarqué qu'il fut le pre-
mier des Grecs qui enseigna la
philosophie dans cette ville-là
(C). Il disputait avec beaucoup
de vigueur, et il avait une scien-
ce fort étendue *. Il laissa un
fils, qui fut un excellent musi-
cien (e). Les jugemens qu'on a
faits de ses versions différent ex-
trêmement les uns des autres (D).

(c) Tiré de Paul Jove, Elog. cap. XXVII.

(d) Petrus Alcyonius, in Medice Legato
priori, pag. 25.

* Joly regrette que Bayle n'ait pas con-
sulté les Lettres de Philophe. Il y aurait
trouvé un éloge complet d'Argyropyle dont
Hodi a écrit la vie dans son *Traité de Græcis
illustribus, lingua græcæ, litterarumque
humaniorum instauratoribus*, Londres,
1742, in-8.

(e) Obiit, relicto filio Isacio, nobili mu-
sico. Volaterran., lib. XXI, pag. 776.

(A) Il se retira en Italie pendant
que les Turcs bouleversaient toute la
Grèce.] Je n'ai pas osé dire, avec
Moréri, qu'il se retira en Italie après
qu'ils eurent conquis Constantinople;
car deux raisons me font douter de
cela. L'une est que Paul Jove dit qu'Ar-
gyropyle fut poussé en Italie par la
même tempête qui contraignit Théo-
dore Gaza de s'y retirer (1). Or, il

(1) Paulus Jovius, Elogior. cap. XXVII,
pag. 64.

observe que ce Théodore s'y réfugia lorsqu'Amurath ébranlait toute la Grèce par ses armes victorieuses : *Amurathe Græciam omnem victricibus armis quatiente, in Italiam venit* (2). C'est nous porter à croire qu'Argyropyle quitta son pays avant que la ville de Constantinople eût été prise par les Ottomans. Ma seconde raison est qu'il adressa un *Traité de Consolations* à l'empereur de Constantinople. J'avoue que, pour faire de ceci un bon argument, il faudrait prouver qu'il composa cette pièce en Italie, et je confesse que je ne puis point le prouver. Ainsi je ne vous donne cette observation que pour un motif de demeurer en suspens. Paul Jove est bien condamnable d'avoir négligé la chronologie autant qu'il l'a négligée dans ses éloges ; car il lui eût été facile de déterrer la date des charges, des voyages et de la mort de ses illustres : cela soit dit en passant. Vossius observe que ce *Traité* d'Argyropyle, et sa *Monodie*, et son *livre de Regno*, et ses *Parallèles entre les Princes anciens et modernes*, sont dans la bibliothèque du roi très-chrétien (3). M. Moréri, qui n'avait jamais vu ces ouvrages, assure pourtant que l'auteur les a consacrés à la gloire de la maison de Médicis. Que ne se contentait-il d'assurer cela touchant les versions d'Aristote ? car son guide ne va pas plus loin (4).

(B) *On croira... aisément ce qui a été rapporté touchant sa bedaine.* Citons Paul Jove : *Vini et cibi æquè avidus et capax, et multo abdomine ventricosus immodico melopeponum esu autumnalem accersivit febrem, atque ità septuagesimo ætatis anno ereptus est* (5). Mourir de trop manger est une chose honteuse à tous les humains, mais surtout aux gens de lettres. Il vaudrait mieux, pour la gloire d'Argyropyle, qu'il fût mort de faim ou d'inanition. Ne prenons pas néanmoins la masse énorme de son ventre pour une raison à opposer à ceux qui le louent d'avoir été fort habile : le succès d'un tel combat serait incertain. Voyez les re-

cueils qu'on étalera dans les remarques de l'article GORGAS. *

(C) *On a remarqué qu'il fut le premier des Grecs qui enseigna à Rome.* Politien, son disciple, va être cité. Voyez ces paroles de Hornius : *Primus ex Græcis Romæ philosophiæ professor fuit Argyropylos, cujus sectatorem se fuisse memorat Angelus Politianus, Miscell. cap. 1, eumque cum litterarum latinarum minime incuriosum, tum sapientiæ decretorum, disciplinarumque adeò cunctarum quæ cyclicæ à Martino dicuntur, eruditissimum illis temporibus habitum atque in disputando acerrimum* (6).

(D) *Les jugemens qu'on a faits de ses versions différent extrêmement les uns des autres.*] M. de Thou observe que Périon, voulant s'éloigner de la méthode d'Argyropyle, se jeta dans une autre extrémité. Il trouvait qu'Argyropyle avait traduit Aristote plus fidèlement qu'élégamment : c'est pourquoi il entreprit une traduction qui fût capable de plaire à ceux qui aiment la belle latinité ; mais en s'attachant trop à l'élégance du style, il se fit accuser de ne suivre pas le sens de l'auteur : *Is (Joachimus Perionius) cum Aristotelem hactenus à Johanne Argyropylo fideliter potius quàm ornatè versum auribus latinis proponendum statuisset, dum elegantioris styli potius quàm veri rationem plerumquæ Ciceroni suo addictus habet, in contrariam ab Argyropylo reprehensionem incidit* (7). Ce jugement revient à ceci : les traductions d'Argyropyle sont fidèles, mais sans grâces et sans ornemens. D'autres en jugent d'une façon tout opposée, car ils disent que l'on y trouve plus d'élégance que de fidélité : et ils le blâment de n'avoir pas traduit mot pour mot son original, « selon le devoir, ajoutent-ils, de ceux qui traduisent la Sainte Écriture et Aristote. » *Aliquot Aristotelis libros convertit magis eleganter quàm fideliter, cum in hoc philosopho haud aliter quàm in Sacris Litteris verbum verbo reddere oporteat* (8). Si nous consultons un professeur de Louvain,

(2) Paul. Jov., Elog., cap. XXVI, pag. 61.

(3) Vossius, de Hister. Græcis, lib. IV, cap. XIX, pag. 493.

(4) Paulus Jovius, Elogior. cap. XXVII.

(5) Id., ibid., pag. 65.

* [Bayle n'a pas donné cet article.]

(6) Hornius, Historiæ Philos. lib. VI, cap. VI, pag. 304, 305.

(7) Thuan. Histor., lib. XXIII, pag. 471 ad ann. 1559.

(8) Volater., lib. XXI, pag. 776.

is trouverons mal fondé ce jugement de Volaterran; nous verrons Argyropyle s'attacher plus servilement aux paroles qu'aux pensées d'Aristote, et que ses versions ne peuvent passer ni pour fidèles, ni pour ingénieuses. Voici les paroles de ce professeur : *Superiori seculo, quidam verba verbis ita admensi sunt, ut sententiam depravarint, non aliter quam docti pictores, qui operosi in cultu tingendo, membra secundum vestra distorquent : quum Apelles Parrisiique prius nudum corpus effunderent, quam amictum superinducere vellent. In quorum numero Argyrolozum reponas et Ruffinum, alterum interpretem Aristotelis, alterum Gregorii Nazianzeni, de quibus ferè id Aristoteli dici potest : Dant sine mente sonum. Fit autem illud vel ex scitid, vel ex κακοζυμία, quum enim sententiam apprehendere nequeunt, verba reddunt, quasi quod ipsi non intellexerint, alius ex illorum verbis intelligere queat, cum verba non minus ex sententiâ vim suam et significatum accipiant, quam sententiam constituent. Aliqui rursus fidem existimant à numero verborum non discernere (9). Quelques savans hommes prétendent qu'on accuse là Argyropyle de s'attacher mot à mot à l'original, et s'il ne peut pas prendre la pensée et le sens de son auteur, d'avoir recours à un circuit de paroles qui ne disent rien (10). Je doute que ce soit exactement ce que Nannius a voulu dire. M. Huet se conforme au jugement que M. de Thou a rapporté (11); et, par conséquent, il condamne celui de Volaterran. Il condamne aussi Paul Jove, qui a préféré les versions de Gaza à celles d'Argyropyle; et il déclare que si celui-ci est plus éloquent, celui-ci est plus fidèle : *Non efficies quin major quum eloquentiæ laus Gazæ, accuratutem interpretandi Argyropylo detur* (12). Voyez ci-dessus la remarque (B) de l'article de (Donat) CIALOLI, et admirez la diversité de jugemens.*

1) Petrus Nannius, Alemarianus, in Colle-Bustidiano apud Lovanienses Latinus Professor, Συμμίχτων, lib. I, cap. III, pag. 6.

2) Voyez M. Baillet, Jugem. des Savans, IV, num. 814, pag. 355.

3) Huetius, de Claris Interpretibus, pag. 239.

4) Idem, ibid.

ARIARATHES, nom de plusieurs rois de Cappadoce. Voyez l'article de CAPPADOCE.

ARIGONI (POMPÉE), cardinal et archevêque de Bénévent, était né à Rome, l'an 1552. Pendant qu'il était du nombre des avocats consistoriaux, il plaida les affaires de Philippe II, roi d'Espagne. Il harangua sous le pontificat de Sixte V, pour montrer qu'il fallait canoniser le bienheureux Diègue d'Alcala. Il fut fait auditeur de Rote, l'an 1591, et cardinal, en 1596; et il exerça la charge de dataire sous Léon XI, et sous Paul V. L'archevêché de Bénévent lui fut conféré par ce dernier pape. Il mourut le 4 d'avril 1616, à la tour des Grecs, auprès de Naples, où il s'était retiré pour changer d'air. Son corps fut porté à Bénévent, où ses neveux lui firent faire un tombeau de marbre dans l'église métropolitaine. Outre la *harangue* dont j'ai parlé, qui a été imprimée par Pierre Galesini (a), on a des *lettres latines* de notre Pompée, parmi celles de Jean Baptiste Lauri. Pour ce qui est de ses *Décisions de la Rote*, elles ne sont qu'en manuscrit dans les cabinets de plusieurs savans. Charles Carthari lui donne beaucoup d'éloges dans sa liste des avocats consistoriaux (b).

(a) In Libello pro Canonizatione B. Didaci Complutensis. Vide etiam Franciscum Pegna, in Vita ejusdem Didaci.

(b) Ex Bibliothecâ Romanâ Prosperi Mandosii.

ARIMANIUS, l'une des principales divinités des Perses. Cette nation devait sa philosophie à Zoroastre, dont les manichéens.

renouvelèrent l'un des dogmes les plus fondamentaux; savoir, qu'il y a deux premiers principes, l'un du bien, l'autre du mal. Les Perses nommaient *Oromasdes* la divinité qu'ils reconnaissaient pour le principe du tout bien, et pour l'auteur du premier état où les choses furent produites; et ils appelaient *Arimanius* la divinité qu'ils reconnaissaient pour le principe du mal, et pour l'auteur de la corruption dans laquelle la première nature est tombée. Ils disaient qu'*Oromasdes*, ayant produit les bons esprits et les étoiles, enferma celles-ci dans un œuf (A); et qu'*Arimanius* produisit les mauvais génies, qui cassèrent cet œuf, d'où sortit la confusion et le mélange du bien et du mal. Ils ajoutaient qu'enfin, après plusieurs combats où la victoire serait tantôt d'un côté tantôt de l'autre, *Oromasdes* vaincrait pleinement *Arimanius*, et le perdrait sans ressource; ce qui serait suivi d'un grand bonheur pour le genre humain, et d'un changement très-commode, qui ferait que le corps de l'homme serait transparent, et qu'il se conserverait sans nourriture (a).

Ce que je viens de dire a été tiré d'un auteur qui l'avait pris de Plutarque, dont je rapporterai ailleurs le passage tout entier (b). On remarque que le roi de Perse, voyant *Thémistocle* se réfugier auprès de lui, pria *Arimanius* d'inspirer toujours de

telles pensées à ses ennemis qu'ils exilassent leurs plus braves gens (c). C'est une preuve que les Perses considéraient *Arimanius* comme une divinité qui ne se plaisait qu'à faire du mal (B). On entendait, sans doute, la même divinité, lorsque, sur les plaintes que fit *Darius* contre le démon de la Perse, en apprenant que la reine son épouse était morte prisonnière d'*Alexandre*, on lui répondit : *à l'égard des honneurs de la sépulture, etc., vous n'avez aucun sujet d'accuser le mauvais génie de la nation (d). Il n'a rien manqué de leur première fortune à votre femme, à votre mère, et à vos enfans, que de voir votre lumière, que le seigneur Oromasdes remettra dans son éclat (e).* Nous voyons dans ces paroles l'opposition que faisaient les Perses entre *Oromasdes* et *Arimanius*.

(c) Plutarch., in *Themist.*, pag. 126.

(d) Τὸν πονηρὸν δαίμονα. Plutarch., in *Alexandro*, pag. 68a.

(e) *Idem*, *ibid.*

(A) *Oromasdes... enferma les étoiles dans un œuf.*] J'ai averti en un autre endroit (1), que je toucherais ici quelque chose touchant l'œuf qui, selon l'ancienne théologie des païens, avait servi à la production des êtres, lorsque le chaos fut débrouillé. Je dis donc que, suivant les Phéniciens, l'air obscur et le chaos avaient été le principe de toutes choses. Cet air obscur est sans doute la même chose que d'autres appellent la nuit, et à laquelle ils attribuent la génération d'un œuf, duquel l'amour et le genre humain sortirent. Τίχται πρώτιστον ἐν τῷ μελανόπτειρον ὄν (2). On peut ingénieusement expliquer cela de la Terre,

(a) Tiré du *Telluris Theoria sacra* du docteur T. Burnet, liv. II, chap. X, pag. 289, 290 : il cite Plutarch., de *Iside et Osiride*.

(b) Dans la remarque (C) de l'article MANICHIÉENS, et dans la remarque (E) de l'article ZOROASTRE.

(1) Ci-dessus, dans la remarque (A) de l'article ADAM.

(2) Aristophanes, apud T. Burnetium, *Tell. Theor. sacr.*, lib. II, cap. VII, pag. 243.

ajuster avec les paroles de Moïse , supposant que les parties les plus sèches de cet air obscur et épais se précipitèrent sur la circonférence de l'anneau , où ils trouvèrent une écume visqueuse et gluante , avec quoi elles s'abarrassèrent , pour former ensemble une espèce de limon , qui , étant durci , devint la terre habitable (3). Quelques anciens ont dit que c'était une colombe , couvant un œuf , qui produisit Vénus ou l'Amour. *Arba citat Grotius ex Nigidio in Soliasten Germanici , ovum miræ similitudinis quod volventes ejecerunt terram , atque ita columbam insensibilem , et post aliquot dies exclusisse in Syria quæ vocatur Venus (4).* Mais Ampelius a dit que c'était un poisson : *Ovum piscis columbe adsedisse dies plurimos , et exisse Deam Benignam (5).* Le docteur Burnet entend le chaos par l'œuf , le Saint-Esprit par la colombe , et la terre par Vénus (6). Mais il semble qu'il ne faudrait pas borner à la seule production de la Terre cette Vénus sortie de l'œuf : il faudrait entendre toute la machine du monde. Ce leur remarque que l'œuf était une chose fort sacrée dans les mystères de Bacchus , à cause de sa conformité avec l'être qui engendre et qui est en lui-même : *Ὁς μίμνηται τὰ πάντα γεννῶντος καὶ περιέχοντος εὐτῷ (7).* Il n'oublie pas d'observer que l'expression de Moïse a du rapport à l'action des poules qui couvent : *de doctrinæ de ovo mundano datae interpretationi tacite favere mihi videtur incubatio Spiritûs Sancti in sum , de quâ Moses in primâ telæ productione ubi ad ovum manibus alluditur (8).*

1) Les Perses considéraient Arimanius comme une divinité , qui ne se faisait qu'à faire du mal.] Si l'on ne pouvait nier cela , on ne pourrait objecter que le roi de Perse eut un grand plaisir d'avoir gagné Thémistocle ; il croyait donc que ce serait une très-bonne fortune pour son pays ,

que de telles gens fussent exilés par leur patrie , et qu'ils se réfugiassent à sa cour : lors donc qu'il pria Arimanius d'inspirer à ses ennemis la résolution de hannir leurs plus braves citoyens , il lui demandait une grâce très-insigne ; et par conséquent , il le regardait comme une cause bien-faisante en quelques rencontres à l'égard des Perses. Je réponds que c'est un raisonnement qui ne prouve point ce qu'on veut prouver. Ce monarque ne s'écartait pas des idées de ses théologiens : il ne considérait Arimanius que comme un être malfaisant : il ne lui demandait l'exil des grands hommes de la Grèce , qu'en tant que cela était préjudiciable à ce pays-là. C'était une action du ressort et du goût d'Arimanius , en tant qu'elle était injuste et pernicieuse par rapport aux villes qui exilaient : mais en tant qu'elle procurait du bien aux Perses , elle ne lui était pas agréable ; et ce n'était point sous cette notion qu'on le pria d'y travailler. En un mot , pour résoudre cette objection , il suffit de dire que les choses de ce monde étant si mêlées , qu'ordinairement parlant un pays profite du malheur de l'autre , Arimanius ne pouvait presque rien faire qui fût purement et simplement pernicieux : il en résultait toujours quelque utilité , ou par accident , ou de quelque autre manière. Mais comme il ne faisait une chose qu'à cause du mal qu'il y voyait , on ne peut pas prétendre qu'il fût le principe d'aucun bien. Il eût empêché , s'il l'eût pu , que les Perses ne trouvassent quelque avantage dans le préjudice d'Athènes. Il est donc vrai que la prière , dont nous parlons , ne prouve pas qu'on le regardât autrement que comme un être qui ne se plaisait qu'à nuire.

ARIMINI (GRÉGOIRE D'). Cherchez RIMINI.

ARION , cheval admirable , et tout autrement fameux dans l'histoire poétique , que Bucephale dans l'histoire d'Alexandre. On parlait diversement de son origine , quoiqu'on s'accordât à lui donner du divin. Les uns di-

C'est ce que fait le docteur Burnet , *la* pag. 244.

Id. , *ibid.* , pag. 259.

Idem , *ibid.*

Idem , *ibid.*

Ex Plutarchi Sympos. , lib. II , Qu. III , 636.

Burnet. , *Telluris Theoria sacra* , pag. 286.

saient que Neptune, voulant procurer aux hommes les utilités que les chevaux étaient capables de leur apporter, donna un coup de trident sur la terre dans la Thessalie, et en fit sortir subitement deux chevaux dont l'un fut notre Arion (a). D'autres disaient que Neptune, disputant avec Minerve à qui nommerait la ville d'Athènes, il fut dit par les dieux, que celui qui ferait un meilleur présent aux hommes donnerait son nom à cette ville. Là-dessus, Neptune frappa le rivage, et en fit sortir un cheval (A); mais Minerve produisit un olivier, et remporta la victoire, parce qu'on jugea que la paix, dont l'olivier est le symbole, vaut mieux que la guerre, à quoi le cheval est propre. Or il y en a qui prétendent que le cheval, qui fut produit par Neptune en cette rencontre, eut nom *Arion*. D'autres disent que ce cheval eut Cérès pour mère, et Neptune pour père (b). Cette déesse, errant par le monde, pour chercher sa fille, rencontra Neptune, qui lui parla fortement d'amour; de sorte que, comme elle ne se trouva point disposée à le contenter, elle jugea à propos de prendre la forme d'une cavale. Ceci se passa auprès de la ville d'Oncium dans l'Arcadie. Cérès eut beau paître parmi d'autres animaux, Neptune ne laissa pas de la discerner, et de jouir d'elle métamorphosé en cheval. Elle s'en fâcha d'abord, et puis s'apaisa, et se lava dans la rivière

voisine. Elle eut de Neptune, non-seulement une fille, dont il n'était pas permis de dire le nom aux profanes, mais aussi notre cheval Arion. Il y en a qui disent qu'elle était sous la forme d'une furie, lorsque Neptune l'engrossa de ce cheval, ou qu'en effet une furie le procréa du fait de Neptune (B). Le poète Antimachus, cité par Pausanias, ne lui donne point d'autre origine que la terre dans l'Arcadie: mais Quintus Calaber le fait fils du vent Zéphire, et d'une harpie (C). Quoi qu'il en soit, on a cru qu'il avait été nourri par les Néréides (D), et qu'étant quelquefois attelé avec les chevaux marins de Neptune au char de ce dieu, il l'avait traîné avec une vitesse incroyable par toutes les mers (c). Il avait cela de rare, que du côté droit ses pieds ressemblaient à ceux d'un homme (d). Hercule le montait lorsqu'il prit la ville d'Élide, et puis il en fit présent à Adraste. C'est ce que nous apprend Pausanias, qui ajoute qu'Antimachus en faisait Adraste le troisième possesseur (E). Hésiode le représente au service d'Hercule dans le combat contre Cygnus (e). Stace dit en général qu'il servit Hercule dans ses travaux, et qu'après cela les dieux le donnèrent à Adraste (f). Probus attribue à Neptune tout l'honneur de ce présent (g). C'est sous ce dernier maître qu'Arion s'est le plus signalé: il gagna le prix de la course aux

(a) Lutatius, in Statii Theb., lib. IV, vs. 43.

(b) Pausan., lib. VIII, pag 257.

(c) Stat. Theb., lib. VI, vs. 308.

(d) Lutat., in Stat. Theb., lib. VI, n. 302.

(e) Hesiod., in Clypeo Herculis.

(f) Statius, Thebaidos lib. VI, vs. 308.

(g) Probus, in Virgil. Georg. I.

ux néméens (F), que les princes, qui allaient assiéger Thèbes, instituèrent en l'honneur d'Adraste, et il fut cause qu'Adraste ne périt pas dans cette fautive expédition, comme tous les autres chefs. Apollodore le témoigne au livre III.

(A) Neptune, disputant avec Minerve à qui nommerait la ville d'Arènes,..... frappa le rivage, et en fit sortir un cheval.] Servius nous apprend cela sur ces paroles de Virgile :

... Tuque, eni prima frementem
indit equum magno tellus percussa tridenti,
Neptune (1).

voyez aussi Probus, sur ce même passage de Virgile.

B) On veut que Cérès fût sous la forme d'une furie, lorsqu'elle donna naissance à ce cheval, ou qu'en sa qualité de furie l'ait procréé du fait de Neptune.] Ce sont les sentimens d'Apollodore et d'Hésychius. Voici ses paroles : Τούτων ἡ Ποσειδάωνος υἱὸς Ἀμφικλῆς ἱπποῦς ἔκασθεν Ἐρυννίου τὴν οὐνοσίαν (2). Hunc ex Neptune genuit Ceres similis facta Erynni filio. Ἀρίων ὁ ἵππος Ποσειδάωνος υἱὸς, πατρὸς τῶν Ἐρυννίων (3). Arion, equus, pauni filius et unius ex Erynnibus. Arion a confondu le sentiment d'Apollodore avec celui d'Hésychius. Arion ex Erynnibus, dit-il (4), soboles assentitur Apollodoro Hesychius scholiographus. Cela veut dire qu'Apollodore raconte qu'Arion était né de la fureur des furies; mais c'est ce qu'il n'a point dit : il a remarqué expressément que Cérès était la mère de ce cheval, et qu'elle avait seulement la figure d'une furie lors de la production. M. Lloyd a pillé Barthius, et le corriger en cet endroit.

C) Quintus Calaber le fait fils du Zéphire, et d'une harpie.] Voici la seconde faute de Barthius, que M. Lloyd a transplantée dans son Lexique, toute telle qu'il l'avait trouvée. Ercredit Quintus Smyrnæus, dit

Barthius (5), harpiæ patronus, cujus fuerit potius seminio oriundus patre Zephire, ingratis etiam Neptuni. Il n'y a dans ce poëte aucune chose qui marque que ce fût, ou avec, ou contre l'agrément de Neptune, que Zéphire et la harpie produisirent Arion (6).

(D) On a cru qu'il avait été nourri par les Néréides.] Je ne citerai que Claudien :

Si dominus legeretur equis, tua posceret
ultrò
Verbera, Nereidum stabulis nutritus
Arion (7).

(E) Adraste en fut le troisième possesseur.] Cela était vrai selon l'histoire qu'en fait le scholiaste d'Homère sur le vers 346 du XXIII^e. livre de l'Iliade. Il dit que Neptune devint amoureux d'Erinnys (8), se métamorphosa en cheval, et eut affaire avec elle dans la Béotie, auprès de la fontaine Tiphlouse; qu'il l'engrossa d'un cheval, qui fut nommé Ἀρίων, à cause qu'il surpassait tous les autres; qu'il le donna à Copréus roi d'Alie; que celui-ci en fit présent à Hercule, qui gagna le prix de la course avec ce cheval, contre Cygnus fils de Mars, auprès de Trézène; et qu'enfin Hercule en fit présent à Adraste.

(F) Il gagna le prix de la course aux jeux néméens.] Apollodore, au livre III, dit qu'Adraste fut le vainqueur à la course de cheval; mais Stace feint que ce prince donna son Arion à Polynice son gendre, et qu'Arion jeta en bas ce nouveau cocher, et, continuant de courir, devança tous les autres : ce qui n'empêcha point qu'Amphiaraus ne remportât la couronne; car encore qu'il n'eût point gagné le devant à Arion, il suffisait qu'il l'eût gagné à ses concurrens, ou que Polynice, jeté en bas, n'eût rien à prétendre en vertu de la vitesse supérieure de son cheval :

Forsitan et victo prior isset Arione Cygnus,
Sed vetat æquoreus vinci pater : hinc vice
justa
Gloria mansit equo, cessit victoria vati (9).

Apollodore convient qu'Amphiaraus vainquit à la course de chariot,

(5) Id., ibid.

(6) Voyez-le au livre IV, vs. 571.

(7) Claudian. Consul. IV Honorii, vs. 555. Lloyd cite deux fois ceci.

(8) C'est-à-dire d'une des furies.

(9) Statius, Thebaïdes lib. VI, vs. 528.

1) Virgil., Georg., lib. I, vs. 12.

2) Apollodori Bibliotheca, lib. III.

3) Hesychius.

4) Barth., in Stat., part. II, pag. 890.

ἀπυρρί; ce que son traducteur latin devait rendre par *curru*, et non pas par *cursu*, comme Barthius l'a remarqué (10). Quant à ce distique de Propertius, qui nous donne Arion comme un animal parlant:

*Qualis et Adrastus fuerit vocalis Arion,
Tristis ad Archemori funera victor equus* (11),

je ne crois pas qu'il lui attribue la tristesse que Passerat s'imagine: je crois que le mot *tristis* se rapporte à l'accident funeste d'Archémore, pour lequel ces jeux étaient célébrés: et non pas au dépit qu'Arion conçut en sentant qu'un autre qu'Adraste se servait de lui (12).

(10) Barth., in Stat., tom. III, pag. 537.

(11) Propert. Elegia ult., lib. II.

(12) Voyez les Nouvelles de la République des lettres, juillet 1702, pag. 110.

ARIOSTA (LIPPA), concubine d'Opizzon, marquis d'Est et de Ferrare, fortifia de telle sorte par sa fidélité, et par son habileté politique, les impressions que sa beauté avait faites sur le cœur de ce marquis, qu'il la reconnut enfin pour sa femme légitime, l'an 1352. Il mourut la même année, et lui laissa l'administration de ses états, dont elle s'acquitta très-bien, pendant la minorité de ses onze enfans. D'elle est issue toute la maison d'Est, qui subsiste encore en la branche des ducs de Modène et de Rhègè(a). L'auteur, dont j'emprunte ceci, observe que Lippa Ariosta rendit plus d'honneur à sa famille, qui est des plus nobles de Ferrare, ... qu'elle ne lui en avait ôté (A). On trouvera quelques réflexions là-dessus dans la remarque que je joins à cet article.

(a) Le Laboureur, Relation du Voyage de Pologne, part. III, pag. 172.

(A) Elle rendit plus d'honneur à sa famille, ... qu'elle ne lui en avait ôté.]

J'ai parlé ailleurs (1) de l'efficace singulière du mariage. On ne la saurait assez admirer; car enfin, elle fait changer de nature les trois espèces de temps: le passé ne relève pas moins de ses influences que le présent et que l'avenir. « N'admirez-vous pas » quelle force a l'usage, et quelle autorité dans le monde? Avec trois » mots, qu'un homme dit, *Ego conjungo vos*, il fait coucher un garçon » avec une fille, à la vue et du consentement de tout le monde; et cela » s'appelle un sacrement administré » par une personne sacrée. La même » action, sans ces trois mots, est un » crime énorme, qui déshonore une » pauvre femme; et celui qui a conduit l'affaire s'appelle, ne vous » déplaît-il, un m..... Le père et la » mère, dans la première affaire, » se réjouissent, dansent, et mènent » eux-mêmes leur fille au lit; et » dans la seconde, ils sont au désespoir, ils la font raser, et ils la mettent » dans un couvent. Il faut avouer que » les lois sont bien plaisantes (2). » Ce n'est point là le merveilleux de l'affaire: la principale singularité consiste dans l'effet rétroactif. Notre Ariosta avait été concubine, ses enfans étaient bâtards; c'était une tache à son honneur, et à sa maison: mais tout cela fut effacé, lavé, anéanti, par les trois paroles du prêtre, *ego conjungo vos*. Le marquis de Ferrare, épousant cette maîtresse un peu avant que de partir de ce monde, la convertit en femme d'honneur, et donna la qualité de légitimes à des enfans qui étaient dûment chargés de la qualité contraire. Une semblable métamorphose se voit tous les jours, et il y a eu des gens qui ont prétendu que les enfans mêmes, qui sont nés dans un temps où les pères et mères ne pouvaient point se marier faute de dispense, doivent être légitimés par un subséquent mariage; mais le parlement de Paris jugea contre cette prétention, l'an 1664 (3). On demandera peut-être pourquoi ce marquis n'en vint là que l'année de sa mort. Je pourrais

(1) Ci-dessus, dans l'article ALCE, remarque (D), immédiatement après la citation (11).

(2) Bussi Rabutin, lettre CXXXVI de la IV^e part., pag. 192, édition de Hollande.

(3) Voyez le Journal des Savans du 12 de janvier 1665, pag. 46.

André qu'un concubinaire, qui se t proche de sa fin, est beaucoup is disposé à tenir cette conduite, e s'il espérait de vivre encore long- ps. Les remords de la conscience ités d'eux-mêmes, ou par les dis- ars d'un casuiste, sont plus vifs and on a peur de mourir : on fait ec moins de difficultés de passer par e cérémonie fâcheuse qui les apaise. outez à cela, qu'un grand seigneur, licité au mariage par une maîtresse nt il jouit, peut s'imaginer qu'elle a mille fois plus complaisante et as fidèle pendant qu'elle se flatte de rvenir à la qualité de femme légi- ne; et qu'y étant parvenue, elle ait éclater sa fierté, sa mauvaise neur, etc. On trouve donc à pro- s de la tenir en haleine par une ple espérance; mais si l'on se voit s espoir de guérison, on renonce ous ces ménagemens. Quoi qu'il en e, il se trouve des personnes si sé- res, que la conduite de ce marquis Ferrare, ni celle de ses imitateurs, leur plaît point : ils voudraient une fille, ou qu'une femme, qui st déshonorée, et qui a long-temps en scandale à tout un pays, fût te sa vie sous la flétrissure, et que mple de sa réhabilitation ne pût int servir d'amorce à d'autres filles, ne leur cachât pas, sous une sem- ble espérance, l'infamie du con- cinage (4).

(4) Voyez ci-dessus, remarque (D) de l'article 12.

ARISTANDRE, fameux devin as Alexandre-le-Grand, était ne ville d'Asie, où presque t le monde naissait avec des positions à prophétiser (a). Il vit Alexandre à la conquête la Perse, et s'acquît un ascen- t merveilleux sur l'esprit de monarque (A), par le bon- s de son art (B). Il avait eu le même emploi à la r du roi Philippe, et ce fut

lui qui expliqua mieux que ne surent faire ses confrères le songe que ce prince fit après avoir épousé Olympias. Il lui sembla qu'il appliquait sur le ventre de la reine un cachet, où la figure d'un lion était gravée. Les autres devins lui conseillèrent là-dessus de faire observer plus soigneuse- ment la conduite de sa femme (C); mais Aristandre soutint que ce songe signifiait que la reine était enceinte d'un fils qui au- rait le courage d'un lion (a). Elle était alors grosse d'Alexan- dre. Le roi Philippe s'était voulu mêler de l'explication de son songe, et n'y avait rien enten- du (D). Quoique Aristandre s'ap- pliquât beaucoup à l'intelligence des songes, et qu'il soit l'un des auteurs qui eût écrit le plus doc- tement sur cette matière (b), il ne laissa pas d'exercer son art sur toutes sortes de prodiges. Si l'on vient annoncer qu'une statue d'Orphée a sué, il dit que cela présage que les poètes sueront un jour à chanter les victoires d'Alexandre (c). Si une hiron- delle vient importuner ce prin- ce, et se poser même sur sa tête, Aristandre dit que c'est un signe que l'on conspire contre le roi, mais que la conspiration sera découverte (d). Si, pendant qu'on se prépare au siège de Tyr, le sang qui sort du pain d'un sol- dat étonne le roi, Aristandre le rassure : il lui dit que, puisque le sang était sorti des parties in- térieures du pain, c'était un

(a) Plutarchus, in Alexandr. init., pag. 665.

(b) Artemidor., lib. I, cap. XXXIII, pag. 30.

(c) Plutarch., in Alexandro, pag. 671.

(d) Arrian., lib. I, cap. VIII.

TELMESE. Voyez son article. Plutar- Arrien, Lucien, Clément d'Alexandrie, sieurs autres, remarquent qu'Aristan- ait de cette ville.

où leur prudence n'a point pris toutes les mesures nécessaires. Ils sont les antipodes des grands conquérans ; mais j'avoue qu'il reste toujours un sujet d'étonnement. Un grand-esprit comme Alexandre pouvait-il se représenter Dieu sous l'idée que la superstition en donne ? Il avait des intervalles lucides à l'égard de la superstition, comme quand il renvoya bien loin l'un de ses devins, qui le venait détourner d'une attaque, pour laquelle on préparait toutes choses : « Au milieu de ce préparatif, lui dit-il, rien ne saurait être plus important qu'un devin superstitieux : » « Si quis, inquit, arti tuæ intentum » et exta spectantem sic interpellat, » non dubitem quin incommodus ac molestus videri tibi possit. » « Et cum » ille ita prorsus futurum respondisset, Censesne, inquit, tantas res » non pecudum fibras ante oculos habenti, ullum esse majus impedimentum quam vatem superstitione captum (13) ? » La confiance qu'il avait en sa fortune l'empêcha quelquefois de se soumettre à l'avis de son Aristandre. Il se sentait destiné à de grandes choses, sentiment qui est l'un des plus puissans ressorts de la providence ; et là-dessus il releva le courage de ce devin : *Rex jussum confidere felicitati suæ remisit. Sibi enim ad alia gloriam concedere Deos* (14).

Si quelqu'un trouve ces remarques trop longues, qu'il sache que j'ai eu mes raisons. J'ai voulu décharger d'autant un article où la matière n'était que trop abondante (15). On lit plutôt quatre choses qu'une, encore que cette une soit plus courte que les quatre autres. C'est ce qui m'oblige à répandre deçà et delà bien des choses qui appartiennent naturellement à un seul sujet. Que ne faut-il pas faire pour s'accommoder à un siècle dégoûté ?

(C) *Il expliqua le songe de Philippe mieux que ses confrères qui lui conseillèrent de faire observer soigneusement la conduite de sa femme.*] Leur raison était pour le moins aussi bonne que celle d'Aristandre ; car voici son raisonnement : *On ne cache point une boîte vide ; il faut donc que la reine soit grosse, puisque le roi a son-*

gé qu'il lui cachait le ventre (16). Mais voici le raisonnement des autres devins : *On ne cache pas une boîte, lorsqu'il n'y a nul danger que personne l'ouvre : on ne la cache que lorsque l'on se défie de ceux qui en peuvent approcher ; il faut donc que la boîte de la reine soit exposée au pillage, puisque le roi a songé qu'il y apposait le sceau. Le lion gravé sur le cachet marque la nécessité d'une grande précaution : cela fait voir que la place est assiégée, et qu'elle songe à se rendre ; et qu'à moins que l'on n'y envoie une forte et courageuse garnison les assiégeans y seront bientôt entrés.* Cicéron, pour se moquer des interprètes des songes, allègue l'explication différente qu'ils donnèrent dans un cas qui ressemblait fort à celui-ci : *Paro quædam matrona cupiens, dubitans essetne prægnans, visa est in quidam obsignatam habere naturam : ad conjectorem retulit. Negavit eam, quoniam obsignata fuisset, concipere potuisse. At alter prænantem esse dixit, nam inane obsignari nihil solere. Quæ est ars conjectoris, eludentis inquit* (17) ? Mais, dira-t-on, Aristandre raisonna mieux ; il raisonna donc mieux. Je nie la conséquence : on peut être plus heureux en conjectures, sans être pour cela plus habile ; et puis, ne pouvaient-ils pas avoir raison les uns et les autres ? la grossesse et la chasteté se suivent-elles ? Olympias pouvait ressembler un peu à Julie qui disait : *Nunquam nisi navi plene vectorem* (18). Nous allons voir une autre explication de ce même songe.

(D) *Le roi Philippe s'était voulu mêler de l'explication de son songe, et n'y avait rien entendu.*] Ce n'est point Plutarque, ou quelque autre auteur païen qui nous l'apprend : c'est un père de l'église. Je m'en vais rapporter tout ce qu'il dit là-dessus ; on y apprend plusieurs choses : *Philippos Macedo, nondum pater, Olympiadis uxoris naturam obsignasse videtur annulo. Leo erat signum : crederat præclusam genituram, opinans quia leo semel pater est. Aristodemus vel Aristophon, conjectans immo non vacuum obsignari, filium et quidem maximi impetus portendi. Alexan-*

(13) Quintus Curt., lib. IX, cap. IV.

(14) Idem, lib. VII, cap. VII.

(15) Celui d'Alexandre-le-Grand.

(16) Plutarque, in Alexandro.

(17) Cicér., de Divinat., lib. II, cap. LXX.

(18) Macrob. Saturnaliurn lib. II, cap. I.

drum qui sciunt leonem annuli cognoscunt (19). Il paraît de là, 1°. Que le cachet appliqué en songe aux parties naturelles d'Olympias, faisait croire à son mari qu'elle n'aurait point d'enfans. Il y avait quelque vraisemblance dans cette pensée, et l'on pourrait presque soupçonner que Philippe était un de ces païens d'Europe qui avaient lu, dit-on, la Sainte Écriture: on pourrait, dis-je, le soupçonner, si les seules idées du sens commun ne conduisaient assez naturellement à la conjecture de ce prince; mais il est sûr que la parole de Dieu représente sous cette idée la stérilité des femmes. Si la clôture de la matrice y représente la punition que Dieu exerçait par la voie de la stérilité (20), l'ouverture y représente la bénédiction par laquelle il faisait cesser ce mal (21). 2°. En second lieu, il paraît que Tertullien ne fit nulle réflexion sur cette idée que l'Écriture fournit, et que l'on peut avoir naturellement. Il ne s'arrêta qu'au lion qui était gravé sur le cachet: il crut que Philippe fonda toute sa conjecture sur ce lion. Tertullien suppose faux en cet endroit, et conclut mal. Il est faux que le lion ne soit père qu'une fois (22); et d'ailleurs un homme qui croirait cela ne serait-il pas ridicule d'en augurer qu'il n'aurait jamais d'enfans? il devrait pour le moins en conclure qu'il en aurait un. 3°. Il paraît, en troisième lieu, que Tertullien avait oublié le nom du devin qui rencontra le mieux de tous: il ne sait s'il doit le nommer Aristophon ou Aristodème. Il n'avait retenu que les deux premières syllabes du nom, et il ne put suppléer juste les autres: en un mot, le nom d'Aristandre ne lui revint pas en mémoire. 4°. En quatrième lieu, nous voyons qu'il était fort satisfait de l'explication du songe: c'est un de ceux qu'il allègue pour prouver l'excellence de notre âme. Finissons ceci, en disant que peut-être le roi Philippe disputa long-temps contre ses devins pour l'explication qu'il donnait au songe; et qu'Aristandre lui dit peut-

être ce qu'un mucisien dit un jour à ce même prince en pareil cas: *A Dieu ne plaise que votre majesté soit jamais assez malheureuse pour entendre ces choses mieux que moi: Μη γένωτό σὺ οὕτως, ὃ βασιλεῦ, κακῶς, ἵνα ἰμοῦ ταῦτα βέλτιον ἰδῇς* (23). *Ab-sit, ô Rex, ut eò tu infortunii devolvare, ut harum rerum scientià me fias prior.*

(E) *Il expliquait les présages des actions des hommes.*] Par exemple, il prédit que Lysimachus, garde du corps d'Alexandre, parviendrait à la royauté, mais que ce ne serait pas sans beaucoup de peines (24). Sa raison était que Lysimachus, ne pouvant plus suivre à pied Alexandre monté sur un bon cheval, se prit à la queue de ce cheval, afin de ne quitter pas son maître. Il fut blessé par hasard au front: et comme Alexandre, dont la lance avait fait ce coup, eut la bonté de se servir de son diadème, faute de linge, pour bander cette blessure, il arriva que ce diadème fut teint de sang. Voilà sur quoi fut fondée la prédiction d'Aristandre.

(F) *Il y a apparence qu'il est l'auteur d'un livre rempli d'événemens prodigieux, duquel Plin fait mention.*] Voici ses paroles: *Prodigio autem fiunt ex dulcibus acerba poma, aut dulcia ex acerbis: è caprifico fici, aut contrà: gravi ostento cum in deteriora mutantur ex oleâ in oleastrum, ex candidâ uvâ et fico in nigras: ut Laodiceæ, Xerxis adventu platano in oleam mutatâ: qualibus ostentis ARISTANDRI apud Græcos volumen scatet, ne in infinitum habeamus: apud nos verò C. Epidii Commentarii, in quibus arbores locutæ quoque reperiuntur* (25). Conférez avec ceci le passage de Cicéron touchant les habitans de TELMESSE, rapporté dans l'article de cette ville (26), et admirez la facilité introyable des anciens païens à multiplier les prodiges.

(23) Plutarchus, de Discrim. Adulat. et Amici, pag. 67.

(24) Appianus, in Syriacis.

(25) Plin., lib. XVII, cap. XXV.

(26) Remarque (C).

(19) Tertullian., de Animâ, cap. XLVI.

(20) Genèse, XX, 18.

(21) Là même, chap. XXX, vs. 21. Voyez aussi chap. XXIX, vs. 31.

(22) Voyez les Notes de Rigaut sur cet endroit de Tertullien.

ARISTARQUE, philosophe grec, natif de Samos, est un des premiers qui ont soutenu que la

terre tourne sur son centre, et qu'elle décrit tous les ans un cercle autour du soleil (A). Il inventa l'une des espèces d'horloge solaire (a). On n'est pas bien d'accord sur le temps où il a vécu : on sait seulement avec certitude qu'il n'est point né depuis la mort d'Archimède (B). Il ne nous reste de ses ouvrages que le *Traité de la grandeur et de la distance du soleil et de la lune*, traduit en latin, et commenté par Frideric Commandin, et publié avec les explications de Pappus, l'an 1572. M. Wallis le publia en grec, avec la version latine de Commandin, l'an 1688, et il l'a inséré au III^e. tome de ses œuvres mathématiques, imprimées à Oxford, l'an 1699. Le *Système du Monde*, qui a paru sous son nom, est un ouvrage de Roberval (b). Nous rapporterons (c) une faute qui s'est glissée dans le texte de Plutarque.

(a) Vitruv., lib. IX, cap. IX.

(b) Voyez *Ménage sur Diogène Laërce*, liv. VIII, num. 85, pag. 389.

(c) Dans la remarque (A), citation (4).

(A) *Il est un des premiers qui ont soutenu que la terre tourne sur son centre, et décrit un cercle autour du soleil.*] Sextus Empiricus, en parlant de l'hypothèse du mouvement de la terre, insinue clairement qu'Aristarque en avait été le principal inventeur ; car il ne nomme que lui : Οἱ γὰρ μὲν τὴν τοῦ κόσμου κίνησιν ἀνέλοντες, τὴν δὲ γῆν κινεῖσθαι δοξάσαντες, ὡς οἱ περὶ Ἀρίσταρχον τὸν μαθηματικὸν, οὐ παύονται νοεῖν χρόνον (1). *Qui quidem mundi motum sustulerunt, terram autem moveri sunt opinati, ut Aristarchus mathematicus, nihil eis ob-*

(1) Sextus Empiricus, adversus Mathemat., pag. 410. M. Ménage sur Diogène Laërce, liv. VIII, num. 85, cite deux fois ce passage dans la même page, la première fois comme de Sextus Empiricus, et la seconde comme de Pyrrhôn.

stat quominus tempus mente concipiant. Plutarque, voulant éclaircir une pensée de Platon, et se demandant si ce philosophe n'aurait point cru la mobilité de la terre, ajoute que cette opinion a été ensuite celle d'Aristarque et celle de Séleucus, et qu'Aristarque la débitait comme une hypothèse, et Séleucus comme un dogme positif : Ὡς ὕστερον Ἀρίσταρχος καὶ Σέλευκος ἐκδύκνυσαν· ὁ μὲν, ὑποτιθέμενος μὲν, ὁ δὲ Σέλευκος, καὶ ἀποφανόμενος (2). *Postmodò Aristarchus et Seleucus attenderunt. Sanè hoc ille ita ut proponeret tantum, hic etiam promittit.* C'est nous insinuer qu'Aristarque était regardé comme l'inventeur de ce sentiment. Archimède nous l'insinue avec plus de précision. Voici ses paroles : Ταῦτα γὰρ ἐν ταῖς γραφομέναις τῶν ἀστρολόγων διακρούσας Ἀρίσταρχος Σάμιος, ὑποθέσιων τινῶν ἐξέδωκε γράψας, ἐν αἷς, ἐκ τῶν ὑποκειμένων ἐμφαίνει τὸν κόσμον πολλαπλάσιον ἡμῶν τῷ νῦν ὑφ' ἡμῶν· ὑποτίθεται γὰρ τὰ μὴ ἀπλανῆ τῶν ἀστρῶν, καὶ τὸν ἄλιον μὴ ἀκίνητον· τὰν δὲ γῆν περιφέρειν περὶ τὸν ἄλιον, κατὰ κύκλου περιφέρειαν, ὡς εἰν ἐν μέσῳ τῶ δρόμῳ κείμενος (3). *Id est, Friderico Commandino interprete : Hæc igitur in iis quæ ab astrologis scripta sunt, redarguens Aristarchus Samius, positiones quas edidit : ex quibus sequitur mundum proximè dicti mundi multiplicem ponit enim stellas inerrantes æqualem immobiles permanere : tantam circumferri circa solem, tantam circumferentiam circuli, quæ in medio cursu constitutus.* Apparemment les copistes ont falsifié le passage de Plutarque où nous lisons qu'Aristarque prétendait que la Grèce aurait dû faire un procès d'irréligion à Cléanthe, qui avait cru le mouvement de la terre. Μόνον (εἶπεν) ὁ τὰν, μὴ κρίσιν ἡμῶν ἐκείας ἀπαγγείλῃς. ὥσπερ Ἀρίσταρχος δὲ Κλέανθην τὸν Σάμιον ἀσεβείας κατηγορεῖσθαι τοὺς Ἕλληνας, ὡς κινεῖν τὸν κόσμον τὴν ἐρίαν, ὅτι φαινόμενα οὐκ ἀνὴρ ἐπαράτο, μένειν τὸν οὐρανὸν ἠσπόμενος. Ἐξελίττεσθαι δὲ κατὰ λόγον τοῦ κλου τὴν γῆν, ἀμα καὶ περὶ τοῦ ἀξονα διγυμένην (4). *Heus, tu, inquit,*

(2) Plut., in Quest. Plat., pag. 1006, C.

(3) Archimedes, in Psammite, pag. 46, M. Ménagium in Diogenem Laërtium, liv. VIII, pag. 389.

(4) Plutarchus, de Facie in orbe Lunæ, pag. 922, F.

noli nos impietatis reos facere, eo pacto quo Aristarchus putavit Cleanthem Samium violatæ religionis à Græcis debuisse postulari, tanquam universi lares Vestamque si loco movisset : quòd is homo conatus ea quæ in cælo apparent tutari certis ratiocinationibus, posuisset cælum quiescere, terram per obliquum evolvi circum, et circa suum versari interim axem. Les copistes, ce me semble, ont transposé les noms : il faut lire *Cléanthe jugeait que la Grèce eût dû faire un procès d'irréligion à Aristarque le Samien, etc.* C'est une conjecture de Gassendi (5) : c'est une correction que M. Ménage adopte comme très-certaine. *In verbis Plutarchi*, dit-il (6), *legendum omnino : ἄσπερ Ἀρίσταρχον τὸν Σάμιον ἄστο Κλεάνθης διὰ ἀσέβειας προκαλεῖσθαι τοὺς Ἕλληνας.* Amiot n'avait point senti la faute.

(B) *On n'est pas bien d'accord sur le temps où il a vécu : on sait seulement qu'il n'est point né depuis la mort d'Archimède.*] Les paroles que j'ai citées (7) prouvent que pour le plus tard notre Aristarque n'a pu être que contemporain d'Archimède : or, nous savons qu'Archimède perdit la vie lorsque Syracuse fut prise par les Romains, l'an 1^{er}. de la 142^e. olympiade, pendant la seconde guerre punique. Notez que, selon Plutarque, cité ci-dessus, Timée de Locres a vécu avant Aristarque ; car la pensée platonique qu'on veut éclaircir se trouve dans Platon comme si Timée l'avait dite en conversation. Or, puisque Platon a été disciple de ce Timée (8), et cela après avoir vu l'Égypte, il faut conclure que, si Plutarque a bien observé les temps, Aristarque a fleuri après Platon. Nous savons donc qu'il n'a point fleuri après Archimède, ni avant Platon, et je ne crois pas qu'il soit facile de se fixer à quelque chose de plus précis. Blancanus a mis Aristarque deux siècles avant Hipparque, et il a mis celui-ci cent ans après la mort d'A-

lexandre, c'est-à-dire, cent ans après la 1^{re}. année de la 114^e. olympiade (9). Il a donc cru qu'Aristarque florissait vers la 89^e. olympiade, un peu après la naissance de Platon. Cela ne s'accorde point avec le passage de Plutarque que j'ai allégué. L'opinion de Simler ne s'y accorde pas mieux. Cet auteur a fait fleurir Aristarque sous le règne d'Artaxerxès-Longuemain, qui s'est étendu depuis la 1^{re}. année de la 79^e. olympiade, jusqu'à la dernière année de la 88^e. (10). Libertus Fromondus est encore plus contraire au sentiment de Plutarque, puisqu'il ignore si Aristarque a précédé ou suivi Pythagoras (11). Je crois que Vossius (12) aurait réfuté cette incertitude par l'autorité de Plutarque, s'il se fût souvenu des paroles que j'ai citées. Jean Stadius croit qu'Aristarque survécut à Archimède ; car il le fait fleurir dans l'olympiade 144 (13). Notez que Vitruve, en parlant de quelques mathématiciens qui ont été inventeurs, met Aristarque au premier rang (14). Si l'on se réglait à cela, on le croirait antérieur à Philolaüs et à Architas de Tarente.

(9) Blancanus, in *Mathematicorum Chronologia, ad calcem libri*, de Aristotelis *Locus mathematicis*, pag. 46 et 49.

(10) Simlerus, in *Epitome Bibliothecæ Gesneri*.

(11) Lib. Fromond. de *Orbe Terræ immobili*, pag. 1. *Il a intitulé ce livre, Ant-Aristarchus.*

(12) Vossius, de *Scient. Mathem.*, pag. 157.

(13) Joh. Stadius, in *Præf. Tabularum Bergensium*, apud Vossium, de *Scient. Mathem.*, pag. 157.

(14) Vitruvius, de *Architect.*, lib. I, cap. I.

ARISTARQUE, grammairien célèbre, naquit dans la Samothrace, et eut pour patrie d'adoption la ville d'Alexandrie (a). Il fut fort considéré de Ptolomée Philometor, qui lui confia l'éducation de son fils (A). Il s'appliqua extrêmement à la critique, et il fit une révision des *Poésies d'Homère*, avec une exactitude incroyable, mais un

(5) Gassend. *Physicæ sect. II, lib. III*, cap. V, pag. 617, tom. I *Operum*.

(6) Menagius, in *Diogen. Laërt.*, lib. VIII, num. 85, pag. 389.

(7) Dans la remarque précédente, citation (3).

(8) Cicero, de *Finib.*, lib. V, cap. XXIX, et *Tusculan.*, lib. I, folio 248, A.

(a) Ἀλεξανδρεὺς μὲν θεῖται, τῇ δὲ φύσει Σαμοθράκῃ Suidas, in Ἀρίσταρχος.

peu trop magistralement; car, dès qu'un vers ne lui plaisait pas, il le traitait de supposé (B). Cette édition d'Homère fut fort estimée, et fort critiquée aussi (b). Il travailla sur *Pindare* (c), sur *Aratus* (d), et sur d'autres poètes; et il n'est pas vrai que, pour critiquer tout le monde, sans craindre qu'on lui rendit la pareille, il ait eu la ruse de ne rien donner au public (C). Ceux qui disent qu'il était contemporain de Pisistrate, s'abusent grossièrement (D). Sa réputation a été de longue durée. Cicéron et Horace se servirent de son nom pour désigner un critique très-rigide (E). On l'emploie encore aujourd'hui au même usage. Quelques-uns lui attribuent une pensée que d'autres donnent, ou à Théocrite, ou à Isocrate (F). Il eut beaucoup de contestations dans Pergame avec le grammairien Cratès (G); et il mourut dans l'île de Chypre, à l'âge de soixante-douze ans. Il était devenu hydropique, et il ne trouva point de meilleur remède contre ce mal, que de se faire mourir de faim. Il sortit de son école jusqu'à quarante grammairiens (H). Il laissa deux fils, qui n'eurent pour tout mérite qu'une grande simplicité. Celui qui porta le nom de son père fut vendu; mais les Athéniens le rachetèrent (e). J'aurai quelque chose à dire contre Moréri (I).

(b) Voyez la remarque (B).

(c) Voyez l'Anti-Baillet, tome I, pag. 80, 81.

(d) Voyez Vossius, de Scient. Mathemat., pag. 156.

(e) Tiré de Suidas, in 'Αρίσταρχος.

(A) Il fut fort considéré de Ptolomée Philometor, qui lui confia l'éducation de son fils.] Les paroles de Suidas signifient cela clairement : *Ἔργον, dit-il (1), κατὰ τὴν πρὸς ἀδελφίδα, ἐπὶ Πτολεμαίου τοῦ Φιλαμήτορος, ὃς καὶ τὸν ἰὸν ἐκείνου. Vixit autem olympiade CLVI, tempore Ptolemæi Philometoris, cujus etiam filium erudiit.* L'olympiade qu'il marque répond très-bien au règne de ce Ptolomée; mais nous ne trouvons point, dira-t-on, que ce prince ait eu des fils : les historiens ne lui donnent qu'une fille, et ce fut son frère qui lui succéda. Cette objection ne vaut rien; car, d'un côté, si le fils qu'il eût fait instruire par notre Aristarque était mort dans son bas âge, les historiens qui nous restent auraient pu croire qu'il n'en fallait pas faire mention. D'autre côté, il est faux qu'ils gardent tous le silence. Justin donne un fils à Ptolomée Philometor, et il dit même que Ptolomée, son oncle, le fit mourir (2). Le docte Allatius n'a pas pris garde à ceci : il veut que le disciple que Suidas donne à Aristarque soit le second Ptolomée Évergète : *Cujus (Ptolemæi Philometoris) filium secundum Evergetem erudiit olympiade CLVI, ut Suidas tradit (3).* C'est une faute : le second Ptolomée Évergète était frère de Ptolomée Philometor, et non pas son fils. Vossius ne s'est pas moins abusé lorsqu'il a cru que Ptolomée Philometor choisit Aristarque pour précepteur de Ptolomée Lathyrus, son fils (4) : il fallait savoir que Ptolomée Lathyrus, ou Lathurus, était fils du second Ptolomée Évergète. Ce que Suidas observe, qu'Aristarque fut disciple d'Aristophane le Byzantin, ne fournit pas une objection; car on sait assez qu'il s'est glissé une lourde faute dans l'endroit de Suidas où nous lisons qu'Aristophane de Byzance a fleuri l'olympiade 45. Il faut lire l'olympiade 145, comme Allatius et Jonsius l'ont observé (5) : *Aristo-*

(1) Suidas, in 'Αρίσταρχος.

(2) Justinus, lib. XXXVIII, cap. VIII.

(3) Leo Allatius, de Patriâ Hom., pag. 103, 104.

(4) Vossius, de Poëtis grecis, pag. 67. Nous qu'au chapitre XXI du 1^{er} liv. de Historicis grecis, il dit que Ptolomée Évergète II était fils de Philometor.

(5) Jonsius, de Script. Hist. Philosoph., pag. 166, 167.

meminit Suidas, in quo ob-
 riorum error in olympiade no-
 est. Ipse namque habet, Γέγονε
 à τὴν μὲ Ὀλυμπιάδα, quæ Hie-
 us Wolphius vertit, Vixit olym-
 XLV, cum omnino scribendum
 , id est, CXLV (6). L'auteur
 me de la Description des olym-
 met sous celle-ci Aristophane
 antin. A cela n'est point con-
 la remarque de Suidas, que
 me Aristophane fut, dans son
 cence, disciple de Callimachus :
 ἔς Καλλιμάχου καὶ Ζηνόδοτου,
 τοῦ μὲν γένος τοῦ δὲ πατρὸς ἡκουσι (7).
 ulus Callimachi et Zenodoti,
 tum quidem adolescens, hunc
 puer audivit. Un homme qui a
 dans l'olympiade 145 a pu être
 ciple de Callimachus; car ce
 a vécu jusqu'au règne de Pto-
 Evergètes, fils de Ptolomée
 elphe, et nous savons que ce
 née Evergètes a régné jusqu'à
 le l'olympiade 139. Or, si Aris-
 a été disciple d'Aristophane
 antin, c'est bien marquer l'é-
 il a fleuri, que de le mettre,
 e Suidas a fait, sous la 156.
 iade. Ceux qui pèseront bien
 ces choses auront quelque pei-
 'accommoder de cette proposi-
 Aristarques.... vivait du temps
 olomée Philadelpho, en même
 que Callimaque (8). Le docte
 us observe qu'il y a des gens
 disent (9); et puisqu'il ne les
 me point, on le peut prendre
 l'approbateur de ce sentiment.
 mieux fait de le condamner.
 Fèvre est en ceci plus croyable
 on beau-fils: il met Aristarque
 le règne de Ptolomée Philome-
 to). Voyez la remarque (G), où
 prouverons la vérité de cette
 on par la contemporanéité de
 s et d'Aristarque. Un passage
 énée a pu faire croire que no-
 itique a vécu sous Ptolomée Phi-
 phe: c'est l'endroit où Athénée

Ulatius, de Patriâ Homeri, pag. 103.

Suidas, in Ἀριστοφάνει. Portus a mal-
 ces paroles: Hunc quidem, dicit-il, ado-
 illum verò puer audivit.

Dacier, Remarques sur l'Art Poétique
 ce, vs. 450, pag. 371, édition de
 nde.

Heinsius, in Prolegomenis Aristarchi
 folio 223.

Le Fèvre, Vie des Poètes grecs, pag. 7.

rapporte que Ptolomée Evergètes a
 été l'un des disciples d'Aristarque (11).
 Pour n'avoir pas bien examiné tout,
 on aura pu se persuader que ce Pto-
 lomée Evergètes est le fils de Pto-
 lomée Philadelpho; mais il est sûr qu'il
 le faut prendre pour Ptolomée Phys-
 con (12), frère de Ptolomée Philo-
 metor. En effet, Athénée parle d'un
 Ptolomée qui a fait des livres, et qui
 est nécessairement le même que ce-
 lui qu'il cite au livre XII (13), et
 qu'il compte pour le septième roi
 d'Égypte.

Voici de nouvelles preuves contre
 l'opinion de M. Dacier. On sait que
 Démétrius Scepsius (14) a vécu au
 même temps qu'Aristarque. C'est ce
 que Strabon témoigne: κατὰ τὸν αὐτὸν
 χρόνον γεγονὸς Κράτησι καὶ Ἀριστάρχῃ
 (15), æqualis Cratetis et Aristarchi.
 Vossius ne considéra point ces paroles
 avec attention lorsqu'il avança que
 Strabon assure que Démétrius Sceps-
 sius fut disciple de Cratès et d'Aris-
 tarque (16). Or, ce Démétrius fut
 contemporain d'un Métrodore (17)
 que Mithridate fit mourir l'an de Ro-
 me 681 (18). Jugez si un homme qui
 aurait fleuri sous Ptolomée Philadel-
 phe a pu être contemporain de ce
 Métrodore. La mort de ce Ptolomée
 tombe sur l'an de Rome 506. Notez
 qu'on peut recueillir de Diogène Laër-
 ce que Démétrius était plus âgé que
 Métrodore; et, cela étant, on ne peut
 rien rétorquer, on ne peut point di-
 re que je prouve trop. Notez aussi
 qu'un fils d'un disciple d'Aristarque
 (19) vivait encore quand Strabon avait
 assez d'âge pour assister aux leçons
 publiques (20). Or, puisque Strabon
 a vécu jusque sous Tibère, il n'a

(11) Athen., lib. II, sub finem, pag. 71, B.

(12) C'est le même que le second Evergètes.

(13) Pag. 549. Il le cite en plusieurs autres
 endroits.

(14) C'est-à-dire, natif de Scepsis, ville de
 Mysie.

(15) Strabo, lib. XIII, pag. 419.

(16) Vossius, de Hist. Græcis, pag. 135.

(17) Diog. Laërce, liv. V, num. 84, dit que
 Démétrius Scepsius avança Métrodore son com-
 patriote. C'est celui que Mithridate fit mourir.

(18) Plutarch., in Lucullo, pag. 506. Voyez
 aussi Strabon, lib. XIII, pag. 419, qui laisse
 indécid si Mithridate le fit mourir.

(19) Il s'appelait Aristodème: son père,
 nommé Ménécrate, avait été disciple d'Aristar-
 que. Voyez Strabon, liv. XIV, pag. 447.

(20) Strabo, ibid.

pu entendre les leçons du fils d'un disciple d'Aristarque, si Aristarque a fleuri sous Ptolomée Philadelphie.

(B) *Dès qu'un vers d'Homère ne lui plaisait pas, il le traitait de supposé.*] Cicéron le témoigne dans ces paroles : *Si, ut scribis, eæ litteræ non fuerunt disertæ, scito meas non fuisse. Ut enim Aristarchus Homeri versum negat, quem non probat, sic tu (libet enim mihi joculari) quod disertum non erit, ne putaris meum* (21). A cela se peut rapporter cet autre passage du même auteur : *Nisi forte scire vis, me inter Niciam nostrum et Vidium judicem esse. Profert alter (ut opinor) duobus versiculis expensum Niciæ : alter Aristarchus hos ὁκλιζῶν. Ego tanquam criticus antiquus, judicaturus sum, utrum sint τοῦ ποιητοῦ, an παρὰ τὸν κλημένον* (22). On dit qu'Aristarque marquait la figure d'une broche à côté des vers qu'il condamnait de supposition, et que de là est venu qu'ὁκλιζῶν signifie condamner. *Translatum ab Aristarcho qui Homeri carmina in corpus redegit, atque in libros digessit, versus nothos, hoc est adulterinos et subditios qui non videntur sapere venam illam Homericam ὁκλιζοῦς, id est minutis verbus prænotatis damnans : contra, qui viderentur insignes ac genuini ἀσπίσοῦς, id est stellis illustrans* (23). Voyez le poème d'Ausonius, intitulé *Ludus septem Sapientum*, où il demande une censure rigoureuse de son poème à Drepanius Pacatus. Il veut qu'on le traite comme Aristarque en avait usé envers Homère, et il se sert de cette expression :

*Mæonio qualem cultum quasivit Homero
Censor Aristarchus, normaue Zenodoti.
Poneobelosigitur superiorum stigmata vatam,
Palmas non culpas esse putabo meas* (24).

On croit qu'il parle d'Aristarque dans le dernier de ces deux vers :

*Quique sacri lacerum collegit corpus Homeri,
Quique notas spuris versibus apposuit* (25).

Charles Étienne, Lloyd et Hofman, assurent dans leurs dictionnaires qu'Élien témoigne que la critique d'A-

ristarque était si exacte, que lorsqu'elle condamnait un vers à ne passer point pour être d'Homère, on le traitait de supposé : *Ælianus tradit hunc tam castigato fuisse judicio, ut Homeri versus non putaretur, quem ipse non probasset.* Quenstedt assure la même chose (26). Je ne pense point qu'Élien dise cela : et, s'il le disait, il se tromperait ; car nous apprenons d'Athénée que l'on condamnait souvent le goût de ce grand critique (27) : on prenait pour des vers d'Homère ceux qu'il avait rejetés, et l'on se moquait de ses raisons. Sa hardiesse seule était capable de décréditer ses jugemens. Il décidait, en quelques rencontres, que tels et tels vers de l'Iliade devaient être transportés dans l'Odyssée (28). Allatius n'a point ignoré que l'on censura souvent la critique d'Aristarque. Il cite pour ce sujet Athénée (29), Plutarque et le scoliaste d'Homère. Il nous apprend que le grammairien Ptolomée d'Ascalon publia un livre de *Aristarchi correctione in Odyssea* (30), et que Zénodote d'Alexandrie fut mandé pour faire la révision de la critique d'Aristarque : *Zenodotus alter Alexandrinus ideò advocatus est, ut de reprobatis ab Aristarcho Homericis carminibus judicium ferret* (31). Idem (Suidas) Ζηνόδοτος Ἀλεξανδρεὺς γραμματικὸς ὃς ἐν ᾧ κληθεὶς πρὸς τὰ ἐν Ἀριστάρχου ἀβιτούμενα τοῦ Ἱομῆρος. Et néanmoins il assure que l'antiquité eut tant de respect pour le jugement d'Aristarque, qu'on ne croyait pas que les vers qui lui déplaisaient fussent d'Homère : *Aristarchi porro judicium adeò probavit antiquitas, ut Homeri versus non putarentur, quos ipse non probaret* (32). N'est-ce pas une grande faute de jugement ? Élie Vinet mérite ici beaucoup de censure. *Cujus (Aristarchi)*, dit-il (33),

(26) Quenstedt, de Patriis Viror. illustrium, pag. 433.

(27) Vide Athenæum, lib. IV, paræm, et ibi Casaubonum : item lib. V, pag. 188, 189. Voyez aussi Plutarque, de audiendis Poëtis, pag. 26.

(28) Athen., lib. IV, cap. XXVIII, p. 180.

(29) Il ne cite que le V^e. livre d'Athénée.

(30) Ἐγγραφεὶ περὶ τῆς ἐν Ὀδυσσεύῃ Ἀριστάρχου διορθώσεως. Suidas, apud Allatium, de Patriâ Homeri, pag. 105.

(31) Idem, ibid.

(32) Idem, ibid., pag. 104.

(33) Elias Vinetus in Ausonii Ludum septem Sapientum, initio, pag. 265.

(21) Cic., Epist. XI ad Famil., lib. III, p. 169.

(22) Id., ib., lib. IX, Epist. X, pag. 23, 24.

(23) Erasmus, Adag., chiliade I, centur. V, num. 57, pag. 178.

(24) Ausonius, in Ludo septem Sapientum, vers 11.

(25) Idem, Epistolâ XVII, vs. 26.

veteres tanti fecerant iudicium, ut quem non probaret, Homeri versum non crederent. Ità Cicero, Suidas, Erasmus. Il est faux que Cicéron dise cela : il dit seulement qu'Aristarque ne prenait pour de véritables vers d'Homère que ceux qui lui semblaient bons (34). Suidas non plus ne dit point ce que Vinet lui impute. Je puis assurer la même chose d'Érasme, à l'égard du lieu d'où j'ai tiré ce qu'on a vu ci-dessus (35). M. Saldénus, ayant voulu changer quelque chose dans les paroles de Charles Étienne que j'ai citées, a commis une lourde faute contre le raisonnement. Il n'a point cité Élien, et il n'a point assuré que la critique d'Aristarque fût exacte : il s'est contenté de dire que ce censeur la croyait telle. Jusqu'ici tout va assez bien : l'on abandonne Charles Étienne sur une fausse citation, et l'on ne répond que d'une chose très-vraisemblable, c'est que le correcteur d'Homère s'estimait un fort habile homme ; mais voici où est le mal : de cette opinion avantageuse qu'il avait de son esprit, on conclut que l'antiquité ne recevait pour des vers d'Homère que ceux qui plaisaient à Aristarque. C'est une mauvaise conclusion : *Grammaticus ille, qui hoc nomen (Aristarchi) gessit, tam castigato se putavit esse iudicio, ut Homeri versus nullus haberetur quem ipse non probaret* (36). C'est ainsi que M. Saldénus raisonne, et pour prouver son raisonnement, il nous cite les paroles où Cicéron dit qu'Aristarque rejetait comme supposés à Homère tous les vers qui n'étaient pas à son goût. Cette preuve ne vaut pas mieux que la thèse même qu'il fallait prouver. J'ai lu dans le Commentaire d'un moderne, qu'Aristarque avait une critique si fine et si pénétrante, qu'on l'appelait ordinairement le prophète ou le devin, à cause de sa grande sagacité (37). J'ai été surpris de ne trouver aucune trace de ce grand éloge dans une infinité d'écrivains que j'ai parcourus aux endroits où ils font mention de

ce grammairien. Enfin, j'ai trouvé ceci dans une note de Corradus sur les Épîtres de Cicéron : *Hinc illum (Aristarchum) μάστιγι κάλει Παναίτιος ὁ Ῥώδιος φιλόσοφος διὰ τὸ ῥαδίως καταμαντεύσθαι τὰς τῶν ποιημάτων δαιμονίας. Athen., l. 14 (38).* Je l'ai cherché dans le XIV^e. livre d'Athénée, mais fort inutilement*. Quoi qu'il en soit, il y a une grande différence entre cette citation de Corradus, et celle de M. Dacier. Les paroles grecques signifient seulement que Pannétius donnait le non de devin à notre Aristarque. et non pas que ce fût le style ordinaire de l'antiquité.

Notez qu'au sentiment de plusieurs personnes ce fut Aristarque qui divisa les deux grands poèmes d'Homère, chacun en autant de livres qu'il y a de lettres dans l'alphabet, et qui donna à chaque livre le nom d'une lettre : *Plutarchus, lib. de Homero. Iliadem et Odysseam Homeri ab Aristarcho grammatico in numerum librorum divisam ad ordinem et numerum Græcarum litterarum. Eustathius in Iliados a tradit, Aristarchum et Zenodotum confusum antea Homeri opus digessisse in certos libros, eosque litteris distinxisse. Unde non solum primus tam Odysseæ quàm Iliadis liber α vocatur, secundus β, et sic deinceps : verum etiam ipsum opus γράμματα nominatur. Et sanè verum est, hanc per litteras divisionem recentiore. Nam antiqui nunquam ed usi, ut patet ex Aristotele de Poëtica, cap. XXIV (39).*

(C) *Il n'est pas vrai que, pour critiquer tout le monde sans craindre qu'on lui rendît la pareille, il ait eu la ruse de ne rien donner au public.]* M. Saldénus, sous le faux nom de Christianus Libérinus, débita une fausseté quand il dit : *Sic Aristarchus grammaticus nullos non reprehendebat, nihil ipse scribens, ne ab aliis reprehendi posset* (40). Je ne sais

(38) Corradus in Epistolam XIV Ciceronis ad Atticum, lib. I.

* Bayle n'a pas bien cherché : le passage cité par Corradus se trouve effectivement dans le XIV^e. liv. d'Athénée, pag. 634, D, à la fin du chap. VIII, édition de Casaubon (1612) que Bayle a toujours coutume de citer.

(39) Joannes à Wower., de Polymathia, cap. XVIII, pag. 153, 154.

(40) Christianus Liberinus, in Bibliophil., pag. 21, cité par Ménage, Anti-Baillet, tom. I, pag. 81.

(34) Voyez ci-dessus, citation (21), les paroles de Cicéron.

(35) Citation (23).

(36) Saldén., de Libris, pag. 388.

(37) Dacier, Remarques sur l'Art poétique d'Horace, pag. 371, 372.

point s'il la débita avec tous les mêmes correctifs que dans l'ouvrage qu'il publia sous son véritable nom en 1688. S'il les avait employés, M. Ménage ne l'aurait pas bien cité; car il aurait accourci d'une partie essentielle le passage qu'il rapporte. Voici les paroles de M. Saldénus dans l'ouvrage qu'il publia l'an 1688 : *Sicuti Aristarchus grammaticus neminem non reprehendebat, nihil interrim ipse scribens, ne reprehendi ab aliis posset, ut nonnulli volunt: licet alii sint, ac plerique quidem qui πολυγράφοι ipsum accensent, ut supra diximus* (41). Ce qu'il rapporte, concernant la ruse de ceux qui, pour censurer tous les auteurs, sans appréhender la peine du talion, ne publient rien, peut servir de supplément à l'une des pages de mon Projet (42). On y pourrait joindre ces paroles de M. le Fèvre, adressées à un journaliste : *Encore, si vous aviez fait quelque livre de votre chef, cela iroit bien; mais dans les termes où vous estes, je trouve que vous jouez avec un peu trop d'avantage: c'est se moquer de ne mettre qu'un liard contre une double pistole; je ne sçay pas qui voudroit jouer contre vous* (43).

(D) *Ceux qui le font contemporain de Pisistrate, s'abusent grossièrement.*] Cette erreur est fort ancienne. Allazzi rapporte un long passage où l'un des commentateurs de Denys de Thrace débite que Pisistrate fit publier par toute la Grèce que tous ceux qui lui apporteraient quelques vers d'Homère, en seraient récompensés à tant par vers. Quand il en eut ramassé autant qu'il lui fut possible, il fit venir soixante-dix grammairiens, et leur donna une copie de ce recueil. On leur déclara que l'on souhaitait que chacun d'eux, travaillant à part, mît ces vers dans le meilleur ordre qu'il pourrait. Après qu'ils eurent exécuté cette commission ils s'assemblèrent par les or-

dres de Pisistrate, et se montrèrent les uns aux autres ce que chacun avait fait. Ils s'accordèrent unanimement à reconnaître que le travail d'Aristarque et celui de Zénodote méritaient la préférence; après quoi ils déclarèrent que l'ouvrage de Zénodote devait céder à l'ouvrage d'Aristarque (44). Ce récit contient entre autres mensonges celui-ci, qu'Aristarque et Pisistrate ont vécu au même temps. Il était aisé de reconnaître cette fausseté; et néanmoins les commentateurs de Denys de Thrace l'ont persuadée à beaucoup de gens. Eustathius l'a débitée, et après lui Gènebrard et Jason de Nore. Lisez ce passage d'Allatius : *Multis aliis recentioribus fucum fecerunt. Nam Eustathius in A. Iliados idem asserit: Οἱ δὲ συνθέμνοι ταύτην κατ' ἐπιταγήν, ὡς φασὶ, Πεισιστράτου τοῦ τῶν Ἀθηναίων τυράννου Γραμματικοί, καὶ διορθώσαντες κατὰ τὸ ἐκείνους ἀρίστον, ὧν κορυφαῖος Ἀρίσταρχος, καὶ μετ' ἐκείνον Ζηνόδοτος.* *Id est: Qui verò eam composuerunt grammatici, jussu, ut tradunt, Pisistrati Atheniensium tyranni, et tibi melius visum est correxerant, quorum princeps Aristarchus, post eum Zenodotus. Et inferius: Τοῦ δὲ ἀπαγγέλλειν τὴν Ὀμήρου ποιήσιν σκεδασθεῖσαν ἀρχὴν ἐποίησατο Κίναθος Χίος. Εὐρυμήναντο δὲ, φασὶν, αὐτὴν πάλιν πολλὰ οἱ περὶ τὸν Κίναθον. καὶ πολλὰ τῶν ἐπ' αὐτοῖς ποιήσαντες παρενέβαλον. καὶ διορθώσαντες αἱ Ὀμηρικαὶ βιβλαὶ, ἀνωτέρω εἴρηται.* *Id est: Homeri v. p. oësim dispersam recitandi principium fecit Cinæthus Chius. Verùm illam multis modis Cinæthi sectatores depravarunt, multaque à se conscripta carmina indiderunt. Quare libri Homerici correcti sunt, ut superius diximus.* *Gilbertus Gènebrardus Chron. lib. 2. Pisistrati jussu Aristarchus Homeri rapsodiam recognovit, et in 24 partes pro numero elementorum distribuit.* *Jason de Nore in Artem Poëticam Horatii, Aristarchus miro quodam acumine castigabat veterum scripta, atque ideo colligendis Homeri versibus præpositus fuit: In quibus vides miros anachronismos. Primus, qui Aristarchum sub Pisistrato collocat. Secundus, qui*

(41) Guill. Saldénus, de Libris, pag. 43 : il avait dit, pag. 13, Aristarchus Grammaticus supra mille Commentarios signavit : il devait dire, comme Suidas, supra octingentos.

(42) Voyez la fin du paragraphe VI de ce Projet, à la fin du XV^e. volume de ce Dictionnaire.

(43) Le Fèvre, seconde Journaline, pag. 48, édition de Hollande.

(44) Allatius, de Patriâ Homeri, pag. 93 et seq. Il dit que ces commentaires ne sont pas imprimés.

*nasserit primum Homeri
sam recitasse. Cum uter-
istrati tempora floruerit.
m, si Pindari scoliastæ
Vemeon, od. 2, sub olym-
simâ nond apud Syracu-
carmina ipa-φῶδου (45).
n et Horace se servirent
, pour désigner un cri-
gide.] Consultez la Ha-
e Pison, vous y trouverez
*Verum tamen, quoniam
archum, sed Phalarim
m habemus, qui non no-
ad malum versum, sed
is persequare, scire cupio
isto in versu reprehendas,
ioge (45*)**

l'éditeur déclare qu'il redou-
d'ongle de son ami Atti-
opus tibi probari lætor :
psa posuisti quæ mihi flo-
visa tuo judicio. Cæculas
iniatulas illas extimesce-
est ainsi qu'on s'exprime-
l'hui, pour signifier les
un lecteur voudrait mar-
arge de quelque livre, et
iniatulas du passage que
Atticus était donc un de
èles qui examinent sévé-
ompositions de leurs amis.
r cela, Cicéron l'appelle
ue. *Quid multa? totum
quem ego variè meis ora-
arum tu Aristarchus es,
e, de flammâ, de ferro,
λακύνως) valdè graviter
)*. Les vers d'Horace que
donnent une idée qui est
œuvre de mon texte.

*prudens versus reprehendet
os : incompitis allinet atrum
calamo signum : ambitiosa re-
parum claris lucem dare coget:
quæ dictum : mutanda notabit :
chus : nec dicet : Cur ego amicum
nugis (48)?*

*ques-uns lui attribuent
que d'autres donnent, ou
, ou à Isocrate.] On rap-
mot d'Aristarque : « Je*

*de Patriâ Homeri, pag. 96, 97.
rat. in L. Pisonem, cap. XXX.
ad Atticum, lib. XVI, Epist. XI.
bid., lib. I, Epist. XIV.
de Arte poetica, vs. 445.*

*» ne puis pas écrire ce que je voudrais,
» et je ne veux pas écrire ce que je
» pourrais (49). » Voilà ce que dit
M. Dacier sur ces paroles d'Horace :*

Si quantum caperem, possem quoque (50).

Jusqu'ici, aucun des auteurs que j'ai
consultés ne m'a conduit à la sour-
ce; mes recherches ont été encore
plus inutiles qu'à l'égard de la pro-
phétie d'Aristarque. C'est ce qui
me fait souhaiter passionnément que
M. Dacier, et plusieurs autres qui lui
ressemblent en cela, veuillent avoir
la bonté de se défaire de la coutume
de ne point citer. Craignent-ils que
le grand et le beau monde, pour qui
ils travaillent, ne juge que les cita-
tions sentent trop l'auteur, le pays
latin, l'université? Mais j'ai de la
peine à croire qu'un comte de Gui-
che (51), par exemple, eût été fâché
de savoir où l'on trouve qu'Aristarque
a dit ce bon mot, et qu'on l'a traité
de Prophète. Toute dame qui aime
l'érudition serait encore plus aise de
savoir si Plutarque, ou Aristote, rap-
portent un fait, que de savoir en gé-
néral qu'on l'a rapporté. Cela soit dit
en passant. Revenons à notre texte.
Nous lisons dans les recueils de Sto-
bée, que Théocrite, interrogé pour-
quoi il n'écrivait pas, répondit : *Parce
que je ne pourrais le faire comme je
voudrais, et que je ne veux pas le faire
comme je pourrais.* Ἐρωτηθεὶς διὰ τί οὐ
συγγράφει, ὅτι, εἶπεν, οἷς μὲν βούλομαι,
οὐ δύναμαι· οἷς δὲ δύναμαι, οὐ βούλο-
μαι (52). Isocrate, étant à la table de
Nicocréon, roi de Chypre, fut prié de
discourir : il n'en voulut rien faire,
et alléguait cette excuse. *Ce que je sais
n'est pas de saison, et ce qui serait de
saison, je ne le sais pas.* Οἷς μὲν ἔγῳ
δυνάμει, οὐχ ὁ νῦν καιρὸς· οἷς δὲ ὁ νῦν και-
ρὸς, οὐκ ἔγῳ δύναμις (53). *De quibus ego
vim habeo dicendi rebus, eas occasio
non admittit : de quibus autem dicere
jam esset tempestivum, de iis nihil*

(49) Dacier, Remarques sur l'Épître I du II^e.
liv. d'Horace, pag. 435.

(50) Horat., Epist. I, lib. II, vs. 256.

(51) On dit dans la suite du Ménagiana, pag.
6, édition de Hollande, que ce comte, au mi-
lieu de ses plaisirs et de l'embarras de la cour,
ne laissait pas d'étudier au moins réglement trois
heures par jour.

(52) Stobæus, Serm. XXI, de Cognosc. seipso.

(53) Plutarchus, in Vitâ Isocrat., pag. 838.
E. Voyez-le aussi Symposiac., lib. I, cap. I,
pag. 613, A.

valeo eloqui. Cela me fait souvenir de cette pensée de Sénèque : « Je n'ai ja- » mais voulu plaire au peuple , car il » n'approuve point ce que je sais , et » je ne sais point ce qu'il approuve. » *Nunquam volui populo placere , nam que ego scio non probat populus , que probat populus ego nescio* (54).

(G) Il eut beaucoup de contesta- tions dans Pergame , avec le gram- mairien Cratès (55).] Les paroles de Suidas sont expresses là-dessus : Κρά- τῆτι τῷ γραμματικῷ Περγαμῶν κλίσσας διμυλλίσσαςτο ἐν Περγᾷ (56). *Cum Cratele grammatico Pergameno, Per- gami sapissimè contendit.* Casaubon , en vertu de ce passage , soutient que l'antagoniste d'Aristarque ne fut pas Cratès Mallotès , mais un autre Cratès natif de Pergame (57). Comme ce Cra- tès Mallotès était contemporain d'A- ristarque , et fort connu du roi de Pergame , on jugerait aisément que ce fut lui qui disputa en plusieurs rencontres avec Aristarque. C'est pour- quoi il est bon de prendre garde que Suidas donne le surnom *Pergaménien* à l'adversaire d'Aristarque. Peut-être se trompe-t-il , car ceux qui citent Cratès de Pergame nous le font bien moins connaître comme un grammai- rien , que comme un historien (58), et il est sûr que la grammaire était l'é- tude principale de Cratès Mallotès. Lisez ce passage : *Primus quantum opinamur studium grammaticæ in ur- bem intulit Crates Mallotes Aristarchi æqualis , qui missus ad senatum ab Attalo rege inter secundum ac tertium bellum Punicum , sub ipsam Ennii mortem , quum in regione Palatii pro- lapsus in cloacæ foramen crus fregis- set , per omne legationis simul et va- letudinis tempus plurimas ἀποδείξεις subinde fecit assidueque disseruit , ac nostris exemplo fuit ad imitandum* (59). C'est de Cratès Mallotès que l'on en- tend ordinairement cet endroit de Varron : *Crates nobilis grammaticus , qui fretus Chrysippo homine acutis- simo , qui reliquit sex libros περὶ τῆς*

ἀρχαίας : heis libris contra an- tiquam atque Aristarchum est nixus (60). Si Varron a parlé là de Cratès Mal- lotès , il est vraisemblable que Suidas a pris l'un pour l'autre ; je veux dire que Cratès Mallotès , et non pas Cratès de Pergame , a été l'émule de notre Aristarque. Je ne sais si jusqu'ici les commentateurs de Suétone se sont jamais avisés de le critiquer sur un point de chronologie dont je m'en vais dire un mot. Il débite que Cratès Mal- lotès vint à Rome , au nom du roi Attalus , environ le temps qu'Ennius mourut. La mort de ce poète tombe sur l'an de Rome 585. Or , en ce temps là , celui qui régnait à Pergame s'appelait Eumènes. Il commença de régner l'an 556 de Rome , et il mourut l'an 596 , laissant la tutelle de son fils et la régence , à son frère Attale. Si donc Cratès Mallotès fut député aux Romains par cet Attale , l'exactitude chronologique ne souffre point que l'on assure qu'il fit ce voyage environ le temps qu'Ennius mourut. Mais néan- moins Suétone nous fournit de quoi confirmer l'opinion de ceux qui font fleurir Aristarque sous Ptolomée Phi- lomator dans la 156^e. olympiade (61). Eusèbe et Suidas sont de ce nombre.

Vossius n'a point suivi Suétone car au lieu de dire qu'Aristarque et Cratès Mallotès ont été contempo- rains , il a dit cela de Cratès Mal- lotès , et d'Apollodore , disciple d'Aris- tarque (62). Je ne prétends point que ce soit une fausseté , car on peut bien être contemporain , et du maître , et du disciple ; mais je remarque par oc- casion qu'il s'est abusé dans une autre chose : il a cru qu'une pièce de théâ- tre , qui fut traduite par Ennius , et qui était appelée l'*Achille d'Aristar- que* , ne portait ce nom qu'à cause que ce grand critique l'avait corrigée. *Ab hoc et vetus quædam comædia , quam Ennius postea transtulit , dice- batur Achilles Aristarchi. Meminit ejus Plautus* (63). *At sic non aliud de*

(54) Seneca , Epistolæ XXIX , pag. 219.

(55) Suidas , in *Ἀρίσταρχος*.

(56) Idem , *ibid.*

(57) Casaubon , in Sueton. de illustr. Gram. , cap. II.

(58) Voyez Vossius , de Hist. Græcis , pag. 347.

(59) Sueton. , de illustrib. Grammat. , cap. II.

(60) Varro , de Lingua latînâ , lib. VIII. initio , Voyez aussi liv. VII. , pag. 97. Voyez dans Vossius , de Hist. Græc. , pag. 347 , plu- sieurs autorités qui marquent que Cratès Mal- lotès était grammairien.

(61) Elle répond à la fin du VI^e. siècle de Rome.

(62) Vossius , de Arte grammaticâ , lib. I. , cap. VI. , pag. 24.

(63) Plaut. , in Prologo *Panuli* , vs. 1.

quid vocabatur, quam quod ab eo est emendata. C'est une erreur. Cette pièce était une tragédie d'Aristarque de Tégée, contemporain d'Euripide. Voyez Scaliger (64).

(H) *Il sortit de son école jusqu'à marante grammairiens.*] On peut le compter pour un chef de secte, témoin ces paroles de Varron : *Relinquitur de casibus, in quo Aristarchei non intendunt nervos* (65). *Hoc in oratione diligentius quam alii ab Aristarcho grammatici* (66). Voyez aussi les railleries d'Herodicus (67). Il paraît par Suidas, que l'école d'Aristarque persista pendant quelques siècles dans Alexandrie (68).

(I) *J'aurai quelque chose à dire contre Moréri.*] 1°. Il s'est laissé abuser par Vossius, quand il a dit qu'Aristarque était de Samos (69). 2°. Il n'y a rien de plus inutile que d'observer qu'Aristarque fut contemporain de Cratès (70). C'est expliquer une chose obscure par une chose plus obscure, *obscurum per obscurius*. Il y a eu plusieurs Cratès. Diogène Laërce en compte dix, les uns philosophes, les autres poètes, ou grammairiens, ou orateurs, ou géomètres, etc. (71). Ils n'ont point vécu en même temps, ils n'étaient pas du même pays : qu'y a-t-il donc de plus inutile, que de remarquer qu'Aristarque florissait au temps de Cratès ? Le plus célèbre de tous ces Cratès est le philosophe cynique. Ainsi, le sens le plus naturel des paroles de M. Moréri est qu'Aristarque a été contemporain de ce cynique : or cela est très-faux ; il y a de grands intervalles entre l'un et l'autre (72). Cette censure ne regarde point Suétone, qui a dit que Cratès Mallotès était contemporain d'Aristarque ; car il n'y avait guère de gens de lettres au siècle de Suétone qui

ignorassent en quel temps avait vécu Aristarque. 3°. Je ne crois point que personne dise que ce grammairien composa *neuf livres de corrections de l'Iliade et de l'Odyssée*. C'est de Cratès Mallotès, que Suidas assure cela (73), comme Vossius l'observe (74). Moréri n'a point entendu les paroles de Vossius. 4°. Il est faux que Ptolomée Lathurnus fût fils de Ptolomée Philémator. 5°. Je crois qu'au fond il est vrai que notre Aristarque était en vie la 158^e. olympiade ; mais, puisqu'Eusèbe et Suidas le font fleurir en la 156^e, c'était celle-ci qu'il fallait marquer. Vossius impute à Eusèbe fausement de l'avoir placé à la 158^e. (75).

(73) Suidas, in Κράτης.

(74) Vossius, de Poëtis Græcis, pag. 67.

(75) Idem, de Histor. Græcis, lib. I, cap. XVIII, pag. 119.

ARISTÉE, en latin *Aristæus*, fils d'Apollon et de Cyrène (A). Son article a été donné fort imparfait par M. Moréri, qui s'est borné à nous apprendre, 1°. qu'en *poursuivant partout* Eurydice, femme d'Orphée, il fut cause qu'elle mourut de la piqure d'un serpent ; 2°. que les nymphes, pour se venger d'Aristée, firent mourir ses abeilles ; 3°. qu'ayant fait le sacrifice de quelques taureaux, il recouvra ce qu'il avait perdu (a) ; 4°. qu'il fut l'inventeur du secret de tirer le miel, de faire l'huile et le fromage (B). Il avait bien d'autres choses à dire touchant ce fils d'Apollon, car on aurait dû raconter qu'il naquit dans cette partie de la Libye où la ville de Cyrène fut bâtie ; qu'il fut élevé par les nymphes ; qu'étant allé à Thèbes il y épousa Autonoe fille de Cadmus ; qu'il en eut Actéon, qui fut mis en pièces par ses propres chiens ; qu'après la perte de ce

(64) Scaligeri Animadv. in Eusebium, num. 563, pag. 103.

(65) Varro, de Lingua latinâ, lib. VII, ag. 96.

(66) Idem, ibid., lib. IX, pag. 124.

(67) Apud Athenæum, lib. V, in fine.

(68) Suidas, in Αμύντω.

(69) Vossius, de Poëtis Græcis, pag. 67.

(70) Il y a Cratès dans l'édition de 1688.

(71) Diog. Laërt., in Vitis Philos., lib. IV, num. 23.

(72) Diogène Laërce, liv. V, num. 87, dit que Cratès le Cynique florissait environ la 113^e. olympiade.

(a) Tout ceci se trouve dans Virgile, au IV^e. livre des Géorgiques.

filz, il fut consulter l'oracle d'Apollon ; qu'en vertu de la réponse qui lui fut faite touchant les honneurs qu'il recevrait dans l'île de Cée, il s'y transporta (C) ; que, la peste ravageant toute la Grèce, il offrit des sacrifices qui firent cesser ce mal ; qu'ayant laissé sa famille dans l'île de Cée, il repassa en Libye, d'où, avec la flotte que sa mère lui donna, il fit voile vers la Sardaigne (D) ; qu'il y choisit une habitation, qu'il cultiva ce pays avec un grand soin ; qu'il en bannit la barbarie et l'état sauvage ; qu'il visita quelques autres îles ; que l'abondance des moissons, et la multitude des bestiaux, l'obligèrent à s'arrêter quelque temps dans la Sicile, où il enseigna aux habitans ses beaux secrets ; qu'en reconnaissance, ils l'honorèrent comme un dieu et principalement ceux qui cultivaient les oliviers ; qu'enfin il passa en Thrace ; qu'il y fut admis par Bacchus aux mystères des orgies, et que, dans la familiarité qu'il eut avec lui, il apprit beaucoup de choses profitables à la vie humaine ; qu'ayant demeuré quelque temps proche du mont Hémus, il disparut ; et que non-seulement les peuples barbares de ce pays-là, mais aussi les Grecs, lui décernèrent les honneurs divins (b). C'est fausement que M. Moréri observe que Diodore de Sicile fait mention d'un autre Aristée dans le chapitre LXXXIV du IV^e. livre, car ce chapitre et le précédent contiennent ce que je viens de narrer. Je suis surpris qu'on n'y

(b) Tiré de Diodore de Sicile, liv. IV, chap. LXXXIII, LXXXIV.

voie rien de l'Arcadie, l'une des principales d'Aristée (E). Vous verrez les remarques les variations des auteurs, la fausseté de quelques censures, et telles autres singularités ; et je n'oublie pas la découverte astronomique qu'on donne à Aristée (F), culte pour la canicule, fille Macris (G). On a dit pour les services qu'il avait rendus au genre humain, la connaissance qu'il avait de les arts profitables, les diplacements entre les étoiles qu'il était l'*Aquarius* du zodiaque (c). Les conformités de son histoire avec celle de Moïse ont été curieusement et doctement étalées par M. Huet (d). Ce tout ce que Lloyd a dit de Charles Étienne dans cet article a été tiré mot à mot du commentaire de la Cerda (e) : il cite pas pourtant.

(c) Voyez le Comment. de Gerardo Aratea *Phænomena*, cap. de *Aquarius* 118.

(d) Huet. *Demonstr. Evang.*, preface, cap. VIII, num. 17, pag. 110.

(e) In lib. IV *Georgic. Virgili.*

(A) Il était filz d'Apollon à Cyrène.] C'est la tradition générale et il y en a bien peu dans les mythologiques, qui soient plus constantes que celle-là. Cependant on en allègue une autre : les Grecs assurent, dit-il, qu'Aristée est le fils de Bacchus. Il ajoute qu'on l'honorait en Sicile, dans le temple de cette divinité. *Quid ?* il s'adresse à Verrius Flaccus : *Quæde Liberi simulacrum Aristæi tuo imperio palam ablatum est. Aristæus, qui, ut Græci ferunt, Liberi filius, inventor olei esse creditur. unà cum Libero patre apud illos erat in templo consecratus* (1). Dans un autre livre, il s'arrête à l'

(1) Cicero, in Verrem, Orat. IX, cap.

plus commune ; il dit qu'Apollon
 est père d'Aristée. *Quid Aristæus
 olivæ dicitur inventor Apollinis
 filius* (2) ? Parlons de Cyrène : elle
 fut fille d'Hypseüs roi des Lapithes,
 de Peneüs et de Creuse (3). Celle-
 ci était fille de la Terre ; Peneüs était
 fils de l'Océan. Cyrène méprisait les
 occupations des autres filles et leurs
 divertissemens de table (4) ; et se sou-
 lant très-peu de dormir la grasse
 matinée (5), elle n'aimait que la chas-
 se, et faisait un grand carnage de
 bêtes féroces. Apollon l'ayant rencon-
 trée, lorsqu'elle se battait seule avec
 un lion, demanda à Chiron qui elle
 était, et s'il ne ferait pas bien d'user
 de la main mise, et de toucher avec
 elle ?

..... Ὅσια
 Κλυτὰν χεῖρά οἱ προσενγκεῖν ;
 Ἥ ῥα καὶ ἐκ λεχέων
 Κύρην μελινδῆα ποίαν (6) ;

*Fas-ne est illustrem manum ei admove-
 re ? Virum et ex stratis tondere mellitam herbam ?*

Chiron, commençant par répondre
 à la dernière demande, représenta
 que les amans se doivent servir de la
 main du cœur, c'est-à-dire de paroles
 douces et adroites, qui persuadent à
 la belle d'accorder ce qu'ils désirent.
 Il ajouta que, parmi les dieux, et parmi
 les hommes, la pudeur s'oppose à la
 précipitation avec laquelle on pré-
 tendait débiter par la jouissance, et
 l'expliquer là-dessus fort nettement :

..... Καὶ ἔν τε θεοῖς
 τοῦτο κἀνθρώποις ὁμῶς
 λιδέοντ' ἀμφοδὸν ἀ-
 δίας τυχεῖν τὸ πρῶτον εὐνάς (7).

*Et inter deos et homines pariter verecundan-
 tur apertè postulatò dulci frui primum cubili.*

« Au reste, continua-t-il, c'est par
 un effet visible de votre grande civi-
 lité, que vous me faites l'honneur
 de m'interroger : vous me deman-

dez l'extraction de cette fille, vous
 » qui savez toutes choses. » Voilà le
 sens de Pindare : je ne prétends point
 donner une traduction de mot à mot,
 il me suffit de représenter la pensée.
 Or, si c'est là ce qu'il veut dire, qui
 pourrait voir sans indignation la li-
 cence d'un auteur français, qui l'a
 fait parler ainsi ? « Est-il permis de
 » la voir ? Puis-je bien m'en appro-
 » cher ? Ne serai-je point téméraire si je
 » prends sa belle main, et si je cueille
 » sur sa bouche une de ces roses ver-
 » meilles que j'y vois peintes ? Mais
 » le Centaure, en souriant, lui ré-
 » pondit de la sorte : Un chaste
 » amour, Apollon, doit être toujours
 » caché, et le beau sexe, parmi les
 » dieux, comme parmi les mortels,
 » n'accorde point ses faveurs aux yeux
 » du monde. C'est sans doute cette
 » raison qui vient de vous faire par-
 » ler avec tant de retenue. Un amant
 » moins chaste que vous n'aurait pas
 » eu tant de respect, et c'est à vos
 » bonnes mœurs, plutôt qu'à mes en-
 » seignemens, que vous devez cette
 » modestie (8). » Cette traduction est
 contraire à l'original, et ne se sou-
 tient point dans ses faussetés ; car si
 l'on suppose qu'Apollon ne s'exprima
 point grossièrement, mais honnête-
 ment et chastement, la réponse de
 Chiron est ridicule et contradictoire.
 La fin fut qu'Apollon, sans nul dé-
 lai, enleva Cyrène, et la transporta
 en Afrique, et jouit d'elle sur-le-
 champ.

Ὡκεῖα δ' ἐπεγομίνων ἤδη Θεῶν
 πράξις, ὅδ' αὖτε βραχέαι.
 Κεῖνο κεῖν' ἄμαρ δαίτα-
 σεν· θαλάμῳ δὲ μίγην
 ἐν πολυχρύσῳ Λιβύας (9).

*Celer autem est properantium jam deorum
 actio, viæque breves. Illud illa dies peregit. In
 thalamo autem Libyæ divite auri congressi
 sunt.*

Chiron eût voulu qu'il eût poussé
 les beaux sentimens, et filé le parfait
 amour ; mais les dieux des poètes,
 comme l'observe Pindare, ne s'accom-
 modaient pas de cette patience ; ils
 expédiaient promptement les choses ;
 ils allaient au fait par les chemins les

(2) *Idem, de Naturâ Deorum, lib. III, cap.
 III.*

(3) *Pindari Ode IX Pythior., pag. 433.*

(4) *Idem, ibid., pag. 434.*

(5) *Τὸν δὲ σύγκοιτον γλυκὺν
 παῦρον ἐπὶ βλεφαροῖς
 ὅτ' οὐκ ἀναλίσκοισα, ῥέποντα πρὸς αὐτὸν.*

*Exiguam autem somnum concubitorem suavem
 palpebris impendens, quum adventaret au-
 tem. Pindari Ode IX Pythior., pag. 434.*

(6) *Idem, ibid., pag. 437.*

(7) *Idem, ibidem.*

(8) *Notes sur l'Aristée de Virgile, traduit en
 français, et imprimé à Lyon, l'an 1668, pag.
 28, 29.*

(9) *Pindari Ode IX Pythior., pag. 443.*

plus courts, et fort vite à l'abordage, et de but en blanc à la jouissance, ou de gré ou de force. Ils prenaient le roman par la queue (10), et ils disaient comme Borée,

Apta mihi vis est (11).

Cyrène conçut, et mit au monde notre Aristée. Notez que Virgile (12) et Hygin (13), qui la font fille de Pénée, suivent en cela une ancienne tradition (14). C'est pourquoi nous pouvons dire que Frischlin a eu grand tort de blâmer Boccace, et d'ignorer ce qu'ils avaient affirmé. *Constat non recte scripsisse Bocatium, l. 7 Geneal., c. 28, dum asserit Cyrenen Penai fuisse filiam* (15). Apollonius suppose qu'elle était bergère, et qu'elle avait résolu de vivre dans le célibat; mais qu'Apollon qui l'enleva ne lui permit point de conserver sa virginité (16).

(B) *Il fut l'inventeur du secret de tirer le miel, de faire l'huile et le fromage.* Diodore de Sicile rapporte qu'Aristée ayant appris des nymphes qui le nourrirent l'art de cailler le lait, et de préparer des ruches, et de cultiver les oliviers, fut le premier qui communiqua aux hommes ces trois inventions. Les commodités qu'ils en tirèrent les remplirent d'une telle reconnaissance, qu'ils lui rendirent les mêmes honneurs divins qu'à Bacchus. Cet historien dit aussi que les nymphes lui imposèrent trois noms, celui de *Nomius*, celui d'*Aristæus*, et celui d'*Agreus* (17). Cela s'accorde assez bien avec Pindare (18). Mais notez qu'il dit que les Heures et la Terre, auxquelles Mercure porta ce petit enfant, le nourrirent de nectar et d'ambroisie. Notez aussi que d'autres disent qu'Aristée ayant inventé dans l'île de Cée la préparation du miel et celle de l'huile, et ayant fait lever les vents qu'on nommait Été-

siens, fut surnommé Jupiter Aristæus (19), et Apollon Agreüs et Nomius (20). Le surnom de Nomius convenait à cause du soin des bétiaux, et celui d'Agreüs à cause de l'application à la chasse (21). Voici une autorité curieuse touchant cette application : *Ceux qui attrapent les loups et les ours avec des fosses et des pièges, font prières à Aristæus, pour ce que ce fut le premier qui inventa la manière de les prendre aux pièges et avec des laqs courans.* C'est un passage du Plutarque d'Amiot; en voici l'original : *Εὐχονται δ' Ἀρισταῖον διδοῦντας ἐρύγμασι καὶ βρόχους λύκους καὶ ἀρκτοὺς ὅς πρῶτος θάρσεν ἱσταῖ τοῦ γρας* (22). *Aristæo vota faciunt feris actis, aut laqueis positis, quilupis at ursis insidiantur, ille feris primo pedicas quia tendere cepit.* Le scholiaste d'Apollonius n'explique pas de la même sorte l'étymologie de ces deux surnoms. Il fonde celui de Nomius sur ce que Cyrène eut affaire avec Apollon pendant qu'elle était bergère, et celui d'Agreüs, sur ce que l'action se passa au milieu des champs. Il ajoute que, selon d'autres, l'étymologie vient de ce qu'Aristée enseigna l'agriculture aux bergers. *Ἀγρία καὶ Νέμιον, dit-il, τὸ μὲν, ὅτι ἐν ἀγρῷ ἦν τῇ μητρὶ αὐτοῦ ὁ Ἀπόλλων. Νέμιον δὲ, ὅτι νεμούση ἰμῖν. οἱ δὲ, ὅτι τὴν γαίαν τοὺς ἀγροὺς θεραπεύειαν τοῖς νεμῶσι σιτηγέσαστο* (23). L'endroit où Apollonius dit que les habitans de Thessalie donnèrent ces deux surnoms à Aristée, contient des choses qu'il est bon de mettre ici. On y trouve qu'Aristée fut élevé dans l'autre de Chiron; et que, lorsqu'il fut adulte, les Muses le marièrent, et lui enseignèrent la médecine et les sciences divinatoires, et le préposèrent à tous leurs troupeaux (24). On trouve dans un autre endroit du même poète, qu'il inventa le miel et l'huile (25). Il dit dans

(10) Conférez la V^e. scène des Précieuses ridicules.

(11) Ovidius, *Metamorph.*, lib. VI, vs. 690.

(12) Virgil., *Georgic.*, lib. IV, vs. 355. Voyez aussi Servius sur le 317^e. vers de Virgile.

(13) Hygin., *cap. CLXI*.

(14) Scholiast. Apollonii in lib. II Argonaut., vs. 502.

(15) Frischlin., in Callimach. Hymn. II, pag. 392, edit. Ultrap. an. 1607.

(16) Apollon., *Argon.*, lib. II, vs. 502 et seq.

(17) Diod. Sicul., lib. IV, cap. LXXXIII, pag. 167.

(18) Pindari Ode IX Pythior., pag. 441.

(19) Scholiast. Apoll. in Argon., lib. II, vs. 500.

(20) Apollon., *Argon.*, lib. IV, vs. 1208, fait mention d'un temple d'Apollon Nomius.

(21) Benedictus in Pindarum, Ode IX Pythior., pag. 442.

(22) Plutarch., in Amator., pag. 757.

(23) Scholiast. Apollonii, in lib. II, vs. 502.

(24) Apollon., *Argonaut.*, lib. IV, vs. 502 et seq.

(25) Idem, *ibidem*, vs. 1132.

la peine qu'il s'était donné
perfectionner l'agriculture,
arrir le bétail, lui avait
la gloire qu'il possédait.

*unc ipsum vitam mortalis honorem,
vix frugum et pecudum custodia
anti extuderat, te matre, relin-*
(26).

ne des divinités que Virgile
vant à écrire de l'agricul-

*emorum, cui pingua Coe
nivei tondent dumeta juvenci* (27).

(28), Nonnus (29), le sco-
Pindare, celui d'Apollon-
s'accordent à le faire l'in-
s choses que j'ai marquées.
i-dessous quelques passages
t. En voici un où on lui
r patrie la ville d'Athènes.

trapetas Aristæus Athe-
sm mella (30). Le mot tra-
dire les meules à broyer les
. N'oublions pas qu'il in-
ajoin. C'est ce qu'assure un
teur cité par le scoliaste
ane (32), comme vous le
vir à la page 356 du com-
le Saumaise sur Solin.

ue Justin (33) débite que
grossée par Apollon, à Deo
ut quatre fils, *Nomius*,
Autocus, et *Argæus* (34).
: changé en deux hommes
rnoms d'Aristée (35).

e transporta dans l'île de
grec de Diodore de Sicile
Kō νῆσον, et un peu après
Rhodoman traduit *in Co*
st in Co. Cette traduction
les lecteurs, car elle les
vire que cet historien grec
l'île de Cos, la patrie du
pocrate, et non pas de l'île
mme font les autres auteurs,
agit d'Aristée. Soyons néan-

, *Georgic., lib. IV, vs. 326.*

, *ibidem, lib. I, vs. 14.*

a. *Cynog., lib. IV.*

is, *Dionys., lib. V.*

lib. VII, cap. LVI, pag. 99.

, *de Lingua lat., lib. IV, pag. 34.*

αἰός..... πρῶτον τὴν ἐργα-
λαφίαν ἐξεῦρεν ὡσπερ καὶ τοῦ

KIII, cap. VII.

1 lire Agreus.

, *Vossius, de Theolog. Gentili, lib.*
I, pag. 350.

moins assurés qu'il parle de l'île de
Céa, soit qu'il faille corriger le texte
en mettant *Kῖω* au lieu de *Kō* (36)*,
soit que les règles de la contraction
aient pu permettre qu'on dît indiffé-
remment *Kō* ou *Kῖω*, quand il s'agis-
sait de cette île (37). Prenons garde à
ces paroles de Diodore, *παρὰ τῶν*
Κεῖων τιμαῖς, *de honoribus apud*
Coos (38). Elles montrent visiblement
qu'il ne prétend point parler de l'île
de Cos. Quoi qu'il en soit, alléguons
quelques auteurs qui ont assuré qu'A-
ristée s'établit dans l'île de Céa, et
commençons par le commentaire
de Servius sur ces paroles de Virgile :

Et cultor nemorum, cui pingua Coe, etc.,

qu'on a vues ci-dessus (39). *Aristæum*
invocat, id est Apollinis et Cyrenes
filium,... *hic (ut etiam Sallustius do-*
cet) post laniatum à canibus Actæo-
nem filium Thebas reliquit, et Coam
insulam tenuit primò adhuc homini-
bus vacuam (40). Apollonius nous ap-
prend qu'Aristée ayant été appelé
par les habitans des îles Cyclades,
pour faire cesser la peste, passa de
Thessalie en l'île de Céa.

... Δίπιν δ' ὄγε πατὴρ ἐφετμή
Φθίν. ἐν δὲ Κεῖω κατενάσσατο λαὸν
ἀγείρας
Παρράσιον (41).

Is relicta ex parentis jussu
Phthid in Coem ivit habitatum, contracto
exercitu
E Parrhasiis.

Le scoliaste de ce poète assure,
comme je l'ai déjà dit, que ce fut dans
la même île qu'Aristée enseigna à faire
le miel et l'huile. *Ἀριστῆος δὲ ἐν τῇ*
Κεῖω εὐρεὶν τὰ μελισσοουργικὰ πρῶτος, καὶ
τὴν τοῦ ἐλαίου καταργασίαν (42). Nous
verrons dans la remarque (F), qu'il y
établit des lois pour le culte de la
Canicule. Varrou Atacinus avait ra-
conté dans son poème des Argonautes,

(36) *C'est la pensée de Vossius, de Theolog.*
Gentili, lib. VII, cap. X, pag. 350.

* Wesselingue, dans son excellente édition de
Diodore de Sicile, (Amstelod., 1745), a adopté
l'opinion de Bayle et a écrit *Kῖω*, au lieu de *Kō*.

(37) *C'est la prétention de Saumaise sur Solin,*
pag. 144, 145.

(38) *Et non pas apud Coos, comme Rhodo-*
man a traduit.

(39) *Citation (27).*

(40) Servius, in *Georgic., lib. I, vs. 14.*

(41) Apollon., *Argon., lib. II, vs. 521.*

(42) Schel. Apollon., in *lib. II, vs. 500.*

qu'une grande mortalité de bestiaux ayant affligé cette île, Aristée s'y transporta par le conseil d'Apollon, et la délivra de ce fléau, après avoir fait un sacrifice à Jupiter Icmæus. Les vents et les chaleurs qui causaient la mortalité s'apaisèrent. Aristée étant mort, les habitans de l'île de Cée obéirent à l'oracle, qui leur commandait de le mettre au nombre des dieux, et ils le nommèrent Nomius et Agreüs, à cause du bien qu'il leur avait fait par son adresse dans la nourriture des troupeaux, et dans la culture des terres (43). Ne soyez point surpris de voir ici qu'il fit cesser la mortalité en calmant les vents, et de trouver ci-dessous, qu'il la fit cesser en faisant lever des vents; car c'est ainsi que sont faites les anciennes traditions: l'une réfute l'autre; l'une oublie les particularités qui sont les seules que l'autre n'oublie pas. Une narration complète eût pu apprendre, qu'en faisant changer le vent, il ramena la santé; mais ceux qui ne savent pas tout dire observent que le vent cessa: n'attendez point d'eux le reste; ou que le vent se leva: vous n'en saurez point davantage; ils ne vous apprendront pas que le vent contraire fut arrêté, et que le vent favorable lui succéda. La correction d'un passage d'Héraclide, que j'ai lue dans Saumaise, me paraît heureuse; cependant je ne voudrais pas jurer qu'il n'y eût dans l'original, que le fléau de l'île de Cée venait du vent. *Θεοῦς οὖτος φύτων καὶ ζώων διὰ τὸ πνεῦν ἐπινοίας* (44). *Quum contigisset hic aliquandò magna lues stirpibus et animalibus propter continuos Etesiarum flatus.* Saumaise corrige ainsi, *Δία ἡρώατο τὸ πνεῦν ἐπινοίας.* *Jovem rogavit Etesias flare* (45): ce qui s'accorde avec ce que je dirai dans la remarque (F).

(D) *De Libye... il fit voile vers la Sardaigne.* Selon Diodore de Sicile, il fut s'établir dans l'île de Cée, après la mort d'Actéon, et puis il alla en Libye, et après cela en Sardaigne (46); mais d'autres prétendent que le dé-

plaisir d'avoir perdu Actéon lui donna un tel dégoût pour la Béotie, et pour tout le reste de la Grèce, qu'il fut chercher une demeure dans les pays éloignés (47). Ce fut alors, disent-ils, qu'il conduisit une colonie en Sardaigne. On a dit que Dédale, s'étant sauvé de l'île de Crète, s'associa avec lui pour la conduite de cette colonie (48); mais la chronologie réfute cela invinciblement. Il était contemporain d'Œdipe, roi de Thèbes (49): il n'a donc pu lier aucune partie avec Aristée gendre de Cadmus. Quoi qu'il en soit, les variations sont ici bien dégoûtantes. Pausanias dit qu'une troupe de Libyens s'était établie dans la Sardaigne, et associée avec les naturels du pays, avant qu'Aristée y allât; mais Aristote raconte qu'Aristée fut le premier qui la cultiva, et qu' auparavant elle ne servait de demeure qu'à beaucoup de grands oiseaux (50). Consultez M. Bochart, qui soutient que ce voyage d'Aristée est une fable (51).

(E) *L'Arcadie... fut l'une des principales stations d'Aristée.* C'est pour cela que Virgile le surnomme *Arcadius*, quand il parle de l'invention de produire de nouvelles abeilles:

Tempus et Arcadii memoranda inventa Magistri

Pandere, quoque modo cœsis jam sæpi jervencis

Insincerus apes tulerit cruor... (52).

Cet art fut une invention d'Aristée, et le fit honorer comme Jupiter dans l'Arcadie. *Pòst eá (Cea) relictá, cum Dædalo ad Sardiniam transitum fecit.* *Huic opinioni Pindarus refragatur, qui eum ait de Cea insulá in Arcadiam migrasse, ibique vitam coluisse. Nam apud Arcadas pro Jove colitur, quòd primus ostenderit qualiter apes debeant reparari* (53). Justin donne à Aristée un grand royaume dans l'Arcadie: je citerai ses paroles dans la

(47) Pausan., lib. X, pag. 332. Voyez aussi Silius Italic., lib. XII, pag. 498.

(48) Pausan., lib. X, pag. 332. Saumaise avait dit cela, comme on l'a vu ci-dessus dans un passage de Servius, citation (40).

(49) Pausan., lib. X, pag. 332.

(50) Aristotel., de Mirabilibus Auscult., Opusculum I, pag. 881.

(51) Bochart., Geograph. sacr., parte II, lib. I, cap. XXXI, pag. 632, 633.

(52) Virgil., Georgic., lib. IV, vs. 283.

(53) Servius, in Georgic., lib. I, vs. 14.

(43) Voyez Vossius, de Theolog. Gentili, lib. VII, cap. X, pag. 350.

(44) Heraclides, de Politis, pag. 20.

(45) Salmas., in Solin., pag. 144.

(46) Diodor. Siculus, libro IV, capite LXXXIV.

urque suivante. Il n'est pas vrai, me M. Lloyd l'assure, qu'Apollo-fasse passer Aristée de l'Arcadie l'île de Cée. Il a copié cette faute saumaise (54).

) *Je n'oublierai point la découverte astronomique que l'on donne à Aristée.* A ne considérer les paroles de Justin que fort superficiellement, on pourrait venir dans l'esprit qu'il a attribué à Aristée la première découverte des solstices; mais ceux qui ont lu avec attention s'aperçoivent bientôt qu'il parle du lever de la canicule. *Aristæum in Arcadiâ latè regens, cumque primum et apium et lactis usum et lactis ad coagula hominibus tradidisse, solstitialesque sideris primum invenisse* (55). Les plus savans critiques ont remarqué qu'il faudrait lire ou *solstitialisque sideris*, ou *solstitialesque ortus* (56). L'une et l'autre de ces deux nous donnent la canicule, à laquelle ils prétendent. Ce qu'il y a de certain est que cet astre avait une renommée particulière à notre Aristée. Voici la cause : les chaleurs de la canicule désolaient les îles Cyclades, produisaient une peste que l'on pria Aristée de faire cesser. Il passa en l'île de Cée, et fit bâtir un temple à Jupiter : il offrit des sacrifices à ce dieu; il en offrit aussi à cet astre malfaisant, et lui établit un autel versaire. Cela produisit un très-grand effet; car ce fut de là que les vents étésiens tirèrent leur origine; vents qui durèrent quarante jours, et qui diminuèrent l'ardeur de l'été.

ὁ βωμὸν ποίησεν μέγαν Διὸς ἱερὰ τοῦ θεοῦ ἐν οὐρεσὶν Ἀστὴρι καὶ Ἰνὸν ἱεῖα, αὐτῷ τε Κρονίδῃ Διὶ. Τοῦτο δ' ἔκλυε τὴν ἐπιφύχουσαν ἐπὶ τῇσι τοῖς ἐκ Διὸς αὐραὶ κατὰ τεσσαράκοντα. Κίε δ' ἔτι νῦν ἐστίν
τολίων προπάροιθε κυνὸς ῥέζουσι θυνηλάς (57).

*an angusta extracta ara Jovis Humiferi, et lactale fecit in montosis et stella illi
et ipsi Jovi Saturni filio. Cujus rei gratia
et Diales anniversarii perfrigerant colorem*

Salmas., in Solin., pag. 99.
Justin., lib. XIII, cap. VII, pag. 324.

Voyez le Justin Varierum de M. Græc sur cet endroit.

Apollon., Argon., lib. II, vs. 524.

Quadráginta diebus; et hodièque sacerdotes in Co

Ante Caniculæ exortum operantur sacris.

Diodore de Sicile ne fait pas entendre avec assez de clarté, si les vents étésiens furent l'effet du sacrifice d'Aristée (58). Il semble dire que ce sacrifice ayant été offert environ le temps du lever de la canicule, temps qui concourt avec la saison de ces vents étésiens, la peste cessa. Mais il est sûr qu'il prétend que les ardeurs de la canicule furent adoucies par les actes de religion qu'Aristée fit. Il trouve en cela un sujet d'étonnement, puisque la même personne dont le fils avait été déchiré par les chiens, corrigea la malignité d'un astre qui s'appelle le chien. Je laisse son grec, et je ne rapporte que la traduction de Rhodoman. *Singularem hanc rerum conversionem, si quis penitiùs examinet, meritò demiretur. Qui enim filium à canibus disceptum vidit, is cœlestè sidus canis nomine appellatum, quod hominibus exitium adferre putatur, mitigavit, et mortalibus non paucis auctor salutis extitit* (59). D'autres auteurs disent en termes clairs et précis, que les dévotions d'Aristée furent la cause de ces vents-là. *Canicula exoriens æstu eorum* (60) *loca et agros fructibus orbabat; et ipsos morbo affectos, poenas Icario cum dolore sufferre cogebat, eò quòd latrones recipissent. Quorum rex Aristeus, Apollinis et Cryenes filius, Actæonis pater, petit à parente quo facto à calamitate civitatem posset liberare: quem Deus jubet multis hostiis expiare Icarii mortem, et ab Jove petere, ut quo tempore canicula exoriretur, dies quadráginta ventum daret, qui æstui caniculæ mederetur. Quod jussum Aristeus confecit, et ab Jove impetravit ut Etesiae flarent* (61). Le scolaste d'Apollonius dit formellement, qu'à la prière d'Aristée, les vents étésiens soufflèrent. *Ὅτι ἐτησίαι ἐπνευσαν Ἀρισταίου αἰτεσμένον* (62). Consultez aussi le commentaire de Ger-

(58) Diodor. Sicul., lib. IV, cap. LXXXIV.

(59) Idem, ibid., pag. 268.

(60) C'est ainsi qu'il faut lire, et non pas eorum. Voyez Saumaise, sur Solin, pag. 144.

(61) Hygin. Poët. Astronom., lib. II, cap. IV, pag. 365.

(62) Schol. Apollon., in lib. II, vs. 500.

manicus sur les Phénomènes d'Aratus (63). Parlons de l'anniversaire qu'il établit. Il ordonna que tous les ans les prêtres de Césa offrirent des sacrifices avant le lever de la canicule, et que les habitans se missent en armes, pour observer le lever de cette constellation, et pour lui offrir des victimes (64). Ἐνομοθέτησε γὰρ τοῖς Κείσις (lisez Κείσις) κατ' ἐνιαυτὸν μισθ' ἑπλῶν ἐπιτηρεῖν τὴν ἐπιτολὴν τοῦ Κυνός, καὶ θύειν αὐτῷ (65). Cicéron dit qu'ils croyaient prévoir, par l'observation de cet astre, si l'année serait saine ou non. *Ceos accepimus ortum caniculæ diligenter quotannis solere servare, conjecturamque capere, ut scribit Ponticus Meraclides, salubrisne an pestilens annus futurus sit* (66). Manile attribue la même chose aux Ciliciens (67). Je ne sais si les habitans de la Calabre, qui faisaient des vœux à la Canicule, avaient emprunté d'Aristée médiatement ou immédiatement cet acte de religion.

*Sic cùm stabulis et massibus ingens
Ira Deùm et Calabri populator Sirius arvi
Incubuit, coit agrestum manus inscia priscum
In nemus, et miseris dictat pia vota sacerdos* (68).

Quelles superstitions! mais ce n'étaient pas les plus étranges qui fussent dans le paganisme. Au reste, le passage de Justin que j'ai rapporté au commencement de cette remarque, formera ici un incident. M. Lefèvre de Saumur croyait être le premier qui l'eût entendu. « Justin, dit-il, » ne prétend point dire qu'Aristée » enseigna l'usage du lait : cela eût » été contraire à la vérité, et à toute » l'antiquité, il ne parle que de l'industrie de cailler le lait. » *Sed ostendisse hominibus quid arte coagulum ex lacte confici conformarique posset* (69). « Il ne prétend point même » qu'Aristée ait inventé l'usage du » miel : le lait et le miel servirent à » la nourriture du plus grand des » dieux. » *Nam Jupiter pater ille*

hominumque dedimus melle nutritus est ac lacte (70). « Il parle donc de » l'invention de cailler le lait avec » du miel. » *Ergò aliud docuit Aristæus, scilicet coagulum fieri ex mixturâ, seu ut Græci vocant, cramate mellis et lactis. Hunc locum à nemine hactenus intellectum arbitror* (71). Cette explication me paraît très-belle, mais les raisons sur quoi on la fonde prouvent trop ; car si l'ancienne tradition sur les alimens qui furent donnés à Jupiter pendant son enfance avait empêché Justin de dire qu'Aristée montra aux hommes l'usage du miel, il n'aurait point débité que Gargoris roi des Cynètes (72), ou des Cunètes, fut le premier inventeur du miel ; et néanmoins, il l'a débité clairement, et sans qu'on puisse donner à ses termes deux explications. *Quorum (Cunetum) rex vetustissimus Gargoris mellis colligendi usum primus invenit* (73). Je ne vois point qu'on puisse prétendre que Justin a tellement respecté les traditions poétiques, qu'il s'est bien gardé d'avancer des choses qui les réfutassent. Une infinité d'auteurs ont dit qu'Aristée inventa le miel ; leurs paroles signifient cela précisément, et ne peuvent point être détournées à ce sens-ci : *Il inventa un certain mélange du miel et du lait, pour composer une coagulation*. On pourrait donc croire raisonnablement que Justin parla comme eux, et qu'il ne tint aucun compte de ce que les poètes avaient débité touchant le lait et le miel de Jupiter. Notez en passant, que les inventions d'Aristée combattaient quelquefois dans des mélanges car il fut le premier qui apprit aux Thraces à mêler du miel avec le vin de Marone. *Aristæum primum in eadem gente mel miscuit vino, suavitate præcipud utriusque naturæ spontè provenientis* (74).

(G) ni sa fille Macris. Il n'y a guère d'auteurs qui en parlent, mais voici ce qu'Apollonius en raconte (75) : Ce fut elle qui prit le p

(63) Germ. in Arateæ Phænomen., in Aquario, pag. 118, 119.

(64) Apollon., lib. II, vs. 528. Vous trouverez les paroles ci-dessus, citation (57).

(65) Schol. Apollon., in lib. II, vs. 528.

(66) Cicero, de Divinat., lib. I, cap. LVII.

(67) Manil., Astronom., lib. I, pag. 13.

(68) Valer. Flaccus, Argonaut., lib. I, vs. 682.

(69) Tanaq. Faber, Not. in Justin., lib. XIII, cap. VII.

(70) Idem, ibid.

(71) Idem, ibid.

(72) Peuple d'Espagne.

(73) Justin., lib. XLIV, cap. IV.

(74) Plin., lib. XIV, cap. IV, pag. 17.

(75) Apollon., Argon., lib. IV, vs. 114 seq.

son giron, après qu'il fut tiré du milieu des flammes qui lui fit prendre du feu. Elle s'exposa à l'indignation de Junon, par le bon office d'un enfant, et fut abandonner le pays, et aller dans un autre, en l'île de Proconnèse, où elle fit une infinité de disciples (76). Inférons d'ici, oncle d'alliance de Platon, était beaucoup plus âgé que son neveu, car il ne réfute point ce que Platon raconte touchant Aristée aux Orgies, etc., mais suppose, qu'il commandait quelques troupes dans l'armée (78); car il est de l'ordre de la chevalerie, et non de la plèbe, et sa priorité appartient à un noble, lors même qu'il est

Καὶ πόρην ὄλγον ἀθίσφατον
αἰτήσιν,

deuuit insolaris opibus.

Idem, ibid., vs. 1140.

mari d'Autonoé, sœur de la mère

Dionysiacor. lib. XIII.

ARISTÉE, le Proconnésien, *Aristeas*. M. Moréri s'est contenté de dire qu'il vivait au temps de Cyrus (A), et qu'il est dans l'*Histoire des Aristes* un ouvrage de l'Orateur, le tout rempli de fautes (B), a oublié ce qu'il y a de plus singulier dans cet article. Donnons donc un peu plus de détail, et disons que cet homme étant mort dans son pays, fut vu le même jour, et à la même heure, faire leçon à ses disciples. Ce spectacle ayant été vu plusieurs fois, et pendant plusieurs années, obligea les habitants à bâtir un autel à Aristée, et à lui offrir des sacrifices. Hérodote a parlé assez

de Proconnèse, dans la *Propontide*.

Thallonii Dyscol. Hist. Comment.

amplement de ce miracle (C). Plin rapporte qu'on vit dans l'île de Proconnèse l'âme d'Aristée sortir du corps par la bouche, sous la figure d'un corbeau (c). D'autres disent que cette âme sortait du corps, et y retournait à sa fantaisie (D). Strabon donne Aristée pour l'un des plus grands enchanteurs qui furent jamais (d). Quelques-uns prétendent, qu'afin de lever l'incrédulité qu'on avait pour sa doctrine, il fit accroire que son âme séparée du corps avait fait plusieurs voyages (e). On trouve six de ses vers dans le *Traité de Longin* (f). On en trouve quelques autres dans les *Chiliades* de Tzetzes (g). On le voit cité deux fois dans Pausanias (h). Au reste, ceux qui prétendent qu'il n'était pas tout-à-fait mort, quand son âme allait faire des voyages (i), ne diminuent guère le merveilleux de ce prodige. Il n'est pas besoin de remarquer que Plutarque s'est moqué de ce beau conte (k). Le Giraldi a fait quelques fautes (E).

(c) Plinius, lib. VII, cap. LII, pag. 85.

(d) Strabo, lib. XIII, pag. 405.

(e) Voyez la remarque (B).

(f) Longin., *περί ὑψους*, sect. IX, p. 26.

(g) Tzetzes, *Histor.*, chil. VII, pag. 144. Voyez Casaubon sur Athénée, liv. I, pag. 13.

(h) Pausan., lib. I, pag. 22, et lib. V, pag. 154.

(i) Maxim. Tyr. Orat. XXVIII, pag. 282.

(k) Plut. in Romulo, pag. 35.

(A) *Moréri s'est contenté de dire qu'il vivait au temps de Cyrus.* On prouve cela par le témoignage de Suidas. Notez que Cyrus commença de régner en Perse l'olympiade 55. Vossius infère de là, que Suidas disant d'un côté qu'Aristée florissait pendant la 50^e. olympiade, et de l'autre que c'était au temps de Cyrus, n'a

point observé l'exactitude (1). L'anonyme, qui a décrit les olympiades, met Aristée sous la 50^e. : cela ne s'accorde point avec ce que d'autres ont dit qu'Homère fut son disciple (2). Tatien l'a fait antérieur à Homère (3), et en a été repris par Vossius, comme si par-là il eût voulu trop favoriser la bonne cause dans ce point-ci, c'est que l'âge d'Homère a suivi de loin celui de Moïse (4). Cette censure me semble un peu mal fondée, car Tatien a pu se servir légitimement d'une tradition qui se trouvait établie parmi les païens. Nous avons vu qu'on disait que notre Aristée avait enseigné Homère, et nous lisons dans Hérodote qu'Aristée parut au monde trois siècles après avoir composé un poème (5). On ne convenait donc pas qu'il eût fleuri au temps de Cyrus. Notez qu'Hérodote naquit l'an 1^{er}. de la 74^e. olympiade, et qu'il ne parle point de cette dernière apparition d'Aristée comme d'un fait nouvellement arrivé : il insinue, au contraire, que la tradition des Métapontins sur cette aventure-là venait de loin ; car il ne dit point qu'ils en marquassent le temps.

(B) *Ses écrits sont remplis de fables.* Aulu-Gelle raconte, qu'étant à Brundisium, il vit exposés en vente plusieurs paquets de livres, et qu'on lui laissa à très-vil prix ceux qu'il voulut acheter. C'étaient tous ouvrages d'auteurs grecs, qui avaient ramassé beaucoup de mensonges surprenans et incroyables. Aristée est le premier des écrivains : *Fasces librorum venalium expositos vidimus. Atque ego avidè statim pergo ad libros. Erant autem isti omnes libri græci miraculorum fabularumque pleni : res inauditæ, incredulæ ; scriptores veteres non parvæ auctoritatis, Aristæas Proconnesius, et Isigonus Niteas Proconnesius, et Onesicritus, cæensis, et Ctesias, et Onesicritus, et Polystephanus, et Hegesias. Ipsa autem volumina ex diutino situ squalabant, et habitu adspectuque tetro*

erant. Accessi tamen, percunpretium sum : et adductus miinsperatâ vilitate, libros plurpauco emo ; eosque omnes proximis noctibus cursim atque in legendo carpsi exindam et notavi mirabilia et scriferè nostris intentata ; eaque mentariis adpersi (6). La suite chapitre d'Aulu-Gelle est tout des narrations chimériques qu'il faut savoir que l'Histoire maspes, composée par Aristée un poème (7). Et que direz-vous, si l'auteur ne l'écrit sans avoir dessein qu'on ajoute ses récits ? L'Arioste n'a jamais une pareille pensée. Pourquoi gerions-nous pas des anciens comme de lui à cet égard ? Je réponds qu'Aristée n'avait point but de divertir ses lecteurs de récits qui fussent considérés des fables ; car il n'eut recours à ces contes, qu'afin de guérir l'incrédulité qu'il rencontrait dans les esprits. On ne croyait pas qu'il fût philosophe, et l'on se fondait sur ce qu'il n'aurait point que personne l'eût instruit (8). Il leva cet obstacle, en démontrant que son âme était sortie de son corps, et qu'elle avait vu tous les pays grecs et barbares, et fini ses courses dans les climats hyperboréens. Il se vanta d'avoir découvert par ce moyen la situation des lieux, les coutumes des habitans, les qualités naturelles des éléments, etc., et d'avoir même observé le ciel plus exactement que la terre. N'était-ce point produire ses contes comme des lettres de créance ? Ne voulait-il point par-là s'établir une autorité qui fit recevoir les autres choses qu'il voudrait dire ? Il fallait donc qu'il proposât celles-là comme des faits véritables. On les prit pour tels ; on on ajouta plus de foi à cet homme

(1) Vossius, de Historicis Græcis, lib. IV, cap. II, pag. 433.

(2) Strabo, lib. XIV, pag. 439.

(3) Tatian., Orat. ad Græcos, apud Vossium de Histor. Græcis, lib. I, cap. I, pag. 7.

(4) Vossius, de Hist. Græcis, lib. I, cap. I, pag. 6.

(5) Herod., lib. IV, cap. XIV.

(6) Aulus Gellius, lib. IX, cap. IV, pag. 20. Notez que M. Huet, Demonstrat. Evangel., Propos. I, cap. CXLII, pag. 1037, cite cet endroit d'Aulu-Gelle comme contenant que les choses que l'on avait racontées touchant Aristée étaient fausses. Ce n'est point la pensée d'Aulu-Gelle.

(7) Herod., lib. IV, cap. XIII et XIV. Strabo, lib. I, pag. 15, et lib. XIII, pag. 405.

(8) Maxim. Tyrius, Dissert. XXII, pag. 405.

ophes qui dogmatifiaient en déguisement (9). d'Halicarnasse rap- monde ne convenait Aristée fût l'auteur des ent son nom (10).

plusieurs fois après ote a parlé assez am- racle.] Voici le pré- on. Aristée, l'un des fle de Proconnèse, ns le logis d'un fou- it. Le foulon ferma annoncer aux pa- Aristée. Cette nou- t bientôt par toute ndant que l'on s'en int un homme qui t rencontré Aristée (11), et qu'il lui parens se transpor- on du foulon, avec écessaire pour l'en- e trouvèrent Aristée il se montra au bout composa le poème après quoi il dispa- rois siècles s'étant ontra aux habitans , et leur commanda il à Apollon, et de une statue en l'hon- Proconnésien. Il leur t les seuls Italiens onorés d'une visite, ocompagné dans ce était non pas Aris- beau, quand il l'y int dit ces choses, Métapontins consul- e Delphes, pour sa- it que cela. Il leur ls feraient bien d'o- rent donc cet ordre témoigne que l'on mps, à la grande it, la statue d'Aris- 'autel d'Apollon, et uriers. Joignons à porté par Athénée. après le retour d'A-

18. 224.

25., in *Judicio de Thu-*
18. 384.

, dans la Vie de Romulus,
gens qui assurèrent qu'ils
min de Crotone.

V, cap. XIV.

ristée (14), dédièrent un laurier d'ai- rain à Apollon. Ce laurier ayant par- lé dans le temps qu'une danseuse de Thessalie s'approchait de la grande place de Métapont, les devins, qui étaient là, furent saisis subitement d'une fureur si étrange, qu'ils déchirèrent cette femme. Notez qu'elle avait reçu de Philomèle un présent sacré, c'était une couronne de laurier d'or, que ceux de Lampsaque avaient consacrée au temple de Delphes (15). Observez aussi qu'Énée de Gaza, en rapportant la narration d'Hérodote, y ajoute cette circon- stance : c'est que les sacrifices des Métapontins étaient censés apparte- nir en commun à Apollon et à Aris- tée, comme à deux divinités (16). Origène a observé qu'Apollon voulut que cet Aristée fût honoré comme un dieu par les habitans de Méta- pont (17). Meursius prétend qu'Athé- nagoras a reproché aux païens d'a- voir honoré notre Aristée dans l'île de Chios, et de l'avoir pris pour le même dieu qu'Apollon et Jupiter (18). *Χῖος Ἀριστῆαν τὸν αὐτὸν καὶ Δία καὶ Ἀπόλλων νομίζοντες* (19). *Chii Aris- teum, quem et Jovem arbitrantur et Apollinem*. M. Huet s'imagine, avec beaucoup de vraisemblance, qu'au lieu de *Χῖος*, il faut lire *Χσίος*, et qu'il s'agit là d'Aristée, fils d'Apollon et de Cyrène (20); car ce dernier Aris- tée fut honoré dans l'île de Cée (21). C'est de lui que Suffridus entend le passage d'Athénagoras (22). M. Huet montre que ces deux Aristées ont été souvent confondus l'un avec l'autre (23).

Ceux qui veulent que tout roman

(14) *Il disait qu'il avait été jusques au pays des Hyperboréens*. Athenæus, lib. XIII, pag. 605.

(15) *Idem, ibid.*

(16) *Æneas Gassus in Theophrastum, apud Meurs. Not. in Apollon. Dyscolum, pag. 87.*

(17) *Origen. contra Cels., lib. III.*

(18) *Meursii Notæ in Apollon. Dyscol., pag. 87.*

(19) *Athenag., Legat. pro Christianis, pag. 28.*

(20) *Huet., Demonstr. Evangel., Propos. IX, cap. CXLII, pag. 1037. Vossius, de Theolog. Gentili, lib. VII, cap. X, pag. 349, a la même pensée.*

(21) *Voyez la remarque (C) de l'article pré- cédent, citation (43).*

(22) *Suffridus, Notis in Athen. Legat., pag. 242.*

(23) *Huet. Demonstr. Evangel., Propos. IX, cap. CXLII, pag. 1037, et pag. 212.*

soit fondé sur quelque aventure véritable pourraient supposer qu'Aristée, ayant fait semblant d'être mort dans le logis du foulon, trouva moyen d'en sortir pendant l'absence du maître, et de s'évader secrètement de la ville; qu'il y retourna après s'être tenu caché quelques années; et qu'il produisit un poème, où il débita ses extases (24), qu'il fut bien aise que l'on prît au sens littéral, et non pas au sens poétique, auquel nous prenons ces vers d'Horace :

Quò me Bacche rapis tul
Plenum, quæ in nemora aut quos agor in
specus
VeloX mente novâ (25),

et plusieurs autres que M. Huet allègue (26). Je ne saurais bien comprendre comme lui que Maxime de Tyr confirme cette conjecture, c'est qu'Aristée ne prétendit pas que l'on prît ses expressions au pied de la lettre (27). Maxime de Tyr suppose tout le contraire, comme on l'a vu ci-dessus (28). Pour ce qui regarde l'apparition aux Métapontins, on peut supposer qu'un fourbe leur persuada facilement ce qu'Hérodote raconte; car ils étaient pythagoriciens, et par conséquent ils croyaient la métempsychose.

(D) *On a dit que son âme sortait de son corps, et y rentrait à sa fantaisie.* C'est ce qu'a dit Hésychius Illustrius, et après lui Suidas. Voici leurs paroles : Ἀριστείου τοῦ Προκοννήσιου φασὶ τὴν ψυχὴν ἐξίέναι ὅτε ἐβόλετο, καὶ ἰπανιέναι πάλιν (29). *Aristeas Proconnesius, cujus animam corporis domicilio excessisse, rursusque ubi vellet subiisse fabulantur.* Ταύτου φασὶ τὴν ψυχὴν ὅταν ἐβόλετο ἐξίέναι καὶ ἰπανιέναι πάλιν (30). *Hujus animam quoties voluisset exissey et rediissey dicunt.*

(E) *Le Giral di a fait quelques fautes touchant notre Aristée.* 1°. Il

(24) Ἐφ' ἧς Ἀριστεύς..... ἀπίκισθαι ἐς Ἰσσηδόνας φοιβόλαμπτος γενόμενος. *Aristaeus memoravit se Phæbo instinctum venisse ad Issedonas.* Herodot., lib. IV, cap. XIII.

(25) Horat., lib. III, Od. XXV.

(26) Huet., Demonstr. Evangel., pag. 1038.

(27) Idem, ibid., pag. 1039.

(28) Citations (8) et (9).

(29) Hesych. Illustrius de his qui Eruditionis famâ claruere, pag. 7.

(30) Suidas, in Ἀριστεύς.

fait dire à Strabon que l'éloquence et les caresses d'Aristée avaient une grande force : *Strabo Aristeam facundia et blanditiis vehementem fuisse prodidit* (31). C'est n'entendre rien dans ce grec : ἀνὰ γὰρ οἷς ἂν τις ἄλλος (32), *fuit præstigiis nemini secundus.* 2°. Il fait dire à Hérodote qu'Aristée ayant ordonné aux Métapontins d'ériger tout à la fois un autel et une statue à lui Aristée et à Apollon, et leur ayant enfin déclaré qu'il était un corbeau, fut enlevé de devant leurs yeux. C'est mal entendre la narration d'Hérodote : consultez-la (33). 3°. Il dit que Plutarque approuve la narration d'Hérodote. Cela est faux : Plutarque n'en touche qu'une très-petite partie, et y change même notablement les circonstances du lieu, et puis il rejette cela comme une fable.

(31) Lilius Gregorius Giraldu, *Dialog. III de Historiâ Poëtarum*, pag. 85.

(32) Strabo, lib. XIII, pag. 405.

(33) Dans la remarque (C), depuis le commencement jusqu'à la citation (13).

ARISTÉE, le géomètre, a vécu avant Euclide, et composa des ouvrages que l'on estima. Voyez ci-dessous un bon passage de Pappus (A).

(A) *Voici, touchant notre Aristée, un bon passage de Pappus.* Je le qualifie ainsi, parce qu'il nous apprend une chose très-curieuse touchant Euclide, c'est que ce grand géomètre, par honnêteté pour Aristée, ne voulut point paraître plus savant que lui dans les coniques. J'en ai déjà parlé ci-dessus (1). Voyons les paroles de Pappus : *Aristaeus autem, qui scribit ea quæ ad hoc usque, tempus tradita sunt, solidorum libros quinque, conicis coherentes vocavit.... Euclides autem secutus Aristaeum scriptorem luculentum in iis quæ de conicis tradiderat, neque intervertens neque volens eorum tractationem destruere, cum mitissimus esset et benignus erga omnes, præsertim eos qui mathematicas disciplinas aliquid ex parte augere et amplificare*

(1) Dans la remarque (D) de l'article d'APOLLONIUS de Perge, citation (31).

essent, ut par est, et nullo modo infensus, sed accuratus, non argans velut hic (Apollonius Perseus) quantum ostendi potuit de eo per ejus conica memoriae prodixit (2).

(2) Pappas, in *Proem. lib. VII, Mathem. Collection.*

ARISTIDE, surnommé le juste, florissait à Athènes, en même temps que Thémistocle. Ils furent fort brouillés ensemble; et il parut alors que, pour être supérieur à un autre en vertu, on ne l'est pas en crédit. L'éloquence impétueuse de Thémistocle le fit triompher de la justice de son rival. Il est remarquable qu'un de ceux qui furent au bannissement d'Aristide se fonda sur la grande réputation de probité dont il voyait jouir (B); mais voici une particularité qui est encore plus remarquable. Ce grand homme qui observait si exactement les règles de l'équité chez les autres, et envers ses compatriotes, ne faisait point de scrupule de préférer l'utile à l'honnête, quand il s'agissait d'une affaire politique (C). Il vécut dans une grande pauvreté, et il en avait un sujet de gloire (D). Il ne laissa, ni de quoi marier ses filles, ni de quoi faire ses funérailles. La république se chargea de tous ces frais (a). Il fut assez généreux pour ne pas se joindre à ses ennemis de Thémistocle, dans un temps où il y avait lieu de croire qu'ils l'accablent; car, sans qu'Aristide s'en mêlât, Thémistocle fut condamné au bannissement. Les auteurs

varient sur les dernières heures d'Aristide (c), mais il ne faut point douter que Sénèque n'y ait fait une lourde faute (E). Nous dirons, dans l'article d'ARTEMIDORE, qu'un petit-fils d'Aristide gagnait sa vie à dire la bonne aventure par les songes.

(c) Il mourut l'an 2 de la 78^e. olympiade, qui était le 4^e. après le bannissement de Thémistocle. Cornel. Nepos, in *ejus Vita*.

(A) Pour être supérieur à un autre en vertu, on ne l'est pas en crédit. Cette pensée est de Cornélius Népos : *In his cognitum est quantum antistaret eloquentia innocentia; quamquam enim adeo excollebat Aristides abstinentia, ut unus post hominum memoriam, quod quidem nos audierimus, cognomine Justus sit appellatus, tamen à Themistocle collapsus factus testulâ illâ exilio decem annorum multatus est* (1). Soyez le plus honnête du monde, et n'ayez pas l'art de crier, de clabauder, et de tempêter par des harangues, comptez que vous succomberez, ayant à faire au plus malhonnête homme de la ville.

(B) Un de ceux qui opinièrent à son bannissement se fonda sur la grande réputation de probité dont il voyait jouir. Un bourgeois d'Athènes, qui mettait sur sa marque qu'Aristide fût banni, répondit naïvement à Aristide, qui lui demandait la raison de ce suffrage : *Je ne le connais point, mais il me déplaît, à cause qu'il a travaillé ardemment à être surnommé juste*. Cedensque animadvertet quemdam scribentem ut patriâ pelleretur, quæstus ab eo dicitur, *Quare id faceret, aut quid Aristides commisisset, cur tantâ penâ dignus duceretur?* Cui ille respondit *se ignorare Aristidem, sed sibi non placere, quod cupidè elaborasset ut præter cæteros justus appellaretur* (2). Une infinité de gens pensent comme celui-là, mais ils n'ont pas sa bonne foi. Tout ce qui excelle leur déplaît; ils regardent plus équitablement une vertu très-

(a) Plut. in *Aristide*, pag. 335.

(b) *Idem*, *ibid.*, pag. 334.

(1) Cornel. Nepos, in *Vita Aristidis*.

(2) *Idem*, *ibidem*.

commune, qu'une vertu distinguée. Cette réputation d'Aristide, de laquelle les Athéniens donnèrent un jour un témoignage si authentique en sa présence (3), n'a point éprouvé l'injure du temps; elle s'est conservée dans tous les siècles: lisez ce passage d'Ausone:

*Nec sola antiquos ostentat Roma Catones:
Aut unus tantum justus spectator et æqui
Pollet Aristides veteresque illustrat Athe-
nas* (4).

(C) *Il ne faisait point de scrupule de préférer l'utile à l'honnête, quand il s'agissait d'une affaire de politique.*] Voici un nouvel exemple de ce que nous avons dit ci-dessus (5) touchant la RELIGION DU SOUVERAIN. Aristide avait fait jurer une certaine chose aux Athéniens, et il avait lui-même prêté le serment en leur nom. Dans la suite, il leur conseilla de faire ce qu'ils trouveraient à propos pour l'utilité publique, et de le laisser chargé lui seul du parjure, pendant qu'ils se prévaudraient des circonstances favorables que la fortune leur présentait. C'était sa maxime générale, comme Théophraste l'observe: Καθ' ὅλου δ' ὁ Θεόφραστος φησὶ τὸν ἄνδρα τοῦτον, περὶ τὰ οἰκῆα καὶ τοὺς πολίτας ἄκρας ὄντα δίκαιον, ἐν τοῖς κοινοῖς πολλὰ πράξαι πρὸς τὴν ὑπόθεσιν τῆς πατρίδος, ὡς συχνῆς ἀδικίας διομένην. (6). *In universum hunc virum ait Theophrastus in rebus privatis et erga cives summè justum: in repub. tamen multa ad tempora patrice quasi multa iniqua illa flagitare perpetrâsse.* Malheureux engagement que celui d'être assis au timon! le bien de l'état ne demande pas une ou deux injustices pendant la vie d'un homme, il en demande plusieurs. Aristide n'en fut pas quitte peut-être pour cent. Notez que Cicéron nous en donne tout une autre idée (7).

(D) *Il tirait un sujet de gloire de sa pauvreté.*] Il avait un parent fort riche, nommé Callias, qui se voyant accusé publiquement de ne lui pas

fournir de quoi manger (8), le pria de témoigner devant les juges s'il n'était pas vrai qu'il n'avait jamais voulu recevoir les sommes que lui Callias lui avait très-souvent offertes, et s'il n'avait pas répondu qu'il se glorifiait de sa pauvreté, plus que Callias de ses richesses. Il répondit que oui. Sa raison était qu'on voyait beaucoup de gens qui se servaient bien ou mal de leurs richesses, mais qu'il était rare de trouver un homme qui supportât noblement la pauvreté (9). C'était donc, dira-t-on, par un principe d'orgueil qu'il méprisait les richesses, c'est-à-dire, pour se distinguer de la foule. C'est un grand plaisir aux avarés et aux ambitieux de pouvoir objecter cela à ceux qui ne leur ressemblent pas. Mais qu'y gagnent-ils? Quand il serait vrai que tous les hommes agissent par un principe d'amour-propre, n'est-ce rien que de tirer sa gloire plutôt de ceci que de cela? n'est-ce pas un assez juste motif d'admirer les uns, et de mépriser les autres? Élien raconte une chose qui paraît d'abord peu compatible avec la pauvreté manifeste d'Aristide: *Ceux qui avaient fiancé ses filles renoncèrent, dit-il, à ce mariage après sa mort; c'est à cause,* poursuit-il, *qu'on connut alors son extrême pauvreté* (10). Il se trompe, ce me semble, dans son raisonnement. On connaissait cette pauvreté pendant la vie d'Aristide, mais on savait en même temps qu'il avait un grand crédit. Or, les âmes les plus vénales et les plus intéressées ne croient pas s'engager à un contrat désavantageux, en épousant toute nue, pour ainsi dire, la fille d'un favori qui a cent charges lucratives à sa disposition. Voilà ce qui pouvait faire que les filles d'Aristide, sans un sou de dot, trouvaient des partis pendant sa vie; mais, lui mort, on n'avait plus rien à espérer: on les laissait donc là faute d'argent. Un bel-esprit (11) met dans la bouche d'un favori une réflexion judicieuse: *Un tel se tiendrait honoré de mon*

(3) Voyez ci-dessus le commencement de la remarque (H) de l'article ΑΡΗΤΙΑΡΧΟΣ.

(4) Auson., in Mosellâ, vs. 386, pag. 415.

(5) Dans la remarque (H) de l'article d'ΑΚΗΣΙΛΑΟΣ II.

(6) Apud Plutarch., in Aristide, pag. 334, A.

(7) Cicero, de Officiis, lib. III, cap. XI, pag. 318.

(8) On concluait, en voyant Aristide si mal vêtu, qu'il manquait de pain. Plutarch., in Aristide, pag. 334.

(9) Idem, ibid.

(10) Elian. Var. Histor., lib. X, cap. XV.

(11) La demoiselle des Jardins, dans ses Exilés de la Cour d'Auguste.

lance but-à-but, et il croit pour-
 faire un sacrifice à ma faveur,
 me demandant ma nièce. Tant il
 vrai que lorsqu'on recherche les pa-
 res d'un homme de grand cré-
 on songe plus aux avancemens
 il peut procurer, qu'à la dot de
 parentes.

(E) On varie sur ses dernières heu-
 ... Sénèque y a fait une lourde
 [E] Aristide, selon lui, fut con-
 damné à mort : tous ceux qui le
 contrèrent, quand il allait au
 plice, baissèrent les yeux en gémis-
 , excepté un fripon, qui lui cracha
 au visage. Aristide se mit à sou-
 , et dit aux magistrats qui l'ac-
 compagnaient : *Avertissez ce person-
 ne de ne pas ouvrir la bouche une
 fois si vilainement. C'est ainsi*
 Sénèque narre la chose : *Duceba-*
Athenis ad supplicium Aristides,
quisquis occurrerat, dejiciebat
dos, et ingemiscebat non tanquam
ominem justum, sed tanquam in
justitiam animadverteretur. In-
us est tamen qui faciem ejus in-
eret : poterat ob hoc molestè fer-
quod sciebat neminem id ausu-
puri oris. At ille abstersit fa-
, et subridens ait comitanti se
gistratui : « Admone istum ne pos-
à tam improbè oscitet (12). »
 se a fort bien remarqué sur ce
 sage que Sénèque a pris l'un pour
 tre. Il a donné à Aristide ce qu'il
 mit donner à Phocion. C'est Pho-
 qui fut condamné à la mort ;
 à lui que l'on cracha au visa-
 lorsqu'on le menait à la prison
 il devait boire la ciguë ; et c'est
 qui, se tournant vers les magis-
 qui l'accompagnaient, leur de-
 manda si quelqu'un n'arrêterait pas
 violence de ce cracheur (13). Sé-
 neque a tourné à sa manière ces pa-
 ; il y a mis une pointe : *Ver-*
moster etiam per argutiolam inver-
 (14). Apparemment ce n'est pas
 première fois qu'il a changé et les
 mes, et les paroles. Il serait à
 haïr qu'il fût le seul qui prît
 la liberté. On aime trop à rappor-
 un bon mot, non pas tel qu'il a

été dit au commencement, mais se-
 lon la forme qu'on croit la meilleu-
 re. Qu'il se soit trompé quant au
 fond, il est clair par le récit de Plu-
 tarque. Cet historien avoue que quel-
 qu'un a dit qu'Aristide mourut exi-
 lé ; mais il réfute cela (15). A plus
 forte raison, faut-il rejeter comme
 une fable ce que dit Sénèque. Notez
 que Lancelot de Pérouse n'a point
 relevé cette faute : il la connaissait
 peut-être, mais il aima mieux sup-
 poser cela comme un fait certain,
 afin d'avoir lieu de soutenir que l'in-
 justice était plus grande dans ce siè-
 cle-là que la justice, puisque le sénat
 d'Athènes fit mourir une personne
 dont la vertu était si brillante (16).

(15) Plut., in Aristide, pag. 335.

(16) Veggasi l'Hoggidi del Padre Secondo Lan-
 cellotti da Perugia, tom. II, pag. 399 et seq.

ARISTON, natif de l'île de
 Chios, s'écarta un peu des senti-
 mens de son maître Zénon, le
 chef des stoïques, comme on l'a
 pu voir dans le Dictionnaire de
 Moréri, avec quelques-uns de
 ses dogmes. Pour ne pas redire
 ce qu'on trouve là, je me con-
 tenterai d'observer, que la rai-
 son pour laquelle il rejeta la
 logique et la physique, fut qu'il
 jugea que la logique ne nous sert
 de rien, et que la physique sur-
 passe les forces de notre esprit
 (a). J'ajoute à cela, qu'ayant re-
 tenu d'abord la morale, il en re-
 trancha ensuite beaucoup ; car il
 voulut qu'on n'enseignât rien sur
 les devoirs particuliers du mari
 envers sa femme, ou du père en-
 vers ses enfans, ou du maître en-
 vers ses valets ; et qu'on ensei-
 gnât seulement en gros ce que
 c'est que la sagesse. Sénèque l'en
 blâme avec raison (A), et mon-
 tre que les préceptes particuliers

(a) Seneca, Consol. ad Helviam, cap. XIII,
 785.

(3) Plut., in Phocione.

(4) Lipsius in Senecæ Consolat. ad Helviam,
 785.

(a) Λέγων τὸν μὲν, εἶναι ὑπὲρ ἡμᾶς, τὸν
 δ' οὐδὲν πρὸς ἡμᾶς. Dicens alterum quidem
 esse supra nos, alterum verò nihil ad nos,
 Diogen. Laërt., lib. VII, num. 161.

et les sentences peuvent être d'une merveilleuse utilité (B). Ariston disait que la nature de Dieu n'était pas intelligible. Cela porte à croire qu'il négligeait absolument la contemplation des choses divines (C). Il fut l'antagoniste d'Arcésilas sur l'hypothèse de l'incertitude ; mais , si l'on ajoutait foi à Diogène Laërce , on croirait que le scepticisme était alors , et mal attaqué et mal défendu (D). On dit qu'Ariston était fort chauve , et que ce fut ce qui lui causa la mort , le soleil lui ayant brûlé la tête (b). Il était devenu voluptueux sur ses vieux jours. Ératosthène et Apolophane , ses disciples , nous apprennent cette particularité dans Athénée (c). Je ne sais pas si ce fut en ce temps-là qu'il devint flatteur d'un philosophe (d), qui était très-bien à la cour d'Antigonos (e). Sa secte ne dura que peu de temps (E). Il disait une chose , qui peut rendre moins odieuse la doctrine d'Aristippe qu'elle ne l'est ordinairement (F). On lui donnait des ouvrages qui étaient d'ARISTON de Césa , philosophe péripatéticien (G). Nous aurons à remarquer quelques méprises de Vossius (H).

(b) Diog. Laërt., lib. VII, num. 164.

(c) Athen., lib. VII, cap. VI, pag. 281.

(d) Il s'appelait Persée.

(e) Athen., lib. VI, pag. 251.

(A) Il retrancha beaucoup de la morale..... Sénèque l'en blâme avec raison. } Lisez ces paroles : *Aristo Chius non tantum supervacuas esse dixit naturalem et rationalem, sed etiam contrarias : moralem quoque quam solam reliquerat, circumcidit. Nam eum locum qui monitiones continet, sustulit, et pædagogi esse dixit non philosophi : tanquam quidquam aliud sit sapiens quam humani ge-*

neri pædagogus (1). Il le réfit au long dans un autre lieu (2).

(B) *Les sentences, selon S. peuvent être d'une merveilleuse.*] Il dit que , quand elles vers , ou en prose resserrées frappent vivement l'esprit , ment les semences de l'honnêteté sont naturelles à notre âme. *præcipiuntur, per se multum ponderis : utique si aut carmini sunt, aut prosæ oratione in se coarctata. Sicut illa Catonianæ non quod opus est, sed quod est. Quod non opus est, assuetum est. Qualia sunt illa, aut redaculo, aut similia : Tempori Te nosce. Numquid rationem cum tibi aliquis has dixerit*

*Injuriarum remedium est oblivio.
Audentes fortuna juvat.
Piger sibi ipse obstat.*

Advocatum ista non quærit, sed ipsos tangunt, et naturam suam exercente proficiunt. (honestarum rerum semina arant, quæ admonitione exci- non aliter quam scintilla flamma adjuncta, ignem suum explicat) ajoute qu'elles font sentir que leur force aux plus ignorans, Agrippa, favori d'Auguste se rendait très-redevable à un apophorisme sur la concorde. *Quis negaverit quibusdam præceptis etiam imperitissimos? velut his simis vocibus, sed multam habet ponderis :*

*Nihil nimis
Averas animus nullo satiatur lucro
Ab alio aspectus altari quod feceris*

Hæc cum ictu quodam am- nec ulli licet dubitare, aut interire.... M. Agrippa, vir ingentis qui solus ex his quos civilia be- ros potentesque fecerunt, felix fuit, dicere solebat, ne se huic debere sententiæ : nam cordia parvæ res crescunt, di- maximæ dilabuntur. Hæc se et fratrem, et amicum optimum (4). Ceci confirme admirabl

(1) Seneca, Epistolæ LXXXIX, page 109. — le aussi, Epist. XCIV, et Sextus ricus adversus Mathematicos, lib. VII.

(2) Seneca, Epist. XCIV.

(3) Idem, ibid., pag. 387.

(4) Idem, ibid., pag. 388.

me des pensées dont je me servis dans le projet de ce Dictionnaire (5). J'observai qu'une sentence tirée de Tite-Live ou de Tacite, et débitée comme ayant autrefois servi à porter un certain côté le sénat romain, est capable de sauver l'état, etc.

(C) *Ariston disait que la nature de Dieu n'était pas intelligible. Cela me fit croire qu'il négligeait la contemplation des choses divines.* Car jusqu'à ce qu'il abandonna la physique, à cause qu'il n'y pouvait rien comprendre, il est vraisemblable, que par la même raison il abandonna la théologie. *Divinarum rerum parum studiosus videtur fuisse, cum istud sæpe dicitur, quæ supra nos, nihil ad nos, mirum sit Aristonem theologos inter hæc à Velleio ascribi.* Ces paroles sont d'un jésuite qui a commenté l'ouvrage de Cicéron de *Naturâ Deorum* (6). Il fait une faute, quand il dit qu'Ariston, que Velleius, l'un des intercesseurs, ait mis Ariston parmi les théologiens; car ce philosophe n'était pas moins digne de cette place que les autres dont Velleius a rapporté les sentiments. Voici la doctrine de celui-ci : *Cujus (Zenonis) discipuli Aristonem non minus magno in errore sententia est : qui neque formam Dei intelligi posse censeat, neque in diis numerum esse dicat, dubitetque omnino deus animans necne sit* (7). Minucius Felix a parlé du même dogme, et il a dit que Xénophon et Ariston sentaient la grandeur de Dieu par cela même qu'ils désespéraient de l'entendre. *Socraticus Xénophon formam Dei pergit videri posse, et ideo quæri non oportere; Ariston Chius comprehendere omnino non posse : uterque majestatem dei intelligendi desperatione sententia* (8). Un commentateur s'abuse puérilement : il croit qu'il y a de la différence entre la personne dont Cicéron a parlé, et celle qui est mentionnée dans ce passage de Minucius; mais il se trompe, car il croit, dis-je, parce qu'il suppose que Minucius a parlé d'un homme nommé Aristus. *Quod Minucius Felix Aristonem Chio, id Cicero, de Naturâ*

deorum lib. 1, tribuit Aristoni (9). Faute d'attention, Elmenhorst a cru que l'*Aristo* de Minucius était un datif ou un ablatif; mais c'est un nominatif. Au reste, il ne serait pas impossible que le père Lescalopier attribuat à notre Ariston ce qui convient à Socrate. *Celebre hæc proverbium Socrates habuit : « Quod supra nos, nihil ad nos* (10). » Lactance infère de là qu'il méprisait la religion. *Ejus viri (Socratis) quoties de ecclesiis rogabatur nota responsio est : « Quod supra nos, nihil ad nos* (11). » Notez que, généralement parlant, on ne doit pas soupçonner de négligence dans le service divin ceux qui reconnaissent que la nature de Dieu est inexplicable; car il y a bien des gens à qui c'est une raison d'adorer Dieu avec plus d'humilité, et avec plus de respect. Ainsi la remarque que l'on fait contre Ariston est quelque chose de personnel; elle est fondée sur ce que l'on sait d'ailleurs que l'incompréhensibilité était pour lui un motif de négligence. Je ne voudrais pas même assurer positivement qu'il ait négligé la religion : je m'arrête à la seule probabilité; car, n'en déplaise à Lactance, la maxime de Socrate, que j'ai rapportée (12), n'engageait point ce philosophe à négliger la théologie. Sa doctrine là-dessus était aussi belle qu'on pouvait l'attendre d'un païen (13); et il semble qu'il n'ait voulu qu'opposer des bornes à la curiosité humaine, par des raisons que nos plus pieux docteurs ont adoptées : c'est qu'il faut vouloir ignorer ce que Dieu n'a pas voulu que nous sussions; c'est qu'il y a du péril dans ces recherches profondes. « En un mot, il ne voulait point qu'on recherchât trop curieusement l'artifice admirable avec lequel les dieux ont disposé tout l'univers, etc. (14). » Vous trouverez la suite de ce passage dans la remarque (S) de l'article ARAXAGORAS (15), et vous y verrez sans peine que, par

(9) Elmenhorst, in Minucium Felicem, pag. 154.

(10) Lactant. Divin. Institut., lib. III, cap. XIX.

(11) Minutius Felix, pag. 112.

(12) Ci-dessus, citation (10).

(13) Voyez Xénophon, au 1^{er}. livre des Choses mémorables de Socrate.

(14) La même, liv. IV, pag. 396.

(15) Citation (102).

(5) Voyez-en le paragraphe IX, à la fin du 1^{er}. volume de cette édition.

(6) Lescalopier in Cicéron., de Naturâ Deorum, lib. I, pag. 60.

(7) Cicero, ibid., cap. XIV.

(8) Minucius Felix, pag. 154.

les choses célestes dont Socrate n'approuvait pas trop l'étude, il faut entendre, non pas les matières de religion, mais l'astronomie.

(D) *Selon Diogène Laërce, le scepticisme était alors, et mal attaqué, et mal défendu.*] Ariston soutenait contre Arcésilas le dogme de l'évidence; et il crut, voyant un monstre, je veux dire un taureau qui avait une matrice, que son adversaire en tirerait un bon argument pour l'incompréhensibilité. *Malheureux que je suis, s'écria-t-il, voilà une forte preuve fournie à Arcésilas* (16). Cela nous apprend que les dogmatiques, voulant soutenir que la nature des animaux était clairement connue, alléguaient que nous distinguons avec certitude les mâles et les femelles de chaque espèce, y ayant certaines parties si propres à celles-ci, qu'elles ne se voient jamais dans ceux-là. S'ils raisonnaient de la sorte, il est sûr que le taureau dont j'ai parlé servait à les réfuter : mais d'ailleurs, il faut convenir qu'ils employaient un argument très-infirmes; car les sceptiques ne niaient pas, que, selon les apparences, il n'y eût de la distinction entre les mâles et les femelles, ils soutenaient seulement, qu'on ne savait pas si leur nature était telle qu'elle paraissait. Or il ne sert de rien d'alléguer contre cela l'existence de ce taureau. Ne pouvaient-ils pas répondre : *Nous ne savons pas si en effet il est pourvu de matrice; ce n'est peut-être qu'une apparence?* Ariston demanda un jour à un acataleptique : *Vous ne voyez donc point cet homme opulent, qui est assis auprès de vous? Non,* répond l'autre. *Qui vous a crevé les yeux,* reprit Ariston (17)? C'était se défendre puérilement, puisque le dogme de l'incompréhensibilité ne suppose pas que l'on soit privé de l'usage de la vue. Il fallait répondre à Arcésilas : *L'apparence d'un homme riche assis auprès de moi frappe mes yeux; mais néanmoins, je ne comprends pas certainement si cet homme existe, ni quelle est sa nature.* On a observé, qu'entre les dogmes des stoïques, Ariston s'attacha principalement à celui-ci : *Le sage n'opine jamais.* Il y eut un philosophe nommé Persée, qui, pour le combattre là-

dessus, attira deux jumeaux. L'un confia un dépôt à Ariston, l'autre le redemanda; et par là Ariston se tint en suspens, il fut égaré par Persée (18). J'ai de la peine à comprendre ce que veut dire. Ces deux jumeaux se ressemblaient parfaitement, et de telle sorte qu'il fût impossible de les discerner l'un de l'autre, ou étaient-ils dissemblables comme le sont ordinairement les jumeaux? C'est ce que Laërce n'observe point. Sa difficulté est quelquefois si insupportable qu'on dirait que nous n'avons que des traits mal digérés de son histoire des philosophes. Si ces deux jumeaux étaient faciles à discerner, d'où venait l'embarras d'Ariston? n'était guère possible de les discerner, sa suspension n'était point blâmable et ne pouvait point servir à le convaincre. Cela même qu'il se tenait en suspens était une preuve de son respect pour la maxime : *Le sage n'opine jamais.*

(E) *Sa secte ne dura que peu de temps.*] Cicéron en parle d'une secte dont les dogmes ont disparu : *Sententiae... Aristonem Pyrrhonis, Herilli, nonnulli aliorum evanuerunt* (19). *Sic autem Aristonem et Pyrrhonem, et Herillum, et alios, qui eam sectam sectantur, nonnulli aliorum evanuerunt* (20), *Aristotelem et Theophrastum... sequuti sunt, sive Aristonem et Pyrrhonem, et Herillum, et alios, qui eam sectam sectantur, nonnulli aliorum evanuerunt* (21). Il était facile que des sentimens aussi faibles que les siens fissent fortune, et qu'ils mettent de la différence qu'il y avait entre le vice et la vertu : « les autres », disait-il, ne valent pas mieux que les siens, « méritent pas mieux d'être suivies les unes que les autres », *contrarius Aristonem Chius praeferebat, nihil bonum nisi quod Aristonem honestum est* (21). Il n'était pas loin que son maître Zénon; car il ne niait pas qu'il n'y eût des vertus distinctes de la vertu, qui méritaient d'être souhaitées, encore qu'elles ne servissent pas à l'acquisition du vrai bien. Il n'y avait guère de difficulté dans ce dogme, mais il était moins rebutant que c

(16) Diog. Laërt., lib. VII, num. 162.

(17) Idem, ibid., num. 163.

(18) Id., ibid., num. 162.

(19) Cicero, Tuscul., lib. V, c.

(20) Lib. I de Legibus, cap. XI.

(21) Idem, in Hortensio, apud Voce praefractum.

ur qui peut comprendre
té ne soit pas plus souhai-
la maladie ? *Ut Aristonis
sa sententia dicentis, nihil
id ab alio, nec esse res ul-
virtutes et vitia, inter quas
omnino interesset, sic errare
qui nulla in re nisi in vir-
io propensionem, ne minimi
menti ad summum bonum
um esse diceret. Et quum
vitam nullum momentum
ret, ad appetitionem au-
, esse in his momenta dice-
verò hæc appetitio non ad
adeptionem pertineret* (22).
tonner que cette secte n'ait
, puisqu'Ariston même se
as l'âge le plus favorable à
ne ? Il devint ami des plai-
a vieillesse (23), lorsqu'il
plus séant d'être rigide et
refractus et ferreus.
disait une chose, qui peut
ns odieuse la doctrine d'A-
u'elle ne l'est ordinaire-
l disait qu'un philosophe
dire à des auditeurs qui don-
mauvais sens à ses paroles ;
exemple, ceux d'Aristippe
devenir dissolus. N'est-ce
er que la doctrine de ce
ne produisait cet effet,
elle était mal entendue ?
*ius dicere solebat, nocere
is philosophos iis qui bene
interpretarentur ; posse
os ex Aristippi, acerbos è
chold exire* (24). Il aurait dû
e tout docteur est donc obligé
nir d'une maxime ambiguë,
venir les fausses gloses.
lui donnait des ouvrages,
ut d'ARISTON de Cée philoso-
téticien.] Diogène Laërce,
porté le titre de plusieurs
de notre Ariston, ajoute
tius et Sosicrate les don-
us hormis un au péripatéti-
on (25). Il ne dit pas que ce
cien fût natif de l'île de Cée ;
onjecture qu'il lui faut don-
patrie, parce qu'on ne peut
cela d'ARISTON l'Alexandrin,
o, lib. IV de Finib., cap. XVII.
i., lib. VII, pag. 281.
o, de Naturâ Deorum, lib. III,
n. Laërt., lib. VII, num. 163.

autre philosophe péripatéticien, qui
a vécu sous Auguste, et duquel par
conséquent Panætius n'a pu rien dire ;
car on peut prouver qu'en l'année
650 de Rome il ne vivait plus (26).
M. Moréri s'est donc trompé quand
il a dit qu'Ariston d'Alexandrie est
celui à qui plusieurs attribuent quel-
ques traités d'Ariston de Chio. Celui-
ci fit un ouvrage de *Senectute*, dont
Diogène Laërce n'a point parlé : peut-
être n'était-il qu'une portion de quel-
que autre livre. *Hunc librum de Se-
nectute ad te misimus ; omnem autem
sermonem tribuimus non Tithono ut
Aristo Chius, parum enim esset auc-
toritatis in fabulâ, sed M. Catoni se-
ni, quò majorem auctoritatem haberet
oratio* (27). Aldobrandin cite ce pas-
sage de Cicéron, comme s'il fallait
lire *Aristo Ceus* (28), mais les meil-
leures éditions portent *Aristo Chius*.
Il a donc tort de prétendre qu'Ariston
de Cée, philosophe péripatéticien,
est l'auteur du livre de *Senectute*. Il
est mieux fondé à lui appliquer cet
endroit de Cicéron : *Hujus (Strato-
nis) Lysias et oratione locuples, rebus
ipsis jejunior. Concinnus deinde et
elegans hujus Aristo : sed ea, quæ
desideratur à magno philosopho, gra-
vitas in eo non fuit. Scripta sanè et
multa et polita, sed nescio quo pacto
auctoritatem oratio non habet* (29). Cela
ne se peut entendre que d'un Ariston
philosophe péripatéticien : c'est pour-
quoi l'on peut reprendre M. Ménage
d'avoir cru que ces paroles latines
concernent notre Ariston (30).

(H) *Voici quelques méprises de
Vossius.*] Il dit qu'Ariston d'Alexan-
drie, philosophe péripatéticien, au
temps d'Auguste, est l'auteur d'un
Traité du Nil (31). Sa raison est
que Strabon observe qu'il avait
vu de son temps deux livres tou-
chant ce fleuve, l'un composé par
Eudore, et l'autre par Ariston le pé-

(26) Voyez Jonsins, de Scriptor. Hist. Philos.,
pag. 179, 180.

(27) Cicer. de Senect., cap. I.

(28) Aldobrand., in Diogen. Laërtium, lib.
VII, num. 163.

(29) Cicer., de Finib., lib. V, cap. V.

(30) Menag., in Diogen. Laërt., lib. VII,
num. 163. On approuve cette Note de M. Mé-
nage dans le Commentaire sur Cicéron de Se-
nectute, editionis Grævianæ.

(31) Vossius, de Hist. Græcis, lib. II, cap.
IV, pag. 179.

ripatéticien (32). *Mais*, continue Vossius, *y ayant eu deux Aristons de la secte péripatéticienne, l'un d'Alexandrie, l'autre de l'île de Cée, pourquoi soutiens-je que celui d'Alexandrie a composé le Traité du Nil? C'est parce qu'il est plus probable qu'un Égyptien a écrit de cette rivière, qu'il n'est probable qu'un insulaire de la mer Egée l'ait fait.* Il détruit tout aussitôt cette raison; car il avoue qu'il est vraisemblable qu'Ariston de Chios, ou qu'Ariston de Cée, ont fait un livre du Nil, puisque le scoliaste d'Apollonius rapporte le sentiment d'Ariston de Chios sur l'origine de ce fleuve (33). Il aura confondu *Chios* et *Cée*, ajoute Vossius. Voilà donc un défaut d'exactitude dans le raisonnement; mais de plus, on peut censurer ce savant homme de n'avoir pas su la vraie raison pourquoi le Traité du Nil allégué par Strabon doit être plutôt donné à Ariston l'Alexandrin, qu'à Ariston de l'île de Cée. C'est que Strabon parle d'un livre publié de son temps. Or, Ariston de Cée fleurit long-temps avant Strabon, comme Vossius lui-même le reconnaît; car il rapporte après Diogène Laërce, que Panætius et Sosicrate (34) ont attribué à cet Ariston presque tous les livres qui étaient attribués à Ariston le stoïcien. Lloyd et Hofman ont copié mot à mot tout ce long passage de Vossius, et n'ont pas même oublié de mettre *Socrate* au lieu de *Sosicrate*.

(32) Strabo, lib. XVII, pag. 544.

(33) Schol. Apollonii, in IV Argonaut.

(34) Il y a Socrates dans Vossius.

ARISTON (TITUS), jurisconsulte romain, sous l'empire de Trajan, était un si honnête homme, et un si savant personnage, qu'il méritait de n'être pas oublié dans le Moréri. Il entendait parfaitement le droit public et le droit civil, l'histoire, les antiquités (A). S'il ne répondait pas promptement aux questions qui lui étaient faites, c'était à cause que par la force de son jugement il remontait jusqu'aux sources des raisons du

pour et du contre, afin de comparer ensemble. Un homme d'ailleurs, ennemi du luxe sans aucun faste, et qui chait la récompense d'une action dans l'action même, non pas dans les applaudissements de la multitude (a). Il ne fit point profession d'être philosophe (B); mais aucun de ceux en faisaient profession ne le passait dans la pratique de la vertu. Il fit paraître une fermeté d'esprit incomparable pendant une longue maladie (C), pria enfin ses amis de demander aux médecins s'il en pouvait chapper, et leur déclara, sans cas qu'on la jugeât incurable, se donnerait la mort; mais s'il en pouvait être quitte pour souffrir long-temps, il se résoudrait à vivre, et accorderait aux prières de sa femme, et aux larmes de sa fille, et au désir de ceux à qui il parlait (b). Plinius le jeune, l'un d'eux, fait sur une bonne réflexion (D), exprime admirablement la pureté de son amitié (E). Les médecins donnèrent d'assez bonnes espérances (c). Quelques-uns s'imaginèrent qu'Ariston parvint à une extrême vieillesse (F), mais la preuve qu'ils en apportèrent fut très-infirme. Il fut auteur de quelques livres (G).

(a) Voyez la preuve de tout ceci dans la remarque (A).

(b) Plinius, Epist. XXII, lib. I, p. 1.

(c) Idem, ibid.

(A) Il entendait parfaitement le droit, l'histoire, les antiquités. Ce que Plinius dit sur cela, et sur la vertu d'Ariston, est si beau, qu'on n'en veut retrancher aucune partie. *Nihil est isto* (Tito Aristone), dit-il.

(1) Plinius, Epist. XXII, lib. I, p. 65, 66.

sanctius, doctius : ut minus unus homo, sed litteræ ipsæ et bonæ artes in uno homine periculum adire videantur. Veritus ille et privati juris et 2) ! quantum rerum ! quantum rum ! quantum antiquitatis nihil est, quod discere velis, docere non possit. Mihi certe aliquid abditum quæro, ille s est. Jam quanta sermonibus ! quanta autoritas ! quàm t decora cunctatio ! quid est statim sciat ? et tamen plehæsitat. Dubitat diversitate : quas acri magnoque judicio re causisque primis repetit, , expendit. Ad hoc quàm n victu ! quàm modicus in Soleo ipsum cubiculum ejus lectum, ut imaginem quamscæ frugalitatis, aspicere. cæc magnitudo animi, quæ ostentationem, omnia ad tiam refert : rectèque facti, opuli sermone mercedem, sed petit.

ne faisait point profession philosophe.] Sa philosophie tique en deux manières ; car rs étaient semblables à celles i philosophe, et il ne passait vie dans l'ombre d'un cabi-l'un collège, mais dans les du barreau. Écoutons Pline. d, non facile quis quemquam pui sapientiæ studium habitus præferunt, huic viro compa-n quidem gymnasia sectatur, cus, nec disputationibus lon-um otium, suumque delectat, logd, negotiisque versatur : ad vocatione, plures consilio emini tamen istorum castitate, justitid, fortitudine, etiam o cesserit (3).

fit paraître une fermeté d'es-mparable pendant une longue (4).] Il demeurerait immobile ouvert dans le plus chaud de

res de cela ces paroles de la Lettre 'III^e livre, laquelle Pline écrit à hum sis peritissimus et privati juris et ato ut modearis scientiâ tuâ, cui su-e sic jura publica ut privata, sic an-entia, sic rara ut assidua tractare, ius, Epist. XXII, lib. I, pag.

la remarque (E).

la fièvre, et différerait à faire cesser l'ardeur de sa soif. Mirareris, si inter-esses, quâ patientiâ hanc ipsam vale-tudinem toleret, ut dolori resistat, ut incredibilem febrilem ardorem immo-tus opertusque transmittat (5).

(D) Pline.... fait sur sa grandeur d'âme une bonne réflexion.] « C'est » une chose commune, dit-il, que de » courir à la mort par impétuosité » d'esprit ; mais il n'y a qu'une grande » âme qui, ayant délibéré s'il faut » vivre ou s'il faut mourir, pèse exac- » tement les motifs de part et d'au- » tre, et se détermine, par le poids » de la raison, ou à mourir, ou à » vivre. » Id ego arduum in primis, et præcipud laude dignum puto. Nam impetu quodam, et instinctu procur-rere ad mortem, commune cum multis : deliberare verò, et causas ejus expen-dere, utque suaserit ratio, vitæ mor-tisque consilium suscipere, vel ponere, ingentis est animi (6).

(E) Pline exprime admirablement la tendresse de son amitié pour Aris-ton.] Il souhaitait passionnément d'aller jouir de quelque repos dans sa maison de campagne, et d'y étudier à son aise ; mais il se privait de ce plaisir, pour ne pas quitter Ariston malade depuis long-temps, et il souffrait mille inquiétudes à la vue de cet objet : cela lui ôtait le temps et l'en-vie de vaquer à ses études. Laissons-le parler lui-même : Diu jam in urbe hæ-reo, et quidem attonitus. Perturbat me longa et pertinax valetudo Titi Aristonis quem singulariter et miror et diligo (7). C'est le commencement de sa lettre. « Les médecins, dit-il » dans la suite, nous promettent sa » guérison. Dieu veuille ratifier leurs » promesses, et me délivrer enfin de » cette inquiétude ! » Et medici qui-dem secunda nobis pollicentur. Su-perest, ut promissis Deus adnuat, tandemque me hâc sollicitudine exolvat. Quâ liberatus, Laurentinum meum, hoc est libellos et pugillares, studio-sumque otium repetam. Nunc enim nihil legere, nihil scribere, aut assi-denti vacat, aut anxio libet. Habes, quid timeam, quid optem, quid etiam in posterum destinem (8). Je rapporte

(5) Plinius, Epist. XXII, lib. I, pag. 67.

(6) Idem, ibid.

(7) Idem, ibid.

(8) Idem, ibid.

tout ce passage, tant pour l'honneur d'Ariston, que pour celui de Pline le jeune; car on y voit le caractère d'un bon cœur, et une preuve que la vertu a toujours trouvé des retraites dans les villes les plus corrompues par une longue prospérité suivie des longues fureurs des guerres civiles et du gouvernement des tyrans. C'est ce qu'on pouvait dire de Rome dans ce siècle-là.

(F) *Quelques-uns assurent qu'Ariston parvint à une extrême vieillesse; mais la preuve qu'ils en donnent est très-infirmes.*] Cette preuve est tirée de ce qu'Ariston avait assisté à des plaidoyers de Cassius, c'est-à-dire de Caius Cassius Longinus, qui fut consul sous l'empire de Tibère. Or on compte soixante ans entre Tibère et Trajan, et l'on sait qu'Ariston fut consulté par Trajan sur une affaire de droit. Voilà le raisonnement de Bertrand (9). On le réfute par la raison que Cassius a vécu jusqu'à l'empire de Vespasien (10), et qu'entre le commencement de cet empire et celui de Trajan, il n'y a qu'environ vingt-huit années (11).

(G) *Il fut l'auteur de quelques livres.*] Les Pandectes en font mention, et vous en verrez les titres dans les deux auteurs que je cite (12). Voyez aussi Aulu-Gelle, qui avait lu dans un ouvrage d'Ariston, que toutes sortes de vols étaient permises dans l'ancienne Egypte. *Id etiam memini legere me in libro Aristonis jureconsulti haudquam indocti viri, apud veteres Egyptios, quod genus hominum constat et in artibus reperiendis solertes exstitisse, et in cognitione rerum indaganda sagaces, furta omnia fuisse licita et impunita* (13). Bertrand conjecture que c'était un traité du larcin, puisqu'Aulu-Gelle le cite au singulier, lui qui savait qu'Ariston était auteur de beaucoup de livres (14).

(9) Vid. Bertrand, in Vitis Jurisperitorum, lib. II, pag. 295, 297.

(10) Pomponius l'assure. Vide Guillelm. Grotium in Vitis Jurisconsultorum, lib. II, cap. III, pag. 123.

(11) Guillelm. Grotii Vitis Jurisconsultorum, pag. 123.

(12) Bertrand, et Guillaume Grotius.

(13) Aulus Gellius, lib. XI, cap. XVIII, pag. 302.

(14) Bertrand, de Vitis Jurisconsultorum, pag. 299.

ARISTOTE, nommé ordinairement le prince des philosophes ou le philosophe par excellence, a été le fondateur d'une secte qui a surpassé, et qui enfin englouti toutes les autres (a). Ce n'est pas qu'elle n'ait eu ses revers et ses infortunes, et que ce siècle XVII surtout, on l'ait violemment secouée; mais les théologiens catholiques d'un côté, et les théologiens protestans de l'autre, ont couru comme au feu à son secours, se sont tellement fortifiés de bras séculier contre les nouveaux philosophes, qu'il n'y a plus d'apparence qu'elle perde de longtemps sa domination. M. Moreau trouva tant de beaux matériaux dans un ouvrage du père Rapin (c), qu'il donna un fort long article d'Aristote, et fort capable de me dispenser de mettre main à cette matière. Mais n'ai-je pas dessein de m'y étendre autant qu'elle le pourrait souffrir, et je me contenterai même de ne produire dans les remarques qu'une partie des erreurs que j'ai recueillies concernant le philosophe. Je pense en avoir trouvé quelques-unes dans la narration du père Rapin (A). Ce n'est pas un fait certain qu'Aristote ait exercé la pharmacie d'Athènes, pendant qu'il était disciple de Platon (d); mais ce n'est pas non plus certain qu'il ne l'y ait pas exercée. On

(a) *Aristoteles more Ottomanorum regis se haud tutò posse putabat, nisi fratres omnes contrucidasset.* Bacon, de Augmentis Scientiar., lib. III, cap. IV.

(b) Voyez le livre de M. de Launay Variâ Aristotelis Fortunâ.

(c) La Comparaison de Platon et d'Aristote.

(d) Voyez la remarque (A), num. 2.

douter très-peu de foi à la tradition qui court, qu'il apprit beaucoup de choses d'un Juif, et encore moins au conte de sa prétendue conversion au judaïsme (B). Ceux qui prétendent qu'il était juif lui-même se trompent beaucoup plus grossièrement (C). La mauvaise ponctuation d'un passage a été cause de leur bévue (e). On s'est trompé, quand on a dit qu'il avait été disciple de Socrate trois années consécutives (D); car lorsqu'il naquit, il y avait douze ou quinze ans que Socrate n'était plus au monde. On parle diversément de la conduite d'Aristote envers Platon son maître (E): les uns veulent que, par une vanité et une ingratitude prodigieuse, il ait élevé autel contre autel, il ait dressé une école dans Athènes, pendant la vie de Platon, afin de lui causer du chagrin; d'autres disent qu'il ne se fit en professeur qu'après la mort de son maître. On débita des choses désavantageuses touchant ses amours (F): on prétendit qu'il y eut de l'idolâtrie dans sa passion conjugale, et que si on ne se fût retiré d'Athènes, le procès d'irréligion que les prêtres lui avaient fait (G) aurait eu les mêmes suites que celui de Socrate. Quoiqu'on ait pu donner très-justement des éloges magnifiques, il est certain que la plupart des mensonges ou erreurs qui le concernent doivent être cherchés dans les passages dont on l'a comblé; et, par exemple, n'est-ce pas sentir que de dire, *que si dans la Physique Aristote a parlé en*

(e) Voyez la remarque (C).

homme, dans sa Morale il a parlé en dieu (f); et qu'il y a sujet de douter si dans ses Morales il tient plus du jurisconsulte que du prêtre, plus du prêtre que du prophète, plus du prophète que de Dieu (g)? Je rapporterai dans les remarques quelques éloges encore plus forts que ceux-là (H). Le cardinal Pallavicin ne fait point difficulté d'avouer en quelque façon que, sans Aristote, l'église aurait manqué de quelques-uns de ses articles de foi (I). Les chrétiens ne sont pas les seuls qui aient autorisé sa philosophie: les mahométans ne s'en sont guère moins entêtés (h); et l'on débite, qu'encore aujourd'hui, malgré l'ignorance qu'ils laissent régner parmi eux, ils ont des écoles pour cette secte (K). Ce sera un sujet éternel d'étonnement pour les personnes qui savent bien ce que c'est que philosophie, que de voir que l'autorité d'Aristote a été tellement respectée dans les écoles pendant quelques siècles, que lorsqu'un disputant citait un passage de ce philosophe, celui qui soutenait la thèse n'osait point dire, *transeat*; il fallait qu'il niât le passage, ou qu'il l'expliquât à sa manière (L). C'est ainsi qu'on en use dans les écoles de théologie, à l'égard de l'Écriture Sainte. Les parlemens, qui ont proscrit toute autre philosophie que celle d'Aristote (i),

(f) Le père Pardies dans la Lettre d'un philosophe à un cartésien, dit que c'est le sentiment d'un bel-esprit, et il cite en marge Cornél. à Lapidé, præfat. in Eccles.

(g) C'est le sentiment d'un autre bel-esprit, selon le père Pardies, là même.

(h) Voyez le père Rapin, Compar. de Platon et d'Aristote, pag. 403.

(i) Voyez la remarque (I), à la fin.



peuvent être mieux excusés que les docteurs; car soit que les membres des parlemens fussent persuadés, comme il y a beaucoup d'apparence, que cette philosophie était la meilleure de toutes, soit qu'ils ne le crussent pas, le bien public a pu les porter à proscrire les nouveaux dogmes, de peur que les divisions académiques ne répandissent leurs malignes influences sur la tranquillité de l'état. Ce qui doit donc étonner le plus les hommes sages, c'est que les professeurs se soient si furieusement entêtés des hypothèses philosophiques d'Aristote. Si l'on avait eu cette prévention pour sa Poétique et pour sa Rhétorique, il y aurait moins de sujet de s'étonner; mais on s'est entêté du plus faible de ses ouvrages, je veux dire de sa Logique et de sa Physique (M). Il faut rendre cette justice à ses plus aveugles sectateurs, qu'ils l'ont abandonné dans les choses où il a choqué le christianisme (N). Ces choses sont de la dernière conséquence, puisqu'il a soutenu l'éternité de l'univers, et qu'il n'a point cru que la providence s'étendît sur les êtres sublunaires. Pour l'immortalité de l'âme, on ne sait pas bien s'il l'a reconnue (O). Nous rapporterons en quelque autre lieu les longues disputes qui ont régné dans l'Italie sur ce point de fait. Le célèbre capucin Valérien Magni publia un ouvrage de l'athéisme d'Aristote, l'an 1647. Il y avait alors cent trente ans que Marc-Antoine Vénérius avait publié une Philosophie qui montre plusieurs contrariétés entre les dogmes d'Aristote et

les vérités de la religion. Campanella soutint la même chose dans son livre de *Reductione ad Hebraeorum religionem* qui fut approuvé à Rome l'an 1630. On a soutenu en Hollande, depuis peu, dans la préface de quelques livres, que la doctrine de ce philosophe ne diffère pas beaucoup du spinosisme (K). Cependant, si l'on en veut croire quelques péripatéticiens, il n'ignorait pas le mystère de la Trinité (P), il fit une belle mort (Q), et il jouit de la félicité éternelle (R). Il composa un très-grand nombre de livres, dont une assez bonne partie est parvenue jusqu'à nous. Il est vrai que certains critiques forment mille doutes sur cela. Nous parlons des aventures de ces livres dans les remarques sur l'article TRINITION (L). Il fut extrêmement honoré dans sa patrie (S); et il y eut des hérétiques qui vénéraient son image conjointement avec celle de Jésus-Christ. Je n'ai point trouvé que les antiques portassent plus de respect à ce sage païen, qu'à la sagesse incréée (T); ni que les aînés aient été excommuniés, parce qu'ils donnaient à leurs disciples les *Catégories d'Aristote* pour catéchisme (M); mais j'ai bien vu quelque part, qu'avant la réformation, il y a eu des églises en Allemagne, où l'on lisait au peuple tous les dimanches la Morale d'Aristote, au lieu de l'Évangile (V). Il n'y a guère

(K) Hassel; dans la préface de l'Anti-Spinoza, de Wittichius, imprimé l'an 1670, et dans la préface de l'Investigatio Epistolae ad Hebraeos du même, imprimée l'an 1671.

(L) Voyez ci-dessus les remarques (C) et (D) de l'article ANDRONICUS.

(M) Rapin, Compar. de Platon et d'Aristote, pag. 392.

riques de zèle pour la religion, l'on n'ait données pour le péripatétisme. Paul de Foix, censeur par ses ambassades et par son érudition, ne voulut pas aller à Ferrare François Patrice, parce qu'il apprit que ce savant même enseignait une autre philosophie que la péripatéticienne (n). C'était pratiquer envers les ennemis d'Aristote ce que les zélateurs veulent qu'on fasse à l'égard des hérétiques. Mais tout, il ne faut pas s'étonner que le péripatétisme, tel qu'on l'enseigne depuis plusieurs siècles, trouve tant de protecteurs (X), et qu'on en croie les intérêts inséparables de ceux de la théologie (o); car il accoutume l'esprit à acquiescer sans évidence. Cette réunion d'intérêts n'est être aux péripatéticiens un gage de l'immortalité de leur doctrine, et aux nouveaux philosophes un sujet de diminuer leurs craintes; joint qu'il y a des doctrines d'Aristote que les modernes ont rejetées, et qu'il faudra enfin adopter (p). Les théologiens protestans ont bien raison de maxime, s'il est vrai que les premiers réformateurs ont tant crié que l'on dit contre le péripatétisme (Y). Le genre de mort qui peut à certains égards faire plus d'honneur à la mémoire d'Aristote, est de voir que le chagrin de n'avoir pu couvrir la cause du flux et du reflux de l'Europe lui causa la

maladie dont il mourut (Z). Quelques-uns disent que s'étant réfugié dans l'île d'Euboeë, à cause d'un procès d'irréligion qu'on lui faisait à Athènes, il s'empoisonna (q). Mais il n'avait que faire de sortir de cette ville, pour se délivrer de la persécution par cette voie. Hésychius assure, non-seulement qu'il y eut arrêt de mort contre lui, à cause d'un hymne qu'il avait fait en l'honneur de son beau-père, mais aussi, qu'il avala de l'aconit en exécution de l'arrêt (r). Si la chose était véritable, elle serait rapportée par plus d'auteurs. Voyez les remarques (G) et (Z).

Le nombre des écrivains anciens et modernes qui ont travaillé sur Aristote, soit pour le commenter, soit pour le traduire, est infini. On en trouve une liste, mais qui n'est pas complète, dans quelques-unes des éditions de toutes les œuvres (s). Voyez aussi un traité du père Labbe, qui a pour titre, *Aristotelis et Platonis græcorum interpretum typis hactenus editorum brevis Conspectus*, et qui fut imprimé à Paris, l'an 1657, in-4°. M. Teissier nomme quatre auteurs qui ont composé la vie d'Aristote, savoir : Ammonius, Guarin de Vérone, Jean-Jacques Beurerus, et Léonard Arétin (t). Il a oublié Jérôme Gemusæus, médecin et profes-

(q) Eumelus, apud. D. Laërtium, lib. V, num. 6.

(r) Hésychius, in Vitâ Aristot.

(s) Dans celle de Genève en 1605, et dans celle de Paris, en 1629, procurée par Guillaume du Val, et qui est la meilleure de toutes.

(t) Teissier, Catal. Ant. Bibliothec., etc., pag. 367.

(n) Thuanus, de Vitâ suâ, lib. I.

(o) Voyez la remarque (I).

(p) Telle est l'hypothèse des intelligences errantes; car la doctrine des tourbillons est quelques lois générales, et sans quelle direction particulière à chaque planète, peut contenir l'esprit.

seur en philosophie à Bâle, auteur d'un livre de *Vita Aristotelis, et ejus Operum Censura*.

(A) *Je pense avoir trouvé quelques erreurs touchant Aristote dans la narration du père Rapin.*] Cette remarque sera un peu longue ; ainsi j'userai de divisions.

I. Dire, qu'encore qu'Aristote eût quitté ses études par pur libertinage, et eût abusé quelque temps de l'indulgence de son tuteur, il réussit néanmoins dans la poésie, témoin le poème qu'il composa sur la mort des guerriers qui furent tués au siège de Troie (1), n'est pas raisonner juste ; car si Eustatius et Porphyre, qui font mention de ce poème, ne disent pas expressément qu'Aristote le composa dans sa jeunesse (2), nous pouvons penser qu'il le fit après s'être remis à l'étude ; et alors, on ne pourra plus débiter ce poème comme une preuve des progrès qu'il fit en poésie, nonobstant son libertinage.

II. Dire, qu'ayant dissipé par ses débauches une partie du bien que son père lui avait laissé, il se jeta dans les troupes de la république (3), est une expression impropre, et très-vague. S'il s'agissait d'un homme né dans Athènes, ou à Lacédémone, on entendrait bien cette expression ; mais il s'agit d'un homme qui était né dans la Macédoine. Athénée ne connaissait qu'un seul auteur qui eût dit qu'Aristote, ayant dépensé son patrimoine, s'enrôla, et puis se mit à vendre des drogues, après avoir vu que la profession des armes n'était point son fait (4). L'auteur unique de cette histoire était Épicure. Il y a beaucoup d'apparence qu'Élien la tenait de lui (5). Aristocle, qui l'a rejetée, ne cite que le seul Épicure (6). Quoi qu'il en soit, aucun des auteurs que le père Rapin allègue, ne spécifie dans quelles troupes Aristote prit

parti, et ils arrangent tous de cette manière les faits. Premièrement, Aristote dépensa son bien, puis il s'en alla à la guerre, ensuite il leva boutique, et enfin il s'attacha aux leçons de Platon. Le père Rapin veut qu'il ait été en même temps vendeur de drogues et disciple de Platon. Les auteurs qu'il cite (7) ne disent rien touchant l'union de ces deux choses ; mais je ne crois pas que pour cela il le faille censurer ; car il est fort vraisemblable, que parce qu'Aristote avait dissipé son bien, il fut contraint, pour subsister pendant quelque temps, de faire un petit trafic de poudres de senteur, et de remèdes qu'il débitait à Athènes. C'est ainsi que parle le père Rapin, par rapport au temps où Aristote étudiait en philosophie. François Patricius va beaucoup plus loin : il croit qu'Aristote fut auditeur de Platon jusqu'à l'âge de quarante ans, et qu'il exerça la pharmacie et la médecine jusqu'à ce temps-là, afin d'avoir de quoi vivre. *Satis constat inter omnes ad quadragesimum usque ætatis annum Platonis fuisse auditorem : quo universo tempore pharmacopolii arte, nec non etiam medicæ, victum quæridisse satis est et historiæ et rationi consonum* (8). Il ajoute qu'anciennement les médecins faisaient le métier d'apothicaire, et que trois raisons persuadent qu'Aristote était médecin. Il était de famille à cela. Il a composé un ouvrage de la Santé et des Maladies : et il inspira plus que personne à Alexandre l'étude de la médecine, en quoi ce monarque acquit beaucoup de lumières, tant pour la théorie, que pour la pratique (9). Enfin Patricius allègue le témoignage de Timée. Cet historien a fort mal parlé d'Aristote, et lui a reproché nommément la fermeture d'une boutique de remèdes très-renommée. *Τὸ πολυτίμητον ἱατρικὸν ἐν κεκλεισμένῳ* (10), qui pretiosam tabernam medicam clausit. Je ne sais s'il ne me sera point permis de m'imaginer que Timée se moquait en se servant de l'épithète πολυτίμητον. Sans

(1) Rapin, Comparaison de Platon et d'Aristote, pag. 303.

(2) Le père Rapin ne dit point qu'ils fassent cette remarque.

(3) Là même.

(4) Athen., lib. VIII, pag. 354.

(5) Ælian., Var. Hist., lib. V, cap. IX.

(6) Apud Eusebium, Præp., lib. XV, cap. II, pag. 791.

(7) Aristocles Messen., ex Epistola Epicuri ; Ælian., lib. V, cap. IX ; Athenæus, lib. VIII.

(8) Fr. Patricius, Discuss. Peripat., tom. I, pag. 3.

(9) Plutarch., in Alexandro.

(10) Timæus, apud Suidam, in Ἀριστοτέλει.

cela, je ne vois point qu'on puisse accorder ce passage de Suidas avec celui qu'Eusèbe rapporte du même Timée. Il nous donne un fragment où un péripatéticien repousse plusieurs médisances publiées contre Aristote, et en particulier celle de l'historien Timée, qui avait dit qu'Aristote sur ses vieux jours ferma sa boutique de médecin, qui était dans un grand mépris : Ἡ πῶς ἂν τις ἀποδέξατο Τιμαίου τοῦ Ταυρομενίτου λόγοντος ἐν ταῖς ἱστορίαις, ἀδόξου θύρας αὐτὸν ἰατροῦ καὶ τὰς τυχοῦσας, ὅψι τῆς ἡλικίας, κλίσσαι (11). Ce passage a été fort mal traduit; car la traduction latine fait dire à Timée, qu'Aristote, dans sa vieillesse, était préposé à fermer la porte de la boutique d'un médecin peu estimé. *Quis Timæum Tauromenitanum audiat dum suis in historiis illum ait affectâ jam ætate, neglectis obscuri cujusdam Medici officinæ claudendis foribus præfuisse?* Ne voilà-t-il pas un emploi bien digne de la vieillesse d'Aristote? Quel relief que d'être suisse d'un apothicaire, ou d'un médecin qui n'était pas connu!

III. Clément Alexandrin assure, c'est le père Rapin qui parle (12), qu'Aristote eut des conférences à Athènes avec un Juif, pour s'instruire dans la religion des Égyptiens. Eusèbe l'a dit aussi-bien que lui : l'un et l'autre l'ont cru sur le témoignage d'un péripatéticien nommé Cléarque. Il y a bien à rabattre dans ces paroles; car, 1°. tout ce que Clément Alexandrin assure se réduit à ceci : c'est que le péripatéticien Cléarque dit qu'il connaît un Juif qui a eu des conversations avec Aristote. Κλέαρχος ὁ πεripatητικὸς εἰδέναι φησὶ τινα Ἰουδαῖον, ὃς Ἀριστοτέλει συνήγεντο (13). *Clearchus peripateticus dicit se nosse quemdam Judæum qui cum Aristotele versatus est.* Quant au lieu et à la matière de ces conversations, demandez-en des nouvelles à qui vous voudrez plutôt qu'à Clément Alexandrin. 2°. Il n'est pas vrai qu'Eusèbe affirme là-dessus quelque chose : il ne fait que rappor-

ter les paroles de Clément d'Alexandrie. 3°. Cléarque, auquel il faut remonter comme à la première source, ne dit point qu'Aristote ait eu des conversations à Athènes avec un Juif : il dit, au contraire, que ce fut dans l'Asie (14); et il ne dit point si elles roulèrent sur la religion des Égyptiens, ou sur quelque autre matière particulière : il se tient dans une grande généralité. Je pense bien que si nous avions son livre, nous y trouverions du détail; mais nous n'en avons qu'un passage, qui fut cité par Joseph dans le 1^{er}. livre contre Apion, afin de montrer que la nation judaïque n'avait pas été inconnue aux Grecs. Si le père Rapin avait consulté les originaux, eût-il dit qu'il est assez vraisemblable qu'Aristote, pour suppléer au voyage d'Égypte qu'on croyait alors nécessaire pour devenir savant, se contenta de s'éclaircir en particulier des mystères et de la religion des Égyptiens, afin de ménager le temps qu'on s'expose à perdre dans les voyages? Aristote ne voyageait-il pas actuellement dans l'Asie, lorsqu'il eut ces conversations, s'il en faut croire Cléarque? Nous verrons dans la remarque (B) s'il mérite d'être cru.

IV. Il n'est pas vrai qu'Hermias donna sa sœur Pythias en mariage à Aristote (15). Voyez la remarque (F), vers la fin.

V. Les autres fautes du père Rapin que j'ai observées sont répandues dans les remarques suivantes.

(B) *On ne doit pas croire qu'il apprit beaucoup de choses d'un Juif, et encore moins sa conversion au judaïsme.* Cette tradition n'a point d'autre fondement que le passage de Cléarque dont je viens de faire mention. Ce passage ne serait pas d'une petite autorité, s'il était de Cléarque, qui fut un des plus célèbres disciples d'Aristote : mais, selon toutes les apparences, il est d'un autre Cléarque; car, 1°. l'auteur cité par Joseph, dit qu'Aristote voyageant en Asie ren-

(11) Aristocles, apud Eusebiam, Præparat. Evangel., lib. XV, cap. II, pag. 791.

(12) Compar. de Platon et d'Aristote, pag. 304.

(13) Clem. Alexandr. Stromat., lib. I, pag. 304.

(14) Τότε διατριβόντων ἡμῶν περὶ τὴν Ἀσίαν. Nobis tum in Asia fortè degentibus. C'est Aristote qui parle dans ce livre de Cléarque de Sommo, apud Joseph., lib. I, contra Apion. et apud Euseb. Præparat. Evangel., lib. IX, cap. V, pag. 410.

(15) Rapin, Compar. de Platon et d'Aristote, pag. 306.

contra un Juif, qui eut ensuite plusieurs conversations avec lui, et avec quelques autres personnes d'étude, ἡμῶν τε καὶ τισιν ἑτέροις τῶν σχολαστικῶν. De sçavans hommes prétendent qu'au siècle d'Aristote le mot σχολαστικὸς n'était point encore en usage pour signifier un écolier, un disciple, un étudiant (16). Quoi qu'il en soit, comme ce voyage d'Asie ne peut s'accorder avec l'histoire d'Aristote, il n'y a point d'apparence qu'un de ses disciples eût voulu feindre dans un dialogue un fait tel que celui-là, dont lui et tant d'autres connaissaient la fausseté. C'est donc un Cléarque plus moderne qui a supposé ce voyage, et il aura pu le faire de bonne foi; car on sait que Solin assure qu'Aristote suivit Alexandre dans la guerre contre Darius (17). L'auteur anonyme de la vie d'Aristote (18) débite le même fait. 2°. S'il était vrai qu'Aristote eût eu beaucoup de conversations avec un Juif aussi habile que celui dont il est parlé dans le passage de Cléarque, aurait-il cru ce qu'il débite touchant l'origine des Juifs? Aurait-il dû que les Juifs descendent des Calaites, peuples des Indes, et qu'ils ont pris dans la Syrie le nom de Juifs, à cause qu'ils occupaient une province qui se nommait la Judée? Voilà ce qu'Aristote débite dans le passage de Cléarque cité par Joseph. Son Juif l'aurait-il laissé dans une erreur si puérile? et verrions-nous si peu de traces de la Judée, et de la nation judaïque, dans tous les écrits d'Aristote, après tant de belles lumières que le Juif lui aurait communiquées? 3°. Nous lisons dans Diogène Laërce, que les gymnosophistes descendaient des mages, et qu'il y avait des gens qui donnaient aux Juifs la même origine (19). Voilà deux faits : quant au premier, on le donne sur le témoignage de Cléarque le disciple d'Aristote; mais pour le second, on ne cite qui que ce soit. N'est-il pas vrai que c'était l'occasion du monde la plus favorable et la plus inévitable de citer Cléarque

touchant cette prétendue origine indienne de la nation judaïque, dont est parlé dans Joseph? Si le livre de *Somno*, où Aristote parle de cette origine indienne, était du même Cléarque que Diogène Laërce cite (20), aurait-t-on manqué de le citer? Je laisse les autres raisons de Jonsius (21); ces trois-là me suffisent, pour être persuadé qu'Aristote n'a point dit ce que le Cléarque de Joseph lui attribue. J'entre donc un peu dans le sentiment de ceux qui trouvent mauvais que Cunéus ait maltraité Aristote pour une sottise dont il n'était pas coupable. *Petrus Cunæus*, l. 1 de *de repub. Hebr.*, c. 4, *Aristotelem fuisse nimis et temerè perstringit, quod hic apud Clearchum statuat Judæos ab Indis sapientibus esse propagatos : verum Cunæi hæc sunt : « Portentosum est » et cum summa inscitia conjunctum » quod Aristoteles apud Clearchum » autumavit, Judæos esse ab Indis » sapientibus propagatos, sed non » mutavisse. Quippe philosophos illos » qui apud Indos Callani appellantur, » in cavâ Syriâ Judæos dici. Pudet » me amilitatis, adeo hoc nihil est » (22). » On me peut objecter que Cléarque connaissait le Juif qui avait parlé avec Aristote; qu'il vivait donc en même temps qu'Aristote; mais je nie que Cléarque le connût. Joseph ne le dit point : c'est Clément Alexandrin qui ajoute cette clause : il est apparemment de mémoire, qui est un moyen presque infailible de pervertir un passage à l'égard même des circonstances essentielles. Voyez le peu d'attention des traducteurs; celui d'Eusèbe (23) traduit εἰδὲν par *vidisse*; celui de Clément Alexandrin est contenté de *nosse*. On ne conclura pas nécessairement qu'un auteur a vécu dans le même temps qu'un autre homme, de ce qu'il dirait qu'il connaît un homme qui a dit ou fait ceci et cela; car il pourrait entendre qu'il connaît les livres où cet homme a dit telle et telle chose : mais des*

(16) Jonsius, de *Scriptoribus Hist. Philos.*, pag. 99.

(17) Solinus, cap. XIV, apud Jonsium de *Script. Hist. Philosoph.*, pag. 100.

(18) Ammonius, selon quelques-uns; Philoponus, selon quelques autres. Voyez les Notes de Nunnesius sur cette Vie, num. 44.

(19) Diog. Laërt., in *Proemio*, num. 9.

(20) C'est-à-dire de celui qui a été disciple d'Aristote.

(21) Notez que Schoockius, *Fabulae Hædæsis part. II*, cap. XII, allègue presque moi a mot les plus belles observations de Jonsius, sans le citer.

(22) Jonsius, de *Scriptorib. Hist. Philos.* pag. 98.

(23) De *Præparat.*, lib. XV, pag. 410.

un auteur a vu un tel ou
conséquence est infaillible,
contemporains (24). Cela
int de difficulté ; et par
le traducteur d'Eusebe
me licence qui, jointe à
ment Alexandrin, falsifie
les conséquences qu'on
passage de Cléarque tel
l'a cité. Il y a des Juifs
t, non-seulement qu'A-
copié les œuvres de Sa-
aussi qu'il s'était fait
justice (25).

as de cela, ils ont produit
u'ils supposent qu'il écri-
ndre, pour lui donner
s de sa conversion. Vous
ette lettre dans un ou-
bin Gedalia Ben Jachija,
Moderna Theologia Ju-
cent, professeur en théo-
born (26). Lisez aussi ce
l. Cousin. Le père Barto-
age 471 du 1^{er}. tome de
coa magna rabbinica,
un conte dépourvu de
emblance, que les rabbins
stote. Quelques-uns d'eux
t qu'il était né de la se-
sraël, et descendu des
Coha, de la tribu de

D'autres disent qu'il
juif d'origine, mais que,
de sa vie, il embrassa
gion. Ils ajoutent qu'il
toute sa philosophie des
Salomon, trouvés dans la
érusalem, lorsqu'elle fut
Alexandre, et qu'ensuite
ut brûlés, pour se faire
de la sagesse qu'ils con-
Ils ajoutent encore que,
ifier son changement de
il écrivit à Alexandre une
est transcrite toute entière
endroit de la Grande
que, et où les rabbins lui
que la logique est une
que la philosophie est
re et trompeuse, et que
ur tombe sur ceux qui
ent, parce que par la

tendu qu'on suppose que le témoin
luctorium, citante Konigio, Bi-
e fut imprimé à Herborn, l'an

» voie de la dispute ils vont en
» enfer (27). » Seldenus cite des au-
teurs juifs qui ont assuré, 1^o. , qu'A-
ristote, un peu avant que d'expirer,
communiqua à ses disciples la doctrine
qu'il avait apprise des Hébreux tou-
chant l'immortalité de l'âme, et celle
des peines et des récompenses à venir ;
2^o. qu'à l'égard de tous les points où
sa doctrine avait été opposée à la loi
des Juifs, il fut converti et changé
en un autre homme par le grand pon-
tife Siméon le juste (28).

(C) *Ceux qui prétendent qu'il était
juif... se trompent..... grossièrement.]*
Voici la source de cette bêtise. L'an-
cienne version de Joseph, par George
de Trébizonde, portait : *Atque ille*,
inquit, Aristoteles judæus erat, au
lieu de *atque ille, inquit Aristoteles*,
judæus erat. Là-dessus, Marsile Ficin
se mit à dire qu'Aristote, au rapport
de Cléarque, était juif. *Clearchus pe-
ripateticus scribit Aristotelem fuisse
judæum* (29). Genebrard est tombé
dans la même faute. *Ed de causâ for-
tasse Clearchus peripateticus scripsit
Aristotelem fuisse judæum* (30). C'est
Jonsius qui m'apprend cela (31). Je
ne veux point imiter Schoockius, qui
s'est orné de ces dépouilles, sans en
donner la gloire à qui elle apparte-
nait (32). Mais si l'on voulait entendre
juif de religion et non pas *juif de
nation*, il faudrait chercher plus haut
la source de ce mensonge.

(D) *On s'est trompé, lorsqu'on a
dit qu'il avait été disciple de Socrate
trois années consécutives.]* La vie
d'Aristote, attribuée à Ammonius,
ou à Jean Philoponus, contient cette
faute. Le docte Nunnesius, qui a fait
des observations sur cette vie, dit
qu'il n'a trouvé personne parmi les
anciens, hormis Olympiodore, qui
ait dit qu'Aristote ait été disciple de
Socrate (*). Il ajoute que le cardinal

(27) Journal des Savans, du 14 juillet 1692, pag. 463, édition de Hollande.

(28) Voyez Seldenus, de Jure Natur. et Gentium, lib. I, cap. I, pag. 14 et 15, edit. Lips., an. 1695.

(29) Marsil. Ficin. de Christ. Religione, cap. XXVI.

(30) Genebrardi Chronologia, ad ann. 2670.

(31) Jonsius, de Scriptorib. Hist. Philos., pag. 100.

(32) Schoockii Fabula Hamelenis : Voyez ci-dessus la citation (21).

(*) Præxi XLII in Gorgiam Platonis.

Béssarion (*) a été dans la même erreur, et que Léonard Arétin, au VI^e. livre de ses lettres, et Octavien Ferrarius, dans son ouvrage de *Sermonibus exotericis*, ont montré cet anachronisme.

(E) *On parle diversement de la conduite d'Aristote envers Platon, son maître.*] Diogène Laërce dit que Platon, voyant qu'Aristote avait rompu avec lui, se mit à dire : *Il a rûé contre nous comme font les poulains contre leur mère* (33). Élien explique amplement cette pensée de Platon : *Le poulain, dit-il (34), donne des coups de pied à sa mère, après s'être rassasié de son lait. Aristote pareillement, après avoir pris de Platon les semences et les provisions philosophiques, se sentant bien engraisé de l'excellente pâture que son maître lui avait fournie, lui jeta des ruades, et ouvrit une école à l'envi de celle de Platon.* Consultez Helladius, qui change un peu les images, car il emploie la comparaison d'un cheval qui se platt à mordre son père : *Ἀριστοτέλης ὁ τοῦ περιπάτου προσέτης ὁπὸ Πλάτωνος ἵππος ἐπινομάζετο, ἐναντιοῦσθαι δοκῶν τῷ διδασκάλῳ· καὶ γὰρ ὁ ἵππος τὸν ἑαυτοῦ φιλεῖ πατέρα δάκνειν* (35). *Aristoteles peripateticæ princeps scholæ à Platone equus nominatus est, quòd præceptorì contradiceret, equo enim volupe est etiam patrem mordere.* Voici bien pis : Élien raconte en un autre lieu (36) qu'Aristote déplut à Platon par la propreté trop magnifique de ses habits, par son air railleur, et par son trop grand caquet ; de sorte que Platon attacha son amitié à quelques autres de ses disciples. Aristote, ayant fait bande à part, se servit d'une occasion que l'absence de Xénocrate et la maladie de Speusippus lui offrirent. C'étaient, pour ainsi dire, les deux épées de chevet de Platon : il était donc facile alors de lui faire insulte. Aristote prit ce temps-là pour aller avec une grande foule de disciples dans l'école de Platon. Ce bon vieil-

lard, âgé de quatre-vingts ans, n'avait presque plus de mémoire. Aristote, abusant de l'infirmité de son maître, lui fit cent questions capiteuses, le poussa dans tous les coins de sa logique, et triompha fièrement. Depuis cet affront, le bonhomme n'enseigna plus en public ; il se tint chez soi avec ses disciples. Aristote s'empara de la place ; mais Xénocrate ayant su, à son retour dans Athènes, comment tout s'était passé, gronda furieusement Speusippe d'avoir permis qu'Aristote se mit en possession de l'école, et s'opposa si vivement à l'usurpateur, qu'il lui fit quitter la place, et qu'il y rétablit le premier maître. Si Aristote en avait usé ainsi, il mériterait d'être détesté ; mais je ne crois point que ce conte soit véritable. Ses sectateurs ont soutenu qu'il ne manqua ni de respect, ni de gratitude envers son maître. Ce ne serait pas en avoir manqué que d'avoir été l'auteur d'une autre philosophie. Les platoniciens auraient grand tort d'exiger qu'il eût suivi Platon en toutes choses. Platon n'avait-il rien ajouté aux lumières que Socrate lui avait fournies ? Quoi qu'il en soit, on soutient dans la Vie d'Aristote qu'il n'érigea point une école dans le Lycée pendant la vie de son maître, et on le prouve par la raison que Chabrias et Timothée, parens de Platon, et tous puissans alors à Athènes, ne l'eussent pas enduré. On ajoute qu'Aristote consacra un autel à Platon, avec une inscription glorieuse, et qu'il n'enseigna dans Athènes qu'après la mort de Speusippe, qui avait succédé à Platon. Enfin, on remarque qu'il ne s'ingéra point de lui-même à cet emploi, mais par les sollicitations des Athéniens, qui lui envoyèrent des députés. La vieille version latine de cette Vie d'Aristote est quelquefois plus ample que l'original. Par exemple, à l'endroit où l'auteur nie qu'Aristote ait érigé une école pendant la vie de Platon, la traduction marque que c'est une calomnie d'Aristoxène et d'Aristoclès. Le grec n'a point cela. Voyez ce qu'Eusèbe rapporte du VII^e. livre de cet Aristoclès : vous y verrez un passage d'Aristoxène qui semble contenir, sous des termes généraux et

(*) *Lib. I, advers. Calumniator. Platonis.*

(33) *Diog. Laërtius, lib. V, num. 2, in Vita Aristotelis.*

(34) *Ælian. Var. Hist., lib. IV, cap. IX.*

(35) *Helladius, apud Photium, Biblioth., pag. 158g.*

(36) *Ælian. Var. Histor., lib. III, cap. XIX.*

obscur, cette accusation contre Aristote; et puis vous verrez qu'Aristocles, ayant réfuté plusieurs accusations, abandonne la cause par rapport à l'ingratitude de ce père (37). Le père Rapin s'est donc trompé (38) quand il a dit qu'Eusèbe le justifie entièrement de sa proche (39). Je ne sais pour ce même jésuite a joint à Eusèbe, comme deux apologistes différents, Ammonius et Philoponus; car l'un d'Aristote qu'il cite ne vaut pour auteur : c'est Ammonius, selon quelques-uns, c'est Philoponus, selon quelques autres.

[On débita des choses désavantageuses touchant ses amours.] Il y eut une complication d'ordures. Les Athéniens débitèrent qu'Aristote se maria chez Hermias, qui commandait dans Atarne, petite ville de Myrroproche l'Hellespont; qu'Hermias pour lui des complaisances très-familiales : *Ὅτι οἱ μὲν φασὶ παιδικὰ ἔχειν αὐτοῦ* (40). *Quem alii quidam delicias ac lusus ipsius fuisse tradunt*; qu'il lui fit épouser sa sœur ou sa nièce; que le voyant amoureux de sa concubine, il la lui céda (41); qu'Aristote fut si follement amoureux de cette femme, qu'après l'avoir épousée, il lui offrit un sacrifice tout semblable à celui que les Athéniens offraient à Cérès : il signa d'ailleurs sa reconnaissance à Hermias par un hymne qu'il composa en son honneur. Sans que j'en disasse mes lecteurs, ils verront que toutes ces médisances ne venant pas d'une même plume : les uns débitaient celles-ci, les autres débitaient celles-là. Un des apologistes d'Aristote a observé qu'on ne pourrait pas à lui intenter les mêmes accusations : chaque censeur venant avec ses satires particulières (42).

Une marque, dira-t-on, qu'ils

Eusebii Preparat. Evangel., lib. XV, c. 11.

Rapin, dans sa Comparaison de Platon et d'Aristote, pag. 305.

Ce ne serait pas Eusèbe qui le justifierait, mais Aristocles. Mais ni l'un ni l'autre ne le font.

Diog. Laërtius, in Vitâ Aristot., lib. V, c. 3.

Aristippus, in primo de Antiquis Deliciis apud Laërtiam in Vitâ Aristot., lib. V, c. 3.

Aristocles, apud Eusebium, Preparat., cap. II.

n'agissaient pas de concert : ajoutons que c'est une marque qu'on n'avait de bonnes preuves de rien ; car lorsqu'une accusation grave a été prouvée, tous ceux qui écrivent contre l'accusé la lui reprochent éternellement. Le même apologiste remarque qu'il se formait un si grand nombre de crimes de toutes les accusations particulières qu'on avait écrites contre Aristote, que, quand il n'y en aurait eu qu'une de véritable, il aurait été puni mille fois par les juges qui vivaient alors. Entre autres choses, ses ennemis publièrent qu'il avait trahi sa patrie, et que l'on avait intercepté des lettres qu'il écrivait contre les intérêts des Athéniens (43). Pour revenir à la femme d'Aristote, quelques-uns dirent que ce fut après sa mort que son mari lui offrit les sacrifices que les Athéniens offraient à Cérès : *Φησὶ θύειν Ἀριστοτέλη θυσίαν τέλειευτικὴν τῇ γυναικὶ τοιαύτην, ὅποιαν Ἀθηναῖοι τῇ Δήμητρι* (44). *Scribit (Lycon Pythagoræus) Aristotelem idem sacrificii genus quod Cereris ab Atheniensibus fiebat, demortuæ uxori facere solitum.* La réponse d'Aristocles est, 1°. que les livres d'Apellicon, touchant le commerce d'Hermias et d'Aristote, justifiaient pleinement ces deux amis; 2°. qu'Aristote lui-même s'était justifié entièrement sur son mariage avec Pythias, dans les lettres qu'il avait écrites à Antipater. Cette Pythias était la sœur d'Hermias, et sa fille d'adoption. Aristote faisait voir qu'il ne l'avait épousée qu'après la mort d'Hermias; que c'était une fort honnête femme, mais réduite à un si fâcheux état, depuis la mort de son frère; que lui Aristote s'était cru obligé de l'épouser en considération d'Hermias.

(G) *Les prêtres d'Athènes lui firent un procès d'irréligion.*] On ignore les circonstances de cette affaire. Diogène Laërce s'est contenté de nous dire (45) que le prêtre Eurymédon accusa Aristote d'impiété, à cause de l'hymne composé pour Hermias, et à cause d'une inscription gravée sur la statue du même Hermias au temple de Delphes. Phavorin attribuait

(43) Aristocles, *ibid.*, p. 792.

(44) *Idem*, *ibid.*, p. 792.

(45) In Vitâ Aristotelis, lib. V, num. 5.

l'accusation à Démophilos (46). On ne saurait deviner par quelle chicannerie les accusateurs pouvaient trouver quelque ombre de preuve dans l'inscription d'Hermias. Elle consiste en quatre vers qui n'ont nul rapport aux choses sacrées, mais seulement à la perfidie du roi de Perse envers ce malheureux ami d'Aristote. Nous apprenons d'Athénée que l'autre fondement de l'accusation, savoir l'hymne composé pour Hermias, était injuste, vu que ce n'était point un poème de religion, ni une pièce sacrée, comme Démophile le prétendait (47). Athénée ajoute qu'Eurymédon avait suborné Démophile, pour donner plus de poids à l'accusation (48). Apparemment Démophile était quelque homme de qualité, et de grande autorité dans Athènes : peut-être ne pénétra-t-il pas toute la profondeur de la politique sacerdotale, et ne comprit pas que le prêtre Eurymédon ne le voulait faire agir qu'afin de rendre plus suspect le pauvre Aristote. On s'attendait à voir faire ce raisonnement : *S'il n'y avait que les prêtres qui accusassent Aristote, le mal pourrait être supportable, leur grande piété les alarme pour les moindres choses qui blessent la religion ; mais voici un Démophile qui est si scandalisé des blasphèmes d'Aristote, qu'il en demande justice : il faut que le mal soit bien grand.* L'hymne en question s'est conservé : on le trouve dans Athénée et dans Diogène Laërce ; et l'on ne saurait y voir aucune trace d'impiété. Mais les accusateurs disaient sans doute qu'Aristote profanait les divins cantiques, en les faisant servir à la gloire d'un homme mortel. Ils soutenaient qu'il chantait tous les jours cet hymne dans ses repas (49). Aristote, ne se fiant point au bon tour qu'on pouvait donner à son petit poème, se retira tout doucement à Chalcis, dans l'île d'Eubée, et plaida sa cause de loin par écrit. Athénée rapporte quelques paroles de cette apologie ; mais il ne garantit pas

qu'elle soit effectivement d'Aristote (50). Phavorin, dans Diogène Laërce, assure qu'Aristote écrivit une harangue dans le genre judiciaire, et qu'il fut le premier qui fit de telles harangues en sa propre cause, et que ce fut la première fois qu'il en fit pour lui (51). Nannesiass assure que Sénèque, de *Vita beati*, remarque qu'Aristote ne fit que celle-là en sa vie (52). Quoi qu'il en soit, son plus sûr parti était de plaider de loin ; car les accusateurs étaient des gens qui ne lui auraient jamais donné aucun repos, et qui auraient fait agir tant de machines, qu'enfin ils en auraient trouvé une qui aurait fait le coup. Il n'était pas possible, grand esprit comme il était, qu'il ne se fût quelquefois moqué des bassesses du culte public des Athéniens, et qu'il n'eût jamais dit son sentiment sur les fourberies des prêtres. On eût ramassé toutes ses conversations ; on eût fait ouïr des témoins ; en un mot, on l'eût accablé sans ressource. Que sait-on même s'il ne lui était pas échappé quelquefois des impiétés effectives, en pensant ne parler que de la grandeur immuable de l'Être souverainement parfait ? Origène dit que le procès d'impiété qu'on voulait faire à Aristote était fondé sur quelques-uns de ses dogmes (53) : il dit en un autre endroit que c'est un dogme des péripatéticiens, que les prières et les sacrifices ne servaient de rien (54). Apparemment ils fondaient cela sur un faux principe, qu'une sagesse infinie fait de tout temps ce qu'elle doit faire, et qu'elle ne change point de route selon les désirs et les intérêts humains, comme si elle avait besoin que nos prières fussent des avis qu'elle lui donnât de ne pas faire ce à quoi il nous semble qu'elle est toute déterminée. Un tel principe, quand il n'est pas rectifié par les lumières de la religion, est une impiété très-réelle. Aristote n'aurait jamais échappé aux prêtres athéniens, s'ils l'eussent tenu par-là. Ce qu'il répondit

(46) Phavorin., in omnimodâ Historiâ, apud Laërtium, in Vita Aristotelis, num. 5.

(47) Athen., lib. XV, cap. XVI, pag. 696.

(48) Voyez les Notes de Casaubon sur Athénée, pag. 984.

(49) Athen., pag. 696, B.

(50) Idem, pag. 697, A.

(51) Diog. Laërtius, in Vita Aristot., num. 9.

(52) Nannesi Notâ in Vita Aristotelis, pag. 147.

(53) Orig. contra Celsum, lib. I.

(54) Idem, ibid., lib. II.

aux qui voulaient savoir la cause de sa retraite, montre qu'il craignait qu'on ne trouvât contre lui, ou de faibles preuves, ou de mauvaises : *n'ai pas voulu être cause que les Athéniens commissent une seconde injustice contre la philosophie.* La première avait été la mort de Socrate. *ἡ τὸν ἐρώμενον, διὰ τὴν ἀπίστην τὰς ἡμετέρας, ἀπεκρίνατο ὅτι οὐ βούλεται Ἀθηναίους δις ἐξαμαρτῆν εἰς φιλοσοφίαν· τὸ δὲ Σωκράτην πάθος αἰνιττόμενος, καὶ καθ' αὐτὸν κίνδυνον* (55). *Interrogatus cur reliquisset Athenas respondit quoniam nolisset committere ut Athenienses bis peccarent in philosophiam; obscure Socratis mortem inquit, et suum periculum.* Il se sert d'un vers d'Homère, pour signifier qu'il ne faisait pas bon demeurer dans une ville où la race des délateurs s'accroissait point, les uns succédant aux autres à point nommé. On pour- rait croire qu'il se sentait coupable d'avoir offensé personnellement, par un quel- que trait de raillerie, le prêtre de Cérès Eurymédon (56); et que ce fut ce qui réveilla le zèle du personnage qui avait laissé vingt ans en Grèce la prétendue impiété de l'hymen. Or, il était plus dangereux d'offenser ces messieurs-là en leur personne, que de les offenser en la personne de leurs dieux. Voyez la remarque (R), où nous dirons ce qu'ont dit quelques auteurs touchant la cause de la fuite d'Aristote. J'ai dit la fin de l'article qu'Hésychius rapporte qu'on l'avait effectivement con- damné et exécuté dans Athènes. Je ne point d'hyperbole dans l'ex- pression de *vingt ans*, puisqu'Aris- tote avait enseigné treize ans à Athènes lorsque le procès d'irreligion l'obligea de se retirer à Chalcis (57). Il était revenu à Athènes qu'après avoir instruit Alexandre, dont il n'était devenu précepteur qu'après la mort d'Hermias.

On lui a donné quelques éloges encore plus forts, etc.] « Averroès a dit qu'avant qu'Aristote fût mort la nature n'était pas entière-

ment achevée; qu'elle a reçu en lui son dernier accomplissement et la perfection de son être; qu'elle ne saurait plus passer outre; que c'est l'extrémité de ses forces, et la borne de l'intelligence humaine. Un autre philosophe a enchéri sur Averroès, et a dit depuis, qu'Aristote était une seconde nature. Ces paroles sont de Balzac, à la page 459 des Discours qui ont été imprimées à la suite de son Socrate chrétien. Cela me fait soulever des scrupules d'un auteur qui, voyant que la nature elle-même souscrit aux imaginations d'Aristote, n'oserait douter de ce qu'il a dit : *Rectè et hoc Aristoteles, ut cætera; nec possum non assentiri viro, cujus inventis nec ipsa natura dissentit* (58). Un théologien espagnol prétend que la portée de l'esprit de l'homme ne va pas jusqu'à pouvoir pénétrer, sans l'assistance particulière d'un génie, les secrets de la nature, autant qu'Aristote les a pénétrés (59). Il croit donc qu'Aristote avait un bon ou un mauvais ange, qui l'instruisait invisible- ment de mille choses à quoi l'intelligence humaine ne saurait atteindre. Guillaume, évêque de Paris, soutient « en beaucoup d'endroits de ses œuvres (60), que ce philosophe tenait pour conseiller de toutes ses actions un esprit qu'il avait fait descendre de la sphère de Vénus, par le sacrifice d'un agneau enchevêtré, et quelques autres cé- rémonies. » D'autres ont dit qu'il n'avait pas eu besoin de tels secours. C'était « l'opinion du célèbre théo- logien Henri de Assia (61) qu'Aristote avait pu s'acquérir naturel- lement une aussi parfaite connais- sance de la théologie, que celle qui fut découverte à notre pre- mier père lorsqu'il s'endormit au paradis terrestre (62), ou à saint

(58) Macrobius, Satur., lib. VIII, cap. VI.

(59) Medina, in Thom. Aquin. I. Secundæ Quæst. CIX, art. I, cité par Naudé, Apolog. des grands Hommes, pag. 327.

(60) De Universo Spiritu, part. I, cap. XCII, CLIII, et II part., cap. VI, cité par Naudé, Apologie des grands Hommes, pag. 328.

(61) Apud Sibillam I, Decade peregrin., Quæst. cap. VIII, Qu. I, Quæstiunculæ IV, cité par Naudé, Apologie des Grands Hommes, pag. 319.

(62) Voyez ci-dessus la citation (11) de l'article d'ADAM.

Elia., lib. III, capite XXXVI. Vide Ammonium, in Vita Aristot. Origenes contra Celsum, lib. I. Diogenes Laërtius, in Arist.,

Diog. Laërtius, in Vita Aristot., num. 8. Ammon., in ejus Vita.

» Paul en son ravissement. » Un concile tenu en France sous Philippe-Auguste, fit brûler la Métaphysique d'Aristote. Un docteur anglais, de l'ordre de saint Augustin (63), a laissé par, écrit qu'on croyait alors qu'il n'y avait que l'Antechrist qui dût bien entendre les livres d'Aristote, dont il se servirait pour convaincre tous ceux qui entreraient en dispute contre lui. Finissons cette petite compilation par un passage d'Agrippa, qui nous apprend que les théologiens de Cologne soutinrent qu'Aristote avait été le précurseur du Messie dans les mystères de la nature, comme saint Jean l'a été dans les mystères de la grâce : *Dignissimus profectò hodiè latinorum gymnasiolorum doctor, et quem colonienses mei theologi etiam divis adnumerarent, librumque sub prælo evulgatum ederent cui titulum facerent de Salute Aristotelis* (64), *sed et alium versu et metro de Vitâ et Morte Aristotelis, quem theologia insuper glossâ illustrârunt, in cujus calce concludunt, Aristotelem sic fuisse Christi præcursores in naturalibus, quem-admodum Joannes Baptista in gratuitis* (65). Parlant sans préoccupation ni pour ni contre, on peut dire que ces panégyristes outrés font plus de mal que de bien à la mémoire d'Aristote. On peut assurer d'eux à certains égards le mot de Tacite : *pesimum inimicorum genus laudantes* (66). On pouvait donner tant de justes louanges à Aristote (67), qu'il n'y a pas moyen d'excuser ceux qui, non contents de celles-là, y en ont joint d'hyperboliques.

Que ne se contentait-on de dire qu'il trempait sa plume dans le bon sens (68). C'est ce que doivent faire tous les philosophes, si l'on en croit le chef des stoïciens : Ὁ Ζήνων ἔλεγεν

(63) Alexander Neccam., lib. de Nat. rerum, cité par la Mothe-le-Vayer, de la Vertu des Païens, tom. V, pag. 102 de ses Œuvres, édit. in-12.

(64) Voyez la remarque (R).

(65) Agrippa, de Vanit. Scientiar., cap. LIV, pag. 95. Balée, a copié ceci, Cent. XIV, pag. 220. Voyez ci-dessous la remarque (V).

(66) Tacit., in Vitâ Agricolaë, cap. XLI.

(67) Vous en trouverez plusieurs de telles dans les Harangues de Conringius, intitulées Aristotelis Laudatio.

(68) Voyez les paroles de Suidas, ci-dessous, remarque (Z) au commencement.

ἔτι δὲ τὸν φιλόσοφον εἰς τοῦτον πάντα προφέρεισθαι τὴν λέξιν (69) *no ait mente tinctam proferre sophum sermonem debere*. Ce voudront voir des compilations de louanges qu'on a données à Aristote, feront bien de lire Geoptré, Trébizonde (70), Pérérius autre 1^{er}. du V^e. livre de Præfatione Juste Lipse à la Dissertation 1^{er}. livre *Manuductionis ad philosophiam Stoicam*, Théodore Lotius dans sa réponse à Francetricius, etc.

(I) *Le cardinal Pallavicin... que, sans Aristote, l'Église a manqué de quelques-uns des principes de foi.*] L'auteur de l'ouvrage nouveau du cardinal Pallavicin manqua pas de relever (71) les rôles du chapitre XIX du V^e livre, num. 13 : *Di ciò si fa gran parte l'obligazione ad Aristotele, il quale se non si fosse operato in distinguere accuratamente i generi delle ragioni, noi mai non avremmo di molti articoli di fede.* Comme fait souvenir d'un passage de Erythræus, aussi flatteux s'en puisse voir pour Aristote, l'auteur prétend qu'en vain et savant Patricius a combattu toutes ses forces la doctrine d'Aristote, doctrine inébranlable qui verra toujours périr ses rivaux : *tius Aristotelis auctoritas egit, quàm ut cujusquam virtutemque pertimescat : viget, que vigeat, hominis disciplinamque quis existimabitur quantum ex doctrinæ ejus habuisti haustum intelligentiam habuisti ; ac nemo sapiat, non satius esse dumque ad philosophiam pertinet Deo, ut ita dicam, philosophari errare, quàm cum aliis rectorem minorum gentium magistrumque ille, omnibus in gymnasiis sapientiam properantibus, ducem habebitur : ille theologorum litæ, adversus religionis nequities, definitiones, argumentum, et alia præclare dicantur tanquam amentatas hastas*

(69) Plutarch., in Vitâ Phocionis,

(70) De Comparat. Platonis et Aristotelis.

(71) Chap. VI, art. VI, pag. 1.

*theologicis lacertis ac viri-
celo suppeditis, torqueat*
(72). Je me crois obligé de
agir selon les règles de
foi, que le cardinal Pal-
avance point de lui-même
qu'on a rapportée *, ni
l'observation qu'il vou-
drait au monde : il ne la
voit comme une raillerie ma-
nière Paul. Il est vrai qu'il
est raillerie d'impertinente,
s'étend que les conciles où
il a si subtilement *la sub-
personne, l'hypostase*, n'y
a moins sujets : il est vrai,
t, qu'il ne nie pas le fait,
est contente de se moquer
qui s'en moquent (73). Le
après avoir rapporté le
la VI^e. session, allègue ce
critiqua ; et il dit, entre
autres, que ceux qui étaient
dans l'histoire ecclésiastique
ont que tous les autres con-
ensemble avaient décidé
articles que cette seule ses-
sion Aristote avait eu beau-
part : *In che haveva una
e Aristotele, coll' haver
sattamente tutti i generi di
che, se egli non se fosse
, noi mancavamo di molti
fede* (74). Les remontran-

Sorbonne, sur lesquelles
le parlement de Paris donna un ar-
rêt des chimistes, l'an 1629,
qu'on ne pouvait choquer
les de la philosophie d'A-
ristote choquer ceux de la théo-
logique, reçue dans l'Égli-
se en 1624, le parlement de
Paris de son ressort trois hom-
mes avaient voulu soutenir pu-
blic des thèses contre la doc-
trine d'Aristote ; défendit à toutes
de publier, vendre ou dé-

Erasmii Pinacoth. I, pag. 204.

de Bayle fait tomber la remarque
reproche à Bayle de faire dire à
qu'il n'a pas dit.

male stoltizia è quello scherno, che
va in gran parte l'obligazione ad Aristote
Voyez le père Rapin, *Réflex. sur la*
pag. 449.

*scuolo, Hist. del Concil. Tridentino,
ann. 1547, pag. 234, edit. dell'*
on trouve cela dans la page 211 de
'Amelot, édit. de 1686.

, Comparaison de Platon et d'Aris-
tote.

biter les propositions contenues dans
ces thèses, à peine de punition cor-
porelle, et d'enseigner aucune maxi-
me contre les anciens auteurs et ap-
prouvés, à peine de la vie (76).

(K) *Encore aujourd'hui, les mahométans.... ont des écoles pour sa sec-
te.*] « La philosophie péripatétique
» s'est tellement établie partout,
» qu'on n'en lit plus d'autre par tou-
» tes les universités chrétiennes. Celles
» mêmes qui sont contraintes de re-
» cevoir les impostures de Mahomet
» n'enseignent les sciences que con-
» formément aux principes du Lycée,
» auxquels ils s'attachent si fort,
» qu'Averroës, Alfarabius, Almu-
» bassar (77), et assez d'autres phi-
» losophes arabes, se sont souvent
» éloignés des sentimens de leur pro-
» phète, pour ne pas contredire ceux
» d'Aristote, que les Turcs ont en
» leur idiome turquesque et en ara-
» be, comme Belon (*) le rappor-
» te (78). » L'auteur dont j'emprun-
te ces paroles dit, dans un autre vo-
lume (79), que selon la relation d'O-
léarius, les Perses ont toutes les
œuvres d'Aristote expliquées par beau-
coup de commentaires arabes, qui
nomment communément sa philoso-
phie le gobelet du monde. Berge-
ron, dit-il, remarque dans son *Traité
des Tartares*, qu'ils possèdent les li-
vres d'Aristote traduits en leur lan-
gue, enseignant, avec autant de sou-
mission qu'on peut faire ici, sa doctri-
ne à Samarcand, université du Grand
Mogol, et à présent ville capitale du
royaume d'Usbec.

(L) *Lorsqu'on citait un passage de
ce philosophe, on n'osait dire, tran-
saeat : il fallait ou le nier, ou l'ex-
pliquer à sa manière.*] Si quelqu'un
osait contester ce fait, je le renver-
rais à plusieurs cours de philosophie
imprimés dans le XVI^e. siècle, où l'on
voit régner la méthode que voici.
L'auteur prouve sa thèse, première-
ment par autorités, et puis par rai-
sons. Les preuves par autorités sont
des passages d'Aristote. La réponse
aux objections comprend aussi deux

(76) *Mercure français, tom. X, pag. 504.*

(77) *Il fallait dire Albumassar, ou Albumasar.*

(*) *Lib. III, cap. XIV.*

(78) *La Mothe-le-Vayer, de la Vertu des
Païens, tom. V, pag. 101.*

(79) *Le XII^e, pag. 245.*

parties. On satisfait premièrement aux passages d'Aristote qui semblent contraires à la thèse, et qui sont des preuves d'autorité pour l'autre parti ; ensuite, on satisfait aux raisons ; mais on se garde bien de dire : *J'avoue qu'Aristote a cru cela, et je nie néanmoins que ma thèse, où je soutiens une autre doctrine, soit fausse.* On emploie son industrie à donner aux passages objectés un sens qui s'accommode avec la chose en question. On en use encore ainsi dans les écoles de théologie à l'égard de saint Augustin et de Thomas d'Aquin, parmi ceux de l'église romaine.

(M) *On s'est entêté du plus faible de ses ouvrages, je veux dire de sa Logique et de sa Physique.* Pour être convaincu de la faiblesse de ses ouvrages, il ne faut que voir Gassendi dans ses *Exercitationes paradoxicae adversus Aristoteleos* (80). Il en dit assez contre la philosophie d'Aristote en général, pour persuader à tout lecteur non préoccupé, qu'elle est très-défectueuse ; mais il ruine en particulier la dialectique de ce philosophe. Il se préparait à critiquer de la même sorte la Physique, la Métaphysique, et la Morale, lorsqu'ayant appris l'indignation formidable du parti péripatéticien contre lui, il aima mieux abandonner son ouvrage, que s'exposer à de fâcheuses persécutions.

Notez qu'on ne prétend pas nier qu'il ne se trouve dans la Logique et dans la Physique d'Aristote beaucoup de choses qui marquent l'élévation et la profondeur de son génie. On peut convenir de cela, et juger en même temps qu'il y a de l'hyperbole dans les louanges de Casaubon : *Ego pueros puto fuisse (stoicos in logica) præ divino Aristotele, et eorum in hoc genere scripta ὕβρον καὶ φρίναφόν præ Aristotelis organo ; quo opere omnia mortalium ingenia (divina aut de rebus divinis semper excipio) longè superavit* (81) : et dans ce passage du père Rapin : « Il ne parut rien de réglé et » d'établi sur la logique devant Aristote (*) . Ce génie, si plein de raison

» et d'intelligence, approfondit tant » ment l'abîme de l'esprit humain » qu'il en pénétra tous les ressorts » par la distinction exacte qu'il fit » ses opérations. On n'avait point » core sondé ce vaste fond des pensées » de l'homme, pour en connaître la » profondeur. Aristote fut le premier » qui découvrit cette nouvelle route » pour parvenir à la science par la » évidence de la démonstration, et pour » aller géométriquement à la démonstration par l'infailibilité du syllogisme, l'ouvrage le plus accompli » et l'effort le plus grand de l'esprit » humain. Voilà en abrégé l'art et la » méthode de la Logique d'Aristote » qui est si sûre, qu'on ne peut avoir » de parfaite certitude dans le raisonnement, que par cette méthode » laquelle est une règle de penser » juste ce qu'il faut penser (82). On peut louer dignement le Traité du Syllogisme de ce philosophe, sans employer des expressions si outrées. Il y a dans sa Physique plusieurs questions très-sublimes, qu'il pousse et qu'il éclaircit en grand maître ; mais tout le gros, le total de cet ouvrage, ne vaut rien : *infelix operis summa*. La principale source de ce défaut est qu'Aristote abandonna le chemin des plus excellens physiciens qui existèrent avant lui. Ils avaient vu que les changemens qui arrivent dans la nature ne sont qu'un nouvel arrangement des particules de la matière ; ils n'avaient point admis de génération proprement dite. Ce fut un dogme qu'il rejeta (83) ; et, par cette réaction, il fut dérouter. Il fallut qu'il enseignât qu'il se produit de nouvelles espèces, et qu'il s'en perd. Il les distinguait de la matière, il leur donna des noms inconnus, il affirma qu'il y avait des choses dont il n'avait aucune idée distincte. Or, il est aussi impossible de bien philosopher sans l'évidence des idées, que de bien naviguer sans voir l'étoile polaire, ou sans avoir une boussole. C'est perdre la route, que d'abandonner cette évidence ; c'est imiter un voyageur dans un pays inconnu, se défaire de son guide ; c'est vouloir rôder de

(80) Elles sont dans le III^e. volume de ses Œuvres.

(81) Casaubon., in Persium, Sat. V, vs. 86, pag. 415.

(*) *Aristoteles utriusque partis dialecticæ princeps.* Cicéron, Topic., cap. II.

(82) Rapin, Reflex. sur la Logique, pag. 374, 375.

(83) Voyez le I^{er}. livre d'Aristote, de Generatione et Corruptione.

handelle dans une maison dont
ore les êtres. Chacun sait le nom-
fini de formes et de facultés dis-
s de la substance, que les secta-
d'Aristote ont introduites : il leur
ouvert ce chemin d'égarement; et
ns le XVII^e. siècle, la physique a-
u avec quelque lustre, ce n'a été
ar la restauration des anciens prin-
qu'il avait quittés, ce n'a été que
a culture de l'évidence, c'est enfin
e que l'on a exclu de la doctrine
générations ce grand nombre d'en-
s, dont notre esprit n'a aucune
a, et que l'on s'est attaché à la fi-
e, au mouvement, et à la situa-
des particules de la matière, tou-
choses que l'on conçoit clairement
distinctement.

On doit cette justice à ses plus
sages sectateurs, qu'ils l'ont aban-
né.... où il a choqué le christia-
ne.] Je ne veux pas néanmoins
ter en procès contre Luther, pour
théologiens de Cologne. Il leur re-
chie, et à ceux de Louvain aussi,
ils défendent ou qu'ils adoucissent
des interprétations forcées les plus
andes et les plus impies absurdités
Aristote. *Aristotelem ipsis in summo
pretio, et nihil ab eo dictum esse
absurdè, vel alienè à nostrâ reli-
gione, quod non defendant, quod non
ad interpretatione quantumvis lon-
getud circumvestiant, quò suus illi
et honos atque nominis existima-*
(84). De quoi n'est point capable
ttement !

On ne sait pas s'il a reconnu
l'immortalité de l'âme.] Pomponace
Simplicius ont eu une grosse que-
re sur ce sujet. Le premier soutint
qu'il ne pouvait accorder l'immortà-
té de l'âme avec les principes d'Aris-
tote ; le dernier s'engagea à soutenir
le contraire. Voyez le discours de la
de-le-Vayer sur l'immortalité de
l'âme (85), et Bodin, à la page 15 de
la Préface de la Démonomanie.

Salon quelques péripatéticiens,
ignorait point le mystère de la
Trinité.] Emmanuel de Moura, dis-
sant contre ceux qui accusent Aris-
tote d'athéisme, dit 1^o. , qu'une fem-

me le cajola si bien, qu'elle lui fit
consulter l'oracle d'Apollon (86) ; 2^o.
qu'il ordonna par son testament, que
l'on dédîât à Jupiter et à Minerve les
effigies de certains animaux qu'il avait
voués pour le salut de Nicanor (87) ;
3^o. qu'il confesse au premier livre du
Ciel et du Monde (88), *se cum aliis ob-
tulisse diis trina sacrificia in recog-
nitionem trine perfectionis in iis in-
ventæ* (89). On conclut de ces passages,
non - seulement qu'il croyait des dia-
bles, et qu'il était superstitieux ; mais
aussi qu'il avait connu la trinité des per-
sonnes avec l'unité de l'essence, comme
a voulu Salmeron (90), et auparavant
lui George Trapezonce (91), qui a
fait un livre entier de la conformité de
la doctrine d'Aristote avec la Sainte
Ecriture. Naudé, dont j'emprunte ce
qu'on vient de lire, remarque qu'Em-
manuel de Moura impose manifeste-
ment à Philoponus, qui ne dit rien
autre chose suivant le texte grec, et la
vieille traduction conforme à celle de
Vunnesius, sinon qu'Aristote ayant
atteint l'âge de seize ans (92), fut
conseillé par l'oracle pythien de s'adon-
ner principalement à la philosophie...
Les trois sacrifices qu'il fit aux dieux,
c'est Naudé qui parle, ou la connais-
sance de la Trinité, que lui ont donnée
beaucoup de docteurs catholiques,
« sont toutes chimères, qui ont pris
» leur origine et fondement sur ce
» qu'il dit en son 1^{er}. livre du Ciel,
» parlant du nombre ternaire, Διὸ πα-
» ρὰ τῆς φύσεως εἰληφότες ὥσπερ νόμους
» ἐκείνης, καὶ πρὸς τὰς ἀγιστίας τῶν
» Θεῶν χράμεθα τῷ ἀριθμῷ τούτῳ ; c'est-
» à - dire, *quapropter hoc à naturâ
» numero sumpto perindè atque quâ-
» dam illius lege, et in deorum sacri-
» ciis celebrandis uti solemus*. Duquel
» passage on ne saurait conclure autre
» chose, sinon qu'Aristote dit que l'on

(86) Il cite Philoponus, en la Vie d'Aristote.

(87) Il cite Plutarque et Diogène.

(88) Sect. II, cap. II, num. 10, cité par Naudé, Apologie des grands Hommes, pag. 328.

(89) Emman. de Moura, lib. de Ensal., sect. II, cap. III, num. 19, cité par Naudé, la même.

(90) Tomo II, tract. XXIII, cité par Naudé, la même, pag. 329.

(91) Lib. II, de Compar. Aristot. et Plat. cité par Naudé, la même.

(92) La circonstance de l'âge énerverait toute la preuve de Moura ; car ceux qui prétendraient qu'Aristote aurait nié l'existence des esprits ne la prendraient pas à l'âge de dix-sept ans.

» se servait en son temps du nombre » de trois aux sacrifices ; ce qui nous » est aussi témoigné par Théocrite. » Après cela , Naudé remarque que le cardinal Bessarion (93) se moque de Trapezonce , de ce qu'il avait tant pris de peine , pour prouver par ce texte , qu'Aristote avait une entière connaissance de la Trinité. Les scolastiques modernes ne démordent pas de ces prétentions. Voyez Piccinardi , professeur à Padoue , dans ses *Dogmata philosophiæ peripateticæ*. Le journal d'Italie en parle sous le 31 d'août 1674.

(Q)..... il fit une belle mort.] Se sentant proche de sa fin , il versa un torrent de larmes ; et , tout pénétré de douleur et d'espérance , il implora la miséricorde du Souverain Être. Il approuvait extrêmement une sentence d'Homère , qui porte qu'il ne sied pas mal aux dieux de se revêtir de la nature de l'homme , afin d'éclairer le genre humain. C'étaient des pressentimens de l'incarnation du fils de Dieu. *Proditum et illud monumentis est , quum philosophus hic extrema sibi ingruere præsensisset , dolore ac spe in lacrymas amplius profusum primæ causæ misericordiam intentius implorasse. Quin et Homeri sententiam ex Odysseâ vehementer approbasse , quod non esse immortalibus diis indecorum pronuntiatur hominis induere naturam , quo ab erroribus revocentur mortales. Quod in re CHRISTI præsensisset adventum augurantur nonnulli ejus viri gloriæ in primis addicti.* Voilà ce que nous lisons dans Coelius Rhodiginus (94). Son autorité dans un fait de cette nature ne vaut guère mieux que rien. D'autres parlent bien autrement des dernières heures d'Aristote. « Ils » disent qu'il mourut de déplaisir de » n'avoir pu comprendre la cause » du flux et du reflux de l'Euripe. » Sur quoi quelques modernes ont » inventé cette fable , qui depuis » a eu cours , que ce philosophe se » précipita dans l'Euripe , en disant » ces paroles : *Que l'Euripe m'engloutisse , puisque je ne puis le comprendre* (95). » Diogène de Laërce cite

(93) *Cap. XV, lib. III, adversus Calumniat. Platonis.*

(94) *Antiq. Lecton. , lib. XVII , capite XXXIV.*

(95) *Le père Rapin , Compar. d'Aristote et de*

un auteur nommé Eumelus , qui dit qu'Aristote s'étant réfugié à cis s'empoisonna à l'âge de soixante-dix ans (96). Apollodore me paraît plus digne de foi : il a dit que ce philosophe mourut de maladie , à l'âge de soixante-trois ans (97).

(K) il jouit de la félicité éternelle.] Sépulvéda , l'un des plus sages hommes du XVI^e. siècle , n'a point hésité à le placer parmi les bienheureux ; il a soutenu publiquement cette opinion , et par écrit (98). Le jésuite Gretserus le reprend d'avoir été téméraire , mais néanmoins il avoue qu'il incline en faveur d'Aristote , au bien que Sépulvéda , dont il n'a point prouvé en cela que la façon de penser est affirmative (99). Joignez à ceci ce que j'ai cité de Coelius Rhodiginus (100) et ce que des gens de poids ont remarqué touchant la raison qui obligea Aristote à sortir d'Athènes. Albert-le-Grand a soutenu qu'on le chassa , à cause de ses bonnes mœurs *propter morum rectitudinem pulchram Athenis* (101). Gretserus , dans sa dispute contre Sépulvéda , touchant le salut d'Aristote , ne doute point qu'il n'ait voulu éviter par ce bannissement volontaire la nécessité où on voulait le réduire , de rendre à des idoles un culte qu'il croyait n'être dû qu'à Dieu seul (102.) Nous avons donc en sa personne un illustre réfugié pour la religion. Origène a favorablement interprété cette fuite d'Aristote (103) car , lorsqu'il explique le précepte que Notre-Seigneur donne à ses disciples , *de fuir d'une ville où ils seront persécutés dans une autre* (104) , il cite à Celsus , qui se moquait de cela

Platon , pag. 310 , qui cite Justin , in *Adv. Gentes*. Greg. Naz. contra Jul. Voyez Coelius Rhodigin. , lib. XXIX , cap. VIII. Quant aux citations du père Rapin , voyez la remarque

(96) Diog. Laërt. , in Aristot. , num. 6.

(97) Apollod. apud Diogenem Laërt. Aristot. , num. 10.

(98) Sepulveda , lib. de Anim. cité par Mothe-le-Vayer , tom. V , pag. 114.

(99) Gretserus , cité par la Mothe-le-Vayer , là même.

(100) Ci-dessus , citation (94).

(101) Albertus Magnus , Ethic. , lib. V , I , cité par Rapin , pag. 310.

(102) Gretserus , de Variis col. Lat. XIII , cité par la Mothe-le-Vayer , tom. V , pag. 109.

(103) Orig. contra Celsum , liv. II , c. 10.

(104) Matth. , chap. X , vs. 23.

profanations ordinaires, que l'é-
gnement d'Aristote dont nous par-
ons a été conforme à la morale de l'É-
vangile, et qu'il fit la même chose,
ont poursuivi calomnieusement, que
Jésus-Christ conseille à ses disci-
ples (105).

J'ai cité (106) un passage d'Agrip-
pe, où il est parlé d'un livre de *Salu-
tation Aristotelis*. M. Voet, qui avait une
très simple connaissance des livres, n'a-
vait point vu celui-là; mais il en sa-
vit à peu près l'année de l'impres-
sion. Il dit dans une thèse soutenue
le 5 de décembre 1638, qu'il y avait
dans qu'on l'avait fait imprimer
à Wittenberg, et que François Junius
avait vu un exemplaire (107). Il
ajoute qu'un certain Lambertus de
Louvain, auteur d'un commentaire sur
la physique d'Aristote, où, l'an 1486,
le qualifie docteur en théologie,
a écrit du salut de ce philosophe :
*œstionem magistralem satis acutam
possesse, ostendentem per autoritates
scripturæ divinæ, quid juxta sanio-
rem
eorum sententiam probabilius dici-
ret de salvatione Aristotelis stagiri-*
(108). Vous trouverez dans un ou-
vrage de *Pietate Aristotelis erga Deum
hominem*, que Fortunius Licetus
présenta à Innocent X, et qui fut ap-
rouvé par deux inquisiteurs géné-
raux, plusieurs raisons par lesquelles
il s'efforce de persuader qu'Aristote
n'est point damné.

5) Il fut extrêmement honoré dans
la patrie. Elle avait été ruinée par le
Philippe; mais Alexandre la fit
relâcher à la prière d'Aristote. Les ha-
bitans, pour reconnaître ce bienfait,
sacrèrent un jour de fête à ce phi-
losophe, et, lorsqu'il mourut à Chal-
cedoine, dans l'île d'Eubœe, ils transpor-
tèrent ses os chez eux; ils dressèrent
un autel sur son monument; ils don-
nèrent à ce lieu le nom d'Aristote, et
y firent dans la suite leurs assem-
blées (109). Mandeville, dans la fa-
utiveuse relation de ses voyages, dit
que tout cela subsistait encore de son

temps (110), c'est-à-dire, dans le
XIV^e. siècle.

(T) Il y a eu des hérétiques qui vé-
nèrent son image avec celle de Jé-
sus-Christ. Je n'ai point trouvé que les
antinomiens lui apportassent plus de
respect qu'à la sagesse incréée.] Voici
un passage du père Rapin (111) « Les
» carpocratens furent condamnés
» pour avoir mis l'image de ce philo-
» sophe avec celle de Jésus-Christ, et
» pour l'avoir adorée avec une extrava-
» gance de zèle pour sa doctrine (*1).
» Les aétiens furent excommuniés par
» l'Église, et par les ariens mêmes,
» dont ils étaient sortis, parce qu'ils
» donnaient à leurs disciples les Ca-
» tégories d'Aristote pour catéchis-
» mes (*2). Les antinomiens allèrent
» jusques à cet excès d'impiété, que
» de porter plus de respect à ce sage
» païen, qu'à la sagesse incréée (*3). »
Je n'avais jamais si bien connu qu'en
cet endroit-ci, que cet agréable écri-
vain ne se donnait pas la peine de
consulter les originaux. J'avoue que
Baronius, sous l'année que le père Ra-
pin cite, dit que les carpocratens
avaient des images, et entre autres
celles de Jésus-Christ, (qu'ils disaient
avoir été faite par Pilate,) celle de Py-
thagoras, celle de Platon, celle d'A-
ristote, et qu'ils leur rendaient la vé-
nération que les païens rendaient aux
idoles; mais cela ne méritait pas d'é-
tre allégué, car, outre que Baronius
ne dit point que c'était été la raison
pour quoi on condamna ces héréti-
ques, il ne paraît pas qu'ils aient eu
plus de zèle pour la doctrine d'Aris-
tote que pour celle des autres philo-
sophes dont ils vénéraient les images.
Mon édition de Baronius (112) ne con-
tient pas un seul mot, sous l'année
208, de ce que le père Rapin raconte.
Aussi n'est-il pas possible que des
gens qui sont sortis des ariens soient
chassés de la communion de l'Église
au commencement du III^e. siècle. C'est
sous l'an 356 que Baronius a parlé

(105) La Mothe-le-Vayer, tom. V, pag. 109.

(106) Dans la remarque (H), citation (65).

(107) Gisb. Voetius, Disputat. Theol., tom.
I, pag. 602.

(108) Gisb. Voetii Disput. Theolog., tom. II,
pag. 602, ex Append. II ad Tritbem. de Scrip-
t. Eccles., edit. Colon. anni 1546.

(109) Ammonius, in Vita Aristotelis.

(110) Mandevil., Itinerar., cap. II, apud
Hornium, Hist. Phil., lib. III, cap. XV, pag.
197.

(111) Compar. de Platon et d'Aristote, pag.
392.

(*1) Baronius, Ann. Eccles., ad ann. 120.

(*2) Baronius, Ann. Eccles., ad ann. 208.

(*3) Euseb. Hist., cap. XXVII.

(112) C'est celle d'Anvers, en 1597.

d'Aëlius : il rapporte un long passage de Suidas, où l'on trouve, non pas que cet hérétique donnait à ses sectateurs les Catégories d'Aristote pour Catéchisme, mais qu'il leur expliquait les choses selon la méthode des Catégories d'Aristote. C'est qu'il était fort versé dans les subtilités et dans les disputes de la dialectique. C'est ainsi que présentement un scolastique espagnol qui entreprendrait d'expliquer un point de foi, le bâtirait selon le plan de l'école. Pourrait-on dire qu'il substituerait les ouvrages d'Aristote à nos livres de religion ? Citer Eusèbe au chap. 27 de son histoire, est une manière de citer insoutenable. Je ne pense pas que cet auteur ait rien dit sur les antinomiens.

(V) *En quelques églises d'Allemagne,..... on lisait la morale d'Aristote, au lieu de l'Évangile.*] Je m'en vais citer mon auteur : c'est M. Spanheim le père, dans la harangue séculaire qu'il prononça à Genève, l'an 1635 (113). *Quin et Philippus Melancthon*, dit-il (114), *vir candidissimus, testatur diebus dominicis variis in locis pro thematibus dominicalibus, inde à Karoli M. ætatis opera P. Guarrenfridi seculo octavo in cathedras ecclesiasticas introductis, Ethica Aristotelis publicè populo prælecta, et à se Tubingæ in agro wirtenburgico audita* *. Si on me demande un autre témoin, et qu'on veuille se contenter de Magirus, je le produirai. *Tubingæ quondam monachus*, dit-il (115), *pro concione Aristotelis librum Ethicorum explicavit; ita vulgò dicebat: Quemadmodum Johannes Baptista Christi præcursor fuit in theologia libus, ita Aristoteles fuit præcursor Christi in physicalibus* (116).

(X) *Il n'est pas étonnant que le péripatétisme..... trouve tant de protec-*

(113) *Elle a pour titre, Geneva restituta.*

(114) *Pag. 17, 18.*

* Leclerc, dans sa Lettre critique, dit que probablement, d'un fait singulier dont Mélancthon pouvait avoir été témoin, quelqu'un aura fait une coutume. Joly, après avoir copié Leclerc, sans rien dire, suivant son usage, ajoute du moins dans ses *Additions*, un passage de J. Hermann de Elswich, auteur d'un traité intitulé, *De variâ Aristotelis in scholis protestantium fortunâ Schediasma*, 1720, in-8°, qui appuie la conjecture de Leclerc.

(115) *Magirus, in Eponymologio critico, pag. 81, 82.*

(116) *Il cite Greg. Michaël, in Not. ad Jac. Gaffarelli Curiositat. inauditas, pag. 109.*

teurs.] Si tous ceux qui ont embrassé la philosophie de M. Descartes avaient eu cette sage retenue qui fait qu'on s'arrête quand on est parvenu jusqu'à un certain point; s'ils avaient su discerner ce qu'il faut dire et ce qu'il faut taire (117), ils n'auraient peut-être tant fait crier contre la secte en général. La méthode des anciens mathématiciens était fondée sur de bonnes raisons. Ils avaient des dogmes pour tout le monde, et des dogmes pour les disciples initiés aux mystères. Quel qu'il en soit, l'application qu'on a voulu faire des principes de M. Descartes aux dogmes de la religion a fait un grand préjudice à sa secte, et elle arrête les progrès. C'est un cas presque inévitable. Les anciens pères se plaignaient extrêmement de la secte d'Aristote (118), et c'est une plainte presque générale, que la philosophie fait tort à la théologie; mais d'un autre côté il est certain que la théologie nuit à la philosophie. Ce sont deux facultés qui ne s'accorderaient guère sur le règlement des limites, si la voix de l'autorité, toujours dans les intérêts de la première, n'y donnait bon ordre.

(Y) *Les premiers réformateurs ont beaucoup crié contre le péripatétisme.* Voici encore un passage du père Rapin (119). « Rien ne fit plus d'honneur à la doctrine de ce grand homme (120) dans le siècle passé, que les invectives atroces de Luther, de Mélancthon, de Bucer, de Calvin, de Postel, de Paul Sarpi (121), et de tous ceux qui écrivirent alors contre l'église romaine; car ils ne se plaignaient tous d'Aristote que parce que la subtilité de sa méthode donne un grand avantage aux catholiques pour découvrir les ruses et les artifices des faux raisonnemens dont se sert l'église pour déguiser le mensonge et détruire la vérité. » Dans un autre ouvrage, cet auteur ne parle pas de l'air ni avec si peu de preuves. « Saint

(117) *Finis potestas denique est Quædam sit ratione atque alio modo hærens.*

Lucretius, lib. I, v. 77.

(118) *Voyez dans M. de Launoï, de Aristotelis fortunâ, cap. I, une longue liste de leurs passages.*

(119) *Compar. de Plat. et d'Aristote, pag. 11.*

(120) *Il parle d'Aristote.*

(121) *Comment peut-on dire qu'il ait écrit contre l'église romaine dans le XVI^e siècle.*

» Thomas, dit-il (122), s'est servi de
 » la méthode d'Aristote avec tant de
 » succès pour expliquer la doctrine de
 » l'église romaine, que Bucer, un des
 » plus grands ennemis qu'ait eus notre
 » religion, avait coutume de dire :
 » *Qu'on supprime les ouvrages de*
 » *saint Thomas, et je détruirai l'é-*
 » *glise romaine* (*¹). Ce fut cette mé-
 » thode, prise d'Aristote, qui rendit
 » la doctrine de notre religion si re-
 » doutable à tous les novateurs des
 » derniers siècles, que, ne pouvant y
 » résister, ils entreprirent de la dé-
 » crier, en déclamant contre les sco-
 » lastiques, et principalement contre
 » Aristote, duquel ils avaient aupara-
 » vant emprunté la méthode, qui
 » s'est établie dans l'école depuis saint
 » Thomas. Les anabaptistes commen-
 » cèrent les premiers à rendre l'usage
 » universel de la philosophie suspect
 » à ceux de leur secte, dans tout le
 » septentrion où ils eurent de l'auto-
 » rité; et ils se servirent des paroles
 » de saint Paul aux Colossiens, pour
 » l'interdire dans leurs écoles (*²).
 » Luther se déclara avec tant de cha-
 » leur contre la philosophie d'Aristote,
 » qu'il avança dans des thèses soute-
 » nues à Heidelberg l'année 1518,
 » qu'on ne pouvait raisonner selon les
 » principes de ce païen, sans aban-
 » donner les maximes de la sagesse de
 » Jésus-Christ (*³); et il ne laisse
 » passer aucune occasion dans ses ou-
 » vrages de s'emporter contre ce phi-
 » losophe : en quoi il a été suivi de
 » Zuingle, de Pierre Martyr, de
 » Zanchius, de Mélanchthon (123), et
 » de tous ceux qui ont combattu la
 » doctrine de l'église romaine. Ce qui
 » a fait dire à Melchior Cano, évêque
 » des Canaries, le plus disert de tous
 » les scolastiques, que les luthériens
 » avaient un grand mépris pour la
 » philosophie qui s'enseignait alors
 » en l'école (*⁴). Calvin ne parle ja-

» mais d'Aristote qu'avec toute l'ai-
 » greur et toute l'amertume de style
 » que lui inspirait son génie naturel-
 » lement chagrin et médisant. Et ce fut
 » ainsi qu'en usèrent tous ceux qui
 » écrivirent dans les derniers siècles
 » contre l'église romaine. »

(Z) *Le genre de mort le plus ho-*
norable pour Aristote serait de dire
que le chagrin de n'avoir pu découvrir
la cause du flux et reflux de l'Europe
lui causa la maladie dont il mourut.]
 Ce genre de mort serait une preuve de
 l'ardeur immense avec laquelle Aris-
 tote aurait fouillé dans les secrets de
 la nature. Il marquerait une extrême
 sensibilité pour la gloire d'avoir ap-
 pris au genre humain les mystères les
 plus cachés. Ne serait-ce pas mourir
 au lit d'honneur? ne serait-ce pas
 s'être appliqué à sa charge, avec la
 ferme résolution de venir à bout de
 son entreprise, ou de mourir à la
 peine? Je trouve que ceux qui ont dit
 que le génie d'Aristote n'avait point
 d'autres bornes que celles de la nature,
 ou qu'il avait été admis à la plus in-
 time confidence et au secrétariat de la
 nature (124), ne devraient point ad-
 mettre d'autre tradition, touchant sa
 mort, que celle dont je parle ici. Un
 confident qui se voit disgracié, et qui
 éprouve sur ses vieux jours qu'on lui
 fait mystère d'une chose, ne doit point
 survivre à cette chute. Sérieusement
 parlant, je ne pense pas qu'Aristote
 ait été assez mal habile homme pour
 mourir d'un tel chagrin. *Quelle appa-*
rence qu'un homme aussi avisé que lui
eût pu se résoudre.... à s'abandonner
au chagrin et au désespoir de ne pou-
voir comprendre le flux et le reflux,
lui qui sentait son esprit borné sur
tant d'autres choses, qu'il ignorait
sans en avoir d'inquiétude (125)?

Au reste, on attribue souvent à
 Justin Martyr et à Grégoire de Na-
 zianze ce qu'ils n'ont point dit tou-
 chant la mort d'Aristote; ils n'ont
 point dit qu'il se précipita dans l'Eui-
 ripe. Justin dit seulement que la honte
 de n'avoir pu découvrir la cause du

(122) *Réflexions sur la Philos., pag. 450.*

(*¹) *Tolle Thomam, et Ecclesiam romanam*
subvertam. Bucer. *Le père Rapin eût bien fait de*
 citer le livre et la page de Bucer.

(*²) *Ex Nicolao Blesdikiō, in Historiā Davidis*
georgii; ex Hornii Hist. Philosophicā.

(*³) *Qui in Aristotele vult philosophari, prius*
portet in Christo stultificari.

(123) *Nous ferons voir en son lieu que Mélan-*
thon était fauteur d'Aristote.

(*⁴) *Nullō apud lutheranos philosophiam*
esse in pretio. Loc. Theol., lib. IX, cap. III.

(124) *Ἀριστοτέλης τῆς φύσεως γραμμα-*
τεὺς ἦν. Τὸν κάλαμον ἀποβέχων εἰς τοῦν.
Aristoteles fuit naturæ scriba, calamus im-
buens mente. Suidas. *Voyez ci-dessus la remar-*
que (H), à la fin.

(125) Rapin, *Comp. de Platon et d'Aristote,*
pag. 310.

phénomène qu'on y voyait le fit mourir de chagrin. Οὐδὲ τὴν τοῦ Εὐρίπου φύσιν τοῦ ὄντος ἐν Χαλκίδι γινῶναι δυσὺνθεις, διὰ πολλὴν ἀδοξίαν καὶ αἰσχύνην λυπηθεὶς μετέστη τοῦ βίου (126). *Cum neque Euripi Chalcidici naturam cognoscere posset, undè propter ingens probum et pudorem in mœrorem coniectus, morte vitam commutavit.* Saint Grégoire de Nazianze, à proprement parler, n'en dit pas autant : il se contente de ne point contredire Julien, qui avait allégué Aristote comme un exemple d'une si grande passion pour l'étude, qu'elle lui avait donné la mort. Ἡ καὶ τὴν Ὀμήρου φιλομάθειαν περὶ τὸ Ἀρκαδικὸν ζήτημα καὶ τὴν Ἀριστοτέλους φιλοσοφίαν καὶ προσεδρίαν ἐπὶ ταῖς τοῦ Εὐρίπου μεταβολαῖς ὑφ' ὧν τεθνήκασι (127). *Laudas insuper in Homero discendi amorem circa Arcadicam quæstionem, et in Aristotele philosophiam et diutinam moram ad reciprocòs Euripi æstus, quibus utroque occubuit.* Ceci est fort remarquable, et je ne sais si quelqu'un s'en est encore aperçu. Plusieurs personnes, n'ayant pas pour les pères de l'église tout le respect qu'il faudrait, se plaisent à les taxer d'une aveugle crédulité : ils les accusent nommément d'avoir diffamé Aristote au sujet de l'Euripe; mais il y a quelque apparence que Julien l'apostat avouait le fait dont Justin Martyr a parlé; car il paraît, par la réponse de saint Grégoire de Nazianze, que cet empereur avait joint Homère avec Aristote pour produire deux exemples d'une avidité de savoir qui avait causé la mort. Or, selon la tradition qui concerne Homère, il mourut de déplaisir de n'avoir pas pu entendre la réponse que lui firent certains pêcheurs. On peut donc croire que Julien avait adopté une tradition semblable touchant Aristote et l'Euripe. Je conviens néanmoins qu'il se pourrait faire qu'il n'eût voulu dire, sinon qu'Aristote observa avec tant d'assiduité les mouvemens de l'Euripe, et médita si profondément sur ce sujet, que cette forte application de corps et d'esprit ruina sa santé, et lui attira la maladie qui le fit mourir. Je croirais cela plutôt que toute autre chose. Il ne semble pas qu'Eustathius en veuille dire davan-

tage, lorsqu'il parle de l'Euripe de cette manière : Ἑπτάκις τὸ ὅλον νύχθ' ἡμέραν μεταβάλλει ὁ περὶ Εὐρίπου περὶ ὧν φασὶ διατρίβαντα τὸν Ἀριστοτέλην καταλόσαι τὸν βίον. *Septies intra diem naturalem reciproco æstu agitur Euripus, circa quem dicunt Aristotelem occupatum interiisse.* Voyez le long passage de M. le Fèvre, où, après avoir donné un coup de dent en passant aux prédicateurs, il impute à Justin Martyr, et encore plus à Grégoire de Nazianze, ce qu'ils n'ont point dit. *Videlicet in Græciâ, quemadmodum hodièque fit, oratores sacri, si tam tanto nomine illa pulpitorum crepiscula, et plebeculæ cymbala, colla nestari oporteat, vulgò dictitabant Aristotelem, cum illius septene dies singulos reciprocationis causam non potuisset cognoscere, ibi tum sellum sese in Euripum dedisse precipitem, et in maximam malam cruciabiisse.* Justinus cognomento Martyr et Gregorius Nazianzenus, qui primum inter primos, hanc fabulam olim in scripta sua retulerunt, id vel studi philosophiæ christianæ (ià enim in Græculi christianismum vocare solent) fecere; dum videlicet insanientem veterum Græcorum sapientiam, obstruendam et premendam existimarent, vel fortassè etiam (quidni enim verus locus sit?), priscæ historiæ ignorantie. Nam ex Eumolpi, Apollodori, Favorinique scriptis, quæ illa cuncta tempestate superfuisse scimus, facile didicisse boni viri poterant, non longe se secius habuisse, quam præciderunt (128).

Le Gyraldi avait déjà imputé la même chose à ces pères, et avait conclu de tous ces faits une réflexion pieuse. Il dit, 1°. Que Justin Martyr assure qu'Aristote mourut pour avoir pu découvrir la cause du flux et du reflux de l'Euripe; 2°. que Eusebe, au IV^e. livre de son histoire, l'a dit aussi; 3°. que Grégoire de Nazianze, ayant observé qu'il en avait très-mal à Homère de n'avoir pu résoudre une question, méprise aussitôt la philosophie d'Aristote à l'égard des variétés de l'Euripe, et firent mourir; 4°. que le commentateur grec de ce père rapporte que le philosophe se précipita dans ce

(126) Justin. Cohort. ad Græcos, pag. 34.

(127) Greg. Nazianzen., Orat. III, pag. 79.

(128) Tanaq. Fabri Epistolæ. part. I, pag. 49, 50.

disant : *Que l'Euripe me
ique je n'ai pu le tenir :*
τέλης οὐχ εἶλε τὸν Εὐριπὸν ,
τὸν Ἀριστοτέλην. *Postquam
non prehendit Euripum ,
beat Aristotelem* (129) ;
il recueillir de là que la
été contraire aux impies ,
ent dans la vraie religion ,
lans la fausse.

Gregor. Gyraldus , Dialogismo
12, tom. II, Oper. edit. ann.

OTE, architecte célè-
e XV^e. siècle, était de
, et de la famille des
. Une des plus remar-
hoses qu'on conte de
u'il savait transporter
en un autre une tour
toute entière (A). Jean
grand-duc de Moscovie,
uir auprès de lui, et se
son industrie pour la
ion de plusieurs églises
a des noms difficiles à
celui d'Aristote est de
re : cependant on trou-
e trente Aristotes (B).

Albertus, in Descript. Italim,

la Relation de Moscovie d'Her-
ns le Journal de Leipsic de 1691,

avait... transporter une tour
toute entière.] Jonsius cite
ins, Beroalde et Matthieu
(1). Le premier s'exprime
on diu est quod Aristoteles
mechanicus longè omnium
simus turrim ex sede sud
totamque arte mechanicâ in
d longè dissitum locum trans-
Non est mendacio locus,
ic supersint qui videre (2).

les paroles de Palmerius :
es Bononiensis architecturâ
habetur, qui lapideas turres
llæsas subiectis fundamento
ad alium traduxit locum (3).

as, de Scriptor. Hist. Philos., pag.

ld. in Sueton. Vespas., cap. XVIII.

1. Palmer. Chron., ad ann. 1455.

(B) On trouve plus de trente Aris-
totes.] Voyez les Dissertations de
Jonsius de *Historiâ Peripateticâ*, vous
y trouverez vingt et un Aristotes dans
la première. L'auteur croyait alors
n'avoir rien laissé à dire (4) ; mais il
éprouva que la science croît avec
l'âge. Il eut onze nouveaux Aristotes
à produire quand il publia son *Traité
de Scriptoribus Historiæ Philosophicæ*.
Il eut aussi quelque chose à ajouter à
ce qu'il avait dit de quelques-uns des
vingt et un. Ce qui a été rapporté
dans la remarque précédente est une
de ces additions.

(4) Voyez le XII^e. chapitre du *Traité de
Jonsius, de Historiâ Peripateticâ*.

ARIUS, chef et fondateur de
l'ARIANISME, secte qui niait la di-
vinité éternelle et la consub-
stantialité du verbe, vivait dans
le IV^e. siècle. Il était né dans la
Libye, proche de l'Égypte. Eu-
sèbe, évêque de Nicomédie, fort
aimé de Constantia, sœur de
l'empereur Constantin, et fem-
me de Licinius, contribua ex-
trêmement à la propagation de
cette hérésie (a). C'était un esprit
adroit, un véritable évêque de
cour, l'homme du monde en un
mot le plus capable de faire faire
fortune à un nouveau dogme. Il
prit Arius sous sa protection, et
l'insinua dans les bonnes grâces
de Constantia ; car on s'imagine
toujours que si les femmes ne
se mêlent des intérêts d'une
secte, les progrès n'en sauraient
être considérables. Le parti d'A-
rius se fortifiait à vue d'œil. Il
y eut des évêques qui l'embras-
sèrent hautement. Ce ne furent
plus que disputes dans les villes :
on passait quelquefois des paro-
les aux effets ; il fut absolument
nécessaire que l'empereur remé-
diât à ces désordres. C'est ce qu'il

(a) Hieron. ad Ctesiphont.

fit en convoquant le concile de Nicée, qui condamna la doctrine d'Arius, l'an 325. Cet hérésiarque fut exilé par l'empereur, qui voulut de plus que tous ses livres fussent brûlés, et que quiconque aurait la hardiesse de les garder fût puni du dernier supplice (A). Quelques-uns prétendent qu'Arius, ayant abjuré son hérésie en présence du concile, évita la peine du bannissement (B); mais d'autres soutiennent qu'il fut exilé (C), et que l'empereur ne le rappella qu'au bout de dix ans (b) (D). Ils content que l'on fit accroire à ce prince, qu'Arius était au fond orthodoxe : ils ajoutent que Constantin s'étant confirmé dans cette pensée, par la profession de foi que cet homme lui présenta, écrivit en sa faveur aux évêques qui étaient assemblés à Jérusalem pour la dédicace du temple; que les évêques qui se trouvèrent encore dans cette ville lorsqu'Arius y arriva avec la lettre de Constantin, étaient pour la plupart ariens cachés; qu'ils ne manquèrent donc pas de prononcer que sa doctrine était orthodoxe, et de le recevoir à la communion de l'église; que, pour remporter un plein triomphe, ils s'imaginèrent qu'il fallait qu'Arius fût réhabilité dans Alexandrie, où il avait reçu les premiers coups de l'anathème; et que comme saint Athanase, qui en était patriarche, et qui était le grand adversaire d'Arius, avait été relégué, ils crurent qu'en son absence il serait facile de rétablir Arius dans la

communion de l'église d'Alexandrie, mais qu'ils se trompèrent; que le peuple ne l'y voulut jamais admettre; que Constantin, averti de la continuation des troubles, fit venir Arius à Constantinople, et obtint de lui, sans aucune difficulté, la signature du concile de Nicée; qu'ensuite il le renvoya aux évêques, qui étaient alors assemblés à Constantinople; qu'il le leur renvoya, dis-je, afin qu'ils le reçussent à la communion dans cette ville impériale; que celui qui en était évêque ne voulut jamais y consentir, quoiqu'on lui représentât qu'Arius avait signé tout ce qu'on avait voulu; qu'Eusèbe n'eût pas laissé nonobstant cela de faire rendre la communion ecclésiastique à son ami dans la grande église de Constantinople; qu'il l'y menait comme en triomphe, accompagné d'une grande troupe de ses partisans, mais que, comme on approchait de la grande place, Arius, pressé d'une nécessité naturelle, se retira à la hâte dans un lieu public, et y mourut sur-le-champ, tous ses intestins s'étant écoulés avec son foie et avec sa rate, l'an 336 (c). De fort savans hommes rejettent cette chronologie (E). La secte d'Arius ne mourut pas avec lui, elle a subsisté assez long-temps, et avec éclat, en divers pays du monde. On ne saurait assez admirer qu'un ministre, qui passe pour fort habile, ait ignoré un fait si notoire (F). Il en a ignoré un autre qui n'est pas moins évident; car il a débité

(b) Voyez l'Arianisme du père Maimbourg, liv. I et II.

(c) Tiré de l'Arianisme de Maimbourg, liv. I et II.

l'on ne s'était point servi de pénalités contre cette secte. Une autre chose qu'il a faite, ne l'a pas médiocrement embarrassé; car on s'est très-rémement prévalu de ce qu'il a écrit touchant la croyance des évêques qui ont précédé l'arianisme (H). Cette secte a été tour à tour persécutrice et persécutée; et enfin elle a péri par la faiblesse de l'autorité (K). Je ne vois aucun point d'auteur qui ne se soit rendu coupable d'un crime à Arius d'avoir eu égard en vers ses sentimens, pour faire chanter à ses disciples. Je condamne et la matière et la forme du poëme, qu'il avait intitulé *Thalie* (L). Il pourrait bien avoir du préjugé dans tout cela. Un auteur moderne, qui a eu le sentiment de cet hérétique, a écrit quelques ouvrages pour montrer que les pères des premiers siècles avaient eu la même opinion (M). Il n'eut beaucoup de peine à compiler ces passages, car il les trouva tout assemblés dans les *Dogmata theologica* du père Pétau. Les théologiens anglais (d) et français (e) ont fait contre l'apologie des anciens pères.

(d) Gardiner et Ballus.

(e) M. le Moine, professeur à Leyde.

(1) Constantin voulut que tous les livres d'Arius fussent brûlés, et que l'on aurait la hardiesse de les garder sous peine du dernier supplice.] Socrate porte la lettre où Constantin ordonne que tous ceux qui trouveraient un livre composé par Arius et ne le brûleraient pas fussent punis de mort sans remission, dès aussitôt qu'ils seraient surpris dans cette faute. Ἐκείνη ἡ προαγορεύσας, ὡς εἰ τις σύγγραμμα Ἀρείου συνταγὴν φαραβείη κρύψας, ἐν εὐθείας προσνεγκάτω πύρι καταναεῖν, τοῦτο θάνατος ἔσται ἢ ζυμία.

παραχρῆμα γὰρ αἰοῦν ἐπὶ τοῦτο κριτικὴν ὑποτίθεται τιμωρίαν (1). *Illud etiam denuntio, quod si quis librum ab Ario compositum occuldisse deprehensus sit, nec eum statim oblatum igne combusserit, mortis poenam subibit.* Je ne me souviens point d'avoir vu aucun auteur qui ait remarqué l'étrange et surprenante disparité de Constantin. Il se contenta de bannir l'hérésiarque : il n'ordonna point la peine de mort contre ceux qui suivraient l'arianisme, et il l'ordonna contre ceux qui cacheraient quelque ouvrage d'Arius. Qui vit jamais une plus énorme disproportion entre les peines et les fautes? Ne peut-on pas être très-orthodoxe et curieux de savoir ce que disent les hérétiques, et de garder les livres rares, comme le deviennent ordinairement ceux que l'on condamne au feu? S'il fût donc arrivé à un orthodoxe de garder quelque livre d'Arius, par un principe comme celui-là, on l'aurait pendu sur-le-champ, et l'on aurait laissé vivre un homme qui aurait fait profession de l'arianisme. Quoi de plus bizarre, pour ne pas dire qu'il y a contradiction à laisser vivre les hérétiques, et à leur défendre, sous peine de mort, de garder les livres de leur fondateur? On peut ajouter ceci. Arius et quelques évêques, ses adhérens, furent bannis : leur conversation était encore plus dangereuse que la lecture de leurs livres. D'où vient donc que l'on ne menaça point du dernier supplice tous ceux qui fréquenteraient ces exilés?

(B) *Quelques-uns prétendent qu'Arius.... évita la peine du bannissement.*]

Baronius affirme, sur la foi de saint Jérôme, qu'Arius fit semblant de se repentir, et qu'ayant souscrit au concile de Nicée il fut reçu à la paix de l'église par ce concile, et ne fut point exilé. On ne peut nier que saint Jérôme ne dise qu'Arius fit sa paix avec le concile de Nicée (2); mais on doit ajouter incomparablement plus de foi à la lettre de ce concile qu'au sentiment d'un particulier qui a vécu depuis ce temps-là. On expose dans cette lettre comment les opinions d'Arius avaient été exami-

(1) Socrat., *Histor. Eccles.*, lib. I, cap. IX, pag. 32.

(2) Hieron., in *Dialogo contra Luciferianos*.

nées et condamnées ; mais pour ce qui avait été fait contre sa personne, et ce qu'il était devenu, on se dispense d'en parler, afin de ne point paraître avoir envie d'insulter à sa disgrâce. Parlerait-on ainsi d'un homme à la rétractation duquel on aurait acquiescé ? Le docte Henri de Valois, raisonnant sur cette lettre du concile, loue la modération de la compagnie, sur ce qu'elle n'avait point nommément frappé de ses anathèmes la personne d'Arius, mais en général ceux qui enseigneraient telles et telles hérésies, et sur ce qu'au lieu de solliciter l'empereur à bannir les hérétiques, elle témoignait être fâchée de leur exil (3).

(C) *D'autres soutiennent qu'il fut exilé.*] Sozomène est un de ceux-là, puisqu'il assure qu'Arius fut rappelé peu après la tenue du concile. Οὐ πολὺ δὲ ὕστερον τῆς ἐν Νικαίᾳ Συνόδου, Ἄρειος ἐπὶ τὴν ἐξορίαν ἀπαγόμενος, ἀνεκλήθη (4). *Non multo post Synodum Nicænam Arius ab exilio revocatus est.* La soumission des deux évêques qui furent exclus de leurs églises, et envoyés en exil, fournit une preuve du bannissement d'Arius. Je parle d'Eusèbe et de Théognis. Ces deux prélats furent exilés par Constantin, trois mois après la clôture du concile, comme nous l'apprend Philostorgius (5). Ils obtinrent leur rappel trois ans après le concile, comme le même Philostorgius l'assure. Or ils l'obtinent en se soumettant aux décisions par un écrit qu'ils envoyèrent aux évêques, dans lequel ils remarquent, que celui qui était le chef de ces disputes avait été rappelé de son exil, et qu'il serait absurde, qu'après la réconciliation de celui-là ils ne fissent point paraître leur innocence (6). Voilà donc deux faits prouvés ; l'un qu'Arius fut exilé, l'autre qu'il fit la paix avec les évêques, et qu'il obtint son rappel avant qu'Eusèbe et Théognis obtinssent le leur. Ils l'obtinent en 328, selon Philostorgius, dont l'opinion s'accorde

fort bien avec l'histoire de ce temps-là : il est donc faux qu'Arius n'ait obtenu son rappel qu'en 335.

(D)..... *que l'empereur ne le rappela qu'au bout de dix ans.*] Le père Maimbourg a suivi cette fausse chronologie. On vient de voir la preuve de son erreur.

(E) *et qu'il mourut l'an 336.* *De fort savans hommes rejettent cette chronologie.*] Henri de Valois prouve qu'Arius n'était point en vie au temps du synode de Jérusalem, qui reçut des lettres de Constantin touchant la réconciliation de quelques principaux membres de l'arianisme : *Arius hæresiarches diu ante synodum Hierosolymitanam è vivis exarserat, ut certissimis argumentis probavi in libro secundo Observationum Ecclesiasticarum, capite II (7).* Ce n'est donc point Arius l'hérésiarque qui fut recommandé à ce concile par Constantin, et qui trouva si favorables les évêques assemblés à Jérusalem. Cependant Socrate dit en propres termes que le concile, transféré de Tyr à Jérusalem pour la dédicace du temple, reçut à la communion de l'Eglise Arius et ses adhérens, en vertu des lettres de Constantin, qui témoignaient qu'il était persuadé de l'orthodoxie d'Arius, et de celle d'Euzoïus : Ἄρειον μὲν καὶ τοὺς περὶ αὐτὸν ἰδεῖξαντο τοῖς βασιλεῦς γράμμασι πειθαρχεῖν λέγοντες, διὰ δὲ διηλώκει αὐτοῖς πεπεισθαι πρὸς πίστιν Ἀρείου καὶ Εὐζοίου (8). *Arius quidem una cum sociis in communionem recipiunt, obtemperare se dicentes imperatoris litteris, quibus meliores ipsos fecerat fidem se Arrii Euzoii penitus perspectam habere.* Constantin avait envoyé aux évêques assemblés à Jérusalem la profession de foi qu'Arius et Euzoïus lui présentèrent (9), et saint Athanasius témoigna formellement que le synode de Jérusalem reçut à sa communion Arius et ses fauteurs : Γράφοντες δὲ αὐτοῖς θῆναι Ἄρειον καὶ τοὺς σὺν αὐτῷ (10).

(3) Valesius, in Sozomenum, lib. II, cap. XVI, pag. 108.

(4) Sozom., lib. II, cap. XVI, M. de Valois observe que, selon la force de ces mots ἐπὶ τὴν ἐξορίαν, il faut entendre qu'Arius fut rappelé pendant qu'il allait au lieu du bannissement.

(5) Apud Valesium, in Histor. Ecclesiast. Socrat., lib. I, cap. XIV, pag. 10.

(6) Sozomen., lib. II, cap. XVI.

(7) Valesii Notæ in Socrat., lib. I, cap. XXXIII.

(8) Socrat. Histor. Ecclesiast. lib. I, cap. XXXIII.

(9) Elle est tout du long dans Sozomène, livre II, chap. XXVII.

(10) Athanas., in libro de Synodis, apud Valesium in Socrat., lib. I, cap. XXXIII, pag. 16.

entes suscipiendos esse Arium et M. de Valois lève la difficulté lisant qu'il y a deux Arius : l'un était l'hérésiarque, l'autre secrétaire de l'hérésiarque : ils avaient été communies tous deux par Alexandre, évêque d'Alexandrie. Celui qui porta à Constantin une profession de foi conjointement avec Eusèbe, et qui fut réconcilié par le concile de Jérusalem, n'était pas l'hérésiarque, c'était l'autre Arius. M. de Valois le prouve, non-seulement par des raisons qu'il a alléguées, mais en montrant que l'hérésiarque était mort long-temps avant l'année 335 ; mais aussi par la requête d'Eusèbe au pape Théognis. Ces deux évêques obtinrent grâce, en protestant sur leur innocence, l'an 328, et alléguèrent que le chef et l'auteur de la controverse avait été réconcilié et établi. C'est ce qu'on ne pouvait pas dire de cet Arius qui fut réuni à l'Eglise dans le synode de Jérusalem ; car la requête, ou la profession de foi que lui et Euzoïus prêtèrent à Constantin un peu avant le synode, c'est-à-dire environ l'an 325, témoigne qu'ils étaient encore dans l'exil et dans l'excommunication. Cette mort subite d'Arius, où les orthodoxes ont trouvé tant de mystères, arriva après le concile de Jérusalem. Il faut donc que l'Arius mourut de cette manière ne fût pas l'hérésiarque, et que l'on ait transporté en un temps ce qui était arrivé dans une autre conjoncture. Il est étrange qu'il y ait si peu d'ordre et si peu d'exactitude dans l'Histoire ecclésiastique : on ne saurait avérer rien d'Arius, la durée de cet exil, les choses semblables, qu'en raisonnant sur divers faits, dont les uns sont attestés par celui-ci, les autres par celui-là. Un bon historien, quand les autres seraient perdus, suffirait à donner la suite des événements principaux.

F) La secte d'Arius.... a subsisté long-temps.... un ministre, qui passe pour fort habile, a ignoré un fait si évident.] Voici ce qu'il dit : *Je suis bien persuadé que l'arianisme n'a jamais fait un grand corps dans le monde. Il est vrai qu'il y a eu beaucoup d'évêques qui en ont fait profession ; mais cette hérésie ne passait*

point au peuple (11). Ce qu'il dit ailleurs est beaucoup plus fort, car il assure que l'arianisme ne fit que passer comme un torrent. On ne peut pas dire, pour l'excuser, que c'est une de ces faussetés que l'on avance par surprise, et faute d'attention : il a donné ce fait comme une remarque essentielle et fondamentale à son système. Son opinion est, d'un côté, que les hérésies contre le mystère de la Trinité sont fondamentales et mortelles ; et de l'autre, que Dieu n'a point souffert que les sectes qui étaient tombées dans cette sorte d'hérésie durassent long-temps, et fissent figure dans le monde. *Dieu ne saurait permettre*, dit-il (12), *que de grandes sociétés chrétiennes se trouvent engagées dans des erreurs mortelles, et qu'elles y persévèrent long-temps : au moins, à juger des choses par l'expérience, nous ne devons pas croire que cela soit possible, puisque cela n'est pas arrivé.* M. Nicolle est le premier qui lui ait donné des leçons sur les paroles de la page 149 : il le fit sans aigreur ni insulte, et en ces termes : « Ce » que dit M. Jurieu est très-véritable, étant entendu du grand feu » de l'arianisme, qui passa comme » un éclair ; mais il serait moins » exact pour les temps qui ont suivi » celui-là. Quoique l'Eglise eût repris » tout son éclat dans la plus grande » partie du monde, il y avait néanmoins des corps considérables, » comme les Vandales en Afrique, » les Goths en Asie, en Italie, dans » une partie de la France, et en Espagne, qui faisaient très-nettement » profession de l'arianisme, et où les » choses étaient assez éclaircies pour » que le peuple y prît parti (13). » M. Pellisson vint à la charge quelque temps après, et voici comment : « Ces ariens l'importunaient néanmoins aussi-bien que les phanatiques d'aujourd'hui, les sociniens, » et ceux qu'il nomme photiniens de » Pologne et de Transilvanie. Un respect de pudeur l'empêchait de s'associer avec eux dans une même église

(11) Jurieu, vrai Système de l'Eglise, pag. 149.

(12) Idem, ibid., pag. 236.

(13) Nicolle, pag. 15 et 16, de la préface de l'Unité de l'Eglise.

» se. Il a trouvé un moyen de s'en
 » défaire, sans entrer dans cette dis-
 » cussion, ni appeler des experts pour
 » savoir si le fondement était ruiné,
 » ou ruiné en entier, ou ruiné en par-
 » tie. Il n'entend comprendre, dit-il,
 » dans cette église, une et étendue,
 » que les sociétés qui font corps. Les
 » ariens n'ont point fait de corps, au
 » moins de grand corps (et cela,
 » contre la foi de toute l'histoire,
 » qui nous marque partout leur com-
 » munion, leur assemblée, leurs ba-
 » siliques ou églises, entièrement sé-
 » parées de celles des orthodoxes).
 » Les phanatiques, les sociniens, les
 » photiniens d'aujourd'hui n'ont point
 » encore d'assemblées réglées, ni de
 » police, ni d'union ensemble. Il ne
 » les faut compter pour rien. Mais
 » par ses principes, si Dieu, pour
 » punir nos fautes et nos misérables
 » divisions, permet que ces ennemis
 » communs se multiplient, qu'ils se
 » règlent et se forment en un corps,
 » les voilà au rang des autres. Il n'y
 » aura pas de difficulté qu'on ne se
 » sauve parmi eux (14). » L'auteur,
 répliquant à M. Nicolle, avoua que
 les ariens ont fait un GRAND corps;
 mais il soutint qu'ils ont fort peu duré
 au monde, et que Dieu a fait pé-
 rir leur communion à cause de cela
 qu'elle ne conservait pas les vérités
 fondamentales (15). Un troisième cen-
 seur s'est élevé, qui a soutenu, com-
 me les deux autres, que l'arianisme a eu
 non-seulement beaucoup d'étendue,
 mais aussi une durée considérable,
 et que c'était une hérésie qui pas-
 sait au peuple. Voyez le livre inti-
 tulé *Janua Coelorum resecrata* (16).
 On y montre (17) que l'arianisme
 subsista avec éclat plus de trois cents
 ans; qu'il fut pendant près de deux
 siècles la religion dominante en Es-
 pagne; qu'il fut sur le trône et dans
 l'Orient et dans l'Occident; et qu'il
 régna dans l'Italie, dans la France,
 dans la Pannonie et dans l'Afrique.
 Jamais auteur ne fut ballotté, ni rou-
 lé de conséquence fâcheuse en con-
 séquence plus fâcheuse comme l'a été
 l'auteur du Système par le feint Ca-

rus Larebonius (18). On lui a mon-
 tré que si Dieu n'a jamais permis
 que de grandes sociétés chrétiennes se
 trouvent engagées dans des erreurs
 mortelles, et qu'elles y persévèrent
 long-temps, et que si Dieu a fait pé-
 rir l'arianisme à cause qu'il ne con-
 servait pas les vérités fondamentales,
 il s'ensuit de toute nécessité, 1°. que
 les erreurs de l'église romaine ne
 sont point mortelles; 2°. que le ma-
 hométisme a conservé les vérités fon-
 damentales. L'auteur du Système pré-
 tend que le mahométisme est une sec-
 te sortie du christianisme, et il ne
 saurait lui disputer ni l'étendue, ni
 la durée. Voilà des objections à quoi
 il est impossible que la chicane la
 plus outrée réponde. Les synodes n'en
 sauraient prétendre cause d'ignorance,
 et néanmoins ils n'ont jamais
 censuré cette doctrine du Système,
 quoiqu'elle justifie pleinement l'église
 romaine, et convainque par consé-
 quent de schisme les réformés.

(G) ... il a débité que l'on ne s'é-
 tait point servi de lois pénales con-
 tre cette secte.] Rapportons un beau
 passage du *Préservatif contre le chan-
 gement de religion*. Le ministre dont
 je parle publia ce livre pendant qu'il
 était en France (19), et l'opposa à
 l'Exposition Catholique de l'évêque
 de Condom. Voici ce qu'il dit à la
 page 11 (20) : *L'Eglise a souffert
 des persécutions, mais elle n'en a ja-
 mais fait. Elle a eu le dessus sur le pa-
 ganisme, comme le paganisme l'avait
 eu sur elle; mais elle ne lui a ja-
 mais rendu la pareille. Elle ne s'est
 pas servie de l'autorité des Constan-
 tin et des Théodose pour ensan-
 glanter les temples des faux dieux du
 sang de leurs adorateurs, comme les
 païens avaient employé les épées des
 Néron, des Maximin, des Décus
 et des Dioclétien, pour baigner la
 terre du sang des chrétiens. Il faut
 être peu savant dans l'histoire de l'E-
 glise, pour ignorer que dans les dé-
 mêlés qu'elle a eus avec les ariens,
 les eutychiens et les autres hérétiques,
 elle ne s'est servie que d'exhor-*

(14) Réflex. sur les différens de la Religion, II^e. part., pag. 429, 430.

(15) Jurieu, de l'Unité de l'Eglise, pag. 564.

(16) Il fut imprimé à Amsterdam, en 1692.

(17) Pag. 87.

(18) C'est le nom qu'a pris l'auteur du *Janua Coelorum resecrata*.

(19) Je crois que la première édition est de Rouen, en 1680 : il s'en est fait d'autres en Hollande.

(20) Edition de la Haye, en 1682.

lations, que de raisons, que de conseils, et d'autres semblables armes. L'auteur du Commentaire philosophique s'étonna avec raison qu'un professeur en théologie, qui passait en France pour un homme fort éclairé dans l'histoire ecclésiastique, eût débité une ignorance comme celle-là (21). Mais il fut encore plus étonné de ce qu'après le grand jour où le père Thomassin avait mis la chose, un autre écrivain français eût dit, en s'adressant à M. l'évêque de Meaux. *J'ai à vous dire, monseigneur, que sans toute l'histoire ancienne et moderne tout ce qu'il y a eu de voies de fait exercées par les princes en matière de religion, n'a été jamais regardé que comme des spectacles d'horreur, et que le nom de ces princes ne se profère encore aujourd'hui qu'avec exécration.* Je mets ici la réflexion du commentateur : *Quoi ! les Constantin, les Théodose, les Honorius, les Marcien, les Justinien, qui ont fait exécuter tant de lois pénales contre les sectaires, qui ont condamné à mort ceux qui persévéraient dans l'idolâtrie païenne, dans le manichéisme, etc., ou ceux qui liraient ou garderaient les livres des hérétiques, sont des noms qu'on ne profère encore aujourd'hui qu'avec exécration ? Comment prouverait-on cela (22) ?* Le théologien qui publia le Préservatif a mieux étudié les antiquités ecclésiastiques depuis sa transplantation en Hollande. Il a appris à réfuter la tolérance par l'autorité des Constantin, des Théodose et des Charlemagne. *Le paganisme, dit-il (23), serait encore debout, et les trois quarts de l'Europe seraient encore païens, si Constantin et ses successeurs n'avaient employé leur autorité pour l'abolir.* Il trouvait fort mauvais en France qu'on employât l'autorité du bras séculier, et il trouve fort mauvais en Hollande qu'on dise qu'il ne le faut pas employer : et après cela, qu'on nous vienne dire qu'en changeant de climat, on ne change point d'opinion :

Celum, non animum mutant qui trans mare currunt (24).

(21) Comment. Philosophiq., pag. 354 du Supplément.

(22) Là même, pag. 355.

(23) Droits des deux Souverains, pag. 280.

(24) Horat., Epist. XI, lib. I, vs. 27.

Il y a une foi locale et une foi à temps, dont on n'a point encore parlé dans les divisions du genre en ses espèces. Voyez la remarque (H) de l'article de saint AUGUSTIN.

(H) . . . et l'on s'est extrêmement prévalu de ce qu'il a dit touchant la croyance des pères qui ont précédé l'arianisme.] Il a soutenu dans ses Lettres pastorales, que ces pères ne croyaient pas l'égalité des personnes de la Trinité, et qu'ils admettaient une génération temporelle du Verbe, laquelle avait conféré à la seconde personne sa pleine et sa parfaite existence. Il est clair que ce sentiment ne diffère de l'arianisme que du plus au moins, et qu'il renverse la Trinité éternelle des personnes. M. de Meaux a poussé là-dessus M. Jurieu avec tant de force (25), qu'il l'a contraint d'abandonner le silence à quoi il l'avait réduit sur d'autres articles ; mais la réplique a fait plus de tort que n'aurait fait le silence ; il a fallu se contredire et désavouer bien des choses ; et après tout, on n'a rien gagné. M. de Meaux est revenu à la charge, a poussé son homme à bout, et l'a réduit à n'oser plus se montrer : de sorte qu'entre les éloges les plus caractéristiques dont on régale ce prélat, on n'oublie point qu'il a fait taire la critique la plus hardie (26). A peine M. Jurieu était-il sorti des mains de M. de Meaux qu'il tomba dans celles de *Carus Larebonius*, qui lui fit voir que si les pères des trois premiers siècles avaient eu sur la Trinité et sur la génération du Verbe le sentiment qu'il leur impute, il s'ensuivrait nécessairement que l'hérésie des ariens, ni celle des sociniens ne seraient pas mortelles et fondamentales (27). Il faut bien prendre garde que les victoires remportées sur ce ministre ne regardent que ses sentimens particuliers, et nullement la doctrine de son église. C'est de quoi l'Histoire des ouvrages des savans (28) a donné avis au pu-

(25) Dans ses Avertissemens.

(26) Voyez le Discours prononcé par M. de la Bruyère, lorsqu'il fut reçu à l'Académie Française.

(27) Voyez *Janua Calorum reserata*, pag. 119, et seq.

(28) Mois de mai 1692, article IX, pag. 391 et suiv.

blic. Ceci n'est point une matière usurpée, elle appartient de droit à mon Dictionnaire critique; car c'est une fausseté de fait que l'hérésie d'Arius ait été enseignée implicitement par les pères des trois premiers siècles. Il est bien étrange que M. Jurieu, ayant parlé de l'arianisme par tant de côtés, ait toujours donné à gauche. Cela est si difficile, qu'on aurait moins de peine à rencontrer un gladiateur qui ne sût jamais frapper un taureau : *Taurum toties non ferire difficile est* (29). Il ne faut pas omettre que, sur la question du fait qui regarde les lois pénales de Constantin et la durée et l'étendue de l'arianisme, les auteurs que j'ai cités ci-dessus lui ont marqué son erreur fort honnêtement, et sans recourir aux insultes et aux duretés dont il se serait servi en pareil cas contre un adversaire.

(I) *Cette secte a été tour à tour persécutrice et persécutée.*] On ne peut nier que les orthodoxes n'aient été les agresseurs, car nous avons vu que Constantin employa la peine du bannissement contre les principaux chefs de l'arianisme, et qu'il menaça de mort tous ceux qui ne jetteraient pas au feu les écrits de l'hérésiarque; mais il est certain que Constantius, son fils, et Valens, qui firent monter sur le trône l'arianisme, traitèrent plus rigoureusement les orthodoxes, que Constantin n'avait traité les ariens. A cela près, il semble, généralement parlant, que ceux-ci aient eu plus de tolérance que ceux-là, et c'est une thèse que le commentateur philosophique a entrepris de prouver dans le supplément de son ouvrage (30). Il se sert, entre autres raisons, de ce qu'au temps que Récarède extirpa l'arianisme dans l'Espagne, les évêques catholiques étaient en beaucoup plus grand nombre que les évêques ariens, quoique depuis près de deux cents ans la religion arienne fût la dominante. C'est un puissant préjugé qu'on n'inquiétait guère les catholiques.

(K) *... elle a péri par la voie de l'autorité.*] Mariana coule doucement

sur les rigueurs qu'il fallut que Récarède exerçât, et il les excuse sur ce que la nécessité les demandait, et qu'elles ne déplurent pas aux peuples : *Contigit autem Recaredo, quod haud scio an regum ulli, ut religione permutanda, quod propemodum necesse erat, motus existerent, sed neque diuturni admodum neque graves, et severitas animadversionis non modò invidiosa non esset, quia necessariò suscipiebatur, sed etiam popularis et cum bonis omnibus, tum infimo cuique gratissima* (31). L'auteur que j'ai cité ci-dessus remarque que si nous avions les plaintes que firent les ariens, nous verrions apparemment un fort long détail de violences, et qu'en tout cas, ce n'a été que par accident que l'arianisme a été ruiné sans de rigoureuses persécutions; car puisque, selon Mariana, les peines ne furent employées que lorsque la nécessité le demandait, il faut conclure, 1°. que si on ne les employa pas très-souvent, c'est parce que les ariens ne furent pas opiniâtres; 2°. que s'ils avaient fait les difficiles, on les aurait réduits de gré ou de force au point où on les voulait (32). Cet auteur fait voir en passant (33) une contradiction très-grossière où tombent les écrivains qui se mêlent de parler de conversions. Ils posent pour maxime générale que l'opiniâtreté est le caractère de l'hérésie; et néanmoins, pour mieux cacher les violences des convertisseurs, ils disent que les conversions se sont faites facilement; et ils tirent de cette facilité une preuve de l'hérésie des convertis. On ne quitte pas avec tant de facilité, dit-on, la vraie église : la résistance que les ariens firent au roi Récarède fut si faible et si courte, qu'on pouvait bien juger de là même que ce n'était que pour le mensonge qu'on combattait, et non pour la vérité, qui seule capable de dominer les esprits raisonnables, et leur inspirer de la fermeté (34).

(31) Mariana, Hist. Hispan., lib. 7, c. XIV. Consultez le Supplément du Comment. Philosophique, pag. 373.

(32) Supplément du Comment. Philosophique, pag. 375, 376.

(33) La même, pag. 377.

(34) Thomassin, de l'Unité de l'Eglise, p. 449.

(29) Voyez Trebellius Pollion, dans la Vie de Gallien.

(30) Aux chapitres XXX et XXXI.

) On condamne et la matière et la forme du poëme, qu'Arius avait imité Thalie.] On a une très-grande raison de condamner les hérésies de plaindre ceux qui les professent de bonne foi, et d'avoir en abomination ceux qui les enseignent sans croire; car de tels docteurs sont monstres d'ambition et de malice; mais je ne saurais comprendre comment ils faille faire des crimes particuliers à des docteurs hérétiques de ce qu'ils se servent d'une méthode proportionnée à l'esprit des simples, et les instruire selon les fausses maximes de leur conscience. Depuis Arius était sorti de l'Eglise, il s'est avisé de faire diverses chansons pour des matelots, pour des meuniers, pour ceux qui travaillent au moulin, et il en avait aussi mis en vers quelques autres, qu'il croyait capables de toucher ses sectateurs, et leurs différentes dispositions; tant d'inspirer son impiété par la douceur de ses chants, aux personnes les plus simples et les plus grossières.... Mais sa Thalie était beaucoup plus célèbre que tous ses autres ouvrages. Il en avait emprunté le nom pour un modèle d'un ancien poëte nommé Sotade.... Ce poëte burlesque affecté un style si mou dans sa chanson, et la cadence en était si féminée, que les païens mêmes le méprisaient avec le dernier mépris, comme un homme ridicule; et il n'y a cela nulle exagération dans les paroles de saint Athanase, puisque les poëtes les moins chastes, et qui se servent avec plus de licence, rougissent de l'impureté des chansons de Sotade, l'infâme poëte de l'antiquité. C'est à l'imitation de cet auteur, qu'Arius avait donné à son ouvrage le nom de Thalie, qui signifie proprement un festin et une assemblée de gens, ou une chanson faite pour être chantée dans ces sortes de lieux (35). M. Hermant rapporte dans son ouvrage un fort long passage de saint Athanase (36), où Arius est appelé par le nom de Sotade, qui est un surnom aux païens mêmes.... et un poëte qui n'a eu de l'émulation que pour les discours ridicules de So-

tade seul. On voit dans le même passage le commencement de la Thalie, et un autre morceau qui contient l'hérésie d'Arius touchant Jésus-Christ. On ne saurait ne pas condamner l'orgueil ridicule et insupportable qui paraît dans cet exorde de la Thalie; mais, encore un coup, blâmons Arius de ce qu'il a été hérétique, et non pas, cela supposé, de ce qu'il a mis en vers un formulaire de sa créance, car autrement nous donnerions lieu aux hérétiques et aux infidèles de condamner les véritables chrétiens, non-seulement de ce qu'ils professent le véritable Évangile, mais aussi de ce qu'ils chantent, outre les psaumes de David, plusieurs hymnes et plusieurs cantiques dont les vers et les airs peuvent être très-sensibles aux chansons les plus profanes et les plus coquettes de l'Opéra. Généralement parlant, il vaut mieux que chacun, dans sa religion, chante des vers de piété, que des vers lascifs et satiriques: le matelot et le meunier ariens, dans le malheur d'être ariens, faisaient mieux de chanter leur catéchisme, que de chanter leurs amours. Ce serait alléguer une mauvaise raison, que de dire que les païens mêmes se moquaient des chansons des ariens; car je ne crois pas que les gentils missent une grande différence entre les ariens et les orthodoxes: ils les haïssaient également; les ariens n'étaient pas plus favorables que les orthodoxes au culte des idoles païennes. Mais je ne sais si M. Hermant a raison de dire que les païens mêmes traitaient Arius avec le dernier mépris, comme un homme ridicule; car les paroles qu'il rapporte peu après montrent manifestement que c'est de Sotade, et non point d'Arius, que saint Athanase a dit qu'il était ridicule aux païens mêmes. Je le dis, et je le répète, on peut faire des vers pieux sur les mêmes rimes et de la même mesure que les chansons de l'Opéra; on en pouvait faire par conséquent sur la mesure des vers sotadiques. Ce n'est point dans cette conformité qu'est le mal; il est plutôt dans le prétexte que l'on fournit aux railleurs de mépriser le cantique. Je mets ici à part la matière du poëme; et pour faire voir aux protestans en particulier le jugement qu'ils doivent

) Hermant, Vie de saint Athanase, liv. I, XIII, pag. 61.
) Ex Orat. II contra Arianos.

faire des invectives contre la Thalie d'Arius, il faut les avertir de ce que le père Maimbourg publia contre les psaumes que Clément Marot a traduits. Il n'en dit guère moins de mal que de la Thalie d'Arius. Ce qu'il dit de la Thalie se trouve dans son Arianisme (37), et voici ce qu'il dit des psaumes, dans son Histoire du Calvinisme (38) : *Ce sont là les psaumes qu'on chantait alors, auxquels Bèze ajouta depuis le reste du psautier, et qui furent mis en musique, en un certain air de chanson mou et efféminé, qui n'a rien du tout de dévot et de majestueux comme le chant de l'Eglise catholique.* On ne peut tout-à-fait nier ce que raconte Varillas, *Que les airs furent choisis parmi les plus belles chansons du temps* (39). Voyez la divine mélodie de Jérémie de Pours (40). Ce n'est pas sans raison que j'ai allégué en exemple les chansons de l'Opéra : j'ai voulu faire connaître qu'il faut éviter plus soigneusement l'imitation des airs du Pont-Neuf dans les cantiques spirituels ; autrement on expose trop la religion au mépris et à la risée, comme il paraît par le livre dont l'auteur de l'Évêque de Cour s'est tant moqué (41). C'est un recueil de chansons spirituelles, composées par un jésuite et par le père Martial de Brive, capucin, sur les airs les plus burlesques qui eussent été chantés dans les rues, sur l'air de *Daye d'en Daye*, sur celui de *Vous y perdez vos pas*, *Nicolas*, etc. Je doute que la Thalie d'Arius approchât de l'impertinence de ce recueil, imprimé avec l'approbation de deux docteurs en théologie.

(M) *Un auteur moderne.... a écrit quelques ouvrages pour montrer que les pères des trois premiers siècles étaient de l'opinion d'Arius.* Il s'appelait Sandius. Ce qu'il a écrit sur cette matière est *Nucleus Historiæ Ecclesiasticæ*, en 1668, in-8°. ; le même livre fort augmenté en 1676, in-4°. ; *Appendix addendorum, confirmandorum, et emendandorum ad*

Nucleum Historiæ Ecclesiasticæ, et Responsionibus ad Gardinerum, 1678, in-4°.

ARMINIUS* (JACQUES), professeur en théologie à Leyde, naquit à Oude-water (a), en Hollande l'an 1560 (A). Il était encore enfant lorsque son père mourut, et il fut redevable de sa première instruction à un bon prêtre, qui avait goûté les sentiments des réformés, et qui, pour n'être pas obligé à dire la messe, changeait souvent de demeure. Il étudiait à Utrecht lorsque la mort lui enleva ce patron. Cette perte l'aurait fort embarrassé, s'il n'avait eu le bonheur d'être secouru par Rodolphe Snellius son compatriote, qui le mena avec lui à Marbourg, l'an 1575. Il y fut à peine arrivé qu'il apprit que sa patrie avait été saccagée par les Espagnols. Cette nouvelle le plongea dans une affliction affreuse, et il ne put s'empêcher de retourner en Hollande, pour voir lui-même l'état où les choses étaient réduites ; mais ayant trouvé que sa mère, sa sœur, ses frères, sa parenté et presque tous les habitants d'Oude-water avaient été égorgés, il retourna à Marbourg, et fit à pied tout ce voyage. Il ne tarda guère à revenir en Hollande, ayant su la fondation de l'académie de Leyde, et il étudia dans cette nouvelle académie avec tant d'application et tant de succès, qu'il s'acquit une estime toute particulière. Il fit

(37) Tom. I, pag. 81, édition de Hollande.

(38) Pag. 99.

(39) Varillas, Hist. de l'Hérésie, liv. XXI, pag. 49, à l'an 1559.

(40) Liv. II, pag. 577.

(41) Voyez son III°. Entretien, pag. 86 et suiv, édition de Hollande, en 1674, in-12.

* M. Stapfer, dans la Biographie universelle, dit que son nom est Harmensen.

(a) Ce mot en Flamand veut dire vau, eau, et de là vient que le nom de patrie qu'on donne à Arminius, dans le titre de ses livres, est Vétéraquins.

oyé à Genève l'an 1582, aux
 ns des magistrats d'Am-
 lam, afin d'y perfectionner
 études, et il s'attacha prin-
 lement aux leçons de Théo-
 de Bèze, qui expliquait en
 mps-là l'Épître aux Romains.
 ut le malheur de déplaire à
 lques suppôts de l'académie,
 e qu'il soutenait en public
 beaucoup de chaleur la phi-
 phie de Ramus, et qu'il l'en-
 nait en particulier : il fallut
 c qu'il se retirât, et il s'en
 à Bâle, où il fut reçu avec
 laudissement. Il y fit des le-
 s publiques (B), et il y par-
 à une telle considération,
 la faculté de théologie vou-
 lui donner le doctorat sans
 er de lui aucune dépense.
 excusa modestement de rece-
 cet honneur, et s'en retour-
 à Genève, où, ayant trouvé
 us échauffés les adversaires du
 isme, il modéra aussi sa
 eur. Il souhaita de voir l'I-
 , et surtout afin d'entendre
 done les leçons philosophi-
 du fameux Jacques Zaba-
 . Il satisfit cette curiosité,
 ploya six ou sept mois à ce
 age, après quoi il revint à
 ève, et ensuite à Amster-
 , où il trouva qu'on l'avait
 calomnié au sujet de son
 age en Italie (C), ce qui avait
 oidi un peu l'affection des
 istrats, ses patrons et ses
 ènes. Il se justifia facilement
 rès des personnes sages ;
 s il y eut des esprits faibles
 mbrageux qui s'arrêtèrent à
 e pierre d'achoppement (b),

jusqu'à ce qu'il eût fait entendre
 à toute l'église les beaux talens
 qu'il avait pour la prédication.
 Il gagna par ce moyen l'amour
 et l'estime de tout le monde. Ses
 propres collègues rendirent hom-
 mage à son savoir, et avouè-
 rent que ses sermons leur étaient
 utiles. Martin Lydius, professeur
 en théologie à Franeker, le ju-
 gea extrêmement propre à réfu-
 ter un écrit où la doctrine de
 Théodore de Bèze sur la prédes-
 tination avait été combattue par
 quelques ministres de Delft. Ar-
 minius, déférant à ses prières,
 entreprit de réfuter cet ouvrage ;
 mais à force de l'examiner, et de
 balancer les raisons de part et
 d'autre, il passa dans le senti-
 ment qu'il voulait détruire, et
 puis il alla encore plus loin que
 ces ministres de Delft. Il com-
 damna avec eux le supralapsaire
 Bèze, et ensuite il ne reconnut
 d'autre élection que celle qui
 avait pour fondement l'obéissan-
 ce des pécheurs à la vocation de
 Dieu par Jésus-Christ. On lui en
 fit des affaires à Amsterdam : on
 l'accusa de s'écarter de la doc-
 trine commune ; mais l'autorité
 des magistrats réprima cette dis-
 sension. Il fut appelé à la pro-
 fession de théologie à Leyde,
 l'an 1603, et il fallut remuer
 toutes sortes de machines, pour
 obtenir que ceux d'Amsterdam
 lui donnassent son congé. On en
 vint à bout enfin ; et après qu'il
 eut dissipé les mauvaises impres-
 sions qui avaient été données de
 sa doctrine, il fut créé docteur
 en théologie à Leyde (c), et in-

*Infirmi quidam fratres factum illud
 sed insectari, et in circulis suggillare.
 in Oratione funebri J. Armini,*

(c) Il fut le premier à qui ce titre fut con-
 féré solennellement dans l'académie de
 Leyde. Ce fut François Gomarus, qui le lui

stallé en la place du professeur François Junius. Il avait exercé son ministère dans l'église d'Amsterdam pendant quinze années. Les disputes sur la grâce s'échauffèrent bientôt après dans l'académie, et il fallut que les états de la province ordonnassent des conférences entre lui et ses adversaires. Il fut mandé à la Haye diverses fois, et il y alla rendre compte de sa doctrine. Ce contraste, son assiduité au travail, et le chagrin de voir sa réputation flétrie par une infinité de médisances (d), affaiblirent de telle sorte sa santé, qu'il tomba dans une maladie dont il mourut le 19 d'octobre 1609 (D), avec de grands sentimens de piété et de patience (e). Il eût été à souhaiter qu'il eût fait un meilleur usage de ses lumières (E), car encore qu'il soit vraisemblable que ses intentions étaient bonnes, on peut dire qu'il innova sans aucune nécessité, et dans des circonstances où l'innovation fut une source de désordres, qui aboutirent à un schisme. Il laissa sept fils et quelques filles, et un grand nombre de disciples qui continuèrent si ardemment la dispute, qu'il fallut avoir recours à l'autorité d'un synode national. Ils y furent condamnés, et ne se soumirent point, et ils formèrent une secte à part, qui subsiste encore, et qui s'est chargée peu à peu de plusieurs autres erreurs beaucoup plus considérables. Le Mo-

conféra. Bertius, in Oratione funebri J. Arminii.

(d) Non pas à l'égard des mœurs, mais à l'égard des opinions..

(e) Tiré de son Oraison funèbre, prononcée par Pierre Bertius.

réri d'Amsterdam indiqués auteurs qui peuvent construire de ce fameux démajoute les histoires de Tadius et de Boxhornius, et ouvrage assez nouveau d'un professeur de Tubinge (f). grande dispute fut très en écrits de part et d'autre professeur en théologie néerlandaise, déguisé sous un faux nom (g), en donna la liste, selon le nombre des années, dans un catalogue qu'il intitula *Pacificatoris secti Belgii*. Je doute que ce catalogue soit bien complet, et est difficile de n'oublier quelque chose dans une multitude de pièces. Quelques-uns des écrits d'Arminius (F), voir la dernière remarque *.

(f) Joh. Wolfgangus Jager. Sa dissertation intitulée *Historia ecclesiastica Saeculi XVII. La 1^{re}. Décade fut imprimée l'an 1716.*

(g) Egidius Afsackerius. Il prit le nom de Salomon Theodorus. Voir l'Andree bibliot. Belg. pag. 22.

* Gaspard Brandt a donné, depuis Bayle, un *Historia vita J. Arminii* in-8°. (réimprimé en 1725, avec une préface de Mosheim), d'où ce qui compose l'article ARMINIUS dans le Dictionnaire de Chaussepis. Joly 1748, que l'ouvrage de Brandt n'en parle que comme d'un ouvrage de 1716. Joly renvoie aussi au

(A) Il naquit.... l'an 1560. s'amuse à donner à cette année d'Arminius deux caractères, lesquels il veut sans doute que nous fassions des réflexions : il remarque, que ce fut en cette année-là que Melanchthon mourut, et que le colloque de Poissy fut tenu, où les protestans plaidèrent pour la liberté de conscience de deux mille cent quatre-vingt églises qui demandaient au roi la liberté de conscience. Passons-lui ce calcul, qui peut-être fort exact, mais qu'il s'abuse quant à l'année.

(1) Bertius, in Oratione funebri Arminii.

e de Poissy fut commencé au mois septembre 1561. Commencez l'an ou à Pâques, ou le 1^{er}. de janvier, ne disculperez jamais Bertius.

b) Il fit des leçons publiques à a.] Le professeur Jacques Gryns y assista quelquefois, et lui fit bien des louanges. Il ne faisait aucune difficulté, en soutenant une thèse, de lui donner la commission de répondre aux argumens qui paraissent forts : *Que mon Hollandais réponde pour moi*, disait-il. *Solent illece feriis vindemialibus doctiores studiosi publicè interdum in academia recitari gratià aliquid extra ordinem dare. Eum laborem Arminius noster et invitatus suscepit, laudatus ob id reverendo viro D. Jacobo Grynæo, etiam lectiones ipsius præsentiam aliquoties cohonestavit : idem quoque in disputationibus publicis, quid gravius proponeretur, aut quis vindice nodus occurreret, non veritus, honoris causâ, Arminium nostrum mediâ in studiosorum et sedentem citare, et (ut Grynæi morem agnoscas) dicere, « respondeat pro me Hollandus meus (2). »*

Après qu'il lui connut un penchant à l'ériger, et qu'il lui donna de bons conseils là-dessus. Ce n'est point Bertius que l'apprend, c'est Philippe Pareus. Il rapporte que Théodore de Bèze avertit un de ses amis de refréner la subtilité de son génie, comme une chose dont Satan s'était servi dans plusieurs rencontres pour tromper les grands personnages. « Ne vous engagez point, continuait Bèze, dans des vaines subtilités; et, s'il vous viennent certaines pensées nouvelles, ne les approuvez point, sans les avoir approfondies, quelque plaisir qu'elles vous fassent d'abord. Calvin me donna ce conseil : je l'ai suivi, et m'en suis très-bien trouvé. » *Sicut magnoperè te hortor, Dei dona in te collata omni studio custodias : ita cum te ἀρχαία non vulgè donatum esse videam, quod sæpè maximos decipiendos viros non conatu Satanas est abusus, velim diligenter cavere, ut nullis inanibus studiis te ipsum irretias : et quoties quædam tibi in mentem venient, cetera illa, quantum libet in ini-*

Bertius, in Oratione fœnebri Jacobi Ar-

tio tibi illa arriserunt, excutere, priusquam approbes; in omnibus denique istis prompto et alacri ingenio tibi concesso modereris. Ego quidem certè per Dei gratiam non prorsus hebes de hoc ipso à magno illo viro beatæ memoriæ JOHANNÉ CALVINO admonitus ita facere statim ab initio studui, cum ad sacra studia me totum converterem. Neque me hujus consilii unquam pœnituit, nec, ut spero, pœnitebit (3).

Philippe Pareus avait l'original de cette lettre de Théodore de Bèze, et il ajoute que Jacques Grynæus donna un semblable avis à Arminius. *In quam sententiam clarissimum et sagacissimum JACOBUM ARMINIUM, novi pelagianismi instauratorem in Belgio, cum juvenis operam daret S. Theologiæ in Academia Basiliensi, graviter quoque admonitum fuisse à venerando senè D. JACOBO GRYNÆO, cujus memoria sit in benedictione! Ipseniet mihi, quando ad pedes ejus in Rauricâ discentium synagogâ sederem, narravit (4).*

Si quelqu'un m'accuse de ne rapporter ces deux passages tout du long, que comme des aides à faire un gros livre, il fera connaître son peu de discernement; car ils sont très-propres à fournir des réflexions profitables à plusieurs personnes, et nécessaires à quelques lecteurs. Souvenez-vous ici de la maxime de saint Paul, *la science enfle* (5); mais prenez garde qu'il y a un autre talent qui enfle encore davantage. Un homme d'une mémoire et d'une lecture presque infinie s'applaudit de son savoir, et devient superbe; mais il s'applaudit et il s'enorgueillit encore plus, lorsqu'il croit avoir inventé une nouvelle méthode d'expliquer ou de traiter une matière. On ne se regarde pas aussi pleinement comme le père de la science que l'on a puisée dans les livres, que comme le père d'un éclaircissement ou d'une doctrine dont on se croit l'inventeur. C'est pour ses inventions que l'on sent toute la force de l'amitié et de la tendresse; c'est là qu'on trouve les charmes les plus

(3) Bèze, apud Philippum Pareum, in Vita Davidis Parei, pag. 57. Voyez aussi une lettre du même Bèze, parmi celles des Arminiens, pag. 26, édit. de l'an 1684.

(4) Philippus Pareus, ibidem.

(5) 1^{re}. Epître aux Corinthiens, chap. VIII, vs. 1,

enchantans; c'est ce qui éblouit, c'est ce qui fait perdre terre. C'est un écueil dont les jeunes gens, qui ont l'esprit fort subtil, ne peuvent être trop admonestés de se bien donner de garde.

(C) *On l'avait bien calomnié au sujet de son voyage d'Italie.*] Parmi tant de maladies populaires de l'esprit humain, je ne sais s'il y en a de plus blâmables et de plus fécondes en mauvais effets, que la coutume de lâcher la bride aux soupçons. C'est un chemin bien glissant; on y est bientôt éloigné du point d'où l'on est parti. On passe facilement d'un premier soupçon à un second; on ne s'arrête guère à la possibilité; on court vite à la probabilité, à la grande vraisemblance; et bientôt ce qui ne passait que pour apparent est débité comme certain et incontestable, et l'on fait courir en peu de temps par toute une ville cette prétendue certitude. Les grandes cités sont plus sujettes à ce désordre que les autres. On débita dans Amsterdam qu'Arminius avait baisé les pieds du pape, qu'il avait eu des liaisons avec les jésuites, qu'il s'était fait connaître à Bellarmin, qu'il avait abjuré la religion réformée. Tout cela était faux; et néanmoins on fit impression par ces mensonges sur l'esprit des magistrats qui entretenaient ce jeune homme. Laissons parler l'auteur de son oraison funèbre. *Inter damna (itineris Italici ponebat) quod in amplissimi senatus Amsterdamsis offensiunculam ob id factum tunc temporis insurrexisset, suffundentibus frigidam quibusdam, quos omnino præstitisset judicia in ipsius reditum suspendere. Hinc ergo sumpta occasione, spargebatur in vulgus illum pontificis solemni deosculatum, quem non nisi in conferta turba, ut reliqui spectatores, vidisset; nec soleat bellus honorem istum nisi regibus ac principibus deferre (6): jesuitis aduevisse, quos nunquam audivisset: Bellarmino innotuisse, quem nunquam conspexisset: Religionem orthodoxam abjurasse, pro qua paratus esset ad sanguinis usque profusionem decertare (7).*

(6) Bertius se trompe ici; il y a de simples particuliers qui sont adonnés à cet honneur.

(7) Bertius, in Oratione funebri Jacobi Armini.

(D) *Le chagrin de voir sa réputation flétrie.... affaiblit sa santé.... et le fit mourir en 1609.*] Il y a beaucoup d'apparence que ce chagrin contribua plus qu'aucune autre chose à sa mort prématurée. Ce fut un mauvais levain qui aigrit les humeurs peccantes, et qui compliqua sa maladie en mille manières. *Quam indomita mali pertinacia ipsi quoque arti (Medicinæ) faceret opprobrium: altius enim defixa quam ut evelli posset, nova in dies excitabat symptomata, febres, tussim, hypochondriorum extensionem, expirandi difficultatem, oppressionem à cibo, laboriosos somnos, atropiam, arthritidem, nullamque ægro pausam vel requiem concedebat: accessere postea dolores in intestinis, ilio, et colo, cum obstructione nervi optici sinistri et ejusdem oculi obfuscatione (8).* On l'entendit souvent gémir, et s'écrier comme autrefois un prophète, *malheur à moi! ma mère, pourquoi m'avez-vous mis au monde! etc.* Rapportons un long passage de Bertius. *Quid mirum si commotus fuerit famæ suæ, saluti, et laborum dispendio; quam ne viro bono quicquam famæ sua sit antiquius, neque Christiano salute, neque S. Theologiæ doctori petitis ex scripturæ demonstrationibus? Oppressio, inquit Siracides, insanire facit sapientem. Eadem huic dolorem, ex dolor morbum conciliavit, ex morbo mortem. O tetrum, et viperinum, ex quo imo tartaro excitatum malum! Quoties illum ex propheta privatum cum genuit exclamantem audivimus! Væ mihi, mater mea, quare genuisti me, virum discordiæ in universa terrâ? Nec feceravi, nec fecerunt mihi quisquam; et tamen omnes maledicunt mihi. Revocavi tamen seipsum rationis et tranquillitatis septa (9).* On ne peut songer à cela, sans déplorer la vanité des choses humaines. Nous regardons la stupidité comme un grand malheur. Les pères qui ont les yeux bons pour s'apercevoir de la bêtise de leurs fils, s'affligent extrêmement: ils leur voudraient voir un grand génie, une haute science, et, s'ils se trouvent dans ce cas-là, leur joie est presque finie. C'est bien souvent ignorer ce

(8) Idem, ibid., folio **ij verso.

(9) Idem, ibid., fol. ** verso.

et ce qu'on souhaite. Il mieux valu à Arminius que d'avoir beaucoup la gloire de donner son te qui fait figure dans qui a produit d'habiles bien très-chimérique, on des maux réels, des douleurs, des amersentit pendant sa vie, rent ses jours, et qu'il t sentis, s'il avait été à la douzaine, un petit us, enfin de cette classe on fait cette prédiction, joint d'hérésies (10). Juallégué un tel exemple satire s'il y eût eu des religion, en ce tempsnt causé la mort à l'un

été à souhaiter qu'il eût ur usage de ses lumières.] qu'il se fût réglé sur la saint Paul. Ce grand ré de Dieu, et immédia- par le Saint-Esprit dans écrivait, se proposa l'ob- les lumières naturelles ter contre la doctrine de tion absolue : il comprit e de l'objection ; il la as l'affaiblir le moins du e a compassion de celui t il endureit celui qu'il oilà le dogme de saint ci la difficulté qu'il se tu me diras, pourquoi se re ; car qui est celui qui sa volonté (12) ? On ne er plus loin cette objec- pages entières des plus nistes n'en diraient pas ue pourraient-elles con- que, dans l'hypothèse eu vent que les hommes e'est justement ce que reconne qu'on lui pour. Mais que répond-il ? des distinctions et des is ? nie-t-il le fait ? en nement une partie ? entre- quelque détail ? éte-t-il les des mots ? Rien de tout ploie que la souveraine

puissance de Dieu, et le droit su- prême qu'a le Créateur de disposer de ses Créatures comme bon lui semble. *Mais plutôt, ô homme, qui es-tu, toi qui contestes contre Dieu ? La chose formée dira-t-elle à celui qui l'a formée, pourquoi m'as-tu ainsi faite* (13) ? Il reconnaît là une incompréhensibilité qui doit arrêter toutes les disputes, et imposer un profond silence à notre raison. *O profondeur des richesses et de la sapience et de la connaissance de Dieu ! s'écrie-t-il* (14) ; *que ses jugemens sont incompréhensibles, et ses voies impossibles à trouver !* Tous les chrétiens doivent trouver là un arrêt définitif prononcé en dernier ressort et sans appel, touchant les disputes de la grâce ; ou plutôt ils doivent apprendre, par cette conduite de saint Paul, à ne jamais disputer sur la prédestination, et à opposer du premier coup cette barrière à toutes les subtilités de l'esprit humain, soit qu'elles s'offrent d'elles-mêmes pendant qu'on médite ce grand sujet, soit qu'un autre homme nous les propose. Le plus court et le meilleur est d'opposer d'abord cette forte digue aux inondations des raisonnemens, et de considérer cette sentence définitive de saint Paul comme ces rochers inébranlables au milieu des ondes, contre lesquels les vagues les plus enflées ont beau s'élancer ; elles écument, elles battent inutilement, elles ne font que se rompre. Tous les traits qu'on décochera contre un tel bouclier, auront le sort de ceux de Priam.

Sic fatus senior, telumque imbelles sine ictu Conjecit : rauco quod protinus ore repulsum, Et summo clypei nequicquam umbone peperdit (15).

C'est donc ainsi que l'on doit agir dans cette dispute, quand elle se passe de chrétien à chrétien. Que si l'on trouve à propos de donner quelque occupation à l'esprit, on doit pour le moins sonner la retraite un peu de bonne heure, et se remettre derrière la digue dont j'ai parlé. Si Arminius avait fait cela toutes les fois que sa raison lui suggérait des difficultés contre l'hypothèse des ré-

proverbe en France pour dési- resant,
ix Romains, chap. IX, vs. 18.
ix Romains, chap. IX, vs. 19.

(13) *La même, vs. 20.*

(14) *La même, chap. XI, vs. 33.*

(15) Virgilius, *Æneid.*, lib. II, vs. 544.

formateurs , ou toutes les fois qu'il se voyait appelé à répondre à des disputans , il aurait tenu une conduite parfaitement sage et apostolique , et il aurait employé comme il fallait les lumières de son esprit. S'il trouvait des duretés dans la doctrine ordinaire, s'il se trouvait soulagé en adoptant une méthode moins rigide , il pouvait se mettre au large pour son usage particulier ; mais il devait jouir de cette commodité en silence , je veux dire sans attaquer les droits de la possession , puisqu'il ne les pouvait attaquer sans que des tempêtes périlleuses s'excitassent dans l'église. Son silence lui eût épargné à lui-même bien des maux ; il eût très-bien fait de se souvenir d'un vieux apologue :

*Sed tacitus pasci si posset corvus , haberet
Plus dapis et rixæ multò minùs invidiæ
que (16).*

Voyez la remarque (D) de l'article de (Joseph) HALL.

Mais , dira-t-on , n'eût-il pas été prévaricateur , et indigne du ministère , s'il eût négligé de travailler à l'instruction de ses auditeurs , qu'il croyait engagés dans une fausse doctrine ? Il faut répondre que deux raisons capitales le dispensaient de parler : l'une , qu'il ne croyait pas que l'hypothèse qu'il désapprouvait fût préjudiciable au salut ; l'autre , que sa nouvelle méthode était inutile pour lever les principales difficultés qui se rencontrent dans les matières de la prédestination. Avouons que la plus petite vérité est digne , absolument parlant , d'être proposée , et qu'il n'y a point de fausseté , pour si peu considérable qu'elle soit , dont il ne vaille mieux être guéri , que d'en être imbu ; mais lorsque les circonstances des temps et des lieux ne souffrent pas que l'on propose des nouveautés , vraies tant qu'il vous plaira , sans causer mille désordres dans les universités , dans les familles , dans toute la république , il vaut cent fois mieux laisser les choses comme elles sont , que d'entreprendre de les réformer. Le remède serait pire que le mal : il faut se conduire comme à l'égard de certains malades , à qui l'on ne saurait faire prendre de médecines sans remuer plusieurs mauvaises humeurs dont l'agitation est

(16) Horat. , Epist. XVII, lib. I, vs. 50.

plus pernicieuse que la coagulation (17). J'excepte les cas où il y va du salut des âmes , et où il s'agit de les arracher de la gueule du démon ; car alors la charité ne doit pas permettre que l'on se tienne en repos , quelque grandes que puissent être les émotions que l'on causera par accident. Il faut se remettre de toutes ces suites aux soins de la providence. Sur ce pied-là , Arminius n'avait rien qui le pressât de s'opposer à la doctrine commune : il ne croyait pas que l'on courût aucun risque de son salut en suivant les hypothèses de Calvin. Voyons l'autre endroit par où il se rendit inexcusable. Il substituait , à un système rempli de grandes difficultés , un système qui , à proprement parler , n'en entraîne pas de moins grandes. On peut dire de son hypothèse ce que j'ai dit des innovations de Saumur (18) : elle est mieux liée et plus dégagée que le sentiment de M. Amyraut ; mais , après tout , c'est un remède palliatif , car à peine les arminiens ont-ils répondu à certaines objections , qui ne peuvent être réfutées dans le système de Calvin , à ce qu'ils prétendent , qu'ils se trouvent exposés à des argumens dont ils ne se peuvent tirer que par un aveu sincère de l'infirmité de notre esprit , ou que par la considération de l'infinité incompréhensible de Dieu. Était-ce la peine de contredire Calvin ? Fallait-il tant faire le délicat au commencement , puisque dans la suite on devait avoir recours à cet asile ? Que ne commenciez-vous par-là , puisqu'il y fallait venir tôt ou tard ? Vous ne devez pas vous imaginer , qu'après être entré en lice avec un grand disputeur , il vous laissera triompher , sous prétexte que vous aurez eu d'abord quelque avantage sur lui. Un athlète , qui , au tiers ou au milieu de la carrière , devançait son antagoniste , ne méritait point pour cela d'être couronné ; on ne lui donnait la couronne qu'en cas qu'au bout de la course il eût gagné l'avantage. C'est la même chose dans les controverses : il ne

(17) *Expediebat quasi ægræ sanctorum Re publicæ requiescere quomodocunque ne vulnere curatione ipsa rescinderentur. Florus , lib. III, cap. XXIII.*

(18) Voyez ci-dessus la remarque (E) de l'article AMYRAUT.

oint de parer les premiers il faut aussi satisfaire aux injusqu'à ce que tous les doutes en éclaircis. Or c'est de quoi l'écrit d'Arminius, ni celle des autres, ni même celle des sociniens sont point capables (19). Le mode des arminiens n'est point de faire obtenir quelque avantage par ces préludes de combat où l'on cherche des enfans perdus pour en toucher ; mais quand on en est au combat décisif, il faut qu'elle soit comme les autres derrière les encheuemens du mystère incompréhensible.

es écrits.] En voici les titres : *Orationes de diversis christianæ religionis capitibus ; Orationes, item tractatus insigniores aliquot ; Exordium libelli Guithelmi Pererij de Prædestinationis modo et ordine ; Enquiry de amplitudine Gratiae ; Analysis capituli ix ad Romanos ; Dissertatio de vero et genuino sensu VII. Epistolæ ad Romanos ; Collatio cum D. Francisco Junio de Prædestinatione, per litteras ; Epistola ad Hippolytum à Paris ; etc.*

des M. Jurieu, au Jugement sur les Mémoires et relâchés d'expliquer la Grâce.

ARNAULD *, famille noble et ancienne d'Auvergne. Il y a plus de six cents ans qu'une fille de la maison fut mariée à un seigneur de la Fayette, petit-fils de celui qui était maréchal de France sous Charles VI. HENRI ARNAULD épousa, vers l'an 1480, une Barriot, parente de celui qui fut conseiller au parlement de Paris, et maître des requêtes, sous Louis XI (a).

Les nouveaux éditeurs de la *Bibliothèque de la France*, par le père Lelong, t. n°. 29087, disent qu'il fallait écrire AR. Au n°. 19779 ils avaient dit que ce n'était pas une Arnauld, docteur de Sorbonne, mais un (dont on verra l'article ci-après) qui avait une A à son nom, et que quelques autres parens l'ont imité. En traduisant en latin, Antoine avait écrit Ar-

nauld qui sont sortis M. Barriot, marquis de Masy, et MM. Barriot, comtes d'Hon-

Peu de temps après ce mariage, il vint s'établir à Riom, où il fut attiré, avec plusieurs autres personnes de mérite, par Pierre de Bourbon comte de Beaujeu (A), qui y faisait sa résidence ordinaire. Ce prince était marié avec Madame Anne de France, fille de Louis XI, laquelle gouvernait absolument l'esprit de Charles VIII son frère, et était régente pendant sa minorité. Henri Arnauld se fit estimer du comte et de la comtesse de Beaujeu. Il devint écuyer du comte, et gouverneur de la ville et du château de Hermant. C'était le lieu de sa naissance, à huit lieues de Riom, sur les frontières de la Marche du Limosin, près d'Ussel. Ce gouvernement lui fut continué par le connétable de Bourbon, gendre du comte de Beaujeu. La charge d'écuyer lui fut aussi conservée. Il rendit un très-grand service à ce connétable, en faisant ferrer ses chevaux à rebours (b), lorsque François I^{er}, qui le traitait de rebelle, envoya des gens pour le prendre. Ces gens-là, jugeant par la trace des chevaux qu'il était parti du lieu où au contraire il s'était caché, allèrent courir inutilement où il n'était pas. Henri Arnauld avait lié une amitié très-étroite avec Florimond de Robertet, secrétaire du comte de Beaujeu, et depuis secrétaire d'état sous François I^{er}, et il ne tint qu'à lui de procurer à son fils un mariage très-avantageux par la générosité de cet

(b) On voit dans les *Galanteries des rois de France*, imprimées en Hollande l'an 1694, à la page 189 du premier tome, que la maison d'Arnauld fut pillée à cause de cette ruse.

ami ; mais il voulut répondre à cette générosité par une autre (B). Il laissa deux fils, Jean et Antoine. Le premier mourut sans enfans : il se donne, dans les registres baptistaires de la ville de Riom, en 1542, la qualité de commandeur de Hermant. ANTOINE ARNAULD, son cadet, a continué la postérité. Il épousa en premières noccs Marguerite Mosnier-Dubourg, proche parente du chancelier de ce nom, sœur du fameux Anne Dubourg conseiller au parlement, et de Jean Dubourg lieutenant criminel de Riom. Il n'eut qu'un fils de ce mariage, savoir JEAN DE LA MOTTE-ARNAULD, dont parle M. de Thou dans son histoire avec tant d'éloge, qui, à la tête d'une compagnie de cavalerie dont il était capitaine, s'enferma dans la ville d'Issoire, qui tenait pour le roi contre la ligue, et en soutint long-temps le siège avec les seigneurs de Chabanes et de Chazeron ; après quoi, il fit une vigoureuse sortie, à la tête de trente maîtres, et tua de sa propre main le comte de Randan (c), chef de la ligue en Auvergne. Cette mort fit lever le siège, et fut cause du gain de la bataille qui se donna ensuite, et qui assura toute l'Auvergne à Henri IV, le même jour et la même année qu'il gagna la bataille d'Ivry. Le père de ce Jean Arnauld suivit d'abord le parti des armes. Il leva une compagnie de cheveu-légers, et se trouva en diverses occasions. Mais Catherine de Médicis, le connaissant capable et fidèle, le fit son

(c) *Madame de Senecy, gouvernante du roi, était sa fille.*

procureur général, et procureur du roi au présidial de Riom, qui en ce temps-là avait plus de quarante lieues d'étendue (d). Il se distingua fort dans ces deux charges. Il prend dans tous les actes qui restent de lui la qualité de seigneur de la Motte, de Chantegrenelle, de Fontainebleau, de Pessac, et de Bonnelles, qui sont des fiefs et des châteaux à une demi-lieue de Riom. Il épousa en secondes noccs Anne Forget, fille du premier maître d'hôtel du comtable de Bourbon (e). Il vécut jusqu'à l'âge de cent et un ans, et mourut à Paris, où la reine Catherine de Médicis l'avait appelé. On l'enterra dans l'église de Saint-Sulpice, à la première chapelle qui y ait été bâtie, dont il était le fondateur. Le titre de la fondation porte qu'il avait une charge de correcteur des comptes, et de contrôleur général des restes (f), et qu'il était seigneur de Corbeuille, près de Paris. De son second mariage sortirent douze enfans mâles (f), et entre autres ANTOINE ARNAULD, dont je parlerai à part ; ISAAC ARNAULD, qui fut intendant des finances ; DAVID ARNAULD, capitaine, tué au siège de Jertem ; LOUIS ARNAULD, général des finances à Riom ; un autre LOUIS ARNAULD, secrétaire du roi à Paris.

(d) *Les présidiaux de Guéret, de Clermont et d'Aurillac n'en avaient pas été démembrés encore.*

(e) *M. Forget, secrétaire d'état sous Henri IV, et président à mortier, était de la même famille.*

(f) *Dans le Discours historique de la Vie de M. Arnauld, docteur de Sorbonne, pag. 2, édition de Liège, en 1702, on ne donne que huit fils, de deux lits, à Antoine Arnauld.*

is; et PIERRE ARNAULD, le plus jeune des douze frères, et celui qui se distingua le plus dans la profession des armes. Il fut majoral des camps et armées du roi Louis XIII, gouverneur du fort-Louis, et colonel du régiment de Champagne. C'est celui dont le sieur de Pontis fait une si honorable mention : il ne craint point de l'égalier aux plus fameux capitaines qui aient jamais été parmi les Grecs et les Romains. Il dit que c'était l'homme du monde qui savait le mieux l'ancienne discipline militaire, et qui la faisait le mieux observer par les soldats, et qu'ils l'aimaient jusqu'à l'adoration. Isaac Arnauld, dont il a été parlé ci-dessus, fut père d'un autre ISAAC ARNAULD, qui fut gouverneur de Philisbourg, et mestre-de-camp des carabins, un des plus braves hommes, et des plus beaux esprits de son siècle : il est célèbre dans les écrits de Voiture. Sa sœur fut mariée à Manassé de Feuquières, qui commandait l'armée du roi devant Thionville, l'an 1639 (g).

(g) Tiré d'un Mémoire communiqué à l'auteur du Mercure Galant, et inséré au mois de décembre 1693.

(A) Il fut attiré à Riom, avec plusieurs autres personnes de mérite, par Pierre de Bourbon, comte de Beaujeu.] On montre encore dans Riom les maisons des Montbessier, Montmerin, Chazeron, Florat, Chasteaupuy, Mariliac, Dubourg, Duprat, Forget, et Robertet, qui tous furent les principaux officiers et favoris du comte et de la comtesse de Beaujeu, et du connétable de Bourbon, leur oncle, par qui ils furent tous avancés dans la suite aux premières dignités de l'épée et de la robe (1). Voilà

(1) Tiré d'un Mémoire inséré dans le Mercure Galant du mois de décembre 1693, pag. 42.

par quel cas fortuit il est arrivé que tant d'Auvergnats ont paru à la cour de France, dans les postes les plus sublimes, sous Charles VIII, Louis XII, et François I^{er}. La comtesse de Beaujeu les avait tirés de leur province, et leur avait mis la fortune en main. Sans elle, ils seraient morts dans l'obscurité, leurs grands talens ne seraient jamais sortis hors de terre. Concluez de là que la gloire particulière d'une province, en certains temps, ne dépend que de ces sortes de patronages. Vous trouverez un supplément de ceci dans la suite du Ménagiana, aux pages 304 et 305 de l'édition de Hollande.

(B) Il était intime ami de Robertet... et il répondit à sa générosité par une autre.] Voici ce que c'est. Florimond de Robertet, quittant Montbrison sa patrie, fut s'établir dans Riom, et devint secrétaire du comte de Beaujeu. Il le gouvernait absolument, comme il gouverna ensuite l'esprit de Charles VIII; à qui la régente le donna, et celui de Louis XII, après la mort du cardinal d'Amboise, et enfin celui de François I^{er}, dont il fut secrétaire d'état. Il aimait si fort Henri Arnauld, que, lorsqu'il quitta Riom, pour s'établir à la cour de Charles VIII, il y amena tous ses enfans, hormis Jeanne de Robertet sa fille aînée, qu'il laissa à Riom entre les mains de la femme de Henri Arnauld, exprès afin qu'ils la mariassent avec Jean Arnauld leur fils aîné, quand elle serait en âge. Mais les tuteurs ne trouvèrent pas leur fils un parti assez bon pour elle; ainsi ils la marièrent au plus riche jeune homme de Riom, nommé Amable de Ceriers, fils d'une Mariliac (2).

(C) Il était correcteur des comptes, et contrôleur général des restes.] Depuis la première édition de cet ouvrage, j'ai reçu un petit mémoire écrit par un des premiers généalogistes de l'Europe. J'y ai trouvé ce qui suit : « Antoine Arnauld, sieur de la Mothe » et de Villeneuve, procureur du » roi en la sénéchaussée d'Auvergne » à Riom, solliciteur général des » restes du parlement en 1568 et » 1570, puis auditeur des comptes » à Paris, et procureur général en » suite de Catherine de Médicis, fut

(2) Tiré du même Mémoire.

» anobli en décembre 1577, en
 » qualité d'auditeur des comptes. Il
 » était fils d'Henri Arnauld, bailli du
 » lieu d'Hermant en Auvergne, et de
 » N. Colonges. Il avait épousé Anne
 » Forget, fille de Jean Forget sieur
 » de Bidoigne procureur du roi en
 » Auvergne, et de Jeanne Godinet, et
 » il mourut à l'âge de cent et un an, en-
 » viron l'an 1591. Voyez les Mémoires
 » de Sully, tom. IV, folio 71. » Mais,
 d'autre côté, lisez aussi la suite du
 Ménagiana, à la page 305 de l'édition
 de Hollande.

ARNAULD (ANTOINE (a), avo-
 cat au parlement de Paris, fils
 d'un autre Antoine dont j'ai par-
 lé dans l'article précédent, s'ac-
 quit par son éloquence une mer-
 veilleuse réputation. Henri IV,
 voulant mener le duc de Savoie
 au parlement, fit choisir *¹ un
 jour qu'Arnauld devait plaider
 une belle cause (b). Il donna à
 cet habile homme un brevet de
 conseiller d'état *². La reine
 Marie de Médicis le fit son avo-
 cat général, et voulut le faire
 secrétaire d'état; mais il refusa
 cette charge, et dit à la reine,
*qu'il servirait mieux Sa Majes-
 té étant avocat, que s'il était se-
 crétaire d'état.* On a insinué ce
 fait dans son épitaphe (A). M. l'a-
 vocat général Marion (c) fut un
 jour si satisfait de l'avoir enten-

(a) Konig le nomme Marc-Antoine. La
 lettre M, que lui ou d'autres ont vue au-de-
 vant d'Antoine, dans quelques livres fran-
 çais, où elle signifiait maître ou monsieur,
 a été apparemment la cause de cette mé-
 prise.

*¹ Matthieu, suivant la remarque de Le-
 clerc, dit au contraire que le président de
 Harlay, ayant su que le roi les voulait venir
 voir, avait fait choisir une cause pour y être
 plaidée. Leclerc ajoute que cela arriva en
 1600. Le roi assista incognito à l'audience.

(b) Il s'agissait de la peine des calomnia-
 teurs. Voyez dans Matthieu, à l'Histoire de
 Henri IV, tome I, pag. 435 et suiv., les
 Plaidoyers sur cela.

*² Il n'eut jamais de brevet, dit Leclerc.

(c) MM. Marion, comtes de Druijs, des-
 cendent de lui.

du plaider, qu'il le prit dans son
 carrosse *¹, l'amena dîner, et fit
 mettre sa fille aînée Catherine
 Marion auprès de lui. Après
 dîner, il le tira à l'écart, et lui
 demanda ce qu'il pensait de sa
 fille; et ayant su qu'elle lui sem-
 blait d'un grand mérite, il la lui
 donna en mariage (d). Une des
 plus fameuses causes qu'Antoi-
 ne Arnauld ait plaidées, est celle
 de l'université contre les jésuites,
 l'an 1594. Nous verrons ci-des-
 sous quelle en fut la récompense
 (B). Quelques-uns disent qu'il
 publia un livre, l'an 1602, pour
 empêcher leur rappel (C); mais
 qu'ayant bien prévu qu'ils re-
 viendraient, et qu'ils seraient
 redoutables, il tâcha de le sup-
 primer. Il avait été conseiller et
 procureur général de la reine
 Catherine de Médicis. Ceux qui
 ont débité qu'il était de la ré-
 gion, ont débité un très-grand
 mensonge (D). Il eut de son ma-
 riage avec Catherine Marion
 vingt-deux *² enfans (e) (E). Il
 mourut environ l'an 1618 *³.
 Notez que l'une de ses filles réfor-
 ma l'abbaye de Port-Royal (F).

Il s'acquitta de la profession
 du barreau, avec tant d'hon-
 neur, et d'une manière si élevée,
 que « depuis lui il ne s'est trouvé
 » vé personne, à la réserve de

*¹ Leclerc prétend qu'en 1587, époque de
 ce mariage, Marion n'avait certainement pas
 de carrosse puisqu'il n'était alors que simple
 avocat. Ce ne fut qu'en 1596 qu'il devint
 conseiller au parlement, puis président de
 la seconde chambre des enquêtes, et enfin
 avocat général.

(d) Tiré du Mémoire inséré dans le Mes-
 cure Galant au mois de décembre 1693.

*² Leclerc, d'après Quesnel, dit qu'Antoi-
 ne Arnauld n'eut que vingt enfans.

(e) Tiré du Mémoire inséré au Mercure
 Galant de décembre 1693.

*³ Ce fut, dit Leclerc, le 29 décembre
 1619, dans sa soixantième année.

M. le Maître son petit-fils, qui l'ait exercée avec plus d'éclat et plus de dignité. Sa maison était continuellement pleine de princes et de grands seigneurs, qui venaient le consulter sur leurs plus importantes affaires; et il fut partout en telle vénération, qu'après sa mort il fut exposé sur son lit pendant quelque temps, pour satisfaire au public qui le demandait avec instance (f). » On a eu grand tort de lui imputer une apologie de Phalaris (G).

(f) Perrault, Hommes illustr., pag. 54, 5, édition de Hollande.

(A) Il refusa d'être secrétaire d'état.... On a insinué ce fait dans son épitaphe.] M. le Maître, petit-fils et neveu d'Antoine Arnauld l'avocat, et l'auteur de cette épitaphe. Ceux qui la voudront lire n'auront que l'honneur de la chercher ailleurs que sur cette page; ceux qui n'en seront point curieux n'ont qu'à passer outre. Ils le feraient bien sans attendre mon avis.

Passant, du grand Arnauld révère la mémoire.

Ses vertus à sa race ont servi d'ornement,
Sa plume à son pays, sa voix au parlement,
Son esprit à son siècle, et ses faits à l'histoire *1.

Contre un second Philippe, usurpateur des lis,
Ce second Démosthène anima ses écrits,
Et contre Emmanuel arma son éloquence *2.
Il vit comme un néant les hautes dignités,
Et préféra l'honneur d'oracle de la France
À tout le vain éclat des titres empruntés.

(B) Il plaida pour l'université contre les jésuites..... Voici quelle en fut la récompense.] Il renvoya à l'université le présent qu'elle lui avait fait donner: il voulut avoir plaidé

*1 Il manque ici, dit Joly, quatre vers à cette épitaphe qui est un sonnet. Il est surprenant, dit-il, que Bayle ne se soit pas aperçu de cette omission. Voici les quatre vers qui composent le second quatrain:

Ses discours aux héros dispensèrent la gloire.
Par lui la vérité triompha puissamment,
Des princes et des rois il fut l'étonnement
Et les eut pour témoins d'une illustre victoire.

*2 C'est d'après ce vers et sur le témoignage de Guichenon, que Bayle attribue à Arnauld la lettre Savoisiennne; mais la Bibliothèque historique de la France, n°. 19779, élève des doutes là-dessus.

gratis cette cause si fameuse. L'université fit un acte dans les formes les plus authentiques, par lequel elle s'engagea à une éternelle reconnaissance, tant envers lui qu'envers sa postérité. Voici les termes du décret, *Quapropter, cum consultorum disertissimus et disertorum consultissimus D. ANTONIUS ARNALDUS, in foro Parisiensi spectatus à multis annis patronus pro defensione juris academici..... tantoperè desudavit: et longâ comitâque oratione, quæ doctorum manibus teritur, probavit..... Cumque idem pro defensionis laboribus et patrocinii jure oblatum sibi ab academiâ honorarium remiserit, gratuitamque suam operam esse voluerit; ne apud nos ingrati animi culpa resideat, placuit rectori, quatuor facultatibus, et singulis nationibus, ut perpetua tanti beneficii memoria publicis tabulis consignata et testata apud posteros extaret, huiusque sacramento se omnes academici ordines obstringerent, se ea officia quæ à bonis clientibus fido patrono solent deferri, omnia in illum ejusque liberos ac posteros collaturos, nec eorum unquam honori, commodis, famæque defuturos (1).* Vous trouverez amplement ce fait dans la préface d'un livre imprimé à Liège, l'an 1699, et intitulé: *Causa Arnaldina, seu Antonius Arnaldus doctor et socius sorbonicus à censurâ anno 1656 sub nomine facultatis theologicæ Parisiensis vulgatâ vindicatus.*

(C) Il publia un livre pour empêcher le rappel des jésuites; mais..... il tâcha de le supprimer.] C'est un petit livre de 144 pages in-12, intitulé: *Le franc et véritable discours au roi, sur le rétablissement qui lui est demandé pour les jésuites* *. Le père Richeome le réfute dans sa Plainte apologétique, où il réfute aussi le Catéchisme des jésuites qui avait paru en même temps, et qui venait de la plume d'Étienne Pasquier. J'ai lu dans les remarques sur la confession catholique de Sancy (2), un fait que je m'en vais rap-

(1) *Præfat. Causæ Arnaldinæ, pag. xcviij.*

* Leclerc dit que cet ouvrage n'est pas d'Arnauld, parce que le style n'en est pas assez impétueux. Leduchat, au contraire, apporte des preuves à l'appui de son opinion, qui est qu'Arnauld est auteur de ce livre qu'on a réimprimé en 1610 à l'occasion de la mort de Henri IV, et en 1763 avec préface et notes de l'abbé Goujet.

(2) *Liv. II, chap. VI, pag. 535*

porter en simple copiste. « L'avocat » Arnauld ne répondit point : ce ne » fut pas que le livre de la *Vérité dé-* » *fendue* (3) l'eût fait fuir, mais c'est » qu'il vit bien que la faveur des jé- » suites auprès d'Henri IV l'emporte- » rait à la fin sur toutes les raisons » qu'on pouvait avoir de laisser sub- » sister contre eux l'arrêt de leur ban- » nissement. En effet, le pauvre » homme eut même tant de peur d'en » avoir trop dit dans son petit livre, » que j'en ai vu un exemplaire, où » un habile homme de ce temps-là » avait fait de sa propre main l'obser- » vation suivante : *Ce livre (Le Franc* » *et véritable Discours) composé par* » *M^e. Antoine Arnauld leur bon ami;* » et plus bas, *les copies retirées par* » *l'auteur.* »

(D) *Ceux qui ont dit qu'il était de la religion ont débité un très-grand mensonge.*] L'auteur de l'*Amphitheatrum honoris*, déguisé sous le nom de *Clarus Bonarscius*, qui est l'anagramme de *Carolus Scribanus*, son véritable nom, traite nettement de calviniste, Ant. Arnauld l'avocat. L'*Imago primi seculi soc. Jesu* le fait aussi. L'auteur de l'Apologie de Jean Châtel dit, page 205, que le nom d'Arnauld vient d'*ἀρνούμαι*, qui signifie renier ou apostasier, et qu'il approche de celui de l'antechrist, où se trouve le nom de la Bête; et page 206 : *Digne ministre de celui auquel a été donné gueule pro-* » *férante grandes choses et blasphèmes,* *Apocal. 13* (4). Dupleix débita le mensonge dont il s'agit, et s'en rétracta publiquement. Il avait dit dans la première édition de son Histoire d'Henri IV, en parlant du procès qu'eurent les jésuites avec l'université de Paris, l'an 1594, qu'*Antoine Arnauld faisant profession du calvinisme,* » *le choix que les agents de l'université* » *avaient fait de lui fut trouvé grande-* » *ment scandaleux, et de mauvaise* » *grâce.* Mais voici comment il se rétrac-

(3) L'auteur des remarques avait dû pag. 534 que Richeome, sous le nom de François de la Montagne, avait répondu l'an 1594 au plaidoyer de Pasquier, par un livre qui avait pour titre, *La Vérité défendue*. [Au lieu de François de la Montagne et de plaidoyer de Pasquier, il faut, dit Leclerc, lire François des Montagnes et plaidoyer d'Ant. Arnauld. *La Vérité défendue* n'est point une réponse au *Franc discours*.]

(4) Ceci a été tiré de la Question curieuse, si M. Arnauld est hérétique? pag. 13.

ta. *Antoine Arnauld, bon* » *éloquent, fut employé pour plai-* » *requête des demandeurs* (5). » cru ci-devant, sur de mauva- » structions, qu'il fut religionnai- » *la vérité est qu'il ne le fut jam-* » *laissé des enfans très-vertueux* » *zélés à la religion catholique* » une chose étrange, qu'un hïs » qui n'était pas du commun, » laisser tromper sur la profan- » religion d'un si célèbre avoca- » avait pris à témoin de sa cati- » tout le parlement, dans le pl- » même qui donne lieu à Dapl- » parler de lui. Voyons ce qu- » dans ce plaidoyer. Si d'au- » ils ne sont si impudens, et » qui les soutiennent, d'oser dire » *Sorbonne estoit hérétique en* » *lorsqu'elle fit ce décret contre* » *tout ainsi qu'ils sont si eshont-* » *de publier parmi les femmes* » *congrégation, que tous ceux q-* » *suivent cette cause sont hérétique* » *viennent de Genève et d'Ang-* » *Que si moi, qui parle, n'estois* » *depuis mon enfance instruit* » *collège royal de Navarre, et* » *profession si notoire et ma ré-* » *en charges publiques et hon-* » *dès l'an 80 et 85 ne m'exem-* » *trop manifestement de leurs in-* » *res, ils me feindroient volont-* » *voyé de là mesmes, pour plai-* » *tre eux.* L'expérience lui mon- » nous montre encore aujourd'hui » avait tort de se croire à cou- » l'imposture; car, outre les é- » que j'ai cités, il s'est trouvé » peu deux nouveaux accusés » premier est le père Hazart, le » ne s'est donné qu'un faux nom(» il a produit une lettre d'un » homme nommé M. d'Heucourt » atteste que le père de M. Arna- » teur de Sorbonne, est né et » guenot. J'ai raison de dire que » Hazart a renouvelé l'accusati- » voici ses paroles : *La rétract-* » *M. Dupleix ne m'incommode* » *ni ne me ravit la liberté de pro-*

(5) C'est-à-dire, de l'université.

(6) Celui de Sainte-Foi, dans les li- » tans à M. Arnauld sur le projet d'une » Bibliothèque d'auteurs jansénistes. Ces » datée de Paris le 28 de septembre 1684.

(7) C'est ainsi qu'il faut dire, et non » cour, comme dans l'imprimé.

maier sentiment pour le fils légitime de la meilleure connaissance, et le fond pour celui de sa complaisance sur la parenté du sieur Arnauld, qui fut lors d'un suffisant crédit pour garantir ou obliger un auteur à quelque chose de cette nature (8). On lui a répondu qu'il faut avoir l'esprit très-étroit pour préférer ce qu'un historien reconnaît avoir dit sur de mauvaises instructions à ce qu'il assure comme constant et indubitable, étant mieux informé. S'il y avait bien des gens d'un si méchant caractère, le mal qu'aurait fait un historien, en publiant sur de mauvaises mémoires des faussetés préjudiciables à l'honneur du prochain, serait irréparable, puisqu'il aurait beau se rétracter (9) : » on se retranchait dans la réponse du père Bayle. Voilà cependant, conclut-on, un Dupleix bien récompensé d'avoir été si partial pour les jésuites dans son œuvre. Ils lui font bien de l'honneur, voulant qu'il ait eu si peu de conscience, que n'ayant rien dit que de vrai, lorsqu'il avait assuré que l'avocat qui avait plaidé contre eux était jésuitaire, il s'en soit rétracté en tant par complaisance. Je ne sais point (10) qu'on ait répondu à la sommation * de celui qui a publié la lettre de M. d'Heucourt. La sommation est néanmoins pressante ; car voici les termes dont on se servait en parlant à M. Arnauld : Cette lettre, monsieur, dont on m'a remis l'original pour te l'envoyer, demande absolument que vous produisiez votre baptistère ; car ce ne sont plus les jésuites vos ennemis, qui vous reprochent d'être huguenot. Mais on n'a pas laissé de répondre à celui qui a fait imprimer la lettre, puisqu'on a informé le public que M. d'Heucourt la désavouait.

(8) Voyez le IV^e. Factum pour les petits-neveux de Jansénius, pag. 20.

(9) La même.

(10) On écrit ceci l'an 1694.

Le Baptistère ayant été imprimé à la page 4 de la Justification de M. Arnauld, docteur, etc., M. Leclerc reproche à Bayle d'avoir dit qu'on n'avait point répondu à la sommation. Bayle lui-même dans sa remarque, note (10), écrit en 1694. La seconde édition est de 1702, et l'impression en était avancée, peut-être achevée, quand parut la Justification ; on ne pouvait donc en parler.

(11) Dans l'Histoire des Ouvrages des Savans, de novembre 1692, pag. 134.

Le public a vu cela dans le journal de M. Basnage (12), et dans un livre qui a paru depuis la première impression de cet article ; je veux dire dans l'Histoire abrégée de la Vie et des Ouvrages de M. Arnauld. Voici de quelle hauteur celui qui l'a composé a traité cela dans les pages 17 et 18. On ne s'amuse point à réfuter ici l'impertinent auteur d'un Avis important à M. Arnauld, etc., où l'on produit l'extrait d'une prétendue lettre de M. le marquis d'Heucourt, pour prouver que M. Arnauld était né calviniste, aussi-bien que son père. Tout cela n'est qu'imposture. On a en main, non-seulement l'extrait du baptistère, que ce donneur d'avis désirait que l'on produisît, mais encore un désaveu en forme de la main de ce marquis, daté de Bronton, près de Londres, le 15/25 mai 1692, où il déclare qu'il ne sait ce que c'est, que la lettre ne fut jamais de lui, et que c'est une pièce malicieusement et fausement composée. Je trouve infiniment probable qu'un des frères de notre Arnauld l'avocat se fit huguenot (13) ; car une personne, qui pouvait bien le savoir, m'a écrit que madame de Feuquières (14), et madame d'Heucourt sa sœur, qui, du côté paternel, étaient nièces de cet avocat, ont été de la religion jusqu'à leur mort. La même personne m'a écrit qu'ISAAC ARNAULD, ministre de la Rochelle, et auteur d'un livre intitulé *Mépris du monde*, était de la même famille que M. Arnauld. Cet ouvrage a été imprimé plus d'une fois ; car l'édition de Rouen, en 1637, porte qu'il a été revu, corrigé et augmenté de trois traités par l'auteur : savoir, *Résolutions vertueuses* ; de *l'Obéissance due au roi* ; *Méditation sur la vieillesse* *.

(E) Il eut de son mariage..... vingt-deux enfans.] L'aîné s'appelait ROBERT. C'est celui qui s'est rendu si célèbre sous le nom d'ARNAULD D'ANDILLI :

(12) C'est-à-dire, dans l'Histoire des Ouvrages des Savans. Voyez la citation précédente.

(13) Voyez la remarque (A), de l'article de (Samuel) DENANT.

(14) Femme de celui qui fut battu devant Thionville.

* Bayle donne la remarque (A) de son article DENANT comme pouvant se joindre ici. Voyez ci-dessus sa note (13). Leclerc croit que Bayle a commis quelque erreur dans sa généalogie de la famille Arnauld.

voyez l'article suivant. Le second est mort évêque d'Angers, au mois de juin 1692. Il s'appelait HENRI ARNAULD ^{*1}, et s'était fait fort estimer sous le nom de l'abbé de Saint-Nicolas, avant que de parvenir à la mitre. Étant à Rome, il sauva par son adresse et par son courage l'honneur et les biens des Barberins, contre les entreprises des créatures et des parens d'Innocent X. Le prince de Palestrine, et les cardinaux François, Antoine, et Charles Barberin, firent, par reconnaissance, non-seulement frapper sa médaille et tirer son portrait, dont ils remplirent toutes leurs maisons; mais ils lui érigèrent aussi une statue dans leur palais de Rome, avec un vers que Fortunat ^{*2} avait composé pour saint Grégoire de Tours (15). Il est mort en odeur de sainteté à Angers, dans son diocèse, d'où il n'était jamais sorti depuis près de quarante-quatre ans qu'il était évêque ^{*3}. CATHERINE ARNAULD, l'aînée des filles d'Antoine, fut mariée à M. le Maître, conseiller du roi et maître des comptes à Paris, dont elle eut Antoine le Maître, fameux avocat, et Isaac le Maître de Sacy, connu par sa traduction de la Bible, par celle de l'Imitation de Jésus-Christ, par la Vie de dom Barthélemy des Martyrs, et par ses Poésies sacrées. ANGÉLIQUE ARNAULD, autre fille d'Antoine, abbesse

^{*1} Ce Henri avait d'abord été avocat, dit Leclerc. On trouve dans le tom. II des *Mémoires de littérature du père Desmolets*, un *Mémoire sur la vie et sur la mort de feu messire Henri Arnauld, évêque d'Angers*.

^{*2} Leclerc nie l'existence de la médaille : il se fonde sur ce que, dix-sept ans plus tard, l'abbé Feydit ayant, à la tête d'un poème latin de sa composition, fait graver les armes de M. de Pom-pone, y mit pour inscription :

Alpibus arvernus en mens mons altior ipsis,

Ménage et les gens de lettres qui assistèrent à ses mercuriales regardèrent l'application de ce vers comme une pensée toute neuve. Du reste Linage de Vauciennes, qui publia en 1678 le *Différend des Barberins avec le pape Innocent X*, dit que « les Barberins ne furent pas satisfaits d'Arnauld. »

(15) Le voici :

Alpibus Arvernus veniens mons altior ipsis.

Les Barberins faisaient allusion aux armes et à la patrie des Arnauld. Cette famille est d'Auvergne, et porte pour armes une montagne. *Mémoire du Mercure Galant*, décembre 1693.

^{*3} Il n'avait pas quarante-quatre ans d'épiscopat, dit Leclerc, puisque nommé en janvier 1649, sacré en 1650, il est mort en 1692. Il était sorti une seule fois de son diocèse, pour aller à Thonars travailler à ramener à l'Eglise le prince de Tarente.

perpétuelle de Port-Royal-des réforma cette abbaye sur le la réforme de Clairvaux, et élective et triennale. Cinq sœurs, avec leur mère, se ligieuses dans ce couvent, mené jusqu'à la mort une austère (16).

Notez que dans l'Abrégé de M. Arnauld, page 20, on 1°. qu'il était le vingtième et nier des enfans d'Antoine Ar et de Catherine Marion. Cela corde pas avec le mémoire cité (17), qui leur en donne deux; 2°. que lorsque le père d'enfans décéda, il n'en resta que dix, quatre garçons et six.

(P) Une de ses filles réforme baye de Port-Royal.] Le Port-Royal fait tant de bruit Arnauld sont si mêlés là-de tout cela est si peu connu en qu'on peut être très-assuré qu'ils liront avec joie ce qu'on leur apprendre de particulier sujet. J'ai donc cru que je ferais à mon lecteur, si je tra dans mon livre ce que j'ai lu *Factum* (18). Ces sortes d'événemens ordinairement inconnus à une multitude de gens (19).

« Port-Royal est originaire » monastère de religieuses benedictines, à six lieues de Paris. » sœurs de M. d'Andilli en » abbesse au commencement du » siècle, n'ayant que onze ans » en ce temps-là un désordre » commun, dont Dieu a » grand bien. Car, dès l'âge » sept ans, Dieu lui donna » forte pensée de réformer » baye, quoiqu'il n'y en eût » ni d'hommes, ni de filles » réformée dans tout l'ordre » teaux, qu'elle l'entreprit, et » à bout avec assez de facilité » Dieu donna de bénédiction » bons desseins. Elle en bâtit » propriété, toutes ses reliques.

(16) Tiré du même Mémoire.

(17) C'est celui qui a été inséré dans le *Mercure Galant*, au mois de décembre 1692.

(18) C'est le IV°. pour les petites Jansénistes, contre le père Hazart.

(19) Depuis la première impression de ce *Factum*, les *factums* pour les petites Jansénistes ont été insérés dans le *VII* la *Morale pratique des Jésuites*.

exemple ayant mis en commun qu'elles avaient en particulier. y établit une exacte clôture, abstinence perpétuelle, l'office de nuit, les jeûnes, le travail, la prière, selon la règle de saint Benoît. Et ç'a été cette odeur de sainteté, comme le parfum de l'école, qui a attiré dans cette maison ses sœurs, et ses nièces, et sa tante même, chacune en leur temps. Le dessein d'une si parfaite réforme, courageusement entrepris et si heureusement exécuté, la mit en si grande estime dans l'ordre, qu'elle fut choisie n'ayant que vingt ou vingt-huit ans, pour réformer la célèbre abbaye de Maubuisson. Elle y passa quatre ou cinq ans, ce qui l'obligea de laisser à sa tante, qu'on a depuis appelée la tante Agnès, la conduite de sa maison de Port-Royal, en qualité de coadjutrice. Ce fut en ce temps-là, pendant qu'elle était à Maubuisson, qu'elle vit saint François de Sales, qui était venu à Paris, pour établir une maison de la Visitation. Elle le fit prier de la venir voir, et se mit sous sa conduite, et on peut voir par les lettres de ce saint l'estime qu'il faisait de sa chère fille l'abbesse de Port-Royal. »

L'auteur du factum ajoute que la tante d'Antoine Arnauld, mère de l'abbesse, eut une forte inspiration de se faire religieuse, sous la conduite de sa fille; et que comme elle lui donna ce désir dans le même temps que l'on avait conseillé à l'abbesse de transférer son monastère des champs à Paris, « elle acheta dans le faubourg Saint-Jacques une maison et un jardin fort beaux et fort grands, qu'elle donna à l'abbesse, avec ses sœurs, et religieuses de Port-Royal, pour y faire leur établissement, comme elles le firent en effet, ayant mis la maison de Paris, dans une très-grande dépense, en sorte qu'elle est maintenant, par la bénédiction qu'il a plu à Dieu de donner à leur charité et à leur désintéressement. Ce fut là que cette pieuse mère de tant de pieux enfants prit sa fille pour sa mère, en consacrant à Dieu par la profession religieuse, pour vivre sous discipline : ce qu'ayant fait pen-

» dant quatorze ou quinze ans, avec
 » une ferveur et une humilité très-
 » édifiante, elle eut la consolation,
 » avant que de mourir, de donner sa
 » bénédiction à ses six filles, et à ses
 » six petites-filles, qui étaient toutes
 » dans le monastère, et qui y ont
 » toutes été religieuses, hors une qui
 » est morte jeune y étant pension-
 » naire. » Enfin, on voit dans ce factum, que l'abbesse de Port-Royal était titulaire perpétuelle, et une de ses sœurs coadjutrice; mais que l'une et l'autre, n'ayant en vue que le plus grand bien de leur maison, voulurent bien quitter leur titre, pour y établir l'élection triennale. M. d'Andilli obtint du roi la permission nécessaire, quoique cela lui enlevât les moyens de retenir toujours cette abbaye dans sa famille. Joignez à ceci ce que nous dirons dans son article.

(G) On a eu grand tort de lui imputer une apologie de Phalaris.] Les paroles du père Abram, que je vais copier, se rapportent visiblement à notre Arnauld. *De Phalaridis Agri-gentorum tyranni immani crudelitate supervacaneum fuerit dicere, cum et pleni sunt aliorum libri, et ipse se nefarium, immanem, et sceleratissimum in epistolis sæpè fateatur. Unus inventus est Arnaldus, qui non ita pridem, orationem dicam an nugas? de ejus laude conscripserit: videlicet ex eodem calamo Phalaridis Apuleiique laudatio et societatis nostræ criminatio manavit, ut quibus se similem esse mallet, liquidius ostenderet* (20). La méprise est lourde; car celui qui fit le discours pour Phalaris est un Arnauld provençal. Voyez la remarque (M) de l'article d'ÉPIQUE.

(20) Abramus, in Cicéron., Orat., tom. I, pag. 803.

ARNAULD D'ANDILLI (ROBERT), fils aîné du précédent, a été une personne de grand mérite. Voyez son éloge dans le Dictionnaire de Moréri, et dans les hommes illustres de M. Perault. Il épousa mademoiselle de la Bodrerie, fille de celui qui a été si long-temps ambassadeur en Angleterre, et petite-fille

d'une sœur du chancelier de Sil-
leri. De ce mariage sortirent
cinq filles, toutes religieuses à
Port-Royal (dont l'aînée, sœur
Angélique de saint Jean ; a passé
pour un prodige d'esprit, de sa-
voir, et de vertu), et trois fils.
L'aîné est M. l'abbé ARNAULD,
abbé commandataire de Chomes.
(a) qui, ayant porté les armes
long-temps pour le service du
roi, dans le régiment d'Isaac Ar-
nauld son cousin, mestre-de-
camp des carabins, se retira
auprès de M. l'évêque d'Angers
son oncle. Le second est HENRI
ARNAULD, sieur de Luzancy, qui
a passé sa vie dans la solitude.
Le troisième est SIMON ARNAULD
marquis de Pomponne, ci-devant
ministre et secrétaire d'état, et
à présent encore ministre d'état,
connu par ses ambassades de
Hollande et de Suède (b). M. Ar-
nauld d'Andilli fut mis de bonne
heure dans le grand monde. Il y
a eu divers emplois qui l'atta-
chaient à la cour, et à la suite
du feu roi, et il ne se laissa
point corrompre au mauvais air
que l'on y respire (A). On peut
voir dans le recueil de ses *lettres*
le différent qu'il eut avec le pré-
sident de Grammond, qui avait
parlé de lui dans son histoire la-
tine autrement qu'il ne devait.
Ceux qui forgèrent le roman de
l'assemblée de Bourg-Fontaine,
désignèrent par les lettres A. A.
l'un des prétendus complices du
dessein que l'on suppose qui y
fut pris d'introduire le déisme ;
et quand ils virent que ces let-
tres ne pouvaient pas convenir

à M. Arnauld le docteur
diquèrent une autre per-
sone, savoir Arnauld d'Andilli
me on s'en est enfin é-
carté fort nettement (c). Mais
des factums des petits-ne-
veux Jansénius a fait voir par
sides raisons, que cette
application des deux A. A.
est absurde (B). M. d'Andilli
tira au couvent de Port-
en 1644 (C), et y a passé
de ses jours dans une appli-
cation continuelle à des ouvres
de piété. Il y composa beau-
coup de livres (d), que le public
favorablement, et qui
*telle quantité, qu'on en a
compté huit volumes in-folio*
mourut le 27 de septembre
dans la quatre-vingt-sixième
année de son âge (f).

Il avait perdu sa femme
l'an 1637, et il est bon d'en
faire la réflexion de Balzac sur
sa perte (D).

(c) Dans la Réponse du père
au factum des petits-neveux de
Jansénius, Voyez leur IV^e. factum, pag. 11.

(d) Voyez-en la liste à la fin de
dans le Journal des Savans, du 9
mars 1675.

(e) Perrault, Hommes illustres
édition de Hollande.

(f) Moréri, pag. 346.

(A) Il eut divers emplois
à la cour, et il ne se laissa
point corrompre au mauvais air que
l'on y respire.] C'était « l'un des hommes
» France qui a eu pendant
» sa vie à la cour, à Paris, et
» dans les provinces, une réputation
» établie *, et plus générale.

* Dans une lettre à Bernard, insérée
dans les *Nouvelles de la République*
avril 1704, et qui se retrouve, soit dans
les *Lettres de Bayle*, soit dans
diverses de Bayle, Des Maisons,
écrite de Dubois d'Annemets, page
d'Orléans, peint Arnauld d'Andilli
en bien vilaines couleurs. Le père Boileau
à ce sujet une lettre à des Maisons
vigoureusement la défense d'Arnauld.

(a) Il est mort au mois de février 1699.

(b) Tiré du Mémoire inséré dans le *Mer-
cur Galant*, au mois de décembre 1693.

de piété et de probité, n'y personne qui n'ait souscrit cœur à ce qu'a écrit de lui, us de cinquante ans, un aulèbre, qu'il ne rougissait es vertus chrétiennes, et ne oint de vanité des morales ». u'on trouve dans le IV^e fac- petits-neveux de Jansénius r trouve aussi (2), « qu'a- ème qu'il eût quitté le mon- orsqu'il était à la cour, il a ue tout ce qu'il avait de gé- r les vers ne fût consacré gloire de son Sauveur, et à ôter les vérités chrétien- r il ne s'était point encore quand il a fait son poème ie de Jésus-Christ (3), et ses sur les plus belles et les plus tes vérités de notre reli-

a fait voir que l'appli- on lui faisait des deux A. A., ire membre de l'assemblée -Fontaine, était absurde.] porterai pas toutes les rai- n a alléguées pour le mon- dirai seulement qu'on a ob- tre autres choses, qu'il était es voyages que le roi Louis it toutes les années, avant e temps de l'assemblée chi- de Bourg-Fontaine (4), pour ceux de ses sujets que leur ligion avait engagés dans la i). Ce lui était une occasion, m (6), d'avoir plus de zèle eligion catholique, par l'a- ue ces sortes de guerres font 'hérésie; mais ce n'était pas

et des raisons du père Bougerel, on- re aux rédacteurs d'un journal, et y petit billet dans lequel il reconnaît ort. Jordan, qui dans son *Voyage* pag. 120, loue des Maizeaux de s'être Joly qui copie Jordan en le citant, ni l'un ni l'autre où l'on peut ettre de Bougerel et le billet de des La *Bibliothèque historique de la* mentionne pas même ces deux pièces, rimées dans la *Bibliothèque raisonnée es des Savans*, tom. V, pag. 356, , pag. 71.

page 12.

18,

ci-dessous la remarque (C),

mps est l'année 1621.

Factum des petits-neveux de Jansé- 18.

ème.

un moyen de devenir théologien, n'ayant jamais étudié en théologie, comme il aurait fallu être pour sou- tenir le personnage qu'on fait jouer à tous les auteurs de la fable de Bourg-Fontaine. Il savait de la religion ce qu'un homme de grand esprit en peut apprendre par le catéchisme, par les livres de piété, par la conversation avec des personnes fort saintes, en lisant la parole de Dieu et l'entendant prêcher; mais moins il savait ce qu'on en enseigne dans l'école, plus il était incapable de former des doutes sur la vérité de nos mystères (7), parce qu'il s'était accoutumé de bonne heure à captiver son esprit sous l'autorité di- vine, qui nous est manifestée par l'É- glise, et que jamais personne n'a été plus éloigné de chicaner avec Dieu, et de vouloir comprendre par la raison faible et superbe ce que l'on se doit contenter de croire par une humble foi.

(C) Il se retira dans le couvent de Port-Royal.] Continuons à citer le IV^e. Factum. « Ce fut à Port-Royal » des Champs qu'il se retira l'an 1644, » où ses neveux, M. le Maître l'avocat, » et un de ses frères, qui était d'épée, » s'étaient retirés il y avait cinq ou six » ans, lorsqu'il n'y avait point encore » de religieuses. Car ce ne fut qu'en » 1648, que la maison de Paris obtint » de M. l'archevêque d'envoyer une » partie des religieuses à leur maison » des Champs. » C'est à mon lecteur à choisir entre l'auteur de ce factum et M. Richelet (8), qui ne donne pour lieu de retraite à M. Arnauld d'An- dilli que sa maison de Pomponne: je me contente de mettre de front ces deux diverses autorités *, et je rap- porte d'autant plus agréablement ce que l'on va lire, que l'on y trouve quelques-unes de ces choses particu- lières concernant la vie des grands

(7) Ces paroles sont très-notables, et confir- ment ce que plusieurs soupçonnent, qu'il n'y a guère de gens moins persuadés que ceux qui emploient le plus de temps à disputer et à en- seigner dans les écoles.

(8) Voyez le jugement qu'il fait de M. Ar- nauld d'Andilli à la tête du recueil des Lettres, qu'il a publié, pag. 10, édition d'Amsterdam en 1694.

* Leclerc dit qu'Arnauld, retiré en 1644 à Port-Royal des Champs, y resta jusqu'en 1664 ou environ. Il alla alors à sa terre de Pomponne où Richelet le vit en 1667. Il se retira dans la suite à Port-Royal et y finit ses jours.

personnages, desquelles tant de gens sont si curieux. « Arnaud d'Andilli... » servit vingt ans le roi et l'état. On » lui donna pour récompense de ses » services huit mille livres de pension, » qui furent réduites à six : avec cela, » il se retira à Pomponne, village » à 7 ou 8 lieues de Paris. Là, s'étant » détrompé des vanités du monde, » et menant une vie véritablement » chrétienne, il composa plusieurs » ouvrages. Ses *lettres*, *le poëme sur la vie de Jésus-Christ* (9)... *Josephe, de l'Histoire des Juifs, les œuvres de sainte Thérèse, et celles de Davila*, sont les fruits de sa solitude... » La meilleure de ses traductions est » celle de Josephe (10). Un jour que » Richelet l'alla voir à Pomponne, » qu'il n'y avait pas long-temps qu'elle » était publiée, la conversation, en » suite de quelques discours, tomba » sur la manière dont les auteurs » travaillaient. Comme il savait que » Richelet connaissait particulière- » ment le célèbre d'Ablancourt, il lui » demanda combien de fois cet ex- » cellent homme retouchait chaque » ouvrage qu'il donnait au public : » *Six fois*, répondit Richelet : *Et moi,* » lui répliqua M. Arnauld, *j'ai refait dix fois l'Histoire de Josephe ; j'en ai châtié le style avec soin, et l'ai beaucoup plus coupé que celui de mes autres œuvres.* Arnauld d'Andilli... dans sa retraite, après 7 ou 8 heures d'étude chaque jour, se divertissait à prendre les plaisirs de la campagne, et surtout à cultiver ses arbres. Il lui venait de si beaux fruits, qu'il en envoyait tous les ans à la reine Anne d'Autriche ; et cette princesse les trouvait si à son goût, que dans le temps elle demandait qu'on lui en servît. » Cette application au jardinage, et à philosopher profondément sur la nature des arbres, est attestée par M. Perrault, dans ses *Hommes illustres*, à la page 143 de l'édition de Hollande.

(9) Cela est contraire à ce qui a été dit ci-dessus dans la remarque (A), citation (3).

(10) Les critiques y trouvent beaucoup de fautes. Voyez les *Sentimens* de quelques théologiens de Hollande. J'ai ouï dire que M. le Moyne fut prié par les amis de M. d'Andilli de marquer les endroits où il croyait que le traducteur se serait trompé, et qu'il s'en excusa, crainte d'en marquer trop.

(D) *Il perdit sa femme* [Voici la réflexion de Balzac porte.] Ce qu'il écrivit là-dessus beaucoup d'honneur à notre Arnauld, et à sa famille. « La » de la mort de madame » m'a touché sensiblement. J » part à tous les bons et mau » ces d'une famille qui doit être » à la France, et qui est née » gloire du nom français. » plains particulièrement no » qui, n'ayant jamais eu de » défendue, perd en sa femme » ses maîtresses et tous ses » Il est néanmoins si savant » doctrine chrétienne, et a » savans de sa race à l'entour » qu'il n'a pas besoin de la » phie stoïque, ni d'aucun a » cours étranger, pour se d » contre les attaques de la f » Tout raisonne, tout prêch » persuade, en cette maison » Arnauld vaut une douzaine » têtes (11). »

(11) Balzac, *lettre XIX du II^e livre* *lain, datée du 14 d'août 1637, pag. 8*

ARNAULD (ANTOINE), c de Sorbonne, fils d'Antoina nald l'avocat (A), naquirit le 6 de février 1612, huitième enfant du mariage père avec Catherine Marfit ses humanités et son philosophie dans le collège Calvi (a), et puis il com d'étudier la jurisprudence il fut bientôt retiré de étude, et déterminé à la gie, par les soins de sa m condée par l'abbé de Saint- Après cette détermination mit à étudier dans le col Sorbonne (b), et prit le t la Grâce sous M. l'Escot. (il ne trouva point confort doctrine de saint Paul les

(a) Il ne subsiste plus, les noms fices de Sorbonne ayant été éleu ruines.

(b) L'an 1633.

ce professeur de Sorbonne, il voulut étudier cette matière dans saint Augustin, et il prit le système de ce docteur de grâce à celui de M. l'Escot. C'est ce qu'il témoigna publiquement par la *tentative* qu'il souleva l'an 1636, pour prendre le grade de bachelier (c). Il employa l'étude des deux années d'inter-
Le qui se doivent trouver, selon les lois de la faculté de Paris, de la tentative et la licence ;
 Les quoi, il commença les actes de sa licence à Pâques de 1638, et les continua jusqu'au carême de 1640. Il souleva l'acte de vesperies le 18 de novembre 1641, et le lendemain prit le bonnet de docteur. Il avait composé et enseigné publiquement un *Cours de philosophie* durant sa licence (d). A la fin de ce cours de philosophie, il régenta à Paris dans le collège du Mans, il fit soutenir des Thèses où il témoigna d'une manière fort remarquable sa bonne foi, sa docilité, son humilité (B). Il fut ordonné prêtre aux quatre premiers de septembre de 1641, et célébra sa première messe le 10 de la Toussaint de la même année, après une retraite de quarante jours. Il avait commencé sa licence, sans avoir eu dessein d'être de la maison de Sorbonne. Il s'était contenté de jouir des droits de hospitalité qui lui donnaient la liberté de loger dans la maison

(e) ; mais les principaux docteurs l'ayant fort pressé de penser sérieusement à y entrer, et lui ayant promis que, pourvu qu'il régentât un cours de philosophie, on ne prendrait point garde à la circonstance du temps, il entreprit cette affaire, sans s'arrêter à l'obstacle qui se présentait, c'est qu'étant en sa licence, le temps dans lequel les statuts prescrivent que soit fait le cours de philosophie était passé. . . . Les deux années de ce pénible travail étant achevées, il supplia la maison de l'admettre à la preuve de son cours, et de délibérer sur l'honneur qu'il lui demandait d'être reçu dans cet illustre corps. M. l'Escot trouva là une occasion de se venger. Il n'avait point appris au cardinal de Richelieu, son pénitent, à pardonner, et il avait appris de son pénitent à ne pardonner pas (f). Il empêcha que M. Arnauld ne fût admis à la société de Sorbonne (C). Il n'eut pas le même crédit après la mort du cardinal; mais s'il fut contraint de voir entrer ce jeune docteur dans cette société, l'an 1643, il n'oublia pas de travailler à l'en exclure, dès que l'occasion lui en fut offerte. Le livre de la *Fréquente Communion* publié par M. Arnauld *, l'an 1643, déplut extrêmement aux jésuites. Ils le réfutèrent, et dans leurs

Cette Thèse fut dédiée au clergé de France assemblé alors à Paris.

Notes une chose, que l'auteur que je ne distingue pas, c'est que M. Arnauld commença de régenter ce cours de philosophie, que la deuxième année de sa licence.

(e) Il y avait été admis le 31 d'octobre 1636. Causse Arnald. *Præf.*, pag. xxvj.

(f) Il fut confesseur du cardinal de Richelieu, et puis évêque de Chartres.

* Leclerc prétend que dans cet ouvrage il n'y a guère que le style qui soit de M. Arnauld. Il dit que l'ouvrage est en partie de l'abbé de Saint-Cyran, et en partie de M. Le-maistre et de M. de Sacy, son frère : mais ce fut Arnauld qui le publia.

sermons, et dans des ouvrages imprimés, comme rempli d'une très-pernicieuse doctrine. Les disputes sur la grâce, qui s'échauffèrent en ce temps-là dans l'université de Paris, ne servirent qu'à fomentier l'animosité réciproque des jésuites et de M. Arnauld. Ce docteur soutint le parti de Jansénius par des écrits d'une grande force, soit en réfutant les trois sermons de M. Habert et l'apologie que le prédicateur en fit, soit en réfutant M. le Moine, professeur de Sorbonne (g), et quelques autres. On ne trouva lieu de le censurer juridiquement, que lorsqu'il eut publié deux *lettres* sur une aventure du duc de Liancour, grand ami de Port-Royal (D). On trouva, dans la seconde de ces lettres, deux propositions que la faculté de théologie condamna l'an 1656. M. Arnauld fut en même temps déclaré exclus de la faculté. Il y eut bien des irrégularités dans les procédures (E). Il y avait déjà plusieurs années qu'il ne se montrait point; car, depuis qu'à l'occasion des troubles de la fréquente communion il se vit cité à Rome, et que ce ne fut qu'à force de remontrances que l'on fit révoquer à la reine mère les ordres qu'elle lui avait donnés de partir incessamment, *il demeura ou caché en divers lieux, ou comme solitaire à Port-Royal des Champs*. Cette vie de retraite dura près de vingt-cinq années, jusqu'à la paix du jansénisme conclue l'an 1668. M. Arnauld fut compris dans

(g) Cette réfutation a pour titre, Apologie pour les saints pères de l'église, défenseurs de la grâce de Jésus-Christ.

cette paix : il alla faire la révérence au roi et au nonce, et put autant qu'il voulut en public, jusqu'à ce qu'en 1679, il se retira volontairement hors du royaume, parce qu'il sut que ses ennemis le rendaient suspect au roi (h). On ne doute point qu'il n'ait vécu depuis ce temps-là dans le Pays-Bas, mais il ne s'est jamais fait connaître qu'à un petit nombre d'amis affidés. On l'inquiéta à Liège, l'an 1690 (F). La réflexion qui a été faite sur cette entreprise est digne de l'attention de ceux qui gouvernent (i). Il a continué ses exploits de plume contre les jésuites avec une grande force jusqu'à sa mort. Il continua aussi pendant quelque temps à écrire contre ceux de la religion; mais un ministre, le plus exposé à ses attaques, employa en 1683 un stratagème qui fit cesser ses interruptions sur le parti protestant. Je parle de l'auteur de l'ESPRIT M. ARNAULD (G). Nous pourrions donner une longue liste des fautes de fait qui regardent ce docteur, mais nous nous contenterons d'en rapporter quelques-unes. On l'a fait huguenot (k); on l'a mis de l'assemblée de Bourg-Fontaine (H); on l'a fait aller au sabbat (I); on l'a envoyé commander les troupes vandes (K); on lui a donné la charge

(h) Tiré, ou d'un livre imprimé l'an 1660 sous le titre de Question curieuse si M. Arnauld, docteur de Sorbonne, est hérétique ou d'un livre qui est une seconde édition de celui-là bien augmenté, et publié l'an 1661 sous le titre d'Histoire abrégée de la vie des ouvrages de M. Arnauld. Voyez aussi la préface du Causa Arnaldina.

(i) Voyez la remarque (A) de l'article de Jacques Le Bossu.

(k) Voyez la remarque (D) de l'article d'Antoine ARNAULD l'avocat.

yer du Goliath Pierre Ju- (L); on a dit qu'il avait été i de France (M), et qu'il fait l'Apologie pour les ca- ques, afin de recouvrer ses fices (N); on lui a imputé leurs livres qu'il n'avait t composés (O): j'en mar- ai quelques-uns, et je ne e pas que l'on n'en puisse in- er bien d'autres. On a impu- on silence à une fausse rai- (P); on lui a donné des lu- es, et un valet infidèle (Q). principaux livres qu'il a faits is sa sortie de France con- ent le système de la nature e la grâce du père Malle- che, le péché philosophi- , la morale pratique des jé- es *, et quelques proposi- s de M. Steyaert. Il s'est u vigoureusement contre le : Simon dans ce dernier li- soit pour le Nouveau Testa- nt de Mons, soit touchant piration des auteurs sacrés es versions de l'Écriture en gue vulgaire (R), soit en fa- r des attestations des Grecs etc.

Il mourut la nuit du 8 au 9ût 1694, âgé de quatre- gt-deux ans, six mois et deux rs. Il reçut du ciel dans cette nde vieillesse deux faveurs gnes et tout-à-fait rares; la maladie dont il mourut dura qu'une semaine, plus ou ins, et ne l'empêcha pas de e la messe ou de l'entendre, le *réciter son bréviaire à peu s aux heures ordinaires* (l).

Comme le remarque Leclerc, Bayle lui- ne a transcrit dans sa remarque (O), n°. 11, passage où Arnauld désavoue cet ou- e.

) Histoire abrégée de M. Arnauld, p. 279.

Son agonie fut douce, tranquille, courte. Il eut d'autre côté, au- tant de force d'esprit, et de mé- moire, et de plume, la dernière année de sa vie, qu'à l'âge de quarante ou de cinquante ans. Ce sont deux bonheurs qui arri- vent à peu de personnes de let- tres. Il avait écrit peu de mois avant sa mort quatre *lettres con- tre le père Mallebranche* (m); et une lettre à M. du Bois, son ancien ami, toute remplie de *réflexions sur l'éloquence des prédicateurs* (n). Le public a vu ces derniers ouvrages, et n'y a trouvé aucune marque d'un es- prit diminué. M. du Bois ne survécut guère ni à sa récep- tion à l'académie française, ni à la lecture des *Réflexions* *¹, où il avait pu apprendre qu'il n'a- vait rien entendu dans la doc- trine de saint Augustin touchant l'éloquence de la chaire (o). Je ne sais si le public verra jamais ce que M. Arnauld écrivit envi- ron le même temps *² en faveur de M. Despréaux (T), mais je ne doute point que cette *lettre* ne soit admirable. Il y a un autre bonheur à considérer dans sa vie, et qui surpasse ceux que j'ai

(m) Voyez le Journal des Savans, du 28 juin 1694 et les suivans.

(n) Histoire abrégée de M. Arnauld, pag. 294.

*¹ Leclerc dit que Dubois mourut avant que le manuscrit d'Arnauld fût arrivé à Pa- ris.

(o) Ce qu'il avait dit sur cela se trouve dans la préface de sa traduction française de quelques Sermons de saint Augustin. Voyez le Journal des Savans du 7 juin 1694.

*² Joly reproche à Bayle d'avoir dit que cette lettre était adressée à Despréaux, tan- dis qu'elle l'était à Perrault en faveur de Despréaux. Bayle, qui ne dit pas à qui elle est adressée, n'a pas pu se tromper d'adresse, comme le prétend Joly; et, de plus, il in- dique, ce qui était suffisant, en faveur de qui était cette lettre.

marqués, c'est qu'il fut toujours exact dans la pratique des exercices de piété que son sacerdoce exigeait de lui; et ce qui est encore plus difficile, c'est que, même dans sa jeunesse il s'éloigna des plaisirs des sens; et que la pureté de ses mœurs ne se démentit jamais (p). On n'a point vu que ses adversaires lui aient donné des atteintes par cet endroit-là, quoiqu'à l'égard de l'orthodoxie, ils aient tâché de le diffamer à toute outrance. Si la lecture des mauvais livres produisait dans le cœur des jeunes gens les mêmes effets qu'en lui, il serait bon de la conseiller (V). Les protestations qu'il a faites de son attachement à la vraie foi, et de son zèle pour Dieu, paraissent en divers endroits de ses livres, et surtout dans le *Testament spirituel* (X) qu'il fit le 16 de septembre 1679, où il prend Dieu à témoin des dispositions avec lesquelles il s'est engagé à faire tels et tels livres. On a reconnu enfin à la cour de Rome ce qu'il valait (Y), et il n'a tenu qu'à lui d'être cardinal. Il n'est pas besoin de dire qu'il combattit de toute sa force les relâchemens de la morale, et qu'il fut toujours un docteur et un directeur d'austérité. On trouve qu'il s'écarta un peu de la voie étroite, dans l'affaire qui donna lieu à un factum de M. Des-lyons (Z). Notez qu'on ignore le nom du lieu où il mourut: on croit que ce fut dans un village du pays de Liège. On sait encore moins le lieu où il a été

entermé, et c'est l'une des conformités que ses amis ont marquées entre son destin et celui de Moïse (q). Il souhaita qu'on portât son cœur à Port-Royal (r). Cela fut exécuté; mais les vers de M. Santeuil sur ce sujet excitèrent une guerre fort violente (AA), et qui a bien diverti plusieurs personnes. On cria beaucoup contre les jésuites, sur ce qu'ils obtinrent que M. Perrault fût obligé à supprimer le feuillet qu'il avait destiné à M. Arnauld dans son Recueil des portraits et des éloges des hommes illustres de la nation française (BB). Je n'oublierai pas l'estime que ce docteur de Sorbonne mérita auprès de M. Descartes (CC). J'ai ouï dire à des gens qui avaient été admis à sa familiarité, que c'était un homme fort simple dans ses manières, et qu'à moins qu'on lui proposât quelque question, ou qu'on lui demandât quelque instruction, il ne disait rien qui fût au-dessus des conversations communes (DD), et qui pût faire conjecturer qu'il était habile; mais dès qu'il s'agissait de répondre à ceux qui le voulaient mettre sur quelque matière de science, on le voyait comme transformé en un autre homme, on l'entendait débiter cent belles choses avec beaucoup de clarté et beaucoup d'érudition, et l'on trouvait qu'il avait un don tout particulier de se rendre intelligible aux esprits les moins pénétrants. Je crois que j'insérerai dans quelque endroit

(p) *Præfat. Causæ Arnald.*, pag. ix. Voyez aussi l'Histoire abrégée de sa vie, pag. 26.

(q) Voyez l'Histoire abrégée de sa vie, pag. 303.

(r) Perrault, *Hommes Illustres*, pag. 57.

son ouvrage (s) une lettre l'on supposa que le roi lui fit l'an 1678. Au reste, ceux qui en furent cause qu'il prit la résolution de s'exiler volontairement y ont plus perdu que gagné car il n'eût rien écrit contre eux dans Paris : il eût observé les conditions de la paix ; mais comme, se voyant hors du royaume, il a publié un fort grand nombre d'écrits, qui ont beaucoup de tort aux jésuites (t). On prétend même qu'il est devenu l'apôtre du jansénisme en Hollande (EE).

Voyez la remarque (A) de l'article [C'est à la lettre I, comme si l'on dit IPRES, qu'il faut chercher cet ar-

Voyez l'Histoire abrégée de sa vie, 79.

Il est fils d'Antoine Arnauld (al.) Cette filiation est sans doute l'une de la grande haine des jésuites pour M. Arnauld, et de M. Arnauld pour les jésuites. L'auteur de la question curieuse (1) ne m'en désabuse pas tout-à-fait, puisqu'il dit ainsi (2) : *M. Arnauld vint au monde le 6 de février l'an 1612, et eut pour père M. Antoine Arnauld, sire de la barreau, et connu par son histoire des jésuites par le fait de son plaidoyer qu'il fit contre eux à l'université de Paris, en 1594... La raison que je viens de dire, est que M. Arnauld naquit avec un second sacrement originel, que nul sacrement ne peut effacer, et le crime du plaisir ayant rendu le père calviniste et l'enfant de l'Antechrist dans l'esprit des jésuites (3), quoique toujours bon citoyen et bon chrétien partout ailleurs, le fils ne pouvait manquer d'être à leur égard enfant de colère, d'être hérétique, et pis encore, avant d'être chrétien.* L'un des protestants qui ont écrit contre l'Histoire

du Calvinisme de M. Maimbourg, a cru que la haine de M. Arnauld pour les jésuites était une haine d'éducation. Voici ses paroles (4) : *Je l'ai autrefois comparé à Annibal trop opiniâtrément persécuté par les Romains (5) : je ne sais si je ne pourrais pas le comparer au même Annibal promettant à son père dès ses plus tendres années, qu'aussitôt qu'il serait en âge de porter les armes, il ferait la guerre à ces mortels ennemis de sa patrie. On sait que M. Arnauld est fils de ce célèbre Antoine Arnauld, avocat au parlement de Paris, qui plaida si éloquemment pour l'université contre les jésuites, l'an 1594, et qui n'oublia rien pour persuader aux juges, qu'il ne fallait point les souffrir dans le royaume. Cette action le rendit odieux à toute la société, autant ou plus que la société ne lui était odieuse. Il est fort apparent qu'il inspira à ses fils les sentimens qu'il avait pour les jésuites ; au moins, est-il bien certain qu'en cela ils n'ont point dégénéré de la vertu de leur père.*

(B) *Il fit soutenir des thèses, où il témoigna d'une manière fort remarquable sa bonne foi, sa docilité, son humilité.* « A la fin du cours de philosophie, qu'il régenta au collège du Mans dans l'université de Paris, il fit soutenir des thèses à plusieurs de ses écoliers : entre lesquels étaient le sieur Barbey, depuis célèbre professeur de philosophie dans la même université, et M. Wallon de Beaupuis, ecclésiastique de Beauvais, d'une grande piété, qui vit encore, et qui a laissé ce fait par écrit. Ce dernier soutenant ses thèses le 25 juillet 1641, M. de la Barde, savant prêtre de l'Oratoire, alors chanoine de l'église cathédrale de Paris, y disputa, et poussa si vigoureusement son argument, que le professeur fut obligé de venir au secours de

(4) Nouvelles Lettres sur le Calvinisme de Maimb., pag. 125.

(5) C'est dans la 1^{re}. Lettre de la Critique générale, pag. 98. Quand je me figure ce grand homme réduit à la dure nécessité de se cacher, je songe au fameux Annibal, et aux dernières paroles que les injustes persécutions des Romains lui arrachèrent : *Liberemus diuturnâ curâ populum Romanum, quando mortem senis expectare longum censuit.* Tite-Live, lib. XXXIX.

Voyez dans le texte de cet article, cités, quel livre c'est.

Pag. 12.

Voyez la remarque (D) de l'article d'Antoine Arnauld l'avocat.

» l'écolier. Mais il fut lui-même si
 » vivement pressé par l'illustre dis-
 » putant, qu'il vit bien qu'il n'y
 » avait pas de bonne réponse à lui
 » donner. Il ne lui aurait pas été dif-
 » ficile de se tirer d'affaire par une
 » distinction telle quelle, comme
 » font souvent les professeurs; mais
 » cela ne s'accommodait pas avec sa
 » sincérité et son amour pour la vérité.
 » Il lui dit donc publiquement et
 » sans façon, qu'il croyait qu'il avait
 » raison, que son sentiment lui pa-
 » raissait le plus véritable, et qu'il
 » le suivrait lui-même à l'avenir. Il
 » n'y manqua pas; car environ trois
 » ans après, son même disciple ayant
 » à soutenir en Sorbonne sa tentative
 » pour le baccalauréat, il pria M. Ar-
 » nauld de lui composer ses thèses.
 » Il le fit, et y mit l'opinion contraire
 » à celle de ses thèses de philoso-
 » phie (6). » Il manque dans ce narré
 une partie essentielle; on n'y dit
 point quelle est l'opinion que M. Ar-
 nauld avait soutenue, et dont il con-
 nut la fausseté par les fortes objections
 de l'opposant. Suppléons cela, et
 disons que la thèse que M. de la Bâde
 attaqua était celle-ci. *Ens synonymè*
convenit Deo et Creaturæ (7). L'au-
 teur du narré juge bien des choses,
 quand il dit que cette action de
 M. Arnauld était grande devant Dieu,
 et rare devant les hommes, et que *ce*
qui vient d'une grande droiture de
cœur, d'un amour constant et uni-
forme de la vérité, d'une grandeur
d'âme qui est au-dessus du désir de
vaincre et de la crainte d'affaiblir sa
réputation..... est toujours grand (8):
 mais il me semble qu'il traite avec
 un peu trop de mépris les solutions
 que l'on peut donner aux argumens
 de ceux qui soutiennent que l'idée de
 l'être ne convient pas univoquement
 à Dieu et aux créatures. J'ai autrefois
 examiné cette dispute, qui est fort
 célèbre dans les écoles, et il me
 parut que ceux qui nient l'univocation
 de l'être ont pour eux la foule, le
 grand nombre (9), mais non pas les

plus solides raisons; c'est pourquoi
 je choisis le sentiment qu'ils combat-
 tent. Je l'ai soutenu souvent dans des
 disputes publiques, et n'ai jamais
 éprouvé qu'on me proposât aucune
 objection embarrassante. Ce n'est pas
 que l'on ne sautât d'abord à l'objec-
 tion, *que Dieu est l'être par excellen-*
ce, l'être nécessaire, infini, souve-
rainement parfait, au lieu que celui
des créatures n'est que précaire. Je ne
 trouvais aucune force dans cette ob-
 jection; car les élémens de la doctrine
 des universaux nous instruisent, que
 les idées du genre se séparent entiè-
 rement des propriétés spécifiques
 par la précision de notre esprit. Mais
 si j'avais su que M. Arnauld, ayant
 soutenu cette opinion, avait été dé-
 terminé par le choc de la dispute à y
 renoncer, j'aurais soupçonné qu'il y
 avait là certaines difficultés que je
 n'avais rencontrées dans aucun des
 scolastiques espagnols que j'avais
 examinés. Souvenons-nous qu'on re-
 marque qu'il ne fut point nécessité à
 changer de sentiment. Cela porte à
 croire qu'il ne trouva point insoute-
 nable son premier dogme; mais seule-
 ment, que l'analogie de l'être lui pa-
 rut une meilleure doctrine que l'uni-
 vocation. *Erudito discipulo sub vati-*
dissimorum argumentorumque mole
fatiscente (10), *suppetias venit ma-*
gister, dilique conflictatus, non co-
dendi necessitate coactus, sed veritate
et veritatis amore victus, victum se
ultrò professus est, et à sententiâ sua
discessurum publicè spondit. Pro-
missis stetit, etc. (11).

(C) M. l'Escot empêcha que M. Ar-
 nauld ne fût admis à la société de
 Sorbonne. Il n'y eut que deux doc-
 teurs qui ne furent pas favorables à
 la requête de M. Arnauld. Ils allé-
 guaient contre le sentiment des autres
 la loi et la coutume, qui voulaient
 que le cours eût été fait avant la
 licence: et sur ce différent, qui de-
 vait être décidé à la pluralité des voix,
 ils furent d'avis qu'il en fallait rendre
 juge le cardinal de Richelieu, pro-
 fesseur de Sorbonne, ce qui était contre
 les lois et contre la liberté de la mai-

(6) Histoire abrégée de M. Arnauld, pag. 46.

(7) *Præfat. Cause Arnaldinæ*, pag. xvij.

(8) Histoire abrégée de M. Arnauld, pag. 47.

(9) *Sed illos*

Defendit numerus, junctaque umbone pha-
langas.

Juvenal., Sat. II, vs. 45.

(10) Notes qu'en France, ceux qui président
 à une dispute ne prennent la parole que lorsque
 que leur écolier est à bout. En d'autres pays, ils
 parlent presque toujours, et à peine lui don-
 nent-ils le loisir de répéter l'argument.

(11) *Præfat. Cause Arnaldinæ*, pag. xix.

mais c'eût été un crime alors de
r un tel juge. On lui députa
M. Hardivilliers archevêque de
es, et M. Habert théologal de
e de Paris..... (12). Le card-
jugea pas à propos que la com-
e fût rien contre ses lois et ses
res. Mais c'était moins le zèle
dre et du règlement qui le fai-
gir et parler ainsi, que la con-
ce qu'il avait de l'étroite union
ait entre M. Arnauld et M. de
yran, le dépit de ce ministre de
M. Arnauld n'avait point re-
sa protection durant sa licence,
le crédit qu'avait M. l'Escot
esprit du cardinal, son pénitent.
docteur était l'un des deux
ans, et avait pris, comme j'ai
gué, un grand éloignement de
Arnauld, par un esprit de jalous-
de vengeance. Il était assuré-
plus glorieux à M. Arnauld
exclus de la société de cette ma-
que d'y être reçu comme la
rt des autres. Il y fut néanmoins
après la mort du cardinal, la
anne ayant recouvré alors sa li-
aussi-bien que beaucoup d'au-
3). M. l'Escot « s'en dédomma-
dans la suite, en le faisant
Aure, et de la maison de Sor-
ane, et de la faculté, par la
sure de 1656, dont il fut le
moteur, avec M. le Moine, suc-
seur de sa chaire et de ses
timens (14). »

Il publia deux lettres sur une
ure du duc de Liancour, grand
de Port-Royal.] Ce duc faisait
sa petite-fille à Port-Royal, et
chez lui M. l'abbé de Bourzeys.
présenta en 1655, pour la confes-
à un prêtre de St.-Sulpice sa-
isse, qui lui déclara qu'il ne lui
ait donner l'absolution, à moins
ne lui promît de rompre tout
merce avec ces messieurs, de re-
sa petite-fille de Port-Royal, et
ngédier de chez lui cet abbé.....
affaire ayant fait grand bruit
Paris et par toute la France,
Arnauld fut prié de faire impri-
une lettre pour la justification de
igneur..... Un grand nombre d'é-
ayant été publiés contre cette

lettre, M. Arnauld se crut obligé de
réfuter les faussetés et les calomnies
dont ils étaient remplis, en faisant
imprimer une seconde lettre, qui ré-
pond à neuf de ces écrits (15).

(E) Il fut exclus de la faculté. Il y
eut bien des irrégularités dans les pro-
cédures.] « On nomma pour commis-
saires (à M. Arnauld) ses plus dé-
clarés ennemis, contre qui il avait
écrit sur ces matières, et qui étaient
connus de tout le monde pour les
plus ardents à sa perte, et tout ce
qu'il put faire représenter sur cela
ne lui servit de rien (16). Tous les
docteurs de la communauté de
Saint-Sulpice, continu-t-on, contre
qui la lettre de M. Arnauld était
écrite, eurent la dureté et l'injustice
de demeurer ses juges, nonobstant
sa récusation; au lieu qu'il ne leur
fallait qu'un peu d'honneur, pour
les porter à se récuser eux-mêmes,
comme font les honnêtes gens dans
les tribunaux même laïques (17). »
On verra plusieurs autres irrégularités,
innovations, contraventions à l'ordre
toujours observé en ces rencontres, et
violemens même de l'équité naturelle,
si on lit l'acte de protestation que M.
Arnauld fit signer à la faculté (18).

L'ouvrage qui a été publié à Liège
l'an 1699, sous le titre de *Cause Ar-
naldina*, peut servir d'instruction
complète touchant cette procédure
des théologiens de Paris, et touchant
le fonds du dogme qu'ils censurèrent.
On a recueilli dans cet ouvrage plu-
sieurs écrits que M. Arnauld et ses
partisans firent imprimer en ce temps-
là, pour soutenir la justice de sa
cause.

(F) On l'inquiéta à Liège, l'an
1690.] Six supérieurs s'assemblèrent
pour exploiter canoniquement contre
lui. Ce furent le gardien des récol-
lets, le gardien des cordeliers, le
sous-prieur-vicaire des augustins, le
recteur des jésuites, le vicaire des

(15) Question curieuse, pag. 58 et 59.

(16) Là même, pag. 69, 70.

(17) Ce terme fera rire bien des gens, qui ne
croient pas que les tribunaux civils puissent être
comparés aux ecclésiastiques, que comme le
bon au moins bon.

(18) Il est à la page 71 de la Question cu-
rieuse. Voyez dans les Nouvelles de la Répu-
blique des Lettres, mois de juin 1686, art. III,
ce que M. de Launoi jugeait de cette censure
sorbonique.

) Histoire abrégée de M. Arnauld, pag. 50.
) Là même, pag. 51, 52.
) Là même, pag. 33.

carmes déchaussés, et le prieur des jacobins. Ils l'appelèrent *un certain Arnold*; mais, ne leur en déplaît, cela ne fait point d'honneur à leurs communautés : il y a là, ou une ignorance impardonnable à des gens de lettres, ou une affectation d'airs dédaigneux, qui ne sied pas bien à des personnes consacrées au service divin, et qui décrètent pour la foi. Il n'y a point d'homme de lettres qui puisse dire, sans s'exposer à la risée des savans, un certain Scaliger, un certain Sirmond, un certain Pétau, un certain Saumaise, un certain Grotius, un certain Seldenus et (s'il s'agit du docteur de Sorbonne) un certain Arnauld. Les disputes où ce dernier s'est vu engagé ont fait tant de bruit, et sont remarquables par tant de grands exploits de part et d'autre, que tout homme d'étude qui se verrait soupçonné de les ignorer, aurait sujet d'opposer à ces soupçons injurieux ces quatre vers de Virgile :

*Quis genus Æneadum, quis Trojæ nesciat
urbem,
Virtutesque, virosque, aut tanti incendia
belli?*

*Non obtusa adeò gestamus pectora Pani,
Nec tam adversus equos Tyriâ sol jungit ab
urbe (19).*

Quoi qu'il en soit, je ne saurais m'empêcher de mettre ici le décret des six réguliers de Liège (20) : la latinité en est si exquise, qu'elle pourra délasser un peu mon lecteur. *Nos infra scripti superiores conventuales regularium in civitate Leodiensi, certiorati de conventiculis, quæ habentur apud CERTUM ARNOLDUM doctrinam suspectam spargentem, censemur D. Vicarium charitative certiorandum, ut similia conventicula dissipare, et prohibere non dedignetur etiam cum dicto Arnolde conversationes. Datum in conventu minorum hæc 25 Augusti 1690. Ad quem effectum commisimus R. P. M. Ludovicum Lamet, priorem dominicanorum, ad nomine nostro accedendum D. Vicarium, et exponendum intentionem nostram.* L'auteur de la Question curieuse dit bien que le père d'Iserin s'était vanté d'avoir eu commission ou permission de son altesse l'évêque de Liège de faire arrêter

(19) Virgil., *Æneid.*, lib. I, vs. 568.

(20) Il est rapporté dans la page 228 de la Question curieuse.

M. Arnauld partout où il le trouverait dans le diocèse (21); mais il traite cela d'une insigne fausseté (22).

(G) *Je parle de l'auteur de l'Essai de M. ARNAULD.*] Il y aurait cent choses à rapporter touchant cet ouvrage; mais comme on aura apparemment d'autres occasions d'en parler, on se bornera ici à un petit nombre d'observations. L'auteur de ce livre avait publié un écrit qui eut beaucoup de succès. Ceux qui eurent soin de l'impression à la Haye, l'intitulèrent *la Politique du clergé de France*. Ce sont des dialogues où il y a beaucoup d'agréments et de politesse, mais peu de solidité de raisonnement, et très-peu de circonspection dans le débit de plusieurs faits notoirement faux. M. Arnauld réfuta ce livre (23) avec un peu trop de hauteur, et d'une manière d'autant plus désobligeante, qu'il convainquait manifestement son adversaire d'avoir très-mal raisonné, et d'avoir avancé plusieurs faussetés. Il entama un autre ouvrage du même auteur (24); il fit paraître qu'il avait envie de répliquer à l'Apologie de la morale des réformés au sujet de l'indémissibilité de la grâce; en un mot, l'auteur de la Politique du clergé prévint très-bien qu'il allait avoir en la personne de M. Arnauld un adversaire qui ne lui laisserait aucun repos, et qui ne lui passerait aucune contradiction, aucun faux raisonnement, ni aucune fausseté de fait. Cela n'accoutumait nullement un homme qui voulait publier beaucoup de livres, et qui ne se donnait guère la peine de revoir ce qu'il avait une fois écrit. Il s'abandonnait à son feu et à son imagination, et c'était une source inépuisable de fausse logique, et de contradictions grossières. Il chercha donc les moyens de n'avoir plus M. Arnauld à ses trousses, et rien ne lui parut plus propre pour cela que de l'attaquer personnellement, je veux dire, que de lui imputer toutes sortes de mauvaises qualités personnelles. Il exécuta ce dessein avec tout l'empor-

(21) Question curieuse, pag. 198.

(22) Là même, pag. 200.

(23) Dans l'Apologie pour les Catholiques imprimée en 1682.

(24) Intitulé, *Préservatif contre le changement de religion*.

ent imaginable ; et, se trouvant en n de médire, il n'épargna quoi ce soit : il se jeta à travers mps à droite et à gauche, pour aver plus d'occasions de satiriser ; on peut dire de lui, sur le chapi- de la médisance, ce que l'on di- de Voiture sur le chapitre de mour : il l'a étendue depuis le scap- jusqu'à la houlette, depuis la cou- jusqu'à la cale. M. Arnauld ne avant pas à propos de se commet- avec un homme qui se servait de es armes, prit le parti de se taire olument par rapport aux réformés ; ainsi, ce que toute la société des ites n'avait su imaginer, un seul aître l'imagina et l'exécuta heu- ement : je parle du secret de faire ce docteur. Ce n'est pas le seul atage que l'auteur de l'Esprit de Arnauld ait retiré de cette satire : mprima une telle crainte à cent urs qui auraient voulu l'attaquer, à une infinité d'autres personnes à il aurait pu se rendre désagréa- qu'ils n'ont osé s'attirer son indi- tion. Cela ne doit pas tant sur- dre ; car enfin, il y a peu de fa- es à qui l'on ne puisse reprocher que aventure (25), ou qui n'ait ennemis assez malicieux pour l'at- er par quelque bon conte, lors- n sait à qui s'adresser pour le e mettre sous la presse impuné- t. L'Esprit de M. Arnauld sem- t promettre l'impression à toutes istoriettes scandaleuses qu'on en- ait par la poste, soit qu'elles re- lassent un simple particulier, me le prêtre Soulier ; soit qu'elles rdassent un secrétaire d'état, me feu M. Colbert.

sais qu'un jeune janséniste, con- rant l'effet de cette satire, com- it M. Arnauld à l'ancienne ville roie, dont les plus braves guer- , ni mille vaisseaux, ne purent r à bout, et qui succomba par uses d'un transfuge, et par un al de bois.

*libus insidiis perjurique arte Sinonis
dita res, captique doli . . .
neque Tydides nec Larissæus Achilles,
anni domusque decem, non mille cari-
nos (26).*

est vrai, ajoutait-il, que cette

*Les Espagnols ont ce proverbe, No ay
cion, do no aya puta ò ladron.*

Virgil., Æneid., lib. II, vs. 195.

comparaison cloche, car l'Esprit de M. Arnauld n'est point semblable au cheval de bois, où l'on enferma les principaux capitaines de l'armée (27) ; il ressemble à ces vaisseaux qui, par le conseil d'Annibal, furent pourvus de pots de terre remplis de serpens. Voyez Cornélius Népos, dans la vie de ce capitaine carthaginois.

(H) On l'a mis de l'assemblée de Bourg-Fontaine.] L'abus de Dupleix à l'égard du père n'est rien en comparaison de la fausseté que M. Filleau, avocat du roi au présidial de Poitiers, publia touchant le fils en l'année 1654 ; car il n'y a nul lieu de douter, qu'il n'ait mis M. Arnauld au nombre des sept docteurs de l'assemblée de Bourg-Fontaine (28). Voici ce que c'est en peu de mots. M. Filleau, publiant en 1654 une relation juridique de ce qui s'était passé à Poitiers au sujet de la nouvelle doctrine de Jansénius, exposa qu'un ecclésiastique lui avait dit que, dans une conférence que sept personnes eurent à Bourg-Fontaine, l'an 1621, il fut délibéré des moyens d'anéantir le christianisme ; que cet ecclésiastique était l'un des sept personnages ; qu'il avait rompu quelque temps après avec les six autres, dont il ne restait qu'un en vie, et qui étaient (J. D. V. D. H.) (C. J.) (P. C.) (P. C.) (A. A.) (S. V.). Par de certaines circonstances dont ce récit est accompagné, et par le caractère de certains livres qu'on fait entendre n'avoir été publiés qu'en exécution des engagements de Bourg-Fontaine, tout le monde a cru que les lettres du premier nom désignaient Jean du Verger de Hauranne, abbé de Saint-Cyran ; que celles du second désignaient Corneille Jansénius, évêque d'Ipres ; que celles du troisième désignaient Philippe Cospean, docteur de Sorbonne, évêque de Nantes, et puis de Lisieux ; que celles du quatrième désignaient Pierre Camus, évêque de Belley ; que celles du cinquième désignaient Antoine Arnauld, dont nous parlons

(27) *Huc delecta virum sortiti corpora sur-
um*

*Includunt cæco lateri, penitusque cavernas.
Ingentes, utrumque armato milite complent.*
Virgil., Æneid., lib. II, vs. 18.

(28) *C'est une chartreuse à 16 ou 17 lieues de
Paris.*

dans cet article; et que celles du sixième désignaient *Simon Vigor*, conseiller au grand conseil. M. Filleau assure qu'il fut résolu dans cette assemblée d'attaquer les deux sacrements les plus fréquentés par les adultes, qui sont celui de la pénitence, et celui de l'eucharistie; et le moyen d'y parvenir fut ouvert par l'éloignement que l'on en procurerait, non en témoignant aucun dessein de faire en sorte qu'ils fussent moins fréquentés, mais en rendant la pratique si difficile, et accompagnée de circonstances si peu compatibles avec la condition des hommes de ce temps, qu'ils restassent comme innaccessibles, et que dans le non usage, fondé sur ces belles apparences, on en perdît peu à peu la foi. Le public a cru que cela s'adressait à M. Arnauld, à cause de son livre de la Fréquente communion, et qu'ainsi M. Filleau n'entendait que lui, par le cinquième de ces dangereux conspirateurs contre la religion chrétienne, marqué (A. A.) (29).

Comme il ne s'agit pas ici d'examiner la vérité ou la fausseté de cette conspiration, je me contenterai de dire que M. Arnauld traita cela d'un des plus grands excès de calomnie qu'on ait jamais vus, et qu'en particulier il se justifia invinciblement de l'accusation qu'on lui avait intentée, de s'être trouvé à la conférence de ces déistes (30); car il fit voir, qu'étant né en 1612 il n'avait que neuf ans lorsqu'on prétendait qu'elle s'était tenue. Cette justification est si forte, que non-seulement le silence du dénonciateur, mais aussi l'aveu formel d'un de ses amis, fit connaître qu'on n'avait rien à y répliquer. Le père Meynier, prétendant d'ailleurs que la relation de M. Filleau touchant la conférence de Bourg-Fontaine ne contenait rien qui ne fût très-positif, avoua que M. Arnauld avait donné des preuves convaincantes qu'il n'était pas de cette assemblée; mais il se trompe, ajouta-t-il, en ce qu'il croit que par ces A. A. on entend Antoine Arnauld. Je lui dis de la part de l'auteur de la

relation juridique, que ces lettres désignent un autre qui est encore en vie et qui est trop bon ami de M. Arnauld pour lui être inconnu (31). M. Pascal qui travaillait alors aux Provinciales, pressa vivement les jésuites de nommer le délateur secret de la conférence, les six docteurs qui y avaient assisté, et en particulier celui qui était désigné par les lettres A. A., qui, n'étant point M. Arnauld, était trop de ses amis pour ne lui être connu; mais on laissa tomber ces informations, et ce n'est que depuis quelques années, qu'un jésuite d'Anvers, célèbre, a déclaré au public que son ami de M. Arnauld était son propre frère Arnauld d'Andilli (32). On a réfuté cela. Voyez la remarque (B) de l'article ARNAULD D'ANDILLI.

(I) On l'a fait aller au sabbat. Je ne sais à laquelle des deux assemblées M. Arnauld aurait mieux aimé se trouver, ou à celle de Bourg-Fontaine ou à celle dont feu M. de Maupas, évêque d'Évreux, a quelquefois parlé. Il est certain qu'il a assuré à plusieurs personnes, qu'il avait appris d'un sorcier converti, qu'il avait vu au sabbat M. Arnauld et une princesse de sang (33), et que M. Arnauld y avait fait une fort belle harangue aux déistes (34). S'il eût fallu choisir entre ces deux extrémités, et si la harangue n'eût tendu qu'à exciter les démons à quelque sorte d'amendement de vie, je ne doute pas que ce délateur n'eût mieux aimé avoir harangué au sabbat, qu'avoir opiné dans la treuse de Bourg-Fontaine à l'abolition du christianisme, et à la propagation du déisme.

Ce serait abuser de la patience de mes lecteurs, que de les avertir du ridicule de l'historiette que ce père a racontée à plusieurs personnes; c'est une de ces faussetés que M.

(29) Le IV^e. factum pour les parens de Jansénius, pag. 11 et 12, montre que c'est lui qu'on a désigné dans la Relation juridique.

(30) Dans sa Lettre à un duc et pair, en 1655. Voyez aussi la I^{re}. partie du IV^e. factum des parens de Jansénius.

(31) Le père Meynier dans le livre intitulé Le Port-Royal et Genève d'intelligence avec le S. Sacrement de l'Autel, imprimé à Paris en 1656.

(32) Le père Hazart, dans sa Réponse à un factum pour les parens de Jansénius. L'Hist. des Ouvrages des Savans, février 1656, et la II^e. partie du IV^e. factum des parens de Jansénius, pag. 2.

(33) C'est apparemment la fable de Longueville.

(34) IV^e. factum des parens de Jansénius, pag. 2.

ne croit pas qu'on se doive jamais donner la peine de réfuter. Voici ses paroles (35) : *L'intérêt de l'honneur peut être regardé en deux manières, ou par rapport à la calomnie soi, qui d'elle-même serait atroce, ou par rapport à ceux qui, pouvant en être prévenus, auraient ensuite très-fautive opinion de la personne calomniée. C'est proprement ce dernier sort qui oblige à s'en défendre ; quelque énormes qu'elles fussent, on ne pourrait négliger, si elles sont de telle nature, qu'il n'y eût point de personne sage qui y pût résister. Par exemple, ce que feu de Maupas, évêque d'Evreux, a dit autrefois, qu'il avait appris d'un sorcier converti, que M. Arnould avait été au sabbat, et que les démons avaient admiré la harangue qu'il y avait faite, était en soi une telle calomnie ; cependant aurait-on osé dire que, si quelque brouillon eût mis cela dans un libelle, ce document se fût amusé à le réfuter, et que, au lieu de le faire, on eût droit de supposer que c'aurait été l'impuissance de répondre qui l'aurait forcé à se taire, et qu'il y aurait donné les mains ?*

(L) *On l'a envoyé commander les troupes vaudaises.*] La fausseté que voit-on est guère plus vraisemblable que la précédente. Il y a eu des nouvelles manuscrites qui ont assuré positivement que cet Arnould qui est à la tête des Vaudois ; est M. Arnould docteur de Sorbonne, qu'il s'est enfin converti, et qu'il fait merveille en Savoie, à la tête des troupes du parti catholique. Ce serait une métamorphose bien surprenante, si, à l'âge de trente et dix-huit ans, un docteur de Sorbonne qui n'a jamais fait qu'enseigner, et qui a tant écrit contre les ministres, était devenu lui-même un ministre colonel, qui eût pendu la tête au croc, pour ne se servir que du mousquet et du sabre, travaillant à faire parler des carabins d'Arnould plus qu'un de ses oncles, fort connu des Rochellois, n'en fit parler dans le règne de Louis XIII (37). Feu l'évêque de Liège a oui dire à sa

table, que M. Arnould avait fait abjuration de la foi catholique à Bois-le-Duc, et qu'il s'y était marié (38). La plupart de ceux qu'on appelle zélateurs ne craignent rien tant que l'orthodoxie de ceux qu'ils accusent. Ils ne font pas comme Dieu, qui ne veut point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive : ils veulent que leur accusé se pervertisse, et ils sont fâchés qu'il ne passe pas dans le parti ennemi, afin de rendre véritables leurs accusations. Ils aimeraient mieux qu'un autre se damne, que s'ils passaient pour des calomniateurs insignes. Voyez ce qu'a dit un auteur moderne (39).

(L) *On lui a donné la charge d'écuyer du Goliath Pierre Jurieu.*] Ceux qui ont placé M. Arnould à la tête des Vaudois lui ont fait sans doute plus de plaisir que ceux qui l'ont représenté comme l'écuyer du Goliath M. Jurieu : c'est ce qu'a fait M. l'évêque de Malaga dans sa Plainte catholique, en appliquant le mieux qu'il a pu à ces deux fameux écrivains une pensée de saint Bernard sur Pierre Abeillard et Arnould de Bresse (40), ce qui lui donne lieu d'employer cette conclusion : *Isti qui modo surrexerunt novus Goliath, et ejus armiger, Petrus scilicet, et ARNALDUS, facili negotio exterminabuntur.* Le public a vu la lettre que M. Arnould a écrite à ce prélat, où il lui montre qu'il faut qu'on ait étrangement surpris son altesse (41), puisqu'on lui a fait prendre le docteur Arnould pour l'écuyer de Jurieu, le Goliath des protestans contre le parti catholique. Car, poursuit-il, votre altesse aurait-elle été capable, si elle avait connu cet Arnould, d'une aussi grande faute de jugement, que de mettre du même parti les deux ennemis les plus déclarés, et de prendre celui qui a soutenu avec zèle la cause de l'église contre ce ministre, pour son associé et son confident dans la cruelle guerre qu'il

(38) Troisième plainte de M. Arnould, pag. 8.

(39) Dans la Critique générale du Calvinisme de Maimbourg, pag. 584 de la seconde édition.

(40) Le père Maimbourg s'est fort joué sur la même équivoque d'Arnould de Bresse, dans sa Décadence de l'Empire : et le père Théophile Raynaud a fait un livre intitulé : Arnaldus de Brixia redivivus, in Arnaldo de Lutetia.

(41) On le traite ainsi à cause qu'il était fils naturel de Philippe IV, roi d'Espagne.

(37) Tirées du tom. III de la Morale pratique, pag. XI, pag. 257.

(38) Question curieuse, pag. 4.

(39) Voyez les Mémoires du sieur de Pontis.

fait à l'église ? Il est certain que les deux auteurs qu'on a pris, l'un pour Goliath, l'autre pour l'écuyer de Goliath, le sont si peu, qu'il n'est pas plus faux que M. Arnauld ait assisté à la conférence de Bourg-Fontaine, ou au sabbat, ou à l'irruption des Vandois, qu'il est faux qu'il soit l'écuyer du Goliath Pierre Jurieu. Rien donc ne saurait être non-seulement plus froid, mais aussi plus éloigné de la vérité, que les allusions trouvées dans le passage de saint Bernard.

C'est ce que le prétendu Goliath n'a pas moins reproché à l'auteur de la plainte catholique, que le prétendu écuyer. Si cet évêque *avait du bon goût*, dit-il (42), *il n'aurait pas fait rouler ses violentes invectives sur de froides allusions des noms d'Arnauld de Bresse et Pierre Abailard; voulant que M. Arnauld soit le successeur d'Arnauld de Bresse, et le ministre Pierre Jurieu celui de Pierre Abailard. Il n'aurait pas appelé ce ministre le Goliath ennemi de l'église, et Arnauld son écuyer. Cet Arnauld et ce ministre s'entendent trop mal pour faire partie ensemble; et de plus, M. Arnauld est bien d'âge, de taille, et de force à être le Goliath, plutôt que l'écuyer; aussi le prétend-il bien, et l'on veut bien lui en laisser l'honneur.*

Je remarquerai ici un petit défaut de mémoire de M. Arnauld. Il s'est plaint (43) qu'après la froide comparaison d'Arnauld de Bresse avec Arnauld de Paris, et de Pierre Abailard avec Pierre Jurieu, on fait dire à M. l'évêque de Malaga, que ce docteur est le Goliath du parti, et le ministre son écuyer. Nous avons vu qu'on lui a fait dire tout le contraire.

(M) *On a dit qu'il avait été banni de France.*] Un docteur de Sorbonne, savoyard de nation (44), a soutenu dans ses Préjugés légitimes contre le jansénisme, imprimés à Genève (45), l'an 1686, que M. Arnauld avait été chassé de France par ordre du roi.

(42) Religion des jésuites, pag. 59.

(43) A la fin du III^e. tome de la Morale pratique, pag. 773.

(44) Il s'appelle l'abbé de Ville. Voyez les Nouvelles de la République des Lettres, juillet 1686, article VIII.

(45) Il ne faut pas s'arrêter au titre, qui porte à Cologne, chez Abraham du Bois.

C'est ce que signifient ces paroles : *l'avertissement au lecteur : pas cru pouvoir dire la vérité pas blâmer la conduite de tartufe, QUE LA JUSTICE DU CHRÉTIEN A RENDU FUGITIF dans lande.* Il est néanmoins certain qu'il s'est retiré hors du royaume, et l'on n'en saurait après les lettres qu'il écrivit à M. le chancelier le Tellier, M. l'archevêque de Paris, dans le 1^{er}. tome de l'Esprit d'Arnauld, l'an 1684 : de sorte qu'il est assez étrange que, deux ans après, l'abbé de Ville ait fait paraître qu'il était une vérité exposée à tout le monde, dans une satyre tant courue. Mais il est encore plus étrange, qu'en l'année 1690, Arnauld ait été contraint de faire ces deux lettres, pour rétablir son roi, et qu'il a été chassé de France comme un brouillon. Je ne crois pas que l'auteur de son Critique générale du Calvinisme, qui a servi, est un peu équivoque, quand il dit (46) : *qu'il avait été chassé de Flandre.* Bien qu'il poursuive (47) : *et ses aventures sont fort entrecoupées, n'a pas laissé d'apprendre d'ailleurs, qu'il avait été chassé de Bas par ordre du gouverneur de chasser, dont l'auteur de la Critique générale du Calvinisme a servi, est un peu équivoque, quand il dit (48) : qu'il avait été chassé de France.*

(N) *On a dit... qu'il avait fait l'Apologie pour les catholiques, et pour couvrir ses bénéfices.*] M. Juvenal a fort abusé lorsqu'il a dit qu'Arnauld avait fait l'Apologie po-

(46) Quest. curieuse, pag. 212.

(47) Esprit de M. Arnauld, tom. I.

(48) Critique générale du Calvinisme, Lettre V.

ques dans la vue d'obtenir son
 el en France, afin d'y jouir pai-
 ment de son bien et de ses béné-
 (49), et que la crainte qu'on ne
 onfisquer ses bénéfices l'a engagé
 quelques démarches. On ne pour-
 guère mieux convaincre cela de
 par une démonstration géomé-
 ne que par la déclaration que
 Arnauld a faite publiquement,
 n'a aucun bénéfice; car il n'en-
 a jamais dans l'esprit d'aucun
 me raisonnable, qu'un docteur
 jaloux de sa réputation que celui-
 et qui ne peut s'attendre à aucun
 en d'éviter la plus mortifiante de
 es les confusions, en cas qu'il nie
 sement qu'il ait quelque bénéfice,
 it quelqu'un, s'il se trouve qu'il
 ie dans un écrit imprimé. Il ne
 donc que jeter les yeux sur ces
 les de M. Arnauld, pour être dé-
 istrativement convaincu du men-
 ge de son adversaire. *La manière*
ieuse, dit-il (50), dont ils avaient
parler des affaires de ce pays-là,
digé l'ambassadeur de sa Majesté
annique d'obtenir de Messieurs les
es la condamnation du plus em-
es de leurs libelles, auquel il leur
au de donner pour titre l'Esprit de
Arnauld, quoique je sois peut-être
oins mal traité d'un grand nombre
personnes qu'ils y déchirent sans
en rapport à moi, que ridicule ou
ginaire; n'ayant presque rien autre
à me reprocher que des inten-
cachées, fondées souvent sur des
etés manifestes: comme lorsqu'ils
at que ce n'a été par aucune vue
religion que j'ai fait l'Apologie
les Catholiques, mais par une vue
érét, pour ne pas perdre mes bé-
es, MOI QUE TOUT LE MONDE SAIT QUI
AI AUCUN. C'est ainsi qu'il parle
une lettre datée du 20 d'octo-
1684. Il ne parle pas moins affir-
vement dans un ouvrage imprimé
1689. Pour le livre faussement in-
l'Esprit de M. Arnauld, il (51)
mais eu aucune pensée d'y ré-
pre; car lui ayant été envoyé quel-
temps après qu'il parut, en ou-
l'un et l'autre tome on divers

Esprit de M. Arnauld, tom. I, pag. 34,

Seconde addit. à l'Apologie pour les
 iques, pag. 14.

C'est de lui-même que M. Arnauld parle.

endroits, il tomba sur des choses qui
 lui firent assez connaître le génie de ce
 ministre, comme est cette folle calom-
 nie, qu'on laissait lire à Port-Royal les
 livres des sociniens à des enfans de
 qualité de douze ou treize ans, à qui on
 enseignait les lettres humaines (52); et
 une autre non moins ridicule, quoique
 moins atroce, que M. Arnauld, qui
 n'a AUCUN BÉNÉFICE, ET QUI N'EN A JAMAIS
 RECHERCHÉ, a écrit l'Apologie des catho-
 liques pour conserver ses bénéfices. Il
 conclut de là qu'un calomniateur si
 outré et si déraisonnable, étant in-
 digne de créance, ne méritait aucune
 réponse, et il n'a depuis rien lu de ce
 livre avant que votre Défense eût paru.
Voilà ce que je sais d'original (53). Il
 est donc arrivé à l'auteur de l'Esprit
 de M. Arnauld ce que les Latins ex-
 primaient par le proverbe, *Cantherius*
in portu: il a bronché dès le premier
 pas.

Notez que M. Arnauld avait un ca-
 nonicat dans l'église cathédrale de
 Verdun, lorsqu'il commença sa li-
 cence, l'an 1638 (54); mais il quitta
 ce bénéfice un peu avant que de re-
 cevoir le degré du diaconat, l'an 1641
 (55).

(O) On lui a imputé plusieurs livres
 qu'il n'avait point composés.] Nous
 diviserons cette remarque en quatre
 sections *.

I. Sans avoir égard à l'ordre du
 temps, je donnerai pour la première
 fausseté en matière d'attributions de
 livres, celle qui regarde la *Perpé-*
tuité de la Foi; car cet ouvrage a
 donné lieu à l'une des plus célèbres
 disputes qui se soient jamais excitées
 entre les catholiques romains et les
 protestans. M. Claude, qui a été le
 tenant de ceux-ci, en a remporté la
 plus belle réputation que jamais mi-
 nistre se soit acquise; et M. Arnauld,

(52) Voyez la Réfutation de ce conte dans la
 Dissertation de M. Arnauld, sur le prétendu
 Bonheur des plaisirs des sens, imprimé en 1687.

(53) Tome III de la Morale pratique, pag.
 237, 238.

(54) Préface Cause Arnaldine, pag. vij.

(55) Ibidem, pag. xix.

* Joly dit que Bayle est fort embarrassé par
 plusieurs ouvrages attribués par les uns à M. Ar-
 nauld, et que d'autres nient être sortis de sa
 plume. Il y avait certes de quoi l'être. Au reste,
 Joly renvoie au *Dictionnaire de Moréri*, dans
 les dernières éditions duquel on trouve un fort
 bon catalogue des ouvrages de ce docteur.

qui a été le principal tenant de ceux-là, n'a jamais peut-être employé avec plus d'application qu'alors, toutes les forces de son esprit. On a vu de part et d'autre, dans le cours de cette fameuse contestation, tout ce que le génie, l'éloquence, la lecture, la logique peuvent fournir de plus brillant et de plus fort : chaque parti prétend avoir remporté la victoire sans que les peines incroyables que le Port-Royal s'est données pour faire venir à grands frais un grand nombre d'attestations du Levant, aient presque de rien servi contre la persuasion où étaient les réformés touchant la foi des chrétiens de ce pays-là par rapport à l'eucharistie. L'ignorance qui règne parmi ces chrétiens, le décri de la nation grecque de temps immémorial sur le chapitre de la bonne foi, la vénéralité de signature dont on les croit capables (56), etc., énervent à l'égard des protestans les attestations que le Port-Royal a produites. Mais cela n'empêche pas que cette dispute ne puisse être regardée, mettant à part les préjugés de parti, comme une des plus mémorables et des plus glorieuses occupations de M. Arnauld. C'est donc avec raison que j'ai commencé cette remarque par le premier exploit de ce grand combat.

Je voudrais que l'auteur qui nous a donné un bon abrégé de la vie de M. Claude (57), eût marqué avec la dernière précision l'époque de cette guerre, puisque M. Claude n'avait mis aucune date à la préface de son premier livre. Ce défaut de date peut tromper beaucoup de gens ; car, par exemple, j'ai la première réponse de M. Claude, imprimée à Paris, chez Étienne Lucas, en 1672. Le titre n'apprend point si c'est la première ou la seconde édition ; et dès la première ligne de la préface, je vois qu'il y avait *environ quatre ans* que cette dispute était née, et qu'il y avait un an que le manuscrit qu'on avait communiqué en ce temps-là à M. Claude était imprimé. Si je n'ai point d'autres lumières, je me sens presque invinciblement porté à faire ce faux juge-

ment, que la *Perpétuité de la Foi* a été imprimée pour la première fois l'an 1671. Je ne dis pas cela sans avoir pris garde que l'on s'est souvent abusé de cette manière, pour n'avoir trouvé dans des préfaces la date qui leur convient. Mon édition de la *Perpétuité de la Foi* est la quatrième de l'an 1666 ; mais je ne laisse pas d'apprendre la date de la première, parce que j'y trouve au bas de l'extremité du privilège que ce livre a été achevé d'imprimer pour la première fois le 15 de juillet 1664. La publication de la première réponse de M. Claude est l'an 1666, ce me semble (58). L'auteur de sa Vie, n'ayant pas cru qu'un détail précis des dates fût nécessaire dans un abrégé, a été cause que des savans hommes qui font le journal de Leipsick avec beaucoup d'avantage pour la république des lettres, et avec beaucoup de gloire pour leur vie, qu'on peut à bon droit appeler l'Année de l'Allemagne, se sont trompés sur le premier écrit de ce ministre. Ils prétendent que sa première réponse à la *Perpétuité de la Foi* fut imprimée avant qu'il allât servir l'église de Montauban (59) ; mais la vérité est que la première et la seconde ont été imprimées en même temps, après que la première eut couru quatre ou cinq années en manuscrit, et lorsqu'il était plus à Montauban. Revenons à fait.

M. de la Devèze n'assure pas que la *Perpétuité de la Foi* soit un ouvrage de M. Arnauld : il se contente de dire qu'on l'en croit l'auteur. Les journalistes de Leipsick se renferment dans les mêmes bornes (60) ; mais dans le supplément de Morori, où l'on a donné un fort long article de M. Claude, et en partie de l'abrégé de sa vie, on assure tout net que M. Arnauld est l'auteur de la *Perpétuité de la Foi*. Pendant l'opinion la plus commune, la plus probable donne ce livre à Nicolle *, les trois gros volumes de

(56) Voyez ci-dessous la remarque (8).

(57) A. B. R. D. L. D. P. C'est-à-dire, Abel Rotulp de la Devèze, pasteur. Il était ci-devant ministre à Castres, et à présent il l'est à la Haye.

(58) C'est-à-dire, selon la date antérieure du libraire ; car je crois que le livre parut en 1671.

(59) Acta Eruditor. Lipsiens., an. 1666, pag. 659.

(60) Idem. ibidem ; mais, en 1683, pag. 659, ils l'affirment.

* Croirait-on que Leclerc et Joly rapportent à Bayle d'attribuer à Arnauld la *Perpétuité de la Foi*, dont il ne composa, disent-ils, que l'épître dédicatoire ?

perpétuité défendue à M. Arnaud, et Réponse générale au second livre de Claude à M. Nicolle. La Questionieuse ne dit rien de positif sur cela, parce que l'énumération qu'on trouve des écrits de MM. de Port-Royal contre ceux de la religion ne laisse point ceux de M. Nicolle, avec ceux de M. Arnaud.

Notez que le premier tome de la perpétuité défendue fut imprimé l'an 1667, et que l'auteur ayant hésité pendant un an s'il répondrait au livre de M. Claude, commença à y travailler au mois de janvier 1667, et à en faire le premier volume au mois de mai 1668 (61). Notez aussi qu'on le donne à M. Arnaud dans quelques-unes des approbations qui se voient à la tête de l'ouvrage. Cela doit ôter toute incertitude.

M. L'auteur de l'Esprit de M. Arnaud attribue à ce docteur le second tome de la Morale pratique, mais il ne donne aucune raison. M. Arnaud a démenti publiquement. *Il est certain, a-t-il dit (62), que M. Arnaud n'est point auteur de la Morale pratique. Les jésuites ne la lui attribuent... sur la foi de M. Jurieu, cet homme si décrié par ses faussetés et ses mensonges, et qui n'impute cette Morale à M. Arnaud, que comme il en a beaucoup d'autres pièces, auxquelles tout le monde sait qu'il n'a eu la moindre part. L'accusation ne s'est pas mis en devoir depuis longtemps-là de justifier ce qu'il avait dit. L'équité veut donc qu'on juge que c'est une fausse imputation. Il faut que les preuves en soient difficiles à donner, puisque M. l'évêque de Meaux n'en parle qu'en doutant, sur la seule autorité de M. Jurieu. Mode ARNALDUS, dit-il (63), ut innuit PETRUS MEU in suo SPIRITU. L'auteur de la Défense des nouveaux Chrétiens, qu'on prétend être le père le Tellier, l'une des plus illustres plumes de l'ordre, a été décidé que le prélat, quoiqu'il ne puisse pas avoir d'autre caution que M. Jurieu. C'est pour cela que M. Arnaud lui fait une rude réprimande, et qu'il l'accuse d'un jugement téméraire, qui blesse le plus la*

charité et la justice, si on en considère bien les circonstances. La seule raison, ajoute-t-il (64), que vous ayez de l'en faire auteur est le témoignage d'un homme que vous dites vous-même être indigne de toute créance, et si décrié pour ses mensonges, qu'il n'est capable que de faire douter des vérités les plus claires, quand il les avance.

III. Le journal de Leipsick attribue à M. Arnaud les Préjugés légitimes contre les calvinistes (65). C'est pourtant M. Nicolle qui en est l'auteur, selon l'opinion générale de tous ceux qui sont les mieux instruits de ces sortes de particularités : et c'est à lui nommément que l'abbé de Ville l'attribue (66), dans la préface du livre dont j'ai fait mention ci-dessus, où il rétorque contre MM. de Port-Royal les Préjugés dont ils se sont servis contre la réforme. La preuve dont se servent MM. de Leipsick, n'est pas bonne ; car bien que l'évêque de Condom et celui de Grenoble, donnent leur approbation par un même acte aux Préjugés légitimes, et à trois autres livres dont l'un est constamment de M. Arnaud, ils ne prétendent pas que les autres le soient aussi. On les a joints ensemble, parce qu'ils étaient sortis tous quatre de Port-Royal presque en même temps. Ces quatre livres sont les Préjugés légitimes, la Réponse générale à M. Claude, le Renversement de la Morale, et le second tome de la Perpétuité défendue.

IV. On a imprimé à Anvers (67), en 1689, la Défense de l'église contre le livre de M. Claude intitulé la Défense de la Réformation. Les journalistes de Leipsick conjecturent que c'est un ouvrage de M. Arnaud (68) ; mais il vient d'une autre main, savoir du père d'Antecourt, religieux de Sainte - Geneviève, chancelier

(64) Tom. III de la Morale pratique, pag. 36.

(65) Acta Eruditor., Lips., ann. 1683, pag. 438. 450 : et dans l'Index, pag. 561, ann. 1690, pag. 18, 595.

(66) Il le nomme mal Nicol. Que l'on attribue justement, dit-il, à M. Nicol, un des plus polis écrivains de Port-Royal.

(67) Le titre porte : à Cologne, chez Pierre Marteau.

(68) Acta Eruditor. Lipsiens., ann. 1690. pag. 18, et dans l'Index, pag. 611.

(62) Voyez sa préface.

(63) Lettre d'un Théol. sur la Déf. des nouv. Mens, pag. 2.

(64) Catholic. Querim., pag. 103.

de l'université de Paris, comme nous l'apprend un excellent journaliste (69).

Je passe sous silence une erreur du jésuite Papebroch ; c'est celle d'attribuer à M. Arnauld les livres qui ont paru sous le nom de Pétrus Aurélius. *Petrus Aurelius vero nomine est Antonius Arnaldus* (70). Je ne sais que dire à l'égard d'un fait que j'ai trouvé dans une pièce volante (71), intitulée *Défense du Mandement de Monseigneur l'évêque d'Arras, du 30 décembre 1697, contre un libelle intitulé, Ancienne Hérésie des jésuites renouvelée, etc.* L'auteur de cette défense prétend prouver que les jansénistes ont reconnu l'autorité de l'Eglise à l'égard de la détermination du sens d'un ouvrage ; et voici ce qu'il dit dans la page 24. « De plusieurs » que je pourrais produire, je me » contenterai d'un seul qui peut tenir » lieu de tous les autres. C'est M. Arnauld, le chef et l'oracle du jansénisme. Après avoir enchéri dans la » quatrième partie de l'Apologie pour » les religieuses de Port-Royal sur » tout ce qui avait été dit jusque-là » contre l'infailibilité de l'Eglise à » l'égard du sens des livres, enfin » dans un nouvel ouvrage, fait pour » soutenir cette apologie même et » d'autres de ses écrits, réduit à né » pouvoir autrement se défendre du » reproche qu'on lui faisait, que ses » raisonnemens allaient à détruire » la certitude de la tradition, il se vit » contraint de faire malgré lui cet » aveu important et décisif, qui ruine en peu de lignes ses travaux de » tant d'années. *Il y a de certains faits, dit cet écrivain (*)*, dont on » conclut nécessairement la vérité » d'une doctrine, et ce sont ceux qui » contiennent la tradition de l'église. » Par exemple, il s'ensuit de ce que » les pères ont enseigné unanimement » une doctrine comme de foi, que cette » doctrine est de foi... et ainsi, il est » clair que l'église étant infailible

» dans la décision des dogmes, » aussi dans la décision de ces » faits qui s'ensuivent nécessairement des dogmes, et qui sont les moyens nécessaires par lesquels elle arrive à la connaissance des vérités de foi » cela est de M. Arnauld. » Voilà net et précis. On affirme positivement que l'Apologie des Religieuses, réfutation d'un livre du père Annat sont deux ouvrages de notre docteur. Je ne prétends pas le nier, quoiqu'il d'une part le style de l'Apologie paraisse plus châtié que le sien, et de l'autre moins vif, moins impétueux. Cette Apologie est un assez gros *quarto* divisé en IV parties, imprimé l'an 1665. Notez en passant le nombre des disputes : il n'arrive presque jamais, en soutenant une opinion, l'on ait une entière liberté de se servir de maximes purement universelles. On a quelques autres sentimens à examiner, qui obligent à des restrictions ; mais c'est une gêne très-incommode, car votre adversaire se prévaut de ce que vous exceptez. Cela lui fournit des argumens *ad hominem*, et de grands avantages, et c'est pour toujours par-là qu'il se relève de sa chute, après qu'on l'a terrassé. Les jansénistes en sont un exemple dans l'Apologie du Mandement de M. de Paris. Je voudrais bien voir comment ils s'en tireront. Chaque parti est dans cette matière. On ne peut soutenir l'infailibilité de l'Eglise à l'égard des faits ; et, à moins que l'admettre, on s'expose à mille inconvéniens. Quant au livre des *chefs qui n'en font qu'un*, j'en parlerai en quelque autre endroit. C'est un ouvrage que l'on donne fausement à M. Arnauld : j'ai trouvé cette réfutation dans un écrit anonyme imprimé l'an 1688, et qui passe pour être du père le Tellier. Il a pour titre *Lettre Apologétique pour M. Arnauld, etc.* On aurait plus de raison de dire que le dogme même des *chefs qui n'en font qu'un*, a été tenu par ce docteur de Sorbonne dans la préface du livre de la Fréquente communion ; mais cela même demande quelques éclaircissemens. Voyez la biographie abrégée de sa vie (72).

(P) On a imputé son silence à

(69) Hist. des Ouvrages des Savans, août 1689, pag. 541, septembre 1689, pag. 34.

(70) Papebroch. Elucid. Hist. Actor., in controversiâ Carmelitana, pag. 135.

(71) Imprimée à Cologne, chez Vand Buring, à la Palme, en 1698 ; elle contient 50 pages in-12.

(*) Réfut. du livre du père Annat, etc., pag. 5.

(72) Pag. 85 et suivantes.

raison.] Les difficultés proposées à M. Steyaert font voir que l'auteur du *Voyage du Monde de Des-
* n'a pas consulté exactement* que de la querelle de M. Arnauld le père Mallebranche, quand il a que le premier s'y engagea, afin voir un prétexte de ne pas répondre à deux livres qui avaient paru tre lui, l'un composé par un mirre, l'autre composé par un jésuite. ut avouer que le public n'est pas ore trop bien revenu de l'étonnement que lui donnèrent les premières années du silence de ce docteur gard de ces deux livres; mais il certain, quoi qu'en dise le voyage subtil et poli de ce nouveau le, que la partie était liée avec re Mallebranche, avant que l'Es- de M. Arnauld et les Observa- du père le Tellier eussent pa- 73). Je ne dois pas dissimuler les raisons que M. Arnauld a données de son silence ont plu à quelques unes; mais il s'en faut beaucoup illes aient plu à tous les lecteurs. déjà rapporté un (74) passage qui erne ces raisons (75); en voici tre: « Et quant à M. Jurieu, il est rendu si fameux dans toute l'Europe par ses médisances et ses lommies, qu'il n'est plus capable de faire du mal à ceux qu'il déchire. sais que deux diverses personnes, us deux protestans, en ont écrit à . Arnauld, comme d'un homme écrié parmi les siens, et dont les apotemens leur faisaient honte; qu'ils se sont offerts de lui en-oyer des mémoires qui le feraient connaître pour tel qu'il est. Mais ne s'étonne pas que M. Arnauld ne ait pas pris au mot, et qu'il n'ait as voulu perdre le temps à écrire contre un homme qui n'est fort u'en injures et en médisances (76). » roduit tout incontinent quelques , qu'il prétend n'être que des can- nées atroces publiées par ce minis- Les raisons, qu'il donne de son

silence, par rapport au père le Tellier (77), ont satisfait peu de gens.

(Q) *On lui a donné des lunettes et un valet infidèle.*] Les écrits publiés sur le commerce de lettres d'un faux Arnauld avec un professeur de Douai, contiennent des choses qui pourraient convenir à cet ouvrage; néanmoins je ne rapporterai que la manière dont M. Arnauld réfute la plainte qu'on lui a imputée d'avoir été volé par son valet, et d'avoir de la peine à cause de son grand âge à lire le petit caractère. *Comment, dit-il (78), me pourrais-je plaindre d'un valet qui m'aurait volé et trahi, moi qui n'en ai jamais eu que de très-fidèles, et qui n'en ai eu aucun depuis douze ans que je suis sorti de Paris?* Dans une note sur la lettre de M. de Ligni, il y a, *que jamais M. Arnauld ne s'est servi de lunettes, et qu'il ne laisse pas de lire la plus petite lettre aussi bien que la grosse (79).* Voilà deux petites singularités, qui méritaient d'être communiquées aux curieux de l'histoire des Hommes illustres. Pour l'intrigue du faux Arnauld, c'est une des plus fines comédies qui ait été jamais jouée: le succès en a été aussi grand que les auteurs le pouvaient attendre. Il n'y a peut-être point d'exemple de mortalité, qui ait enlevé en si peu de temps plus de professeurs à une académie, que cette affaire en a enlevé à l'université de Douai; et jamais décharge n'éclaircit si bien les rangs: c'est de quoi se souvenir de cette parole du psalmiste, *et renovabis faciem terræ.*

(R) *Il s'est battu vigoureusement contre le père Simon, soit touchant l'inspiration des auteurs sacrés, et les versions de l'Écriture....*] On a vu ci-dessus, dans l'article du père Adam (80), deux propositions des jésuites censurées par les facultés de théologie de Louvain et de Douai. Ce sont des propositions qui paraissent limiter ou modifier l'inspiration de l'Écriture.

(77) *Morale pratique, tom. III, pag. 266, 267.*

(78) *Première plainte, pag. 9.*

(79) *Imperialis rapporte que François Piccolomini, mort à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, ne s'était jamais servi de lunettes. Le Valesiana, pag. 3, nous apprend qu'Adrien de Valois, à plus de quatre-vingts ans, écrivait et lisait les caractères les plus menus, sans secours de lunettes.*

(80) *Un peu avant la citation (9), t. I^{er}, p. 213.*

le père Daniel.

(1) *Voyez les Difficultés proposées à Steyaert, part. VI, pag. 59, et suivantes.*

(2) *Ci-dessus, citation (53).*

(3) *Il est à la page 237 du III^e. tome de Morale pratique. Voyez aussi la page 361.*

(4) *Dissertation sur le prétendu bonheur des sens, pag. 12.*

M. Simon a pris là-dessus parti contre les censeurs (81), et a été réfuté par M. Arnauld, depuis la page 113 jusqu'à la page 236 de la VI^e. partie des Difficultés proposées à M. Steyaert. Il s'est défendu dans ses Nouvelles Observations sur le texte et sur les versions du Nouveau Testament (82), depuis la page 33 jusqu'à la 91. On peut apprendre bien des choses en comparant exactement les raisons de l'un avec les raisons de l'autre. Chacun sait que M. Arnauld est celui de tous les écrivains catholiques qui a soutenu le plus doctement et le plus solidement l'utilité des versions de l'Écriture. Ce qu'il a dit à l'égard du droit sur cette matière, est admirable : ce qu'il en a dit à l'égard du fait, c'est-à-dire, pour montrer que, selon l'esprit de l'Église, les laïques n'ont jamais été exclus de la lecture de la parole de Dieu en langue vulgaire, est beau et curieux ; mais, si vous lisez attentivement les réponses de M. Simon (83), vous ne saurez que penser touchant l'esprit de l'Église quant à cela. Les sentimens des docteurs, les jugemens des académies, les mandemens des prélats, les actes publics, en un mot, allégués de part et d'autre, forment une si étrange variété, et surtout lorsqu'on examine les motifs et les principes étalés par ceux qui blâment, et par ceux qui louent la lecture des versions, qu'il résulte de tout cela, que, selon l'esprit de l'Église, il doit être défendu et permis au peuple de lire l'Écriture Sainte. Il n'y a guère de faits qu'on puisse réduire plus aisément au pyrrhonisme historique, que cette demande-ci : *L'Église a-t-elle désapprouvé, ou approuvé, que l'Écriture fût lue par les laïques en langue vulgaire ?* Quelle pitié qu'on ne puisse rien établir de ferme sur une telle question, ni à l'égard de la négative, ni à l'égard de l'affirmative ! Un corps, qui se vante de l'infaillibilité, ne devrait-il pas être plus uniforme dans ses procédures ? M. Arnauld, avec les torrens de son éloquence et de son savoir, entraînerait une infinité de lecteurs à dire

que l'on a calomnié l'église romaine quand on lui a reproché mille et mille fois qu'elle interdit aux laïques la lecture de la parole de Dieu ; il les entraînerait, dis-je, à croire cela, si M. Simon n'opposait des digues à ces torrens. Voilà comment, dans les mêmes communions, un docteur défait le travail de l'autre : l'ennemi commun en profite, et a lieu de s'écrier,

Sapè, premente Deo, fert Deus alter opus.

(S).... soit en faveur des attestations des Grecs.] J'ai dit ci-dessus (84) que les protestans les ont méprisées, comme des choses que l'on avait facilement obtenues de cette nation vana. [*Emendicatis undique per legatos regios, consules, missionarios Græculorum hæc de re testimoniis, quibus nihil non pretio extorqueas* (85). » M. Arnauld produisit plusieurs attestations de prêtres grecs, pour » montrer qu'ils étaient là-dessus d'accord » les hypothèses des catholiques » mains ; mais il est vrai aussi qu'il » en obtint la plupart à force d'argent. » gent. M. Wheler assure, dans ses » Voyages de Grèce, qu'il a parlé à » plusieurs papas que M. de Nointel » neveu de M. Arnauld, a tâché de » corrompre de cette manière (86). » Voilà deux témoins du fait que j'ai » avancé. Notez que M. de Nointel n'est » pas neveu de M. Arnauld. On le dit » là apparemment pour avoir lu dans » la réponse de M. Claude (87) que » M. de Pomponne, neveu de M. Arnauld, » et ambassadeur alors en Suède, » de, lui avait procuré des matériaux » (88). Quoi qu'il en soit, M. Simon » a soutenu qu'il y a même des catholiques » qui ne s'en rapportent » tout-à-fait à ce grand nombre d'attestations » (89) ; et il rapporte les sentimens de leurs doutes. M. Arnauld

(81) Voyez les chap. XXIII et XXIV de son Histoire critique du Nouveau Testament.

(82) Imprimées à Paris, l'an 1695, in-4^o.

(83) Dans les Nouvelles Observations sur le texte et les versions du Nouveau Testament, depuis la page 465 jusqu'à la page 584.

(84) Dans la remarque (O), num. I, immédiatement après la citation (56).

(85) Spanhem. Strictor. in Expositione Episcopi Condom.

(86) Bibliothèque Universelle, tom. II, pag. 445.

(87) Claude, Réponse à la Perpétuité de la doctrine, liv. IV, chap. III, pag. 597.

(88) Notez que ce qui est ici entre deux crochets était en marge de la remarque (M), citation (a), dans la première édition. C'est dans celle-ci, remarque (O), citation (56).

(89) dans son Histoire Critique de la Géographie du Levant.

cela avec une extrême
bonne un précis de ce
endu à M. Spanheim dans
r les catholiques (90).
ais si le public verra
M. Arnauld écrivit.....
M. Despréaux (*).] La
X^e. Satire de M. Des-
étant tombée * entre
l. Arnauld, lui fit naî-
d'écrire une disserta-
de lettre, où il prit
la satire avec cette vi-
et de style qui ne l'a
le parti des anciens
; et cela a valu à M. Ar-
aux vers de M. Des-
il préfère à tous ses
âme à celui d'être his-
l'apologie que ce doc-
sa satire.... Les jansé-
ou les rigoristes ne fu-
ns de cette dernière pié-
uld. Un docteur blan-
isputes graves et sérieux
plus de quatre-vingts
de femmes, de romans,
Le parti en frémit, et
veille que leur chef bais-
à les entendre, était
qui n'avait pas dû un
r un si grand génie. Ce-
illes de M. Despréaux,
entreprit son poème sur
ru, pour montrer que la
embrasser les sujets les
Ces particularités m'ont
uées par un homme de
rit et d'érudition (92),
M. Despréaux. Mettons
le la X^e. Épître (vs. 115
grand poète, où il s'a-
rs.

ix regards de mon astre éton-
l'effet encor plus surprenant,
souvenir aura toujours sa
crivains de l'école d'Ignace

oposées à M. Steyaert, part.
ivantes.

aux l'inséra dans l'édition de
12. Cette pièce a paru depuis
ons qui ont suivi celle de 1702.
d'Amsterdam].

ire contre les Femmes.

impropre cette expression,
rault lui-même qui avait en-
Arnauld.

, avocat au parlement de

Étant, comme je suis, ami si déclaré,
Ce docteur toutefois si craint, si révé-
Qui contre eux de sa plume épuisa l'énergie,
Arnauld, le grand Arnauld, fit mon apolo-
gie (*).

Sur mon tombeau futur, mes vers, pour l'é-
noncer (93),

Courez en lettres d'or de ne pas vous placer.

Alles, jusqu'ou l'Aurore en naissant voit l'Hy-
daspe,

Chercher, pour l'y graver, le plus précieux
jaspe.

Sur tout à mes rivaux saches bien l'étaler.

(V) Si la lecture des mauvais livres
produisait dans le cœur des jeunes
gens les mêmes effets qu'en lui, il se-
rait bon de la conseiller.] Voici ce
qu'il nous apprend lui-même. « Je
» me souviens d'avoir lu autrefois,
» étant fort jeune, dans les *Muses*
» *ralliés* (c'était le titre de ce livre,
» si je m'en souviens bien), quelque
» chose de fort méchant sur ce sujet.
» C'est un poète qui se glorifie d'a-
» voir obtenu ce qu'il n'avait pu de-
» mander sans crime; et la raison
» qu'il rend d'être venu à bout de
» son dessein est tout-à-fait abomi-
» nable. C'est, dit-il, que cette per-
» sonne avait l'esprit trop solide pour
» ne pas regarder comme d'invisibles
» chimères ces vieux contes d'honneur
» qui naissent au cerveau des maris et
» des mères. Je suis certain que ce
» qui est en italique était dans ces
» vers; car j'en fus tellement choqué
» que cela m'est toujours depuis de-
» meuré dans l'esprit. Ce poète sup-
» pose donc qu'il n'y avait que la con-
» sidération de l'honneur qui eût pu
» empêcher cette femme de le sa-
» tisfaire; mais qu'elle s'était mise
» au-dessus par la force de son es-
» prit (94). »

(X) Il a fait un Testament spiri-
tuel.] J'en ai un exemplaire de l'édi-
tion de Liège, en 1696. On y a mis
une préface où l'on désavoue l'édi-
tion qui avait déjà paru.

(Y) On a reconnu enfin à la cour
de Rome ce qu'il valait.] Le pape

(*) M. Arnauld a fait une Dissertation où il
se justifie contre ses censeurs, et c'est son der-
nier ouvrage. [Cette note de Boileau lui-même
n'est pas exacte, puisque la *Lettre à Perrault*
est du mois de mai 1694, et que, depuis encore,
Arnauld a composé ses quatre lettres à Male-
branche.]

(93) C'est ainsi qu'il y a dans l'édition dont
je me sers, qui a été faite dans quelque ville
des Provinces-Unies.

(94) Arnauld, cinquième Dénonciation du
Péché Philosophique, pag. 57, 58.

Clément X, ayant lu quelques ouvrages de M. Arnauld, les loua extrêmement, et déclara que l'auteur lui ferait beaucoup de plaisir s'il lui en envoyait un exemplaire, ou s'il le faisait donner à son nonce (95). Le cardinal Altiéri, qui avait fait voir ces Lettres au pape, ne pouvait assez les louer, et finit vingt fois ses éloges par ce témoignage honorable : « M. Arnauld a rendu de très-grands services à l'Eglise : il serait à souhaiter » que la mort ne lui enlevât jamais » un si grand homme. » *De ecclesiâ optimè meritis est Arnaldus : optandum esset ut talem ac tantum virum mors illi nunquam ereptura esset* (96). L'estime et l'affection d'Innocent XI pour ce docteur ont été connues du public. Voyez la lettre qu'il lui fit écrire par le cardinal Cibo, le 2 de janvier 1677 : elle est à la fin de la lettre que M. Arnauld écrivit à M. l'évêque de Malaga, le 2 de décembre 1688. On a une lettre de M. Favoriti, secrétaire de ce pape, datée de Rome le 3 d'avril 1680, où l'on voit de grands éloges et de fortes marques de la douleur qu'avait ce pontife de la persécution qui était faite à M. Arnauld (97). Il eut envie de l'élever à la pourpre, et il ne tint qu'au docteur que cela ne s'exécutât. *De Arnaldo in purpuratorum procerum ordinem adlegendum aliquando Sanctitatem suam cogitasse, etsi certum est et pluribus notum, nollem tamen hic commemorare, nisi eminentissimus cardinalis, intimorum Romanæ Aulæ consiliorum testis locuples, id nuper Parisiis divulgasset, asseruissetque per unum Arnaldum stetit quominus is eminentissimâ illâ dignitate ornaretur* (98). Alexandre VIII, qui avait eu, avant qu'il fût pape, beaucoup d'amitié et d'estime pour M. Arnauld, ne changea point de dispositions depuis qu'il fut élevé sur la chaire de saint Pierre. Il lui accorda quelques grâces, et il lui en aurait accordé bien d'autres, s'il eût vécu plus long-temps, ou si M. Arnauld lui en eût fourni les occasions (99).

Notez que l'évêque de Malaga fit brûler presque tous les exemplaires

de la première édition de sa *Quarinta Catholica*, dès qu'il eut su que, sans son consentement, on y avait donné la qualité d'hérétique à M. Arnauld. Celui qui brûla de ses propres mains les exemplaires en a donné une attestation en forme (100).

(Z) On trouve qu'il s'écarta un peu de la voie étroite, dans l'affaire qui donna lieu à un *factum* de M. Des-Lyons.] Une nièce de M. Des-Lyons, docteur de Sorbonne, et doyen de Senlis, fut assez adroite pour engager M. Arnauld à des démarches qui ne lui font point d'honneur. Elle plaidait contre son père ; il la protégea dans ce procès autant qu'il put. Cela n'est point d'un casuiste rigide. Outre cela, c'était une fille si bizarre dans ses dévotions, et si mal tournée, que M. Arnauld fut mal servi de la faculté qu'on nomme discernement des esprits, lorsqu'il se laissa tromper par cette hypocrite. M. Jurieu, qui avait ouï parler du *factum* de M. Des-Lyons, souhaita passionnément d'en avoir un exemplaire, et le fit demander plusieurs fois à une personne qui aurait pu le lui fournir. Il employa principalement l'intercession du libraire qui imprimait à la Haye, l'an 1685, sa justification de la Morale des Réformés (101). C'était fort bien s'adresser, car si quelqu'un pouvait obtenir cela, c'était sans doute ce libraire ; mais le possesseur du *factum* ne voulut jamais s'en dessaisir en faveur d'un écrivain qu'il connaissait disposé à tirer de là une nouvelle matière d'insultes et d'invectives. Il savait de quelle manière cet auteur empoisonnait toutes choses quand il s'agissait de déchirer M. Arnauld. Or, prenez garde, je vous prie, à ce petit tour de souplesse. M. Jurieu, ayant manqué ce coup-là, voulut persuader au public qu'il ne s'était point soucié de cet avantage, et qu'il avait été assez modéré pour y renoncer volontairement : *Et même, ce sont ses paroles* (102), *pour faire voir au public que nous ne recherchons pas avec grand soin ce qui serait capable de rendre M. Arnauld odieux, nous*

(100) *Ibid.*, pag. lxxiv.

(101) Il est plein de vie : on peut s'enfermer de lui si je dis la vérité. J'écris ceci le 2 d'août 1699.

(102) Jurieu, préface de la justification de la Morale des Réformés, édition de la Haye, en 1685.

(95) *Præfat. Causæ Arnaldinæ*, pag. lxx.

(96) *Ibidem*, pag. lx.

(97) *Ibidem*.

(98) *Ibidem*, pag. lxxj.

(99) *Ibidem*, pag. lxxj, lxxij.

art tout ce que le *factum* Lyons nous aurait pu fournir. Il y a bien des mensonges qui passent pour des faits, non-seulement dans les annales de la république des lettres, mais dans les barreaux de l'église; il doit être exclus de ce privilège l'un et dans l'autre de ces lieux. Les jésuites n'ont pas laissé *factum* de M. Des-Lyons : ils ont mesé malignement les circonstances et ils en ont tiré le sujet de réflexions et de raillures. Un ouvrage qu'on croit être de M. de la Fontaine, et qui parut en 1696, en voici le titre : *Lettre écrite pour M. Arnauld, écrite de ses amis, sur trois des lettres qui ont été faites contre lui*. 1°. *L'Esprit de M. Arnauld, observations sur la nouvelle Version française du Nouveau Testament, imprimé à Mons. par M. Des-Lyons, docteur en théologie, doyen et théologal aux lettres de M. Ar-*

nauld vers de M. Santeuil sur la mort de M. Arnauld excitèrent une réponse fort violente. Les dames de la rue des Champs reçurent le *factum* d'Arnauld avec les transports qu'on peut imaginer, et le placèrent dans le lieu le plus honorable qu'il leur fut possible. Le cœur étant placé, on se mit en question d'une épitaphe. On ne put voir mieux s'adresser pour cela à M. Santeuil.... Comme l'affaire était délicate, les religieuses crurent prendre M. Santeuil à leur tour pour cela, elles l'invitèrent à passer quelques jours à Port-Philippe, un de ses confrères, qui était à Paris (103), et, durant le séjour qu'il y fit, il composa les vers

*redit sedes ejectus et exul :
phato, tot tempestatibus actus,
in placido, hâc sacra tellure*

*veri defensor, et arbiter æqui.
memor sibi vindictæ externa tellus ;
et amor rapidis eor transtulit alii,
cum avulsum, nec amatis sedibus* (104).

re des Troubles causés par M. Arnauld après sa mort ; ou le Dénouement de M. Santeuil, pag. 5, édit. de 1696. La même, pag. 40.

M. de la Fémas en fit cette traduction française :

*Enfin, après un long voyage,
Arnauld revient en ces saints lieux ;
Il est au Port, malgré les envieux,
Qui croyaient qu'il ferait naufrage.
Ce martyr de la vérité
Fut banni, fut persécuté,
Et mourut en terre étrangère,
Heureux de son corps d'être dépositaire !
Mais son cœur toujours ferme, et toujours
innocent,
Fut porté par l'amour, à qui tout est possible,
Dans cette retraite paisible,
D'où jamais il ne fut absent (105).*

Dès que ces deux pièces, imprimées ensemble, eurent été répandues dans le monde, les jésuites firent faire des reproches à M. Santeuil sur son procédé..... Il fit la sourde oreille, se flattant que tous les murmures qui s'élevaient alors se dissiperaient d'eux-mêmes insensiblement (106). Mais lorsqu'il vit fondre sur lui une pièce envoyée de province (107)..... il prit les voies de satisfaction. « Il en fut » frappé comme d'un coup de » foudre, et accourut aussitôt au » collège des jésuites, demandant miséricorde, avec les termes du monde les plus humbles et les plus touchans ; conjurant tous ceux qu'il rencontrait de ne le point perdre ; qu'il avait toujours été ami de la société ; et que l'épitaphe en question n'était point de lui, mais qu'elle avait été supposée par ses ennemis pour le brouiller avec les jésuites. » On lui dit qu'on souhaitait que ce qu'il avançait fût vrai, mais que ce désaveu simple ne suffisait pas, et qu'il fallait détromper le public par un désaveu authentique qu'on lui demandait pour gage de sa sincérité. Il promit tout ce qu'on voulut ; mais l'embarras fut d'effectuer sa promesse (108). » Le panégyrique imposant et flatteur qu'il fit de leur compagnie ne servit de rien (109). Ils s'aperçurent « du tour de souplesse » dont il s'était servi pour esquiver la difficulté : ils le traitèrent d'homme double et de mauvaise foi ; il se vit, en moins de rien, inondé d'épigrammes qui venaient fondre sur

(105) La même, pag. 41.

(106) La même, pag. 7.

(107) Intitulée Santolius vindicatus.

(108) Histoire des troubles causés par M. Arnauld après sa mort, pag. 9.

(109) La même, pag. 20.

» lui de tous côtés , et où les jeunes
 » jésuites du collège , qu'il appelle
 » dans un endroit *Pubes jesuitica sa-*
 » *gittaria* , avaient bonne part. Les
 » jansénistes , de leur côté , n'étaient
 » pas moins choqués de sa lâcheté ,
 » que les jésuites l'étaient de sa du-
 » plicité , et ils lui en donnèrent des
 » marques par une pièce en vers bur-
 » lesques , qu'ils firent contre lui , et
 » qui commence par

« *Santeuil, ce renommé poëte.*

« Ainsi il se trouva bien loin de son
 » compte , et il vit qu'en voulant mé-
 » nager tout le monde , il n'avait con-
 » tenté personne. » Tout bien pesé ,
 il résolut de sacrifier les jansénistes
 aux jésuites : il fit à ceux-ci par let-
 tre une humble confession de sa fau-
 te ; mais cela ne les contenta point :
 ils voulurent une rétractation (110).
 Il se vit pressé là-dessus tous les jours
 par épigrammes sur épigrammes qu'il
 recevait continuellement , et qui ne
 lui donnaient point de repos (111).
 Il écrivit une lettre au père la Chaise,
 où il interpréta le mieux qu'il put quel-
 ques termes de l'épître. La répon-
 se qu'il reçut de ce jésuite augmenta
 ses inquiétudes (112) ; il fallut songer
 à une seconde apologie. *L'endroit le*
plus délicat , et sur quoi roulait toute
la difficulté , était celui où il disait de
M. Arnauld ,

Ictus illo fulmine (*Vaticano*)
 Trabeate doctor , jam mihi non amplius
 Arnalde sapers.

C'est-à-dire ,

Si vous aviez été frappé de la foudre du Vati-
 can , je vous renoncerais absolument.

Or , c'était ne rien dire. Les jésuites
 voulaient qu'il mît *sapias* , au lieu de
sapers. (Car tout ceci se passait sur
 l'épreuve , avant que les copies fus-
 sent tirées.) De mettre *sapias* , c'eût
 été déclarer M. Arnauld excommu-
 nié et condamné. Un de ses amis , à
 qui il en parla , lui donna une ouver-
 ture pour trouver un milieu entre sa-
 pers et *sapias* : c'était de mettre sa-
 pias , qui pouvait se prendre égale-
 ment dans les deux sens divers des
 deux autres mots ; mais il sentait bien

qu'il ne pouvait abandonner le sa-
 pers sans choquer les jansénistes. En-
 fin , après longues délibérations , il
 prit le parti de servir chacun à peu
 près selon son goût. Il fit donc tirer
 deux sortes de copies : les unes , où
 il y avait *sapias* , pour les jésuites ,
 en leur disant de vive voix qu'il le
 prenait dans le sens du *sapias* ; et les
 autres , où il laissait le *sapers* , pour
 faire sa cour aux jansénistes (113). A
 cela , il joignit l'interprétation de
 quelques autres endroits de l'épître.
 Il ne contenta ni les jésuites , ni
 les jansénistes. Ces derniers firent
 courir contre lui une pièce fort pi-
 quante (114) : les autres ne le pou-
 rent pas moins fortement. Le père
 Commire s'en mêla. Il était demeuré
 sans combattre , comme le corps de
 réserve ; mais il parut enfin dans le
 » champ de bataille ; et , pour termi-
 » ner une dispute qui ne finissait
 » point , et empêcher M. Santeuil de
 » dire tant de fois le pour et le con-
 » tre , il vint tomber sur lui , et lui
 » passa dans la bouche un bâillon
 » qui l'a toujours fort incommodé de-
 » puis. Je parle du *Linguarium* , que
 » tous les savans attribuent à ce grand
 » poëte (115). » Un poëte de l'uni-
 versité , et nullement ami des jé-
 suites , se mit sur les rangs , et fit
 une pièce intitulée *Santolius pendens* ,
 c'est-à-dire , *Santeuil au gibet*. C'est
 une des meilleures qui aient paru du-
 rant cette longue guerre poétique. Il
 a paru , je pense , trois relations de
 ce différent. Je n'ai point vu la pre-
 mière : celle que j'ai citée est la se-
 conde : la troisième est de l'an 1697 ,
 et postérieure à la mort de M. San-
 teuil : elle contient les lettres qui
 furent écrites à ce poëte par divers
 jésuites , et n'est point conforme à
 la seconde , quant à certaines circon-
 stances.

Il est certain que cette querelle fit
 beaucoup de bruit , et c'est pourquoi
 l'auteur de la relation se crut obli-
 gé d'employer ce préambule (116).
 « C'est le destin de ceux qui ont es-
 » sé de grands troubles durant leur

(110) Là même , pag. 11.

(111) Là même , pag. 14.

(112) Là même , pag. 17.

(113) Histoire des troubles causés par M. Ar-
 nauld après sa mort , pag. 20.

(114) Intitulée *Santolius pendens*. Voyez
 l'Histoire des troubles , etc. , pag. 20.

(115) Là même , pag. 33.

(116) Là même , pag. 3 et 4.

» vie, d'en causer encore après leur mort. Celle d'Alexandre n'éteignit pas la guerre dans l'Asie : elle la ralluma au contraire avec plus de fureur, par l'ambition de ses lieutenans, qui se disputèrent long-temps la couronne. Il est arrivé quelque chose de pareil à M. Arnauld, s'il est permis de comparer un docteur à un conquérant. Sa mort, qui semblait devoir terminer tous les troubles qu'il avait causés durant sa vie, en a au contraire suscité de nouveaux. Chacun sait la manière indigne dont les jansénistes se sont déchaînés contre un saintabbé (117), pour s'être expliqué trop clairement dans cette occasion, en disant, au sujet du grand chef de parti qui venait de tomber dans la personne de M. Arnauld, *Heureux qui n'en a point d'autre que celui de Jésus-Christ*. Voilà ce que produisit la première nouvelle de la mort de M. Arnauld. Mais son cœur ayant été depuis rapporté en France, il ne put y rentrer sans y répandre encore des semences de division, par le démêlé qu'il fit naître entre M. Santeuil et les jésuites. » Plusieurs personnes se souviendront ici d'une plainte de Balzac contre l'épître du père Goulu (118); mais si d'un côté les jésuites ont pu dire que le tombeau même de M. Arnauld leur faisait insulte, les jansénistes ont pu dire d'autre côté, que même dans le tombeau on ne laissait pas en repos le théologien :

*Et ce n'est pas assez de payer en la vie,
Il faut payer encore au delà du trépas* (119).

(BB) *M. Perrault fut obligé à supprimer le feuillet qu'il destinait à M. Arnauld dans.... ses Hommes illustres de la nation française.*] Voici ce qu'on trouve dans une lettre qui fut rendue publique l'an 1697. « M. Perrault, de l'académie, a donné au public les *Éloges des Hommes illustres* de ce règne. M. Arnauld et M. Pascal y tenaient leur place à juste titre. Baptiste et Molière y

(117) C'est-à-dire l'abbé de la Trappe.

(118) Voyez la remarque (M), de l'article du père GOULU, général des feuillans.

(119) Ce sont deux vers de l'opéra qui fut joué l'an 1674 : il s'intitulait, ce me semble, le triomphe d'Alceste.

» sont dans leur rang, comme des illustres dans leur genre. Le livre » était imprimé avec privilège, les » portraits gravés. Il devait paraître » il y a quatre mois ; mais les pères » jésuites ont tant remué auprès des » puissances, qu'ils ont fait donner » ordre à l'auteur et au libraire de » retrancher M. Arnauld et M. Pascal, et de supprimer leurs éloges.... » M. Arnauld a été un des plus grands » hommes de ce siècle. Il a rendu » service à l'Eglise, en combattant le » calvinisme, et en défendant la foi » de l'Eucharistie. Il a vécu et il est » mort dans la communion de l'Eglise » se, et dans une parfaite obéissance » au saint siège, qui aurait assuré- » ment récompensé son grand mérite, si la profonde humilité de ce » savant personnage ne lui eût fait » refuser plus d'une fois une des plus » éminentes dignités de l'Eglise. Molière a vécu comme un impie, et il est mort comme un réprouvé dans l'excommunication. Cependant M. Arnauld est effacé du nombre des hommes illustres, et Molière y est conservé (120). » On a fait ces réflexions-là par toute la France et dans les pays étrangers ; et l'on n'a pas oublié ce qu'a dit Tacite sur ce que l'image de Cassius, ni celle de Brutus ne parurent point aux funérailles de Junia : *Præfulgebant Cassius atque Brutus eo ipso quod effigies eorum non visebantur* (121). On a fait l'application de cette pensée à MM. Arnauld et Pascal ; les vers qui ont été faits là-dessus ont couru toute la terre, car ils ont été insérés dans les Nouvelles historiques et politiques qui se publient à la Haye tous les mois. Ajoutons que beaucoup de gens se figurent que les jésuites n'ont eu guère de prudence dans cette affaire, puisque le meilleur moyen d'attirer les yeux et l'attention du public sur ces deux illustres, était de faire que M. Perrault fût obligé de supprimer leur éloge et leur portrait. Cet acte ne pouvait servir qu'à rehausser le mérite que l'on voulait effacer : il menait tout droit au passage de Tacite ; et ce ne pouvait être qu'une vive source d'exclamations et de ju-

(120) Lettres d'une dame de qualité à une autre dame savante, pag. 24, 25.

(121) Tacit., *Annal.*, lib. III, in fin.

gemens en faveur des deux personnes supprimées, et contre les instrumens de la suppression. Mais tout le monde n'est point demeuré d'accord de cette imprudence prétendue. Plusieurs connaisseurs en cette espèce d'affaires ont soutenu que la faction ennemie de M. Arnauld n'a rien fait qui ne ressent la plus fine et la plus sûre politique. Pensez-vous, disent-ils, que Tibère n'ait pas prévu les réflexions que l'on ferait sur ce que les effigies de Cassius et de Brutus ne seraient point vues parmi tant d'autres dans une pompe funèbre? Il connaissait bien le relief de cette absence; mais il trouva un plus grand inconvénient à laisser paraître ces deux assassins de Jules César parmi les images de leurs familles: c'eût été en quelque façon réhabiliter leur mémoire, et il était de son intérêt de ne faire aucune démarche qui tendît le moins du monde à cela. Les jésuites ont sans doute très-bien prévu aussi le relief de la suppression que M. Perrault ferait; mais, tout bien compté, ils ont cru, en habiles gens, que ce serait un désavantage beaucoup plus petit, que de donner lieu à l'autre faction de se prévaloir de ce que M. Arnauld et M. Pascal seraient placés avec privilège sur le Théâtre des Hommes illustres. En les faisant disparaître, on se munit d'un nouvel acte qui peut servir dans le procès; on les détient sous la flétrissure; on empêche que personne ne puisse alléguer comme un signe de réhabilitation le privilège obtenu par M. Perrault: et, ce qui est bien considérable, on empêche que le public ne s' imagine qu'on n'a plus le même crédit qu'auparavant. Il n'est pas aisé de croire que le public se figurera que si les portraits et les éloges de ces deux messieurs ont une pleine liberté de se faire voir dans un ouvrage autorisé, c'est parce que les jésuites n'ont eu nulle envie d'y former aucun obstacle: il est plus naturel de croire qu'on prétendra qu'ils ne l'ont pu empêcher. Or c'est un jugement terrible; les suites en peuvent être de conséquence: il faut donc le prévenir; car les influences de la réputation sont d'une efficace extrême, soit pour avancer, soit pour reculer les événemens. Qui ne sait qu'en matière

de commerce un marchand qui passe pour riche, et qui ne l'est pas, fait mieux ses affaires qu'un marchand qui serait riche, et qui passerait pour pauvre? Les autres conditions de vie humaine sont semblables à celle-là, quant à ce point. Si c'est une imprudence de s'engager à certaines choses, c'est une imprudence encore plus grande de les abandonner après s'y être engagé. Il y va de l'honneur et de la gloire, et c'est tout dire. Ce principe n'est pas moins actif dans les guerres de robe longue, que dans les guerres proprement ainsi nommées (122). Enfin, il est connu de tout le monde que dans les procès de grande importance, l'une des parties se pourvoit contre toutes les démarches qui peuvent favoriser l'autre. La politique veut donc que l'on n'acquiesce point par son silence aux procédures des jésuites. Il faut se précautionner, et contre les épitaphes, et contre les auteurs d'éloge, et multiplier les papiers du sac, afin de mieux soutenir le grand procès, et de mieux entretenir le problème ou la *Question curieuse si M. Arnauld est hérétique?* Question étrange, et sur laquelle les catholiques romains prennent tous les jours, les uns l'affirmative, les autres la négative impunément. Ce qui montre qu'il y a dans le genre humain une source d'anarchie que l'on ne saurait boucher. Elle trouve principalement des conduits dans les corps ecclésiastiques; car puisque l'église romaine n'a point le secret de fixer la liberté de dire le oui et le non à l'égard des mêmes choses, qu'elle autre église le pourra faire? Les autres églises n'ont point comme celle-là des tribunaux que l'on reconnaisse infallibles. Elles ne se gouvernent pas avec des airs d'autorité et de grand éclat comme celle-là. On doit donc moins s'étonner que des ministres protestans s'entr'accusent d'hérésie dans des livres imprimés, que de voir un grand docteur de Sorbonne déchiré comme un hérétique par la faction des molinistes,

(122) *Marcellus multa magnis ductus animi non aggradienda, ita semel aggressus non dimittenda esse dicendo, quia magna sunt verba in utramque partem fierent, tenuit ne inciperet abiretur. Titus Livius, lib. IV, docet. II.*

ant que trois papes l'honorent sur amitié, de leur estime et leurs louanges, et que les plus grands prélats mettent des approbations solennelles à la tête de ses ouvrages. Il y a près de soixante ans que ce procès dure (123), et l'on n'est encore aussi libre que jamais, ou pour nier, ou pour affirmer. Les diocèses des ministres ne durent pas. On les accorde pour l'ordination après le troisième ou le quatrième jour, et on leur assure la réputation d'orthodoxie que les uns veulent enlever aux autres. Mais cela ne laisse pas de ressentir un peu l'anarchie et cet état de nature attaquant n'a presque autre chose à craindre que la résistance de la multitude, et non pas les châtimens du juge commun. Les corps politiques ne sont pas sujets à un tel ordre, on n'y laisse pas la liberté à un chacun d'appeler les autres fripons ou gens de bien; voleurs, traîtres, homicides, prostituées ou personnes de bonne vie (124). On fixe un peu mieux l'état et la durée des réputations.

Il reste, la suppression ordonnée par Perrault n'a point empêché que les exemplaires de son livre, qui ont été en Hollande, ne continssent les noms de MM. Arnauld et Pascal. On a même vu quelque petit dérangement au chiffre des pages. L'édition de Hollande a remis les choses en ordre *.

C) M. Arnauld mérita l'estime de M. Descartes.] Il est l'auteur des quatrième objections contre les objections de ce philosophe, et tout le monde a jugé que ce sont les plus sages qui aient été proposées contre cet ouvrage. M. Descartes en fit jugement : voyez son histoire composée par M. Baillet (125). Il faut noter que M. Arnauld avait enseigné à Paris la même philosophie que de M. Descartes avant que cet ouvrage eût encore publié les premiers

essais de la sienne (126). On l'appelle donc cartésien * aussi, abusivement que janséniste. Lisez ce qui suit. Il avait puisé dans leur source ses sentimens sur la grâce; c'est-à-dire, dans saint Augustin, avant que le livre de M. d'Ypres eût paru. Il les avait soutenus publiquement, en la présence des évêques, quatre ou cinq ans avant que le livre de ce prélat eût été publié (127). Il les avait embrassés sans savoir seulement que Jansénius travaillât sur la grâce..... A peine savait-il qu'il y eût un M. Jansénius au monde (128).

(DD) Il ne disait rien qui fût au-dessus des conversations communes.] Il faut entendre ceci avec quelque restriction; car autrement on ne pourrait point le concilier avec ce qu'on trouve dans le récit de sa vie. On y trouve des heures de conversation après le repas, dans lesquelles il y avait beaucoup à apprendre avec lui, parce qu'étant homme à réflexions, il en faisait toujours de sorts solides, soit sur les événemens humains, sur la conduite de la vie, sur les règles de la morale, ou même sur les choses de science, et sur les affaires publiques. Souvent les conversations étaient employées à lire des livres nouveaux, et il en jugeait toujours si bien que le jugement qu'il en portait, mais rarement d'un air décisif, était de lui-même décisif et sans appel. Sa mémoire, à l'occasion des choses qui se lisaient ou que l'on disait, lui fournissait toujours quelque chose de ce que les auteurs avaient de plus beau sur le sujet; et on était souvent surpris de lui voir réciter un grand nombre de vers, soit latins ou français, qu'il n'avait lus que dans sa jeunesse, ou que depuis beaucoup d'années. Il possédait fort bien les poètes latins, et il en appliquait les plus beaux endroits avec beaucoup de justesse, et avec une grande pré-

126 Là même, pag. 544. Voyez aussi pag. 128.

* C'est d'après les autorités qu'il cite, que Bayle prend ses conclusions; mais Leclerc prouve qu'Arnauld ne commença d'enseigner son cours de philosophie qu'en 1639, et le *Discours sur la Méthode* de Descartes était imprimé depuis deux ans, après avoir couru quelque temps en manuscrit.

(127) Hist. abrégée de M. Arnauld, pag. 36.

(128) Là même, pag. 31.

B) On écrit ceci en 1699.

C) On entend ceci par rapport aux accusations publiques.

Il y a dans cette remarque, dit Leclerc, beaucoup de choses qui ne sont nullement exactes; mais je ne m'y arrêterai pas.

D) Baillet, Vie de Descartes, tom. II, pag. 124 et suivantes. Voyez aussi Perrault, des illustres, pag. 57, 58.

sence d'esprit, selon les occasions qui naissaient dans la conversation (129). Disons donc que ses entretiens n'étaient simples et vulgaires que lorsqu'il était avec des gens qui n'avaient pas avec lui une liaison d'habitude, et qui ne l'engageaient point par leurs questions à étaler ce qu'il savait.

(EE) *On prétend qu'il est devenu l'apôtre du jansénisme en Hollande.* Il parut en 1698 un petit livre (130) où l'on assure (131) que M. Arnauld, après avoir erré quelque temps dans les Pays-Bas catholiques, vint enfin se réfugier en Hollande. M. de Neerhassel, évêque de Castorie, et vicaire apostolique dans les Provinces-Unies, le reçut comme un homme de Dieu, et le logea dans son beguinage de Delft, où M. Arnauld demeura quelques années sans être connu que de ceux qui étaient dans sa confiance. Là, il gouvernait absolument l'esprit du prélat, et celui-ci n'avait rien plus à cœur que de lui adresser tous les jeunes théologiens en qui il trouvait de l'esprit, afin qu'il les formât. Les plus assidus auprès de lui étaient M. de Codde, aujourd'hui archevêque de Sebaste, et successeur de M. de Castorie dans le vicariat apostolique; M. van Huyssen..... C'est donc proprement dans le beguinage de Delft qu'est né le jansénisme de Hollande, vers l'an 1689.

(129) Histoire abrégée de M. Arnauld, pag. 287, 288.

(130) Intitulé Mémoire touchant le Progrès du Jansénisme en Hollande.

(131) Pag. 8 et 9.

ARNGRIMUS, savant homme, natif d'Islande. Cherchez JONAS.

ARNISÆUS (HENNINGUS), natif d'Halberstad, et professeur en médecine dans l'académie de Helmstad, a été un philosophe et un médecin fort estimé vers le commencement du XVII^e. siècle. On fait beaucoup de cas de ses ouvrages de politique, où il établit un dogme directement opposé à celui d'Althusius (A). Il fut appelé en Danemarck, et s'y transporta, et y eut le grade de

conseiller et de médecin du roi (a). L'académie de Helmstad perdit beaucoup par cette retraite (B). On a débité faussement qu'il fut professeur à Iène (C), et qu'il laissa sa bibliothèque à l'académie de ce lieu-là. On aurait pu dire, sans se tromper, qu'il fit des leçons dans l'académie de Francfort-sur-l'Oder, avant que d'en faire dans celle de Helmstad (b). Il avait voyagé en France et en Angleterre (c). Il mourut au mois de novembre 1635 (d). Je donne les titres de plusieurs de ses ouvrages (D).

(a) Witte, in Diario Biogr. ad ann. 1635.

(b) Arnismus, *præf. lib. de Jure Majestatis*.

(c) *Idem, ibid.*

(d) Witte, *Diarium Biograph. ad annum 1635.*

(A) Il établit dans ses ouvrages de politique un dogme directement opposé à celui d'Althusius (1). Car il soutenait que l'autorité des princes ne doit jamais être violée par le peuple. Voyez son livre de *Autoritate Principum in Populum semper inviolabili*, imprimé à Francfort, l'an 1612. Voyez aussi ses trois livres de *Jure Majestatis*, imprimés au même lieu, l'an 1610, et ses *Relectiones Politicæ*, imprimées aussi à Francfort, l'an 1615. Il n'acheva point ce dernier ouvrage, qui d'ailleurs a paru très-beau. *Opus præclarum, sed imperfectum* (2). Il a donné un catalogue de ceux qui ont soutenu que la souveraineté appartient au peuple, dogme qui, au jugement de Boeclerus, est très-pernicieux, et le pivot des rébellions : *A fatali et pestilenti errore..... suspensa omnis illa rebellandi licentia variis vocabulis præscribunt* (3). Boeclerus ajoute que c'est une chose déplorable qu'il y ait de très-grands hommes dans cette liste; et il en

(1) Voyez l'article d'ALTHUSIUS.

(2) Bosius, de *Comparandâ Prudentiâ* c. 20.

(3) Boeclerus in *Grot. de Jure Belli et Pacis lib. I, cap. III, num. 8, pag. 236.*

es différentes passions qui les poussés de ce côté-là : *Patronos recondes nefariæ philosophiæ re- it Arniseus principio libri de oritate Principum in Populum er inviolabili. Fuisse in illis os viros , dolendum : quorum os animus arrogans , elatus , in- ius , ad fingendam et pingem- libertatem stoïco supercilio for- pulerit : alios metus oppressio- tyrannidis eo evibraverit , ut latem civilem benè constitutam ent, nisi populo subjiçiat : non- commentitiæ sapientiæ species erit , ut tali tanquàm terricula- reges, neintyrannidem elaberent- tentatos cuperent (4). Si l'on fai- m tel catalogue la présente année , il serait beaucoup plus long ; dogme de la supériorité du pen- t devenu à la mode depuis quel- emps. Grotius loue beaucoup un age politique d'Arniseus (5).*

L'académie de Helmstad per- beaucoup par la retraite d'Arni-] C'est ce que témoigne Courin- qui le qualifie æternum Juliæ miciæ et incomparabile ornamen- (6). *Vir incomparabilis* , dit-il a autre livre (7) , à quo civilis sophia in academiâ Juliâ ut ali- esquàm , fuit exulta , et simul ri quoque ut aliarum rerumpu- rum veterum recentiumque his- , etiamsi sparsim quidem , ac- è tamen satis est inculcata...., in Daniam discessu simul utrum- hoc studiorum genus fuerit heio i consepultum.

) On a débité faussement qu'il professeur à Iène.] Cela se trou- dans une édition d'un écrit de is de Comparandâ Prudentiâ ci- Mais cette édition fut désavouée a veuve de Bosius. Voyez l'aver- ment qu'elle fit mettre au-devant même livre , quand elle le fit im- er exempt des fautes qui le défi- ient dans l'édition précédente.

) Voici les titres de plusieurs de ouvrages.] Outre les traités de po- e dont j'ai déjà fait mention (8), Edem, ibid.

Grotius, de Imperio summar. Potestat. acra , cap. III, num. 8.

Couring., de civili Prudentiâ , cap. XIV.

Idem, in Dedicat. Exercitat. de Repub. à German.

Dans la remarque (A).

il fit un livre de *Subjectione et Exemp- tione Clericorum* ; un autre de *Potes- tate temporali Pontificis in principes* ; un autre de *Translatione Imperii ro- mani* ; un autre de *Republicâ* ; un au- tre de *Jure connubiorum* (9) ; un au- tre qui a pour titre *Doctrina politica in genuinam methodum quæ est Aris- totelis , reducta , et ex probatissimis quibusque philosophis , oratoribus , jurisconsultis , historicis , etc. , brevi- ter comportata et explicata*. J'ai vu cet ouvrage de l'édition d'Amsterdam , en 1643 : il est très-docte et très-solide. Il écrivit aussi sur la médecine : ses *Observationes aliquot anatomicæ* fu- rent imprimées à Francfort, l'an 1610, in-4°. Sa dispute de *Lue venered cog- noscendâ et curandâ*, le fut à Oppen- heim , en la même année , in-4° (10). Je ne sais point la date de la première édition de ses *Disquisitiones de partibus humani legitimis terminis*, ni de ses livres de *Præservatiõe à peste , de hydropum Essentiâ et Curatione , de Apoplexiâ et Epilepsiâ cognoscendis et curandis* (11). Quant à ses écrits de philosophie , il faut savoir qu'il fit des Notes sur la Logique de Crellius ; *Epitome metaphysices ad mentem Aristotelis , de Constitutione et par- tibus metaphysicæ ; Vindiciciæ pro Aristotele de subjecto metaphysicæ et naturâ entis ; Disputationes viii meta- physicæ ; Epitome doctrinæ physicæ*.

(9) Voyez le *Diarium Biograph. de Witte* , ad ann. 1635.

(10) Voyez *Lindenius renovatus* , pag. 390.

(11) *Witte* , *Diaram Biograph. ad ann. 1635*.

ARNOBE , professeur en rhé- torique à Sicca , dans la Numi- die , vers la fin du III^e. siècle , fut attiré par des songes à la pro- fession du christianisme (a). Il s'adressa aux évêques , pour leur demander son admission à l'E- glise : mais comme ils se souve- naient de la véhémence avec la- quelle il avait toujours combattu la vraie foi , ils se défièrent de lui ; et avant que de l'admettre au nombre des catéchumènes , ils voulurent qu'il donnât des

(a) Voyez la remarque (A).

preuves de ses bonnes intentions (A). Pour les satisfaire, il écrivit un *ouvrage contre les gentils* *, où il réfuta très-fortement les absurdités de leur religion, et le ridicule de leurs faux dieux. Il y employa toutes les fleurs de sa rhétorique, et y débita beaucoup de littérature; mais comme il avait une louable impatience d'être agrégé au corps des fidèles, il se hâta un peu trop en composant son ouvrage (B): de là vient que l'ordre et la belle économie n'y paraissent pas avec toute la justesse qu'il serait à souhaiter. Le pis est que n'ayant pas une connaissance fort exacte de la vérité chrétienne, il débita des erreurs très-dangereuses (C). On ne sait point ce qu'il fit depuis, ni en quel temps il mourut. Son ouvrage contient sept livres, et non pas huit, comme on l'a cru pendant quelque temps (D). Il a été commenté par de savans hommes, et imprimé plusieurs fois (E).

* L'article que contient le *Dictionnaire de Chauffepié*, donne quelques remarques sur les sept livres *Adversus gentiles*.

(A) *Avant que de l'admettre au nombre des cathécumènes, les évêques voulurent qu'il donnât des preuves de ses bonnes intentions.*] C'est saint Jérôme qui nous apprend ces particularités. *Arnobius*, dit-il (1), *rhetor clarus in Africa habetur: qui quum in civitate Siccæ ad declamandum juvenes erudiret, et adhuc ethnicus ad credulitatem somniis compelleretur, neque ab episcopo impetraret fidem quam semper impugnaverit, elucubravit adversus pristinam religionem luculentissimos libros, et tandem velut quibusdam obsidibus pietatis fœdus impetravit.* On le regarda comme un ennemi qui voulait faire un traité de paix; mais, avant que de conclure, on voulut avoir des garans de l'observation

(1) Hieronymus, in *Chronico Eusebii*, ad annum 2, olymp. 276.

de sa parole. On lui demanda des garans, il en donna: ce furent des vectives contre les païens. Apres il fut regardé comme un bon, et il fut reçu à la paix de l'Eglise.

(B) *Il se hâta un peu trop en composant son ouvrage.*] Ceci par un passage de Baronius *verò opus illud, ut inter fideles teretur, quasi fidei suæ vadenus absolvit; hinc planè est quod (ut ait Hieronymus) fuisse v. inæqualis et nimius, et absque sui partitione confusus. Rursus quod nondum plenè esset scientiarum christianarum imbutus, cum non solum non fuerit bene illustratus, sed nec in Ecclesiæ cathécumènos acceptus* (2); *videtur est, si aliquibus nævis commentarius ille esse respersus*.

(C) *Il débita des erreurs très-reuses.*] Nous venons de voir Baronius attribuer l'hétérodoxie rencontrée dans les sept livres à la précipitation avec laquelle ils furent écrits; car l'auteur n'attendit pas à les faire qu'il eût eu le temps de se bien instruire de tous les points de la foi chrétienne. L'annaliste qui excuse les erreurs d'Arnobius les représente comme de petites fautes; mais il est sûr que l'on ferait aujourd'hui brûler tout ce qui débiterait de telles doctrines, sans le consensus que l'on ait de l'innocence pour la personne d'Arnobius; pas moins vrai que ses sentimens sur l'origine de l'âme, et sur la nature du mal physique, et sur quelques matières capitales, sont très-incorrects. Je l'ai remarqué ailleurs, et j'aurais pu dire à l'égard de nos erreurs, ce que Perse avoue à l'égard de son siècle, qu'il se mêlait d'en parler sans que de les connaître:

*Nec fonte labra prolixi Caballino
Nec in bicipiti somniâsse Parnas
Memini, ut repente sic poëta pro
Heliconidasque, pallidamque Py
Illis remitto, quorum imagines
Hederæ sequaces. Ipse semipages
Ad sacra Vatum carmen affero*

(2) M. du Pin n'est pas de ce sentiment, dit-il, *Biblioth. des Auteurs* tom. I, pag. 203, lorsqu'il n'était que cathécumène, sept livres.

(3) Baron., ad ann. 302, num. 6.

(4) Consultez la Table de ce Dictionnaire sous le mot Arnobe.

(5) Persius, in *Prologo*.

ment de M. du Pin. « Il n'était pas encore tout-ait des mystères de notre l'attaque avec beaucoup esse la religion des païens, défend celle des chrétiens. e plus heureusement la ganisme, qu'il ne prouve t la vérité du christia- is il ne faut pas s'en éton- est l'ordinaire de tous les convertis, qui, étant ins de leur religion, en t mieux les défauts, et la qu'ils ne savent les preu- xcellence de celle qu'ils t (6). » Je ne vois per- arle aussi faiblement des nobe, que M. Cave. Il dit e ce sont des doctrines un s de la vraie foi. *Dogma- habet FORSAN minus catho- mini è gentiliū tenebris enti et nondū christianæ tis satis instructo condo-* (7). C'est pousser la tolé- up plus loin qu'on ne l'a préface de l'édition de 51, où l'on se contente de obe s'écarte un peu de . *Aliis in locis à veritate ONNIHIL recedit, sed hoc m illi qui ex Ethnicismi ns ad veritatem christia- erat. Idem huic autori iis solet, qui ex carcere in lucem perducti visum m habent* (8). Encore un asons ce père; mais ne issez simples, pour quali- nment petites erreurs les l a débités. Ils méritent, considère en eux-mêmes, nes titres qu'on leur don- rd'hui, si quelque docteur Il faut convenir sans chi- auteur moderne avait s de bonnes leçons à son utons-le. M. Jurieu pèse à une fausse balance. Il octrine par les personnes, les personnes par la doc- même erreur change de na-

ture selon les lieux et les temps : elle est une monstrueuse hérésie, selon le sujet où elle se trouve, et selon le siècle où elle règne. On voit des preuves de cette iniquité de M. Jurieu dans toutes ses disputes contre les sectaires d'aujourd'hui, auxquels il ne pardonne rien, pendant qu'il porte l'indulgence et la tolérance pour les pères jusqu'à un excès prodigieux..... (9). Le respect, que nous avons pour les personnes, ne doit pas nous faire respecter leurs erreurs, quand elles sont capitales. Dans une semblable occasion, on doit appeler scapham scapham, et ligonem ligonem. M. Jurieu veut bien excuser les erreurs d'Origène, à cause de son grand zèle; mais si quelqu'un nous venait aujourd'hui débiter les rêveries de cet ancien, M. Jurieu ne se croirait obligé à aucun support. Si ces rêveries sont des hérésies et des impiétés, qui changent l'enfer en un purgatoire, et qui anéantissent par ce moyen la crainte des peines éternelles, et la crainte de Dieu, pourquoi les doit-on supporter dans Origène?..... (10). La mollesse avec laquelle M. Jurieu parle des erreurs de saint Hilaire et de saint Jérôme, n'est assurément pas édifiante. Il les excuse, et dit que ce sont des bévues et des négligences. Mais si un théologien de ce siècle s'allait mettre dans l'esprit de soutenir les mêmes opinions, M. Jurieu se croirait obligé de les appeler des extravagances et des impiétés. Quelle iniquité criante! Les mêmes choses, qui sont des extravagances et des impiétés dans notre siècle, ne sont que des bévues et des négligences excusables au IV^e. siècle. Pourquoi cela (11)? Cet auteur prétend connaître la source de ce double poids. Écoutons-le encore. M. Jurieu leur pardonne, comme des fautes fort légères et fort minces, des erreurs qui, dans les gens de notre siècle, sont des hérésies infernales. On se pique ordinairement d'un profond respect et d'une haute estime pour ceux qui ont le bonheur de vivre plusieurs siècles avant nous, quoique l'on voie en eux toutes les faiblesses et toutes les mauvaises qualités que l'on ne peut pas souffrir dans les

Bibliothèque des Auteurs ecclés.,
104, col. 2, édition de Hollande.
us Cave, Historiam Litterarum

Arnobii, in edit. Lugd. Bat.,

(9) Saurin, Examen de la Doctrine de M. Jurieu, pag. 681.

(10) La même, pag. 683.

(11) La même, pag. 684.

modernes. Quand on ne peut pas estimer les anciens, on se croit du moins obligé à les aimer, et à donner, par un jugement de charité chrétienne, la plus favorable interprétation que l'on peut à leurs paroles. Au contraire, l'on se pare et l'on se fait honneur d'un zèle enflammé contre ses contemporains : on ne leur passe rien, et, à leur égard, on est prodigue d'anathèmes. Il semble pourtant que l'intérêt de la religion étant conservé, la charité devrait plutôt s'exercer envers les vivans, qu'envers les morts qui sont morts depuis plusieurs siècles. La charité que l'on a pour ces derniers, ne coûte guère, parce que leur mérite n'excite pas notre jalousie et notre envie, et que nous ne les regardons pas comme nos concurrens ; mais pour juger charitablement d'un adversaire qui parle et qui écrit contre nous, et dont la réputation offusque notre gloire, il faut un peu mortifier l'amour-propre ; et c'est un sacrifice que l'on ne fait pas facilement. Comme M. Jurieu n'a pas eu de querelle avec Origène, et qu'il a des ennemis personnels dans le parti socinien, il ne faut pas s'étonner s'il a plus de tolérance pour celui-là que pour ceux-ci (12).

(D) Son ouvrage contient sept livres, et non pas huit, comme on l'a cru pendant quelque temps.] Tout le monde sait que le petit livre de Minucius Felix a pour titre *Octavius*. On le trouve joint avec les livres d'Arnobé dans plusieurs anciens manuscrits. C'est ce qui a été cause qu'il a passé pour un ouvrage d'Arnobé ; et sans doute le mot *Octavius*, pris pour *octavus*, a fait illusion à bien des lecteurs. Citons ces paroles de M. du Pin. « Ce livre (13) a passé » long-temps pour le huitième livre » d'Arnobé ; car ayant été trouvé » avec les sept livres d'Arnobé dans » un ancien manuscrit de la bibliothèque du Vatican. Il fut imprimé » quatre fois sous ce nom (*), sans

» que personne reconnût son véritable auteur. Le savant jurisconsulte Baudouin s'aperçut le premier cette erreur vulgaire, et fit imprimer, l'an 1560, à Heidelberg, un petit traité séparé, avec une vante préface, dans laquelle il rend à son véritable auteur. Quoiqu'on doive à ce célèbre jurisconsulte l'honneur d'avoir fait le premier cette découverte, cependant trente-trois ans après, Ursinus faisant imprimer à Rome les ouvrages d'Arnobé, soit qu'il n'eût pas vu l'édition de Baudouin, soit qu'il voulût se faire honneur de cette remarque, sépara le livre de Minutius d'avec ceux d'Arnobé sans avertir que cela eût été fait avant lui, se donnant ainsi tout l'honneur de cette découverte (14).

On trouve la même chose dans la préface du Minutius Félix imprimée à Leyde l'an 1652 (15). On y trouve aussi, que presque dans le même temps que François Baudouin fit voir que le prétendu huitième livre d'Arnobé était l'ouvrage de Minucius Felix, un autre critique eut quelque soupçon de la bévue. *Eodem fere tempore id ipsum suboluit etiam Hadrianus Junio* (16). Cela n'est point exact : faut dire que François Baudouin n'était pas le premier qui l'ait découvert, car il ne publia ce qu'il savait là-dessus, que quatre ans après qu'un autre eut communiqué cette pensée au public. Son Minutius parut l'an 1560. Or voici ce que l'on trouve dans l'ouvrage qu'Hadrien Junius fit imprimer l'an 1556. *Arnobio qui septiduntaxat adversum gentes libros edidit, octavus accrevit, quum sit Minutii Felicis, Octavius ab interlectorum uno ita vocitatus, novâ ne oblitterandi auctoris* (17). L'année suivante Baudouin n'était pas guère plus en garde contre l'erreur commune ; car il cita comme le VIII^e. livre d'Arnobé le Traité de Minutius. *Sic ille apud Arnobium Cecilius christianos dictitat, cum etiam infantis occisi sanguinem la-*

(12) Saurin, Examen de la Doctrine de M. Jurieu, 687.

(13) C'est-à-dire celui de Minutius Félix.

(*) La première, par Sabæus, sur le manuscrit de Rome, l'an 1542 ; la seconde en Allemagne, par Gelenius ; la troisième en Hollande, à Leyden, en 1552 ; la quatrième, à Bâle, par Erasme, en 1560,

(14) Du Pin, Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques, tom. I, pag. 119, col. 2.

(15) Cette préface est de Jacques Ouzelius.

(16) Jacques Ouzelius, in præfatione Minutii Felicis.

(17) Hadrianus Junius, Animadvers., lib. I, cap. I.

... (18). *Horribilis profectò est* *io Cecilii illius leguleii romani,* *apud Arnobium libro octavo hæc* *is christianis objicit* (19). Louis ion a donné à Junius la gloire e le premier qui eût rendu l'Oc- us à son légitime maître. *Illi* (Mi-) *octavum adversus gentes li-* *Junius noster in Animadversis* *princeps jam olim vindicavit* (20). lon parla ainsi dans un ouvrage publià Paris, l'an 1583. Citons aroles de M. Joly. *Minutii Felicis* *tissimi scriptoris christiani Dia-* *s elegantissimus contra idolorum* *tatem tam diù pro octavo Arno-* *dversus gentes libro habitus est,* *Minutius eum sub nomine Octa-* *retulerat, donec à Francisco Bal-* *jurisconsulto anno 1560, Arno-* *eductus, et genuino auctori red-* *est, veluti Nicolaus Rigaltius in* *fatione ad eundem Minutium ob-* *vit* (21). Voilà deux savans hom- (22), qui ignorent que Junius éda Baudouin dans la découverte rai auteur de l'Octavius. Au res- e ne crois point que M. Joly ait on de mettre ce livre dans la classe pseudonymes. Il prétend que teur, en le publiant, se déguisa le nom d'Octavius; il vaudrait ux dire, ce me semble, qu'Octa- est le titre de l'ouvrage, et non un nom supposé de celui qui l'é- rit. On ne parlerait pas exactement, on disait que les Dialogues de Pla- furent publiés sous les faux noms personnages qui leur servent de es. Minucius Félix imita Platon : il lut que son dialogue portât pour le nom du principal interlocuteur. E) Son ouvrage a été imprimé plu- ars fois.] Si j'avais les livres néces- es, j'entreprendrais de donner ici toire exacte des éditions d'Arnobé; is il faut que j'abandonne ce des- , et que je me borne à quelques es critiques contre ceux qui nous donné la liste de ces éditions. Ce- qui a fait la préface de l'Arnobé

(18) Franciscus Balduinus ad edicta veterum principum roman. de Christianis, pag. 47, edit. apud Oporinum, an. 1557.

(19) Idem, ibid., pag. 50.

(20) Ludov. Carrio, Emendat., lib. II, cap. II, folio 51.

(21) Claudius Joly, Dissertat. de verbis Usuar- pag. 114. Ce livre fut imprimé l'an 1669.

(22) Rigaut et Joly.

imprimé à Leyde l'an 1651, raconte, 1°. que la première édition de ce père est celle que François Priscianensis, Florentin, publià à Rome. Il ne dit point en quelle année; c'est un péché d'omission qu'on ne saurait pardon- ner; 2°. que Sigismond Gelenius changea plusieurs choses dans cette édition, non pas avec l'aide des manuscrits, mais en s'appuyant sur les conjectures de son génie; 3°. que Théodore Canterus, publiant Arnobé avec des notes, se plaignit de la hardiesse de Gelenius; 4°. que Godescale Stewechius travailla bien sur ce père: 5°. qu'Elmenhorst joignit à son commentaire la diversité des leçons recueillies, tant des manuscrits et de l'édition faite à Rome l'an 1542 sur un ancien manuscrit de François Sæbæus (23), que de l'édition de Fulvius Ursinus; 5°. qu'enfin Desiderius Heraldus publià de belles notes sur les sept livres d'Arnobé. J'ai trois choses à remarquer contre cela. Premièrement, la liste des éditions est très-incomplète; en second lieu, l'édition de Rome, en 1542, n'est point différente de la première, et cependant on la donne ici comme différente; en troisième lieu, il n'est pas vrai que les remarques de Didier Hérault soient venues après l'édition d'Elmenhorst. Celle-ci est de l'année 1610, et l'ouvrage d'Hérault avait paru à Genève, l'an 1597, et à Paris l'an 1605*.

Examinons la liste de M. du Pin (24). 1°. Je remarque en premier lieu, que les noms propres y sont fort défigurés (25). On y voit *Canrerus*, au lieu de *Canterus*; *Hermenhorstius*, au lieu d'*Holmenhorstius*; *Stevuchius*, au lieu

(23) Il s'appelait Fausta, et non pas François.

* L'auteur des Remarques insérées dans le tome XXIX de la Bibliothèque française possédait un exemplaire de l'édition d'Elmenhorst imprimée à Hanau typis Wecheliani, 1603, dédiée à Joseph Scaliger; mais le privilège de l'empereur pour l'impression est du 25 mai 1582. Il n'est pas naturel, ajoute-t-il, que les héritiers d'André Wechel, après avoir obtenu ce privilège, aient laissé dormir l'ouvrage pendant 21 ans sans en faire usage. Cependant la Bibliothèque du Roi ne possède pas d'édition de l'Arnobé d'Elmenhorst antérieure à 1603, et c'est aussi la première de cet éditeur que mentionne C. T. G. Schoenemann dans sa *Bibliotheca historico-literaria patrum latinorum*, ouvrage dont il n'a paru que deux volumes, 1792-1794, in-8°.

(24) Elle est à la page 205, col. 1 du 1^{er} tom. de sa Biblioth., édit. de Hollande.

(25) Je ne me sers que de l'édition de Hollande.

de *Stewechius*. 2°. Outre cela, je remarque qu'on nous donne pour l'imprimeur de la première édition un Théodore Priscianensis. C'est sans doute une faute. Nous avons vu que le Florentin *Franciscus Priscianensis* fut le premier qui fit voir le jour aux livres d'Arnobé. Or ce n'était pas un imprimeur. Le Poccianti ne lui donne point cette qualité : il se contente de le faire un bon humaniste, et auteur de quelques livres italiens (26). Je me persuade que ce fut à lui que Faustus Sabeus, bibliothécaire du Vatican, communiqua le manuscrit sur lequel fut faite l'édition de Rome de 1524 *. Ainsi dans la préface de l'édition de Leyde, on aura mal distingué l'édition de François Priscianensis, d'avec celle qui fut faite sur le manuscrit de Sabeus. Notez que Louis Carrion estime que le manuscrit d'Arnobé, qui est dans la bibliothèque du roi de France, est celui dont on se servit pour la première édition (27). Il s'imagine que puisqu'on la dédia à François 1^{er}, on lui envoya aussi le manuscrit. 3°. En troisième lieu, je remarque qu'il n'est pas vrai que les sept livres d'Arnobé aient été imprimés avec les notes d'Hérauld en 1583, ni qu'il faille distinguer l'édition de Hambourg de 1610, de celle dont on venait de parler, je veux dire de celle qui fut accompagnée du commentaire d'Elmenhorst. 4°. Enfin je remarque que *Stewechius* ne fit point une édition d'Arnobé, à Douai, l'an 1634, son édition est d'Anvers, en 1586; et il y avait long-temps qu'il était mort, quand ses *Electa in Arnobium* furent réimprimés à Douai, en 1634, *cum Paratitlis seu Summariis Leandri de sancto Martino*. Vous trouverez une pareille faute à la citation (*) de la page 430, où M. du Pin dit qu'Érasme publia Arnobé l'an 1560. Il mourut l'an 1536.

Disons quelque chose du père Lab-

(26) Pocciantius, de Scriptor. Florentinis, pag. 69.

* 1524 est une faute d'impression. Bayle, dans cette même remarque, a déjà dit deux fois 1542. Joly aurait dû s'en apercevoir, et n'aurait pas dû reprocher à l'auteur une faute qui n'est que de son imprimeur.

(27) Ludov. Carrion, Emendat., lib. I, cap. IX, folio 18. M. du Pin l'affirme, pag. 119 du 1^{er}, tome de sa Bibliothèque.

be. Il trouve très-belle l'édition de Leyde, mais il s'étonne que ceux l'ont procurée, n'y aient pas inséré l'*Arnobianus criticus* de Meurnius, imprimé à Leyde, l'an 1598, *cum hypotyptico Minutiano*. Il voudrait que, le moins, ils en eussent fait mention (28). Ceux qui lui reprochent qu'il eût dû lui-même se souvenir de l'*Eclogæ ad Arnobium* de Jules-César Bulenger (29), ne seraient pas fondés; car cet ouvrage ne sert à rien, ni pour corriger le texte d'Arnobé, ni pour développer le sens général : ce n'est qu'un tissu de citations, qui n'a qu'un rapport très-éloigné à quelque pensée d'Arnobé. Le même jésuite donne un coup de pied au grand Saumaise, qui avait publié des commentaires sur cet auteur et qui ne tint pas sa parole *. *masiani autem illi commentarii non diu expectati, tam sæpè ejus amicumque litteris promissi atque jam in fumum tandem ventosque evanuerunt* (30). Je crois qu'un tel critique Saumaise nous eût appris plus de choses, que son savant commentateur sur le traité de *Pallio* de Tullien.

(28) Philippus Labbe, Dissertat. de Scriptorib. Eccles., tom. I, pag. 105.

(29) Imprimées à Toulouse, l'an 1611.

* C'est Claude Saumaise qui donna l'édition de Leyde, 1651, in-4°, *cum notis viri doctissimi*. Labbe et Bayle ont ignoré, dit Joly, que ce *vir celeberrimus* était Claude Saumaise, qui avait aussi commencé un commentaire sur Arnobé, lorsque la mort le surprit. Fabbius ayant trouvé le manuscrit, le fit imprimer le tome second des *Sancti Hippolyti* l'an 1718, in-folio. Ce fragment de commentaire commence à la page 122 et finit à la page 123.

(30) Labbe, de Scriptorib. Eccles., tom. I, pag. 105.

ARNOLDUS (NICOLAS), professeur en théologie à Francfort, naquit à Lesna, ville de Pologne le 17 de décembre 1618. Son père se trouvant veuve, lorsqu'il n'avait que trois ans, prit le soin imaginable de l'élever, et le consacra aux lettres. Il fit ses humanités dans le collège de Lesna, entre autres régens, Coménius, qui dictait alors ses écoliers son *Janua linguarum*.

fut créé acolythe (a) au synode d'Ostrorog, à l'âge de quinze ans : et en cette qualité, il accompagna Orminius (b) pendant six années dans la visite des églises de Pologne; après quoi, il fut envoyé à Dantzick, l'an 1635, où y appliqua à l'étude de l'éloquence et de la philosophie. Il trouva quelquefois la mauvaise humeur de Jean Botsac, qui fut fâché qu'un jeune homme tant d'espérance fût calviniste. Il retourna en Pologne, l'an 1638, et cultiva la théologie publique sous la direction d'Orminius; et un an après, il fut envoyé en Podolie, pour y être recteur de l'école de Jablonow. Ayant exercé cette charge pendant trois mois, il fit les fonctions de ministre deux ans de suite chez un grand seigneur.

Comme on remarqua que ses talens pourraient être d'une grande utilité à l'Église, on jugea qu'il fallait lui donner les occasions de les cultiver dans les académies les plus fameuses. Il commença ses voyages l'an 1641. Il vint d'abord à Franeker, et fit de grands progrès sous Cocceius son compatriote, et sous Cocceius. Il fut aux académies de Groningue, de Leyde et d'Utrecht, l'an 1643, et retourna bientôt à Franeker, et se livra à l'étude du français et de l'anglais. Il fit un voyage en Angleterre l'année suivante; ne pouvant aller à Oxford à

cause que tous les chemins étaient occupés par les troupes du roi, ou par celles du parlement, il fut à pied à Cambridge; mais il ne put y entendre aucune leçon de théologie: tous les professeurs étaient sous la détention, dans le collège de la Trinité. Étant de retour à Franeker, il s'attacha à prêcher, même en flamand, et fit tellement goûter ses sermons, qu'afin de le retenir en Frise, on lui dissuada d'aller revoir la Pologne. Il fut jugé très-capable du ministère par la classe de Franeker, qui l'examina, et les louanges qui lui furent données déterminèrent aisément une demoiselle du pays à l'épouser (A). Il se maria avec elle l'an 1645, et peu après il fut appelé par l'église de Beetgum. Il la servit fidèlement et constamment jusqu'en l'année 1651, sans prêter l'oreille aux vocations qui lui furent adressées par d'autres églises; mais cette année-là, il se rendit aux instances des États de Frise, qui le choisirent pour succéder à Cocceius dans la charge de professeur en théologie à Franeker (d). Il s'acquitta de cette charge avec beaucoup de capacité jusqu'à sa mort, qui arriva le 15 d'octobre 1680, après une longue maladie, où il donna beaucoup de marques de sa piété et de sa résignation aux ordres d'en haut (e). Je parlerai de quelques voyages qu'il fit depuis sa promotion au professorat en

Les églises réformées de Bohême ont retenu cette partie de l'ancienne discipline.

Surintendant des églises de la Grande Pologne.

Johannes de Potok-Potocki, successeur à terra Haliciensis.

(d) Cocceius avait été appelé par l'académie de Leyde.

(e) Tiré de son Oraison funèbre, prononcée le 22 d'octobre 1680, par M. Marck, professeur, alors en théologie à Franeker, et depuis à Groningue et à Leyde.

théologie (B); et je n'oublierai pas les livres qu'il a donnés au public (C).

(A) *Les louanges qu'on lui donna déterminèrent aisément une demoiselle.... à l'épouser.*] C'est ce que nous apprend l'auteur de son oraison funèbre. *Fecit paulò post, dit-il (1), tanta omnium laus, ut nobilissima in Frisiis virgo remigia à NITZEN facilis in conjugales ejus rueret amplexus, anno 1645.* Cette demoiselle fut louable de préférer aux richesses la belle réputation et le mérite. On a d'autres exemples d'un choix de cette nature, car il est certain que plusieurs ministres, soutenus du seul éclat de leur éloquence ou de leur savoir, sont parvenus à des mariages lucratifs, et d'autre côté bien avantageux par le rang de la famille où ils prenaient une épouse. A quoi pouvait aussi contribuer l'espérance très-plausible, que de tels sujets seraient élevés tôt ou tard aux chaires de distinction, aux chaires considérables par les gages annuels. Quoi qu'il en soit, l'épouse de notre Arnoldus mérite d'être louée. Elle mourut au commencement de l'année 1652, et ne laissa point d'enfans. Il se remaria l'an 1653 à la veuve d'un avocat de Leeuwarden, nommée Anne Pybinga, fille d'un bourgmestre de Franeker, laquelle lui donna neuf enfans, cinq fils (2) et quatre filles, et lui survécut. Il n'y avait en vie que trois fils et une fille lorsqu'il mourut (3).

(B) *Il a fait quelques voyages depuis sa promotion au professorat en théologie.*] Il alla voir ses parens à Lesna, l'an 1651, et passa un mois agréablement chez son oncle maternel Martin Gertichius, ministre du lieu, et célèbre par divers ouvrages. Il fit un autre voyage, l'an 1656, à la suite des quatre ambassadeurs extraordinaires que les États-Généraux envoyèrent au roi de Suède et au roi de Pologne. Leurs excellences voulurent l'avoir pour prédicateur, et fu-

rent très-satisfaites des sermons qu'il prononça en flamand, ou en allemand, ou en polonais, selon les rencontres. Ce voyage dura deux ans. Arnoldus se fit beaucoup estimer pendant ce temps-là, par le chancelier de Pologne Étienne Corycinski, par le grand maréchal de Suède Jean Oxenstiern, par le général des troupes Douglas, et par l'électeur de Brandebourg, qui lui offrit la place de prédicateur séculier. Il fut député à Heidelberg l'an 1666, pour engager M. Spanheim à accepter une profession en théologie dans l'académie de Franeker, et revint sans avoir obtenu cela.

(C) *Je n'oublierai pas les livres qu'il a donnés au public.*] Je ne dirai rien de la diligence avec laquelle il rassembla et mit en ordre les ouvrages de Maccovius, qu'il fit mettre sous la presse, ni de la version, qu'il composa et qu'il publia, d'un livre anglais de Jérémie Dykius (4); mais je citerai sa *Réfutation du Catéchisme des sociniens*, son *Anti-Bidellus*, son *Anti-Echardus*, son *Livre contre Brevingius*, son *Apologie pour Amisius contre Erbermann* défenseur de Bellarmin, ses *Disputes théologiques sur des matières choisies*, son *Commentaire sur l'Épître aux Hébreux*, son *Lux in tenebris*, et ce qu'il a publié contre Jean Amos Comenius. Je ne dirai rien de ces ouvrages, si ce n'est, touchant ces ouvrages-là, le passage de son Oraison funèbre: *Quis est qui non.... prædicet Rectorum Catecheseos, in quâ religionis doctrinam an impietatis sociniana plenissimè est compendium, caratissimam refutationem, quæ supra fidem impietatis ductoribus molesta, doctis gratis est. Cujus non laudem meretur tum Anti-Bidellus, quo pneumatomachi fatorem, et fatuam Cometii (5) laudem extinxit; tum Anti-Echardus, quo conquistum et male colligatum ciculum ita dissolvit, ut dissoluti scoparum hactenus retinuerit notitiam. Imò quem non in mille detestatorum tenebris ineffabiliter detecta doctorum illa vindiciarum lux, quæ publico toties recensum docti, et ope tuta ecclesia errorum orientis*

(1) Marekian, in Orat. funebri N. Arnoldi, pag. 28.

(2) Le 2^e. et le 3^e. étaient jumeaux. Voyez le Programme du recteur de l'académie. Il est imprimé au devant de l'Oraison funèbre.

(3) Tiré de ce Programme, et de l'Oraison funèbre.

(4) Dykii Translata Eucharistia. Ibidem in Orat. funeb. Arnoldi, pag. 35.

(5) Je cite un écrit d'Arnoldus contre Comenius dans les remarques (D), (5), etc. de l'article COMENIUS.

Sed ne in hoc quidem labore acquiescere potuit qui in ecclesiæ voluit consumi bonum. Brevingil ab eo tempore feliciter demolitus est tribunal, Erbermannum Bellarmino adversus Amesium suppetias ferentem confodit, etc. (6). Voilà quelques ANTI qui ne sont point dans la liste de M. Baillet.

(6) Marckius, in Orat. funeb. Arnoldi., pag. 35.

ARODON (BENJAMIN D'), juif allemand, auteur d'un livre rempli de préceptes pour les femmes. Il a été traduit d'allemand en italien par le rabbin Jacob Alpron. Cette version fut réimprimée à Venise, l'an 5412, selon le calcul des Juifs (a), après avoir été exactement corrigée par le rabbin Isaac Lévit. Ce livre est fort chargé d'observances, non-seulement pour la propreté du corps, mais aussi pour la pratique des prières et des bonnes œuvres. Les observances du premier ordre contiennent souvent des minuties, ou des régularités superstitieuses, et il y a quelquefois un grand *rigorisme* dans celles du second ordre (A). C'est ce que l'on verra plus amplement dans la remarque qui accompagne cet article.

(a) Je crois que cela répond à notre année 1652.

(A) *Il y a un grand rigorisme dans les observances que contient son ouvrage.* Car, par exemple, on ordonne au mari et à la femme de ne dire mot pendant le devoir conjugal, et de n'avoir que des pensées pieuses, sans aucune application au plaisir; et on leur déclare que, s'ils agissent d'une autre manière, leurs enfans naîtront difformes. *Ogni persona deve esser avvertita, tanto l'huomo, come la donna, nel tempo che si congiungono insieme non devono parlar, nè haver niun cattivo pensiero, nè debbano scoprire li occhi occulti o vergognosi, perchè*

*quelli che parlano in quel tempo che si congiungono insieme, quella creatura che viene concepita in quell'instante, riuscisse dal ventre della madre con qualche מום, o zoppo, o muto, o guercio, o simili mancamenti, o del tutto distrutto, e mal conditionato... non devono haver intentione in quell'instante alli piaceri, ma solo per adempir il voler divino.. (1): ambidai devono pensar in quell'instante, che questo non lo fanno per il lor giovamento ed adempir li lor appetiti carnali, ma solo per mantener il precetto.... ogn'huomo da bene fa quello, che deve pensare in quell'instante, perchè si deve pensar solo a pensieri santi e pii (2). Cette morale est très-belle, et très-rigide tout ensemble. Voyez ce que l'on a dit dans les Nouvelles de la République des Lettres (3) touchant un livre de M. Yvon, ministre des Labadistes. Une si grande pureté est de ces sortes de biens qu'il est plus facile de souhaiter que d'espérer; mais néanmoins, les casuistes sont fort louables, quand ils insistent là-dessus, et qu'ils tâchent d'introduire la pureté où les fureurs d'une convoitise brutale ne règnent que trop. Si notre rabbin avait cru, comme l'église romaine, que le mariage est un sacrement, il n'aurait pas exigé que ceux qui y participent eussent des dispositions plus saintes que celles qu'il leur demande. Il leur impose tout à la fois la loi du *fayete linguis* (4), dont les païens recommandaient l'observation dans les grands mystères, et celle du *sursum corda*, que l'ancienne église n'oubliait jamais de notifier dans la célébration de ses plus augustes cérémonies. En un mot, il est certain que si cet homme eût reçu avec une entière foi la doctrine de Jésus-Christ, et s'il eût été animé de l'esprit de grâce, il n'eût pas donné des conseils plus dignes de la pureté évangélique. Cela doit faire honte aux docteurs de relâchement qui sont si communs parmi les chrétiens.*

Notez que le dogme de ce rabbin ne s'accorde guère avec le conseil des

(1) Precetti da esser imparati dalle Donne Ebree, cap. LXX, pag. 41, 42.

(2) La même, cap. LXXI, pag. 43.

(3) Mois de novembre 1685, pag. 1290.

(4) Horat., Od. I, lib. III. Voyez là-dessus ses commentateurs.

docteurs en médecine. Ceux-ci prétendent qu'un enfant conçu sous des distractions d'esprit, je veux dire, sous des pensées sérieuses, graves, immatérielles, est niais, sot et imbécile (5); et ils donnent de tout autres conseils à ceux qui désirent des enfans (6): mais pour peu qu'on soit raisonnable, on demeurera d'accord qu'ils mènent les hommes à une très-mauvaise école de chasteté: leurs préceptes ne sont faits que pour des gens qui voudraient borner toutes choses à une vie animale, terrestre, sensuelle, épicurienne. Il faut aller à l'école du rabbin, si l'on veut apprendre à se comporter dans cette partie des devoirs, en créature douée d'une âme spirituelle, et qui ne veut point se rendre digne de cette censure,

O curvas in terras animas et caelestium inanes (7),

On comprendra mieux combien la morale de ce Juif est belle et sublime, si l'on se souvient qu'elle est directement opposée aux maximes de ces docteurs de corruption, qui ont rempli leurs poésies de tant de lascivités. Ces dangereux empoisonneurs se gardent bien de conseiller le silence; et c'est ce qui a fait trouver à un moderne quelques preuves de l'interprétation qu'il a donnée aux paroles d'un poète grec, qui contiennent la description de l'autre des nymphes. *Pour le regard du murmure agréable dont Homère parle, dit-il (8), ce sont sans doute ces paroles obligantes des amans, cet ohime cor mio des Italiens, ce ζων και ψυχον des Grecs, et cet alma de mi alma des Espagnols, qui accompagnent les plus favorables privautés, et qui font dire au plus savant de tous les poètes en l'art d'aimer:*

*Accedant questus, accedat amabile murmur,
Et dulces gemitus, aptaque verba joco (*).*

Voyez comme il parle ailleurs:

*Et mihi blanditias dixit, dominumque vocavit;
Et quæ præterea publica verba juvant (**).*

(5) Voyez la remarque (C) de l'article François d'Assise, dans le second alinéa.

(6) Voyez Roderic de Castro, de Natura Mulierum, lib. III, cap. V.

(7) Persius, Sat. II, vs. 61.

(8) Hexameron rustique, IV^e. journée, pag. 112 et suiv.

(*) Ovidius, lib. II, vs. 723, de Arte amandi.

(**) Lib. III Amorum, Eleg. VII, vs. 11.

Je ne vous apprendrai pas que le terme juvare est tout-à-fait érotique, et consacré aux dernières délices de l'amour, qu'expriment encore, aussi bien que le murmure, ces deux vers du même auteur:

*Me voces audire juvat sua gaudia lassas,
Utque morer, me, me, rusticeque roget (*).*

..... *L'épithalame célèbre de l'empereur Gallienus, que Trebellius Pollio préfère à ceux de cent poètes qui s'exercèrent aussi sur le même sujet, représente merveilleusement bien encore ce sourd et obligeant murmure, et les caresses qui en sont inséparables. L'on veut que tenant la main des enfans de ses frères qu'il mariait, il leur prononçât ces vers de sa façon:*

*Ite, ite, ô pueri, pariter sadate molles.
Omnibus inter vos, non murmur vobis columbas,
Brachia non hederis, non viscant omnia conchas.*

Certes il est difficile de rien dire de plus pathétique, ou de plus passionné là-dessus. Être diamétralement opposé à ces faux docteurs, à ces pestes de la jeunesse, c'est un grand éloge, c'est un préjugé légitime que la morale que l'on avance est d'une admirable pureté. Il faut joindre à tout ceci la judicieuse réponse qui fut faite par le célèbre M. Drelincourt à un évêque qui s'était servi d'une remarque tout-à-fait indigne, je ne dirai pas d'une personne de son caractère, mais aussi d'un laïque qui aurait eu quelque goût du style badin. Au lieu d'effusion de ses larmes, ce sont les paroles de M. Drelincourt (9), ces façons de parler, que la vierge Marie est l'esprit et la vie des chrétiens, il les défend par des railleries qu'il ferait beaucoup mieux de laisser à ceux qui montent sur le théâtre. Vous autres, dit-il, messieurs les pasteurs de l'église protestante, qui avez des chères moitiés, non tant comme des accidens inséparables de votre substance, que comme les os de vos os, et la chair de votre chair, voire, qui n'êtes qu'une chair en deux personnes, dites bien d'autres termes plus caressans à ces âmes de

(*) Lib. II de Arte amandi, v. 689.

(9) Drelincourt, Avant-Coureur de la République à M. le Camus, évêque de Belley, pag. 35.

vos âmes, à ces vies de vos vies, à ces vies de vos cœurs et de vos âmes, à ces âmes de vos vies et de vos cœurs, que le monde n'entend pas : car vous êtes ces spirituels, qui jugez tout le monde, voire les anges, à plus forte raison les Romains, sans pouvoir être jugés de personne. *Je ne sais qui lui en a tant appris, et ne puis pas répondre de ceux qui ont des femmes à la dérobée. Mais un personnage grave, qui vit en un chaste mariage, ne s'étudie point à une si extravagante rhétorique.* Le prélat répliqua d'une façon si burlesque que rien plus (10).

(10) Voyez sa Réponse à l'Avant-Coureur de M. Drelincourt, pag. 156.

ARRERAC (JEAN D'), conseiller au parlement de Bordeaux, vers la fin du XVI^e. siècle, est auteur d'un livre dont je parlerai ci-dessous (A).

(A) *Il est auteur d'un livre dont je parlerai ci-dessous.* Il a pour titre : *la Philosophie civile et d'état, divisée en l'Irénarchie et la Polémarchie*, et fut imprimé à Bordeaux, par Simon Millanges, l'an 1598, in-8°. Il devait comprendre deux tomes, dont je n'ai vu que le premier (1). Voici l'idée que l'auteur en donne (2) : « J'ai pris mon sujet sur les lois du premier livre des Pandectes, que tous les docteurs ont méprisées, ou pour ne les avoir pas entendues, ou parce qu'ils ont cru qu'elles ne servaient pas de beaucoup à la chicane, de laquelle ils étaient plus esclaves pour le quête qu'ils en espéraient, qu'aimoureux de la vertu et de l'honneur. Je trouve ce livre si riche et si plantureux de belles lois, que je me trompe fort, si je ne montre dans le mien, qu'il contient la plupart des lois de la nature et de la philosophie morale et civile, avec l'ordre des magistratures et juridictions romaines. J'ai ajouté à ce premier livre les deux premiers titres du second, sur lesquels j'ai discoursu des droits de juridiction, tant selon la police romaine, que notre droit

(1) Il contient 721 pages.

(2) Jean d'Arrerac, *Épître dédicatoire au cardinal de Joyeuse*.

français et le droit de l'Eglise, et de cette loi de nature, *quod quisque juris in alium statuerit, ut ipse eodem jure utatur.* » Cela regarde le premier tome, ou l'Irénarchie, c'est-à-dire, l'état de paix : ce qui suit concerne sa Polémarchie, c'est-à-dire, l'état de guerre. C'était un petit volume, lequel contenait en quatre livres toutes les qualités et perfections d'un chef d'armée, les ruses et stratagèmes des anciens capitaines, les moyens de nous servir des occurrences en la guerre, et de nous maintenir vainqueurs après la victoire obtenue (3). Cet auteur avait beaucoup lu, et n'était pas chiche de citations, mais ordinairement, il ne s'étend guère sur chaque chose : c'est pourquoi il a eu assez de place pour parler d'un fort grand nombre de sujets. Il combat assez souvent les plus célèbres jurisconsultes, Accurse, Alciat, Budée, Cujas, etc. ; et de temps en temps, il fait des observations bien singulières.

(3) Jean d'Arrerac, *Épître dédicatoire*, pag. 1, vers la fin.

ARRIA, ou ARRIE, nom de quelques dames romaines, dont je parlerai dans les remarques de l'article PÉTRUS *.

* L'article PÉTRUS n'ayant pas été donné par Bayle, ses traducteurs anglais ont composé un article ARRIA que Chauffepié a reproduit dans son Dictionnaire, en y ajoutant une longue remarque contre le suicide, sujet qu'il reproche à Bayle de ne pas avoir traité assez directement, quoiqu'il en eût de belles occasions. Voyez les articles LUCRÈCE (remarque D), et ZIA (remarque C.)

ARRIAGA (RODERIC DE), jésuite espagnol, naquit à Lucrone, le 17 de janvier 1592. Il entra dans la société le 17 de septembre 1606, et enseigna la philosophie avec un grand applaudissement à Valladolid, et la théologie à Salamanque ; et ayant appris par des lettres du général de la compagnie, qu'il serait de la plus grande gloire de Dieu que quelques jésuites espagnols

se transportassent en Bohême (a), pour y enseigner les plus hautes sciences, il s'offrit à cet emploi. Il arriva à Prague, l'an 1624. Il y régenta la théologie scolastique pendant treize ans, et il fut préfet général des études vingt ans de suite, et chancelier de l'université l'espace de douze années. Il reçut solennellement le bonnet de docteur en théologie, et il s'acquit beaucoup de réputation. La province de Bohême le députa trois fois à Rome, pour y assister aux congrégations générales de l'ordre (b). On l'exhorta plusieurs fois à retourner en Espagne, mais ce fut en vain. Il fut extrêmement estimé d'Urbain VIII, d'Innocent X, et de l'empereur Ferdinand III. Il mourut à Prague, le 17 de juin 1667 (c). Il publia plusieurs livres (A), où il étala beaucoup de subtilité d'esprit. On trouve qu'il réussissait beaucoup mieux à ruiner ce qu'il niait, qu'à bien établir ce qu'il affirmait; et l'on prétend que par-là il est devenu le fauteur du pyrrhonisme (B), quoiqu'il ait donné à connaître qu'il n'était pas pyrrhonien. Il y aurait sans doute beaucoup d'injustice à le soupçonner de la moindre prévarication, et d'avoir été un faux frère des dogmatiques; car s'il emploie toutes ses forces à réfuter un grand nombre de sentimens, il les emploie

aussi à soutenir les opinions qu'il embrasse : on s'aperçoit aisément qu'il y procède de bonne foi, et qu'il agit de tout son mieux; et, si ses preuves sont inférieures à ses objections, il faut s'en prendre à la nature des choses. L'application avec laquelle il a réfuté toutes les subtilités qui ont été inventées par les scolastiques, pour montrer que deux propositions contradictoires sont quelquefois véritables, et quelquefois fausses (C), suffit à persuader qu'il avait à cœur les intérêts des dogmatiques contre les pyrrhoniens. Il a quitté sur plusieurs matières de physique les opinions les plus générales de l'école, comme sur la composition du continu, sur la raréfaction, etc : et c'est pour quoi il a pris à tâche (d) de justifier les innovateurs en matière de philosophie. C'est dommage qu'un esprit si net et si pénétrant n'ait pas eu plus d'ouverture sur les véritables principes; car il eût pu les pousser bien loin. Une légère connaissance de l'hydrostatique lui eût fait trouver la raison d'une expérience (D), pour l'explication de laquelle il s'est tourmenté inutilement. Ses efforts, ses instances, ses souplesses là-dessus, font regretter qu'il ait couru avec tant de force hors du bon chemin.

(d) Dans la préface de son Cours de Philosophie.

(a) Les jésuites avaient fait depuis peu de ce pays-là une province de leur ordre, détachée de la province d'Autriche. Sotuel, Bibliot. Scriptor. Societ. Jesu, pag. 728, 729.

(b) A la 8, à la 10, et à la 11.

(c) Tiré de Sotuel, Bibl. Scriptorum societ. Jesu, pag. 728, 729.

(A) Il publia plusieurs livres.] Un Cours de Philosophie en un volume, et un Cours de Théologie, en huit volumes *. Le Cours de philosophie, imprimé in-folio, à Anvers, l'an 1631,

* Joly donne la liste exacte des éditions de ouvrages philosophiques et théologiques d'Arriaga.

a été réimprimé plusieurs fois. L'édition de Lyon, en 1669, est augmentée. Le I^{er}. et le II^e. volumes de son Cours de Théologie furent imprimés en 1643; le III^e. et le IV^e. , l'an 1644; le V^e. , l'an 1649; le VI^e. , l'an 1650; le VII^e. et le VIII^e. , l'an 1655. Ce sont tous des *in folio*, imprimés chez Balthasar Moret, à Anvers (1). Il travaillait au IX^e. tome, lorsqu'il mourut : c'était celui de *Jure et Justitiâ* (2). Don Nicolas Antonio a donné à Arriaga un livre de *Oratore*, imprimé à Cologne, l'an 1637, et *Brevis Expositio Litteræ Magistri Sententiarum, cum Quæstionibus quæ circa eam moveri possunt, et auctoribus qui de illis disputant*, imprimé à Lyon, l'an 1636, in-8^o. , après d'autres éditions (3); mais comme le père Sotuel ne parle pas de ces deux ouvrages, quoique le premier eût été donné à ce jésuite par Alegambe, il y a lieu de croire que don Nicolas Antonio s'est trompé*.

(B) On prétend que..... il est devenu le fauteur du pyrrhonisme.] C'est le sentiment de M. de Villemandy : *Sunt alii*, dit-il (4), *qui periculosius adhuc sollicitant (sacratiora fidei dogmata) ejus modi Arriaga suis in Thomam Disputationibus theologicis; nihil enim non moliuntur, ut aliorum quorumcumque placita reflexionibus et objectionibus suis destruant, ipsi autem nihil ferè adstruunt..... Celebris est inter romanenses scholasticos Rodericus ille Arriaga..... Is multis volum. fol. et philosophiam et theologiam est persecutus; jam autem singula quæque sic tractat, ut aliorum ferè omnium opiniones variis rationibus infirmare studeat, suas autem le-*

vissimè suffulciat. Si ex hæc methodo ingenii conditio dijudicetur, verè pyrrhonius potest haberi; cum tamen placita sua, quantum potest firmet, usque constanter inhæreat, non potest legitimè eo nomine donari (5). On peut assurer que, si la lecture des écrits de ce jésuite inspire le caractère pyrrhonien, c'est par accident et contre son intention; car il est aussi décisif qu'un autre et aussi ardent à confirmer ses décisions; mais, ou par la faiblesse de l'esprit humain, ou par la difficulté des matières, il s'est trouvé dans le cas d'une infinité d'auteurs qui découvrent admirablement le faible d'une doctrine, et qui n'en peuvent jamais rencontrer le fort. Ils ressemblent à des guerriers qui mettent à feu et à sang le pays de l'ennemi, sans pouvoir mettre leurs frontières en état de résistance. M. Ancillon trouvait ce jésuite assez singulier en sa manière d'écrire, et plus libre que les autres qui, par une indigne servitude, n'osent abandonner les sentiments des écrivains de la société, et qui les suivent avec scrupule comme infailibles..... Rapportant l'opinion de Vasquez, il dit nettement que, tout bien compté, il ne se fie pas beaucoup à la solution du père Vasquez (6). J'ai remarqué, ajoute M. Ancillon, en lisant Arriaga et Oviédo, que toujours, lors qu'un de ces deux jésuites soutient l'affirmative d'une proposition, l'autre soutient la négative; ce qui est assez rare, même parmi les docteurs de la religion romaine en général, et que je n'ai guère vu qu'en Cornélius à Lape et en Estius. Il n'est point rare, que sur une infinité de questions, tant de la philosophie, que de la théologie scolastique, les jésuites s'entre-réfutent les uns les autres. On peut même dire que cela est très-commun. Suarez et Vasquez en sont un exemple.

(C) Il a réfuté avec application toutes les subtilités des scolastiques, pour montrer que deux propositions contradictoires sont quelquefois véritables, et quelquefois fausses.] Il a très-bien démêlé tous ces sophismes. Voyez sa II^e. Dispute sur les Summu-

(1) Nicolas Antonio, Biblioth. Hispan., tom. II, pag. 209, marque que plusieurs de ces volumes furent imprimés aussi à Lyon.

(2) Tiré de Sotuel, Biblioth. Script. Soc. Jan., pag. 729.

(3) Nicol. Antonio, Biblioth. Script. Hispan., tom. II, pag. 209.

* L'ouvrage intitulé *Brevis Expositio*, etc., Cologne, 1635, est, dit Joly, du père Jean Martinez de Ripalda. Quant au *Traité de Oratore*, il a été imprimé avec le nom de l'auteur, et la permission du provincial de la société des jésuites en Bohême. Le libraire déclare en outre, dans son avant-propos, le tenir d'Arriaga. Ces trois circonstances paraissent à Gibert (*Jugemens sur les Savans qui ont traité de la Rhétorique*.) pouvoir au moins balancer l'opinion de Bayle.

(4) Petrus de Villemandy, in *Scepticismo de bellato*, cap. II, pag. 13.

(5) Idem, ibid., cap. IV, pag. 32.

(6) Voyez le *Mélange critique de Littérature*, tom. I, pag. 208.

les de logique (7). J'ai vu des professeurs bien embarrassés lorsqu'on leur faisait ces objections, qui, dans le vrai, ne doivent passer que pour des chicaneries inventées mal à propos par des gens de trop de loisir, mais qui ne prétendaient pas, comme Héraclite, qu'en effet une même chose soit et ne soit point. Ils n'avaient en vue que de donner de l'exercice à leur esprit. Notez qu'Aristote ne croit point que si Héraclite a dit cela, il l'ait néanmoins pensé : Ἀδύνατον γὰρ ὄντινούν ταὐτὸ ὑπολαμβάνειν εἶναι καὶ μὴ εἶναι, καθάπερ τινὲς οἴονται λέγειν Ἡράκλειτον. οὐκ ἔστι γὰρ ἀναγκαῖον ἃ τις λέγει, ταῦτα καὶ ὑπολαμβάνειν (8). *Impossible namque est quempiam idem putare esse et non esse, quemadmodum quidam Heraclitum dicere arbitrabantur. Non enim necesse est quaecumque quis dicat, ea etiam putare.*

(D) *Il n'a pu trouver la raison d'une expérience, pour l'explication de laquelle il s'est tourmenté inutilement.* Cette expérience est que le bois plus léger que l'eau ne se soutient pas néanmoins sur l'eau à l'égard de toute son épaisseur. Une poutre qui flotte dans une rivière est en partie sous l'eau, et en partie au-dessus de l'eau. On ne saurait expliquer cela selon les principes ordinaires de la pesanteur et de la légèreté : de là viennent les vains efforts d'Arriaga (9). Les nouveaux philosophes ne trouvent là aucun embarras. Voyez le système de M. Gadrois.

(7) Sect. V, subsect. III et IV, pag. 19, et seq. edit. Parisina, an. 1639.

(8) Aristot. Metaphys., lib. III, cap. III, pag. 667. G.

(9) Arriaga, Disputat. IV de Generat., sect. V, de Elementis, subsect. VI, pag. 519.

ARSÉNIUS, diacre de l'église romaine, illustre par la noblesse de sa famille, mais beaucoup plus par sa vaste érudition et par sa piété, fut choisi pour être envoyé à l'empereur Théodose, qui cherchait un précepteur à son fils Arcadius. Ce fut le pape Damase qui fit ce choix. Arsénus arriva à Constantinople l'an 383. Il y fut très-bien reçu par l'empereur, qui se fâcha même un jour, et contre le disciple, et

contre le maître, parce qu'il avait vu celui-ci debout, et l'autre assis, pendant la leçon. Il ordonna que son fils, quoiqu'il l'eût déjà déclaré Auguste, restât debout et découvert quand Arsénus l'instruirait, et quitta en ce temps-là les marques de la dignité impériale. Arsénus, employant toute son industrie à élever son disciple aux sciences et à la vertu, se crut obligé d'ajouter enfin le châtement aux censures. Le jeune Arcadius en fut si outré, qu'il pria un de ses officiers de le défaire de son précepteur (a). L'officier en avertit Arsénus, qui prit le parti de se retirer secrètement, et de s'en aller dans les déserts de l'Égypte. Il y passa un fort grand nombre d'années, avec les solitaires de Sceté, dans les exercices de la plus fervente et de la plus austère dévotion. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-quinze ans (A). Théodose, qui apprit avec regret la retraite d'Arsénus, le fit chercher partout, sans le pouvoir découvrir (b). Il y a quelques fautes dans le Dictionnaire de Moréri qui concernent cet article (B). J'ai trouvé aussi quelques-unes dans d'autres écrivains (C).

On trouve plusieurs actions, et plusieurs sentences d'Arsénus, parmi les *Apophthegmata Patrum*, que M. Cotelier a publiés dans ses *Ecclesiæ græcæ Monumenta* (c).

(a) Tiré des Annales de Baronius, à l'an 383., num. 22, 23. Il cite Métaphraste sous le 8 de mai, et Surius, sous le 19 de juillet.

(b) Fléchier, Histoire de Théodose, pag. 273, 274.

(c) Voyez-en le premier volume, imprimé à Paris, en 1677.

Il mourut dans les déserts de l'Égypte, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans. Voici le partage que M. Arnould d'Andilli donne à cette longue vie d'Arsenius. *Il en passa, dit-il (1), trente ans dans la cour de l'empereur Théodose, quarante en Scythie, dix à Constantinople, qui est au dessus de Babylone, opposée de la ville de Memphis, en Canapé d'Alexandrie, et deux ans au même lieu de Trohé, où étant malade il finit sa course dans la crainte de Dieu.* Cette expression, *il passa trente ans dans la cour de Théodose*, est très-impropre; car si l'on n'y peut trouver une insigne fausseté, faut prendre en ce sens-ci: *il avait trente ans, lorsqu'il sortit de la cour de Théodose.* En effet, en la prenant selon la signification propre et naturelle des termes, il faudrait qu'Arsenius eût vécu plus de six-vingts ans. Il faudrait ajouter aux quatre-vingt-cinq ans ceux qu'il avait lorsqu'il partit de Constantinople, choisi précepteur d'Arcadius par Damase. Ce pape n'aurait choisi un jeune garçon de vingt ans. Outre que Théodose ne régna environ seize ans, et qu'il ne reçut Arsénus qu'en la quatrième année de son empire.

Il y a quelques fautes dans le Dictionnaire de Moréri, qui concerne cet article.] 1°. Arsénus n'a pu être envoyé à Théodose l'an 384, pour être précepteur d'Arcadius et d'Honorius, puisque Honorius ne fut élu qu'en 384. Baronius avait marqué cette faute à ceux qui ont fait la Vie d'Arsénus, et il l'avait attribuée à un qui savait en général que Théodose avait deux fils, *aliquis quod duo fuisset Theodosio filios, et Honorium* (2). Cette faute est survenue dans la Vie d'Arsénus écrite par M. Arnould d'Andilli (3), citée par Rufin (4) pour son garant. Il avoue que Baronius (5), sur la Vie des Pères (6), avance qu'Arsénus fut le parrain des deux enfants de Théodose; mais cela ne s'accorde point avec Rufin*, qui dit qu'ils furent mis entre les mains d'Arsénus aussitôt après leur baptême (7): outre que Baronius lui-même a remarqué qu'on se trompe dans la Vie d'Arsénus, lorsqu'on dit qu'il fut envoyé par Damase pour être précepteur d'Arcadius et d'Honorius. Le dernier n'était pas encore né; l'autre avait environ huit ans, et il n'y a point d'apparence qu'Arsénus soit demeuré à la cour de Théodose jusqu'au temps qu'Honorius eut besoin de précepteur. 3°. M. Fléchier dit en propres termes, que Théodose fit chercher Arsénus dans toutes les terres de l'empire. Il n'est donc guère apparent qu'Arsénus ne soit sorti de la cour qu'après la mort de Théodose, en 395. Cela, dis-je, n'est guère apparent, quoi qu'on le donne pour un fait certain et dans le premier volume du Dictionnaire, et dans le troisième. 4°. Il ne fallait pas supprimer la circonstance que M. Fléchier a expressément marquée: c'est que l'officier qu'Arcadius chargea de tuer Arsénus en avertit ce précepteur. Le Supplément du Dictionnaire suppose qu'Arsénus en fut averti divinement. 5°. Arcadius ne fut point associé à l'empire à l'âge de six ans, mais l'âge de sept ou huit ans, comme Baronius et M. Fléchier le remarquent. *Erat tunc Arcadius annum ætatis agens octavum, natus nimirum sub consulatu Gratiani quarto et Mero-baudis, triennio ante Theodosii patris imperium* (8). 6°. Socrate n'avait que faire d'être cité, car ce qu'il a dit d'Arsénus n'a presque point de rapport à l'article du Supplément. En tout cas, il fallait citer le chapitre XXIII du III^e livre.

(C) *Voici quelques fautes d'autres écrivains touchant Arsénus.]* Matthias, dans son Théâtre historique (9), suppose perpétuellement qu'Arsénus fut précepteur d'Honorius aussi-bien que d'Arcadius, et cela en même temps. Il ne considère pas qu'Honorius n'était

* Arnould d'Andilli, Vie des Pères des Déserts, t. I, pag. 204. Édition de 1676, in-8°.
Baron., ad ann. 383, num. 22.
Elle est au II^e tome des Vie des Pères des Déserts, par Arnould d'Andilli, pag. 188.
ib. III, num. 37.
ad ann. 395, num. 26.
art. II, cap. XXXVI.

* Ce Rufin n'est pas, dit Leclerc, le fameux Rufin qui eut des démêlés avec saint Jérôme, et qui est mort long-temps avant Arsénus; ce à quoi Bayle n'a pas fait attention.

(7) Voyez Arnould d'Andilli, Vie des Pères des Déserts, tom. II, pag. 188.

(8) Baron., ad ann. 383, num. 22.

(9) Pag. 713, édition d'Amsterd. en 1688.

point né lorsqu'on envoya Arsénios à Théodose, pour instruire Arcadius; il ne songe pas qu'Honorius, étant plus jeune de neuf ans que son frère, n'était guère propre à assister aux leçons qu'on faisait à Arcadius pendant la vie de Théodose. Remarquez bien cette circonstance, puisque Matthias n'ignorait point qu'Arsénios s'évada avant la mort de cet empereur; car il remarque que Théodose la fit chercher soigneusement. Il cite le chapitre XXIII du IV^e. livre de Secrate, où l'on ne trouve quoi que ce soit de ce qu'il a débité. Il ajoute qu'Arcadius, après la mort de son père, apprit où était Arsénios, et lui fit demander pardon de ce qui s'était passé, et sa sainte bénédiction. M. Doujat, entraîné par le torrent, associe Honorius à Arcadius (10). Charles Étienne n'a connu notre Arsénios que sous la qualité de patrice: il ne lui fait point quitter la cour, mais son simple patrimoine, pour l'envoyer dans un couvent, en vertu d'une voix tombée des nues, qui lui ordonnait la fuite, le silence et le repos. M. Hofman n'a joint à cela que la charge de précepteur d'Arcadius. M. Lloyd a supprimé tout l'article. Notez que Nicephore fils de Calliste assure que Théodose donna Arsène pour précepteur à ses fils (11).

(10) *Arsenius, non ille Arcadii et Honorii præceptor.* Doujati Prænotiones Canon., p. 429.

(11) Nicephor. Hist. Ecclesiast., lib. XII, cap. XXIII.

ARSENIUS, patriarche de Constantinople dans le XIII^e. siècle, était natif de cette ville. Il fut élevé dans un monastère de Nicée, et en fut même supérieur; mais il renonça à cette charge pour se mieux appliquer à la vie monastique, soit dans les couvens d'Apolloniade, soit dans ceux du Mont Athos. Il fut tiré de cet état en 1255, par l'empereur Théodore Lascaris, qui le fit patriarche de Constantinople. Le même empereur quatre ans après le déclara en mourant l'un des deux tuteurs

de Jean son fils. L'autre tuteur était George Muzalon. Celui-ci, témoignant des intentions fort pernicieuses pour le jeune prince, dégoûta si fort Arsénios de son emploi, qu'il fut cause de son retour au couvent. Mais lorsqu'en 1261 les Grecs eurent regagné Constantinople sous la conduite de Michel Paléologue, Arsénios y fut appelé pour reprendre le patriarcat, et occuper le siège duquel les patriarches avaient été exclus pendant plus de cinquante ans. L'année d'après, l'empereur Michel Paléologue fit crever les yeux à Jean Lascaris, fils de l'empereur Théodore. Arsénios, indigné d'un traitement si barbare fait à son pupille, excommunia Michel qui, pour repousser ses foudres ecclésiastiques, convoqua un concile, et sous de fausses accusations, y fit déposer Arsénios, et le reléga dans l'île de Proconèse. Il y fut long-temps dans cet état, mais on ne trouve pas précisément en quelle année il mourut. C'était un homme de bien, mais tout-à-fait mal propre aux affaires (a). Il est auteur (A).

(a) Tiré de Cave, *Historia litteraria* t. 1. tor. Eccles., pag. 725.

(A) Il est auteur.] Il a fait le *Nomo-Canon*, ou un *Recueil de canons*, divisé en CXLII titres, à chacun desquels il ajoute quelques points ou quelques chefs des lois impériales. On l'a inséré en grec et en latin dans la Bibliothèque du droit canonique publiée par MM. Justel et Voel. On a aussi le *Testament d'Arsénios*, publié en grec et en latin par M. Cailhier, dans le tome II de ses *Mémoires de l'église grecque* (1).

(1) Cave, Hist. littér., pag. 725. Doujat. Prænot. Can., pag. 429.

ARSÉNIUS, archevêque de Malvasia, ou Malvasia, dans Morée, au XVI^e. siècle, a été pour un savant humaniste. fut l'ami particulier de Paul III, et il lui écrivit des lettres élégantes, une entre autres, où il se plaint du peu d'affection de l'église romaine pour la nation grecque (A). Il se soumit à l'église romaine, ce qui le rendait odieux aux Grecs schismatiques, que Pachome, patriarche de Constantinople, l'excommunia, et que les Grecs disent qu'arsénios fut après sa mort *kolakas*, c'est-à-dire que le monde venait errer à l'entour d'un cadavre, et l'animait en-
(a). On a quelques ouvrages à la façon (B).

Voyez Guillet, Lacédémone ancienne et nouvelle, pag. 327, et Crusius, dans sa Græcia.

Il s'est plaint du peu d'affection de l'église romaine pour la nation grecque. Voici les paroles de M. Guillet : *Arsénios a écrit de très-élégantes lettres au pape Paul III, qui se trouvent encore. Il y en a une, où il se plaint du peu d'affection de l'église romaine pour la nation des Grecs, en laquelle n'en a élevé aucun à la dignité de cardinal. Paul fut créé pape en 1535 (1).* Si l'on donnait à cette lettre une étendue générale, on ferait un mensonge à Arsénios ; il est certain que le cardinal Besaron était grec : il faut donc croire que les reproches d'Arsénios étaient applicables à ceux de Musurus. Celui-ci haïssait amèrement, de ce qu'un Grec n'avait eu part à la nomination et promotion que Léon X venait de faire (2). Paul III fut élu pape au 3^e octobre 1534.

Il fut averti par M. de la Monnoye qu'il ne se trouve nulle autre

Guillet, Lacédémone anc. et nouvelle, pag. 327.

Voyez l'article MUSURUS.

lettre d'Arsénios à ce pape, que celle qui sert de dédicace aux *Scolies* d'Euripide. C'est là qu'il se plaint que, parmi tant de cardinaux de toutes nations, il ne s'en trouve pas au moins un ou deux grecs. Καὶ τοὺς οὐδ' ἀποχρὲς ἔστιν ἡ δὲ τοῦ τῶν Ἑλλήνων ἐν τοσούτοις παντοδαπαῖς ἐναριθμῶσθαι τῶν καρδινάλιων. Rien n'est plus utile, ni plus nécessaire que d'aller aux sources.

(B) On a quelques ouvrages de sa façon. On a un *Recueil d'Apophthegmes*, imprimé à Rome, en grec ; un autre *Recueil des Scolies* sur sept tragédies d'Euripide, imprimé à Venise en 1534. Il dit dans son épître dédicatoire au pape Paul III, qu'il l'avait dressée en Candie, à Venise, et à Florence. Voyez la Bibliothèque de Gesner.

ARSÉNIUS, moine grec, a écrit une *lettre contre Cyrille Lucar*, patriarche de Constantinople, qui a été publiée en grec et en latin à Paris, l'an 1643, avec les actes du concile où Parthenius, patriarche de Constantinople, fit condamner la confession de ce Cyrille, l'an 1642. Chacun sait que cette confession de Cyrille était conforme aux sentimens de Genève. M. Claude a soutenu que cette condamnation est une pièce supposée (a). Le catalogue de la bibliothèque d'Oxford a confondu Arsénios, auteur du *Nomo-Canon*, avec notre moine grec.

(a) Claude, Réponse à M. Arnauld, lib. II, chap. XII, pag. 473.

ARSINOË. Il y a eu plusieurs reines de ce nom. M. Moréri a parlé des principales, non sans se tromper quelquefois. Il a été un peu trop court sur Arsinoë, sœur de Cléopâtre : nous réparerons cette brièveté dans l'article de PROLOMÉE Aulètes (a).

(a) Remarque (A).

ARSINOË, femme de Magas, roi de Cyrène (A), se déshonora par ses impudicités. Magas, un peu avant que de mourir, accorda leur fille unique Bérénice au fils de Ptolomée, roi d'Égypte. Dès qu'il fut mort, Arsinoë, qui n'avait vu qu'à regret ces fiançailles, prit des mesures pour les rompre. Elle fit offrir Bérénice, avec le royaume de Cyrène, à Démétrius frère du roi Antigonos (a). Ces offres furent acceptées. Démétrius s'embarqua tout aussi tôt, et eut un vent si favorable, qu'il ne tarda guère à voir Bérénice. Il était bel homme, et cela le rendit d'autant plus fier, qu'il s'aperçut promptement de l'impression que sa beauté avait faite sur le cœur d'Arsinoë. Il négligea la fille pour se rendre plus agréable à la mère; il traita les troupes de haut en bas; enfin il se rendit si odieux, que tout le peuple tourna ses désirs vers le fils de Ptolomée. On résolut de se défaire de Démétrius, et l'on en concerta les moyens avec Bérénice (b). On lâcha sur lui les assassins destinés à le tuer; on les lâcha, dis-je, dans un temps qu'il avait choisi pour coucher avec Arsinoë (B). Cette femme ayant ouï sa fille, qui se tenait à la porte, et qui commandait que l'on épargnât sa mère, couvrit de son corps son galant le mieux qu'elle put; mais ses efforts furent inutiles. On le tua, ensuite de quoi le mariage de Bérénice avec le fils de Ptolomée sortit son plein et entier ef-

(a) Il était roi de Macédoine.

(b) On peut inférer cela des paroles de Justin.

fet (c). Justin, si je trompe, est le seul historien nous apprenne cela: j'en suis surpris, car une action de cette nature méritait bien d'être marquée. Ce qu'il y a encore de bien étrange, c'est que personne ne nous dit ce que devint Arsinoë, ni d'où elle était, ni comment devint cette Bérénice; et si loin que l'on rapporte qu'elle était fille de Ptolomée Évergète, fils de Ptolomée Philadelphe, l'auteur qui nous assure qu'il se maria avec Cléopâtre. Matthias, dit (d), ne cite personne qui en ait vu un autre dans Joseph, autre IV du XII^e. livre des Antiquités judaïques, que l'on nomme de Ptolomée Évergète, qui se nommait Cléopâtre. Notons que Ptolomée Évergète eut un fils appelé Magas (e), d'où l'on conjecture que le père de cette femme se nommait Magas. Justin le rapporte. J'ajouterai quelques erreurs de ce Justin (C), et une de son langage (D).

(c) Tiré de Justin, liv. XXVI,

(d) Matth. Theatrum histor., p.

(e) Plutarch. in Agide et Cleom. 820.

(A) Elle était femme de roi de Cyrène.] Il est noté dans les éditions de Justin; mais les bons critiques ont remarqué long-temps, qu'il faut lire c'est ainsi, ajoutent-ils, qu'il n'y a pas de Magas, Polyænus et Athénée le disent (1). On leur objectera, peut-être, que celui dont Pausanias a fait mention n'est point le mari de notre Bérénice, car il était frère utérin de Ptolomée Philadelphe, au lieu que d'Arsinoë était frère de Ptolomée Évergète. Voici l'histoire de Magas, selon Pausanias. Il était

(1) Voyez le Commentaire de Justin, l'édition de M. Grævius, à Leyde,

énice, et d'un Macédonien nommé Philippe, homme de basse extraction. Eurydice, fille d'Antipater, eut été mariée avec Ptolomée fils de Lagus, mena en Égypte cette Bérénice. Celle-ci coucha avec Ptolomée, et lui donna entre autres enfans Ptolomée Philadelphie, qui régna après son père. Elle fit donner le gouvernement de Cyrène à son fils Magas, qui épousa Apame fille du roi Antiochus, eut fort brouillé avec Ptolomée Philadelphie. Voilà le Magas de Pausanias. N'est-il pas clair, dira-t-on, qu'il ne peut pas être celui de Justin, ce Magas qui était mari d'Arsinoë, et qui mourut environ le temps que le royaume de Pyrrhus fut rétabli dans le royaume d'Épire (3)? Les critiques peuvent répondre que Magas, roi de Cyrène, ayant régné cinquante ans, rien n'empêche qu'il n'ait vécu jusqu'au rétablissement du fils de Pyrrhus, que les meilleurs chronologues ont placé sous l'an de Rome 493 (5), c'est-à-dire le vingt-cinquième du règne de Ptolomée Philadelphie. Au lieu donc de dire, comme l'on fait ordinairement, que Justin parle de Ptolomée Evergète dans son livre XXVI (6), il faut établir qu'il parle de Ptolomée Philadelphie, et que c'est à celui-ci qu'il donne pour frère Magas roi de Cyrène. Que s'il nomme Arsinoë la femme de Magas, ce n'est pas un signe que son Magas soit différent de celui de Pausanias, puisque le même roi de Cyrène a pu être marié successivement avec Apame fille d'Antiochus, et avec notre Arsinoë. Quant au reste, les guerres où il s'engagea contre Ptolomée Philadelphie, selon Pausanias, conviennent très-bien au Magas dont parle Justin. *Rex Cyrenae Agas decedit qui ante infirmitatem Berenicen unicam filiam ad finem cum Ptolemæo fratre certaminis, filio ejus desponderat* (7). J'avoue qu'elles ne semblent pas convenir au Magas dont Athénée a parlé; car c'é-

tail un homme qui, jouissant de la paix, se plongea dans les délices et dans la fainéantise, et qui, à force de manger, devint si gros, que la graisse l'étouffa (8). Mais cette objection n'est pas insoluble: un prince dont le règne dure cinquante ans ne peut-il pas s'engager à quelques guerres, et s'abandonner ensuite à un long repos?

(B) *On lâcha sur lui les assassins . . . dans un temps qu'il avait choisi pour coucher avec Arsinoë.* Le jésuite Bisselius a trouvé là un sujet d'admiration. *Adulteris autem duobus illis, dit-il (9), Berenica filia mœchæ conscia, tensæ per dispositos percussores ita sunt insidiæ (quod mireris), ut in ipso flagrantis sceleris ardore deprehensis superveniens adulteræ filia, mœchique conjux Berenice pro thalami nefandi foribus subsistens, etc.* La circonstance du temps, ni celle du lieu, n'ont rien d'admirable ici. Il était aisé de remarquer quand Démétrius allait à la chambre d'Arsinoë, et c'était l'occasion la plus plausible que les conjurés pussent prendre.

(C) *Voici quelques erreurs de M. Moréri.* 1°. Il n'y a point d'exactitude dans cette expression, *Magas donna en mariage Bérénice sa fille à Ptolomée*: le latin porte *Beronicen. . . filiam desponderat* (10). Les paroles de Moréri nous cachent un fait qui ne se développe pas dans la suite de sa narration, c'est que Bérénice demeura auprès de son père et de sa mère. On songe à toute autre chose, quand on lit qu'elle fut donnée en mariage à un fils du roi d'Égypte. Afin donc de ne faire pas égarer ses lecteurs, il fallait suivre rigoureusement le mot *despondere*. Cette remarque est petite en elle-même, mais ses usages peuvent être considérables par rapport à ceux qui veulent traduire. Ils ne sauraient jamais être trop scrupuleux dans l'observation de cette règle: c'est qu'ils doivent éviter tous les termes équivoques, tout ce qui peut empêcher que le lecteur n'ait les idées les plus conformes à la nature de chaque sujet.

1) Pausanias, lib. I, pag. 6.

2) Justin, lib. XXVI, cap. III.

3) Athen., lib. XII, pag. 550.

4) Voyez Calvisius, *ad annum mundi* 3690.

5) Voyez l'Index du Justin de M. Grævius, notez que Bisselius à la IV^e. décade Ruinarum illustrium, pag. 1534, suppose que Justin parle d'un Agas frère de Ptolomée Evergète.

6) Justin, lib. XXVI, cap. III.

(8) Athen., lib. XII, pag. 550.

(9) Bisselius, *Ruin. illustrium decad. IV*, pag. 1536. Justin a dit, Cui (Demetrio) cum in lectum sacris concessisset, percussores immittuntur.

(10) Justin, lib. XXVI, cap. III.

2°. Il n'est pas vrai que Justin dise que notre Arsinoé était fille d'Antiochus Soter ; 3°. Ni que son mari se nommait Magus (11) ; 4°. Ni que ce prétendu Magus était fils de Ptolomée Lagus (12) ; 5°. Ni qu'elle fit épouser sa fille à Démétrius ; 6°. Ni qu'elle eut dessein de lui mettre la couronne sur la tête ; 7°. Ni qu'elle fut chassée. Peut-on assez condamner une licence si hardie ? On narre tout ce qu'on veut sans qu'on le trouve dans un auteur, et puis on a la hardiesse de le citer. Je sais, qu'en prenant pour guide un historien d'un aussi petit jugement que Justin, on est obligé de suppléer bien des circonstances ; mais alors il faut avertir qu'on les supplée, il ne faut pas les donner pour une version de Justin. J'ai dit que cet abrégiateur n'a guère de jugement, et je suis sûr que Trogue Pompée pesterait cent fois le jour contre lui, s'il pouvait connaître le mauvais état où son ouvrage a été réduit par ce faiseur d'abrévés. Il se perdrait lui-même dans les ténèbres de son abrégiateur. Presque tous les Antiochus et les Ptolomées, et les Antigonus y paraissent sans les marques de leur distinction : on ne sait s'il parle du père, ou du fils, ou du petit-fils ; il faut le deviner la plupart du temps. Il n'a pas seulement pris la peine de dire si le mariage de Démétrius avec Bérénice fut consommé. Belle demande ! me dira-t-on ; et moi je dis qu'il eût dû marquer expressément le oui ou le non ; car il n'est pas sans apparence qu'un homme qui observa avec joie qu'il était aimé de la mère, consentit que l'on différât ses noces avec la fille. Vous m'allez dire que Justin donne à Arsinoé la qualité de belle-mère de Démétrius, *nimis placere socru cooperat* ; mais je vous réponds qu'il donne ensuite à Bérénice la qualité de pucelle, *quæ res suspecta primò virgini* : par conséquent, l'une de ces phrases renverse l'autre ; et l'on soupçonne qu'il ne se sert point des termes dans le sens le plus exact. L'index de Justin, dans l'édition de M. Grævius, ne donne à Bérénice que

la qualité de *fiancée* (13). Quoi qu'en soit, ni Justin, ni plusieurs autres abrégiateurs, ne savent pas qu'un abrégé doit ressembler aux pygmées qui ont toutes les parties du corps humain, mais chacune à proportion plus petite que celles d'un homme à belle taille. Apetissez dans un abrégé les parties d'une narration, tant qu'il vous plaira, mais ne les tranchez pas entièrement. Complétez pour la VIII^e. faute de M. Morin la contradiction où il est tombé. Il veut ici que Bérénice, femme de Ptolomée Évergète, fût fille de Magus ; ailleurs (14), il assure qu'elle était la propre sœur de ce Ptolomée.

(D) et une de M. Ménage. Elle est dans sa note sur ces paroles de Diogène Laërce : *Δημήτριον ἡ πλείους αὐτοῦ εἰς Κυρήνην, ἐπὶ πλείονας ἢ ἦναι λέγεται* (Arcésilaos) (15). *Démétrium qui Cyrenem* (16) *navigavit* *amasse plurimum dicitur* (Arcésilaos). Je ne m'étonne pas, dit M. Ménage, que ce philosophe amoureux des jeunes garçons ait aimé Démétrius, et semble avoir eu une beauté merveilleuse, et qui enfin le perdit ; car *le tua dans le lit de sa maîtresse* *novercat concubitu cæsus est*. Ici cité par M. Ménage, ne permet pas de dire qu'Arsinoé eut une telle liaison avec le mignon d'Arcésilaos. eût mieux fait de marquer la faute de l'interprète latin (17).

(13) *Démétrius se sposa et interfuit* 26, 3, 7.

(14) Dans le second article Binius.

(15) Diog. Laërtius, in Arcésilas, lib. 10, num. 41.

(16) Il y a dans les éditions, *cum à Cyrenem navigavit*. Ce qui est faux, car l'Arcésilas ne vint point après le voyage de Cyrene.

(17) Voyez la note précédente.

ARTABAN, fils d'Hystaspès, et frère de Darius I^{er}. du roi de Perse, nous est représenté par Hérodote comme un homme sage, qui déconseillait toutes ces expéditions d'éclat qui furent si funestes à la monarchie des Perses (a). Il ne fut pu

(11) Son nom dans les éditions de Justin est Agas : son vrai nom est Magas.

(12) Il était fils d'un certain Philippe et de sa maîtresse de sa Ptolomée.

(a) Hérodote, lib. 1^{er}, cap. LXXXV.

**s d'Hystaspe.] Je ne sais
M. Moréri avait lu qu'Arta-
netif d'Hircanis. Les deux**

(4) *Idem*, *ibid.* VII, cap. XV, et seq.

» ment à mon égard. » Xerxès voulut absolument être obéi : Artaban songea en conformité avec son maître, et ne s'opposa plus à la guerre ; mais il en devint le promoteur, quoiqu'il lui restât une assez grande défiance du succès (5). Si ces choses étaient vraies, n'en faudrait-il pas conclure qu'elles venaient de l'esprit menteur et meurtrier dès le commencement ; car on menaçait Xerxès d'un honteux abaissement, s'il désistait de l'entreprise (6) ? Une autre fois, Artaban raisonna d'une manière très-peu commune sur la brièveté de notre vie, chose qui avait fait pleurer Xerxès à la vue de ses troupes innombrables (7). *Nous ne vivons que trop*, dit-il : *notre vie, toute courte qu'elle est, a plus d'étendue qu'il n'en faut pour nous faire bien enrager, et pour nous faire souvent souhaiter la mort comme un doux refuge contre les misères qui nous accablent. Que si néanmoins la vie a été assaisonnée d'un goût agréable, c'est une preuve que Dieu porte envie au genre humain* *. Où sont les philosophes grecs qui n'eussent dû dire de cette manière de penser ce que dit Pyrrhus, quand il eut été reconnaître l'armée romaine : *L'ordre de bataille de ces barbares, dit-il, et leur façon de camper, n'ont rien de barbare* (8). C'est aux chrétiens à rectifier cela. Notez qu'Hérodote connaissait très-

(5) Herodot., lib. VII, cap. XLVII.

(6) Idem., ibid., cap. XIV.

(7) Idem., ibid., cap. XLVI. Voyez la remarque (L) de l'article ΠΙΛΙΚΛΗΣ, à la fin.

* L'abbé Bellenger dans le tome XI des *Jugemens sur quelques ouvrages nouveaux* reproche à Bayle d'avoir suivi la version latine de Valla qui ne répond point au texte grec, et donne son opinion sur le sens de ce passage. Joly, dans ses *Additions*, examine la critique de Bellenger. Larcher dans sa traduction d'Hérodote a ainsi rendu cette phrase : « En assaisonnant notre vie de quelques plaisirs, le dieu fait bien voir sa jalousie. » Larcher ajoute en note : « On s'était trompé dans ce passage, et M. Bellenger aussi. » Valla avait mal traduit *Dulce gustans sæculum*. Portus ou Henri Etienne avaient très-bien corrigé *Dulci gustu vitam aspergens*. M. Bellenger a eu tort de reprendre cette version qu'il attribue mal à propos à Valla. La traduction de Valla est absurde ; car la divinité ne fait point paraître de jalousie parce qu'elle est heureuse, mais parce qu'elle garde le bonheur pour elle-même et qu'elle n'en communique qu'une légère portion aux hommes, dont elle assaisonne les maux qu'ils éprouvent pendant leur vie. »

(8) Plutarch., in Pyrrho, pag. 393.

bien les vanités et les misères du genre humain ; mais il affectait peu trop d'en chercher la cause dans la jalousie ou dans la malignité des dieux. Plutarque lui en a fait procès (9).

(9) Voyez la remarque (K) de l'article ΠΙΛΙΚΛΗΣ, vers la fin.

ARTABAN I^{er}, roi des Parthes, le septième depuis Arsac fondateur de la monarchie (1) était fils de Priapatius, et frère de Phrahate et de Mithridate (2) qui avaient tous trois régné successivement sur les Parthes. Phrahate succéda à Phrahate son neveu et mourut peu de temps après ayant été blessé au bras dans une guerre qu'il fit aux Thauriens (b).

(a) Environ deux cent quarante ans avant Jésus-Christ.

(b) Justin., lib. XLII, cap. II.

(A) Il était fils de Priapatius, frère de Phrahate et de Mithridate. M. Moréri le fait fils de Phrahate I^{er} et oncle de Phrahate II : mais ces deux relations incompatibles ; Phrahate II était fils de Mithridate et celui-ci était frère de Phrahate I^{er} comment donc se pourrait-il que qu'un fils de Phrahate I^{er} fut oncle de Phrahate II ? Cette raison a été que qu'encore que Justin ne donne à Priapatius que deux fils, je lui en ai ajouté un troisième, savoir Artaban. Quand des auteurs s'expliquent mal ils nous donnent cette liberté d'en faire ce que nous voulons. Justin débite deux choses (1) : que Priapatius, en mourant au commencement de son règne, laissa deux fils, l'aîné, qui s'appelait Phrahate, et le cadet, qui s'appelait Mithridate ; 2^o Phrahate, fils de Mithridate, régnant après son père, et qu'il eut pour successeur Artaban, son oncle paternel (2). C'est une grande brouille ; c'est insinuer que Mithridate et Phrahate étaient les seuls fils de Priapatius ; et c'est dire qu'il en eut encore d'autres.

(1) Justin., lib. XLI, cap. V.

(2) Justin., lib. XLII, cap. I et II.

entre, puisque sans cela Artaban aurait été l'oncle paternel du fils Mithridate. J'ai cherché en vain la difficulté dans plusieurs commentateurs de Justin, et même dans les notes du dernier traducteur français (3).

Il prend le titre de monsieur D. L. M. Sa version a été réimprimée à Amsterdam en 1703, sur l'édition de Paris, en 1693.

ARTABAN II, roi des Parthes, n'étant encore que roi des Parthes (A), fut appelé, par les Romains, afin qu'il régnât sur eux à l'exclusion de Vonones, qu'ils craignaient d'être chercher jusqu'à Rome, et que Tibère leur avait donné l'ordre de fort bonne grâce (a). Artaban était de la race des Arsacides, aussi-bien que Vonones, et il avait d'ailleurs l'avantage de l'éducation romaine ne le rendait pas odieux à ces peuples.

La première bataille fut perdue pour Vonones; mais il fut si maltraité à la seconde, qu'il fut obligé de s'enfuir en Arménie (B). Le victorieux Artaban ne l'y laissa pas en repos; comme Tibère ne promettait rien à Vonones la protection qui lui était nécessaire (c), celui-ci vit contraint de sortir de l'Arménie, et de se retirer auprès de Silanus, gouverneur de la Cilicie. Cela affermit beaucoup la tête d'Artaban la couronne qu'il avait obtenue environ l'an 60 de Rome, et le 16 du 1er siècle. Il ne laissa pas d'être inquiet du séjour de son rival dans la Syrie (d); car le commerce des nouvelles étant plus étendu entretenait les factions :

ainsi il envoya une ambassade à Germanicus, pour le renouvellement de l'alliance, et, en attendant, il demanda que Vonones fût renvoyé hors de la Syrie. On ne sait point les suites de cette ambassade; mais on sait qu'après la mort de Germanicus, le roi des Parthes devint fier envers les Romains, et cruel envers ses peuples (e). Les heureux succès de la guerre qu'il avait faite à plusieurs nations voisines lui avaient enflé le courage; de sorte que, sans aucun égard pour Tibère, dont il méprisait les cheveux blancs, il s'empara de l'Arménie (C), et la donna à Arsaces son fils aîné (D). Il envoya redemander tous les trésors que Vonones avait laissés dans la Syrie et dans la Cilicie (f); et faisant le rodomont, il publia que, si l'on ne lui rendait pas tout ce que Cyrus et Alexandre avaient possédé, il l'irait prendre par force. Les mécontents de sa cour députèrent secrètement à Tibère, pour lui demander Phrahate, fils du roi Phrahate (g). On le leur accorda très-volontiers; et lorsqu'on eut su que ce prince, voulant vivre à la manière des Parthes, dont il était désaccoutumé depuis long-temps, était mort de maladie, on lui substitua Tiridate, qui était de la maison des Arsacides, et proche parent de Phrahate; et l'on suscita un autre adversaire à Artaban, savoir Pharasmane roi d'Ibérie. Artaban eût du dessous de ce côté-là; car après que son fils Arsaces,

Joseph., *Antiq.*, lib. XVII, cap. III.

Tacit., *Annal.*, lib. II, cap. II.

Id., *ibid.*, cap. IV.

Id., *ibid.*, cap. LVIII.

(e) Tacit., *Annal.*, lib. VI, cap. XXXI.

(f) En l'an de Rome 788.

(g) Tacit., lib. VI, cap. XXXII et seq.

roi d'Arménie, eut été empoisonné, son autre fils Orode, qu'il envoya dans l'Arménie, y fut battu par Pharasmane. Il y fut battu lui-même quelque temps après; et ayant été obligé de s'avancer vers les provinces que Vitellius, gouverneur de Syrie, menaçait (h), il n'y eut plus rien qui empêchât Mithridate, frère de Pharasmane, de devenir roi d'Arménie (i). Cette perte d'Artaban fut bientôt suivie d'une plus grande. Vitellius fit par ses intrigues et par son argent, que ce monarque quitta le pays, et se retira dans l'Hircanie, où il fut réduit à vivre de ce qu'il prenait à la chasse (k), pendant que Vitellius mit Tiridate en possession de la couronne. Mais il se forma un parti si formidable contre le nouveau roi, qu'il ne fut pas difficile à Artaban, que l'on rappela, de contraindre Tiridate, qui était un pauvre prince, à se retirer (l). Ceci se passa l'an 36 du 1^{er} siècle. On ne trouva plus dans Artaban son premier orgueil : il rechercha de lui-même l'amitié de Caligula (m); et lorsque, par la diligence de Vitellius, il vit prêt à échouer le dessein qu'il avait eu de porter la guerre dans la Syrie (n), il consentit à une entrevue avec ce Romain, et à un traité de paix dont les conditions étaient à l'avantage

de Caligula. Dix ans après fut détrôné, et contraindre à chercher une retraite auprès du roi d'Adiabène (o). Il reçut de la manière la plus humble : ce ne furent que purs complimens. Izate de telle sorte auprès des Romains qu'il les obligea à le rétablir sur le trône, et ce fut Cinna, qu'ils avaient mis à sa tête, qui lui remit le diadème. Il y a de l'apparence qu'Artaban mourut peu après par le crime de Gotarze ou son frère (E), soit aut

(o) Joseph., *Antiquit.*, lib. XX,

(A) *Il était roi des Mèdes.* et Hofman ont dit que Tacite roi des Daces. C'est à quoi rien ne songea jamais : il ne se souvint qu'Artaban avait été élevé par les Dahes, *Artabanus Arsaci sanguine apud Dahas adultus* (1). Il y a bien de la différence entre les Dahes et les Daces, et il est bien distrait (pour ne pas dire de pis), quand on a pu croire que le prince parthe avait été élevé du Danube.

(B) *Vononas... son cœur fut si maltraité à une seconde fois qu'il fut obligé de s'enfuir en Arménie.* M. Moréri a débité de nombreuses mensonges. Il fait remporter des victoires sur les Parthes à Vitellius qui néanmoins ne vainquit jamais seule fois son compétiteur (attribue à Vitellius une défaite de l'armée d'Artaban, une défaite suivie d'autres pertes d'Artaban vers l'an 36. Mais, 1^o, il est certain que Vitellius ait défait les troupes du roi des Parthes; et en second lieu, il est certain que le mal que lui fit par intrigues et par argent Artaban postérieur à ces autres pertes, Tacite donne aussi deux victoires à Vononès, et une à Vitellius,

(h) *Idem*, lib. VI, cap. XXXVI.

(i) Dio, lib. VIII, sub fin.

(k) *In Hyrcanis repertus est inlumis obsidus, et alimenta arcu expediens.* Tacit., *Annal.*, lib. VI, cap. XLIII.

(l) *Id.*, *ibid.*, cap. XLIV.

(m) Sueton., in *Calig.*, cap. XIV. Voyez la remarque (C).

(n) Dio, lib. LIX.

(1) Tacit., *Annal.*, lib. II, cap.

(2) Joseph., *Antiquit.*, lib. XVIII, Tacit., *Annal.*, lib. II, cap. III.

... dit-il, qu'Artaban abandonna l'Arménie. Abus, mais abus incomparablement plus excusable que celui où cet écrivain est tombé après M. Lloyd et Charles Étienne, en disant qu'Artaban, grand ennemi de Tibère, se saisit de l'Arménie, et fut tué par un soldat persan nommé Artaxerxès, depuis lequel il n'y a point eu de rois des Parthes, mais des rois des Perses. Anachronisme prodigieux ! Voyez l'article d'ARTABAN IV.

(C) *Sans aucun égard pour Tibère, ... il s'empara de l'Arménie.*] On ne peut pas être plus insulté que le fut cet empereur par Artaban, qui n'eut pas plus tôt aperçu que son invasion de l'Arménie était une injure dont Tibère ne se vengeait pas, qu'il attaqua la Cappadoce (3). Mais que peut-on voir de plus terrible que les lettres qu'il lui écrivit ? Écoutons Pétrone. *Quinet Artabani Parthorum regis laceratus est litteris, parricidia et caedes et ignaviam et luxuriam oblatentis, monentisque ut voluntariam morte maximo justissimoque civium odio quamprimum satisfaceret* (4). Il n'avait là quelque chose de personnel; car, du reste, Artaban en usa le plus honnêtement du monde, et même fort humblement envers le successeur de Tibère. Écoutons encore Pétrone : *Artabamus Parthorum rex diu semper contemptumque Tiberii regem se ferens, amicitiam Caligulae ul-
tè petiit, venitque ad colloquium legati consularis, et transgressus Euphratem aquilas et signa romana Caesarumque imagines adoravit* (5). Dion remarque que Vitellius avait obligé Artaban à sacrifier à la statue d'Auguste et à celle de Caligula, et à donner en otages ses enfans, après avoir consenti au traité de paix qu'il lui écrivit (6). Cela montre que Joseph s'est abusé lorsqu'il a cru que l'entrevue de Vitellius et d'Artaban, et tout ce qui en résulta, arriva sous Tibère (7). Ce fut à Tibère, selon lui, que Darius, fils d'Artaban, fut envoyé en otage, avec de riches présens, avec un géant, Juif de nation, qui

se nommait Éléazar, et qui avait sept coudées.

(D) *Il donna l'Arménie à Arsaces son fils aîné.*] C'est ainsi que Tacite et Dion le nomment. Joseph le nomme Orode (8) : il a confondu l'un des enfans d'Artaban avec l'autre. Celui qui se nommait Orode ne fut point roi d'Arménie; mais il y fut envoyé pour venger la mort d'Arsaces, son frère aîné, et il y pensa mourir à la peine; car s'étant battu corps à corps avec Pharasmane, roi d'Ibérie, durant la bataille, il fut bien blessé, mais non pas tué, comme le bruit en courut sur l'heure, au grand préjudice des Parthes (9), et comme Joseph l'a depuis assuré dans ses Antiquités judaïques (10).

(E) *Il mourut.... par le crime de Gotarze, son fils, ou son frère.*] La manière dont l'exact M. de Tillemont s'est exprimé est trompeuse. Artaban mourut bientôt après, dit-il (11), par le crime de Gotarze, son frère, selon Tacite, ou plutôt son fils, comme l'assure Joseph. Il n'y a personne qui, en lisant ces paroles, ne s' imagine que Joseph dit que Gotarze fit mourir son père Artaban. Néanmoins il ne le dit pas : il parle d'Artaban comme d'un homme qui mourut de maladie; il lui fait succéder Varadan, son fils, et à celui-ci Gotarze, autre fils d'Artaban. Chose étrange, que Tacite et Joseph conviennent si peu, dans des circonstances capitales, sur des choses si voisines de leur temps ! celui-ci donne à Artaban une mort paisible et plusieurs fils; l'autre le fait périr avec sa femme et son fils, par le crime de son frère, ce qui semble signifier qu'Artaban n'avait qu'un fils. On ne sait de quel côté se ranger, vu que Tacite n'est guère exempt de contradiction. D'abord il pose que Gotarze était frère d'Artaban; mais peu après il le fait frère de Bardanes, et il insinue très-clairement que Bardanes était fils d'Artaban; car il le représente fort en colère contre ceux de Séleucie, tant

(8) *Id.*, *ibid.*, cap. III.

(9) *Fama occisi falsè credita exterruit Parthos, victoriamque concessit.* Tacit., *Annal.*, lib. VI, cap. XXXV.

(10) Joseph., *Antiquitat.*, lib. XVIII, c. III.

(11) Tillemont, *Histoire des Empereurs*, à l'an 47, pag. 467, édition de Bruxelles.

(3) Dio, lib. LVIII, sub fin.

(4) Sueton., in Tiberio, cap. LXVI.

(5) *Idem*, in Caligula, cap. XIV.

(6) Dio, lib. LIX.

(7) Joseph., *Antiquit.*, lib. XVIII, cap. VI.

parce qu'ils ne se soumettaient point à lui, qu'à cause qu'ils avaient été rebelles à son père. *In quos ut patris sui quoque defectores, ira magis quam ex usu præsenti accensus* (12). Quel est ce père, si ce n'est pas Artaban? Je serais presque tenté de croire que l'Artaban dont parle Tacite (13) était le fils qui avait déjà succédé, ou qui devait succéder au roi Artaban, et que Gotarze, autre fils du roi Artaban, se défit de ce frère, afin de régner, et enveloppa, pour plus grande sûreté, la femme et le fils dans la même ruine que le père. Cette conjecture dissipe toutes les contradictions. Mais voici d'autres diversités entre Joseph et Tacite. Celui-ci fait mourir Gotarze de maladie, et lui donne Vonones pour successeur, auquel il fait succéder son fils Vologèse (14). Joseph fait périr Gotarze par la trahison de ses sujets, et lui donne pour successeur immédiat son frère Vologèse (15).

(12) Tacit., *Annal.*, lib. XI, cap. VIII.

(13) *Inter Gotarxis pleraque sæva (qui necem fratri Artabano conjugique ac filio ejus properaverat, d'autres lisent, preparaverat, unde metus ejus in cæteros) accivere Bardanem.* Tacit., *Annal.*, lib. XI, cap. VIII.

(14) *Idem*, *Annal.*, lib. XII, cap. XIV.

(15) Joseph. *Antiquitat.*, lib. XX, cap. II.

ARTABAN III, roi des Parthes, successeur, et peut-être fils du Vologèse dont Suétone parle comme d'un bon ami de Néron et de Vespasien, vivait au temps de l'empereur Titus. C'est ce que nous apprenons de Zonaras en cette manière (a). Il dit qu'un homme d'Asie, nommé Téréntins Maximus, prétendant être Néron, persuada cela à quelques personnes dans son pays, et encore à plus de gens vers l'Euphrate, et qu'enfin il se retira auprès d'Artaban, roi des Parthes, qui, étant alors de mauvaise humeur contre Titus, reçut fort bien ce

(a) Zonaras, in Tito, *ad ann. circiter* 80.

personnage, et se prépara à le rétablir (A).

(A) *Il reçut bien Téréntius Maximus, et se prépara à le rétablir.* Encore qu'il y ait eu plus d'un faux Néron, bien des gens auront quelque peine à croire qu'il faille distinguer ce Téréntius Maximus du fourbe dont Suétone a parlé. Et si l'on objecte que celui-ci ne parut que vingt ans après la mort de Néron, c'est-à-dire, la septième année de Domitien, on répondra que Zonare n'est point incapable de confondre deux règnes l'un avec l'autre, et qu'après tout il serait un peu étrange qu'en si peu de temps deux imposteurs eussent trouvé un grand support au même pays, où que, l'y ayant trouvé, ils n'eussent pas été tous deux placés dans l'historien qui a parlé de l'un d'eux comme d'un événement singulier. L'auteur, dont parle Suétone, trouva beaucoup de support auprès des Parthes. *Cum post viginti annos adolescentulus exstitisset conditionis incertæ qui se Neronem esse jactaret, tam famulabile nomen ejus apud Parthos fuit ut vehementer adjutus et vix relictus sit* (1).

(1) Sueton., in Neron., *sub finem*.

ARTABAN IV a été le dernier roi des Parthes; car Artaxerxès, Persan de nation, l'ayant dépouillé de la couronne et de la vie l'an 229, se donna le titre de roi des Perses, que ses successeurs portèrent pendant que cette monarchie dura. Le règne d'Artaban avait été assez glorieux, et s'était fait sentir aux Romains qui, de leur côté, se firent sentir à ce prince. Il avait eu l'imprudence de ne point tenir sur ses gardes, pendant que l'empereur Sévère ravageait les pays voisins; il dormait en repos sous le bénéfice de la paix, lorsqu'il vit fondre tout d'un coup les troupes romaines sur ses états. Tout ce

il put faire fut de se sauver avec une petite escorte (a) : la ville de Ctésiphonte, où il faisait sa résidence, fut pillée; tous les trésors et tous ses meubles tombèrent entre les mains de l'ennemi (b). Mais cette supercherie ne fut rien en comparaison du tour déloyal que lui fit Caracalla. Il lui envoya des ambassadeurs chargés de richesses, pour lui demander en mariage sa fille; et lui allégua de belles choses, qui devaient valoir de cette alliance au bien de la gloire des deux nations. Artaban rejeta d'abord cette demande, ne prévoyant aucune concordance dans ce mariage, vu la différence de langage et de coutumes, qui serait entre sa nation et un empereur romain. Mais les nouvelles instances de Caracalla, ses sermens, ses protestations d'amitié pour sa future gendre, obtinrent le consentement du père. Mais on va voir que Caracalla méditait une perte, qu'on peut regarder comme le modèle, ou du moins comme l'ébauche de la saint-thélemy de Catherine de Médicis. Il alla avec son armée au secours des Parthes, et fut reçu tout comme le gendre du roi; et dès que l'on eut appris qu'il était près de la capitale, Artaban, accompagné d'une multitude infinie de monde, se présenta au-devant de lui. Les Parthes ne songeaient qu'à bien témoigner leur joie; ils ne faisaient que boire, que chanter et que danser : alors Caracalla,

donnant le signal à ses troupes, fit faire main basse sur cette multitude de gens. On en tua tant qu'on voulut; car il n'y avait personne qui fût en état de résister. Artaban ne fut sauvé qu'avec peine. Depuis cette journée, Caracalla ne fit que piller et que brûler, jusqu'à ce qu'étant las de le faire, il s'en retourna dans la Mésopotamie, où il fut tué. Artaban, affamé de tirer raison de l'injure qu'il avait soufferte, marcha le plus tôt qu'il put contre l'armée romaine, qui avait élu Macrin à la place de Caracalla. Le combat ayant duré deux jours de suite, depuis le matin jusqu'au soir, recommença le troisième, et aurait apparemment duré jusqu'à l'entière ruine de l'une ou de l'autre armée, si Macrin n'eût fait savoir à Artaban la fin malheureuse de Caracalla, et ne lui eût déclaré qu'il désapprouvait le passé, et qu'il voulait lui rendre tous les prisonniers et tout le butin qui se trouveraient encore, et vivre en paix avec lui. Artaban accepta ces offres, et ainsi la paix fut conclue entre lui, et le nouvel empereur l'an 217. Il fut le premier que l'on nomma le grand roi; et il portait un double diadème (A). Sa mauvaise fortune lui suscita en 226 un redoutable ennemi, je veux dire cet Artaxerxès, qui soutint sa rébellion avec tant de bonheur et tant de courage, qu'au bout de trois ans il mit fin à la monarchie des Parthes.

(A) *Il fut le premier que l'on nomma le grand roi, et il portait un double diadème. (1).]* J'ai cité mon au-

(a) Herodian., lib. III, cap. IX.

(b) En l'année 200, selon Calvisius.

(c) Herodian., lib. IV, cap. X, et seq.

(1) Herodian., lib. II, cap. II, pag. 257.

teur, et il est très-vrai que l'on trouve ces paroles dans le chapitre que je cite d'Hérodien : Ἀρτάβατον τε τὸν πρότερον καλούμενον τὸν μέγαν βασιλέα, καὶ δύο διαδήμασι χράμενον ἀποκτεῖναι (2). *Atque Artabano, qui rex magnus primus appellatus est, duplicique diademate utebatur, necem intulisse.* Je crois qu'il a voulu dire qu'avant Artaban IV, aucun roi des Parthes n'avait pris le titre de grand roi, et il se tromperait fort, s'il disait absolument que ce fut le premier prince qui se nomma de la sorte; car il est sûr que les anciens rois de Perse avaient pris cette qualité, et qu'elle leur fut affectée. Voyez le vingt-quatrième vers des Perses d'Eschyle, et les notes de Stanley sur ce vers-là. Il allègue le témoignage de Dion Chrysostome, *Orat. III*; de Joseph, *Antiquit., lib. XI, cap. VI*; d'Hérodote, *lib. VIII et lib. V*; de Xénophon, *Exposit., lib. I*; d'Aristides, *in Romæ Encomio*; de Suidas, *in μέγας βασιλεὺς*. M. du Rondel m'a indiqué ce passage de Stanley. On peut ajouter à ces auteurs Platon, *in Gorgia*, pag. 321, C; Plutarque, *in Vita Cimonis*, pag. 485, E; le livre d'Eshter, *chap. XVI, vs. 1*. Lisez aussi le Panégyrique d'Isocrate, vous y trouverez la plainte de cet orateur contre les Grecs de son temps, qui, dans leur langage ordinaire, donnaient au monarque des Perses le titre pompeux de Grand Roi : Οὐ βασιλεία τὸν μέγαν αὐτὸν προσαγορεύομεν, ὥσπερ αἰχμάλωτοι γεγονότες; (3) *Non cum quasi bello capti regem magnum appellamus?* Notez que les rois de Perse ne furent pas les premiers qui se donnèrent ce nom. Les rois d'Assyrie l'avaient porté, comme on le peut recueillir du chapitre XVIII du II^e. livre des Rois (4), où l'on trouve les paroles du député de Sennacherib. Je me souviens de la réponse que le père Goulu fit quand on critiqua un passage de sa traduction de l'Apologie de Socrate. Rapportons d'abord les paroles du censeur : *Je ne sais de quoi l'accuser, si ce n'est d'une ignorance volontaire en un passage de son Apologie de So-*

crate, où il lui fait dire : Je m'assure que, quand ce serait le grand seigneur, et non pas une personne de basse condition, il préférerait une nuit semblable à celle-là, à toutes les nuits et à tous les autres jours de sa vie, etc. Je voudrais bien lui demander si ce grand seigneur n'est pas le Turc; et si c'est lui, comment Socrate en pouvait parler, si ce n'était par prophétie, puisqu'il ne peut pas y avoir huit cents ans que les Ottomans ont commencé leur tyrannie, et qu'il y en a plus de treize cents du siècle de Socrate au leur, à compter depuis l'année quatrième où il est né, dans la 77^e. olympiade (5). Voici la réfutation de cela. « Un habit » homme m'aurait épargné une » pense en ne me faisant pas » une demande si sotte. Mais per » tience; répondons à cet ignorant. » Oni, paladin (6), le Turc est au » jourd'hui celui qu'on nomme le » grand seigneur. Mais du temps de » Socrate, c'était le roi des Perses » qu'on appelait de la sorte, et qu'on » ne nommait point autrement. Au » autres rois, dit Suidas, on donne » ne le titre des états et des pays qu'ils » sont de leur obéissance, et pour » ce on dit le roi de Macédoine ou » le roi des Lacédémoniens. Celui des » Perses se qualifie simplement le » grand roi ou le grand seigneur : » μέγας βασιλεὺς, μέγας δυνάστης. Et » comme il portait le titre de grand » seigneur, ses sujets prenaient la » qualité d'esclaves, et sa cour s'appelait la Porte, ses courtisans » ἐπιθύρας βασιλέως, ceux qui étaient » à la porte du roi. L'empereur des » Turcs lui a succédé au titre de » grand seigneur, aussi-bien qu'à » la meilleure partie de ses royaumes, et en la forme de son gouvernement. De façon que, sans révélation et sans prophétie, Socrate » a pu parler du grand seigneur, et » quoi le paladin ne l'a pu reprendre » sans découvrir son ânerie. Mais » le renvoyer à Hérodote, à Thucydide, et aux autres bons auteurs,

(2) Herodian., lib. II, cap. II, pag. 257.

(3) Isocrates, in Panegy., pag. 96. Voyez l'article Αἰκισίλαος II, citation (38).

(4) Aux vers 19 et 28.

(5) Discours d'Aristarque à Nicandre, sur les fautes de Phylarque, pag. 120, 121.

(6) On se sert de ce mot, à cause qu'on en a fait à Javersac, contre lequel il avait paru une satire, intitulée La Défaite du Paladin Javersac. Voyez son article.

pour apprendre la vérité de ce que je dis, ce serait à moi peine perdue; car le pauvre malheureux confesse qu'il n'a point de livres, ni d'argent pour en acheter; et à peine ceux qui ont des bibliothèques lui voudraient confier les leurs; et puis il n'y entend du tout rien. Je me contenterai donc de l'envoyer étudier l'histoire des Turcs au bout du Pont-Neuf, où les colporteurs étalent leurs images, afin que, sans qu'il lui en coûte rien, il apprenne, dans les cartes où les empereurs des Turcs sont figurés en taille-douce, depuis quel temps les Ottomans sont devenus grands seigneurs: s'il y a huit cents ans, comme dit le paladin, ou bien si c'est depuis trois siècles seulement (7). » J'ai apporté tout ce long passage afin que l'on vît à peu de frais, et sans contester les pièces de la fameuse dispute du général des feuillans, les matières rudes et grossières de ce temps (8) entre les auteurs qui étaient en guerre. Mais ne laissons point tomber la supercherie du père Goulou. ayant pas trouvé son compte dans *γας βασιλεύς*, il supposa faussement que les mots *μέγας διαπότης* sont dans *Idas*. Ce n'était point se tirer d'affaire auprès des lecteurs habiles: ce ne servait qu'à imposer aux ignorans; cela exposait partout ailleurs la note de faussaire: tout bien compris, il se trouve que l'on critiqua justement son *grand seigneur*.

Au reste, le titre superbe de roi des Parthes était moins propre que celui de grand roi, à flatter l'orgueil des potentats; car nous voyons qu'Artaban IV, pour se donner du relief, fit nommer le grand roi. Il avait déjà eu, comme ses prédécesseurs, la qualité de roi des rois. Du temps de Pompée on la donnait communément au roi des Parthes; et si Pompée ne régla point sur ce formulaire en écrivant, ce fut pour l'amour des autres rois qui étaient venus lui rendre hommage (9). Phraates se la donna dans une lettre qu'il écrivit à Auguste (10). Suétone l'a donnée au

roi des Parthes contemporain de Germanicus; c'est dans l'endroit où il raconte le regret qu'on eut de la mort de cet illustre Romain: *Regulos quosdam barbam posuisse, et uxorum capita rasisse ad indicium maximi Luculli. REGUM ETIAM REGUM ET EXERCITATIONE VENANDI ET CONVICTU MEGISTANUM ABSTINUISSE, QUOD APUD PARTHOS JUSTITII INSTAR EST* (11). Je ne m'étonne pas du goût d'Artaban, lorsque je considère que le titre de roi des rois a été beaucoup plus commun que le titre de grand roi. On a donné à Agamemnon le titre de roi des rois (12). Diodore de Sicile assure qu'Osmanduas et Sésostris étaient qualifiés de cette manière, l'un dans son épitaphe (13), l'autre dans des inscriptions de colonne (14). Ils avaient tous deux régné en Égypte glorieusement. Cyrus fut aussi qualifié de la sorte dans son épitaphe (15); et c'était un titre que l'on donnait à Tigranes, roi d'Arménie (16). L'Écriture sainte le donne à Nabuchodonosor (17). Notez que les rois de Perse, qui succédèrent aux rois des Parthes, continuèrent à se nommer rois des rois. Voyez la lettre de Sapor à Constantius, dans Ammien Marcellin (18), et les notes de Henri de Valois sur cet endroit-là. Voyez aussi Trébellius Pollion, dans la vie d'Aurélien, et les notes des commentateurs. Quelques auteurs veulent que les empereurs de Constantinople aient redoublé ce titre: *Ils portaient en armoirie quatre B, que les nôtres appellent fusils, qui veulent dire βασιλεὺς βασιλέων βασιλεύων βασιλευσι, c'est-à-dire, rois des rois, régnant sur les rois* (19). Disons en passant que c'était par faste qu'on laissait à un prince tributaire le nom de roi.

(11) Sueton., in Caligula, cap. V.

(12) Cicero, Epist. XIV, lib. IX, ad Famil. pag. 31. Livius, lib. XLV, cap. XXVII.

(13) Diodor. Siculus, lib. I, cap. XLVII.

(14) Idem, ibid., cap. LV.

(15) Strabo, lib. XV, pag. 502.

(16) Plutarchus, in Lucullo, pag. 500, C.

(17) Voyez la Prophétie d'Esaiel, chap. XXXI, vs. 7.

(18) Ammian. Marcellin., lib. XVII, cap. V, pag. 163, ad ann. 357. Biasellus, Ruinarum illustr. dec. IV, pag. 445, dit faussement que Capitolin a parlé de cette lettre.

(19) Bodin, de la République, liv. I, chap. IX, vers la fin, pag. 211.

(7) Achates à Palémon, pour la défense de Syllarque, pag. 43.

(8) C'est-à-dire, l'an 1628.

(9) Plutarch., in Pompeio, pag. 639, C.

(10) Dio, lib. LV, ad annum 748, pag. 636.

ARTABAZE, fils de Pharnace, commandait les Parthes et les Chorasmien dans l'expédition de Xerxès (a). Ce fut lui qui, après la bataille de Salamine, escorta le roi son maître jusqu'à l'Hellespont, avec soixante mille hommes d'élite (b). Dès que Xerxès eut repassé en Asie, Artabaze revint sur ses pas, et il se crut obligé en chemin faisant de punir la ville de Potidée, qui avait secoué le joug des Perses sur les nouvelles de leur mauvaise fortune. Il l'assiégea fort long-temps, sans pouvoir en venir à bout, à cause des inondations causées par les tempêtes. Il avait été plus heureux au siège d'Olynthe. Il désapprouva la résolution qu'on prit de laisser Mardonius en Europe (c), et ce fut aussi contre son avis, que Mardonius s'engagea à la bataille de Platée, qui fut si funeste aux Persans. Artabaze, qui avait prévu ce qui avint, conserva les quarante mille hommes qu'il commandait, et les ramena en Asie, avec beaucoup de prudence (A). M. Moréri n'use point là de discernement. Voyez la remarque.

(a) Herodot., lib. VII, cap. LXXVI.

(b) Idem, lib. VIII, cap. CXXVI.

(c) Idem, lib. IX, cap. LXV, LXXXVIII.

(A) Il conserva les quarante mille hommes qu'il commandait, et les ramena en Asie avec beaucoup de prudence.] M. Moréri débite qu'Artabaze recueillit les débris de l'armée. C'est n'avoir point entendu l'auteur qu'on cite. Hérodote nous fait clairement comprendre qu'Artabaze retint auprès de lui ces quarante mille hommes comme un corps de réserve, et que lorsqu'il les voulut mener au combat il s'aperçut de la déroute de Mardonius, et prit le parti de la fuite

par un autre chemin. Si Mardonius avait survécu à cette perte de bataille, il n'eût pas manqué de dire dans sa manifestation qu'Artabaze l'avait sacrifié, qu'Artabaze n'avait été, ou que le spectateur du combat, ou qu'un fuyard; qu'Artabaze, qui avait conseillé cette bataille, avait contribué de son mieux à la faire perdre, afin d'élever un trophée aux lumières de sa prudence. Artabaze ne serait pas le seul qui aurait soutenu par cette sorte de preuves l'opinion qu'il aurait eue au conseil de guerre. C'est une étrange bévue, que de dire, comme fait M. Moréri, que les Grecs perdirent cette bataille. Et ce siège de Potidée nu et dégarni de toutes sortes de circonstances, que fait-il là? De quoi sert-il à un lecteur?

ARTAVASDE I^{er}., roi d'Arménie, fils et successeur de ce Tigrane qui fut vaincu par Lucullus et par Pompée durant la guerre de Mithridate, trompa vilainement les Romains lors de l'expédition de Crassus (a); car, après avoir été trouver ce général avec six mille chevaux, pour lui promettre un secours de quarante mille hommes, il ne tint point sa parole, et s'excusa sur la guerre qu'il avait à soutenir dans son pays contre les Parthes (b). Crassus, se voyant joué, usa de grandes menaces (c); mais il ne fut pas en état de punir cette perfidie: au contraire, Artavasde eut bonne part aux réjouissances qui furent faites à la cour du roi des Parthes, pour la ruine de l'armée romaine. Il avait arrêté le mariage de sa sœur avec Pacore, fils d'Orode, roi des Parthes (d); et il était à la cour d'O-

(a) Dio, lib. XL.

(b) Plutarque, in Crasso, pag. 554.

(c) Id., ibid., pag. 556.

(d) Id., ib., pag. 564. Cicero, Epist. ad Famil. III, lib. XV.

le, pendant les excès de joie
une si grande victoire y cau-

Il vit mille divertissemens
implis d'insultes pour les Ro-
ains ; il assista aux festins et
comédies, et il entendit ap-
quer des vers d'Euripide au
astre de Crassus, dont la tête
apportée pendant qu'on re-
ésentait les *Bacchantes* de ce
ête. Cela fournit à Plutarque
ccasion de dire qu'Orode en-
ndait le grec, et qu'Artavasde
composé des *tragédies*, des
harangues et des *histoires* (A),
subsistaient encore en par-
. Je ne pense pas qu'il faille
tinguer cet Artavasde de celui
i trompa Marc Antoine (B).
lui persuada de tourner ses ar-
s contre le roi des Mèdes (c) ;

l'embarqua par ce moyen
ms une entreprise qui eut un
s-mauvais succès, et où il ne
seconda nullement (f). Marc
ntoine, renvoyant la vengeance
à une occasion plus commode,
ssimula pour le coup ; mais
ux ans après, savoir l'an 720

Rome, il se servit de tant
artifices, et de tant de belles
omesses, qu'il l'attira enfin à
boucher avec lui ; et alors, il
retint prisonnier, le chargea
chaînes d'argent (C), et l'em-
na en triomphe à Alexandrie.

femme et les enfans d'Arta-
de furent aussi un des orne-
ms du triomphe de Marc An-
ne. Ils furent tous amenés à
opâtre, au milieu du peuple,
argés de chaînes d'or ; mais on
put obtenir d'eux, ni par
omesses, ni par menaces,

) Il s'appelait *Artavasde*.

) Dio, lib. XLIX. Strabo, lib. XI, pag.
et 366. Plutarch. in Antonio, pag. 933.

qu'ils se missent à genoux devant
elle, ou qu'ils lui fissent des sup-
plications : ils ne la nommèrent
que par son nom, ce qui fut
cause qu'on les traita plus dure-
ment. Quelque temps après on
fit mourir Artavasde, et l'on en-
voya sa tête au roi des Mèdes.
Ce fut Cléopâtre qui lui envoya
ce présent, lorsqu'elle fut de
retour à Alexandrie après la
perte de la bataille d'Actium (g).
Elle crut que cette tête porte-
rait le roi des Mèdes à s'allier
plus étroitement avec Marc An-
toine contre Auguste. On verra
dans l'article suivant ce que de-
vinrent les fils d'Artavasde. Il
avait une fille mariée au fils du
roi Déjotarus (h).

(g) Dio, lib. LI. Voyez la remarque (G),
citation (11).

(h) Cicero, ad Attic. Epist. XXI, lib. V.

(A) *Artavasde a composé des tra-
gédies, des harangues, et des histoi-
res.* Voici un poète et un historien
grec qui, en tant que poète, a été
oublié par Vossius, mais non pas en
tant qu'historien (1), quoique Mallin-
crot le mette dans son recueil des his-
toriens qui avaient échappé aux recher-
ches précédentes. Mallincrot observe
qu'Appien a cité l'histoire de notre
Artavasde ; mais qu'il a donné à l'au-
teur un nom un peu différent. Il a-
joute que ce prince est le premier de
son nom, qui ait régné en Arménie (2).
Cela pourrait être vrai, quand même
la conjecture de plusieurs critiques
sur un passage de Justin serait bonne.
Ils prétendent qu'il faut lire *Artavas-
des*, et non pas *Ortoadistes*, au II^e. cha-
pitre du livre XLII. Il y aurait donc
eu un roi d'Arménie nommé Artavas-
des, au temps de Mithridate-le-Grand,
roi des Parthes. Ce Mithridate fut

(1) Vossius, de Histor. Græcis, pag. 154.

(2) Mallincrot, Paralipomenon de Histor.
Græc., pag. 11 et 87 : il le nomme avec Vos-
sius *Artavasdes*. M. Ryck, sur Tacite, pag. 28,
prétend que Plutarque le nomme *Artabaze* ;
mais il est certain qu'il le nomme plus souvent
Αρταβάδης.

chassé, et eut Orode son frère pour successeur, lequel Orode remporta une si mémorable victoire sur les Romains. Notre Artavasde, à la vérité, régnait en même temps qu'Orode ; mais rien n'empêche qu'il n'ait commencé de régner avant lui, et que Tigrane son père ne soit mort avant la déposition de Mithridate-le-Grand ; auquel cas Artavasde aura pu être en guerre avec ce dernier. Il est vrai, qu'afin que Justin soit d'accord avec Plutarque (3) et avec Dion (4), il faut supposer que son Mithridate-le-Grand est le Phrahate que ceux-ci font régner du temps de Tigrane.

(B) *Je ne crois pas qu'il faille distinguer cet Artavasde de celui qui trompa Marc Antoine.* Voici mes raisons. Celui qui trompa Crassus, était fils de Tigrane, à ce que Dion assure (5). Celui qui trompa Marc Antoine était fils de Tigrane, à ce que dit Joseph (6), dont le témoignage pourrait être confirmé en cas de besoin par Strabon qui assure, non-seulement que celui que Marc Antoine punit de sa perfidie avait régné après Tigrane (7), mais même qu'il était son fils (8). Donc, celui qui usa de supercherie envers les Romains au temps de Crassus, est le même qui les trompa dans l'expédition de Marc Antoine. M. Moréri ne l'entendait pas ainsi : il voulait qu'on reconnût deux Artavasdes. S'il en fût demeuré là, on n'aurait pas trouvé fort étrange son sentiment ; mais voici ce qu'on ne saurait payer. Il veut que l'un de ces Artavasdes soit celui qui avait composé des *histoires* et des *poésies*, et que l'autre soit celui que Marc Antoine mena en triomphe dans Alexandrie l'an 720 de Rome. Il dit que celui-ci *laissa un fils de ce même nom, qui est peut être celui dont parle Plutarque, qui avait tant d'esprit* (9) et qui *trahit Crassus*. Quel aveuglement ! Crassus fut trahi l'an 701 ; celui qui le trahit était actuellement roi d'Arménie : comment donc serait-il le fils d'un roi d'Arménie détrôné l'an

720 ? M. Moréri remarque que ce prince détrôné mourut en prison quelque temps après. C'est oublier une circonstance très-essentielle, car il fut tué. *Ἀντρίβη συνάπτοντες τοῦ Ἀρταβασδοῦ πολέμου* (10), *Bello Actiaco gliscante interfectus est*. Cléopâtre, selon Dion, était de retour à Alexandrie, après la bataille d'Actium, quand ce meurtre fut commis (11). On ajoute qu'il laissa un fils nommé Artavasde. Ce n'est point cela ; son fils aîné, qui lui succéda, se nommait Artaxias ; son autre fils se nommait Tigrane : et quant à cet autre Artavasde, qui, selon M. Moréri, citant Tacite, perdit bientôt l'Arménie, que Tibère lui avait donnée, il n'était point fils de l'autre, et il ne fut que le troisième ou le quatrième roi après lui. Il est faux de plus que Tacite nous apprenne que Tibère lui donna l'Arménie. Voici ce qu'il dit : *Dein jussu Augusti impositus Artavasdes, et non sine clade nostrâ dejectus. Tum C. Caesar componendæ Armeniæ deligitur. Is Ariobarzanem, origine Medum, obinignem corporis formam et præclarum animum volentibus Armeniis præfecit* (12). Enfin, ce que dit M. Moréri, qu'Auguste y avait envoyé un fils d'Agrippa qu'on chassa bientôt, est très-faux ; car l'envoi de Caius-César fils d'Agrippa fut postérieur à la ruine du dernier Artavasde. Caius César ne fut point envoyé dans l'Arménie pour y régner, mais pour y mettre ordre aux affaires ; il y établit Ariobarzanes, et puis continua de visiter l'Orient avec une pompe digne de l'héritier présomptif de tout l'empire romain. Si l'on tâchait à faire des fautes, en ferait-on plus que M. Moréri ? En ferait-on sept ou huit dans seize lignes ? M. Hofman n'en fait que trois dans cet article. Il dit, 1°. qu'Artavasde courut Crassus contre les Parthes (13) ; 2°. que Tibère donna l'Arménie à un autre Artavasde ; 3°. qu'avant cela, Auguste l'avait donnée à Artabane fils d'Agrippa, qui fut bientôt chassé. M. Lloyd a supprimé tout cet article, quoiqu'il fût assez bon dans Charles Étienne.

(C) *Marc Antoine.... le charge*

(3) Plutarch., in Pompeio.

(4) Dio, lib. XXXVII.

(5) Idem, lib. XL.

(6) Joseph., lib. XV, cap. V.

(7) Strabo, lib. XI, sub finem.

(8) Idem, lib. XI, pag. 365.

(9) Plutarque ne dit point qu'il eût beaucoup, ni tant d'esprit.

(10) Strabo, lib. XI, sub finem.

(11) Voyez Tacite, Annal. lib. II, cap. III.

(12) Idem, ibid.

(13) Charles Étienne le dit aussi.

chaînes d'argent.] Dion remarque les choisit telles, pour ne pas éshonneur à la majesté royale : chaînes de fer (14). Paterou- qu'afin qu'elles fussent hono- on voulut qu'elles fussent d'or. s, *sed ne quid honori decisset, vinxit* (15). On avait usé d'une ble cérémonie envers Darius ais que dirons-nous de M. Ryck, traité de fiction un fait avancé mis d'Orléans pour accorder Pa- is avec Dion (17)? Ce fait est avasde fut chargé de chaînes at en prison, et de chaînes d'or du triomphe. M. Ryck soutient l'un ni l'autre de ces historiens clé, ni de prison, ni de triom- : qu'ainsi on ne saurait les con- ensemble. Il est pourtant vrai on, dans la même page où il a les chaînes d'argent, parle des s d'or qu'on donna à Artavasde . famille le jour du triomphe. ons les mauvais tours que la ire nous fait.

Dio, lib. XLIX, circa finem.
Paterculus, lib. II, capite LXXXII.
Tacitus, lib. V, cap. XII. Vide ibi
miam.
Ryck, Animadv. ad Tacit. Annal., lib.
III, pag. 28, 29.

ARTAVASDE II fut établi Arménie par Auguste. Il été précédé depuis la mort avasde I^{er}. par Artaxias, par ne et par les enfans de Ti-. Artaxias, fils aîné d'Ar- le I^{er}., s'était sauvé lorsque ère fut mis aux fers (a); non pas avant que d'avoir de se maintenir avec ses es et les villes qui le déclat roi lorsque son père eut ris (b). Il eut le malheur battu par Marc Antoine; ors il se réfugia chez les es, et il fit si bien avec secours, qu'enfin il régna l'Arménie (c) : mais sur les

plaintes de ses sujets, et sur la demande qu'ils firent de Tigrane son frère, qui était élevé à Rome, Auguste donna ordre à Tibère de chasser Artaxias, et de conférer le royaume à Tigrane (d). Artaxias fut tué par ses sujets avant l'arrivée de Tibère (A); ainsi il ne fut pas malaisé d'installer Tigrane (e). Cela fut fait l'an 734 de Rome. Tigrane, ni ses fils, ne jouirent pas longtemps de la royauté (f); ils firent place à Artavasde II (B), qui ne conserva guère ce poste (g). Auguste, qui le lui avait donné, apprenant les confusions de l'Arménie, y envoya Caius César son petit-fils, pour y mettre ordre. Ce jeune prince y établit pour roi Ariobarzane, avec la satisfaction de tout le monde.

(d) Dio, lib. LIV.

(e) Id., ibid.

(f) *Nec Tigrani diuturnum imperium fuit, nec liberis ejus.* Tacitus, Annal., lib. II, cap. III.

(g) Tacit., Annal., lib. II, cap. III.

(A) *Artaxias fut tué avant l'arrivée de Tibère.*] Dion, qui nous apprend cette circonstance, s'est abusé sur les noms; car il appelle Artabaze celui qu'il devait nommer Artaxias (1). Tacite n'impute la mort d'Artaxias qu'à la trahison de ses parens: *occiso Artaxid per dolum propinquorum* (2); mais Horace l'attribue à la valeur de Tibère,

... . *Claudi virtute Neronis Armenius cecidis* (3).

Il ne faut pas s'en étonner, les poètes savent trop bien donner un bon tour aux événemens; tout se convertit en sujets de louanges entre leurs mains; ils trouvent partout des fleurs pour en couronner les princes. Joseph dit

Joseph., Antiq., lib. XV, cap. V.

Dio, lib. XLIX.

acidarum vi seque regnumque tu-
Tacitus, Annal., lib. II, cap. III.

(1) Voyez Lipsé sur les Annal. de Tacite, liv. II, chap. III.

(2) Tacitus, ibid.

(3) Horat., Epist. XII, vs. 26, lib. I.

seulement qu'Artaxias fut chassé par Archélaüs et par Tibère (4). Suétone, sans dire un mot d'Artaxias, se contente d'observer que Tibère mit Tigrane sur le trône : *Ducto ad Orientem exercitu regnum Armeniæ Tigrani restituit, ac pro tribunali diadema imposuit* (5). Je ne vois pas que le terme de *restituer* ait été ici bien employé, car Tigrane, qui était le cadet d'Artaxias, n'avait jamais été possesseur de l'Arménie, et n'avait point dû l'être pendant la vie de son aîné. Scaliger, qui a eu raison de dire qu'Eusèbe ne devait point se servir d'un mot signifiant que l'Arménie fut subjuguée par Tibère (6), puisque les Arméniens ne demandèrent pas mieux que d'avoir pour roi Tigrane qu'il leur amenait, Scaliger, dis-je, qui relève justement cette fausseté, ou cette impropriété d'Eusèbe (7), aurait bien fait d'éviter le *restituit* de Suétone, et de ne pas donner le titre d'usurpateur à Artaxias (8). Il y a une autre impropriété ou fausseté dans Eusèbe et dans saint Jérôme, son traducteur, qui n'a pas été relevée par Scaliger. Ils nous assurent que Tibère se saisit de l'Arménie, *παρσησατο, occupavit Armeniam* : or, il ne fit autre chose que donner aux Arméniens le maître qu'ils demandaient. Il est certain d'ailleurs qu'il l'intronisa, qu'il lui mit le diadème sur la tête, et qu'il lui aurait prêté main forte s'il l'avait fallu : d'où vient donc que Scaliger dit que l'Arménie fut rendue à Tigrane sans l'intervention de Tibère ? Que veut-il dire quand il soutient que saint Jérôme ayant assuré que Tibère s'empara de l'Arménie, *occupavit*, a dû croire qu'elle appartenait déjà aux Romains ? J'avoue que je n'entends rien à cette grammaire. Mais pourquoi n'intentait-il pas un procès à Paterculus, aussi-bien qu'à ces deux pères de l'Eglise ? Paterculus, historien aussi flatteur envers Tibère qu'un poète, ne l'a-t-il pas loué d'avoir réduit l'Arménie sous la puissance du peuple romain ? *Re-*

dacta Armeniâ in potestatem populi Romani, regnum ejus Artavasdi tradidit (9). Ce n'est pas sa seule faute : il a nommé Artavasde celui que Tibère couronna roi d'Arménie, et il fallait le nommer Tigrane.

(B) *Tigrane et ses fils.... furent placés à Artavasde II.* Les auteurs de Supplément de Moréri n'ont pas été en cet endroit moins fautifs que Moréri même. Je laisse passer ce qu'ils disent, que notre Artavasde était fils d'Artaxias, et par conséquent neveu de Tigrane : il n'est rien dit de cela dans le II^e. livre des Annales de Tacite, le seul auteur qu'ils aient cité. Mais passe pour cela : ils ajoutent que les fils de Tigrane furent nommés rois par Tibère, et qu'Artavasde II, leur cousin, succéda bientôt à la couronne par ordre du même empereur. Tacite, leur témoin unique, les confond, car il dit expressément que tout cela fut fait par Auguste. Il ne dit point avec eux que les Romains aient fait la guerre à cet Artavasde, et qu'ils l'aient enfin détruit : ses paroles sont, *non sine clade nostrâ dejectus*, qui peuvent signifier le contraire de ce qu'ils disent, savoir : qu'on le chassa malgré les Romains qui le soutenaient, et par la défaite de leurs secours. Voyez l'article d'ARTAVASDE, roi des Mèdes. Enfin ils disent que Tigrane, oncle de notre Artavasde, eut la tête tranchée à Rome sous l'empereur Tibère. C'est une absurdité, car l'installation de Tigrane, oncle, à ce qu'ils prétendent, d'Artavasde II, se fit l'an 734 de Rome, et son règne dura fort peu. Le supplice de Tigrane, sous Tibère, arriva l'an 789 : il faudrait donc, selon ces messieurs, que ce prince détrôné eût survécu à sa chute plus de cinquante ans, et qu'il fût parvenu à une vieillesse que l'historien n'en pas omise, en parlant de l'indignité de sa mort. Remarquez bien que Tigrane, créé roi d'Arménie en l'an 734, avait été fait prisonnier avec son père par Marc Antoine, en 720, et qu'il était déjà grand (10). Remarquez aussi que, peu après son couronnement, il maria ses enfans ensemble (11), selon la coutume de ces nations. Mais il y a plus, celui que Tibère

(4) Joseph., Antiquitat., lib. XV, cap. V.

(5) Sueton., in Tiberio, cap. IX.

(6) Παρσησατο, armis subjugavit, recepit, ad deditionem compulit.

(7) Scalig., in Euseb., pag. 170.

(8) Il le nomme mal Artabaze, à l'imitation de Dion. Fratre ejus Artabaze, dit-il, regni in-sessore ab Armeniis occiso.

(9) Paterc., lib. II, cap. XCIV.

(10) Voyez Joseph., lib. XV, cap. V.

(11) Tacit., Annal., lib. II, cap. III.

mourir est un petit-fils d'Hérode. Joseph nous dit qu'Alexandre, fils d'Hérode, eut de Glaphira, sa femme, un fils d'Archélaüs, roi de Cappadoce, deux fils, dont l'un, appelé Tigrane, fut envoyé en Arménie, et fut accusé devant les Romains (12). Voilà sans doute celui dont Tacite parle en cette manière : *Ne Tigranes quidem Armeniam undam potitus, ac tunc reus, nomine regio supplicia civium effugit* (13). La conjecture de M. de Tillemont, que ce Tigrane fut roi de la petite Arménie, qui avait été donnée par Auguste à Archélaüs (14), serait bonne si l'on pouvait l'accorder avec Joseph, qui dit que les descendants d'Alexandre, fils d'Hérode et de Glaphira, ont régné dans la grande Arménie. *Ἡδὲ Ἀλεξάνδρου γενεὰ τῆς μεγάλης Ἀρμενίας ἱερασίλευσε* (15).

(12) Joseph., lib. XVIII, cap. VII.
(13) Tacit., Annal., lib. VI, cap. XL.
(14) Histoire des Empereurs, tom. I, note 11, Tibère.
(15) Joseph., de Bello Jud., lib. II, cap. XIX.

ARTAVASDE, roi de Médie, fut attaqué par Marc Antoine, à la sollicitation d'un autre Artavasde, roi d'Arménie. Cette entreprise fut très-funeste à Marc Antoine; et comme il crut que celui qui l'y avait engagé avait trahi, il tourna toute sa colère de ce côté-là, et fit alliance avec le roi de Médie. Il lui donna une partie de l'Arménie, dès qu'il en eut dépouillé l'autre Artavasde, et il voulut cimenter cette paix par le mariage de son fils Alexandre avec Jotape, fille du roi des Mèdes. Les troupes qu'il lui fournit le rendirent victorieux des Parthes, et d'Artaxias fils d'Artavasde roi d'Arménie; mais quand il les eut retirées, qu'il eut retenu celles que son allié lui prêta, celui-ci ne put résister à ses ennemis, et tomba entre leurs mains. Dion raconte cela sous l'an 721 de Rome (a).

(a) Dio, lib. XLIX.

Il est croyable que ce prince ne fut pas long-temps captif, et qu'il est ce roi de Médie auquel Cléopâtre envoya la tête d'Artavasde roi d'Arménie, l'an 724 de Rome (b). Le Supplément de Moréri est ici tout plein de fautes (A).

(b) Idem., lib. LI.

(A) *Le Supplément de Moréri est ici tout plein de fautes.*] On y débite, 1°. que cet Artavasde roi des Mèdes, fils et successeur de Darius, soutint vigoureusement la guerre contre Artavasde roi d'Arménie, et contre Pompée; 2°. qu'il fut enfin défait par les Parthes, et qu'il se réfugia à Rome auprès d'Auguste, qui lui donna la petite Arménie au lieu de la Médie qu'il avait perdue. On cite Plutarque et Dion au livre XLIX. Mais pour réfuter cela en rétrogradant, n'est-ce pas se moquer du monde, que de citer simplement Plutarque? N'est-ce pas vouloir faire des fautes impunément? car qui n'aimerait mieux s'abstenir de critiquer, que de lire deux gros volumes *in-folio*, pour vérifier un petit fait? Il est sûr que Dion au livre XLIX ne dit point que cet Artavasde se soit réfugié à Rome, ni qu'Auguste lui ait fait présent de la petite Arménie. Je ne sache point d'auteur qui dise cela. Je trouve bien dans Tacite qu'Auguste fit régner dans l'Arménie un Artavasde, après les fils de Tigrane, mais non pas que ce fut pour le dédommager de la Médie. Apparemment ceux qui ont fait le III^e. volume de Moréri se sont servis à deux mains de ce passage de Tacite : d'un côté, pour débiter que Tibère donna l'Arménie à un Artavasde, fils d'Artaxias, et neveu de Tigrane (1); et de l'autre, pour dire qu'Auguste la conféra à un Artavasde, roi dépouillé de la Médie. Enfin quelle négligence, que de dire qu'on s'est défendu vigoureusement contre le roi d'Arménie, et contre Pompée! Cette guerre contre le roi d'Arménie, qui n'avait guère besoin d'être vigoureusement poussée, vu la trahison de ce prince envers Marc Antoine, est

(1) Voyez la remarque (B) de l'article d'ARTAVASDE II.

postérieure d'environ trente ans à celle que Pompée fit en ce pays-là. Je n'ai remarqué, ni dans Plutarque, ni dans Appien aucun Artavasde roi des Mèdes, qui ait été attaqué par Pompée. Je vois seulement dans Appien que Pompée subjuga Darius roi des Mèdes (2).

(2) Appian., in Mithridat.

ARTAXATA (A) était la ville capitale de l'Arménie sur la rivière d'Araxe. Ce fut Annibal qui non-seulement en traça le plan, mais qui en dirigea aussi la construction, à la prière d'Artaxias, roi d'Arménie, chez qui il s'était retiré après la défaite d'Antiochus (a). On peut croire qu'une situation, qui avait été choisie par un si grand capitaine, était fort avantageuse (B), soit en temps de guerre, soit en temps de paix. Cette ville fut brûlée par Corbulon, l'an de Rome 811 (b). Ce grand capitaine n'aurait point exercé cette rigueur contre les habitants, qui lui avaient porté les clefs de la ville dès qu'il l'eut fait investir, si les lois de la guerre ne l'y eussent comme forcé (C). C'était une grande ville, qu'il ne pouvait garder sans une grosse garnison; il ne pouvait y laisser autant de soldats qu'il y en fallait, sans affaiblir de telle sorte son armée, qu'il eût été hors d'état de rien entreprendre; et il n'y eût eu ni profit ni gloire à la conquête d'une place qu'on aurait abandonnée toute telle qu'on l'aurait prise. Il se résolut donc à la ruiner, et y fut encouragée par un grand miracle (D), *si credere*

(a) Plutarch., in Lucullo, pag. 513. Strabo, lib. XI, pag. 364. Voyez l'article d'ARTAXIAS 1^{er}., citation (c).

(b) C'est le 58^e. de Jésus-Christ.

dignum est. La ville fut couverte tout d'un coup d'un nuage épais, d'où partaient une infinité d'éclairs, pendant que le soleil luisait comme de coutume jusqu'à l'enceinte des murailles. Cette ville fut rebâtie quelque temps après par Tiridate, qui nomma Néronée, pour faire honneur à Néron (c), duquel il avait reçu mille caresses à Rome, où il était allé lui rendre hommage l'an de Rome 819.

(c) Xiphil. in Nerone.

(A) *Artaxata*.] Plutarque observe que cette ville tira son nom de celui du roi Artaxas (ou Artaxias) à qui Annibal en proposa la construction (1). Ce que MM. Lloyd et Berdand remarquent, que Tacite l'appelle *Artaxie*, n'est pas vrai : il l'appelle constamment *Artaxata*. Ce qu'ils ajoutent, que Strabon la nomme *Artaxiasata* (2), n'est point exact; car c'est clairement insinuer qu'il ne la nomme qu'ainsi, ou que du moins c'est le principal nom qu'il lui donne. Or il est certain qu'il l'appelle principalement *Artaxata*, et qu'il se contente de dire une fois qu'elle avait le nom d'*Artaxiasata*. Pinedo a eu raison de changer *Artaxiasata* en *Artaxata* dans Etienne de Byssus, qui sans doute n'a point parlé autrement que Strabon, puisqu'il le cite. Il est sûr, du moins, qu'il n'a pas nommé cette ville *Artaxie*, comme Ortelius le lui impute aussi fausement qu'à Tacite. L'omission que Pinedo reproche à cet Etienne est inexcusable; car qu'Annibal réfugié dans l'Arménie, et remarquant une situation très-avantageuse, ait conseillé au prince son hôte d'y faire bâtir une ville, et qu'il se soit chargé de la direction de ce travail, est une circonstance que l'on ne doit pas supprimer dans un dictionnaire de villes. Je dirais volontiers qu'Etienne, ayant Strabon devant les yeux, quand il

(1) Plutarch., in Lucullo, pag. 513.

(2) C'est apparemment par une fautive impression qu'on lit *Artaxiasata* dans M. Berdand.

Article d'Artaxata, n'oublia point ce qu'il y vit touchant Annibal, et que l'on a abrégé, moins habilement que lui, qu'il faut imputer la négligence dont Pinedo a fait une si mauvaise plainte. Il n'y a peut-être point d'ouvrage qui demande plus de discernement et de bon goût que l'abréviation d'un gros livre (3). Je ne me lasse point de faire cette remarque, parce que je porte chaque jour la peine de la négligence des abrégiateurs. Ils ont pour cause que je trouve des obscurités embarrassantes en cent endroits, qui autrefois étaient fort intelligibles pour l'auteur qu'on a abrégé. Voyez ce que M. Gronovius observe contre les auteurs du *Synopsis Criticorum* (4).

(B) *Sa situation était fort avantageuse.*] Strabon nous apprend qu'Artaxata était bâtie dans un endroit où la rivière faisait une péninsule, de sorte que les murailles étaient entourées de cette rivière, comme d'un mur presque entier. Son traducteur n'a pas entendu la chose, et Pinedo lui a fort justement reproché (5). On ne consultait que la version, et l'on croirait que cette ville était sans murailles, hormis l'endroit où la rivière ne l'entourait pas : *Cincta muri flumine, nisi quâ isthmus est*. Le traducteur ne dit point cela : Τὸ τεῖχος κύκλῳ περιβλεπόμενον τὸν ποταμὸν, πλὴν ἑνὸς μού.

(C) *Elle fut brûlée par Corbulon.... Les lois de la guerre y avaient été forcées.*] Plus on considère les maux inévitables de la guerre, plus on se sent porté à détester ceux qui en sont la cause. Voilà Corbulon qui réduisit Artaxata en cendres une grande et belle ville, où il jette dans la dernière désolation une infinité de femmes, d'enfants, de vieillards, qui ne lui avaient jamais fait aucune injure. Demandez à ceux qui entendent le plus à fond le métier des armes s'il fit bien, ils vous répondront qu'il fit très-bien, et que dans ce cas qu'il ne l'eût point fait, il eût agi en très-malhabile général, car il eût été aisé de l'en convain-

cre par les raisons que Tacite a exposées. *Artaxatis ignis immissus, delataque et solo æquata sunt, quia nec teneri sine valido præsidio ob magnitudinem moenium, nec id nobis virium erat quod firmando præsidio et capessendo bello divideretur, vel si integra et incustodita relinquerentur, nulla in eo utilitas aut gloria quod capta essent* (6). Les insultes que l'on fait à son ennemi, lorsqu'il abandonne ses conquêtes sans les mettre hors d'état de lui nuire, ou qu'il ne les garde qu'en affaiblissant trop ses armées, le rendent si méprisable que, pour maintenir sa réputation, l'un des plus grands ressorts de la guerre, il ne faut jamais donner lieu à ces insultes. C'est donc par une fatale et malheureuse nécessité, que les dures lois de la guerre obligent à priver son ennemi de ce dont on ne saurait profiter soi-même.

(D)..... *et qui y fut encouragé par un grand miracle.*] Tacite, avec tout son grand esprit, donnait d'aussi bon cœur qu'un autre homme dans ce merveilleux dont on aime à se repaître. Les habitants d'Artaxata cherchèrent sans doute à se consoler de la ruine de leur ville, entre autres raisons, par quelque miracle qui les assurât que les dieux ne l'avaient point agréée; et ils crurent aisément tout ce que l'on inventa dans cette vue. Mais ils n'ont point eu d'historien qui ait fait parvenir jusqu'à nous ce qu'ils crurent. Les Romains, de leur côté, ne manquèrent pas de gens qui surent tourner la médaille. Nous le savons, grâce à Tacite : *Adjicitur miraculum velut numine oblatum, nam cuncta extra tectis hactenus sole industria fuere, quod moenibus cingebatur ita repente atra nube coopertum fulgurbusque discretum est, ut quasi infensantibus deis exitio tradi crederetur* (7).

(6) Tacit., Annal., lib. XIII, cap. XLI.
(7) Idem, ibidem.

ARTAXIAS I^{er}., roi d'Arménie, n'étant encore qu'un des généraux d'Antiochus-le-Grand, partagea l'Arménie avec un des autres généraux de ce même roi (A). Ce prince leur permit à l'un et à l'autre d'y commander sou-

Voyez ci-dessus la fin de la remarque (C).
Article ACHILLE [tom. I, pag. 147], et la remarque (C), num. VII, de l'article ΑΝΤΙΟΧΟΣ.
Gronovius, in Tractatu de Judâ Proditore.
Voyez les Nouvelles de la République des Lettres, mai 1684, art. VI, pag. 276.
Pinedo, in Stephan., de Urbibus, pag. 117.

verainement (a). Ils ne manquèrent pas de profiter de sa complaisance ; et lorsqu'il eut été vaincu par les armées romaines, ils se soumirent aux vainqueurs, qui leur donnèrent le titre de rois (b) ; et depuis cela, ils s'agrandirent le plus qu'ils purent aux dépens de leurs voisins. Tigrane, qui fit tant parler de lui durant les guerres de Mithridate, dont il avait épousé la fille, descendait d'Artaxias. Plutarque raconte qu'Annibal, s'étant retiré chez Artaxias, après la défaite d'Antiochus, lui donna mille bons conseils, et qu'ayant trouvé qu'un lieu, dont on ne tenait aucun compte, était très-propre à y bâtir une ville, il y en traça le plan, y mena Artaxias, et l'exhorta à la bâtir. Artaxias goûta fort la proposition, et pria Annibal de se charger de la conduite de l'ouvrage : il obtint ce qu'il souhaitait, et de là sortit une grande et belle ville, qui, à cause de lui, fut nommée Artaxata (c). Voilà tout ce que je trouve dans les deux auteurs que le Supplément de Moréri a cités (d) ; car pour la révolte contre son prince légitime, causée par la confiance que l'on avait en l'amitié des Romains (e), je n'y en vois ni ombre, ni trace, non plus que

de l'emploi de toutes les moyens pour se maintenir l'usurpation, ni de sa part les prisons d'Antiochus. Ce sont de pures citations par rapport aux citations

(A) *Il partagea l'Arménie des autres généraux d'Antiochus Grand.* Dans les éditions bon, il est nommé Θαπίάς lieu (1), et Ζαπίάδης, ou Ζαπίάδης en un autre (2). Il était facile que ceux qui ont présidé à ces éditions ont partout le même mot ; et comme que Casaubon n'ait point noté sur cela : il en a fait quelques-unes plus importantes.

(1) *Pag. 364, edit., an. 1587.*

(2) *Pag. 366.*

ARTAXIAS II, roi d'Arménie, fils aîné d'Artavasde me nous l'avons déjà dit proclamé roi par les trois autres fils de son père (A), après qu'il eut été fait prisonnier avec sa femme, et avec ses autres enfants (b). L'aîné tâcha de se battre contre Marc Antoine, et fut vaincu dans la bataille ; mais il fut contraint de s'enfuir aux Parthes. Il rentra depuis dans l'Arménie, et y régna : sans doute après la prise d'Artavasde, roi de Médie ; car que les Parthes eussent fait un roi (c), ils en avaient été privés, et Artaxias avait eu part à sa disgrâce. Il déplut tellement ses sujets, qu'ils l'accusèrent de tyrannie, et qu'ils demandèrent un autre roi, Tigrane son cadet (d) ; et comme qu'il ne leur eût pas goûté, qui avait auprès de lui, Tigrane, le leur envoya,

(a) Strabo, lib. XI, pag. 366. Voyez aussi pag. 364.

(b) Plutarque et Strabon, pag. 364, et Stephanus in Ἀρτάξατα, donnent ce titre à Artaxias.

(c) Plutarch., in Lucullo, pag. 513 : il l'appelle Ἀρτάξας. Voyez aussi Strabon, pag. 364.

(d) Plutarch., in Lucullo. Strabo, lib. XI.

(e) Strabon dit expressément ἡρχον οὗτοι τοῦ βασιλείου ἐπιτρέψαντες. Hi regis permissu imperaverunt.

(a) Dans ARTAVASDE II.

(b) Dio, lib. XLIX.

(c) Idem., ibid., sub finem.

(d) Dio, lib. LIV. Tacit., Annal. cap. III. Voyez la remarque (b) de ARTAVASDE II.

ordre à Tibère de l'installer. Artaxias fut tué par ses propres gens avant l'arrivée de Tibère.

A) *Il fut proclamé roi par les troupes de son père.* Les continuateurs de Moréri font dire à Joseph ou à Tacite, que ce fut Marc Antoine qui mit sur le trône Artaxias : il n'y a rien de plus faux. Ils prétendent qu'Artaxias ayant été défait, fut envoyé en exil chez les Parthes. Cette bévue ; il s'y réfugia. Si Marc Antoine avait été en état de le bannir après sa victoire, il ne l'aurait pas envoyé chez les Parthes, il l'aurait amené à Alexandrie pieds et poings liés.

ARTAXIAS III, roi d'Arménie, était fils de Polémon, roi du Pont, et s'appelait Zénon. Il s'était tellement plu dès son enfance à imiter les coutumes des Arméniens, qu'il s'acquiesça par-là aux bonnes grâces de la nation : sorte que Germanicus ne crut point qu'il fallût jeter les yeux sur un autre, pour remplir la place de Vonones, que les Arméniens avaient chassé. Il alla donc à Artaxata, et en présence de tout le peuple il donna le diadème à ce Zénon, l'an de Rome 98. Tout à l'heure l'assemblée proclama *Artaxias*, du nom de la ville capitale. Tacite, qui nous apprend toutes ces choses, parle de sa mort sous l'an 788 (b).

(a) Tacit., *Annal.*, lib. II, cap. LVI.

(b) *Id.*, *ibid.*, lib. VI, cap. XXXI.

ARTÉMIDORE, celui qui a écrit sur les songes, était d'Éphèse; néanmoins il s'est donné le surnom de *Daldianus* dans ce livre-là, afin de faire honneur à sa patrie de sa mère (A). Il s'est aussi surnommé Éphésien dans

d'autres livres. Il vivait sous Antonin Pius, comme il nous l'apprend lui-même, quand il dit qu'il a connu un athlète qui, ayant songé qu'il avait perdu la vue, remporta le prix de la course dans les jeux que cet empereur fit célébrer (a). Jamais auteur n'a plus travaillé pour un sujet raisonnable, qu'Artémidore a travaillé pour un sujet très-indigne d'un homme de jugement (B). Il ne se contenta pas d'acheter tout ce qui avait été écrit sur l'explication des songes, ce qui montait à plusieurs volumes (C) : il employa de plus beaucoup d'années à voyager, afin de faire des connaissances avec les diseurs de bonne aventure. Il eut un grand commerce avec eux dans les villes et dans les assemblées de la Grèce, dans l'Italie, et dans les îles les plus peuplées ; et il ramassa partout les vieux songes, et l'événement qu'on disait qu'ils avaient eu (b). Il méprisa les médisances de ces gens graves et à sourcil froncé, qui traitent d'escrocs, d'imposteurs et de joueurs de gobelet, ceux qui se mêlent de prédire (D) ; et, sans avoir égard à ce que les Catons en diraient, il pratiqua plusieurs années ces devins. En un mot, il consacra tout son temps, et toutes ses veilles, à courir après des songes ; et il croyait que ce grand travail lui avait fourni de quoi payer de raison et d'expérience (E). Il eut grand soin d'instruire son fils aux

(a) Artemid., lib. I, cap. XXVIII. Voyez aussi le chap. LXVI du même livre.

(b) Artemid., *pref.*, pag. 3. Voyez aussi liv. IV, pag. 252.

mêmes sciences, comme il paraît par les deux livres qu'il lui dédia. Je m'étonne moins qu'il se soit si fortement occupé de cette matière, quand je songe qu'il croyait y avoir été poussé par les conseils, et en quelque manière par les ordres d'Apollon (c); Il prie fort sérieusement tous ses lecteurs de ne rien ôter de son livre, et de n'y rien ajouter; et il leur fait là-dessus une espèce d'adjuration au nom de cet œil perçant de la providence qui prend garde à tout (F). Il a dédié ses trois premiers livres à un Cassius Maximus (G), et les deux autres à son fils. Ils furent imprimés en grec, à Venise, l'an 1518. M. Rigaut les publia à Paris, en grec et en latin, l'année 1603, et y joignit quelques notes. La version latine qu'il employa est celle que Jean Cornarius avait publiée à Bâle l'an 1539. Artémidore avait fait un *traité des Augures*, et un autre *de la Chirémance*. On ne les a point (H). Tertullien ne l'a point cité dans l'endroit où il cite plusieurs auteurs *onirocritiques* (d); mais Lucien ne l'oublie pas, quoiqu'il ne nomme que deux écrivains de cette espèce (e).

(c) *Idem*, *sub fin.*, lib. II, pag. 161.

(d) C'est-à-dire, interprètes des songes. Voyez ce passage de Tertullien ci-dessous, citation (14).

(e) Lucian., in *Philopatr.*

(A) Il s'est donné le surnom de *Daldianus*, afin de faire honneur à la patrie de sa mère (1).] « Ephésien, dit-il, d'où à la tête de plusieurs livres j'ai déclaré que j'étais, est assez illustre par elle-même, et par les louanges que plusieurs personnes dignes de foi lui ont données; mais

» la petite ville de Daldia est demeurée jusqu'ici dans l'obscurité, faite » de tels panégyristes : puis donc » que c'est ma patrie du côté de ma » mère, je veux lui témoigner ainsi » ma reconnaissance. » Cela ne paraît plus suspect de vanité, si j'y voyais plus de façon et plus de mystère; mais l'ingénuité avec laquelle cet auteur s'exprime, me fait juger qu'il parlait selon l'usage d'alors, et sans attacher aux paroles les mêmes idées que l'on y attacherait aujourd'hui. Τὴν δὲ ἐπιγραφὴν μὴ θαυμάζειν, ὅτι Ἀρτεμίδору Δαλδιανού, καὶ οὐκ Ἐφεσίου, ἐπιγράφεται, ὅπου πολλά τῶν εἰς ἄλλας πραγματείας περιλαμβάνει βιβλίων. Τὴν μὲν γὰρ Ἐφεσὶν οὐκ ἔστι καὶ αὐτὴν δὲ αὐτὴν περιώνυμοι οὐαὶ καὶ πολλῶν ἀξιολόγων κερκεῖται τετυχεῖται. Δαλδία δὲ, πάλισμα Λυδίας καὶ οὐ σφίρα ἐλλόγγιον, καὶ διὰ τὸ μὴ ταῦτα εἶναι τετυχηκέναι, ἀγνοῶσι τὸ μέλη καὶ μὴ μείνηκε. Διὸ θρεπτήρια οὗτοι μὴ ταῦτα πρὸς ματρὸς ταῦτα ἀποδίδου αὐτῇ (2). *At vero de inscriptione ne miris quapropter Artemidori Daldiani a non Ephesii inscriptum legis, quod admodum multos jam alios libros diversis argumentis à me conscriptos habere vidisti. Etenim Ephesus contigit ipsam per seipsam celebrem esse, insuperque multos præclaros et filii dignos præcones nancisci: Daldia autem Lydiæ oppidulum non valde clarum, propterea quod ejusmodi non est nactum, usque ad nos penitus ignobile permansit. Quapropter quod mihi à matre patria existit, hoc in nutritiorum vicem rependo. Et filii s'en tenir à cette raison, et n'en pas chercher deux autres comme a fait M. Rigaut : l'une prise de ce qu'Apollon avait inspiré à Artémidore dans la ville de Daldia le dessin d'expliquer les songes; l'autre prise de ce qu'y ayant un autre Artémidore d'Ephèse, il fallait que l'interprète des songes ne se donnât pas le surnom d'Ephésien, occupé déjà par l'autre (3). Cette dernière raison, plus mauvaise que la précédente, a été adoptée pourtant par un homme de mérite (4). Artémidore la réfute*

(2) Artemid., *Lib. III*, *sub fin.* pag. 27.

(3) Rigaut., *Not. in Artemidore*, pag. 1.

(4) M. de Tillemont, au *II^e. tome de l'Hist. des Empereurs*, *II^e. part.*, pag. 731, cit. à Bruxelles.

(1) Daldia, petite ville dans la Lydie.

si-même invinciblement, puisqu'il déclare qu'il s'est dit d'Ephèse dans un grand nombre de livres. Il ne songeait donc pas à empêcher que l'on ne le confondît avec Artémidore le géographe. On le connaissait sans doute beaucoup mieux en qualité d'Ephésien, qu'en qualité de Daldien (5).

(B) *En travaillant sur les songes il a choisi un sujet très-indigne d'un homme de jugement.*] Quand on ne serait point convaincu par sa propre expérience, qu'il n'y a rien de plus bas, ordinairement parlant (6), que les idées qu'on appelle songes, il ne faudrait que considérer les propres maximes de cet auteur, pour être persuadé que son art ne mérite pas l'attention d'un homme sage. Il n'y a point de songe qu'Artémidore ait expliqué d'une certaine manière, qui ne puisse souffrir une explication toute différente; et cela, avec la même probabilité, et avec des rapports aussi naturels pour le moins, que ceux qui servent de fondement à cet interprète. Je ne dis rien du tort que l'on fait aux intelligences, à la direction desquelles il faut nécessairement ne l'on attribue nos songes, si l'on veut y trouver un présage de l'avenir. Quelle manière d'enseigner leur donner-on ! Qu'elle serait indigne de leurs maîtres, de leur gravité, en un mot de ce qu'elles sont ! Si elles ne savent pas mieux instruire, quelle ignorance ! si elles ne veulent pas mieux instruire, quelle malignité (7) ! Ne pourrait-on pas se plaindre mille fois de son bon ange, aussi-bien que de son mauvais génie, par ces paroles d'Enée :

*Quid natum toties crudelis tu quoque falsis
Ludis imaginibus (8) ?*

Ce qui me passe, c'est de voir qu'Artémidore ait tant travaillé à se persuader une doctrine qui pouvait lui causer mille chagrins : car ne devait-il pas craindre de songer ce que son art lui montrait comme un songe de mau-

(5) Lucien, dans le Philopat., le cite *προφιδωρον τον Εφεσιον*.

(6) On ne prétend rien dire contre les songes extraordinaires dont il est parlé dans l'Ecriture.

(7) Conférez avec ceci les Réflexions d'Antan, fils d'Elysiacpe. Voyez la remarque (O) de cet article.

(8) Virgil., *Æneid.*, lib. I, vs. 407.

vais augure ? Il avait trouvé par ses recherches que, quand un voyageur songe qu'il a perdu la clef du logis, c'est un signe qu'on lui a débauché sa fille (9). Si Artémidore eût fait un tel songe hors de chez lui, n'eût-il pas cru qu'on laissait aller le chat au fromage dans sa maison ? Aurait-il eu bien à faire de savoir cela ? N'eût-il pas bien mieux valu que cette pensée ne fût pas venue ? Il nous conte qu'ayant songé que sa femme lui avait fait des insultes (10), il en fut le lendemain tout troublé, quand il vit venir vers lui un homme qui n'était pas de ses amis. Voilà comment, par la vertu de son *Onirocritia*, il convertissait un mal imaginaire en un mal réel.

L'objection que je viens de faire, et que je fonde sur l'idée que nous donnent de la nature angélique les docteurs chrétiens, me paraît très-forte en supposant la vérité de cette idée ; mais si l'on suivait un système différent de celui-là, et qui ne répugne point à la possibilité des choses, on affaiblirait beaucoup cette objection. Ce serait de dire, qu'il y a beaucoup d'esprits, non-seulement plus bornés que l'homme à certains égards par rapport à la manière de s'expliquer, mais aussi plus volages, et plus capricieux que l'homme. Que sait-on s'ils n'aiment pas à se divertir à nos dépens, et à nous faire courir après des énigmes, où ils mêlent tout exprès du puérile et du frivole, pour se procurer un spectacle plus ridicule ? Que sait-on si nous ne leur servons pas de jouet, comme les bêtes nous en servent ? Que sait-on s'ils ne trouvent pas dans le mouvement de nos esprits animaux un obstacle qu'ils ne peuvent vaincre, lorsqu'ils souhaiteraient de se rendre intelligibles ? Voyez la remarque (D) de l'article MAJUS. Quoi qu'il en soit, la raison veut que l'homme se garde bien de faire un art de cela, et qu'il considère un tel art comme la plus chimérique et la plus vaine de toutes les occupations.

(C) *Il acheta tout ce qui avait été écrit sur l'explication des songes, ce*

(9) Artem., lib. V, pag. 255, num. 17.

(10) *Δόξας ὑπὸ τῆς ἑαυτοῦ γυναικὸς ἢ ὕπνῳ ὑπὲρβῆσθαι*. Cornarius traduit ainsi, *per somnium visus sum mihi ab uxore meâ vituperari et plagis impeti*. Artemidor, lib. II, pag. LIII, pag. 144.

qui montait à plusieurs volumes.] J'ai déjà témoigné mon étonnement, qu'il y ait eu des personnes qui aient fort travaillé à se convaincre de la prétendue science des songes. Je ne m'étonnerais pas que plusieurs soi-disans devins se vantassent de la posséder : ils pouvaient gagner leur vie à cela, et profiter des songes d'autrui sans se chagriner des leurs, car ils pouvaient n'avoir nulle foi pour l'art dont ils faisaient profession. Mais je ne saurais juger ainsi d'Artémidore, ni de tant d'autres auteurs graves, qui ont écrit sur l'explication des songes (11). Ils y étaient trompés tous les premiers. Voici ceux que M. Rigaut nomme (12) : *Artemon Milesius, Antiphon, Apollodorus Telmissensis, Apollonius Atalensis, Aristander Telmissensis, Aristarchus, Alexander Myndius, Cratippus, Demetrius Phalereus, Dionysius Rhodius, Epicharmus, Geminus Tyrius* (13), *Hermippus, Nicostratus Ephesius, Phœbus Antiochenus, Philochorus, Panyasis Halicarnassensis, Serapion, Strato*. Ils avaient tous précédé Artémidore, selon M. Rigaut. Tertullien n'en nomme qu'une partie : *Quanti autem*, dit-il (14), *commentatores et affirmatores in hanc rem, Artemon, Antiphon, Strato, Philochorus, Epicharmus, Serapion, Cratippus, et Dionysius Rhodius, Hermippus tota sæculi litteratura*. André Schot, outre quelques-uns de ceux-là, nomme *Astrampsychus, Cassius Maximus, et Dionysius Heliopolita* (15). Il dit qu'Artémidore a cité ces deux derniers ; mais quant à Cassius Maximus, je ne vois point qu'Artémidore, qui lui dédie les trois premiers livres de son ouvrage, en parle que comme d'un homme qui était curieux de cette science (16), et qui pourrait la com-

prendre en peu de temps (17) : et pour ce qui est de Denys Héliopolite, je ne l'ai point rencontré dans Artémidore. On peut nommer à coup sûr Pappus d'Alexandrie ; car il a écrit sur l'explication des songes, comme nous l'apprend Suidas. Voyez ci-dessus l'article d'ACHMET. Entre les modernes, il y a un certain Josué Abrech, qui promet monts et merveilles dans le titre de son livre. Je n'en connais que cela, pour l'avoir vu dans Vander Linden (18), et dans Théophile Spizélius (19). Son ouvrage fut imprimé l'an 1607. Nous parlerons de Junien MAJUS en son lieu (20). Tout à ce moment je rappelle dans ma mémoire que Lysimachus, fils de la fille d'Aristide, gagnait sa vie à interpréter des songes dans un carrefour. *Μνημονεύει Ἀριστίδου θυγατρὶδὺν εὖ μάλα πίνυτα Λυσίμαχον, ὃς ἑαυτὸν ἐκ πινυαίου τινὸς ὀνειρομαχίῃ παρὰ τὸ Ἰαχχεῖον λεγόμενον καθίστανε ἱερός* (21). *Inter Aristidis nepotes ex filia cognosse oppido pauperem Lysimachum, qui juxta locum, quod lacheum appellatur, sedens vitam interpretandis ex tabula quiddam somnia toleraret*. La misère l'avait réduit à cela. Il eût fait moins de tort à la glorieuse mémoire de son aïeul, si, au lieu de cette manière d'almanach dont il se servait pour répondre aux consultants, il eût manié une alêne et du ligneul, afin de raccommoder de vieux souliers.

(D) *Il méprisa les médisances de ces gens graves. . . . qui méprisent. . . ceux qui se mêlent de prédire.*] Ces gens-là ont tort quelquefois ; et l'on fait bien d'aller toujours son chemin en ces rencontres, sans avoir égard à leur critique. Mais Artémidore se trouvait-il dans le cas ? Était-il beaucoup moins blâmable que ceux qui, à l'imitation de Catulle, se moquent impudemment de la censure chagrine des vieux barbons ?

*Vivamus, mea Lesbia, atque amemus,
Rumoresque senum severiorum
Omnes unius aestimemus assis* (22).

(17) *Idem, lib. II, circa fin. pag. 86.*

(18) *De Scriptorib. Medicis.*

(19) *Specim. Biblioth.*

(20) Voyez son article, et le commencement de la remarque (H) de l'article d'ALEXANDRE AB ALEXANDRO.

(21) Phalerus in Socrate, apud Plutarch, ad fin. Vitæ Aristidis, pag. 335.

(22) Catulli, Epigr. V.

(11) Voyez ci-dessous le passage de Tertullien, citat. (14).

(12) Rigalt., Not. in Artemidor., pag. 5.

(13) André Schot, sur la IX^e. controverse de Sénèque ; et Jonsius, de Script. Hist. Philosoph., pag. 329, disent Geminus Pyrius. Il y a dans l'Artémidore de Rigaut, liv. II, chap. XLIX, Γεμινίου τοῦ Τυρίου.

(14) Tertul., lib. de Animâ, cap. XLVI. Vide etiam Fulgent. Mytholog., lib. I, cap. XIII, et ibi Munckerum.

(15) Andr. Scottus, in hæc verba Senecæ, Controv. IX, Antiphontis libros vocabat, tantum in illis somniorum est.

(16) Artem., lib. III, init. pag. 164 ; lib. IV, init. pag. 197.

Les sages lecteurs n'auront pas beaucoup de peine à juger de tout ceci : je leur en laisse le soin, et me contente de leur mettre devant les yeux les phrases d'Artémidore. Τοῦτο δὲ καὶ σφόδρα διαβεβημένον τῶν ἐν ἀγορᾷ μαντίων, οὓς δὲ προίκτας τε καὶ γόντας καὶ βωμολόχους καλοῦσιν οἱ σιμνοπροσποῦντες, καὶ τὰς ὀφρῦς ἀνισπαχότις, καταφρονήσας τῆς διαβολῆς ἴτισι πολλοῖς ὁμίλησα (23). *Partim verò cum omnes vates ex foro profligati essent, utpotè quos mendicos, præstigiatores, ac scurras appellant hi qui gravi simulato vultu supercilia contrahunt, cum eis tamen, omni spreto calumniâ, per multos annos conversatus sum.*

(E) *Il croyait que son travail sur les songes lui avait fourni de quoi payer de raison et d'expérience.*] Il faut l'entendre lui-même. Ἀεὶ τὴν πύραν καὶ κατόνα καὶ μάρτυρα τῶν ἑμῶν λόγων ἐπιβόωμαι. Ἐγὼ μὲν οὖν πάντων ἤδη διὰ πύρας ἐλάλυθα· τῷ μὲν ἄλλο πράττειν αἰεὶ δὲ καὶ νυκτὸς καὶ μεθ' ἡμέρας πρὸς ἐντροκρίσιαν εἶναι (24). *Semper experientiam et regulam testes meorum sermonum advoco. Ego itaque ad omnium experientiam jam perveni, neque enim quiesquam aliud feci, verum semper et noctu et interdum circa somniorum judicationem ac interpretationem versatus sum.*

(F) *Il fait à ses lecteurs. . . une adjuration au nom de. . . la providence, qui prend garde à tout.*] « Si » quelqu'un », dit-il (25), « peut » ajouter de nouvelles choses à mon » livre, qu'il les garde pour lui, qu'il » les conserve en pure propriété ; » cela est plus commode : s'il trouve » que j'en ai dit trop, il n'a qu'à » prendre ce qui sera à son usage, et » laisser le reste où il est. » Τὰ λοιπὰ τῶν βιβλίων μὴ ἐξαίρων, θεῶν ἐπόπτειν καὶ φύλακα πάντων νομίζων τὸν Ἀπόλλωνα. *Reliquis ex libris non exemptis deum inspectorem et custodem omnium reveritus Apollinem.* Il craignait ces tours de fripiers, qui ont lieu dans la librairie, par lesquels on bouleverse tout le travail d'un auteur, tantôt par des abrégés, et tantôt par des mélanges.

(G) *Il a dédié ses trois premiers livres à un Cassius Maximus.*] M. Ri-

gaut n'a trouvé cet homme nulle part ; et peut-être, dit-il, devrait-on lire FABIO ou TATIO MAXIMO ; car Jules Capitolin fait mention d'un Gavius Maximus, qui fut préfet du prétoire pendant vingt ans, sous l'empire d'Antonin, et qui eut pour successeur Tattius Maximus. Quoi qu'il en soit, le héros du livre d'Artémidore était Phénicien de nation (26), grand orateur, et d'un esprit si pénétrant que, sans lire tout ce que les auteurs avaient dit, il entendait leurs ouvrages (27). André Schott le nomme Cossinus Maximus, et le distingue de Cassius Maximus (28). Deux fautes pour une, sans compter celle de la remarque (C) (29). Je ne sais si personne s'est avisé de conjecturer qu'il faudrait mettre Claudius Maximus, au lieu de Cassius Maximus. Il y avait sous l'empire d'Antonin Pius un proconsul d'Afrique nommé Claudius Maximus. L'accusation de magie, dont Apulée se défendit, fut portée devant ce proconsul. Il paraît, par divers endroits de son plaidoyer, que ce Claudius Maximus passait pour savant, et pour un homme qui avait été curieux des livres de philosophie : *Benè quòd apud te, Maxime, causa agitur, qui pro tua eruditione legisti profectò Aristotelis* περὶ ζῶων γενέσεως, περὶ ζῶων ἀνατομῆς, περὶ ἰσότητος multijuga volumina : *præterea problemata innumera ejusdem, tum ex eodem sectâ cæterorum in quibus id genus varia tractantur.* C'est ainsi qu'on lui parle dans la page 115. Peu après, on l'apostrophe de cette manière : *Audisti, Maxime, quorum pleraque scilicet legeras a quod antiquos philosophorum.* Ailleurs (30) on lui dit : *Multa fando, Maxime, audisti, et plura legendo didicisti, non pauca experiendo comperisti ;* comme aussi (31) *An quod multo præstabilius est, tuâ doctrinâ, Claudi Maxime, tuâque perfectâ eruditione fretus, contemnâ stultis et impolitis ad hæc respondere.* Il semble même qu'il avait été au commencement philosophe de profession, et qu'il s'était poussé par ses longs services militaires. *Erras. . .*

(26) Artem., lib. II, sub fin. pag. 161.

(27) Idem, in Præfat., pag. 4.

(28) Andr. Schott., in Seneca Controvers. IX.

(29) Citation (13).

(30) Apuleii Apologia, pag. 149, volume I^{re} édition. Lugdun., an. 1614, in-8°.

(31) Ibidem, pag. 157.

(23) Artem., in Præfatione, pag. 3.

(24) Idem, lib. II, sub fin. pag. 161.

(25) Idem, ibidem.

si eum fortune indulgentiâ non et philosophiæ censurâ metiris : si virum tam aversæ sacre, tamque distinctæ militiæ non putas amiciorum esse cœtibus mediocritati quàm delicatæ opulentia (32).

(H) *Il avait fait un traité des Augures, et un de la Chiromancie. On ne les a point.*] C'est à tort que Vander Linden assure, même dans l'édition de Merklinus, qu'Alde les a imprimés en grec, que Cornarius les a traduits en latin, et que Rigant les a publiés en ces deux langues (33). Il faut remonter un peu plus haut pour trouver l'origine de ce mensonge ; et il n'est pas inutile de faire cette observation : elle peut faire comprendre à ceux qui font des abrégés la cause la plus féconde des égarements où ils engagent leur lecteur. Gesner avait dit : *Artemidorus. . . . scripsit de somniorum interpretatione libros 4, item de auguriis, et manuum inspectione. Suidas. Hujus auctoris quinque libros Aldus græcè excudit (34).* Il avait observé ensuite que ces cinq livres ne regardaient que les songes. Voici comment Simler abrégé ce texte : *Artemidorus. . . . scripsit de somniorum interpretatione lib. 4. Item de auguriis, et manuum inspectione. Eos Aldus græcè excudit.* Est-ce réduire en moins de mots ce qu'a dit un homme, ou est-ce le falsifier ? C'est plutôt le dernier que le premier.

(32) Apuleii Apologia, pag. 149.

(33) Vander Linden, de Scriptis Medicis.

(34) Gesner., Bibliothec., folio 96 verso.

ARTÉMISE, reine de Carie, et fille de Lygdamis (A), suivit en personne le roi Xerxès dans la guerre contre les Grecs (B). C'était une femme capable des grandes affaires, et qui avait un courage tout-à-fait viril. Se trouvant donc saisie de l'autorité souveraine, pendant les préparatifs de Xerxès, tant à cause qu'elle était veuve, qu'à cause de la minorité de son fils (a), elle prit cette occasion de faire parler de

soi, et s'engagea de son propre mouvement à cette fameuse expédition. Personne ne s'y distinguait plus qu'elle, soit du côté de la tête, soit du côté de la main. Les raisons qu'elle allégua pour soutenir son avis, qui était de ne point donner la bataille de Salamine (b), étaient les plus sensées du monde. Elle se tira d'affaire fort habilement dans ce combat ; car se voyant poursuivie par un vaisseau athénien, sans aucune apparence de se pouvoir garantir de cette poursuite, elle attaqua un vaisseau des Perses monté par Damasithymus roi de Calymde, avec qui elle avait eu une querelle, et le coula à fond (c). Cela fit croire à ceux qui la poursuivaient que son vaisseau était du parti des Grecs (C), et il n'eurent garde de pousser leur pointe. Par bonheur pour elle il ne se sauva personne du vaisseau de Damasithymus ; de sorte que, sans avoir passé pour la cause de cette perte, elle se défit d'un ennemi ; elle évita d'être prise, et fut louée d'avoir coulé à fond un vaisseau grec. Xerxès fut sa principale dupe là-dedans ; car il s'écria que *ses hommes s'étaient comportés comme des femmes, et ses femmes comme des hommes (D)*. Il lui confia la conduite des jeunes princes de Perse ses enfans, lorsque suivant ses avis il abandonna la Grèce pour repasser en Asie. Les Athéniens étaient si lâches qu'une femme leur fit la guerre, qu'ils promirent une grande somme à ceux qui prendraient Artémise, et qu'ils ordonnèrent à tous leurs

(a) Il s'appelait Ptsinilele. Voyez la remarque (E) de l'article Mavroli.

(b) Herod., lib. VII, cap. LXXII.

(c) Ibid., cap. LXXXII.

capitaines de vaisseau d'y tâcher (d). On voyait sa statue à Lacédémone parmi celles des généraux perses, dans le portique qui avait été construit des dépouilles de cette nation (e). La ruse dont elle se servit, pour se rendre maîtresse de Latmus, est aussi bonne selon le machiavélisme, que mauvaise selon le christianisme : elle mit ses troupes en embuscade, et s'en alla avec un grand équipage de dévotion composé d'eunuques, de femmes, de trompettes et de tambours, célébrer la fête de la mère des dieux dans le bois qui lui était consacré auprès de la ville. Les habitants, édifiés de ce zèle, accoururent là pour admirer sa dévotion ; et pendant cela, les troupes d'Artémise s'emparèrent de Latmus (f). Ces grandes qualités ne la délivrèrent pas des faiblesses amoureuses (E) : elle aima passionnément un homme d'Abydos, nommé Dardanus, et fut si outrée de son mépris, qu'elle lui creva les yeux pendant qu'il dormait (g). Les dieux pour la punir la rendirent encore plus amoureuse : de sorte que l'oracle lui ayant conseillé d'aller à Leucade (h), le refuge des amans désespérés, elle y fut faire le saut, et n'en réchappa point. Elle fut enterrée en ce lieu-là. Bien des gens la confondent mal à propos avec l'Artémise dont je vais parler (F).

lui fait dire ; savoir, que Lygdamis était roi d'Halicarnasse (1). Il dit seulement qu'Artémise était d'Halicarnasse, du côté de son père ; et de Crète, du côté de sa mère. Si je ne voyais point dans ce même historien que le Lygdamis, qui assista Pisistrate, et auquel Pisistrate, après s'être rétabli à Athènes, donna le commandement de l'île de Naxos, était natif de cette île (2), je le prendrais pour le père ou pour l'aïeul de notre Artémise. M. Blancard a laissé dans son édition d'Harpocracion (3) la faute des précédentes, *Damis*, pour *Lygdamis* (4). Les notes de M. de Valois avertissent de la correction qu'il fallait faire, et que M. Gronovius a faite en publiant Harpocracion l'an 1696.

(B) *Elle suivit en personne le roi Xerxès dans la guerre contre les Grecs* (5).] Suidas dit que ce fut contre les Perses qu'elle prit parti (6), mais ce passage pourrait bien avoir été corrompu ; car le bon mot de Xerxès rapporté tout de suite par Suidas, *les hommes sont devenus femmes, et les femmes sont devenues hommes*, serait dénué de sens, si Artémise avait été dans l'armée grecque, vu que les hommes s'y battirent comme des lions. Maussac suppose qu'il y a dans Suidas tout comme dans Harpocracion, *κατὰ τὰ Περσικά, tempore belli Persici* (7).

(C) *Elle fit croire que . . . son vaisseau était du parti des Grecs.*] Hérodote a oublié une circonstance très-essentielle, sans quoi sa narration perd beaucoup de sa vraisemblance. Il ne nous dit point, comme il devait faire, et comme Polienus a fait, qu'Artémise fit ôter de son vaisseau le pavillon perse (8). Polienus lui fait tenir la conduite de ces pirates qui arborent toutes sortes de pavillons selon le besoin. Quand elle poursuivait un vaisseau grec, elle arborait le pavillon des barbares ; mais s'il fallait fuir devant les Grecs, elle arborait leur pavillon. Il tourne en tant de

(d) Herod., lib. VIII, cap. XCIII.

(e) Pausan., lib. III, pag. 93.

(f) Polyenus, Strat., lib. VIII, cap. LIII.

(g) Ptolem. Hephæst., apud Phot., cod. CXC, pag. 491.

(h) Voyez l'article LEUCADE.

(A) *Elle était fille de Lygdamis.*] Hérodote ne dit point ce que Moréri

(1) Herod., lib. VII, cap. XCIX.

(2) Idem, lib. I, cap. LXI, LXIV.

(3) C'est celle de Leyde, en 1683.

(4) In Ἀρτεμισία.

(5) Herod., lib. VII, cap. XCIX.

(6) Ἠρίστου κατὰ Περσῶν, Fortissimè se gessit adversus Persas.

(7) Maussac., Note in Harpocrat.

(8) Polyen. Strategem., lib. VIII, cap. LIII.

manières le combat de cette reine, qu'il le multiplie en trois ou quatre actions différentes, et il nous parle d'un fuseau et d'une quenouille envoyés par le roi de Perse à un capitaine de navire, à quoi l'on ne trouve aucun sens, puisque le vaisseau attaqué par Artémise fut coulé à fond, et qu'il ne s'en sauva personne.

(D) *A son occasion Xerxès s'écria que ses hommes s'étaient comportés en femmes, et ses femmes en hommes.*] Voyons les paroles d'Hérodote : *Ἡρόδοτος δὲ ἱππας λέγειται πρὸς τὰ φραζόμενα* « *Oi μὲν ἄνδρες γυγόνασί μοι γυνῆαις, αἱ δὲ γυνῆαις, ἄνδρες* (9). » *Unde Xerxes ferunt ad ea quæ narrabantur dixisse, « Viri quidem extiterunt mihi feminae, feminæ autem viri. »* Joignons-y celles de Justin : *Artemisia regina Halicarnassi quæ in auxilium Xerxi venerat, inter primos duces bellum acerrimè ciebat, quippè ut in viro muliebrem timorem, ità in muliere virilem audaciam cerneret* (10).

(E) *Ses grandes qualités ne la délivrèrent pas des faiblesses amoureuses.*] Toutes les femmes de grand courage ne sont pas comme Agrippine, qui s'était dé faite des défauts de son sexe, en s'occupant des soins de l'autre. *Agrippina, æqui impatiens, dominandi avida, virilibus curis feminarum vitia exuerat* (11). Sémiramis, ambitieuse et guerrière au souverain point, était de la dernière lasciveté. On remarque que les plus grands hommes de guerre sont pour la plupart de complexion amoureuse, de quoi les humanistes mystiques peuvent faire honneur à Homère, qui a si naïvement raconté les liaisons de Mars et de Vénus ; mais je crois qu'à l'égard des femmes cela n'est pas si commun, et que les grandes affaires les élèvent mieux au-dessus de l'amourette.

(F) *On la confond mal à propos avec Artémise, femme de Mausole.*] Il semble que Pline soit coupable de cette faute, car il dit qu'Artémise, femme de Mausole, donna son nom à l'herbe qu'on appelait *parthenis* (12). Or, comme Hippocrate fait mention

de l'herbe *artemisia* (c'est celle que nous appelons *armoïse*), et que la femme de Mausole n'a vécu qu'après Hippocrate, il s'ensuit que l'une des deux Artémises a été prise pour l'autre dans ce passage de Pline. Si l'une d'elles a communiqué son nom à l'armoïse, il faut que ce soit la fille de Lygdamis, l'habile et la courageuse Artémise qui suivit Xerxès. M. Chevreau, dont j'emprunte cette remarque contre Pline, m'apprend que Léon d'Allazzi, dont il l'avait empruntée, a censuré avec raison Robert Étienne, qui a dit (13) qu'Artémise, femme de Mausole, se signala dans la guerre de Xerxès, en Grèce (14). M. Chevreau a remarqué la même faute dans le Théâtre historique de Chrétien Matthieu : il ajoute que ce n'a pas été sans quelque raison que Pline, dans le passage qu'il a allégué, donne à Mausole le titre de riche. Je trouve bien cette épithète dans la version de du Pinet, mais non pas dans le Plin du père Hardouin ; et je vois que Plin, décrivant en un autre lieu (15) la magnificence du mausolée, se contente de dire que Mausole était un petit roi de Carie, *Caria regulus*. Le père Hardouin tâche d'aller au secours de son auteur, en soupçonnant que tous les rois de Carie s'appelaient Mausole, comme tous les rois d'Égypte s'appelaient Ptolomée, et qu'ainsi l'Artémise, femme de Mausole, à laquelle Plin attribue l'ambition d'avoir fait porter son nom à une herbe, est celle qui vivait du temps de Xerxès ; mais il me permettra de dire que son auteur, en ce cas-là, serait très-digne de censure par un autre endroit. Il eût caractérisé une reine par un titre qui lui aurait été commun avec toutes les autres reines du pays. Le père Hardouin fonde ses soupçons sur un passage où les deux Artémises sont qualifiées reines de Carie (16). Je lui ai là ce fondement, mais je trouve que

(13) Dans son *Thesaurus Linguae Latinae*. J'ai remarqué qu'il a fait la même faute dans le *Dictionarium Nominum propriorum*, etc., imprimé in-8°, à Cologne, en 1558.

(14) Chevreau, *Hist. du Monde*, tom. II, pag. 33. de la première édition de Hollande.

(15) *Lib. XXXVI, cap. V.*

(16) Ce passage est d'Hippocrate ; mais on le donnerait à Tzetzès, si l'on suivait rigoureusement l'expression du père Hardouin, tom. II, pag. 398.

(9) Herod., lib. VIII, cap. LXXXVIII.

(10) Justin., lib. II, cap. XII. Voyez aussi Polyneus, *Stratagem.*, lib. VIII, cap. LIII, et Pausanias, lib. III, pag. 93.

(11) Tacit., *Annales*, lib. VI, cap. XXV.

(12) Plin., lib. XXV, cap. VII.

mès se brouille un peu (17). L'une Artémises est, selon lui, femme Mausole; l'autre est femme d'Hénone; et c'est à la première qu'il faut d'avoir suivi Xerxès. Or tous deux conviennent que celle qui fit tirer un magnifique tombeau à son mari, était fille d'Hécatombe, et non de Mausole; et que l'Artémise qui combattit les Perses contre les Grecs, fille de Lygdamis. Le grand Scaliger passera pas ici à la montre; trop visiblement pris l'une pour l'autre (18), et cela dans un endroit où n'était pas facile de se méprendre. Car c'est dans l'extrait d'un livre que l'auteur a dit en propres termes qu'il parle d'une Artémise, fille de Damis, laquelle avait pris les armes pour les Perses (19). Scaliger, imaginant tous ces caractères, a appliqué celui de *veuve de Mausole*, qui peut être appliqué qu'à cette Artémise de Carie, qui fit tant d'honneur à la mémoire de son mari. Ce grand homme a fait errer un autre grand homme, puisqu'il a été cause que de Valois a débité qu'Artémise, la mort de Mausole, se voyant délaissée de Dardanus, qu'elle aimait, se leva les yeux; et puis, se trouvant encore plus amoureuse, s'en alla se jeter de Leucade, qui la tua (20). Or peu qu'on confronte ce passage avec celui de Scaliger, on se convaincra bientôt que l'un est la copie de l'autre. Ce faux pas de M. de Valois est un beau chemin, et la diversité qu'on observe entre Théopompe, qui fait mourir Artémise de regret pour la perte de son mari, et Ptolomée, qui fait mourir Artémise pour un autre homme, à ce que de Valois prétend, sont des fautes d'autant plus étonnantes, qu'il n'a cité, deux lignes plus haut, le passage de ce Ptolomée, afin de prouver que le père d'Artémise ne s'appelait point Damis, mais Lygdamis. Or par Boniface, qui rapporte le passage de ce Ptolomée, on voit que le faux conte de la femme de Dardanus (21), ne nie point qu'il ne

l'ait tiré de Scaliger. *Habemus confidentem reum*; et l'on peut bien dire, sur ces sortes de propagations de fautes,

. *Dedit hanc contagio labem,
Et dabit in plures; sicut grex totus in agris
Unius scabie cadit, et porrigine porci
Uraque conspecta livorem ducit ab una* (22).

M. Ménage, ayant rapporté plusieurs choses avantageuses d'Artémise, femme de Mausole, et nommément l'honneur qu'on lui fait de la proposer pour un modèle d'amitié conjugale, continue de cette façon: *Cependant Ptolomée, fils d'Héphestion. dit qu'Artémise fut tellement éprise d'amour pour un certain Dardanus, etc.* Ayant raconté toute l'histoire, il poursuit ainsi: « Il y a eu deux Artémises, toutes deux reines de Carie, » comme nous l'apprenons de Strabon; » celle qui avait épousé Mausole, » et une autre plus ancienne; » et, si cette histoire est véritable, il » y a apparence qu'elle est arrivée à » cette première Artémise, et que ce » Ptolomée, fils d'Héphestion, qui » l'attribue à la femme de Mausole, » s'est trompé (23). » La conjecture de ce savant homme est très-juste, mais il a eu tort de dire que ce Ptolomée attribue à la femme de Mausole l'aventure dont il s'agit. Sarasin, faisant parler M. Ménage dans le Dialogue, *s'il faut qu'un jeune homme soit amoureux*, lui fait débiter qu'Artémise, la même Artémise qui fut si affligée de la mort de son mari, qui *se noyait le visage de pleurs*, et qui *disait aux astres qui n'en pouvaient mais*,

*Tout ce que fait dire la rage,
Quand elle est maîtresse des sens* (24),

devint ensuite amoureuse de Dardanus, et qu'il n'y a point de coquette déclarée qui ne tînt à honte d'avoir eu les emportemens de cette reine. Là-dessus on cite ce que Scaliger raconte. Voilà donc encore un bel-esprit, ou plutôt deux, M. Sarasin et M. Ménage, trompés par le savant Scaliger. L'ingénieux auteur des nouveaux Dialogues des Morts a supposé qu'Artémise, celle-là même qui pleura tant

scabie, chiliad. XII, Hist. 455.

Scalig., Ansoniar. Lection. lib. II, cap.

Vide Ansonium Tollii, pag. 329.

Ptolom. Hephast., apud Phot., cod. sig. 491.

Meisii Notæ in Harpocrat. Lexicon,

Vide Ptolomæus Hephæstionis filius

apud juniorem Scaligerum recenset. Balth. Bonifac., Hist. Ludicr., lib. III, cap. XXXVII.

(22) Juvenal., Sat. II, vs. 78.

(23) Ménage, Observat. sur Malherbe, p. 530.

(24) Œuvres de Sarasin, pag. 181.

son mari, fut amoureuse d'un jeune homme (25).

On ferait une longue énumération, si l'on marquait tous ceux qui ont confondu les deux Artémises. Ravi-
sius Textor (26) et les auteurs du *The-
saurus Fabri*, sont de ceux-là. Oli-
vier, qui a fait un Commentaire sur
Valère Maxime, en est aussi, quoi-
qu'il ait su que Strabon et Hérodote
ne conviennent pas sur la généalogie
de l'Artémise dont ils parlent (27).
Il s'est imaginé bonnement que l'un
des deux se trompait, et n'a point
compris que l'un parle de l'une, et
l'autre de l'autre, et qu'ils ont tous
deux raison. M. Hofman, à la vérité,
donne deux articles d'Artémise, mais
il a mis pêle-mêle dans le premier ce
qu'il fallait dire séparément, et il ne
sait si la femme de Mausole et la fille
de Lygdamis sont une seule personne.
D'ailleurs il cite Vitruve pour des faits
qu'il ne touche pas. M. Lloyd l'avait
précédé dans cette fausse citation,
qu'il n'avait pas corrigée à Charles
Étienne, sur lequel, d'autre côté, il
fait une course assez surprenante; il
lui ôte tout l'article de l'Artémise qui
suit Xerxès: or, cet article était
fort bon.

(25) Voyez les *Nouveaux Dialogues des Morts*,
II^e. part., pag. 15, édition de Hollande.

(26) *In Officiâ*.

(27) Voyez le *Valère Maxime Variorum*, pag.
395, édit. de 1655.

ARTÉMISE, reine de Carie,
fille d'Hécatombe (a), sœur et
femme de Mausole, s'est immor-
talisée par les honneurs qu'elle
rendit à la mémoire de son ma-
ri. Elle lui fit bâtir dans Hali-
carnasse, un tombeau très-ma-
gnifique, que l'on appela *Mau-
solée*, qui a été l'une des sept
merveilles du monde, et qui a
fait que depuis on a donné le
titre de mausolée à tous les tom-
beaux où la somptuosité parais-
sait avec éclat. Pline nous a
laissé une description assez par-

(a) Strabo, *lib. XIV*, pag. 451. Suidas, in
Ἀρτεμισία.

ticularisée de ce superbe-
ment (b). On la peut voir
çais dans l'histoire de N-
vreau (c), et dans le Supp-
de Moréri. Artémise ne
cut que deux ans à son d-
ri (d), qui était mort s-
fans (e), après vingt-qua-
nées de règne, vers la fi-
106^e. olympiade (A). Elle
rut de regret et de trist-
(B), avant que le maus-
achevé (g). On dit qu-
trempa les os et les cen-
son mari dans de l'e-
qu'elle les avala, afin de
vir d'un tombeau vivant
faut se souvenir qu'elle
faire d'excellens panégy-
et qu'elle proposa un
grande valeur pour ce
s'en acquitterait le mi-
Théopompe le remporta.
qu'Isocrate, son maître,
des orateurs qui se mir-
les rangs (C). Théodecte-
selide, qui s'y mit aussi
posa une tragédie intitulée
solus, qui eut plus de
que sa prose. Mais il ne
oublier, qu'au lieu des la-
tions et des pleurs, où
part des écrivains plonge-
témise durant sa viduit-
en a qui lui font faire d-
quêtes très-vigoureuses (I)

(b) Plinius, *lib. XXXVI*, cap. 1.

(c) *Liv. VII*, chap. III.

(d) Diodorus Siculus, *lib. XVI*.

(e) Strabo, *lib. XIV*, pag. 471.

(f) Voyez la remarque (D).

(g) Plinius, *lib. XXXVI*, cap.

(h) Aulus Gellius, *lib. X*, cap.
Val. Maximus, *lib. IV*, cap. VI.

(i) Aulus Gellius, *lib. X*, cap. XI
tarch., in *Vitâ Isocratis*.

(A) Mausole, son mari, n-
vers la fin de la 106^e. olym-
Presque toutes les éditions d

Mausole, roi de Carie, a de la 100^e. olympiade, come (1). Mais le père Hardouin dans l'Asiennne, suivant les manuscrits, la 106^e. , et l'an 408 de Rome. *epindis centesimas sextas de, urbis anno CCCCH.* on observe qu'Ussérinus a passage de Plinè était cor- que Mausole est mort la année de la 106^e. olym- du monde 3651 (2). Cela parfaitement avec ces pa- ère Hardouin : *Quid quid s non ad olympiadis CVI ram Mausoli obitum, sed m refert.* , lib. 16, vers. avec la durée des règnes ont succédé à Mausole ju- dition d'Alexandre. Voyez e (A) de l'article ADA. Il est : Mausole était déjà mort, mise, qui ne lui a survécu ne, n'était pas encore morte mothène harangua pour la Rhodiens. Or il prononça l'an 2 de la 107^e. olym- maine on le peut recueillir d'Halicarnasse (4) : il faut Mausole soit mort la der- e de la 106^e. , et que l'ano- a décrit les olympiades se pé en mettant l'raison fa- l'annale, par Théopompus, bre année de la 103^e. olym- le Valois a commis la même : *Artemisia in funere mariti celebravit olympiade 103* (5). à l'exemple de Calépin, de de M. Hofman, etc., nous au VII^e. livre d'Hérodote, prendre des nouvelles du ne consulteront pas bien chronologiques : il faudrait sont bien mauvaises, si l'on la mort de Mausole avant rodote.

mourant de regret et de tris- us avons, pour ce fait-là, témoins d'importance, un

, lib. XXXVI, cap. V, pag. 280, pag. 288.

au, Hist. du monde, liv. VII,

aus in Plinium, tom. V, pag. 280. Halicarnass., Epist. de Ætate et orb.

i Note in Harpocrat. Lexicon.,

Théopompe, en Cicéron, un Stra- bon. Les termes de Théopompe sont bien forts : *Ἦν γὰρ Θεόπομπος φθινάδῃ νέῳ λαβήσαν διὰ τὴν λύπην ἐπὶ τοῦ ἀνδρὸς καὶ ἀδελφοῦ Μασσέλου, ἀποθα- νῆν* (6). *Quam Theopompus ait tabe correptam præ animi dolore, quem desiderio defuncti mariti et fratris conceperat, obiisse.* Ceux de Cicéron ne le sont pas moins : *Artemisia illa, dit-il (7), Mausoli Cariae regis uxor, quæ nobile illud Halicarnassi fecit sepulcrum, quanditū vixit, vixit in luctu, eodemque etiam confecta contabuit. Hæc erat illa opinio quotidie recens, quæ tūm denique non appellabatur recens cum vetustate exaruit.* Il est presque indubitable que Cicéron a ignoré qu'Artémise ne survécut que deux ans à son mari, car, s'il l'avait su, il n'aurait pas employé des expressions qui signifient une très-longue tristesse. Mais voyons ce que dit Strabon : *Θόλον δ' ἀποθανούσης διὰ πέν- θους τοῦ ἀνδρὸς* (8), *præ desiderio mariti tabe contabuit.*

(C) *On dit qu'Isocrate fit son panegyrique.* J'ai cité deux bons ga- rans (9), et je puis en ajouter un troi- sième, qui est de grand poids : c'est Théopompe. Il se vanta publiquement d'avoir remporté le prix sur Isocrate, son maître (10). Mais je n'ignore point que Suidas, sans faire aucune men- tion d'Isocrate l'Athénien, parle d'un autre Isocrate, disciple et successeur de celui-là, et né ou à Héraclée ou à Apollonie, sur le Pont-Euxin. C'est celui-ci, selon Suidas, qui disputa le prix d'éloquence avec Théodecte, Théopompe et Erythrée (11). Ce der- nier était de Nacratiss, en Égypte : il faut donc trouver une faute dans Anu-Gelle, à l'endroit où nous lisons que Théopompe, Théodecte et Nau- crites disputèrent ce prix-là (12). Nau- crites n'est point le nom propre de

(6) *apud Harpocrat.*

(7) *Cicer., Tusculan. III. Ce passage est mal cité dans le Valère Maxime Variorum : la dernière période en caractère romain est sans la particule non, ce qui fait un galimatias impén- drable.*

(8) *Strabo, lib. XIV, pag. 452.*

(9) *Plutarchus, in Vitâ Isocrat. A. Gellius, lib. X, cap. XVIII.*

(10) *Voyez Eusèbe, Preparat. evangel., lib. X, cap. III, pag. 454.*

(11) *Suidas, in Ισοκράτης.*

(12) *Aulus Gellius, lib. X, cap. XVIII.*

l'un de ces concurrens : ce n'est que son nom de ville, un peu altéré, car il faudrait dire *Naucratis* (13). Olivier les nomme *Theopompus*, *Theodates* et *Naucratis* (14). Si l'on veut préférer Aulu-Gelle à Suidas, de quoi je suis bien d'avis, il faudra dire qu'il y a une faute dans celui-ci à l'endroit où nous lisons, ἀμα τῇ Ἐρυθραίᾳ Ναυκρατίῃ συνανίστατο (15), *und cum Erythraeo Naucratis certavit*. Photius favorise Aulu-Gelle, puisqu'il suppose que Naucratis d'Erythrée était l'un des concurrens de Théopompus (16). D'un côté ou d'autre, on a pris le nom propre pour le nom de ville. Notez que Cicéron (17), Denys d'Halicarnasse (18) et Quintilien (19), parlent d'un Naucratis, disciple d'Isocrate. Au reste, le passage de Plutarque a été traduit par Amiot tout autrement que par Vollius, et par Xylander. Ceux-ci trouvent que le Panégyrique de Mausole, par Isocrate, était perdu ; mais, selon Amiot, c'est tout le contraire. *Isocrate*, dit-il, *combattit au jeu de prix que la reine Artémisia institua sur le tombeau de son mari Mausolus, et on trouve encore là l'oraison qu'il y fit à la louange du défunt*. La diverse manière d'accentuer a produit sans doute ces traductions différentes : les uns ont lu τὸ δὲ ἱγκάμουν οὐ σώζεται, *sed ea laudatio non extat*; les autres ont lu τὸ δὲ ἱγκάμουν οὐ σώζεται, *hanc autem laudatio ibi servatur*. Voilà comment la fortune se joue des manuscrits : un point ôté, ou ajouté, ou changé, fait passer les choses du oui au non.

(D) *Quelques écrivains lui font faire des conquêtes très-vigoureuses.*] Je ne parle pas de la harangue de Démosthène, qui a été citée ci-dessus (20), quoiqu'il soit certain, par la manière dont cet orateur s'exprime, qu'on ne se représentait point Artémise, dans

Athènes, comme une veuve qui séchait sur pied, et qui n'occupait que les affaires de son royaume, songer qu'à la mémoire de sa gloire. Les Athéniens la considéraient comme une femme qui était en état de faire craindre, car l'une des raisons que Démosthène eut à combattre tirée des mouvemens qu'elle pourrait faire, si les Athéniens mêlaient des intérêts du peuple de Rhodes. Je laisse cela, pour quelque chose de plus fort. Plutarque nous dit qu'après la mort de Mausole, les Rhodiens, indignés qu'un étranger dominât dans la Carie, entreprirent de la détrôner (21). Leur projet échoua promptement, par un événement d'Artémise, qui fut promptement suivi d'un autre qu'elle survint en personne, avec tant de gloire et tant de bonheur, qu'elle se fit tresser de Rhodes en très-peu de temps. Elle y fit dresser un trophée de victoire, avec deux statues de bronze dont l'une représentait la ville de Rhodes, et l'autre représentait Artémise, qui marquait d'un fût cette ville-là. Vitruve ajoute que les Rhodiens n'osèrent jamais ôter de sa place ce trophée, car c'était une chose que la religion défendait, mais qu'ils l'environnèrent d'un édifice qui dérobaient la vue. Voit-on là l'Artémise veuve inconsolable, qui ne cessait de gémir et soupirer, et qui terminait sa vie par sa tristesse ? Non, en vient à bout dans deux ans, et ne me dise point que Vitruve parle de l'autre Artémise : je sais que M. Chevreau l'a cru (22); mais ses raisons invincibles réfutent l'opinion opposée ; car, premièrement, l'opinion de Vitruve avait été femme seule ; en second lieu, elle parle d'une ville qui ne fut bâtie pendant la guerre du Péloponnèse que Xerxès et Artémise n'étaient au monde. Ἡ δὲ νῦν πόλις ἐστὶν Πελοποννησιακὰ ὑπὸ τοῦ αὐτοῦ χρόνου, ὥς φασιν, ἐφ' οὗ καὶ ὁ Περικλῆς *Urbs quæ nunc est, Peloponnesi belli tempore extructa est ab architecto, ut aiunt, qui*

(13) Moréri et Hofman disent Naucratis.

(14) Olivar., in Valer. Maxim., pag. 395, edit. Lugd. Bat., ann. 1655.

(15) Suidas, in Ἰσοκράτης.

(16) Photius, in Biblioth., cod. CLXXVI, pag. 392.

(17) Cicero, de Orat., lib. III, et in Oratore.

(18) Dion. Halicarn., in Judicio de Ismo, pag. 228.

(19) Quintil., lib. III, cap. VI, initio.

(20) C'est celle de Libertate Rhodiorum, à la page 78 de ses Œuvres, édition de Genève, en 1607, in-folio.

(21) Vitruvius, de Architect., lib. VIII.

(22) Chevreau, Histoire du monde, chap. III.

(23) Strabo, lib. XIV, pag. 450.

ne n'est donc pas sans raison. Les auteurs ont commandé des *φω δὲ στρατηγίδας, γυναικας* (24). On ne sait que les auteurs quand on voit ébété des choses si incommunes même reine. Il n'aura pas un homme sensible à ses libéralités persuader au genre humain regret d'avoir perdu son bien tuée. Les écrivains l'ont répété de main en main, chose non-seulement rare, qu'il est important de promettre. Les embellissemens anguliers viennent tôt ou tard sous des sortes de traditions.

Phil. XII, vs. 966, Hist. 455.

ASCLÉPIADE, natif de Phlie Péloponnèse, tient un rang considérable parmi les anciens philosophes. Il fut disciple d'Alexandre (b), et il attira Ménédème à la même école; Ménédème, avec qui il contracta une si tendre amitié (c), pouvait la comparer à celle d'Alcibiade et de Pylade (A). Ils ont étudié sous Stilpon, et ils passèrent à Élide, où ils conférèrent avec les disciples de Phédon (d). Ils étaient tous deux fort pauvres, et il fallait que la sueur de leur corps leur servît de quoi vivre (B). Ils ne laissèrent pas de s'appliquer à l'étude, et de devenir philosophes. Ménédème était plus jeune que son ami (e) : ils se réglèrent point sur la sagesse de leur âge, quand ils eurent se marier. Leur

dessein était de vivre ensemble, de loger ensemble, après même leur renoncement au célibat. Ils jugèrent donc nécessaire de choisir leurs femmes avec une précaution qui leur pût promettre la concorde domestique, et ils crurent avoir trouvé leur fait dans une famille où il y avait une femme mère d'une fille, l'une et l'autre en état d'être mariées. Ménédème épousa la mère, et Asclépiade la fille (f). Celle-ci étant morte, Ménédème céda son épouse à son ami, et se maria avec une fille riche; mais il voulut que tout le gouvernement de la maison fût entre les mains de la femme d'Asclépiade. Il ne lui fut pas difficile de trouver un bon parti, car il avait la principale autorité dans la ville où il demeurait (g) : je veux dire dans Érétrie, son lieu natal. Asclépiade y mourut fort vieux (h). Il vécut avec beaucoup de frugalité dans l'opulence du logis de son ami (i), et il supporta tranquillement le malheur qu'il eut de perdre la vue (C). On put connaître que sa mort n'éteignit point l'amitié que Ménédème avait sentie pour lui (D). Puisque j'ai dit qu'il fut disciple de Stilpon, il n'est pas nécessaire que j'observe qu'il a fleuri un peu après la mort d'Alexandre. Il eut un fils, qui se gouverna très-mal, et que Ménédème chassa du logis, sans daigner lui dire un mot. Cela

ἄσιος, Phliasius, Diog. Laërt., philos., lib. II, in Menedemo, circa pag. 153, edit. Amstel. ann. 1692. Sen. Laërt., lib. II, pag. 153. Ibid., pag. 159, num. 137. Ibid., pag. 153, num. 126. Ibid., pag. 159, num. 137.

(f) *Idem, ibid.*

(g) *Idem, ibid.*

(h) *Idem, num. 138.*

(i) *Συζήσας τῷ Μενεδήμῳ σφόδρα εὐτελῶς ἀπὸ μεγάλων. Cum in magnis opibus frugaliter admodum vixisset cum Menedemo. Diogen. Laërtius, lib II, num. 138.*

fut cause que ce jeune débauché se corrigea (k).

(k) Plutarchus, de Discrim. Adulat. et Amici, pag. 55.

(A) On pouvait comparer son amitié pour Ménédème à celle d'Oreste et de Pylade.] Voici les paroles de Diogène Laërce. Φίλος τε ἦν μένεδμο (Μενίδημος) ὡς δῦλοι ἐκ τῆς πρὸς Ἀσκληπιάδην συμπρωίας, οὐδὲν τι διαφοροῦσης Πυλάδου φιλοσοργίας (1). *Amicitias plè-que sanctèque tuebatur* (Menedemus) *ut ex eo quod cum Asclepiade fuit conjunctione constat, quod profectò adeò insignis erat, ut nihil à Pyladis distaret benevolentia.* Après cela, cet auteur rapporte qu'Archépolis ayant voulu leur donner une bonne somme d'argent, sa libéralité leur fut inutile; car il s'éleva entre eux une louable contestation à qui prendrait le dernier; et, comme ils ne purent finir cette dispute, ils ne prirent rien ni l'un ni l'autre.

(B) Il fallut qu'à la sueur de leur corps, lui et son ami gagnassent de quoi vivre.] Ils firent le métier d'aide à maçon. Asclépiade n'en eut point autant de honte que Ménédème: il ne se souciait point qu'on le vît nu (2), portant du mortier sur le toit de la maison; mais, pour Ménédème, il s'allait cacher s'il voyait venir quelqu'un (3). Athénée, qui ne parle point de cela, fait un autre conte encore plus singulier. *Les Aréopagites*, dit-il (4), *firent ajourner Ménédème et Asclépiade, deux jeunes hommes, étudiants en philosophie, et fort pauvres, et leur demandèrent: « Comment faites-vous pour être si gras? Vous n'avez rien; vous passez toute la journée sans travailler; vous ne l'employez qu'à ouïr des philosophes. »* « Faites venir un meunier, » répondirent ces deux écoliers. On en fit venir un, qui déclara qu'ils venaient toutes les nuits au moulin, et qu'ils travaillaient à moudre, et gagnaient deux dragmes. L'aréopage, admirant cette conduite, leur fit l'honneur de leur

donner deux cents dragmes. On les eût punis, s'ils n'eussent pas indiqué un fonds de leur subsistance.

(C) Il supporta tranquillement le malheur qu'il eut de perdre la vue. Je ne doute point que ces paroles de Cicéron ne concernent notre Asclépiade. *Asclepiadem ferunt non ignobilè, nec inexercitum philosophum. Quam quidam quæreret quid ei cecidisset, respondisse ut pueri me esset comitator* (5). « La perte de mes yeux, disait notre philosophe, me procure cet avantage, que je ne vais jamais seul: j'ai toujours un garçon de plus à ma compagnie. »

(D) La mort n'éteignit point l'amitié de Ménédème... pour lui.] Ayant vu que ses valets fermaient la porte au mignon d'Asclépiade, il commanda qu'on le fit rentrer: *Sachez, dit-il, qu'Asclépiade, quoi qu'il soit dans le tombeau, lui ouvre sa porte.* Ὁρ' Ἀσκληπιάδης αὐτῷ, καὶ κατὰ γὰρ εἰς τὸ θύρας ἀνοίγει (6). *Asclepiades, etiam sepultus, ei januas aperit.* Ce mignon se présentait afin de dîner avec Ménédème.

(5) Cicero, Tusculan., Question., lib. 7, cap. XXXIX.

(6) Diogen. Laërt., lib. II, num. 120.

ASCLÉPIADE, natif de Prus dans la Bithynie, fut un des plus célèbres médecins de l'antiquité. Il était contemporain de Mithridate, comme il paraît par ce qu'il ne voulut pas aller à son cour, où l'on tâcha de l'attirer par des promesses magnifiques (a): Il se contenta d'y envoyer des remèdes par écrit (b). Il fut le chef d'une nouvelle secte (c), et il trouva la méthode de faire servir le vin à la guérison des malades (d). Cet usage, et celui de l'eau froide, qu'il leur permettait (e), lui donnèrent beau-

(1) Diogen. Laërt., lib. II, num. 137.

(2) Je crois qu'il faut entendre ceci, non pas d'une nudité proprement dite, mais de l'état où se mettent les ouvriers dans un temps chaud.

(3) Diog. Laërt., lib. II, num. 121.

(4) Athen., lib. IV, cap. XXX, pag. 168.

(a) *Spretis legatis et pollicitationibus Mithridatis regis.* Plinius, lib. VII, c. XXV.

(b) *Idem*, lib. XXV, cap. II.

(c) *Idem*, lib. VII, cap. XXXVII.

(d) *Idem*, ibidem, et lib. XXVI, cap. I, pag. 464.

(e) *Trahobas praterea mentes artifices*

de vogue (f). Ayant guéri une personne dont on allait faire les funérailles (A), il s'acquit une réputation incroyable ; mais la gageure qu'il fit contre sa fortune fit encore parler de lui avec plus d'admiration (B). Il s'engagea à ne point passer pour médecin, s'il était jamais malade ; et il gagna la gageure ; car mourut d'une chute, dans une grande vieillesse. Ce fut à Rome qu'il se signala. Il y était venu pour y enseigner la rhétorique ; mais voyant que cet emploi n'était pas assez lucratif, il se tourna du côté de la médecine : comme il ne connaissait pas les remèdes qui étaient alors en usage, il prit le parti de les condamner, et d'en inventer de nouveaux. Il s'attacha à des innovations commodes, et dont chacun se pouvait servir sans le secours du médecin. Cela les fit recevoir agréablement : tout le monde courut à lui, et le regarda comme un Dieu donné (C). Entre les choses qui lui furent utiles pour s'accréditer, nous ne devons pas omettre la sottise et l'audace que l'on avait eue par rapport aux vertus magiques de certaines herbes ; car étant aisé à persuader que la plus grande partie de ces vertus étaient chimériques, il fut facile à Asclépiade de perdre tout le crédit des anciens remèdes (D). Il ne croyait point que l'âme fut distincte de la matière (h). Il composa plusieurs

*... et, vinum promittendo agris, dandoque
... aquam frigidam. Plinius,
XXVI, cap. III, pag. 444.*

*(f) Tiré de Pline, liv. XXVI, chap. III,
444.*

Idem, ibid.

*Voyez Tertullien au livre de Anima,
— X.*

livres, qui sont tous perdus. Plin ne, Celsus et Galien en ont cité quelques-uns. Il eut aussi plusieurs disciples, qui furent célèbres (i). La délicatesse de Plin me paraît trop grande : il ne pouvait souffrir qu'un tel homme, qui n'avait étudié la médecine que pour gagner de l'argent, fût devenu un législateur si utile au genre humain (E). Suidas, qui a confondu notre médecin avec un Asclépiade de Myrlea, grammairien, en a été repris par M. Moréri, conformément aux observations de Vossius. C'est pourquoi je n'en parle pas, et je me contente d'indiquer les sources. Je remarquerai seulement les fautes de quelques autres auteurs (F). Celles de M. Moréri ne sont pas considérables (G). Il y eut un autre ASCLÉPIADE, médecin célèbre sous l'empire d'Hadrien (H).

*(i) Voyez-en les noms dans la Lettre XLVI
de Reinesius à Rupert, pag. 345.*

*(A) Il guérit une personne, dont on
allait faire les funérailles.] Voici ce
que Plin nous en apprend. Summa
autem (fama est) Asclepiadi Pru-
sienſi..... relato è funere homine et
servato (1). Il observe ailleurs que
cette espèce de résurrection fut né-
cessaire pour établir la réforme qui
fut introduite dans la médecine, et
qu'il ne faut pas s'imaginer qu'une si
grande innovation se soit faite sans
des motifs considérables. Magna auc-
toritate, nec minore fama, cum oc-
curriſſet ignoto funeri relato homine
ab rogo atque servato, ne quis levibus
momentis tantam conversionem factam
existimet (2). Celse n'a parlé qu'en
passant de cette admirable guérison.
In vicino sæpè quædam notæ posite
non bonos sed imperitos medicos deci-
piunt ; quod Asclepiades sciens, funeri*

*(1) Plinius, lib. VII, cap. XXXVII, pag.
58, 59.*

(2) Idem, lib. XXVI, cap. III, pag. 445.

obvius inclamavit, eum vivere qui efferebatur (3). Mais Apulée en a étendu les circonstances, sans oublier que les héritiers n'étaient pas bien aises qu'Asclépiade soutint que cet homme n'était point mort. *Asclepiades ille, dit-il* (4) *inter præcipuos medicorum, si unum Hippocratem excipias, cæteris princeps, primus etiam vino opitulari ægris reperit: sed dando scilicet in tempore; cujus rei observationem probè callebat: ut qui diligentissimè animadverteret venarum pulsus inconditos, vel præclaros. Igitur cum fortè in civitatem sese reciperet, et rure suo suburbano rediret, aspexit in pomariis civitatis funus ingens locatum, plurimos homines ingenti multitudine qui exequias venerant circumstare, omnes tristissimos et obsoletissimos vestitu. Propius accessit, ut etiam incognosceret, more ingenii humani, quisnam esset, quoniam percontanti nemo responderat. At verò ipse aliquid in illo ex arte deprehenderat. Certè quidem jacenti homini ac propè deposito fatum abstulit. Jam miseri illius membra omnia aromatis perspersa, jam os ipsius unguine odore dilibutum, jam eum pollinctum, jam coenæ paratum, contemplatus eum diligentissimè quibusdam signis animadvertit: etiam atque etiam pertractavit corpus hominis; et invenit in illo vitam latentem. Confestim exclamavit, vivere hominem, procul ergò facies abigerent, procul ignes amolirentur, rogam demolirentur, coenam feralem à tumulto ad mensam referrent. Murmur interea exortum, partim medico credendum dicere, partim etiam irridere medicinam. Postremò propinquis etiam hominibus invitis, quòd ne jam ipsi hereditatem habebant, an quòd adhuc illi fidem non habebant: ægrè tamen ac difficulter Asclepiades impetravit brevem mortuo dilationem. Atque ità vispillonum manibus extortum, velut ab inferis, postliminio domum retulit, confestimque spiritum recreavit, confestimque animam in corporis latibulis delitescentem quibusdam medicamentis provocavit.* Le conte de la femme deux fois portée en terre viendra ici à propos. Elle fut ressuscitée sans le secours de la médecine,

(3) Celsus, de Medicinâ, lib. II, cap. VI, pag. 57.

(4) Apuleius, in Floridis, pag. 362.

cine, mais son mari n'en fut pas touché. Voici ce conte. « Dans un village de Poitou, une femme eut une grosse maladie, à la fin de laquelle elle tomba en léthargie: son mari et ceux qui étaient autour d'elle crurent morte. Ils l'enveloppèrent seulement d'un linge, selon la coutume des pauvres gens du pays, et la firent porter en terre. En allant à l'église, celui qui la portait passa si près d'un buisson, que les épines l'ayant piquée elle revint de sa léthargie. Quatorze ans après, elle mourut encore, au moins le crurent on ainsi. Comme on la portait en terre, et que l'on approchait du buisson, le mari se mit à crier deux ou trois fois: *N'approchez pas de haies* (5). »

(B) *La gageure qu'il fit contre sa fortune fit parler de lui avec admiration.* Je ne crois pas qu'aujourd'hui les charlatans les plus habiles osassent faire de tels paris, et tout si l'on exigeait qu'ils consignassent une somme. Quoi qu'il en soit, je me persuade qu'on sera bien de trouver ici le texte de Pline: *Sed ma autem Asclepiadi Prusiensi (ma est)..... maximè sponsione cum fortuna, ne medicus crederetur si unquam invalidus ullo modo fuisset: et victor, supremè in lapsu scalarum exanimatus est.* Ce fut une étrange témérité que de ce médecin; mais le bonheur n'avoir pas été démenti par l'événement me paraît encore plus singulier. Je remarque qu'en certaines choses tenait du charlatan. Il mit en vente le vin pour certains malades, et vanta de telle sorte son remède qu'il dit que la puissance des Asclépiades utilitatem vini æquari deorum potentia pronuntiavit (7).

(C) *Tout le monde court à lui, le regarda comme un Dieu.* On va voir encore dans les paroles de Pline une image de l'ascendant que prennent encore aujourd'hui certains médecins. *Torrenti ac meditalitidie oratione blandiens omnia* (8).

(5) Ménagiana, pag. 117, 118, de la première édition de Hollande.

(6) Plinius, lib. VII, cap. XXXVII, pag. 58, 59.

(7) Idem, lib. XXIII, cap. I, pag. 114.

lia) *abdicavit*, totamque medicinam
causam revocando, conjecturæ
scit, quinque res maximè commu-
num auxiliorum professus, abstinem-
iam cibi, aliàs vini, fricationem cor-
poris, ambulationem, gestationes :
cum unusquisque semetipsum sibi
præstare posse intelligeret, faventibus
unctis ut essent vera quæ facillima
erant, universum propè humanum
genus circumegit in se, non alio modo,
quàm si coelo emissus advenisset (8).

(D) *La plus grande partie des ver-
tus magiques des herbes étant chimé-
riques, il fut facile à Asclépiade de
faire perdre le crédit des anciens re-
mèdes.*] C'est le propre de l'homme de
se garder point de milieu. Ne l'avér-
sez pas que l'on coud des faussetés
à l'infini avec les faits véritables, il
croira tout. Désabusez-le d'une par-
tie des faussetés, en lui montrant
avec évidence qu'il y avait été trom-
pé, il doutera de tout. Voilà com-
ment les impertinences des remèdes
qu'on nommait magiques aidèrent
Asclépiade à renverser les choses mê-
mes qui pouvaient être fondées. Pline
nous peint heureusement cette
inclination aux extrémités, qui se re-
marque dans le cœur humain. *Super
omnia*, dit-il (9), *adjuvère eum* (As-
clépiadem) *magicæ vanitates*, in
victum evectæ, ut abrogare herbis
idem cunctis possent. *Æthiopide
perba amnes ac stagna siccari con-
victu, tactu clausa omnia aperiri.*
*Chæmenide conjectâ in aciem hos-
tum, trepidare agmina, ac terga ver-
tere. Latacen dari solitam à Persa-
rum rege legatis, ut quocumque ve-
issent omnium rerum copiâ abunda-
rent; ac multa similia. Ubinam istæ
erant, cum Cimbri Teutonique terri-
li Marte ulularent, aut cum Lucul-
lus tot reges Magorum paucis legio-
nibus sterneret? curve romani duces
animam semper in bellis commercio-
rum habuere curam? cur herculè
cesaris miles ad Pharsaliam famem
passus, si abundantia omnis contingere
posset, herbæ felicitate poterat? Non
minus fuit Æmilianum Scipionem
in thessaliam portas herbâ patefacere,
quàm in thessaliam machinis claustra per tot an-
nos quater? Siccentur hodiè Æthio-*

(8) *Idem*, lib. XXVI, cap. III, pag. 444.
(9) *Idem*, ibid., cap. IV, pag. 446.

*pide Pontinæ paludes, tantùmque agri
suburbane reddatur Italia. Nant quæ
apud eundem Democritum invenitur
compositio medicamenti, quo pulchri
bonique et fortunati gignantur liberi,
cui unquam Persarum regi tales dedit?
Mirum esset profectò, hucusquè pro-
vectam credulitatem antiquorum, sa-
luberrimis ortam initiis, si in ullâ re
modum humana ingenia novissent, at-
que non hanc ipsam medicinam ab
Asclépiade repertam, suo loco proba-
turi essemus evectam ultra Magos
etiam. Sed hæc est omni in re animo-
rum conditio, ut à necessariis orsa
primo, cuncta pervenerint ad nimium.
Le père Hardouin rapporte ceci à
l'endroit où Pline étale l'autorité que
certains médecins s'étaient acquise,
quoiqu'ils rejetassent les remèdes les
uns des autres. *Hinc illæ*, dit-il (10),
*circa ægros miseræ sententiarum con-
certationes, nullo idem censente ne
videatur accessio alterius. Hinc illa
infelicitis monumenti inscriptio, turbâ
se medicorum periisse. Mutatur ars
quotidiè toties interpolis, et ingenio-
rum Græciæ flatu impellimur. Palam-
que est, ut quisque inter istos loquendo
polleat, imperatorem illicò vitæ nostræ
necisque fieri.**

(E) *Pline..... ne pouvait souffrir
qu'un tel homme fût devenu un législa-
teur si utile au genre humain.*] Ses pa-
rolles sont remarquables : *Id solum possu-
mus indignari, unum hominem è le-
vissimâ gente, sine opibus ullis orsum,
vectigalis sui causâ, repente leges sa-
lutis humano generi dedisse, quas
tamen postea abrogavère multi* (11).

(F) *Voici les fautes de quelques.....
auteurs touchant Asclépiade.*] Meur-
sius a été repris pour avoir cru
qu'Asclépiade de Myrlea, et Asclé-
piade de Nicée étaient deux person-
nes. *Malè Meursius hunc Myrlea-
num et Nicenum tanquam duos dis-
tinctos recenset* (12). Jonsius prétend
que c'est une erreur, et que le même
Asclépiade, qui était né à Myrlea et
originaire de Nicée, est surnommé
Myrleanus et Nicenus indifférem-
ment. Pinedo était dans la même
erreur que Meursius (13). Dans l'in-

(10) *Idem*, lib. XXIX, cap. I.

(11) *Idem*, lib. XXVI, cap. III, pag. 445.

(12) Jonsius, de Script. Hist. philos., pag. 167.

(13) Pinedo, in Stephan. Byzantin., pag. 479,
num. 15 et pag. 757.

dice des auteurs qui sont cités par Athénée, on entend d'Asclépiade de Myrlea ces paroles du X^e. livre ; Ἀσκληπιάδης ἐν τοῖς τραγῳδομένοις (14). Dalechamp les a traduites, *Asclepiades libro de iis quorum nomine editae sunt tragoediae*. Casaubon l'en censure, et lui fait voir que le titre de cet ouvrage n'était pas du genre masculin τραγῳδομένοι, mais du genre neutre τραγῳδομένα; et que c'est ainsi que Plutarque l'a cité (15). Il ne dit point où l'on trouve cette citation : je dirai donc, pour suppléer à ce défaut, qu'on la trouve dans la vie d'Isocrate, comme on le verra bientôt. Casaubon eût pu ajouter que ce même ouvrage d'Asclépiade est cité au genre neutre par Étienne de Bysance et par Photius. On le verra tout à l'heure. Ce critique a cru qu'Asclépiade expliquait dans ce traité-là les actions qui avaient servi de matière aux poètes tragiques. Je ne doute point de cela, ni de la faute de Dalechamp. Le traducteur latin de Plutarque a bronché sur le même titre; car il a rendu ces paroles de Plutarque, Ἀσκληπιάδης ὁ τὰ τραγῳδομένα συγγραφεύς, par *Asclepiades tragoediae scriptor* (16). Cela montre assez clairement, sans qu'il faille se servir de la suite de sa traduction (17), qu'il a pris Asclépiade pour un auteur de tragédies. André Schot fait la même chose, dans sa traduction de Photius. Photius, num. CCLX, 1456, parle ainsi : Ἀσκληπιάδης ἐς τὰ τραγῳδομένα συγγραφεύς (18) : c'est-à-dire, selon André Schot, *Asclepiades qui tragoedias scripsit*. C'est un abus; l'Asclépiade, dont il s'agit là, ne nous est point représenté comme un tel auteur. Notez en passant qu'il fut disciple d'Isocrate, vous en pourrez inférer en quel temps il a vécu. Pinedo a mieux entendu que le traducteur de Plutarque le sens du mot τραγῳδομένα; car en traduisant ce grec, Ἀσκληπιάδης ὁ τὰ τραγῳδομένα γράψας ἐν ἑξ βιβλίοις (19), il a dit, *Asclepiades qui de re-*

bis in tragoediâ decantatis sex libros scripsit. Ces paroles grecques sont tirées de l'endroit où Étienne de Bysance nous apprend que l'Asclépiade, qui composa ces six livres, était de Tragile ville de Thrace. Je voudrais que Casaubon eût censuré Dalechamp, qui s'est figuré qu'Athénée cite Asclépiade de Myrlea dans le passage que l'on a vu ci-dessus. Gesner a commis la même faute (20). Étienne de Bysance eût fourni la justification de cette censure. Vous trouverez dans Pinedo deux grosses fautes : il dit premièrement, qu'Asclépiade de Myrlea, disciple d'Apollonius, fut un grammairien qui enseigna sous le grand Pompée dans Rome, et qui avait demeuré à Alexandrie pendant sa jeunesse sous Ptolomée IV. En second lieu, il nous donne à deviner si c'est le même Asclépiade, qui enseigna la grammaire dans la Turditanie, province d'Espagne (21). Je lui représente sur le premier chef, qu'un homme, qui aurait vécu sous Ptolomée IV, et qui aurait enseigné dans Rome au temps de Pompée, aurait été un prodige; car, entre la dernière année de ce Ptolomée, et la mort de Mithridate vaincu par Pompée, il n'y a pas moins de 140 ans. Sur le second chef je me contente de dire, que Strabe dit nettement qu'Asclépiade de Myrlea enseigna la grammaire dans la Turditanie (22). Le sieur Pinedo l'avait remarqué lui-même dans un autre lieu (23). D'où vient donc qu'il ait fait un problème?

Examinons en deux mots une remarque du père Hardouin. Il dit qu'Asclépiade de Pruse fut ami de Cicéron, et il le prouve par un passage du premier livre de *Oratore*. Il n'en rapporte qu'une petite partie (24) mais le voici tout entier : *Neque res Asclepiades is, quo nos medicos amicos uti sumus, tamen quum eloquentia vincebat ceteros medicos, in eo ipso quod ornate dicebat, Medicinae per cultate utebatur, non eloquentia* (25).

(14) Athen., lib. X, pag. 456.

(15) Casaub., in Athen., pag. 769.

(16) Plutarch., in Vita Isocrat., pag. 837, C.

(17) Elle confirme qu'il a pris Tragoediae scriptor, non pas pour un homme qui traite de la tragédie, mais pour un poète qui compose des tragédies.

(18) Photii Biblioth., cod. CCLX.

(19) Steph. Bysantin., verbo Τράγικος.

(20) Gesner., in Biblioth., folio 97.

(21) Pinedo, in Steph. Bysantin., pag. 77.

(22) Strabo, lib. III, pag. 108.

(23) Pinedo, in Steph. Bysantin., pag. 77.

(24) Eloquens medicus dicitur Cicero, lib. I de Orat., pag. 283, qui se eo modo amico usum esse gloriatur. Hardouin, ad dictos Autor. Plinii, pag. 90.

(25) Cicero., de Orat., lib. I, folio 61, l.

Il faut savoir que ce n'est pas Cicéron qui parle, mais l'orateur Crassus. C'est donc de Crassus, et non pas de Cicéron, qu'Asclépiade a été l'ami et le médecin. Prenez garde que Cicéron suppose que Crassus parlait ainsi l'an de Rome 662 (26); et n'oubliez pas qu'on parle là d'Asclépiade comme d'un homme qui ne vivait plus. Cela nous fournit une objection contre Pline, qui a dit qu'Asclépiade, en gagnant guère à la profession de médecine, se tourna du côté de la éloquence, et se tourna du côté de la médecine au temps de Pompée (27). Il est sûr qu'en 662 Pompée n'était encore qu'un jeune garçon. Voyez la remarque suivante, num. IV.

Jonsius suppose qu'il y a eu deux Asclépiades de Myrlea; que le premier fut disciple d'Apollonius le grammairien, et auteur d'un livre intitulé *Philosophorum librorum emendationes* (28), et que le second fit des livres touchant la grammaire et touchant les grammairiens (29). Je ne vois pas sur quoi il se fonde pour admettre cette distinction. Sa meilleure preuve serait de dire, qu'Asclépiade de Myrlea fut dans sa grammaire un sentiment de Denys de Thrace. *In isto opere Dionysii Thracis de partibus grammaticæ sententiam refellit, teste nostro Empirico* (30). Ce Denys, selon Suidas, enseigna dans Rome au temps de Pompée, et avait été l'un des disciples d'Aristarque. Il faut donc, me para-t-il, que l'Asclépiade qui l'a réfuté soit différent du disciple d'Apollonius. J'admets cette conséquence, mais je soupçonne qu'il y a un peu d'erreur dans Suidas. Il me semble qu'un disciple d'Aristarque (31) eût été trop vieux au temps de Pompée (32) pour enseigner: je dis donc que Denys de Thrace disciple d'Aristarque n'a pas vécu jusqu'au temps de Pompée. Il est donc possible qu'Asclépiade disciple d'Apollonius l'ait réfuté; car Apollonius ayant été bibliothé-

caire d'Alexandrie après Ératosthène (33) qui mourut au commencement de l'olympiade 146 (34), a pu fort bien être contemporain d'Aristarque. Il a donc pu avoir des disciples contemporains de ceux d'Aristarque. Il n'est donc pas nécessaire qu'Asclépiade réfutateur de Denys de Thrace, soit plus jeune qu'un Asclépiade disciple d'Apollonius. Je ne sais pourquoi Vossius acquiesce si bonnement à la liaison qui a été faite par Suidas entre la qualité de disciple d'Aristarque, et celle de professeur à Rome au temps de Pompée (35). On le critique avec raison sur ce qu'il a dit qu'Asclépiade d'Alexandrie fit un ouvrage touchant les peuples d'Attique, et il en donne pour témoin le scholiaste d'Aristophane. *Asclepiades Alexandrinus* (*) *τοὺς κατὰ δῆμον ἀρχοντας consignavit, ut autor est scholiastes Aristophanis in Nubes* (36). Jonsius lui montre que le scholiaste ne dit autre chose, sinon que cet Asclépiade nommait les demarques *τοὺς κατὰ τὸν δῆμον ἀρχοντας* (37).

(G) *Celles de M. Moréri ne sont pas considérables.*] 1°. Les anciens auteurs n'attribuent pas à Asclépiade de Myrlea, comme il l'assure, l'Histoire d'Alexandre-le-Grand citée par Arian. 2°. Dire que Strabon ajoute qu'Asclépiade de Myrlee avait enseigné la grammaire en Espagne, c'est prétendre qu'il avait dit les autres choses que Moréri avait déjà rapportées. Or cela est faux. 3°. C'est sans raison qu'il met en doute que la relation d'Espagne soit d'un autre Asclépiade, car Strabon la donne formellement à celui-là. 4°. Il ne fallait pas avancer si hardiment que Mithridate était en guerre avec les Romains, lorsqu'il tâcha de faire venir à sa cour le médecin Asclépiade; car nous avons vu ci-dessus (38), que Cicéron parle de ce médecin comme d'un homme qui n'était plus en vie l'an 662 de Rome; temps où

(26) Vide Fabricium, in Vita Ciceronis, ad finem Urbis 662.

(27) Plin., lib. XXVI, cap. III.

(28) Jonsius, de Script. Hist. Philosoph., pag. 167.

(29) Idem, ibid., pag. 205.

(30) Idem, ibidem.

(31) Aristarque florissait en l'olympiade 146.

(32) Il mit fin à la guerre de Mithridate en l'olympiade 179.

(33) Jonsius, de Script. Hist. philosoph., pag. 149.

(34) Vossius, de Hist. Græcis, pag. 108.

(35) Idem, ibid., pag. 148.

(*) Populi Attici.

(36) Vossius, de Hist. Græcis, pag. 507.

(37) Jonsius, de Script. Hist. Philosoph., pag. 207.

(38) Citations (25) et (26).



Mithridate n'avait pas encore fait la guerre au peuple romain, si l'on veut bien suivre l'exactitude des termes. Ceci montre que M. Moréri pourrait bien s'être abusé en assurant qu'Asclépiade était en estime à Rome du temps de Pompée-le-Grand, ... c'est-à-dire, lorsque ce grand homme y était le premier de la république. Ne met-il pas la naissance de ce Pompée au dernier jour de septembre de l'an 648 de Rome? Comment accordera-t-il cela avec le passage de Cicéron, où il est parlé d'Asclépiade? Je sais bien qu'il se peut couvrir de l'autorité de Pline, et que Jonsius lui fournirait un second témoin; mais qui lui a dit que Pline soit plus croyable que Cicéron? Qui lui a dit que Jonsius ne se trompe pas? *Asclepiades medicus quidam* (voilà un *quidam* mal employé: cet Asclépiade est trop célèbre pour mériter une épithète si méprisante (39), *Prusiacus in Bithyniâ philophysicus cognomine sub Pompeio M. vixit, teste Strabone, lib. XII* (40). Je n'ai trouvé au XII^e. livre de Strabon, si ce n'est qu'Asclépiade de Pruse était médecin (41). Le père Hardouin attribue à Strabon, qu'il cite l. XII. p. 566, la même chose que Jonsius (42). 5^o. L'Asclépiade dont Plutarque fait mention dans la vie d'Isocrate n'était point un *poète tragique* (43), comme l'assure M. Moréri.

(H) *Il y eut un autre ASCLÉPIADE, médecin célèbre, sous l'empire d'Hadrien.* Il était de la même ville que le précédent (44), et il fleurit sous Trajan, sous Hadrien et sous Antonin: il fut affranchi par un certain Calpurnius, et il obtint la bourgeoisie romaine, et plusieurs autres prérogatives. Une inscription nous apprend toutes ces choses: voyez les lettres de Reinesius (45). Il composa plusieurs livres sur la composition des remèdes tant internes qu'externes (46).

(39) Conférez ce qui a été dit ci-dessus au commencement de la remarque (F) de l'article d'Antoine ANNAULD, le docteur.

(40) Jonsius, de Script. Hist. Philosoph., pag. 207.

(41) Strabo, lib. XII, pag. 390.

(42) Harduin., in Indice Autor.

(43) Voyez la remarque précédente.

(44) De Pruse en Bithynie.

(45) Epist. Reinesii ad Hofmannum et Rupertum, pag. 394.

(46) Ibidem, pag. 395.

ASPASIE de Milet, maîtresse de Périclès. Nous donnerons son histoire dans la remarque (O) de l'article de PÉRICLÈS.

ASPASIE de Phocée, maîtresse du jeune CYRUS. Nous donnerons son histoire dans la remarque (C) de l'article de ce prince.

ASTYANAX, fils unique d'Hector et d'Andromaque (A), donna de l'inquiétude aux Grecs au milieu de leurs victoires, quoiqu'il ne fût encore qu'un enfant. Les vents contraires les empêchant de s'en retourner chez eux après la ruine de Troie, Calchas déclara qu'il fallait précipiter Astyanax du haut en bas des murailles; parce que, s'il devenait grand, il ne manquerait pas de venger la mort de son père, et d'être plus brave encore que lui. Là-dessus, Ulysse se mit à le chercher; et l'ayant trouvé, nonobstant les soins qu'avait pris sa mère de le cacher, il le jeta en bas des murailles (a). D'autres disent que ce fut Ménélas qui fit cette exécution (b). D'autres l'attribuent à Pyrrhus tout seul, sans dire que les Grecs, ou Calchas, l'eussent jugée nécessaire (c). Quoi qu'il en soit, les poètes, et les faiseurs de romans ont bien su le ressusciter, ou plutôt le faire échapper de la main des Grecs (B).

(a) Servius, in *Æneid.*, lib. III, vs. 64.

(b) Idem, in *Æneid.*, lib. II, vs. 47.

(c) Pausan., lib. X.

(A) *Il était fils unique d'Hector et d'Andromaque.* Homère le dit expressément; car il ne faut point douter que ceux qui traduisent *ἑστὸς αἰγαντὸν* (1), par *fils unique d'Hector*.

(1) Homer., *Iliados* lib. VI, vs. 401.

or, n'aient raison : c'est ainsi que l'entend le scoliaste. Les regrets d'Andromaque au XXII^e. livre de l'Iliade témoignent clairement qu'elle n'avait que ce fils. Hector lui donnait le nom de Scamandrius, et les Troyens l'appelaient Astyanax, à cause qu'Hector était la seule défense de la ville (2).

(B) *Les poètes, et les faiseurs de roman..... ont bien su le faire échapper de la main des Grecs.*] Ils ont dit que le même fils d'Hector, qui avait été nommé Astyanax ou Scamander, l'appela Francion, et qu'il fut la tige d'où les rois de France sont sortis (3). Le Manethon d'Annius de Viterbe dit que Francus, fils d'Hector, fut roi des Celtes, c'est-à-dire, des Gaulois. L'imposteur, qui a forgé cette pièce, cite dans ses notes Vincent de Beauvais, qui dit que ce Francus s'étant retiré dans les Gaules, après la ruine de Troie, s'y fit tellement aimer du roi, qu'il en épousa la fille, et qu'il succéda à sa couronne. Je n'ai point trouvé dans Manethon (4) ce que du Pleix lui attribue; c'est que Francus succéda à Rhémus, roi des Gaules, auquel il avait épousé la fille (5). Je n'ai pas même trouvé cela dans le commentateur de Manethon. Du Pleix ajoute que *Trithème, alléguant pour son auteur Hunnibaud, qui vivait sous Louis I^{er}, et celui-ci nommant pour ses garans Dorac et Wasthald, historiens scythes*, dit qu'Hector eut deux fils, dont l'un, appelé Astyanax ou Scamander, périt à la prise de Troie, l'autre, appelé *Laodamas* (6) ou *Fran-*

des Goths obligèrent les Troyens ou Sicambriens à se retirer en Allemagne; où ils se divisèrent en deux branches: l'une desquelles fonda enfin la monarchie française dans les Gaules; l'autre s'arrêta dans l'Allemagne, et y fonda la Franconie, ou la France Orientale. Que de chimères! M. Moréri, ne considérant pas que les auteurs de ces légendes sont assez chargés de mensonges, leur en attribue qu'ils n'ont point dits. Il impute au faux Manethon, et à d'autres auteurs de cette trempe, d'avoir fait premier roi des Gaules Francion ou François (7), fils d'Hector. Mais ils ne prétendent point cela, puisqu'ils disent que le roi des Gaules lui donna sa fille. De plus, quelle négligence n'est-ce pas, que de faire connaître Andromaque seulement comme mère de ce Francion, lorsqu'on pouvait lui donner un fils plus réel, je veux dire Astyanax! Voilà deux fautes de Moréri, en voici une autre. Il dit qu'Astyanax fut précipité par ordre d'Ulysse, et il cite l'Énéide de Virgile. Or, ce poète n'a rien dit de semblable dans aucun de ses ouvrages.

(7) *C'est mal traduire le nom propre Francus.*

ATHÉNAGORAS, philosophe athénien, florissait après le milieu du II^e. siècle, et avait beaucoup de zèle pour l'évangile, et beaucoup d'érudition. Tout cela paraît par l'*Apologie* qu'il adressa aux empereurs Marc Aurèle Antonin, et Lucius Aurèle Commode. Ce fut l'an 179, si nous en croyons Baronius (a); ou l'an 168, si nous en croyons M. Dodwel (b). Il n'est pas aisé d'établir solidement que la dernière opinion soit plus probable que la première (A). Je ne vois personne qui ne suppose qu'Athénagoras fut député par les chrétiens à la cour impériale, et

(2) *Ibidem*, vs. 403, et lib. XXII, vs. 507.

(3) Voyez Ronsard, au commencement de la *Franciade*.

(4) *Édition d'Anvers*, in-8^o, en 1552.

(5) Du Pleix, *Mémoires des Gaules*, liv. II, chap. XXIV.

(6) Dictys de Crète, au livre VI, dit que Polyrrhus emmena prisonnier Laodamas fils d'Hector et d'Andromaque.

(a) Baron. *Annal. Ecclesiast.*, tom. II, pag. 226, ad ann. 179, num. 39, 40.

(b) Dodwel, *Dissertat. Cypriac.* XI, num. 37, 38, pag. 261 et seqq.

qu'il y présenta actuellement leur apologie (B); mais il y a lieu de douter de ces faits-là, et l'on peut croire assez vraisemblablement la même chose touchant cet écrit, que touchant une infinité de requêtes des protestans de France, qui ont été imprimées, sans avoir jamais été présentées au prince (C). Je ne sais sur quoi l'on se fonde, quand on dit qu'Athénagoras était prêtre (c). On a quelque raison d'être surpris qu'il ait été inconnu à Eusèbe, à saint Jérôme, et à presque tous les autres pères; car on ne le trouve cité que dans un ouvrage de saint Épiphane (D). Il n'était pas bien purgé de toute hétérodoxie (E): à cela près, les deux ouvrages qu'on a de lui sont importants (d). Le style en est bon et bien attique, mais un peu trop chargé d'hyperbates et de parenthèses. Ils ont été mis sous la presse une infinité de fois, comme on le peut lire dans M. du Pin, qui a oublié néanmoins quelques éditions (F). Je parlerai d'un roman, qui a paru sous le nom d'Athénagoras (G). Si j'eusse pu consulter la dissertation que le père le Nourry a publiée (e), j'en eusse tiré sans doute quelques bons matériaux pour cet article; mais son ouvrage n'est point parvenu encore jusqu'à nous (f), quoiqu'il ait été imprimé l'an 1697. J'en ai vu quelque chose

dans le journal des savans (g) et dans les *Acta Eruditorum* de Leipsick (h).

(g) Du 13 de mai 1697, pag. 31.

(h) Du mois de décembre 1698, pag. 55.

(A) Il adressa.... son Apologie l'an 179,... ou l'an 168..... Il n'est pas aisé d'établir que la dernière opinion soit plus probable que la première. On allègue de part et d'autre beaucoup de raisons. Voici celles de M. Dodwel (1). L'Apologie d'Athénagoras est adressée à deux empereurs, à qui l'auteur donne les titres d'*Armeniacis*, *Sarmaticis*, et *quod maximum est*, *philosophis*. Cela convient à Marc Aurèle et à Lucius Aurèle son frère, mais non pas à Lucius Aurèle son fils. Celui-ci n'a jamais été nommé philosophe, et il paraît, par la seconde Apologie de Justin, que ce titre était commun à Lucius Aurèle et à Marc Aurèle son frère. *Hanc titulum cum Marco Lucium Verum habuisse communem constat à sancti Apologia Justiniani* (2). Le père Pagi, *Dissert. hypat.* pag. 216, se sert de la même raison, et cite Eusèbe, *lib. IV, chap. XII*. Or ce Lucius Aurèle mourut vers la fin de l'an 169. L'Apologie fut donc présentée avant ce temps-là. Je laisse les raisons particulières qui ont fait choisir à M. Dodwel l'an 168 pour l'époque de cet ouvrage. On lui objecte que l'éloge de sarmatique ne peut convenir à Lucius Aurèle, mort avant que l'on attaquât les Sarmates; mais il répond que cet éloge s'est glissé là par la faute des copistes, au lieu de celui de parthique, qui fut donné aux deux frères, avec celui d'arménien, après la guerre d'Arménie (3). Il ajoute que la paix profonde dont Athénagoras félicite les empereurs (4), ne peut convenir au temps que Marc Aurèle et son fils ont régné ensemble. Il ne dit rien sur la principale objection; et néanmoins on peut

(c) Le père Labbe, *Dissertat. de Script. ecclesiast.*, tom. I, pag. 65, l'assure, et Moréri aussi.

(d) L'autre est un *Traité de Resurrectione*.

(e) C'est la III^e. du II^e. tome de son *Apparatus ad Bibliothecam maximam Veterum Patrum*.

(f) J'écris ceci en avril 1699.

(1) Dodwel. *Dissertat. Cyprian.* XI, num. 1.

(2) *Idem*, *ibid.*, pag. 281.

(3) Capitol., in *Vita Marc. Aurel.*, cap. II, pag. 325.

(4) *Ἡ σύμπασα οἰκουμένη τῇ ἐπιφανείᾳ βασιλείας εὐφρανens ἀνελαιμένη*. *Universus terrarum orbis per vestram praesentiam profundè fruitur pace.* Athénag., pag. 4.

épandre quelque chose, comme on verra bientôt. N'oublions pas qu'il prétend qu'Athénagoras insinue que son Apologie fut faite dans la même olympiade que Peregrin se brûla (5). Cette action de Peregrin appartient, selon MM. Dodwel et de Tillemont (6), à l'an 165; mais Scaliger l'a mise sous l'année 166 (7). Il se fonde sur ce que Peregrin donna ce spectacle pendant la célébration des jeux olympiques. Il croit que l'ouvrage d'Athénagoras fut présenté aux empereurs dans la même olympiade : la raison est que Peregrin se jeta au feu trois ans avant la mort de Lucius Verus, l'un de ces empereurs. Ce raisonnement est meilleur que la preuve que M. Dodwel a fondée sur les paroles d'Athénagoras; car elles marquent seulement le lieu, et non pas le temps où cet homme se brûla. Περὶ τῆς Ὀλυμπίας (8). *Prope urbem Olympiam*. Voyez M. de Tillemont (9). La preuve tirée de la profonde paix de l'empire est d'une telle nature, qu'elle sert aux deux partis : le cardinal Baronius allègue ce fait comme une marque que l'Apologie n'a pu être présentée sous le règne du frère de Marc Aurèle, ni en aucun autre temps qu'en 179 (10). M. de Tillemont n'a pas bien compris la pensée de ce cardinal, puisqu'il lui impute d'avoir inséré que cette apologie n'a été écrite qu'en [176, ou] 177, de ce qu'elle marque que l'empire était alors dans une profonde paix (11).

Voici les principales raisons de ceux qui prétendent que l'Apologie d'Athénagoras n'a point été présentée avant l'an 177, qui fut celui de la promotion de Commode, fils de Marc Aurèle, à la dignité d'Auguste (12). Ils soutiennent que celui qui est collègue de Marc Aurèle dans l'inscrip-

tion de l'Apologie, était le fils, et non pas le frère de cet empereur, et ils le prouvent par les paroles où ces deux princes sont comparés à Dieu le Père, et à Dieu le Fils. *Ipsa quidem oratio longe validius nobis præbet argumentum*. Vos quidem, subjicit *vir disertus*, in summâ imperii majestate aded conjunctis animis orbem regitis, ut inde celestis etiam regni contemplationem animo quis complecti queat. Ut vobis enim Patri et Filio in potestate sunt omnia, regno in vos divinitus collocato, (regis enim anima, inquit spiritus propheticus, in manu Dei est) sic uni Deo et filio ejus hoc est Verbo subjecta sunt omnia. *Nullus hic est cavillationibus locus : imperatores non tantum alloquitur, sed etiam comparisonem instituit duos inter terrenos reges, quibus omnia humanitus loquendo parabant, ac summum cœli et terræ Dominum qui simul cum suo unigenito imperii orbis universi habenas moderatur* (13). Voilà comment M. de Larroque a fait valoir cette preuve. M. de Tillemont y a joint un autre passage. « Athénagore (*) souhaite à » ces deux princes que le fils succède » à son père : ἵνα παῖς παρὰ πατρός » διαδεχέσθαι τὴν βασιλείαν. Il parle » donc à un père et à un fils, dont » l'un seulement possédait l'empire, » quoique l'autre pût avoir le titre » d'empereur, c'est-à-dire, à Marc Aurèle, et à Commode son fils, et non » pas à deux frères qui régnaient ensemble. Il est encore plus clair en » un autre endroit (**), où il dit, » Tout est soumis à vos majestés, au » père et au fils : ὡς ὑμῖν πατὴρ καὶ υἱὸς » πάντα κεχέμεναι : de quoi le père » Pagi (***) n'a pu s'échapper, qu'en » disant qu'Athénagore fait Lucius » fils de Marc Aurèle, quoique ce fût » son frère, afin de faire une allusion » plus juste aux deux personnes de » la Trinité, le Père et le Fils (14). » Le père Pagi se servirait là d'un subterfuge qui ne serait guère propre à tromper. Il eût mieux valu se défendre en disant qu'Athénagore n'igno-

(5) C'est la 236.

(6) Tillemont, Hist. des Empereurs, tom. II, pag. 758.

(7) Scalig., Animadv. in Euseb., num. 2182, pag. 220.

(8) Athenagor., pag. 244.

(9) Tillemont, Hist. des Empereurs, tom. II, pag. 1067.

(10) Baron., ad ann. 179, num. 40, pag. 228.

(11) Tillemont, Hist. des Empereurs, pag. 666.

(12) M. de Larroque, ayant suivi Eusèbe, a mis cette promotion sous l'an 179. Daniel Larroque Mathæi filius, Dissertat. de legione fulminatrice, pag. 648.

(13) Id., ibid., pag. 649.

(*) Athenagor. Leg., pag. 40, a.

(**) Pagi, 17, d.

(***) Pagi, 177, § VIII.

(14) Tillemont, Hist. des Empereurs, tom. II, pag. 1066.

rait pas que Lucius Aurèle était marié avec la fille de Marc Aurèle, et qu'ainsi, puisqu'il adressait la parole au beau-père et au gendre, il pouvait bien les considérer comme le père et le fils. C'est ainsi en effet que le père Pagi a répondu à cette objection (15). Il remarque même que c'est aussi la pensée de M. Toinard. L'autre passage que M. de Tillemont cite n'est point concluant : on peut l'entendre de cette façon. *Nous faisons des vœux pour votre empire, afin que le fils le reçoive de son père, comme la justice le demande.* Περὶ μὲν τῆς ἀρχῆς τῆς ὑμετέρας εὐχόμεθα, ἵνα παῖς μὲν παρὰ πατρὸς, κατὰ τὸ δίκαιότατον, διαδέχῃσθε τὴν βασιλείαν (16). *Pro imperio vestro oramus, ut et filius à patre, sicut æquissimum est, imperium per manus accipiat.* Ce discours est très-raisonnable, soit qu'on suppose que l'Apologie fut présentée à Marc Aurèle et à son frère, soit qu'on suppose qu'elle le fut à Marc Aurèle et à son fils. C'est un vœu qui, dans l'hypothèse de Baronius, regarderait moins Commode, qui avait déjà été associé à l'empire, que les descendants de Commode. C'est un souhait que la famille de Marc Aurèle possédât toujours la majesté impériale selon l'ordre des successions légitimes en ligne directe. Notez que le père Pagi allègue ce vœu comme une preuve que le fils de Marc Aurèle n'était pas encore empereur. Je réfuterai en un autre lieu (17) ce qu'on infère de ce qu'Athénagoras a dit d'un Alexandre.

Concluons deux choses de tout ceci : la première, que le fondement de la controverse est en ce que les uns prennent le collègue de Marc Aurèle pour son frère, et les autres pour son fils; la seconde, qu'il faut bien que ni les uns ni les autres n'allèguent rien d'évident, puisque le partage dure toujours. Scaliger (18), le père Labbe (19), le père Pagi, M. Dodwel, M. Chevreau (20), etc., sont

pour le frère : Suffridus Petri (21) Baronius, le père Petau (22), M. de Pin (23), M. de Larroque, M. de Tillemont, et plusieurs autres savants sont pour le fils.

Notons, en passant, une erreur de Grotius. *Floruit Athenagoras*, dit-il (24), *circa ann. Christi 190*, et *libri inscriptione apparet*. Cela n'est point juste; car Marc Aurèle était mort l'an 180, le titre d'un livre qui lui a été dédié ne prouve point qu'il en faille faire fleurir l'auteur vers l'an 190.

(B) On suppose qu'Athénagoras fut député... à la cour, et qu'il y présenta actuellement leur Apologie; mais il y a lieu d'en douter. Voyez les termes de Baronius : *Orientis quoque ecclesias eisdem esse clade vastatas, LEGATIO pro illis ab Athenagoro Atheniensi.... tunc ad imperatorem suscepta, et apologia pro eisdem temporibus scripta ac dictis principibus oblata, manifestam certamque fidem facit* (25). Le père Labbe ne s'exprime pas moins clairement : *LEGATIONEM suscepit pro christianis inter annum 165 et annum 170..... non desunt tamen qui anno duntaxat 177 OBLATUM librum illum imperatoribus assensum* (26). M. Moréri, traduisant ce passage du père Labbe, s'est servi de ces paroles : *Il présenta pour les fidèles à l'empereur Marc Aurèle Antioch une excellente apologie..... Il fut envoyé à Rome pour les chrétiens, et ce fut depuis l'an 165, jusqu'à l'an 170. Il n'a pas bien entendu son original, car les expressions du père Labbe signifient, non pas que l'ambassade d'Athénagoras dura depuis l'an 165 jusqu'à l'an 170; mais qu'il*

il met la présentation de l'Apologie à l'an 175. M. de Larroque, dans sa Dissert. de Legatione fulminatrice, pag. 648, lui attribue de l'avoir mise à l'an 175. Il s'est servi peut-être d'une autre édition.

(21) Suffrid. Petri Comment., in Athenagor., pag. 100 : il choisit l'an 179.

(22) Petavius, apud Pagi Dissertat. Ept., pag. 116 : il choisit l'an 177.

(23) Du Pin, Bibliothéq., pag. 176, et Larroquianum, Dissert. de Legatione fulminatrice, pag. 648 : il choisit l'an 178.

(24) Grotius, de Verit. Religionis Christianæ, pag. 128, apud Larroquian., ibid.

(25) Baron., ad ann. 179, num. 39, pag. 226.

(26) Philippus Labbe, Dissert. de Scriptis ecclesiast., tom. I, pag. 123, 124.

(15) Pagi, in Baron., ad ann. 177.

(16) Athenagor., sub fin., pag. 318.

(17) Dans l'article PARIS [n'existe pas].

(18) Scalig., Animadv. in Euseb., num. 2182, pag. 820.

(19) Labbe, de Script. ecclesiast., tom. I, pag. 123.

(20) Chevreau, Hist. du monde, tom. II, pag. 353 de la première édition de Hollande :

être appliquée à une portion de l'intervalle de temps. Ceux qui savent les fréquens voyages des empereurs romains en ce siècle-là ne posent point à dire sans en être assurés, qu'on leur députa à un tel ou un tel. Disons donc que M. Moréri s'est écarté un peu témérairement de la route de son guide ; déterminé la durée et le lieu de l'ambassade ; le père Labbe ne l'a point fait. M. Dodwel, qui conjecture qu'Athénagoras exerça cette ambassade (27) lorsque l'empereur Marcus Verus retourna à Rome pour célébrer son triomphe (28), n'a rien de part à notre petite critique, tant qu'il détermine le lieu ; car la limitation est une suite de l'hypothèse qu'il a suivie après une étude soignée des circonstances ; mais quelque peine à croire qu'il ait pu croire que ce philosophe chrétien exerçât elle-même la fonction d'ambassadeur.

La première raison est tirée du silence de toute l'antiquité. Serait-il possible qu'aucun écrivain n'eût rien dit d'une telle députation, que les circonstances du temps, le mérite du sujet, et la force de l'apologie présentée aux empereurs, auraient dû rendre si mémorable ? En second lieu, je ne trouve point apparent que lorsque le nom chrétien était si méprisé et si opprimé, Athénagoras se fût produit à la cour impériale, comme député du corps ; et qu'il y eût obtenu audience, et donné aux empereurs un long écrit, malgré la modération respectueuse qu'il y répand, il représente les familles les plus ridicules de la religion païenne, et ce qui était le plus capable d'échauffer la bile des persécuteurs. J'ajoute que le titre de cette apologie, la plus forte preuve que l'on puisse opposer, n'est point une simple désignation : Ἀθηνᾶγορος Ἀθηναίου φιλοσόφου ἐνὸς πρεσβείας πρὸς Χριστιανῶν : *Athenagoræ Atheniensis, philosophi Christiani, legatio pro christianis.* Mais vous demanderez, s'il vous plaît, 1°. qu'il y ait des manuscrits ou après πρεσβείας, ou trouve à ἀπολογία, *vel apologia*

(29) ; et qu'il y en a d'autres, où, au lieu de πρεσβείας on lit ἀπολογία : 2°. que le mot πρεσβείας signifie non-seulement une ambassade ou une députation, mais aussi une requête et une prière ; Τὴν πρεσβείαν non modò legationem, sed et deprecationem ac supplicationem apud Græcos significare notum est (30) : 3°. que le titre d'ambassade ne se donne point à la harangue de l'ambassadeur, mais à toute la relation que l'on compose de ses négociations. Ce serait donc une grande impropriété que de prendre ici le mot πρεσβείας pour ambassade. Enfin, j'observe que M. de Tillemont ne s'exprime pas comme les autres écrivains. On voit bien, dit-il, (31), que la religion était alors persécutée dans l'Orient, puis qu'Athénagore fut obligé d'y composer une apologie, sous le titre de Légation pour les Chrétiens. Il l'adressa aux deux Augustes. Il ne parle point d'aucun voyage, ni d'aucune députation, ni d'aucune apologie présentée aux empereurs ; il ne parle que d'un ouvrage composé dans le cabinet de l'auteur, et adressé à Marc Aurèle, etc. Chacun sait la différence qui se trouve entre un écrit qu'on fait remettre actuellement entre les mains d'un monarque, et un écrit qui est simplement adressé à ce monarque. J'avoue que l'autorité de M. de Tillemont me paraît ici très-bonne, car il s'était fait une loi de ne pas étendre les témoignages des auteurs au delà de ce qu'ils signifiaient clairement : il se renfermait scrupuleusement dans les limites de ses preuves. J'infère de là qu'il ne trouvait aucun fondement pour cette députation d'Athénagoras, ni pour la présentation actuelle de son écrit apologétique.

Réduisant à peu de mots ce que je juge de ceci, j'ose bien dire que je compare Athénagoras à ces écrivains modernes qui, sans sortir de leur cabinet, ont fait voler par toute la terre une production de leur plume sous le titre de requête des protestans présentée au roi. Ceux qui liront ces sortes

(29) *Vile Commentarium Suffridi Petri in Athenagor., pag. 91.*

(30) Adam Rechenb. *Nota in Athenagor., pag. 2.*

(31) Tillemont, *Hist. des Emper., tom. II, pag. 756, 757, édition de Bruxelles.*

Legatum egit pro Christianis. Dodwel., Cyprian. XI, num. 27, pag. 261.
Idem, ibidem.

de pièces d'ici à cent ans , ne douteraient pas qu'elles n'aient été actuellement présentées ; mais nous autres , nous savons bien que cela est faux , nous savons bien que l'an 1680 il courut un imprimé , qui avait tout l'air d'une requête effectivement présentée au roi de France par ceux de la religion (32). Une infinité de gens le crurent dans les pays étrangers , et dans les provinces éloignées de Paris. J'ai néanmoins oui dire qu'elle ne fut point présentée , et il est certain que les députés des églises qui l'avaient dressée , en désavouèrent la publication. Il parut un autre imprimé de la même espèce , pendant les conférences de Ryswik , l'an 1697 , pièce vagabonde et sans aveu ; mais qu'on pourra mettre un jour parmi les actes authentiques , vu que rien n'y marque que cette requête n'ait pas été actuellement remise entre les mains de Louis XIV. Les premiers chrétiens en usaient apparemment de la même manière. Ils composaient des écrits adressés aux empereurs , et les publiaient sous l'espérance qu'il en tomberait quelque exemplaire entre les mains de ces princes , et que cela porterait la cour à remédier aux violences que l'on exerçait sur les fidèles injustement accusés. Encore un coup , je me persuade qu'Athénagoras fit dans le II^e. siècle ce que fit Calvin dans le XVI^e. Calvin , caché à Bâle dans une petite chambre , dédia à François I^{er}. son Institution chrétienne , que ni lui , ni aucun autre , ne présentèrent jamais.

Je ne dois pas supprimer que le jour même que je composai cette remarque , je la communiquai à M. Cockburn (33) , qui s'offrit tout aussitôt de consulter là-dessus M. Dodwel. Il m'a fait la grâce de me communiquer la réponse qu'il a reçue , qui est toute pleine d'une exquise érudition , d'où l'on tire des conséquences en faveur du sentiment que j'ai combattu. Ces conséquences ont de la probabilité. La lettre de ce savant homme mériterait d'être imprimée. Je l'insérerais ici volontiers , si j'en avais la permission : mais ne l'ayant pas , je dois

aussi me priver de la liberté de la dire.

(C) *Une infinité de requêtes des protestans de France. . . ont été imprimées , sans avoir jamais été présentées au prince.*] Le public est si certain de cela , que je ferais une chose toute inutile , si je m'amusais à le prouver. Mais pour ce qui regarde la requête qui courut l'an 1680 , j'ai sujet de croire que mes lecteurs s'imaginent que je me suis trop avancé en niant qu'elle ait été présentée. Il est donc juste que je propose mes raisons. Je commence par démêler cette requête d'avec plusieurs autres , qui furent dressées en divers temps , et je dis que c'est celle qui fut réfutée par un pasteur nommé Soulier. La réponse qu'elle fit fut imprimée sans son nom. Il est parlé de cette réponse dans la 6^e. page des Derniers Efforts de l'innocence imprimée , et dans la page 305 de l'Histoire des édits de pacification (34) dans le III^e. tome de l'Histoire de France de Nantes (35). On trouve même dans ce dernier livre un précis de cette réponse , et cela comme d'un écrit de l'auteur était inconnu. Cet historien de l'édit de Nantes assure que la requête fut présentée : *il arriva , je ne sais comment , ajoute-t-il (36) , quelque temps après elle fut imprimée et débitée publiquement.* Je crois qu'il se trompe , et qu'elle fut imprimée et débitée avant qu'on eût pu la présenter. Or , depuis qu'elle eut paru au public , le roi ne l'eût point présentée. Voyez dans la Vie de M. de Meaux comment le conseil se scandalisa de ce que les députés de ceux de la religion avaient publié une requête qu'ils avaient présentée , mais que le roi n'avait pas encore répondue (37). Le prince fut tellement choqué de la pression de cette requête , qu'il la fit brûler sans la voir , et qu'il fit mettre à la Bastille deux des députés. Ceci se passa environ l'an 1680. Quelle apparence , qu'au bout de dix ans , c'est-à-dire , dans un temps

(34) De l'édition de Hollande , on voit que M. Soulier est l'auteur de cette Histoire. Il y a mis son nom. Il se reconnaît l'auteur de la Réponse à la Requête , à la page 305 de l'Histoire.

(35) Liv. XVI , pag. 404 et suiv.

(36) Là même.

(37) Vie de M. du Bois , pag. 81.

(38) Là même.

(32) Voyez la remarque suivante.

(33) C'est un Écossais , docteur en théologie , et auteur de quelques livres anglais , dont quelques-uns combattent le Bourignonisme.

choses étaient empirées, les députés des églises eussent osé publier une requête, après l'avoir présentée au roi, et avant que de savoir sa réponse? L'auteur de l'Histoire de l'édit de Nantes pourrait éluder ceci, en disant maintenant que les missionnaires firent primer la requête des protestans. Mais, quoique possible, choque toute vraisemblance; mais voici un fait qui pressera un peu plus. M. Jurieu imposa un livre fort peu après que cette requête eut vu le jour, et il n'en parla que comme d'une requête qu'on avait dessein de présenter (39). N'est-ce pas plus digne de foi sur de telles choses, que l'historien de l'édit de Nantes, qui n'a écrit que bien des années après cet événement? Lorsque vis l'opposition qui se trouve entre ces deux écrivains, je fis consulter les principaux députés des églises, et nommément celui qui passe pour l'auteur de la requête. Les réponses que j'en ai tirées s'accordent parfaitement en ceci : c'est qu'ils ne se souviennent point si elle fut présentée ou non. Ils s'excusent de l'avoir oublié sur un grand nombre d'affaires qui leur passaient alors par les mains, et sur un long et très-fâcheux temps qui s'est écoulé depuis. Je n'ai donc pas lieu de craindre que les personnes raisonnables m'accusent de témérité dans le parti que je prends; car, outre les preuves que j'ai avancées, je me souviens que la tradition la plus fraîche, en quelque façon originale, était celle que M. Jurieu a suivie, c'est que la requête vit le jour sans avoir été présentée par les députés.

(D) *On ne le trouve cité que dans l'ouvrage d'Épiphane.* Il faut même corriger le texte, si l'on veut y reconnaître cette citation, Τὶ οὖν ὁ Διάβολος λέγεται; πνεῦμα περὶ τὴν ἑλληνικὴν, θάπερ ἐλάχθη, ὡς Ἀθηνάγορα, γενόμενον ἐκ τοῦ Θεοῦ (40). *Quidnam igitur idem Diabolum esse dicemus? Spiritum videlicet qui circa materiam versatur, quemadmodum dictum est, & Athenagora, à Deo procreatum.* C'est ce que portent les éditions d'Épiphane; suivant cela, il faudrait dire qu'il est cité là d'un autre Athénagoras, qui

aurait été interlocuteur dans le dialogue dont Épiphane donne des extraits. Or, c'est un dialogue composé par Méthodius contre Origène, et où Méthodius est l'un des interlocuteurs. Mais les critiques ont fort bien conjecturé qu'au lieu de ὡς Ἀθηνάγορα, il faut lire τῷ Ἀθηνάγορα, ab Athenagord (41).

(E) *Il n'était pas bien purgé de toute hétérodoxie.* Il admet deux sortes de mauvais anges : l'une comprend ceux que Dieu créa, et qui s'acquittèrent mal de la commission qu'ils avaient reçue de gouverner la matière et de présider à la production des formes; l'autre comprend ceux qu'ils engendrèrent par le commerce charnel qu'ils eurent avec les femmes : elle comprend, dis-je, les âmes des géans qui naquirent de ce commerce (42). Suffridus Petri remarque qu'Athénagoras appuie son hypothèse sur deux passages de l'Écriture mal entendus. *Testimonia sunt potissimum duo, sed male intellecta, quibus niti videtur Athenagoras* (43). Il n'entend, et il n'applique pas mieux le passage de l'Évangile qui condamne ceux qui répudient une femme pour en épouser une autre; car il s'en sert à condamner les secondes noces, qu'il appelle sans détour un spécieux adultère. Ἡ οἶος τις ἐπέχθη, μένει, ἢ ἐφ' ἑνὶ γάμῳ; ὁ γὰρ δεύτερος, ἐν πρῶτῳ ἐστὶ μοιχείαν. Ὁς γὰρ δι' ἀπολύσεως, φασὶ, τὴν γυναῖκα αὐτοῦ, καὶ γαμήσῃ ἄλλαν, μοιχᾷται. Οὗτοι ἀπολύειν ἐπιτρέποντες ἢ ἐπαυσε τις τὴν παρθενίαν, οὗτοι ἐπὶ γαμῶν. Ὁ γὰρ ἀποστρεφὼν ἑαυτὸν τῆς προτέρας γυναίκος, καὶ ἐπὶ τῇ ἑτέρᾳ, μοιχὸς ἐστὶ παρακαλυμμένος, παραβαίνει μὲν τὴν χεῖρα τοῦ Θεοῦ, ὅτι ἐν ἀρχῇ ὁ Θεὸς ἕνα ἄνδρα ἔπλασε καὶ μίαν γυναῖκα (44). *Aut ut quisque natus est, ita maneat, aut unis nuptiis contentus sit, secundæ enim speciosum sunt adulterium* : Quisquis enim (inquit) dimiserit uxorem suam, et duxerit aliam, adulterium committit : neque dimittere sinens eam, cujus virginitatem deliberis, neque alteram ducere. Nam qui seipsum priori uxore

(41) Paulus Leopardus, Emendat., lib. XIX, cap. IX. Petavio in Epiphan., ad Hæres., LXIV, num. 21, pag. 260, 261.

(42) Athenagoras, pag. 227, et sequent.

(43) Suffrid. Petri in Athenagor. Apolog., pag. 318.

(44) Athenagoras, pag. 298.

(39) Voyez les Derniers Efforts de l'innocence rimée, pag. 6.

(40) Epiphan. advers. Hæres., num. 64, pag. 1, tom. I.

privat, etiamsi ea mortua sit, adulter est clancularius, cum primum Dei manum transgrediatur (quoniam ab initio Deus unum virum et mulierem unam). Vous voyez qu'il impose à tous les hommes la même loi que Dieu n'imposa qu'au souverain sacrificateur (45) : il veut que, s'ils se marient, ce soit seulement avec une fille. Il ne se contente pas qu'ils soient vierges, il veut aussi qu'ils ne choisissent que des vierges pour leurs femmes. C'est errer conséquemment ; car si les secondes noces étaient criminelles, un garçon qui épouserait une veuve, serait criminel, et ferait un nouveau crime toutes les fois qu'il s'acquitterait des fonctions matrimoniales. Il ferait pécher son épouse, or, selon les règles de la morale, quiconque fait pécher les autres pèche lui-même. Dites-en autant d'une fille qui épouserait un veuf. Je ne sais, dit M. de Tillemont (46), si l'expression () dont Athénagore se sert touchant les prophètes, en un temps où les extases de Montan commençaient à troubler l'Eglise, ne peut point donner lieu de craindre qu'il n'ait été engagé dans ce parti. Néanmoins, ni Scultet, ni M. du Pin (**), n'ont point remarqué cet endroit comme sujet à quelque mauvais sens. Je ne trouve pas qu'on puisse avoir la moindre raison de le soupçonner de montanisme sous un tel prétexte. Combien y a-t-il d'orthodoxes, qui prétendent que les anciens prophètes étaient ravis en extase, et que leur langue ou leur plume étaient l'instrument du Saint-Esprit ? Que pourraient-ils donc trouver de blâmable dans ces paroles d'Athénagoras : Νεμίζω καὶ ὑμᾶς... οὐκ ἀνοήτους γεγονέναι οὔτε τῶν Μωσίου, οὔτε τῶν Ἡσαίου καὶ Ἰερμίου, καὶ τῶν λοιπῶν Προφητῶν, οἱ κατ' ἐκστασιν τῶν ἐν αὐτοῖς λογισμῶν, κηρύσσοντες αὐτοὺς τοῦ θείου πνεύματος, ἀνεργοῦντες ἐξισφάνησαν συγχρησαμένου τοῦ πνεύματος, ὡσεὶ καὶ αὐλητῆς, αὐλὸν ἐμπνεύσαι (47). Arbitror vos etiam... non ignorare esse eorum, quæ Moses, quæ Esaias, quæ Hieremias, quæ cæteri Prophetæ*

reliquerunt. Qui per mentis abruptum, Spiritu divino ipsos movent, quæ acceperunt, elocuti sunt, cum Spiritus eodem modo per ipsos operetur, quo tibicen inflat fistulam. Il est vrai que la comparaison du Saint-Esprit avec un joueur de flûte est basse, mais le fond de la chose n'est point une erreur.

Ce que j'ai dit de la loi qui fut prescrite au souverain sacrificateur des Juifs, me suggère une conjecture que je m'en vais hasarder. Les premiers chrétiens, qui se déclarèrent si fortement contre les secondes noces, furent peut-être engagés à ce sentiment par la considération qu'il fut être plus parfait sous la loi de l'Evangile, que sous la loi mosaïque ; de sorte que les laïques chrétiens sont obligés à observer toute la plus grande régularité qui fût en usage parmi les ecclésiastiques de la synagogue. En effet, il semble qu'à certains égards tous les chrétiens soient installés à la sacécature (48). S'il fut donc trouvé à propos d'interdire le mariage d'une femme au souverain sacrificateur des Juifs, afin que cette défense le fît souvenir de l'attachement qu'il devait avoir à la pureté, n'a-t-on point dû croire qu'il fallait mettre tous les chrétiens sous ce même joug ? C'est ainsi peut-être que l'on raisonna : peut-être que la première origine de cette morale sévère fut le désir d'ôter complètement l'abus de cette espèce de polygamie, que le divorce rendait inévitable. Les mauvais plaisans se moquèrent plus que ridicules, s'ils s'avisaient de critiquer ce qui fut prescrit au souverain sacrificateur. Il aurait fallu le soumettre à quelque loi onéreuse, et non à faire le délicat, et à ne vouloir être servi d'une viande réchauffée. Mais mis aux autres de prendre le reste, lui seul devait être plus facile, et d'un goût bien plus fin. C'est une fade et basse raillerie ; car c'est le fond une servitude que de ne pas le droit de se marier à qui l'on veut ; et combien y a-t-il de gens sensuels qui, dans une pleine liberté de choisir, préféreraient certaines femmes à toute autre maîtresse ? Mais de plus

(45) Lévitique, chap. XXI, vs. 13 et 14.

(46) Tillemont, Hist. des Empereurs, tom. II, pag. 759.

(*) Athenagor., Leg., pag. 9, d.

(**) Scult., pag. 52. Du Pin, tom. I, pag. 175.

(47) Athenagoras, pag. 72. 74.

(48) Voyez la 1^{re}. Épître de saint Paul, chap. II, vers. 5 et 9.

est-on pas aveugle , si l'on ne voit dans cette défense la sagesse du législateur ? Cette loi n'avertissait-elle pas le grand pontife de s'éloigner plus exactement qu'un autre des moindres réglemens ? car si une femme n'était pas digne de lui , dès qu'elle n'aspirait pas à ce beau degré de perfection et de gloire où elle eût pu parvenir en préférant un chaste veuvage aux secondes noces , si la seule absence de cette vertu relevée , si , dis-je , cette seule absence qui est moins un vice que la simple privation d'un mérite distingué , suffisait à faire qu'elle fût indigne d'épouser le grand sacrificateur , n'était-ce point une preuve que Dieu exigeait de lui un éloignement particulier de l'impureté , et un attachement particulier à la conduite plus exacte ? Lisez ces paroles d'un grand homme : *Quin et illa ad declarandum insignem vitæ munditiæ perment , quod si quis de stirpe Aaron ineatur profluvio sanguinis , vetatur ad sacerdotis mensam accedere sacrificium vesci panibus : item quod quicumque vitio maculæ corporis essent deformati , submoventur à sacris ministeriis : rursus quod ipse pontifex jubetur virginem suæ gentis ducere , à viduitate , repudiata , ac prostituta , abstinere. Non statim quod plebi licet , licet et sacerdoti : multitudini multa conceduntur , à sacerdote summa requiruntur puritas in omni vitæ portione* (49). Le même esprit a régné dans la discipline chrétienne , au temps même où elle n'excluait point du sacerdoce les gens mariés (50) ; car elle en excluait ceux qui avaient eu successivement deux femmes , ou qui s'étaient mariés avec une veuve , ou qui avaient été déshonorés par l'adultère de leurs femmes : et si ce déshonneur leur arrivait dans l'état de cléricature , il fallait qu'ils s'en délivrassent par le divorce , ou qu'ils renoncassent à cet état. *Verba synodi Neocæsar. cap. 8 hæc sunt : Si cujus uxorem adulterium commisisse , cum esset laicus , evidenter fuerit probatum , hic ad ministerium ecclesiasticum admitti non potest. Quod si in clericatu eo jam constituto adulteraverit , dato repudio di-*

mittere eam debet : si verò retinere ejus consortium velit , non potest suscepto ministerio perfrui. cap. si cujus , 34. distin. (51). Voyez la dissertation de M. Morin , ou l'extrait qui en fut donné dans les Nouvelles de la république des lettres (52).

(F) *M. du Pin a oublié quelques éditions d'Athénagoras.*] Sa liste est fort ample (53) , mais elle n'est pas toujours bien ponctuée dans l'édition d'Amsterdam (54). Cela cause des brouilleries dans l'esprit. Il n'a point marqué l'édition d'Oxford , ni l'édition de Leipsick : celle-là parut l'an 1682 , in-12 , par les soins de M. Fell , évêque d'Oxford , et celle-ci l'an 1684 , in-8°. , par les soins d'Adam Rechenberg. Elles sont l'une et l'autre en grec et en latin , et accompagnées de notes. Il n'a point parlé non plus du Commentaire de M. Kortholt sur les traités d'Athénagoras. Cet ouvrage fut imprimé à Kiel , l'an 1675 , in-folio , et a été inséré , avec des augmentations , dans l'édition de Justin Martyr , d'Athénagoras , etc. , à Leipsick , en 1686. Notez que Guy Gausart , prieur de Sainte-Foi à Coulommiers , fit une version française de l'Apologie d'Athénagoras , et qu'il y joignit les notes de Suffridus Petri. Cela fut imprimé à Paris , in-8°. , l'an 1574. Du Verdier Vau-Privas , qui me l'apprend (55) , fait mention d'une traduction française de deux écrits d'Athénagoras , composée par Arnaud du Ferron (56) ; mais il ne marque ni où ni quand elle a été imprimée (57).

(G) *Je parlerai d'un roman , qui a paru sous le nom d'Athénagoras.*] Selon M. Cave , on n'en a vu encore que la traduction française , qui fut imprimée à Paris , chez Daniel Guillemot , l'an 1612 , sous ce titre : *Du vrai et parfait amour , écrit en grec , par*

(51) Duaren. , de Sacris Eccles. Minist. ac Beneficiis , lib. IV , cap. VIII , pag. 387.

(52) Mois de juillet 1684 , article VI , pag. 517.

(53) Voyez le I^{er}. tome de sa Nouvelle Bibliothèque , imprimé l'an 1686.

(54) Je parle ainsi , n'ayant point celle de Paris.

(55) Du Verdier , Bibliothèque française , pag. 533.

(56) Celui qui a fait en latin une Continuation de Paul Émile.

(57) Du Verdier , Bibliothèque française , pag. 87 , 88.

(49) Erasmus , in Ecclesiaste , lib. I , pag. 47.

(50) Voyez Duaren. , de Sacris Eccles. Minist. ac Benefic. , lib. IV , cap. VIII , pag. 386.

Athénagoras, philosophe athénien, contenant les amours honnêtes de *Théogone* et de *Charide*, de *Phérécide* et de *Mélangénie*. Martin Fumée, seigneur de Genillé, avait fait cette traduction, et l'avait envoyée l'an 1569, à M. de Lamané, secrétaire du cardinal d'Armagnac. Elle fut trouvée parmi les papiers de Bernard de San-Jorry, qui la mit au jour en 1612 (58). Consultez M. Huet, qui parle amplement de ce livre, et qui conjecture que *Philander* en est le vrai père (59). Il nous apprend que ce Fumée se vanta d'avoir eu l'original grec, par le moyen de Lamané, protonotaire du cardinal d'Armagnac*.

Notez que l'édition indiquée par M. Cave, et qu'il avait vue dans la bibliothèque de M. Vossius, n'est pas la première. J'en ai une, qui est de Paris, chez Michel Sonnius, en 1599, in-12. Le titre ne diffère presque en rien de celui que l'on a vu ci-dessus (60). La préface est de Bernard de San-Jorry, et datée de Castres, le 1^{er} octobre 1596. Elle nous apprend que San-Jorry, presque septuagénaire, avait trouvé parmi ses papiers une copie de cet ouvrage, laquelle il avait fait écrire sur celle qui avait été envoyée à M. de Lamané, et qu'il pria M. de Fonbouzart, lequel s'en allait en cour pour quelques siennes affaires, lui faire ce plaisir de se charger de cet œuvre, et vouloir prendre la peine de le communiquer à quelque imprimeur, passant par Paris.

(58) Tiré de M. Cave, *Histor. Litterar. de Scriptor. ecclesiast.*, pag. 49.

(59) Huet, de l'Origine des Romans, pag. 42. et suiv.

* On trouve, dit Joly, des traits curieux sur ce roman dans la *Bibliotheca græca* de Fabricius, liv. V, chap. I, pag. 88, et chap. VI, pag. 800.

(60) Au lieu de *Théogone*, mon édition porte *Théogènes*, et au lieu de *Pherecides*, elle a *Pherecydes*.

ATHÉNÉE (A) était un édifice public dans Rome, bâti par l'empereur Hadrien (B), pour servir d'auditoire aux docteurs, et à ceux qui voulaient lire leurs ouvrages en présence de beaucoup de monde. Il paraît par le commencement des satires de

Juvénal, que ces sortes de lectures étaient fort fréquentes, que Fronton prêtait sa maison et ses jardins aux poètes qui venaient y réciter leurs vers devant une nombreuse compagnie (a). Plusieurs autres voulurent bientôt que leurs maisons servissent à cet usage (b); mais, par malheur pour les poètes, ils leur laissaient souvent bien des frais à faire (c) : c'était à celui qui devait lire l'ouvrage, à garnir la chambre, c'était lui qui payait le louage des chaises. Il y a quelque apparence que l'empereur Hadrien, qui aimait et qui entendait les sciences, se proposa entre autres fins, quand il fit construire l'Athénée, de ne plus laisser les auteurs sous le joug de ces commodités. Il ne faut point douter que ce lieu ne servît de collège (c) : non-seulement on y lisait des ouvrages, mais on y faisait aussi des leçons. On trouve même que le sénat s'assemblait quelquefois (d). On étendu le nom de ce lieu sur toutes sortes de collèges destinés à l'explication des sciences et des langues, car on les appelle en latin *Athenæa*. Il y en a même qui croient que les bibliothèques ont porté le nom d'*Athenica*.

(a) *Frontonis platani convulsaque natæ clamant,*
Semper et assidue ruptis lectoribus eboris.

(b) *Stella*, dans Martial, *Epigr. V. IV^e. livre*; *Titinnius Capito*, dans la Lettre XII du VIII^e. livre; *Quadratus*, dans l'*Epict. d'Arrien*, livre III, chap. XII.

(c) Voyez la remarque (A).

(d) Voyez la remarque (A), sur la fin.

(e) *Salmas.*, in *Trebell. Pollion. de Tyrannis*.

(A) *Athénée*.] Ce nom vient de *Aθήνη*, la déesse des beaux-arts et des sciences : on trouve

te qu'un édifice fait en faveur des
rans portât le nom de cette déesse.
quelques-uns ont cru que c'était un
mple qui lui était consacré ; mais
Aurélius Victor ne nous en donne pas
ette idée. *Gymnasia*, dit-il (1), en
rlant de l'empereur Hadrien, *docto-*
que curare occæpit, adeò quidam
etiam ludum ingenuarum artium
ad Athenæum vocant, constitue-
nt. Les autres historiens qui en par-
nt ne le représentent que comme
a lieu à leçons, à déclamations, à
ctures : *Ad Athenæum audiendorum*
græcorum et latinorum rhetorum vel
etiarum causâ frequenter processit :
est ainsi que Lampridius parle tou-
ant Alexandre Sévère. On cite ce
assage dans Calepin, peu après avoir
bité que l'Athénée était consacré à
Minerve, et que les poètes et les au-
es écrivains grecs y apportaient
urs ouvrages, comme les écrivains
tins apportaient les leurs dans le
mple d'Apollon. Jugez par-là de
mactitude de ceux qui ont composé.
a corrigé ce gros dictionnaire. Cru-
nius use du même partage ; il envoie
s poètes latins au temple d'Apollon,
les poètes grecs dans le temple de
Minerve, lequel il nomme *Athénée* (2).
ais continuons à voir ce que les an-
ens ont dit du lieu en question. *Cum*
Septimius Severus eo die processionem quam ad
Athenæum paraverat, ut audiret poë-
tam, ob sacrificii præsegiem distu-
lset (3). Un autre dit que Gordien,
fut empereur, avait déclamé dans
l'Athénée : *ubi adolevit, in Athenæo*
controversias declamavit (4). Philo-
strate dit que le sophiste Adrien, qui
ut le haut bout à Rome, n'avait pas
us tôt annoncé qu'il haranguerait,
e les sénateurs, les chevaliers et
ut le monde, accouraient à l'Athé-
e : *ὅπου ἔχοντες ἐς τὸ Ἀθηναιον ἄρῃς*
σοί (5). *Contento cursu et studio in-*
umato in Athenæum convolabant.
outons encore ces paroles de saint Jé-
me : *Quando omne Athenæum scho-*
licorum vocibus personabat (6) ; et
les-ci de Sidonius Apollinarius :
ignus omnino quem plausibilibus

Roma foveret ulnis, quoque recitante
crepantis Athenæi subsellia cuneata
quaterentur (7). L'étymologie que Dion
nous donne est une nouvelle raison
contre ceux qui ont pris l'Athénée
pour un temple de Minerve : il dit que
ce lieu s'appelait ainsi, à cause des exer-
cices des gens de lettres *ἀπὸ τῆς ἐν αὐτῷ*
τῶν περὶ αὐτῶν δόξης (8). Il nous
apprend aussi que le consul assembla le
sénat dans l'Athénée, lorsqu'il eut su
que les cohortes prétoriennes avaient
arrêté les meurtriers de Pertinax. L'ob-
jection qu'on pourrait tirer de ce que
le sénat ne s'assemblait que dans des
lieux consacrés par les augures ne
balance nullement les raisons qui
montrent que l'Athénée n'était point
un temple de Pallas. Au reste, ceux
qui disent que le premier lieu qui a
été nommé *Athénée* était dans Athè-
nes (9) auraient bien de la peine à
le prouver. Le bon M. de Marolles se
faisait de ce mot-là une idée beau-
coup plus fautive, car il a dit dans sa
traduction d'Aurélius Victor, qu'Ha-
drien *fit venir des doctes et des gens*
de lettres de toutes parts, comme s'il
eût voulu mettre Athènes dans Rome.

J'observerai par occasion que, dans
la ville d'Alexandrie, c'était au tem-
ple des Muses, que les poètes, les
rhétoriciens et les grammairiens s'as-
semblaient pour faire montre de leur
esprit : *Ἀνάγει παρὰ τὸ τίμειον τῶν*
Μουσῶν, ἐνθα ποιῶνται, καὶ ῥήτορες, καὶ τῶν
γραμματικῶν οἱ παῖδες φερτῶντες, ποιοῦν-
ται τὰς ἐκδησεις. *Abducit ad Musa-*
rum templum, quò poëtæ, rhetores,
grammatici ventitantes, præbent suo-
rum ingeniorum specimina. C'est ainsi
que parle de la pratique de son temps
un auteur du VI^e. siècle, je veux
dire Zacharie de Mitylène, dans son
livre *De mundi opificio*. Voyez la
page 339 du onzième tome de la Bi-
bliothèque des Pères, imprimée à Pa-
ris l'an 1644.

(B) *Il fut bâti par l'empereur Ha-*
drien.] Je l'ai prouvé par le passage
d'Aurélius Victor : ainsi Casaubon est
très-bien fondé à se moquer de Théo-

1) Aurelius Victor, in Hadriano.

2) Cruquius, in Horat., Sat. X, lib. I.

3) Julius Capitolin., in Pertinace.

4) Capitolin., in Gordiano.

5) Philostr., in Adriano.

6) Hieron., de Obitu Pauline ad Pammach.

(7) Sidon. Apollin., Epist. XIV, lib. IX.
Vide etiam Epist. IX ejusd. lib. et Epist. VIII,
lib. IV.

(8) Xiphilin., in Didio Juliano, sub fin.
où Xilander traduit Ἀθηναιον par Templum
Minervæ.

(9) Le Thesaurus Fabri, édition de 1692.

dore Marsilius, qu'il traite assez durement sans le nommer (10). Cet homme emploie beaucoup de verbiage dans son commentaire sur Perse pour prouver que l'Athénée, et le temple d'Apollon Palatin, étaient la même chose. Vossius lui a relevé la même faute, et lui a donné pour complice le père Raderus sur l'épigramme LXX du livre X de Martial (11). Il aurait pu lui donner pour second complice Savaron, qui, par ces paroles d'Horace

..... *Hæc ego ludo,
Quæ nec in æde sonent certantia iudicio
Tarpæ* (12)

entend qu'Horace ne voulait pas que ses vers fussent lus dans l'Athénée (13). Il donne cette explication comme les propres paroles d'un ancien scoliaste. Lipse se sert de la même autorité, quoiqu'il avoue qu'un autre vieux scoliaste entend là par *ædem* le temple d'Apollon Palatin (14). Si ce savant homme avait songé au passage d'Aurélius Victor, il n'eût point préféré l'explication du premier de ces scoliastes, à celle du dernier (15). Voyez en son lieu l'article TARPÆ.

(C) *Ceux qui prêtaient leurs maisons aux poètes, pour y réciter leurs ouvrages, leur laissaient bien des frais à faire.*] L'auteur du dialogue *de Causis corruptæ Eloquentiæ* m'en est garant, lorsqu'il dit, *Domum mutuatur, et auditorium extruit, et subsellia conducit, ut beatissimus recitationem ejus eventus consequatur.* Juvénal me servira de second témoin; car il menace les poètes du chagrin de ne trouver aucun grand seigneur, qui leur donne de quoi se rembourser de la dépense qu'ils auront faite :

*Nemo dabit regum quanti subsellia constant,
Et quæ conducto pendent anabathra tigillo,
Quæque reportandis posita est orchestra cathedris* (16).

Je ne voudrais pas nier qu'ils n'aient quelquefois récité dans une maison de

louage; mais je ne saurais cher de dire que Vossius le sans nulle raison, puisque les témoignages qu'il en allègue ne sont rien moins que ce qu'il présente comme le premier passage qu'il cite est un dialogue *de Causis corruptæ Eloquentiæ*, où l'on vient de voir *mutuatur*, ce qui signifie d'emprunt, et non pas maison. Le second est de Juvénal, et en ces paroles :

..... *Cum jam celebres notique
Balneolum Gabii, Romæ conducunt
Tentarent* (17);

Ce qui ne marque que la stérilité du métier, qui avait contraint les poètes à faire route aux muses, afin de gagner quelque emploi méconnu comme vous diriez la profession de baigneur, de boulanger, de cordonnier. Le troisième témoignage est ces paroles du même Juvénal

*Ipsæ facit versus, atque uni cedit.
Propter mille annos; et si dulcedis
Succensus recitet, Maculonis
ædes* (18).

Il est si manifeste que, dans ce passage, non plus que dans le précédent, il n'est point dit que les poètes louassent la chambre où ils recitaient leurs poésies, qu'on ne saurait prendre comment de telles choses ont pu échapper à la vue de Vossius. Remarquez qu'elles sont rapportées dans un livre qui fut écrit pendant la vie de l'auteur (19), a pour titre, *de Imitatione carminum præcipuè poetarum, de imitatione Veterum.* Ce dernier a été traité amplement par Vossius dans son Théâtre des anciens poètes.

(17) Juvénal., Satiræ VII, vs. 3.

(18) Idem, ibid., vs. 38.

(19) A Amsterdam, en 1647, en deux volumes in-8.

(10) Casaubon. Comment. in Capitol. Vit. Pertin.

(11) Vossius, de Imitat., pag. 36.

(12) Horat., Satir. ult., vs. 37, lib. I.

(13) Savar., in Sidon, Apollon., Epist. XIV, lib. IX.

(14) Lipsius, Epist. XLVIII, Centuriæ II, ad Belg.

(15) Voyez Vossius, de Imitat., pag. 61.

(16) Juvénal., Satiræ VII, vs. 45.

ATHÉNÉE, grammairien grec, natif de Naucratis en Égypte, a fleuri au III^e siècle. C'était un des plus savants hommes de son temps : il avait beaucoup lu, et il se souvenait de beaucoup de choses, qu'on peut juste

amer le Varron des Grecs (a). Tous les ouvrages qu'il com-
a (B), il ne nous reste que ce-
qui avait pour titre *Les Dip-*
sophistes, c'est-à-dire, *les*
sophistes à table (b), dans le-
il introduit un certain nom-
de savans de toutes sortes de
fessions, qui discourent d'une
rité de choses à la table d'un
urgeois de Rome, nommé La-
sius. Il y a une infinie varié-
de faits et de citations dans
ouvrage d'Athénée, qui en
dent la lecture très-agréable
eux qui sont assez habiles
r aimer l'antiquité avec con-
sance de cause. Mais il ne
point douter que les savans
étaient contemporains de
teur, ne jugeassent moins
tageusement de son ouvra-
que l'on n'en juge en ce siè-

Ces savans pouvaient aller à
ource, et y avaient vu la plu-
des choses qu'Athénée leur
était : ainsi ils ne considé-
ent son ouvrage que du mau-
côté, que comme un entas-
ent et une compilation de
aills. Mais pour nous, qui
pouvons plus consulter qu'une
petite partie des auteurs al-
és par Athénée, et qui ne
avons que dans son livre cent
icularités curieuses dont il
le, nous regardons sa com-
ion comme un trésor très-
ieux ; nous la considérons
beau côté, et nous transpor-
sur l'auteur l'estime que

Voyez la préface de Casaub. sur
Athénée.
Δειπνισοφιστῶν βιβλία πέντε καὶ δέκα.
sophistarum libri quindecim. Vossius
a mieux fait de ne pas employer deux
ans la même page (c'est la 232^e. de
Græcis,) le terme Δειπνισοφιστῶν.

nous avons pour les raretés qu'il
rapporte, qui ne sont devenues
des raretés, que parce que les li-
vres d'où il les avait tirées ne
subsistent plus. C'est ainsi qu'il
y a tel compilateur, dont notre
siècle ne fait nul cas, qui serait
admiré d'ici à mille ans, s'il ar-
rivait dans la république des let-
tres les mêmes révolutions qui
ont fait périr la plupart des li-
vres des anciens auteurs grecs et
romains. Nous ne pouvons pas
répondre qu'il n'arrivera jamais
rien de semblable. Ne blâmons
donc pas ceux qui compilent, ils
travaillent peut-être plus utile-
ment pour les siècles à venir,
que les auteurs qui n'empruntent
rien de leurs confrères. On trou-
ve dans les Dipnosophistes de no-
tre auteur plusieurs traits de
médisance, et plusieurs mor-
ceaux de la chronique scanda-
leuse, et bien des contes obscè-
nes. Il ne nous reste point de
livre qui ait été plus maltraité
qu'Athénée par les copistes (C) ;
toutes les éditions que l'on en a
sont très-imparfaites (D). Quel-
qu'un avait fait un abrégé de cet
ouvrage (E) ; M. Moréri s'est
voulu mêler de dire un mot de
cela, et s'est fort trompé (F).
Tout ce qu'il a dit d'Athénée,
et de deux autres personnes de
ce nom, est défectueux (G). Nous
verrons en quoi cela consiste
dans la dernière remarque de cet
article.

(A) *Athénée..... a fleuri au III^e.
siècle.*] M. le Fèvre a censuré Helvi-
cus qui, en citant Suidas, a mis
Athénée sous l'empire d'Antonin Pius
(1). Ce sont deux fautes ; car Suidas

(1) Tanaq. Faber, Epistol. LXIII, lib. I,
pag. 211, 212.

le fait fleurir sous Marc Aurèle, et ne mérite pas en cela d'être copié, vu qu'Oppien, qui a dédié un poème à l'empereur Caracalla (2), mourut avant Athénée. Il ne fallait donc pas qu'Helvicus placât Oppien 50 ans après celui-ci. C'est une faute que M. le Fèvre lui reproche, et il soutient qu'Athénée a vécu en même temps qu'Hérodiën, qui a fini son histoire à l'an 238. Il est sûr qu'Athénée se met au-dessous d'Oppien à l'égard du temps. *Καὶ τὸν ὀλίγον πρὸ ἡμῶν γινόμενον Ὀππιανὸν τὸν Κίλικα* (3), *et qui paulò ante nos vixit Oppianum Cilicem*, dit-il, en parlant de plusieurs auteurs qui avaient écrit de la pêche. On objectera sans doute, qu'il dit ailleurs (4), qu'il a connu le poète Pancrates, qui reçut quelque présent de l'empereur Hadrien; mais cela ne forme point un grand embarras, il suffit de supposer que Pancrates était fort jeune en ce temps-là, qu'il vécut quatre-vingts ans, et qu'il mourut avant qu'Athénée fût parvenu à l'an 20 de sa vie. Vous trouverez par-là que rien n'empêche que celui-ci n'ait vécu jusques à l'empire de Gordien. Si M. de Tillemont se fût souvenu du passage grec d'Athénée que j'ai cité, la vieillesse qu'il eût cru devoir donner à cet écrivain lui eût paru plus surprenante; car il le suppose fort âgé, en se figurant seulement que son ouvrage fut écrit après la mort de Commode, et la raison qu'il en donne est qu'Athénée avait connu le poète Pancrates, célèbre du temps d'Hadrien (5). Il ne désapprouve point Suidas, qui l'a placé sous Marc Aurèle: il fallait pourtant le désapprouver en conséquence du passage grec que l'on a vu ci-dessus. N'allez point me dire que ce n'est point Athénée qui se vante d'avoir connu le poète Pancrates, et que ces paroles-là sont de Callixène le Rhodien, qu'il avait cité peu auparavant. Cette supposition n'est point recevable. Casaubon a fort bien vu que les paroles de Callixène manquent dans le livre d'Athénée (6); mais il a omis une très-forte raison de

sa conjecture; c'est que le passage dont il s'agit commence ainsi: *Pour que j'ai fait mention de la ville d'Alexandrie*. Callixène n'avait garde de parler de cette façon dans un ouvrage concernant cette ville-là (7). C'est donc Athénée qui se sert de cette phrase, après avoir achevé de rapporter ce qu'il empruntait de Callixène.

(B) *Il avait composé divers ouvrages.*] Il en avait écrit un *des rois de Syrie*, comme il nous l'apprend lui-même (8). Vossius lui en attribue un autre *sur les hommes illustres et les généraux d'armée qui s'étaient battus en duel* (9). Il se fonde sur ces paroles du IV^e. livre: *Ὅτι δὲ καὶ οἱ ἐνδοξα καὶ ἡ γαμόνες ἱμονομάχουν καὶ ἐκ προκλήσεως τοῦτ' ἐποίουν ἐν ἄλλοις εἰρήκαμιν* (10). *Illustres quidem viros et exercitus duces provocatos singulare certamen non detrectasse alibi diximus*. Cette matière serait très-propre pour un traité particulier; mais elle pourrait aussi être insérée comme un épisode dans un autre ouvrage, et surtout par un auteur qui battait autant de pays qu'Athénée en peu de temps, et qui aimait la rapsodie autant que lui. C'est pourquoi l'opinion de Vossius n'est pas fort certaine.

(C) *Il ne nous reste point de livre plus mal traité qu'Athénée par les copistes.*] On ne saurait compter les omissions, les transpositions, les fausses leçons, vu leur grand nombre. Voilà des fautes qu'on peut imputer aux copistes; mais pour la perte qu'on a faite d'une partie de l'ouvrage, il ne faut pas qu'on s'en prenne tant à eux. Il nous manque les deux premiers livres, le commencement du troisième, et la plus grande partie du dernier. Pour suppléer cette perte le mieux qu'il a été possible, on a imprimé avec ce qui nous reste d'entier l'abrégé de ce qui s'est perdu; car, comme je dirai bientôt, on a encore l'abrégé de tout l'ouvrage.

(D) *Toutes les éditions que l'on a sont très-imparfaites.*] La première est celle qu'Alde Manuce donna l'an

(2) Qui fut tué l'an 217.

(3) Atheonius, lib. I, pag. 13.

(4) Idem, lib. XV, pag. 677.

(5) Tillemont, Hist. des Empereurs, tom. II, pag. 809.

(6) Casaub., in Athen., pag. 958.

(7) Ἐν τοῖς περὶ Ἀλεξανδρείας. In libris de Alexandria, Athen., lib. XV, pag. 676.

(8) Athen., lib. V, pag. 211.

(9) Vossius, de Histor. grecis, pag. 231.

(10) Athen., lib. IV, cap. XXXI, in fine.

14. Marc Musurus, Grec de nation, assista de ses soins et de ses lumières. Cependant comme ils n'avaient pas de bons manuscrits, et qu'ils n'eurent pas l'exactitude nécessaire en corrigeant, il demeura une infinité de fautes dans leur travail. L'édition de Bâle, qui suivit celle-là, en 1535, *pud Joannem Valderum, in-folio*, par les soins de Jacques Bedrot, et de Christien Herlinus, ne valut pas mieux. Natalis Comes osa bien se hasarder à mettre en latin Athénée. Personne n'ignore qu'il avait de l'érudition. On connaît par sa Mythologie qu'il avait fort lu et fort étudié; mais comme il n'entendait rien dans la critique, il est certain que sa traduction est du dernier pitoyable. C'est la première qui ait été publiée. *Ante omnes illos (nam de Sanga Romano vereor ut credendum sit Paulo Jovio,) latinum fecit Athenæum* (11). *Quamvis humor spargeretur Sangam patricium romanum, virum, ut aiunt, eximie doctriæ, id præstitisse* (12). Casaubon ne marque pas en quel endroit Paul Jove a dit cela: c'est au livre de *Piscibus romanis*. Voici ses paroles: *Sanga Romanus, poeta lepidus, cujus beneficio Athenæum Latinum legimus* (13). Mais ces cinq dernières paroles ne se trouvent point à l'édition de Bâle, en 1561, *per Henricum et Petrum Pernam*, ce qui montre que Paul Jove avait reconnu qu'il s'était trompé. Dalechamp, médecin célèbre, donna une seconde traduction, qui vaut mieux que celle de Natalis Comes, et qui aurait pu être beaucoup meilleure qu'elle n'est, si l'auteur avait eu moins de pratique. Mais comme il s'attachait à sa profession, et qu'il ne donnait à Athénée que le temps que ses malades lui laissaient le reste, il n'a point fait tout ce qu'on pouvait attendre de lui, quoique pendant près de trente années il ait consacré à cela tout le loisir qu'il pouvait trouver (14). On en est demeuré là. L'édition de Dalechamp, le grec d'un côté, le latin de l'autre, avec le volume des notes de Casaubon, est le

meilleur Athénée qu'on puisse acheter. M. l'abbé de Marolles a traduit en notre langue cet auteur grec. Je ne doute pas qu'il n'ait suivi comme son unique modèle la version latine, et qu'il n'ait commis beaucoup de fautes. Je ne connais cet ouvrage que par le Journal des Savans (15). Il est in-4^o, et fut imprimé à Paris, l'an 1680. C'est la première traduction française de l'original, et la dernière composition du traducteur. J'ai ouï dire qu'elle s'est si bien vendue, qu'on ne la trouve presque plus chez les libraires, et qu'elle est d'une cherté excessive*. Quant à ce qui a été débité touchant une traduction faite par Sanga, voyez ci-dessus les citations (11), (12), et (13).

(E) *Quelqu'un avait fait un abrégé de son ouvrage des Dipnosophistes.* Casaubon avoue de bonne foi que cet abrégiateur lui est inconnu, et qu'il n'en connaît, ni le nom, ni le pays, ni le siècle (16). Il le met néanmoins plus de 500 ans au-dessus de lui, et il est bien assuré qu'il le faut mettre au-dessus d'Eustathius (17), parce qu'Eustathius s'est servi plus d'une fois de l'abrégé d'Athénée préférablement à l'original, ce qui l'a fait tomber dans quelques fautes (18). Casaubon prétend que cet abrégiateur était quelque grammairien, qui entreprit sur Athénée la même chose qu'Hermolaüs avait entreprise sur l'ouvrage d'Étienne de Byzance, et qui mérite qu'en certaines choses on loue son érudition, et qu'en d'autres on blâme son manque d'exactitude (19). Les manuscrits d'Athénée étaient déjà fort corrompus, quand cet abrégé fut fait. Deux raisons le prouvent: on voit dans l'abrégé plusieurs corruptions semblables à celles de ces manuscrits; et l'abrégiateur avoue qu'il passe certaines choses, parce qu'elles ont été falsifiées (20). Casaubon avait le manuscrit de l'abrégé (21). David Hoes-

(15) Du 20 mai 1680.

* Cela n'est plus; il existe une autre traduction française d'Athénée par Lefevre de Villebrun, 1785-91, cinq volumes in-4^o. Elle n'est pas estimée, étant infidèle et très-mal écrite.

(16) Casaubon. Animadv. in Athen., init.

(17) Idem, in Præfat. et in Animadv., pag. 3.

(18) Idem, in Animadv., pag. 1 et 2.

(19) Casaubon. Animadv., in Athen., pag. 3.

(20) Idem, Præfatione.

(21) Idem, Animadv., initio.

(11) Casaubon., Præf. Animadv. in Athen.

(12) Dalechampius, Epist. dedic. Athenæi.

(13) Paulus Jovius, Piscibus romanis, cap. CXXI, pag. 104, edition. an. 1531, ex officina Frobeniand.

(14) Ex Præfat. Casaubon. in Athenæum.

chelus le lui envoya : il y manquait le premier livre et une partie du second, de sorte qu'on avait retranché du commencement presque tout ce qui en avait été inséré dans les éditions d'Athénée, pour suppléer ce qui s'est perdu des Dipnosophistes.

(F) *M. Moréri s'est voulu mêler de parler de l'abrégé d'Athénée, et.... s'est fort trompé.*] Voici ses paroles : *Athénée a écrit un ouvrage des Dipnosophistes en quinze livres, qu'Hermolaüs de Byzance mit en abrégé, selon Suidas.* Je ne dis rien de son péché d'omission : il est assez évident qu'il devait nous dire si ce que l'on a est l'ouvrage même, ou seulement l'abrégé qu'il nous annonce. Arrêtons-nous seulement aux péchés de commission. 1°. Il est faux qu'Hermolaüs de Byzance ait abrégé Athénée. 2°. Il est faux que Suidas le dise. 3°. Il est faux que Suidas ait parlé d'aucun abrégiateur des Dipnosophistes. Casaubon me parut d'abord être la cause de l'égarement, la cause, dis-je, très-innocente ; car qui aurait jamais deviné que l'on broncherait sur ces paroles ? *Putem confectam Constantinopoli ante annos quingentos et amplius hanc epitomen ab aliquo grammatico, qualis fuit Hermolaus Byzantius, auctor eorum excerptorum quæ hodiè pro 'Εθνικῶν Stephani libris in doctorum manibus versantur* (22). Mais j'ai trouvé dans la suite que c'est Charles Étienne, qui a trompé M. Moréri. Je pense que Volaterran est le premier qui a imputé faussement à Suidas d'avoir dit qu'Hermolaüs de Byzance avait abrégé Athénée. On releva cette faute de Volaterran dans l'édition d'Athénée de l'an 1535, comme on peut l'apprendre sans consulter cette édition, pourvu qu'on jette les yeux sur la Bibliothèque de Gesner. Quelque aisé qu'il fût de ne pas tomber dans la même faute, puisque Gesner la marquait, il est sûr que Charles Étienne, Lloyd, et Hofman y sont tombés tout de leur long ; et ils ont assuré, qui pis est, qu'il ne nous reste d'Athénée que l'abrégé d'Hermolaüs Byzantin : *Opus, quod ad nos sanè haudquaquàm integrum pervenit : ejus epitome ab Hermolao Byzantio tantum relictæ : authore Suidæ.*

(22) *Idem, Animadv., pag. 3.*

(G) *Ce qu'il a dit.. de deux autres personnes de ce nom est fort défectueux.*] Ce sont ATHÉNÉE l'historien et ATHÉNÉE le philosophe. M. Moréri débite que le premier Athénée a écrit l'*Histoire de Sémiramis*, et que cette histoire se trouve dans le deuxième livre de Diodore de Sicile, et que Muret l'a décrite sans citer l'auteur. Il faut être bien peu attentif, lors qu'on ne sent pas que ces paroles renferment je ne sais quoi de contradictoire. Un historien met-il dans un petit coin de son ouvrage tout ce qu'un autre historien a écrit sur un long règne, sur un règne fécond en événements ? Un critique comme Muret pourrait-il enfermer dans un de ses courts chapitres (23) toute la vie de Sémiramis ? Cela est absurde. Il fallait donc s'exprimer en cette manière, ou en quelque autre semblable : *Diodore de Sicile rapporte une action de Sémiramis, et cite un auteur qui s'appelait Athénée. Muret rapporte la même action, sans citer personne.* Conclure de là que cet Athénée avait composé l'histoire de Sémiramis, et par conséquent qu'il doit avoir place entre les historiens, c'est aller trop vite : sur ce pied-là Sénèque aurait fait l'histoire de presque tous les grands hommes ; car il n'y en a guère dont il ne rapporte quelque action, ou quelque sentence mémorable. Cela soit dit contre Vossius, qui, à tout hasard, met au nombre des historiens celui dont Diodore de Sicile fait mention ; mais il s'est bien gardé de dire positivement que cet Athénée ait fait l'histoire de Sémiramis.

A l'égard d'Athénée le philosophe, il est faux que Strabon, cité par M. Moréri, dise qu'il enseigna dans Rome la philosophie d'Aristote ; qu'étant retourné chez lui il fut accusé d'avoir dessein de former une république, et qu'on l'arrêta. Voici ce que Strabon en dit (24) : « *Αρμένιος, φιλοσοφία περίπατῆτις, γέννηται ἐν Σέλευκίᾳ τῇ ἐν Κιλικίᾳ, ἐγένετο αὐτοῦ τὸ ἐπὶ τοῦ βασιλέως ἡγεμονία, καὶ ἐγένετο ἀρχαῖος* » (25) dans sa patrie, pendant quel-

(23) C'est le XVII^e. du VI^e. livre *variarum Lectionum*. Moréri l'a cité ; mais on a mis cette citation à l'article d'Athénée, médecin.

(24) Strabo, lib. XIV, pag. 461.

(25) Qu'il me soit permis d'employer ce mot à la manière des Grecs, pour signifier com-

» que temps. Ensuite il devint intime
» ami de Muréna, et s'enfuit avec lui
» quand on eut découvert que Muré-
» na avait conspiré contre Auguste.
» Il fut pris dans sa fuite ; mais l'em-
» pereur, ne le trouvant point coupable,
» le mit en liberté. Athénée re-
» tourna à Rome, et dit à ceux qu'il
» rencontra les premiers ces paroles
» d'Euripide :

» Ἦκω νεκρῶν κευθμῶνα καὶ σκότου
» πύλας
» Ἀπῶν *

» Je viens de quitter l'autre des morts,
» et les portes de l'enfer. » On ne saurait
comprendre l'origine de ces faus-
setés de M. Moréri, car il semble
qu'il soit plus malaisé de gâter ainsi
les choses, que de les rapporter telles
qu'on les trouve.

qui par leurs harangues s'acquerraient un grand
crédit sur le peuple et lui faisaient prendre telle
ou telle résolution.

* Eurip. Hecuba, v. 1.

ATRAUX ou ATRACIA (a),
ville de Thessalie (b), sur le Pé-
née, eut ce nom à cause qu'A-
trax, fils de Pénée et de Bura,
la fit bâtir (c). Elle devait être
considérable, puisque les poètes
se sont quelquefois servis de l'é-
pithète *Atracien*, pour signifier
Thessalien (A). Pline met les
Atraciens parmi les peuples d'É-
tolie (d), mais il ne faut pas in-
férrer de là qu'il ait prétendu
parler d'un peuple différent de
celui qui habitait la ville d'Atrax,
qu'il attribue à la Thessalie (e).
Les confins des peuples et les di-
visions des provinces ont sou-
vent changé, et ainsi le même
canton qui appartenait en un
temps à l'Étolie, était censé
Thessalien en un autre temps.
La rivière ATRAC, qui avait son

embouchure dans la mer Ionien-
ne (f), passait par le pays des
Atraciens.

(f) *Ibidem*, lib. IV, cap. II.

(A) Les poètes se sont quelquefois
servis de l'épithète *Atracien*, pour
signifier *Thessalien*.] Cénéüs, qui
fut tué dans le combat des Centaures
et des Lapithes, aux noces de Piri-
thoüs, est appelé *Atracides* par Ovi-
de (1), non pas pour signifier qu'il
était fils d'Atrax, car un peu aupara-
vant on l'avait nommé *fils d'Élatus*
(2), mais pour signifier en général
qu'il était de Thessalie. Je n'ignore
pas que selon d'autres auteurs (3) il
était fils d'Atrax. Le même poète
nomme simplement *Atracis* la femme
de Pirithoüs.

*Desine mirari posito quod candida vino
Atracis ambiguos traxit in arma viros* (4).

Il lui donne ailleurs le nom propre
Hippodamie ; mais il y ajoute l'épi-
thète *Atracis*.

*An fera centauris indicere bella coëgit
Atracis Hæmonios Hippodamia viros* (5) ?

Valérius Flaccus l'a désignée par les
mots *Atracia Virgo* (6).

On ne peut pas supposer qu'Ovide
entend qu'elle est fille d'Atrax, on
prouverait trop par-là. Il faudrait
aussi conclure qu'il a donné à Cénéüs
le même père ; mais il l'a fait fils
d'Élatus, et il n'a point dit que Cé-
néüs était frère de la mariée : omis-
sion impardonnable, s'il l'avait cru
le beau-frère de Pirithoüs.

Je crois qu'Apulée s'est imaginé que
le nom propre de la femme de Piri-
thoüs était *Atracis* ; car comme il
écrivait en prose, il ne l'eût pas ain-
si nommée, s'il eût su que ce mot-là
n'était qu'un jeu ou qu'une figure
poétique. *Sic instar Atracis*, dit-il
(7), *vel* (lisez et) *Pirithoï dispectæ
disturbatæque nuptiæ*. Béroalde a fort
bien compris qu'il s'agit là d'Hippo-

(1) Ovidii Metamorph., lib. XII, vs. 209.

(2) Proles Elateis, *ibid.*, vs. 189.

(3) Antonini Liberal. Metamorph., cap.
XVII.

(4) Ovidii Amorum lib I, eleg. IV, vs. 7.

(5) Ovidius, Epist. Helenæ, vs. 247.

(6) Valerii Flacci Argon., lib. I, vs. 141.

(7) Apuleii Metamorph., lib. IV, pag. 357
édition de 1616.

(a) Stephan. Byzantin., verbo Ἀτραξ.

(b) Strabo, lib. IX, pag. 303.

(c) Stephan. Byzantin., verbo Ἀτραξ.

(d) Plinii Hist. natur., lib. IV, cap. II.

(e) *Ibidem*, cap. VIII.

dame (ou d'Hippodamie), femme de Pirithoüs; mais quand il ajoute qu'elle s'appelait *Atracis* à cause qu'elle était fille d'*Atrax*, qui fut le premier auteur de la magie parmi les Thessaliens (8), il dit une chose dont il aurait dû apporter des preuves, car on ne trouve point qu'*Atrax* ait établi la magie. Il est bien vrai qu'on l'a nommée *Ars atracia* (9); mais ce n'est qu'au sens d'*Ars thessalica*, qui signifie en général la magie, à cause que la Thessalie était fameuse de ce côté-là (10). C'est dans le même sens qu'il faut prendre ces vers de Valérius Flaccus :

*Quamvis atracio lunam spumare veneno
Sciret, et Hæronis agitari cantibus um-
bras* (11).

Le scoliaste de Stace est le seul, si je ne me trompe, qui ait dit qu'*Atrax* était père d'Hippodamie. C'est ainsi que je voudrais corriger le mot *Hippocatie*, et non pas comme Barthius, par *Hippocrateæ* (12). Le scoliaste d'Homère, sur le XXI^e. livre de l'*Odyssée*; Eustathius, sur le même endroit; et Hygin, au chapitre XXXIII, disent que la femme de Pirithoüs s'appelait Hippodamie, et qu'elle était fille d'Adraste. Je ne sais si l'on n'aurait point changé le génitif *Ἀδράκως* en *Ἀδράσου*. Si cela était arrivé, *Atrax*, le vrai nom du père d'Hippodamie serait disparu pour faire place à Adraste. Les copistes ont introduit des changemens aussi malaisés à faire que celui-là. J'en vais donner un exemple, tiré de notre sujet. Tous les manuscrits de Lycophron portent aujourd'hui *ἀπράγας λύκους* (13), *rapaces lupos*; cela signifie les Argonautes; mais l'exemplaire, dont Étienne Byzantin s'est servi, *ἀτρακας λύκους* (14), *Atracenses lupos*, c'est-à-dire, loups de Thessalie. C'est ainsi qu'Eustathius a cité cet endroit de Lycophron (15).

(8) Voyez les notes de Philip. Béroalde sur cet endroit d'Apulée.

(9) Statii Thebaid., lib. I, vs. 106.

(10) Plinii Hist. natur., lib. XXX, cap. I.

(11) Valerii Flacci Argon., lib. VI, vs. 447.

(12) Voyez le Commentaire de Barthius sur Stace, tom. II, pag. 30, 31.

(13) Lycophronis Alexandra, vs. 1309.

(14) Steph. Byzant., au mot Ἀτρακας.

(15) Voyez Canlet, sur ces paroles de Lycophron.

Ce que Barthius prétend, qu'*Atracia Ora*, dans Properce (16), signifie un lieu éloigné, et que Catulle s'est servi du mot *Atracis* dans un même sens (17), n'est pas fort fin. Quelques critiques mettent dans Catulle *Atacis*, rivière des Gaules, et non pas *Atracis*, rivière de Grèce; mais quoi qu'il en soit, nous devons entendre littéralement ce que Catulle et Properce disent (18). Quant à ce que Barthius suppose, qu'ils ont fait quelque allusion aux arts magiques, c'est une imagination ridicule.

(16) Propertii Eleg. VIII, lib. I.

(17) Catulli Epigramm. XCVI.

(18) Voyez Scaliger sur cet endroit de Properce.

ATTALUS, nom de quelques rois de Pergame. Cherchez **PERGAME**.

ATTICUS (TITUS POMONIUS) passe pour un des plus honnêtes hommes de l'ancienne Rome. Il savait se ménager si adroitement que, sans sortir de l'état de neutralité, il se conservait l'estime et l'affection des deux partis (A). L'amitié intime qu'il eut pour Cicéron ne l'empêcha point d'avoir des liaisons très-étroites avec Hortensius, et il fut cause que ces deux rivaux en éloquence, non-seulement ne s'entreblâment point, mais vécurent aussi dans une bonne intelligence (B). Il ne fut jamais brouillé, ni avec sa mère, ni avec sa sœur (C). Il en usa toujours généreusement avec ses amis, et leur ouvrit sa bourse dans leurs besoins. Il pouvait le faire; car, outre les grands biens qui lui échurent par succession (D), il trouva des voies de faire valoir son argent qui lui apportèrent beaucoup de profit. Les troubles, qui s'élevèrent à Rome entre le parti de Cinna et celui de Sylla, le déterminèrent dans sa jeunesse à s'en aller à

es, où il séjourna long-
 . Il se fit tellement aimer
 héniciens, que le jour qu'il
 ra de leur ville fut en quel-
 manière un jour de deuil
 Il aimait extrêmement les
 -lettres, et il avait dans son
 atique plusieurs libraires
 et de fort bons lecteurs. Il
 : toujours lire à sa table,
 même qu'il régala ses amis
 Il ne se soucia point de s'é-
 au-dessus de l'état où il était
 'était celui de chevalier. Il
 : pu parvenir aux grandes
 es de la république : mais
 a mieux y renoncer (G),
 que, dans la corruption
 signait alors, il n'aurait pu
 obtenir, ni les exercer se-
 s lois. Il n'eut jamais de
 s, et il ne se porta jamais
 accusateur contre personne,
 fut jamais le second d'un
 ateur. L'empereur Auguste
 on allié : voici comment.
 us avait marié sa fille avec
 pa. Il vint une fille de ce
 age, laquelle Auguste fian-
 ec Tibère, presque aussitôt
 e fut au monde (b). Je ne
 pas que la femme d'Atticus
 ée de grande naissance (c).
 it être compté au nombre
 ons auteurs (H). Il parvint
 ge de soixante-dix-sept ans
 avoir guère éprouvé ce que
 it que maladie. Il avait été
 rente ans de suite sans avoir
 n de remèdes. Enfin il tom-
 malade : sa maladie fut assez

légère pendant trois mois, mais
 après cela les douleurs devin-
 rent extrêmes. Il fit venir Agrip-
 pa son gendre, et deux autres
 personnes, et leur déclara qu'il
 avait résolu de mettre fin à sa
 vie en ne mangeant rien : il les
 pria d'approuver sa résolution,
 et de ne la point combattre,
 puisqu'aussi bien toutes leurs
 exhortations seraient inutiles.
 Agrippa ne laissa pas d'employer
 ses larmes et ses prières, pour
 l'obliger à vouloir vivre, mais ce
 fut inutilement. Après deux
 jours d'abstinence, la fièvre ces-
 sa, et la maladie fut plus légère ;
 néanmoins Atticus persista dans
 son dessein, et mourut trois
 jours après (d). Ce fut l'an de
 Rome 721. Il est tombé de nos
 jours entre les mains d'un cen-
 seur très-dangereux (I) ; mais
 on ne l'a pas abandonné à
 la rigueur de cette censure (K).
 Nous avons quelque chose à cor-
 riger dans le Dictionnaire de
 M. Moréri (L). J'ai oublié de
 dire qu'Atticus était de la secte
 d'Épicure (e), et qu'on peut
 défier les plus ardens défen-
 seurs du dogme qui établit
 que, sans la crainte d'une provi-
 dence, il est impossible d'égalier,
 par rapport aux bonnes mœurs,
 ceux qui ont reconnu un Jupiter
 et un Neptune, etc., de montrer
 un plus honnête homme qu'At-
 ticus parmi les plus grands bi-
 gots du paganisme.

(d) *Ex Cornelio Nepote, de Vitâ Pomponii Attici.*

(e) *Vide Gassendum, de Vitâ Epicuri, lib. II, cap. VI.*

(A) *Il se conservait l'estime et l'affection des deux partis.*] Il envoya de l'argent au fils de Marius, qui avait été déclaré ennemi de la république,

► *oyez ci-dessous la citation (38).*

*Nata est Attico neptis ex Agrippâ cui
 em filiam collocarat. Hanc Cæsar vi-
 zæ cum Tiberio Claudio Nerone Drusillâ
 rivigno suo despondit. Cornelius Ne-
 in Vitâ Attici, cap. XIX.*

► *oyez la remarque (C), à la fin.*

et il s'insinua de telle sorte dans les bonnes grâces de Sylla ; que ce général romain le voulait toujours avoir auprès de lui , et ne trouva pas mauvais qu'Atticus se défendît de le suivre à Rome , en alléguant pour ses raisons qu'il voulait garder la neutralité (1). *Noli , oro te , inquit Pomponius , adversum eos me velle ducere , cum quibus ne contra te arma ferrem , Italiam reliqui* (2). Il se tint coi dans Rome , pendant la guerre de César et de Pompée : cela ne déplut point à Pompée (3) , et plut infiniment à César. Après la mort de ce dernier , il envoya de l'argent à Brutus , quand le parti de la liberté commença à n'être pas le plus fort , et il rendit mille bons offices à la femme et aux amis de Marc Antoine , pendant que leur parti semblait perdu sans ressource. Marc Antoine ne fut pas ingrat ; car , encore qu'il étendît sa furieuse haine sur tous les amis de Cicéron , il écrivit de sa propre main à Atticus une lettre très-obligeante (4). Il travailla dans la suite au mariage de la fille d'Atticus avec Agrippa , favori d'Auguste (5). Enfin , malgré les cruelles divisions qui s'élevèrent entre Marc Antoine et Auguste , notre Atticus se maintint dans l'amitié de l'un et de l'autre. L'un , (6) , quand il était en voyage , lui écrivait exactement ce qu'il faisait , ce qu'il lisait , et où il devait aller ; et , lorsqu'il était à Rome , il lui écrivait presque tous les jours , pour le consulter sur quelque question : l'autre (7) lui rendait un compte exact de ses affaires. Il était sans doute très-difficile de conserver en même temps l'amitié de ces deux antagonistes. *Hoc quale sit , facilius existimabit is qui judicare poterit , quantæ sit sapientiae eorum retinere usum benevolentiamque inter quos maximarum rerum non solum æmulatio , sed obtrectatio tanta intercedebat , quantum fuit inci-*

dere necesse inter Cæsarem atque Antonium , cum se uterque principem non solum urbis Romanæ , sed orbis terrarum esse cuperet (8).

(B) *Il fut cause que Cicéron et Hortensius vécurent dans une bonne intelligence.*] Ceux qui savent combien la jalousie d'éloquence agite et remue les autres passions , ne se feront pas une idée médiocre de l'adresse et du mérite d'un homme qui sut conserver la paix entre les deux plus célèbres orateurs de l'antiquité. Il ne suffisait pas que Pomponius Atticus s'insinuât agréablement dans les esprits ; il fallait de plus que l'on remarquât en lui des qualités qui inspirassent une estime respectueuse. Ce que je m'en vais citer est donc fort propre à marquer le caractère de son mérite. *Utebatur intimè Q. Hortensio qui iis temporibus principatum eloquentiæ tenebat , ut intelligi non posset uter eum plus diligeret Cicero an Hortensius , et id quod erat difficillimum , efficiebat ut inter quos tanta laudis esset æmulatio , nulla intercederet obtrectatio , essetque talium virorum copula* (9).

(C) *Il ne fut jamais brouillé , ni avec sa mère , ni avec sa sœur.*] A l'âge de soixante-sept ans , il perdit sa mère , qui en avait quatre-vingt-dix ; et il avait alors encore une sœur presque aussi âgée que lui. Ce fut le jour des funérailles de sa mère qu'il déclara qu'il n'avait jamais eu besoin de se réconcilier avec elle , et qu'il n'y avait jamais eu de rupture entre sa sœur et lui. *Hoc ipsum verè gloriantem audierim in funere matris suæ , quam extulit annorum nonaginta cum esset septem et sexaginta , se nunquam cum matre in gratiam rediisse , nunquam cum sorore fuisse in similitudine quam propè æqualem habebat ; quod est signum aut nullam unquam inter eos querimoniam intercessisse , aut hunc eâ fuisse in suos indulgentiâ , ut quos amare deberet irasci eis nefas duceret* (10). Je ne touche point cette circonstance du temps , afin de grossir mon livre , et de remplir plus tôt une feuille de papier : chacun voit qu'elle est de l'essence de cette remarque ; car si l'humeur commode d'Atticus se mon-

(1) Cornel. Nepos , in Vita Attici , cap. II.

(2) Idem , cap. IV.

(3) Idem , cap. VII : cependant Cicéron , Epist. VI , lib. XI ad Atticum , témoigne que Pompée aurait fait un mauvais parti à Atticus , s'il eût vaincu.

(4) Idem , capite X.

(5) Idem , capite XII.

(6) Savoir , Auguste. Cornelius Nepos , cap. XX.

(7) Savoir , Marc Antoine. Cornelius Nepos , cap. XX.

(8) Idem , cap. V.

(9) Cornelius Nepos , in Vita Attici , cap. V.

(10) Idem , cap. XVII.

sous l'idée d'une grande singularité. C'est principalement à cause du nombre d'années qu'il passa avec elle, et avec sa sœur, sans aucune querelle. C'est dommage que l'historien n'ait pas ajouté comment il se comporta avec sa femme. Il ne se vantait rien là-dessus (11); et cela ne fait que faire soupçonner que son caractère, ou que sa patience, ne put pas se signaler à cet égard aucunement envers sa mère et sa sœur, mais qu'il fut plutôt de leur côté contribuablement à la concorde, et qu'il ne s'efforça pas à faire de grandes choses. Le fait, en ce cas-là, perd beaucoup de sa singularité, par rapport à Atticus; mais à tout prendre, il n'en perdrait rien, et l'augmenterait plutôt. Voyez dans la lettre suivante, qu'Atticus fut très bien avec un oncle dont l'humour était si bourru, qu'aucun parent n'avait pu la supporter. Revelez à la femme d'Atticus. Il est évident que Cornélius Népos n'en dit rien ni mal, et qu'il faille recourir à d'autres auteurs pour apprendre qu'elle s'appelait Pilia, et qu'Atticus l'épousa l'an de Rome 697.

Il n'était plus jeune, il avait cinquante-trois ans. Il ne s'était pas voulu enrôler dans cette milice. Il eut recueillir d'une lettre de Cimmus (13), que Pilia aimait son mari pour cet autre passage (14), que quelques-uns ont trouvé qu'elle voulait à faire divorce, il est visible qu'il doit être autrement lu, et qu'il signifie qu'elle était menacée de paraître. M. Sarrazin assure dans sa traduction de la vie de Pomponius Atticus, que la ville d'Athènes érigea des statues à Pilia femme d'Atticus; mais il est visible qu'il s'est agi d'une mauvaise édition, car il faut point lire *Pilia* dans Cornélius Népos. Le mariage d'Atticus suivit trop loin son retour d'Athènes, que les Athéniens aient songé à ériger des statues à sa femme. Cornélius Népos aurait-il été assez étourdi

pour nous parler des statues de Pilia sans dire ce qu'elle était? La famille *Pilia* ne fait aucune figure dans l'ancienne histoire romaine.

(D) *De grands biens lui échurent par succession.* Quintus Cæcilius était son oncle maternel. C'était un homme insupportable; mais Atticus ménagea si bien cet esprit farouche, qu'il se maintint dans ses bonnes grâces, sans aucune interruption, jusqu'à la fin. Il trouva fort bien son compte à cette souplesse; car Cæcilius le fit son principal héritier, et lui laissa près d'un million. Le patrimoine d'Atticus avait été d'environ deux cent mille francs. *In sestertio vicies quod à patre acceperat* (15). Au reste, parce que Cæcilius adopta son neveu par son testament, il fallut qu'Atticus se nommât depuis ce temps-là *Q. Cæcilius Pomponius Atticus*. Voyons ce que dit Cornélius Népos de l'humour chagrin de cet oncle. *Habebat avunculum Q. Cæcilium, equitem romanum, familiarem L. Luculli* (16), *divitem, difficillimâ naturâ, cujus sic asperitatem veritus est, ut quem nemo ferre posset, hujus sine offensione ad summam senectutem retinuerit benevolentiam: quo facto tulit pietatis fructum; Cæcilius enim moriens testamento adoptavit eum hæredemque fecit ex dodrante. Ex quâ hæreditate accepit circiter centies LLS* (17).

(E) *Il se fit tellement aimer des Athéniens, que le jour de son départ de leur ville fut... un jour de deuil.* Il avait transporté chez eux la meilleure partie de ses effets, et soit en prêtant, soit en donnant, il rendit de grands services à la ville d'Athènes (18). On n'en fut pas méconnaissant: on lui rendit toutes sortes d'honneurs publics. Il refusa celui de la bourgeoisie, et l'érection d'une statue; mais après qu'il fut parti, on lui en érigea plusieurs. On fut très-fâché de son départ. *Quo factum est ut huic omnes honores quos possent publice haberent, civemque facere studerent,*

Voyez le commencement de la citation Latine.

Voyez la III^e. lettre de Cicéron ad M. fratrem, lib. II; et Fabricius dans sa notice de Cicéron à l'an de Rome 697.

La onzième du V^e. livre ad Atticum.

De la VII^e. lettre du XVI^e. livre ad At-

(15) Cornélius Népos, in Vita Attici, cap. XIV.

(16) Valère Maxime, liv. VII, chap. VIII, num. 5, dit que Cæcilius avait promis sa succession à Lucullus, et que l'ayant trompé, son cadavre fut traîné par les rues.

(17) Cornélius Népos, cap. V.

(18) Cornélius Népos, cap. II.

*quo beneficio ille uti noluit, quod nonnulli interpretantur, amitti civitatem romanam, aliâ adscitâ. Quamdiu affuit ne qua sibi statua poneretur restitit, absens prohibere non potuit. . . . Tranquillatis autem rebus romanis remigravit Romam. . . . Quem diem sic universa civitas Atheniensium prosecuta est, ut lacrymis desiderii futuri dolorem indicaret (19). Il parlait si bien la langue grecque, qu'on l'eût pris pour un Athénien (20). Quelques-uns croient que le surnom d'*Atticus* lui vint de là. Volaterran l'assure comme une chose dite par Cornélius Népos (21); mais il se trompe. M. l'abbé de Saint-Réal débite qu'*Atticus* se nommait ainsi parce qu'il était fort savant en grec, et qu'il demeurait la plupart du temps à Athènes (22). On lui a représenté (23) qu'il aurait fallu dire simplement à cause du long séjour qu'il fit pendant sa jeunesse à Athènes, puisqu'il est certain qu'il demeura la plupart de sa vie en Italie ou en Épire, où il avait beaucoup de bien, comme il paraît par sa vie écrite par Cornélius Népos, et par divers endroits des lettres de Cicéron.*

(F) *Il faisait toujours lire à sa table, lors même qu'il régala ses amis.*] S'il eût tenu table ouverte indifféremment pour tous ceux qui se seraient présentés, il se fût rendu incommode à bien des gens par cette coutume de faire lire; mais il n'invitait que des personnes de son humeur. *Nemo in convivio ejus aliud acroama audivit quàm anagnosten. . . . Neque unquam sine aliquâ lectione apud eum coenatum est, ut non minus animo quàm ventre convivæ delectarentur, namque eos vocabat quorum mores à suis non abhorrent (24).*

(G) *Il aurait pu parvenir aux grandes charges de la république; mais il aimait mieux y renoncer.*] C'est apparemment la plus forte preuve qu'il ait donnée de sa vertu. On ne pouvait

alors s'élever aux charges que par de mauvaises voies; et l'on ne pouvait les exercer selon les règles de la justice, et pour le bien de la patrie, sans s'exposer à la violence d'une infinité de méchans. Il aimait mieux se tenir dans une condition privée que d'aller aux dignités aux dépens de sa conscience. Que cela est beau! Que cela est rare! Si tout le monde ressemblait à *Atticus*, on aurait lieu d'appréhender l'état d'anarchie; mais on peut dormir en repos de ce côté-là: il y aura toujours plus de malhonnêtes gens prêts à occuper les charges par toutes sortes de voies illégitimes, qu'il n'y aura de charges à conférer. J'ai ouï dire qu'un homme, qui n'avait fait que voyager toute sa vie, répondit à ceux qui lui reprochaient son hémérolabe ambulatoire, qu'il aurait bien voulu se fixer dans quelque ville; mais qu'il n'en avait trouvé aucune où la puissance et le crédit fussent entre les mains des honnêtes gens. On dit un jour à un autre voyageur qui assura qu'il cesserait de courir de lieu en lieu, dès qu'il trouverait une ville gouvernée par les personnes qui avaient le plus de mérite: Vous marcherez donc en voyageant? *Honores non petiit, cum ei paterent propter vel gratiam vel dignitatem: quod neque patrum more majorum, neque capi possent conservatis legibus in tam effusis arbitris largitionibus, neque geri à republicâ sine periculo corruptis civitatis moribus (25).* Conférez avec ceci ce que l'on a dit ci-dessus dans l'article d'*ALEXANDER AB ALEXANDRO*, remarque (C).

(H) *Il doit être compté au nombre des bons auteurs.*] Il composa des *Annales* où il observa une chronologie très-exacte, et débrouilla le plus nettement du monde les généalogies des magistrats romains. Cet ouvrage comprenait sept siècles, et par-là on peut aisément conjecturer qu'il regardait principalement l'histoire de Rome: je dis *principalement*, car il ne faut point douter que l'auteur ne fût connaître dans une suite chronologique l'histoire abrégée de plusieurs autres états. Cicéron ne permet point d'en douter: *Cognoscat etiam, dit-il (26), rerum gestarum et memoria*

(19) *Idem*, cap. III, et IV.

(20) *Idem*, cap. IV.

(21) Volaterranus, lib. XVIII, pag. 666.

(22) Remarques sur les lettres de Cicéron à *Atticus*, dans la Bibliothèque Universelle, tom. XX, pag. 78.

(23) L'auteur de la Bibliothèque universelle, la même.

(24) Cornélius Népos, cap. XIV.

(25) *Idem*, cap. VI.

(26) Cicero, in Oratore.

aris ordinem maxime scilicet nostrae civitatis, sed et imperiosorum populorum et regum illustrium : quem laborem huius Attici nostri levavit labor, qui conservatis notatisque temporibus nihil unum illustre praetermitteret, annorum septingentorum memoriam uno libro colligavit. Peu s'en faut qu'il n'y ait des tables chronologiques dans ces Annales. *Habuit iste liber Attici nova mihi quidem multa, et eam utilitatem quam requirebam, ut explicitis ordinibus temporum uno in connectu omnia viderem* (27). J'ai déjà dit qu'Atticus observait fort nettement l'ordre généalogique : j'ajoute ici qu'il fit des *Traité*s particuliers sur quelques familles, et qu'il composa des *Inscriptions* de quatre ou cinq vers chacune, pour mettre sous le portrait des hommes illustres, et l'on admirait son adresse à comprendre tant de choses en si peu de mots. *Auigit quoque poetice, crederemus, ne ejus expert esset suavitatis. Namque versibus, qui honore rerum et gestarum amplitudine ceteros romani populi praestiterunt, exposuit ita singulorum imaginibus facta magistratusque eorum non amplius quam quinque versibus descripsit, quod vix credendum sit tantas res tam breviter potuisse declarari* (28)... *Mortem etiam majorum summus imitator et antiquitatis amator, quam libenter diligenter habuit cognitam, ut in totam in eo volumine exposuerit et magistratus ornavit. Nulla enim res, neque pax, neque bellum, neque res illustris est populi romani, quae non in eo suo tempore sit notata, quod difficillimum fuit, sic famulorum originem subtexuit ut ex eo clarum virorum propages possimus agnoscere. Fecit hoc idem separatim in aliis libris, ut M. Bruti rogatu Juniam familiam à stirpe ad hanc aetatem ordine enumeravit, notans qui à quo ortus, quos honores, quibusque temporibus cepisset. Pari modo Marcellum Claudii de Marcellorum; Scipionem Cornelii, et Fabii Maximi de Corneliorum, et Fabiorum et Aemiliorum loquitur, quibus libris nihil potest esse utilius iis qui aliquam cupiditatem habent notitiae clarorum virorum* (29).

(27) Cicero, in Bruto.

(28) Cornelius Nepos, cap. XVIII.

(29) Idem, ibidem.

C'est dommage que ces livres se soient perdus, ils éclairciraient un nombre infini de difficultés. Je ne dis rien de l'*Histoire du consulat de Cicéron*, qu'Atticus avait écrite en langue grecque (30), et sans ornemens (31).

(I) *Il est tombé de nos jours entre les mains d'un censeur très-dangereux.*] C'est M. l'abbé de Saint-Réal. Voyez le livre intitulé *Césarion, ou Entretiens divers*. Il fut imprimé à la Haye, sur la copie de Paris, en 1685. Il est divisé en quatre journées, dont la troisième est une critique fort rigoureuse de Pomponius Atticus, et de son panégyriste Cornélius Népos. On m'a dit que l'auteur de cet ouvrage a persisté dans les mêmes sentimens, et que cela paraît par les remarques qu'il a jointes à la traduction des deux premiers livres des Lettres de Cicéron à Atticus. On a parlé de cette version dans un livre fort connu (32), et je me suis toujours étonné que les libraires d'Amsterdam ne la contrefissent pas; car je ne doute point qu'il n'y ait beaucoup de profit à faire dans la lecture de cet ouvrage.

(K)... *Mais on ne l'a pas abandonné à la rigueur de cette censure.*] Il parut un petit livre en Hollande, l'an 1686, sous le titre de *Le Retour des pièces choisies, ou Bigarrures curieuses*, parmi lesquels on inséra l'Apologie de Pomponius Atticus contre les attaques de Césarion. L'auteur de l'Apologie ne se nomma pas; mais on n'ignore point que c'était feu M. Rainssant, garde du cabinet des médailles de sa majesté T. C. Les Nouvelles de la république des lettres (33) s'étendirent sur l'écrit de M. Rainssant d'une manière qui ne plut pas à M. l'abbé de Saint-Réal.

(L) *Nous aurons quelque chose à corriger à son sujet dans le Dictionnaire de M. Moréri.*] 1°. Il est faux que Cicéron ait épousé la sœur d'Atticus. Ce fut le frère de Cicéron qui l'épousa. 2°. Il ne fallait point parler des liaisons d'amitié produites par ce mariage, puisque Cornélius Népos remarque très-expressement que l'amitié d'Atticus fut beau-

(30) Idem, ibidem:

(31) Cicero, Epistol. I, lib. II, ad Atticum.

(32) Au XX^e. tome de la Bibliothèque Universelle, pag. 37. Voyez aussi le Journal des Savans du 12 février 1691.

(33) Au mois de décembre 1686, article IV, pag. 1405.

coup moins forte pour Quintus Cicéron son beau-frère, que pour Cicéron. *Erat nupta soror Attici Q. Tullio Ciceroni, easque nuptias M. Cicero conciliabat, cum quo à condiscipulatu vivebat conjunctissimè, multò etiam familiariùs quàm cum Quinto, ut judicari possit plus in amicitia valere similitudinem morum quàm affinitatem* (34). Pomponia, sœur d'Atticus, n'était pas toujours fort bien avec son mari (35) : elle n'était donc guère propre à serrer le nœud de l'amitié de son mari et de son frère. 3°. Cicéron n'a point dédié un volume de ses Lettres à Atticus : il fallait dire qu'il eut un continuel commerce de lettres avec lui, et que l'on a un recueil de lettres qu'il lui écrivit, qui est divisé en seize livres. Cornélius Népos en parle (36), et dit que l'on y trouve l'histoire du temps, et en quelque sorte la prophétie de ce qui devait arriver : *Ut nihil in iis non appareat, et facile existimari possit prudentiam quodammodo esse divinationem. Non enim Cicero ea solum quæ vivo se acciderunt futura prædixit, sed etiam quæ nunc usu veniunt cecinit ut vates*. 4°. C'est outrer les choses, que de dire qu'Atticus n'avait que des serviteurs qui fussent propres pour lire devant lui. Il fallait se contenter de dire qu'il avait quelques domestiques savans, capables de bien lire et de bien écrire, et de relier un livre ; et que tous ses valets de pied s'entendaient à tout cela (37). Cornélius Népos n'en dit pas davantage ; d'où vient donc qu'au XVII^e. siècle on ose en dire vingt fois plus qu'il n'en a dit ? N'a-t-il pas expressément remarqué qu'outre les domestiques qui pouvaient être lecteurs et libraires (38), Atticus en avait d'autres, tous bien dressés, sans qu'il y en eût aucun qui ne fût né et qui n'eût été élevé dans sa maison ? *In eâ (familiâ) erant pueri litteratissimi, anagnostæ optimi, et plurimi librarii, ut ne perdissequus quidem quisquam esset qui*

non utrumque horum pulchrè facere posset. Pari modo artifices etiam quos cultus domesticus desiderat, primè boni. Neque tamen horum quicquam nisi domi natum domique factum habuit (39). La première et la troisième de ces quatre fautes ne sont pas dans l'édition de Hollande.

(39) Cornelius Nepos, cap. XIII.

ATTILA, roi des Huns, surnommé *le Fléau de Dieu*, vivait au V^e. siècle. On peut le compter parmi les plus grands conquérans, puisqu'il n'y eut guère de provinces dans l'Europe qui ne sentissent le poids de ses armes victorieuses. Il n'accorda la paix à l'empereur Théodose qu'en le rendant son tributaire (A). La bataille qu'il perdit dans la Champagne (a), l'an 451, l'affaiblit pas tellement, qu'il ne se vît bientôt en état d'aller envahir l'Italie ; et si les prières du pape Léon ne l'eussent pas arrêté, il eut pris infailliblement la ville de Rome. Il ne faut pas croire ce que l'on raconte de l'apparition d'un vieillard tenant une épée nue à côté de lui, et de Léon, et menaçant Attila. Le roi des Huns était de petite taille (b), mais cela n'empêchait qu'il ne jetât la terreur dans le cœur de même des plus intrépides, et qu'il eût la démarche fière, et le regard foudroyant. Il savait bien joindre la ruse à la force (B). La superstition était l'un de ses ruses (C). Il était dévot, mulé, fin et subtil, sage dans le conseil, et hardi dans l'action, cruel à ses ennemis, et assez doux à ceux qui se

(34) Cornelius Nepos, cap. V.

(35) Voyez les Lettres de Cicéron à Atticus, liv. V, lettre I.

(36) Cap. XVI.

(37) On trouve le nom de quelques-uns de ces domestiques d'Atticus dans les lettres que Cicéron lui a écrites.

(38) Il faut entendre par ce mot les copistes et les relieurs, selon la manière d'accommoder les livres en ce temps-là.

(a) In Campis Catalaunicis.

(b) Maimb., Hist. de l'Arianisme, pag. 5 ; ex Jornande, cap. XXV, et Diaconu, in Miscellan., lib. XV.

nt en posture de supplians. dit même qu'il se piquait de ser inviolablement la foi à qu'il avait une fois reçus a protection (c). Il ne souffrit point les flatteurs outrés (d). sentiment le plus ordinaire e genre de sa mort est que uit de ses noces un saigne- t de nez l'étouffa (D). Nous as ailleurs (e) de quelle ma- il fut recherché par la r de Valentinien III. Sa Vie composée au XV^e. siècle par l'italien réfugié en Pologne, mé Callimachus Experiens. tres l'ont écrite depuis (E). a a débité qu'il eut l'ambi- d'établir sa langue, et de ver sur les ruines de la ro- ie (F).

Maimbourg, Histoire de l'Arianisme. La remarque (E).

Voyez l'article MARULLE de Calabre. Dans l'article d'HONORIA.

) Il n'accorda la paix à Théodose, le rendant son tributaire.] Selon l'usage des fanfarons, qu'il faut ser aux choses un nom honorable, appela point tribut, mais pensa ce qu'on s'obligeait de payer les ans à Attila. Voici les paroles moderne : Il contraignit l'empereur Théodose le jeune de lui demander seulement la paix, et il ne put l'obtenir qu'à force d'argent, en payant sur-le-champ six mille d'or (*¹), et s'obligeant à lui en mille (*²) tous les ans : de sorte l'empire d'Orient, quelque recours eût au spécieux titre de pension, sauver son honneur, devint tributaire des Huns (1). Ce même auteur dit qu'Attila, ayant vu dans le palais de Milan, un tableau qui représentait un empereur sur son trône, et à ses pieds des Scythes enchaînés, le fit ôter de là, et en mettre un

autre en sa place, où il se fit peindre assis sur un trône environné d'empereurs chargés d'or et d'argent, qu'ils venaient répandre à ses pieds en une posture fort humiliée ; voulant faire entendre par-là, que comme il avait obligé Théodose sept ou huit ans auparavant à lui payer tribut, il contraindrait l'empereur Valentinien d'en faire autant pour sauver sa vie et les misérables restes de son empire (2).

(B) Il savait fort bien joindre la ruse à la force.] C'est ce qu'on voit par le manège dont il se servit dans l'expédition des Gaules. Il chercha à désunir les Romains commandés par Aëtius, et les Visigoths dont Théodoric était roi. Pour cet effet, il fit dire à l'empereur Valentinien qu'il ne songeait point à faire aucun acte d'hostilité sur les sujets de l'empire ; qu'il ne voulait que châtier les Francs et les Visigoths, dont les premiers avaient eu l'audace de mettre le pied sur les terres de l'empire, et les derniers étaient les esclaves de lui Valentinien. Il fit dire en même temps à Théodoric, qu'il avait fait croire au roi des Vandales qu'il venait dans les Gaules contre les Visigoths, mais que ce n'était qu'un prétexte pour tromper l'empereur, que son véritable dessein était de partager l'empire entre les Huns et les Visigoths, et qu'il se jetterait sur l'Italie, si Théodoric voulait attaquer les Gaules (3). Valentinien et Théodoric découvrirent aisément ce piège, et repoussèrent de concert ce conquérant artificieux. *Homo subtilis, antequàm bella gereret, arte pugnabat, ceterà epistolas blandimentis oppleverat, studens fidem adhibere mendacio* (4).

(C) La superstition était l'une de ses ruses.] » Il avait trouvé le moyen de » remplir les esprits de ses soldats » d'une créance superstitieuse, qu'il » avait dans lui quelque chose de divin, à quoi son bonheur était attaché ; car, soit qu'il le crût, ou plutôt qu'il feignit d'en être persuadé, » il leur fit accroire qu'il avait trouvé » le coutelas de Mars, qu'on adorait » parmi ces peuples, et que les des-

(2) Maimb., Histoire de saint Léon, liv. III, pag. 220 : il cite Suidas.

(3) Cordemoi, Hist. de France, tom. I, pag. 116, ex Jornande. Voyez aussi Maimbourg, Hist. de l'Arianisme, tom. III, pag. 9.

(4) Jornandes, de Rebus Goth.

* Six cent soixante dix-huit mille écus.

* Cent-douze mille cinq cents écus.

Maimb., Hist. de l'Arian., tom. III, pag.

Paulo Diacono in Miscellan. lib. XV.

» tinées promettaient l'empire de tout
 » le monde à celui qui aurait cette
 » épée fatale (5). » C'est un des plus
 puissans stratagèmes dont un général
 d'armée se puisse servir, que de ma-
 nier et de remuer ses soldats par les
 ressorts d'une mystérieuse supersti-
 tion, qui les remplisse de confiance
 ou de crainte, selon les besoins : de
 confiance quand il faut se battre, de
 crainte quand l'envie de se mutiner
 commence à naître. Il est bon qu'un
 soldat se persuade que son général a
 un esprit familier qui le tire de tout
 mauvais pas (6). Attila était lui-même
 superstitieux : *Religioni persuasioni-
 busque de diis à sua gente susceptis,
 usque ad superstitionem addictus* (7) :
 car un peu avant la bataille de Châ-
 lons, « il consulta ses devins, qui lui
 » dirent qu'à la vérité toutes leurs ob-
 » servations ne promettaient rien d'a-
 » vantageux aux Huns, mais qu'elles
 » leur avaient fait connaître que le
 » chef des ennemis serait tué dans la
 » bataille. Ce fut assez pour décevoir
 » Attila : il s'imagina que la mort
 » d'Aëtius était certaine, et que,
 » pourvu que cet homme ne lui fit
 » plus d'obstacle, la conquête de l'em-
 » pire lui serait aisée. Il n'appré-
 » henda point de perdre ses soldats,
 » et se persuada qu'il lui en resterait
 » toujours assez, pourvu qu'il vécût
 » après ce grand capitaine (8). » Il
 fut trompé, car Aëtius ne fut pas
 même blessé dans cette bataille.

(D) *La nuit de ses noces un saigne-
 ment de nez l'étouffa.*] On conte qu'a-
 près que les prières du pape Léon l'eus-
 sent engagé à épargner le reste de l'Ita-
 lie, il s'en retourna dans la Panno-
 nie, chargé de butin ; et qu'encore
 qu'il eût un grand nombre de concu-
 bines, il ne laissa pas d'en prendre
 une toute nouvelle, qui était fille du
 roi des Bactriens. Elle était parfaite-
 ment belle, et il en devint si amou-
 reux, qu'il voulut lui faire l'honneur
 de l'épouser dans les formes, pour lui
 donner le premier rang parmi ses fem-
 mes. Il célébra ses noces avec beau-

coup de solennité ; mais il but tant,
 et puis il s'échauffa avec tant d'ardeur
 dans les caresses de sa nouvelle épouse,
 que s'étant enfin endormi, il lui prit
 un saignement de nez qui l'étouffa.
*Ilidico puella ei fuit præ cæteris pre-
 tissima, Bactrianorum regis filia, miræ
 pulchritudine et incomparabili venus-
 tate, cujus amore succensus cum pri-
 marie uxoris loco habere constituit.
 Comparatis pro regis dignitate nuptiis
 per omnem intemperantiam licentiam
 in conjugali convivio sibi indulgit,
 Baccho ac Venere corpus ita et nocte
 confecit, ut inter dormiendum super
 corpore, profluvio sanguinis e naribus
 continuo suffocatus interierit* (9). Il n'y
 aurait rien que de vraisemblable dans
 ce conte, si l'on n'ajoutait pas qu'Attila
 était alors à l'âge de cent vingt-qua-
 tre ans. On a de la peine à croire
 qu'à cet âge un homme soit en état de
 faire de grands excès avec le sexe. Un
 historien frison n'a pas laissé d'alléguer
 ce fait comme une preuve favorable aux
 historiens de sa nation, qui donnent
 une très-longue vie à leurs anciens
 rois. Il ne l'emprunte point de Ben-
 ninus, mais de Michel Rithius. *Hic est
 testimonium Michaelis Rithii, qui li-
 bro de regibus Hungariæ primo scri-
 bit, Attilam Italicæ prædæ opimisque
 spoliis onustum in Pannoniam se rece-
 pisse, uxoremque superduxisse regis
 Bactrianorum nomine Mithoth, qui
 plures alias haberet in matrimonio,
 eumque cum nuptiales epulas appeti-
 tissimè celebrasset, liberius solito ex-
 pulatum in cubiculum se recepisse,
 erumpenteque e naribus sanguine in
 os dormientis extinctum esse, cum
 ætatis suæ 124, regni sui 44. Si tantam
 ætatem in hoc libidinoso tauro Scythico
 credimus, cur non et eandem Frisiam
 accidere potuisse censeamus* (10)? Le
 reste, il y en a qui ont dit qu'Attila
 ne mourut point de cette façon ; mais
 que sa nouvelle épouse, qui ne l'aimait
 pas, le voyant ivre et assoupi comme
 un autre Holopherne, le tua d'un coup
 de couteau (11).

(E) Divers auteurs ont écrit sa vie.
 Nicolas Olahus, archevêque de Sal-

(5) Maimbourg, Histoire de l'Arianisme, tom.
 III, pag. 6.

(6) Voyez les remarques (A) et (B) de l'article
 ARISTANDRE, et l'article AGRIPPA, remarque (P),
 num. I, à la fin.

(7) Callimachus Experiens, in Attilâ.

(8) Cordemoi, pag. 120, ex Jornande.

(9) Benfinius, Hist. Hungar., decad. I, l.
 VII, pag. 75.

(10) Bernard. Furmerius, Annal. Frisicæ,
 lib. III, cap. IX, pag. 243.

(11) Maimbourg, Histoire de l'Arianisme, tom.
 III, pag. 35, à l'an 453, ex Cassiodore.

... a fait une Vie d'Attila, beaucoup plus ample que celle que Callimachus Experiens avait faite. Il la posa pendant qu'il était conseiller Marie d'Autriche, reine de Hongrie, gouvernante du Pays-Bas. Vous voyez la harangue que fit Attila à son armée avant la bataille de Châlons.

Toutes sortes de lieux communs sont dans cette harangue, comme on peut voir par les notes marginales. Sambucus a inséré cet ouvrage dans son édition de Bonfilius, et celui de Callimachus Experiens, dans son édition de Bonfilius. Le sieur Otrokocsi (12), qui a écrit un livre sur l'origine des Hongrois, a parlé fort amplement d'Attila, et s'est principalement servi de la relation de Priscus, qui avait accompagné les ambassadeurs que Théodose envoya à ce roi des Huns, l'an 448. Il a de cette relation plusieurs remarques, pour faire voir qu'Attila était un fort honnête homme : il n'oublie pas les reproches que ce prince fit à l'empereur Théodose, sur ce que l'eunuque Chrysaphus avait voulu tuer Edecon, député d'Attila à la cour de Théodose, à tuer son maître. Attila ne fit semblant de s'y engager, mais fit promettre une grosse somme d'argent, et puis il découvrit le tout à Attila. L'argent fut porté, la trame fut déjouée : le roi des Huns s'en plaignit à Théodose en grand homme, et son air qui rend probable ce qu'on ne saurait débannairer pour ceux qui se jurent, et de la fidélité de sa parole. *Supplicibus propè ad molliorem facilis, et qui in fidem semel receptus, in perniciem usque suam tendit* (13).

On a débité qu'il eut l'ambition d'éclaircir sa langue, et de l'élever sur les ruines de la romaine. J'ai lu ce passage dans un ouvrage d'Alcyonius. Il fait dire ces paroles à Jean de Bicis, qui a été le pape Léon X. *In thecâ nostrâ asservatur liber in auctoris græcè scriptus de rebus multis in Italiâ gestis. In eo memini legere Attilam regem, post parvictoriam tam studiosum fuisse cæ linguæ propagandæ, ut edicto*

C'est un ministre protestant fugitif de France, son pays. Son livre intitulé Origines, a été imprimé à Francfort, in-8°, 1733.

Callimachus Experiens.

sanxerit ne quis linguâ latinâ loqueretur, magistrosque insuper è sua provincia accivisse, qui Italos goticam linguam edocerent (14). Vous verrez dans l'article de l'empereur CLAUDE (15) quelques recueils concernant le zèle de plusieurs princes pour la langue de leur pays.

(14) Petrus Alcyonius, in Medice legato posteriori, folio h. iii. verso.

(15) Remarque (A).

ATTILIUS, poète latin, a vécu, selon toutes les apparences, au commencement du VII^e. siècle de Rome. Volcatius Sedigitus lui a donné le cinquième rang parmi les dix poètes comiques. C'était pourtant un mauvais auteur : son style était dur comme le fer (a), non-seulement selon le goût de Cicéron, mais aussi selon le goût de Licinius, qui n'avait pas à beaucoup près l'oreille aussi délicate que Cicéron. La traduction de l'*Électre* de Sophocle par Attilius ne valait rien : cependant Cicéron la jugeait digne d'être lue (b). Suétone remarque qu'on en tira quelques endroits, pour les chanter pendant la pompe funèbre de Jules César, à cause qu'ils pouvaient être appliqués aux assassins de cet empereur (c). C'est en vain que Casaubon et Torrentius ont changé ce passage de Suétone (A). Ils n'ont fait que donner un exemple des désordres que la critique peut quelquefois apporter.

(a) Voyez la remarque (I) de l'article ACILIUS, au commencement.

(b) Voyez la même remarque.

(c) Sueton., in Cesar. CLXXXIX.

(A) Casaubon et Torrentius... n'ont rien éclairci touchant Attilius, en changeant un passage de Suétone. Casaubon ayant trouvé dans tous les exemplaires de Suétone, *ex Electra*

Atilii aliâ ad similem sententiam, ne laissa pas de croire qu'il fallait ôter cet *Atilii*, et mettre à la place *Attii*. *Sic emendavimus*, dit-il, *corruptam omnium librorum lectionem Atilii*. Torrentius ne se contenta pas de chasser Attilius en faveur d'Attius : il chassa aussi l'Électre, et prétendit que Suétone n'avait parlé que d'une pièce d'Attius, intitulée comme celle de Pacuvius, laquelle il venait de citer *Ar-morum judicium*. La raison de Torrentius est que les manuscrits varient furieusement sur le nom du poète, mais qu'ils ont plus souvent *Accius* ou *Attius*. Voilà comment les critiques sont d'accord sur les leçons des manuscrits, qui est une matière de fait. Casaubon avoue qu'il a trouvé *Attilius* partout. Torrentius dit au contraire qu'il a trouvé moins souvent *Attilius*. Pierre Crinitus s'était plaint que les grammairiens eussent mis *Accius* au lieu d'*Attilius* dans ce passage de Suétone (1). Mais venons à quelque chose de moins creux. Encore que Casaubon ne nous ait point dit pourquoi il avait changé le texte, on ne doit point douter qu'il n'ait en la même raison que Torrentius. Or, voici la raison de Torrentius : il ne se souvenait point d'avoir rien lu touchant l'Électre d'Attius, ni touchant un poète qui eût nom Attilius. Il est moins surprenant qu'un homme docte se laisse entraîner par un tel principe à la négation d'un fait, que de voir que ces deux excellents critiques ignorassent que Cicéron a parlé de l'Électre d'Attilius ; qu'il a traité Attilius de poète très-dur ; que Volcatius Sedigitus fait une honorable mention de lui dans Aulu-Gelle ; et que Varron l'a cité au V^e. et au VI^e. livres de la langue latine (2). Je ne parle point de Crinitus, ni de Grégoire Gyraldus, qui ne l'ont pas oublié dans la Vie des poètes latins ; à telles enseignes que ce dernier a imputé faussement à Cicéron de l'avoir qualifié poète tragique (3). Je n'ai que faire de toucher aux plaintes qui ont été publiées contre ceux qui changent les leçons de manuscrits, à proportion qu'ils entendent ou qu'ils n'en-

tendent pas une chose. Ceseroit songer à cela mal à propos, vu les grands services que Casaubon a rendus à la république des lettres par son érudition aussi vaste que judicieuse. Le mérite de Torrentius n'est pas de la même force ; mais il a son prix, que je ne prétends point diminuer.

ATTIUS (LUCIUS), poète tragique. Cherchez ACCIUS.

AUBERI (N.) * auteur d'une *Histoire du cardinal de Richelieu* (A) et du cardinal Mazarin. Voyez le Journal des Savants (a). Si quelque raison particulière ne m'en empêche, je ne servirai toujours d'un pareil renvoi, lorsque le livre où il faudra renvoyer se trouve facilement, et ne contient que d'une manière fort abrégée la vie d'un homme.

* Il s'appelait Antoine, dit Leclerc, né à Paris en 1616, il est mort en 1695. On trouve la liste de ses ouvrages dans le tome XIII des *Mémoires de Nicéron*.

(a) Au 14 de mars 1695, pag. 185 et suiv. édit. de Hollande.

(A) *Auberi*, auteur d'une *Histoire du cardinal de Richelieu*.] Elle fut imprimée à Paris, in-folio, l'an 1681, avec deux autres volumes qui contiennent des *Lettres*, des *Instructions* et des *Mémoires*. Antoine Bertier, libraire de Paris, qui les imprimait, avait recueilli avec grand soin les papiers de Richelieu, et les manuscrits de Mazarin, qui sont contenues dans les deux derniers ; mais il représenta à la reine-mère, qu'il n'osait les publier sans une autorité et une protection particulière de sa Majesté, parce qu'il avait plusieurs personnes qui s'étaient bien remises en cour, dont la conduite passée n'ayant pas été régulière, et tant marquée fort désavantageusement pour eux dans ces *Mémoires*, ne méritaient pas de lui susciter des reproches fâcheux. Allez, lui dit la reine, travaillez sans crainte, et faites honneur de honte au vice, qu'il ne reste rien de la vertu en France (1).

(1) La Caille, *Histoire de l'imprimerie*, t. 285, 286.

(1) P. Crinitus, de Poët. lat., cap. XIV.

(2) Voyez Reinesius, *variar. Lection. lib. III, cap. III, pag. 379, apud Sueton. Grævii, in Casare, CLXXXIV.*

(3) Apud Vossium, de Poët. lat., pag. 7.

AUBERTIN (Edme), en latin *Edmundus Albertinus*, ministre de l'église de Paris, au XVII^e siècle, a été un très-savant homme ^{*1}. Il était né à Châlons-sur-Marne, l'an 1595. Il fut reçu ministre au synode de Charenton, l'an 1618, et donné à l'église de Chartres, d'où il fut transféré à Paris, l'an 1631 (a). Il n'a fait, à proprement parler, qu'un livre (A); mais il s'est acquis plus de réputation par ce seul livre, que d'autres habiles gens n'en acquièrent par l'impression de cent volumes. Cet ouvrage roule sur la controverse de l'Eucharistie. Il parut en l'année 1633, sous le titre de *l'Eucharistie de l'ancienne Église*. Les agents du clergé de France attaquèrent M. Aubertin au conseil du roi (B), et obtinrent prise de corps contre lui, à cause qu'il s'était qualifié pasteur de l'église réformée de Paris. Ce procès n'eut point de suites : le temps n'était point encore propre à pousser bien loin ces sortes d'affaires (b). Or, soit que la bonté du livre eût le secours de cet incident, soit qu'il fut recherché, soit que l'on conclût qu'il fallait qu'il fût bien fort, puisque le clergé ne l'attaquait que par la voie du bras ecclésiastique ^{*2}, il est certain que l'auteur eut sujet d'être content

du succès de son ouvrage (C). C'est ce qui l'obligea à le revoir, à l'augmenter, et à le perfectionner, avec tant d'application, qu'il semblait avoir consacré à cela tous ses travaux et toutes ses veilles. Il voulut que son nouvel ouvrage fût en latin; mais il n'eut pas la satisfaction de le voir sortir de dessous la presse. On l'imprima à Deventer, après sa mort, par les soins de David Blondel (c). Lorsque ce livre commençait à s'effacer de la mémoire des hommes, il s'éleva une querelle entre MM. de Port-Royal et Claude, qui fit connaître le nom d'Aubertin, et le caractère de son ouvrage (D), à une infinité de gens qui n'en avaient jamais ouï parler, ou qui ne s'en souvenaient plus. M. Claude eut mille occasions de parler du mérite de ce livre (E). M. Aubertin mourut à Paris le 5 d'avril 1652, âgé de cinquante-sept ans. Il fut exposé dans son agonie, aux vexations du curé de Saint-Sulpice (F); et malgré l'assoupissement qui avait été l'un des principaux symptômes de sa maladie, il eut l'esprit assez libre pour déclarer, lorsque ce missionnaire le questionna, qu'il mourait persuadé des vérités qu'il avait toujours professées. Il avait eu beaucoup d'accès auprès du duc de Verneuil, qui était en ce temps-là abbé de Saint-Germain-des-Prés. Ce prince le voulait avoir souvent à sa table; il le trouvait de bonne conversation, fort universel, bien versé dans la culture des arbres fruitiers et des

(c) L'an 1654. C'est un in-folio qui a près de 1000 pages à deux colonnes.

^{*1} De ce que Bayle ne parle pas des parens Aubertin, Leclerc conclut qu'il était né dans le sein de l'église catholique.

(a) *Préface de son livre de l'Eucharistie, faite par David Blondel.*

(b) *J'ai ouï dire que depuis, pour quelque temps qui lui était échappé en chaire, la cour lui défendit de prêcher deux ou trois ans.*

^{*2} Ce ne fut, dit Leclerc, que sur le titre du livre et non sur le fond qu'on attaqua l'auteur.

fleurs, dans la musique, etc. Un des fils de M. Aubertin a été ministre d'Amiens.

(A) *Il n'a fait, à proprement parler, qu'un livre.*] Car l'essai qu'il donna sur saint Augustin *, pour montrer que les sentimens de ce père, touchant l'Eucharistie, n'étaient point conformes à ceux de l'église romaine, mais à ceux des protestans (1), ne doit être regardé que comme un petit avant-coureur du livre qu'il publia in-folio, l'an 1633. Je dis cela après le docte Blondel. *Augustinum quem obtorto collo in partes trahere conabatur Perronius, abducenti fortiter extorsit, vindicatumque in Dei castra feliciter reduxit. Hoc insigni virtutis specimine dato, et tirocinio, ut sic dicam, posito, de patrum universarum causâ asserenda serio cogitans, antiquæ ecclesiæ Eucharistiam nobis accuratius studio repræsentavit* (2). Je n'ai jamais vu les Observations qu'il fit pour l'amour de M. l'abbé de Marolles, sur un livre de M. de la Milletière, qui le pressait de répondre à des questions difficiles ; mais on m'a dit que c'est un ouvrage de 226 pages, qui fut imprimé l'an 1648, et qui regarde la controverse de l'Eucharistie. M. l'abbé de Marolles en fait mention dans la liste des présens qu'il a reçus des auteurs.

(B) *Les agents du clergé de France l'attaquèrent au conseil du roi.*] Ils exposèrent dans leur requête, que maître Edme Aubertin, ministre de la religion prétendue réformée à Charenton, avait fait imprimer un livre, où il prenait qualité de pasteur de l'église réformée de Paris, et adressait sa Préface aux fidèles de l'église réformée dudit Paris, et qu'en l'approbation de ce livre, les autres minis-

tres de Charenton prenaient qualité de pasteurs des églises de l'Ile-de-France, Champagne et pays Chartrains, et en leurs seings se qualifiaient de Maistrezat et Drelincourt, pasteurs de l'église réformée de Paris, et Dailly (3) ministre du saint évangile de ladite église. Les mêmes agents se plaignirent de ce que les cardinaux Bellarmin et Duperron avaient été appelés adversaires de l'Eglise dans le titre de l'ouvrage. Le roi ordonna qu'Aubertin fût pris au corps, et amené en prison au Fort-l'Evêque, si pris et appréhendé pouvoit estre ; sinon, qu'il seroit crié à trois brefs jours, si biens saisis et annelés suivant l'ordonnance, pour lui estre son procès fait et parfait, et que lesdits Maistrezat, Drelincourt et Dailly fussent adjournés à comparoir en person pour estre ouïs et interrogez sur les faits mentionnez en la requête. Sa Majesté enjoignit aux ministres d'autres faisant profession de la religion prétendue réformée, de prendre la qualité à eux attribuée par les édits, et non autre, avec défenses d'appeler les catholiques adversaires de l'Eglise (4). Cet arrêt fut donné au conseil privé du roi, le 14 de juillet 1633 (5). L'auteur de l'Histoire de l'Edit de Nantes nous apprend (6) que cette affaire, qui fit beaucoup de bruit et peu d'effet, se termina presque aussitôt qu'elle fut née, et ne produisit pour cette fois que des défenses verbales (7). Il ajoute que le livre n'en fut que plus recherché, et que le succès encouragea son auteur à le revoir, à le grossir, et à traiter cette matière à fond dans un gros volume latin, qui n'a vu le jour qu'après sa mort, et que les docteurs catholiques non suspects n'ont jamais osé réfuter pied à pied.

(C) *Il eut sujet d'être content du succès de son ouvrage.*] Nous venons de voir ce qu'en a jugé l'auteur de l'Histoire de l'Edit de Nantes. Il a

* Cet Essai, dit Leclerc, est un gros livre et la première édition du livre imprimé en 1633. Cette première édition est intitulée : *Conformité de la créance de l'église et de saint Augustin sur le sacrement de l'Eucharistie opposée à la réfutation des cardinaux du Perron, Bellarmin et autres, divisée en trois livres*, 1626, in-8°. de 42. et 516 pages.

(1) Ce livre fut imprimé l'an 1626, et e pour titre : *Conformité de la créance de l'église avec celle de saint Augustin sur le sacrement de l'Eucharistie. Il contient plus de 500 pag.*, in-8°.

(2) David Blondellus, in Pref. libri Albertini de Eucharistia.

(3) Ils copiaient mal les noms de Maistrezat et Dailly.

(4) Voyez la remarque (B) de l'édit de BOCHART (Matthieu), à la fin.

(5) Il est dans le Recueil des actes pour les affaires du clergé durant l'apostrophe poursuivie des sieurs abbé de Pimont et prieur de Moustiers.

(6) Tome II, pag. 534.

(7) Cela ne doit point s'entendre des disputes contenues dans l'arrêt du 14 juillet 1633.

fait que se conformer au jugement de M. Daillé le fils, dont voici les paroles : *Le nom de M. Aubertin demeure immortel ici-bas, et vivra toujours dans ce grand et incomparable ouvrage de l'Eucharistie qui, jusqu'à présent, est demeuré au-dessus de toutes les attaques de ceux de l'autre communion, dont pas un n'a osé le combattre de bonne guerre, ni l'entreprendre tête à tête, s'il faut ainsi dire. Ceux-là mêmes qui passent parmi eux pour des colonnes et des chefs de parti, n'ont pu faire autre chose que lui porter quelques coups obliques, selon les règles de ce nouvel art qu'ils ont inventé, et que le désespoir de leur cause leur a fait mettre en pratique sous le nom spécieux de méthode de prescription* (8). M. Daillé désigne là les théologiens de Port-Royal, qui, dans leur livre de la Perpétuité de la Foi, ne combattirent de tout l'ouvrage de M. Aubertin, que l'Histoire du changement de créance : encore ne combattirent-ils cette histoire que par des raisonnemens, et non pas en opposant preuves de fait à preuves de fait. Voyez le II^e. chapitre du I^{er}. livre de la grande Réponse de M. Claude, où il montre que l'auteur de la Perpétuité de la Foi attaqua le livre de M. Aubertin d'une manière oblique et indirecte.

(D) *Une querelle entre MM. de Port-Royal et M. Claude.... fit connaître le nom d'Aubertin et le caractère de son ouvrage.*] L'auteur de la Perpétuité de la Foi ne choisit à réfuter dans le gros ouvrage de ce ministre, que l'Histoire de l'Innovation. Cela fournit assez d'occasions de produire sur la scène le nom et le travail d'Aubertin. Voici un passage de la Perpétuité de la Foi. « Aussi Aubertin, » ayant bien vu qu'il n'y avait pas » moyen de soutenir une folie si visible (9), a cru devoir réformer ce » plan. Et voici à quoi se réduit ce » que ce ministre, qui a consumé » malheureusement sa vie à chercher » dans les écrits des anciens de quoi » obscurcir la vérité, a trouvé de » plus plausible, pour rendre vraisem- » blable le prodigieux renversement

» de l'ancienne foi qu'il est obligé » d'admettre, afin de ne passer pas » lui-même pour novateur. » M. Arnauld l'a traité beaucoup plus désobligeamment, quoiqu'il avoue (10) qu'il serait fort à souhaiter que quelque personne habile travaillât à réfuter les livres des nouveaux ministres, et entre autres celui d'Aubertin et ceux de M. Daillé. Il soutient « que » l'ouvrage d'Aubertin est un ou- » vrage très-méprisable ; que ce mi- » nistre était un homme de peu » d'esprit, qui n'avait qu'une basse » critique sans élévation et sans ju- » gement, qui a lu beaucoup parce » qu'il ne faut pour cela que des » yeux et du loisir, mais qui a lu » sans discernement et sans lumières, » qui ne distingue point entre les » bonnes et les mauvaises raisons ; » qui se récrie à tout moment sur » les preuves les plus faibles ; qui » s'est corrompu le sens commun, » par l'accoutumance de répéter tou- » jours les mêmes absurdités, et qui, » bien loin d'avoir remporté une belle » victoire sur l'école de Rome, n'a » fait que découvrir la faiblesse des » calvinistes (11). »

(E) *M. Claude eut mille occasions de parler du mérite du livre d'Aubertin.*] En faveur de ceux qui, sans autre peine que celle de lire cet article, souhaiteront de savoir le plan d'Aubertin, je copierai ces paroles de M. Claude : « Tout le livre d'Aubertin est un corps de disputes sur » le sujet de l'Eucharistie, qui est » divisé en trois parties. Dans la pre- » mière, il traite la matière par l'E- » criture Sainte et par le raisonne- » ment humain. Il produit ses passa- » ges et ses argumens, il réfute les ré- » ponses qu'on y fait ; il rapporte les » passages et les argumens de ceux de la » communion de Rome, il y satisfait ; » et il répond à peu près à tout ce » que les controversistes ont dit jus- » qu'ici de plus considérable sur ce » sujet. Dans la seconde, il examine la » créance de l'Eglise durant six cents » ans, par une discussion exacte de » tous les passages de part et d'autre, » et il fait voir que la transsubstan-

(8) Vie de M. Daillé, pag. 28.

(9) Il entend la supposition de Blondel, que la transsubstantiation était née long-temps après Bérenger.

(10) Dans la préface de la Perpétuité défendue.

(11) Perpétuité défendue, liv. I, chap. I, pag. 5.

» tiation et la présence réelle sont des
 » dogmes inconnus pendant tout ce
 » temps-là. Dans la troisième, il fait
 » l'histoire de l'introduction de ces
 » doctrines (12). » M. Claude avait
 déjà dit dans sa première Réponse,
 que M. Aubertin, après avoir traité
 à fond toutes les questions de l'Eucha-
 ristie par l'Écriture Sainte et par le rai-
 sonnement, et avoir remporté une
 belle victoire sur toutes les subtilités
 de l'école romaine, examine fort au
 long tous les passages des saints pères
 qui ont été jusqu'ici produits sur cette
 matière de part et d'autre, faisant
 voir par ce moyen à toute la terre le
 changement que l'église romaine a
 fait; en faisant lui-même une perpé-
 tuelle comparaison de la créance an-
 cienne et de la nouvelle; à quoi il
 ajoute l'histoire de la naissance et des
 progrès de la transsubstantiation et de
 la présence réelle (13).

(F) Il fut exposé dans son agonie
 aux vexations du curé * de Saint-Sul-
 pice.] Il se présenta à la porte du
 malade, avec le bailli de Saint-Ger-
 main, à neuf heures du soir. La ca-
 naille, au nombre de quarante per-
 sonnes, le suivait avec des armes.
 Celui qui frappa à la porte contrefit
 la voix du médecin afin qu'on ou-
 vrit. Dès que la porte fut ouverte,
 toute la troupe se jeta impétueusement
 dans la maison, et se mit à dire que le
 malade souhaitait de faire son abjura-
 tion entre les mains d'un curé, mais
 qu'on l'en empêchait; qu'on venait
 donc pour délivrer de cet esclavage
 sa conscience. Le fils aîné du ministre
 agonisant défendit autant qu'il put les
 montées; mais enfin pour empêcher
 que cette canaille ne rompt les por-
 tes des chambres, on consentit que le
 curé et le bailli entrassent seuls à la
 chambre du malade. Les cris et les
 huées de leur escorte firent un peu
 revenir M. Aubertin de son assoupis-
 sement léthargique, si bien qu'il dé-
 clara fort distinctement sa persévé-

(12) Claude, Réponse au Livre de M. Arnauld,
 liv. I, chap. II, pag. 25.

(13) Claude, Réponse au II^e. Traité, chap. I.

* Ce curé était J.-J. Olier Sulpicien dont le
 père Giry, ministre, a composé la Vie, 1687,
 in-12. Le Maire, dans sa Défense de la foi ca-
 tholique, fait une scène d'édification de ce dont
 Bayle fait une scène de scandale. Leclerc et Joly
 rapportent le texte de le Maire et adoptent son
 récit.

rance dans la religion réformée. Le
 curé et le bailli sortirent; et eurent
 bien de la peine à faire retirer la ca-
 naille. Elle revint peu après, cria
 qu'on avait fait sortir par force le
 curé, et aurait enfoncé et pillé
 toute la maison, si deux notables
 n'eussent interposé leurs prières. *Vi-
 ciniam non latuit, extrema hæc cala-
 mitas, quæ pii viri spirans adhuc spo-
 lium cuiusvis illudere parati injuria
 exponebat. Lamentabili istâ occasione
 infelicioiter usus præfervidi sed tumul-
 tuosi zeli vir Joannes Jacobus Olle-
 rius, basilicæ S. Sulpitii curatus,
 et sodalitatis quæ de propagandâ fide
 dicitur primipilus, etc.* (14). Peut-on
 songer à cela sans se souvenir de ce
 triste mot de Lucrèce ?

Tantum religio potuit suadere malorum!

Un zèle furieux de religion de quoi
 n'est-il point capable ?

*Tristius haud illo monstrum, nec savior ulla
 Pestis et ira deûm Stygiis sese extulit in-
 dis* (15).

Il ne laisse pas même mourir les gens
 en repos. Après les avoir tourmentés
 pendant leur vie, il va leur tendre
 des pièges jusque dans les bras d'une
 maladie qui ôte l'usage de la raison.
 Il se prévaut des momens où l'âme est
 aussi malade que le corps, et où

*Clandicat ingenium, delirat linguaque mor-
 que* (16).

(14) David Blondellus, *Prefat. lib. Alberti*
 de Eucharistiâ.

(15) Virgil., *Æneid.*, lib. III, vs. 214.

(16) Lucret., lib. III, vs. 454.

AUBIGNÉ (D') * (A).

* Il s'appelait Théodore Agrippa. Leclerc
 et Joly renvoient à la remarque (Q) de l'arti-
 cle Jeanne d'Albret, reine de NAVARRE. C'est
 à la remarque (R) qu'il est question d'Au-
 bigné.

(A)] J'ai lu dans le *Mercur*
Galant de janvier 1705 (1), que *Jean*
d'Aubigné fut favori et chancelier de
Jeanne d'Albret, reine de Navarre et
mère de Henri IV, et en grande fa-
veur auprès de ce prince; qu'il mourut
à Genève, après l'avoir quitté ensuite
de sa conversion; qu'il était alors ami-
ral de Bretagne, gouverneur d'Oleron
et de Maillezais, et gentilhomme de

(1) *Mercur Galant*, janvier 1705, pages 23
 et suiv.

re du roi ; qu'il nous reste de l'histoire de France écrite avec presserment qui lui a attiré les éloges de tous les auteurs contemporains et de ceux qui sont venus : qu'on regarde son ouvrage comme chef-d'œuvre en fait d'histoire que quelques auteurs en font cas de cas que de celle de Frobenius, qui est cependant fort estimée. Qu'Otton remarque que, dans son histoire il en est à la fin de ce grand prince (2), il dit que lui tombe des mains, et qu'il n'a plus la force de rien écrire ; son histoire est en deux volumes qu'elle a été revue, corrigée et imprimée sur un très-bon papier et en de très-beaux caractères Maillezais, dont il était gouverneur Constant, son fils, viceroy d'Amérique, où il passa, était père de madame de Noailles et de M. le comte d'Aubigny mort, chevalier des ordres du roi et gouverneur de Berghes. Dans le Mercure Galant du février 1705 (4), on a corrigé touchant le nom de baptême bigné. On a dit qu'il se nommait Jean et non Jean. On a dit que son Histoire universelle est en deux volumes, que le troisième est à être imprimé à Loudun ; mais on ne s'est point donné le soin de composer lui-même dont il y a un manuscrit à la bibliothèque de sa main, et que c'est une chose curieuse. Le marquis de Tirmont, évêque de Noyon, chef de la branche aînée de la maison d'Aubigné, et père de M. le duc d'Aubigné, à qui le roi a donné le gouvernement royal (5).

ri IV.

Il a laissé qu'une fille qui est mariée à M. de Noailles.

Le Mercure Galant, février 1705, pag. 207.
Le Mercure Galant, janvier 1705, pag.

AUDEBERT (GERMAIN), président de l'élection d'Orléans *, un homme de beaucoup de mérite, et bon poète latin, au dix-huitième siècle. Il fut disciple d'Al-

Il fut jamais président, dit Leclerc, qu'on voit par son épitaphe rapportée par M. de La Harpe (B).

ciat, à Bologne, pendant quelques années ; et il revint d'Italie si satisfait du pays, et des gens qu'il y avait pratiqués, qu'il employa tout l'art de sa poésie à la description de Rome, à celle de Venise et à celle de Naples (a). Ces trois poèmes ont été insérés au premier volume des Délices des poètes de France. On verra ci-dessous de quelle manière les Vénitiens récompensèrent la description de leur ville. Il avait composé d'autres poèmes, qui auraient pu être communiqués au public, si son fils, qui était conseiller au parlement de Bretagne, lui eût survécu quelque temps (b). Scévole de Sainte-Marthe a fait l'éloge de notre Audebert, avec son éloquence ordinaire. Il lui a donné les qualités les plus essentielles à un honnête homme. M. Moréri a fidèlement rapporté le précis de cet éloge. Je ne doute point qu'il n'ignorât les conséquences avantageuses que les protestans ont tirées de ce chapitre de Scévole de Sainte-Marthe, pour justifier d'une horrible accusation l'un de leurs plus illustres ministres. On ne saurait assez déplorer, ou la malice, ou l'ignorance de l'homme, quand on songe * que Théodore de Bèze a été accusé d'une infamie abominable, sur un fondement aussi frivole que l'est son épigramme, *de suū in Candidam et Audebertum benevolentia*.

(a) Sammarthanus, Elogior. lib. II.

(b) Relictis, præter ea quæ commemoravi poemata, Silvarum aliquot libris quæ lucem expectare poterant ab ejus hærede, etc., Sammarthanus, Elogiorum lib. II.

* Tous les honnêtes gens, dit Joly, sousscriront sans peine à cette réflexion.

M. Maimbourg renouvela cette accusation dans son Histoire du Calvinisme. On le réfuta très-solument par l'examen de la pièce même, et on n'oublia point de fortifier l'apologie par le grand mérite d'Audebert (c). Théodore de Bèze s'était déjà servi de cette raison (A). M. Graverol le ministre avait eu dessein de publier les épitaphes de cet illustre magistrat, dans une dissertation latine qu'il mit au jour en ce temps-là (d); mais il les reçut trop tard. Il me les a communiquées, et voici une occasion très-commode de les publier (B). On y verra l'histoire de notre Audebert toute telle qu'un dictionnaire historique la doit fournir. Le sieur Konig a coupé cet auteur en deux (C). Sainte-Marthe n'est pas le seul qui ait fait l'éloge de cet honnête homme (D).

(c) Jurieu, Apologie pour les Réformés, 1^{re} part., pag. 141 et suiv.

(d) Elle est intitulée, De Juvenilibus Theodori Beze Poëmatibus, et imprimée à Amsterdam, en 1683, in-12.

(A) On fit servir son grand mérite à la justification de Bèze, ... qui s'était déjà servi de cette raison.] C'est dans sa 11^e. Apologie contre Claude de Saintes. Il dit que, lorsqu'il composa l'épigramme, Audebert était déjà avocat au parlement de Paris. Voici son latin. *Quid quum cousque proverberis ut meam cum honestissimo viro, et jam tum in Senatu Parisiensi advocato, quem vocant, nunc verò in civitate Aureliensi magnâ cum dignitate versanti, amicitiam et familiaritatem summam ad nefarium et execrandum illud scelus transferas, quod à nobis ne nominari quidem sine horrore potest, à vobis autem in vestris illis gurgustiolis, ut omnes norunt, pro ludo et joco ducitur, quis te ipsum vir honestus non excretur* (1)?

(1) Beza, Opera tom. II, pag. 360.

(B) Voici une occasion très-commode de publier les épitaphes d'Audebert.] Pour ne point la laisser perdre, j'insérerai ici mot à mot ce que la personne que j'ai nommée m'écrivit et m'envoya.

Je vous prie d'agréer que je vous envoie un extrait fidèle des épitaphes de Germain Audebert et de son fils. Si je les eusse reçues dans le temps qu'on me les avait promises, je les aurais ajoutées à la petite apologie latine de Théodore de Bèze, qu'une occasion singulière m'obligea de donner au public. Une pièce si authentique me paraît seule capable de mettre fin à la calomnie atroce dont on a jusques ici chargé la mémoire de cet excellent serviteur de Dieu, par quelque évasion qu'on tâche d'en éluder la force, et vous rendrez un service signalé à la vérité, si vous donnez au public ce nouveau moyen de la défendre.

« Cy gist Messire Germain Audebert, natif de cette ville d'Orléans, prince des poètes de son temps, qui pour sa seule vertu fut anobli lui et sa maison, et à naistre par le très-chrestien roi de France et de Pologne Henri III, et fait chevalier. Et pour comble d'honneur, Sa Majesté lui donna deux fleurs de lys d'or pour mettre au chef de ses armes, pour la décoration d'icelles. Nostre saint Père le pape Grégoire XIII. et le duc et seigneurie de Venise, firent pareillement chevalier, et envoièrent par leur ambassadeur l'ordre de Saint-Marc à son fils en France. Et nonobstant ces grandeurs, il s'est toujours plu à exercer l'estat d'élu dans cette election le space de 50 ans, tant il estoit amateur de sa patrie. Ce que considérant la dite Majesté, ayant créé et érigé en président et un lieutenant en charge election de France, exempta tout Messire Germain Audebert, et voulut qu'il présidast et précédast l'un et l'autre. Il a escrit trois livres de Venise, un de Rome, un de Naples, deux de Sylves, trépassa l'an 1611, le 24 de décembre, âgé de quatre-vingts ans ou environ.

« Et sous le mesme marbre gist Messire Nicolas Audebert, conseiller du roi en sa cour de parlement de Bretagne, fils dudit Messire Germain Audebert, grand imitateur des vertus

paternelles, qui trépassa cinq jours après son père, en l'âge de quarante-deux ans. Leurs âmes soient entre les bienheureux. »

• *Audebertorum, Germani patris et Nicolai filii Tunalus.*

• *Audebertorum si quis depingere tentes
Cogitet, ille sibi nihilo plus explicet, ac si
lucane sepius solum illustrare laboret.
Parcendum verbis igitur, vanaque labori
Sit dixisse satis, situs hic jacet Audebertus,
Epater, et gustax patris citata sceleris.
Nominat hæc quisquis sincerâ nemina lingua,
Virtutum et laudum gazas simul eruit omnes.
Quis qui necierit communis lapidis expens
Credatur farris semper vixisse sub æbris.*

Ces trois épitaphes se trouvent écrites en lettres d'or sur un marbre noir attaché à la muraille de la galerie du cimetière de l'église de Sainte-Croix d'Orléans, en entrant à main gauche, environ 60 pas dans la galerie. Elles ont été copiées mot à mot sur l'original par une personne fidèle. Ici finit l'extrait de la lettre de M. Graverol. Cliquez de ce qui est dit de la charge d'Audebert dans la première de ces épitaphes, que M. Jurieu s'est trompé, lorsqu'il a dit qu'Audebert mourut après avoir passé dans toutes les plus belles charges de la robe (2). Sainte-Marthe aurait pu lui épargner ce mensonge, car il est expressément remarqué qu'Audebert fut si modeste, qu'il se contenta d'une charge fort au-dessous de son mérite. *Nec sibi quidquam, dit-il, de solida modestia detraxit, contentus ea quam apud suos pandulam exercebat vestigium indignationis præfectura, humilis fontasse illa et obscura, si hominis dignitatem respicias, sed quam eo tantum animo susceperat, ne nullam reipublicæ partem attingere, sibi quoque soli vixisse diceretur* (3).

(C) König a coupé cet auteur en deux. Il nous donne un *Germanus Audebertus*, et un *Aurelius Audebertus*. Il nous renvoie pour le premier à la page 191 des *Éloges de Sainte-Marthe*, et il dit du second qu'il a composé trois poèmes en l'année 1603. *Scrpsit Venetias, Roman, Parthenopen, carmine, A. 1603*. Cette date est une nouvelle faute, puisqu'Audebert mourut en l'année 1598. Il est vrai que ces trois poèmes furent

imprimés à Hanaw, en 1603; mais ce n'était pas la première édition. On peut voir par-là qu'il est moins facile qu'on ne pense de bien composer la Bibliothèque des auteurs. Ceux qui ne connaissent point la chronologie des éditions ou la différence des noms de baptême et des noms de patrie, sont bien sujets à se tromper. *Germanus* est le nom de baptême d'Audebert; *Aurelius* est son nom de patrie. Ce qu'il y a d'admirable, c'est de voir que M. König nous renvoie à un auteur qu'il n'avait pas vu lui-même; car s'il avait pris la peine de jeter les yeux sur l'endroit qu'il cite de Sainte-Marthe, il y aurait vu que Germanus Audebert est celui qui a composé les trois poèmes de Venise, de Rome, et de Naples, *Venetias, et Roman, et Parthenopen..... et carminis majestate descripsit*. Quand on renvoie son lecteur à quelque livre, il faudrait payer d'exemple, il faudrait y aller soi-même tout le premier.

(D) *Sainte-Marthe n'est pas le seul qui ait fait l'éloge d'Audebert.* Un avocat aux conseils, qui s'est donné en latin le nom de *Rodolphus Botercius*, a loué magnifiquement Audebert dans son histoire de France (4). Il n'oublie point les honneurs que le pape et la république de Venise lui firent; mais au lieu que l'épitaphe attribue à Grégoire XIII l'honneur qu'Audebert recut de la cour de Rome, il l'attribue à Grégoire XIV. Il dit en l'ambassadeur de Venise conféra la chevalerie de Saint-Marc, et devant quel concours de monde. *Gregorius XIV ac Veneti illum civilis jura et equestris ordinis dignitate dondrunt: effusius Veneti, qui per oratorem suum in suburbano Tybure gentilium, assidens spectacula et convivio longæ coronæ hominum literatissimorum, Audebertum torque aureo divi Marci insigniverunt.*

(4) Botercius, lib. V, pag. 146 et seqq. ad ann. 1598.

AUDIGUIER (N. D.), auteur de plusieurs livres (A), qu'on li-

* Son nom de baptême était Vital. Lesclerc le dit né vers 1565. Ayant succédé à son père, magistrat royal, (peut-être à Toulouse), il fut le 26 février 1591 attaqué par onze

(2) Jurieu, Apologie pour les réformés, 1^{re} partie, pag. 146.

(3) Sainte-Marthe, in *Éloges*.

sait beaucoup au temps de leur nouveauté, et qu'on ne lit plus aujourd'hui, florissait au commencement du règne de Louis XIII. Le sieur Sorel ayant dit que l'auteur de la Polixène (a) eût pu produire un jour de meilleures choses, s'il n'eust point esté aussi malheureux que d'Audiguier, ajoute qu'ils ont tous deux esté assassinés * par ceux qu'ils tenoient pour leurs amis (b). « Je crois bien, dit-il ailleurs (c), que d'Audiguier » avoit bon esprit; mais c'estoit » plustôt un soldat qu'un homme » d'estude, comme il fait paroîs-

hommes. Ramis de ses blessures, il sortoit pour la première fois le 8 avril suivant, lorsqu'il fut attaqué encore par les mêmes hommes qui étoient des ligueurs.

(a) C'est le titre d'un roman dont l'auteur s'appelait Molière.

* François de Molière, personnage négligé (on pourrait presque dire oublié) par tous les faiseurs de dictionnaires historiques, est auteur d'un roman intitulé : *la Polixène*. Il fut assassiné en 1623, (Voyez la *Biographie universelle* au mot *MOLIERE*). Audiguier fut assassiné en la maison et en la présence d'une présidente. « On le fit, dit Colletet » dans l'*Histoire* (manuscrite) *des poètes » français*, jouer au piquet; on lui mé- » compta tant de fois son jeu qu'il ne put » s'empêcher de dire à celui qui le fourbait: » *Vous comptez mal*; parole qui fut rele- » vée d'un démenti; en même temps plu- » sieurs satellites sortis de derrière une ta- » pisserie se jetèrent dessus lui, et quelques » efforts qu'il fit de parer leurs coups avec un » escabeau qui lui servit quelque temps de » bouclier et de plastron, il fallut qu'il cédât » à la force, et ce d'autant plus que ses enne- » mis se saisirent d'abord de son épée qui était » sur un lit. Il fut percé de plusieurs coups, et » rendit ainsi l'esprit sous l'effort de ces tigres » de qui la rage ne se put assouvir que par » son dernier soupir, ce qui advint au faubourg » Saint-Germain vers l'an 1624. Si bien qu'il » mourut âgé d'environ cinquante-cinq ans. » Voyez *Examen critique et Complément des dictionnaires historiques les plus répandus* (par M. A. A. Barbier), tom. I^{er}., p. 56.

(b) Sorel, Berger extravagant, *remarques sur le XIII^e. livre*, pag. 493, édition de Rouen, chez Osmont, en 1646, in-8^o. deux volumes.

(c) Là même, pag. 486.

» tre dans toutes les épître » dicatoires de ses livres, » parle quasi toujours de » épée, ou de quelque chose » en approche : et l'on ra- » aussi que, pour monstrier » n'escrivoit que par négli- » il disoit un jour, par une » vade de Gascon (d), » tailloit sa plume avec son » Il y en a qui assurent qu » lui repartoit, que c'estoit » à cause de cela qu'il esc » si mal; mais il ne fau » estre si satirique. Il » point de doute que cette » de se vanter avoit beauc » grâce, et qu'elle mérite » mise au rang des apocri- » mes françois. » D'Aud » avoit un neveu *¹ qui » pour l'auteur de la trad » de la *Stratonice*, roman il » mais on croit que Mallevil » vait faite, et qu'étant un » meilleurs amis, il la lui » (e). Il y a eu un d'Audigu » avocat au parlement de » qui a publié quelques pla » (f). J'ignore s'il est le mê » le neveu, qui était le b » de Malleville *³, mais

(d) Voyez le *Socrate chrétien* discours X, pag. 263.

*¹ Ce neveu s'appelait Pierre. Il dans son *Examen critique*, etc., détails curieux sur les traductions des *Aventures de Lazarille de Tormiguier* neveu passé pour auteur d'roductions de cet ouvrage; il l'est d'une partie.

(e) Pellisson, *Histoire de l'Académie*, pag. 292.

*² Il s'appelait Henri, sieur et était, dit Leclerc, avocat général de la reine mère, dès 1652.

(f) Marolles, *Mémoires*, pag.

*³ Malleville (Claude) était l'auteur neveu. Pellisson prétend même que la traduction de *Stratonice* est de Malleville à l'ami de Malleville que l'on doit

qu'il a vécu au XVII^e. siècle (g); et je crois que ce neveu est l'auteur que l'on appelait *D'Audiguier le jeune*, et qui publia, entre autres ouvrages, l'*Éromène*. Un passage, que je cite ci-dessous, me fait croire que l'on tua notre d'Audiguier l'an 1630 (B).

(g) Marolles, *Dénombrement des auteurs*, pag. 407.

(A) *Il est auteur de plusieurs livres.* Il publia à Paris, chez Pierre Billaine, en 1617, le *Vrai et ancien Usage des Duels*. C'est un livre de 532 pages in-8^o, qui n'est pas indigne des bibliothèques. Il publia aussi quelques romans français : les *Amours de Lysandre et de Calliste*, celles d'*Aristandre et de Cléonice*, la *Flavie*, la *Minerve* **, etc. Ce sont des romans, qui eurent beaucoup de cours (1). Il traduisit en français les *Nouvelles de Miguel de Cervantes* **. Voici le jugement que Sorel a fait de cet auteur, dans un ouvrage qui a suivi de bien loin son *Berger extravagant*. Je ne pense pas, dit-il (2), qu'on doive mépriser absolument le sieur d'Audiguier, auteur des *Aventures de Lysandre et de Calliste*. Quoiqu'il n'eût pas beaucoup d'étude, il écrivait en ce temps-là d'un style assez vigoureux et assez net, comme on voit dans plusieurs romans qu'il a composés, dans ses lettres, et dans quelques traductions. Au commencement, ayant fait un livre appelé la *Philosophie soldade*, il avait encore un peu de gasconisme; mais il s'instruisit dans ses traductions des *Nouvelles de Cervantes*, et du livre de la *Perfection chrétienne* fait par Rodriguez ** : de sorte qu'il pouvait passer pour un

» de nos bons traducteurs. Son dernier ouvrage, qui est les *Amours d'Aristandre et de Cléonice*, n'était pas des pires de son temps.»

(B) *Un passage..... me fait croire que l'on tua notre d'Audiguier l'an 1630.* Ce passage est pris d'une lettre de Balzac, datée du 20 d'août 1630 *. D'Audiguier n'y est pas nommé, et l'on a mis des étoiles à la place de la personne que Balzac avait nommée; mais je ne doute nullement que ce ne fût l'écrivain dont je donne ici l'article. Je crois que son caractère n'est pas mal représenté dans les paroles suivantes (3). « Encore vaut-il mieux se réjouir innocemment à l'hôtel de Venise, que de se faire tuer aux Marais du Temple comme le pauvre ***. Je le plains certes en qualité de mort et de malheureux, et suis fâché qu'il n'ait eu loisir de songer au salut de son âme, et de demander pardon à Dieu. Mais de m'imaginer qu'une grande lumière de la France soit éteinte, et que nous ayons perdu un grand personnage, je le connaissais trop pour en avoir une si haute opinion. Il était véritablement homme de cœur, et avait certaines fougues d'esprit qui n'étaient pas mal plaisantes, pourvu qu'elles ne fussent pas imprimées. Mais il n'y avait point moyen de le souffrir, parmi les auteurs modernes, et dans le recueil des vers de ce temps. Néanmoins il comptait pour rien son courage et toutes ses vertus militaires, et ne se piquait que de bien dire et de bien écrire. Il était d'ailleurs si persuadé de son mérite en ce genre-là, que pour l'avoir un jour voulu guérir de cette fâcheuse maladie, il ne m'a jamais bien aimé depuis, et il est mort, je m'assure, avec ce mal de cœur contre moi. »

* La *Lysandre* est de 1616, dit Leclerc, L. Barbier, *Examen et Critique des Dictionnaires*, etc., dit. 1607), réimprimé en 1620; *Aristandre* de 1625; la *Minerve* de 1625.

(1) Notes que Sorel a critiqué les deux premiers, dans ses remarques sur le *Berger extravagant*, principalement dans le XIII^e. livre de ses remarques.

** Les *Nouvelles de Cervantes* ont été imprimées en 1613, dit Leclerc : M. Barbier dit 18.

(2) Sorel, *Bibl. franç.*, pag. 261.

*** Imprimé en 1623, dit Leclerc.

* Leclerc croit que d'Audiguier fut tué en 1626; Colletet, dans le passage rapporté en la note ci-dessus, a dit vers 1624.

(3) Balzac, *Lettres*, liv. VIII, lettre XLII, p. 387, 388, du tom. I^{er}. des Œuvres de Balzac, édition de Paris, chez Joly, en 1665, en deux volumes in-folio.

AVENTIN (JEAN), célèbre par ses *Annales de Bavière*, a fleuri au XVI^e. siècle (A). Il était de

basse naissance, fils d'un cabaretier d'Abensperg dans la Bavière (B). Il étudia premièrement à Ingolstad, et puis dans l'université de Paris, sous Jacques le Fèvre d'Étaples, et sous Josse Clictou. Étant retourné en Allemagne, l'an 1503, il s'arrêta quelque temps à Vienne, où il enseigna en chambre l'éloquence et la poésie. Il s'en alla en Pologne l'an 1507, et enseigna publiquement la grammaire grecque dans Cracovie. Il revint en Allemagne, et passa quelque temps à Ratisbonne, d'où il se transporta à Ingolstad l'an 1509, et y expliqua quelques livres de Cicéron. Comme il passait pour fort habile homme, on le fit venir à Munich l'an 1512, afin d'être précepteur du prince Louis et du prince Ernest (a). Il voyagea avec le dernier de ces deux princes (b). Après cela, il entreprit de composer les *Annales de Bavière* (C), et y fut encouragé par les espérances que les ducs de ce nom lui donnèrent de fournir aux frais. Il n'oublia rien pour répondre là-dessus à l'attente de ses maîtres : il consulta le mieux qu'il put les archives d'Allemagne, et il s'appliqua tout entier à cet ouvrage. Il n'a point perdu sa peine, car il s'est acquis par-là beaucoup de réputation. Il reçut en 1529 un affront qui lui causa un chagrin dont il fut rongé tout le reste de sa vie. On le tira par force du logis de sa sœur à Abensperg, et on le mit en prison. Personne n'a jamais su au vrai

(a) Ils étaient fils d'Albert-le-Sage, duc de Bavière.

(b) Voyez l'Histoire de Bavière, du sieur le Blanc, tom. III, pag. 414, 415.

le sujet d'une telle violence, que l'on aurait poussée plus loin, si le duc de Bavière n'eût pris ce savant personnage sous sa protection. La mélancolie indomptable qui accompagnait Aventin depuis ce temps-là, bien loin de lui faire prendre la résolution de continuer à vivre dans le célibat, comme il y avait vécu jusqu'à l'âge de soixante-quatre ans, le poussa peut-être à songer au mariage. Cette nouvelle passion ne fut pas si forte qu'elle ne lui laissât la liberté de consulter la Sainte Écriture et ses amis sur ce qu'il avait à faire. Il ne trouvait que des conseils remplis de beaucoup d'incertitude (D); c'est pourquoi il fallut qu'il donnât lui-même la résolution de ce problème, et il conclut pour le mariage (E). Il ne fut plus question que de chercher un parti, et il eut l'imprudence de s'en rapporter à une vieille rusée qui le trompa vilainement (F); car elle lui amena une femme du pays de Suabe, qui avait trois grandes imperfections, une femme, dis-je, pauvre, laide, et chagrine, qui lui donna lieu de faire bien des expériences (G). Il loua une maison à Ratisbonne depuis ses noces, et puis il fut attiré à Ingolstad en 1533 pour y être précepteur du fils d'un conseiller du duc de Bavière (c). Il y voulut transporter sa femme; et pour cet effet, il fit un voyage à Ratisbonne pendant les fêtes de Noël; mais il y arriva atteint de la maladie dont il mourut le 9 de janvier 1534, âgé de soixante-huit ans. Il ne laissa qu'une fille, qui a

(c) Leonardus ab Eck.

ait guère que deux mois (d). Il fut enterré dans l'église de Saint-lémeran, à Ratisbonne, où son epitaphe lui donne l'éloge de son catholique (e). Cependant, par les recherches que les jésuites ont faites, il s'est trouvé qu'il n'était un bon luthérien caché (H). C'est par-là que ceux de l'église romaine tâchent d'affaiblir le poids de son témoignage contre la conduite des papes, et contre la mauvaise vie des prêtres; car les protestans ont mille fois allégué les annales d'Aventin, pour montrer les désordres de l'Eglise. La plupart des autres écrits de cet auteur n'ont pas été imprimés (I). M. Moréri a mal écrit aussi dans cet article (K).

(d) Il avait eu un fils qui était mort.
(e) Tiré de sa Vie, composée par Jérôme Zieglérus. Elle est à la tête de ses Annales.

(A) Il a fleuri au XVI^e. siècle.] Il naquit l'an 1466, et mourut l'an 1534: d'où Vossius infère avec beaucoup de raison, que Guebrard s'est trompé, en faisant fleurir cet historien l'an 1366 (1). Le père Gaultier a copié la faute de Guebrard. Dans l'épilogue de la Bibliothèque de Genève, on met faussement la mort d'Aventin à l'an 1529.

(B) Il était fils d'un cabaretier d'Abensperg, dans la Bavière.] Jérôme Zieglérus dit que cet homme se nommait Jean Thurmar, et que devint que Léonard d'Eckh donna une épigramme le nom de Thurmarus (2) à Jean Aventin (3). Il ajoute que l'annaliste de Bavière se nomme *Aventinus*, à cause que l'ancien nom d'Abensperg est *Aventinum*. L'Empereur Antonin, continue-t-il, la nomme *Abusina* dans son Itinéraire. M. Bullart n'a pas bien entendu ceci. La ville d'Abensperg,

dit-il (4), est assez célèbre en l'histoire romaine, principalement par l'empereur Antonin, qui, dans son Itinéraire, la nomme *Aventinium*. Cet auteur serait bien embarrassé, si l'on exigeait de lui qu'il prouvât que cette ville est assez célèbre dans l'histoire romaine. Le docte Lambecius ne croyait pas qu'on trouvât qu'elle eût porté d'autre nom que celui d'*Abusina*, qui lui est donné dans l'Itinéraire d'Antonin; et c'est pour cela qu'il blâme l'auteur des Annales de ne s'être pas nommé *Abusinensis*. *Patria ejus fuit Abusina, unde falsè, cum se nominare debuisset Abusinensem, cognomine usus est AVENTINI* (5). Mais ce nom eût-il eu les agréments de celui d'une des montagnes de Rome?

(C) Il entreprit de composer les Annales de Bavière.] Il eut pension pour cela. Il y mit la première main peu avant la mort de l'empereur Maximilien. L'ouvrage comprend sept livres, et s'étend jusqu'à l'année 1533^{re}. Vossius remarque toutes ces choses. *Annales Bojorum libris VII reliquit.... Terminatur ejus historia anno MDXXXIII. Extremis Maximiliani temporibus jam coeperat historiam suam scribere auspiciis et liberalitate fruens. Guilielmi et Ludovici Bavaricæ Ducum, qui patri suo Alberto succedunt anno 1508* (6). Ces Annales ne virent le jour qu'en l'année 1554^{re}. Ce fut Jérôme Zieglérus, professeur en poésie dans l'université d'Ingolstadt, qui les publia; mais, comme il l'avoue lui-même dans la préface, il en ôta les invectives qui regardaient les gens d'église, et plusieurs autres qui ne faisaient rien à l'histoire de Bavière. *Multa sine dubio emendasset (Aventinus), pleraque forsitan mutasset etiam, si per fata licuisset..... Invectivas quasdam contra ecclesiasticas personas, item fabulosas narrationes nihil quidquam ad historiam facientes, non fraudè sed*

(4) Bullart, Académie des Sciences, tom. I, pag. 247.

(5) Lambec., Comment. Biblioth. Caesar., lib. II, cap. XI, pag. 471, in not. margin., non. 2, apud Magirum, Eponymal., pag. 91.

^{re} Il finit à l'an 1466, dit Leclerc.

(6) Vossius, de Hister. Latinis, pag. 655.

^{re} Joly dit que l'auteur en avait publié un Essai en allemand, dès 1529, à Nuremberg.

1) Vossius, de Hister. Latinis, pag. 655.

2) Il ne semble pas que l'un de ces noms ne bien de l'autre. Il y a peut-être dans l'un dans l'autre quelque faute d'impression.

3) Zieglérus, in Vita Joannis Aventini.

judicio omisimus (7). La précaution de Ziéglérus, et la bonne foi avec laquelle il confessa les mutilations, n'étaient point deux choses qui fussent nées l'une pour l'autre; car cet ayeu excita la curiosité des protestans, et les obligea à tâcher de déterrer ce qui avait été supprimé: et ils cherchèrent si bien un manuscrit de ces Annales non tronqué, qu'ils le trouvèrent. Il fut publié à Bâle, l'an 1580, pas les soins de Nicolas Cisnerus. Le titre de cette édition porte *Joannis Aventini Annalium Bojorum libri VII, ex authenticis manuscriptis codicibus recogniti, restituti, aucti diligentia Nicolai Cisneri*. Coeffeteau n'a pu s'empêcher de faire éclater son chagrin contre l'édition de Cisnerus. Voici comme il parle: *Aventin n'est point auteur digne de foi en ces matières ecclésiastiques, n'ayant eu autre but en ses Annales, que de déshonorer le clergé; et surtout il est récusable en l'histoire de Grégoire VII.... L'incontinence de sa plume en ces matières avait été cause que Ziéglérus en sa première impression en avait retranché beaucoup de narrations mensongères, et beaucoup d'invectives contre les ecclésiastiques; mais les protestans, qui détournent leurs oreilles de la vérité pour s'adonner aux fables, n'ont pu supporter cette correction, et nous ont publié ses Annales avec toutes ses ordures* (8).

(D) *Il ne trouva, sur son mariage, que des conseils remplis de beaucoup d'incertitude.*] Voici ce que M. Bullart récite à l'égard des réponses que les livres firent: « Socrate le laissait » en peine, par ce discours qu'il a » autrefois tenu à un jeune homme » qui était dans la même irrésolution: *Mariez-vous, ou ne vous mariez pas, vous ne pouvez manquer à vous repentir de l'un et de l'autre.* » Il n'eût pas eu besoin d'autre conseil s'il eût cru celui de Diogène, » qui disait aux jeunes gens qu'il » n'était pas encore temps qu'ils se » mariassent, et aux vieillards, que » le temps était passé. Euripide

(7) Ziegler, in *Præfatione*. Cisner, dans sa *Præface*, montre qu'Aventin, s'il avait vécu, n'aurait point changé ce que Zieglerus prétend qu'il aurait changé.

(8) Coeffeteau, *Réponse au Mystère d'Iniquité du sieur du Plessis*, pag. 673.

» flattait son désir, en disant que la » femme est une douce consolation au » mari dans ses maladies et dans ses » adversités; mais il l'affligeait par » plusieurs autres sentences qu'il prononce ailleurs contre ce sexe (9). » C'est un pur roman, et une occasion mendiée de débiter un lieu commun; car la Vie d'Aventin marque expressément qu'il n'examina, avec deux de ses amis, que des passages de l'Écriture. *Sæpius multos locos ex sacris litteris suadentes et dissuadentes matrimonium protulit.*

(E) *Il conclut pour le mariage.*] Continuons d'entendre parler le même M. Bullart. « Aventin, lassé de chercher des avis parmi les morts et les vivans, et espérant de rencontrer une femme selon ses souhaits, s'écria tout à coup: *Je suis vieil, j'ai besoin d'une compagnie qui m'assiste et me serve dans la caducité de mon âge.* » Voici ce que dit Ziéglérus: *Senectutem suam omnino considerans, tandem prorumpens in hæc verba dixit: « Senex sum, mihi ministrari opus est. »* Sa conclusion fut selon les règles de la logique. *Conclusio sequitur debiliorem partem.* D'un côté, ses livres et ses amis lui conseillaient de délibérer toute sa vie; et, de l'autre, son infirmité lui conseillait de se marier. Par sa conclusion, il se mit du côté le plus infirme. Mais n'eut-il pas deux enfans en peu d'années, et cela, quoique le laideur et les criailleries de sa débile femme ne fussent pas fort propres à l'échauffer? Il avait donc tort de dire qu'il lui fallait une femme à cause de la caducité de sa vieillesse, il lui en fallait aussi une à cause des restes de jeunesse qu'il sentait encore.

(F) *On le trompa vilainement.*] Son historien lui fait ici beaucoup de tort, car voici comme il s'exprime: *Dedit Suevam, morosam mulierem, illeptidam, et omnino pauperem, deceptus ab anu quiddam, quæ ei illum et famulam saltem adduxerat.* La vieillesse ne lui amena point cette fille de Sabe sur le pied d'une femme qu'il dut épouser, mais comme une simple servante. En quoi donc est-ce qu'elle le trompa? Il fallait que Ziéglérus

(9) Bullart, *Académie des Sciences*, pag. 47.

us l'apprendre ; car en sur ses expressions, on nt disculper la vieille, er toute la faute sur le . On croira qu'ayant ré- rier, et n'ayant perdu emps à s'y résoudre vu rit la première fille qui is la main, et ce fut sa te : et ainsi le voilà un grossir la liste des Colle- nt d'autres qui se sont urs servantes (10).

me lui donna lieu de : expériences.] « Ayant as, et décidé toutes ses is par son mariage, il ien à faire qu'à méditer ngement de sa vie, et à s'il est moins fâcheux de : femme pauvre, que de l'orgueil d'une riche ; celle que personne ne l'en garder une belle. enne était pour le moins aise que la Xantippe de temple de ce grand phi- avait encore lui servir ion (11). » Sans mentir, mand fut bien malheu- ait entrer dans un bon ettre à couvert de mille , et ils'exposa à une tem- le. Encoresi sa femme eût he ; mais elle n'avait eu a laideur et son humeur *Aventinus vir doctus, integritatisque, sed fortune tenui, quam corrumpit ulxore rixosa et malorum um duobus malis pau- ve mald ipsi fuerit con-*

ions injustice peut-être, ions qu'il n'épousa point ans avoir profondément s inconvéniens. Elle ne tromper sur l'article de avait des yeux. On ne menée que comme ser- rait donc point espéré riche. Voilà donc deux ui connaissait très-clai-

Ménagiana, pag. 252, et la l'article Baisais.

cadémie des Sciences, pag.

, Dissertat. de Rebusp. apud telog. Critic., pag. 90.

rement, l'un qu'elle était laide, l'autre qu'elle était pauvre. Mais cette connaissance ne peut pas nous faire conclure qu'il agit imprudemment ; car elle pouvait lui promettre l'exemption de mille inconvénients insupportables. Comme il avait beaucoup de lecture ; il savait les axiomes des anciens sur la discorde de la beauté et de la pudicité (13), et sur l'orgueil qui accompagne les belles filles (14), et qui s'empare d'une épouse richement dotée (15). On apprend ces axiomes au collège, et l'on trouve tous les jours mille occasions de les appliquer : de là vient qu'ils demeurent fortement imprimés dans la mémoire, et cela augmente la peur d'en éprouver la vérité, si l'on s'expose à courir cette fortune. Nous pouvons donc croire, avec beaucoup de vraisemblance, qu'Aventin considéra qu'en épousant une femme jeune et jolie, il exposerait son front à une disgrâce honteuse et tout-à-fait mal plaisante. Il savait sans doute que la beauté ne donne point l'exclusion à un désir très-sincère de se comporter chastement ; mais d'ailleurs, il s'imaginait qu'elle rend très-difficile l'exécution de ce désir. La cajolerie, presque inévitable dans ce cas-là, est d'une force merveilleuse pour vaincre les bonnes résolutions. Quand il considérait son âge, il ne pouvait que s'alarmer de plus en plus : sa soixante-quatrième année était un nouvel épouvantail, et il disait peut-être en lui-même : *Si l'on fait ces choses au bois vert, que sera-ce du bois sec ? Un jeune mari n'est pas à couvert de cette infortune, comment l'éviterai-je, moi qui suis bien vieux ?* Les maux réels, dans la condition d'un vieux mari qui a une jeune et belle femme, quelque vraisemblablement qu'ils se fassent craindre, sont pour-

(13) . . . *Rara est adeo concordia formæ, Atque pudicitia.*

Juvenal., Sat. X, vs. 297.

. . . . *Lis est cum formæ magnæ pudicitia.*

Ovidius, Epist. XVI, vs. 288.

(14) *Fastus inest pulchris sequiturque superbia formam.*

Ovidius, Fast., lib. I, vs. 419.

(15) *Ith ista solent quæ viros subservire Sibi postulant dote fretæ feroces.*

Plaut, in Mœsch., act. V, scèn. II, vs. 16. Voyez les *Electa* Plantina de Philippe Pareus, au mot *Conjugium*.

tant moins difficiles à éviter que les maux imaginaires. Je veux dire qu'un tel mari a plus de sujet de craindre les chagrins de sa jalousie, que l'infidélité de sa femme. Il arrive plus souvent qu'on lui est fidèle sans qu'il en soit bien persuadé, qu'il n'arrive qu'on lui soit infidèle sans qu'il en ressente des inquiétudes. Il y a donc quelque apparence qu'Aventin se défia encore plus de soi-même que d'une épouse jolie, et qu'il raisonne comme ceci : *Je veux qu'elle soit chaste effectivement ; mais suis-je bien assuré que je n'aurai pas la faiblesse d'entrer dans des défiances, en m'apercevant qu'elle plaît à mes voisins et à mes amis, et qu'ils lâchent de lui plaire (16) ? Que ma jalousie soit aussi mal fondée que l'on voudra, elle n'en sera pas un bourreau moins farouche et moins barbare. La plus sûre est de ne s'y pas exposer, et de prendre à femme cette servante dont la laideur me tirera d'inquiétude ; car, casta est quam nemo rogavit : où trouverait-elle des corrupteurs, quand même elle formerait de mauvais desseins ? et comme d'autre côté elle est pauvre, je n'aurai pas lieu de craindre qu'elle soit impérieuse ; ce sera un esprit soumis, qui n'osera point parler haut et me contredire. Ne sais-je pas ce qu'ont dit les anciens poètes (17) ?* Si nous supposons qu'il prit la chose par ces endroits-là, nous le trouverons plus malheureux qu'imprudent ; car enfin, les raisons qui l'auraient déterminé à son choix sont spécieuses et éblouissantes : mais il faut aussi supposer que le troisième défaut ne lui était pas connu, et que sa servante avait eu l'adresse de cacher son humeur chagrine, grondieuse, bourrue, acariâtre. Elle n'eut garde de la découvrir : elle connut bientôt que son maître était résolu à sortir du célibat à quelque prix que ce fût, et sans doute il ne tarda pas long-temps à faire reluire quelques rayons qui la portèrent à croire qu'il ne chercherait pas hors de son logis

(16) *Magno periculo custoditur quod nullus placet.* Publins Syrus.

(17) *L'un d'eux a dit Sponsam sine dote non habere loquendi libertatem. Et voici ce qu'a dit Plante, in Aulular., Act. III, scèn. V, vs. 60.*

Quem indotata est ea in potestate est viri. Dotata mactant et malo et damna vices.

la femme qu'il voulait prendre. Comme il ne faut point juger des choses par l'événement, gardons-nous bien de le blâmer d'imprudence sous prétexte que son mariage fut malheureux. Les plus sages y sont attraits. Caton fut trompé par ses propres raisonnemens dans une semblable matière (18). En un mot, pour dire qu'Aventin fut imprudent, il faudrait savoir deux choses : l'une, qu'il ne mit pas en balance les raisons qu'on a vues ci-dessus, et les raisons du parti contraire ; l'autre, que s'il eût épousé une femme jeune, riche et jolie, il n'eût pas eu autant de chagrin qu'il en sentit ayant épousé sa servante. Voilà deux sources de jugemens téméraires : on condamne les gens sans savoir ni les motifs secrets, bien pesés, bien examinés, qui les déterminent ; ni ce qui leur serait arrivé s'ils eussent ehoisi d'une autre façon.

(H) *Les jésuites ont découvert qu'il était un bon luthérien caché.*] Je dis caché ; car puisqu'il fut enterré dans une église catholique, avec les cérémonies ordinaires, et qu'on mit à son épitaphe *Veræ religionis amator*, il faut croire qu'il ne se déclara point publiquement pour les protestans, non pas même à l'article de la mort, dans ce moment décisif où il n'est plus question de dissimuler. Il est même vrai que le style de son histoire est tout catholique romain, si l'on accepte les endroits où il parle si librement contre la tyrannie des papes, et contre les mauvaises mœurs du clergé (19). Il ne faut donc pas trouver étrange que M. du Plessis l'objecte à ceux de l'église romaine, comme un témoin qui a été de leur religion. M. du Plessis ne savait pas les anecdotes que le père Gretser avait publiées. Voici un passage de ce jésuite : *Addit Plessius invectione Arminiana hanc clausulam : hæc quidem est cet professione romanus, plura forte si licuisset, dicturus. Professione romanus, hoc est catholicus non fuit Aventinus, sed hæreticus ; cujus criminis ut alia probamenta desunt, id tamen satis superque liquet ex epistola Melanchthonis ad Aventinum.*

(18) Voyez la remarque (L) de l'article de PORCIUS.

(19) Voyez Rivet, dans sa Réponse à Casteau pour du Plessis, tom. II, pag. 167.

am ex ipso autographo recitavi lib. contra Calvinianum Replicatorem p. 19 (20). Coeffeteau n'a point su cette particularité ; néanmoins il a tenu hautement qu'Aventin était hérétique : Quant à ce, dit-il (21), le du Plessis fait Aventin de profession romaine, nous ne l'accorderons mais. Son langage le découvre, et il voit par toutes ses Annales comme sa passion le transporte contre le saint pape. C'est pourquoi, pour le trancher court, tout ce qu'on nous objecte lui ne vaut pas une feuille de chéne, et ne le jugeons non plus digne de réponse que l'imposteur Benno, sur les mémoires duquel il a écrit la Vie de ce pontife (22). Aventin a été traité d'auteur luthérien dans l'Indice des livres défendus : Fromond, néanmoins, ne le croit pas hérétique, mais seulement semblable à Érasme, en fait de parler trop librement contre les décrets des moines : *Liberrimæ enim linguæ (hæreticæ dicere non ausim, æque puto) et planè Erasmi in monachorum et ecclesiasticorum vitia fuit Aventinus* (23). Plus etiam amico favens schismaticis, et parùm integræ fide res rom. pontificum prodidisse perhibetur, ideòque meruit in classe auctorum, cautè legendorum in Indice expurgatorio recenseri. Les vastes mémoires ne savent pas tout ce qui est assez commun. J'en puis donner un exemple. Conringius avait oublié que ceux qui publièrent à Ingolstadt les Annales d'Aventin en tranchèrent ce qui ne leur paraissait pas d'un bon catholique (24). *Libri ipsi, dit-il (25), post mortem devotum à ipsis pontificiis Ingolstadii sunt dicti, ut hinc appareat primos saltem editores non improbare quæ ibi repellantur.* Il avoue qu'Aventin entretenait commerce de lettres avec plusieurs protestans, et nommément avec Melanchthon, et qu'il penchait de ce côté, ce qui n'empêcha pas qu'il mourût dans la communion ro-

maine. *Vixit superiori sæculo quando maxima illa sacrorum mutatio fieret, et nulla pontificiæ religionis dogmata improbat. Per litteras familiaritatem coluit cum protestantium nonnullis, et cum Philippo quoque Melanchthone : reperire tamen non potui reliquisse cum penitus ecclesiam romanam utri in protestantes videatur propensior ; vixit enim et mortuus est in illâ ecclesiâ, sepultusque Reginoburgi in monasterio sancti Emerami ceremoniis pontificiæ ecclesiæ usitatis* (26). Je remarque qu'on peut comparer fort justement le sort d'Aventin avec celui de Fra-Paolo.

(1) La plupart des autres écrits de cet auteur n'ont pas été imprimés*.] Vossius remarque qu'Aventin apprend à ses lecteurs, dans la page 236 de ses Annales (c'est la 344 dans l'édition de 1580), qu'il avait publié l'*Histoire d'Oetingen*, ville de Suabe, publiée à sa *Historia Utinensium* mentionne (27). Gesner n'a point fait mention de cette histoire, il n'a parlé que d'une *Grammaire* publiée par Aventin, l'an 1519, et d'un livre touchant la manière de compter sur ses doigts, publié à Ratisbonne, l'an 1532, auquel l'auteur avait joint le sommaire d'un grand ouvrage, qui ne demandait que le secours d'un Mécène pour sortir de dessous la presse. Voici le titre du livre, imprimé en 1532 : *Numerandi per digitos manusque (quint etiam loquendi) veterum consuetudinis Abacus, sive Explicatio ex Bedæ cum picturis et imaginibus, una cum capitibus rerum quibus illustrabitur Germania ab Aventino, modo contingat benignus Mæcenæ.* Gesner rapporte le précis de ce grand ouvrage d'Aventin. On connaît par-là que cet auteur avait formé un plan très-beau et très-vaste pour illustrer les antiquités d'Allemagne. La seule vue générale des matières qu'il embrassait est capable d'étonner. Voyez la lettre qu'il écrivit à Vadianus, l'an 1530 (28). Il devait publier bientôt une *Chronique* semblable à celle d'Eusè-

(20) Grewer, in *Examine Mysteriorum Plesmanii*, t. I, pag. 354.

(21) Coeffeteau, Réponse au Mystère d'Iniquité, pag. 676.

(22) Savoir Grégoire VII.

(23) Libert., Fromondus, in lib. de Orbe terrarum immobil., pag. 24, 25.

(24) Voyez la remarque (C).

(25) Conringius, apud Magirum, Eponymologia Critica, pag. 90.

(26) Idem, ibidem.

* Joly dit qu'on trouve un catalogue exact des ouvrages d'Aventin dans la *Bibliotheca media et infima latinitatis*, de Fabricius.

(27) Vossius, de Hist. latinis, pag. 655.

(28) C'est la XLIX^e. de la centurie publiée par Goldast.

be, une *Histoire ecclésiastique* depuis le commencement du monde jusqu'à son temps, quelques *anciens Grammairiens*, un *Dictionnaire grec et latin*, des *Notes sur Claudien* (29), etc. On ne sait ce que ces ouvrages sont devenus. Pour comprendre qu'il ait pu suffire à tant d'écrits, il faut qu'on sache qu'il commençait à étudier dès la pointe du jour, et que souvent il se remettait à l'étude un peu après souper jusqu'à minuit (30). Comme il a rompu la glace à ceux qui ont travaillé sur les antiquités de Bavière (31), il ne faut pas s'étonner qu'ils aient trouvé des fautes dans ses *Annales* (32). Il en trouverait beaucoup plus dans les leurs, s'ils lui avaient fourni les avances qu'il leur a fournies. Lambecius l'a repris en beaucoup de choses (33).

(K) *M. Moréri a mal réussi dans cet article.*] 1°. Que dans la première édition il ait parlé d'Aventin sous la lettre I, c'est une faute pardonnable, mais la rechute lui doit être reprochée. Il ne pouvait pas ignorer que tout le monde se plaignait qu'il eût placé les hommes illustres suivant le nom de baptême. Pourquoi n'a-t-on pas ôté ce sujet de plainte dans les éditions suivantes? 2°. Aventin est né l'an 1466, et non pas l'an 1460. 3°. Ayant une fois fait cette faute, il ne fallait pas donner soixante-huit ans de vie à Aventin mourant l'année 1534. Il fallait mentir encore une fois, en le faisant vivre septante-quatre ans; et, pour n'avoir pas ajouté ce second mensonge au premier, on a commis une très-lourde bétise: on a prétendu que depuis l'année 1460, jusqu'à l'année 1534, il n'y a que soixante-huit années. 4°. Il n'est pas vrai que Nicolas Gesner ait donné au public les *Annales* d'Aventin. Il fallait dire Nicolas Cisner (34). 5°. Ce serait parler très-

improprement que de dire que Nicolas Cisner a publié ces *Annales* avec des additions; car, manifestement, cela voudrait dire qu'il y aurait ajouté certaines choses de son fonds et de son crû. Or, c'est ce qu'il n'a point fait. Son travail revient à ceci: il a publié ces *Annales* sur un manuscrit d'Aventin qui n'avait point été édité; de sorte que son édition est plus ample que celle de Zieglérus, parce qu'elle contient tous les endroits que Zieglérus avait supprimés. Les paroles de Vossius, qui ont fait boucher Moréri, n'auraient pas trompé un homme attentif; elles insinuent assez clairement que Cisner ne fit autre chose que restituer à Aventin ce qu'on lui avait ôté: *Annales Bavarum libris VII reliquit: quos ex authenticis codd. restituit et auxi Nicolaus Cisnerus* (35). Vossius a un peu tort de n'avoir pas touché quelque chose de l'édition mutilée: s'il en eût parlé, ce que je viens de citer eût été plus clair. 6°. Un préter eût été plus clair. 7°. Les autres pièces qu'Aventin *laissa* ne sont point celles que les *sentimens* ne semblaient pas orthodoxes au cardinal Baronius. Cisner, contre les *Annales* de Bavière, le cardinal s'est fort fâché. 8°. Il ne faut point citer Baronius, *T. IX. de ni A. C. 772* (36); car cela signifie que Baronius a consacré pour le neuvième tome à la seule année 772.

(35) Vossius, de *Hist. Latinis*, pag. 665.

(36) Vossius, l'unique auteur qui ait consulté touchant Aventin, le pousse à préserver d'erreur; car il cite ex T. IX. et num 772.

AVERROËS (a), l'un des plus subtils philosophes qui aient paru entre les Arabes, était de Cordoue (b), et a fleuri au XII^e siècle (A). Il eut un extrême

(a) Voyez tous ses noms dans la notice (C).

(b) Dans le *Lindenius renovatus*, on a faussement que Cordoue est une ville d'Espagne.

(29) Voyez Gesner, *Biblioth.*, folio 386.

(30) Zieglérus, in *ejus Vita*.

(31) Conringius, *apud Magirum Eponymolog. critic.*, pag. 90.

(32) Brunnerus, dans ses *Annales* de Bavière, le critique souvent. Voyez Zeiller, de *Histor.*, pag. 13.

(33) Lambec., *Commentar. Biblioth. Cesar.*, lib. II, cap. I, II. Vide Magiri *Eponymol.*, pag. 91.

(34) Dans l'édition de Hollande on a dit Nicolas Gesner.

our Aristote, et il en les ouvrages avec tant, qu'on le nomma le *maître* par excellence. Ce que, ne sachant grec, il ait si bien pénétré de l'original; on a bon de croire que, s'il eût connu la langue, il eût certainement les pensées : *Qui græcè nescius deò mentem Aristotelis; quid non fecisset si scisset græcam* (c) ? Ce que disent quelques savants, et d'autres assurent qu'il mal entendu (B), tant son esprit était médiocre, parce qu'il ignorait la nature. Il fut professeur à l'académie de Maroc (C), et fut fort habile dans la philosophie; mais il en savait la théorie que la pratique le regarde comme l'inverse d'un sentiment fort opposé, fort contraire à l'orthodoxie chrétienne (E), et qui ne fit des progrès si rapides parmi plusieurs philosophes étrangers, qu'il fallut le croire par l'autorité paternelle. Ce sentiment est qu'il n'y a ni intelligence qui, sans l'âme, anime tous les individus de l'espèce humaine, en exercent les fonctions raisonnables. Il n'y a ni livres où il paraisse que les hommes aient eu de meilleures idées, que dans celui qui a écrit, *Destructiones Deorum contra Algazelem* (D), et qui parle fort désavantageu-

sement de la religion de ce philosophe (H), car on veut que non-seulement il ait méprisé le judaïsme et le christianisme, mais aussi le mahométisme, qui était sa religion extérieure. Divers auteurs ont travaillé à la traduction latine de ses ouvrages (I). J'espérais qu'avant que cet article fût donné aux imprimeurs, j'aurais le plaisir de consulter le volume où don Nicolas Antonio a parlé fort amplement d'Averroës; mais je me vois privé de cette satisfaction, et réduit aux seuls extraits du journaliste de Paris. Vous allez voir ce que j'en tire. « Averroës de Cordoue » fut instruit par son père dans » la jurisprudence et dans la religion du pays. Il était excessivement gras, bien qu'il ne mangeât qu'une fois le jour. Il passait toutes les nuits à l'étude de la philosophie; et, lorsqu'il se sentait fatigué, il se divertissait par la lecture de quelque livre de poésie ou d'histoire. Jamais on ne le vit jouer, ni rechercher aucun autre amusement. Les erreurs dont il fut accusé donnèrent lieu à une sentence par laquelle il fut dépouillé de son bien, et obligé à se rétracter. Après sa condamnation, il fit un voyage à Fez, puis retourna à Cordoue, où il demeura jusqu'à ce qu'à l'instance prière des peuples il fut rappelé à Maroc, où il passa le reste de sa vie, qu'il finit en 1206 (d). » Les journalistes de Leipsick m'apprennent que don Nicolas Antonio, dans cette partie de son ouvrage, s'est

s, de Philosophorum sectis, dans la remarque (I) les passages allemands.

(d) Journal des Savans du 1^{er} juillet 1697, pag. 475, édit. de Hollande.

fort servi d'un écrit de Jean Léon, qu'Hottinger a publié (e). Je puis donc, quant à cela, aller aux sources aussi bien que lui. Je dirai donc que l'on trouve dans cet écrit, que le peuple de Cordoue éleva Averroës à deux belles charges, que son père et son aïeul avaient possédées (K) : c'étaient celle de grand justicier, et celle de chef des prêtres. Il était capable de s'en acquitter, puisqu'il entendait fort bien la jurisprudence et la théologie. Après l'étude de ces deux sciences, il s'attacha à la physique, à la médecine, à l'astrologie et aux mathématiques. Pendant qu'il avait les charges dont j'ai parlé, le roi de Maroc lui envoya des députés, pour lui offrir celle de juge de Maroc et de toute la Mauritanie, et à telle condition, qu'il conserverait tous les emplois dont il jouissait en Espagne. Cette proposition lui plut : il s'en alla à Maroc; mais y ayant établi des juges comme ses subdélégués, il s'en retourna à Cordoue. On dit des merveilles de sa patience, et de sa libéralité, et de sa douceur (L). Il renvoyait à son lieutenant tous les procès criminels, et n'y opinait jamais. Tant de bonnes qualités n'empêchèrent pas qu'il n'eût beaucoup d'ennemis, qui le traversèrent extrêmement, et qui l'accusèrent d'hérésie; ce qui eut des suites bien fâcheuses, et bien accablantes pour lui (M). Il ne mourut point sans en être délivré glorieusement. Ce qu'il répondit à un jeune gentilhomme qui le pria de lui accorder sa fille, est assez curieux (N). On raconte une

(e) Acta Eruditor., Lips. 1697, pag. 305.

chose très-singulière touchant l'effet de quelques discours qu'il prononça contre le plus jeune de ses fils (O). Il composa beaucoup de vers de galanterie; mais quand il fut vieux, il les fit jeter au feu (P). Je ne sais d'où du Verdier Van-Privas a pris ces paroles : *Averroës fut rompu par une roue qu'on lui mit sur l'estomac. Vous les trouverez dans un chapitre qu'il intitule : de plusieurs Hommes lettrés anciens et modernes, les quels moururent misérablement* (g). J'ai été surpris de la prodigieuse stérilité que j'ai trouvée dans la Bibliothèque orientale de M. d'Herbelot (Q). On avait lieu de croire qu'un homme qui avait une si vaste connaissance des livres arabes étalerait mille beaux recueils concernant les aventures et les dogmes d'Averroës; et l'on voit, au lieu de cela, une brièveté surprenante, et qui, bien loin de nous instruire de ce que nous ignorions, nous peut faire méconnaître ce que nous avions appris.

(f) Tiré d'un livre de Viris quibusdam illustribus apud Arabes, traduit par Jean Léon, et publié par Hottinger, au chap. III du II^e livre de sa Bibliotheca theologia.

(g) C'est le XVII^e du II^e livre de ses diverses Leçons.

(A) Il a fleuri au XII^e siècle. Je n'en vois guère donner d'autre preuve que celle-ci : c'est que ses deux fils furent vus par Gilles de Rome * à la cour de Frédéric Barberousse.

* C'est une faute considérable, dit Lactius, d'avoir supposé que les deux fils d'Averroës furent vus par Gilles de Rome à la cour de Frédéric Barberousse mort en 1190. Ce n'a pu être qu'à celle de Frédéric II, mort en 1250; car Gilles de Rome ne mourut qu'en 1316. « moi, dit Joly. je pense que Gilles de Rome n'a pu voir les fils d'Averroës à la cour de Frédéric. Ce n'a pu être à la cour de Frédéric I^{er}, comme l'a prouvé M. Leclerc; j'ai peine à croire que ce soit à celle de Frédéric

Il, puisqu'il n'est pas mort avant Gilles de Rome. Gilles de Rome est mort en 1316, et Frédéric II est mort en 1250. Ce prince n'a pas été à la cour de Frédéric I^{er}. Je ne puis rien dire sur ce point. J'ai cherché inutilement dans les livres de Gilles de Rome. Ni Joly, ni Lactius n'ont vu le livre de Gilles de Rome (appelé aussi Colonna), que cite Lactius. L'édition de ce livre est dans les yeux de Lactius. Quodlibet studio M. Lactius. Cet ouvrage n'est pas de Gilles de Rome. C'est une faute de Lactius d'avoir indiqué le second, n^o 20 (1) que Gilles de Rome a écrit : *Filius cuiusdam Frederici qui Gilles de Rome ne dit pas qu'il est fils d'Averroës; il dit qu'il est fils de Gilles de Rome, que comme d'habitude par ces mots de notre temps on ne peut pas le dire le dit Leclerc a écrit de ce nom Gilles de Rome, et c'est qu'il y a une circonstance qui le prouve.*

(1) Händel, Apologie de la magie, chap. 1^{er} de Rome, qu'on trouve dans Petri Medici pag. 197.

(2) Reinesius, Epist. pag. 31.

(3) Hottinger, Biblioth.

rousse (1). *Etatem ex eo colligimus quod Ægidius Romanus in nono Quodlibeto refert se duos ejus filios vidisse in aula Frederici Barbarossæ. Is verò regere cepit anno c15. c111. ac imperavit annos xxxvii.* Ces paroles sont de Vossius, à la page 114 de son livre de *Philosophia*, chapitre XIV. Voyez-le aussi au chapitre XVII du *Traité de Philosophorum Sectis*, pag. 91, où il prouve, par le témoignage du *Conciliator*, et de ce même Gilles de Rome, qu'Averroës a fleuri l'an 1150; il nous renvoie aux Quodlibets de ce Gilles, *lib. II, Quæstione de unitate intellectus*. Reinesius observe qu'on met la mort d'Averroës à l'an 595 de l'hégire, qui est le 1198 de l'ère chrétienne (2). Je voudrais que M. Konig, qui nous renvoie à Reinesius, n'eût point placé cette mort à l'an 1225. Il aurait dû nous renvoyer à Hotttinger, et le rectifier; car ce docte Suisse, ayant dit, après Jean Léon, qu'Averroës décéda l'an 603 de l'hégire, fait correspondre cette année-là à notre année 1225 (3). C'est un grand

abus : elle correspond en partie à notre année 1206, et en partie à notre année 1207. La Bibliothèque rabbinique de Bartolucci m'apprend qu'Averroës a fleuri depuis l'an 1131 jusqu'à l'an 1216, qui fut celui de sa mort; que ses Commentaires sur la Physique d'Aristote furent achevés à Séville, l'an 1187, et que ses Commentaires sur la Métaphysique du même Aristote furent écrits l'an 1192 (4).

(B) *Quelques savans prétendent qu'il a fort mal entendu Aristote. . . parce qu'il ignorait la belle littérature.* C'est le sentiment de Louis Vives. *Nomen est commentatoris nactus, dit-il (5), homo qui in Aristotele enarrando nihil minus explicat, quam cum ipsum, quem suscepit declarandum. Sed nec potuisset explicare etiam si divino fuisset ingenio, quum esset humano, et quidem intra mediocritatem. Nam quid tandem adferebat, quo in Aristotele enarrando posset esse probè instructus? non cognitionem veteris memoriæ, non scientiam placitorum priscae disciplinæ, et intelligentiam sectarum, quibus Aristoteles passim scatet. Itaque videas eum pessimè philosophos omneis antiquos citare, ut qui nullum unquam legerit, ignarus græcitatæ ac latinitatis, pro Polo Pytholomæum ponit, pro Protagorâ Pythagoram, pro Cratylo Democritum; libros Platonis titulis ridiculis inscribit, et ita de iis loquitur, ut vel cæco perspicuum sit litteram eum in illis legisse nullam. At quàm confidenter audet pronuntiare hoc aut illud ab eis dici, et quod impudentius est, non dici: quum solos viderit Alexandrum, Themistium, et Nicolaum Damascenum: et hos, ut apparet, versos in arabicum perversissimè ac corruptissimè. Citat enim eos nonnunquam, et contradicit, et cum eis rixatur, ut ne ipse quidem, qui scripsit intelligat. Aristotelem verò quomodo legit? non in sua origine purum et integrum, non in lacunam latinam derivatum, non enim potuit linguarum expers, sed de latino in arabicum transvasatum. Il prouve ensuite par un exemple les égaremens de cet interprète d'Aris-*

• II, puisqu'il n'est pas facile de comprendre comment Gilles de Rome, mort le 22 décembre 1316, a pu se trouver dans un certain âge à la cour de ce prince avant 1250; ce ne put être non plus à celle de Frédéric III, élu en 1314. Je ne puis rien dire de certain sur ce sujet, ayant cherché inutilement le livre de Gilles de Rome. • Ni Joly, comme il le reconnaît, ni Leclerc n'a vu le livre de Gilles de Rome (*Ægidius Romanus*) appelé aussi Gilles Colonne (*Ægidius Columna*), que cite Naudé, cité à son tour par Bayle. L'édition de Louvain 1646, in folio, que j'ai sous les yeux, est intitulée : *B. Ægidii Columnæ... Quodlibeta, revisa, correctæ et variè illustrata, studio M. F. Petri Damasci de Corninck*. Cet ouvrage n'a que six Quodlibets : ainsi déjà, c'est une faute de Naudé ou de ses imprimeurs d'avoir indiqué le Quodlibet IX. C'est dans le second, n°. 20 (page 102 de l'édition susdite) que Gilles de Rome parle d'Averroës, en ajoutant : *Filius cujus dicuntur fuisse cum imperatore Frederico qui temporibus nostris obiit*. Gilles de Rome ne dit pas en quel nombre étaient les fils d'Averroës; il ne parle de leur séjour avec Frédéric que comme d'un on-dit. Il ne désigne le Frédéric que par ces mots : *l'empereur Frédéric qui mourut de notre temps*. Or, ce ne peut être, comme le dit Leclerc, que Frédéric II, le seul empereur de ce nom qui mourut du vivant de Gilles de Rome, et c'est toujours au XII^e. siècle que cette circonstance fixe l'existence d'Averroës.

(1) Naudé, *Apologie des grands hommes accusés de magie*, chap. XIV, pag. 354 : il cite Gilles de Rome, quodlibet IX. Voyez aussi Petri Petiti Medici parisiensis *Observat. miscell.*, pag. 191.

(2) Reinesius, *Epist. XV ad Hofmannum*, pag. 32.

(3) Hottting., *Biblioth. Theol.* pag. 279.

(4) Bartolucci, *Bibl. rabb.*, tom. I, pag. 131. Il cite Caserr., in *Chronolog. Compendio*.

(5) Ludovicus Vives, *de Causis corruptar. Arinm*, lib. V, pag. 167.

tote (6). Voyez Cœlius Rhodiginus, qui dit à peu près la même chose, généralement parlant (7). Ne vous fiez pas au père Rapin, qui lui fait dire cela touchant Avicenne (8). Ce jésuite ne citait pas toujours sur l'original. Ne méprisez pas pourtant ce qu'il va vous dire. « Comme Averroës ne connut Aristote que par une traduction » peu fidèle, il tomba lui-même dans » des altérations de sens si horribles, » que Bagolin, philosophe de Vérone, » Zimara et Mantinus entreprirent » en vain de le corriger (9). »

(C) *Il fut professeur dans l'académie de Maroc.*] Ce fut sous le troisième roi de la race des Almohades, après l'expulsion des Almoravides. Lisez ce passage de Reinesius : *Quem Averroëm appellant vulgò scholæ, ejus nomen integrum est Abual-Walid Mohammed, ebn Achmed, ebn Mohammed, ebn Roshd : docuitque in Academia Marocand auspiciis Jacobi, tertii ex Almohadis, post ejectos Almoravidas reges* (10).

(D) *Il se rendit fort habile dans la médecine, mais il en savait mieux la théorie que la pratique.*] Son principal ouvrage de médecine est celui qu'on nomme *Colliget*. Il y traite de cette science en général : on ne sera pas fâché de trouver ici un morceau de la préface : *Ex præcepto nobilis domini Audelach Sempse, qui pro consilio suorum philosophorum Avosait et Avenchalit injunxit mihi ut conscriberem opus, quod arabico sermone totam medicinæ scientiam contineret, ad approbandum judicandumve sententias veterum, collegi hoc opus Colliget, id est, universale, sic inscriptum propter ordinem doctrinæ observandum, qui paulatim ab universalibus ad particularia procedet. In hoc enim libro universales regulas inchoavi, et deinceps favente Deo alium librum de iis quæ particularia sunt instituiam, etc.* (11). Pour faire comprendre qu'il se piquait d'exceller en médecine, il me suffira

d'avertir qu'il était l'émule du grand Avicenne, et son ennemi si capital, qu'il évite de le nommer dans ses écrits * : *Avicennæ medici æmulus et inimicissimus fuit, ut eum nominare in suis libris vereatur* (12) : son affectation à cet égard est sensible. C'est apparemment cette affectation qui a été cause qu'en réfutant une doctrine soutenue par Avicenne, il ne l'attaque que comme le sentiment de Galien. Je parle de la doctrine qui établit que les esprits animaux qui causent la joie sont lumineux, et que ceux qui causent la mélancolie sont noirs. M. Petit n'a pas pris garde à l'affectation d'Averroës. *Nunc quibus mentis penetrationibus Averroës hanc Avicennæ opinionem impugnet, videmus : quanquam eo loco directè Avicennam non petit, sed Galenum, spontaneum melancholicorum metum ab humoris qui in iis abundat nigredine repetentem ; verum quæ ibi Galeno objicit, pari impetu in memoratam Avicennæ opinionem redeunt* (13). Averroës, ou expressément, ou par un défaut de mémoire, a tenu une conduite toute différente de celle-là à l'égard d'Avempace ; car il le nomme comme l'auteur d'une remarque qu'il avait pu lire dans Philopon (14). Cela soit dit en passant. Or, qu'il ait été plus habile dans la théorie que dans la pratique, il l'avoue lui-même, comme le remarque M. Petit. *Averroës fatetur de se ultrò in septimo eorum Librorum quos Colliget vulgus appellat, cap. 6. Ego, inquit, non studi ei scientiæ (medicinæ) ut videar melius in ea esse sufficiens : et alibi negat in eorum numero esse qui ægris remedia adhibent* (15). Ce passage de M. Petit est tout autrement exact que ces paroles de Vossius, *Averroës Con-*

* Chauffepié rapporte un passage de Froid, auteur de l'*Histoire de la Médecine depuis Galien*, qui contredit formellement ce qu'écrivait Champier, cité dans la note (12) sur le double fait de l'inimitié et de l'affectation de ne pas nommer Avicenne.

(12) Symphorianus Camper., apud Gesnerum, *ibidem* folio 100. Voyez Cœlius Rhodiginus chap. XII du XXX^e livre, pag. 104, et Scaliger contre Cardan., Exerc., LII, num. 5.

(13) Petrus Petitus, Dissertat. de Hammi penthe, pag. 89.

(14) Voyez le même Petri Petiti *Observat.*, lib. III, cap. XVIII.

(15) Idem, *ibidem*, lib. II, cap. VII, pag. 99, 100.

(6) C'est-à-dire, par une citation d'un passage de la *Métaphysique* d'Aristote.

(7) Cœlius Rhodiginus, *Antiq. Lect.*, lib. III, cap. II, pag. 110.

(8) Rapin, *Réflexions sur la Philosophie*, num. 15, pag. 339, 340, édition de Hollande.

(9) La même.

(10) Reinesius, *Epist. XV ad Hofmann.*, pag. 32.

(11) *Præfat. Averroës*, apud Gesnerum, in *Biblioth.*, folio 101.

(16) Vossius
pag. 114.
(17) Ce m'est
(18) Mercklin
pag. 94.
(19) Symph.
Chauffepié
sur l'erreur de
celui que ce f
un propre fils.
(20) Pasquier
l. XIX, pag.

densis, cognomento Commentator, medicus non tam practicus, quam theoreticus. Fuit medicus Memarolini regis (16). Les dernières paroles affaiblissent les premières plus qu'elles ne les confirment ; car être le médecin d'un prince tient beaucoup de la pratique. Je ne dis rien de *Memarolini* (17), qui n'était pas un nom propre, mais un nom de dignité, et par conséquent peu propre à être uni au mot *regis*. M. Mercklinus n'a pas songé à cela, lorsqu'il a dit, *videtur medicus fuisse regis Miramamlini* (18). Symphorien Champier a été ici le mauvais guide : il a dit qu'Averroës a vécu *tempore Miramamlini regis apud Cordubam* (19). Notez que les médecins de Paris, grands partisans de la saignée, ne conviendraient pas aisément qu'Averroës fut médiocre dans la pratique de la médecine ; car on dit que son exemple a contribué beaucoup à extirper une erreur qu'ils désapprouvent. Lisez ces paroles d'Étienne Pasquier. « Combien de siècles avons-nous exercé la médecine, estimants qu'il ne falloit saigner un enfant jusques à ce qu'il eust atteint l'âge de quatorze ans, et que la saignée leur estoit auparavant ce temps, non un remède, ains leur mort ! Hérésie en laquelle nous serions encore aujourd'hui, sans Averroës, Arabe, qui premier se hazarda d'en faire l'esspreuve sur un sien fils âgé de six à sept ans *, qu'il guérit d'une pleurésie (20). »

(E) On le regarde comme l'inventeur d'un sentiment fort absurde, et fort contraire à l'orthodoxie chrétienne. Il vaudrait mieux dire, ce me semble, qu'il l'a éclairci et développé, et que l'ayant soutenu avec plus d'application qu'on ne faisait auparavant, il lui a donné une espèce de nouvelle vie ; car le même Pomponace, qui assure dans le chapitre IV

que c'est un monstre forgé par Averroës, *Figmentum et monstrum ab Averroë confictum* (21), avait dit dans le chapitre III, que Themistius et Averroës enseignent la même chose. *Averroës itaque et ut existimo antea cum Themistius concordēs posuere animam intellectivam realiter distinguī ab animā corruptibili, verū ipsam esse unam numero in omnibus hominibus; mortalem verò multiplicatam* (22). Les jésuites de Conimbre remontent plus haut, car ils veulent que Théophraste ait entendu de cette façon la doctrine d'Aristote son maître. *Occurrit alia sententia existimantium in disciplinā Aristotelis ponendam esse unam duntaxat animam intellectivam, sive unum intellectum qui omnibus hominibus assistat, ut solis lumen universitati. Sic enim Aristotelem interpretati sunt ejus discipulus et scholæ successor Theophrastus, Themistius, Simplicius, Averroës, alique non pauci, etsi non omnes eodem modo de hujusmodi intellectu locuti fuerint* (23). Ils ajoutent que plusieurs modernes ont avoué que, selon les hypothèses d'Aristote, l'entendement de tous les hommes est une seule et même substance. *Hoc quidem argumentum permovit etiam ad prædictam intellectus unitatem in Aristotelis doctrinā asserendam non paucos è recentioribus peripateticis, in quibus sunt Thom. Anglicus, Achillinus, Odo, Jandunus, Mirandulanus, Zimara, Vico-mercatus, et quidam alii* (24); mais qu'entre ces modernes les uns veulent qu'elle soit dans tous les hommes comme une forme assistante, et que les autres soutiennent qu'elle y est en qualité de forme informante. Ce dernier sentiment est celui de Mirandulanus (25), et d'Achillinus (26). Mais voici une méprise toute semblable à celle de Pomponace. Les jésuites de Conimbre imputent ailleurs à Averroës l'invention de l'unité de l'entendement de tous les hommes. Cela pa-

(16) Vossius, de Philosophiâ, cap. XIV, pag. 114.

(17) Ce n'est pas bien latiniser cette dignité.

(18) Mercklinus, in Lindenio renovato, pag. 94.

(19) Symph. Camperius, de Clavis Medicis. * Chauspé, d'après Freind, fait voir que c'est une erreur de Pasquier; car Averroës dit lui-même que ce fut Avenzoar qui pratiqua cela sur son propre fils.

(20) Pasquier, au II^e. tome de ses Lettres, liv. XIX, pag. 548.

(21) Pomponatius, de Immortal. Animæ, cap. IV, pag. 9.

(22) Idem, ibid., cap. III, pag. 7.

(23) Conimbricenses in II. lib. de Animâ, cap. I, Quæst. VII, art. I, pag. 53.

(24) Ibidem.

(25) Mirandulanus, de Eversione singularis Certaminis, lib. XXXII, sect. I et lib. XXXIII, sect. II, et VI.

(26) Achillinus, lib. de Intelligentiis.

rastra plus surprenant, lorsqu'on verra les paroles qui précèdent celles où ils l'affirment. *Secunda* (sententia) fuit *Avicennæ* 9 *Metaph.* cap. quarto, et in lib. *Natur.* parte 5, *Avempace* in epistolâ de lumine, et *Græci* cujusdam *Marini* cujus mentionem facit hoc loco *Philoponus*, agentium intellectum agentem esse substantiam quandam separatam, quam *Avicenna* *Cholcodæam* nuncupabat. Idem placuit *Averroï* in libello de *Beatitudine Animæ*, cap. 5, et in epitome *Metaph.* tractatu 4, qui errori errorem subnectans, aliorum vestigia secutus, unum omnium hominum finxit communem intellectum, ut alibi retulimus (27). C'est dire que l'unité d'entendement est une fiction qu'Averroës a ajoutée aux erreurs des autres; et néanmoins il est clair que cette fiction n'est point différente de la doctrine qu'on venait d'attribuer à Avicenne, etc. Souvenons-nous que l'entendement des hommes, au dire d'Averroës, est la dernière des intelligences, celle qui occupe le plus bas lieu de l'univers (28). *Esse mentium infimam omnium, et unicam. Nam sicuti cœlestes globi singuli singulas habere mentes videntur, ita et orbis hic inferior unam, ut ipse vult, habet, quæ non hujus hominis sit, vel illius, sed humanæ speciei mens sit, et dicatur, ut speciei unicæ unicus sit intellectus in hoc orbe inferiori, ut plerique intelligunt, ubique totus compingi* (29). Quoi qu'il en soit, lorsque ces jésuites réfutent la prétendue unité de l'entendement de tous les hommes, ils n'attaquent que ce philosophe, tant on est persuadé que pour le moins il mérite d'être tenu pour le principal défenseur de cette chimère. Ils remarquent que Scot a dit qu'Averroës s'est rendu digne d'être excommunié par le genre humain, et que d'autres disent que sa doctrine est un monstre si effroyable, que les forêts de l'Arabie n'en ont jamais produit de plus grand. *Hæc commentatoris seu commentitoris potius de unitate intellectus sententia adeò stulta est, ut*

(27) Conimbricenses in lib. III de *Animâ*, cap. V, *Quæst.* I, art. I, pag. 226.

(28) *Commentator ipse*, *Comm.* XIX, lib. III de *Animâ*, ponit ipsam esse ultimam intelligentiarum. *Pomponatus*, de *Immort. Animæ*, cap. IV, pag. 11.

(29) *Cœlius Rhodiginus*, *Antiq. Lect.*, lib. III, cap. II, pag. 109.

merito Scotus in 4. d. 43. q. 2. dixerit dignum esse Averroem qui ob hæc ineptias ex hominum communione averruncetur; alii verò hoc ejus figmentum monstrum vocarint quo nullum majus Arabum sylvæ genuerint. Certè hoc unum sat esse debuisset ad eos converguendos qui filium Rois tantî faciunt, ut ejus animam Aristotelis animam esse dicant (30). La dernière partie de ce passage nous apprend qu'entre autres éloges on a donné à cet Arabe celui d'avoir l'âme d'Aristote. Les jésuites de Conimbre veulent que, pour réfuter cela, il suffise de prendre garde à la doctrine de l'unité de l'entendement. Cette réflexion est fautive; car cette doctrine, comme l'avouent plusieurs modernes, n'est qu'une extension et qu'un développement des principes d'Aristote. Je pourrais faire plusieurs remarques pour prouver cela, mais je me contente de celle-ci: c'est que, selon l'hypothèse de ce philosophe, la multiplication des individus ne peut avoir d'autre fondement que la matière, d'où il s'ensuit que l'entendement est unique, puisque selon Aristote il est séparé et distinct de la matière. *Viderunt Aristotelem simpliciter probare intellectum possibilem esse immixtum et immaterialem* (31). Cette observation est de Pomponace. *Quod verò unicus sit intellectus in omnibus hominibus sive possibile ponatur, patere potest ex eo quoniam apud peripateticos est celebrata propositio, multiplicationem individuorum in eadem specie non posse esse, nisi per materiam quantam, ut dicitur 7. et 12. Metaph. et 2. de Animâ* (32). Quelque fondée que cette opinion d'Averroës puisse être sur Aristote, elle est dans le fond impie et absurde. Elle est impie, puisqu'elle conduit à croire que l'âme, qui est proprement la forme de l'homme, meurt avec le corps (33); elle est absurde, car que peut-on dire de plus insensé que de soutenir que deux hommes qui s'entretiennent, dirigés chacun par ses actes intellectuels, ont la même âme? Que peut-on imaginer de plus chimérique que de prétendre

(30) Conimbrie., in lib. II de *Animâ*, cap. I, *Quæst.* VII, art. II, pag. 60.

(31) *Pomponatus*, de *Immortal. Animæ*, cap. IV, pag. 7.

(32) *Id.*, *ibid.*, pag. 8.

(33) Voyez la remarque (H), vers la fin.

x philosophes, dont l'un nie, affirme la même thèse en même ne font qu'un seul être à l'6-l'intellect? Examinons ce qu'un ire de Pomponace proposa con-e extravagance.

ièrement, il la réfute en tant pose que l'entendement n'est as l'homme, et puis en tant pose que tous les hommes n'ont même entendement. Sur le pre- int, il demande, pourquoi un ment qui doit unir son action de l'homme, et cela de la ma- plus intime qui se puisse cou- m ce genre-là, croirait se dés- , s'il s'unissait avec les orga- ur composer avec eux un indi- 4)? Vous comprendrez aisément intime dont on parle là, si enez garde que, selon les aver- , l'âme de l'homme n'est point : d'entendre sans le secours de llect assistant. Il faut donc que llect supplée par son action à manque à l'âme de l'homme ; conséquent nos actes intelleo- lépendent de deux principes, un est comme un sujet passif et let, l'autre est un principe : qui perfectionne. Il est donc ie le concours de ces deux prin- e termine à un même effet, et si l'action de l'entendement des istes s'unit d'une façon très- avec l'âme qui entend. Cette ité n'est point forte, car l'union n objecte n'est pas plus intime lle de l'action de Dieu avec l'ac- e la créature, selon la doctrine cours : et néanmoins il ne s'en- is que ces deux causes se doivent personnellement. L'auteur pré- révenir cette réponse, en disant 'action de l'intellect des aver- s est immanente et particulière, i ne se peut pas dire du concours eu (35) ; mais on pourrait lui de bonnes répliques : ainsi sa te n'est pas triomphante quant emier point, comme elle l'est : au second ; car voici comment sse Averroës : *Cet intellect dont parlez, est ou Dieu, ou bien une ure. S'il est Dieu, je vous fais question : Agit-il au dedans de*

lui, ou au dehors? S'il agit au dehors, quel monstre ne sera-ce point qu'un acte d'intelligence posé hors de l'in- tellect, et dans une autre personne (36)? Ceci prouve trop : il en faudrait inférer que l'entendement divin ne peut point produire dans l'âme de l'homme un acte d'intelligence, sans le produire dans lui-même. Or, cela est faux et absurde. L'autre membre de la ques- tion réduit aux abois les averroïstes. Si Dieu forme en lui-même les actes d'intelligence qui sont dans l'homme, combien d'erreurs nourrira-t-il dans son sein? *Sed neque intra Deum contineri potest (intellectio) quoddam immensum in eum errores toties inveheret, quoties opinione sua fallerentur homines; neque enim prorsus ulla valeret excusatio, quin prima ac summa veritas à se ipsa monstruosa deficeret, si assignanda ipsi essent, si in sinu ejus et complexu reponenda quæcumque esse possunt falsa hominum judicia (37).* S'ils répondent que cet intellect est créé, l'auteur réplique qu'une créature ne paraît pas pouvoir être suffisante à modifier si à propos toutes les âmes humaines en même temps (38). Outre que les opinions contraires qui règnent parmi les hommes ne sauraient loger ensemble dans un seul entendement. *Quomodo in unam et eandem intelligentiam simul cadet contrarietas illa opinionum et sententiarum, quam toties in hominibus exprimur, cum unus ait, alter negat de eodem idem? quæ eadem questio impedire potest adversarium in responsione jamjam explosa de intellectu divino.* Cette dernière objection a la même force contre ceux qui voudraient dire que cet intellect est Dieu. C'est aussi par-là que l'on réfute invinciblement le spinozisme (39). Notez que l'auteur avoue, que toute la force de son objection consiste en ce qu'il prétend avoir prouvé que l'action de l'entendement des averroïstes sur l'âme de l'homme est immanente (40). Je ne

(36) *Quid hoc portentis intellectio ut extra intellectum consistat et quidem toto ab eo disjuncta supposito?* Sirmondus, de Immort. Animæ, pag. 370.

(37) *Idem, ibidem.*

(38) *Idem, ibidem, pag. 371, 372.*

(39) *Voyez l'article SPINOZA, remarque (N), num. III*

(40) *Antea. Sirmondus, de Immort. Animæ, pag. 372.*

Antonius Sirmondus, de Immortalitate adversus Pomponat. et associa, pag. 368. *Idem, ibid., pag. 369.*

crois point qu'ils soient obligés de convenir qu'il prouve cela. Quant au reste, il déclare qu'il ne trouverait rien à redire à la pensée d'Averroës, si ce philosophe n'eût parlé que de l'action de l'entendement divin considéré comme la cause première. *Restat ergo, ut suum istud somnium integrum Averroës somnii loco et mendacii haberi sinat, aut certè interpretetur ipse, de actione intellectus divini, quâ parte non intellectus quidem præcisè, sed est prima causa, in omnes causarum secundarum, adeoque inferiorum intelligentiarum effectus ex virtute sua influens aliquid.. . . .* (41). *An ita possit accipi, non disputo, illud contentus ostendisse, quod nisi quid simile sonet ejus doctrina, inanis ac stulta sit; si quid autem simile, ne pilum quidem nobis adversantem habeat* (42). Il nous avertit qu'il s'est abstenu des objections que Thomas d'Aquin a proposées contre l'hypothèse de cet Arabe. Je vous avertis qu'elle se trouve parfaitement réfutée dans un ouvrage de M. Duplessis-Mornai (43).

On s'étonnera que des génies aussi sublimes qu'Aristote et qu'Averroës aient forgé tant de chimères sur l'entendement; mais j'ose dire qu'ils ne les eussent jamais forgées, s'ils n'eussent été de grands esprits. C'est par une forte pénétration qu'ils ont découvert des difficultés qui les ont contraints de s'écarter du chemin battu, et de mépriser plusieurs autres routes où ils ne trouvaient pas ce qu'ils cherchaient. La plus certaine connaissance qu'ils eussent de la nature de l'âme, est qu'elle est capable de penser successivement à mille choses; mais ils ne pouvaient comprendre comment elle réduisait en acte cette faculté: l'action des objets, leurs espèces, leurs images épurées tant qu'il vous plaira dans le cerveau, rien de tout cela ne paraît capable de donner à l'âme l'intelligence actuelle. Voyez avec quelle force le père Mallebranche réfute tout ce qu'on dit de la manière dont nous connaissons les choses (44). Il n'a point trouvé d'au-

tre ressource, que de dire que les voyons en Dieu, et que les idées ne sont point produites dans l'âme. Quelques anciens philosophes ont dit que Dieu est l'intelligence générale de tous les esprits; c'est à dire, qu'il leur verse la connaissance comme le soleil répand la lumière sur les corps. Lisez ces paroles des *opuscules* de Conimbre: *Prima sententia Alexandri libro secundo de anima, cap. 20 et 21, existimantis intellectum agentem esse intellectum universum omnium conditorum, hoc est id quod etiam Platonis dogma sexto de Republicâ fuisse creditur intellectum agentem nostrum, ut ex Themistio hoc in lib., divus Thomas, 1^a part., quest. ticulo quarto. In eundem lapsus fuit Priscianus Lydus intellectum agentem non esse animæ, sed mentem primam divinam, vel ideam boni* (45). Une matière est fort abstraite, mais il ne faut pas s'étonner que les plus grands philosophes en parlent avec facilité, travers ou sur des suppositions faites à comprendre. Or, s'il y avait jamais de matière difficile, c'est de la formation de la pensée. On ne peut-être plus impénétrable que de l'origine de l'âme. C'est bien à dire, car la réflexion de Bossuet sur une chose que l'on raconte de saint Anselme est de bon conseil: il assure que cet archevêque de Cantorbéry, se voyant proche de la fin de son âge de soixante-seize ans, prit un petit délai, afin d'achever de résoudre une question très-obscuré qu'il avait commencée sur l'origine de l'âme. « S'il eût obtenu encore dix ou seize ans de vie, dit Bartholinus, il n'eût point douté qu'il eût pu venir à bout de résoudre cette question si obscure. » *Valde si vel totidem annos quos viam addidisset Deus, vitæ arbitrium quæstionis dubiæ unquam pervenire* (47). Notez que c'est par là que les cartésiens enseignent que tout est Dieu, comme il n'y a que Dieu qui

(41) *Idem, ibidem.*

(42) *Idem, ibidem, pag. 373.*

(43) *Celui de la Vérité de la Religion chrétienne, au chap. XV.*

(44) Mallebranche, *Recherche de la Vérité, liv. III, chap. I et suivans de la II^e partie.*

(45) Conimbricæ, in *lib. III, cap. V, Quæst. I, art. I, pag. 22.*

(46) Voyez l'article de cet Anselme dans le *Thomæ* (A).

(47) Thom. Bartholinus, *Disertat. de vita, pag. 264.*

les corps, il n'y a aussi que puisse modifier les esprits. tent les actions qui rendent imminelle. Mais, pour tout ce pello sensation, imagination, mémoire, idée, ils prétendent Dieu en est la cause efficiente édiante, et que l'action des ob- le mouvement de nos esprits n'en est que la cause occa- . Ce sentiment n'est qu'une on de celui qu'on attribue à eux interprète d'Aristote, et du Plessis-Mornai réfute par sons spécieuses, mais dont nos sens ne s'embarrasseraient pas. quelque chose de ce qu'il . Quant à l'opinion d'Alexan- Aphrodisée), qui prétend un et agent universel, qui imprime est possible, c'est-à-dire, la de d'un chacun, et la réduise en , la plus part des raisons cy- déduictes contre Averroës, sert contre lui. Mais par ce que par intellect agent il semble entendre dire mesme, il y a ceci de plus, que qui est tout bon et tout sage, imeroit point en notre en- zent les folies et les malignités us y remarquons; qu'il n'y lais- pas aussi tant d'ignorance, et d'bres, que nous y tastons, ains voit en tous la contagion qu'ap- se corps, et bien qu'il n'inspirast influast tant de choses à l'un autre, selon les diverses capa- de ceste table rase, que pour le il n'y peindroit pas un monde ux traits, que nous y pouvons chacun en soy-mesme. En après, nfluxion seroit perpétuelle, ou trecoupée. Si perpétuelle, nous rions tout ce que nostre imagi- nous représenteroit sans labeur s art; si entrecoupée, il ne se- as en nous d'entendre chose quel- le, ny de vouloir quand nous ions. Or, au contraire, nous peine à comprendre certaines s, et nous faut gagner sur l'i- nce de nostre esprit, comme à pied: et y en a d'autres que entendons dès qu'elles se présen- et quand nous voulons (48).

..... qui fit des progrès si for- bles,..... qu'il fallut le faire

Du Plessis-Mornai, de la Vérité de la chrétienne, chap. XV, folio 208.

proscrire par l'autorité papale.] J'ai rapporté ailleurs (49) les paroles d'une bulle de Léon X, approuvée dans le concile de Latran. J'ajoute ici que Raimond Lulle sollicita instamment le pape Clément V à condamner les Commentaires d'Averroës sur Aristote, et qu'il tâcha d'engager Philippe-le-Bel, roi de France à solliciter la même chose. Il représenta que ce sont des livres remplis d'erreurs pernicieuses, et qui peuvent conduire peu à peu les jeunes gens à l'impiété: il pria, il présenta des requêtes, il fit un livre sur ce sujet; mais il trouva sourds et le pape et le roi de France (50). Présentement, il n'est nécessaire, ni de demander cela, ni de prier qu'à tout le moins il soit défendu de tenir ce philosophe pour un oracle: son autorité est nulle, et personne ne perd du temps à le lire; mais il y a eu des siècles bien infatués de sa doctrine. Lisez ce qui suit: *Congruentior et exauditu facilius fuisset petitio, pro quâ nunc, (quæ Dei benignitas est,) non est satagendum. Nimirum ne Averroës oraculi loco esset in scholis: quod cum superiori seculo, et paucis anterioribus, invaluisse, præsertim in Italia, ut Canus lib. 10 de Locis, c. 5, notavit: occasio fuit magnorum in oris illis errorum, et inutilis diligentia, quâ aliqui non minus in pervolutando Averroë collocabant operæ, quàm in sacris litteris ponant, qui iis maximè delectantur: nec fidei minus Averroë tribuerunt, quàm optimi quique fideles canonicis scriptoribus: quod indignissimum fuisse, nemo non videt. Nunc Averroës in scholis depontanus evasit (51).* Louis Vives s'é- tait bien plaint de l'autorité que ce philosophe arabe avait obtenue. *Quem philosophi de nostrâ scholâ, qui post eum scripsere, ita sunt amplexati ut penè autoritate Aristoteli adæquadrant, nec solum qui longo post intervallo vixerunt, sed qui illius quoque ætate; quod factum est et ignorantia meliorum, et admiratione mercimonii linguæ et sensus peregrini: ut*

(49) Dans l'article SPINOZA, remarque (P), à la fin.

(50) Theop. Raynaldus, Erotem. de malis ac bonis libris, num. 340, pag. 200; il cite Charles Bouille, dans la Vie de Raymond Lulle.

(51) Idem, ibidem.

gratiam ei conciliaret apud primos novitas, apud posteros vetustas (52). Il marque là un coup de bonheur : certains esprits fortunés plaisent d'abord pour leur nouveauté, et enfin à cause de leur antiquité. Que mes lecteurs examinent, s'il leur plaît, ce raisonnement d'un moderne. *On ne doit pas s'étonner de voir que les hommes aient eu tant d'estime pour Averroës, puisque le père de Cardan, qui se mêlait de magie, nous assure que les démons mêmes ont admiré sa doctrine, de laquelle Bajazet se divertissait dans les plus sensibles douleurs de la goutte : qui n'est pas une preuve moins avantageuse pour montrer son mérite, que d'avoir étonné les intelligences* (53). Si ce qui concerne Bajazet n'est pas rapporté plus fidèlement que le reste, j'en doute beaucoup (54). Pour bien rapporter ce qui regarde le père de Cardan, il fallait dire, que l'un des esprits qui lui apparurent faisait profession d'être averroïste, et non pas qu'Averroës avait étonné les intelligences ; et il fallait ajouter que Cardan même insinue que ce conte de son père était fabuleux. *Ille verò palam averroïstam se profitebatur. Hæc seu historia, seu fabula sit, ita se habuit. Quod fabula videatur satis argumento esse debet quod, etc.* (55).

(G) *Il n'y a point de livre où Averroës paraisse avoir eu de meilleures intentions, que dans ses..... Destructiones Destructionum contra Algazelem :*] ou bien *Destructorium Destructorii*. Le titre arabe est *Hahapalah altahapalah* (56). Averroës réfute dans cet ouvrage les opinions métaphysiques qu'Algazel avait soutenues contre les philosophes. La plupart de ces opinions d'Algazel sont très-mauvaises : car, par exemple, il a combattu ce que les philosophes disaient, que le monde est l'ouvrage de Dieu, et que Dieu est un agent ;

(52) Ludov. Vives, de Causis corruptarum Artium, lib. V, pag. 167.

(53) Clavigny de Sainte-Honorine, de l'Usage des livres suspects, pag. 48, 49.

(54) Je ne trouve dans Paul Jove, Elog. Viror. bellicæ virtute illustr., lib. IV, pag. 334, sinon que Bajazet II Peripatetici Averrois opinionibus oblectabatur.

(55) Cardanus de Subtilitate, lib. XIX, pag. 682.

(56) Voyez Reinesius, Epist. XV, ad Hofm., pag. 33.

qu'il est unique, simple, incorporel, et qu'il ne peut point y avoir deux natures incréées (57). Puisqu'Averroës soutient le parti des philosophes sur toutes ces propositions, on ne peut nier qu'il ne travaille en faveur de l'orthodoxie. C'est l'un de ses plus beaux ouvrages, au sentiment du père Rapin (58). Mais d'ailleurs, la bonne cause peut-elle trouver son compte dans les services que lui pourrait faire un tel défenseur, lui qui niait que la création fût possible, et qui soutenait que tous les êtres spirituels sont éternels, et que Dieu ne connaît pas les choses particulières, et n'étend point sa providence sur les individus de ce monde (59) ?

(H) *On parle fort désavantageusement de la religion de ce philosophe.*] Vous trouverez dans le Dictionnaire de Moréri, que le christianisme était selon lui une religion impossible ; que le judaïsme était une religion d'enfants ; et que le mahométisme était une religion de pourceaux : et qu'ensuite il s'écriait, *moritur anima mea morte philosophorum*, c'est-à-dire, *que mon âme meurt de la mort des philosophes*. Voilà de quelle manière il imitait Balaam, qui dit, *que je meure de la mort des justes, et que ma fin soit semblable à la leur* (60). M. Moréri ne rapporte pas exactement ce qui concerne le christianisme : Averroës le nommait, dit-il, *une religion impossible, à cause du mystère de l'Eucharistie*. Il est sûr que ce philosophe n'en parlait pas si obligeamment, quand il faisait réflexion sur la pratique de la communion de Rome. Lisez ces paroles de M. Daillé, adressées au père Adam : « Les sages du monde ne vous ont point pardonné cette étrange créance, non plus que les Juifs : témoin la parole du philosophe Averroës, que le cardinal du Perron (*) rapporte sur la foi de Sanga, l'un des pères de votre société, qu'il ne trouvait point de secte pire »

(57) Voyez la Biblioth. de Genes, folio verso.

(58) Rapin, Réflexions sur la Philosophie, num. 30, pag. 363.

(59) Voyez Possevin, Biblioth. selecta, lib. XII, cap. XXXVI.

(60) Nombres, chap. XIII, vs. 10.

(*) Du Perron, de l'Euchar., liv. III, de XXXIX, pag. 973.

Les badine, que celle des chré-
qui mangent et déchirent eux-
le dieu qu'ils adorent (61). »
 que de passer outre, je fais deux
 ues contre ce docte ministre.
 est que le cardinal du Perron
 int proprement celui qui rap-
 pette parole sur la foi de l'un
 frères du père Adam, il ne la
 te que comme citée par M. du
 ; car c'est M. du Plessis qui al-
 ur ce sujet ce que le jésuite
 observe touchant la pensée de
 losophe arabe (62). La II^e. est
 lieu de Sarga, il fallait dire
 Rapportons maintenant le
 d'un autre ministre : Si nous
 ns la sainte Cène à genoux....
 rions en scandale et en achop-
 aux infirmes, mais nous don-
 occasion aux infidèles de blas-
 le sacré nom de Dieu, et d'a-
 horreur le christianisme. Car
 : pouvons oublier le lamentable
 le de ce philosophe païen (*),
 rant vu manger le sacrement
 avait adoré, dit, qu'il n'avait
 vu de secte plus folle et plus
 e que celle des chrétiens, qui
 it ce qu'ils mangent ; et c'est
 opos que ce malheureux s'écria :
 on âme soit avec celles des phi-
 es, veu que les chrétiens adorent
 ls mangent (63). Ce même mi-
 allègue ailleurs un passage de
 , quicadre beaucoup avec la
 d'Averroës (64) : « *Ecquem*
amentem esse putas, qui illud
vescatur Deum credat esset (65)?
à-dire, et qui pensez-vous si
né, que de croire que ce qu'il
se soit Dieu ? » Cicéron parla
 en considérant qu'on donnait
 le nom de Cérès, et au vin le
 Bacchus. *Cum fruges Cererem,*
Liberum dicimus, genere nos
sermonis utimur usitato (66).
 Escalopier avoue que cet il-
 païen est fort raisonnable,

quand il raisonne de la sorte à l'égard
 de Cérès et de Bacchus ; « mais, ajoute-
 » t-il (67), c'est une extrême sagesse
 » sous le christianisme, que de man-
 » ger ce que l'on croit être Dieu, et
 » nous regardons comme coupables
 » d'une infidélité très-insensée et très-
 » stupide ceux qui ne prennent pas
 » à la lettre les paroles de Jésus-Christ,
 » *ecce est mon corps*, et qui nous ob-
 » jectent en se moquant ces paroles
 » de Cicéron : » *Amentissimæ ac sto-*
lidissimæ infidelitatis damnamus hæ-
reticos homines, qui Christi Domini
hoc est ipsius veritatis planissima di-
sertissimaque verba, etc..... (68).
Illud Academicum, sublato cachinno
procaciter usurpant, academicorum
non fidelium nepotes : Ecquem tam
 amentem esse putas, qui illud, quo
 vescatur, Deum credat esse ? *At cum*
apostolo catholici respondemus :
 Nos stulti propter Christum ; *utinam*
vos sitis prudentes in Christo (69) !
 Il ne s'agit point ici d'examiner la
 qualité de ces réflexions ; il ne s'agit
 que des pensées d'Averroës. Je remar-
 que que Vossius n'a parlé qu'en gé-
 néral du mépris de ce philosophe
 pour la religion chrétienne : il n'a
 point considéré en particulier le ré-
 sultat de la Transsubstantiation.
Quàm parùm viderit tantus philoso-
phus in verâ et unicâ salutis viâ ar-
guit illud quod dicoret, malle se
animam suam esse cum philosophis
quàm cum christianis (70). Quelques-
 uns disent qu'Averroës naquit chré-
 tien, et qu'il se fit juif, et ensuite
 mahométan. *De christiano judæus,*
de judæo factus est mahumetanus (71).
 D'autres disent qu'il écrivit contre
 les trois grands législateurs, Moïse,
 Jésus-Christ et Mahomet ; et qu'il
 fournit les matériaux du livre de *Tri-*
bus Impostoribus (72). D'autres ob-
 servent qu'il n'a jamais cru qu'il y
 eût des diables (73) ; et qu'ainsi

illé, Réplique au père Adam et à Cot-
 part., chap. XVI, pag. 116.

Plessis, Traité de la Cène, pag. 1106.

verroës.
 olincourt, Dialogue IX contre les mis-
 sur le service des Églises réformées,
 306.

même, Dialogue VI, pag. 236.

cero, de Naturâ Deorum, lib. III,
 em, ibid.

(67) Escalopierius, in Cicéron., de Nat. Deor.,
 pag. 622.

(68) Idem, ibidem.

(69) Idem, ibidem.

(70) Vossius, de Philosophor. Sectis, cap.
 XVII, pag. 91.

(71) Anton. Sirmondus, de Immortalitate Ani-
 mæ, pag. 29.

(72) Claudius Berigardus, in Proæmio Circuli
 Pisani, pag. 5.

(73) Naudé, Apologie des grands Hommes,
 pag. 320.

quod agimus et peripateticam disciplinam
consecimus adversus Averroë[m], quod
etiam excusum est (76). D'où vient donc
qu'Érasme en souhaite la publication?
N'est-ce pas un signe qu'en répondant
à ses amis il ne mettait pas toujours
sous ses yeux leurs lettres, et qu'il en
avait oublié quelques circonstances?
Quoi qu'il en soit, son vœu me fait
souvenir d'une lettre de Pétrarque
où l'on exhorte un savant théologien
à réfuter Averroës, ce chien enragé,
qui aboie si furieusement contre
Jésus-Christ. Pétrarque ajoute qu'il
avait fait des recueils pour un tel
ouvrage, mais qu'il n'a ni le loisir,
ni le savoir qui lui seraient néces-
saires pour écrire là-dessus. Il ap-
pelle impie le silence que tant de
grands hommes ont gardé, et il
souhaite qu'on lui dédie, quand mê-
me il serait déjà dans le tombeau,
l'ouvrage qu'il exhorte son ami à
composer. *Extremum quæso ut cum
primum perveneris quod suspiras, quod
citò fore confido, contra canem illum
rabidum Averroë[m], qui furore actus
infando, contra Dominum suum
CHRISTUM, contraque catholicam fidem
latrat, collectis undique blasphemias
ejus, quod, ut scis, jam coeperamus;
sed me ingens semper, et nunc solito
major occupatio, nec minor temporis
quàm scientiæ retraxit inopia, totis
ingenii viribus ac nervis incumbens,
rem à multis magnis viris impiè ne-
electam. opusculum unum scribas.*

peines et de récompenses après
vie; car, à proprement parler,
seignait la mortalité de l'âme
ne. Je sais bien qu'il reconnaissait
l'entendement ne mourait jamais
qu'il en faisait une nature éternelle
mais à cet égard il ne le considérait
pas comme une substance appartenant
à chaque homme, et par conséquent
quoi qu'il avouât que le principe des
opérations actuelles de Pierre et de
Paul subsistait après leur mort, il ne
laissait pas de croire que tout ce qui
avait appartenu en particulier à Pierre
et à Paul, et quant au corps, cessait
à l'âme, cessait de vivre lorsqu'il
mouraient. Il niait donc le paradis
l'enfer. Vossius, qui a bien connu
cette doctrine, n'eût pas dû se con-
tenter d'attribuer absolument à Mirandola
puisque cet auteur ne l'adoptait que
comme véritable en elle-même, mais
seulement comme l'interprétation in-
gitime des paroles d'Aristote. Aurait-on
osé dans des livres de théologie se
déclarer pour un système si manifeste-
ment impie, et qui exposait les auteurs
feux de l'inquisition? Le passage de
Vossius que je vais citer sera une
preuve que les écrivains les plus sa-
vants ne distinguent pas toujours ce
qu'ils devraient distinguer. Il se con-
tent quelquefois à un philosophe de
pas ce qu'il croit absolument, mais
qu'il dit, qu'il faudrait croire ce qu'il
voulait suivre les opinions d'Aristote.

nobis unitur. Priori modo ait morte nostrâ superesse, quippè am, nec dare homini essentiam, niri illi per operationem suam asmatum interventu. Hanc sententiam etiam sequitur Antonius Milanus Evers. singul. certam. lib. sect. 1., et lib. seq. sect. 11, et vi. interque Cardanus : quem proptereprehendit, ac refellit Cæsar Scæ Exercit. cccvi (81), sect. 30. Et a sententia Scripturis è diametro utur ; ut quæ suam cuique anisua etiam à morte præmia, et, adsignent (82).

Divers auteurs ont travaillé à luction latine d'Averroës.] Voici usage de M. Huet, qui nous apprend le nom de quelques-uns de traducteurs, et en même temps méprise de Scaliger. *Vix ullos viros Arabicos codices in Europâ pri posse putabat Scaliger, solum conversionem ab Armegando, Jacobo Mantino, Johanne Burand, Abrahamo de is, Vitale Nisso, Calo Calony-Johanne Bruyerino Campegio, Israëlita, aliisque adornatam em venisse. Ego tamen his vernanibus arabicum Averroïs librum, ex Oriente huc olim à Possevecto ; quod miror Scaliger fugisse, Postello olim amicitia rarior consuetudine conjunctum. libro continentur in Logicam, Ricam, et Poëticam commentarum ad Jacobi Mantini et Abrahamæ Balmis interpretationem à mesa, fidem eorum et artem aperte comprobârunt (83). Notez qu'il y a quelques ouvrages d'Averroës (84). Il est bon que j'observe ici que je trouve dans Possevin. Ce qui assure que ceux qui étaient si fâchés de ce philosophe arabe, ne le méritaient lire que dans des versions faibles, avant l'édition que Jean-Baptiste Bagolin fit faire à Venise, les Junctes, l'an 1552 (85) ; cette*

édition, continue-t-il, ne peut pas valoir grand'chose ; car Bagolin, à l'égard d'une partie des œuvres d'Averroës, se servit de la traduction d'un Juif nommé Jacques Mantinus : et à l'égard de l'autre partie, on employa les traductions précédentes, et même celles que Niphus et Zimara n'avaient nullement corrigées en travaillant sur Averroës. Le traducteur Mantinus suivit les traces d'Abraham de Balmis, qui avait très-mal réussi. On ne peut donc se promettre qu'un traducteur, qui a eu de si mauvais guides, ait bien exprimé l'original ; et comme Bagolin n'entendait rien dans l'arabe, il ne pouvait point juger de ces interprétations (86). Je m'en vais copier un long passage de Keckerman, où l'on souhaite que Dieu veuille susciter un traducteur qui délivre de la crasse et ténébreuse barbarie des précédens les œuvres d'Averroës. C'est alors que l'on verrait les grands services que cet Arabe a rendus à la philosophie. *Quid et quantum universæ philosophiæ Averroës iste profuerit, tum clarum perspectumque haberemus, si quem nobis Deus virum excitaret, qui latinam ejus versionem ab istâ, quæ scatet undique molestâ barbarie liberaret, et stylo latino saltem mediocri et intelligibili in gratiam philosophiæ studiosorum verteret. Ad quam rem illa, quæ nuper Avicennam arabicum nitidissimis typis dedit clarissima typographia medica plurimum adjumenti adferret, si lingua arabica AVERROEM ederet, atque ita occasionem viris ejus linguæ peritis faciliorem præberet barbaræ versionis emendandæ, et ad intelligentiam traducendæ : aliâs certum est, AVERROEM à multis neglectum iri, à quibus legeretur diligenter, nisi tam multis locis non intelligeretur. In Posterioribus Anal. apparet singularem operam præstitisse et immortalitate dignissimam : Et Epitome Logicæ, quam scripsit, laudatissima est ob varias causas, ut et Logica ejus quæsitâ. Nemo tam interpretum veterum videri potest proximus Aristotelis menti atque hic Arabs (87). Je doute qu'il y ait aujourd'hui beaucoup de gens qui fassent un pareil vœu, ou qui fondent*

Il fallait dire cccvii.

Possevinus de Origine et Progressu Idololatriæ, cap. XLII, pag. 952.

Fugetius, de Claris Interpretibus, pag. 185.

Voyez la Biblioth. rabbinique du père Ricci, tom. I, pag. 13 et suiv.

Possevinus, Biblioth. selectæ lib. XII, fol. I, pag. 43, tom. II.

(86) Idem, ibid.

(87) Keckermannus, in Præcognitiis logicis, Tract. II, cap. II, num. 32, pag. 103.

de si belles espérances sur une version accomplie des œuvres d'Averroës, ou qui lui donnent de si grands éloges.

(K) *Le peuple de Cordoue l'éleva à deux belles charges que son père et son aïeul avaient possédées.* Son aïeul était l'un des plus fameux jurisconsultes de son temps ; il passait pour un second Malich, qui a été l'un des quatre plus grands casuistes de la religion mahométane : *Unus ex quatuor primariis juris muhammedanorum Canonici interpretibus* (88) ; et il fut d'ailleurs un savant théologien. Ce fut lui que le peuple de Cordoue, secouant le joug de son prince, et voulant avoir pour maître, le roi de Maroc, députa à ce monarque pour négocier cette grande affaire. Il en obtint toutes les faveurs qu'il lui demanda de la part de ces mutins, et il retourna vers eux comblé de bienfaits et de caresses, ayant été créé chef des prêtres, et grand-juge du royaume de Cordoue. Il mourut après avoir joui de ces dignités un fort long temps, et laissa un fils qui était légiste, et qui fut destiné aux mêmes emplois par les suffrages des habitans de Cordoue. Le roi de Maroc confirma cette élection ; et par ce moyen notre légiste se vit revêtu d'un beau caractère. On trouve que l'autorité de ses charges s'étendait sur toute l'Andalousie, et sur le royaume de Valence. Sa vie fut longue, et il la passa joyusement. Après qu'il fut mort ses dignités furent conférées à son fils Averroës par les suffrages du peuple (89). Notez qu'à la prière de plusieurs grands, qui imploraient sa clémence en faveur d'Ibnu Saïgh, fameux médecin, détenu dans les prisons pour le crime d'hérésie, il l'avait mis en liberté. Ibnu Giulgiul disait pendant cette procédure, *Le père d'Averroës ne sait pas qu'il a eu un fils qui sera un beaucoup plus grand hérétique que celui-là* (90). Ce n'était point se tromper.

(L) *On dit des merveilles de sa patience, et de sa libéralité, et de sa douceur.* Il y avait à Cordoue, parmi

la noblesse, et parmi les gens de lettres, plusieurs personnes qui le haïssaient et qui le contrôlaient. Un jour qu'il faisait leçon dans l'auditoire de jurisprudence, le valet d'un de ses ennemis lui alla dire quelque chose à l'oreille. Il changea de couleur, et répondit simplement *oui, oui*. Le lendemain, le même valet retourna à l'auditoire, demandant pardon, et confessa devant tous les écoliers qu'il avait dit une grande injure à Averroës, en lui parlant à l'oreille. *Dieu te bénisse*, lui répondit-il, *puis que tu as déclaré que tu es pourvu de patience*. Il lui donna ensuite une certaine somme d'argent, et lui dit, *Ne fais point à d'autrui ce que tu m'as fait*. Quoiqu'il fût riche, et par son mariage, et par ses charges, il était toujours endetté, parce qu'il faisait beaucoup d'aumônes à des gens de lettres nécessaires, soit qu'ils l'aimassent, soit qu'ils le haïssent. Ses amis le censurèrent un jour de ce qu'il distribuait son bien à ses ennemis. *Malheureux que vous êtes*, répondit-il, *vous ne savez pas que faire du bien à ses parens et à ses amis n'est qu'un acte de libéralité : on se porte par des sentimens de la nature. Être libéral, c'est communiquer son bien à ses ennemis ; et parce que mes ennemis ne viennent pas de ce que nous, mes ancêtres ayons exercé la médecine, ou quelque art, ou le métier des armes, mais de la profession de la vertu, n'est-il pas juste que je leur fasse du bien ? Je trouve que mes ennemis ne les ai pas mal placés ; ils m'ont servi à convertir en amis ceux qui étaient mes ennemis* (91). Joignez à cela ce que j'ai dit concernant sa sobriété, sa vigilance, son application à l'étude, etc (92). Il ne voulait pas consentir que le plus jeune de ses fils fût élevé aux honneurs qu'on lui offrait à la cour de Maroc ; et bien de voir avec joie la déférence que témoignait à ce jeune homme, de laquelle on se proposait de faire un sir au père, il s'en chagrinait tout bon (93). Quel dommage que l'âge qu'il

(88) Hotting., Bibl. theolog., lib. II, cap. III, pag. 272.

(89) Tiré d'un livre de Viris quibusdam illustribus apud Arabes, traduit en latin par Jean Léon l'Africain, et publié par Hottinger, Bibliothec. theolog., cap. III, pag. 272.

(90) Idem, ibid., pag. 269.

(91) Hottinger., Bibliotheca theolog., lib. II, cap. III, pag. 273, 274.

(92) Ci-dessus dans le texte de cet article, et dans le passage du Journal des Savans, citation de l'ouvrage.

(93) Apud Hottinger., Biblioth. theolog., lib. II, cap. III, pag. 274, 275.

, et tant de bonnes qualités, n'ont pas été accompagnées de l'oraison, et qu'au contraire elles ont été jointes aux erreurs les plus graves ! Les écrits de ses adversaires diffamaient que du côté de l'hérésie et ses panégyristes ne le louaient que du côté de la vertu et de la science. *Hic à multis laudatus, à multis verò aliis vituperio affectus*. Adversarius ejus scripsit epigrammā vituperabatur Averroës, le *hæresi infamando*; et alius *et aliam laudando cum de nobilitate, justitia, et doctrina: quæ quæ Aristoteles sunt longissimæ* (94).

Ses ennemis l'accusèrent d'hérésie qui eut des suites bien.... accablantes pour lui.] Plusieurs nobles, plusieurs docteurs de Cordoue, et même le médecin Ibnu Zoar, eurent envie, et résolurent de tenter un procès de religion. Ils prirent de jeunes gens, pour le leur faire une leçon de philosophie. Il y donna les mains, et leur ouvrit dans cette leçon sa créance philosophique: *Inter legendum autem philosophalem fidem detexerunt*. Ils en firent dresser un acte par notaire, et l'y déclarèrent hérétique. Cet acte fut signé par cent témoins, et envoyé à Mansor roi de Maroc le prince l'ayant vu, se mit en marche contre Averroës, et dit tout : *Il est clair que cet homme-là n'a point de notre religion. Hunc contra legem non esse patet*. Il fit confisquer tous ses biens, et le condamna à mourir au quartier des juifs. Averroës obéit; mais étant allé quelquefois à la mosquée, pour y faire ses prières, et ayant été chassé à coups de pierre par les enfans, il se retira à Cordoue à Fez, et s'y tint caché. On le reconnut dans peu de jours, on le mit en prison, et l'on demanda au prince ce qu'on en ferait. Ce prince consulta plusieurs docteurs en théologie et en jurisprudence, et s'informa de quelle peine un tel homme était digne. La plupart répondirent que la qualité d'hérétique il méritait la mort, mais quelques-uns représentèrent qu'il ne fallait pas faire mourir un personnage, qui était principalement connu sous la qualité de légis-

liste et sous celle de théologien : de sorte, dirent-ils, qu'on ne divulguera point par le monde qu'un hérétique a été condamné, mais qu'un légiste, qu'un théologien, a subi cette sentence : d'où il arrivera, 1°. que les infidèles n'embrasseront plus notre foi, et qu'ainsi notre religion sera amoindrie; 2°. que l'on se plaindra que les docteurs africains cherchent et trouvent des raisons de s'ôter la vie les uns aux autres. Il y aura plus de justice à la faire rétracter devant la porte de la grande mosquée, où on lui demandera s'il se repent. Nous sommes d'avis que Votre Majesté lui pardonne en cas qu'il se repente; car il n'y a aucun homme sur la terre qui soit exempt de tout crime. Mansor goûta ce conseil, et donna ses ordres au gouverneur de Fez pour une telle exécution. En conséquence de quoi, un vendredi à l'heure de la prière, notre philosophe fut conduit devant la porte de la mosquée, et mis, tête nue, sur le plus haut degré, et tous ceux qui entraient dans la mosquée lui crachèrent au visage. La prière étant finie, les docteurs avec des notaires, et le juge avec ses assessseurs, vinrent là, et demandèrent à ce misérable s'il se repentait de son hérésie? Il répondit par un oui: on le renvoya; il se tint à Fez, et y fit des leçons de jurisprudence. Mansor lui ayant permis quelque temps après de retourner à Cordoue, il y retourna, et y vécut misérablement privé de biens et de livres. Cependant le juge qui lui avait succédé s'acquittait si mal de sa charge, et en général la justice était si mal administrée dans ce pays-là que les peuples en gémissaient. Mansor, voulant remédier à ce désordre, assembla son conseil, et y proposa de rétablir Averroës. La plupart des conseillers en furent d'avis: c'est pourquoi il lui envoya un ordre de venir incessamment à Maroc, pour y faire les fonctions de sa première magistrature. Averroës partit aussitôt avec toute sa famille, et passa tout le reste de ses jours à Maroc (96). Il y fut enterré hors de la porte des Corroyeurs (97). Son tombeau et son épitaphe y ont paru fort long-temps (98).

(96) Hottingerus, Biblioth. theol., pag. 276 et seqq.

(97) Ibidem, pag. 279.

(98) Ibidem.

Ibidem, pag. 279.

Ibidem, pag. 276.

(N) *Ce qu'il répondit à un jeune gentilhomme, qui le priait de lui accorder sa fille, est assez curieux.*] « Donnez-la moi, lui dit ce galant, je vous en paierai son pesant d'or ». *O domine judex, da mihi in uxorem filiam tuam, et quanti eam ponderaveris, itidem aurum tibi tradam* (100). « Savez-vous, répondit Averroës, si ma fille est belle ou laide; savez-vous si vous en serez content? » *J'ai vu sa copie*, reprit l'autre, c'est-à-dire, son frère (101). *Je crains*, répliqua Averroës, *que votre ardeur impétueuse ne vous ait empêché de la connaître* (102). Le jeune homme se retira tout honteux, et ne revint point à la charge. Cette fille fut mariée depuis par son père à un parent du roi de Maroc (103). Quand j'ai dit que la réponse d'Averroës était curieuse, j'ai eu égard à deux choses : en premier lieu, aux circonstances, et puis à l'obscurité du traducteur. Je le soupçonne de s'être mal exprimé. Il n'entendait guère la langue latine : l'apparence est que les mots arabes ont plus de sel que sa traduction, et ainsi les esprits curieux seront bien aises qu'on leur propose à examiner ce petit fait-là. C'est une assez grande singularité de voir un galant qui, poids pour poids, veut troquer son or contre une fille qu'il n'a point vue. Le prix monterait bien haut, même en Espagne, où les gens sont beau-

de lieu en lieu, et de recevoir des sites chaque jour. Cependant j'ose qu'il y a quelque chose de Considérable en ce que le noble cordonan ne savait que par conjecture si la d'Averroës était belle. Voilà quelques-unes des circonstances à quoi j'ai égard.

(O) *On raconte une chose très-gulière touchant l'effet de quel discours qu'il prononça contre le jeune de ses fils.*] Je ne m'amuse pas à traduire en notre langue ce doit me servir ici de comment cela n'aurait que très-peu de en français. Il me suffira de dire verroës souhaita plutôt la mort de ses fils, que de le voir désobéissant qu'il fit là-dessus une imprécation laquelle ce jeune homme ne survécut que dix mois. Voici bien du latin ne le prends pas d'Hottinger, car j'en ai trouvé plus correct dans un autre auteur. *De Averroës carminum est hanc historiam historicus Averroës fert : Quoddam die eo existens amicis quibusdam colloquens ingressus est filius ejus cum sociis juvenibus, quos cum vertisset Averroës, protulit minam, hujus sensus : Rapuerunt consuetudines tuas, capreolo pulcherrimam suam, donec miratus es pulcher in te : tibi est pectus oculi ejus, et stupor ejus ; verum cornua sua patri tuo erunt.* F

transirent menses decem filius ejus mortuus est, et major solus remansit, qui judex opinionis et sectæ effectus est (105). Bartholin, qui me fournit ce passage, attribue sans raison aux vers de ce philosophe le grand effet dont il s'agit, et qu'il ne faut imputer qu'à l'imprécation en prose qu'Averroës prononça. Les compilateurs ont recueilli beaucoup d'exemples de pareils effets de telles imprécations (106).

(P) *Quand il fut vieux il fit jeter au feu ses vers de galanterie.*] Le discours qui accompagna cet acte est tout confit en sagesse. *L'homme, dit-il, sera jugé par ses paroles; et si j'ai mal parlé, je ne veux point donner à connaître ma folie. Si mes vers plaisaient à quelqu'un, il me prendrait pour un homme sage, et je ne reconnais point que je le sois.* Vous voyez là un bon caractère. Averroës, ayant fait la faute, la répara: il voulut se dérober également à l'approbation qu'il ne croyait pas mériter, et au blâme qu'il méritait. Il se serait trouvé une infinité de gens qui auraient lu ses vers d'amour l'encens à la main, qui les auraient admirés, qui auraient béni sa mémoire. Ovide et Catulle sont des exemples de cela. Il ne voulut point de cette louange. D'autres eussent trouvé fort mauvais qu'un grand homme, un légiste et un philosophe si excellent, eût fait des vers de galanterie. Il prévint leur critique en donnant ordre que personne ne pût lire ce qu'il avait composé sur une telle matière. Ses autres ouvrages de poésie sont tous perdus, hormis une très-petite pièce où il déclare, qu'étant jeune, il a désobéi à sa raison, mais qu'étant vieux, il l'a suivie; sur quoi il pousse ce souhait: *Plût à Dieu que je fusse né vieux, et que dès ma jeunesse j'eusse été dans l'état de perfection!* Voilà, ce me semble, le vrai sens de ces paroles latines de Jean Léon (107). *De suis quidem carminibus tantum duo reperiuntur ad verbum significantibus: « Inobediens enim fui voluntati meæ*

*» juvenis, ac quando tempus cum cal-
» vitio senectuteque agitavit me, tum
» parvi voluntati meæ. Utinam natus
» fuisset senex, et in juventute abso-
» lutus* (108)! » Quel souhait plus digne d'un philosophe pourrait-on faire?

Rapportons ce que fit Averroës à l'égard des vers d'amour d'un autre écrivain. Il y avait à Cordoue un philosophe, médecin et astrologue, nommé Abraham Ibnu Sahal, qui, par un caprice de sa mauvaise fortune, devint amoureux, et se mit à faire des vers, se souciant peu de la dignité doctorale. *Postea ob disgratiam suæ fortunæ, amore capitur, et dignitate doctorum postpositâ, cœpit edere carmina* (109). Les juifs, ses confrères de religion, l'exhortèrent à ne donner point au public de ces poésies impudiques. Il leur fit en vers une réponse profane. Cela fit qu'ils eurent recours à l'autorité du magistrat; et comme Averroës était le grand juge du pays, ce fut à lui qu'ils s'adressèrent. Ils lui représentèrent que cet Abraham avait corrompu par ses poésies toute la ville, et principalement la jeunesse de l'un et de l'autre sexe, et qu'on ne chantait autre chose dans les festins nuptiaux. Averroës s'indigna contre ce poète, et lui fit défendre de continuer, à peine d'être châtié selon l'exigence du cas, ou comme il plairait au juge. Il entendit dire que sa défense n'arrêtait point la veine du juif, et il voulut être assuré de la vérité. Il envoya chez ce poète une personne de confiance, qui lui revint faire ce rapport: *Je n'ai trouvé chez lui que l'aîné de vos enfants, qui écrivait de ces poésies.* Il ajouta qu'il n'y avait dans Cordoue ni homme, ni femme, ni enfant, qui n'eussent appris quelque chose des vers d'Abraham Ibnu Sahal. Alors Averroës cessa ses poursuites. *Une seule main, dit-il, peut-elle fermer mille bouches?* Ayant vu un jour chez un libraire que l'Alcoran ne fut vendu qu'un ducat, et que les poésies de ce juif furent achetées dix pistoles au premier mot (110), il s'écria: « Cette

(105) Thomas Bartholinus, de Medicis Poëtis, pag. 105, 106.

(106) Voyez Camerarius aux Méditations historiques, tom. I, liv. V, chap. VI, et tom. III, lib. II, chap. XV et XVI.

(107) Apud Hottinger., Biblioth. theolog., pag. 278.

(108) In juventute absolutus. Le traducteur a mis peut-être in au lieu de ab; et ainsi, l'on pourrait traduire exempt de jeunesse.

(109) Hottingeri Bibliotheca theolog., pag. 288.

(110) Predictus emptor nihil respondens, sed

» ville périra bientôt, car j'ai vu le
 » mépris du peuple pour les choses
 » saintes, et son attachement pour les
 » choses défendues et malhonnêtes. »
Tunc dixit Averrois omnibus adstanti-
bus, « Scitote hanc civitatem mox rui-
» turam, quoniam vidi populum quem ad
» fidem pertinent viluisse, atque prohi-
» bita, atque in honesta grata extitisse,
» majorisque fecisse ». Et sicut dixerat
successit : non adhuc elapsis quinqua-
ginta annis, Christiani oppugnaverunt
Coribam, multas alias civitates (111).
 On peut recueillir de ceci qu'il y a
 des vices qui sont de tout pays, et de
 toute religion, et de tout siècle. Voilà
 des mahométans d'Espagne, qui fai-
 saient au XII^e. siècle ce que plu-
 sieurs chrétiens de Paris ont fait
 au XVII^e. Fallait-il acheter un exem-
 plaire des Psaumes de M. Ge-
 deau, on marchandait fort long-
 temps, et l'on ne concluait rien si le
 prix n'était médiocre. Mais s'agissait-
 il du Parnasse satirique, on en don-
 nait sans marchander le prix énorme
 que le vendeur demandait. Notons
 aussi qu'il y a de bonnes actions, dont
 on trouve des exemples dans chaque
 pays, dans chaque siècle, et dans
 chaque religion. Si des chrétiens, dans
 ces derniers siècles, ont jeté au feu
 leurs poésies profanes, leurs vers d'a-
 mour, leurs vers lascifs (112), Aver-
 roës fit la même chose, sous la pro-
 fession du mahométisme. Je dis sous
 la profession, car on doute qu'inté-
 rieurement il ait rien cru en matière
 de piété (113). Sa prédiction sur les
 malheurs de Cordoue ne réfute point
 cela : il est assez naturel de croire
 qu'une horrible corruption de mœurs,
 et qu'une dépravation de goût, qui
 fait mépriser ce que l'on estime saint
 et aimer ce que l'on croit malhonnête,
 causeront de grands désordres dans
 une ville.

(Q) *J'ai été surpris de la prodigieuse
 stérilité que j'ai trouvée par rapport à*

manus crumena imponens decem aureos numera-
vit et persolvit, et librum accepit, et in pace re-
cessit, ibidem, pag. 290.

(111) *Ibid.*

(112) Pic de la Mirande le fit : voyez la fin
 de la remarque (D) de l'article *Adonis*. Pétrar-
 que en eut envie de le faire. Voyez M. Baillet, Ju-
 gement sur les Poètes, tom. III, pag. 24. Il se
 repentait d'avoir fait de ces poésies. Voyez la
 III^e. du VIII^e. livre de ses Lettres familières,
 pag. 278.

(113) Voyez les remarques (H) et (M).

ce fameux philosophe dans
 théque orientale de M. »

Premièrement, on a lieu
 pris de ne trouver point
 Bibliothèque notre philosophe
 sous le nom que tous les
 lui donnent, je veux dire
 lui d'Averroës. Je veux que
 ne soit pas le véritable, mais
 fort corrompu par plusieurs
 ports d'idiome en idiome
 pas un assez juste motif de
 en son rang dans un dictionnaire
 de voir qu'il n'y a presque
 là qui soit employé parmi
 dentaux ? Que si l'on aime
 donner l'article de ce philosophe
 le nom arabe bien orthographe
 fallait du moins en donner
 le mot *Averroës*; et par com-
 M. d'Herbelot, qui n'a
 cette conduite, a oublié
 qui ne devait pas être né-
 ne trouve dans le corps de
 ge, ni Averroës, ni Aben-
 Aben-Boïa. On est donc
 recourir à la table des ma-
 n'est point agréable. Mais
 t-on ? Averroës (114),
 voi aux pages 303, 315,
 trouve-t-on à la page 303,
 roës est un de ces philosophes
 cru que le monde était éternel
 trouve à la page 815, que *Moham-*
Al-Gazali a cru qu'Averroës a
principes fort contraires à ceux
musulmanisme. Mais dans la pa-
 719, vous trouvez l'article de cet
 homme sous le terme *Avicenne*.
 article ne contient pas vingt lignes
 en voici la dernière moitié : « *Av-*
» roës est le premier qui ait traduit
» Aristote du grec en arabe, qui
» que les juifs en eussent fait la
» version : et nous n'avons en la
» temps d'autre texte d'Aristote
» celui de la version arabe de
» grand philosophe, qui y a ajouté
» ensuite de fort amples commen-
» res, dont saint Thomas et les
» scolastiques se sont servis, au
» que les originaux grecs d'Aristote
» et de ses commentateurs nous
» sent été connus (115). » Je trou-
 là bien des choses auxquelles je
 puis ajouter foi ; car je remarque

(114) C'est une faute d'impression.

(115) D'Herbelot, Bibliothèque Orient., pag.
 selon. 1.

de savans hommes disent qu'Averroës ignorait la langue grecque (116). Je sais d'ailleurs que les califes Almanzor, Abdalla, et Almamon, qui ont précédé de quelques siècles Averroës, firent traduire en arabe quantité de livres grecs (117). Il n'y a donc point d'apparence que la première version arabe des ouvrages d'Aristote eût été faite par Averroës, quand même on supposerait qu'il n'était pas ignorant de la langue grecque. Alfarabe, qui a fleuri au X^e. siècle, trouva dans la Mésopotamie la Physique d'Aristote (118). On lui attribue ordinairement la traduction des Analytiques du même Aristote : c'est M. d'Herbelot qui nous l'apprend (119). Rigord raconte qu'un concile tenu à Paris l'an 1209 condamna au feu quelques livres d'Aristote que l'on expliquait dans les collèges, et qui avaient été apportés de Constantinople depuis peu de temps, et traduits de grec en latin : *Delati de novo à Constantinopoli et à græco in latinum translati* (120). Ceci ne s'accorde point avec M. d'Herbelot, car il en résulte qu'environ le temps que mourut Averroës on se servait à Paris d'une traduction d'Aristote faite sur le grec. Il est sûr, qu'avant le milieu du XII^e. siècle, la philosophie d'Aristote s'enseignait dans l'université de Paris. Voyez les plaintes de saint Bernard rapportées par M. de Launoï (121). Ce même passage de Rigord montre que les livres grecs d'Aristote étaient en France au temps d'Averroës. Enfin je voudrais bien que l'on me nommât quelques traducteurs de l'Aristote et du commentaire arabe d'Averroës, qui aient vécu entre Averroës et Thomas d'Aquin. Tous les traducteurs latins de ce philosophe arabe, qui sont venus à ma connaissance, sont postérieurs à ce docteur angélique. Ce n'est pas que je veuille rejeter ce

qu'on lit dans quelques auteurs, que l'empereur Frédéric II, qui a fleuri avant saint Thomas et après Averroës, fit mettre en latin les livres de cet Arabe. On peut inférer cela de ces paroles de Cuspinien (122) : *Libros multos ex græco et ex arabico latines fieri curavit, inter quos et Aristotelis volumina fuerunt, et multa medicorum* ; et de ce passage de Wolphang Hungerus dans ses notes sur Cuspinien (123) : *Curavit quoque eas fieri translationes operum Aristotelis, et scriptorum medicinarum, ex lingua græca et arabica, quæ in hunc usque diem in scholis lectæ sunt, atque etiamnum leguntur : et Bononiam eadem misit, ut academice offerrentur, quod ejus ex epistolis apparet*. Voyez aussi la chronique de Carion (124), où il est dit nommément, que cet empereur fit traduire l'Almageste de Ptolomée, et plusieurs ouvrages d'Aristote, de Galien, et d'Avicenne, etc. (125). Vous trouverez les mêmes noms dans le Théâtre de Matthias (126), sous la citation du VII^e. livre des Annales d'Aventin, et de la Chronique de Carion. Je ne sais pourquoi on ne nomme pas Averroës ; et cependant je m'imagine qu'il est un de ceux qui furent traduits par les soins de cet empereur. Je voudrais savoir, comme je l'ai déjà dit, comment s'appelaient ceux qu'il employa à traduire ces écrivains.

Prenons garde à une chose qui se trouve dans la Bibliothèque de M. d'Herbelot, c'est que les mahométans regardent comme *un pur athéisme* la doctrine de ceux qui, en admettant un premier moteur, soutiennent aussi que le monde est éternel (127). On attribue cette doctrine aux plus fameux philosophes qui aient fleuri parmi les Arabes, à notre Averroës, à Avicenne, à Alfarabe (128). Les chrétiens font pour l'ordinaire un semblable jugement de cette doctrine, et il est sûr qu'on ne la pourrait soutenir sans traiter de fable l'Écriture Sainte.

(116) Voyez ci-dessus aux citations (5) et (9).

(117) Voyez le père Rapin, Comparaison de Platon et d'Aristote, pag. 403, 404. Voyez aussi M. d'Herbelot, Biblioth. orient., pag. 546.

(118) Rapin, Comparaison de Platon et d'Aristote, pag. 404.

(119) d'Herbelot, Biblioth. orient., pag. 337.

(120) Rigordus, in Vita Philippi Augusti, apud Launoium, de Vita Aristot. Fortanè, cap. I, pag. 6.

(121) Launoïus, ibid., cap. XXI, pag. 24 et seqq.

(122) Cuspin., in Frideric. II, in it., pag. 419.

(123) Hungeri Annot., in Cuspinianum, p. 150.

(124) Pag. 482.

(125) Pencer., in Chronic. Carionis, lib. V, pag. 684.

(126) Pag. 956.

(127) D'Herbelot, Biblioth. orient., pag. 337.

col. 2.

(128) La même, et pag. 303, colon. 2.

AUGE (DANIEL D'), en latin *Augentius*, était de Villeneuve-l'Archevêque, au diocèse de Sens en Champagne (a). Il a vécu au XVI^e. siècle, et il se fit estimer par son savoir et ses écrits (A). On lui destina, dès l'an 1574 (b), la charge de professeur royal en langue grecque dans l'université de Paris, et il en prit possession l'an 1578. Elle était vacante par la mort de Louis le Roi (c). Il avait été précepteur du fils de ce François Olivier qui fut chancelier de France. C'est ce que j'apprends de l'épître liminaire d'un livre qu'il dédia à Antoine Olivier, évêque de Lombès, et oncle de son disciple (d). Elle est datée de Paris, le 1^{er}. de mars 1555. Je ne sais pas bien le temps de sa mort, je sais seulement, que François Parent, son successeur dans la profession des lettres grecques, entra en charge l'an 1595 (e).

(a) La Croix du Maine, Biblioth. française, pag. 68.

(b) Du Breul, Antiquit. de Paris, page 566.

(c) Là même.

(d) C'est le poème de Sannazar intitulé *De Morte Christi Lamentatio*. Dan. d'Auge le fit imprimer à Paris avec des notes de sa façon, l'an 1557, in-4^o.

(e), Du Breul, Antiquit. de Paris, pag. 566.

(A) *Il se fit estimer par ses écrits.*] Qui sont : *Oraison consolatoire sur la mort de messire François Olivier, chancelier de France*, imprimée à Paris en 1560; deux *Dialogues de l'Invention poétique, de la vraie Connaissance de l'Art oratoire, et de la fiction de la Fable*, imprimés à Paris l'an 1560; *Discours sur l'arrêt donné au parlement de Dôle en Bourgogne, touchant un homme accusé et convaincu d'être loup-garou*, imprimé (1);

(1) La Croix du Maine, Bibliothèque française, pag. 68.

l'Institution d'un prince chrétien, traduite du grec de Synèse, évêque de Cyrène, avec une Oraison de la vraie Noblesse, traduite du grec de Philon juif, imprimée à Paris, l'an 1555; *Quatre Homilies de saint Macaire Égyptien*, imprimées à Paris, et depuis à Lyon, l'an 1559; *Épître à noble et vertueux enfant Antoine Thelin, fils de noble Guillaume Thelin* (2), auteur du livre intitulé *Opusculs divins, en laquelle est traité du vrai patrimoine et succession que doivent laisser les pères à leurs enfans*. Cette épître est imprimée au commencement desdits Opusculs divins, à Paris, l'an 1565. Il les revit et les corrigea. Il fit imprimer à Paris, l'an 1556, une *Traduction française des plus belles sentences et manières de parler des Épîtres familières de Cicéron* (3). Voilà ce que je trouve dans la Croix du Maine et dans du Verdier. Je n'y ai point vu les Notes sur un poème de Sannazar, desquelles j'ai parlé dans le corps de cet article.

* De tous les ouvrages de Daniel d'Auge celui qui me paraît le plus digne de curiosité est le *Discours sur l'arrêt qui condamna le loup-garou*. Bodin m'apprend que cet arrêt fut donné par le parlement de Dôle, le 18 de janvier 1583, contre *Gilles Garnier Lyonnais*, et qu'on l'imprima à Orléans et à Paris et à Sens. Il en rapporte les points principaux : « C'est à savoir » que ledit Garnier le jour de saint Michel, étant en forme de loup-garou, print une jeune fille de l'âge de dix ou douze ans près le bois de la Serre, en une vigne, au vignoble de Chastenoy près de Dôle un quart de lieuë, et illec l'avoit tuée et occise, tant avec ses mains » blans pattes, qu'avec ses dents, et mangé la chair des cuisses et bras d'icelle, et en avoit porté à sa femme. Et pour avoir en même forme un mois après pris une autre fille, et icelle tuée pour la manger.

(2) C'était un gentilhomme d'Auvergne.

(3) Du Verdier, Biblioth. française, pag. 28.

* Dans l'édition de 1720 l'alinéa qui termine cette remarque est parmi les articles omis, à la page 3039, et l'on y dit de mettre cette addition après le corps de l'article. Je crois que c'est une erreur. Cet alinéa me paraît être la suite de la remarque. J'ai d'ailleurs pour le mettre sous l'autorité de l'édition de 1730 et des éditions postérieures.

» s'il n'eut esté empêché par trois
 » personnes, comme il a confessé : et
 » quinze jours après, avoit étranglé
 » un jeune enfant de dix ans, au vi-
 » gnable de Gredisans, et mangé la
 » chair des cuisses, jambes, et ventre
 » d'iceluy : et pour avoir depuis en
 » forme d'homme, et non de loup,
 » tué un autre garçon de l'âge de
 » douze à treize ans, au bois du
 » village de Pérouse, en intention de
 » le manger, si on ne l'eust empê-
 » ché, comme il confessa sans force
 » ny contrainte ; il fut condamné
 » d'estre bruslé tout vif, et l'arrest
 » fut exécuté (4).

(4) Bodin, *Démonomanie des sorciers*, liv. II, chap. VI, pag. 208, 209, édition de Lyon, 1598, in-8°.

AUGUSTIN (SAINT), l'un des plus illustres pères de l'Église, naquit à Tagaste dans l'Afrique le 13 de novembre 354. Son père, nommé Patrice, n'était qu'un petit bourgeois de Tagaste ; sa mère s'appelait Monique, et avait beaucoup de vertu. Leur fils n'avait nulle inclination pour l'étude (A). Il fallut néanmoins qu'il étudiât : son père le voulut avancer par cette voie, et l'envoya faire ses humanités à Madaure. Il l'en retira âgé de seize ans, pour l'envoyer faire sa rhétorique à Carthage. Saint Augustin y alla vers la fin de l'an 371 (a). Il s'avança fort dans les sciences, mais il se plongea dans la débauche des femmes (B). Il voulut lire l'Écriture Sainte ; mais la simplicité du style l'en dégoûta : il était encore trop grand admirateur de l'éloquence païenne pour trouver son compte dans la Bible. Il avait en général une forte envie de connaître la vérité ; et ayant cru la trouver dans la secte des manichéens, il s'y engagea, et en

(a) Du Pin, *Biblioth. des Auteurs ecclésiast.*, tom. III, pag. 158.

soutint la plupart des dogmes avec beaucoup de chaleur. Ayant demeuré à Carthage quelque temps, il retourna à Tagaste, où il enseigna la rhétorique avec tant d'applaudissemens, que l'on félicitait sa mère d'avoir un fils si admirable. Cela n'empêchait pas cette sainte femme des'affliger extrêmement à cause de l'hérésie de son fils, et de la débauche où il se plongeait. Il retourna à Carthage l'an 380, et y enseigna la rhétorique avec une réputation très-glorieuse. Ce fut alors qu'il fixa son incontinence, qui avait été vague et répandue sur plusieurs objets. Il prit une concubine, et s'en contenta, et en eut un fils qu'il appela *Adeodatus*, Dieu-donné, et qui eut beaucoup d'esprit (C). Il devint un peu flottant dans sa secte, parce qu'il ne trouvait personne qui répondît pleinement aux difficultés qu'il avait à proposer (D) : néanmoins il ne changea pas de profession ; il attendit de plus grands éclaircissemens. Monique, sa bonne mère, l'alla trouver à Carthage, pour tâcher de le tirer de l'hérésie et de la luxure, et ne désespéra de rien, quoiqu'elle vît que ses remontrances fussent inutiles. Il chercha un nouveau théâtre à son esprit, et se résolut d'aller à Rome ; et pour n'être pas détourné de ce dessein, il s'embarqua sans en rien dire à sa mère, ni à Romanien son parent, qui l'avait entretenu dans les écoles (b). Il enseigna dans Rome la rhétorique avec le même succès qu'à Carthage : de sorte que Symmaque, préfet de la ville, ayant su qu'on demandait à Milan un ha-

(b) Son père était mort environ l'an 372.

bile professeur en rhétorique, le destina à cet emploi l'an 383. Saint Augustin fut fort estimé à Milan : il alla rendre visite à saint Ambroise, et en fut fort bien reçu. Il allait à ses sermons beaucoup moins par un principe de piété, que par un principe de curiosité critique. Il voulait voir si l'éloquence de ce prélat méritait la réputation à quoi elle était montée. Dieu se servit de ce moyen pour le convertir : les sermons de saint Ambroise firent une telle impression, que saint Augustin se fit catholique l'an 384. Sa mère, qui l'était venue trouver à Milan, fut d'avis qu'il se mariât, afin de renoncer à la vie déshonnête qu'il menait. Il consentit à cette proposition et renvoya en Afrique sa concubine ; mais comme la fille qu'on lui destinait pour épouse ne devait être en âge nubile qu'au bout de deux ans, il ne put faire une si longue résistance à son naturel : il reprit le commerce d'impureté. Enfin la lecture des Épîtres de saint Paul, les sollicitations et les larmes de sa mère, les bons discours de quelques amis, attirèrent sur lui le dernier coup de la grâce ; il se sentit bon chrétien, prêt à tout quitter pour l'Évangile : il renonça à sa profession de rhétorique, et il se fit baptiser par saint Ambroise, la veille de Pâques, l'an 387. L'année suivante, il s'en retourna en Afrique. Il avait perdu sa mère à Ostie, où il devait s'embarquer (c). Il fut ordonné prêtre l'an

391, par Valère, évêque d'Hippone. Quatre ans après, il devint coadjuteur de ce prélat, et il rendit des services très-importans à l'Église par sa plume et par sa piété, jusques à sa mort qui arriva le 28 d'août 430 (d). Le détail de sa vie épiscopale et de ses écrits, serait ici superflu : on peut le trouver dans le Dictionnaire de Moréri, et dans la Bibliothèque de M. du Pin ; et si ces messieurs n'avaient passé trop légèrement sur la vie déréglée de saint Augustin, j'aurais pu me dispenser entièrement de cet article. Mais, pour la plus grande instruction du public, il est bon de faire connaître les grands hommes à droite et à gauche. L'approbation, que les conciles et les papes ont donnée à saint Augustin sur la doctrine de la grâce, fait un grand bien à sa gloire ; car sans cela, les molinistes dans ces derniers temps, auraient hautement levé la bannière contre lui, et mis à néant son autorité. Nous avons fait voir ailleurs (e), que toute leur politique n'a pu les contraindre à bien sauver les apparences, et à ne lui point porter indirectement de rudes coups. Il est certain que l'engagement où est l'église romaine de respecter le système de saint Augustin, la jette dans un embarras qui tient beaucoup du ridicule (f). Les arméniens, n'ayant pas les mêmes ménagemens à garder, en usent

(d) Du Pin, Bibliothèque des Aut. ecclésiast., tom. III, pag. 158.

(e) Ci-dessus dans les remarques (C), (D) et (L) de l'article de Jean ADAM, jésuite. Vous y verrez divers jugemens qu'on a faits de saint Augustin. Voyez aussi l'État de la Faculté de Théologie de Louvain, en 1701, pag. 207.

(c) Tiré de l'Histoire ecclésiast. de Jean le Sueur, tom. III, à l'an 388, pag. 484 et suiv. de l'édition in-12.

sincèrement avec ce saint père de l'Eglise (F). Un savant critique français a beau se servir de termes respectueux, on ne laisse pas de connaître qu'il méprise de tout son cœur les Commentaires de saint Augustin sur l'Ecriture (G). M. Claude, qui a condamné dans ce père l'approbation des lois pénales en matière de conscience, se serait exposé lui-même à une rude censure, s'il avait encore vécu trois ou quatre ans (H).

Un médecin de Paris a publié une remarque assez singulière : il a prétendu que ce grand saint avait la force de boire beaucoup, et s'en servait quelquefois, mais sans s'enivrer. Nous rapporterons ses raisons, et celles d'un journaliste qui le réfute (I). Je ne dirai pas beaucoup de choses sur les éditions des OEuvres de saint Augustin (K). Plusieurs de ses traités ont été traduits en notre langue.

(A) *Il n'avait nulle inclination pour l'étude.*] Par le portrait que saint Augustin a fait lui-même de son enfance, on peut connaître qu'il était ce qu'on appelle un *garnement*. Il fuyait l'école comme la peste ; il n'aimait que le jeu, et que les spectacles ; il dérobaient tout ce qu'il pouvait chez son père ; il inventait mille mensonges pour échapper aux coups de fouet dont on était obligé de se servir contre son libertinage. *Furti etiam faciebam de cellario parentum et de mensa, vel gula imperitante, vel ut haberem quod darem pueris ludum tuum mihi, quo pariter utique delectabantur, tamen vendentibus..... Fallendo innumerabilibus mendaciis et paedagogum et magistros et parentes amore ludendi, studio spectandi nugatoria, et imitandi ludicra inquietudine* (1). Par là on réfute ce que Léon Allatius a débité, « qu'à l'âge de » douze ans, saint Augustin avait

» étudié, et compris tout seul, sans » le secours d'aucun maître, tous les » livres d'Aristote, qui concernent la » logique et la théorie, et qu'il avait » dans le même âge composé d'excellens écrits, pour découvrir et réfuter les erreurs de beaucoup d'auteurs (2). » L'écrivain qui a pris le nom de Christianus Liberius, a débité la même chose (3). M. Baillet les réfute fort solidement tous deux, par les Confessions de saint Augustin ; et il découvre la cause de leur méprise. *Croyons, dit-il (4), que ceux qui les ont trompés pourraient avoir eu doute pour vingt dans l'endroit où saint Augustin en a parlé. Ce saint reconnaît qu'il avait près de vingt ans lorsqu'il lui tomba entre les mains un traité d'Aristote qu'on nomme des dix Catégories, dont il avait entendu parler à Carthage avec beaucoup d'ostentation (*)..... Il le lut seul, et l'entendit parfaitement. De sorte qu'en ayant conféré depuis avec ceux qui disaient l'avoir appris avec beaucoup de peine d'excellens maîtres, qui se leur avaient expliqué non-seulement de vive voix, mais aussi par des figures qu'ils en avaient tracées sur le sable, ils ne lui en purent dire davantage que ce qu'il en avait compris de lui-même en particulier. Il témoigne aussi qu'à cet âge il lut et entendit sans le secours de personne tous les livres des arts libéraux qu'il put rencontrer. Il dit la même chose des mathématiques, et notamment de la géométrie, de la musique et de l'arithmétique.*

(B) *Il se plongea dans la débauche des femmes.*] Il commença de très-bonne heure, car à l'âge de seize ans il s'abandonna aux instincts de cette furieuse passion. *Ubi eram, dit-il (5), et quam longè exulabam à deliciis domesticis tunc, anno illo sexto decimo actatis carnis meae, tunc accepit in me sceptum, et totas manus ei dedi vesaniae libidinis, licentiosae per dedecus humanum, illicitae autem per leges tuas ?* Il passa cette année dans l'oisiveté, parce que son père n'ayant pas de quoi

(1) Leo Allatius, in Apib. urbanis, pag. 146, apud Baillet; Enfants célèbres, pag. 59.

(2) Christ. Liberius, de Scrib. et leg. Libris, pag. 178, cité par Baillet, la même.

(4) Baillet, la même, pag. 60, 61.

(*) Confess., lib. IV, cap. XVI.

(5) Confess., lib. II, cap. II.

(1) August., Confess., lib. I, cap. XIX.

l'entretenir à Carthage, amassait peu à peu l'argent qui lui était nécessaire pour l'y envoyer. La joie de ce bon père fut grande, lorsqu'étant au bain avec son fils, il s'aperçut des progrès prématurés de la nature (6). Il ne put s'empêcher d'apprendre cette nouvelle à sa femme : il sentait déjà je ne sais quelle petite joie de grand-père, en voyant que son fils était sitôt prêt à se marier. *Quinimò ubi me ille pater in balneis vidit pubescentem et inquietà indutum adolescentià, quasi jam ex hoc in nepotes gestiret, gaudens matri indicavit* (7). La mère de saint Augustin eut plus d'inquiétude que de joie de cela ; elle craignit que les désordres n'en commençassent plus tôt, et c'est pourquoi elle lui fit de très-sérieuses remontrances de s'abstenir du sexe et surtout de l'adultère. *Secretò memini ut monuerit cum solitudine ingenti ne fornicarer, maximeque ne adulterarem cujusquam uxorem. Qui mihi monitus muliebres videbantur, quibus obtemperare erubescerem* (8). Mais il ne fit aucun cas de ces bonnes exhortations : il contracta une si forte habitude d'incontinence, que lors même qu'il eut renoncé au manichéisme, et qu'il se préparait au baptême, il prit une nouvelle concubine, à la place de la mère d'Adéodat, en attendant que la fille qu'on lui destinait pour femme eût atteint l'âge nubile (9). Il fallait attendre près de deux ans (10). Il est remarquable que dans la dispute de saint Augustin et d'Alypius sur le mariage et le célibat, Alypius, bien loin de persuader à saint Augustin le célibat, se laissa persuader le mariage. Alypius menait une vie chaste : il avait goûté en passant, et comme à la dérobée, le plaisir vénérien au commencement de sa jeunesse, mais il s'en était retiré de fort bonne heure. Il déconseillait le mariage à saint Augustin, comme obstacle au dessein qu'ils avaient formé de vivre ensemble dans l'étude de la

(6) C'était contre la bienséance connue même des païens, qu'un fils et un père se baignassent au même lieu. Voyez les Offices de Cicéron, liv. I, chap. XXXV; Valère Maxime, liv. II, chap. I, num. 7; Plutarque, dans la Vie de Caton l'ancien, pag. 348.

(7) Confess., lib. II, cap. III.

(8) Ibidem.

(9) Ibidem, lib. VI, cap. XV.

(10) Ibidem, cap. XIII.

sagesse. *Prohibebat me sanè Alypius ab uxore ducendâ, causans nullo modo nos posse securo otio simul in amoris sapientiæ vivere sicut jam diu desideraveramus, si id fecissem* (11). Saint Augustin lui avoua ingénument qu'il ne lui serait pas possible de se contenir, et lui alléguait les exemples de quelques sages mariés, qui avaient été fidèles à Dieu et à leurs amis. Il ajouta qu'il y avait une grande différence entre ces plaisirs passagers qu'Alypius avait goûtés et puis oubliés, et ceux dont lui Augustin s'était fait une habitude, qui deviendraient même plus doux sous le beau nom de mariage. Alypius fut si touché de ce discours, qu'il résolut de se marier, afin, disait-il, « de connaître par expérience ce » que saint Augustin trouvait plus » charmant que la vie même. » *Cum me ille miraretur quem non parvipenderet, ita hæere visco illius voluptatis, ut me affirmarem quotiescunque inde inter nos quæreremus, celibem vitam nullo modo posse degere, atque ita me defenderem, cum illum mirantem viderem, ut dicerem multum interesse inter illud quod ipse raptim et furtim expertus esset, quod pænâ jam nec meminisset quidem, atque ibi nullâ molestiâ facillè contemneret, et delectationes consuetudinis meæ, et quas si accessisset honestum nomen matrimonii, non eum mirari oportere. Coeperat et ipse desiderare conjugium nequaquam victus libidinis talis voluptatis, sed curiositatis. Dicebat enim scire se cupere, quidnam esset illud sine quo vita mea quæ illi sic placebat, non mihi vita, sed pænâ videretur* (12). Ils ne se marièrent néanmoins ni l'un ni l'autre, et ils vécurent dans la continence.

(C) *Il prit une concubine,..... et en eut un fils, qu'il appela..... Dindonné, et qui eut beaucoup d'esprit.* Mon lecteur sera sans doute bien aise de trouver ici quelque chose sur ce bâtard : j'en dirai ce que je trouve dans M. Baillet. « Adéodat n'avait que » quinze ans, lorsque son père fut » baptisé ; mais il était alors si avancé, et son esprit avait déjà reçu » tant de lumières, qu'il passait bien

(11) Ibidem, cap. XII.

(12) Ibidem.

des personnes âgées, et beaucoup de ceux que l'on considère dans le monde pour leur gravité et leur littérature. Saint Augustin composa vers le même temps un livre en forme de dialogue, intitulé : *Du Maître*. Adéodat et lui sont les deux personnages qui s'y entretiennent, et il prend Dieu à témoin que tout ce qu'il fait dire à son fils dans cet ouvrage est entièrement de lui, quoiqu'il n'eût alors que seize ans. Saint Augustin ajoute qu'il avait vu de cet enfant plusieurs choses encore plus admirables que ce que nous venons de rapporter. Enfin, tout esprit fort qu'il était, il déclare que la grandeur de l'esprit de son fils l'épouvantait. Adéodat reçut la grâce du baptême avec son père, et il mourut peu de temps après (13).

(D) *Il ne trouvait personne qui répondît pleinement aux difficultés qu'il avait à proposer.*] Saint Augustin avait l'esprit pénétrant; il était rhétoricien de profession; il entendait la dialectique. Il est aisé à un subtil et loquent disputeur de former des doutes et de trouver des répliques : il ne faut donc pas s'étonner qu'il embarrassât les docteurs manichéens. Il ne faut pas même s'étonner qu'il embarrassât plusieurs catholiques, et que les faibles réponses qu'ils faisaient à ses objections le confirmassent dans ses hérésies. Il avoue qu'à son dam il avait remporté sur eux mille victoires : tant il est vrai que chaque orthodoxe ne doit pas se mêler de la dispute, et qu'à moins que d'avoir affaire à un hérétique de sa volée, on ne peut, naturellement parlant, qu'envenimer son antagoniste. *Quædam noxia victoria penè mihi semper in disputationibus proveniebat, disserenti cum christianis imperitis; quo successu crebrissimo gliscebant adolescentis animotas, et impetu suo in pervicaciæ agnum malum imprudenter vergebant* (14).

(E) *L'engagement où est l'église maine de respecter le système de saint Augustin, la jette dans un embaras qui tient beaucoup du ridicule.*] Il est si manifeste à tout

(13) Baillet, des Enfants célèbres, pag. 63, ex August. Confess., lib. IX, cap. VI.

(14) August., de duabus Anim.

homme qui examine les choses sans préjugé et avec les lumières nécessaires, que la doctrine de saint Augustin et celle de Jansénius, évêque d'Ypres, sont une seule et même doctrine, qu'on ne peut voir sans indignation que la cour de Rome se soit vantée d'avoir condamné Jansénius, et d'avoir néanmoins conservé à saint Augustin toute sa gloire. Ce sont deux choses tout-à-fait incompatibles. Bien plus, le concile de Trente, en condamnant la doctrine de Calvin sur le franc arbitre, a nécessairement condamné celle de saint Augustin; car il n'y a point de calviniste qui ait nié, ou qui ait pu nier le concours de la volonté humaine et la liberté de notre âme au sens que saint Augustin a donné aux mots de concours et de coopération et de liberté. Il n'y a point de calviniste qui ne reconnaisse le franc arbitre, et son usage dans la conversion, si l'on entend ce mot selon les idées de saint Augustin. Ceux que le concile de Trente a condamnés ne rejettent le franc arbitre qu'en tant qu'il signifie la liberté d'indifférence. Les thomistes le rejettent aussi sous cette notion, et ne laissent pas de passer pour très-catholiques. Voici une autre scène de comédie. La prédétermination physique des thomistes, la nécessité de saint Augustin, celle des jansénistes, celle de Calvin, sont au fond la même chose, et néanmoins les thomistes renoncent aux jansénistes, et les uns et les autres prétendent qu'on les calomnie, quand on les accuse d'enseigner la même doctrine que Calvin. S'il était permis à l'homme de juger des pensées de son prochain, on serait fort tenté de dire que les docteurs sont ici de grands comédiens, et qu'ils n'ignorent pas que le concile de Trente n'a condamné qu'une chimère, qui n'était jamais montée dans l'esprit des calvinistes, ou qu'il a condamné saint Augustin et la prédétermination physique : de sorte que, quand on se vante d'avoir la foi de saint Augustin et de n'avoir jamais varié dans la doctrine (15), on ne le fait que

(15) M. Basnage montre clairement que l'église romaine, dans le concile de Trente et ailleurs, a décidé contre saint Augustin et contre d'autres conciles. Voyez son Histoire de la Religion des Eglises réformées, tom. II, pag. 452 et suiv.

pour garder le *decorum*, et pour éviter la dissipation du système qu'un aveu de la vérité produit nécessairement. Il y a des gens pour qui c'est un grand bonheur que le peuple ne se soucie point de se faire rendre compte sur la doctrine, et qu'il n'en soit pas même capable. Il se mutinerait plus souvent contre les docteurs, que contre les maltotiers. Si vous ne connaissez pas, leur dirait-on, que vous nous trompez, votre stupidité mérite qu'on vous envoie labourer la terre; et, si vous le connaissez, votre méchanceté mérite qu'on vous mette entre quatre murailles, au pain et à l'eau. Mais on n'a rien à craindre: les peuples ne demandent qu'à être menés selon le train accoutumé; et, s'ils en demandaient davantage, ils ne seraient pas capables d'entrer en discussion: leurs affaires ne leur ont pas permis d'acquérir une si grande capacité.

(F) *Les arminiens..... en usent sincèrement avec ce saint père de l'Eglise.*] Il n'a tenu qu'à eux de chicaner le terrain comme les jésuites; mais ils ont trouvé plus commode d'abandonner entièrement saint Augustin à leurs adversaires, et de le reconnaître pour un aussi grand prédestinateur (c'est un terme fort usité parmi eux) que Calvin. Les jésuites en auraient fait autant, sans doute, s'ils avaient osé condamner un docteur que les papes et les conciles ont approuvé.

(G) *Un savant critique français.... méprise de tout son cœur les Commentaires de saint Augustin sur l'Ecriture.*] Je parle de M. Simon: voyez son Histoire critique du Vieux Testament (16), où le principal éloge qu'il donne à ce père, est d'avoir connu son insuffisance. Il a très-bien remarqué, dit-il (17), les qualités nécessaires pour bien interpréter l'Ecriture: et comme il était modeste, il a avoué librement que la plupart de ces qualités lui manquaient, et partant, on ne doit pas s'étonner si l'on trouve quelquefois peu d'exactitude dans ses Commentaires sur l'Ecriture..... Il reconnut bientôt que l'entreprise de répondre aux manichéens, était au-dessus

de ses forces. *In scripturis exponendis tyrocinium meum sub tantâ ardua mole succubuit* (*). J'avoue que M. Simon ne cite pas Pierre Castellan pour le blâmer. Mais pouvait-il, écrivant en France, ne pas se servir de quelque ménagement? Je ne puis, dit-il (18), approuver les emportemens de Pierre Castellan, grand-aumônier de France, qui accuse saint Augustin avec trop de liberté, en lui reprochant de n'avoir fait que rêver, lorsqu'il a expliqué l'Ecriture Sainte. Ceux qui ont écrit contre lui, ont très-bien su lui reprocher le peu d'accord qu'il y a entre l'estime qu'il veut faire paraître pour les écrits de saint Augustin, et le jugement qu'il en fait; et ils se sont servis de cette occasion, pour donner une idée fort déavantageuse de ce père (19). On ne peut, disent-ils, se former une autre idée de bienheureux saint Augustin, que d'un déclamateur, qui dit tout ce qui lui vient en la tête, à propos ou non, pourvu que cela s'accorde avec un certain système platonicien qu'il s'est formé de la religion chrétienne; d'un esprit qui se perd à tous momens dans les nues; et qui se laisse emporter à de froides allégories; qu'il débite comme des oracles; d'un homme enfin, qui n'avait aucune des qualités que doit avoir un interprète de l'Ecriture Sainte. Ils donnent de tout cela quelques exemples bien forts. M. Simon, dans sa réplique, ne s'est pas fort attaché à défendre saint Augustin. On voit bien que son cœur n'était point là: il donne quelque chose à la bienveillance, et beaucoup plus à l'intérêt de critiquer son adversaire (20). On peut remarquer en divers endroits de ses écrits qu'il croit que, puisque saint Augustin n'a pas fait difficulté d'abandonner les pères grecs sur les matières de la grâce, personne n'est obligé de le suivre préférentiellement aux pères grecs. Ce subterfuge est bien commode, mais il n'y a pas

(*) Lib. I, Retractat., cap. XVIII.

(18) Histoire critique du Vieux Testament, pag. 399.

(19) Voyez le livre intitulé: Sentimens de quelques Théologiens de Hollande sur l'Histoire critique du Vieux Testament, pag. 35; et sur la Défense de ces Sentimens, pag. 343 et suiv.

(20) Voyez la Réponse aux Sentimens de quelques théologiens de Hollande, pag. 201 et suiv. et la Réponse à la Défense des Sentimens, pag. 198 et suiv.

(16) Liv. III, chap. IX.

(17) Là même, pag. 397, 398.

oyen de s'en servir ; car , puisque la doctrine de saint Augustin sur la grâce a été approuvée par l'Eglise , il faut que toute doctrine opposée à elle-là soit à rejeter ; et ainsi , tout ce que saint Chrysostome a pu dire de favorable au molinisme est un logisme particulier , et flétri , pour le moins implicitement , par l'approbation authentique qui a été donnée à saint Augustin. C'est ce que j'ai appelé ci-dessus un embarras qui jette l'Eglise romaine dans une espèce de ridicule. Je rapporte les paroles de Castellan : elles sont notables , et sa phrase n'est pas un livre fort commun dans ce pays-ci. *Ut divum Augustinum contra hæreticos de hominis christianitatis justificatione disputando , proximum à divi Pauli sententiam accessisse videbatur, ita, linguarum ignoratione, nimis frequenter atque etiam de rebus sacris explicando asseverabat : lingue bonarum artium magis non morans quam peritus dici posset, ne satis idoneum esse judicabat cui artibus dissonanti legendo tempus committeretur qui minimè otio abuteretur. Eam quoque stili Augustiniani infractuosa sinuositate esse, et armonis omni elegantia vacui impetum addebat, ut ab homine libenter in litteris effusato citra fastidium legi vix posset (21).*

Depuis la première édition de ce dictionnaire, j'ai vu l'éclaircissement de M. Simon a donné pour remédier aux plaintes des jansénistes. Mon intention, dit-il (22), n'a pas été de diminuer en quoi que ce soit l'autorité de saint Augustin, que j'ai toujours connu être le plus habile théologien des Eglises d'Occident, et avoir mérité de grands éloges que tant de papes ont donnés..... Je conviens que l'Eglise nous assure que ceux qui ont enseigné la théologie par art et par méthode ont pris saint Augustin pour leur maître et pour leur guide. Mais sont les paroles du bréviaire romain, mais elles ne signifient pas que les maîtres de théologie, qui ont suivi saint Augustin dans la manière de traiter cette science, aient été obligés

de ne s'écarter jamais des opinions de ce saint évêque, ni que ces mêmes opinions soient des articles de foi, ni enfin qu'il faille abandonner les autres pères, lorsqu'ils ne s'accordent point entièrement avec lui. L'Église nous apprend dans les mêmes leçons du bréviaire, en parlant de saint Jean Chrysostome (*), que tout le monde admire sa manière d'interpréter à la lettre les livres sacrés, et le juge digne de ce qu'on a cru de lui ; savoir, que saint Paul, qu'il a singulièrement honoré, lui a dicté plusieurs choses. J'ai toujours eu beaucoup de vénération pour ces deux grands hommes, qui sont encore aujourd'hui l'admiration des Eglises d'Orient et d'Occident ; mais ne s'agissant que de l'explication de certains passages de l'Écriture, sur lesquels saint Augustin et saint Chrysostome ne sont pas toujours d'accord, j'ai cru qu'il m'était permis de suivre les interprétations de saint Chrysostome, lorsqu'elles me paraissaient plus littérales. Cette diversité, qui ne regarde nullement le fond de la doctrine n'empêche point qu'ils ne conviennent entre eux sur les points essentiels de notre créance. J'aurais pu, à la vérité, parlant de saint Augustin dans mon Histoire des Commentateurs, garder plus de modération pour ce qui est des expressions, et j'ai même rapporté quelques termes du cardinal Sadolet, qui semblent trop durs ; mais je n'ai jamais eu dessein de combattre la doctrine de ce saint docteur, qui a réfuté avec tant de force les hérésies de son temps. Il ajoute qu'il s'est proposé pour son guide le cardinal Gaspar Contarin, qui jugea qu'il y avait un certain milieu à prendre entre ceux qui, sous prétexte d'être les ennemis des luthériens, s'approchaient trop de l'hérésie de Pélagé, et ceux qui, ayant quelque teinture des écrits de saint Augustin, étant très-éloignés de sa modestie et de sa charité, prêchaient au peuple des dogmes très-embarrassés, qu'ils n'entendaient pas eux-mêmes, et qu'ils ne sauraient expliquer qu'en se jetant dans des pa-

21) Petrus Gallandius, in Vita Castellani, p. 44, 45.

22) Simon, préface des Nouvelles Observations sur le texte et les versions du N. T. imprimées à Paris, en 1695, in-4°.

(*) Interpretationem et inharrentem sententiam sacrarum librorum explanationem omnes admirantur, dignumque existimant cui Paulus apostolus, quem ille mirifice coluit, scribenti et prædicanti multa dictasse videatur. Breviarium Romanum.

radoxes. « J'ai cru, *continues-t-il*,
 » que je ne pouvais mieux faire, que
 » d'imiter ce grand cardinal, ayant à
 » répondre à quelques théologiens de
 » Hollande, qui m'avaient objecté
 » que la tradition de l'Eglise n'était
 » point constante et certaine, en don-
 » nant pour exemple les matières de
 » la grâce et de la prédestination,
 » sur lesquelles l'Eglise avait suivi et
 » autorisé la doctrine de saint Augus-
 » tin, quoiqu'il se fût éloigné, di-
 » saient-ils, des pères tant grecs que
 » latins qui l'avaient précédé. Je leur
 » ai fait voir que la diversité que l'on
 » y pouvait trouver n'était que sur
 » des choses qui n'avaient point été
 » décidées comme de foi, et sur quel-
 » ques passages de l'Ecriture, qui pou-
 » vaient être expliqués diversement;
 » et qu'ainsi l'on ne devait pas accu-
 » ser l'Eglise de n'avoir point été
 » constante dans la tradition. » Pour
 peu qu'on examine cela, on découvre
 que c'est un fard, ou un plâtre, qui
 ne peut tromper que les gens simples;
 car d'où viennent, je vous prie, les
 controverses les plus capitales? N'est-
 ce point de ce qu'on explique diver-
 sement quelques passages de l'Ecri-
 ture? Pourquoi donc employez-vous
 l'idée de cette diversité pour nous
 faire entendre que saint Chrysostome
 et saint Augustin ne diffèrent en rien
 d'essentiel? Est-ce un accident, est-
 ce un accessoire, à la doctrine de la
 grâce, que de savoir en quoi consistent
 les forces de l'homme pécheur, et
 quelle est l'essence de sa liberté?
 N'est-ce pas plutôt une partie fonda-
 mentale de ce dogme? Si donc ces
 deux pères sont opposés directement
 dans l'explication de la nature du
 franc arbitre, il est sûr que leur dis-
 corde concerne le fond, et que l'E-
 glise n'a pu adopter l'hypothèse de l'un,
 sans rejeter celle de l'autre. Ou bien
 il faudra dire qu'elle approuve une
 vérité, sans condamner la fausseté op-
 posée; car enfin, quoiqu'il fût pos-
 sible qu'ils se trompassent tous deux,
 il ne l'est point que l'opinion de tous
 deux soit véritable. Il faut donc, ou
 que ceux qui suivent les explications
 de saint Chrysostome se trompent, ou
 que ceux qui suivent les explications
 de saint Augustin enseignent une faus-
 seté. Voilà, encore un coup, le grand
 embarras de la communion de Rome.

Elle se voit obligée d'approuver ceux
 qui donnent tout, et ceux qui donnent
 tout à la grâce, par rapport au con-
 sentement de l'homme. Une partie de
 ses docteurs disent que l'homme forme
 ce consentement avec une pleine li-
 berté de le refuser; l'autre partie en-
 seigne que la grâce produit ce con-
 sentement, sans laisser à l'homme la
 force prochaine de le refuser. Les uns
 ou les autres débitent une fausseté qui
 ne roule point sur une vétille, mais
 sur un point de très-grande consé-
 quence. Cependant l'Eglise romaine
 avec son infailibilité prétend ne
 condamner rien là-dessus. Si elle con-
 damne le jansénisme, elle est con-
 trainte de déclarer en même temps
 qu'elle ne condamne point saint Au-
 gustin (23) : c'est défaire d'une main
 ce que l'on a fait de l'autre. Notez en
 passant ces paroles de M. Simon :
La diversité..... n'était que sur des
choses qui n'avaient point été décidées
comme de foi. C'est-à-dire, que, pour-
 que l'on ne débite le mensonge que
 sur les points qui n'ont pas été enco-
 ré décidés *comme de foi*, on ne laisse
 pas d'être fidèle et bon chrétien : ne-
 tez, dis-je, ce privilège de la con-
 science errante. Notez aussi, qu'enco-
 ré qu'il fût permis de n'être pas du sen-
 timent de saint Augustin, lorsque les
 matières de la grâce n'avaient pas été
 encore décidées comme elles le fu-
 rent au temps de ce père, il ne s'en-
 suit pas que depuis ces décisions il
 doive être libre aux écrivains du
 XVII^e. siècle de revenir au sentiment
 de saint Chrysostome; car voici une
 remarque solide d'un théologien qui
 ne peut pas être suspect à M. Si-
 mon : « Dans les disputes touchant la
 » grâce, l'élection et la prédestina-
 » tion, on a moins d'égard aux an-
 » ciens pères qui ont vécu avant l'his-
 » résie des pélagiens, qu'à ceux qui
 » sont venus depuis; et on en a porté
 » coup plus aux latins qu'aux grecs,
 » quoique postérieurs à cette hérésie.
 » Or, entre les latins, dont nous
 » avons déjà vu que l'autorité l'em-
 » porte au-dessus de celle des
 » autres pères, les théologiens con-
 » viennent que saint Augustin est

(23) Voyez la réponse qui a été faite par
 janséniste à M. Leydecker. Il en est parlé dans
 l'Histoire des ouvrages des Savans, au sup-
 pag. 251.

on se doit le plus non-seulement, tous les sont venus depuis lui, les mêmes, et les conciles évêques, ont tenu sachant la grâce, pour our catholique, et ils que c'était une suffi- de la vérité d'un sen- avoir que ce saint l'a- (24). »

de..... se serait expo- de censure, s'il eût vé- ou quatre ans.] J'ai montrer : l'une que ouvé mauvais que saint prouvé les lois pénales iques ; l'autre que, s'il ore trois ou quatre ans, suré d'avoir censuré

uver la première de s, je n'ai qu'à rappor- dont M. Claude s'est lettre qui a été rendue avoue que saint Au- l'esprit admirablement ation abondante et heu- nt presque partout une une grande justice et harité ; mais il ajoute chose qui flétrit extré- noire, savoir, qu'après les sentimens de douceur uchant la conduite qu'on ers les hérétiques, les qu'il eut avec les dona- érent tellement, qu'il anc au noir, et soutint il fallait persécuter les

du synode des églises rovinces-Unies, tenu à mois d'août 1690, éta- iciblement la seconde i à prouver ; car c'est propositions que cette lamna, le magistrat n'est d'employer son autorité l'idolâtrie et empêcher l'hérésie. Cette proposi- est l'une de celles que le e solennellement et una- ises, scandaleuses, per-

gmat. theolog., tom. I, lib. té par M. Arnauld, Difficult. ert, part. IX, pag. 290. Lettre écrite de Suisse, impri- , en 1690, pag. 20.

nicieuses, destructives également de la morale et des dogmes de la religion. Le synode comme telles les proscri- les interdit, et les condamne, défen- dant sous les dernières censures à tou- les personnes ecclésiastiques et séculiè- res de les débiter, ni dans les chaires, ni dans les conversations particuliè- res,..... et ordonnant très-expressé- ment à tous les consistoires de son res- sort de redoubler leurs soins et leur vigilance pastorale à proportion du danger qui menace leurs troupeaux, de réprimer sans distinction et sans complaisance tous ceux qui se trouve- ront coupables, en suspendant les par- ticuliers de la sainte cène ; et à l'égard des ministres, ils les suspendront de leur charge jusqu'au prochain synode, en appelant à ce jugement deux pas- teurs des églises voisines (26). Si M. Claude eût été en vie pendant la tenue de ce synode (27), on n'aurait pas peut-être condamné la proposition que j'ai rapportée, me dira quelqu'un. Je n'en sais rien ; mais, quoi qu'il en soit, on ne peut nier que son senti- ment n'ait reçu le coup de foudre ; car il est visible que saint Augustin n'a établi autre chose, sinon que les magistrats doivent réprimer les héré- tiques, en les soumettant à certaines peines. Or le synode d'Amsterdam établit cela avec tant de force, qu'il met la proposition contraire dans le nombre des erreurs pernicieuses pour lesquelles il veut qu'on excommunie les laïques, et que l'on suspende les ministres : il a donc décidé la même doctrine que M. Claude avait condam- née dans saint Augustin ; le senti- ment de M. Claude a donc été fulminé par ce synode.

Si M. Claude a été surpris que saint Augustin soit passé du blanc au noir, d'autres s'étonnent encore plus que les ministres fugitifs de France (28) soient passés tout de même du blanc au noir.

(26) Voyez ce qui a été publié des Actes de ce synode, dans le Tableau du socinianisme, pag. 565.

(27) Il était mort au mois de janvier 1687.

(28) Ils étaient en beaucoup plus grand nom- bre dans le synode, que les ministres wallons, et ils ont agi de concert avec les ministres réfug- iés en Angleterre. Voyez les Actes de ce syno- de, touchant la VIII^e. lettre du Tableau du Socinianisme, pag. 559 et suiv. L'auteur de ce Tableau assure, pag. 558, que l'arrêté et les définitions de ce synode ont été faites d'une ma- nière unanime.

Car, au lieu que saint Augustin changea d'opinion, à cause que les lois des empereurs avaient fait cesser un schisme, les ministres réfugiés ont changé de sentiment lorsque la ruine de leurs églises par l'autorité du souverain était encore toute fraîche, et que la plaie était encore toute sanglante. Si on leur avait demandé, pendant que les édits de persécution ne cessaient de pleuvoir sur le parti, ce qu'ils pensaient de la conduite d'un souverain qui assujettit à diverses peines ceux de ses sujets qui ne demandent que la liberté de prier Dieu selon les lumières de leur conscience, ils auraient répondu qu'elle est injuste; et dès qu'ils se sont vus en d'autres pays, ils ont prononcé anathème sur ceux qui condamnent l'usage des lois pénales contre les errans. Cela doit servir d'exemple de l'instabilité des choses humaines : il y a bien à moraliser là-dessus.

Celui qui fut le promoteur de ces décisions synodales avait déjà passé du blanc au noir; mais c'était en quelque façon par un privilège spécial, et par une dispense prophétique qui ne tirait point à conséquence pour les autres. Sa Politique du clergé, son Préservatif, etc., avaient condamné hautement l'usage des lois pénales en matière de religion. Il avait traité amplement de cela dans sa Réponse à l'Histoire du Calvinisme, et pour le moins il avait donné à connaître qu'il souhaitait de réfuter solidement les apologistes des lois pénales. Il est vrai qu'il avait ruiné d'une main ce qu'il avait tâché de bâtir de l'autre, et qu'il tomba dans une pitoyable contradiction, qui l'a exposé à des mortifications terribles dans plusieurs écrits qu'on a publiés contre lui; mais enfin, jusque-là, on ne pouvait pas le convaincre d'avoir dit nettement et précisément le oui et le non. Ce n'a été qu'en conséquence des révélations qu'il a cru recevoir d'en haut sur la prochaine ruine du papisme; ce n'a été, dis-je, qu'en conséquence de cela qu'on s'est élevé contre ceux qui ne croyaient pas qu'il fût permis d'extirper les sectes par l'autorité du bras séculier. Il s'est imaginé que ces gens-là lui faisaient une querelle personnelle, et qu'ils conspiraient contre son Explication de l'Apocalypse (29). Le

(29) Voyez l'Apologie pour les vrais Tolérans,

clergé de France s'est fort servi des raisons de saint Augustin, pour justifier la conduite de la cour envers les réformés. On a fait imprimer à part en beau français tout ce que saint Augustin a publié sur cette matière. Un protestant en a donné la réfutation dans la III^e. partie du Commentaire philosophique sur *Contrains-les d'entrer*. Voyez (30) les réflexions qui ont été faites sur le préjudice que fait à la bonne cause l'autorité de ce saint. On a été surpris que M. Poiret ait tâché de l'exouser. Voyez l'Histoire des ouvrages des savans, au mois de mai 1692, page 358, et au mois d'août de la même année, page 552.

(1) *Un médecin... a prétendu que ce saint buvait beaucoup... mais sans s'enivrer. Nous rapporterons ses raisons et celles d'un journaliste qui le réfute.* Le médecin dont je parle est M. Petit. Le chapitre où il traite de cela est intitulé : *Videri B. Augustinum non invalidum potorem fuisse* (31). Il met d'abord le fondement de sa prétention dans ces paroles de saint Augustin : *Ebrietas longè est à me : misereberis, ne appropinquet mihi. Crapula * autem nonnunquam sumptu servo tuo; misereberis, ut longè sit à me* (32). C'est-à-dire, *L'ivresse est loin de moi; vous aurez pitié de moi, Seigneur, afin qu'elle ne s'en approche. La crapule surprend quelquefois votre serviteur; vous aurez pitié de lui, afin qu'elle s'en éloigne.* Il semble qu'il y ait là une espèce de contradiction; car la crapule étant l'effet de l'ivresse, comment peut-on avouer, sans se contredire, qu'on ne boit jamais jusqu'à s'enivrer, et que cependant on succombe quelquefois à la crapule?

par M. Huet, ministre de Dorset, pag. 133 et 134.

(30) Dans la Défense des Sentimens de quelques Théologiens de Hollande sur l'Éternité, pag. 365 et suivantes.

(31) C'est le XV^e. de ses livres intitulé : *De meri Nepenthes, sive de Helene Medicamento*, imprimé à Utrecht, l'an 1689, in-8^o.

* A la fin du tome XII de l'Histoire de la Cour sacrée, on trouve une lettre au T. R. A. D. Ceillier contenant l'explication d'un passage de saint Augustin. *Crapula*, y est-il dit, ne doit être pris pour l'excès dans le manger. Cette lettre de Ceillier était de Joly, qui, dans ses Additions à ses Remarques sur Bayle comme on note de plus de trois pages pour défendre son opinion.

(32) Augustin., lib. X, Confess., cap. XII

par l'autorité d'Aristote, l'apoplexie est le dernier péché, que c'est la douleur qui survient lorsque le sommeil a été interrompu par l'usage du vin, et lorsqu'un homme qui n'est plus dans l'aliénation qui lui ôtait le sentiment de la douleur, se sentant cela par un passage de la raison, mais être incommodé le lendemain, *et esset cerebri ac mentis posset, in eodem vini multos ad insaniam reversionem conservare* (33). Un homme peut avouer qu'il n'a jamais, quoiqu'on lui dise qu'il se sente tourmenté par l'apoplexie pour avoir trop reconnu en cela un homme qui l'oblige à implorer la miséricorde du Père céleste. *Sic nota vanescit, vindicaturus à turpitudine eorum, quam vino obruere non tamen à culpa omnino, si tantum vini hauriret, non aliquando incurreret, inter pocula temperare, non interdum valetudini noceret. Quid de re ibi mihi implorat* (34). M. Petit sur la qualité de l'air qu'il habitait, et sur la santé de l'Africain, et se propose de dire : Il est probable que ce passage se mettait en pratique et se tenait aux autres : or il a été content de vivre avec du lard, et de boire deux mesures de vin par : *Duas vel tres potiones propter diligentiis sumptas cum olusculis laudantur* (35). On révoquerait en doute que saint Augustin tint pas tellement à la règle, qu'il ne la passât avec ses amis et ceux qui mangeaient à sa table épiscopale :

Velim et tibi illud concedi, non minus probabile; non ita hunc regulæ illi addictum vixisse, ut non eum vini modum nonnunquam inter amicos, et mensæ episcopalis hospites bibendo excederet (36). Car autrement il faudrait conclure qu'il ne vivait que d'herbages et de lard, ce qu'on ne pourrait penser sans une folie monacale, *Quod putare cucullatæ esset dementiæ* (37).

Voyons ce que M. Cousin a répondu à cet étrange paradoxe de M. Petit : c'est ainsi qu'il nomme ce sentiment (38). Il veut qu'on lise le chapitre entier des Confessions d'où le passage a été tiré (39). On verra que saint Augustin y représente la disposition où il était à l'égard du boire et du manger, et déclare qu'il avait appris de Dieu à ne rechercher les alimens que comme il aurait recherché les remèdes, et à user de la même sorte des uns et des autres. Il dit que, suivant ce principe, il est toujours en garde contre le plaisir, lorsqu'il satisfait aux besoins de la nature; qu'il se fait une guerre continuelle par les jeûnes et par l'abstinence; qu'il réduit souvent son corps en servitude, et entend sans cesse la voix de Dieu qui lui crie : *Ne graventur corda vestra in crapulâ et ebrietate* (40). M. Cousin demande si un évêque qui a vécu de la sorte, peut être soupçonné d'avoir bu quelquefois avec excès; il assure qu'il n'y a point ici de distinction à faire; que saint Augustin n'a jamais bu qu'autant que la nécessité le demandait; et qu'ainsi quand il dit *crapula autem nonnunquam obrepit servo tuo*, il prend le mot de *crapula* dans un autre sens (41). Outre celui d'Aristote, auquel il signifie la chaleur et la douleur causées par le vin pris avec excès, il en peut avoir encore au moins deux autres, selon l'un desquels il est pris pour l'excès du manger, et selon l'autre pour le plaisir même de manger et de boire. Ce n'est pas au premier que saint Augustin l'a pris, car il était aussi éloigné de manger avec excès, que de boire

(36) Petrus, ibidem.

(37) Idem, ibidem.

(38) Journal des Savans du 27 juin 1689, pag. 426, édition de Hollande.

(39) Là même, pag. 427.

(40) Là même.

(41) Là même, pag. 428.

tus, Homeri Nephthes, pag.

, pag. 139.

n libro de Moribus manichæorum, ibid., pag. 140.

re avec excès. Il n'a donc pu le prendre qu'au second; et avouant que, bien qu'il s'efforçât de résister continuellement à la tentation du plaisir, qui se met comme en embuscade au passage des aliments nécessaires pour apaiser la faim et la soif, et pour entretenir la santé, néanmoins il s'y laissait quelquefois surprendre. Cette surprise arrive aux plus parfaits, à ceux qui refusent tout à leur corps, et qui ne le nourrissent que de jeûnes et d'abstinence. M. Cousin continue ceci en indiquant plusieurs choses que Possidius a rapportées touchant la sobriété de saint Augustin. Je crois qu'il n'eût pas mal fait de donner de bonnes preuves des deux significations du mot *crapula* qu'il a jointes à celle que M. Petit a si bien prouvée.

C'est à mes lecteurs à prononcer sur cette dispute : je me contente de leur indiquer les raisons des deux parties. J'ajouterai seulement que j'ai consulté plusieurs dictionnaires, sans y trouver la moindre trace de la signification que M. Cousin veut que l'on donne au mot *crapula* dans cet endroit-ci. J'ai même trouvé qu'il y a des médecins qui soutiennent que l'ivresse et la crapule signifient la même chose, et que ceux qui y cherchent des différences s'amuse à des disputes de mots. *Qui differentiam crapulam et ebrietatem fingunt λογομαχούν.* Foës, pag. 353. Dict. num. 475 (42). Il est certain que dans Cicéron les termes de *crapulam edormire*, *crapulam exhalare*, veulent dire la même chose que les mots français *cuver son vin* (43). Plaute emploie dans le même sens *crapulam amovere* (44), *crapulam edormire* (45), *crapulam edormiscere* (46). On sait aussi que présentement notre mot *crapule* est plus odieux que celui d'ivresse, car il signifie le degré le plus excessif de l'ivrognerie. C'est, comme le remarque Furetière, une vilaine et continuelle

débauche de vin ou d'autres liquors qui enivrent. *Crapuler*, ajoute-t-il, veut dire boire sans cesse, s'enivrer salement et continuellement. Le dictionnaire de l'académie française confirme ces définitions. Mais il n'y a point de conséquence à tirer d'un siècle à un autre, quant au sens des termes. L'usage le fait varier prodigieusement. La distinction entre l'ivresse et la crapule était certaine au temps d'Aristote et au temps de saint Augustin. Cela est encore plus clair par le passage de ce père de l'Eglise, que par celui de ce philosophe. La question est de savoir en quoi consistait cette différence au temps de saint Augustin. Si M. Petit avait répliqué à M. Cousin (47), il aurait débité sans doute beaucoup de littérature, et je pense qu'il n'aurait pas oublié ceci : c'est que les auteurs qui, comme Aristote, traitent dogmatiquement un sujet, descendent dans le détail des genres et des espèces, et observent la propriété des termes destinés à signaler les différences des espèces, ou les différents degrés d'une même qualité; mais les poètes et les orateurs quittent bientôt cette exactitude, ils introduisent un usage plus dégagé, ou bien ils s'accoutument à l'usage du public, qui fait prendre indifféremment les uns pour les autres, en mille rencontres, les termes que les doctes avaient distingués.

(K) Je ne dirai pas beaucoup de choses sur les éditions des œuvres de saint Augustin.] M. du Pin en a donné une liste (48) qui n'est ni aussi ample, ni aussi exacte que celle que les journalistes de Leipsick en ont donnée (49). Or, comme il est très-à-propos de consulter ces auteurs-là, il serait superflu de les copier ici. Je dirai donc seulement que la meilleure édition des ouvrages de ce père est celle qui a paru à Paris par les soins des bénédictins de Saint-Maur. Elle est divisée en dix volumes in-folio, avec quelques autres, mais elle a donné un nouvel arrangement ou une nouvelle économie dans chaque tome. Le

(42) Jacob. Pancratinus Bruno, in Lexico medico, pag. 385.

(43) Voyez la II^e. Philippique de Cicéron, chap. XII, et la VIII^e. Verrine, liv. III, chap. XI.

(44) Plaut., in Pseudolo, act. V, scen. I, vs. 35.

(45) Idem, in Mostell., act. V, scen. II, vs. 1.

(46) Idem, in Rudente, act. II, scen. VII, vs. 28.

(47) Il n'a pu le faire; il était mort avant son *Nepenthes* eût vu le jour.

(48) Voyez sa Nouvelle Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques, tom. III, pag. 27, édition de Hollande.

(49) Dans leur mois de janvier 1683, pag.

primés l'an 1679 ; en 1680 ; le IV^e. 1683 ; le VI^e. et le VIII^e. et le IX^e. en 1690. Ce dernier ouvrage que saint

tre de l'abbé D***
dictins de la con-
Maur, sur le der-
lition de saint Au-
sur de cette lettre
eu pour but de fa-
re, et que les preu-
s sont convaincan-
re cette lettre em-
lus les bénédictins
rêques qui leur de-
e leur conduite, et
de faire défendre
la lecture de cette
Augustin. Ces savans
es éclaircissemens
atisfait le public à
che. Voyez la *Lettre*
à un de ses amis ,
a pour titre *Lettre*
Elle fut achevée
le février 1699, et
n-12 ; mais elle n'a
différent. Il a paru
docteur en théolo-
eigneurs les prélats
éponse d'un théolo-
édicins à la *Lettre*
l (51) : et l'on sou-
vire que tous les re-
nt été faits aux bé-
s, et que ces pères
ndu. On remarque
oyé de Rouen à Pa-
onse à l'abbé alle-
re de Sainte-Marthe
n, volontiers qu'on
bénédictins ont ré-
oint fait taire leurs
aru d'autres écrits
t je ne saurais don-
que je n'en ai vu
tie. J'ai vu le livre
uite qu'ont tenue les
depuis qu'on a atta-
saint Augustin. Il

contient 79 pages in-12 , et il a été imprimé l'an 1699. On y apprend, en-
tre autres choses , 1^o. qu'avant qu'ils
eussent rien publié pour leur défen-
se, *un inconnu... leur adressa un écrit*
qu'il eut soin de faire débiter dans tout
Paris, avant que de leur en envoyer
aucun exemplaire (53) ; 2^o. qu'il avait
donné pour titre à son ouvrage : *Lettre*
d'un abbé commendataire aux ré-
vérans pères bénédictins de la congré-
gation de Saint-Maur ; 3^o. que com-
me celle que l'abbé allemand avait
écrite contre ces pères s'était appelée
la Bénédictine allemande, on appela
celle-ci *la petite Bénédictine*, et tout
le monde disait que la cadette valait
bien l'aînée ; 4^o. *que l'auteur ne fait*
le personnage, depuis le commen-
ement jusqu'à la fin, et ne parle le lan-
gage des jansénistes, que pour mieux
se faire entendre des bénédictins (54) ;
5^o. que *la petite Bénédictine* piqua et
réveilla les gens du parti, qu'ils son-
gèrent dès lors à soutenir le nouvel
Augustin, et que M. l'abbé du Guet
alla à l'abbaye offrir sa plume à la
congrégation de Saint-Maur (55) ;
6^o. que *la petite Bénédictine* n'avait
pas encore été vue de tout le monde,
qu'une autre plus petite et plus agréa-
ble se montra tout à coup (56) ; elle
était intitulée : *Lettre d'un bénédictin*
non réformé aux révérens pères béné-
dictins de la congrégation de Saint-
Maur, et venait de la même source
que *la petite Bénédictine* ; 7^o. que les
bénédictins délibéraient encore quand
on vit prendre l'essor à une quatriè-
me Bénédictine, qui était d'un sérieux
à faire croire qu'elle sortait véritable-
ment d'un cloître : elle avait pour ti-
tre : *Lettre d'un bénédictin réformé*
de Saint-Denis, pour servir de répon-
se à l'abbé allemand, à l'abbé com-
mendataire, et au bénédictin non ré-
formé (57) ; 8^o. que la première répon-
se des bénédictins partit de Saint-De-
nis, et que tout le monde l'a attribuée
à dom Lamy ; elle est intitulée : *Lettre*
d'un théologien à un de ses amis, sur
le libelle qui a pour titre : Lettre de
*l'abbé *** aux révérens pères bénédic-*
tins, etc. (58) ; 9^o. qu'on vit paraître

imprimée l'an 1699 : elle

99. Il contient 128 pages

(53) Conduite des bénédictins, pag. 24.

(54) Pag. 25.

(55) Pag. 28.

(56) Pag. 29.

(57) Pag. 31.

(58) Pag. 35.

une autre réponse qu'on n'attendait pas : c'est celle que dom de Sainte-Marthe s'est vanté d'avoir faite en moins de deux jours ; elle a pour titre : *Réflexions sur la Lettre d'un abbé d'Allemagne, etc.* (59) ; 10°. que, du consentement de tout le monde, le meilleur ouvrage qui se soit fait jusqu'ici sur l'affaire de l'édition est celui qui a pour titre : *Mémoire d'un docteur en théologie, adressé à messeigneurs les prélats de France, sur la réponse d'un théologien des bénédictins à la lettre de l'abbé allemand* (60) ; 11°. qu'un homme, plus savant que poli, fit courir un manuscrit contre dom de Sainte-Marthe, et l'intitula : *Sainte-Marthe mauvais théologien, et bon janséniste* (61) ; qu'au manuscrit du savant succéda le manuscrit de je ne sais quel mélancolique de mauvais goût ; que la pièce avait pour titre : *Antimoine pour servir de préservatif contre les calomnies du pere de Sainte-Marthe* (62) ; et que le manuscrit du mélancolique fut suivi d'un autre, qu'on a attribué à un jésuite ; il est intitulé : *Vindiciæ Petavii* (63) ; 12°. que dans le livre intitulé : *Solution de divers Problèmes*, et attribué à M. du Guet, les jansénistes prennent hautement en main la défense des bénédictins (64) ; 13°. qu'il a paru une troisième réponse des bénédictins (65) ; qu'elle est intitulée : *Vindiciæ editionis sancti Augustini à PP. BB. adornatæ* ; qu'elle a précédé la plupart des écrits dont j'ai fait mention jusqu'ici ; qu'elle n'est presque qu'une traduction de la réponse du père Lamy ; qu'elle est faite sous un nom emprunté, etc. (66).

J'ai vu aussi un ouvrage que l'on attribue à dom Lamy ; c'est une *Plainte de l'apologiste des bénédictins à messeigneurs les prélats de France, sur les libelles diffamatoires que l'on répand contre ces religieux, et contre*

(59) *Conduite des Bénédictins*, pag. 40.

(60) *Pag.* 44.

(61) *Pag.* 47.

(62) *Pag.* 50.

(63) *Pag.* 51.

(64) *Pag.* 67.

(65) C'est sans doute celle dont on avait parlé dans la page 64 en rapportant ces paroles tirées d'une lettre manuscrite de M. Simon au père Martianai : Un bénédictin nommé dom Bernard de Montfaucon. . . , a fait une vigoureuse réponse à l'abbé allemand, imprimée avec la permission du maître du sacré palais.

(66) *Conduite des bénédictins*, pag. 68.

leur édition de saint Augustin une sommation aux auteurs à belles de comparaitre devant l'archevêque de Paris. instruction du procès que l'un des bénédictins sur leur édition Augustin. Tout cela compris in-8°. L'auteur ayant donné aux prélats le châtimement de ses vers, remarque que la difficulté de savoir qui sont ces esprits inséduiteux, qui ont attaqué les bédictins (67). Elle n'est pas si grande qu'on le pourrait croire, ajoute-t-il, qu'ils se gardent bien de se nommer dans leurs libelles ; mais PP. jésuites prennent tout de s'en faire honneur dans le monde ; ils se découvrent d'ailleurs d'endroits, dans ces scélératesses qu'on ne peut les y reconnaître prendre plaisir à s'avengler. Il propose ensuite ses conjectures après quelques considérations, il donne quelque chose de précis et de plus décisif (68). « dit-il, pour la lettre de l'abbé allemand, quand ces pères n'auraient pas rendus reconnaissables l'air, à la voix, à l'accent, à l'écriture, à la doctrine, c'est un nom qui ne paraît plus aujourd'hui testé, ni désavoué de personne ; c'est le père Langlois, jésuite du collège de Louis-le-Grand, qui est l'auteur. Et, assurément, le père ne prétendait pas qu'on le regardât, puisque le débit de son ouvrage s'est fait même dans son pays d'une manière assez publique que les autres libelles, comme celui de l'abbé commendataire, de dom du moine non réformé, qu'on sait encore qu'ils en ont des présens dans le monde, et qu'ils y ont fait trophées de leurs victoires, combien de fois ils pris plaisir à s'y caractériser, à s'y nommer, à s'y faire reconnaître comme nos parties ! Il est bon que messeigneurs, de vous faire voir quelles livrées, et de quelles couleurs ils s'y dépeignent : je ne me souviens pas que de leurs propres termes. Considérez, dit-on dans ces libelles, ce que font les jésuites, ces ge-

(67) *Plainte de l'Apologiste des Bénédictins*, pag. 10.

(68) *Pag.* 12.

vous pouvez soupçonner d'être vos parties. Prenez-les pour modèles en cette matière, ils répondent à tout. » Tant ramassé plusieurs autres caractères, il continue de cette façon : « Je ne pense pas qu'à tous ces traits on puisse douter que ce sont des jésuites. Mais on dira que ce ne sont que quelques particuliers en petit nombre. D'accord ; on sait que ce ne peuvent être que quelques particuliers : on n'a jamais vu de corps entiers prêter leurs mains pour faire une même lettre. Mais n'a-t-on pas sujet d'attribuer des écrits à tout un corps, lorsqu'on en parle communément dans ce corps avec approbation et complaisance ? Que dis-je ! lorsqu'on s'en fait honneur, qu'on en distribue les présens, qu'on en fait trophée dans le monde, comme l'on sait que les jésuites le font si souvent de ces belles lettres ? En un mot, messeigneurs, quelque scandaleux que soient les écrits faits par les particuliers d'un corps, on a sujet de les attribuer à tout ce corps, lorsque les supérieurs ne se mettent pas en peine d'en arrêter le cours ; lorsque n'en étant pas les maîtres, ils ne témoignent pas par un acte public qu'ils les désapprouvent, ou lorsqu'ils ne font pas eux-mêmes aux personnes offensées des réparations aussi éclatantes que les injures et les calomnies l'ont été. C'est par cette règle qu'on a toujours regardé comme l'ouvrage du corps des jésuites l'écrit scandaleux de la *Comédie des Moines*, où presque tous les religieux sont traités avec une indignité et une dérision qu'on aurait peine à pardonner aux plus déchaînés hérétiques. On l'a, dis-je, justement attribuée à tout le corps, quoique composée et jouée par leurs jeunes gens, parce qu'il n'a jamais paru que les supérieurs en aient fait nulle satisfaction, nulle justice (69). » Il fait voir après cela que c'est à M. l'archevêque de Paris à juger du différent (70) ; et il donne ses parties de paraître en personne à ce tribunal, et de prouver ces diverses accusations ; à peine, les manquent à l'un ou à l'autre, de se

voir condamnés comme calomniateurs, et leurs libelles censurés comme diffamatoires. Mais, pour ne leur donner pas lieu d'abuser d'une citation vague et indéterminée pour le temps, et de peur aussi de les presser de trop près, nous leur accordons deux mois de temps, à compter du jour que notre citation sera devenue publique à Paris (71). Enfin, il montre quel est l'état de l'affaire, et puis, dans l'instruction du procès, il réfute diverses choses publiées contre les bénédictins.

J'ose dire que M. l'archevêque de Paris, et un concile national même, se seraient trouvés embarrassés dans le jugement d'une telle cause ; car, outre que les questions du jansénisme sont toutes pleines d'équivoques, deux communautés puissantes et bien lettrées, qui ont chacune leurs amis et leurs ennemis, peuvent tailler beaucoup de besogne et faire naître des incidens à l'infini. Le meilleur expédient, lorsqu'il s'élève de ces disputes, est de recourir au bras séculier, comme à un dieu de machine, qui vienne couper le nœud. C'est ce qui est arrivé dans celle-ci. Le roi ordonna à M. le chancelier d'écrire une lettre à M. l'archevêque de Paris, afin qu'il ne fût plus parlé de cette querelle, et que les parties cessassent de rien publier là-dessus (72). Mais, quoi qu'il en soit, on peut dire que les bénédictins prirent le parti le plus raisonnable qu'il y eût à prendre, tant pour montrer qu'ils se tenaient bien assurés de leur fait, que pour arrêter le cours des libelles. Ils demandèrent une procédure régulière, où leurs accusateurs fussent obligés de se nommer, et de prouver juridiquement les faits en question. Sans cela on ne saurait se promettre une bonne issue ; car, dans les causes même les plus mal fondées, ceux qui ont la liberté de ne plaider qu'au tribunal du public, par des livrets anonymes, se trouvent toujours en état de faire les fiers, et d'insulter, et d'étourdir, pourvu qu'ils ne manquent ni d'écrivains, ni d'imprimeurs. Un simple particulier, qu'il ait raison ou qu'il ait tort, se voit réduit au silence dès que les factums

(69) Plainte de l'Apologiste des Bénédictins, p. 21.

(70) Pag. 23.

(71) Là même, pag. 24.

(72) Vous la trouverez dans les Lettres historiques du mois de janvier 1700, pag. 99.

ne se vendent plus. Il ne pourrait pas les continuer sans soutenir la dépense de l'impression, et il ne peut pas la soutenir. Cet inconvénient ne se trouve pas dans une communauté riche et puissante comme celle des jésuites.

On va contrefaire, à Amsterdam, cette édition; on la donnera en plus petits caractères, et on la vendra à beaucoup meilleur marché que celle de Paris (73). On avait dessein d'y répandre les notes critiques d'un savant homme qui se cache sous le nom de *Joannes Phereponus* (74); mais je viens d'apprendre qu'on a changé de dessein, et que ces notes critiques seront imprimées à part, avec le commentaire de Louis Vives sur l'ouvrage de *Civitate Dei*, etc. On a eu peur de rebuter les catholiques romains: c'est pourquoi on leur laissera une entière liberté d'acheter ou de n'acheter pas des notes suspectes. Elles seront dans un tome séparé, sans lequel on vendra toutes les œuvres de saint Augustin, exactement conformes à l'édition de Paris, à tous ceux qui ne voudront pas se charger du reste.

(73) Voyez M. Bernard *Nouvelles de la République des Lettres*, mois de mars 1699, pag. 358.

(74) *Là même*.

AULNOI (MARIE-CATHERINE LE JUMEL DE BERNEVILLE, comtesse d'), si connue par ses écrits (A), fut mariée à François de la Motte, comte d'Aulnoi. Elle en était veuve, lorsqu'elle mourut au mois de janvier 1705. Sa mère, qui s'était remariée en secondes nocces à feu M. le marquis de Gadaigne, est morte à Madrid, où elle jouissait d'une pension considérable, que le roi Charles II lui avait donnée, pour un grand service qu'elle avait rendu à l'état, pendant qu'elle était à Rome. Philippe V lui conserva cette pension. La comtesse d'Aulnoi a laissé quatre filles (a).

(a) *Mercur Galant*, janv. 1705, page 244 et suivantes.

(A) Elle est fort connue par ses écrits.] Le premier qui parut, est intitulé *Voyage d'Espagne*. Elle y avait suivi la reine d'Espagne, première femme de Charles II. Ses autres ouvrages sont *Mémoires de la Cour d'Espagne*, qui ont été imprimés trois fois en France, et une fois en Hollande; *Mémoires de la Cour d'Angleterre*; *Hippolyte, comte de Douglas*; *Histoire de Jean de Bourbon, prince de Carency*; *le Comte de Warvik*. Ce sont autant de petits romans qui se sont fait lire. Elle a aussi donné plusieurs contes de Fées, et une Paraphrase sur le *Miserere* (1).

(1) *Mercur Galant*, janvier 1705, pag. 241 et suivantes.

AURAT, D'AURAT (JEAN), en latin *Auratus*. Voyez DAURAT.

AURÉLIEN (LUCIUS DOMITIUS (a)), empereur de Rome au III^e. siècle, a été l'un des plus grands guerriers de l'antiquité. On ne sait pas bien où il naquit (A), mais on demeure d'accord que son extraction était assez basse, et que sa mère, qui se mêlait de deviner, était prêtresse du Soleil (b). Il était de belle taille, bel homme, très-robuste, et d'un génie extrêmement vif (c). Il aimait le travail, le vin, et la bonne chère (d), mais non pas les femmes (e); il observait exactement la discipline, et il la faisait observer avec la dernière sévérité (B). On vit en lui une chose très-admirable, c'est qu'il demeura pauvre au milieu d'un très-grand nombre de belles charges qui lui furent conférées (C). Il avait une si forte passion de dégainer, que les sol-

(a) L'empereur Claude, en lui écrivant, se le nomme que *Aurelianus*. Vopiscus, in *Aurel.*, cap. XVII.

(b) Vopisc., in *Aurelian.*, cap. XIV.

(c) *Ibidem*, cap. IV et VI.

(d) *Ibidem*, cap. IV.

(e) *Ibidem*, cap. VI.

lui donnèrent le surnom *trée-à-la-main*, pour le distinguer d'un capitaine qui s'appelait aussi lui (D). Il faisait un tel usage dans les combats, qu'il tua quarante-huit Sarmates en un seul jour, et qu'on se servait d'un nombre de mille pour compter les coups mortels qu'il avait infligés aux ennemis (f). Cette *trée* trouva place dans les chansons et les vaudevilles (g) : il en tira le même avantage que le premier roi des Juifs (h), et il le mérita beaucoup mieux : on ne prétendait pas que Saül eût fait mourir de sa main les ennemis dont les chansons attribuaient la tuerie; mais on dit ainsi que la chose était arrivée à l'égard d'Aurélien. Il fut adopté par Ulpius Critinus, un des plus grands hommes de son temps-là (i). L'empereur Valérien, qui ménagea cette affaire (k), le fit lieutenant du même Critinus (l), général des frontières de l'Illyrie et de Thrace, et le désigna consul l'an 268. Ces récompenses, et quelques autres, furent accompagnées des agrémens les plus sensibles, vu les éloges et témoignages d'estime qui servirent de préface aux déclarations de l'empereur (E). On ne trouve pas d'Aurélien fasse figure sous l'empire de Gallien; mais sous l'empire de Claude, il a les premiers emplois, et il commande

les armées avec tant de gloire, qu'après la mort de cet empereur toutes les légions conspirèrent à le mettre sur le trône (n). Cela se fit l'an 270. Il vint peu après à Rome; et dès qu'il y eut affermi son autorité, il marcha vers la Pannonie, où les Goths avaient fait une irruption (o). Il leur donna bataille, et les obligea de repasser le Danube, et de demander la paix. Après cela, dès qu'il eut appris que les Marcomans, les Juthonges (p), et quelques autres nations, avaient résolu de porter la guerre en Italie, il marcha contre eux, et les vainquit vers le Danube dans un grand combat. Il en tua encore beaucoup, lorsqu'ils voulurent repasser cette rivière, et il empêcha les autres de s'en retourner en leur pays, et les enferma dans les terres des Romains. Le défaut de vivres, et cent autres incommodités qui les obligèrent à lui demander la paix, ne leur inspirèrent pas une soumission qui lui pût être agréable. Leurs députés parlèrent assez fièrement, et il les renvoya avec beaucoup de hauteur; car comme il s'imaginait qu'il avait coupé la retraite à cette armée, il ne croyait pas qu'elle lui pût échapper. Il se trompa : les ennemis se dégagèrent; et, ayant pris le devant, ils entrèrent en Italie, et firent de grands ravages autour de Milan. Il ne put les suivre avec assez de promptitude, car son armée était plus pesante que la leur. Ils le battirent par surprise

(D) Vopisc., in Aureliano, cap. VI.
 (E) Id. ibid. et cap. VII.
 (f) Voyez le 1^{er} livre de Samuel, chap. XIII, vs. 7.
 (g) Vopisc., in Aurelian., cap. XIV.
 (h) Id. ibid., cap. XV.
 (i) Ibidem, capite X.
 (k) Ibidem, cap. XIII.

(n) Ibidem, cap. XVII.
 (o) Zozim, libr. I, pag. 654, 655.
 (p) Ils étaient les plus voisins de la Rhétie et de l'Italie.

cette guerre, que l'on consulta dans Rome les livres de la sibylle : il faudra que j'en rapporte quelques circonstances, qui feront connaître la religion d'Aurélien, et l'irréligion de ses flatteurs (F). Il poursuivit apparemment les ennemis jusqu'en Allemagne, et il fut obligé de s'y arrêter quelque temps, pour repousser les Vandales, qui avaient passé le Danube. Il les vainquit, et les obligea à lui demander la paix, et il fut bien aise de la leur donner (s). Il retourna à Rome plein de colère, à cause des séditions qui s'y étaient élevées, et il les punit avec une extrême cruauté (t). C'était son vice dominant; et ce fut à cause de cela, que plusieurs ne voulurent point le mettre entre les bons princes, et qu'au dire de Dioclétien, il était plus propre à commander une armée, qu'à être empereur (G). Il faut néanmoins prendre garde que son naturel sanguinaire ne l'empêcha point de se faire aimer du peu-

chemin plusieurs ennemis battre, et plusieurs villes. Nous avons vu ailleurs ce qui l'empêcha de ruiner de Tyane. Il s'exposa toutefois lorsqu'il assiégeait Zénobie la ville de Palmyre, blessé d'un coup de flèche, battit les Perses, qui étaient venus au secours des assésiens. On ne saurait exprimer la réputation qu'il s'acquiesça par la conquête de tous les états de Zénobie (aa). Comme il était en Occident, il avait les Palmyréniens s'étant levés. Cette nouvelle le fit partir en Syrie, et il arriva à Antioche avant qu'on sût son départ (bb). Il châtia Palmyre d'une cruauté énorme, et tout passa au fil de l'épée. Il était encore à Carthage en Mésopotamie lorsqu'il y eut un soulèvement des Égyptiens; il marcha contre eux avec sa valeur et sa diligence, et il défait leur chef, il le jeta

surir, et soumit ainsi l'É-
 en très-peu de temps (*dd*).
 ie de réunir à l'empire les
 s, l'Espagne et la Breta-
 qui obéissaient à Tétricus,
 revenir en Occident. Il ga-
 nie bataille auprès de Châ-
 sur-Marne, et ce fut la dé-
 a de l'affaire, d'autant plus
 Tétricus se livra à lui pen-
 le combat (*ee*). Il revint à
 e, et y triompha de Zé-
 e et de Tétricus avec une
 pe extraordinaire (*ff*). Il
 issa en Gaule; et ayant su
 les Barbares étaient entrés
 s le pays des Vindéliciens
), il courut tout aussitôt de
 côté-là, et remédia au mal.
 passa de là dans l'Illyrie; et
 jugeant pas qu'il pût conser-
 la Dace, dont Trajan avait fait
 province au delà du Danu-
 et qui avait été perdue sous
 lien, il en retira les troupes
 les habitans, et il donna à
 x-ci une partie de la Mésie
 le la Dardanie, qu'il conver-
 en une nouvelle province
). Il avait en Thrace une bel-
 rmée, qu'il voulait conduire
 tre les Perses après l'hiver,
 qu'il fut tué par l'un de ses
 éraux (*ii*). Ce fut au mois de
 vier 275. Nous ne connais-
 s qu'en gros les grandes ac-
 ns de sa vie; mais si nous les

savions en détail par des descrip-
 tions exactes, et telles qu'on les
 donne aujourd'hui des conquê-
 tes et des batailles, nous le pour-
 rions assez admirer, et nous
 trouverions bien raisonnable la
 plainte de Junius Tibérianus (I)
 car enfin Aurélien était un hom-
 me qui transportait la guerre
 d'Orient en Occident, avec la
 même facilité qu'on la transpor-
 te aujourd'hui d'Alsace en Flan-
 dre. On le regretta beaucoup,
 et l'on érigea en son honneur
 les monumens les plus magni-
 fiques. On le déifia (K), on lui
 fit bâtir un temple. Remarquons
 qu'il n'y eut point de divinité,
 pour qui il témoignât plus de
 zèle que pour le Soleil (L). Il
 ne laissa qu'une fille unique, dont
 le petit - fils vivait encore au
 temps de Dioclétien (*kk*). C'était
 un sénateur vénérable par sa
 vertu, et qui avait été procon-
 sul de Cilicie. Comptons pour un
 mensonge ce que dit Abulphara-
 ge, qu'Aurélien, en faisant la
 paix avec Sapor, roi de Perse,
 lui donna sa fille en mariage
 (*ll*). On prétend aussi qu'il lui
 envoya des médecins grecs, qui
 enseignèrent aux Perses la méde-
 cine d'Hippocrate (*mm*). Notez
 que les médecins étaient des
 gens qu'il n'employait pas dans
 ses maladies: il ne se servait
 guère d'autre remède que de
 l'abstinence (*nn*). Au reste, ce
 fut un bonheur pour les chré-
 tiens, qu'un prince si sangui-

(d) Vopisc., in Aurelian., cap. XXXII.

(e) Voyez Tillemont, Hist. des Emper.,
 t. III, pag. 1058, 1059.

(f) Voyez-en la description dans Vopis-
 chap. XXXIII, et suivans.

(g) C'est en partie le pays qu'on nomme
 aujourd'hui Bavière et Suabe.

(h) Qui fut aussi nommée la Dace, ou
 Nouvelle-Dace. Voyez les preuves de tout
 dans Tillemont, Hist. des Empereurs,
 t. III, pag. 1067.

(i) Vopiscus, in Aureliano, cap. XXXV.

(kk) Vopisc., in Aur., cap. XLII, pag.
 528.

(ll) Tillem., Hist. des Empereurs, tom.
 III, pag. 1182.

(mm) Abulpharage, cité par Tillemont,
 là même.

(nn) Vopisc., in Aurelian., cap. L.

savent faire (M) : *Telle fut la fin d'Aurélien*, dit-il (pp), *prince plus nécessaire que bon*. Ce que l'Angeloni raconte de quelques pièces de marbre qui furent trouvées sous le pontificat d'Urbain VIII, lorsqu'on aplanit l'endroit où Aurélien avait fait bâtir un temple sur le mont Quirinal (qq), est fort propre à donner une grande idée de la magnificence de cet édifice.

(oo) Voyez Tillemont, Hist. des Empereurs, tom. III, pag. 1085 et suiv.

(pp) *Hic finis Aureliano fuit, principi magis necessario quàm bono*. Vopisc., in Aurel., cap. XXXVII.

(qq) Francesco Angeloni, Historia Augusta, da Giulio Cesare infino à Costantino il Magno, illustrata con la verità delle antiche medaglie, pag. 332.

(A) *On ne sait pas bien où il naquit.*] Vopiscus, ayant rapporté trois opinions (1), ajoute qu'il arrive ordinairement que la patrie de ceux qui sont nés dans un chétif lieu est inconnue. Il en donne cette raison, c'est qu'ils mentent sur ce sujet, afin de se rendre recommandables à la postérité par l'éclat du lieu natal. *Evenit quidem ut de eorum virorum genitili solo nesciatur, qui humiliori loco nati, plerique solum genitile*

principum virtutibus sum est, ubi quisque sit genitus in republ. fuerit. Néanmoins nous sommes naturellement curieux de savoir le temps et la naissance des grands hommes, et crois qu'un historien est obligé de faire toutes les recherches possibles pour contenter là-dessus tous les esprits, et que l'on a droit de se plaindre de la négligence d'une infinité d'auteurs qui n'ont pas pris cette peine.

(B) *Il faisait observer la loi avec la dernière sévérité.* C'est à cela qu'il eut le bonheur que cette sévérité ne cabrait pas avec les soldats, et qu'elle ne fit que leur inspirer une crainte qui les empêchait de sortir de leur devoir. C'était un bonheur, car les généraux ne font quelquefois autant de sujets de plainte que de gloire, en ne punissant pas les suites d'une trop grande sévérité, que celles d'une trop grande mollesse. Celui-ci se trouva en mesure de punir rigoureusement une démission. *Militibus ita timore sub eo posteaquàm semel castrensia peccata severitate castrensia peccata nemo peccaverit. Solus deinde nium militem qui adultère hospitis uxore commiserat, vit, ut duarum arborum caput teret, et ad pedes militis eademque subito dimitteret, ille utrinque penderet. Qui gentem timorem omnibus*

se au roi Darius. On ne peut
 être de plus beau que les ordres
 bien touchant ce que les soldats
 ont à faire et ne pas faire. Saint
 Apollinaire ne leur eût pas défendu
 ces choses, s'il eût voulu descen-
 dre au détail (5). Aurélien ne
 voulait pas permettre de toucher
 au fruit, ni de se faire donner
 du bois, ou de l'huile ni de
 braver des règles de la chasteté. Ne
 voyez-vous pas qu'il avait dessein d'in-
 troduire dans les armées la disci-
 pline monacale? *Hujus epistola mi-*
seri est ad vicarium suum data
modi : Si vis tribunus esse, imò
 vivere, manus militum contine.
 pullum alienum rapiat, ovem
 contingat; uvam nullus auferat;
 vinum nemo deterat; oleum, sal,
 vinum, nemo exigat : annonam suam
 non petat. De prædâ hostis, non
 lacrimis provincialium, habeat;
 vestimenta tersa sint, ferramenta samiata...
 alteri quasi servus obsequatur :
 medicis gratis curentur; aruspici-
 bus nihil dent; in hospitibus caste
 sit; qui litem fecerit, vapulet (6).
 Aurélien est si rigide, que l'empereur Va-
 lérien, qui avait pour lui une estime
 particulière, n'osa mettre son fils sous
 sa correction; car il craignit que ce jeune
 homme, qui aimait à folâtrer, n'éprou-
 ât trop fortement l'austérité d'un
 maître. C'est pourquoi il lui choi-
 sit un gouverneur moins exact. Voici
 ce qu'il répondit au consul Antonin
 le Jeune, qui n'approuvait pas que
 une charge n'eût pas été conférée à
 Aurélien : *Culpas me familiaribus lit-*
teris quod Posthumio filium meum
etiam magis quam Aureliano
comiserim : quum utique et severiori
rebus credendus fuerit et exercitus :
tu id diutius judicabis, si bene
scis quantæ sit Aurelianus seve-
ritas. Nimis est, multus est, gra-
vis, et ad nostra jam non facit
tempora. Testor autem omnes deos,
etiam timuisse ne quid etiam erga
meum severius, si quid ille fe-
cerit, ut est natura pronus ad ludicra,
et cogitaret. Hæc epistola indicat
quantæ fuerit severitatis, ut illum
Aurelianus etiam timuisse se dicat (7).

N'oublions pas la sévérité d'Aurélien
 à l'égard des domestiques. Il faisait
 fouetter en sa présence ceux qui s'é-
 taient écartés de leur devoir, et il
 mit entre les mains de la justice plu-
 sieurs de ses propres valets, afin de
 les faire châtier de leurs fautes. Il fit
 mourir sa servante, qui avait com-
 mis adultère avec son valet. *Servos*
et ministros peccantes coram se cædi
jubebat, ut plerique dicunt, causâ
tenendæ severitatis; ut alii, studio
crudelitatis. Ancillam suam quæ adul-
terium cum servo suo fecerat, capite
punivit. Multos servos à familiâ pro-
pria qui peccaverant, legibus audien-
dos judiciis publicis dedit (8). Que
 Valérien dit avec raison qu'un tel
 homme était trop sévère pour le
 siècle où il vivait ! *Ad nostra jam non*
facit tempora (9). Il n'était propre
 que pour la secte des montanistes. Les
 chrétiens des siècles suivans l'auraient
 trouvé excessif, et combien trouve-
 rait-on aujourd'hui de casuistes qui
 diraient de sa morale ce qu'ils disent
 de celle des pères, qu'elle était trop
 forte, et que ce remède trop amer et
 trop corrosif ne convient pas à nos
 malades ! Où sont les gens de guerre,
 où sont même les bourgeois, qui s'a-
 visent de châtier les galanteries de
 leurs valets et de leurs servantes ? On
 congédie ceux et celles dont les fautes
 de cette nature sautent aux yeux :
 voilà tout le châtiment. Quelquefois
 même on a la bonté de les marier
 ensemble. Notez que l'histoire ne fait
 mention que d'une servante d'Auré-
 lien châtiée pour son impudicité. C'est
 un signe que de telles fautes furent
 très-rares dans son domestique; et
 c'est un sujet d'étonnement, quand
 on songe à ce qui se passe tous les
 jours, et qu'on sait qu'un général,
 qu'un empereur, avait nécessairement
 plusieurs esclaves de l'un et de l'autre
 sexe.

(C) Il demeura pauvre au milieu
 d'un très-grand nombre de charges
 qui lui furent conférées (10).] L'em-
 pereur son maître rendit témoignage
 à cette vertu, quand il chargea le
 public de la dépense que le consulat
 qu'il promettait à Aurélien exigerait.

Voyez l'Évangile de saint Luc, chap. III,

Vopisc., in Aureliano, cap. VII, pag. 434.

Vopisc., in Aur., c. VIII, p. 439, 440.

(8) Idem, ibidem, cap. XLIX, pag. 585.

(9) Idem, ibidem, cap. VIII, pag. 439.

(10) Voyez-en le dénombrement dans Vopis-
 cus, chap. X.

culatum detulimus ob paupertatem, quod ille magnus est ceteris major, dabis ad editionem Circensium aureos antonianos trecentos, etc. (12). Quelques-uns ont dit que la pauvreté d'Aurélien obligea Valérien à donner ordre qu'Ulpius Crinitus l'adoptât: Memini me in quodam libro graeco legisse.... Mandatum esse Crinito à Valeriano ut Aurelianus adoptaretur, idcirco præcipue quod pauper esset (13). Notez qu'étant empereur il ne sortit point des règles de la médiocrité, en faisant du bien à ses amis. Il en usa peut-être de la sorte par l'habitude qu'il s'était faite de renoncer à l'opulence, et par l'opinion qu'il eut que des richesses médiocres suffisaient à un grand homme. Peut-être aussi qu'il ne voulut point irriter le peuple par des profusions excessives; car les sujets ne se plaisent pas à voir leur prince répandre sans poids ni mesure les trésors et les faveurs sur la tête de ses amis. Vopiscus nous dit que cet empereur voulut tenir un milieu qui ôtât les incommodités de la pauvreté, sans exposer à l'envie. Amicos suos honestè diuitavit et modicè, ut miseria paupertatis effugerent, et diuitiarum invidiam patrimonii moderatione vitarent (14). On ajoute qu'il ne permit à personne de porter des habits de soie, qu'il paya d'exemple, et qu'il soumit sa propre femme à cette loi; car lorsqu'elle lui en demanda

cence depuis son ~~trône~~ trône qu'auparavant (15) accorda aux sénateurs mêmes livrées que lui (16).

(D) *Les soldats lui surnom d'Épée-à-la- main distinguer d'un autre, s'appelaient comme lui.]* distinction capable de gueil d'un brave guerrier. Notez les paroles de Vopiscus: *exercendi cupidus. Nam in exercitu duo Aurelio, et alius qui cum Vopiscus est, hunc signum exsuerat manu ad ferrum quæreretur quis Aurelius vel fecisset vel gessisset, Aurelianus manu atque cognosceretur* (19).

(E) *On lui donna un serviteur de préface au de l'empereur.]* Je m'en porter, car ils contiennent vices importants qu'il rendus à l'empire: *Valerius Ceionio Albino, p. Vallemus quidem singulis devotissimis reipub. vni deferre compendia quæ nitas postulat, maximè vita commendat. Deb præter dignitatem prætorum. Sed facit rigor accipere de provinciis ultra ordinis sui grad*

totius exercitus confessione, ut digna illi vix aliqua vel digna sunt munera. Quid enim clarum? quid non Cor- Scipionibus conferendum? Imperator Illyrici, ille Galliarum, ille dux magni totius exemplum nihil prætereâ possum. Nunc viro ad muneris gratiam titur sobria et bene gerenda. Quare sinceritas tua, mi parvissime, supra dicto viro effugandû Romæ fuerit, panes mundos sedecim, etc. (20).

que Valérien écrivit au pré-
sente, et voici ce qu'il écrivit
à Crin. *Ego de te tantum, Deo
aspéro quantum de Trajano,
et, posset sperare respub. Ne-
que minor est (21), in cujus lo-
cumque te legi. Consulatum
em Ulpio Crinito in annum
m à die undecimo calend. ju-
ni in locum Gallieni et Vale-*

*sperare te convenit sumptu pu-
Voici encore le discours que
lui tint en présence de l'ar-
de la cour. Gratias tibi agit,
ne, resp. quod eam Gotho-
restate liberasti. Abundamus
rædâ, abundamus gloriâ, et
tribus quibus romana felicitas*

*Cape igitur tibi pro rebus
uis coronas murales quatuor,
vallares quinque, coronas na-
vas, coronas civicas duas, has-
as decem, vexilla bicolora
, tunicas ducales russas qua-
allia proconsularia duo, togam
tam, tunicam palmatam, to-
ctam, subarmalem profundum,
eboratum. Nam te consulem
designo, scripturus ad senatum
deputet scipionem, deputet
fasces. Hæc enim imperator non
lare, sed à senatu, quandò fit
, accipere (22).*

remier de ces trois passages de
us contient une chose qui mé-
quelque attention, et qui ne ré-
as trop aux idées que l'on se fait
sordres de l'empire. On se fi-
que, depuis que les soldats se
accoutumés à créer et à tuer

idem, *ibid.*, cap. IX, pag. 440.

Lazabon veut qu'on lise es, c'est-à-dire,
rien croyait qu'Aurélien égalait Crini-
sens paraît le bon.

Vopiscus, cap. XIII, pag. 449, 450.

les empereurs, il n'y avait qu'oppres-
sion et que tyrannie dans les provin-
ces romaines. Cela n'était pas toujours
vrai : nous voyons ici que Valérien
ménage les frais publics à la décharge
des provinces avec plus de précau-
tion que l'on n'en observe aujourd'hui
dans les royaumes chrétiens.

(F) *Voici quelques circonstances
qui feront connaître la religion d'Au-
rélien, et l'irréligion de ses flatteurs.]*
La consternation fut grande à Rome,
dès que l'on y eut appris que les Mar-
comans étaient entrés dans l'Italie,
et qu'ils y faisaient de grands ravages
(23). Les séditions se mêlèrent à cette
consternation : c'est pourquoi Ulpus
Syllanus, chef du sénat, proposa de
consulter les livres de la Sibylle;
mais il y eut des sénateurs qui s'y
opposèrent par la raison que sous un
prince aussi brave qu'Aurélien, il
n'était pas nécessaire de s'informer
de la volonté des dieux. Cette diver-
sité d'opinions faisant différer la con-
sultation des écrits de la Sibylle, il
fallut qu'Aurélien s'en mêlât. Il écri-
vit donc aux sénateurs qu'il s'étonnait
qu'ils balançassent sur une affaire de
cette nature, tout comme si au lieu
d'en délibérer dans le temple de tous
les dieux ils en délibéraient dans
une église des chrétiens. *Miror vos,
patres sancti, tamdiu de aperiendis
Sibyllinis dubitasse libris, perinde
quasi in christianorum ecclesiâ, non
in templo deorum omnium, tractare-
tis (24).* Il les pressa vivement, il les
assura qu'il fournirait toutes les dé-
penses nécessaires, et qu'il avait ex-
pédié là-dessus ses ordres au trésor-
rier de l'épargne; « car, ajoutait-il, ce
» n'est pas une chose honteuse de
» vaincre avec l'assistance divine :
» c'est ainsi que nos ancêtres ont
» terminé et commencé plusieurs
» guerres. » *Neque enim indecorum est
diis juvantibus vincere : sic apud
maiores nostros multa finita sunt bella,
sic coepta (25).* Syllanus avait donc eu
raison de dire aux flatteurs d'Auré-
lien que ce grand homme honorait
les dieux, et mettait en eux sa con-
fiance, et que jamais leur secours ne
faisait honte aux braves gens. *Me-*

(23) Vopiscus, cap. XVIII.

(24) Idem, *ibid.*, cap. XX, pag. 463.

(25) Vopisc., cap. XX, pag. 464.

ministis, P. C., me in hoc ordine sæpè dixisse jam tum quum primum nuntiatum est Marcomannos erupisse, consulenda Sibyllæ decreta, utendum Apollinis beneficiis, inserviendum deorum immortalium præceptis : recusasse verò quosdam, et cum ingenti calumniâ recusasse, quum adulando dicerent tantam principis esse virtutem ut opus non sit deos consuli, proinde quasi et ipse vir magnus non deos colat, non de diis immortalibus speret. Quid plura? audivimus litteras quibus rogavit opem deorum, quæ nunquam cuiquam turpis est ut vir fortissimus adjuvetur (26). Après la lettre d'Aurélien, il n'y eut plus de délai : le sénat fit consulter les livres de la Sibylle, ce qui amena un grand attirail de dévotion (27). Notez en passant combien la maxime d'Ajax a paru bonne à certains esprits (28). Nous avons ici des flatteurs qui s'imaginent qu'il ne faut recourir à l'assistance du ciel, que lorsque l'on se défie de la valeur et de la prudence des princes du monde. Rapportons encore deux preuves qu'Aurélien n'était pas de cet avis : *Credo adiuturos rom. remp. deos qui nunquam nostris conatibus defuerunt* (29). C'est ce qu'il écrivait dans les embarras où il se vit par la longue résistance de Zénobie. Il reconnut dans une autre lettre, que ses victoires étaient un présent des dieux. *Undè apparet nullam mihi à diis immortalibus datam sine difficultate victoriam* (30). Il est vrai qu'il ajouta qu'ils les lui avaient toujours accordées avec mille difficultés. C'est le destin de toutes choses : ce n'est pas seulement la vertu qu'il faut acquérir à la sueur de son visage, c'est le propre de tous les autres biens, *Sic Diis placitum*.

Τῆς δ' ἀρετῆς ἰδρωτα Θεοὶ προπάρουθεν
ἔθνησαν

Ἀθάνατοι, μακρὸς δὲ καὶ ὀρθὸς οἶμος
ἐπ' αὐτὴν,

Καὶ τρηχὺς τὸ πρῶτον (31).

Ante virtutem verò sudorem dii posuerunt

(26) Vopiscus, cap. XIX, pag. 459, 460.

(27) *Idem*, cap. XX.

(28) Voyez la remarque (E) de l'article d'AJAX fils de Télamon.

(29) Vopiscus, cap. XVI.

(30) *Idem*, cap. XXVIII.

(31) Hesiodi Opera et Dies, vs. 289.

*Immortales; longa ven
ad ipsam,
Primumque aspera. . .*

Il n'y a point de de sens-là, et l'on doit à cette disposition céle ractère de bonté; c plus de joie de l'acqu qui nous a coûté be gues.

(G) *Sa cruauté a e de le mettre entre les au dire de Dioclétien propre à commander être empereur.*] Vopiscus dira ces particularités num quidem, dit-il (inter bonos, neque in pes ponunt, idcirco tia, imperatorum dos Verconius Herennian torio Diocletiani, tes sæpè dicebat, Dioclet ter dixisse, quum Matatem reprehenderet, gis ducem esse debui pem. Nam ejus nimi displicebat. Ces paro sont d'un connaisseur qu'il n'y a rien de pl bien régner (33), et tement les raisons de Vous les trouverez da auteur qui observe grand nombre d'emp on ne comptait que p ces (35); et qui loue avait dit, que tous pouvaient être peints *Vides, quæsq, quàm cipes boni, ut benè dam mimico scurrâ temporibus, in uno an cipes posse perscribi gi* (36).

(H) *Sa libéralité, e de maintenir l'abond rent oublier sa cruau dont il punit les sé taient faites à Rome sence, passa tellen d'une sévérité légiti que cela ternit sa r rendit très-odieux. M*

(32) Vopiscus, cap. XL

(33) *Idem*, ibidem, cap

(34) *Ibidem*.

(35) *Idem*, cap. XLII.

(36) *Idem*, ibid., pag.

quod jam fuerat, et quod non frustra peratum est, infamiae tristioris ictu ontaminavit imperium. Timeri coepit princeps optimus, non amari, quum illi dicerent, perfodiendum talem principem, non optandum, alii bonum videm medicum, sed mala ratione urantem (37). Cette haine ne dura point parmi le peuple : les distributions de pain et de chair de porc (38), et d'huile (39), et telles autres douceurs qu'il ressentit sous cette domination, le convertirent. Il était encore tout tel au temps de Juvénal ; il ne formait les désirs que pour le pain et les spectacles : rien n'était plus gai que ce peuple, pourvu qu'il eût le ventre plein.

... Jam pridem ex quo suffragia nulli vendimus, effugit curas. Nam qui dabat
clim
Imperium, fasces, legiones, omnia, nunc se
Continet, atque duas tantum res anxius optat,
Panem, et circenses (40).

C'est par-là que cet empereur se rendit aimable à la multitude. Lisez la lettre qu'il écrivit à un intendant des vivres. *Aurelianus Augustus Flavio Arabiano praefecto annonae. Inter caetera quibus diis faventibus Romanam rempub. juvimus, nihil mihi est magnificentius quam quod ad incrementum unctiae omne annonarum uricarum genus juvi : quod ut esset perpetuum, navicularios Niliacos aegyptum novos, et Romae amnios posui. Tiberinas extruxi ripas ; adum alvei tumentis effodi, diis et erennitati vota constitui, almam Caesarem consecravi. Nunc tuum est officium, Arabiano jucundissime, elaborare ne meae dispositiones in irritum veniant. Neque enim populo rom. satiro quicquam potest esse laetius (41).*

Il avait dessein d'établir des distributions de vin perpétuelles, et il avait pris des mesures pour cela (42). On vit que le préfet de son prétoire le détournait de l'exécution, en lui disant que si l'on donnait du vin au peuple, il ne resterait plus rien qu'à lui donner aussi des oies et des poulets. Si vinum populo romano damus, su-

perest ut et pullos et anseres demus (43). Voilà des largesses bien capables de faire oublier l'effusion du sang de quelques personnes. Qu'Aurélien eût fait mourir le fils ou la fille de sa sœur, ou l'un et l'autre, pour des raisons assez frivoles (44), qu'il eût employé mal à propos la peine de mort (45), cela n'était point capable de lui faire perdre l'affection d'un peuple à qui il donnait les moyens de se nourrir commodément, et qu'il regalait de beaux habits (46). Outre que sa sévérité faisait cesser plusieurs désordres odieux à la populace. Il exterminait les délateurs, les concussionnaires, les sangsues publiques, et telles autres engeances. *Quicquid sane scelerum fuit, quicquid malae conscientiae vel artium funestarum, quicquid denique factionum, Aurelianus toto penitus orbe purgavit..... (47). Item quadruplatores ac delatores ingenti severitate persequutus est ; tabulas publicas ad privatorum securitatem exuri in foro Trajano semel jussit. Amnestia etiam sub eo delictorum publicorum decreta est de exemplo Atheniensium : cujus rei etiam Tullius in Philippicis meminit. Fures provinciales repetundarum ac peculatis reos ultra militarem modum est persequutus, ut eos ingentibus suppliciis cruciatibusque puniret (48). Il agrandit l'enceinte de Rome, il redonna à l'empire ses anciennes bornes (49). Les peuples se laissent flatter doucement par cet éclat de grandeur. Il travailla à la réforme, il borna le nombre des eunuques, parce qu'ils étaient montés à un trop grand prix (50). Il fit défense d'avoir des concubines qui fussent de condition libre (51). C'était enfin un agrément au peuple romain de voir que cet empereur se faisait craindre au sénat. Cette compagnie s'en faisait peut-être un peu trop accroire, et, quoi qu'il en soit, je m'imagine qu'on trouvait bon que*

(43) *Idem*, cap. XLVIII, pag. 578.

(44) *Idem*, cap. XXXVI et XXXIX.

(45) Voyez les Césars de Julien et les Notes de M. Spanheim là-dessus ; pag. 107.

(46) Vopiscus, cap. XLVIII.

(47) *Idem*, cap. XXXVII.

(48) *Idem*, cap. XXXIX, pag. 522, 523.

(49) *Idem*, cap. XXXIX.

(50) *Idem*, cap. XLIX.

(51) *Idem*, ibidem.

(37) *Idem*, cap. XXI, pag. 467.

(38) *Idem*, cap. XXXV.

(39) *Idem*, cap. XLVIII.

(40) Juvénal., Sat. X, vs. 77.

(41) Vopiscus, cap. XLVII, pag. 576, 577.

(42) *Idem*, cap. XLVIII.

de l'antiquité nous sont connus, et seront connus de nos descendans, et l'on ne connaîtra pas Aurélien, prince très-illustre, empereur très-sévère, qui a restitué tout le monde au nom romain? Fasse le ciel que cette folie n'arrive pas! La-dessus, il engagea Flavius Vopiscus à travailler à l'histoire de cet empereur, et lui promit tous les mémoires que la bibliothèque de Trajan pourrait fournir. Rapportons les propres paroles de cet historien : *Quæsi-
vit à me (Junius Tiberianus) quis
vitam Aureliani in litteras retulisset.
Cui ego quum respondissem, neminem
à me Latinorum, Græcorum aliquos
lectitatos, dolorem gemitus sui vir
sanctus per hæc verba profudit : Ergo
Thersitem, Sinonem, cæteraque illa
prodigia vetustatis et nos benè sci-
mus, et posteri frequentabunt : di-
vum Aurelianum, clarissimum prin-
cipem, severissimum imperatorem,
per quem totus Romano nomini orbis
est restitutus, posteri nescient? Deus
avertat hanc amentiam! Et tamen, si
benè novi, ephemeridas illius viri
scriptas habemus, etiam bella cha-
ractere historico digesta, quæ velim
accipias, et per ordinem scribas, ad-
ditis quæ ad vitam pertinent. Quæ
omnia ex libris linteis, in quibus ipse
quotidiana sua scribi præceperat, pro
tuâ sedulitate condiscas. Curabo au-
tem ut tibi ex Ulpia bibliothecâ et li-
bri linteï proferantur. Tu velim Au-*

qu'on les avait engagés, terrible imposture à conspérer. Voyons quelle fut cette folie. Ce prince avait fait des menaces à son secrétaire. Celui-ci se courrouça, car il savait bien que les ennemis de ce prince étaient suivis, et qu'il était résolu de le prévenir, à plusieurs personnes qui voulaient faire tuer. Il leur donna une liste où il s'était mis lui-même, et les exhorta à sauver leur vie, et toutes personnes, ou courroucé par l'indignation d'Aurélien, ou par la crainte d'avaient lieu de croire que la reconnaissance de leurs services n'était pas fort bien dans son esprit, et qu'ils n'avaient rien à attendre. Tous ces gens-là firent un serment contre sa vie, et le mirent à mort. Mais ayant connu la fraude du secrétaire, ils se courroucèrent, et se firent ardens à honorer Aurélien. Aurélien fut exposé aux bêtes, et sa mémoire de conservée sur le tombeau d'Aurélien (59). Les soldats ne purent point conférer l'empire, et ceux qui avaient eu part à la mort du prince, et demandèrent au sénat la déification (60). Le sénat ne voulut pas charger du soin de la déification l'empereur; mais quant aux honneurs que l'armée demandait

décernés sans aucun délai. Il, qui opina le premier, fit un beau discours bien aisé de trouver ici, contient un juste abrégé des plus éclatantes d'Aurélien, des pensées assez curieuses. *De ordine consulissent dii, P. C., si boni ferro inviolatissent, ut longiorem duce-* : neque contra eos aliqua stas iis qui neces infandas mente concipiunt. Viveret ceptus noster Aurelianus, quod mor fuit quisquam. Respirare infelicitatem Valeriani, veni mala, imperante Claudio erat nostra respublica : at addita fuerat Aureliano toto be vincente. Ille nobis Galla ; ille Italiam liberavit ; ille jugum barbaricæ servitutis illo vivente Illyricum restituit, redditæ romanis legibus. Ille (proh pudor !) Orientem pressum jugo in nostra quit ; ille Persas insultantes Valeriani necesse, fudit, fugavit, illum Saraceni, Blémyes, Bactriani, Seres, Hiberi, Armenii, populi etiam Involuti præsentem penè veneratum. Illius donis quæ à Barbaribus meruit, refertum est Caesar : quindecim millia librarum ejus liberalitate unum tenet, omnia in urbe fana ejus mis. Quare, P. C., vel deos convenio, qui talem principem passi sunt, nisi forte sen esse maluerunt. Decerno divinos honores : id quod vos sistimo esse facturos. Nam de ore deligendo ad eundem exerceo esse referendum. Etenim venere sententiæ nisi fiat quod et electi periculum erit, et elididia. Probata est sententia (62). Le même Tacite ayant été erreur quelques mois après (63), il fut élu empereur quelques mois après. (64) Vopisc., cap. XXI, pag. 526, 527. fut par le sénat, car l'armée à qui laissa l'élection d'un nouveau prince toujours ce soin au sénat qui enfin s'en

trois d'argent en d'autres lieux, et que chacun fût pourvu du portrait de ce grand prince. Les trois statues d'argent furent dédiées, mais non pas celle du Capitole. *In eadem oratione Aureliano statuam auream ponendam in Capitolio decrevit : item statuam argenteam in Curia, item in templo Solis, item in foro divi Trajani. Sed aurea non est posita : dedicatæ autem sunt solæ argenteæ. In eadem oratione cavit, ut si quis argento publicè privatimque æs miscuisset, si quis auro argentum, si quis æri plumbum, capital esset cum bonorum proscriptione..... Addidit, ut Aurelianus omnes pictum haberent (64).*

(L) Il n'y eut point de divinité pour qui il témoignât plus de zèle que pour le Soleil.] Il me semble que sa première éducation fut la cause de ce culte ; car apparemment sa mère, qui était prêtresse du Soleil, lui inspira dès l'enfance une dévotion particulière pour cette divinité (65). Quoi qu'il en soit, nous trouvons que lorsqu'il remercia Valérien, qui l'avait désigné consul, il se servit de ces termes : *Dii faciant et deus cæterus Sol, ut et senatus de me sic judicet (66)*. Un savant homme (67) prétend qu'il parla ainsi dans une lettre (68), comme si les autres dieux étaient douteux, hors le Soleil seul. Dans la bataille qu'il gagna proche d'Émèse sur les troupes de Zénobie, on prétend qu'il fut secouru par une divinité qui encouragea les soldats, et qui fit que l'infanterie soutint la cavalerie prête à s'enfuir (69). Dès qu'il fut entré victorieux dans Émèse, il alla au temple du Soleil : *Statim ad templum Heliogabali tetendit, quasi communi officio vota soluturus*, et y trouva la même figure de divinité qui lui avait été favorable dans le combat. C'est pourquoi il fonda des temples dans ce lieu-là (70), et puis il fit construire à Rome un temple au Soleil (71). Il fit rebâ-

(64) Vopisc., in Tacito, cap. IX, pag. 608.

(65) Idem, in Aureliano, cap. IV.

(66) Idem, ibidem, cap. XIV.

(67) Spanheim, Notes sur les Césars de Julien, pag. 109.

(68) Vopiscus lui fait tenir de vive voix ce langage.

(69) Vopisc., cap. XXV.

(70) Illic templa fundavit donariis ingentibus positis. Vopisc., cap. XXX.

(71) Idem, ibid., et cap. XXXV.

*dum est iis qui remanserunt. Credimus enim tam paucos tam multorum suppliciis esse correctos. Templum sanè Solis, quod apud Palmyram aquilifer legionis tertiae cum vexilliferis et draconario et cornicinibus atque liticini-
bus diripuerunt, ad eam formam volo quæ fuit, reddi. Habes trecentas auri libras è Zenobiæ capsulis, habes argenti mille octingenta pondo. De Palmyrenorum bonis habes gemmas regias. Ex his omnibus fac coonestari templum : mihi et diis immortalibus gratissimum feceris. Ego ad senatum scribam, petens ut mittat pontificem qui dedicet templum (72).*

(M) *Vopiscus fait à son sujet une distinction. . . . que peu de gens savent faire.]* Les défauts d'Aurélien furent utiles : l'état en avait besoin ; mais au sentiment de Vopiscus, il ne s'ensuit pas de là que c'ait été un bon empereur. Voilà le langage d'un homme qui ne confond pas les choses. Une infinité de gens ignorent cette distinction. Ils regardent simplement et absolument comme un bon règne, comme un règne juste, la domination qui a prévenu, qui a fait cesser quelque grand mal ; et s'ils se figurent une fois qu'un règne est injuste, ils le regardent simplement et absolument comme mauvais, sans avoir égard aux avantages nécessaires que le public en retire.

(72) *Idem. — VVVI — 10.*

avait raison d'atten-
torien qui cite la V
lustre archevêque d
c'est ce qu'on n'y t
ne puis point remé
faut, car je ne cr
dans toute l'étendu
ces-Unies il y ait
me pût prêter l'ouv
mise cette Vie d'Au
que je puis dire se
Auréolus fut profes
logie dans l'univer
(c). On lui affecta le
tor *facundus* (d).
vincial d'Aquitaine
créa archevêque d
ne vécut guère de
été élevé à cette g
(A). On a dit qu
au cardinalat ⁷². C
subtil, mais trop a
tinguer par des o
velles (B). On pr
soutenu l'impossibi

(a) Labbe, *Dissert. c*
siast., tom. II, pag. 183

(b) *Mise*, dit-il, à la
taires d'Oriol sur le Ma
imprimés à Rome Par 15

Les dominicains eurent un adversaire redoutable, dont la vigueur par l'une de ses meilleures plumes (D). Je parle de quelque chose touchant ses opinions (E). Vous trouverez dans l'ouvrage (A) le temps de sa

Il ne vécut guère depuis qu'il eut été à la dignité d'archevêque

On lui donna l'archevêché de Concos de Cabrairez, dont il fut installé à la même époque le 10 de juillet 1322 (1). Il faut remarquer le 27 d'avril, jour de la mort d'Aurélius (2), appartenne pour l'ordinaire à l'an 1322. Voyez la notice de ce temps-là : on se contentait à l'égard d'un archevêque de dire le jour qu'il mourut ; on ne s'occupait pas de la date de l'an-

Il était trop avide de se distinguer par des opinions nouvelles.] C'est un caractère d'esprit fort dangereux, dont on a beaucoup à craindre : l'on ne saurait jamais vu que ceux qui ont beaucoup de génie et de savoir pour se distinguer fortement la commune traitaient assez de jugement pour ne pas à propos, et pour discerner ce qui ne vaut pas la peine de la ré-

Vous allez voir un passage où on se salue sainement de cette sorte d'esprit : on y range nommément notre Aurélius : *Ex hac classe, insignia ingenio, Durandus et Aureolus, minime audiunt, quod ingeniis quibuscumque plurimum, indulserint in rebus, et novas cudere, ac committere opiniones, communem tramitem causâ deserendo non dubitant. Estque haud dubie argumentum minus exquisiti, nec satis male emuncti, ferri facile, et absque ingenti ratione, extra viam : ita novis res de quâ agitur, ad scholam merè pertineat, nec inde dispendium doctrinæ fidei, vel sanis, moribus sit timendum, tamen utilissimum sit, quando manifesta*

abbé, Dissert. de Scriptor. ecclesiast., pag. 184.
idem, ibidem.

ratio non urget, ab anteriorum placitis non discedere (3). Il faut néanmoins avouer que ces esprits novateurs (4) et un peu brouillons sont quelquefois nécessaires ; car, sans eux, pourrions-nous faire des progrès considérables ? Ne s'endormirait-on pas dans la prétention que tout est déjà trouvé, et qu'il faut acquiescer aux opinions de nos pères, comme à leur terre et à leur soleil ? Les disputes et les confusions excitées par des esprits ambitieux, hardis, téméraires, ne sont jamais un mal tout pur : elles seront un grand mal tant qu'il vous plaira, mais il en résulte des utilités par rapport aux sciences et à la culture de l'esprit. Il n'est pas jusqu'aux guerres civiles dont on n'ait pu quelquefois assurer cela. Un fort honnête homme l'a fait à l'égard de celles qui désolèrent la France au XVI^e. siècle. Il prétend qu'elles raffinèrent le génie, ou le langage, à quelques personnes ; qu'elles épurèrent le jugement à quelques autres ; et qu'elles servirent de bain aux uns pour les nettoyer, et d'étrille aux autres, pour faire sauter leur crasse. Voici ses paroles ; il me semble qu'il a pensé, qu'il s'est exprimé assez bien, pour être digne que je les étale ici : *Ut sæpè res adversæ inexpectatis bonis locum faciunt, ita in hac publicâ, et omnium maximâ calamitate res auctor dari potest, quibusdam ingenium evasisse limatius, acumen perspicacius, judicium resecatius, os mundius, scripta purgatiora, prorsus ut agnoscere liceat, æumnarum procellas, quibus æstuavimus, his esse balneas quæ sordes eluerunt, aliis strigilem quæ squammam detergit, quibusdam uredinem, quæ absumpsit quicquid luxurians et inutile. Denique si quis verè aestimet, nunc demùm intelligimus, eam, quæ reipublicæ tempestas fuit, privatim et pauculis esse cotem quâ acuitur et faculam quâ accenditur quicquid in singulis est optimum* (5). En vérité, le public se passerait bien de telles lessives, ou étrilles, ou limes, ou queux, comme on voudra

(3) Theoph. Raynaudus, Erotem. de malis ac bonis lib. num. 430, pag. 250.

(4) Je n'entends nullement parler de ceux qui travaillent à des réformations nécessaires. [Leclerc dit que Bayle désigne ici Luther, Calvin, etc.]

(5) Carolus Paschalius, de Optimo Genere Elocutionis, pag. 124.

(C) *On prétend qu'il a soutenu l'impossibilité de la création. **] Les lumières que j'ai là-dessus sont très-petites, car je puis seulement vous assurer que Théophile Raynaud, après avoir rejeté comme très-faibles les raisons d'Averroës, ajoute que les arguments où Auréolus a mal employé son esprit pour montrer que la création est impossible, se réduisent à la même chose. *Eodem recidunt argumenta quibus Aureolus apud Capreolum in 2. d. 1. q. 2. in argumentis contra quartam, parum feliciter ingenium exercuit, ut probaret creationem esse impossibilem* (7). Remarquez bien qu'il n'a point lu Auréolus, et qu'il n'en connaît la doctrine qu'autant qu'elle a été rapportée par son adversaire Capréolus. Cela m'impose une nouvelle nécessité de ne marcher ici qu'à tâtons; mais cependant je ne crois pas me tromper dans la conjecture que je vais faire. Je suppose qu'Auréolus n'a point nié simplement et absolument que la création fût possible, car c'eût été avancer une opinion très-opposée à la foi romaine. Il a seulement soutenu que pour telles et telles raisons, il trouverait impossible qu'un être fût fait de rien, si la foi ne lui apprenait que l'on doit prendre dans un sens de création proprement dite les paroles dont l'Écriture se sert touchant la première formation du monde. S'étant une fois couvert de ce bouclier, il a

tent un docteur qui a soutenu que la création est impossible, les pernicieuses conséquences de ce dogme, sans avertir qu'il met en sûreté les intérêts de la doctrine, et soumet à l'autorité de la tradition les arguments les plus forts que la lumière lui présente. qu'Auréolus, dans un autre ouvrage gouverné de la même manière, pose qu'il a suivie à l'égalité de la tradition, et cela me rend probable ma conjecture. Il a dit qu'il faut que l'autorité des saints docteurs fasse croire que la transsubstantiation est un véritable changement de pain en tout le corps du Seigneur. J'ai lu cela dans M. Allix. *Petrus Aureolus, thesaurus ecclesiæ cardinalis, hoc propter solas auctoritates non teneo, quod transsubstantiationis transitus et conversio in totum corpus Domini* q. 1. a. 2. (8).

(D) *Les dominicains l'ont soutenu par l'une de leurs plumes. **] Ce fut par le maître des Sentences dont je viens de faire mention. Consultez son commentaire sur le Maître. *Quæ (commentaire) in suis in eadem sententiis sæpius excussit*

ployées, et qui lui avaient
 ncipe pour tirer des con-
 ieuses, n'avaient pas tou-
 nique fondement sur les
 l'esprit, mais que la pas-
 ar y avait en part. Je ne
 par le père Baron, qui
 s ainsi : *Memini me Ca-*
sio quo ex quæstionibus in
lent. loco legere, soluto
umento Aureoli quo ad
modum impium et absurdum
interpretatione nostræ senten-
taxerat, hæc modestè ad-
preolum, ex nostrâ res-
ta et hanc objectionem Au-
am esse ex perverso intel-
quid sit de affectu (10).
 onstantius Sarnanus, re-
 sciscain et cardinal, com-
 e où il prétendit conci-
 ons d'Auréolus avec celles
 s (11). Il tâcha de faire
 e accord entre les dogmes
 d'Aquin et ceux de Scot
 ainsi que l'on a tâché de
 e bonne intelligence en-
 t Aristote. C'est se jouer
 , ou tourner réellement
 , sans avoir dessein de le
 qu'on tâche de reconci-
 lle paix est honteuse aux
 on aurait à craindre de
 ches, quand on fait l'office
 r, si les chefs de la querelle
 u monde. *Quoi, diraient-*
prétendez qu'il n'y a ici
ute de mots, et que nous
les mêmes dogmes sans
recevoir, tant la passion
upe, et nous empêche de
e nous disons ? C'est une
toutes les formes : nous ne
nt de paix à des conditions
tes. Retirez-vous avec vos
union : nous aimons mieux
re continue, que de la voir
la honte de notre esprit et
ience. Notez qu'il y a des
 à les controverses les plus
 ne sont qu'un malen-
 je ne crois pas qu'il faille
 du thomisme et du sco-
 ar conséquent de la diffé-
 y a entre le scotiste Au-

. Baron. Apologet., lib. I, sect.
 , Athen. roman., pag. 176.
 ibidem.

réolus, et le thomiste Capréolus.

(E) *Je dirai quelque chose touchant ses écrits.*] L'exactitude de ceux qui en ont parlé est si petite, qu'ils n'ont observé nulle distinction, ni entre les écrits qui nous restent et les écrits qui se sont perdus, ni entre les ouvrages qui ont été imprimés et les ouvrages qui ne l'ont jamais été. Le père Labbe (13), qui se plaint de cette négligence, trop ordinaire aux bibliographes, promettait de la réparer amplement; mais il est mort sans donner le gros volume dont la dissertation que je cite n'était que l'avant-coureur (14). Il marque que *Breviarium Bibliorum* d'Auréolus, *sive epitome universæ Sacræ Scripturæ juxta litteralem sensum*, fut imprimé à Venise l'an 1571, et à Paris l'an 1585 (15), par les soins d'Étienne Nouellet, docteur en théologie de la faculté de Paris, et que les *Commentaires sur les quatre livres des Sentences* furent imprimés à Rome, *in-folio*, l'an 1595, et dédiés au pape Clément VIII, par le cardinal Constantius Sarnanus (16). Il rejette ce que le père Maracci débite dans sa *Bibliotheca mariana*, que le traité d'Auréolus de *Conceptione immaculatæ B. Virginis* fut imprimé à Toulouse l'an 1514 : il dit que peut-être cet écrit fut composé cette année-là, ou imprimé l'an 1514.

Faisons de petites notes sur tout cela. 1°. Le catalogue de la bibliothèque d'Oxford fait mention de l'*Epitome totius S. Scripturæ*, imprimé à Strasbourg l'an 1514. Gesner l'ignorait aussi : l'*Epitome* de Gesner, publié l'an 1583; ne marque aucun livre d'Auréolus qui eût été imprimé; et notez que l'on y distingue très-faussement de *Petrus de Verberid*, *dictus Aureoli*, notre Pierre Auréolus. 2°. Il n'est pas vrai que les *Commentaires sur les quatre livres des Sentences* aient été imprimés à Rome l'an 1595. Bellarmin assure qu'il n'a vu que le *Commentaire* sur le premier de ces quatre livres, et que

(13) Labbe, de Script. ecclesiast., tom. II, pag. 184.

(14) La préface de sa Dissertation de Scriptorib. ecclesiast.

(15) Oldoini, dans son Athenæum romanum, pag. 532, met l'an 1581.

(16) Oldoini dit la même chose, pag. 533 de son Athenæum romanum.

l'an 1605^{*1}. Je m'étonne que Bellarmin n'ait eu nulle connaissance de l'impression de ce dernier tome. Cela est un peu plus étrange que de voir dans M. Moréri que nous avons diverses éditions des Commentaires d'Auréolus sur le Maître des Sentences, mais que celle de Rome 1595 est la plus correcte. Comment eût-il pu montrer ces diverses éditions? Aurait-il daté celle de Rome comme il l'a datée, s'il avait su ce que j'ai dit ci-dessus? 3°. Je dirai que le père Labbe a trop épargné le père Maracci, qui a cru que l'on imprimait des livres l'an 1314. N'est-il pas connu de tout le monde que l'imprimerie n'a été en usage dans l'Europe que vers le milieu du XV^e. siècle? A quoi songe donc le jésuite Oldoini, quand il se vante d'avoir vu le traité d'Auréolus de *Conceptione Virginis Mariæ*, imprimé à Toulouse l'an 1314? ^{*2} *De Conceptione Virginis Mariæ librum qui habetur M. S. Tolosæ in collegio Fuxensi, et excusum vidimus Tolosæ, anno 1314* (18).

(17) Bellarm., de Scriptor. ecclesiast., pag. 365.

^{*1} Le I^{er}. tome est sur le I^{er}. livre des Sentences : il est, dit Leclerc, divisé en deux parties ; le second volume contient le Commentaire sur les II et III^e. livres des Sentences, en 542 pages ; sur le IV^e., en 326 pages, et enfin, *Quodlibeta sex decem*, en 155 pages.

^{*2} Leclerc pense avec raison que 1314 n'est qu'une faute d'impression au lieu de 1514.

(18) Oldoini, Athen. romanum, pag. 533.

que depuis Haute-Riv-
tas la loue beaucoup
aussi le passage de
Hélie, que Papyre M
porte (b).

marquisat pour feu M. Duss
de M. de Bonrepaux, ambass
ce à la cour de Danemarck,
lande.

(b) Papyrii Massoni Des
Gallia, pag. 412.

(A) *Ariège*.] C'est ai
nomme dans le pays où
Elle est nommée *Areg*
vieilles cartes, et *Arc*
martyrologe manuscrit d
de Moissac. On trouve da
scrit la passion de saint A
tyrisé à Pamiers, et l'on
la barque où son corps fu
tra par cette rivière dans
Per fluvium qui Arcia
Garonnæ usque perven
navicula (in quâ corp
martyris à gentilibus ne
alium qui Tarnis dicitur
vium, indè retrogrado c
nim intravit in Avarion
Hadrien de Valois, do
ceci, a critiqué ceux qui
Auriège, et fort mal t
Masson, qui l'a nomm
Fluvius est vulgò dictus
busdam corruptè l'Auriè
no (2) *nrisci eius fluvii no*

le bon auteur. M. San-
Lauriègue, dans une
 blia l'an 1675 (5). La
 ms propres y sont si dé-
 doit croire que ce sont
 graveur. M. Moréri s'est
 plaisamment que l'Au-
 iège sont les deux noms
 . Il oublie le véritable,
 pas que les deux noms
 sont la même chose : le
 article, et le dernier
 Son abus est tout sem-
 te que l'on ferait en di-
 ière qui passe à Paris,
 me *Seine*, ou *Lascine*.
 n des auteurs se moquent
 uileur relève des erreurs
 ure, et qu'ils se vantent
 ort au-dessus de ces mi-
 e sont des fanfarons, qui
 ir d'un beau masque, ou
 e, ou leur paresse, ou
 goût, ou leur inexacti-
 ne parlait, ou d'une
 ne rivière, que par oc-
 in ouvrage de raisonne-
 tes que ces messieurs ap-
 inuties seraient excusa-
 ra pas de même, quand
 sur le sujet principal
 e qui n'est qu'une vétille
 un théologien, sera quel-
 ute capitale dans un géo-
 dans un auteur de dic-
 me suis ressouvenu que
 n a dit *la Riège*. Voyez
 remarque (A) de l'article

avoir reçu à la droite les
 , elle reçoit à la gauche
 rget et de la Lèze.] M.
 e ici une petite censure :
 Auriège, ayant reçu le
 t et la Lèze, se joint à la
 la signifie manifestement
 chure du Lers est au-des-
 uchure de l'Arget, et que
 e de la Lèze est entre les
 Rien de plus faux. L'Ar-
 s l'Ariège proche de Foix,
 t ou neuf lieues de Gas-
 Foix et Sainte-Gabelle,
 ouchure du Lers à peu
 verò in *Aurigeram labi-*
plum S. Gauvillæ (6). La

monts Pyrénées.

Massoni Descriptio Fluminum
 .

Lèze a son embouchure à trois ou qua-
 tre lieues au-dessous de celle du Lers.
 Coulon aurait pu apprendre à M. Mo-
 réri le rang de ces embouchures. No-
 tez qu'il observe que *l'Auriège est*
nommée des Latins Aurigera (7) et
Larget Argentigera (8), et que *l'une*
porte l'or, et l'autre l'argent (9). Il
 avait pris peut-être cette remarque
 dans Olhagarai, car c'est un auteur
 qui a écrit ce que je vais dire : *Et que*
ne dirons-nous du Lers avec son flux et
reflus (10) ? *de l'Auriège et de l'Ar-*
get, rivières aux bords dorés et argen-
tés ? Cela ne fait-il pas foy des thré-
sors cachés dans l'amary de ces mons
 (11) ?

(C) *Du Bartas la loue beaucoup.*]
 Voici le III^e. Sonnet de ses Neuf Mu-
 ses Pyrénées, présentées au roi de
 Navarre (12).

Fleuve d'or, et de flot et de nom et de sable,
Riche en grains, en pastel, en fruits, en
vins, en bois,
Auriège au viste cours, clair ornement de
Foix,
Qui rends par ton tribut Garonne naviga-
ble,
Fille de si grand Mont, qui cache, espou-
uantable,
Son front dedans le ciel, qui chenu tous les
mois,
Depuis le bord de Su jusqu'au bord es-
cossois,
Ne void autre plus grand à sa grandeur
semblable;
Clair flot, ie te feroiy par un discours sa-
cond
Plus riche que Pactol, plus que le Nil fé-
cond :
Plus loin que l'Océan on orroit tes eaux
bruire :
Fier, on t'égaleroit aux fleuves les plus
grands ;
On te verroit au ciel comme le Pô reluire,
Si je voyoy tes bords repurgés de bri-
gands (13).

Voyez aussi le sonnet VII vous y

(7) Coulon, Rivières de France, tom. I,
 pag. 483.

(8) Il venait de dire deux fois l'Arget, qui est
 la vraie orthographe.

(9) Notes que Bertrand Hélie, Historie Co-
 mitum Fuxensium, lib. I, rapporte des circon-
 stances curieuses touchant cet or. Papyre Masson,
 Descript. Fluminum Gallie, pag. 412, rapporte
 ses paroles.

(10) Voyez sur ce phénomène admirable le
 troisième jour de la première Semaine de du
 Bartas, pag. 288.

(11) Pierre Olhagarai, préface de l'Histoire
 de Foix, Béarn et Navarre.

(12) Du Bartas, dans l'Appendix de la pre-
 mière Semaine, pag. 934.

(13) Depuis le temps de du Bartas les choses
 ont été changées en mieux à cet égard-là.

trouverez ceci au commencement :

*François, arrête-toy, ne passe la campagne,
Que nature mura de rochers d'un costé,
Que l'Auridge entrefend d'un cours précipité :*
Campagne qui n'a point en beauté de compagnie (14).

(14) Du Bartas, Appendix de la première semaine, pag. 936.

AURISPA (JEAN), natif de Noto en Sicile (a), a été l'un des doctes personnages du XV^e. siècle. Il entendait la langue grecque et la langue latine, il était bon orateur, et il écrivait très-bien pour ce temps-là en prose et en vers. On dit qu'il fut honoré de la couronne poétique en Italie. Il fut secrétaire du pape Nicolas V, qui lui donna de fortes preuves de sa considération, en le gratifiant de deux bonnes abbayes (A). Il entretint un long commerce de lettres avec Philelphe, et l'on trouve son nom avec éloge dans Laurent Valle, dans Antoine Panormita, et dans plusieurs autres auteurs illustres. Il se retira à Ferrare, et y vécut jusqu'à une grande vieillesse, honoré de l'estime des seigneurs de ce pays-là (B) : je dis d'une estime avantageuse en toutes manières, car il reçut de leur libéralité, non-seulement de quoi vivre, mais aussi de quoi être riche (b). Ce qu'il composa est présentement très-malaisé à trouver (C).

(a) Cette ville se nomme Nétum, en latin.

(b) Tiré des Elogia Sicularum qui Literis floruerunt, composés par le jésuite Hiérôme Ragusa, pag. 147 et suiv.

(A) Nicolas V.... le gratifia de deux bonnes abbayes.] Il lui donna celle de Saint-Philippe de Grandi (1), le 31 de mai 1449; et celle de Sainte-

(1) Elle est à Messine.

Marie de la Roccade (2), l'an 1451. Aurispa eut un procès pour ce dernier bénéfice avec un homme qui en avait été pourvu par Alfonse, roi de Naples. Voyez Rocchus Pirrus, à la page 225 de sa notice de l'église de Syracuse (3).

(B) Il se retira à Ferrare, et y vécut.... honoré de l'estime des seigneurs de ce pays-là.] Je prouve tout ceci par un passage de Gyraldi. *Joannes Aurispa, Siculus*, dit-il (4), *orator in aliquo poetarum ordine poni potest, quippe qui græcè et latinè probè doctus esset, carmina tamen ejus quæ ipse legi, nescio quid Sicularum gerrarum habere videntur: fuit enim eo tempore quo nondum exquisitæ litteræ in lucem redierant. Vixit autem Ferrariæ ad summam senectutem, in pretio habitus à nostris principibus, qui et eum locupletem reddiderunt. Ab hoc ferunt Cistarellam familiam originem duxisse.*

(C) Ce qu'il composa est.... malaisé à trouver.] Voici les livres qu'on lui attribue : une Traduction d'Archimède, la Version du Commentaire d'Hiéroclès sur les vers dorés de Pythagoras, et celle d'un traité de Consolation de Philiscus à Cicéron. L'Épitomé de Gesner fait mention de ces trois ouvrages, sans marquer s'ils avaient été imprimés. On sait que l'Hiéroclès d'Aurispa fut imprimé à Bâle, chez Henri-Pierre, in-8°, l'an 1543 (5). Gesner rapporte un morceau de la Préface, par où il paraît qu'elle fut faite lorsque l'auteur avait déjà quatre-vingts ans (6). Il y avait dans la bibliothèque de Gabriel Naudé un manuscrit qui avait ce titre, *Comparatio de Præsidentid Hannibalis Carthaginensis, Alexandri magni, et Scipionis majoris romani, apud inferos, ex græco in latinum conversa ab Aurispâ oratore ad Baptistam senatorii et equestris ordinis civem romanum* (7).

(2) Elle est à Lentini, en Sicile.

(3) Tiré de Jérôme Ragusa, pag. 143, 149. Elogiorum Sicularum.

(4) Lilius Gregor., Gyraldi., de Poët. suor. temporum, Dial. I, pag. 531. Voyez aussi Gesner in Biblioth., folio 386, verso.

(5) Voyez Gesner, Biblioth., folio 231 verso.

(6) Gesner., Biblioth., folio 231 verso.

(7) Labbe, Nova Biblioth. mss. Librorum, pag. 231, edit. an. 1653.

AUROGALLUS (MATTHIEU), savant homme du XVI^e. siècle, et professeur en trois langues dans l'académie de Wittemberg (a), était né dans la Bohême. Il avait été curieux de ramasser beaucoup de livres de la bonne antiquité, et il ne se contentait pas de les aimer comme font tant d'autres, qui cherchent à se faire un nom par leurs nombreuses bibliothèques; il en aimait aussi beaucoup la lecture. J'ai vu une épître dédicatoire (b), où on l'exhorte à publier le Médecin Aëtius, XIX livres de l'Histoire naturelle composés par un auteur inconnu, les Hymnes de Callimaque, les Harangues des dix orateurs d'Athènes, et plusieurs autres manuscrits grecs, apportés du Levant en Bohême par le baron Bohuslas de Hassenssteyn, et parvenus entre ses mains *cognitionis et studiorum hæreditario jure*. Il semble qu'on pourrait inférer de ces paroles latines, qu'il était parent de ce baron *. On a quelques livres de lui (A). Il mourut l'an 1543 (c), et avait été d'un grand secours à Luther dans la traduction de la Bible.

(a) Voyez l'Épître dédicatoire de Parthenius de Amatoriis Affectibus, par Janus Cornarius, medicus Zuiccaviensis, datée du 1^{er}. d'avril 1530.

(b) Celle dont il est parlé dans la citation précédente.

* Le duchtat pense que *cognitionis jure* ne veut dire autre chose, sinon que Hassenssteyn étant homme de lettres aussi-bien qu'Aurogallus, et Bohémien comme lui, on exhorte celui-ci à publier des manuscrits que ce baron avait apportés en Bohême, et lesquels Aurogallus s'était appropriés par avance en vertu du droit que semblaient lui donner leurs communes études et leur patrie commune.

(c) Micrælius, Syntag. Histor. Konig se trompe de mettre 1533, et de citer Micrælius.

(A) On a quelques livres de lui.] Je ne sache point qu'on en ait d'autres que *Compendium Hebrææ Chaldææ que Grammatices*, imprimé à Wittemberg, in-8°. l'an 1525, et à Bâle, l'an 1539, et de *Hebræis Urbium, Regionum, Populorum, Fluminum, Montium, et aliorum locorum Nominibus Liber*, à veteri instrumento congestus, imprimé à Wittemberg l'an 1526, et à Bâle en 1539, in-8°. (1). Cette seconde édition avait été augmentée par l'auteur.

(1) Epit. Biblioth. Gesneri.

AUSONE, en latin *Decius*, ou plutôt *Decimus Magnus Ausonius*, l'un des plus excellents poètes du IV^e. siècle, était de Bordeaux (a), et fils d'un célèbre médecin (A). Il fut élevé avec des soins tout particuliers : toute la famille s'y intéressa (b), soit à cause que son esprit promettait beaucoup, soit à cause que son horoscope faisait croire qu'il parviendrait à de grands honneurs (B). Il fit des progrès admirables dans les belles-lettres; et à l'âge de trente ans, il fut choisi pour enseigner la grammaire dans Bordeaux (c). Il y fut promu quelque temps après à la charge de professeur en rhétorique (d). Il s'acquit une si belle réputation dans cet emploi, qu'on l'attira à la cour impériale, pour le faire précepteur de Gratien, fils de l'empereur Valentinien. Il se rendit très-agréable, et à son disciple, et au père de son disciple, et il en reçut des récompenses et des dignités qui le rendirent un exemple con-

(a) Auson., in Præfat. ad Syagrium.

(b) Voyez les poèmes d'Ausone intitulés Parentalia.

(c) Ausonius, in Præfat. ad Syagrium.

(d) Auson., in Professorib., num. 24, pag. 187.

firmatif d'une maxime que Juvénal a proposée, *que quand il plaît à la fortune, on passe de la fonction de rhétoricien à la charge de consul* (e). Il fut effectivement élevé au consulat par l'empereur Gratien, l'an 379 (f), après avoir exercé d'autres charges très-considérables; car outre la dignité de questeur, dont il avait été honoré pendant la vie de l'empereur Valentinien, il avait été créé préfet du prétoire en Italie, et dans les Gaules, depuis la mort de ce prince (g). Le remerciement qu'il fit à l'empereur Gratien, pour la promotion au consulat, est une excellente pièce. On ne sait pas bien le temps de sa mort; mais on ne saurait douter qu'il ne fût encore en vie l'an 388, et même l'an 392, et qu'il n'ait vécu long-temps (C). Il avait épousé une femme qui mourut jeune, et qui était de bonne maison (h). Il en eut quelques enfans, et ne se remaria point. Il fut fort considéré de l'empereur Théodose, et quelques-uns croient que ce monarque lui conféra la dignité de patrice (i). Ils se fondent sur une lettre qu'on trouve au commencement des œuvres d'Ausone, dans la plupart des éditions. On ne peut rien voir de plus obligeant que cette lettre. Il y a des critiques qui la jugent supposée, mais ils

(e) *Si fortuna volet, fies de rhetore consul.*

Juvénal., Sat. VII, vs. 197.

(f) *Et non pas l'an 382, comme l'assure Vinet, dans ses Notes sur le Remerciement d'Ausone.*

(g) *Voyez la remarque (F).*

(h) *Auson., in Parental., cap. IX.*

(i) *Albertus Petrus Rubenius, Dissert. de Vitâ Fl. Mallii Theodori, pag. 81.*

ne sauraient nier que cet empereur n'ait fort estimé les poésies d'Ausone, et qu'il ne l'ait exhorté à les publier; car cela paraît par une préface qui est incontestablement de ce poète. Il y a une extrême inégalité entre ses ouvrages, soit que ses muses fussent un peu trop journalières, soit que l'on ait inséré dans ses poésies quelques pièces qu'il n'avait fait qu'ébaucher, soit que des raisons particulières l'aient obligé à laisser courir des vers qu'il n'avait pas eu le temps de polir. Généralement parlant, il y a des duretés dans ses manières, et dans son style; mais c'était plutôt le défaut du siècle, que celui de son esprit. Les fins connaisseurs devinent sans peine, que s'il avait vécu au temps d'Auguste, ses vers eussent égalé les plus achevés de ce temps-là, tant il paraît de délicatesse et de génie dans plusieurs de ses écrits. Quoique l'opinion générale le fasse chrétien, il y a d'habiles gens qui croient qu'il ne l'était pas (D): s'ils se fondent, ou sur quelques vers lascifs qu'il a composés (E), ou sur la manière dont il condamna la solitude de Paulin, ou sur l'amitié intime qui était entre le païen Symmaque et lui, ils s'abusent grossièrement. Ce sont néanmoins les raisons les plus spécieuses qu'on ait alléguées. Rittershusius a regardé comme un grand prodige cette amitié (k). Les erreurs de Scaliger (F) et les principales éditions d'Ausone (G) seront ci-dessous le sujet de deux remarques, et je n'oublierai pas de re-

(k) *Rittershusius, in Epist. ad Solom. Patherum.*

ier la bévée de Trithème : étendu qu'Ausone fut évêque de Bordeaux (H).

Il était fils d'un célèbre médecin qui s'appelait JULIUS AUSONIUS. Natif de Bazas, et fut s'établir à Bordeaux (1). Sa femme avait nom Eonia, et était fille de Cæcilius Arborius, qui s'était établi en Aquitaine, après une prison qui l'avait dépouillé de tous biens qu'il avait dans son pays et Arborius, s'étant fixé dans la *lucæ Tarbellorum* (3), y épousa une honnête femme, qui n'avait de bien, et qui s'appelait Emirynthia Maura. De ce mariage naquit un fils et trois filles. Le fils même Emilius Magnus Arborius enseigna la rhétorique à Ausone, et qui eut un soin tout particulier de l'éducation de notre poète (4). L'une des filles fut mariée à Julius Ausonius, et lui donna quatre enfants, dont le poète Ausone était le second. Vous trouverez dans ses *Epigrammes*, ou dans son *Epicedion* les preuves de tout ceci, et de tout ce qui suit. Ce Julius Ausonius avait un très-grand mérite; et, s'il est semblable au portrait que son poète a laissé, c'était un reste du siècle d'or. Il y eut dans sa conduite la grande uniformité du monde. Il avait gratuitement les soins de son pays, et tous ceux qui les demandaient : il travailla à remplir la bonne opinion qu'on avait de lui; mais il ne fut jamais favorablement de ce qu'il faisait :

*Scilicet de me studui præstare bonorum;
Nullus mihi nunquam, iudice me, placuit* (5).

de l'aversion pour les procès; augmenta son bien ni ne le diminua; il ne fut jamais, ni témoin, ni partie, contre la vie de personne; il fut sans envie et sans ambi-

tion; il mettait au même rang, de jurer, ou de mentir; il ne trempa jamais dans nulle conjuration, dans nul complot, dans nulle cabale; il observa religieusement les lois sacrées de l'amitié; il faisait consister le bonheur, non à posséder ce qu'on voulait, mais à ne souhaiter pas ce que la fortune ne donnait point :

*Felicem scivi, non qui, quod vellet, haberet;
Sed qui per fatum non data non cuperet* (7).

Il ne cherchait point à pénétrer les secrets d'autrui : il n'inventait point de faux bruits contre la réputation de son prochain; et il gardait le silence, quand il savait des vérités désavantageuses.

*Non occursator, non garrulus, obvia cernens,
Valvis et velo confusa non adii.
Famam, quæ posset vitam lacerare bonorum,
Non finxi : et veram si scierim, tacui* (8).

Il ne crut-jamais que n'avoir pas fait de fautes fût une chose qui méritât d'être louée; c'est-à-dire, si je ne me trompe, qu'il faisait une bonne action parce qu'elle était bonne, et non pas afin de se conformer aux lois.

*Deliquisse nihil nunquam laudem esse putavi,
Atque bonos mores legibus antetuli* (9).

Il garda exactement la foi conjugale, pendant les quaranté-cinq ans qu'il fut marié (10); et s'il eut la joie de voir arriver ce qu'il souhaitait, ce ne fut point par une trop grande indulgence du destin, mais parce qu'il avait donné des bornes étroites à ses vœux :

*Non quia fatorum nimia indulgentia, sed quod
Tam moderata illi vota fuere viro* (11).

On le comparait aux anciens sages de la Grèce, et il s'était rendu leur imitateur par l'endroit le plus difficile, ce fut de pratiquer ce qu'ils avaient enseigné : il s'attacha beaucoup plus à mener la vie d'un sage, qu'à discourir comme un sage :

*Quem sua contendit septem sapientibus ætas,
Quorum doctrinam moribus excoluit* :

(7) *Idem, ibid., pag. 299.*

(8) *Idem, ibidem.*

(9) *Idem, ibidem.*

(10) *Idem, ibidem, pag. 300.*

(11) *Idem, in Parental., cap. I, pag. 110.*

Ausone., in Præfat. ad Siagr. et in Epiced.

la province que l'on appelle aujourd'hui Gascogne.

Scaliger dit que c'est la ville d'Acqs, sur la Garonne.

Ausone., in Profess., cap. XVI, pag. 176.

Ausone., in Epiced., pag. 298.

Indice me, nullus, sed neque teste, perit.

, in Epic., pag. 298.

*Viveret ut potius, quam diceret arte sopho-
rum,
Quamquam et facundo, non rudis inge-
nio* (12).

Il ne laissait pas d'être éloquent, non pas en latin, mais en grec :

*Sermone impromptus latio, verum attica
lingua
Suffecit culti vocibus eloquii* (13).

Ne nous étonnons point si après sa mort on l'honora de cet éloge : *Il n'y a personne qui l'imité ; il n'y avait eu personne qu'il imitât.*

*Indè et perfunctus manet hæc reverentia vitæ,
Ætas nostra illi quod dedit hunc titulum :
Ut nullum Ausonius, quem sectaretur, habebat ;
Sic nullum, qui se nunc imitetur, habet* (14).

Notez qu'il fut honoré de quelques charges illustres, sans avoir la peine de les exercer, et qu'il mourut à l'âge de quatre-vingt-dix années, sans avoir senti la caducité. Il marchait encore sans bâton, il ne lui manquait aucune partie :

*Curia me duplex, et uterque senatus habebat
Muneris exsortem, nomine participem* (15).

*Ipse nec affectans, nec detrectator honorum,
Præfectus magni nuncupor Illyrici* (16).

*Nonaginta annos baculo sine, corpore toto
Exegi, cunctis integer officiis* (17).

Il composa en latin quelques ouvrages de médecine, dont Viudicianus (18) et Marcellus (19) ont fait mention honorablement. Scaliger affirme qu'il fut médecin de l'empereur Valentinien ; et cela avant même que son fils eût été choisi pour précepteur de Gratien (20) : je n'en ai trouvé aucune preuve dans Ausone.

(B) *Son horoscope faisait croire qu'il parviendrait à de grands honneurs.*] Cæcilius Argicius Arborius, son aïeul maternel, entendait l'astrologie, et avait dressé cet horoscope. Il le tenait caché, mais sa fille le

déterra. C'est Ausone lui-même nous apprend ces particularités :

*Tu cæli numeros, et conscia sidera j
Callebas, studium dissimulante a
Non ignota tibi nostræ quoque formæ
Signalis quam tu condideras tabulæ
Predita non unquam. Sed matris cur
Sedula, quam timidi cura tegebat*

Il ajoute qu'Arborius, expul-
sés en temps en temps aux coups de la
vaise fortune, et pleurant son
état mort âgé de trente ans,
solait dans ses disgrâces par-
rancer des dignités que l'éton-
nement mettait à son petit-fils.

*Dicebas sed te solatia longa fovere
Quod mea præcipuus fata manere
Et modò conciliis animarum mixte p
Fata tui certè nota nepotis habes.
Sentis quod quæstor, quod te præsi-
idem*

Consul, honorifico munere commem

Remarquez bien qu'il suppo-
sant l'âme de son aïeul n'ignorait
dans le séjour des bienheureux
complissement de l'horoscope
détail des dignités que notre
avait obtenues à la cour impé-
riale est moins orthodoxe en un au-
tre droit, car il y doute s'il reste qu-
que chose de nous ou non, après
la mort :

*Et nunc, sive aliquid post fata
supersit,*

*Vivus adhuc, ævi quod perit mem-
Sive nihil superest, nec habent long-
sensus,*

Tu tibi vixisti : nos tua fama juvat

Je ne sais si ceux qui disent
qu'il était païen ont jamais cité ce passage
comme une preuve de leur senti-
ment.

(C) *On ne saurait douter qu'il
fût encore en vie l'an 388, et
l'an 392, et qu'il n'ait vécu
plusieurs temps.*) Il parle (24) de la mort
du tyran Maxime, que Théodose
fit périr l'an 388 (25). Baronius
dit que Paulin se consacra à la vie
monastique dans sa retraite de
l'an 394 (26). Ce ne fut que peu
de temps après la vie dévote qu'il

(12) Auson., in Parental., cap. I, pag. 110.

(13) Idem, in Epiced., pag. 298.

(14) Idem, in Parental., cap. I, pag. 110.

(15) Idem, in Epiced., pag. 298.

(16) Idem, ibid., pag. 302.

(17) Ibidem, pag. 303.

(18) Voyez Scaliger, in Vita Ausonii.

(19) Marcell., in Epist. præfixa, lib. de Me-
dicâ, et cap. XXV ejusd. libri.

(20) Scaliger., in Vita Ausonii.

(21) Auson., in Parental., cap. IX.

(22) Idem, ibid., pag. 118.

(23) Idem, in Professoribus, ca-
pitulum, pag. 148.

(24) In Claris Urbibus, cap. VII.

(25) Et non l'an 391, comme l'a
sur cet endroit d'Ausone. Il est plus
la Vie d'Ausone : il y marque l'an 388.

(26) Baron., Annal., ad ann. 394
pag. 884.

née en Espagne, et qu'Ausone avait née. Voilà ce qui fait juger que le poète vivait encore l'an 392, d'où l'ensuit qu'il vécut long-temps; il était déjà vieux lorsqu'il fut consul, l'an 379 (27). Joignez à cela, que la différence d'âge entre lui et son père était fort petite (28); or il vécut à son père, qui mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

D) *Il y a d'habiles gens qui croient qu'il n'était pas chrétien.* Vossius est de ce nombre : *Poëta fuit gentilis, non christianus, ut liquet : ut quæ Christum celebrant perperam illi sint tributa.* Le P. Briet assure la même chose; il fait que donner un autre tour aux paroles de Vossius : *Ex Paullino certum est eum ethnicum fuisse, quare vera christiana huic adjudicari non possunt, sine dubio alterius sunt* (30). Borrichius passe plus avant, car il dit que qu'Ausone encourut souvent les reproches de Paulin, à cause de son paganisme : *Religione ethnicus, eo quod à Paullino amico, sed christianis acris dedito, identidem objurgaretur* (31). Paullinus *discipulus Ausonius, quem colebat ut præceptorem, et aversum à christianâ religione acerbè increpabat, quemadmodum ex ipsius liquidum est* (32). Tout cela nous montre que même les grands érudits s'épargnent la peine d'aller aux sources, et qu'ils s'arrêtent au témoignage du premier venu. Ceux qui consultent les ouvrages de saint Paulin n'y trouvent rien qui leur persuade qu'Ausone faisait profession du christianisme; et dès là qu'ils n'y lisent rien qu'on ait exhorté fortement ce poète à se faire baptiser, ils concluent qu'il professait l'Évangile. Ils le concluent encore plus certainement de ses paroles expresses qu'ils y rencontrent :

*Neque enim hoc SANCTO sic displicuisse PATRIBUS (33),
Sed ut errorem credat, sic vivere Christo (34).*

- 1) Auson., in Gratiar. Actione, pag. 709.
- 2) Auson., Epist. I.
- 3) Vossius, de Poët. lat., pag. 55.
- 4) Brietius, de Poët. lat., lib. IV, cap. 50.
- 5) Borrich., Dissertat. de Poëtis, pag. 73.
- 6) Idem, ibid., pag. 74.
- 7) C'est-à-dire à Ausone.
- 8) Paullinus, in Epistolâ de fore ad Ausonium, cap. 10.

Ainsi la lecture des ouvrages de saint Paulin fait tout le contraire de ce que Vossius et quelques autres ont assuré; elle fait voir le christianisme d'Ausone, comme l'a très-bien reconnu Lilius Gyraldus. *Christianus quidem Ausonius fuit, ut ex ejus versibus, et item Paulini ejus discipuli facile colligimus* (35). C'est donc sans nul fondement qu'on veut ôter à ce poète ce qui se trouve à la louange de Jésus-Christ dans le recueil de ses vers. Il est même vrai que, quand on lui ôterait le *Carmen paschale*, et l'excellente pièce qui commence par

Omnipotens, solo mentis mihi cognita cultu,
comme quelques critiques veulent qu'on lui ôte l'*Oratio paschalis, versibus rophalicis*, on ne laisserait pas de trouver dans ses ouvrages de quoi réfuter ceux qui disent qu'il était païen. Or, voyez combien il importe de s'adresser entre les modernes, plutôt à ceux-ci qu'à ceux-là, lorsqu'on ne veut pas prendre la peine de remonter jusqu'aux sources. Si Vossius se fût adressé à Baronius, il se fût épargné la faute qu'il a commise, et il l'eût épargnée à ceux qui l'ont copié. Il n'eût jamais pu comprendre, après avoir lu Baronius, que saint Paulin fournisse la moindre preuve du prétendu paganisme du poète Ausone; car ce savant cardinal rapporte la réponse respectueuse de saint Paulin, et fait voir que les pensées d'Ausone sur la retraite de cet ami ne différaient pas de celles que les chrétiens attachés au monde forment tous les jours, quand ils voient un jeune homme de qualité renoncer à tous les avantages de la terre, pour se consacrer à la vie monastique (36). On prétend qu'Ausone jugea qu'une humeur de misanthrope, qu'une maladie de Bellérophon portaient Paulin à se retirer du monde et à renoncer aux muses (37).

*Tristis, egens, deserta colat, tacitusque per-
erret*

Alpini convexa jugi; ceu dicitur olim

(35) Gyraldus, Histor. Poët., Dialog. X, pag. 514.

(36) Baron., ad ann. 394, num. 84.

(37) Je m'exprime ainsi, parce qu'encore que Paulin ait donné ce sens aux termes d'Ausone, il y a sujet de croire que ce n'est pas le véritable, et qu'il faut entendre ici une imprécation contre celui qui conseillait à Paulin de ne pas répondre aux Lettres d'Ausone.

*Mentis inops, cæcus hominum, et vestigia vi-
lans,
Avia perlustrasse vagus loca Bellorophon-
tes* (38).

Mille et mille chrétiens auraient pu faire un semblable jugement : c'est donc une impertinente preuve de paganisme. Arnisaëus, et l'auteur français qu'il cite, étaient sans doute chrétiens, et cependant ils jugeaient tout comme Ausone, de l'amour de la solitude : ils ont assez clairement donné à connaître qu'ils attribuaient à une humeur mélancolique la retraite des fondateurs des moines : *Medici inter signa morbi melancholi referunt, si quis quærat solitudinem, aut si quem tristis agat mœror, torvæ severum fronte, vel à lætis sociorum cœtibus arceat; et Gallicus quidam non inconcinuus scriptor, ejus ordinis fuisse censet Franciscum, Dominicum, aliosque eremitas, aut anachoretas, qui contra naturæ præscriptum politicis societatibus se subtraxerunt, in eremos, instar Endymionum, sese abdiderunt, et quo melancholica ingenia maximè afficiebantur, novum vitæ genus, affectatæ religionis pallio vestitum, condiderunt* (39). Baronius n'a pas oublié de remarquer qu'Ausone fut élevé par deux religieuses qui étaient ses tantes (40). C'est une preuve qu'il était d'une famille chrétienne. Or, en ce temps-là le christianisme étant sur le trône, et le paganisme étant exposé aux disgrâces et à la persécution, il n'arrivait guère qu'un chrétien se fît païen. Puis donc qu'Ausone fut élevé dès l'enfance au christianisme, l'on doit être persuadé qu'il le professa tout le reste de ses jours ; car rien n'est plus absurde que la pensée de Giselin. Il a débité que Claudien et Ausone, entraînés par l'autorité et par l'éloquence de Symmaque, abjurèrent la foi chrétienne, et se replongèrent dans l'idolâtrie (41). Il prétend prouver cela par le témoignage de saint Augustin, et par l'étroite amitié que Symmaque leur témoignait en leur écrivant. Le jésuite

qui réfute cela montre que saint Augustin, sans parler d'Ausone seulement que Claudien avait taché au paganisme (42) : c'est point prétendre qu'il eût été chrétien. Et, pour ce qui est d'Ausone, on le justifie, tant par le de l'empereur Gratien et de Paulin, que par leurs honnêtetés : on aurait pu ajouter que la raison pruntée de l'amitié de Symmaque plus faible du monde : ce n'était la conformité de religion qui l'aidait, mais l'amour qu'ils avaient l'un pour l'autre pour les belles-lettres.

On ne saurait disconvenir que Baillet n'embrasse le sentiment de ceux qui prétendent qu'Ausone était païen ; on n'en saurait, dis-je, venir, quand on pèse les paroles qu'il emploie : « Ce sont des défauts qu'il aurait dû récompenser par ses bonnes qualités prises d'ailleurs ; qu'il devait réparer par des maximes et des sentimens tirés de la morale, comme les meilleurs de l'antiquité avaient eu à faire avant lui. Mais, comme il vivait parmi les chrétiens, il peut-être peur qu'on ne le comparât à eux, si on lui eût reproché des sentimens trop conformes à leurs, touchant les mœurs. Il est certain que l'on trouve, dans ses ouvrages d'Ausone, les plus grandes maximes de la morale, et notamment les Apophthegmes des sages de la Grèce. Que peut-on de plus moral que sa description d'un *vir bonus* (44) ?

(E) Il a composé quelques vers.] Scaliger le père trouvait dans quelques épigrammes d'Ausone, jugea qu'il n'y avait que le feu fût capable de les nettoyer. *Nomen (epigrammata) adeò fœda atque testanda, ut neque scriptore neque editore digna, non in spongiâ imbere merita sint, sed solis flammâ expiari posse videantur* (45). Je ne tonne qu'on ne dise rien contre les obscénités du *Cento nuptialis*, qui

(38) Auson., Epist. XXV, pag. 697, 698.

(39) Arnisaëus, Relectionum politicar. pag. 9.

(40) Baron., ad ann. 394, num. 85. Voyez la remarque (F), num. VII.

(41) Victor Giselinus, in Scholiis ad secundum librum Prudentii contra Symmachum, apud Theophil. Raynaud. Hoploth., sect. II, serie I, cap. XIV, pag. 56.

(42) Théophil. Raynaudus, Hoploth., serie I, cap. XIV, pag. 56.

(43) Baillet, Jugem. sur les Poètes, tom. I, pag. 470.

(44) Pag. 529.

(45) Julius Cæsar. Scalig., Poët., lib. I, cap. V, pag. 761.

principalement excité la bile de plusieurs autres auteurs. Voici un beau passage de M. Baillet : « Il aurait été au moins à souhaiter qu'on eût exterminé le misérable *Centon*, c'est-à-dire, cette méchante pièce de rapport, qu'il a fait des moitiés de vers de Virgile, sur des matières purement érotiques. C'est avec beaucoup de justice que l'université de Paris se plaignait, il y a quarante ans, de la malice que ce poète a eue de faire parler d'une façon très-déshonnête Virgile, c'est-à-dire, celui des poètes de l'antiquité qu'on a toujours loué le plus pour sa chasteté (*1). Et le père Briet, jésuite, a porté son zèle encore plus loin (*2), lorsqu'il nous a dépeint cette action d'Ausone comme un attentat punissable; jugeant qu'il n'y avait pas moins d'impudence et d'effronterie que d'impureté et d'infamie dans un homme qui avait été capable de commettre une telle infidélité, et qu'il y avait quelque chose de plus diabolique qu'humain dans ce pernicieux art de pervertir les choses, c'est-à-dire, de les changer de bien en mal, pour dresser des pièges à l'innocence et à la pureté de la jeunesse (46). » Comme bien des gens seront fort aises de lire les propres paroles du père Briet, je m'en suis copier : *Centones ejus Virgilii non tantum impurissimi sunt, sed repudentissimi, quibus castissimos et libidinosos affixit materiae, operum quod plus demonem quam hominem saperet, adolescentium pudicitiam liantem*. Ausone fit cet ouvrage à l'honneur de l'empereur Valentinien, et en avait fait un semblable. Il s'excuse sur cet ordre-là, et il observe que le prince ne saurait user d'une prière de commandement plus absolue que celle de la prière. Il se trouva embarrassé, car, en faisant un mauvais poème, il s'exposait au blâme d'avoir sacrifié grossièrement sa réputation à la flatterie; et, en faisant un meilleur poème que celui de l'empereur, il s'exposait à passer pour

un insolent qui avait l'audace de vouloir briller plus que son maître. Il assure, 1°. qu'il garda un tel milieu, que, sans prétendre de surpasser Valentinien, il fit en sorte que son poème ne cédât point à l'ouvrage de ce prince; 2°. qu'il eut l'avantage de lui plaire, et que, ne l'ayant point vaincu, il n'encourut point la disgrâce que la victoire aurait pu lui attirer. Voilà le langage d'un fin courtisan; mais, afin de rendre à ce poète toute la justice que la délicatesse de son esprit et de sa plume demande ici, il faut l'entendre lui-même : *Piget Virgiliani carminis dignitatem tam joculari dehonestasse materiam; sed quid facerem? jussum erat. Quodque est potentissimum imperandi genus, rogabat qui jubere poterat, S. imperator Valentinianus, vir meo judicio eruditus, qui nuptias quondam ejusmodi ludo descripserat, aptis equidem versibus et compositione festiva. Experiri deinde volens, quantum nostram contentione praeccellerent, simile nos de eodem concinnare praecepit. Quam scrupulosum hoc mihi fuerit, intellige. Neque anteferri volebam, neque posthaberi: quum aliorum quoque judicio detegenda esset adulatio inepta, si cederem, insolentia, si ut aemulus eminerem. Suscepi igitur similis recusanti, feliciterque et obnoxius gratiam tenui, nec victor offendi (47)*. S'il était vrai que le *Cento nuptialis* de l'empereur Valentinien ne cédât pas à celui d'Ausone, il faudrait dire que ce monarque n'entendait pas mal la poésie; et comme, d'ailleurs, il était grave, et d'une pudicité exemplaire, il peut servir de beaucoup à la justification d'Ausone. *Omni pudicitiae cultu domi castus, et foris, nullo contagio conscientiae violatus obscenae, nihil incestum; hancque ob causam tanquam retinaculis petulantiam frenarat aulæ regalis (48)*. Un si grand exemple peut prouver très-clairement que les personnes les plus sévères et les plus chastes se laissent aller quelquefois à des jeux d'esprit, où les descriptions de la principale cérémonie des noces sont remplies de trop de licence et de trop d'obscénités, car il ne faut

* Réponse de l'Université à l'Apologie du Néc. Caussin, pag. 358.

* Philipp. Briet, de Poët. latin., lib. IV, 50.

* Baillet, Jugem. sur les Poètes, tom. II, 470, 471.

(47) Auson., in Praefat. Cent. nuptial., pag. 500, 501.

(48) Amm. Marcell., lib. XXX, cap. IX.

point douter que cette pièce de poésie de l'empereur Valentinien ne fût bien gaillarde ; la matière le demandait. Il était question de mariage, et l'on avait pris la chose sur le ton de plaisanterie : *Nuptias quondam ejusmodi ludo descripserat* (Valentinianus) *aptis equidem versibus, et compositione festiva* (49). On peut être très-assuré que les vers de cet empereur ne furent pas moins érotiques que ceux de l'empereur Gallien (50). Il faut donc reconnaître qu'Ausone trouvait quelque excuse, en ce qu'il ne faisait son Centon nuptial qu'à l'imitation et qu'à la prière de son maître, l'un des plus graves et des plus chastes empereurs qui aient jamais été, et, outre cela, grand sectateur de la plus pure doctrine chrétienne (51) ; de façon que, s'il n'eût pas pratiqué le dogme de la tolérance (52), on jugerait qu'il ne lui manquait aucun des talens qui conviennent aux monarques les plus orthodoxes. Je ne remarque ceci que pour en conclure que ceux qui mettent Ausone entre les poètes païens, sous prétexte qu'il a fait une pièce aussi lascive que le *Cento nuptialis*, n'examinent pas les choses assez mûrement. Il est blâmable, sans doute. Je ne prétends point l'excuser ; je dis seulement que cette action n'est point une preuve de paganisme, et qu'elle ne suffit pas à donner de justes soupçons qu'il ne fut pas un chrétien très-orthodoxe, et je prouve cela par les circonstances, c'est-à-dire, par le caractère de l'empereur qui lui commanda de composer un tel écrit, et qui l'approuva. Combien y a-t-il de poètes chrétiens dont les ouvrages sont plus lascifs que ne l'est le *Cento nuptialis* ! Il en faudrait dégrader plusieurs de la qualité de chrétien, si l'on se réglait à la maxime du Gyraldi. *Christianus quidem Ausonius fuit... sed petulantior tamen et lascivior quam ut inter christianos numerari dignus sit* (53). Sans

(49) Auson., in *Præfat.* Cent. nuptial., pag. 500, 501.

(50) Voyez ci-dessus, pag. 436, colon. 2, au commencement.

(51) Voyez M. Fléchier dans la Vie de Théodose, pag. 52.

(52) Amm. Marcell., lib. XXX, cap. XIX, et ibi Valesius.

(53) Gyrald., *Histor. poët.*, Dialog. X, pag. 514.

recourir à l'Italie, ne trouve-t-on point parmi les œuvres d'un poète de Haye, un épithalame qui, en matière d'obscénités, ne cède point au Centon d'Ausone (54) ? J'adresse principalement au sieur Rittershusius qui a regardé comme un monstre ce qu'il a vu dans la conduite d'Ausone, je veux dire qu'un poète chrétien de nom et de mœurs ait écrit lascivement : *Illud imprimis apud me moniti instar habet, hominem christianum, et ut apparet, non nomine tantum, sed et pectore et moribus, adeo sapi lasciva atque improba scribere potuisse, ut nisi nomen Ausoni esset adscriptum, Bilbilitanum poetam legere putes* (55). Il ne se paie point de l'excuse que l'auteur a faite sur la pureté de sa vie, *lasciva est nobis pagina, vita proba est*. Je rapporte fort au long cette excuse-là dans un autre article (56). Notons qu'Ausone était si persuadé qu'on le blâmerait, qu'il tâche de se justifier au commencement, au milieu et à la fin de ce petit poème. Nous avons vu ce qu'il a dit au commencement ; nous verrons ailleurs (57) ce qu'il a dit à la fin. Il ne nous reste que de remarquer ce qu'il a dit au milieu. Sachez donc qu'après avoir décrit bien honnêtement le festin nuptial, la marche de l'épouse, la marche de l'époux, les présens de noces, les vœux de la compagnie, et avoir représenté assez honnêtement les premiers discours des mariés, il s'arrête là, et qu'il avertit ses lecteurs que ce qui lui reste à dire n'étant point couvert d'un voile, c'est à eux à ne point passer plus outre : *Hactenus castis auribus audiendum mysterium nuptiale, ambitu loquendi, et circumfusiore relavi. Verum quoniam et fescenninus amat celebritas nuptialis, verborum que petulantiam notus vetere instituto ludus admittit, cætera quoque cubili et lectuli operta prodentur, ab eodem auctore collecta : ut bis erubescamus, qui et Virgilium faciamus impudenter. Vos, si placet, hic jam legite*

(54) Voyez le Basium XX, sive Epithalamium de Jean Secundus, pag. 103.

(55) Conradus Rittershusius, *Epist. ad Sal. Pantherum*.

(56) Voyez la remarque (D) de l'article VAYER.

(57) Voyez la même remarque.

lum ponite : cætera curiosis relin-
te (58). Il a raison de dire que ce
il nomme *imminutio* (59) sera dé-
en termes fort sales. M. Moréri
ité le plus indulgent de tous les
nmes : *Il y a quelques pièces*,
-il, *qu'Ausone avait composées*
ant sa jeunesse, où il donne trop
a liberté de son siècle. Cette cen-
n'est point rigide, et suppose
fausseté, car assurément Ausone
ait point jeune lorsqu'il composa
nton nuptial. Je ne parle point des
qu'il fit sur une jolie esclave qui
pelait Bissula, et qui lui avait été
gée pour sa portion du butin,
s une grande victoire remportée
Allemagne l'an 368, car nous ne
ns point à quel degré de licence
porta : ils sont perdus, et nous
rons seulement conjecturer qu'ils
ont bien libres, puisqu'il demande
lecteurs qui aient fait la dé-
che.

. *Admones, antè bibas.*
veris nil scribo : meum post pocula si quis
erit, hic sapiet (60).

me convient nullement à ce qui
reste de ce poème ; on n'y voit
d'impur, ni dans les mots ni dans
ensées : il faut donc dire que la
art des pièces qui le compo-
t sont pèries. Un commentateur
ouvé la même chose par une au-
aison, sans songer à celle-là. Il
arque que cette poésie est trop
te présentement, pour avoir pu
précédée de ces préfaces qui s'y
vent (61) ; et, par conséquent,
était beaucoup plus longue quand
eure l'eut achevée, que nous ne
ns aujourd'hui. Quoi qu'il en
Ausone, qui, en ce temps-là,
ait plus dans le feu de la jeunesse,
vivait, selon toutes les apparences,
peu bien librement, les gentil-
s de son esclave : elle lui parut
réable dès le premier jour, qu'il
arda guère à la mettre en li-
s (62).

Voici quelques erreurs de Sca-
] 1°. Il a cru qu'Ausone fut
à la charge de préfet du pré-

2 Auson., in *Centone nupt.*, pag. 513,

3 C'est-à-dire, la défloration.

4 Auson., in *Bissulâ*, pag. 340.

5 Voyez l'Ausone de Tollius, pag. 342.

6 Auson., in *Bissulâ*, pag. 341.

toire, pendant la vie de l'empe-
reur Valentinien (63). Cela n'est pas
vrai : Ausone déclare qu'il ne devait
cette charge qu'à l'empereur Gratien.
Tot gradus nomine comitis propter
tua incrementa congesti ex tuo me-
rito, te ac patre principibus, quæs-
tura communis, et tui tantum præ-
fectura beneficii (64). 2°. Scaliger
a cru sans raison qu'il y avait une
faute dans le code Théodosien, à
l'endroit où il est parlé d'Auxonius,
préfet du prétoire (65). Il veut qu'on
lise *Ausonius*, et non pas *Auxonius*. Il
n'aurait point demandé une telle cor-
rection, s'il avait pris garde que la
personne dont il s'agit dans cet en-
droit-là du code Théodosien, mourut
environ l'an 371, et qu'Ausone exerça
le consulat l'an 379, et vécut encore
plusieurs années depuis. 3°. Il veut
que toutes les lois adressées à An-
tonius, préfet du prétoire, soient
corrigées, et qu'on y lise *Ausonius*,
et non pas *Antonius*. C'est à tort,
car il est certain qu'Ausone fut ho-
noré de la charge de préfet du pré-
toire d'Italie l'an 376, cinq mois après
la mort de l'empereur Valentinien,
et que son fils Hespérius lui fut donné
pour collègue (66). Nous savons aussi
qu'Antonius obtint la préfecture du
prétoire des Gaules environ le même
temps. Les choses demeurèrent au
même état l'année suivante : Ausone
et son fils exercèrent la préfecture
d'Italie, et Antonius celle des Gaules ;
mais, l'an 378, Antonius eut la pré-
fecture du prétoire en Italie, Ausone
et son fils l'eurent dans les Gaules,
et ne la quittèrent qu'en 380. Vous
trouverez les preuves de tout ceci dans
l'auteur que je vous indique (67).
4°. Scaliger a cru qu'Ausone parlait
de soi-même dans ces deux vers :

Aut Italûm populos, Aquilonigenasque Bri-
tannos
Præfectarum titulo, tenuère secundo (68).

(63) Scalig. *Ansonian. Lection.*, lib. I, cap.
II, et lib. V, cap. XVII, apud Alb. Petrum
Rubenium, in *Vitâ Mallii Theodori*, pag. 16.

(64) Auson., in *Gratiar. Actione*, pag. 702,
703.

(65) Cod. Theod. *Leg. II de Patrocinii Vi-*
rorum. Vide Valesium in Amm. Marcellin.,
lib. XXIX, cap. I, pag. 549.

(66) Auson., in *Gratiar. Actione*, pag. 705.

(67) Albertus Petrus Rubenius, in *Vitâ Mallii*
Theodori, pag. 17 et seq.

(68) Auson., in *Mosellâ*, vs. 407, pag. 419.

C'est s'abuser : le poëme où sont ces deux vers fut composé pendant la vie de l'empereur Valentinien (69). Or, Ausone ne fut préfet du prétoire qu'après la mort de ce prince (70). 5.^o Il ne faut point croire ce que Scaliger assure, qu'Ausone, après son consulat, exerça la charge de proconsul d'Asie, et celle de vicaire du diocèse d'Afrique (71). On trouve bien un Auxonius qui était vicaire du diocèse d'Asie l'an 365, et un autre Auxonius qui était proconsul d'Asie l'an 381 (72); mais, que fait cela pour le sentiment de Scaliger? 6.^o Il prend l'oncle pour l'aïeul dans ces paroles : *Hoc tanto viro nascitur Burdegala Decius Magnus Ausonius nomine avi materni, cognomine patris* (73). L'aïeul maternel d'Ausone s'appelait Cæcilius Argicius Arborius : il laissa un fils qui avait nom Æmilius Magnus Arborius. La faute de Scaliger est donc visible. 7.^o Il dit qu'Hilaria et Julia Cataphronia, qui avaient fait vœu de virginité, étaient tantes maternelles d'Ausone (74). Cela n'est vrai qu'à l'égard d'Æmilia Hilaria, car la religieuse Julia Cataphronia était sa tante paternelle (75).

(G) ... et les principales éditions d'Ausone.] Gesner et ses abrégiateurs assurent qu'Alde est le premier qui ait publié ce poëte. Ils ne marquent point en quelle année; mais, s'ils entendent l'édition de Venise, en 1517, on les convaincra facilement de fausseté; car, outre qu'Alde n'était point alors en vie, M. van Beughem assure qu'Ausone fut imprimé à Milan en 1490 (76), et puis à Venise, l'an 1496, avec une préface de George Merula (77). L'édition de Bâle, en 1523, chez Valentin Curion, est assez connue; celle que Louis Mireüs fit faire

à Lyon, chez Jean de Tournes, l'an 1557, est meilleure que les précédentes : les bibliographes en font mention; mais je ne vois pas qu'ils parlent de celle que Ducheri procura, et à la louange de laquelle Nicolas Bourbon fit quatre vers que l'on voit au revers du titre de l'édition de Lyon, chez Sébastien Gryphius, en 1549. Je ne dis rien de l'édition de Plantin, en 1568, avec les notes de Théodore Pulman. Celle de Joseph Scaliger, à Lyon, chez Antoine Gryphius, en 1575, accompagnée d'un fort docte commentaire sous le titre d'*Ausoniarum Lectionum*, effaça les précédentes. Personne n'ignore qu'Élie Vinet est un des commentateurs qui ont le plus travaillé sur les ouvrages de notre poëte. Il régentait les belles-lettres à Bordeaux, et se voyait exhorté par plusieurs personnes de cette ville à procurer une édition de leur illustre compatriote : il tâcha de les satisfaire; mais il ne trouva aucun manuscrit d'Ausone dans les bibliothèques de Bordeaux; et tout ce qu'il put faire fut de conférer ensemble les éditions. Il rétablit et il corrigea divers passages; et, en attendant que les commentaires où il devait rendre raison de sa critique fussent prêts, il fit imprimer les OEuvres d'Ausone telles qu'il les avait corrigées. Jacques Goupil, son ami, eut soin de cette édition, qui est celle de Paris, en 1551. Vinet, quelques années après, recouvra un manuscrit qui avait été trouvé proche de Lyon, et qui lui donna beaucoup de lumières; et, comme cela diminuait ses excuses auprès de ceux qui le pressaient de faire imprimer ses notes, il fit imprimer à Poitiers le poëme de *claris Urbibus*, accompagné de son commentaire, l'an 1565. Il envoya un exemplaire complet des OEuvres d'Ausone à Antoine Gryphius, qui lui avait demandé, et qui promettait de l'imprimer promptement; mais, cette édition ne paraissant pas, il fut exhorté de se servir de l'imprimerie qui avait été dressée à Bordeaux sur ces entrefaites. Il donna donc un autre exemplaire à Simon Millanges, qui commença de l'imprimer à Bordeaux au mois de février 1575, et qui finit au commencement de l'été de la même année. On reçut en ce temps

(69) Cela est clair par le vers 450.

(70) Voyez Rubenius, in Vita Mallii Theodori, pag. 23.

(71) Scalig., in Vita Ausonii.

(72) Ruben., in Vita Mallii Theodori, pag. 24.

(73) Scalig., in Vita Ausonii.

(74) Idem, ibidem.

(75) Auson., in Parent., num. 26, pag. 140.

(76) Beughem, in Incunabul. Typographiæ, apud Joh. Albert. Fabricium, Biblioth. lat., pag. 177.

(77) Il y a un exemplaire de cette édition dans la bibliothèque de M. de Thou : elle est in-folio, et peut-être d'Alde.

la l'édition de Gryphius; et, parce que le papier manqua à Millanges, on ne put mettre sous la presse le Commentaire de Vinet. On ne l'imprima que quatre ans après l'édition que Millanges avait faite des Oeuvres d'Ausone (78). C'est pourquoi, si l'on veut parler exactement, il ne faut point dire que la meilleure édition d'Ausone est celle qui fut publiée à Bordeaux, l'an 1575, avec les Commentaires d'Élie Vinet. *Præ reliquis verò laudanda luculenta Ausonii editio, cum Commentariis viri docti Eliae Vineti vulgata, Burdigalæ A. 1575; et post ejus obitum A. 1590, 4 (79);* car, encore un coup, ces Commentaires ne parurent qu'en 1580. M. Moréri a été exact sur ce point: il s'est seulement trompé à dire que Vinet était de Xaintes; le mot *Santo* ne signifiait ici que Saintongeais. La Bibliothèque de M. l'archevêque de Reims fait mention (80) d'un Ausone imprimé chez Millanges, à Bordeaux, l'an 1575, avec les Commentaires d'Élie Vinet. Je m'imagine que cette faute est venue de ce qu'on a appliqué à toutes les pièces reliées ensemble la date 1575, qui ne convient qu'aux Oeuvres d'Ausone qui sont à la tête du volume. M. Borrichius a eu tort de débiter, 1°. que l'édition de Vinet est des meilleures; 2°. que Vinet a commenté le poème d'Ausone de *Urbibus* (81). N'est-ce pas dire qu'il n'a point fait de commentaires sur les autres poésies d'Ausone? La meilleure édition de ce poète est celle d'Amsterdam, en 1671; mais j'ai déjà averti (82) que le titre promet fausement que l'on y a inséré tout entier les notes de Mariangelus Accurse. Je donnerai un supplément à tout ceci dans l'article d'Hugolinus, à la fin de la remarque (A). N'ayant pas le livre du père Lacarry (83), je suis obligé de me contenter de ce que j'en trouve dans

- (78) Tiré de la Préface d'Élie Vinet.
 (79) Joh. Albert. Fabricius, Biblioth. lat., t. 1, p. 177.
 (80) A la page 394.
 (81) *Ausonii editio selectior est Jos. Scaligeri, Eliae Vineti. Borrich., de Poëtis latinis, pag. 182.*
 (82) Ci-dessus, citation (b) de l'article de Mariangelus Accurse.
 (83) Intitulé *Historia Galliarum sub præfectis Galliarum.*

le Journal des Savans. « La double » préfecture d'Ausone, qui a donné » tant de peine à Scaliger, y est traitée fort nettement. On voit que, » l'an 378, Ausone fut préfet du prétoire des Gaules et d'Italie, avec » son fils Hespérius; mais il ne fut » préfet d'Italie que jusques environ » le mois de juillet, qu'un certain » Antoine fut créé préfet du prétoire d'Italie, comme il est marqué dans » le code. Ainsi la préfecture d'Ausone et d'Hespérius dans l'Italie, » fut interrompue par Antoine; mais » il la reprit avec son fils, en 379, » et continua celle des Gaules avec » lui sans nulle interruption, pendant les années 378 et 379 (84). » Cette hypothèse et cette chronologie ne sont pas conformes au sentiment du sieur Rubenius, que j'ai rapporté. Si j'avais le livre du père Lacarry, je saurais peut-être lequel des deux a développé plus exactement cette matière.

(H) *Trithème a prétendu qu'Ausone fut évêque de Bordeaux.* Trithème assure que cet évêque était fort savant dans les saintes lettres, et aussi recommandable par sa piété que par son érudition, et qu'il florissait sous Maxime l'an 310, et qu'il fit de très-belles choses avec saint Martin, saint Ambroise et saint Jérôme, dans le synode que ce prince fit tenir à Trèves. Voilà un monceau de fables. Vinet observe qu'il y a des gens qui veulent qu'Ausone ait été canonisé: il dit aussi que les habitants d'Angoulême honorent comme l'un de leurs principaux saints un Ausone qui a été, disent-ils, leur premier évêque, et il ne trouve point impossible que le poète Ausone, ayant été élu évêque par ceux d'Angoulême, ait accepté cette prélature (85). Une chronique manuscrite d'Angoulême porte qu'Ausone, disciple de saint Martial, et évêque d'Angoulême, souffrit le martyre quand les Vandales ravagèrent les Gaules (86). M. de Hautesserre réfute cela par la raison qu'un disciple de saint Martial n'a pu être encore en vie au commen-

- (84) Journal des Savans du 12 août 1675, pag. 225, édition de Hollande.
 (85) Elías Vinetus, in *Vita Ausonii*.
 (86) Alteserra, *Rerum Aquitanicarum lib. 7, cap. VIII, pag. 339.*

cement du IV^e. siècle, lors de l'irruption des Vandales (87). Quoi qu'il en soit, voilà notre Ausone bien différemment situé. Les uns disent qu'il n'a pas été chrétien, et les autres qu'il est dans le catalogue des saints canonisés.

(87) *Idem, ibid.*

AUTON (JEAN D'), gentilhomme saintongeais (a), abbé d'Angle (b), de l'ordre de saint Augustin, vivait sous le règne de Louis XII ^{*1}. Il fut retenu à la suite de la cour, avec charge d'écrire l'histoire particulière de ce prince (c). Il l'écrivit en effet; et elle fut publiée à Paris, l'an 1615, in-4^o, par Théodore Godefroi ^{*2}. Elle ne s'étend que depuis l'an 1506, jusqu'à l'an 1508 (d). On y trouve jusques à des vers que l'auteur avait dédiés à son roi (e).

(a) Baudier, Histoire du cardinal d'Amboise, pag. 44.

(b) Du Chesne, Bibliothèque des Historiens de France, pag. 65.

^{*1} Leclerc remarque qu'il vécut aussi sous François I^{er}, puisque, suivant les auteurs du *Gallia christiana*, il n'est mort qu'en 1523.

(c) Baudier, Histoire du cardinal d'Amboise, pag. 44.

^{*2} Ce même Godefroy, cinq ans après, publia, dit Leclerc, une première partie de l'ouvrage d'Auton, sous le titre de : *Histoire de Louis XII, roi de France, père du peuple* (pendant les années 1499, 1500, 1501 et 1502); 1620, in-4^o. Les années 1503, 1504, 1505 n'ont jamais été imprimées; mais on en trouve un extrait intéressant dans la *Bibliothèque du Poitou*, par Dreux-Duradier, tom. II, pag. 49, 65.

(d) Du Chesne, Biblioth., pag. 65.

(e) Sorel, Biblioth. franç., pag. 329.

AUTRICHE (DON JUAN D'), fils naturel de l'empereur Charles-Quint, naquit à Ratisbonne le 24 de février 1545. Une demoiselle de Ratisbonne, qui s'appelait Barbe BLOMBERG (a), voulut bien passer pour sa mère (A), afin

(a) Voyez son article.

d'épargner à ceux qui avaient donné la vie à cet enfant la honte qui leur était inévitable, si le public avait su le nom de la véritable mère. L'enfant fut transporté en Espagne avant l'âge d'un an (B): l'empereur en donna la commission à Louis Quixada, qu'il connaissait, par plusieurs épreuves, très-capable de retenir un secret (b). Il lui recommanda de faire élever l'enfant par Madeleine Ulloa sa femme, sans que personne pût conjecturer qui était le père. Quixada servit en cela son maître avec toute la fidélité imaginable; car, non-seulement il ne révéla le mystère à qui que ce fût, mais il eut aussi un soin extrême de l'éducation de don Juan. Charles, prêt à rendre l'âme, découvrit à son fils Philippe, qu'il était le père du jeune seigneur que Quixada élevait à Villagarsia, et lui recommanda de le reconnaître désormais pour son frère, et de le traiter selon cette qualité. Philippe n'exécuta cet ordre qu'au bout de deux ans (C); mais alors il le fit de bonne grâce. Il fit élever don Juan avec don Carlos, et avec Alexandre Farnèse. Ces trois princes étaient à peu près du même âge; mais don Juan était le mieux fait, et de corps, et d'esprit. Philippe ne fut pas bien aise de la répugnance qu'il lui trouva pour l'état ecclésiastique, auquel son père l'avait destiné. Il le fit beaucoup moins d'une équipée que fit ce jeune seigneur: c'est que sans la permission du roi, il fit un voyage à Barcelone,

(b) *Quem expertus erat arcanorum celestissimum*. Strada, dec. I, lib. X, pag. 612

Que
vian
l'au
P
re
ali
la
bellico,

accompagné de bon nombre de gentilshommes, pour aller à la guerre de Malte. Les lettres qu'il reçut du roi avant que de s'embarquer lui firent rompre ce voyage. Il obéit si promptement à l'ordre qu'il avait reçu de retourner, que sa diligence apaisa un peu la colère de Philippe; et il se remit entièrement dans ses bonnes grâces, pour avoir été le premier qui lui révéla les machinations de don Carlos. Il y avait très-peu d'amitié entre ces deux jeunes princes (D). Don Juan fut peu après envoyé au royaume de Grenade contre les Maures, et se signala dans cette guerre. Il fut déclaré généralissime de la ligue contre les Turcs, et, en cette qualité, il gagna la fameuse bataille de Lépante l'an 1571, après quoi il prit la ville de Tunis et celle de Biserte, et revint triomphant en Italie, suivi d'Amidas roi de Tunis, qu'il avait fait prisonnier. Il avait laissé garnison dans Tunis contre les ordres de Philippe, et déjà, par l'entremise du pape, on parlait de lui conférer le titre de roi de Tunis. Le roi d'Espagne n'était guère content de toutes ces prospérités : l'idée qu'il se forma de l'ambition de ce jeune prince lui donnait de l'inquiétude (c). Il l'envoya commander dans les Pays-Bas, mais il lui ordonna de pacifier ces provinces : il n'était pas bien aise de l'y savoir à la tête des armées. Avec cette préoccupation, il avalait aisément tous les bruits

(c) *Quod Philippo suspicionem intendit latum victoriarum cursu juvenem non diu latum privatam fortunam, et regna nunc cogitare aliquandò invasurum.* Strada, de Belgico, decad. I, lib. X, pag. 617.

qui pouvaient lui rendre suspecte la conduite de son frère; et quelques-uns disent que, pour augmenter la division, on trouva moyen de lui faire dire que don Juan s'allait marier avec la reine Élisabeth (d). Disons, pour couper court, qu'Escovedo, secrétaire de don Juan, ayant été envoyé à Madrid par son maître, pour y solliciter les secours que l'on attendait depuis longtemps, y fut tué (E). Don Juan se crut alors en pleine disgrâce : le chagrin de se voir sacrifié à la risée des ennemis, par l'impossibilité où on le mettait de leur tenir tête (F), lui causa une maladie dont il mourut le 1^{er}. d'octobre 1578 (e). On a cru même qu'il fut empoisonné (G). Il recommanda bien au roi Philippe sa prétendue mère, et son prétendu frère Uterin, et ses domestiques; mais il n'osa point lui faire parler de ses deux filles naturelles (f) (H).

On voit son éloge parmi ceux de plusieurs autres guerriers, dans un livre composé par Primo Damaschino, et imprimé à Rome, l'an 1680, sous le titre de *La Spada d'Orione stellata nel Cielo di Marte*. Mais si vous souhaitez de voir le détail des plaintes que l'on fit contre sa conduite, avec plusieurs de ses lettres interceptées, vous n'avez qu'à lire *Sommier Discours des justes Causes et Raisons qui ont contrainct les États-Généraux*

(d) Voyez la remarque (F).

(e) *Majoribus in dies pressus angustis ac desertus, uti palàm querebatur à rege, traditusque hostium ludibrio, ingens animi speique princeps. . . . ex mœore contabuit.* Strada, decad. I, lib. X, pag. 619.

(f) Tiré de Strada, au X^e. livre de la 1^{re}. décade.

des Pais-Bas de pourvoir à leur deffense contre le seigneur don Jean d'Austrice. C'est un manifeste très-curieux. Il fut imprimé en Anvers, par Guillaume Sylvius, imprimeur du roi, l'an 1577. Voyez aussi le manifeste que le prince Jean Casimir, comte Palatin du Rhin, publia l'année suivante, pour justifier son expédition. Il le fit imprimer à Neustadt, en allemand et en latin. Il y a eu au XVII^e. siècle un autre don JUAN D'AUTRICHE (I), qui a paru dans le monde avec assez d'éclat. Il était fils de Philippe IV, et d'une comédienne (K).

(A) *Barbe Blomberg voulut bien passer pour sa mère.*] Famien Strada raconte que le cardinal de la Cueva lui avait révélé ce secret (1). Ce cardinal l'avait appris de l'infante Claire-Eugénie, à qui Philippe II, qui n'avait rien de caché pour elle, en avait fait confidence. Philippe II témoigna toujours devant le monde que Barbe Blomberg était la mère de don Juan : *Eodemque loco habitam à Philippo rege scenæ pariter inserviente* (2). Le sacrifice que cette dame voulut bien faire de sa propre réputation à celle d'une grande princesse n'est pas à beaucoup près si considérable que l'on s'imagine : on se fait une honte de passer pour la maîtresse d'un particulier ; mais combien y a-t-il de dames qui se glorifient d'être les maîtresses des rois et des empereurs ! J'ai dit que ce sacrifice se faisait en faveur d'une grande princesse : c'est Strada qui me l'apprend : *Joannem Austriacum, non ex Barbarâ Blombergâ, uti creditum ad eam diem, sed ex longè illustriori ac PLANE PRINCEPE feminâ procreatum : cujus ut famæ parceretur prætentam fuisse aliam à Carolo Cæsare.* Le même historien remarque que don Juan, trompé deux fois à sa mère, n'y fut jamais

détrompé. Il se crut d'abord fils de Madeleine Ulloa, et puis de Barbe Blomberg. Quelque heureux, quelque vigilant qu'il fût à découvrir les plus secrètes intrigues de l'ennemi, il ne put jamais développer ce mystère domestique. *Habet profectò undè minus sibi de sud sagacitate placeat humanum ingenium quando tantus princeps, atque intima quæque vel in hoste rimari solitus, domi suæ, suorumque ignarus adeò vixerit obieritque, ut bis in matre deceptus, semper alienam coluerit, numquàm suam* (3). Je m'étonne que le père Strada ne dise rien d'une troisième personne qui a passé pour la mère de don Juan. L'auteur d'une docte dissertation, qui fut imprimée l'an 1688 (4), parle avec de grands éloges de Catherine de Cardonne, née à Naples, l'an 1519. Elle passa en Espagne, avec la princesse de Salerne, sa cousine, l'an 1559, et s'acquitt de telle sorte, par sa vertu et par sa piété, l'estime de Philippe II, qu'il commanda à Ruy Gomez, prince d'Évol, gouverneur de don Carlos et de don Juan, d'avoir soin de cette dame. Ruy Gomez la prit chez lui, et la trouvant d'une sagesse admirable, il la pria de se charger de la conduite de sa maison, et de partager avec lui l'éducation des deux princes. Elle s'acquitta de cette charge avec tout le soin imaginable. Don Juan l'honora toujours comme *sa mère*. L'auteur de la dissertation fait une remarque sur ce mot. *Il ne faut pas passer outre, dit-il* (5), *sans justifier cette sainte d'une horrible calomnie par laquelle quelques-uns, abusant de ce mot, ont voulu faire croire qu'elle était la véritable mère de Jean d'Autriche. Strada de Rosberg semble avoir donné lieu à cette supposition, lorsque, dans sa Généalogie de la maison d'Autriche, il marque la mère de ce prince sous le seul nom de Catherine. Mais la vie chaste et si mortifiée qu'avait menée Catherine de Cardonne, dès son enfance, ne pouvoit pas permettre qu'on eût d'elle un tel soupçon. On ajoute plusieurs autres raisons à celle-là, pour justifier Catherine de Cardonne, et l'on finit la remarque par ces paroles :*

(1) Strada, de Bello Belg., *decad. I, lib. X, pag. 626.*

(2) *Idem, ibid.*

(3) *Idem, ibid., pag. 627.*

(4) Dissertation sur l'hémic de vin et sur le livre de pain de saint Benoist.

(5) *Pag. 186.*

C'était une autre personne plus illustre (qui était la mère de Jean d'Autriche), et que notre sainte (6) avait même connue, comme remarque l'historien de sa vie, mais qui, pour de grandes considérations, n'a point été divulguée. Joignons à tout ceci un passage de M. Varillas. *Le secret de la naissance de Jean d'Autriche*, dit-il (7), n'a jamais été tout-à-fait découvert; et, soit que la qualité trop élevée de sa véritable mère exigeât toutes les précautions qui furent apportées, ou que l'on eût eu plus de soin d'éviter le scandale que le péché, il est certain que Charles ne découvrit qu'au seul Quichada quel était Jean d'Autriche, et qu'il lui ordonna de le faire passer pour son fils, jusqu'à ce que Sa Majesté Impériale apprit à Philippe II, en lui résignant ses états, qu'il avait un frère naturel. Cette retenue de M. Varillas est plus louable que la liberté que l'on s'est donnée dans la seconde édition du *Ménagiana*, de dire tout net et tout franc que don Juan d'Autriche est né de la propre sœur de son père. C'est à l'occasion d'une très-excellente parole de Charles-Quint. On prétend qu'il dit, en déchirant un injuste privilège qu'il avait signé : *J'aime mieux gâter ma signature que ma conscience*. Sur quoi l'on a fait cette glose dans la seconde édition du *Ménagiana*, pag. 422. *Voilà une conscience bien délicate, pour un homme qui a tant fourbé pendant toute sa vie, et qui, si l'on en croit la médisance, ne se faisait pas scrupule de coucher avec sa propre sœur, pendant que Barbe Blomberg servait de couverture à ce commerce infâme, et se disait la mère de don Juan d'Autriche.*

(B) *Il fut transporté en Espagne avant l'âge d'un an.*] Brantôme fait un autre conte, que je rapporterai dans les remarques de l'article *Blomberg*, et qui ne doit pas être cru au préjudice du père Strada.

(C) *Charles-Quint découvrit à Philippe II que don Juan était son fils, et lui recommanda de le reconnaître pour son frère..... ce qu'il n'exécuta....*

ta.... qu'au bout de deux ans.] L'application au principal est cause qu'un historien ne s'aperçoit pas toujours de ses erreurs de calcul. Voici Strada qui assure que don Juan naquit le 24 de février 1545; que son père mourut le 21 de septembre 1558; que Philippe reconnut don Juan deux ans après la mort de son père; qu'il le fit élever avec don Carlos, son fils, et que ces deux princes n'avaient pas encore atteint leur quinzième année, *annum quartum decimum nondum supergressi*. Si Strada avait bien compté, il aurait trouvé plus de quinze ans accomplis. On ne peut pas dire que l'année 1547 est celle de la naissance. J'avoue que M. Moréri l'assure; mais ce ne peut pas être l'opinion de Strada, puisqu'en mettant la mort de don Juan au 1^{er}. d'octobre 1578, il lui donne trente-trois ans de vie. Il n'y a donc point faute d'impression au chiffre 1545. L'auteur de la Dissertation sur l'hémime (8) met la naissance de ce bâtard au 14 février 1545, et la mort environ le 1^{er}. octobre 1578, à l'armée près Namur; et il censure la Généalogie de la maison d'Autriche, qui le fait mourir à Bruges âgé de vingt-cinq ans. Il censure aussi le père Strada d'avoir mis la mort de don Juan au mois de décembre; mais on lit en propres termes dans Strada, *Kalendis octobris* (9). M. Varillas n'est point croyable, quand il dit que Philippe II laissa couler onze ans sans exécuter les ordres de son père, et que Jean d'Autriche avait déjà vingt ans lorsque Sa Majesté Catholique s'avisait de le reconnaître pour frère (10). Il aurait eu vingt-quatre ans, selon ce calcul. Souvenons-nous qu'il fut envoyé généralissime au royaume de Grenade, l'an 1569 (11). Il faudrait, selon M. Varillas, qu'on eût commencé par cette importante charge à le reconnaître pour le fils naturel de Charles-Quint. Ce serait bien mal connaître Philippe II, que de lui attribuer une conduite si précipitée.

(D) *Il révéla le premier les machinations de don Carlos: il y avait très-peu d'amitié entre ces deux jeunes*

(6) C'est-à-dire, Catherine de Cordonne. Son Histoire est dans l'Histoire générale des Carmes déchaussés, 1^{re} part., liv. V. Voyez la Dissertation sur l'hémime, pag. 182.

(7) Varillas, Histoire de François 1^{er}, liv. XIII, pag. 589.

(8) Pag. 187.

(9) Strada, *decad. I, lib. X*, pag. 611.

(10) Varillas, Histoire de François 1^{er}, liv. XIII, pag. 389.

(11) Moréri dit 1570.

princes.] Rapportons une particularité qui se trouve dans Brantôme. On dit que don Carlos « s'étant découvert » de quelque chose d'importance à » don Jean, qu'il le révéla au roi » d'Espagne, dont il l'en aima tous » jours davantage, mais mal reconnu » depuis : et don Carlos l'en haït si » bien, qu'ordinairement ils avaient » dispute, jusque-là qu'il l'appela » une fois bâtard, et fils de putain ; » mais il lui répondit : *Si, yo lo soy,* » *mas yo tengo padre mejor que vos ;* » *Oui, je le suis, mais j'ai un père* » *meilleur que vous* : et ils en cuidèrent venir aux mains (12). »

(E) *Escovedo, son secrétaire, ayant été envoyé à Madrid,..... y fut tué.*] M. le Laboureur dit qu'il avait lu des mémoires dressés par M. de Peiresc, qui font mourir Escovedo après son maître, et que M. du Vair, qui avait appris cette particularité dans une conversation familière avec Antonio Perez, la conta à M. de Peiresc (13). Cela mérite d'être examiné. Nous ferons peut-être un article sur Escovedo *, dans lequel nous traiterons de ceci plus amplement, et nous verrons si ce fut avant ou après la mort de don Juan, que l'on sut à la cour d'Espagne les machinations que lui et le duc de Guise avaient tramées. Philippe II n'avait pas tout le tort que l'on s'imagine, et don Juan était capable, avec le temps, de lui susciter plus d'affaires que les Hollandais. Il ne valait guère mieux, par rapport à son souverain, que le duc de Guise. Mais il est vrai que l'humeur jalouse de Philippe, et sa mystérieuse politique, inspiraient le plus souvent, dans sa famille, ces pensées de rébellion. *Multi fallere docuerunt, dum timent falli, et aliis jus peccandi suspicando fecerunt* (14).

(F) *Il se vit sacrifié à la risée des ennemis, par l'impossibilité où on le mettait de leur tenir tête.*] Voilà comment le roi d'Espagne, tout grand politique qu'il était, aimait mieux perdre les Pays-Bas que de ne point satisfaire les jalousies et autres pas-

sions cachées qui lui rongeaient l'âme. C'est à cela que les Hollandais sont autant ou plus redevables de leur liberté, qu'à leur bonne et sage conduite. Il y a peu de grandes affaires qui ne réussissent pour le moins autant par les fautes de l'un des partis, que par la prudence de l'autre. Il n'était pas malaisé de faire donner dans le panneau Philippe II, dès qu'on détectait ses jalousies. Strada se figure que le prince d'Orange écrivit à un de ses amis, à Paris, le mariage de don Juan avec la reine d'Angleterre, et la promesse que le marié faisait de la liberté de conscience à ceux de la nouvelle religion ; qu'il écrivit, dis-je, cela tout exprès, afin d'augmenter les soupçons du roi Philippe : il crut que sa nouvelle ne manquerait pas d'être sue par l'ambassadeur d'Espagne. *Quin ad hanc quoque suspicionem regi confirmandam haud sanè dubitaverim aspersisse Orantium, scriptis ad amicum litteris in Galliam, quibus Joan. Austriaci atque Anglæ reginæ conjugium significabat, addebatur, pro sud in eam rem operâ, sibi ab Austriaco factam liberâ per Belgium religionis. Id, quod à Vargâ, Hispano apud Gallum oratore in arcana quæque intento, sollicitè adnuntium ferunt Philippum regem* (15).

(G) *On a cru . . . qu'il fut empoisonné.*] Vous trouverez ici les paroles de Strada, et celles de Brantôme. *Ex mœrore contabuit*, dit Strada (16) : *an verò ad hoc quo satis extingui potuit, venenum aliud cujusquam dolo subjectum fuerit (namque in defuncti corpore extitisse non obscura veneni vestigia affirmant qui viderunt) equidem nihil ipse statuerim. Ce pauvre prince*, dit Brantôme (17), *ne jouit pas longuement de cette belle gloire et louange ; car lui, qui avait tant cherché de mourir dans un camp rude de Mars, alla mourir dans un lit mou et tendre, comme si c'eût été quelque mignon de Vénus, et non un fils de Mars. Il mourut de peste, qu'il avait prise de madame la marquise d'Avré, disait-on, de laquelle il était épris ; mais tout le monde ne dit pas cela, et*

(12) Brantôme, Vies des Capitaines étrangers, tom. II, pag. 117, 118.

(13) Additions aux Mémoires de Castelnau, tom. II, pag. 889.

* Cet article n'existe pas.

(14) Seneca, Epist. III.

(15) Strada, de Bello Belg., dec. I, lib. I, pag. 618.

(16) Idem, ibid., pag. 619.

(17) Brantôme, Vies des Capitaines étrangers, pag. 140.

en Espagne ; car on tient qu'il fut empoisonné par des bottines mées.

Il n'osa recommander à Philippe ses deux filles naturelles.] Don Juan, le plus beau prince de son siècle, était d'ailleurs fort galant et fort riche. Jugez si ce ne fut point un homme à bonnes fortunes. Il eut une fille à Madrid, et une autre à Naples. Celle de Madrid s'appelait Anne, et avait pour mère une fille de la première reine, et d'une beauté achevée : *Exiit Mendocia splendidissimi generis, et elegantissime puella* (18). Une dame qui avait élevé don Juan (19), éleva secrètement cette fille, jusqu'à l'âge de sept ans ; puis, quoiqu'elle la mit dans un cloître. Philippe II l'en tira, et la fit mener à Madrid, où elle devint supérieure d'un monastère de bénédictines. L'autre fille de don Juan s'appelait Jeanne : elle avait pour mère une demoiselle portugaise, nommée Diane Phalange, après avoir été élevée jusqu'à l'âge de sept ans chez Marguerite, duchesse de Parme, sœur de son père, et fut mise chez les religieuses de Sainte Claire à Naples, où ayant vécu pendant six ans elle fut enfin mariée avec un comte de Butero. Ces deux filles de don Juan moururent presque le même jour, au mois de février 1630. Il les avait élevées si secrètement, qu'il n'était pas que le roi n'ignorât tout ce mystère ; et il n'en avait jamais eu aucune confiance au prince de son grand ami, qui ne sut la vérité à l'égard de l'une de ces bâtardes que par le moyen de la duchesse de Parme, peu avant la mort de don Juan. *Eas regi incompetas crederet ; occultè adeò cautèque educat. Alexander ipse secretorum omnium particeps filiarum non ignoraret : alteram non ab alio sed à Margaritâ matre videm nosset* (20). L'auteur de la vie de ce prince, imprimée à Amsterdam, en 1690, veut que don Juan eût eu une confiance à son cher neveu le duc d'Alexandre Farnèse de ses amours avec la belle Mendocia, et de son mariage avec Anne, parce que vivant alors

dans une même cour, en Espagne, ils se voyaient de trop près, et parce qu'ils étaient trop bons amis pour se dérober l'un à l'autre. Mais bien persuadé que la manifestation d'un crime est un crime, il lui avait fait mystère, dit-il, de ses amours avec Diane (21). C'est démentir Strada sans raison ni preuve, et c'est alléguer une raison de silence qui prouve trop.

(I) *Il y a eu au XVII^e. siècle un autre don JUAN D'AUTRICHE.*] Il était fils naturel du roi d'Espagne Philippe IV, et il naquit l'an 1629 (22). Il fut légitimé l'an 1642, et il n'y eut personne qui fit sur cela à Philippe IV les complimens de congratulation avec autant d'empressement que le nonce apostolique Jacques Panzirole (23). L'amitié du roi pour cet enfant fut la plus tendre du monde. Il le déclara son généralissime, tant par mer que par terre, dans la guerre contre le Portugal l'an 1642 ; et quelques années après, il l'envoya en Italie contre les rebelles de Naples (24). Cette dernière expédition, ayant été fort heureuse, porta le roi à donner au même don Juan la commission de réduire à leur devoir les Catalans révoltés. Il l'envoya ensuite commander dans le Pays-Bas. Cet emploi ne contribua pas beaucoup à la gloire de don Juan : celle qu'il avait acquise en faisant lever le siège de Valenciennes s'évanouit par la mauvaise fortune qui l'accompagna en d'autres endroits, et surtout par la perte de la bataille des Dunes, qui fut suivie bientôt de la perte de Dunkerque. Il ne fut pas moins malheureux dans la guerre de Portugal, après la paix des Pyrénées ; car l'armée qu'il commandait fut entièrement défaite, et il tomba en disgrâce, et reçut ordre du roi son père de se retirer à Consuégra (25). Il n'eut aucune part au gouvernement après la mort de ce prince : toute l'autorité se trouva entre les mains de la reine mère et du jésuite Nidhard. On voulut l'éloigner, sous le spécieux prétexte de l'envoyer au Pays-Bas faire tête aux armées de France ; mais il décou-

(21) Vie de don Juan d'Autriche, pag. 146.

(22) Vita di don Giovanni d'Austria, pag. 4, édit. de Genève, en 1686.

(23) Là même, pag. 7.

(24) Là même, pag. 37.

(25) Là même, pag. 284.

Strada, decad. I, lib. X, pag. 624.

Ulloa, femme de don Louis

Strada, decad. I, lib. X, pag. 624.

vrit la ruse, et ne voulut point y aller, et feignit d'être malade. La cour, offensée de cette conduite, le fit retirer à Consuégra (26). Il ne s'oublia point dans cette retraite, et il ménagea si bien les dispositions des esprits à qui la faveur du père Nidhard était odieuse, qu'enfin ce jésuite fut obligé de céder. Il sortit d'Espagne pour aller à Rome, et depuis ce temps-là les affaires de don Juan allèrent mieux, jusqu'à ce qu'enfin il fut rappelé à la cour (27), et qu'il y eut la direction principale du gouvernement. Il mourut le 17 de septembre 1679, après une maladie de vingt-trois jours (28). Il y eut des gens qui dirent qu'on l'avait empoisonné : *Vi sono persone, che assicurano che fosse un colpo uscito dalla mano della Reg. Mad. e del cardinal Nitardi, coll' assistenza de' suoi partigiani* (29). D'autres ont dit qu'il conçut tant de chagrin du mariage du roi avec la fille de M. le duc d'Orléans, qu'il en mourut; et néanmoins, selon l'opinion publique, il avait été le principal promoteur de ce mariage (30). Je me souviens d'avoir lu dans quelque gazette de l'an 1678, que le marquis d'Agropoli, soupçonné d'avoir fait une comédie contre don Juan, fut relégué à Oran.

(K). *fils de Philippe IV et d'une comédienne.*] Tout le monde sait que Philippe IV fut fort adonné à l'amour des femmes. Il fit paraître de très-bonne heure cette inclination, et il eut un gouverneur, qui, bien loin de le soutenir dans un chemin si glissant, contribua à sa chute. C'était le comte d'Olivarez : il était sujet lui aussi à cette passion; et tant à cause de cela, que pour s'assurer davantage de l'administration des affaires, il fomenta le tempérament impur de son jeune prince. Il espéra que sous le règne de son élève, il aurait les plus grandes charges de l'état, et il prévint bien qu'il les pourrait exercer avec beaucoup plus d'autorité, si le monarque menait une vie voluptueuse et efféminée; et que d'ailleurs ses propres débauches au-

raient un plus libre cours sous un maître qu'il ne ferait qu'imiter. Ce manège lui réussit. Philippe IV, âgé de seize ans, monta sur le trône en 1621, et laissa le soin des affaires au comte-duc d'Olivarez, qui n'oublia rien pour faire durer l'oisiveté de ce monarque. Il inventa de nouveaux plaisirs, il fit venir à Madrid la plus excellente troupe de comédiens qui se pût former en Espagne. Elle joua devant le roi, l'an 1627. Il s'y trouva une comédienne qui s'appelait la Calderona, qui lui plut beaucoup. Elle n'était pas fort belle, mais elle avait des gentilleses et des agréments incomparables, et une voix charmante. Le roi ne l'eut pas plus tôt vue sur le théâtre, qu'il en fut épris, et il ordonna qu'on la fît venir dans sa chambre : il ne voulait, disait-il, que l'entendre parler de plus près. Aussitôt que le comte-duc eut appris cette nouvelle, il ménagea l'entrevue, et fit introduire de nuit la comédienne dans la chambre de sa majesté. Elle n'en partit que le lendemain, et laissa le prince si amoureux d'elle, qu'il la déclara sa favorite. Elle n'était âgée que de seize ans. Depuis ce temps-là, les entrevues furent fréquentes, elle devint grosse, et accoucha de notre don Juan. Mais, après les couches, elle rompit ce commerce (31), et s'enferma dans un couvent, et y prit l'habit de religieuse, avec la bénédiction du nonce du pape (32).

(31) *Non volle poi la Calderona accoppiarsi più col rè. Vita di don Giovanni d'Austria, pag. 5.*

(32) *Jean-Baptiste Pamphile, qui depuis fut le pape Innocent X. Tiré de la Vita di don Giovanni d'Austria, pag. 2 et suivantes.*

AZOTE, en latin *Azotus*, ville de la Palestine, proche de la mer, l'une des cinq satrapies des Philistins (a). C'était là qu'ils gardaient la principale de leurs idoles, qu'ils nommaient Dagon, laquelle tomba et se brisa devant l'arche, qu'ils avaient prise sur les Juifs, et qu'ils avaient mise dans le temple de cette idole (b).

(26) *La même, pag. 288.*

(27) *Sur la fin de l'an 1676.*

(28) *Vita di don Giov. d'Austria, pag. 628.*

(29) *La même, pag. 629.*

(30) *Voyez les Nouvelles de la République des Lettres, juillet 1686, pag. 827.*

(a) Josué, chap. XIII, vs. 3, où la version de Genève la nomme Asdod.

(b) 1^{er} livre de Samuel, chap. V.

paraît pas que les Juifs aient subjugué cette place avant d'Hosias roi de Juda (c) leur fut prise par Tarsémal d'armée de Sargon yrie, comme nous l'apprend l'Écriture (d), qui vivait en ce temps. Elle fut assiégée quelques années après par Psammitichus d'Égypte, et ce fut un des plus longs sièges dont on ait pu parler; car on fut obligé de rester plusieurs années devant cette place sans pouvoir la prendre (e). Il paraît qu'elle fut ruinée par les Égyptiens, vu que le prophète Jérémie n'en parle que comme d'un reste de ville (f). Elle était considérable lors de la prise de la ville par les Machabées : ce ne fut qu'après avoir vaincu le roi Antiochus qu'il put l'exploiter de Jonathas la prise de cette ville. Antiochus, mis qu'il avait battus s'y rendit, et s'enfermèrent avec le Dagon. Il y fit mettre le feu, et la sorte qu'ils y périrent avec les mêmes flammes qui consumèrent le temple et la ville. Nous lisons dans les Actes des Apôtres que saint Philippe baptisa l'eunuque de la reine Candace, fut ravi par l'esprit du Seigneur, et se retrouva en Éthiopie (B). Les auteurs profanes ont parlé de ce lieu-là comme d'une ville marchande des Indes (h) : et il faut bien que cela ait eu sa raison, sans fissent figure, puis-que l'on voit qu'on les a mis dans la même classe que les quatre peuples qui étaient mêlés avec les Célosyriens.

1. XX, vs. 1.
 2. Jos., lib. II, cap. CLVII.
 3. Jos., chap. XXV, vs. 20.
 4. Livre des Machab., chap. X, vs. 15.
 5. Mela, lib. I, cap. X.

riens, et avec les Phéniciens, les deux principales nations, selon lui, qui occupassent la Syrie (i). Étienne de Bysance prétend que le fondateur d'Azote était un de ces fugitifs qui de la mer Rouge se transportèrent en Palestine, et qu'il donna le nom de sa femme à la ville qu'il bâtit. Ce nom signifiait une chèvre. M. Bochart a rejeté tout cela (k). Saint Jérôme dit que de son temps Azote était encore une ville considérable (C).

(i) Strabo, lib. XVI, pag. 515. Voyez aussi pag. 522.

(k) Bochart., Geograph. sacra, lib. II, cap. XII.

(A) Il ne paraît pas que les Juifs l'aient subjuguée avant le règne d'Hosias.] Cherchez tant qu'il vous plaira dans les chapitres XI et XV du livre de Josué, où M. Moréri nous renvoie, vous n'y trouverez pas que Josué ait conquis la ville d'Azote. Il n'est pas plus vrai que ceux de la tribu de Juda l'aient conquise au temps des juges : l'auteur qui le dit, et qui cite le 1^{er}. chapitre du livre des Juges (1), n'a pas raison de le faire. Ce qui a trompé, ou M. Moréri, ou l'auteur qu'il a suivi, est qu'au chapitre XV de Josué, l'on voit cette ville dans le partage de la tribu de Juda. Mais il fallait prendre garde que l'on mettait dans ces partages ce qui était déjà subjugué, et ce qui le serait un jour. Il paraît manifestement par le III^e. chapitre des Juges, que les cinq gouvernemens des Philistins, et Azote par conséquent, ne furent point subjugués par Josué. Dieu lui-même, lorsqu'il représente que ce conquérant était trop vieux pour achever cette guerre, met entre les pays qui restaient à subjuguier, ces mêmes cinq gouvernemens (2). Cela nous indique une autre faute de Moréri. Josué, dit-il, la soumit premièrement aux Hébreux, vers l'an 2586 du monde, et elle fut depuis une des cinq satrapies des Phi-

(1) Christoph. Heidmannus, in Palestini, pag. 90.

(2) Josué, XIII, vs. 3.

listins. Ne l'était-elle pas avant Josué, par le témoignage de Dieu même ?

(B) *Se retrouva à Azote* (3).] M. Moréri prétend que ce fut dans cette ville que saint Philippe fut ravi. S'il avait lu le chapitre VIII des Actes qu'il cite, il n'eût pas osé dire cela.

(C) *Saint Jérôme dit que de son temps Azote était encore une ville considérable* (4).] Voici ses paroles : *Usque hodiè insigne oppidum Palæ-*

stina. M. Baudrand veut qu'ayant été anciennement une ville épiscopale, sous l'archevêché de Césarée, elle était ensuite devenue un simple *municipium* au temps de saint Jérôme : *Olim episcopalis sub archiepiscopo cæsariensi, postea municipium tempore sancti Hieronymi* (5). Il me permettra de lui dire que son ordre paraît renversé. D'où serait venue la ruine de l'épiscopat d'Azote entre le temps de l'érection, et le siècle de ce saint ?

(3) Actes des Apôtres, chap. VIII, vs. 40.

(4) Hieronym, de Locis hebraic.

(5) Baudrand., Lexicon Geographicum.

FIN DU SECOND VOLUME.



72732449

